

2005 / 2010

De l'Expérience (2005-2006)

L'Analyse institutionnelle 1 (2006-2007)

L'Analyse institutionnelle 2 (2007-2008)

Qu'appelle-t-on « soin » ? (2008-2009) (incomplet. À terminer))

Le Hors-temps (2009-2010)

Bonjour,

Voici un document en format *Pdf* regroupant la totalité des prises de notes mises en ligne sur le site d'**Ouvrir le cinéma**.

Il faut le considérer comme **temporaire** : les erreurs et coquilles n'ont pas été corrigées. Je compte bien m'y mettre un jour...

C'est juste pour vous permettre de rechercher plus facilement des éléments. Les coquilles et fautes d'orthographe vous donneront cependant du fil à retordre — Weizsäcker, par exemple — mais, ayez un peu de patience...

Si vous repérez des erreurs grossières, il va sans dire qu'il est indispensable de me les signaler (pour le bien de la communauté !)

J'ai commencé l'élaboration de ces prises de notes à partir de ma propre ignorance du « sujet » (!), au sens où il n'est pas mon métier. Il s'inscrit dans un travail autour de notre rapport à l'image et nourrit aussi ma réflexion sur la question pédagogique.

Je fais en sorte de ne pas masquer ce cheminement dans l'inconnu.

Questions pratiques

La mise en page — en format *paysage* et avec usage de la couleur — est destinée à une lecture *sur écran* : il vous convient donc de régler la luminosité de votre écran d'ordinateur. N'oubliez pas que vous pouvez aussi régler le corps des caractères (plus ou moins gros) à votre convenance.

Vous pouvez bien sûr imprimer autant de pages que vous voulez : mais là aussi, une bonne imprimante couleurs est nécessaire, avec des cartouches de bonne qualité. Le format *paysage* est très utile pour ceux qui prennent les transports en commun (on peut plier la page en deux et continuer à lire même en cas de bus, car, métro bondé...)

Donc, si vous trouvez que ces pages sont illisibles, la première chose à faire est de bien régler votre matériel...

Alors, bonne lecture...

Annick Bouleau

Ces prises de notes sont subjectives : elles n'engagent que moi (a.b.)

Mercredi 19 octobre 2005

Ce que je retiens de cette séance :

*Pas d'expérience sans « Stimmung », sans « incipit ».
L'expérience comme « coupure » dans la continuité du quotidien :
« Ça fait sillon dans le réel », dit Lacan.
Pour continuer : la « feuille d'assertion »*

*

« C'est dans l'acte même de rouler à bicyclette qu'est contenue la connaissance exacte du procédé mis en œuvre lorsqu'on roule à bicyclette. »

Kurt GOLDSTEIN, *La Structure de l'organisme* (1934)

Glorifier les 'vrais' mécaniciens

Robert M. PIRSIG, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes* (1974)

<http://www.leconcombre.com/biblio/pirsig/zen01.html>

Certains chirurgiens, « à condition qu'on leur foute la paix »

« Il faut inventer au fur et à mesure »

Tout près de la « zone » (L'enfance de Jean O.). Une expérience de quelque chose : fabriquer des vélos avec Fredo.

« Je raconte ma vie, c'est ça l'expérience... [...] »

Pour connaître un paysage, c'est mieux de le faire en vélo qu'en bagnole ! [...] »

Quand on monte une côte, on s'en souvient... »

L'expérience, ça n'est pas uniquement cérébral, c'est dans les jambes (à vélo), dans les pieds (à pied)

Le médecin allemand qui organise un voyage à St Jacques de Compostelle avec ses patients. Dix jours de marche à pied par an. Ils sont arrivés à St Jean Pied-de-Port.

Le séminaire du samedi à La Borde, depuis février 1971 (1857 séances environ !)
« Pour m'exercer »

« Un type qui travaille du chapeau (de la tête) », tout comme un pianiste, un cycliste, un footballeur a besoin de s'exercer. Il faut qu'il fasse des exercices avec la tête.

Parler sans rien, sans papiers, pour être surpris.

« Si je n'avais pas parlé, je n'aurais rien trouvé »

Le hasard. Exercice qui touche à une équation de l'expérience.

La Stimmung

Pas seulement « humeur », mais de l'ordre de l'ambiance, de l'atmosphère, qui fait qu'**il se passe quelque chose**.

Le médecin japonais d'Okinawa à Oury : « À La Borde, il y a du *Ki... et des arbres* ».

Le passé d'Okinawa.

Le *Ki*, une légèreté, une qualité de *Stimmung*.

>>> Pour entrer dans ce domaine de l'expérience, il faut de la Stimmung

La Strada de Fellini

Le personnage de Gelsomina et celui de Zampano. Quand Gelsomina veut oublier Zampano, elle va coller l'oreille à un poteau télégraphique : elle entend des harmoniques. Dans un état de jouissance.

Les fêtes à La Borde

Un malade déguisé avec une blouse blanche.

Une secrétaire en Gelsomina.

J.O. en Zampano

Quand on n'a pas de poteau télégraphique ? Il suffit d'un piano : on ferme les 'étouffoirs', on appuie sur une note, et on attend : on entend les harmoniques. C'est proche de la Stimmung.

Comment tenir compte des choses qui ne s'entendent, des accords inattendus qui jouent un rôle énorme ?

>>> Toutes ces « entrées folkloriques » pour approcher de l'expérience...

Ceux qui disent : « Moi, j'ai de l'expérience ! La preuve... j'ai un diplôme ! »
Mais ça ne prouve rien du tout !

La question des « préjugés » : le « présentisme », le « passé » sont des préjugés.

La notion de « Futur antérieur » (proposée par J.O. : on est toujours dans le futur antérieur)

Ce qui est en question dans ce qu'on fait, en rapport avec quoi, en prise avec quoi ?

« Il faut être sensible à ce qui se passe »

Quelquefois ça bouge beaucoup mais il ne se passe rien...

Pour qu'il se passe quelque chose : certaines 'conditions', certaines prises, certains accords.
Être surpris, dans l'étonnement... Ce ne sont pas des qualités...

Tenir compte, mettre en valeur ce qui est écrasé

LA POÏESIS

Pas vraiment 'produire' mais 'laisser apparaître'. Et pour cela, il faut de la *kinesis*, être pris dans l'ensemble des existences.

Il faut une articulation entre la *dynamis* et l'*energeia*.

Difficultés de traduction. Cf. Le travail de Jean Beaufret, *Dialogue avec Heidegger*, sur la traduction d'*energeia* en *actus* : cela n'a plus rien à voir.

Le vocabulaire de Freud

« L'énergie libidinale ». Il faudrait remplacer ce terme par « *energeia* », au sens le plus traditionnel, grec.

Quelque chose qui laisse apparaître... au niveau du narcissisme originaire.

L'INSCRIPTION

Pour qu'il y ait de l'expérience, il faut une certaine 'inscription'.
Le pire : quand rien ne s'inscrit.

Janine ALTOUNIAN, écrivant sur le mutisme des rescapés du génocide arménien.

www.crda-france.org/fr/ainconscient/8psychanalyse/janine_altounian.htm

Walter BENJAMIN cité par **Giorgio AGAMBEN**.

Un texte de 1933 où il parle de l'horreur des gens qui ne peuvent pas parler. Pour lui, dans le siècle qui vient... il n'y aura plus d'expérience (car il faut en parler).

Le traumatisme, c'est moins l'horreur des massacres que le mutisme ;

Gisela PANKOW. Elle parle aussi de cette difficulté de parler.

Ghislain LEVY, *Au-delà du malaise*.

Certains passages sur la honte de celui qui en a réchappé, par rapport à l'attitude du soldat, fusillant au hasard.

www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2865867803

Nicolas ABRAHAM, Maria TOROK.

La dimension « cryptique ». L'encrypté.
Des sujets « cryptophores ».

Jeux de mots :

La fonction 'phorique' : méta, séma, crypto, ana.

L'anaphorique, très compliqué. C'est là qu'on travaille. Le « futur antérieur »

>>> Pas d'inscription : pas d'expérience.

OU ÇA COMMENCE L'EXPERIENCE ?

Reprendre **LA FONCTION 'SCRIBE'** dans la logique triadique de **PEIRCE** : le travail de **Michel BALAT**.

<http://www.balat.fr>

Le scribe, c'est pas un bonhomme, c'est une **fonction**. Il sait ce qui s'inscrit, mais immédiatement, il ne s'en rappelle pas.

S'il n'y a pas de traduction, d' 'interprétant' entre le 'scribe' et le 'museur' : il ne se passe rien.

Ainsi, il y a des 'établissements' où il y a de la hiérarchie, des emplois du temps, et pourtant : il ne s'y passe rien, car il n'y a pas d'inscription.

- **Les vélos de Fredo**

Monter les côtes : en rapport avec la fabrication du vélo, de l'outil. Je découvre des paysages. Je monte les côtes.

Se casser la gueule : pas forcément une expérience si ça n' s'inscrit pas.

« Foisonnement de facteurs dans l'équation de l'expérience ».

- Agamben, citant **Montaigne**.

L'expérience de la chute de cheval. Après, il n'écrira plus pareil. Son style a changé. C'est ça l'expérience (dit Agamben)

- **JJ Rousseau**, mordu par un chien, au cours d'une promenade

>>> **ça touche à la « dimension existentielle »** (Cela n'en reste pas à la phobie du cheval ou du chien).

COUPURE DANS L'EXISTENCE, LOGIQUE DE LA COUPURE

Lacan dit la même chose : automaton, tuchè, rencontre.

« **Ça fait sillon dans le réel** » dit-il.

L'interprétation dans le processus analytique, différent de l'explication.

Parfois, c'est pendant la séance, parfois hors séances, parfois... 10 ans après !!!
[Je comprends que c'est l'analysant qui interprète et non l'analyste. Cf. le texte de Balat établissant la différence entre traduire et interpréter]

L'interprétation, c'est une coupure, pas une explication. Se situe au niveau de l'existence.

Roger GENTIS, Les murs de l'asile

http://www.serpsy.org/histoire/adeline_2.html

Quelqu'un qui fait une vraie dépression et qui s'en sort. À condition qu'il soit bien suivi, cela va devenir une expérience. (après, c'est plus pareil, « il serait resté con toute sa vie ! »).

La dépression **rompt avec la vie quotidienne**. Elle peut devenir une connaissance.

« Diplôme de dépression ».

Kierkegaard, Le concept d'angoisse

Le sérieux, au sens de Kierkegaard, fait partie de l'expérience.

<http://www.cvm.qc.ca/encephi/contenu/philoso/kierkega.htm>

La dépression : « une fantaisie mal goupillée », presque une initiation.

Exemples de processus dépressifs déclenchant analyse ultra-rapide

Une expression de Freud : « nécessité de la vie » « Naut (??) des Leben »
J.O. s'est forgé une expression : « les fonds de casseroles »

L'expérience passe par les « fonds de casserole », mais il faut faire très attention car les fonds peuvent avoir des trous et ça peut être grave.

La question des neurosciences et des diagnostics rapides organisés comme un QCM.

« Un jour, il faudra qu'on parle des neurosciences »

Le texte de Bleuler (1911) sur les schizophrènes : il précise bien qu'il n'y en a pas un pareil.

« Comment peut-on prétendre avoir une **fonction** thérapeute en trois jours ? »

Réduction, écrasement (Cf. Walter Benjamin)

Le tailleur de pierre

Chacun doit construire sa propre métapsychologie

Construire ses propres outils (comme le tailleur de pierre qui suivait le séminaire de J.O.)

Un outil ne va pas dans toutes les mains.

J.O. se construit sa **boîte à outils** : il préfère, par ex, « energiea » à « energie »

Cf. la « boîte à outils » de Wittgenstein.

<http://perso.wanadoo.fr/ode/Evelyne/Sciences/epistemo.htm>

Pour accéder à quelque chose de l'ordre de l'expérience.

« Avec quoi vous travaillez ? »

Les outils « réparés » par Lacan : transfert, inconscient, répétition, pulsion...

Différence entre « experientia » et « expérience » (« Moi, j'ai de l'expérience ! »)

La notion d'ERFAHRUNG

http://fidinter.cyberlink.ch/francais/nos_valeurs/erfahrung/index.html

Voir le dernier chapitre du livre de **Marino PULLIERO** sur Benjamin

http://www.bief.org/?fuseaction=C.Titre&Tid=14778&RDV=0&Catalogue_id=12&E=9

http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/vie_oeuvre/fiche.php?diffusion_id=29170

Cf. **Viktor von WEIZSÄCKER** : la « pathosophie »
www.polimed.ch/pmu_article_vannotti_humanisme.pdf
www.college-de-france.fr/media/phi_sci/UPL9846_res0304fagotlargeault.pdf

Transformer la rechute en « Krisis ». toucher le fond « ontique » pour reconstruire, remettre en question le « sérieux » de l'existence (au lieu d'attacher, isoler, bourrer de médicaments)

Cf. **Henri MALDINEY : le TRANSPASSIBLE**

Pour qu'il se passe quelque chose, qu'il y ait événement.

« Vermuglich » (???)

<http://www.carnetpsy.com/Archives/Colloques/Items/cp54e.htm>
http://www.remue.net/RK/22_DOCMaldiney.html

Lacan : « LA PASSE », naïvement mis en place par Lacan.
<http://www.wapol.org/fr/elpase/elpase.asp>

C'était une bonne idée mais ce fut un échec.

Reparler de :

Daniel SIBONY, Le groupe inconscient
<http://www.danielsibony.com/plivre14.html#legroupe>

Les feuilles d'assertion : si on n'en parle pas on ne peut pas aller plus loin.

J.O. demande l'aide de Michel Balat (présent dans la salle)
<http://www.balat.fr/recherche.php3?recherche=feuille+d%27assertion&Submit.x=0&Submit.y=0>

*

De l'expérience... pas l'expérience tout court...

Ces prises de notes sont subjectives : elles n'engagent que moi (a.b.)

Mercredi 16 novembre 2005

Mon interprétation de cette séance :

Dans le domaine de la logique des sciences, on est passé du continu au discontinu :

La topologie a pu être inventée, l'épopée lacanienne avoir lieu.

Inventer des concepts, des modèles, afin de pouvoir agir.

Importance de l'embaras, dans la matrice à neuf cases de Lacan, pour inventer des concepts.

Le travail inconscient de l'expérience.

L'expérience et le collectif.

*

Il commence par nous raconter ses derniers voyages...

« Pour gagner du temps », dit-il.

En fait, il me semble qu'il construit l'ambiance de la séance : on ne peut pas entrer, comme ça, dans un mouvement de penser. Il prend donc ce qui lui passe par la tête, mais qui lui permet malgré tout de s'approcher, mine de rien, de l'expérience...

Pour parler « de l'expérience », cette fois-ci, pendant plus d'une heure, il nous a raconté sa vie, autour de la rencontre avec le petit Lulu, entre 1951 et 1953. L'épisode de la clinique de Saumery, la France profonde des années 50 dans les pays de Loire, la « cour des miracles » qu'était l'hospice de Blois où l'on envoyait même les enfants dont les familles d'accueil ne voulaient plus... Mais avant encore, la rencontre avec Tosquelles qui l'envoie à Saumery...

La thèse de **TOSQUELLES**, *Le vécu de la fin du monde*

<http://www.arefppi.fr/livres-psychanalyse.html>

ATTENTION : il faut RECOPIER les 2 Url suivantes, sinon ça ne marche pas :

http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/TOSQUELLE_Sexpvecue.html

http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/TOSQUELLE_Sbibliog.html

C'est comme ça qu'il a accueilli le petit Lulu, ne voulant pas l'envoyer à Blois, dont le cas était plus grave qu'une psychose puisque sera diagnostiquée une atrophie cérébrale.

Devenu grabataire, le petit Lulu s'est « desséché » et Oury se souvient du regard de l'enfant : quand il ne restait plus que le regard. Ce jour-là, il a compris l'objet (a) de Lacan : la question du regard.

✦ CE QUI RELÈVE DE L'EXPERIENCE

Est-ce que l'histoire avec Lulu relève de l'expérience ? peut-être... ça reste... j'y pense encore.

Son « peut-être » ne me semble pas une esquive, mais pour que le travail de la séance puisse se faire, il faut en passer par là, avancer, en tenant compte des associations, sans chercher un « là-bas » où arriver, mais faire le chemin en construisant des hypothèses — abductives.

Qu'il se passe quelque chose, dans cet amphithéâtre...

>>>> Le travail du deuil : l'expérience comme travail

Pour nous introduire à l'histoire de Lulu, il nous a parlé de l'expérience comme un travail, un travail inconscient dont le modèle serait le travail du deuil.

Le travail de deuil pose un problème d'inscription. C'est en tant que tel qu'il est abordé et non comme dans la « tradition » (les pleurs, les pleureuses).

Étrange coïncidence, pour moi : en écho avec le séminaire de Didi-Huberman à l'Ehess sur la lamentation (Comment pleurer les morts ?).

Rapide invitation à lire le texte, « très modeste », insiste-t-il, de Freud, *Deuil et mélancolie*.

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/deuil.html>

http://www.psy-desir.com/site/article.php?id_article=0977

>>>> Quel rapport entre le travail du deuil et l'inscription ?

C'est quand ça s'inscrit qu'un travail va pouvoir s'élaborer.

*Revoir la séance du 18 octobre sur le mutisme des rescapés des camps.
Revoir aussi le séminaire de Didi-Huberman.*

À partir de l'inscription s'élabore la suite...

✚ L'INSCRIPTION

LACAN, SÉMINAIRE SUR L'IDENTIFICATION (séance du 24 janvier 1962)

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireIX.php>

<http://qaogoa.free.fr/>

>>>> **Comment passer de la trace au signifiant** (insipide, inodore, pas très émotif)

La trace s'inscrit.

De la trace du pas de Vendredi (sur l'île de Robinson) à l'inscription de la x.
Effacer la trace. Une croix à la place de Vendredi. On est passé au signifiant.

Il y a une présence de l'ordre du *parlêtre*.

>>>> La fonction scribe

Dans un prochain séminaire, Michel Balat devrait venir nous parler de la 'fonction scribe' et des 'feuilles s'assertion'.

On est fabriqué comme un vrai millefeuilles. C'est pas si simple...

>>>> La topologie

Définition du Petit Robert : branche des mathématiques qui étudie dans l'espace réel les propriétés liées au concept de voisinage et invariantes dans les déformations continues — Structure où interviennent ces propriétés dans un ensemble.

Oury dira que c'est ce qui a permis à Lacan de pouvoir travailler.

1851 : la surface de Riemann

Une logique particulière qui a permis de construire la topologie.

Un point d'une feuille vaut la surface de la suivante.

<http://serge.mehl.free.fr/chrono/Riemann.html>

Très compliqué pour moi. L'explication d'Oury me suffit pour l'instant.

Si rien ne s'inscrit, pas d'expérience

Giorgio AGAMBEN

Janine ALTOUNIAN

Walter BENJAMIN

Rappel de la séance précédente

MAURICE BLANCHOT

Je ne trouve pas de références à ce texte de Blanchot qui s'intitulerait « Dans l'écriture du désêtre » où il est question de la dimension de travail, en liaison, semble-t-il avec trois versions de la scène primitive (??)

C'est ici que s'inscrit le début de l'histoire du petit Lulu.

✚ EXPÉRIENCE ET EXISTENCE

>>>> Qu'est-ce qui se passe ?

Le transpassible, concept d'Henri Maldiney.

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Ey/maldineyfolie.htm>

Pas d'expérience sans existence

LACAN : nous sommes condamnés au langage, nous sommes des *parlêtres*.

Langage — langue — parole

Parler, ça n'est pas utiliser des mots : ce qui passe entre les mots, entre les lignes.

Entre les lignes, le sens, *Sinn* (Lacan)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=parel160905

Lacan n'a pas toujours très clairement distingué *langue* et *langage*.

« **L'inconscient est structuré comme un langage** » : beaucoup de gens ont lu « langue ».

>>>> **L'expérience n'est qu'au niveau du « parlêtre »** ; c'est peut-être rare...

Comment situer tout ça dans une certaine logique ?

✈ EXPÉRIENCE ET LOGIQUE DU DISCONTINU

Jusqu'à **CUVIER**, l'idéologie de base est le **continu** (Ex. : le calcul infinitésimal inventé pour justifier le continu).

Pour Cuvier, il y a quand même des accidents dans la nature.

LAPLACE, le « démon de Laplace »
On peut prévoir tout ce qui se passe

http://ourworld.compuserve.com/homepages/Pascal_Leclercq/temps.htm

Sur le déterminisme et le principe de causalité

<http://www.edelo.net/chaos/glossaire.htm>

HEGEL, une avancée fantastique.

Il a essayé de passer du continu au discontinu (thèse, antithèse, synthèse).
Repris par Marx, Engels, ça ne marche pas non plus car les moyens mathématiques sont insuffisants.

(C'est là qu'arrive Riemann)

GAUSS

RIEMANN

MAXWELL, Cambridge, février 1876 : l'hypothèse de la conservation du continu : on ne peut pas l'expliquer.

Il fallait passer à une autre hypothèse.

Henri POINCARÉ

René THOM : la **théorie des catastrophes**

<http://www.ihes.fr/EVENEMENT/Thom/Thom1.html>

http://perso.wanadoo.fr/jacques.nimier/entretien_thom.htm

http://www.les-mathematiques.net/histoire/histoire_thom.php3

Pour éviter de chercher la cause et les effets.

« Pourquoi il est déprimé ? — Parce que c'est un feignant ! À midi il est encore au lit ! ... et le type pleure... — Non, il est déprimé... . Il faut expliquer... »

Après ce tour d'horizon scientifique, on arrive à Lacan. Il est tard. Tout va aller désormais très vite.

>>>> La matrice à 9 cases de LACAN

Au début du séminaire sur l'angoisse

Jacques **LACAN**, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, éditions du Seuil, 2004

À partir de *Inhibition, symptôme angoisse* de **FREUD**

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=022924

Inhibition

Symptôme

Angoisse

Séance du 14 novembre 1962

*« Il saute, si je puis dire, à l'entendement que ces trois termes ne sont pas du même niveau. Ça fait hétéroclite, et c'est pour ça que je les ai écrits ainsi, sur trois lignes et décalés. Pour que ça marche, pour qu'on puisse les entendre comme une série, il faut vraiment les voir comme je les ai mis là, en diagonale, ce qui implique qu'il faut remplir les blancs. Je ne vais pas m'attarder à vous démontrer ce qui saute aux yeux : la différence entre la structure de ces trois termes qui n'ont chacun, si nous voulons les situer, absolument pas les mêmes termes comme contexte, comme *entour*.*

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireX.php>

(14 novembre, 19 décembre 1962, 16 janvier, 20 mars, 26 juin 1963).

Les autres cases : empêchement, embarras, /émotion, émoi, /acting out, passage à l'acte.

Un article de Pierre Delion reprend le schéma, dans une perspective peircienne :

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

« Cette matrice-là, avec sa complexité : que l'objet (a) est du côté de l'émoi, que le concept est du côté de l'embarras, que le transfert d'angoisse sur l'inhibition, ça détermine quelque chose de l'ordre de l'acte signifiant : ça colle ! au bout de plus de 40 ans, à moins que je sois complètement fasciné par ce machin, je trouve que c'est, comme on dit, 'congruent' : ça veut dire : on peut l'appliquer, ça marche, ça peut décrire des choses, ça tient ! C'est pas mal ! Il peut se faire qu'un jour quelqu'un dise : ça tient pas ! » (J.O. avec risques d'erreur de transcription !)

Comment pouvoir dire : il y a de l'expérience ?

Est-ce qu'il faut faire un effort pour avoir de l'expérience ? Peut-être...

>>>> Hypothèse abductive : Pour avoir de l'expérience il faut peut-être passer par la case de l'embarras.

Émoi, c'est 'perdre ses moyens' et l'**émotion** c'est tout à fait autre chose.

Empêchement : *je peux pas venir parce que j'ai mal à la tête.*

Embarras : on n'y peut pas grand chose. Cf. *embarazada*, enceinte. On sait pas trop quoi faire, pas de solution.

>> Quand l'**embarras** rencontre l'**émotion**, il y a **passage à l'acte**.

>> L'**acting out**, c'est l'**empêchement** de l'**émoi**.

L'**acting out**, ça a la même formule que le fantasme : il y a une surface délimitée : rapport du sujet du désir ... qui est une monstration en vue d'être interprétée.

>> **Transformer les passages à l'acte en acting out** (Ce serait ça la Psychothérapie institutionnelle).
C'est pas si simple, mais c'est un peu ça... S'il y a suffisamment de transfert... pour qu'il y ait acting out,
Pas de transfert, c'est le passage à l'acte.

On peut ajouter : c'est par là qu'il y a un **acte signifiant** ... il y a transfert d'angoisse. Il faut passer par l'angoisse.

✦ L'EMBARRAS

L'embarras, c'est la case la plus importante : c'est à partir de l'embarras que peuvent être créés des concepts.

Il semble que le problème de l'expérience c'est la possibilité d'avoir passé par l'embarras sans qu'il y ait de passage à l'acte.

>>>> Métaboliser l'angoisse

(Même si le terme est un peu trop dynamico-digestif)

« C'est pour ça que je vous ai relaté l'histoire du petit Lulu »

C'est dans la case de l'embarras qu'il y a la possibilité de métaboliser quelque chose, en vue — non pas décisivement —, mais comme ça...

Ce qui reste : c'est une sorte d'inventivité concrète non voulue de concepts.

C'est à ce niveau là qu'on pourra reprendre très en détail, ce qu'il en est de l'expérience.

Rappel

Les mémoires d'un disparu argentin qui a pu s'en sortir malgré cette expérience de trente mois emprisonné et torturé.

Récit d'un résistant allemand, Jean Hamery (?) (pseudonyme)

Faut pas oublier. Sans verser dans le pathétique, Il faut que ça soit constamment là, il ne s'agit pas d'être masochiste.

C'est le travail inconscient.

Pour avoir accès à ce concept il faut passer par des échelles d'expériences.

À suivre : Logique triadique et champs transformationnels de ?, afin de pouvoir entrer dans la problématique du **collectif**

✦ **S'IL N'Y A PAS D'EXPÉRIENCE, IL N'Y A PAS DE COLLECTIF**

[Les liens sont valables au 20 novembre 2005.](#)

Ces prises de notes sont subjectives : elles n'engagent que moi (a.b.)

Mercredi 21 décembre 2005

Ce mercredi, le tailleur de pierre, le pierreux est là en personne. « C'est un événement » a dit Oury « très ému » et « très honoré »

<http://www.revue-chimeres.org/chimeres/framechi.html>

(Pour télécharger dans le numéro 40 de la revue *Chimères*, l'article de Jean Oury « Le pré-pathique et le tailleur de pierre »

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constellation.html#consteltechne>

1

... que des gens ont été émus la séance dernière, paraît-il... était-ce à cause du *P'tit Lulu* ou des chats... mais les deux s'enchaînaient très bien...

On ne peut pas parler de l'expérience si on ne l'articule pas avec le travail...

2

Pour « se mettre en forme » sur ce sujet, Oury va nous lire la préface qu'il a écrite pour le livre *Un Monde de fous*, de **Patrick COUPECHOUX**.

<http://www.amazon.fr/exec/obidos/search-handle-url/index=books-fr&field-author=Coupechoux%2C%20Patrick/171-6668886-4144267>

De puis La nef des fous...

... en référence à *L'Histoire de la folie à l'âge classique*, **Michel FOUCAULT** :
<http://foucault.info/documents/foucault.prefaceHistoireFolie.fr.html>

Pleins de sous-entendus sous les mots du texte de J.O. qu'il va s'efforcer de clarifier...

>>>> « L'Histoire et la contemporanéité »

La notion de contemporanéité est liée à **KIERKEGAARD**
<http://www.chez.com/metivier1thesephilo/position.html>

On la retrouve dans le film *Ordet* **Carl DREYER** :
<http://carldreyer.com/>

Critique du « présentisme », notamment chez :
François HARTOG : <http://www.vox-poetica.org/entretiens/hartog.html>
Arlette FARGE : <http://www.vacarme.eu.org/article227.html>

>>>> « L'intra-histoire au sens de UNAMUNO »

<http://www.fabula.org/revue/document918.php>

>>>> « Précipitations absurdes et quasi criminelles »

Critique des 'séjours courts' (dégradation de toute la logique psychiatrique)

En référence à **Jacques SCHOTTE** :
Il est bon alors de retrouver l'ordre de la marche, de la « la base, *basis*, marcher avec ses pieds, toucher le sol... l'allant/venant de **DOLTO**... »¹

¹ Le retard pris dans la rédaction de ces prises de notes me permet de prendre en compte ce que j'ai pu entendre le 11 janvier, lors de la présentation du livre de Marc Ledoux, *Qu'est-ce que je fous là*, à l'école d'architecture de Paris-La Villette,

>>>> « Le non-comptable » « L'inestimable »

Le travail proprement dit : ce qui compte n'est pas mesuré par le chronomètre.

Les travaux de **Christophe DEJOURS** et **Pascale MOLINIER** sur la pathologie du travail :

<http://www.cnam.fr/psychologie/enseignement/annuaire/dejours.html>

<http://www.cnam.fr/psychologie/enseignement/annuaire/molinier.html>

<http://www.cnam.fr/psychologie/recherche/rapports/1999-2002/epdt.html>

« Le travail est invisible ». La « compassion » devient une faute professionnelle. Article de Pascale Molinier, « Travail et compassion dans le monde hospitalier »

http://www.cnam.fr/psychologie/recherche/biblioPM_membres psycho.html

Reprendre les textes de Marx qui ont été complètement déformés (sa reprise de la logique de **HEGEL**, le travail négatif, vivant, non mesurable, un travail où il y a du « jeu »)

Économie général/économie restreinte repris par **Georges BATAILLE**.

Notre domaine c'est l'économie générale.

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/philo.htm>

>>>> « Technique d'analyse permanente de réinterprétation des déviations idéologiques, de l'aliénation »

Résistance :

Pour éviter de cacher la réalité sordide ; de glisser vers un schématisme insipide à la limite du ridicule ; pour éviter une déviation du sens : chaque mot, chaque phrase, chaque proposition technique ou théorique, doit être revisitée dans son contexte historico-syntaxique.

par Marc Ledoux, Jean Oury et Jacques Schotte qui différencie le 'basique', le 'fondement' et 'l'originairé' : le 'basique' (ça 'marche') qui relèverait, selon lui de la mère ; le 'fondement', qui relèverait du père. Il a rappelé que Françoise Dolto disait que si tout enfant a besoin d'un père et d'une mère, il doit aussi y mettre 'du sien' : c'est cela qui serait 'l'originairé'.

http://www.sauramps.com/rubrique.php3?id_rubrique=4260&I=9782914932158&F=N&choix=fiche

Les travaux de Viktor Klemperer sur la déviation du vocabulaire pendant la période nazie ; quand la même déviation de sens se retrouve pendant 'l'occupation' soviétique

<http://www.espace2.ch/view.asp?Domid=1895&clickedDate=02/17/2005>

>>>> « Les traductions approximatives » de Marx, Freud, Lacan

Rappel du problème de la traduction de *Trieb* (Freud), traduit un temps par *instinct*.

La meilleure traduction est quand même *pulsion* (Trieben : pousser).

1845, *l'idéologie allemande* de **MARX**.

Aufbau est devenu *superstructure*. Du coup, on a développé *infrastructure* qui fait retomber au niveau d'un matérialisme sordide (Staline).

La traduction de *Ich*...

'Wo Es war, soll Ich werden', phrase poétique traduite par certains : 'le moi doit déloger le ça' !!! Tout un programme !!!

Karl KRAUS, *La Troisième Nuit de Walpurgis*, présentation de Jacques Bouveresse,

<http://humanite.presse.fr/journal/2005-03-15/2005-03-15-458495>

http://www.college-de-france.fr/site/phi_lan/p1111402251768.htm

Les pratiques régressives des anti-psychiatries...

« L'homme a le privilège de la folie » (Hegel)

La lutte de Lucien Bonnafé contre Alexis Carrel (L'Homme, cet inconnu)

Alice RICCIARDI-VON PLATTEN (sur l'extermination des malades mentaux dans l'Allemagne nazie)

Max LAFONT, *L'extermination douce*

<http://www.editionsbdl.com/extermination.html>

Isabelle VON BUELTZINGSLOEWEN, *Destins de fous*

http://ferme.prod.esprit-public.fr/la_recherche.php

L'aliénation sociale infiltrante

L'importance du P.O.U.M pour comprendre la psychothérapie institutionnelle (Tosquelles)

Victor ALBA, *Histoire du Poum*

<http://www.fundanin.org/aalba.htm>

http://www.alapage.com/mx/?tp=F&type=1&l_isbn=285184041X&donnee_appel=GOOGL

Le groupe BATIA ('Ensemble') auquel participait Bonnafé, Lacan, Tosquelles, Sivadon, qui éclate sous l'effet de la 'ligne Jdanov'.

http://www.psychiatrie-francaise.com/LLPF/2003/avril/article_3.htm

http://psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/trente%20ans%2020/PsyFr499c.htm

http://antonin.blog.lemonde.fr/antonin/histoire_psychanalyse/

Les articles de **Jean KANAPA**, de la *Nouvelle critique*, rapprochant la psychanalyse et le nazisme (position Jdanovienne)

<http://www.spp.asso.fr/Main/HistoirePsy/Histoire/Items/7.htm>

Le livre de **Jean AYME**, *Chronique de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat*

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/ayme.html

Henri LABORIT (« je sais pas si ça vous dit quelque chose ?), un chirurgien, « Au lieu de penser en phrase, il pensait *en chimie* ? », qui a trouvé l'usage psychiatrique du premier neuroleptique.

<http://www.globenet.org/transversales/grit/laborit.htm>

Roland KUHN, successeur de Binswanger (un lien avec le travail de Didi-Huberman sur Warburg), qui a trouvé le premier anti-dépresseur.

« Roland Kuhn, tout le monde s'en fout en Suisse, maintenant... »

<http://www.daseinsanalyse.be/ecole.htm>

<http://webperso.easyconnect.fr/lecerclehermeneutique/Page%202.htm>

Michel SERRES, et la 'thanatocratie'

<http://www.humanite.fr/infos/info392645>

La surcharge des prisons, avec un pourcentage ascendant de psychotiques... et les rues, et le métro, et les séjours ultra-courts, l'homogénéisation, ...

Nous sommes entrés dans un état d'exception, où le législatif vient se coller à l'exécutif :

Giorgio AGAMBEN

<http://www.netlexfrance.com/weblogs/?p=22884>

...

« C'était plus long que je croyais... »

Mais ça fait partie de ce qu'il voulait dire...

3

L'occasion, la rencontre, l'inestimable...

L'expérience, ce qui s'est passé *existentiellement*. Travail inconscient, équivalent à 'travail de deuil'. Quand ça s'est mal passé, on peut aller vers la psychose.

Le texte de **FREUD**, *Deuil et Mélancolie*

<http://www.sospsy.com/Bibliopsy/Biblio9/biblio049.htm>

Repris par **LACAN** à la fin du séminaire sur l'éthique

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireVII.php>

<http://www.amazon.fr/exec/obidos/tg/detail/-/books/2020091623/reviews/171-9148480-9476265>

L'incorporation, l'incorporation (c'est 'intégré'), première identification primordiale, la seconde étant l'introjection symbolique (**FREUD**)

La première, qui se fait dans le corps, il faut du temps...

Le deuil, au niveau le plus *basal*, du corps, au niveau de l'inconscient... On ne se met pas à pleurer tous les huit jours...

Pour pouvoir faire son deuil, il ne faut pas être déprimé. Sinon... la manie du deuil, c'est bien connu...

Tout événement qui passe est un deuil, ça ne se renouvellera pas, mais ça s'inscrit. C'est un travail de scribe, ça s'inscrit. Différent d'un travail d'écriture.

Voir la *fonction scribe* chez Michel Balat.

<http://www.balat.fr/>

On a toujours affaire à l'inattendu (devant un patient). En prise directe.

LACAN :

« *Ce qui donne sa consistance au Symbolique, c'est précisément qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre* » (XXII, 18 3).

On est là toujours au pied du mur, il n'y a rien derrière, on est là en face. Et ce qu'on est, c'est ce qui s'est inscrit, sans le savoir. Les 'événements', des petites choses, pas forcément des choses qui vous ont marqué. Et on ne le sait pas... c'est ça le pire.

... parfois, trente ans après, si l'analyse marche bien : « c'est ça ! ce que j'avais pensé ! »

Ça ne s'efface pas.

Maurice BLANCHOT, parle dans *L'Expérience des limites*, de **Robert ANTELME** (*L'Espèce humaine*) et de l'expérience des camps.

<http://www.gallimard.fr/catalog/bon-feuilles/01001115.htm>

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=62&Itemid=46>

Daniel GUERIN, *Fascisme et grand capital*

<http://www.syllepse.net/livres2.cfm?id=12>

(même dans les pires moments) Le désir est irréductible, c'est la dernière phrase dans la **Traumdeutung**.

« En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé. »

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=007308

Dans le domaine psychiatrique, la question du désir, des rencontres, liée au travail tel que développé dans le séminaire...

Le transfert, c'est la chose essentielle à mettre en question dans une collectivité que ce soit une classe de maternelle ou avec des psychotiques.

Cela met en question quelque chose de l'ordre de la pulsion, *Trieb*

TOSQUELLES, *De la personne au groupe* : lire 'Prologue', dernier texte de Tosquelles.

<http://www.edition-eres.com/resultat.php?Id=1240>

Tosquelles, *Note sur la sémiologie du groupe*

Il faudrait reparler de la *décision* (**Viktor Von WEISZÄCKER**)

<http://www.revue-chimeres.org/pdf/870505.pdf>

Tout ça pris dans l'expérience et le travail.

[Les liens sont valables au 13 janvier 2006]

Ces prises de notes sont subjectives : elles n'engagent que moi (a.b.)

Mercredi 18 janvier 2006

Cela ne va pas être facile de repérer et faire apparaître le fil auquel se sont accrochées les associations de Jean Oury durant cette séance. Quelle forme vais-je trouver en chemin pour en donner une trace ...
Cela me fait penser à la première fois que je l'ai écouté, il y a quelques années : sentiment d'assister à un travail de haute voltige faisant appel à la fois, à la mémoire et à l'oubli, à l'improvisation et à l'expérience de toute une vie. Au moment où l'on croit que le fil est perdu de vue, voici que le chat retombe sur ses pattes, majestueusement...

Les difficultés pour avoir la clé de l'amphi, en l'absence de Jean Ayme qui d'habitude s'occupe de cette tâche : « ... C'est une façon de préparer... ce que je ne sais pas quoi dire... »

1

Reprise de décembre :

L'expérience est un 'travail' inconscient

- > Tout ce qui se passe : ça passe (mais ça ne veut pas dire que c'est du passé). On est toujours dans quelque chose qu'il ne faut surtout pas trop chercher à définir, qui est de l'ordre de l'advenir. Le 'futur antérieur'.
- > Modèle logique : le travail du deuil (À partir de Freud, *Deuil et mélancolie*, texte modeste et précis)
- > La dimension existentielle, de l'ordre de l'advenir.
- > *Andenken* : 'le penser mémoriant'. Préférer le *penser* à la *pensée* (chosification)
http://pierre.campion2.free.fr/smeitinger_holderlin.htm

Denken : penser. Le penser, qui tient compte de ce qui s'est passé, dans un temps — qu'il faudrait définir.

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=015142#

Point de départ à enrichir chacun par des lectures personnelles ... ou en dormant, ce qui est peut-être le mieux.

2

Les modalités de temps, logiques modales du temps

http://www.remue.net/article.php3?id_article=476

>aïon

Henri **MALDINEY**, *Aîtres du langage demeures de la pensée*
 Émergence, sans début précis, qui se rapproche de la *tension de durée* de Bergson, où est mis en question quelque chose de pas bien délimité, pas loin du 'chaos'.

>chronos

>zeit

MALDINEY reprend ce terme allemand : le *protensif* (avenir), le *réensif*, le *présent*, mythe énorme qu'il faudrait reprendre, en articulation avec le *maintenant*.

>chairoi

Le moment opportun. Cf. **MALDINEY** et **PANOFSKY**

Comme arrière-fond...

3

...dans des processus schizophréniques : une sorte de ... non coordination entre *aion* et *chairo* : du jaillissement anarchique sans moment opportun.

L'expérience : en rapport avec quelle forme de temporalité ?

Le temps existentiel... l'advenir, le futur antérieur...

... Zone obscure

Jacques **LACAN**, *Séminaire sur la lettre volée*: le futur antérieur est un *caput mortuum*.

http://www.psy-desir.com/site/article.php?id_article=1007

La revue *Futur antérieur*

http://multitudes.samizdat.net/rubrique.php3?id_rubrique=117

4

Robert M. **PIRSIG**, *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes* (1974)

<http://www.leconcombres.com/biblio/pirsig/zen01.html>

Le mécanicien, le vrai (pas celui évalué ou accrédité, un type qu'on emmerde pas)

Le tailleur de pierre : être là pendant une semaine à regarder la façade. De la patience.

Les chirurgiens, les vrais : il faut les laisser faire, l'anatomie est très variable d'un sujet à l'autre...

Ce qui nous réunit, que ce soit sur le plan de l'éducation, de la psychanalyse, de la psychiatrie...

5

... **L'économie générale...**

Georges **BATAILLE**

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/philo.htm>

Économie restreinte : capitalisme

Karl **MARX**, *Contribution à la critique de l'économie politique*

http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/marx_karl.html

Il souligne ce glissement : pour qu'il puisse y avoir ce domaine (nommé par Bataille, *économie restreinte*), il faut qu'il y ait de l'économie générale : un travail inestimable, qu'on ne peut pas mesurer, vivant, négatif (Hegel).

... **c'est notre domaine**

6

Une dimension de jeu, de *Spiel*, selon **Marx** ...

http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=539

La rencontre, la *tuchè*, qui va 'faire sillon dans le réel', ne peut pas être programmée, mais on peut ne pas empêcher qu'il y ait pas de vraies rencontres...

Liberté de circulation et espace du dire

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/OURY-libcirculation.html>

... **de surprise** ...

7

... **Possibilité de l'expérience** (*Erfahrung*)

<http://www.barbier-rd.nom.fr/lamceppresent.html>

Que ça puisse se réaliser dans le concret...

Walter **BENJAMIN**

<http://leportique.revues.org/document155.html>

> Un vrai sourire (pas celui d'une hôtesse de l'air), peut avoir une importance inestimable.

> Le ton, la tonalité, la façon dont on va dire les choses modifie le message. La science des 'démarcatifs' et des tonalités,

Troubetzkoy, *l'oristique*

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

Un fond logique pour parler du travail du deuil...

8

Le travail du deuil

'Il fait son deuil', dit l'entourage, parce qu'il pleure. Non, il est déprimé et il faut soigner la dépression pour que le deuil se fasse. Un deuil mal fait peut provoquer des troubles psychotiques.

Une fois la dépression soignée, on peut faire son deuil qui est un travail inconscient.

Il faut du temps, mais quel temps ? du temps qui passe, c'est-à-dire qui travaille. Il y a possibilisation de quelque chose de l'ordre de *àion*, pour refaire un tissu d'existence.

Le deuil n'est pas forcément la mort de quelqu'un, ce peut être une chose, un événement, une situation : ça doit pouvoir être pris, sans pathos, dans un système quasi inconscient.

Inconscient : attention à ce mot .
C'est de l'ordre de *An-arbeiten*, le travail inconscient.
Pas loin, du *Durch-arbeiten*, le travail inconscient du transfert.
http://www.lutecium.fr/More_/data/idx0102_fr.html

On arrive à un carrefour... Parler de l'expérience : visée provisoire vers une certaine forme de travail...

9

Le travail du transfert : *Durcharbeiten*

Pour parler de l'expérience, il faudrait parler du transfert. Si on parle pas du transfert on ne parle de l'expérience...

Jacques **LACAN**, séminaire sur le transfert, 1960-1961
http://www.psy-desir.com/site/article.php?id_article=1004

Chercher à mieux situer l'étoffe, la hylé, la substance, à partir de quoi quelque chose se tisse...
Exposé sur *Le Banquet*, sur Claudel : on voit apparaître quelque chose, pas facile à préciser.

Comment reconnaît-on un type qui a de l'expérience.
Certains schizophrènes y arrivent parfois. Ils ne sont pas embarrassés par des préjugés de raisonnements. Ils sont en prise d'une façon horrible, souvent, sur le 'réel' (selon Lacan).

Récit autour de celui qui à La Borde ne tolère pas que plusieurs personnes parlent ensemble.

JO pense que ce type est capable de reconnaître celui qui a 'de l'expérience' de celui qui n'en a pas. Il n'est pas gêné, il est en prise ... il n'y a pas de 'coefficient tampon' (expression technique en biologie) vis à vis du réel...

Est-ce qu'on pourrait dire : Quelqu'un qui aurait de l'expérience — « C'est provisoire de dire ça... c'est un peu... » — serait quelqu'un qui est en prise, avec une équation ... qui tient compte du réel (attention, pas de la réalité)

Silence

« Ça donne à réfléchir, hein ? on ne peut pas définir ça comme ça. C'est trop simple et trop compliqué à la fois. »

Comment avoir prise dans l'existence ? Qu'est-ce qui va modifier quelque chose ... qu'on pourrait appeler l'expérience.

Travail de transfert

C'est problématique de dire les choses comme ça. Il faut faire attention à ce qu'on dit...

Silence

> 'Prise en charge' ...

Aussitôt JO suspend sa phrase. À peine prononcée, cette expression lui renvoie des significations insupportables. Et dans ces notes, il n'y a même pas le ton, la tonalité...

« Qu'est-ce que vous voulez dire d'autre ?... »

> 'Tu t'occupes de lui ?' « C'est pire ! »

> 'Tu le vois ?'

> « Dans les cercles psychanalytiques un peu traditionnels » : 'Tu l'écoutes ?'

L'article dans *Chimères* sur le type qui est venu et qui n'a rien dit.

« On était tranquilles, il m'a tranquilisé »

« *Rien* en personne, comme dit Prévert, était là »

Il y avait peut-être du transfert...

« On s'était foutu la paix l'un et l'autre, une paix réciproque, c'est sans prix, ça ! »

C'est plus banal, plus fréquent qu'on le croit

Leopold **Szondi** : on est tout à la fois
<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/LEDOUX-szondi2.html>
http://aejcpp.free.fr/articles/hist_mvt_szondi.htm

Il m'a fait une greffe de schizophrénie pendant 5 minutes

On touche à quelque chose... de quoi ?...

C'est là qu'il faut être un peu subtil...

10

Le désir

Le transfert... c'est quoi ? Tomber amoureux de son analyste ? non...

Tout le travail de Lacan, c'est pour distinguer l'amour du transfert... de ce qui est vraiment en question...

Il montre que la trouvaille de Freud c'est le désir.

La dernière phrase de la *Traumdeutung*

« En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé. »

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=007308

Le désir inconscient... inaccessible, indestructible... Ce serait ça la clé de la *Durcharbeitung*, du travail, du transfert ? Vous vous foutez du monde ! (diraient les 'logico-positivistes')

On peut résumer comme ça : l'existence tourne autour d'un désir inconscient inaccessible directement. La grande trouvaille du processus analytique. C'est avec ça peut-être qu'on travaille...

11

L'existant

...en rapport direct avec l'existence.

On a affaire à de l'existential. On est des parlêtres, condamnés au langage, même si on dit rien.

Victor **Von Weizsäcker**

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/BICHON-psychospackinst.html>

Reste approximatif en ne distinguant pas le vivant et l'existant. Critiqué par :

Henri **Maldiney**, « Le transpassible »

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Ey/maldineyfolie.htm>

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/OURY-rencontre.html>

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/ROULOT-analytikpsuchose.html>

Si on ne fait pas la distinction (vivant/existant) on se précipite vers le biopolitique (Foucault, Arendt, Benjamin)

« La vie nue »

<http://www.vacarme.eu.org/article255.html>

L'existant ne s'arrête pas forcément à la vie... Tosquelles, Lacan, Marx, Kierkegaard ... « ils ont l'existence dure ! Si on n'en parlait pas ils n'existeraient plus »

12

L'inconscient

Ce qui est en question dans le travail, c'est au niveau du parlêtre...

L'espèce humaine, une espèce condamnée au langage : ce qui met en question une dimension un peu bizarre, que l'on nomme, **en attendant mieux** — *inconsciente*.

Pour ne pas tomber dans la logique de l'économie restreinte et transformer le langage en fétiche...

Distinction entre « aliénation » et « chosification » : Marx, Engels, Lukacs

<http://big.chez-alice.fr/philosurlenet/THESES/documents/marx.html>

Quand on parle du désir inconscient, ce ne peut se régler ou s'argumenter au niveau de la logique marchande habituelle.

L'inconscient, c'est pas quelque chose qui est là, ça *ek-siste* : c'est dans un autre espace, c'est dans un espace logique, pas l'espace de tous les jours, d'où toutes les ambiguïtés ...

...avec les approches très prudentes de **Freud** dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*.

http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/freud.html

Ek-sistence

http://gaoqoa.free.fr/Seminaires_HTML/21-NDE/NDP14051974.htm

Pour en revenir à l'expérience...

13

La Spaltung (clivage)

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/clivage.html>

Hypothèse abductive :

Pour parler du travail inconscient, on ne peut le faire que dans une logique de l'économie générale et en même temps — ce qu'on appelle l'inatteignable, par quelque chose de l'ordre de la dimension même de l'existence, telle qu'elle existe, ça peut paraître bizarre ... par ... on va appeler ça une Spaltung. Splitting, clivage.

Ce qui est en question dans l'exercice même de la rencontre, c'est souvent *entre*...

Tosquelles, *la sémiologie des groupes*, 1960-61, in *De la personne au groupe*

http://decitre.fr/service/search/fiche_detail/-/ean-9782865863570/index.dhtml

Ce qui est important pas uniquement ce qui se passe dans un groupe mais entre les groupes

>>> De l'expérience : ce serait d'être sensible à ce qui se passe *entre*. C'est une autre formulation.

Est-ce que le transfert n'est pas de l'ordre logique de l'entre... ça suffit pas... mais ça met en question ce qui est en question dans ce qui est le plus important...

Gisela Pankow — Les greffes de transfert

Je n'arrive pas à établir le lien avec un article de Danièle Roulot, « greffe de transfert, bouture de fantasme », le site de la revue Institutions est en reconstruction, c'est peut-être la raison, en tout cas, au 31.01.06, il est accessible via le site de La Borde...

<http://www.cliniquedelaborde.com/>

Les greffes de transfert, comme pour un brûlé

Dans une structure dissociée tant qu'il n'y a pas un travail de reconstruction d'espace... Accès à la base de tout existant au sens précisé par Lacan, au fantasme...

[...]

Silence

« il faut que je réfléchisse un peu tout de même, pour pas dire n'importe quoi... »

14

L'objet (a)

Le désir inconscient qui n'est pas saisissable... mais par quoi peut-il se saisir ?

La proposition de **Lacan** : l'objet du désir inconscient, ce n'est pas un objet, au sens objectal.

Lacan dit 'non spécularisable'. C'est ce qui va être ... l'ambassadeur du désir inconscient

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=68

<http://aleph.asso.fr/Textes/objetwin.htm>

15

le transfert

S'il y a du désir inconscient même dans les cas extrêmes, dans des formes tout à fait dissociées, même quand le parlêtre n'a même plus l'exercice de la parole ordinaire ... a priori il y a du désir. C'est peut-être une dimension éthique.

Si on ne dit pas ça, on verse vers ce qui a été dit : il n'y a pas de transfert possible chez les psychotiques, les schizophrènes.

Mais s'il y a du désir il y a quelque chose de l'ordre d'une possibilité de transfert.

Jacques **LACAN**, *Le transfert*

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>
http://www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2020495244/qid=1138564954/br=1-8/ref=br_lf_b_7/403-3252268-6021240

> Le transfert, c'est de l'ordre de la **disparité subjective**, c'est pas une réciprocité, c'est pas l'échange au sens ethnologique (don, contre-don), sinon on étouffe le transfert.

Cette disparité subjective met en question la place même à partir de quoi on pourra repérer quelque chose qui se passe dans l'existence de tous les jours.

Jean **OURY**, *Le transfert dissocié*

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/OURY-rencontre.html>

TOSQUELLES, investissements multi-référentiels chez les schizophrènes (mais aussi chez tout le monde), investissements — pour pouvoir vivre — sur des personnes, des lieux, des habitudes.

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/OURY-libcirculation.html>

Ces investissements ne sont pas forcément visibles...

16

La dimension de l'expérience

RÜMCKE, le praecox gefhül, le sentiment du précoce (mauvaise traduction)

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n6/travail%20du%20reve.htm

Jacques **LACAN**, *l'instant de voir*

<http://perso.wanadoo.fr/marxiens/psy/tempslog.htm>

Quand on rencontre quelqu'un, en consultation.

Il est là mais il est pas là, des bouts sont ailleurs... Dans l'étrangeté devant ce type qui est là et nulle part et partout à la fois : « Eh bien ça, ça serait quelque chose déjà, d'une façon très archaïque, de l'ordre du transfert ».

Être là, là où quelque chose se rassemble et qui est en rapport avec le nœud même de l'existence.

Alors le nœud de l'existence, c'est le désir inconscient ? ... ?

17

Un jeune homme, qui dit « J'essaye de lire, je fais un effort, je regarde les mots, l'un après l'autre, je vois bien les mots, mais ça n'a pas de sens »

Regarder entre les mots, entre les lignes, entre les pages, entre les livres...

Jacques **LACAN**, le sens énigmatique (entre les lignes)

La Spaltung qui chosifie qui ne tient pas compte de l'*entre*, du *zwischen*, de l'*aïda*.

...

« Où est ce que je veux en venir ? »

Le matériau logique auquel on a affaire c'est à ce niveau là de dissociation et d'une façon pragmatique je dis c'est de l'ordre du transfert mais c'est un transfert dissocié. On ne doit pas être indifférent...

Le jeune homme de La Borde peut mieux lire quand il va dans des groupes (faire de la photo, s'occuper des chevaux), quand il voit des autres. Possibilité d'être à un autre niveau.

Les questions que l'on se pose, la façon dont on va y répondre dépend de où en est-on soi-même vis à vis de son propre désir... inconscient.

Si l'analyse a un sens c'est justement d'essayer de mettre en question son propre désir inconscient. C'est le plus difficile.

Ce cheminement vers le désir inconscient (surtout pas le chosifier), c'est tout le problème de l'interprétation du transfert. C'est par là que ça passe.

Traverser des contrées d'angoisse...

18

Le désir, la demande, la castration

Sigmund **FREUD**, le complexe de castration

<http://www.sospsy.com/Bibliopsy/Biblio13/biblio029.htm>
http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003390&feature_id=map

La castration c'est de pouvoir renoncer ...

Jacques **LACAN**

Distinction sur le plan logique entre le demande et le désir
<http://www.edupsi.com/timone/J.J.Gorog.95...shtml.htm>

Mais le désir se cache dans les plis de la demande... et la demande écrase tout...

Difficile...

On reconnaît l'expérience à cette faculté de pouvoir tenir compte de la demande tout en laissant en temps voulu se manifester quelque chose de l'ordre du désir inaccessible qui ne peut pas se présenter directement... c'est à ce moment là qu'il y a possibilisation (vermuglich) d'émergence de quelque chose de l'ordre des fantasme si l'il n'y a pas ça sinon y a rien du tout, c'est rare

> De l'expérience, ce n'est pas l'accumulation, chacun est différent, mais comment repérer la différence ?

> Qu'est-ce que ça veut dire l'objet (a) ? Où en est-on soi-même vis à vis de cette thématique ? Sinon, aucune expérience.

> Être sensible...

19

La logique du vague

Le lieu logique où se passe quelque chose qui est de l'ordre du désir inconscient, du fantasme, de l'expérience, dans quelle logique ?

Il y a une logique qui n'est pas la technocratique, manageriale. **PEIRCE** l'appelle la logique du vague, qui n'obéit pas au principe de non-contradiction.

http://www.balat.fr/article.php?id_article=40

La grande découverte de Freud : la logique de l'inconscient peuvent sembler contradictoire...

Souvenir d'une conversation avec une jeune femme :

« — Vous croyez ce que je dis ?

« — Bien sûr que je vous crois !... Je crois tout à fait à ce que vous dites, mais vous, vous avez la conviction, et moi je l'ai pas !

Quel est l'objet (a) là dedans ?

Jacques **LACAN**, séminaire sur l'angoisse

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireX.php>

Distinction entre le **sujet** de l'inconscient et le **moi**, c'est la première démarche.

L'objet (a) : c'est l'opérateur, mais il est dissocié, éclaté. Des bouts de corps.

Ce travail, comme avec des bouts de ficelle. Ça tient par ci par là (un atelier, une sortie)

Jacques **LACAN**, Le sinthome

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXXIII.php>

On est tout le temps dans le bricolage...

[Les liens sont valables au 30 janvier 2006]

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.)

Mercredi 15 février 2006

« C'est pas comme la *Symphonie inachevée*, mais ça s'en rapproche un peu... »

Après un *non* très mou, à la demande de quelqu'un dans la salle, JO va commencer par lire une lettre :

« *Un berger faisait paître son troupeau au fin fond d'une campagne...* »

C'est une lettre qui raconte une fable.
C'est l'histoire d'un dialogue entre ce berger et un jeune homme arrivé en Range Rover, qui fera le pari de trouver le nombre exact de moutons composant le troupeau du berger, auquel cas celui-ci lui donnera un mouton.

Après avoir connecté via satellite son ordinateur au site de la Nasa, Le jeune homme pourra affirmer que le berger possède 1586 moutons. « *C'est exact, dit le berger, et comme nous avons convenu, prenez-en un.* »

Sur ce, il propose au jeune homme le pari de pouvoir reprendre sa bête s'il découvre son métier.

Le jeune acceptera, et tout étonné de la réponse exacte du berger qui le désignera comme *ingénieur qualité chargé de faire des audits*, il lui demandera comment il a pu deviner :

« *C'est simple : vous débarquez ici alors que personne ne vous l'a demandé, vous êtes payé pour avoir la réponse à une question dont je connais la réponse, ...[etc...] et maintenant... rendez-moi mon chien ! »*

Une intervention de Jean Oury qui reprend un certain nombre de points de ce séminaire :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

... DE L'EXPERIENCE...

1

« L'ÉLABORATION », « LA RÉFLEXION EN JACHÈRE », « L'IMPROVISATION »

- Voyage à Denain, pour parler de Dubuffet
- Samedi à La Borde : interview sur Lucien Bonnafé
- Écrire une préface à des textes inédits de Gisela Pankow

Des rapprochements apparaissent...

L'ALIÉNATION

On dit souvent que la psychothérapie institutionnelle (terme proposé par Daumézon, 1952), repose sur deux jambes : l'une marxiste, l'autre freudienne.

<http://centrequenouvry.free.fr/psychinst2.htm>

<http://centrequenouvry.free.fr/psychinst1.htm>

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/AYMEjean-EssaisHistPI.html>

GISELA PANKOW

En particulier pour les psychoses nucléaires, parle de l'aliénation complexe, sociale.

Et il faut le montrer, mais c'est très complexe.

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/LECARPENTIER-artfantsme.html>

Les ouvrages de Gisela Pankow disponibles :

<http://www.amazon.fr/exec/obidos/search-handle-url/index=books-fr&field-author=Pankow%2C%20Gisela/403-9416173-0830033>

LE TRAVAIL DU DEUIL

Jusqu'en janvier, ce fut la voie d'entrée, une ligne à suivre. De l'expérience qui s'inscrit.

Pas loin de l'origine même du désir. [étymologie cratylienne (?)]
<http://perso.wanadoo.fr/renaud.camus/articles/algange.html>

JACQUES LACAN

Desiderium, quelque chose qui s'est marqué, pas pris dans le temps, mais même dimension logique. Et s'il n'y a pas de travail de deuil il n'y a pas de désir.

Cf. le séminaire sur l'angoisse¹ disponible à partir de :

¹ Cette définition implacable, je dirais, que Freud a su donner du deuil, cette sorte d'envers qu'il a désigné aux pleurs qui lui sont consacrés, ce fond de reproche qu'il y a dans le fait qu'on ne veuille de la réalité de celui qu'on a perdu, ne vouloir se souvenir que de ce qu'il a laissé de regrets. Quelle étonnante cruauté, bien faite pour nous rappeler la légitimité de modes de célébrations plus primitives que des pratiques collectives savent encore faire vivre! Pourquoi ne se réjouirait-on pas qu'il ait existé ? Les paysans dont nous croyons qu'ils noient dans des banquets une insensibilité préjudicielle, c'est bien autre chose qu'ils font, c'est l'avènement de celui qui a été, à la sorte de gloire simple qu'il mérite, comme ayant été parmi nous simplement un vivant. Cette identification à l'objet du deuil que Freud a désigné ainsi sous ses modes négatifs, n'oublions pas qu'il a, s'il existe, aussi sa phase positive, et que l'entrée, dans Hamlet, de ce que j'ai appelé ici la fureur de l'âme féminine, c'est ce qui lui donne la force de devenir, à partir de là, ce somnambule qui accepte tout, jusques et y compris — je l'ai assez marqué — dans le combat d'être celui qui tient l'enjeu, qui tient la partie pour son ennemi, le roi lui-même, contre son image spéculaire, qui est Laërte. Les choses, à partir de là, s'arrangeront toutes seules et sans qu'il fasse en somme rien qu'exactement ce qu'il ne faut pas faire, le mener jusqu'à ce qu'il a à faire, à savoir qu'il soit lui-même blessé à mort, et à le mener jusqu'à ce qu'il a à faire : auparavant à tuer le roi. Nous avons ici, la distance, la différence qu'il y a entre deux sortes d'identifications imaginaires : 1) celle au *a*, *i* (*a*), image spéculaire telle qu'elle nous est donnée au moment de la scène sur la scène; 2) celle plus mystérieuse dont l'énigme commence d'être là développée, à quelque chose d'autre, l'objet, l'objet du désir comme tel, sans aucune ambiguïté désigné dans l'articulation shakespearienne comme tel puisque c'est justement comme objet de désir qu'il a été jusqu'à un certain moment négligé, qu'il est réintégré sur la scène par la voie de l'identification justement dans la mesure où comme objet il vient à disparaître, que la dimension, si l'on peut dire, rétroactive, cette dimension de l'imparfait sous la forme ambiguë où il est employé en français, qui est celle qui donne sa force à la façon dont je répète devant vous le *il ne savait pas*, ce qui veut dire, au dernier moment n'a-t-il pas su, un peu plus, il allait savoir. Cet objet du désir dont ce n'est pas pour rien que désir en latin se dit *desiderium*, à savoir cette reconnaissance rétroactive, cet objet qui était là, c'est par cette voie que le place le retour d'Hamlet, ce qui est la pointe de sa destinée, de sa fonction d'Hamlet, si je puis m'exprimer ainsi, de son achèvement hamlétiq, c'est ici que ce troisième temps de référence à mon discours précédent nous montre où il convient de porter l'interrogation comme déjà vous le savez depuis longtemps, parce que c'est la même sous des angles multiples que je renouvelle toujours, le statut de l'objet en tant qu'objet du désir. Tout ce que dit Claude Lévi-Strauss de la fonction de la magie, de la fonction du mythe a sa valeur, à condition que nous sachions qu'il s'agit du rapport à cet objet qui a le statut d'objet du désir, statut qui, j'en conviens, n'est pas encore établi. C'est notre objet de cette année par la voie de l'abord de l'angoisse de faire avancer et qu'il convient tout de même de ne pas confondre cet objet du désir avec

www.ecole-lacaniane.net/bibliotheque

LE PETIT LULU, LE REGARD, L'OBJET *a*

Est-ce que l'histoire du petit lulu (Cf. séminaire de novembre) rentre dans quelque chose qui est de l'ordre de l'expérience ? Son regard, quelques instants avant sa mort. L'objet *a* de Lacan, presque en dehors du corps, « qui me regardait », sans écho sur un mode cognitif, même pas un signe, mais au plus proche de l'objet *a*.

La marque de quelque chose de l'ordre du désir inconscient, de l'essence du transfert, du désir inconscient, visé et cerné par ce dernier regard presque détaché du corps.

Le fait d'avoir parlé à la séance de novembre de ce vécu qui remonte à 1953 a joué dans l'articulation de cette logique de l'expérience du deuil et du désir.

LE TRANSFERT, LA DISPARITÉ SUBJECTIVE

Quelque chose l'ordre du transfert, disparité subjective, de l'ordre du désir (pas de l'amour).

Le moteur du transfert dans la relation analytique c'est l'analyste. C'est l'analyste qui est le désirant et l'analysant devient le désiré. En principe, l'analyste doit avoir fait un travail inconscient qui permet qu'il y ait du travail de transfert.

Lire la séance du 16 novembre 1960 du séminaire de Lacan sur le transfert, « Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques » à partir de :
<http://www.ecole-lacaniane.net/bibliotheque.php?id=11>

SIGMUND FREUD

An-arbeiten —> travail inconscient

Durch-arbeiten —> travail du transfert

Peut-être un peu la base de l'expérience, *experientia*, **Erfahrung** (cheminement — *Farhen*)

>>>> Est-ce que ça entre dans l'équation de l'expérience ?

l'objet défini par l'épistémologie, comme avènement d'un certain objet scientifiquement défini, comme avènement de l'objet qui est l'objet de notre science, objet très spécifiquement défini par une certaine découverte de l'efficacité de l'opération signifiante comme telle, le propre de notre science — je dis de la science qui existe depuis deux siècles parmi nous — laisse ouverte la question que j'ai appelée tout à l'heure le cosmisme de l'objet. (p.45-46)

... DE L'EXPÉRIENCE...

2

UNE AUTRE VOIE : LA JOUISSANCE

LE MATÉRIAU MÊME DE L'EXPÉRIENCE, DIFFICILE À DÉFINIR, SERAIT DE L'ORDRE DE LA JOUISSANCE.

JACQUES LACAN

> Séminaire *Encore*

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXX.php>

> Compte-rendu des 3^e journées de Rome novembre 74 (sur le réel)

<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php>

Dans cette réflexion qu'entame Jean Oury, ce qu'il a vécu ces jours derniers (Dubuffet, Bonnafé, Pankow), il ne peut pas le mettre de côté, cela fait partie de son élaboration d'aujourd'hui.

COMME !

Quand Lacan, dans son séminaire hurlait :

« L'inconscient est structuré **COMME !** un langage »

Et aussi,

« Le langage, c'est une structure »

C'est en lisant tout autre chose que Jean Oury a vraiment « pigé »

MARC RICHIR

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/meditationspheno.html>

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/phenomenologieetins.html>

http://spip.univ-poitiers.fr/philosophie/article.php3?id_article=99

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

Entre le langage et la langue, il y a un abîme qui ne se franchit pas comme ça. La langue soumise à la dictature de l'institution symbolique.

La parole, c'est pas la langue.

La langue, c'est la communauté linguistique. Le code qui permet qu'on parle

Mais quand on parle, la parole est infiniment plus riche.

Pour Lacan, nous sommes des *parlêtres*, condamné au langage. C'est une façon de définir l'existant (pas le vivant)

La parole même avec les variétés de mots, ça devrait être un tissu sur lequel on peut travailler...

JACQUES LACAN

Dans les années '70, un tournant chez Lacan, au temps de « Je ne fais pas de linguistique, je fais de la linguisterie ».

JO a pris cela au sérieux.

📌 NOUVEAU CONCEPT : LALANGUE

<http://lutecium.org/arc/freud-lacan@lutecium.fr/2003-02/msg00009.html>

<http://www.causefreudienne.net/livres8.htm>

Pour un accès à L'Étourdit, Radiophonie :

<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php>

Pour un accès vidéo ou sonore à Télévision, Radiophonie

<http://www.ubu.com/sound/lacan.html>

<http://perso.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psycha/psysem/nondup/nondup15.htm>

Au plus proche de la langue maternelle. Une décomposition en syllabe : avec un mot on peut en faire une quantité d'autres :

Troisième discours de Rome (novembre 1974)

Quelques exemples :

Disque

Ça dit ce que ...

Disque-ours de Rome ...

Disque-ourdrom ...

Je pense donc ce jouit

Je pense donc je souis...

JEAN DUBUFFET

JO a repensé à des textes de Dubuffet (Les *Livres en jargon*, plus qu'une écriture phonétique).

<http://perso.univ-lyon2.fr/~edbreuil/litterature/Dubuffet/dubuffet.html>

http://www.manuscrit.com/Edito/invites/Pages/JuilJeux_Dubuffet.asp

Comme si l'approche de l'écriture et de la lecture était la même chez Dubuffet et Lacan.

L'asphyxiante culture, titre d'un livre de Dubuffet (anit-culture)
<http://www.leseditionsdeminuit.fr/catalogue/essais.htm#Dubu1>
<http://www.humanite.fr/journal/2001-09-18/2001-09-18-250414>

Cf. avec Gentis [*Je n'ai rien trouvé*]

JACQUES LACAN

Pour entrer dans le travail même de l'inconscient, ce n'est pas au niveau de la langue, ce n'est pas au niveau de la parole. Le langage, c'est une structure mais ce qui soutient toute la construction des *Vorstellung repräsentant*, signifiants et autres, ça se cristallise dans des choses pareilles, multiples et à partir de là ... Ne pas fétichiser ni la parole, ni le langage, ni la langue.

>>>> Le travail même de l'inconscient met cette dimension structurale en question.

(première approche)

2et puis...

Une chose très simple dans la psychothérapie institutionnelle :

Pour soigner quelqu'un il faut soigner là où il se trouve.

Cf. Tosquelles

Les conférences d'Herman Simon et la thèse de Lacan sous les bras de Tosquelles en arrivant à St Alban

Les clubs thérapeutiques sont des opérateurs pour soigner l'hôpital (responsabilisation, sorties, théâtres, formation du personnel)

Si on veut faire de la psychothérapie sans remettre en question l'hôpital c'est comme un chirurgien qui voudrait opérer sur un tas de fumier

Faire des groupes pour prendre conscience de cette **pression aliénante** qui empêche...

Psychothérapie institutionnelle : Il faut en même temps dire **analyse institutionnelle**, de ce qui se passe, analyse de l'aliénation sociale.

Faire la distinction entre les grandes aliénations et ce qu'on a appelé les **chosifications** ou réifications.

Travailler sur le milieu pour qu'il ne soit pas aliénant.

Ça dépend des gens qui sont là. La qualité psychopathologique des gens qui sont là doit entrer dans l'équation **pathoplastique** de l'analyse institutionnelle dont parle Tosquelles.

Il faut pas grand chose pour modifier une ambiance.

Il faut oser se manifester. Des nuances qui comptent, relativement indépendamment de la pression aliénante.

Comment l'établissement se *blisse* avec l'État

BLISSER ?

http://users.belqacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

2et puis...

GISELA PANKOW

www.revue-chimeres.org/pdf/05chi03.pdf

Dans les *kern psychoses* (schizophrénie) elle marque bien la perte de la dialectique entre la dissociation — *Spaltung* : l'unité du corps existentiel, incarné, est rompue. La dissociation n'est pas le morcellement mais les petits bouts de corps qui se prennent pour la totalité.

Si on réunit tous les bouts ça fait plusieurs corps. La dialectique entre partie et totalité est rompue : ça fait système de blocage, crevasse : dissociation de l'image du corps.

IMAGE

Quand on parle d'image, on est conditionné, on pense *image dans le miroir*. Il s'agit d'un autre terme.

Il y a une dissociation — *Spaltung* de l'image du corps. D'où ça résulte ?

Quand il y a des troubles profonds dans les antécédents, dans la famille, chez les grands parents, bien avant encore, quand il y a des non-dits, failles, brèches, cela se marque dans le corps.

SIGMUND FREUD

Sur un autre plan, Freud disait quelque chose de proche (névrose obsessionnelle) dans *L'Homme aux rats* (malversation de contrat de mariage) Celui-ci n'en savait rien mais il est là pour payer quelque chose.

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003348&feature_id=description

JACQUES LACAN

La dette symbolique, avec ce théâtre d'obsessions épouvantables.

<http://perso.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/chose2.htm>

>>>> Il faut explorer les générations précédentes.

Ce que faisait Pankow.

Les non-dits, Les secrets qui passent d'une génération à l'autre : ce sont des failles dans la structure familiale à étages et ça s'incarne dans l'existence schizophrénique.

LE CORPS VÉCU

La dissociation, ce sont des failles qui se marquent dans le corps même, dans le *corps vécu*

Cf. : corps ressenti, corps reconnu, corps vécu.

Cela exige un travail minutieux : faire des greffes comme chez un brûlé, au **niveau de l'espace**. Par des techniques diverses, faire des greffes de transfert sous forme de manifestations dans l'espace. La pire des choses serait d'orienter une psychothérapie ou une analyse vers une dimension d'histoire ou de temporalité : seulement raconter.

L'ESPACE DU DIRE

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/OURY-libcirculation.html>

Dans une structure institutionnelle, avec liberté de circulation, de mouvement, des groupes, on doit pouvoir chez des malades compliqués, faire des sortes de greffes qui sont presque l'équivalent des greffes de transfert mais pris dans les groupes : des greffes *d'espace du dire*.

2 et puis...

LE REGARD

http://ubu.wfmu.org/video/Beckett-Samuel-And-Scheider-Alain_Film_1965.mpg

Le **symbolique** est déjà là, le grand Autre avec toute son organisation, avant la naissance, Dès le premier jour de l'existence, ce qui joue un rôle énorme : le regard.

Bien avant le stade du miroir, bien avant quelque chose d'un ordre de figuration, quelque chose de l'ordre du regard.

FRANÇOISE DOLTO

(Les trois points : les yeux, la bouche, ...)

<http://www.francoise-dolto.com/biblio.htm>

Une qualité de regard, sans qu'il y ait perception même du corps.

C'est l'image de ce qu'on peut appeler le premier objet *a*, non encore englobé dans une personne.

Une sorte de **fixation** du nouveau-né.

JACQUES LACAN

Ce qui correspond à l'objet *a* précède de beaucoup l'**imaginaire**. On est pris dans une structure symbolique qui est déjà là.

LES PATHOLOGIES DU REGARD

Dans des systèmes de perversion, qui feront plus tard des toxicomanies graves : une difficulté du regard, un trou sans bord (Lacan), un regard sans bord (mères dépressives, perverses, mélancoliques qui peuvent jouer un très grand rôle)

UN AUTRE OBJET *a* : LA VOIX

L'expérience, avec des jumelles de quelques jours, du neurologue André Thomas. Le prénom prononcé par la mère déclenche un spasme de torsion tandis que l'autre jumelle ne se retourne pas. Il ne se passe rien si ce n'est pas la mère qui prononce le prénom.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constellation.html#constelsujet>

Objets *a*, primordiaux, processus de **reconnaissance** avant **incarnation imaginaire**.

Après,

La découpe du **stade du miroir** : là où l'image peut apparaître du fait d'une maturation neurologique suffisante. Distinguer figure/fond (*Gestalt*). Le visage.

>>>> DISTINGUER L'IMAGE ET LA RECONNAISSANCE

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

La reconnaissance ne pourra se constituer que mise en cadre par l'image spéculaire.

Dissections logiques dans certaines formes de lésions neurologiques.

Les agnosies de la reconnaissance (agnosies du visage) (accidents vasculaires) : Quelqu'un qui ne reconnaît pas ses proches, mais se reconnaît. : Lien avec la distinction entre l'image et la reconnaissance.

L'objet *a* (la voix et le regard,) qui est **pré-spéculaire**, mais qui permet la reconnaissance de l'autre, mais, bien entouré.

Toutes ces questions de regard, de voix, quand il y a quelque chose qui se marque sur un processus de dissociation, il peut y avoir une atteinte de la voix, du regard, de l'objet *a*.

L'objet *a* c'est le délégué logique de ce qui est en rapport avec ce qu'il y a de plus inconscient dans l'existant, c'est le désir inconscient. Quand il y a quelque chose de l'ordre du processus de dissociation, c'est comme si il y avait une sorte d'atteinte de l'objet *a*.

Les hallucinations auditives : éclatement de l'objet *a*. Plus compliqué pour le visuel.

Un support logico-distanciel de ce qu'il en est de la dissociation.

>>>> Ce qui s'est passé dans l'organisation de la famille, ça va toucher tous ces points : de ce qu'il en est de l'émergence, le centre même de l'existence, le désir inconscient.

2 et puis...

Comme corrélatif :

Pour pouvoir continuer d'exister *normalement* nécessité d'une « liberté d'action », sans réfléchir à tout ça, heureusement.

JACQUES LACAN

Un minimum d'être à l'aise. Être à l'aise ? **jouissance**. Terme proposé par Lacan

...

« Je sais pas dans quoi je me suis embarqué ce soir... » [Rires]

...

La jouissance d'être en vie. La jouissance du corps ?

Lacan arrive à dire la jouissance de l'Autre. Et la cause ? Le signifiant !

[À reprendre en détail]

>>>> C'est là qu'il y a une possibilité d'articulation de l'*aliénation*...

Marx n'avait certes pas pensé que l'aliénation (Hegel, Marx) avait un poids sur la jouissance...

...

« Ah !, c'est pénible... et si j'étais en panne définitivement, ça serait magnifique, depuis le temps ! »

« C'est pas facile à dire »

>>>> L'expérience (deuil, désir, transfert) mais c'est la jouissance enfin de compte...

Ce qui semble évident : du fait même d'exister, une certaine jouissance d'être envie, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Jouissance de l'Autre...

Ce qui est agaçant, ça va peut-être éclaircir pourquoi j'hésite...

C'est d'entendre dire : « Il y a la psychiatrie... et puis la psychanalyse » . JO s'indigne d'entendre des choses pareilles. Comme si la psychiatrie était indépendante de la psychanalyse et vice versa...

« Qu'est-ce que c'est que ces fonctionnaires, qu'est-ce que c'est que ces bureaucrates ! »

Quand on est avec quelqu'un c'est **polydimensionnel**.

<http://perso.wanadoo.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/OURYclubthe ra.html>

La façon d'être là, les nuances, les mille façons de parler, les inflexions de la voix, un sourire : C'est quoi ?

[...]

La voix, sa qualité (le grain de la voix de Barthes), ça doit pouvoir se définir...

LE TONAL

http://www.balat.fr/article.php?id_article=221&var

« Sur le plan sémiotique, dans la voix ce qui compte c'est le tonal, c'est à dire dans la priméité, cette suspension du *peut être*, c'est même pas la temporalité, c'est du *peut être*, mais rapidement apparaît la secondéité, qui se trouve être, mais le tout, avec toute une dimension du conditionnel, *serait*. »

On ne peut pas délimiter le tonal.

JO parle de son « mauvais tonal » quand quelqu'un est entré dans son bureau la veille alors qu'il lisait Lacan pour préparer le séminaire de ce mercredi. « On l'a cherché jusqu'à trois heures du matin... »

Il aurait fallu un peu changer de ton...

[...]

JACQUES LACAN

Réflexion de Lacan sur le point...

<http://www.lutecium.org/stp/1960201a/node13.html>

JACQUES LACAN

Discours de Rome (novembre 1974), sur le réel.

<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php>

Le réel qu'est-ce qu'on peut en faire ? le réel c'est l'impossible.

« Le corps fait jouissance du réel »

La manière dont Jean Oury a mémorisé une partie de ce discours de Rome, sur lequel veut revenir. Pour aller vers Gisela Pankow.

En vérifiant, Oury s'aperçoit que Lacan dit ça « mais c'est pas tout à fait ça ». Il se surprend à reprendre une stéréotypie de Lacan. Quand Lacan était content, il disait : « C'est tout à fait ça » et quand il ne l'était : « C'est pas tout à fait ça ». Lecture d'un extrait du discours de Rome :

« Lalangue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est fait(e) de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être

un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris le "a", est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent. »

GISELA PANKOW

Le passage de Lacan est à rapprocher de Gisela Pankow, principalement dans *Structure familiale et psychose*². Dans l'image du corps, dans la structure même, dans la dissociation, il y a un rapport avec la *dissociation historique* (la famille). On n'y comprend rien si on ne met pas en question ces choses-là.

Psychothérapie institutionnelle, analyse de l'aliénation.
Favoriser quelque chose de transitoire, un espace d'expression...

[...]

Jean Oury va revenir sur le préjugé qu'on ne peut pas faire de psychothérapie dans un hôpital. Du fait même qu'on le dit, qu'on le pense, cela devient effectivement impossible.

² La psychanalyse freudienne classique, qui cherche d'abord à interpréter le refoulé névrotique, ne suffit pas pour aborder la psychose. Selon Gisela Pankow, le processus psychotique attaque le vécu du corps et/ou ses limites, et crée ainsi des failles dans l'élaboration symbolisante de la parole. Étudiant l'image du corps dans la psychose infantile, la psychose hystérique, la schizophrénie ainsi que dans certaines maladies psychosomatiques, elle montre que des lacunes dans l'image du corps vécu chez les psychotiques correspondent et s'articulent à des distorsions ou à des ruptures dans la structure familiale de ces malades. Ces analyses la conduisent ainsi à concevoir une approche qui élargit le champ de la psychanalyse classique: il s'agit d'accéder, par le biais d'un élément médiateur, le modelage, au vécu du corps, à l'éprouvé du sensible informulable en mots, c'est-à-dire au domaine du psychiquement «non-représentable», pour tenter de le traduire en paroles symbolisantes. Paru pour la première fois en 1977, augmenté lors de sa réédition en 1983, cet ouvrage se situe dans le prolongement des précédents travaux de Gisela Pankow, qui ont ouvert un nouveau champ théorique et thérapeutique pour le traitement psychanalytique des psychoses. Couverture: Dessin d'enfant, in Serge Baqué, Dessins et destins d'enfants, Hommes et Perspectives, 2000. © Hommes et Perspectives/Martin Media. Disponible à partir de : <http://editions.flammarion.com/>

Il rapprochera ce préjugé du discours de certains critiques littéraires qui n'ont pas voulu admettre, par exemple, la folie de Gérard de Nerval, et qui ont fait d'*Aurelia*, un rêve, alors que c'est une description magistrale de la part de quelqu'un qui fait une bouffée délirante.

Quelques manières d'approcher Aurélia :

<http://www.nouvelobs.com/articles/p2140/a286507.html>
<http://www.anthologie.free.fr/anthologie/nerval/nerval.htm>
http://www.v1.paris.fr/musees/Pavillon_des_arts/expositions/archives_expos/trajectoires/nerval.htm

Allusion au livre d'Artaud sur Van Gogh., à l'art brut, à Dubuffet.

<http://www.fabula.org/revue/document542.php>
http://agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Vincent_Van_Gogh--Un_fou_Van_Gogh_par_Antonin_Artaud

Comme si il y avait un art psychopathologique !

LA PATHOPLASTIE

Qu'est-ce qui est efficace ? L'organisation de faire du théâtre, des sorties, des groupes ?

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

LE SEMBLANT (LACAN)

Est-ce qu'il y a la possibilité d'avoir accès à ce que Lacan appelait le « semblant »

Séminaire « Un discours qui ne serait pas du semblant »

<http://perso.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psycha/psysem/semblan/semblan1.htm>
http://www3.sympatico.ca/jbeili/Programme_annuel/Lecorps.htm

Le semblant, c'est quelque chose de l'ordre qui compte le plus pour, ... c'est l'agent du discours. Mais c'est quoi le discours ?

Il faudra reprendre les *Quatre discours* de Lacan.

<http://perso.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psycha/psysem/italie.htm>

La fonction *inchoative*...

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/ors,%20la%20vie%20quotidienne.htm

Suivant la tournure du discours, ça va modifier l'ambiance... Ce qui permet qu'il y ait du lien social, tenir compte les uns des autres (la *connivence*) en rapport avec

le fait qu'on peut dire, manifester quelque chose, et qu'il puisse y avoir des **rappports complémentaires** (Tosquelles) et la possibilité de quelque chose qui marque : **la rencontre**.

SOYEZ TYCHISTES !

Le conseil de Lacan aux analystes.

La *tuché*, la rencontre, toucher le réel. Une vraie rencontre qui va marquer, et rien ne sera plus pareil.

La rencontre : dimension logique de l'interprétation du transfert ? S'il y a interprétation il faut que ça change quelque chose sinon c'est du bavardage. Et ça n'est pas forcément discours mais un geste.

LE JARGON

Des abrégés, des fantaisies, pas si loin du réel...

La réalité ? c'est le fantasme...

RETOUR À PANKOW

Faire des greffes d'espace pour que le corps se reconstruise, se délimite, une fois que c'est délimité, c'est ça le fantasme, la base de la personne...

Une construction permanente... bâtir quelque chose... *Bauen* ...un minimum d'existence. Il y a des gens qui sont nulle part...

En reprenant Pankow et Lacan, pas de contradiction, ça ressemble à ce qu'on fait : on n'arrête pas de tricoter.

Que ça fasse un tissu...

AVEC...

« *Mit ein oder sein* », « Être avec l'autre »: Gisela Pankow. Surtout, ne pas traduire par *Être ensemble*.

Dans la schizophrénie, c'est *l'avec* qui ne marche pas...

Avec, ce sera certainement le point de départ du séminaire de l'an prochain...

DU CÔTÉ DE L'ICONE...

Michel Balat, interrogé par Jean Oury

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=14&var

(Les liens sont valables au 21 mars 2006))

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.)

Mercredi 15 mars 2006

(Les liens sont valables au 6 mai 2006)

Absente ce 15 mars, c'est grâce à l'enregistrement effectué par Philippe Jubin, du groupe de pédagogie institutionnelle de Francilie (www.ceepi.org) que je peux écrire ces notes. Un grand merci.

C'est la première fois que je n'ai que le son et pas l'image (de mon souvenir) pour mettre en forme ces « prises de notes ». Comment ça va m'arriver ? Je ne sais pas ce qui se passe « à la tribune » mais entre les « annonces » de Jean Ayme et la voix d'Oury, il y a un grand « blanc », qui n'est pas du « vide », bien sûr. Mais qu'est-ce qu'ils font ?

1

Pour être là, s'installer dans son propre « futur antérieur » (c'est moi qui pense ça), Jean Oury, suivant son habitude, va s'accrocher à quelques étapes de son chemin avant d'arriver, ici et maintenant.

- **En sortant du restaurant** bruyant pour nous retrouver... le parcours à travers les allées silencieuses de l'hôpital, sans penser à rien...
- **Le samedi d'avant** : son discours aux 20^{es} journées de la fédérations des associations culturelles (ambiance, huîtres et crêpes). Se souvient qu'il était venu il y a 20 ans pour l'inauguration d'un club à Landerneau.
- **Un samedi encore avant** : la rencontre avec Henri Maldiney à l'Estaque, à Marseille, pour une projection du film *Le moindre geste* au cinéma l'*Alhambra* de Marseille (La maison de Cézanne, Maldiney toujours aussi jeune !, la neige qui retarde le TGV, la télé qui attend le TGV sur le quai de la gare et J.O. pris dans un groupe de footballeurs passe à la télé !).

http://www.aviscine.org/fiche.php?id_fiche=050117121201

<http://alhambracine.com/01journal.html>

➤ Ce soir...

DE L'EXPERIENCE...

On avait commencé en octobre à partir du travail du deuil : si on ne fait pas un travail du deuil permanent, on n'a pas d'expérience (*An-arbeiten*, le travail inconscient)...

Voir les précédentes séances

[...]

➤ Aujourd'hui : un événement.

J'y vais/j'y vais pas, et puis un jour on y va : « procrastination obsessionnelle », ironise Jean Oury.

Aujourd'hui, il est allé rendre visite à son « amour absolu », depuis 51 ans. Depuis un stage *Céméa* à Poitiers en mars 1955. Dans un bistrot, il avait rencontré l'amour absolu : Hélène Chaignaud. « On ne s'est pas quittés depuis, mais on ne se voit jamais ». Il lui a apporté des livres dans sa maison de retraite.

<http://www.cemea.asso.fr/index.html>

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=88&var_recherche=h%E91%E8ne+chaignaud

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/helenechaigneau/helenechaigneau.htm

>>>> « EST-CE QUE TOUT CE QUE JE RACONTE LÀ FAIT PARTIE DE L'EXPERIENCE ? »

- **À la fin de février**, pendant 2 jours, réunion des gens qui se connaissent autour de la Pédagogie institutionnelle. Depuis longtemps, il n'y avait pas assez de liaison.

Rappel du livre de René Laffitte, *Essais de pédagogie institutionnelle* :
<http://pig.asso.free.fr/LivreVPI.dir/livrevpi.html>

>>>> « EST-CE QUE ÇA FAIT PARTIE DE L'EXPÉRIENCE ? »

- **Souvenir** d'une rencontre à Laragne, il y a 2 ans. Un petit groupe d'ASH. (« Qui est-ce qui explique ce que sont les ASH? »)

Les ASH remplacent les femmes de ménages. Des récits d'expérience quotidienne avec des vieillards déments.

2

« L'INSTANT DE VOIR » : DIAGNOSTIC IMMÉDIAT

RÜMKE, le **praecox gefhül**, malheureusement souvent traduit par le *sentiment du précoce*
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n6/travail%20du%20reve.htm

JACQUES LACAN, les **trois temps logiques** (l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure)

<http://perso.wanadoo.fr/marxiens/psy/tempslog.htm>

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=sjeancalmettes080105

Oui mais pour en arriver là, il faut avoir de l'expérience, c'est vrai...

Quand on rencontre quelqu'un c'est jamais pareil... De loin, c'est pareil !, mais à chaque fois c'est une kinesthésie différente.

JULIAN DE AJURIAGUERRA, **Le tonus postural**

http://www.college-de-france.fr/media/ins_dis/UPL31747_necrodeajuriaguerra.pdf

http://www.college-de-france.fr/site/ins_dis/p1078302172415.htm

http://www.spp.asso.fr/Main/Extensions/Items/04_relaxation.htm

RORSCHACH (les catégorisations de)

<http://www.ulb.ac.be/psycho/fr/docs/contrib/rorschach/rorschach.htm>

« IL N'Y A PAS D'AUTRE DE L'AUTRE »

JACQUES LACAN, séminaire XXII, R.S.I., séance du 18 mars 1975
http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/22-RSI/RSI18031975.htm#J.LACAN

SOREN KIERKEGAARD, **Le religieux A et le religieux B, l'humour, l'ironie**

Selon Jean Oury :

Le religieux A : ceux qui vont à la Messe le dimanche, qui font tout ce qu'il faut au niveau des règles, se confessent. Et après, ils sont tranquilles. Les « bains douches » du dimanche, pour se nettoyer l'âme, et après, ils peuvent faire des saloperies toutes la semaine.
Ça se voit (Ils font les signes quand il faut)

Le religieux B : ça ne se voit pas. Un type qui se promène dans les jardins, une intériorité subjective.

Un article sur Kierkegaard

<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

Un article sur « humour, comique, ironie »

http://www.fabula.org/atelier.php?Humour%2C_comique%2C_ironie

Quelques sites sur Kierkegaard

<http://www.assocsk.com/index.html>

<http://philosophie.scola.ac-paris.fr/Kierkegaard.htm>

<http://www.cvm.qc.ca/encephi/contentu/philoso/kierkega.htm>

<http://www.chez.com/metivier1thesephi/>

<http://www.skinsolite.com>

www.philosophie.ac-versailles.fr/bibliotheque/Kierkegaard.foi.pdf

FRANÇOIS TOSQUELLES, **l'humour, la psychiatrie**

L'humour fait partie de la boîte à outils conceptuels.
Ne pas confondre humour et ironie (Cf. Kierkegaard).

<http://www.ancrage.org/0106.html>

http://www.3bisf.org/article.php3?id_article=139

POUR FAIRE DE LA PSYCHIATRIE

- **Le religieux B**
- **L'humour**
- **Le Praecox gefhül**
- **L'instant de voir**
- **Y a pas d'autre de l'autre,**

>>>><< EST-CE QUE TOUT ÇA EST EN RAPPORT AVEC CE QU'ON APPELLE L'EXPÉRIENCE ? »

C'est une question, mais il ne faut pas répondre trop vite...

Il y a des gens comme ça...

[D'autres fragments d'expériences, de rencontres, d'écritures...]

<< ÊTRE DANS LE PAYSAGE »

ERWINN STRAUSS, HENRI MALDINEY, JACQUES SCHOTTE, Le **pathique**

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constellation.html#constelpathique>

Quand on voit quelqu'un, la moindre correction est de mettre entre parenthèse ce qui nous encombre pour être là. Les psychotiques ont des antennes et captent ce qu'on n'ose pas dire.

JEAN OURY, Le **pré-pathique**

<http://www.revue-chimeres.org/pdf/40chi04.pdf>

<< IL N'Y A PAS D'AUTRE DE L'AUTRE » (suite)

CÉLESTIN FREINET, Les **fiches autocorrectives**

<http://www.freinet.org/icem/outils/autocorrection.html#Sommaire>

Les fiches autocorrectives, ça n'empêche par les livres, mais c'est pas un devoir, même pas des notes, un travail de... fonction scribe.

En rapport avec quelque chose qui s'inscrit. Ça ne veut pas dire qu'il faut inscrire n'importe quoi. Parfois on inscrit, on croit que ce sont des conneries, et puis on relit, on trouve ça magnifique. Il faut pas avoir de préjugés.
Un outil de l'expérience : être dans cette dimension de ne pas faire de barrage à l'inscription.

Les barrages de la fonction scribe... quand le scribe tombe dans les pommes que devient l'interprétant et le museur ?

<http://www.balat.fr>

« Le droit à la connerie, oser, si je n'avais pas le droit à la connerie, je ne dirais rien en ce moment. »

LUDWIG WITTGENSTEIN, Les **outils conceptuels**

<http://perso.wanadoo.fr/ode/Evelyne/Sciences/epistemo.htm>

DE L'EXPÉRIENCE...

KARL KRAUS, *La Troisième Nuit de Walpurgis*, présentation de Jacques Bouveresse,

<http://humanite.presse.fr/journal/2005-03-15/2005-03-15-458495>

http://www.college-de-france.fr/site/phi_lan/p111402251768.htm

Pour qu'il y ait inscription, il doit y avoir quand même une certaine condition...

WALTER BENJAMIN, « EXPÉRIENCE ET PAUVRETÉ » (1933), **ŒUVRES II**, GALLIMARD, FOLIO ESSAIS, P.364-372.

Jean Oury a déjà fait référence à ce texte (séance du 19 octobre 2005). Il va en lire des passages qu'un stagiaire de La Borde lui a donnés.

« Non, une chose est claire : le cours de l'expérience a chuté, et ce dans une génération qui fit en 1914-1918 l'une des expériences les plus effroyables de l'histoire universelle. Le fait, pourtant, n'est peut-être pas aussi étonnant qu'il y paraît. N'a-t-on pas alors constaté que les gens revenaient muets du champ de bataille ? Non pas plus riches, mais plus pauvres en expérience communicable. Ce qui s'est répandu dix ans plus tard dans le flot des livres de guerre n'avait rien à voir avec une expérience quelconque, car l'expérience se transmet de bouche à oreille. Non, cette dévalorisation n'avait rien d'étonnant. Car jamais expériences acquises n'ont été aussi radicalement démenties que l'expérience stratégique par la guerre de position, l'expérience économique par l'inflation, l'expérience corporelle par l'épreuve de la faim, l'expérience morale par les manœuvres des gouvernants. Une génération qui était encore allée à l'école en tramway hippomobile se retrouvait à découvert dans un paysage où plus rien n'était reconnaissable, hormis les nuages et au milieu, dans un champ de forces traversé de tensions et d'explosions destructrices, le minuscule et fragile corps humain. Cet effroyable déploiement de la technique plongea les hommes dans une pauvreté tout à fait nouvelle. [...]

Avouons-le : cette pauvreté ne porte pas seulement sur nos expériences privées, mais aussi sur les expériences de l'humanité tout entière. Et c'est donc une nouvelle espèce de barbarie.[...]

Car les figures de Klee ont été pour ainsi dire conçues sur la planche à dessin, et, à l'instar d'une bonne voiture dont même la carrosserie répond avant tout aux impératifs de la mécanique, elles obéissent dans l'expression des visages avant

tout à leur structure intérieure. À leur structure plus qu'à leur vie intérieure : c'est ce qui les rend barbares.[...]

Scheerbart, pour en revenir à lui, accorde la plus grande importance à installer ses personnages - et, sur leur modèle, ses concitoyens - dans des logements dignes de leur rang : dans des maisons de verre mobiles, telles que Loos et Le Corbusier les ont entre-temps réalisées. Le verre, ce n'est pas un hasard, est un matériau dur et lisse sur lequel rien n'a prise. Un matériau froid et sobre, également. Les objets de verre n'ont pas d'« aura ». Le verre, d'une manière générale, est l'ennemi du mystère. Il est aussi l'ennemi de la propriété. Le grand écrivain André Gide a dit un jour : chaque objet que je veux posséder me devient opaque. »

Le texte de Benjamin dans son intégralité
http://www.caute.lautre.net/article.php3?id_article=1006

La chose la plus difficile est d'être dans le paysage... Pour être là où se trouve l'autre et non pas le comprendre ou l'écouter mais être dans le même paysage. Respecter l'autre c'est être au pied du mur de l'opacité d'autrui.

En brochant le style d'un critique d'art du baroque, Pierre Charpentrat :

L'OPACITÉ DE LA PRÉSENCE D'AUTRUI.

Pour être au plus proche de l'opacité d'autrui, c'est un très grand chemin.

Ça ne s'apprend pas à l'école.

Il faut être préparé dans tout un système de réduction phénoménologique. Et pour pouvoir le faire, est-ce que c'est ça le domaine de l'expérience ? On peut répondre oui, non, peu importe.

Ça peut toucher à ça.

Dans le hasard, des rêveries (non) on marche dans la rue on fait gaffe aux bagnoles, c'est vert, c'est rouge. Ah, et puis, c'est passé. Monsieur Bion était là en personne !

AUX SOURCES DE L'EXPÉRIENCE

WILFRED RUPRECHT BION

- **La fonction alpha**
- **Les éléments alpha**
- **La barrière de contact**

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/infirmier/therapie/enfant.htm#Bion>

DANIELLE ROULOT, SCHIZOPHRÉNIE ET LANGAGE

<http://www.cemea.asso.fr/notes193.html>
<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1461>

Jean Oury parle de cette jeune fille qui parlait trop bien et dont les mots pesaient lourds.

Les gens qui veulent se rattraper par le rythme, la poésie : c'est du pré-pathique qui touche à cette sorte de trouble profond de l'émergence du rythme.

Le rythme, c'est ce qu'il y a bien avant l'espace, le temps, c'est l'émergence...

UNVERBORGENHEIT, DÉCLOSION, APPARAÎTRE DU RETRAIT

Le séminaire de Sainte-Anne, septembre 1986
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidien
On est dans une logique poétique.

FRANCIS PONGE, LA FABRIQUE DU PRÉ,

Le soleil, la terre, l'eau, l'herbe : un élan retenu

Le séminaire de La Borde du 21 avril 1990 : Le site de l'émergence
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n7/le%20site%20de%20l'emergence

Processus de création et psychiatrie
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/03chi06.pdf>

JACQUES LACAN, Les quatre discours

<http://perso.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/4discour.htm>

↗ La **fonction inchoative** (démarrage) de l'agent du discours.

Tout ça ne peut démarrer. C'est à partir de la réflexion de la notion de « discours de l'analyste ». Il faut faire pivoter tout ça et à la place du discours de l'analyste c'est l'objet a.

Sur la base des quatre cases, on fait tourner.

Mais c'est à partir du discours de l'analyse qu'on a eu idée des autres.

l'arrière plan de tout ça ?... c'est le travail de Lacan sur la jouissance. Le savoir, c'est la jouissance de l'autre. Et comme il n'y a pas d'autre de l'Autre...

JACQUES LACAN

« **Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend** »

Sur le huit inversé

<http://perso.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/logifan.htm>
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/oury.objetlacan.htm

« On a affaire à quelque chose de l'ordre du dire, et le dire, on l'a pas comme ça, directement. C'est ce que j'appelle "la fabrique du dire".

Le "dire", ça se rapproche de la structure du langage, à condition de ne pas confondre langage et langue. Dans ce qui se dit, c'est la parole, qui ne peut se faire que s'il y a un code plus ou moins bien foutu, dans une communauté linguistique, un code dans la langue,

Mais le "dire", c'est plus proche de ce qu'il en est du désir. »

FRANÇOIS TOSQUELLES

Jean Oury nous lit un texte de Tosquelles :

« Les malades mentaux témoignent bien plus ouvertement de notre commune condition à tous. Ils contribuent ainsi à la révélation de ce que nous sommes. C'est d'ailleurs pour nous épargner l'angoisse de cette connaissance et de cette révélation brutalement éclairante que l'on tient trop facilement à les écarter de notre vue et de notre sensibilité, dans le meilleur des cas, en nous défendant nous-mêmes par la méconnaissance systématique superposable à ce que l'on sait de la discrimination raciale. Les rationalisations sur leur utilité ou leur inutilité sociale, voire les désarrois affectifs concernant leur danger ou leurs inadaptations plus ou moins agressives constituent de vraies excuses d'autodéfenses devant l'éclairage qu'ils projettent sur beaucoup de phénomènes essentiellement humains que nous préférierions méconnaître. »

Incorporation/encorporation : la fabrique du corps.

[...]

Ce qui est en question après le travail du deuil... Il faudrait parler du transfert. Bion dit que l'expérience, c'est l'expérience du transfert. Qu'est ce qui est à

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.)

Mercredi 19 avril 2006

[Les liens sont valables au 8 mai 2006]

Ayme n'était pas là et Oury (qui avait oublié) à dû retourner chercher la clé de l'amphi à l'entrée de Sainte-Anne. Courir.

« J'irais bien me coucher. Ce serait une expérience... »

C'est donc lui ce soir qui fera les annonces...

Parmi les annonces :

La Société de psychanalyse freudienne vous invite à l'exposition de

Arnaud Kalos

Arrêt sur visages

d'après Léopold Szondi

du 28 au 30 avril 2006

Vernissage le 28 avril à 18 heures

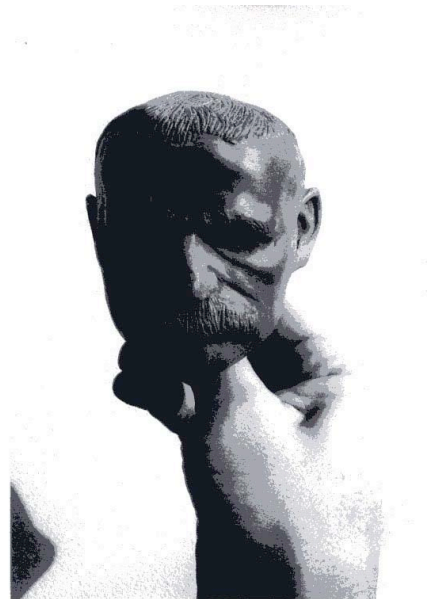
Conférence de Marc Ledoux
psychanalyste, philosophe et docteur en sociologie
«Léopold Szondi : pour une anthropopsychiatrie»
le 29 avril à 14h30

30 avril de 12h à 18h : suite et fin de l'exposition

23, rue Campagne Première 75014 Paris
Métro Raspail

Un événement proposé par Annabelle Gugnion

Graphisme : SAC - Photo : Jean-Philippe Delvalle



1 DE L'EXPERIENCE... ON EST PASSÉ PAR...

LE TRAVAIL DU DEUIL

L'argument du travail inconscient, du travail du deuil, travail permanent (il suffit d'exister). À partir de là, mise en forme de l'existence.

Articulation avec...

LE DÉSIR INCONSCIENT

- **FREUD**, *Deuil et mélancolie*
- Des expériences (**LE P'TIT LULU**)

Articulation avec...

LE TRANSFERT

- **LACAN**, Séminaire sur le transfert, 1960-1961
<http://www.humanite.presse.fr/journal/2001-08-30/2001-08-30-249467>
<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

Le travail du transfert. Autour du désir. Différent de la demande.

Le désirant, le désiré, le désirable.

La place de l'analyste, c'est celui qui a pu travailler son désir inconscient, autant que c'est possible, à travers l'angoisse, etc..., c'est le **désirant**.

Et l'analysant est le **désiré**. (ça peut paraître bizarre...)

Le transfert dissocié chez les psychotiques.

L'expérience, ça ne va pas de soi. Ça n'est pas parce qu'on a travaillé des années qu'on a de l'expérience. C'est plus complexe que ça.

Les diplômes, le temps de travail : ça n'est pas évident que ça crée de l'expérience. Ça peut même créer de l'anti-expérience.

UNE EXPÉRIENCE, DANS LES ANNÉES 51-52.

Une femme, 25-30 ans, avec un début d'œdème cérébral, en coma prolongé.

Un neurochirurgien de l'hôpital Foch lui dit que peut-être il peut essayer un nouveau traitement utilisé jusqu'alors pour faire des opérations au cerveau et éviter les hémorragies. Suivant l'inclinaison donnée au corps.

Oury essaye pendant deux mois et demi.

« C'est très surréaliste... »

Jean Oury nous raconte comment il passait sa vie près de cette femme qui reposait sur un lit inclinable. Après chaque administration, du traitement quand on inclinait le lit, elle se mettait à ouvrir les yeux. Il se disait : « Ça y est, on a gagné ! ». Mais remise, à plat, c'était fini. Et ça a duré des semaines. Tout en continuant, il lui a administré un autre traitement (sulfate de magnésie). Des injections dans l'artère fémorale, toutes les heures, jour et nuit... Il dormait à côté du lit... Elle ne se réveillait pas. Il fallait la nourrir...

... Son entourage a commencé à s'inquiéter de lui... L'administrateur de l'hôpital, lui trouvait que ça commençait à coûter cher !

Suite aux pressions de la direction, la femme a été finalement emmenée à Sainte-Anne. « Nous, on est blasés ! », cette phrase d'un des médecins qui l'a reçue, Oury s'en souvient... La femme est morte cinq/six jours après. Comme ils étaient blasés, ils n'ont rien fait. Mais peut-être qu'effectivement il n'y avait rien à faire... Peut-être une trépanation...comme du temps des hommes des cavernes...

« C'est une histoire... c'est un peu comme le petit Lulu... C'est quoi ? J'avais pas l'amour pour cette femme-là... du désir, c'est beaucoup dire... du transfert, j'en sais rien ! ... transfert de sulfate de magnésie, peut-être !... »

« ...on penche, elle ouvre les yeux... On peut dire : ah, bah oui, ça te rappelle quelque chose... hein !

[...]

« Je peux vous dire mes souvenirs explicatifs... je n'y ai jamais pensé d'ailleurs ; c'est parce que je vous le raconte...

Quand j'étais petit ! (*Rires fournis dans l'amphi*)... [...] dans cette période extraordinaire de trois/quatre ans, comme j'avais un air ... ils auraient voulu que je sois une fille ... On m'avait offert une poupée en celluloïd, avec des yeux bleus magnifiques ! et quand on l'allongeait ... elle fermait les yeux, et quand on la levait... elle ouvrait les yeux !... exactement la poupée !

J'irai plus loin dans les confidences... je me suis identifié certainement à cette poupée, que jamais de ma vie je n'ai pris de somnifère ! Il suffit que je m'allonge !... je dors !

Alors, est ce que tout ce que je vous raconte là, c'est de l'expérience ? C'est à vous de juger... ça me reste, ça s'est inscrit... »

Alors, pour cette femme ? je ne pense pas que c'était pas de l'amour (à moins que ce soit une dénégarion), mais bien plus... peut-être une sorte perversion ... une perversion d'un certain goût pour la biologie...

[...]

« Est-ce que j'ai fait le deuil de cette dame ? J'en sais rien...»

"Mais si t'en parles encore, ça prouve que c'est pas fini !..." : bah, non ! C'est un travail très long... [...] mais peut-être que c'est fini. Je l'ai exposé en public, pour la première fois... »

LA « VISITE » À LA BORDE

Pendant quatre jours, trois personnes pour « évaluer ». Ils avaient écrit qu'ils ne voulaient surtout pas croiser de malades. Alors, à La Borde, *ils* ont préparé « l'accueil » (avec des malades, les « poissons pilotes », comme ils les appellent) Ces trois personnes n'ont jamais vu autant de malades dit JO. Ils n'ont pas osé imposer de blouses blanches aux « soignants » de La Borde.

Ceci n'est pas une expérience mais simplement une distraction...

LA JOUISSANCE

Une réflexion de **LACAN** :

« Ce qui sépare la jouissance du corps ? » « C'est le sujet de l'inconscient ».

Une façon de poser le problème très complexe, presque *l'episteme*, du sujet de l'inconscient.

Qu'est-ce qui reste dans tout ça ? Le plus-de-jouir, dit Lacan.

➤ *Phantasie* (au moment de s'endormir) d'Oury :

DE L'OBJET *a* AU CALCAIRE À ENTROUQUE

Ce qui sépare la jouissance du corps, c'est le sujet de l'inconscient, mais il reste tout de même quelque chose, la marque même et qui « tient » presque — c'est une image — qui « tient » disons la jouissance au corps, c'est ce que Lacan a inventé : c'est l'objet *a*.

« Le pentagone en silice ». Comme trace. À l'image du calcaire à entrouque.



www.monanneaucollege.com/minerauxpages/calcaire-entrouque

Arrivés là, il faudrait faire un travail élaboré d'un point de vue « historico-philosophique »...

2 DE L'EXPÉRIENCE... EN PASSER PAR...

KANT ET L'EXPÉRIENCE

Il faudrait se demander ce Kant pensait de l'expérience.

Il faudra revenir à la notion d'*Erfahrung* au XIXe et début XXe. Aux formes variées du néo-kantisme et aux auteurs qui ont critiqué la pensée de Kant. Il faudra revenir à Hegel, à Marx.

Cela concerne des notions philosophiques fondamentales comme la cause, l'origine, la finalité, avec le risque de tomber dans une dimension théologique.

Pour l'instant, Jean Oury pose des jalons, des « têtes de chapitres »...

J'en relève quelques uns...

WALTER BENJAMIN

La biographie de Benjamin par Marino Pulliero, livre déjà cité par Jean Oury.

Le dernier chapitre nous dit Oury, s'intitule « **Erfahrung** »

http://www.revue-lebanquet.com/docs/c_0001006.html?gid=sd_x_q0

Bibliographie sur Benjamin

http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/vie_oeuvre/fiche.php?diffusion_id=29170

Kant était resté dans une sorte de justification rationnelle « mathématicoïde » (Newton) pour justifier l'expérience. (Mais c'est plus compliqué que ça)

Les hésitations, les reprises, au XIXe, au début XXe n'ont pas vraiment abouti.

Rapports compliqués entre deux notions de l'expérience :

- l'une, « mathématicoïde »,
- l'autre, liée à une dimension **logique** du religieux.

LA CAUSE, L'ORIGINE

(Benjamin) Mais l'origine n'est pas quelque chose qu'on va trouver...

➤ LA DIMENSION KÉRYGMATIQUE

L'origine à laquelle il faut remonter, soutenue par certains (Ricœur, par ex.)

http://initheo.domuni.org/glossaire/index.php?do_this=list_by_letter&letter=K

<http://www.septentrion.com/auteurs/SSP/SYS.html>

KARL MARX

RAPPORTS ENTRE L'EXISTANT ET LA NATURE

POUR ÉVITER DE TOMBER DANS L'ONTO-THÉOLOGIE :

➤ LES MANUSCRITS DE 1844 : TROISIÈME MANUSCRIT

http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/manuscrits_1844/manuscrits_1844.html

« Mais, pour l'homme socialiste, tout ce qu'on appelle l'histoire universelle n'est rien d'autre que l'engendrement de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme ; il a donc la preuve évidente et irréfutable de son engendrement par lui-même, du processus de sa naissance. Si la réalité essentielle de l'homme et de la nature, si **L'HOMME QUI EST POUR L'HOMME L'EXISTENCE DE LA NATURE ET LA NATURE QUI EST POUR L'HOMME L'EXISTENCE DE L'HOMME** sont devenus un fait, quelque chose de concret, d'évident, la question d'un être *étranger*, d'un être placé au-dessus de la nature et de l'homme est devenue pratiquement impossible — cette question impliquant l'aveu de l'inessentialité de la nature et de l'homme. L'*athéisme*, dans la mesure où il nie cette chose secondaire, n'a plus de sens, car l'*athéisme* est une *négation* de Dieu et par cette *négation* il pose l'*existence* de l'homme ; mais le socialisme en tant que socialisme n'a plus besoin de ce moyen terme. Il part de la conscience *théoriquement et pratiquement sensible* de l'homme et de la nature comme de l'essence. Il est la conscience de soi positive de l'homme, qui n'est plus par le moyen terme de l'abolition de la religion, comme la vie réelle est la réalité positive de l'homme qui n'est plus par le moyen terme de l'abolition de la propriété privée, le communisme. Le communisme pose le positif comme négation de la négation, il est donc le moment réel de l'émancipation et de la reprise de soi de l'homme, le moment nécessaire pour le développement à venir de l'histoire. Le communisme est la forme nécessaire et le principe énergétique du futur prochain, mais le communisme n'est pas en tant que tel le but du développement humain, — la forme de la société humaine. »¹

Ce qui est en jeu :

¹ Dans l'édition de la Pléiade, la petite phrase citée par Oury est ainsi traduite : « l'homme est devenu pour l'homme la réalité de la nature, et la nature est devenue pour l'homme la réalité de l'homme. ». Je découvre que les traductions de Marx sont très nombreuses...

- Démystifier la nature (position *matérialiste*)
- Ne pas trop trahir la logique de Hegel.
- Éviter de sombrer dans l'onto-théologie.

Ni la cause (au sens « mathématicoïde ») ni l'origine (au sens « kérygmatic ») [...]

➤ L'ALIÉNATION

Deux sortes d'aliénation :

- **ENTAUSSERUNG** : extériorité qui influe sur
- **ENTFREMUNG** : qui rend étranger, étrange

La prise de position de Marx refuse l'aliénation (au sens de *Entausserung*). À partir de là, l'homme est responsable.

« L'**EXTÉRIORITÉ** ne doit pas être comprise ici comme le mode sensible qui s'extériorise et s'ouvre à la lumière, à l'homme doué de sens. Il faut la prendre ici au sens de l'**ALIÉNATION**, d'une faute, d'une infirmité qui ne doit pas être. »

GÉRARD GRANEL

<http://www2.ac-toulouse.fr/philosophie/phpes/granel.htm#deguy>

<http://www2.ac-toulouse.fr/philosophie/pub/nancyrigalgranel%E9clatcombatouvert2001.htm>

http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010009180

➤ GRANEL ET KANT

« [...] l'autonomie ontologique de la Raison sous le nom d'Entendement continue à s'ignorer comme ontologie et se conçoit elle-même comme « exposition des apparences », laissant l'être au-dessus et en dehors de soi comme la face tournée vers Dieu de *ce même* « réel » dont la constitution transcendante unifie seulement *l'envers* ; [...]

Le langage de la cause continue à *doubler* partout celui de l'origine. L'objet transcendantal lui-même, dont Kant sait et explique qu'il « ne peut être appelé le noumène » parce que les apparences ne lui sont pas rapportées comme des attributs à une substance et qu'il n'a pas de sens en dehors de l'unité-de-paraitre, cet objet transcendantal est cependant *aussi* décrit et compris comme l'unité substantielle inaccessible à notre entendement fini, et par-là identique à cet infini nouménal qui est *cause* des apparences. Pareillement la subjectivité continue à être prise *causalement*, soit que, sensible, elle subisse comme réceptivité l'action de la « matière du phénomène », soit que, comme spontanéité de l'entendement, elle « synthétise » cette matière dans des « actes » de la conscience-de-soi. La

solidarité de la Substance, de la $\Psi\upsilon\chi\eta$ (*psyché*) et de Dieu, c.-à-d. la solidarité des trois termes qui appartiennent par essence à tout système de la métaphysique moderne et définissent le langage de la causalité, entoure ainsi de tout côté l'autonomie de l'Origine, si péniblement conquise. Mais ce n'est pas seulement comme l'océan de l'erreur entoure la petite île de la vérité. Il faut plutôt représenter cette « île » comme un polder sans digue, car il y a une *continuité de sens* entre la vérité d'entendement et l'erreur rationnelle. C'est pourquoi celle-ci est aussi bien, et dans une distribution entièrement *hasardeuse*, fausseté pur et simple (non-sens originel) dans les antinomies mathématiques, double-vérité transactionnelle dans les antinomies dynamiques, et enfin idéal (sens vide, et non vide de sens) dans la visée rationnelle de Dieu. Ce terme d'*idéal* de la raison pure appliqué à Dieu, c.-à-d. précisément là où il s'agit de la totalité de l'illusion rationnelle, subjective et objective, en tant qu'illusion rationnelle de la totalité, implique que la *plénitude* du sens demeure logiée pour la critique là même où elle a marqué la place du sens *vide* comme tel.

Ce n'est pas seulement dans la Raison pratique que l'autonomie de l'Origine ne cesse de trembler devant la majesté de la Cause. »

GÉRARD GRANEL, « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret, Plon, 1968, extraits p.288*

➤ GRANEL, MARX ET LA COUPURE²

Pour Granel il n'y a pas de coupure dans l'œuvre de Marx (contrairement aux interprétations d'Althusser et de son école³
« Nous retrouverons cette question également à propos des rapports de Marx et de Feuerbach. Mais il faut dès maintenant remarquer qu'en ce qui concerne « le point de départ du socialisme », c'est-à-dire de l'a-théisme au sens originel, ou encore « l'unité essentielle de l'homme et de la nature », nous trouvons non pas une coupure mais bien une continuité des textes de 44 et de ceux de 45. L'idée que l'athéisme est une lutte secondaire, dans la mesure où elle s'en prend à Dieu comme une chose secondaire, est, nous l'avons vu, dans les *Manuscrits de 44*, et précisément annoncée comme « le point de départ » qu'elle sera effectivement pour *L'Idéologie allemande* (préface et introduction de la première partie). Dans *L'Idéologie Allemande* également l'identité de l'homme et de la nature, centre et origine de toute la réflexion des Manuscrits, apparaît aux moments essentiels, et comme un *acquis* théorique (avec lequel il n'est par conséquent nullement

² En annexe on peut lire le passage du texte de Gérard Granel qui introduit sa lecture de la phrase de Marx, *martelée* par Jean Oury.

³ Article de Jacques Rancière, « Le concept de critique et la critique de l'économie politique, des *Manuscrits de 1844* au *Capital* », in Louis Althusser, Jacques Rancière, Pierre Macherey, *Lire le Capital*, Maspéro, Paris 1965. Gérard Granel note que cet article est « remarquable ».

question de rompre). Elle apparaît en effet comme un « rapport » identique au « rapport » social. À propos de la forme la plus rudimentaire de ce double et unique « rapport », Marx écrit : « Ici, *comme partout ailleurs, l'identité de l'homme et de la nature* apparaît aussi sous cette forme, que le comportement borné des hommes en face de la nature conditionne leur comportement borné entre eux, etc... »⁴. Et elle apparaît comme la même chose encore que l'histoire. Marx fait en effet reproche aux conceptions mythologiques (c.-à-d. politiques ou religieuses) de l'histoire, de ce que « les rapports entre les hommes et la nature sont de ce fait exclus de l'histoire⁵ », autrement dit ce qui prive l'histoire de son historicité même, « comme s'il y avait là deux "choses" disjointes, comme si l'homme ne se trouvait pas toujours en face d'une nature qui est historique et d'une histoire qui est naturelle⁶. »

Note sur la question de la coupure, in GÉRARD GRANEL, « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret, Plon, 1968, p.294-295*.

Le néo-positivisme décadent de maintenant (les « évaluateurs »), avec du « kantisme à l'eau de rose » continue à chercher des arguments soi-disant logiques de la cause.

DES EXEMPLES

- Les "cloches" pour les fumeurs, c'est une logique particulière.
- Le diagnostic chez les tout-petits permettant de prévoir les futurs délinquants.
- Même l'émotion qui fait partie de l'expérience, de l'existence, certains veulent la chercher dans les gènes⁷. Il s'en suit que : la misère, les conditions d'existence, le milieu, circuler librement ou pas, peu importe !

⁴ *L'Idéologie allemande*, trad. Cartelle et Badia, E.S., Paris, 1965, p. 32. C'est nous qui soulignons.

⁵ *Op. cit.* p. 42.

⁶ *Op. cit.* p. 48.

⁷ Je me permets de signaler une prochaine journée d'étude (1^{er} juin 2006) organisée par le Cesames, unité Cnrs-Inserm-Paris V, intitulée : « Cerveau, esprit, société » dont voici l'annonce introductive : *Les notions de soi, de subjectivité et d'intersubjectivité, les émotions et les sentiments moraux sont l'objet d'un intérêt marqué en neurobiologie via les neurosciences cognitives dont une tendance prétend rendre compte du « social ».* Cette journée vise à présenter les arguments des neuroscientifiques, à détailler les problèmes logiques qu'une telle visée rencontre, à examiner les manières d'administrer les preuves et à situer ces travaux dans leurs contextes socio-historiques.

- Le « scandale » du pot de yaourt qui traînait un soir dans une chambre (alors qu'il aurait dû être au frigidaire. Attention aux maladies nosocomiales !)

JACQUES LACAN

Le problème, aussi bien chez Kant que chez Hegel que chez Marx(peut-être) et puis la suite (tous les « évaluateurs »), c'est la distinction apportée par Lacan.

➤ LE MOI, LE SUJET DE L'INCONSCIENT

1936 : Le stade du miroir. Le congrès à Marienbad. Président du congrès : Ernst Jones. Au bout de cinq minutes : « Ça suffit ! ». Lacan a été coupé... au milieu du stade du miroir !

Quand on a râté quelque chose, on s'en souvient toute sa vie ! (JO oublie comment on appelle ça en psychologie expérimentale). Résultat pour Lacan : toute sa vie il a parlé du stade du miroir !

Rôle à Marienbad. Mais ce qu'il apportait était très important :

➤ **DISTINGUER LE MOI ET LE SUJET.**

C'était une nouveauté. Freud n'avait pas vraiment bien distingué. Il le pensait certainement mais (peut-être) par d'autres voies...

Ne pas l'avoir explicité, cela peut argumenter la scission autour de 1920, et le développement du courant de l'ego-psychologie, la psychologie du moi.

Au moment de *Au-delà du principe de plaisir*. Rapport entre Eros et Thanatos.

- La pulsion de mort était peut-être une façon d'entrer vers cette problématique du sujet, distinct du moi

Repris par Lacan : Le sujet de l'inconscient, ça n'existe pas : ça ex-siste. C'est au niveau logique.

Parmi les communications prévues, voici quelques titres : *Cerveau social : Les sentiments moraux et l'empathie dans le laboratoire de neurosciences, Penser est-il une « fonction » du cerveau ? Enjeux d'un débat philosophique actuel, Cérébralité et identité - Jalons pour une histoire du cerveau, Mirror Neurons, Two Case-Studies : Empathy and Deception.*
<http://www.cesames.org>

Et le sujet de l'inconscient : S barré. Pour montrer qu'il n'est même pas dans l'inconscient. C'est ça qui est primordial.

C'est le Sujet qui fait qu'il y a de l'inconscient. Il est barré et il se barre.

- Du côté des « évaluateurs »...

...ON EST BIEN PLUS TRANQUILLE AVEC LE MOI. ON PEUT SE REGARDER CHAQUE MATIN DANS LE MIROIR... C'EST L'IMAGE.

➤ LA LOGIQUE TRIADIQUE

Le Père, le Fils, le Saint-Esprit : c'est la Tradition...

Sur la question de la pensée trinitaire
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable.html#dufour>

... mais aussi :

LE RÉEL, L'IMAGINAIRE, LE SYMBOLIQUE.

Jean Oury les placent dans cet ordre-là :

Le Père	Le Réel
Le Christ	L'Imaginaire
Le Saint-Esprit	Le Symbolique

>>>> CETTE DISTINCTION ENTRE LE MOI ET LE SUJET DE L'INCONSCIENT PEUT AVOIR UNE RÉPERCUSSION SUR LA QUESTION DE L'EXPÉRIENCE.

Dans le sens que, la plupart du temps quand on parle banalement de l'expérience, c'est dans une **dimension moïque**, et ça se mesure (examen, diplôme, temps de travail).

Avec tous les effets que ça peut déclencher. Ainsi on peut penser que le savoir, on peut l'attraper comme ça !

Comment représenter le savoir dans la métapsychologie ? Lacan propose une formule.

Le savoir, cette accumulation gigantesque de tous les jours...

... topologiquement, c'est la jouissance de l'Autre.

Et quels rapports entre le sujet de l'ics et la jouissance de l'Autre : en fouillant un peu par là on pourrait trouver des entrées vers la notion de l'expérience.

Qu'est-ce qui soutient traditionnellement, depuis toujours, ce qui se passe, avant même toute cette distinction moi/sujet de l'ics ?

> LE SUJET, LE LANGAGE

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constellation.html#constelsujet>

Sujet : au temps d'Aristote, *hypokeimenon*, traduit en latin par *subjectum*.

Le sujet (couché, en dessous, en dessous de la phrase, ce qui soutient). Mais il n'y avait pas encore de thématique du sujet car il faut une thématique plus développée au niveau de la logique du langage.

On retrouve tout ça chez Marx, Benjamin, Granel et d'autres...

>>>> IL N'Y A PAS D'EXPÉRIENCE QUI NE SOIT PRISE DANS LE LANGAGE.

Mais le langage, comme structure, à distinguer de la langue (la communauté linguistique), de la parole (s'il n'y avait pas de parole on ne pourrait pas en parler)

(cf. les séances précédentes)

Ce n'est pas un idéalisme absolu, c'est le contraire : un matérialisme absolu

S'il n'y avait pas de parole, il n'y aurait pas d'idée, pas de structure...

La relation absolue entre la parole et l'expérience, bien perçue par Benjamin. Et cela tient à distance les faux problèmes au sujet de l'origine et de la cause.

Le Marx de 1844 : tout ça y était déjà.

NIELS EGEBAK

NIELS EGEBAK, Le concept du travail en général chez MARX. Vers une anthropologie matérialiste

L'intégralité de l'article sur le site de Michel Balat
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=89&var_recherche=egebak

Des propos de Jean Oury
http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

Reprenant une proposition de Georges Bataille, Niels Egebak fait la distinction entre économie générale et économie restreinte (qui est l'économie capitaliste : transformation du travailleur en produit et de l'objet en marchandise)

À la suite de Hegel, il distingue les formes d'aliénation et la Verdinglichung (la réification, chosification) qui a abouti à la notion de fétiche (Marx)

Le fétichisme des marchandises, on peut l'étudier en reprenant partiellement des développements de Freud sur le fétichisme, selon une forme de Verneinung (dénégation).

Si on n'a pas ces éléments-là dans une équation générale, qu'est-ce que ça veut dire parler de l'expérience ?

L'expérience d'un type qui travaille à la chaîne toute la journée sous la surveillance... est-ce qu'en fin de journée il a une expérience ? de se fatiguer, d'être énervé, d'aller vite ? C'est pas de l'expérience ou alors il faut s'entendre sur le mot.

Alors, dans notre travail ?

JACQUES LACAN (2)

> L'ÉTHIQUE

Rapport expérience et esthétique (la dimension esthétique au sens d'esthétique transcendantale)

Jacques Lacan, Séminaire sur l'éthique de la psychanalyse
<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireVII.php>

Critique de l'esthétique transcendantale de Kant pour la faire entrer dans un autre système.

<http://www.lacanian.net/Ornicar%20online/Archive%20OD/ornicar/articles/lzm0095.htm>

LE FANTASME

Plate-forme à partir de quoi il y a quelque chose qui va pouvoir s'inscrire et se traduire dans le fantasme.

On ne fait pas des écoles de fantasme.

ÊTRE EN PRISE

> HENRI MALDINEY

http://www.remue.net/article.php3?id_article=468
<http://www.daseinsanalyse.be/doc/Soutenance.doc>
<http://www.daseinsanalyse.be/approche.html>

UNE FAÇON D'ÊTRE

Est-ce qu'il y a des façons d'être qui facilitent l'expérience ?

Pour y être là où est l'autre qui vient, la rencontre...

Mettre ses emmerdes entre parenthèses. Les « antennes » du psychotique...

> ÊTRE DANS LE MÊME PAYSAGE

Du même côté, pas en face... on regarde. Ça demande pas beaucoup...

> AVOIR DISPONIBLE UNE BOÎTE À OUTILS

Comme le tailleur de pierre. Faire les outils soi-même. Ce qu'avait fait Freud à partir de 1914 (sa *Métapsychologie*).

Transfert, pulsion, fantasme, épétition, inconscient, désir, demande : c'est l'ensemble de la boîte qui permet de mettre en forme ce qu'il en est de l'expérience.

Tous les outils sont tout le temps disponibles. Une dialectique constante au niveau des concepts. Sinon, on n'a pas d'expérience.

[Ne pas confondre : concept, notion, catégorie.]

Parmi les outils qui servent à quelque chose :

- > Les développements de Lacan sur les nœuds borroméens

http://qaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/26-TT/L21111978.htm

<http://www.enpc.fr/HomePages/bouleau/livreSeuil.htm>

<http://www.math.jussieu.fr/~kantor/bouleau2.htm>

Cf. Le séminaire de Jean Oury sur le collectif, la "tréfléification" (?)

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Le-collectif.html>

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=181

Cf. Jean Allouch (?)

<http://www.jeanallouch.com/>

HYPPOCRATE

Ne pas nuire...

<http://195.234.184.64/hippocrate-texte.htm>

À suivre... Les pense-bêtes de Lacan...

On arrête là...

oOo

(Version 2 : quelques modifications et rajouts)

EXTRAIT DE :

GÉRARD GRANEL, « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968, p.272-274.

« Qu'en est-il donc dans les Manuscrits de *l'essence humaine*, ou comme nous préférons dire, de l'être-homme ? Pour le comprendre il faut expliciter tout ce que contient cette affirmation « simple », et pour ainsi dire linéaire, du troisième manuscrit : « *L'homme* est immédiatement être de la nature » Le mot important est celui qui n'est pas souligné : « immédiatement ». Le sens de l'imédiateté dont il s'agit ici n'est lui-même nullement immédiat. Bien compris, il doit nous faire apparaître ce qu'il y a de désinvolte à parler, à propos des manuscrits, d'une « théorie générale des *rappports* de l'homme avec la nature ». L'origine et le centre de l'ontologie marxiste de 1844 peuvent s'exprimer au contraire dans l'idée que l'homme n'entretient aucun « rapport » avec une nature, qui serait alors l'autre terme du « rapport », en sorte que l'un et l'autre, situés abstraitement quelque part dans l'être indéterminé, *entreraient* dans un « rapport ». Si l'homme « est immédiatement l'être de la nature » (il faut souligner maintenant *l'autre mot* qui n'est pas souligné par Marx), c'est qu'il n'a pas d'être en dehors de cet « être de la nature », et que celui-ci non plus n'est pas un *terme* qui subsiste pour soi-même en face de l'être de l'homme. Mais l'un et l'autre ne *sont* que dans l'im-médiateté, c.-à-d. dans le caractère *originel* de leur être-l'un-à-l'autre (ou même tout simplement : être-l'un-l'autre). C'est pourquoi Marx ne parle pas de l'essence humaine simplement, ni de ce que la nature est de son côté essentiellement, pour en venir seulement à considérer à son tour comme quelque chose d'essentiel (au sens vague du "très important") leur *rappport*, même comme rapport immémorial et décisif pour la réflexion. Marx ne connaît qu'une seule "réalité essentielle", qui est ainsi nommée parce qu'elle exprime le réel *en tant que tel* (dans sa réali-té), autrement dit l'étant en tant qu'il est. Que l'étant *est*, et que c'est là l'être même de l'homme, est ce dont Marx part comme du principe à partir duquel il pense l'essence de l'homme (l'homme *humain*) et l'étant en général (la "nature"). C'est uniquement pourquoi, en retour, lorsqu'il nomme la "réalité essentielle" à partir de l'homme et de la nature et l'appelle "réalité essentielle de l'homme et de la nature", par conséquent lorsqu'il semble que la réalité appartienne d'abord à l'homme d'un part, et de l'autre à la nature, chacun selon essence, il fait un effort de langage tout à fait explicite pour surmonter cette apparente distributivité de l'être, où celui-ci se perdrait précisément dans son sens d'être et tomberait dans l'abstraction indéterminée en écrivant : « ... **l'homme...est pour l'homme l'existence de la nature, et la nature... est pour l'homme l'existence de l'homme**⁸ ».

⁸ Manuscrits de 44, E.S., p.99. C'est nous qui soulignons.

Cette sorte d'échange-de-l'être, qui constitue pour l'homme et pour la nature leur essence, et qui est lui-même nécessaire parce qu'une telle im-médiateté signifie ce que toute pensée pense avant toute chose (à savoir : que l'étant *est*), n'apparaît dans une telle nécessité et dans un tel sens qu'à la lumière des textes qui contiennent dans les manuscrits *la critique de l'athéisme*.

oOo

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.). Les liens sont valables au 6 juin 2006, sauf celui de La Borde qui semble « en dérangement »...

Mercredi 17 mai 2006

Hors

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/depusse_stim.mov
http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/jour_lendemain/fiche.php?diffusion_id=40976
<http://www.pol-editeur.fr/catalogue/fichelivre.asp?Clef=6078>

In

<http://boulevarddutablemple.blogspot.com/2006/05/sainte-anne.html>

« Continuons... »

Une grande partie de ce qui va être abordé dans cette séance se retrouve dans un texte publié dans le numéro 20 de la revue Institutions : « Histoire, sous-jacence et archéologie ».

Il est pour l'instant encore disponible directement à l'adresse suivante :

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

Sinon, il faut aller le chercher dans le numéro 20 de la revue, à partir du site de La Borde qui ne fonctionne pas à nouveau ! (le 6 juin) :

<http://cliniquedelaborde.com>

(Il en sera de même pour tous les autres articles d'Institutions quand le site fonctionnera...)

Pour continuer, Jean Oury va revenir sur le récent stage « FPC » qui a eu lieu à la Borde... En même temps, il en a « marre », dit-il. Pas envie de parler ce soir. Discuter pourquoi. Rester deux heures en silence ?

La thématique du stage FPC était aussi *De l'expérience*.

Tout s'est apparemment bien passé : l'accueil des « pensionnaires » (extraordinaire !), les expériences de l'équipe de La Borde-Ivoire, du groupe du Brésil... Quelqu'un est venu parler de Kant.

Il y a même eu un « clou » : le témoignage du « 207 ». C'est l'ancien numéro de téléphone d'un bureau qui depuis a changé, mais le numéro est resté pour

nommer ce lieu : un lieu de passage avec une secrétaire qui travaille et répond au téléphone. Où des pensionnaires passent, s'installent, dorment. Pour le stage, étaient venues trois anciennes secrétaires. Un pensionnaire les a appelées « Les confesseuses ». Alors l'atelier s'est appelé « Les confesseuses ».

Il y a eu aussi le témoignage d'un petit groupe qui avaient écrit des textes, sous la houlette de Danielle Roulot.

Et puis, Marino Pulliero, qui a écrit la biographie de Benjamin est venu parler de l'*Erfahrung*.

http://www.revue-lebanquet.com/docs/c_0001006.html?qid=sdx_q0

Malgré tout ça, Jean Oury a l'impression qu'il n'a pas été vraiment, ou pas assez, parlé *de l'expérience*.

1

EXPÉRIENCE, HABITUDE, INTERPRÉTANT FINAL (PEIRCE)

Il pose une question à Michel Balat, présent dans l'amphi : quel rapport entre l'expérience et l'interprétant final ?

L'expérience aurait à voir avec l'habitude. L'habitude serait le terme employé par Peirce, en sémiotique, pour parler de l'interprétant final.

http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=194

<http://www.uqar.qc.ca/signo/peirce/semiotique.asp>

<http://www.iutc3.unicaen.fr/~moranb/sensign4.html>

<http://www.iutc3.unicaen.fr/~moranb/sensign3.html>

>>>> On ne peut pas parler de l'expérience sans mettre en question la dimension du temps, la temporalité.

2

LES « TEMPS »

Jean Oury file des associations pour tourner autour du temps, avec le regret (et de la colère) de ne pas en avoir vraiment parlé dans le stage sur l'expérience :

Du temps au taon, en passant par les moustiques et les punaises des bois...

- **Les différentes formes de temps** : *aion, chronos, zeit, kairos* (Le « moment opportun » de Maldiney et Panofsky) >>>> séance du 18 janvier 2006.
- **Une autre histoire** (un autre temps) que celle des batailles et des dates :
 - L'École des Annales, Georges Duby, l'histoire des mentalités, des outils...
http://www.academie-francaise.fr/immortels/discours_reception/rouart.html
 - Miguel de Unamuno : l'intra-histoire.
<http://www.fabula.org/revue/document918.php>
- **Un passage de Marx** avant les *Manuscrits* de 44. Une description de la bureaucratie qui ressemble à la nôtre (Les préoccupations bureaucratiques qui traversent l'Histoire)

Les grandes structures institutionnelles : prisons, « Éducation nationale », hôpitaux, prises dans une histoire particulière, dans un temps particulier. Depuis Jules Ferry, ça n'a pas beaucoup changé à l'école... (les notes, les examens, les diplômes)

>>>> Tout ça s'entrecroise avec l'expérience...

- **AÏON, LE SURGISSEMENT**

GUSTAVE GUILLAUME : chronothèse, chronogenèse
http://www.revue-texto.net/Inedits/Valette/Valette_Genese.html

HENRI BERGSON : la tension de durée, presque l'éclosion. Temps rayonnant.

<http://perso.wanadoo.fr/philippe.zarifian/page23.htm>

- **CHRONOS, LA LOGIQUE MODALE**

- **LE ZEIT, LE TEMPS DES TROIS « EXTASES » TEMPORELLES**

HENRI MALDINEY qui reprend le terme allemand *Zeit*. C'est le temps de la conversation courante.

- Protensif,
- Rétensif,
- Présent

- **KAÏROS, LE TEMPS DE L'EXPÉRIENCE**

Jean Oury trouve que c'est Panofsky qui en parle le mieux. Un adolescent, très léger, passe près de la balance et sans en avoir l'air met le doigt sur l'un des plateaux : le **MOMENT OPPORTUN**.

<http://www.lyon.iufm.fr/confluences/archive/txauban.html>

RUPTURE ente **AÏON** (l'émergence) et **KAÏROS** (le moment opportun), dans le processus schizophrénique.

>>>> Où se situe l'expérience ? La dimension existentielle. Sur le plan psychopathologique, c'est important de penser à l'ordre de la temporalité.

3

HEIDEGGER, UNVERBORGENHEIT, LA DÉCLOSION, RONSARD

http://www.remue.net/article.php3?id_article=629

Jean Oury, « Alors, la vie quotidienne ? », séminaire de Sainte-Anne, septembre 1986, in *Institutions* n°19

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm

oOo

oOo

« **UNE CONVERSATION ... POUR M'ENTREtenir LE MORAL ... S'ILS VEULENT...** »

Jean Oury invite Michel Balat et Pierre Delion à venir le rejoindre près du micro...

oOo

JEAN OURY

Ce qu'il faudrait reprendre et que Jean Oury *pointe* depuis déjà quelques séances :

- Les avancées de Walter Benjamin avec toutes ses hésitations...
- Toute l'**histoire** complexe du 19^e avec, en partie, l'écrasement (par ex., Victor Cousin), de l'avancée de Hegel réapparue (École de Heidelberg, Lukacs, qui publiait des écrits de Hegel que Marx n'avait pas pu lire.)
- les *Grundrisse* de Marx (reprise de la logique de Hegel)
- Gérard Granel (la question de la coupure chez Marx. Cf. séance du mois d'avril : http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf)
- Kant
- Le « néo-kantisme » qui aboutit à l'empirio-criticisme (Lénine)
- Althusser

À propos des textes de Marx « retouchés »¹, Jean Oury glisse vers...

4

LES ERREURS DE TRADUCTION

GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT

Freud rencontre la mer

http://www.bief.org/?fuseaction=C.Titre&Titre=22473&RDV=0&Catalogue_id=11&E=6307

Quand Freud attend le verbe

http://www.bief.org/?fuseaction=C.Titre&Titre=22474&RDV=0&Catalogue_id=11&E=6307

¹ J'ai découvert sur le sujet un très beau petit livre de Patrice Loraux, *Les sous-main de Marx*, Hachette, collection « Textes du XX^e siècle, 1986.

Le résumé des ouvrages sur le site de l'éditeur ferait sursauter Jean Oury : « L'auteur affirme que la pensée freudienne tiendrait à la structure même de la langue allemande. L'inconscient serait en effet, selon la pensée lacanienne, structuré **comme une langue** » (Cf. notamment, séance du 15 février 2006, lorsque J.O. rappelle Lacan « hurlant » dans son séminaire : « **l'inconscient est structuré COMME ! un langage** ». Jean Oury a donc bien raison de marteler sans cesse la différence entre langue et langage.

➤ VER-

La référence chez Freud

http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/intro_a_la_psychanalyse/intro_psychanalyse.html

« Le préfixe *ver-* dont l'histoire philologique est difficile à établir, occupe une place centrale dans le système verbal allemand. [...] ... ce préfixe est inséparable, non accentué, inclus donc dans le verbe auquel il se rattache, dont il est partie intégrante.

-*Ver* marque 1°) ce qui s'égaré de la voie suivie jusque-là ; 2°) ce qui s'avance jusqu'à l'ultime conclusion ; 3°) ce qui inverse totalement en son contraire le sens même du verbe. Tout se passe comme si le contenu analytique de la langue (très différente du français) y était étalé à fleur de mots, visible de tout le monde ; et pourtant avant Freud il n'y eut jamais de psychanalyse, avant Freud on ne vit pas de cette façon-là ce que la langue disait de façon si claire. [...]

Ce préfixe important en allemand n'a pas d'équivalent en français. Du coup, en français, on chosifie. Ainsi Ménélaque, dans *Les Caractères* de La Bruyère devient l'incarnation de l'acte manqué.

« C'est vrai que le français ne peut pas faire venir au mot ce que l'allemand y fait venir, mais de là à s'habiller d'allemand il y a tout de même une marge. Nul n'est tenu de déformer le français pour montrer qu'il lit l'allemand, ce qui est déjà tout dire... et rien avouer. Car si le français n'a pas de préfixes ou du moins s'il ne les utilise pas comme l'allemand, il a autre choses : les personnages.

On peut tout dire mais à travers quelqu'un (il est vrai que chez Freud, les gens ne manquent pas non plus). Tout se dit en français mais à travers des personnages ou tout au moins des figures. [...]

Jean de La Bruyère est en effet celui qui, par un personnage comme Ménélaque, se livre au même travail d'exploration que Freud, à cette différence près que son "capital" est resté inexploité.

<http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-101452>

Un seul personnage, Ménélaque, le distrait, rassemble non seulement toutes les possibilités du préfixe *ver-* mais il les "embrasse" aussi : il est elles : il est là, les rassemble en lui, dans l'unité dont lui, Ménélaque, est le "rassemblement". [...]

C'est toujours quelqu'un qui est distrait, comme si le français pour faire le même travail sur la langue, remplaçait le préfixe par quelqu'un, comme si la langue ici "incarnait". Le patient est là, avant l'analyse, Ménélaque est là avant Freud. [...]

Si Freud voit dans les actions précédées de *ver-* des intervalles où se manifeste tout ce qui ne peut le faire que dans les "lacunes" de l'existence quotidienne, on peut se demander si toute la question de l'inconscient ne se trouve pas justement figurée par "le corps de Ménélaque". »

GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT, *Freud rencontre la mer— Freud et la langue allemande I*, Buchet-Chastel, 1999, p.60-63.

➤ **TRIEB**

Du verbe *Trieben*, pousser, a pu être traduit par « instinct » !. Les conséquences que cela entraîne...

Lacan avait proposé « dérive » (pas mieux). Dériver, c'est *An-trieben*, pas *Trieben*

« *Trieb* est un mot tellement quotidien qu'il fait partie du vocabulaire de n'importe quel enfant de huit ans, qui, lorsque par la chaleur d'un jour d'été, se précipite, bouche en avant, sur son *Eis am Stiel* (son eskimo en d'autres termes), se voit dire lorsque celui-ci se casse et tombe par terre : "*Siehst Du, Jeder ist das Opfer seiner Triebe*" (tu vois chacun est victime de ses penchants). [...]

Mais *treiben*, cela veut aussi dire faire aller le bétail, le pousser vers pâture. [...]

Peut-être aurait-il fallu traduire par "poussée", terme de base du français quotidien et qui occupe dans la langue une situation un peu comparable à *Trieb*, encore que son emploi soit loin d'être quotidien, comme l'est *Trieb* que l'on retrouve jusque dans *Treibstoff* : combustible, c'est-à-dire la matière qui fait avancer un véhicule, car *treiben*, c'est cela : faire aller en avant, pousser de façon presque irrésistible...[...] ».

GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT, *Freud rencontre la mer— Freud et la langue allemande I*, Buchet-Chastel, 1999, p.60-63.

➤ **ICH**

Le Sujet ? Le moi ?

L' *Ego-psychology* s'y est engouffrée...

<http://www.spp.asso.fr/Main/DebatsSansFrontiere/Intersubjectivisme/Items/1.htm>

Ce ne sont pas des détails, ça engage une expérience...

JACQUES SCHOTTE

Jacques Schotte aussi avait dénoncé les erreurs de traductions...dans un groupe de travail de la Société française de psychanalyse (1957).

➤ **VERSAGUNG**

Freud dit : Le processus analytique doit se poursuivre dans la *Versagung*. Le terme a été traduit par *frustration*. Ça a donné des psychanalystes qui ne parlent pas (parce qu'il fallait *frustrer* le patient)

Ver- = ça traverse, épuise
Sagen = dire
Sagung = le dict

Versagung, c'est l'épuisement du *dict* (*dire*) L'épuisement du dire : le processus analytique pour arriver au vrai silence. C'est rare...

L'accès au silence par la *Versagung* : en contact, mise en question de l'inconscient (mais c'est pas la frustration).

Extrait du séminaire de Lacan sur le transfert dans la version disponible sur <http://www.ecole-lacanienne.net/documents/transfert.doc>

« ...[...] si je vous ai priés de réviser l'usage qui est fait aujourd'hui dans notre expérience du terme de frustration, c'est pour inciter à revenir à ce que veut dire, dans le texte de Freud où jamais ce terme de frustration n'est employé, le terme original de la *Versagung*, pour autant que son accent peut être mis bien au-delà, bien plus profondément que toute frustration concevable.

Le terme de *Versagung*, pour autant qu'il implique le défaut à la promesse, et le défaut à une promesse pour quoi déjà tout a été renoncé, c'est là la valeur exemplaire du personnage et du draine de Sygne, c'est que ce à quoi il lui est demandé de renoncer c'est ce à quoi elle a déjà engagé toutes ses forces, à quoi elle a déjà lié toute sa vie, à ce qui était déjà marqué du signe du sacrifice. Cette dimension au second degré, au plus profond du refus qui, par l'opération du verbe, peut être à la fois exigé, peut être ouverte à une réalisation abyssale, c'est là ce qui nous est posé à l'origine de la tragédie claudélienne, et c'est aussi bien quelque chose à quoi nous ne pouvons pas rester indifférents. C'est quelque chose que nous ne pouvons pas simplement considérer comme l'extrême, l'excessif, le paradoxe d'une sorte de folie religieuse, puisque bien au contraire, comme je vais vous le montrer, c'est là justement que nous sommes placés, nous, hommes de notre temps, dans la mesure où cette folie religieuse nous fait défaut.

Observons bien ce dont il s'agit pour Sygne de Coûfontaine. Ce qui lui est imposé n'est pas simplement de l'ordre de la force et de la contrainte. Il lui est imposé de s'engager, et librement, dans la loi du mariage avec celui qu'elle appelle le fils de sa servante et du sorcier Quiriace. À ce qui lui est imposé, rien ne peut être lié que de maudit pour elle. Ainsi la *Versagung*, le refus dont elle ne peut se délier, devient bien ce que la structure du mot implique : *versagen*, le refus concernant le dit ; et si je voulais équivoquer pour trouver la meilleure traduction : la perdition² ; [si] <ici> tout ce qui est condition devient perdition, et c'est pourquoi là « ne pas dire » devient le « dit-non ».

MICHEL BALAT

<http://www.balat.fr>

Michel Balat remarque que Jean Oury place la question de la temporalité sur le registre du *moment opportun* et de l'*aïon*.

L'*aïon* est très complexe.

GABRIEL TARDE utilise le terme pour dire quelque chose d'un peu différent : l'esprit du temps (J.O. ajoute : « L'aurore »)

<http://www.lfsm.org/IMG/pdf/Ariane.pdf>
http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/tarde_gabriel.html

Michel Balat, lui, se place sur un point de vue logique : dans quelle partie du développement logique on est.

En d'autres termes, là où Oury met du temps, Balat met la logique (habitude de Peirce).

Le point de vue logique : il y a bien le *scribe* mais aussi l'interprétant final, qui est un changement d'habitude, une façon d'*intégrer* quelque chose du niveau de l'expérience.

La logique de la *sémiose* selon Peirce trouve un terme dans un changement intérieur corporel (dimension de la pratique).

[...]

Les préoccupations (travail analytique, éveil de coma) qui donnent une certaine couleur à l'expérience, qui ne la *font* pas, car l'expérience ne se *fait* pas « comme ça » :

² Variante envisagée : per-di(c)tion.

>>>> ON PEUT PASSER SON TEMPS À FAIRE QUELQUE CHOSE SANS EN AVOIR L'EXPÉRIENCE

La logique du déploiement sémiotique, du signe qui surgit jusqu'à l'interprétant final (changement d'habitude, pas un signe) est une logique intéressante pour aborder l'expérience.

> PEIRCE ET LE TEMPS

Chez Peirce, il n'y a qu'un temps et sa structure est liée à la continuité, donc à la discontinuité qui va avec, et parce qu'il est continu, le temps a une structure annulaire. Il n'y a pas de début ni de fin de temps. C'est une démonstration logique. Le début d'un temps serait un paradoxe.

> LE TEMPS ET LA LANGUE

Par exemple, en arabe il n'y a pas de temps grammatical, pas de présent, seulement l'accompli et l'inaccompli, pas de futur. Cela contraint à faire toute une organisation verbale extrêmement complexe pour représenter un certain nombre de choses mais qui du coup n'ont pas le même statut que le statut temporel.

Un des dangers que nous courons est d'être trop lié au type de langue dans laquelle on se meut.

Notes sur le futur antérieur
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=182

« La grammaire spéculative » (projet peircien, du Moyen-âge) : la logique ne peut pas être liée à une structure linguistique quelconque.

La logique devrait permettre de ne pas être « attaché » à ça.

Le futur antérieur : comment le suggérer.

Beneveniste faisait remarquer qu'une part de l'ontologie d'Aristote était liée à la structure de la langue grecque (par ex, les catégories, qui sont les catégories de la langue grecque)

>>>> Chez Peirce, plus de référence à la langue (avec réflexion sur le prédicat, etc...)

➤ **LOGIQUE, ABDUCTION, EXPÉRIENCE**

La familiarité avec un *champ*, l'expérience d'un champ, c'est là que vient s'articuler la possibilité même de l'abduction (une modalité de l'hypothèse).

Michel Balat en vient à proposer l'abduction (sa qualité) comme un signe de l'expérience.

Il fait remarquer que la seule justification que Peirce peut donner de l'abduction comme mode d'inférence (quand on unifie tout à coup un champ de choses variées), c'est qu'elle est plus souvent vraie que fausse. Parce qu'il y a de l'expérience chez l'homme.

JEAN OURY

➤ **L'ABDUCTION, L'EXPÉRIENCE, LE FAILLIBILISME**

Avancée de Peirce sur la logique.

Même dans le monde scientifique, on en était resté très longtemps à l'*induction-déduction*, ce qui n'est pas scientifique et pourtant beaucoup de choses se sont construites ainsi.

Le caractère de *cheminement* du penser (Le **penser**, processus permanent, pas, la **pensée** qui est une chosification), que l'on va retrouver chez Heidegger, Augustin, Antonio Machado...

...Chez Freud, le lieu topique du penser, dans l'inconscient... en relation avec la logique abductive.

Le chemin se fait en marchant : ce n'est pas le fait qu'on va quelque part (si on sait où on va ce n'est pas la peine d'y aller) — c'est le hasard. C'est *téléotique*, mais ça n'est pas le *télos* : il n'y a pas une borne, ce n'est pas prévu. Mais en même temps, il y a une certaine direction. C'est là la difficulté.

L'expérience est forcément abductive. Si le résultat est connu d'avance, pas la peine de se fatiguer.

Le « néopositivisme décadent » actuel casse toute possibilité d'expérience vraie.

L'*experientia* : un choix logique tout autant qu'éthique.

On retrouve le « faillibilisme » de Peirce mal repris par Popper.

L'intervention de Jean Oury, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre »
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/40chi04.pdf>

D'autres approches différentes de Peirce, Popper et du faillibilisme
www.college-de-france.fr/media/phi_sci/UPL31688_fagot-largeault.pdf
www.univ-fcomte.fr/download/pufc/document/sommaire/sommaire917.pdf

Un extrait de Popper
http://classiques.uqac.ca/collection_methodologie/popper_karl/misere_historicisme/misere_historicisme_texte.html

>>>> Une fonction variable : Un truc : ne marche pas ? On en fait un autre !
(« Le droit à la connerie »)

➤ **DIMENSIONS ANAPHORIQUE ET DÉICTIQUE**

Façon Jean Oury : Pour faire des économies de discours... [...] Ça ponctue l'expérience...

Façon universitaire
<http://bbouillon.free.fr/univ/ling/Fichiers/enonc/enonc2.htm>
<http://www.ucs.mun.ca/~lemelin/sens.langu.htm>

PIERRE DELION

Pour lire, ou même voir et écouter...
<http://www.humanite.presse.fr/journal/2006-03-14/2006-03-14-826195>
http://www.edition-eres.com/resultats_auteurs.php?IdAuteur=140
<http://www.carnetpsy.com/archives/ouvrages/Items/delionL.htm>
<http://www.carnetpsy.com/Expositions/Delion/>
<http://www.psynem.necker.fr/PedopsychiatriePsychanalyse/Dossiers/ACorpsEtaCri/TableRonde2/index.htm>
<http://www.cemea.asso.fr/vst66texte.html>

➤ **LE GRAND MALENTENDU AUTOUR DE L'ABDUCTION : LA MÉDECINE RÉDUITE À LA SCIENCE**

« La grande question des hypothèses abductives : plus ça va, plus je trouve que c'est là... dans le gigantesque malentendu dans lequel on s'engage dans la médecine aujourd'hui, c'est précisément sur cette question-là que le malentendu s'organise.

Actuellement, dans la manière de présenter les choses pour la psychiatrie dite moderne, le fait d'avoir recours uniquement à la pensée de type déductif et inductif qui vient prouver la scientificité de ce qu'on avance...

...Tout ce qui se fait de l'ordre de l'abductif — d'abord, ça n'est pas une catégorie qui existe —, mais en plus, tout ce qui fait partie de la relation humaine qui est le cadre dans lequel se déroule la relation médicale, ça n'existe pas non plus.

Et on réduit la médecine à la science... [...] et ça cisaille totalement la branche de l'expérience sur laquelle on est... >>

> **EX-PÉRIENCE, ABDUCTION ET APRÈS-COUP**

<< L'expérience serait un peu la représentation que l'on pourrait se faire dans un *après coup*, d'une action, d'une rencontre, d'une chose, qui a eu lieu et qui a péri.

Dans l'après-coup, *ex-périence*, il y a quelque chose qui se construit en nous, qui va renforcer tout le « matelas » des hypothèses abductives, donc des expériences, et qui, à un moment donné, fera que ... Archimède sortant de sa baignoire : *Eureka !*, ça n'est pas encore ni déductif ni inductif, c'est pour l'instant abductif et c'est quand même l'aube d'une très grande découverte qui va devenir scientifisable, mais qui, à l'époque est uniquement une hypothèse abductive >>

> **BION : « L'APPAREIL À PENSER LES PENSÉES »**

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/enfant/therapie/bion.htm>

Un nouveau concept développé par Wilfred Bion par rapport à l'inconscient freudien classique...

<< Dans l'interaction entre un bébé et sa maman, son papa, etc... ..., ce qui se fabrique, et qui va être l'objet des interactions, c'est **L'APPAREIL À PENSER LES PENSÉES** que le bébé ne peut pas penser tout seul à ce moment-là. >>

Pour le bébé, dit Pierre Delion, ce n'est pas encore une expérience, mais une « périence » qui va devenir une « expérience » grâce à l'accompagnement de la maman, en adjacence, grâce à son appareil à penser les pensées. Cela va permettre au bébé d'en faire quelque chose, de mettre en forme sous la forme de « proto-représentations » (pas encore représentation au sens classique)

> **LE « MATELAS » DES EXPÉRIENCES ET LA RENCONTRE**

<< Une expérience n'est jamais individuelle : elle se joue sur une scène où il y a déjà d'autres qui ont eu des expériences... >>

Dans le vécu de la rencontre, dans cette nouvelle expérience, cette entrée dans un nouveau monde, nous allons rencontrer le matelas des expériences de celui

que nous rencontrons précisément (et pour qui l'expérience présente n'est pas nouvelle). En rencontrant³ le *matelas* de l'autre, nous allons avoir la possibilité de mettre en forme cette nouvelle expérience nouvelle et qui va s'intégrer à notre propre *matelas*.

<< C'est quand même parce que c'est déjà sans doute un peu mis en forme par un autre que d'un seul coup quelque chose de notre propre expérience dans la rencontre vient prendre une forme que ça n'aurait pas autrement >>

Quand la rencontre est difficile — pour les bébés qui vont mal, les autistes, les schizophrènes — il n'est pas possible (comme dans un travail de névrose classique) de s'appuyer sur l'expérience des autres pour se fabriquer la sienne propre. Il va falloir mettre en place des dispositifs qui vont permettre des petits ponts et qu'un passage puisse avoir lieu entre quelque chose qui est déjà là et celui qui est en train d'avoir une expérience dont il ne sait pas que faire.

> **L'EXPÉRIENCE, LA RENCONTRE, LA CONSTELLATION TRANSFÉRENTIELLE**

L'expérience dans la rencontre, en liaison avec le transfert.

Le « respect de l'historicité »

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>

<< Il y a déjà des choses qui existent. Pour me faire ma propre expérience, dans le domaine dans lequel j'arrive, je vais aller à la rencontre de ce qui existe déjà. >>

Cette démarche est totalement ignorée dans les milieux scientifiques.

<< C'est pour ça que c'est très important de continuer quand même, même quand tu n'as pas envie de parler et que tu as envie de foutre le camp, de continuer... là... tout le temps, parce qu'il y a des tas de gens qui, dans cette rencontre avec toi, sur ce que tu racontes de tes expériences antérieures, viennent appuyer, sans doute beaucoup à leur insu eux-mêmes — moi-même, ça a été très longtemps à mon insu —, leur expérience en train de se faire ("allant devenant" de Dolto) ... qui, un jour, va être suffisamment en forme chez eux pour que d'autres à leur tour puissent venir s'y appuyer. >>

³ En *tombant*, en *atterrissant* sur le matelas des expériences de l'autre, c'est l'image qui m'est venue en écoutant Pierre Delion.

Cette chaîne de la psychothérapie institutionnelle... C'est ça la **CONSTELLATION TRANSFÉRENTIELLE**.

➤ **LES DANGERS DU SOPHISME EN POLITIQUE**

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Non-a-la-destruction-de-la.html>

Sur le plan *du* politique

Les sophismes logiques sont à l'œuvre aujourd'hui d'une façon manifeste :

Certains peuvent dire : chez un ado délinquant, ou avec des troubles de conduite, on retrouve toujours dans ses antécédents un enfant qui a trois ans déjà des troubles de conduites.

Déduction : à trois ans, on pourrait prédire qu'il va devenir délinquant à quinze ans.

Le rapport Inserm

http://ist.inserm.fr/basisrapports/trouble_conduites/trouble_conduites_synthese.pdf
http://www.pasde0deconduite.ras.eu.org/rubrique.php?id_rubrique=3

La politique s'empare de ces raisonnements

<http://www.humanite.presse.fr/journal/2006-06-02/2006-06-02-830922>
<http://www.humanite.presse.fr/journal/2006-06-02/2006-06-02-830955>

http://www.interieur.gouv.fr/rubriques/c/c1_le_ministre/c13_discours/2006_05_22_prevention_delinquance_sens

JEAN OURY

Toujours remettre en question le temps dans l'expérience...

➤ **GADAMER : COMMENTAIRE SUR HEGEL**

Jean Oury lit ce passage de Gadamer :

« En examinant le début de la *Logique*, nous avons compris que la nécessité immanente du développement dialectique de la pensée n'est vraiment pas atteinte par les objections soulevées habituellement. Parce qu'elle commence avec l'être et le néant.

Si on n'oublie pas la tâche que Hegel a proposé à la *Logique*, on voit que la prétention scientifique de la *Logique* hégélienne est totalement cohérente. C'est une autre question de savoir si Hegel fonde d'une manière convaincante son idée de la *Logique* quand il se réfère à ce qu'on appelle la logique naturelle qu'il trouve

dans l'instinct logique du langage. Le terme d' "instinct" qu'emploie ici Hegel signifie manifestement la tendance inconsciente mais infaillible vers un but telle qu'elle apparaît souvent dans le comportement animal, précisément comme une contrainte. L'instinct crée justement d'une manière inconsciente et à cause de cela infaillible ce que l'homme aurait pu faire avec conscience pour atteindre un but. En parlant de l'instinct logique du langage on veut donc dire la direction et l'objet de la tendance de la pensée vers "le logique". Au vrai dans le langage se dépose la tendance objectivante de la raison telle qu'elle constitue l'essence du Logos grec. »

Hans-Georg Gadamer, *L'Art de comprendre, Écrits I, Herméneutique et tradition philosophique*, Aubier, 1982, p.216-217.

Même dans la pure logique Gadamer en arrive au langage...

Obligation d'en passer par la parole...

➤ **LANGAGE, LANGUE, PAROLE...**

Cf. séance du 15 février 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/IO_060215.pdf

Le *dire* du côté du langage

Le *dit* du côté de la parole

Le pont entre le dit et le dire ? c'est la logique poétique, qui échappe à la dictature de l'institution symbolique (Marc Richir). Habituellement ça n'est pas possible, on se contente de la parole vide.

Plus complexe que la logique mathématique, la logique poétique est une logique pragmatique.

➤ **ERNEST MANDEL : COMMENTAIRE SUR MARX, GRUNDRISSE**

Jean Oury lit ce passage (sans citer la source) :

« Quelques uns des passages les plus frappants des *Grundrisse* se rapportent, comme nous l'avons déjà dit, à la dialectique "temps disponible/temps de travail/temps libre". "Toute économie se dissout en dernière analyse dans une économie du temps", écrit Marx, et il précise que cette règle s'applique autant aux sociétés de classe qu'à une société qui a déjà réglé collectivement sa production : "Une fois donnée la production collective la détermination du temps reste évidemment essentielle. Moins la société a besoin de temps pour produire

du blé, du cheptel, etc., plus elle gagne du temps pour d'autres productions matérielles ou spirituelles. De même que chez un individu *l'universalité de son développement, de sa jouissance, son activité dépend de l'économie du temps* (Zeitersparung)... La société doit diviser de manière efficace son temps afin d'obtenir une production adéquate à ses besoins d'ensemble de la même façon que l'individu doit partager correctement son temps afin d'acquérir des connaissances dans les proportions adéquates, ou pour satisfaire différentes exigences de son activité. Économie du temps, de même que répartition planifiée du temps de travail entre les différentes branches de la production, voilà ce qui reste donc la première loi économique sur la base de la production collective" »

ERNEST MANDEL, *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, éd. Maspero, 1982, p.97

La question du temps de travail, ça regarde l'expérience...

L'état des prisons en France (et les psychotiques...)

L'insuffisance du nombre des médecins et infirmiers

La répartition de la plus value (Freud)

Travail du deuil, du transfert...

L'ambiance... la vie quotidienne... la dimension pathoplastique...

Les groupes...

Le tissu de base...

[...]

L'écrasement actuel de tout ce qui est de l'ordre d'une « possibilisation » (Maldiney) de l'expérience.

Reprendre l'apport de la logique triadique de Peirce...

[version 2 corrigée le 24 juin 2006)

oOo

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.). Les liens sont valables au 26 juin 2006. Un grand doute pour ceux dépendant du site de La Borde qui semble périodiquement « dérangé »...

Mercredi 21 juin 2006

Des liens utiles...

http://www.psy-desir.com/site/rubrique.php?id_rubrique=123

http://ceepi.org/article.php3?id_article=262

« On continue », dit Jean Ayme après les annonces...

DE L'EXPERIENCE... ça n'en finit pas...

Jean Oury revient sur le récent stage à la Borde qui avait aussi pour thème *De l'expérience* et où il n'a pas été vraiment question de l'expérience (Cf. séance du mois de mai). Il va digresser longuement sur la thématique du séminaire pour l'année 2006-2007 :

L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE (Rentrée 2006)

Prévoir... « si Dieu le veut ! »... en septembre...

On parle toujours de l'expérience, mais il faut varier le titre.

1

L'histoire du terme « Psychothérapie institutionnelle », proposé par Daumézon...

http://fr.wikipedia.org/wiki/Psychoth%C3%A9rapie_institutionnelle

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/AYMEjean-EssaisHistPL.html>

Pas de « psychothérapie institutionnelle » sans « analyse institutionnelle », c'est-à-dire attention au lieu dans lequel on travaille...

>>>> INSTITUTIONNEL

GEORGES GURVITCH, *La Vocation actuelle de la sociologie*, analyse les occurrences du mot « institution »

http://www.persee.fr/showPage.do?urn=reco_0035-2764_1951_num_2_6_406878_t1_0796_0000_000

<http://bastidia.club.fr/gurvitch.htm>

>>>> ASEPSIE

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Ignaz_Philipp_Semmelweis

http://agora-europe.org/reftext.nsf/Documents/Infection--Semmelweis_et_les_maladies_infectieuses_par_Jacques_Dufresne

- Lutter contre les effets nocifs de la notion même d'hôpital

HERMANN SIMON : Il faut soigner l'hôpital

<http://centreguenouvry.free.fr/psychinst1.htm>

- les clubs thérapeutiques : analyseurs collectifs

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/CLUBapropos.html>

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/ASLB/ARCHIVES/TEXTES/OURYclubthera.html>

<http://multitudes.samizdat.net/La-Borde-en-son-temps.html>

- hétérogénéité, « hiérarchisation absolue » : pas une personne ne ressemble à une autre (ne pas confondre avec « hiérarchie »)

- la résistance institutionnelle « mondiale » (avec l'invention de « principes de précaution ») : c'est-à-dire résistance à l'analyse institutionnelle. (exemple : l'Éducation nationale)

Il ne s'agit pas seulement de l'analyse de l'aliénation sociale (la logique « manageriale ») mais on peut dire aussi de l'analyse « caractériologique » des gens *en place*. Si le directeur est hystérique, pervers, paranoïaque, c'est pas pareil... ça joue dans le climat de l'*ambiance*.

- L'école : Le rôle de l'inspecteur pour un instituteur.
- La prison

L'analyse institutionnelle devrait être généralisée : dans les prisons (les psychotiques), à l'école (pourquoi tant d'analphabètes ?) en vue d'éviter la nocivité.

Les travaux de **MARCEL COLIN** (entre autres) sur la psychiatrie en prison www.senon-online.com/Documentation/telechargement/publications/senon%20actua%20psy%20prison.pdf

- Et dans les sociétés de psychanalyse ?

Il n'y a pas eu d'analyse institutionnelle de l'École freudienne, de la « passe » http://www.sauramps.com/article.php3?id_article=639
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/propass1.htm>

>>>> aliénation

Dans l'analyse institutionnelle : analyse de l'aliénation.

- Le séminaire de Sainte-Anne sur l'aliénation http://www.fnac.com/Shelf/article.asp?PRID=220797&Mn=3&Origin=fnac_google&Ra=1&To=0&Nu=2&Fr=3
- La notion de superstructure, thème proposé par Jean Oury pour des journées G.T.P.S.I http://www.psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/trente%20ans%20202/PsyFr499c.htm

2

KARL MARX, 1845, *L'Idéologie allemande*

Jean Oury revient sur la traduction de *Aufbau* par « superstructure », ce qui a entraîné le concept d'infrastructure.

Selon lui, en raison d'un mode de penser un peu tordu, s'il y a du *super*, il y a de l'*infra*, et s'il y a de l'*infra*, on va tout expliquer. Il y a un glissement. On fait passer l'avancée de Marx, le **MATÉRIALISME DIALECTIQUE**, vers un matérialisme sordide qui explique toutes les déviations.

KARL MARX, Les *Manuscrits* de 1844

Les puristes ont critiqué le jeune Marx, trop imprégné encore, selon eux, de philosophie.

Jean Oury va reprendre ce qu'il a déjà développé dans la séance du mois d'avril autour des travaux de **GÉRARD GRANEL**, **NIELS EGEBAK**. http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

Pour **ERNEST MANDEL**, *La formation de la pensée économique de Karl Marx* (il ne connaissait pas Gérard Granel), cf. la séance du mois de mai : http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf

C'est de ça qu'il faudra reparler à propos de l'analyse institutionnelle.

Voir aussi :

JEAN HYPOLITE, *Études sur Marx et sur Hegel* http://www.persee.fr/showPage.do?urn=rfsp_0035-2950_1956_num_6_4_402728_t1_0914_0000_000

MARX-ENGELS, Correspondance, lettre de janvier 1858

Engels reproche à Marx de reprendre Hegel. Marx maintient son intérêt pour Hegel. Important car Marx réintroduit la **LOGIQUE NÉGATIVE** de Hegel.

GEORGES LUKACS, *Histoire et conscience de classe*

Distinction entre « **ALIÉNATION** » et « **CHOSIFICATION** » : Marx, Engels, Lukacs http://classiques.uqac.ca/classiques/Lukacs_gyorgy/lukacs_gyorgy.html
<http://perso.orange.fr/marxiens/politic/lukacs.htm>
<http://big.chez-alice.fr/philosurlenet/THESES/documents/marx.html>
<http://www.ditl.info/arttest/art670.php>

Distinguer les deux sortes d'**ALIÉNATION**...

- **ENTAUSSERUNG** : extériorité qui influe sur
- **ENTFREMUNG** : qui rend étranger, étrange

... de la **CHOSIFICATION, RÉIFICATION**

- **VERDINGLICHUNG** (repris par Sartre dans *Critique de la raison dialectique*)

Cf. la séance du mois de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf

✚ C'est à partir de ces réflexions sur la chosification dans la production marchande que Marx développe l'idée du **FÉTICHE**.

>>>> **LA CHOSIFICATION, FÉTICHISATION DES INDIVIDUS ET DES MARCHANDISES.**

À rapprocher de :

SIGMUND FREUD, 1927-28, travail sur le fétichisme : la **VERLEUGNUNG**, le déni (non pas la dénégation, *Verneinung*)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=nbon100904

Le noyau de la perversion, c'est la *Verleugnung*.

Jean Oury note qu'il y a tout de même une **perversion** extraordinaire dans les échanges, dans la marchandise.

KARL MARX, reprise d'un terme d'économie politique (Ricardo) : **MEHRWERT**, plus-value (littéralement « survaleur »)

<http://www.fse.usj.edu.lb/ecocoles/them/theo/marx.htm>

>>>> **C'EST L'ÉLÉMENT LOGIQUE LE PLUS IMPORTANT POUR EXPLIQUER LE PROCESSUS DE PRODUCTION CAPITALISTE.**

L'approfondissement (57-58), reprise de la logique de Hegel, de la négativité, c'est là que Marx introduit le travail négatif.

C'est le travail « vivant », pas chosifié, transformé en produit ; celui qui n'est pas pris dans le processus d'aliénation, de chosification, consommation qui fait partie du processus de production capitalise.

Donc, il y a autre chose.

Qu'est-ce qu'il en est du processus qui n'est pas le « processus capitaliste » ?

On est tenté de penser que peut-être Marx parle du travail *artisanal* (avec le romantisme qui ça suppos).

C'est plus une mise en question de critiques pour éviter de glisser vers le 'grand péché de l'onto-théologie.

Ce qu'il en est, avant, — logiquement — du travailleur qui entre à l'usine et qu'on achète ? d'où vient-il ?

« Dieu n'est pas loin »... (« Je ramasse un peu les choses »)

Ce qui est à travailler : origine, création, production...

NIELS EGBAK s'appuie sur la notion **D'ÉCONOMIE GÉNÉRALE** de **GEORGES BATAILLE**
<http://www.aifr.it/pagine/interventi/004.html>

- **ÉCONOMIE RESTREINTE**

Ce qui est décrit dans le processus de production capitaliste,

- **ÉCONOMIE GÉNÉRALE**

Ce qui n'est pas pris dans le processus de la plus-value et de la fétichisation.

C'est là mais ça ne peut pas se mesurer.

PASCALE MOLINIER, « Travail et compassion dans le monde hospitalier »

http://www.cnam.fr/psychologie/recherche/biblioPM_membres_psych.html

Cf. séance du mois de décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051221.pdf

L'éducation, la psychanalyse, ... relèvent e l'économie générale

NIELS EGBAK, ce qui n'est pas mesurable met en question le **SPIEL**, le jeu

Eugen Fink, *Le Jeu comme symbole du monde*

<http://www.leseditionsdeminuit.fr/catalogue/arguments.htm#Finknie>

http://minuit.nuxit.net/f/index.php?sp=liv&livre_id=2076

http://minuit.nuxit.net/f/index.php?sp=livAut&auteur_id=1539

>>>> RAPPORTS ENTRE ÉCONOMIE GÉNÉRALE ET ÉCONOMIE RESTREINTE

JEAN-JOSEPH GOUX, *Freud, Marx, Économie et symbolique*

Ce qui chez Marx pourrait ... au niveau de la **PULSION** (terme inventé par **SCHELLING**, vers 1800, repris par Maldiney)

La demande est toujours prise dans le *socius*. Il n'y a pas de nature.

La phrase de Marx citée par Granel : « **L'HOMME EST POUR L'HOMME...** »

Voir la séance du mois d'avril :

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/IO_060419.pdf

À lier avec « Qu'en est-il de l'existant » ?

HANS-GEORG GADAMER, *L'Art de comprendre, Écrits I, Herméneutique et tradition philosophique*, Aubier, 1982, p.216-217.

Jean Oury relit ce passage de Gadamer :

« En examinant le début de la *Logique*, nous avons compris que la nécessité immanente du développement dialectique de la pensée n'est vraiment pas atteinte par les objections soulevées habituellement. Parce qu'elle commence avec l'être et le néant.

Si on n'oublie pas la tâche que Hegel a proposé à la Logique, on voit que la prétention scientifique de la Logique hégélienne est totalement cohérente. C'est une autre question de savoir si Hegel fonde d'une manière convaincante son idée de la Logique quand il se réfère à ce qu'on appelle la logique naturelle qu'il trouve dans l'instinct logique du langage. Le terme d' "instinct" qu'emploie ici Hegel signifie manifestement la tendance inconsciente mais infaillible vers un but telle qu'elle apparaît souvent dans le comportement animal, précisément comme une contrainte. L'instinct crée justement d'une manière inconsciente et à cause de cela infaillible ce que l'homme aurait pu faire avec conscience pour atteindre un but. En parlant de l'instinct logique du langage on veut donc dire la direction et l'objet de la tendance de la pensée vers "le logique". Au vrai dans le langage se dépose la tendance objectivante de la raison telle qu'elle constitue l'essence du *Logos grec*. »

Cf. « l'inconscient est structuré comme un langage » de Lacan. On ne peut pas y échapper : on est condamné au langage. C'est la structure qui est en question.

Obligation d'en passer par la parole...

Pour lutter contre le biopolitique...

L'homme est un parlêtre, pas seulement un « vivant », mais un « existant ».

Si on ne parlait pas, il n'y aurait pas la lune ? pas le soleil ? Non !

Les interprétations matérialistes sordides qui aboutissent à beaucoup de « choses »... ça aboutit à ne pas avoir résolu la question que posait Marx vis à vis de Feuerbach, la question « onto-théologique » : si il n'y a pas de résolution logique à ce niveau-là, on s'éloigne à nouveau, on sombre dans ... on laisse la question de l'origine, de la cause, ...

La première aliénation la plus visible : l'aliénation religieuse

Si on n'a pas surmonté cette dialectique ça va se représenter... la religion s'infiltrait ... une nouvelle religion ... la bureaucratie ... la « haute-autorité » ... servants d'une religion avec des rites plus subtils que ceux du Vatican...

Les servants de la religion...

JEAN-JOSEPH GOUX, sur les marginalistes de la fin du XX^e

Les écoles de marginalistes pour dire que Marx c'est dépassé : la véritable clé de l'économie n'est pas la production mais la **DÉSIRABILITÉ**.

Extrait de l'article de Jean Oury, « L'objet chez Lacan »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=68

« Dans la société, il y a une surcharge écrasante d'objets de consommation, c'est-à-dire "d'objets" de demande, qui étouffe complètement la problématique du désir et de son objet. Heidegger, dans ses derniers séminaires, faisait une critique du « Dasein ». Et, en même temps, il essayait de cerner la notion "d'Ersatz". Il semble que dans la société de consommation (mais aussi dans une psychothérapie insuffisamment rigoureuse) ce qui tient lieu d'objet «a» est quelque chose de l'ordre de l'Ersatz. Bien sûr, ce qui est dominant dans la relation consommatoire, étatique, banale, c'est une prévalence au niveau de la demande; non seulement il s'agit de satisfaire la demande, comme on dit dans le commerce, mais surtout de la susciter. Il y a une énorme confusion entre besoin, demande et désir, souvent d'ailleurs en interprétant Marx de travers; d'où la réaction, à la fin du XIX^e siècle, de tous ces courants qui prétendaient suppléer à la théorie de Marx, en particulier ceux qu'on a appelé "marginalistes" (notions d'écart, de désirabilité, de désirance, d'ophélimité) (Jean-Joseph Goux : "Calcul des jouissances". *Critique*. Octobre 1976). Certains contemporains semblent même avoir régressé de cent ans en reprenant ce vieux thème selon lequel ce qui ferait la loi de la production, ce serait le désir. Mais il ne s'agit même pas du désir; ce serait plutôt quelque chose d'apparenté au "besoin", non pas au sens de besoins qui seraient "déterminés par la nature", mais au sens des "besoins soi-disant nécessaires" ; c'est-à-dire de ceux qui "dépendent du degré

de civilisation d'un pays", mais aussi "des habitudes et des exigences particulières de chaque classe de travailleurs". Donc, "un besoin" qui est en réalité une demande, laquelle est présentée comme désir. »

L'année prochaine... parler de l' **ANALYSE INSTITUTIONNELLE**

L'ambiance...

Pour raccrocher les wagons... **De L'EXPÉRIENCE...**

Des *plages* prises dans la tourmente comme ces femmes en Bretagne qui racontent leur « lutte » pour conserver leur cuisine où elles font du far avec les malades. Mais elles sont menacées...

De l'expérience : ça n'est pas des grands mots, mais simplement ça : conserver la cuisine pour faire du far avec les malades.

Les *pratiquants* de la bureaucratie...

Le glissement tragique actuel... Il ne s'agit pas d'hurler (« Camarades ! ») mais s'appuyer sur des toutes petites choses, mais ça nécessite un arrière-plan... c'est pas de la petite fantaisie

« Comment Marx a pu se démerder pour ne pas glisser vers la cause première, vers l'onto-théologie, ou un Dieu déguisé en bureaucrate... ça demande un travail énorme !... et on est un peu épuisés... »

oOo

Et puis le séminaire s'est terminé en musique avec une petite guitare américaine de 1912 dans les bras d'un garçon en pull **ROUGE...**

On se retrouve en septembre...

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).

Les liens sont valides au 28 septembre 2006.

Le site de La Borde est en re-construction : tous les liens sur les prises de notes de l'an passé sont pour l'instant « défauts ».

Mercredi 20 septembre 2006

*La batterie de mon petit enregistreur a flanché en cours de route.
Résultat : j'ai perdu tout l'enregistrement.
Ce qui suit est basé sur mes notes écrites.*

Ce 20 septembre, Jean Oury met le séminaire en place. Il me semble être encore un peu dans celui de l'an passé (« De l'expérience »). Ou bien, est-ce simplement parce que quelque soit le « thème », c'est toujours un même travail qui est repris, mais « abordé » sous un autre jour...

[Quand les repères ont été développés dans le séminaire *De l'expérience*, je ferais des renvois aux prises de notes des séances concernées.]

CE QUE JE RETIENS DE CETTE SÉANCE :

- > **COMMENT NAÎT LA BUREAUCRATIE ;**
- > **SA FONCTION : ÉCRASER CE QUI EST UN TOUT PETIT PEU INTELLIGENT.**

Il s'agit de bien faire la différence entre **ANALYSE INSTITUTIONNELLE** et **PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE**.

La Psychothérapie institutionnelle est un mouvement. C'est pour cela, il me semble, que Jean Oury répète tout le temps qu'elle n'existe pas (ce n'est pas une « chose »).

Ça ne suffit pas de parler de « Psychothérapie institutionnelle ». C'est même une « imposture », dit-il, si l'on ne parle pas d' « Analyse institutionnelle ». Mais c'est un travail énorme.

REPRENDRE LE MOUVEMENT

1

<http://psychiatrie.histoire.free.fr/hp/documents/stalban.htm>

séance du 21 juin 2006, p. 1

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060621.pdf

Reprendre le mouvement depuis l'arrivée de **FRANCESC TOSQUELLES** à Saint-Alban, au sortir du camp en janvier 1940.

La première chose : appliquer les principes d'**HERMANN SIMON** :

Pour soigner les gens il faut soigner l'hôpital.

Si on ne fait pas attention l'hôpital fabrique de la pathologie. Que faire ? responsabiliser les gens, dit Hermann Simon, à tous les niveaux.

L'effet au niveau de Saint-Alban a été que, en quelques années, cellules, quartiers d'agités, de gâteux, ont été supprimés.

Il y eut la mise en place d'un véritable **CLUB THÉRAPEUTIQUE** : sorte de **COLLECTIF LOGIQUE** pour soigner l'hôpital. C'est le club qui a ouvert les quartiers.

Par la suite, le Club thérapeutique n'est pas toujours bien vu. Cf. les critiques de Le Guillan, le qualifiant de « technique petite bourgeoise ».

2

Le travail de **PHILIPPE PAUMELLE** dans le 13^e arrondissement de Paris

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/paumelle.html

3

L'ASEPSIE

Pour Tosquelles, la base ce sont les progrès de la science médicale au sujet de l'asepsie, grâce à **IGNAZ PHILIPP SEMMELWEISS**.

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Ignaz_Philipp_Semmelweis

Séance du 21 juin 2006, p. 1

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/IO_060621.pdf

Voir la thèse de **LOUIS-FERDINAND CÉLINE** sur Semmelweis :

http://www.ammppu.org/litterature/celine_semmelweis.htm

<http://www.amazon.fr/Semmelweis-Louis-Ferdinand-Celine/dp/2070755835>

<http://www.temesdecrivains.com/Louis-Ferdinand-CELINE-a-Paris.html>

Ensuite, il y aura Pasteur qui découvrira les microbes.

»»»» Sans asepsie pas de médecine. Mais en psychiatrie on n'a pas trouvé l'asepsie.

L'asepsie, c'est ouvrir les quartiers.

Jean Oury note la « surdité et cécité psychique » (du corps médical, administratif, je pense) : ce n'est pas la même chose d'être en cellule et au bar avec les copains.

Sans donner de noms, il rappelle certains traitements ou certaines conditions d'internement infligés aux patients.

« On ne veut pas voir... et si on vous enfermait vous deviendriez gâteaux au bout d'un mois. »

L'ACTION DU MILIEU

Si on ne traite pas le milieu, on provoque de la pathologie.

[*nom inaudible*] propose les concepts de « pathogénie » et **PATHOPLASTIE**.

« Pathoplastie », c'est littéralement, fabriquer de la pathologie. Jean Oury reprendra ce terme (en écartant celui de « pathogénie »).

C'est sur la **DIMENSION PATHOPLASTIQUE** qu'il faut travailler. En traitant l'hôpital on traite la pathoplastie et peut alors apparaître le *caché*, le *noyau* de la pathologie (mélancolie, ...)

- **Être dans le même paysage** : **ERWIN STRAUSS, HENRI MALDINEY** (Cf. p. 6)

Le concept de **RÉACTION** (Exemple : la dépression réactionnelle)

<http://rsmq.cam.org/filigrane/archives/reacter.htm>

<http://www.spp.asso.fr/Main/PropositionsTheoriques/Items/Trace/index.htm>

Quand on visite quelqu'un dans une cellule, c'est sûr qu'on n'est pas dans le même paysage.

Le médecin « au lit du malade ».

Mais l'Analyse institutionnelle ce n'est pas seulement soigner l'hôpital, c'est plus large que ça, c'est la même chose pour l'école, pour la prison.

Jean Oury rappelle le mouvement dans les années 50-60 : pour exiger 25 élèves (au lieu de 40) par classe, pour supprimer le système des notes (qui développe des tas de pathologies, sadisme, etc...).

Le système des notes est revenu, renforcé même.

Les fonctionnaires, eux aussi, sont notés. Qui a introduit les notes dans la fonction publique ? Maurice Thorez en novembre 1945.

<http://www.marxists.org/francais/bios/thorez.htm>

<http://elias.ens.fr/hss2001/travail/biographie/thorez.html>

<http://theses.enc.sorbonne.fr/document963.html>

À partir du nom de Thorez, Jean Oury va filer des associations pour montrer l'emprise de **LA** politique sur **LE** politique.

(De Gaulle qui va chercher Maurice Thorez à Moscou pour imposer aux Résistants de lâcher les armes.)

LA BUREAUCRATIE

»»»» Pour travailler l'Analyse institutionnelle, il faut regarder de près le phénomène de la bureaucratie.

L'ALIÉNATION SOCIALE

Quand Jean Oury disait que l'Analyse institutionnelle c'est l'analyse de l'aliénation sociale, Tosquelles répondait : « Ouais, Ouais, Ouais... ». C'était le signe que ce n'était pas un vrai *oui*. Et il avait raison, c'est bien plus compliqué que ça.

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

Jean Oury revient sur l'identité des problèmes entre l'hôpital, l'école, la prison.

Le travail du Professeur **MARCEL COLIN** (Lyon) pour essayer de modifier la vie quotidienne dans les prisons.

Séance du 21 juin 2006, p. 2

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060621.pdf

L'exemple du type qui tente le suicide pour sortir de prison. On l'envoie en hôpital psychiatrique et on le met en cellule. Il supplie qu'on le renvoie en prison.

ROSA LUXEMBOURG

<http://www.marxists.org/francais/luxembur/index.htm>
http://classiques.uqac.ca/classiques/luxemburg_rosa/luxemburg_rosa.html

- Sa correspondance avec Lénine
- L'écrasement du mouvement spartakiste
http://increvablesanarchistes.org/articles/1914_20/spartakist_18.htm
- Il faudra étudier les rapports entre Rosa Luxembourg, Hanna Arendt et Victor Serge (quelqu'un à Grenoble est en train de le faire pour J.O.)

»»»» Ce qu'on voit apparaître : l'impossibilité de faire une vraie révolution. Pris en quelques années à 80% par des bureaucrates qui ont éliminé les **TÉMOINS**.

 **COMMENT NAÎT LA BUREAUCRATIE ET SA FONCTION : ÉCRASER CE QUI EST UN TOUT PETIT PEU INTELLIGENT.**

La bureaucratie est une des formulations les plus importantes à mettre en évidence quand on veut faire l'analyse institutionnelle d'un lieu.

- Les notes, les diplômes, dans le système éducatif.
- La suppression des cuisines, des ateliers, des clubs dans les hôpitaux.

Actuellement, la tendance, c'est :

Surtout ne pas s'occuper des gens. Si on le fait, on est complice de leur chronicisation.

Ceux qui se contentent d'un « Bonjour/bonsoir »

Les travaux de **CHRISTOPHE DEJOURS**, **PASCALE MOLINIER** et **LISE GAIGNARD**, sur la pathologie du travail.

Article de Pascale Molinier sur « Travail et compassion dans le monde hospitalier »

Séance du 21 décembre 2005, p. 2

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051221.pdf
http://www.cnam.fr/psychologie/recherche/bibliolG_membres_psycho.html
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=274
http://www.upt-touraine.org/article.php3?id_article=2

LE SOIN

En quoi consiste le soin ?

Rapport entre soin et la psychanalyse ? Pourquoi on hospitalise ou pas ? Des questions bêtes...

Quand on visite un lieu, on sent s'il y a du **TRANSFERT** ou pas. Ça veut dire quoi ?

Le désir est indestructible. Il est toujours là.

SIGMUND FREUD, La dernière phrase de la *Traumdeutung*

En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé.

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=007308

LACAN A RAISON : reprendre le désir, le transfert

- Quand on va dans un hôpital avec une hiérarchie pas bien...
- Quand l'initiative devient une faute professionnelle
- Des catégories qui n'ont pas le droit de parler : pas le diplômés !

JACQUES LACAN, séminaire VIII, Le Transfert (1960-1961)

Lire la séance du 16 novembre 1960 du séminaire de Lacan sur le transfert, « Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques » à partir de :

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

Séance du 18 janvier 2006, p. 6

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051221.pdf

Séance du 19 avril 2006, p. 1

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

La première phrase du séminaire sur le transfert : le transfert est de l'ordre de la **DISPARITÉ SUBJECTIVE** (pas de la réciprocité, comme don et contre-don, cf. Marcel Mauss, ethnologie, etc...)

J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation.

DÉSIRANT DÉSIRÉ DÉSIRABLE

séance du 19 avril 2006, p.1

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

Si le psy fait bien son travail : un désir travaillé, une mutation de désir, la place de désirant.

L'analysé est le désiré.

La maîtrise du désirant plus forte. Il ne faut pas qu'il devienne désirable, sinon, « Il faut changer de chambre ». C'est toute l'astuce.

✚ RESTER DÉSIRANT TOUT EN FAISANT LE TRAVAIL

LE TRANSFERT

Si on répond à la demande, c'est foutu. C'est toute une technique...

Le transfert, c'est la mise en acte de l'inconscient en tant que sexuel (= la différence)

Quel est le noyau ? Ce qui est en question ? Ce qu'a trouvé Freud, c'est le concept de répétition.

LE CONCEPT DE RÉPÉTITION

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/unar/repeti1.htm>

L'inconscient, le transfert, ça n'existe pas, ça **EX-SISTE** dans une autre dimension.

Le concept : un mot d'ordre du politique.

Le concept de répétition qui n'est pas le ressassement

Lacan : dans la répétition c'est toujours nouveau.

✚ LE TRANSFERT EST LA MISE EN QUESTION, NON PAS DE L'AMOUR MAIS DU DÉSIR INCONSCIENT

DAS UNBEWUSSTE

Le problème de la traduction : Freud n'a jamais parlé de l'inconscient, mais de *Unbewusste* (*wissen* = savoir, donc *insu*. Cf. Lacan)

<http://allemagne-aujourd'hui.septentrion.com/FR/ALLEMAGNE171/GOLDSCHMIDT.html>
http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/24-INSU/INSU11011977.htm

Le désir inconscient difficile qui n'est ni la demande ni le plaisir.

LA CASTRATION, LE DÉSIR

<http://universite.deboeck.com/livre/?GCOI=28011100328110>
http://www.causefreudienne.net/archives/page.php?Arch_ID=47&Table=2
Le service des biens
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?id_article=00888

Le travail gigantesque : celui de la castration : pouvoir traverser et supporter l'angoisse, lutter contre la tentation de dire : tentation du *service des biens*

JACQUES LACAN, séminaire VII, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireVII.php>

Cette image, ce qu'il en est même du désir est difficile à prendre en considération, ce serait peut-être l'équivalent de la notion de l'âme.

(Au Moyen Âge) Les femmes ont-elles un âme ? Le procès de Valladolid ; pas de désir, pas d'âme.

Le problème du transfert c'est le problème du désir.

Dans les journaux, on en parle de façon technique (« psychanalyse commerciale »). Mais dans un hôpital ?

LE TRANSFERT DISSOCIÉ, LA SPALTUNG

séance du 18 janvier 2006, p. 5
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/IO_060118.pdf

Est-ce que les psychotiques ont du transfert ?

Les *Kleiniens* (Rosenfeld, Bion, ...) : oui, il y a du transfert

La position éthique de la Psychothérapie Institutionnelle qui affirme que chez toute personne il y a du transfert, mais quel transfert ?

✚ POUR QU'IL Y AIT DU TRANSFERT IL FAUT DU DÉSIR INCONSCIENT.

On touche quelque chose : des points d'ancrage du désir inconscient d'être là (de la part du personnel) et les malades le sentent tout de suite.

Les points de rassemblement : investissements multiréférentiels, transferts partiels disloqués (Tosquelles)

Cf. le texte de Jean Oury qui s'intitule
« Liberté de circulation et espace du dire »,
malheureusement indisponible en entier, au 28.09.06, sur le Net.
Extraits sur :
<http://www.cemea.asso.fr/vst65texte.html>

L'investissement qui peut se faire sur un chat, le pied d'un arbre.

Cette chose impossible qu'on appelle le **RÉEL**.

L'importance d'une intonation, d'un sourire.

Travailler à partir d'une **ÉCONOMIE GÉNÉRALE** et non une économie restreinte (Marx, Egebak) :

L'intégralité de l'article de **NIELS EGEBAK**, « Le concept de travail chez Marx. Vers une anthropologie matérialiste », sur le site de Michel Balat
http://www.balat.fr/article.php?id_article=89&var_recherche=egebak

L'EXPÉRIENCE

Les dossiers, par exemple. Rouvrir le dossier d'un malade plus ou moins oublié pour voir ce qui a été dit, fait, tout au long de son vécu.

Dans les jours qui suivent il y a une transformation, changement dans la personne. Pourquoi ? on est différent avec lui, du simple fait d'avoir ravivé la mémoire de son histoire (ce ne sont pas les mots de Jean Oury, c'est ma façon de dire ce dont je me souviens)

✚ LUTTER CONTRE LA PASSIVITÉ. VIGILANCE PERMANENTE.

L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

»»»» L'Analyse institutionnelle, ça n'est donc pas uniquement l'aliénation, mais qu'en est-il du transfert, du désir, des interrelations, des processus.

- La fonction décisive (qui décide quoi ?)
- Mettre en question le travail
- Mettre en question sur un plan collectif les possibilités de transfert

JACQUES LACAN, séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>

À partir de la rencontre, la vraie rencontre, qui va modifier quelque chose, que ça ne sera plus pareil : **TUCHE** et **AUTOMATON** : la rencontre. Vraie rencontre, rare, pas « bonjour/bonsoir ».

L'interprétation du transfert, de l'ordre de la rencontre.

JACQUES LACAN, séminaire D'Un Discours qui ne serait pas du semblant (1971)

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semblan/semblant.htm>

L'interprétation déchaîne la vérité. Mais la vérité n'est pas ce qui est exact.

L'interprétation, point de rencontre, *tuché*. Une vraie *tuché*

Cf. Freud « Père ne vois-tu pas que je brûle ? »

Touche quelque chose de l'ordre du réel, qui va faire sillon et changer l'ordre de l'existence.

C'est compliqué d'être un parlêtre, condamné au langage.

Travailler dans la rencontre, c'est essayer de travailler au niveau de l'événement.

HENRI MALDINEY, LE « TRANSPASSIBLE »

<http://psydoc.fr/broca.inserm.fr/Ey/maldineyfolie.htm>

http://www.remue.net/RK/22_DOCMaldiney.html

<http://www.cametpsy.com/Archives/Colloques/Items/cp54e.htm>

Le concept difficile de « transpassible » proposé par Maldiney : ce qui permet qu'il y ait événement.

Faire des greffes de transfert.

La formation du fantasme.

Dès qu'il y a un fantasme ça délimite quelque chose, seul moyen pour avoir prise indirecte.

Le « transpassible » va être la possibilité d'une vraie rencontre, de toucher le réel, déclencher la vérité. Il y a événement. Mais il y a des gens qui n'ont pas d'événements.

L'ÉVÉNEMENT, LA TRANSPARENCE, L'OPACITÉ

La société de la transparence, c'est la suppression des événements (ça mène à Auschwitz)

Le respect de l'autre c'est respecter son opacité (Lévinas, Blanchot)

PIERRE CHARPENTRAT (un critique d'art) : « l'opacité de la présence d'autrui »

<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/ea738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

ÊTRE DANS LA MÊME PAYSAGE : ERWIN STRAUSS, HENRI MALDINEY

http://www.remue.net/article.php3?id_article=468

<http://www.daseinsanalyse.be/doc/Soutenance.doc>

<http://www.daseinsanalyse.be/approche.html>

séance du 15 mars 2006, p. 3

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060315.pdf

Ça ne se construit pas à partir du haut.

Le contrat, le comité hospitalier, pour introduire dans un système massif concentrationnaire, une double articulation (comme le langage)

NICOLAI SERGUEYEVICH TROUBETZKOY, l'oristique

http://ctlf.ens-lsh.fr/notices/n_fiche.asp?num=38

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

➤➤➤➤

REPRISES

KARL MARX, les nuances autour du concept d'aliénation

Les commentaires de **GÉRARD GRANEL, GEORG LUKACS, JEAN HYPOLITE, NIELS EGEBAK**.

séance du 19 avril 2006, p. 4

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

séance du 21 juin 2006, p. 2

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051116.pdf

Si Jean Oury oublie cette fois-ci **ERNEST MANDEL**...

séance du 17 mai 2006, p. 8

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf

... il mentionne Michel Henry.

MICHEL HENRY, Marx, Gallimard, 1991.

<http://www.michelhenry.com/marx.htm>

<http://denis-collin.viabloga.com/news/40.shtml>

Une occasion pour découvrir ces deux sites.
Je relève pour l'instant, sur celui de Denis Collin,
un texte, très clair :

« Pour introduire philosophiquement la question de l'inconscient. »

<http://denis-collin.viabloga.com/news/112.shtml>

Lire également :

<http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/Macherey20022003/ArnaudFrancois.html>

Bâtir un tissu institutionnel pour favoriser des ouvertures, c'est un travail minutieux.

JACQUES LACAN, séminaires, L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960), L'Angoisse (1962-1963)

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireVII.php>

<http://www.psychasoc.com/article.php?ID=42>

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireX.php>

<http://centreguenouvry.free.fr/lacan2.htm>

Séance du 16 novembre 2005, p. 3

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051116.pdf

Distinguer *acting out* et *passage à l'acte*

Quand il n'y a pas de transfert : *passage à l'acte*

Acting out : demande à être interprété

Même structure que le fantasme, l'autre hors-scène (?)

Mais pour distinguer ça il ne faut pas être emmerdé (par la bureaucratie)

Les deux vertus : celle du balayeur (espace) et celle du pontonnier (pour établir des ponts, tisser)

»»»» Travailler **LA BUREAUCRATIE**

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 5 novembre 2006.

Mercredi 18 octobre 2006

Trouvé sur Internet une intervention de Jean Oury datant de 1997, à Louvain, qui reprend l'histoire et les concepts de la Psychothérapie institutionnelle d'une façon très proche de celle de cette année. (*Attenti !* des coquilles ou erreur nous permettent de garder l'esprit vigilant — Ainsi, Maurice Thorez semblent être devenu lui aussi catalan (Torres)...

« Les concepts fondamentaux »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

Sur le même site on accède à la transcription d'un atelier « vie quotidienne » avec l'intervention de Jean Oury. Ce n'est pas la même approche mais cela concerne toujours la même question, en insistant sur le lien entre besoin, demande, désir.. Donc, je le signale tout de suite, car c'est un bonheur de le lire.

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_19_27.pdf

*

Jean Ayme est absent. Rituel de la clé à aller chercher à la « Conciergerie » (présenter sa carte d'identité, etc...)

On va continuer...

Il s'agit, d'abord, de relier ce moment du séminaire à ce que Jean Oury a vécu avant d'arriver ce soir devant nous...

La semaine dernière...

La semaine d'avant, etc...

ANALYSE INSTITUTIONNELLE ≠ PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE

« Ça va s'éclaircir, il faut que la soupe, elle chauffe un peu... »

« Depuis 25 ans on parle tout le temps de la même chose, mais pour resituer ça, j'avais parlé du travail, de hiérarchie et sous-jacence, du politique... »

1

Pour construire la séance Jean Oury va tout d'abord enchaîner quelques concepts.

ASEPSIE

Ce concept a été travaillé à la séance du mois de septembre.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/IO0607/IO_060920.pdf

À cette séance d'octobre, on va entrer dans le sujet par la porte thématique, phénoménologique des troubles réactionnels.

ENTRER PAR LA PORTE DES TROUBLES RÉACTIONNELS

Comme les dépressions réactionnelles suite à des problèmes de travail, de logement... Mais c'est bien plus, d'où la nécessité de faire des diagnostics précis.

RÉACTION

Le concept de réaction repris dans un livre de 1950, *La Angustia Vital*, de **JUAN-JOSÉ LOPEZ-IBOR**

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr:16080/bibliothq/sallelec/Itindeprimes/ItinDeprimDiagnostic.html>

http://www.drwebsa.com.ar/aap/alcmeon/21/a21_04.htm

citant le concept de réaction exogène de **KARL BONHOEFFER**. Bonhoeffer (célèbre professeur mais « crapule ») entend par là réaction à l'alcool, à une maladie microbienne ou toxique... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici.

<https://inlodoc.inserm.fr/ethique/ethique.nsf/Ethique.nsf/0/257c688565014890c12567c80048023c?OpenDocument>

L'astuce de Lopez-Ibor : s'il n'y avait pas eu ces problèmes, rien ne se serait manifesté, ça serait resté en équilibre. Il parle de *Reaccion cristalizada*.

De quoi s'agit-il ? Est-ce une « dépression endogène » ? Alors là il faut faire attention aux mots...

ENDOGENÈ

Jean Oury précise tout de suite que c'est un mot très compliqué et il faut faire très attention quand on l'emploie.

Est-ce que ces *reacciones cristalizadas* déclenchent vraiment un état pathologique que l'on peut appeler « dépression endogène » ?

Les meilleures descriptions des dépressions endogènes sont rassemblées par :

HUBERTUS TELLENBACH, *La Mélancolie* (1962), PUF, 1979 (le livre semble indisponible pour l'instant)

Il parle d'endogénèse et d'endokinèse.

<http://www.erudit.org/revue/ltp/2003/v59/n1/000787ar.html>
http://www.sociologics.org/temporalistes/indarch.php?page2=lebreton_n9_01
http://www.unibuc.ro/eBooks/filologie/melancolie/2-7.htm#_ftn33
<http://ustl1.univ-lille1.fr/culture/publication/lna/detail/lna41/pgs/2021.pdf>
<http://www.springerlink.com/content/ng4052814208726u/>

>>>>

Si on ne modifie pas l'hôpital (hiérarchie, diplôme, pas le droit de parole pour les "ASH" ou les infirmiers dans certains hôpitaux), ce qui agit dans l'organisation de l'hôpital...

Si on arrive à soigner l'hôpital, comme dit HERMAN SIMON,
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060621.pdf

si on arrive à enlever tout ce qui empêche de vivre, de parler, on voit apparaître quelque chose de l'ordre d'un tableau clinique qui était complètement recouvert, masqué, par des systèmes réactionnels — au sens de concept de réaction —, par exemple l'agitation, le gâtisme, la violence, la passivité, déclenchés par l'ambiance.

Si on arrive à soigner l'ambiance, on voit apparaître vraiment quelque chose de plus spécifique, ce qui est en question dans la pathologie. Jean Oury fait remarquer qu'il a eu « l'imprudence » de dire que cela doit peut-être se rapprocher de ce qu'on peut appeler l'« endogène ». (Tosquelles, pas content, car l'endogène, c'est pas si simple)

SYMPTÔMES PRIMAIRES/SYMPTÔMES SECONDAIRES

EUGEN BLEULER, *Dementia Præcox, ou groupe des schizophrénies* (1911), éditions EPEL, 1993.

<http://www.ecole-lacanienne.net/publications.php?coll=3>

Bleuler distingue les **Symptômes primaires** des **symptômes secondaires**

<http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Schizofantasm/bleuler1.html>
<http://dicopsy.free.fr/PATHO/b1.html#Bleuler>
<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/Filrouge.html>
http://agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Eugen_Bleuler--De_la_demence_precoce_a_la_schizophrénie_par_Henri_F_Ellenberger
<http://alainriouxpq.iquebec.com/shztxt2.htm>

Les symptômes secondaires sont ceux là, pour le dire d'une façon un peu rapide, en réaction au milieu. Si on arrive à les traiter, ce n'est pas si mal. On va pouvoir être en prise avec des symptômes primaires, avec lesquels on peut vivre. Ceux qui empêchent de vivre, ce sont les symptômes secondaires, tout ce qui est « réactionnel », pour le dire aussi d'une manière très rapide et simplificatrice.

Cette distinction, c'est ce qui a permis dans la clinique de Bleuler, de faire sortir des malades et d'organiser des structures de vies à l'extérieur.

2

Pour reprendre l'expression de Jean Oury lui-même en début de séance, il me semble que la soupe est chaude...

✦ LA SCHIZOPHRÉNIE C'EST CHRONIQUE, IL FAUT S'ARRANGER AVEC

Les cas très graves, les névroses obsessionnelles graves, on ne peut pas y toucher... est-ce que c'est en arrangeant l'hôpital ? ça va changer quoi ? peut-être quelque chose...

... La femme qui veut que tout soit plein, qui ne supporte pas le vide, qui remplit des brocs et qui boit tout le temps, peut-être qu'on va arriver à lui parler... la voir tous les jours, deux fois par jour...

➤ Mais une prise en charge intensive demande à être tranquille, pas emmerdés par les gestionnaires (les tâches chronométrées).

Enlever le chrono, pour être en liberté, pour savoir quand intervenir, il s'agit de mettre en place une **STRATÉGIE ANALYTIQUE** et tenir compte des possibilités qu'on peut ou non ne pas avoir...

Le type qui vient à midi et qui n'a pas RV, alors qu'il a vu quelqu'un la veille, le matin et qu'il a rendez-vous le lendemain. Il faut dire non ! C'est pas tragique. Ça donne un degré de liberté extraordinaire...

Quand il y a assez de liberté dans l'organisation, on peut être en rogne un jour (même si il faut chercher toujours à être dans le « même paysage »).

Par contre, si un rendez-vous nouveau est pris et que le type ne vient pas, Oury l'appelle !

➔ **RESPECTER L'AUTRE.**

Le respect n'est pas forcément être gentil, « mais on ne peut pas engueuler si on n'a pas des arrières ! » :

Ce que Tosquelles appelait les « rapports complémentaires »

RAPPORTS COMPLÉMENTAIRES

Un concept développé par **EUGÈNE DUPRÉEL**, microsociologue belge « pas très recommandable » mais très finaud.

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>
http://colloque.cs.free.fr/seance_inaugurale.htm#_ftn18

Les rapports complémentaires de seconde catégorie : quand on a affaire à quelqu'un, c'est bien d'agir sur ce ou ceux avec qui il est bien mais sans agir directement, ou bien de le mettre dans une position où ça engage tout un groupe avec des rapports qui se complètent : une **CONSTELLATION**.

Essayer de sortir de l'illusion de croire qu'on est tout seul, en passant par le groupe.

➔ **SITUER QUELQU'UN**

Exemple:

La découverte de **LEOPOLD SZONDI** mis en valeur par **JACQUES SCHOTTE** :

Une chose de banal :

Pour faire des courbes de caractères, il faut faire un choix de 48 photos (les sympathiques, les antipathiques).

C'est une façon de dire : je ne puis te définir que selon tes affinités positives ou négatives vis à vis d'autres personnes.

<http://users.skynet.be/am030868/szondi.htm>
http://aejcjp.free.fr/articles/diffusion_du_szondi_gayral.htm

http://aejcjp.free.fr/articles/hist_mvt_szondi.htm

<http://www.szondiforum.org/>

Hommage à Jacques Schotte par Jean Mélon (v.f. après la version anglaise)

<http://www.szondiforum.org/showdoc.php?id=484>

« Le moi » (« le moi est haïssable »), n'existe pas, c'est le résultat d'un faisceau de relations.

➔ **NE PAS AGIR DIRECTEMENT MAIS AVEC D'AUTRES : UNE CONSTELLATION**

Quand on est embarrassé vis-à-vis d'un malade, sur tous les plans :

Réunir autour du patient, une **CONSTELLATION** :

Quels sont les gens qui comptent pour ce type-là (en positif ou négatif). On en trouve et on va parler de lui, reprendre son dossier. À chaque fois on est surpris, car le lendemain le type va mieux, il est changé.

➔ **QU'EST-CE QUI A JOUÉ ?**

Un petit historique :

À partir de :

- **FRANCESC TOSQUELLES**, ce qu'il appelait les *Constellations*.
<http://www.oedipe.org/fr/actualites/reseau>
- **PAUL-CLAUDE RACAMIER**, rencontré au 2^e congrès international de psychiatrie de Zurich sur les Schizophrènes en 1957, et sa description du travail mis en place à la clinique de Chesnut Lodge, près de Washington, par Stenton et Schwarz.

http://www.serpsy.org/chronicite/espace_therapeutique.html

http://doctorants.mshparisnord.org/actualite/article.php3?id_article=320

ALFRED H. STENTON et **MORRIS S. SCHWARZ**, (1954), *The Mental Hospital*, Basic Books, New York.

<http://www.amazon.ca/Mental-Hospital-Alfred-H-Stanton/dp/046504493X>

Revue *Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, n°26, 2001/1, « Psychoses et familles », introduction d'Edith Goldbeter-Merinfeld
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CTF&ID_NUMPUBLIE=CTF_026&ID_ARTICLE=C_TF_026_0005

Le système de soutien communautaire : hypothèse pour une réforme des services de santé mentale (Canada).
<http://www.erudit.org/revue/smq/1986/v11/n1/030317ar.pdf>

Revue *Education et Management*, avril 2004, un article de Christophe Lermuzeaux, « Conflictualités et interactions »
<http://www.crdp.ac-creteil.fr/CRDP/edition/desrevues/EetM/pdf/26DOSSIER5Lermuzeaux.pdf>

↳ Une constellation : pour que ça marche il faut pouvoir parler.

Par exemple, une réunion d'infirmiers devant le directeur de l'établissement, ça ne va pas marcher, jamais un infirmier parlera.

La fameuse loi de **MAURICE THOREZ** de novembre 1945, qui instaure le système des points pour les fonctionnaires (alors, peur de dire des bêtises et de perdre des points).

<http://www.marxists.org/francais/bios/thorez.htm>
http://www.archivesnationales.culture.gouv.fr/chan/chan/fonds/xml_invt/EtatsdesfondsAP/626AP.html

>>>>

**Pour que la Constellation soit efficace, il faut modifier la structure de l'hôpital sinon ça ne marche pas du tout. S'il y a des clivages, du cloisonnement, ça ne marche pas. Il faut une liberté de conversation en plus de circulation.
Et ce niveau nécessite un travail d'Analyse institutionnelle, c'est-à-dire analyse du rapport entre les différents acteurs.**

Mais c'est la même chose pour l'école.

🚀 **QU'EN EST-IL D'UNE CONSTELLATION ?**

Mode de traitement, mais de quel ordre ?

« Tu as remué le contre-transfert institutionnel » avait dit Tosquelles à Jean Oury. Et ça ne lui avait pas plu du tout.

Le contre-transfert, bien compliqué

JACQUES LACAN, séminaire sur *Le Transfert*

Parfois un peu tolérant.

Si on a remué des relations de sympathie, ça n'explique pas tout.

Peut-être qu'on a remué la façon de parler. Les gens de la Constellation, sans le savoir, ne seront pas tout à fait pareils, mais ils ne sauront pas tellement pourquoi.

Comme si on avait changé les **PROSDIORISMES**, la scansion, la ponctuation de la parole même. C'est ça qui donne du sens, entre les mots, entre les lignes, la formule de l'énigme du sens chez Lacan.

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/19-OP/OP12011972.htm
<http://www.oedipe.org/fr/documents/valas>

↳ Quand on fait une constellation on ne sait pas trop ce que ça va faire, mais tant mieux. Il faut que ça se fasse comme ça... prise sur un certain degré de **CONNIVENCE**.

Prise sur un certain degré de connivence : pas le même degré le lendemain que la veille (qui fait le sens, sinon)

Mais il ne faut pas le faire exprès, ni sur commande. (pas de sourires professionnels), sans le savoir : c'est dans ce sens là que Tosquelles parlait de contre-transfert, message infra-liminaire.

Un effet sur le lieu.

↳ C'est le travail de mise en question de l'aliénation sociale massive qui est le plus difficile.

🚀 **QU'EN EST-IL DU CLUB ?**

↳ Le club, opérateur logique collectif essentiel pour modifier la structure de l'hôpital (ou tout autre lieu), pour avoir prise sur quelque chose qui va modifier l'ambiance, les entours,

Peu à peu : ça y est quelque chose se forme...

Au niveau des patients, reprendre, retisser quelque chose de l'ordre du club, des ateliers (très nombreux).

↳ Faire des « cartels » (Lacan), groupement d'ateliers.

<http://www.wapol.org/fr/lasescuelas/lasescuelas.asp?elcartel.htm>

↳ En quoi le club est-il un opérateur logique ?

Ça met en question... C'est une structure dans laquelle on essaye qu'il n'y ait plus de relations de statuts (ni médecin, ni psychanalyste, ni cuisinier, comme tout le monde, même si on n'oublie pas)

Les clubs thérapeutiques (il y a plein d'autres clubs, flambée) sont un outil pour soigner l'hôpital, une machine pour soigner ; que les gens perdent leur illusion de leur statut (« Un médecin-chef classique traditionnel ça se voit de loin »), enflure des statuts ; pour se permettre qu'il y ait des systèmes comme les *Constellations* ou des formules originales...

🚀 LA TECHNIQUE DES ANGES GARDIENS

<http://www.oedipe.org/forum/read.php?8,6949,7146>

↳ Exemple

Le type 'pervers' que personne ne supportait... les gens voulaient qu'il s'en aille.

- « On n'en peut plus ! »
- « Je comprends », dit-il

Il propose : « Il faut quelqu'un 24h/24h avec moi »

Au bout de quelques jours (plus la peine de fermer le fenêtré)

JO appelle ça *la technique des anges gardiens*.

Au bout de 10 jours, il va bien. Parti en vacances avec ses parents (et il téléphone : « Ça va », « Bonjour aux anges gardiens »)

Il faudrait pour celui qui tape dans les portes faire cette technique d'anges gardiens.

Mais pour pouvoir se permettre cette technique (ça ne s'embauche pas un ange gardien), ça nécessite une certaine liberté d'action : qui décide quoi ?

LA DÉCISION (LA FONCTION)

Le thème d'un ancien séminaire : la décision.

Mais c'est un mot qui peut sembler suspect (« décideur ») :

Alors, Jean Oury a appelé ça la **FONCTION DÉCISOIRE**

Elle est partagée, on ne sait pas trop par qui...

Les décisions prises par une seule personne (notes de services, etc...) ça n'est pas efficace.

>>>>

Ça peut entrer dans un des mots fondamentaux de l'Analyse institutionnelle qui est le **Partage**.

LE PARTAGE

Jean Oury avait trouvé ce mot dans le chapitre *Energieia et actus* du livre de **JEAN BEAUFRET**, *Dialogue avec Heidegger, philosophie grecque*
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1933

Avec une citation de Pindare : « *Partage est leur maître à tous* »

Le partage est ce qui est en question dans la mise en place de la structure institutionnelle.

↳ Il y a une pathologie du partage (du fric, des responsabilités)

Dans une collectivité de malades : un malade est vu par plusieurs personnes, chaque fois différent, ça n'est pas de la rivalité, mais ça peut arriver : "Mon malade !"

↳ Lutter contre la petite propriété (l'origine du *moi*, ça fait 2000 ans que ça existe)

À mettre en question si on veut aller plus loin (le moi, le statut, la petite propriété)

Se situer dans une fonction partagée, mais à quel niveau ?

Déjà la notion de **PARTAGE** est implicite dans celle de **CONSTELLATION**

>>>>

Tout ça dépasse l'analyse de l'aliénation

ALIÉNATION

JEAN OURY, séminaire sur l'Aliénation, 1989-90

↳ Rappel du travail de **KARL MARX** sur l'aliénation et des interprétations qui en ont été faites.

Jean Oury y revient sans cesse depuis l'an passé. C'est à la séance du mois d'avril 2006-2005 qu'il a développé le plus cet argument.
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

Mise en question des aliénations, et ce qu'on traduit par *chosification* ou *réification*, repris plus tard vers 1920.

FÉTICHISME

Reprise par Marx d'un mot fondamental : le fétichisme des marchandises.

Dans l'économie actuelle on est dans une économie restreinte, on est tous des produits, il y a une fétichisation généralisée.

La fétichisation sert à vendre les produits.

Un type qui est directeur, qui se redresse !, qui se croit vraiment directeur, est incarné en tant que fétiche, qui prend une valeur ('je ne suis pas n'importe qui !')

LE POUVOIR

L'analyse du pouvoir : où en est-on dans l'Analyse institutionnelle ?

Le triangle *parole pouvoir mort* : au milieu, la juridiction, le jugement. C'est toujours en question.

Même quand on rencontre quelqu'un en consultation, ça met en question la place qu'on a en tant que *statut*. C'est les autres qui vous le donne, mais si on s'en contente, on est complice. Ça peut être corrigé par la parole. Et parfois il est peut-être important de garder le pouvoir.

ERNST KANTOROVITCH, *Mourir pour la patrie – et autres textes*, Fayard, 2004.
<http://www.panutions.com/index.php?pid=1&rid=4&srid=95&ida=5505>

Préface de **PIERRE LEGENDRE**

« **Voici donc, remises sur le tapis, les questions vives du juridisme, précieuses à l'histoire du système industriel et qui nous filent entre les doigts. Précieuses, car enfin malgré les bruits d'ambiance, on**

n'abolira ni la mort, ni le pouvoir, ni la parole. Quant à les saisir, ces trois questions fameuses avec lesquelles se déclare la vie en société, c'est-à-dire s'organise la reproduction des sujets, nous pouvons toujours courir ; elles sont d'abord justiciables, selon un mot que j'emprunte à Eliot, d'une appréhension sensuelle de la pensée, et si j'avais à décrire d'un trait leur contenu, je dirai : un chaos.

Les institutions, c'est cela, la mort, le pouvoir, la parole, noués dans le savoir-faire du droit, ce de que nous appelons en Occident le droit. À ce jeu, la science fiche le camp ; le politique fait son entrée, l'humanité affronte le tourment d'exister, s'échafaude le gouvernement pour le salut. »

>>>>

Conclusion

L'Analyse institutionnelle, ce serait avoir le souci de ces question-là mais ça nécessite une chose plus difficile à articuler :

SOUS-JACENCE

JEAN OURY, séminaire *Hiérarchie et sous-jacence*

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis9>
http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

↳ « **SOYEZ JARDINIER** »

Souvenir de discussions avec Felix Guattari à l'Unef, en 1960.

La sous-jacence, c'est comme l'humus... humain...

Pour qu'on puisse travailler tranquille, faire des *Constellations*, il faut être tranquille dans l'humus... soyez jardinier !

À La Borde comme partout il y a du fumier mort et du fumier vivant .

La sous-jacence, c'est ça : le fumier.

Pour que les fleurs poussent, il faut travailler le terrain.

Critique du concept de Félix Guattari et Gilles Deleuze : le rhizome, que Jean Oury trouve trop en surface.

Si on plante dans le désert, en rhizome, les plantes crèvent... Il faut aller chercher l'eau très loin...

>>>>

LA SOUS-JACENCE

ça se travaille. C'est ce qui se fait dans les Constellations, au niveau du partage, des relations complémentaires

LE DÉCISOIRE,

important pour savoir de quel sous-jacence on va se servir.

Mais La sous-jacence de la cuisine n'est pas la même que celle de la bibliothèque et pourtant c'est la même atmosphère. Il ne faut pas confondre.

LE KI, LA STIMMUNG, L'OLOR, dans une collectivité

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051018.pdf

HUBERTUS TELLENBACH, *Goût et atmosphère*

En allemand, *Geschmack und Atmosphäre*. *Geschmack* signifie à la fois le goût et l'odeur : *olor*, en espagnol.

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Recherche/PLR/PLR11/Repthem1.html>

<http://www.daseinsanalyse.be/dasein.htm>

http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_703&ID_ARTICLE=RFP_703_0791

Comment ça peut exister dans une collectivité ?

MICHÈLE GENNART, article sur la *Stimmung*, travaille également sur Erwin Straus.

« La phénoménologie : son intérêt dans une conception systémique de l'homme malade »

<http://www.cerfasy.ch/>

(clic sur : « cours on line »)

« L'expérience pathique de la couleur » in Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux, n°36, 2006/1 (avec Marco Vannotti)

http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=CTF&ID_NUMPUBLIE=CTF_036&ID_ARTICLE=CTF_036_31

<http://www.daseinsanalyse.be/passage.htm>

<http://www.daseinsanalyse.be/croyanceconfiance.htm>

<http://www.amazon.fr/Trait%E9-psychoth%E9rapie-compar%E9e-Collectif/dp/2880491681>

Les schizophrènes sont écorchés vifs, ne se foutent pas de tout, hypersensibles, sans défense, sans « coefficient tampon ».

> Des crevasses dans la réalité, et le réel (Jacques Lacan), c'est l'horreur, l'impossible, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et qui se met parfois en travers (Henri Maldiney), inattendu.

> Les arrières mondes, l'étoffe même avec laquelle on doit travailler.

>>>>

Pour y avoir accès, il ne faut pas être emmerdé.

La résistance à l'Analyse institutionnelle est infiniment plus grande que la résistance dans l'Analyse.

Pris dans les habitudes de confort.

HORS TEMPS

Ce qui se passe **HORS-TEMPS** dans la psychose.

Pas de l'ordre de la temporalité ordinaire.

Pas le temps de la montre ni de la chronologie, ni même dans *aiôn*, *chronos*, *Zeit*, *Kairos*, même s'il faut en parler.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#260506

GISELA PANKOW

<http://www.psychanalyse-in-situ.fr/assoc/aiagp.html>

<http://www.psychanalyse-in-situ.fr/livres/GPankow.html>

Comme l'a bien compris Gisela Pankow, l'accès, très lentement, au temps c'est d'abord refaire toutes ces crevasses, ces débris de la personnalité — dans l'**ESPACE**.

HENRI MALDINEY

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CP_C_021_015

Ce qui est en question dans le processus même schizophrénique est au niveau du **NARCISSISME ORIGINAIRE**.

Un hors-temps, c'est pas *pris*.

Sa manifestation est de l'ordre du **RYTHME** (pas la cadence), quelque chose de très archaïque.

Sur la question de la différence entre rythme et cadence, une intervention de Jean Oury publiée dans *Chimères*, avec référence à Ludwig Klages : <http://www.revue-chimeres.org/pdf/03chi06.pdf>

La schizophrénie est comme une *disrythmie*, et la dissociation, comme une anarchie du rythme, en dehors du temps.

Comment faire avec des gens hors-temps ?

BUREAUCRATIE

Une conséquence directe de toutes les aliénations :

↳ **LE GLISSEMENT VERS LA BUREAUCRATIE**

La révolution foutue d'avance par la bureaucratie. (Sujet à reprendre)
Prise de pouvoir par la bureaucratie. C'est pas original, c'est un mouvement permanent. Qui remplace l'État.

Cf. la séance de septembre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/IO0607/IO_060920.pdf

ROSA LUXEMBOURG
VICTOR SERGE

HANNA ARENDT

<http://www.unil.ch/ihes/page16270.html>
http://www.unil.ch/webdav/site/ihes/shared/bibliotheque_virtuelle/arendt.pdf

KARL MARX

Dès 1844, il y a des descriptions de la bureaucratie.

AUTEUR (?), *L'origine de la pensée bourgeoise*

Tout cela est très important et il faudra en reparler.
Même dans un système comme le club on voit réapparaître des choses qui concernent cette question.
Si on ne fait pas attention des clivages peuvent se rétablir.

Le danger permanent est le cloisonnement, ou ce dont parlait **JEAN-PAUL SARTRE** (*in Critique de la raison dialectique*) : différence entre le « pratico-inerte » et le « processus dialectique ».

↳ **LE TIERS RÉGULATEUR DANS LES GROUPES**

Tout ça remue à quel niveau ?

Quelle prise sur le « semblant » ?

JACQUES LACAN, *D'un Discours qui ne serait pas du semblant*

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semblan/semblan1.htm>

Se servir de Lacan et en particulier des *Quatre discours*

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/4discour.htm>

Le discours, il faut que ça passe sans arrêt...

Dans ce tourniquet permanent, seule façon qu'il y ait du sens (*Sinn* et non *Bedeutung*), et ça permet qu'il y ait du lien.

GABRIEL TARDE, *Le lien social*

http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/tarde_gabriel_photo/tarde_gabriel_photo.html
<http://champpenal.revues.org/document291.html>
<http://champpenal.revues.org/document280.html>
<http://multitudes.samizdat.net/Tarde-une-nouvelle-monadologie.html>

TRANSFERT

Si le semblant c'est l'agent du discours, si c'est en rapport avec le discours inconscient, c'est quelque chose qui peut s'articuler avec le concept du transfert, concept de base.

GEORGES BATAILLE

Le concept, mot d'ordre politique, en rapport direct, fondamental.
On peut sentir dans une structure collective s'il y a ou non du transfert.

Ce n'est pas de l'ordre du *mode d'emploi*.
Comment parler du transfert dans les systèmes de collectivités ?

JACQUES LACAN, Séminaire *Le Transfert*

Le transfert dans sa **DISPARITÉ SUBJECTIVE**, ce n'est pas une réciprocité (don, contre-don) mais il y a du *semblant*.

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/transfert.doc>

SIGMUND FREUD

Tout ce qu'on fabrique dans l'existence est de l'ordre du désir conscient (scandale logique)

Le terme allemand employé par Freud (*Unbewusste*) signifie plutôt *insu* et non *inconscient*

L'essence du transfert, dit Lacan, c'est le désir. Le désirant, c'est l'analyste. Le désiré, c'est l'analysant, le « chevalier de la demande ».

Séance du 19 avril 2006, p.1

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

Les **INVESTISSEMENT MULTI-RÉFÉRENTIELS**, ce qui compte : un chat, un arbre, un lieu.

[...]

C'est parfois un malade qui prévient...

Une certaine disponibilité,

LE FANTASME

[...]

Avec les schizophrènes, une relation oblique, pas un face à face, direct.

Regarder en biais, vision périphérique.

Dans quel fantasme est-on soi-même pour accueillir...

LES NŒUDS BORROMÉENS

On travaille au niveau du Réel, Symbolique, Imaginaire

On fait des nœuds, la science des nœuds...

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/26-TT/1.21111978.htm

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/24-INSU/INSU18011977.htm

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 2 décembre 2006.

Mercredi 15 novembre 2006

Après les annonces,

Jean Oury reprend ce qui s'est passé dans les dernières semaines. Beaucoup de déplacements, beaucoup de rencontres, réunions, journées, etc... La Chesnaie Dijon, Sainte-Anne, Bruxelles, 'Psy-propos' à Blois, 'Euro-psy' à Paris, Marseille où il retrouve **Salomon RESNIK** qui vient de publier *Biographie de l'inconscient* :
<http://www.dunod.com/pages/ouvrages/ficheouvrage.asp?id=50527>

La mort de Jean Clavreul

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=cmelman081106
<http://www.oedipe.org/index.php/interview/sedat>

Jean Oury lit un extrait d'un article de Jean Clavreul, « La psychanalyse contre l'institution » :

« Inutile d'accuser tel ou tel d'être un mauvais berger (à propos de l'A.P.I, l'École freudienne, etc...). Ce serait se poser en bon berger. Mais interrogeons plutôt cette passion à se faire mouton qui nous fait nous demander parfois, si nous n'en restons pas à la théorie des pouvoirs qui, depuis Hérodote jusqu'à nos jours, fait caractériser l'homme comme étant un bipède voué à vivre en troupeau. Il y a une jouissance c'est vrai à dire de l'homme que sa pensée, qu'il croit libre, est soumise en fait à la volonté de Dieu ou qu'elle est dépendante du matérialisme historique ou bien qu'elle est le jouet des signifiants. Mais si la psychanalyse c'est seulement cela ça ne vaut pas la peine d'effectuer la (?) du sujet à la nouvelle idéologie. (?)...à tout autre chose, c'est à la subversion du sujet que nous devons nous tenir. Sur le fonctionnement social un fait historique est à retenir, dont les effets ne sont toujours pas épuisés. Au III^e siècle avant notre ère, le grand empereur de Chine a établi un système de lois extrêmement puissant qui présente l'intérêt de ne s'appuyer sur aucune idéologie. Au contraire les intellectuels de l'époque, les Confucianistes, ont été massacrés systématiquement et le système a très bien fonctionné, sans aucun support idéologique, il a réussi à faire l'unité de la Chine. Les sinologues appellent ce système le légisme parce

qu'il ne fonctionnait avec rien d'autre que le principe de la loi pour la loi, le règlement pour le règlement. Il a abouti à la construction fabuleuse de la grande muraille, l'enclos dans lequel allait régner la perfection. Détail bien significatif, le grand empereur à la fin de sa vie s'entourait d'automates, considérant l'automate comme un idéal, celui sur lequel on peut toujours compter. »
(...)

Il nous reste à vous dire, même si cela peut vous paraître paradoxal après ce que je viens de dire, que je respecte profondément les institutions. Du reste, il n'y a pas de psychanalyse possible sans l'institution de quelque chose qu'est le cadre, le lieu, le rythme des séances, l'acceptation par le psychanalyste de prendre en charge le transfert, mais il doit savoir prendre la mesure de ce qui est institué ainsi. Sujet supposé savoir ? Il doit s'assumer mais en sachant qu'il n'en est que l'homme de paille. Le savoir supposé, c'est celui du sujet de l'inconscient, de son patient et c'est celui-ci dont il faut assurer la sauvegarde »

Pour écouter (avec un casque, son faible) la lecture faite par Jean Oury
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO_Clavreul03.mp3

*

« D'autre part... Je suis censé parler de l'analyse institutionnelle ? »

Sa manière d'introduire la question va être ce soir, marquée par l'article qu'on lui a demandé d'écrire pour un numéro spécial de la revue *L'Évolution psychiatrique* sur « le retour à la clinique ».

<http://www.elsevier.fr/html/detrevue.cfm?code=EP>

Poser le problème : de l'utilité de parler de l'Analyse institutionnelle dans ce cadre épistémologique du retour à la clinique.

1

[Pour toute cette première partie voir les deux séances précédentes qui développent tous les éléments]

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_060920.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

Insister sur ce qui a déjà été dit : parler de *Psychothérapie institutionnelle*, c'est du « bidon » si en même temps on ne parle pas d'*Analyse institutionnelle*.

SOIGNER L'HÔPITAL

Pour rester fidèle à la *bande* de Saint-Alban

- L'ambiance, les entours, la façon d'être, le *comment* plus que le *quoi*
- Penser au *comment*, même quand on va engager un processus diagnostique (pas une étiquette)
- En changeant simplement une façon de parler ... non pas guérir, mais...
- Comment avoir une prise sur le *comment* plus que sur le *quoi*
- Comment organiser les choses autour du patient, le prendre...
- Comment responsabiliser l'autre pour le rendre à un niveau de **PARLÊTRE (JACQUES LACAN)**
- Condamné au langage : qu'on se serve de ce même pourquoi il est condamné, comme parlêtre.

La musique de paroles

Dans le *comment*, situer une réflexion : Axer sur une réflexion autour de l'aliénation sociale (« ouais, ouais » disait **TOSQUELLES**, mais pas uniquement)

LES ÉTATS PATHOLOGIQUES RÉACTIONNELS

JUAN LOPEZ-IBOR et *La reaccion cristalizada* (Cf. les séances précédentes)

ABORD MULTIDIMENSIONNEL

On ne prend pas en charge quelqu'un seulement en tant que *vivant* mais en tant que *existant*.

L'EXISTANT C'EST UN PARLÊTRE, TISSÉ DE LANGAGE QUI EST UNE STRUCTURE

2

Il faut quand même soigner le support vivant de l'existant.

Si on ne fait pas la distinction entre le vivant et l'existant, sans le savoir, on est complice de la **BIOPOLITIQUE**

WALTER BENJAMIN → **HANNAH ARENDT** → **MICHEL FOUCAULT** → **GIORGIO AGAMBEN**,

« LA VIE NUE »

Un entretien avec Giorgio Agamben

<http://www.vacarme.eu.org/article255.html>

Article sur *L'État d'exception, Homo sacer*, Giorgio Agamben

<http://www.erudit.org/revue/ps/2004/v23/n1/009513ar.html>

Critique du *Moyens sans fins. Notes sur la politique*, Giorgio Agamben

<http://www.nettime.org/Lists-Archives/nettime-fr-0210/msg00003.html>

Sur le concept de *biopolitique* chez Michel Foucault

<http://multitudes.samizdat.net/Du-biopouvoir-a-la-biopolitique.html>

Hannah Arendt

<http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Arendt>

Walter Benjamin

<http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Benjamin>

La biopolitique avec les schémas bureaucratique-industriels, on sait où ça mène...

[...]

Enfermer quelqu'un dans une cellule, pas la même chose que le laisser se balader et lui donner des responsabilités, emmerder les autres ... qu'il y ait des conflits, car sans conflits il n'y a pas de vie du tout !

« Là où il n'y a pas de conflits, c'est le cimetière »

On ne crée pas des conflits exprès, bien sûr.

Mais comme il faut soi-disant éviter les conflits, il y a des endroits où on attache les gens.

CATHERINE HERSZBERG *Fresnes, histoire de fous*

http://forums.nouvelobs.com/795/Catherine_Herszberg.html

http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/10/13/2006_10_fresnes_histoire/

L'ergothérapie, inventée pour occuper les malades, peut virer à une exploitation (fabrique de produits à bas prix)

<http://www.daseinsanalyse.be/initiation.html>

LES COMITÉS HOSPITALIERS

Proposition de **TOSQUELLES** (juillet 1953) d'obtenir légalement la mise en place des **COMITÉS HOSPITALIERS**, structure juridique (loi de 1901) qui fait l'articulation entre les clubs thérapeutiques et l'agencement de l'état-blissement.

C'est le comité qui gère ce qui est produit dans les ateliers.

Façon d'intervenir sur les syndromes réactionnels en changeant les conditions (responsabilisation des patients, ...)

Mise en place de structures matérielles complexes.

Une base économique-existentielle.

Entre la vie et la complexité des relations qui font partie de l'existence :

- ne pas oublier cet aspect à développer avec beaucoup de monographies
- idem à l'école (même logique) supprimer l'estrade, petits groupes, responsabiliser les gens, etc...

L'ambiance est « matérielle » — un support qui n'est pas abstrait — des contrats, des interrelations, un certain coefficient de liberté.

LIBERTÉ DE CIRCULATION

Ça ne veut pas dire : pas d'interventions.

Mais ça demande tout un mouvement dans les *entours*.

Le pensionnaire, ancien marin. Le petit groupe qui le fait raconter ses périples sur les mers. L'historial de sa propre histoire.

[...]

Pouvoir ne pas se gêner...

Appliquer la phénoménologie (« réduction phénoménologique transcendante ») pour arriver à mettre entre parenthèses tout ce qui vous emmerde lorsque l'on rencontre quelqu'un, qui arrive avec tous ses problèmes, en toute sincérité.

Pour en arriver à l'aboutissement de la réduction...

Si on ne fait pas ce travail (la *réduction*...), l'autre le sentira...

En arriver à :

QU'EST-CE QUE JE FOUS LÀ ?

- **ÊTRE DANS LA MÊME PAYSAGE : ERWIN STRAUSS, HENRI MALDINEY**

http://www.remue.net/article.php3?id_article=468

<http://www.daseinsanalyse.be/doc/Soutenance.doc>

<http://www.daseinsanalyse.be/approche.html>

séance du 15 mars 2006, p. 3

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/IO_060315.pdf

- **EUGÈNE MINKOWSKI**, « L'horizonné », in *Le temps vécu*, PUF

Une intervention de Jean Oury, « Alors, la vie quotidienne ? »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm

(Il faudra copier l'adresse dans le navigateur)

Un compte-rendu de Jacques Lacan en 1935

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1935-00-00b.doc>


Biographie d'Eugène Minkowski

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/MINKOWSKI.htm>

Compte-rendus d'un colloque sur « Le contact »

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

Ne pas se prendre pour son statut

-  **STATUT, RÔLE, FONCTION** : distinction à faire en permanence

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

L'ORISTIQUE

Tenir compte du *comment* (comment on parle, la façon de dire), ce qui n'est pas mesurable.

NICOLAÏ S. TROUBETZKOY, in *Principes de phonologie*, L'oristique, la science des démarcatifs, les tons, les inflexions...

<http://www.klincksieck.com/nouv/01-05/page978225203497.html>
http://ctf.ens-lsh.fr/notices/n_fiche.asp?num=38

Comment pouvoir tenir compte de ça, ne pas écraser ce qui peut paraître essentiel.

LES EFFETS PATHOPLASTIQUES

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

Lopez-Ibor en parle un peu. Repris par Maldiney.

Jean Oury a trouvé le terme « pathoplastie », principalement chez un psychiatre allemand, **ARTHUR KRONFELD** et chez **BIRNBAUM**, psychiatre phénoménologue qui différenciait pathogénie et **PATHOPLASTIE**.

Littéralement : Fabriquer de la pathologie.

Dimension plus large que les effets réactionnels et ça fait intervenir d'autres systèmes :

L'importance de l'ambiance, des « entours » (un terme dans *Le roman de la rose*)

Peut-être rapport avec le développement de la phénoménologie : Heidegger, ...

LE KI, LA STIMMUNG, L'OLOR, dans une collectivité

Cf. séance du mois d'octobre pour les références à Tellenbach, Lopez-Ibor, etc...
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

MICHÈLE GENNART, article sur la *Stimmung*, travaille également sur Erwin Strauss.

« La phénoménologie : son intérêt dans une conception systémique de l'homme malade »

<http://www.cerfasy.ch/>

(clic sur : « cours on line »)

« L'expérience pathique de la couleur » in Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratique de réseaux, n°36, 2006/1 (avec Marco Vannotti)

http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=CTF&ID_NUMPUBLIE=CTF_036&ID_ARTICLE=CTF_036_31

(clic sur « sommaire » pour avoir accès au résumé)

<http://www.daseinsanalyse.be/passage.htm>

<http://www.daseinsanalyse.be/croyanceconfiance.htm>

<http://www.amazon.fr/Trait%E9-psychoth%E9rapie-compar%E9e-Collectif/dp/2880491681>

LA LOGIQUE TRIADIQUE DE CHARLES S. PEIRCE

Développé par **MICHEL BALAT**

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=13

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=44

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=35

La **PRIMÉITÉ** ce qui ne peut pas être dit, dont on ne peut en parler que dans la **SECONDÉITÉ**, mais c'est dans la priméité qu'il y a quelque chose de l'ordre de la *Stimmung*, de l'*olor*, de la *Geschmack*, de l'atmosphère.

LA « TALITÉ »

Une certaine *qualité* d'ambiance : **CHARLES S. PIERCE** parle de « talité ».

Sur le plan phénoménologique, beaucoup de malades sensibles à l'ambiance. Des « écorchés vif », dans une dimension pas très loin de l'inaccessible, du réel (selon Lacan). Et le réel, c'est l'horreur. En général on en est protégés par sa « propre connerie », par les sentiments ; on est occupé à autre chose...

Les travaux sur Peirce d'un autre perpignanais, **ROBERT MARTY**

Sur la talité

<http://webup.univ-perp.fr/see/rch/lts/MARTY/semantic-fr-ns/talite.htm>

<http://webup.univ-perp.fr/see/rch/lts/MARTY/semantic-fr-ns/phenom.htm>

»»»»

L'Analyse institutionnelle ce n'est pas simplement le problème de l'aliénation *sociale*.

JEAN OURY, séminaire sur *L'Aliénation*

<http://www.amazon.fr/Lali%C3%A9nation-Jean-Oury/dp/2718604069>

Depuis le travail a avancé...

3

L'ALIÉNATION SOCIALE

REPRISES

Sur la notion de travail chez **KARL MARX** : le travail négatif, le travail vivant, inestimable, qu'on ne peut pas mesurer

Différence entre **ÉCONOMIE RESTREINTE** et **ÉCONOMIE GÉNÉRALE** (**GEORGES BATAILLE**)

Les commentaires de **GÉRARD GRANEL**, **GEORG LUKACS**, **JEAN HYPOLITE**, **NIELS EGEBAK**, **ERNEST MANDEL**, **MICHEL HENRY...**

séance du 19 avril 2006, p. 4
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/JO_060419.pdf
séance du 21 juin 2006, p. 2
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/JO_051116.pdf
séance du 17 mai 2006, p. 8
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/IO0506/JO_060517.pdf
<http://www.michelhenry.com/marx.htm>
<http://denis-collin.viabloga.com/news/40.shtml>

C'est dans l'économie générale que l'on travaille (psychiatrie, pédagogie)

La notion de réification, chosification.

La notion de fétiche (repris de Riccardo).

De l'emballage du chocolat au directeur qui se prend pour son 'statut' ; le système des notes à l'école.

Zéro de conduite de **JEAN VIGO**, le film de base de la psychothérapie institutionnelle :

http://pedagogie.ac-toulouse.fr/lyc-jvigo-millau/spip/article.php3?id_article=6
<http://cira.marseille.free.fr/includes/textes/bios.php?ordre=1>

Une façon de s'attaquer à cette dimension effrayante qu'est la hiérarchie.

HENRI MALDINEY, LE « **TRANSPASSIBLE** »

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Ey/maldineyfolie.htm>
http://www.remue.net/RK/22_DOCMaldiney.html
<http://www.carnetpsy.com/Archives/Colloques/Items/cp54e.htm>

Le concept difficile de « transpassible » proposé par Maldiney : ce qui permet qu'il y ait événement, possibilisation.

»»»»

Cette armature fait partie de l'analyse institutionnelle.

4

LIBERTÉ DE CIRCULATION

Qu'est-ce que ça veut dire ?

http://www.cemea.asso.fr/article.php3?id_article=2944

Pas seulement se mouvoir, se déplacer (il ne s'agit pas laisser partir un type tout seul dans les bois)... mais **CIRCULATION INTÉRIEURE** (décider, par exemple)

S'il n'y a pas de liberté dans la tête, c'est pas en marchant que ça va changer quelque chose, à moins qu'il y ait une rencontre, une *tuché* (pas *automaton*) qui va modifier l'existence, qui va faire sillon dans le réel (jamais plus comment avant)

Extrait d'un texte de Jean Oury, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre », in Chimères, *Les enjeux du sensible*, n°40, automne 2000.
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/40chi04.pdf>

« La communication ne s'établit pas au niveau de l'exactitude, ni de la vérité. L'efficace ce n'est pas l'exactitude, au sens de la technocratie obsessionnelle actuelle qui prétend rendre les choses transparentes. Mais on n'est pas en prise directe avec la vérité. On ne peut pas vivre dans la vérité : on vit dans le vraisemblable. Le vraisemblable c'est le chemin qui permet d'apercevoir quelque chose de l'ordre de la vérité, la seule chose efficace du point de vue psychothérapeutique. Cette vérité n'est donc abordable que par le biais du vraisemblable. Autrement dit, l'efficace n'est pas au niveau de la *teknè*, mais de la *phronèsis*. La *phronèsis* ce n'est pas simplement la sagesse. Gadamer traduit ce terme par le « savoir pratique ». Or le savoir pratique, c'est notre domaine et c'est par là que l'on peut accéder à ce qui est efficace, de l'ordre de la vérité. Dans le rapport à l'autre, il faut essayer de créer des moments rares mais essentiels de rencontre. La rencontre c'est quelque chose qui est, comme le dit Lacan, de l'ordre de la *tukè*, c'est-à-dire du hasard, mais d'un hasard de rencontre qui va modifier quelque chose. Cela touche le réel, fait un sillon qui ne s'effacera pas. Une rencontre c'est aussi bien rencontrer quelqu'un, qu'une ambiance, des entours, un texte, une idée. Si l'on veut être efficace, on doit favoriser quelque chose de l'ordre de la rencontre. [...] Or ce qui se joue dans le rapport à l'autre, dans la rencontre, ce n'est justement pas au niveau du dit. »

Extrait d'un séminaire de Jacques Lacan, « Tûché et automaton », séminaire XI, 1964, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Points 'Essais', p. 64-65.

« Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle, qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert — d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe.

C'est pour cela que j'ai mis au tableau quelques mots qui sont pour nous, aujourd'hui, repère de ce que nous voulons avancer.

D'abord la *tûché*, que nous avons empruntée, je vous l'ai dit la dernière fois, au vocabulaire d'Aristote en quête de sa recherche de la cause. Nous l'avons traduit *pas rencontre du réel*. Le réel est au-delà de l'*automaton*, du retour, de la venue, de l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe du plaisir. Le réel est cela qui gît toujours derrière l'*automaton*, et dont il est si évident, dans toute la recherche de Freud, que c'est là ce qui est son souci.

[...]

La relation au réel dont il s'agit dans le transfert a été exprimée par Freud dans ces termes, que rien ne peut être appréhendé *in effigie, in absentia* — et pourtant le transfert ne nous est-il pas donné comme effigie, et relation à l'absence ? Cette ambiguïté de la réalité en cause dans le transfert, nous ne pourrions arriver à la démêler qu'à partir de la fonction du réel dans la répétition.

Ce qui se répète, en effet, est toujours quelque chose qui se produit — l'expression nous dit assez son rapport à la *tûché* — *comme au hasard*. C'est à quoi, nous analystes, ne nous laissons jamais duper, par principe. Tout au moins, nous pointons toujours qu'il ne faut pas nous laisser prendre quand le sujet nous dit qu'il est arrivé quelque chose qui, ce jour-là, l'a empêché de réaliser sa volonté, soit de venir à la séance. Il n'y a pas à prendre les choses au pied de la déclaration du sujet — pour autant que ce à quoi précisément nous avons affaire, c'est à cet achoppement, à cet accroc, que nous retrouvons à chaque instant.

C'est là le mode d'appréhension par excellence qui commande le déchiffrement nouveau que nous avons donné des rapports du sujet à ce qui fait sa condition. La fonction de la *tûché*, du réel comme rencontre — la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée — s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention — celle du traumatisme. »

Sur le plan du processus analytique :

Ce qu'on appelle l'interprétation, ça n'est pas de l'ordre de l'explication mais d'une rencontre, de l'imprévu, ça touche..., de l'ordre du sens (pas signification), pas de l'exactitude, c'est de l'ordre de la vérité mais pas la vérité absolue, de la vérité entraînée dans l'existence par cette note où il y a de l'imaginaire, du vivant, qui est le vraisemblable.

Se promener dans la tête...

LES QUATRE DISCOURS

JACQUES LACAN, Séminaire *L'envers de la psychanalyse*,
<http://www.amazon.fr/Lenvers-psychanalyse-1969-1970-Jacques-Lacan/dp/2020130440>
<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXVII.php>

Lacan reprend la typologie des quatre discours.

La formule, longtemps restée sous cette forme :

« UN SIGNIFIANT REPRÉSENTE LE SUJET POUR UN AUTRE SIGNIFIANT »

Le sujet n'est pas dans la ligne du signifiant, ni dans celle du signifié. Il est simplement représenté par un autre signifiant.

Entrée de Lacan dans la logique analytique pour dire que le « sujet » n'est pas le « moi », qu'il n'est ni dans l'inconscient, ni nulle part. Pourtant, s'il n'y en a pas, il n'y aurait rien du tout.

LES SCHÈMES STRUCTURAUX DES QUATRE DISCOURS

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psyssem/4discour.htm>

Ce qui est en question dans l'existence : tout tourne autour du désir inconscient, tout en sachant que Freud n'a jamais parlé d'*inconscient* mais de *Unbewusste*, insu.

Difficultés de la traduction. En plus, les langues latines ont tendance à chosifier. En allemand, on peut faire des mots de 10 km.

L'inconscient devient alors presque une chose, une réification.

Faire tourner le discours. Pour que ça ait du sens, il faut que ça tourne. S'il n'y avait pas de discours analytique, il n'y aurait pas de discours tout court, pas de structure.

Pour qu'il puisse y avoir du sens dans la signification, il faut que ça tourne tout le temps.

Le sens, *Sinn*, pas *Bedeutung*.

Cette libre circulation du discours, c'est ce qui donne du sens et... — Lacan ajoute — du lien social.

JACQUES LACAN, *L'Étourdit*

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1972-07-14.doc>

GABRIEL TARDE, *Le Lien social*

http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/tarde_gabriel_photo/tarde_gabriel_photo.html
<http://champpenal.revues.org/document291.html>
<http://champpenal.revues.org/document280.html>
<http://multitudes.samizdat.net/Tarde-une-nouvelle-monadologie.html>

On est là pour *rétablir* quelque chose du lien social.

Importance des groupes (même pas formalisés, comme aller manger ensemble) dans un système institutionnel.
[Le médecin enfermé dans son bureau.]

Ce qui compte : ce qui passe d'un groupe à l'autre...

FRANÇOIS TOSQUELLES, « Séméiologie des groupes »¹

Un article de Pierre Delion, « Techniques institutionnelles », faisant référence à l'article de Tosquelles

http://www.psychiatrie-desalieniste.com/imprimer.php3?id_article=30#nb83

...comme le sens qui passe entre les mots, entre les lignes, selon Lacan. Cf sa formule de l'énigme.

LE SENS EST TOUJOURS ÉNIGMATIQUE, jamais fini, à l'opposé de la signification. Redonner du sens là où c'était bloqué.

Le sens, c'est l'**ENTRE**, qui n'est jamais fini. Dans l'attention à ne pas chosifier.

MARTIN BUBER, *Je et Tu*

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Martin_Buber

»»»»

LA LIBERTÉ DE CIRCULATION en corrélation **LOGIQUEMENT** avec la formalisation des **QUATRE DISCOURS** de Lacan.

L'analyse institutionnelle doit toucher à tout ça.

La place même de la case de **L'AGENT DU DISCOURS**, que Lacan désigne aussi comme place du **SEMBLANT** (fonction *inchoative* pour Jean Oury)

<http://perso.orange.fr/marxiens/phil0/4discour.htm>
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/troisiem.htm>
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semblan/semblan1.htm>

¹ **Séméiologie** ou **Sémiologie** ? on trouve sur le net les deux termes. Quel est celui utilisé par Tosquelles ?

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm

(Il faudra copier l'adresse dans le navigateur)

Et alors ? c'est quoi ?

Émergence d'une certaine fonction du signifiant qui va être là pour... c'est ni l'imaginaire, ni le réel, ni le symbolique. C'est ce qui permet qu'il puisse y avoir tout ça, qu'il puisse y avoir de la liberté de circulation, du discours, du sens...

Ce qui fait le lien social, qui tient lieu de « soi-disant » *cause*, qui implicitement entraîne quelque chose de l'ordre de l'atmosphère, de la Stimmung, du Ki, de la disposition...

GILLES DELEUZE, *Foucault*

http://www.leseditionsdeminuit.com/ff/index.php?sp=liv&livre_id=2020
http://www.lignes-de-fuite.net/article.php3?id_article=28

Jean Oury va faire glisser les arguments...

➤ **DU CÔTÉ DE LA FORME : L'ÉTABLISSEMENT** (Tosquelles, Torrubia)

L'État-blissement, dit Jean Oury. Tous les contrats économiques avec l'État, les règlements, la hiérarchie.

➤ **DU CÔTÉ DE LA DIALECTIQUE DES FORCES : LE SYSTÈME INSTITUTIONNEL**

Organisation du collectif, comme le club thérapeutique avec ses multi-strates qui permettent une liberté de circulation.

Le comité hospitalier devient une forme d'articulation entre l'établissement et le club thérapeutique, entre les formes et la dialectiques des forces.

Mais la dialectique des forces, seule, ça devient n'importe quoi (du style 'on est libre', 'on fait ce qu'on veut').

La condition : un point neutre, le *point obscur* de **MAURICE BLANCHOT**, le *zéro absolu* de la logique, qui n'est pas pris dans les forces, logiquement à l'extérieur.

Maurice Blanchot

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=35&Itemid=40>

Il ne s'agit pas d'incarner ce zéro absolu. C'est là la difficulté logique.

Pour qu'il puisse y avoir une efficacité suffisante de liberté de circulation :

C'est par le **SEMBLANT** qu'il y a possibilisation d'accéder à cette logique.

Ce qui se passe, par exemple, dans des prises en charge psychothérapeutiques :

Chez des schizophrènes qui ont des investissements partiels, multiréférentiels, même dans l'espace (le pied d'un arbre, lieu privilégié pour un patient de La Borde)

Tenir compte du transfert dissocié. Des points de transfert.

Les prises en charge peuvent se faire dans des groupes, des inter-groupes sans rien dire. Importance d'être dans plusieurs groupes.

LA FONCTION -1

Même dans des prises en charge à plusieurs, il faut en plus, dans un autre espace, ailleurs que dans un groupe avec un thérapeute, qu'il y ait un système autre, qui ne se mélange pas.

Je suis celui qui permet qu'il y ait une fonction -1 qui fasse un point de distinctivité pour le patient, qui mette en question ce qui fait la spécificité de chacun, l'inaccessible, le désir inconscient, la base même, le tissu même du transfert.

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 26 décembre 2006.

Mercredi 20 décembre 2006

Le site de La Borde a fait *peau neuve*
<http://www.cliniquedelaborde.com/>
Le site de La revue *Institutions*
<http://institutions.ifrance.com/>

« CHAQUE JOUR... C'EST CHAQUE JOUR... »

1

... « LE DOS AU MUR »

Une formulation « limite », dit Jean Oury, tout en soulignant qu'il est familier de ce genre d'usage.

Une façon d'exprimer un paradoxe : le travail quotidien (consultation,...) est fait à la fois de l'expérience accumulée mais aussi de l'expérience de la rencontre, « sans arrières » :

Si l'on attend d'être dans un cadre, dans une situation organisée, pour pouvoir réfléchir, parler : c'est un signe que l'on est déjà « à côté de la plaque ».

Jean Oury prend l'exemple de la consultation psychiatrique. Recevoir quelqu'un qu'on ne connaît pas pendant 5 minutes, un quart d'heure, plus. Au fond, de quel droit ? Ça répond à quoi ?

>>>> Une des réponses (pathologique, obsessionnelle) :

Être tout le temps dans un « état » ... aucun terme ne va être satisfaisant : disponibilité ? éveil ?

2

... ÊTRE LÀ

Malgré les « limites » liées au terme « expérience », tout de même ... les années, les lectures... Être là, avec l'expérience.

[LE DIKTAT DE LA TRANSPARENCE] : La loi du 4 mars 2002 :

http://www.sante.gouv.fr/htm/actu/31_060302.htm

Ne pas se soumettre au diktat de la transparence — « Vous avez une dépression de type... » — « Ils sont déjà assez emmerdés comme ça ...[...] ».

il faut respecter... sans être trouillard ni hypocrite...

Une chose banale, qui se renouvelle, au jour le jour...

3

...QU'EST-CE QUE JE FOUS LÀ ?

Qu'est-ce que vient faire là l'*Analyse institutionnelle* ?



LA RÉDUCTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE TRANSCENDANTE (1)

<http://www.paris8philo.com/article-3579053.html>

Par politesse, quand quelqu'un vient, il faut *être là*, « être là où il vient ! » [*rires*], mettre entre parenthèses certaines choses pour pouvoir...

4

... **ÊTRE DANS LE MÊME PAYSAGE (EXISTENTIEL)**, qui, suivant la saison, sera agreste ou tragique.

➤ **ERWIN STRAUSS, HENRI MALDINEY, VIKTOR VON WEIZSÄCKER**

5

... L'HORIZONNÉ

➤ EUGÈNE MINKOWSKI

Cf. la séance du 15 novembre 2006, p.3.
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061115.pdf

Si on n'est pas dans le *même paysage*, l'expérience ne sert à rien.
Jean Oury reprend l'histoire de la patiente qui avait des trous de mémoire et à qui le neurologue a demandé de réciter l'alphabet à l'envers !

[...]

La science objective. Quand l'histoire de la personne, le contexte, ne comptent pas.

6

... NE PAS ÊTRE GÊNÉ, NE PAS SE GÊNER

« Elle ne se gêne pas et moi non plus ! »

Elle ne se gêne pas et moi non plus : c'est ça être dans la même position.

↗ LA RÉDUCTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE TRANSCENDANTE (2)

Pour arriver à ne pas se gêner, il faut tout de même qu'il reste un minimum.

Qu'est-ce qui me permet d'avoir une position... d'être « SANS HISTOIRE », ce qui correspond à la réduction phénoménologique transcendante de mettre entre parenthèse ce qui...

Mais il ne s'agit pas de faire comme le maître de cérémonie à la fin du film de René Clair, *Entr'acte*, faisant disparaître, d'un coup de baguette magique, tous les personnages du film, y compris lui-même.

Éviter de se faire disparaître.

Pour visionner *Entr'acte*
<http://www.ubu.com/film/clair.html>

7

... LA SINGULARITÉ DE L'AUTRE

Un minimum pour qu'un bonjour soit possible : de la « haute » psychiatrie

- Tenir compte du désir inconscient inaccessible de l'autre, non pas dans son fantasme, mais...
- ... Être là dans un certain niveau d'existence

Pour se permettre ça :

Il y a plusieurs facteurs différents les uns des autres qui entrent dans une équation — à définir — qui fait qu'on peut en faire une « intégrale ».

Dans un système « institutionnel », on est pas tout seul. Ce qu'on va faire va forcément avoir des effets de rapports complémentaires, de second degré, au sens de Georges Dupréel.

➤ GEORGES DUPRÉÉL

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>
http://colloque.cs.free.fr/seance_inaugurale.htm#_ftn18
Cf. séance du 18 octobre 2006, p.3
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

Exemple de la jeune fille qui va faire du cheval

« Est-ce que c'est important que je lui dise : « Cet après-midi vous irez faire du cheval' — 'Ah, oui ! J'aime bien faire du cheval !' »

Comme une « formule transférentio-fantasmatisque » que quelqu'un à La Borde a rapproché des techniques de la pâte à modeler de Gisela Pankow dans l'approche des psychotiques qui ont des problèmes de l'image du corps.

➤ GISELA PANKOW

<http://www.psychanalyse-in-situ.fr/assoc/aiagp.html>
<http://www.erudit.org/revue/smq/1984/v9/n1/030212ar.pdf>

Jean Oury a pu se permettre d'oser lui dire qu'il avait une grande peur des chevaux.

Sur 'oser se permettre'
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constellation.html#constelpathique>

↗ LE TRANSFERT EST DE L'ORDRE DE LA DISPARITÉ SUBJECTIVE

Sans être dans la familiarité, mais selon l'expression de Jacques LACAN dans son séminaire sur le transfert (1960-1961) : Le transfert est de l'ordre de la disparité subjective.

➤ JACQUES LACAN, séminaire VIII, *Le Transfert (1960-1961)*

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impar essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

Séance du 18 janvier 2006, p. 6.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051221.pdf

Séance du 19 avril 2006, p. 1.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

Ne pas oublier le mot « **DISPARITÉ** » qui permet implicitement de respecter l'autre.

Si on est dans la « **RÉCIPROCITÉ** », de l'ordre *copain/copain*, du *don/contre-don* de l'ethnologue, ça ne marche pas.

Sur la question du don en anthropologie

http://classiques.uqac.ca/classiques/mauss_marcel/socio_et_anthropo/2_essai_sur_le_don/essai_sur_le_don.html

<http://socio-anthropologie.revues.org/document.html?id=98>

Possibilité d'être **au plus près** de l'autre, d'assumer la distance vis-à-vis de l'autre, **au pied du mur** de l'opacité de l'autre pour être dans une situation de ne pas faire le malin.

8

... RECEVOIR EN TOUTE QUIÉTUDE

- Pour recevoir en toute quiétude
- Qu'est-ce que je fous là
- Dans le même paysage
- Ne pas se gêner
- Avoir même la possibilité de se foutre en rogne, car on sait qu'il y aura d'autres rencontres, des groupes, un tissu (sinon, on n'aurait pas le droit)
- Savoir estimer la juste distance...

9

... LA SYMPATHIE

... Pour pouvoir être là où ça se passe sans pleurer ou rigoler...

- **MAX SCHELER, *Nature et formes de la sympathie***

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Max_Scheler

http://www.caute.lautre.net/article.php3?id_article=1435

Distinguer **Verstehung** (sympathie) et **Einfühlung** (empathie). On tend, actuellement, à ne parler que d'empathie.

Jean Oury, « L'aliénation »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

Une intervention intéressante pour distinguer ce qui relève de la connaissance et ce qui relève de la relation à l'autre :

http://www.cite-sciences.fr/francais/ala_cite/college/v2/html/2005_2006/conferences/intervention_325_ressources.htm

[Une parenthèse de Jean Oury sur la technique de lever le bras dans les colloques, au moment des 'discussions générales', même si on n'a rien à dire. Si j'ai bien compris, le simple fait de se mettre un peu risqué, sans avoir préparé, va nous permettre de trouver la façon de dire ce qu'on a envie de dire, alors qu'on aurait pu avoir le sentiment d'en être incapable. Donc, si on n'avait pas commencé par lever le bras...]

10

... LA VIE QUOTIDIENNE

↗ LA FÉTICHISATION DU STATUT

Mais pour pouvoir le faire il faut une certaine expérience qui ne dépend pas des diplômes. Jean Oury fait allusion à des interventions remarquables de justesse de personnes 'ASH' (Agents de service hospitaliers ?) relatant des récits au quotidien.

Celui qui avait dit que les ASH n'étaient là que pour « ramasser la poussière et les paroles ».

Ce qui est la base, dit Jean Oury, c'est de l'ordre de *l'invention* (on en est loin !).

➤ GIAMBATTISTA VICO, La notion d' « ingenium »

La Méthode des études de notre temps (1708), avec *l'introduction remarquable d'Alain Pons, spécialiste français de Vico* :

http://mcxapc.org/docs/conseilscient/0511vico_pons.pdf

http://mcxapc.org/static.php?file=vico.htm&menuID=vico#_edn1

<http://www.mcxapc.org/cahier.php?a=display&ID=301>

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Giambattista_Vico

➤➤➤ L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

- Qu'est-ce qui est nécessaire, logiquement, pour avoir un suffisant degré de liberté, pour avoir une certaine liberté d'action, de relation ; pouvoir répondre à l'autre sans avoir à se référer à une norme, un questionnaire.
- Les conditions pour que l'on puisse travailler.

La Psychothérapie institutionnelle est un mouvement, pas une chose, ce qui fait pouvoir dire que ça n'existe pas ; elle nécessite un travail énorme sur les lieux où l'on travaille (hôpital, secteur, école, famille).

- Analyser les conditions de possibilités même de pouvoir développer la PI et mettre en acte quelque chose de l'ordre de la psychanalyse, de la psychiatrie...
- Pouvoir explorer sans être bloqué, empêché par une certaine structure

- Analyser, mettre en place, trouver des équations pour s'introduire dans ce qui empêche. Bien plus que l'aliénation sociale.

↗ L'ALIÉNATION

Jean Oury a consacré un des séminaires de Sainte-Anne à l'aliénation, mais cela s'est encore complexifié depuis.

Nécessité d'une analyse permanente de l'aliénation.

Tosquelles insistait sur la résistance à l'analyse institutionnelle bien plus forte que dans une analyse « freudienne ».

Mais c'est à partir de la résistance qu'on peut avancer.

↗ LE PROCESSUS DE FÉTICHISATION

Jean Oury a beaucoup développé la question de l'aliénation, de la chosification, et de la fétichisation l'an dernier dans le séminaire sur DE L'EXPERIENCE.

On peut se reporter aux séances des mois de janvier, avril, mai, juin (il y a beaucoup de liens et d'extraits de textes dans mes prises de notes, en espérant que les liens soient toujours valables)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060118.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060621.pdf

Voir aussi des ajouts dans la séance du mois de septembre.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_060920.pdf

Jean Oury a insisté également sur l'économie capitaliste (économie restreinte) qui comprend : la production, la marchandise (y compris le travailleur), les machines, et la consommation, qui fait partie du processus de production.

Critique, d'une manière allusive, sur la façon dont **FÉLIX GUATTARI** et **GILLES DELEUZE** ont abordé le désir.

<http://home.nordnet.fr/~jpkornobis/Textes/Desir2.html>

http://ciepfc.rhapsodyk.net/article.php3?id_article=56

Jean Oury a ajouté quelques éléments sur les **MARGINALISTES**, avec le concept de l'**OPHÉLIMITÉ** (en liaison avec le concept de **DÉSIRABILITÉ**)

<http://psteger.free.fr/Pareto.htm>

>>>> L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

- Analyse des deux formes d'aliénation
- Critique de la fétichisation
- Passage de l'économie restreinte à l'économie générale
- Quelque chose de l'ordre de la **PULSION** dans l'économie générale

Sur l'usage du terme « pulsion » chez **SCHELLING**
<http://dogma.free.fr/txt/MG-SchellingOrganicite.htm>

Même chez Marx il y a presque quelque chose de l'ordre du désir.

Si on fait l'analyse du lieu même — l'état-blissement — le contrat avec l'État, avec à l'intérieur un processus d'institutionnalisation où il se passe quelque chose...

... Mais, même quand il y a des possibilités, des possibilisations...

11

... LA « POSSIBILISATION »

Un terme *Vermöglich*, lié aux trois termes de **HENRI MALDINEY** :

- « **POSSIBILISATION** », « **TRANSPASSIBLE** », « **TRANSPOSSIBLE** »

(« *möglich* » = *possible* ou *Vermöglich* ?)

Un texte de Jean Oury
http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

http://www.remue.net/RK/22_DOCMaldiney.html
http://www.remue.net/article.php?id_article=468
<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Ey/maldineyfolie.htm>

↳ **POSSIBILISATION**

pour qu'il y ait de la 'possibilisation' (rendre possible les relations, etc...) ça nécessite qu'il y ait des systèmes de logique comme le *transpossible* et le *transpassible*.

↳ **TRANSPASSIBLE**

Dans un processus schizophrénique il y a « destruction du transcendantal ». Pour qu'il puisse se passer quelque chose, il faut qu'il y ait du transpassible.

↳ **TRANSPOSSIBLE**

C'est ce qui est en question dans les processus mélancoliques.

➤ Le « **POSSIBLE KÉNOTIQUE** »

Faire le vide, comment utiliser le vide, pour rendre possible.

Ça touche aussi à des problèmes théologiques.

Cf. le texte de Jean Oury, mais aussi :

http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=SOC&ID_NUMPUBLIE=SOC_092&ID_ARTICLE=SOC_092_59
http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/notionVide.htm

>>>> L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

12

... **TENIR COMPTE DE L'AUTRE**

Mais dans un système avec des surdéterminations massives liées à l'économie restreinte, avec des classifications, des rôles, ça n'est plus possible...

Tenir compte de l'autre ça nécessite de ne pas être « emmerdé » par les statuts et autres...

Même si finalement ça marche, il y a encore d'autres facteurs qui entrent en jeu...

L'analyse même, caractérogique, fantasmagique des gens pris dans le système, qui ont un rôle dans la prise en charge thérapeutique pour mettre en place des processus d'existence.

Une ancienne proposition (non acceptée !) de Jean Oury était que dans la didactique des analystes, il faudrait passer un an dans un hôpital, choisi, pour se coltiner le quotidien comme faire la vaisselle, par exemple.

Tout ce qui se passe autour de faire la vaisselle...

13

... **L'ESPACE SOCIAL**

Jean Oury relève une description dans le livre d'Alain Buzaré, quand le rapport le plus concret, le plus fin est d'aller dans sa chambre et de faire son lit.

« **Et ça, ça n'est pas le travail de l'ASH, ça n'est pas le travail de l'infirmier, ça n'est pas le travail du psychiatre, ça n'est pas le travail du psychanalyste ! Moi, je dis : c'est un travail hautement psychanalytique ! C'est ça qui est en question et c'est magnifiquement décrit par Buzaré.... c'est banal, c'est pas une question de classe, c'est à un autre niveau. »**

ALAIN BUZARÉ, *La Psychiatrie institutionnelle, c'est la psychiatrie !*

<http://www.amazon.fr/psychoth%E9rapie-institutionnelle-cest-psychiatrie/dp/291337624X>

Dans l'aspect polydimensionnel de ce qui en question dans la vie quotidienne, il s'agit d'avoir la possibilité de ce genre d'« entrée » : qu'est-ce qui touche l'autre le plus ?

... Une autre histoire... à propos du malade schizophrène qu'il voyait 5 minutes tous les jours à 16 heures pendant des années, pour introduire à...

14

... L'ENNUI

... Au cours de ces 5 minutes ils ne se disaient rien la plupart du temps... un ennui !

Mais il faut savoir s'ennuyer : une vertu !

Partager l'ennui.

Pour échapper à l'ennui, Jean Oury a décidé un jour de lui dire :

« Je vais vous raser ». Cela a été une « erreur technique extraordinaire ! Il fallait pas le raser ! J'étais là pour partager l'ennui. »

Mais accepter l'ennui cela demande de ne pas avoir une structure sur le dos qui ne va pas supporter l'ennui, synonyme de non-travail (c'est moi qui interprète les propos de JO).

La *respiration profonde* de l'analyste entendue par l'analysant...

[Quelles associations pour passer à la...]

15

... LA LINGUISTIQUE

Quels rapports entre la lingerie, la pharmacie, la cuisine ... la vide quotidienne, l'accueil, les réparations... les « ouvriers » ! De quoi ça fait partie tout ça ? De l'entretien économique ? Du traitement ?

Les produits des ouvriers à Saint-Alban (tenus par des religieuses) qui étaient vendus dans les marchés du coin. La Congrégation ne pouvait pas voir forcément d'un très bon œil la mise en place d'un club !

Traiter l'hôpital, c'est aussi éviter que le travail des malades soit récupéré et de les intégrer dans des systèmes d'ouvertures différentes.

HERMANN SIMON : Il faut soigner l'hôpital

<http://centreguenouvry.free.fr/psychinst1.htm>

Tout ça fait partie du travail d'analyse *concrète* institutionnelle.

Mais à l'arrière-plan, comment ça se justifie théoriquement ?

« Je saute plein de trucs pour en arriver... À quoi a-t-on affaire ? De quoi s'agit-il ? »

>>>> L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

↗ LES STRUCTURES INCONSCIENTES

Pour éviter la « chosification », quand Lacan dit que l'inconscient ça n'existe pas : ça *ek-siste*.

Freud n'a jamais parlé d'inconscient mais de **UNBEWUSSTE** (*wissen* = savoir), *insu*. (Cf. Lacan)

JACQUES LACAN

« L'une-bévue » de Lacan

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/24-INSU/INSU11011977.htm

Écouter l'une-bévue

http://ubu.wfmu.org/sound/lacan_jacques/Lacan-Jacques_Seminaire-XXIV-Linsu_14-decembre-1976.mp3

Les difficultés de traduction

<http://www.khristophoros.net/index.html>

Une traduction commentée de *Die Verneinung* de Freud

<http://www.khristophoros.net/verneinung.html>

<http://traduirefreud.populus.ch/>

↗ TENIR COMPTE DE L'ALIÉNATION SOCIALE MAIS PAS SEULEMENT

Pour traiter sérieusement, il faut aussi tenir compte d'un tas de choses : de la structure des fantasmes du cuisinier, de la lingère, du psychiatre,... et il faut savoir à quel niveau cela se situe logiquement (quand on s'occupe de gens qui ont des difficultés d'existence).

C'est une inférence, une **HYPOTHÈSE ABDUCTIVE**.

MICHEL BALAT, « Assumer l'abduction »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=9

JEAN OURY, « Rencontre et inférences abductives »

<http://delorycd.club.fr/delorycd/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte12.htm>

On pourra toujours prendre une autre voie si on s'aperçoit que ça ne vas pas.

C'est le fameux « **DROIT À LA CONNERIE** », mais il faut prendre le risque :

ROGER GENTIS, « Le droit à la connerie »

<http://delorycd.club.fr/delorycd/Auteurs/GENTIS%20roger/Textes/texte5.htm>

CE QUI EST EN QUESTION DANS L'EXISTENCE SCHIZOPHRÉNIQUE

Mettre en question, en particulier, l'existence schizophrénique, mais après, pouvoir généraliser sur d'autres structures (une classe « Freinet », pourquoi pas)

- **LE TROUBLE FONDAMENTAL DU « PROCESSUS » SCHIZOPHRÉNIQUE (≠ DE « DÉVELOPPEMENT ») EST AU NIVEAU DU NARCISSISME ORIGINAIRE**

Différence entre **narcissisme primaire** (qui, selon **JACQUES SCHOTTE**, comporte le narcissisme **ORIGINAIRE** et le narcissisme **SPÉCULAIRE**), **narcissisme secondaire** et **auto-érotisme** (pas très bien distingué par Freud)

JEAN OURY, « Suite de la discussion avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion

http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

Extrait de cet article :

« Quand Freud parle du « moi », ce n'est pas le moi spéculaire. Relisez « Abrégé de psychanalyse », un texte magnifique, un de ses derniers textes : il parle du moi. Il s'agit de quelque chose de très proche du narcissisme originaire. Et comment peut-on avoir accès au narcissisme originaire ? Le Contact, Szondi, Schotte, le vecteur C, etc. Et quoi encore ? Je me suis dit que le visage, le regard, donne accès au narcissisme originaire, et que c'est de l'ordre du contact. Quand Lacan parle du « stade du miroir », il parle en même temps de la reconnaissance. C'est plutôt la « me-connaissance » : c'est se méconnaître que de se reconnaître dans le miroir, c'est une folie, une première aliénation : « C'est moi ! » Encore ne faut-il pas se regarder trop longtemps ! Le fait même de se voir, qui ne peut se faire que s'il y a déjà une maturation neurologique, un minimum de comportement catégoriel avec distinction

figure-fond, ne peut pas être confondu avec le processus de reconnaissance.

- **LE NARCISSISME ORIGINAIRE : CE QUI EN QUESTION DANS L'EXISTENCE, DANS LA DÉLIMITATION, DANS LE CORPS.**

Jean Oury nous lit un extrait du discours de Rome (novembre 1974) de Jacques Lacan :

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_061220_JL.mov

JACQUES LACAN, *extrait du discours de Rome (« La troisième ») dans lequel Jean Oury a puisé les quelques phrases qu'il nous a lues :*

« Lalangue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est fait de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du "a", est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent. »

JACQUES LACAN, « La troisième », *discours de Rome, novembre 1974*

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycha/psysem/troisiem.htm>

Écouter Le début de « La troisième »

<http://joyce1963.free.fr/lacan8.mp3>

➤ **INCARNATION, PREMIÈRE IDENTIFICATION, IDENTIFICATION PRIMORDIALE, INCORPORATION, FABRIQUE DU CORPS**

Ce qui est en question dans le processus schizophrénique, c'est quelque chose de l'ordre d'une difficulté d'incarnation (**GISELA PANKOW**) de première identification, identification primordiale, l'incorporation dont parle **FREUD** — la fabrique du corps.

Comme si, dans la dissociation, il y avait un défaut profond de fabrique du corps, mais ce n'est pas le corps visible (d'où la distinction d'avec le narcissisme spéculaire) mais celui qui correspond au terme de Merleau-Ponty : **LA CHAIR**.

MAURICE MERLEAU-PONTY, la notion de « chair »

<http://www.philagora.net/philo-fac/ponty.htm>

<http://www.mollat.com/conferences/jean-yves-mercury-1188.html>

Cela relève d'une première démarche, ni symbolique ni réelle.

C'est là-dessus qu'apparaît le « **PRINCIPE PATERNEL** », inauguré par Freud, repris par Lacan, d'une façon plus souple que ce qui en a été dit : *Les noms du père*.

JACQUES LACAN, « Les noms du père », séance du 20 novembre 1963

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/nondup/nomsdup.htm>

Une avancée importante de Lacan (70-71), pour éviter une récupération par les linguistes (« je ne fais pas de la linguistique mais de la linguisterie) est d'arriver à dire que ce qui est en question c'est bien plus inaccessible et va être la base tout ce qui relève de l'existence : **LALANGUE**

JACQUES LACAN, sur *Lalangue*

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/vincenne.htm>

<http://www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/non-psychanalyse/nonpsy-linguistique.htm>

➤ **L'EXISTENCE : AU NIVEAU D'UNE CERTAINE MISE EN FORME**

L'existence étant de l'ordre de quelque chose qui se manifeste par une certaine mise en forme.

Jean Oury va reprendre une discussion qu'il a eu à Beaubourg en 1988 avec Henri Maldiney pour relier deux notions :

RYTHME — MISE EN FORME (GESTALTUNG)

Mais dans plusieurs de ses textes on retrouve la question :

« Processus de création et psychiatrie », Revue Chimères n°3, automne 1987
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/03chi06.pdf>

« Liberté de circulation et espace du dire »

<http://delorycd.club.fr/delorycd/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte11.htm>

➔ Dans la schizophrénie, il y aurait une sorte **DYSRYTHMIE** et donc défaut de la mise en forme.

Références à :

ÉMILE BENVENISTE, « La notion de rythme », in *Problèmes de linguistique générale* 1, Gallimard

(C'est moi qui ajoute la référence à ce texte)

HENRI MALDINEY, « L'esthétique des rythmes », in *Regard, parole, espace*
Disponible sur le site de Michel Balat

<http://michel-balat.ifrance.com/invmald1.doc>

http://formes-symboliques.org/article.php3?id_article=194

HANZ PRINZHORN, la « Gestaltung »

<http://www.art-memoires.com/lmter/14345/43vlecritchifr.htm>

(Dans la langue ordinaire, on confond *Gestalt* (forme) et Gestaltung (mise en forme)).

➔ Un défaut profond de la mise en forme empêche de **SE DÉLIMITER**.

➤ **AU NIVEAU DE L'ÉMERGENCE**

Ce qui est en question dans tout ça, quelque chose de bien plus basal : une sorte d'émergence de l'existence.

Dans le processus schizophrénique, il n'y a pas d'accès possible à quelque chose de l'ordre d'une délimitation, une sorte d'accident de ce qu'on pourrait appeler une certaine **forme d'ÉMERGENCE de l'existence**.

Référence à **MARTIN HEIDEGGER**

Conférence du 31 janvier 1962, « Zeit und Sein », *Temps et être*
[http://agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Temps-Lhorizon temporel dapres Kant et Heidegger par Josette Lanteigne](http://agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Temps-Lhorizon_temporel_dapres_Kant_et_Heidegger_par_Josette_Lanteigne)

« La rose est sans pourquoi », Commentaire d'Angelus Silesius, in *Le Principe de raison*

<http://www.filainfo.bem-vindo.net/vocabulario/index.php?a=term&d=1&q=Angelus+Silesius>

➤ **AU NIVEAU DE L' UNVERBORGENHEIT : DÉCLOSION, APPARAÎTRE DU RETRAIT**

On est dans une **logique poétique**.

L'ÉLAN RETENU de l'herbe, **FRANCIS PONGE**, dans *La Fabrique du pré*
<http://www.passado.be/public/scriboire/les-traces-des-passages/automne-2002-fabrique-sentiers-de-la-creation.cfm>

Des mots de **JEAN OURY**

Le séminaire de Sainte-Anne, septembre 1986

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors,%20la%20vie%20quotidienne.htm

Le séminaire de La Borde du 21 avril 1990 : Le site de l'émergence

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n7/le%20site%20de%20l'emergence.htm

Processus de création et psychiatrie

<http://www.revue-chimeres.org/pdf/03chi06.pdf>

➤ **AU NIVEAU DU TEMPS**

La schizophrénie est un trouble au niveau de la dimension du temps, jaillissant, la dimension de durée, la dimension de l'**AIÏON**, où il n'y a pas de **CHRONOTHÈSE**, c'est-à-dire non contrôlé par toutes les formes de temporalité, en particulier par **KAIROS**. Non délimité.

Cf. la séance du mai 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf

J'ai essayé, pour mon propre compte (l'image-mouvement, le cinéma), de commencer à travailler un peu la question. Si cela intéresse certains :

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#260506

➤ **La schizophrénie serait donc comme un trouble profond de l'élan retenu : quelque chose de banal, en somme.**

 **RETOUR A LA PHÉNOMÉNOLOGIE**

J. ZUTT, « LE CORPS EN APPARITION »

http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_069&ID_ARTICLE=VST_069_0029

Danielle Roulot, « secondité pure et univers schizophrénique

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/secconditepureetschi.htm

http://www.balat.fr/article.php?id_article=73

Avec la forme de l'apparition du corps, de l'émergence, on arrive à ? (inaudible)

➤ **LES LIMITES DU CORPS**

Un trouble profond à ce niveau là, ça a une relation avec ce qu'il en est de ce qu'on appelle, les limites — les limites du corps — et qu'il ne faut surtout pas chosifier.

Les limites, ça devient un problème mathématique : la **LOGIQUE DES TREILLIS**, avec problème des limites et des bornes.

En attendant plus de précisions, voici ce que j'ai trouvé :

ROBERT MARTY, « le vrai treillis de la classe des signes »

<http://robert.marty.perso.cegetel.net/semiotique/vrai-treillis.htm>

L'expression « ne pas dépasser les bornes ». Mais la limite, c'est inatteignable.

➤ Sur le plan existentiel, le schizophrène a des difficultés de limites du corps, de l'élan retenu et de la forme même de l'existence à tel point qu'il n'arrive jamais à ce que Lacan...

JACQUES LACAN, « Y A D'UN »

« Y a d'un » : justement, chez le schizophrène, il n'y a pas d'Un, sauf par moments (la fille quand elle fait du cheval, pendant une heure).

Le Un ne tient pas. La non-limitation.

JACQUES LACAN, « Ou pire », 17 mai 1972

« Il n'y a d'autre existence de l'UN que l'existence mathématique »

<http://www.lutecium.org/pro.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psycha/psysem/oupire10.htm>

JACQUES LACAN, LA TYPOLOGIE DES QUATRE DISCOURS

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/4discour.htm>

L'objet (a)

« ... à le briser ce objet, ces morceaux, sont identifiables corporellement comme éclats du corps identifiés »

« Quand tous ces discours-là ne peuvent être élaborés que pas une réflexion métapsychologique sur le processus analytique : en mettant à la place même de l'agent du discours – ce que j'appelle la fonction inchoative du discours – l'objet (a), c'est-à-dire le désir. »

C'est à partir de la problématique du **DÉSIR** qu'il y a constitution même du discours et que ça n'a d'efficacité que si ça circule tout le temps.

« Si ça s'arrête de tourner, c'est la fin des haricots »...

Pour qu'il y ait du sens, et le sens ça n'en finit pas, il faut qu'il y ait du **MOUVEMENT**.

Dans la dissociation schizophrénique, l'objet (a) est brisé en morceaux, éclaté.

Bouts de corps...

Ça ne fonctionne pas. Vécu de façon atroce...

JACQUES LACAN, Le « **SEMBLANT** »

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semblan/semblan1.htm>

<http://litterature.free.fr/matriciel.htm>

<http://www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/jouissance/joui-semblant.htm>

Ces bouts de corps, c'est ça que Lacan appelle *Le Semblant*

➔ **Ce qui est touché dans la schizophrénie : trouble profond du Semblant.**

Et pour faire de l'analyse institutionnelle, il faudrait voir le statut du semblant dans l'établissement...

Fin, au mois prochain...

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_061220_appl.mov

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 1^{er} février 2007. version 2 modifiée le 3 février 07.

Mercredi 17 janvier 2007

Ce mercredi Jean Oury a remplacé Jean Ayme par **Jacques SCHOTTE** !

Écouter

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_070117_Schotte.mov

Jacques Schotte est à Paris pour intervenir dans la formation du D.U. de P.I.

Les deux diplômés de Psychothérapie institutionnelle

➤ à Lille

<http://w3med.univ-lille2.fr/format/du/psycho-institut.htm>

➤ à Paris

<http://www.univ-paris7.fr/formation/MentionDIP.php?ND=12>

autour de Jacques Schotte

◆ Jean Oury nous racontera sa première rencontre avec Jacques Schotte, en 1958, au cours d'une réunion de la Société française de psychanalyse (après la scission de 1953, après la première journée de Rome)

« Un type qui parlait des traductions de Freud »

En particulier, le terme de « frustration » : « Versagung »

Freud n'a jamais parlé de frustration.

◆ VERSAGUNG

➤ *Sagung* ⇒ sagen ⇒ le **DICT**

➤ *Ver* = traverser, épuiser

L'association 'libre', c'est parler pour épuiser quelque chose, non pas un discours mais le **DICT**, traverser pour arriver à un point, le silence, et c'est là peut-être que ça fera sens.

Distinction entre un bla-bla de significations, d'explications et
« Raconte, raconte, quand tu seras fatigué, c'est là que ça commence... dans le silence »

Le silence, la chose la plus difficile à atteindre...

« Y a le silence ! » (Jean Oury à six ans)...Un événement d'entendre le silence

Sur ce fond d'expérience infantile, JO entend Jacques Schotte...

*Une association personnelle avec le silence chez l'acteur ;
une initiation avec Laura Betti¹*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/images/video/eld_marilyn.mp4

Le processus analytique doit se poursuivre dans la *Versagung*

Cf. la séance du 17 mai 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf

◆ FREUD ÉCRIVAIN

La précision de l'écriture de Freud

Jacques SCHOTTE, « INTRODUCTION À LA LECTURE DE **FREUD ÉCRIVAIN** »

Article paru dans le n°5 de la revue *La Psychanalyse* de la SFP. (il était le 'référént majeur' pour toutes les questions de traduction).

Sommaires de huit numéros de la revue *La Psychanalyse*

<http://www.elistas.net/lista/epsfros/archivo/indice/100/msg/175/>

¹ Attention : il faut la dernière version (gratuite) de QuickTime :

Pour Mac : <http://www.apple.com/fr/quicktime/mac.html>

Pour PC : <http://www.apple.com/fr/quicktime/download/win.html>

Discussions au moment de la traduction *Pour introduire le narcissisme*, 1914 par Jean Laplanche.

IDEAL ICH — LE MOI IDÉAL

ICH IDEAL — IDÉAL DU MOI

Importance pour mettre en valeur la distinction entre le symbolique et l'imaginaire

IDEAL ICH — LE MOI IDÉAL — IMAGINAIRE

ICH IDEAL — IDÉAL DU MOI — SYMBOLIQUE

WALTER MUSCHG, FREUD ÉCRIVAIN

L'étude a paru dans le n°5 de la revue La Psychanalyse, accompagnée du texte de Jacques Schotte.

Elle est rééditée au Puf dans un ouvrage collectif,

Freud. Jugements et témoignages

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=024760

« Freud et le langage », Cerisy, septembre 2007

<http://www.ccic-cerisy.asso.fr/freud07.html>

◆ L'ANTHROPOPSYCHIATRIE

Les séminaires de Jacques Schotte ne sont pas publiés. Importance de son travail pour comprendre la logique du « Szondi ».

JACQUES SCHOTTE

Revue L'information psychiatrique, Penser la psychiatrie avec Jacques Schotte, n°6, juin 1999.

http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/ev/info_psy_schotte.htm

Psychiatrie et existence, décade de Cerisy, septembre 1989. *Textes réunis par Pierre Fédida et Jacques Schotte*

<http://www.lekti-ecriture.com/editeurs/Psychiatrie-et-existence.html>

Szondi avec Freud, sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle, *éditions De Boeck, 1990. Un ouvrage de Jacques Schotte.*

http://universite.deboeck.com/auteur/?fa=ShowAuthor&Person_ID=509

Un numéro spécial de la revue *Institutions* sur **VIKTOR VON WEIZSÄCKER** où l'on retrouve un article de Jacques Schotte.

<http://www.oedipe.org/fr/revues/institutions>

➔ UNE VISITE DE JACQUES SCHOTTE À LA BORDE EN JANVIER 1971

Jean Oury se souvient de discussions :

- Autour d'un philosophe, Daize (?), qui n'a jamais écrit, qui a introduit une logique triadique qui a joué un rôle dans l'élaboration critique de Szondi.
- Sur le narcissisme

Selon Jacques Schotte, dans le **NARCISSISME PRIMAIRE**, il faut distinguer le narcissisme **ORIGINAIRE** et le narcissisme **SPÉCULAIRE**.

Cf. Jean Oury, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

Un événement sur le plan métapsychologique, sur le plan très concret et sur le plan de l'analyse institutionnelle.

➔ UNE RENCONTRE À KNOKKE-LE-ZOUTE

Un enthousiasme extraordinaire à propos des vecteurs de Szondi : les **CIRCUITS PULSIONNELS**.

Lire suivant la logique triadique de Daize (?), très important.

<http://www.szondiforum.org/t507.htm>

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_019&ID_ARTICLE=CPC_019_0067

➔ LES STAGES DE CERISY

Compte-rendu des Rencontres de 1955 avec Heidegger. Description de Jacques Schotte.

Maurice de Gandillac, *Un siècle traversé*. Son rôle dans l'organisation des Rencontres de Cerisy.

<http://www.fabula.org/actualites/article14166.php>

http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/fabriquenew/fiche.php?diffusion_id=28746

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=livPref&prefacier_id=62

[...]

« Il ne faut pas que j'en profite pour ne pas parler de l'analyse institutionnelle... »

L'analyse institutionnelle

◆ LE CHEMIN VERS L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

« C'est d'une telle complexité, qu'il me faudrait deux heures de démarrage et ensuite allons-y pour dix heures... ».

Reprendre...

La psychothérapie institutionnelle n'existe pas si conjointement il n'y a pas de l'analyse institutionnelle

Une « accumulation » :

Récemment...

➔ Un article pour la revue **L'ÉVOLUTION PSYCHIATRIQUE** sur le sujet : « Retour à la clinique ». Jean Oury aurait préféré « Chemin vers la clinique », mais *Retour à la clinique*, c'est paraît-il un terme d'Hippocrate.
<http://www.carnetpsy.com/Archives/Revues/Items/p13.htm>

Cet article à écrire est une occasion pour reparler de l'analyse institutionnelle.

Il n'y a pas de retour, de chemin vers la clinique, possible, s'il n'y a pas une constante — 24h/24 — d'analyse institutionnelle...

« Ça peut sembler bizarre » :

Depuis longtemps...

Jean Oury va reprendre son chemin, depuis Saint-Alban, septembre 1947, puis La Borde, en relevant certains épisodes qui pour lui comptent lorsque l'on veut retracer un travail autour de l'analyse institutionnelle (c'est mon interprétation).

➔ Une réunion chez François Perrier en juin 1964, quand Jacques Lacan lance : « Je fonde... »
Malgré l'aspect grandiloquent, « quelque chose d'important se passait », et qui peut entrer dans un chemin vers l'analyse institutionnelle.
<http://www.wapol.org/fr/lasescuclas/lasescuclas.asp?quees.html>

➔ À la même période se réunissait le G.T.P.S.I

http://www.psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/trente%20ans%20202/PsyFr499c.htm

Jean Oury avait écrit à Jacques Lacan une lettre sur les propositions lancées dans cette fameuse réunion pour structurer l'École freudienne (depuis JO a appris que ce n'était pas Lacan qui les avait « vraiment » écrites) :

Donc, les propositions de Lacan : trois grandes sections pour structurer l'École freudienne :

1. Psychanalyse pure
2. Psychanalyse appliquée
3. Psychanalyse des sciences connexes

JO s'est mis en rogne et a écrit à propos de la deuxième section :

« C'est une honte ! La psychanalyse, ça ne s'applique pas ! »

S'il n'y avait pas eu cette 2^e section, tout le G.T.P.S.I. aurait fait partie de l'École !

La théorisation, c'est à partir de la base. C'est bien la pire des choses d'avoir des spécialistes qui vont appliquer de la psychanalyse dans une institution, comme on met un cataplasme sur une jambe de bois.

Francesc TOSQUELLES, Horace TORRUBIA, Félix GUATTARI, Hélène CHAIGNEAU... Toute une délégation pour aller chez Lacan parler de ça.

Dans cette ligne-là, c'est souvent Jean Oury qui choisissait les thèmes des réunions du G.T.P.S.I. qui aurait dû être un groupe d'analyse institutionnelle, comme le souhaitait Tosquelles.

Pour une réunion, en réaction à la seconde proposition de Lacan (psychanalyse appliquée), Jean Oury a proposé le thème :

◆ « CRITIQUE ET ÉTUDE DE LA NOTION DE SUPERSTRUCTURE »

Jean Oury remet en question la traduction de **AUFBAU** (chez Marx) par superstructure.

Dans un dictionnaire, le premier sens, c'est « construction », « bâti » ; en 3^e position seulement, « superstructure ».

Et si on dit **SUPERSTRUCTURE**, on pense **INFRASTRUCTURE**

Jean Oury souligne que c'est d'autant plus marquant en français qui est une langue qui chosifie tout, une langue « du stade du miroir ».
« Il ne s'agit pas d'expliquer la psychanalyse par les cours du pétrole ! — Je résume un peu [ajoute-t-il] »

Dans cette réunion du G.T.P.S.I., Jean Oury avait proposé d'étudier la notion de superstructure suivant différents philosophes ou hommes politiques (Marx, Lénine, Trotsky, etc...) pour discuter et considérer l'impact que cela pouvait avoir dans l'organisation et le travail.

Si on croit que c'est l'infrastructure qui est dominante, peu importe tout ce qu'on peut dire.

Jean Oury a développé cette question dans le séminaire 2005-2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060621.pdf

➔ Un exemple, à Angers, dimanche dernier, dans un groupe

Le thème portait sur les règlements actuels, sur les cellules, les contentions, les « UMD » (unités pour malades difficiles).

Quelqu'un a pu faire remarquer que « Oui, c'est comme ça, on n'y échappe pas »

Dans les projets architecturaux des cellules sont prévues ... Une fois que c'est construit, il faut bien que ce soit occupé !

On voit bien que c'est l'infrastructure qui va dominer, surtout que la liberté d'action sur le plan de l'organisation est de plus en plus réduite.

C'est là qu'il faut faire attention...

« La psychanalyse appliquée »

On fabrique de la théorie sans arrêt ! On fait des hypothèses en permanence ! La métapsychologie n'est pas une chose, comme un bout de savon, mais c'est en rapport avec tout ce qu'on fait dans la journée !

La lettre de Jean Oury à Lacan et la délégation du G.T.P.S.I., « ça a semblé marcher ».

➔ Parray-Vaucluse, le 19 décembre 1964,

LUCIEN BONNAFÉ qui avait organisé une réunion sur la hiérarchie a réussi à faire venir Lacan qui a participé à des réunions avec des infirmiers.

http://www.psychiatrie-francaise.com/LLPF/2003/avril/article_3.htm

« Ça prenait bonne allure »

Jean Oury continue la suite de ces « petites étapes » :

➔ 1^{ère} assemblée de l'École freudienne à l'hôtel Lutétia à Paris

C'était le moment, où si j'ai bien compris, les membres du G.T.P.S.I. étaient en contact avec des médecins de Sainte-Anne et d'ailleurs. Ils avaient pu « coloniser », un bureau pour tenir une permanence et proposer aux internes des stages de six mois un an dans des hôpitaux, dans des services des membres du G.T.P.S.I.

« C'était justement pour élargir la **BASE** (cf. Bauen), pas l'infrastructure... »

Jean Oury voulait distribuer des petits papiers sur cette initiative à l'entrée du Lutétia. Serge Leclair lui a déconseillé.

➔ En **1966-67**, ce sont les premiers séminaires de Sainte-Anne, où chaque séance mensuelle était tenue par un membre du G.T.P.S.I.

➔ Après, il y a eu « Les Événements », comme cela a été appelé...

C'était foutu... Tout a été écrasé... G.T.P.S.I...

➔ Lacan indésirable à Sainte-Anne (1964), accueilli pendant un temps à la rue d'Ulm, grâce à Lévy-Strauss.

Le dernier séminaire de Sainte-Anne : Les noms du père

JACQUES LACAN, Les noms du père

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/NDP/les%20noms%20du%20pere%20J%20Lacan.htm
<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=13>

« Cette année sera une année kierkegaardienne ». avait dit Lacan. Jean Oury, ravi !

Mais il a dû quitter Sainte-Anne en décembre...

Il a recommencé tout son cycle... Les Quatre concepts fondamentaux, etc...

Ce que devient le séminaire de Lacan...

➔ Les « Événements », ça compte...

➔ En 1967, Le voyage en Chine de l'**UJCM** — Union de la Jeunesse Communiste Marxiste-Léniniste

<http://archivescommunistes.chez-alice.fr/ujcml/ujcml.html>
http://doc-iep.univ-lyon2.fr/Ressources/Documents/Etudiants/Memoires/MFE2001/rochee/these_body.html

- « En 1967, on était au courant d'un tas de choses... »
- « Le Grand Bond en avant »
- « La Révolution culturelle »
- ... 70/80 millions de morts...

Revenir rue d'Ulm en disant « Vive Mao ! »

...Tout ça a joué

... On était loin de la critique de la superstructure...

➔ LIRE CLAVREUL

<http://www.oedipe.org/fr/mode=vitrine/revues/sommaire?n=5&detail=400>
<http://www.oedipe.org/fr/revues/carnetsdepsychanalyse>

- La conférence de 1992
- Le livre de 1987, sur tout ce qui s'est passé à la fin de Lacan

Je n'arrive pas à repérer cette conférence et ce livre. Qui le sait ?

➔ Janvier 1980, lettre de JO à JL. (« Au moment de la rupture »). Pas de réponse. Une fin tragique. Quelqu'un qui n'était pas difficile.

« Poussé par tout ça... »

l'analyse institutionnelle

◆ CADRE HISTORIQUE ET EPISTÉMOLOGIQUE POUR L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

Jean Oury nous montre un demi-feuillet où il a griffonné dans un bistro les références bibliographiques — et encore il en manque la moitié —, sur ce qu'il faudrait lire cette année sur l'analyse institutionnelle...

Mais Jean Oury n'ira pas jusqu'au bout de sa liste, emporté par ce que suscitent les premiers livres cités...

➔ **VICTOR ALBA, L'Histoire du Poum**, 1974, 2000

« Pour se déniaiser. Pour ne pas confondre **TOSQUELLES** avec un trotskyste, avec un stalinien ou avec un anarchiste ».

Histoire de la mise en question de ce qu'il en est du travail psychiatrique, au sens très large du terme...

— « Une parenthèse... » — dans la liste...

... À propos d'une lettre d'un médecin généraliste qui lui a écrit fin novembre à propos d'une femme que Jean Oury connaît depuis 45 ans... Jean Oury a relu pendant trois heures toutes ses fiches sur cette femme...

... Est-ce que c'est ce que **WEIZSÄCKER** appelle des « **PATHOGRAHIES** »

« Ça m'a remplacé une lecture... »

[fin parenthèse]

Une autre lecture :

➔ **VOLINE, La Révolution inconnue** (1947)

<http://kropot.free.fr/Voline-revinco.htm>

Ce qui s'est passé en URSS de 1917 à 1922 : La révolte des marins de Cronstadt et sa répression, Makhno et le problème de l'Ukraine. Face à ça, les positions de Lénine, de Trotsky, la mise en place à Saint-Petersbourg d'une **BUREAUCRATIE** gigantesque...

➔ **HANNAH ARENDT, ROSA LUXEMBOURG, VICTOR SERGE**

Il faudrait faire des rapprochements entre Hanna ARENDT, Rosa Luxembourg (ses lettres à Lénine — si ça marche pas en Allemagne, c'est foutu) et Victor Serge.

À suivre car une stagiaire à La Borde est en train de préparer quelque chose là-dessus

Sur ce fond-là, **FREUD** continuait...

➔ **SIGMUND FREUD, AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR**, 1920

http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_de_psychanalyse/Essai_1_au_dela/au_dela_prin_plaisir.html

- Le congrès de Budapest de 1918, rencontre indirecte avec la Gestalt par la rencontre avec **KURT GOLDSTEIN** :

<http://perso.orange.fr/liliane.fainsilber/pages/technique.htm>

http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=GEST&ID_NUMPUBLIE=GEST_024&ID_ARTICLE=GEST_024_0113

http://fr.wikipedia.org/wiki/Psychologie_de_la_forme

Kurt Goldstein

LA STRUCTURE DE L'ORGANISME. Introduction à la biologie à partir de la pathologie humaine [1951], trad. de l'allemand par E. Burckhardt et Jean Kuntz. Texte augmenté de *Fragments inédits*, 448 pages, 140 x 225 mm. Collection Bibliothèque de Philosophie (1952), Gallimard -efu. ISBN 2070228924.

Le même ouvrage, préface de Pierre Fédida, 462 pages sous couv. ill., 125 x 190 mm. Collection Tel (No 78) (1983), Gallimard -efu. ISBN 2070258386. 9,76 €

◆ LE MUTISME, LE TRAUMATISME, LE DÉFAUT D'INSCRIPTION

Un rappel de la séance du 19 octobre 2005 du séminaire sur DE L'EXPÉRIENCE
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051018.pdf

Janine ALTOUNIAN, écrivant sur le mutisme des rescapés du génocide arménien.

www.crda-france.org/fr/ainconscient/8psychanalyse/janine_altounian.htm

Walter BENJAMIN cité par **Giorgio AGAMBEN**.

Un texte de 1933 où il parle de l'horreur des gens qui ne peuvent pas parler. Pour lui, dans le siècle qui vient... il n'y aura plus d'expérience (car il faut en parler).

Le traumatisme, c'est moins l'horreur des massacres que le mutisme.

Gisela PANKOW. Elle parle aussi de cette difficulté de parler.

Ghislain LEVY, Au-delà du malaise.

Certains passages sur la honte de celui qui en a réchappé, par rapport à l'attitude du soldat, fusillant au hasard.

www.amazon.fr/exec/obidos/ASIN/2865867803

Nicolas ABRAHAM, Maria TOROK.

La dimension « cryptique ». L'encrypté.
Des sujets « cryptophores ».

Jeux de mots :

La fonction 'phorique' : méta, séma, crypto, ana.

L'anaphorique, très compliqué. C'est là qu'on travaille. Le « futur antérieur »

>>> **Pas d'inscription : pas d'expérience.**

Les traumatisés de la guerre, ceux qui restent dans le silence.
Les anciens combattants, les « Scrogneugneux ».

Le trauma, quand il n'y a pas d'inscription, le silence.

>>>> Est-ce que ça compte dans la pathologie ? Qu'est-ce qu'en pense la psychanalyse ? Qu'est-ce qu'en pense le congrès de Budapest ?

➔ **SIGMUND FREUD, AU-DELÀ DU PRINCIPE DE PLAISIR**

C'est la pulsion de mort qui apparaît.

Et ça a fait peur, d'où le clivage de l'ego-psychologie (Jean Oury relativise en disant que le mouvement a quand même donné des « choses remarquables »)

<http://www.spp.asso.fr/Main/DebatsSansFrontiere/Intersubjectivisme/Items/1.htm>

Jean Oury rappelle sa remarque à Lacan à propos de Freud (qui apparemment défendait le principe de la guerre contre la France) et la réponse de Lacan : et alors ? Bien sûr que c'est un petit bourgeois. Et alors ?

➔ Il n'empêche qu'en décembre 1914, Freud commence à écrire la **MÉTAPSYCHOLOGIE** (dont il détruira beaucoup d'éléments).

<http://www.psy-desir.com/biblio/spip.php?article947>

<http://www.amazon.fr/Introduction-m%C3%A9tapsychologie-freudienne-Paul-Laurent-Assoun/dp/2130452485>

C'est à ce moment-là qu'il y a eu un changement :

- Il a eu le congrès de Budapest de 1918
- Il y a eu *Au-delà du principe de plaisir*
- Il y a eu *Problèmes économiques du masochisme*, 1924 (un texte plein de contradictions mais magnifique)

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_664&ID_ARTICLE=RFP_664_1037

➔ **SIGMUND FREUD, PROBLÈMES ÉCONOMIQUES DU MASOCHISME**

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/maso.html>

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003346

Jean Oury souligne un point qui lui apparaît important dans ce texte. Dès la deuxième page apparaît la notion de **QUALITÉ INTENSIVE**.

Il ne s'agit pas de qualité et intensité, mais qualité intensive. On semble entrer dans une logique plus fine.

Dans la même page, Freud parle de **EROS** et **THANATOS**

- La **PULSION DE MORT**, pulsion par excellence.

- Malheureusement, cela est vite « mélangé » avec la **PULSION DE DESTRUCTION**.
- Vient ensuite la notion de **CULPABILITÉ OBJECTIVE**. Freud étant lui-même surpris de ce qu'il écrit. Il s'agit d'une culpabilité inconsciente (alors que la culpabilité est en général associée à ce qui est conscient)...
- ...Cette expression est aussitôt mise en rapport dans le texte de Freud avec un autre terme, **SEXUAL ÜBERSCHUSS**, commenté par **PIERRE KAUFMAN** dans une journée de l'École freudienne en 1976 à Strasbourg.

Pierre Kaufman chez Vrin, notamment, L'expérience émotionnelle de l'espace
<http://www.vrin.fr/html/main.htm>

◆ **SEXUAL ÜBERSCHUSS**

Traduction :

- Pour Jean Oury, **SCHUSS**, c'est un « coup », un « éclatement » (comme un coup de fusil)
- pour Jacques Schotte, **ÜBERSCHUSS**, c'est un « reste » ou un « supplément », ça n'a rien à voir avec un coup de fusil.

Dans l'intervention de Pierre Kaufman, Jean Oury comprend un « accident du surmoi malfoutu... au lieu d'intégrer le surmoi... une sorte d'intériorisation... et ça fout le malaise là-dedans... et *Sexual Überschuss*, ça fait le surmoi féroce et obscène qui détraque, qui désintègre quelque chose, comme un coup, ... »

Jacques Schotte reprend que *Überschuss*, c'est un « reste ».

Alors pour Jean Oury, « c'est ce qui reste d'un surmoi malfoutu » ...

...On en restera là. Il faudrait reprendre le texte de Freud pour voir le contexte.

La **CULPABILITÉ OBJECTIVE**, ça dépend de la façon dont on a traité avant les rapports entre **PULSION DE MORT** et **EROS**.

L'analyse institutionnelle

◆ CHEMIN VERS UNE HYPOTHÈSE ABDUCTIVE...

La position que prend Jean Oury, par décision, décision épistémologique personnelle...

Et si ça ne colle pas on changera...

Quand on essaie, non pas de « réfléchir », mais être au jour le jour...

Une chanson de Joseph Kosma sur un poème de Jacques Prévert dans Le crime de M. Lange de Jean Renoir
<http://www.univ-nancy2.fr/renoir/crime.html>

Sur le chemin de son hypothèse abductive, JO en revient à ses milliers de fiches sur les patients...

« Quand je me remémore, ou sans me remémorer, c'est tout de même intégré quelque part, ces 16 ou 20 000 fiches, ça ne m'a jamais dit que pulsion de mort ça devait être pulsion de destruction »

La pulsion de mort, c'est la pulsion par excellence : ce qui en question dans ce qui va faire structure.

Quand on essaie, non pas de « réfléchir », mais de mettre en place...

Chacun se démerde avec ses propres idées, ses propres façons d'être, ses hypothèses abductives

MICHEL BALAT, « ASSUMER L'ABDUCTION »

http://www.balat.fr/article.php?id_article=9

Le chemin se fait en marchant mais certainement pas avec un guide. Il n'y pas un but.

C'est en rapport avec le telos grec, mais c'est compliqué...

Cf. séance du 17 mai 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf

SOREN KIERKEGAARD, le religieux B, le *telos* absolu, inatteignable, presque transcendantal.

Cf. séance du 15 mars 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060315.pdf

Un livre sur Kierkegaard

<http://www.lesbelleslettres.com/livre/?GCOI=22510100634680>

MARTIN HEIDEGGER, « **DAS WEGCHARAKTER DES DENKEN** » , le caractère de cheminement du penser.

Jean Oury, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre »
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/40chi04.pdf>

CHARLES SANDER PEIRCE, le principe de **FAILLIBILISME**

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=014640&feature_id=map
Cf. séance du 15 mars 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060315.pdf

Je comprends que pour avancer dans un penser, il faut poser des éléments (quitte à les abandonner plus tard).

◆ **HYPOTHÈSE ABDUCTIVE (1)**: Jean Oury, lui, pense qu'on ne peut pas parler **D'ANALYSE INSTITUTIONNELLE** sans mettre en question toute la thématique de **L'ALIÉNATION SOCIALE...**

Pour cela il faut lutter contre les fonctionnaires et les bureaucrates qui nous disent ce qu'il faut penser, les *Orthonoïaques*.

JEAN CLAVREUL, les « **ORTHONOÏAQUES** »

Alain Didier-Weill

« Mais, s'il est attendu de l'analysant qu'il innove pour transformer sa vie, n'est-il pas attendu du devenu-analyste qu'il innove pour transformer la théorie analytique ? »

Jean Clavreul

« Sans doute, mais cela n'empêche pas qu'un certain nombre d'analystes soient amenés, quand ils sont pris dans le discours de l'institution, à oublier leurs expériences d'analysant pour tomber dans une passion de l'orthodoxie. Cette passion consistant à prétendre dire le vrai et à écraser l'autre fait de celui qui en est habité ce que j'appelle un 'orthonoïaque'. » (p.25).

QUARTIER LACAN, témoignages sur Jacques Lacan. Propos recueillis par Alain Didier-Weill, Emil Weiss et Florence Gravas, Denoël, L'espace analytique, 2001.

Chacun va faire « sa petite cuisine personnelle », ce qui veut dire forger ses propres outils.

- Ce que Freud a fait
- Beaucoup d'analystes disent la même chose, comme Évelyne Kestemberg

http://fr.wikipedia.org/wiki/Evelyne_Kestemberg

- Le « pierreux », aussi dit la même chose : fabriquer soi-même sa propre boîte à outils personnelle.

Jean Oury, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre »
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/40chi04.pdf>

◆ **LES OUTILS**

LUDWIG WITTGENSTEIN, LES OUTILS CONCEPTUELS

Rien trouvé de satisfaisant sur les outils conceptuels chez Wittgenstein
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_Wittgenstein

On peut remplacer un outil par un autre. Ce n'est pas non plus une « pure relativité » : il y a quand même des outils majeurs :

JACQUES LACAN, Séminaire 11, **LES QUATRE CONCEPTS FONDAMENTAUX DE LA PSYCHANALYSE**

INCONSCIENT, REPÉTITION, TRANSFERT, PULSION

<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/concepts.htm>

Mais il y en a d'autres...

◆ **HYPOTHÈSE ABDUCTIVE (2)**: si on n'a pas une « vue critique » du concept de transfert en même temps qu'on parle de l'aliénation, c'est le fouillis... donc, la décision, c'est de dire : « Qu'en est-il du transfert ? »

◆ **LE TRANSFERT**

Chez les psychotiques, il y a du transfert dissocié

La **SPALTUNG**, au sens de **BLEULER**, comment la sent-on ?

<http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Schizofantasm/bleuler1.html>
<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/clivage.html>

RUMKE, LE PRAECOX GEFÜHL, L'INSTANT DE VOIR,

Cf. séance du 15 mars 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060315.pdf

Une démarche de rencontre. Du transfert. Être dans le paysage

Découverte par Jean Oury qu'il n'est pas à l'origine, comme il croyait, de l'expression « normopathe », qui est de Weizsäcker. Jacques Schotte confirme...

Il prend donc l'exemple d'un « normopathe » qu'il reçoit, mais qui est distrait, qui regarde par la fenêtre pendant que J.O. lui parle.

*Je comprends qu'il y a tout de même du transfert au sens très large du terme.
Tout dépend quand même comment on se comporte avec lui.*

Mais avec un schizophrène, il y a un sentiment d'étrangeté. Où est-il ?

Comme si, au lieu d'un point de recentrement, il y en avait plusieurs.

Le rapport à l'autre est dissocié.

Quand on rencontre quelqu'un, un normopathe ou un schizophrène, ça crée forcément chaque fois, une façon la plus singulière qui soit [...] ... de l'ordre d'une « aperception de kinesthésie personnelle »

JULIAN DE AJURIAGUERRA, LE TONUS POSTURAL

http://www.college-de-france.fr/media/ins_dis/UPL31747_necrodeajuriaguerra.pdf
http://www.college-de-france.fr/site/ins_dis/p1078302172415.htm
http://www.spp.asso.fr/Main/Extensions/Items/04_relaxation.htm

Sentir sans l'explicitier, de l'ordre d'une certaine forme de kinesthésie. C'est cette kinesthésie que l'on traduit, quand on est habitué.

Ce qui se joue là ? une sorte de matrice de transfert ;

Ce qui est en jeu dans ce qu'il en est du narcissisme originaire, base de toute personnalité ;

Retour à l'hypothèse abductive : dans la schizophrénie, c'est à ce niveau-là que c'est dissocié ;

◆ **LE RYTHME**

Jean Oury va reprendre la question du rythme, abordée à la séance du mois de décembre.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061220.pdf

HANS PRINZHORN, influencé par ? (*inaudible*)

Prinzhorn distingue la cadence et le rythme. Le rythme est « vital » : Jean Oury préférerait « existentiel ».

La cadence, la troupe qui marche au pas. Celle des « orthonoïaques », en rapport avec la temporalité ordinaire.

Quand on s'occupe de véritables psychotiques, ça nécessite :

- On ne peut pas aborder l'autre sur le plan de son histoire personnelle (*Geschichte*), de sa temporalité, d'une façon large.
- La dissociation est d'abord dans l'espace. C'est ça qu'il faut déjà reconstruire.

GISELA PANKOW, LES GREFFES DE TRANSFERT, comme sur un grand brûlé.

Il faut du temps. Et puis un jour, ça marche (la greffe prend)

À ce moment-là, on arrive à du transfert qui tient et on arrive au fantasme : une délimitation, très fragile... À ce moment-là on peut parler de temporalité (« Quand j'étais petit... »)

◆ **LE TEMPS**

« J'ai jamais cru au temps... Je cherche des appuis ! »

SOREN KIERKEGAARD, « Le temps est un don de Dieu » et Dieu est éternel

Il n'y a pas de temps en soi. Pour qu'il y ait du temps...

◆ **Le HORS-TEMPS ET LE POINT OBSCUR**

S'il n'y a pas de hors-temps, il n'y aurait ni temps ni espace.

Le point obscur, zéro absolu, point du narcissisme originaire, c'est ça la pulsion de mort, ça fait pas de bruit... Si on intervient là-dessus, une catastrophe, plus de croissance...

HANS-GEORG GADAMER, « **CROISSANCE ET CRÉATION** » (?)

<http://www.erudit.org/revue/philoso/2001/v28/n1/004975ar.pdf>
http://www.editionsducerf.fr/html/fiche/fichelivre.asp?n_liv_cerf=5074
http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Hans-Georg_Gadamer
<http://www.cvm.qc.ca/encephi/CONTENU/PHILOSOPHIE/Gadamer.htm>
<http://www.philo.8m.com/philosophe3.html>

Autocréation de soi même : ça ne fait pas de bruit

Jean Oury fait référence à un groupe de travail sur l'inceste

Il cite des cas d'arrêt du développement, en cas d'inceste (apparition des règles à 20 ans, par exemple)

Quand **EROS** se mêle de chatouiller **THANATOS**, ça fait de la destruction.

La destruction, quand la pulsion de mort est contrariée...

Ce point-là, point de structure. Daniel Sibony en parle...

DANIEL SIBONY

<http://www.danielsibony.fr/>

En logique, mathématique, on sait que s'il n'y a pas un point hors surface, il n'y a pas de structure.

Pour qu'il n'y ait pas de dissociation, il faut un point, le point du zéro absolu, du hors-temps, de la pulsion de mort. Le point obscur, au sens d'Héraclite.

HÉRACLITE

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1945

C'est à partir de là, qu'il y a quelque chose de l'ordre d'une sorte d'émergence,

MARTIN HEIDEGGER, « **UNVERBORGENHEIT** », l'apparaître du retrait ou la décloison

http://belcikowski.org/la_dormeuse/heidegger_principe_raison.htm

FRANCIS PONGE, « L'ÉLAN RETENU »

La meilleure traduction appartient à une logique poétique, celle de Francis Ponge, dans **LA FABRIQUE DU PRÉ**

Les herbes ne jaillissent pas : il y a le soleil, l'eau la terre : une forme, un « élan retenu », c'est ça le rythme.

Rapport entre **RYTHME** et **GESTALTUNG** (mise en forme)

Relire, donc, la séance du mois de décembre

JACQUES LACAN, L'OBJET a

L'objet a c'est l'**ENFORME** du grand A et l'enforme, c'est la Gestaltung.

« C'est parce que le trait unaire vise à la répétition d'une jouissance qu'un autre trait unaire surgit après coup... tout ce qui va surgir de cette répétition qui se répète de la reproduction de l'en forme de a, ici signe de l'ensemble vide, c'est d'abord cet enforme lui-même, et ceci c'est l'objet a »

Jacques Lacan, cité dans un article sur le séminaire D'un Autre à l'autre
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=tjean240906
<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/Autre.htm>

C'est à partir de la mise en forme qu'il y a structure et c'est ça qui ne fonctionne plus dans la dissociation.

Comme une **DYSRYTHMIE**, trouble du rythme, qui empêche une sorte de rassemblement...

JACQUES LACAN, « Y a d' L'UN »

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/19-OP/OP15031972.htm

...et qui empêche, qu'il y ait ce que Lacan appelle « Y a d' L'Un »

« Y a », tout court, mais « d' L'Un »... *tintin*... sinon, ça ne serait pas de la schizophrénie.

Pour qu'il puisse y avoir délimitation, cela nécessite la mise en place de certaines logiques : la logique des treillis, des limites et des bornes.

Un exemple de treillis, comme disait un mathématicien à Jean Oury, c'est « **L'ENSEMBLE VIDE** ».

Stefan Hassen Chedri, « La notion de vide, concept-clé dans la psychose »
http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/notionVide.htm

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 11 mars 2007.

Mercredi 21 février 2007

Le rituel des annonces (accompagné du rituel problème de micro et de larsen), en l'absence de Jean Ayme qui s'en charge habituellement...

J'en retiens :

- À la librairie La terrasse de Gutenberg, présentation du livre de Jacques Schotte
<http://www4.fnac.com/Shelf/article.aspx?PRID=1817256>
- À paraître en avril : *Rencontre avec la Japon. Jean Oury à Okinawa, Kyoto, Tokyo, aux éditions Matrice*
http://www.psychanalyse-in-situ.fr/information/psychotherapie_institutionnelle.htm
- Cette année, pas de journées à Laragne
- À Rodez, une exposition de portraits de René Caussanel

[...]

« Donc je vais essayer de continuer ... de parler de l'analyse institutionnelle... Vous entendez au fond ?... Il faut pas être obsessionnel tout de même ! ... toutes les trois minutes... demander... ridicule ! »

De plus en plus compliqué à dire...

Pour se lancer, Jean Oury va, comme à l'accoutumée, poser des lieux ou des moments de parole et de travail :

- Le séminaire hebdomadaire de La Borde depuis février 1971 (1900 séances !)
- Le séminaire mensuel de Sainte-Anne depuis 1980

... avec ce constat que c'est à la fin... « dans les 5 dernières minutes que je me dis : tiens, j'aurais dû commencer par là ! ... et je me dis : on verra ça la semaine prochaine !... et ça remet ça ! C'est une pathologie épouvantable ! »

Alors, faudrait-il commencer par la fin ? Ridicule !

L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE : UNE POSITION POLÉMIQUE ET POLITIQUE

Sans analyse institutionnelle permanente, 24h/24h : pas de psychothérapie institutionnelle

Mise en question de l'architectonie, des rapports dans le travail, des rapports avec l'État, de l'organisation des ateliers, des clubs. C'est d'une mise en question de l'ensemble de **L'ÉTABLISSEMENT** qu'il s'agit.

L'ÉPREUVE DE LA RÉALITÉ VÉCUE

Ce leitmotiv (pas d'AI sans PI...) n'est pas repris dans une généralité mais ancré dans le rappel d'une intervention de JO en juin 2006 aux journées de psychothérapie institutionnelle organisées par le centre François Tosquelles de Saint-Alban — où il n'y a plus, selon lui, de psychothérapie institutionnelle, (« Il faut arracher cette banderole : "François Tosquelles") mais où il faut aller tout de même, comme son entourage l'y incite, parce qu'il y a beaucoup d'infirmiers qui viennent...

En se reposant la question : faut-il aller en juin prochain à Saint-Alban, il repense à ses propos de juin 2006 et choisit ce moment, parmi tant d'autres, je suppose, où il a répété ce leitmotiv : sans AI pas de PI...

C'est donc à travers son expérience, et pas seulement comme une position théorique détachée de tout qu'il nous accueille dans sa réflexion...

La question peut être élargie, et Jean Oury l'avait justement fait en juin 2006, à la mise à plat d'une critique qui peut s'appliquer à autre chose que la psychothérapie institutionnelle, « mais on n'ose plus dire ces choses là » de crainte de faire croire qu'on est du côté de certains « aboyeurs ».

... Et pourtant, dans l'organisation des sociétés ou associations de psychanalyse, psychiatres, etc... il faudrait faire de l'analyse institutionnelle, en faisant non pas un retour mais une reprise...

1

LA REPRISE

Dans une récente réédition de l'ouvrage de **SØREN KIERKEGAARD**, **NELLY VIALLANEIX** a proposé le terme de *reprise* plutôt que *répétition*

http://www.alapage.com/-/Fiche/Livres/2080705121/?id=42721173694215&donnee_appel=ALAPAGE&fulltext=la%20reprise&sv=X_L
http://netlexblogger.blogspot.com/2006_01_01_netlexblogger_archive.html

Quand on dit *répétition*, on a tendance à penser *remémoration*. Or Freud, et encore plus Lacan, a bien établi la différence entre répétition et remémoration :

« La répétition, c'est toujours nouveau », formule (de Lacan ou de Freud ?)

SIGMUND FREUD

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/rememo.html>

JACQUES LACAN

Séminaire XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse

<http://www.mollat.com/dossiers/jacques-lacan-le-seminaire-livre-les-quatre-concepts-fondamentaux-psychanalyse-9782020027618.aspx>
<http://213.251.159.110/Record.htm?dlist=1&record=265312408359>
http://www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/Etudes_lacaniennes/Lacan%20et%20kierkegaard.htm
<http://www.etudes-lacaniennes.net/Etudes/Psychanalyse/jouissance/joui-repetition.htm>
<http://home.nordnet.fr/~jmlecompte/Automatisme.htm>
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=AFP&ID_NUMPUBLIE=AFP_006&ID_ARTICLE=AFP_006_0135

Un séminaire sur le concept de répétition

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/unar/repeti1.htm>

À propos de Jacques Lacan

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=MOUV&ID_NUMPUBLIE=MOUV_023&ID_ARTICLE=MOUV_023_0154

On peut reprendre l'analyse institutionnelle de choses déjà passées, par exemple l'analyse institutionnelle de l'histoire concrète de l'**ÉCOLE FREUDIENNE** depuis juin 1964.

- L'analyse institutionnelle de la *passé*
- L'analyse institutionnelle de la proposition sur les cartels (octobre 1967)
<http://www.wapol.org/fr/elpase/Template.asp>
<http://www.ecole-lacanienne.net/presentation-passe.php>
- Quels sont les rapports entre Mao, la révolution culturelle et l'École freudienne...
- ... entre Chou En-Lai et Mao... (JO reconnaît qu'il met là « le paquet, d'une façon massive et grotesque »)... le *Bond en avant* ... les rapports Mao — Kroutchev — Cuba — USA...

Est-ce que tout ça a à voir avec la psychanalyse ? Il semble à Jean Oury que oui et que l'analyse institutionnelle s'occupe de ces choses-là...

Est-ce que d'aller en Argentine, pour parler de Lacan, pendant la période de répression, ça n'a rien à voir ? (« Oh ! c'est autre chose ! ; ça n'a rien à voir... ») Jean Oury pense que si, ça a à voir et admet que c'est un choix, un parti pris.

2

« POUR M'ASSURER »

Comme lorsqu'on grimpe une falaise, il faut s'assurer des points d'appui. Jean Oury va les chercher dans des lectures :

FRANÇOIS FETJÖ

Ce qui s'est passé en 1956 après le 20^e congrès, à Postdam (des fusillés sur la place), et après Budapest, et les soldats soviétiques qui désertaient : est-ce que ça regarde la psychanalyse ? (« Mais non, mais non ! »)

http://www.bibliomonde.com/pages/fiche-auteur.php3?id_auteur=344

Pour JO : oui, ça regarde. « Une déformation », depuis tout petit, dit-il...

- Que pensait Freud en 1918 au congrès de Budapest : la rencontre avec Goldstein, la neurochirurgie, les traumatismes de guerre... L'idée de Freud de faire des cliniques gratuites — même si ça n'est pas « l'or pur » de la psychanalyse —, mais il faut faire quelque chose...

Vienne, 1918 : la misère, presque la famine, épouvantable... essais de regrouper les *mômes*... ça compte, ça...

- Quel est le rapport entre la psychanalyse et la psychiatrie ... « infanto-juvénile » ?
- Le mouvement de cet époque : est-ce en rapport avec le fait que Freud, en 1920, plein de soucis (vieillesse, deuil, cancer) lance ce *Jenseits... Au-delà du principe de plaisir (Jenseits des Lusprinzips)*... la pulsion de mort (« Il est gâteux, le "vieux" ou quoi ? »)

Arrive alors l' Ego-psychology : on laisse tomber la pulsion de mort.

(Pour cette partie, voir la séance du mois de janvier)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070117.pdf

DE LA PULSION DE MORT À LA BUREAUCRATIE

Un des concepts les plus importants qui doit être mis en question, à la question, par l'analyse institutionnelle.

- Rapports entre Rosa Luxembourg, Victor Serge, et Hannah Arendt : pour savoir ce qui était prévu dans les deux premières années après octobre 1917 à Saint-Pétersbourg...

...En poussant plus loin, relire :

VOLINE, La Révolution inconnue

<http://kropot.free.fr/Voline-revinco.htm>

Ce qui s'est passé à Cronstadt en Ukraine, ce qui s'est passé avec Makhno, ce qui s'est passé avec l'écrasement des *Soviets*, avec la montée en quelques mois de la bureaucratie...

Un film d'Hélène Chatelain sur Nestor Makhno
<http://www.freewebs.com/arcane17/questcequelanarchisme.htm>

... une **BUREAUCRATIE** toujours vivace et on se retrouve dans la contemporanéité...

- ◆ Les *Interdit de fumer* (« Tout à l'heure au restaurant, derrière nous : "C'est interdit de fumer !" Ça y est ! ... Les 68 euros d'amende... les 210 000 personnes assermentées (avec carnet à souche) pour les amendes...

- ◆ À la Chambre des députés...

Extrait de l'article de Cécile Prieur, paru dans Le Monde du 14 janvier 2007
« La question de la formation des psychothérapeutes suscite une nouvelle fois la querelle. Sur l'initiative du président du groupe UMP de l'Assemblée nationale, Bernard Accoyer, et contre l'avis du gouvernement, les députés ont voté, jeudi 11 janvier, dans le cadre d'un projet de loi sur le médicament, deux amendements visant à rendre obligatoire une formation universitaire exclusive pour les professionnels pratiquant la psychothérapie. Ces nouvelles dispositions entrent en contradiction avec les décrets préparés par le gouvernement, qui ouvrent la formation des psychothérapeutes à l'Université mais aussi à des organismes privés, agréés par l'État. [...]

Décidée après un ultime arbitrage du premier ministre, Dominique de Villepin, la mention des organismes privés de psychothérapie a mis le feu aux poudres. Contacté par Le Monde, Bernard Accoyer estime qu'il s'agit "d'un compromis passé avec des gens, autoproclamés psychothérapeutes, qui ne sont que des charlatans". "Je demande que la formation des psychothérapeutes soit garantie par l'État et ne soit confiée qu'à l'Université, dit-il. C'est le seul moyen d'assurer la sécurité des patients." »

[...]

Jean Oury associe avec le travail de groupe accompagnant les patients en état végétatif (Michel Balat) où il devient, au bout de longs mois, possible de faire participer le patient à la conversation (une paupière qui bouge, un petit doigt qui se lève)

http://www.balat.fr/article.php?id_article=48

Mais...Et la banque d'organes ? ... Allusion au trafic d'organes... Les pays où ça se passe... quand la peine de mort n'est pas supprimée...

[...]

Association avec la manifestation des étudiants sur la place Tian An Men au moment de la mort de Chou En-Lai, avril 1976, réprimée dans le sang par Mao...

HUA LIN, Tian An Men, l'empourprée

CHENG YING-HSIANG ET CADART CL., Les deux morts de Mao Tsé-Toung. Commentaires pour Tian'An Men l'Empourprée de Hua Lin, Seuil, 1977.

« La démaoïsation de la Chine a commencé le 5 avril 1976, du vivant même de Mao. Ce jour-là, plus de cent mille amis et partisans réentrent, à l'occasion de la fête des Morts chinoise, leur bien-aimé Zhou Enlai, devenu le symbole de la résistance à l'absolutisme du Grand Timonier, de l'Impératrice Jiang Qing et du groupe de Shanghai. La "manifestation des couronnes" prend bien vite une telle

ampleur et une telle portée critique que les dirigeants chinois, Mao en tête, estiment n'avoir plus d'autre choix que d'y mettre fin dans le sang. Le récit, coloré et dramatique, d'une journée dont on commence seulement à bien mesurer l'importance politique, est l'oeuvre de Hua Lin, un ancien "Garde rouge". Le commentaire, informé et décapant, est de Claude Cadart et de Cheng Ying-hsiang. L'affrontement des deux lignes, celle de Mao, celle de Zhou, éclaire d'un jour nouveau tout ce qui se passe actuellement en Chine. » (4^e de couverture)

Est-ce que ça nous regarde ?...

CHOU EN-LAI ET HISPANO-SUIZA

... Jean Oury, ça le regarde sur un mode « fantaisiste » comme il dit : quand il était petit, il a rencontré Chou En-Lai chez des copains chinois de son père qui travaillait chez Hispano-Suiza. Et donc, ça lui a fait quelque chose quand il a su que c'est à cause de Chou En-Lai qu'il y a eu Tian'An Men, l'empourprée...

EST-CE QUE ÇA NOUS REGARDE, EST-CE QUE ÇA A À VOIR AVEC LA PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE ? ADMETTONS.

3 L'ALIÉNATION

http://www.amazon.fr/Lali%C3%A9nation-Jean-Oury/dp/2718604069/ref=sr_1_23/171-6243326-37298067ie=UTF8&s=books&qid=1173543103&sr=1-23

Le "cadre" a été posé dans le Séminaire sur l'aliénation (il y a 15/16 ans), et puis cela s'est "compliqué" depuis...

À la base, l'expression proposée par François Tosquelles : Analyse institutionnelle

La résistance (heureusement pour la résistance :si c'était comme du beurre...) à l'Analyse institutionnelle, est plus forte que celle dans une cure analytique habituelle : c'est une résistance collective, énorme...

La mise en question des habitudes, des statuts, de la hiérarchie, des rapports de l'établissement avec l'État, de l'organisation du travail...

François Tosquelles pouvait rester insatisfait quand Jean Oury lui disait que l'analyse institutionnelle, au fond, c'était l'analyse de l'institution sociale. C'est évident que ça ne suffit pas...

Même quand on croit faire tout ce qu'il faut (clubs, ateliers, remises en question...), il suffit, par exemple, que quelqu'un, phobique ou obsessionnel, soit

dans une position stratégique (directeur, organisateur d'un atelier...) pour que ça modifie quelque chose, alors que ça n'est pas de l'ordre de l'aliénation sociale.

Comment pouvoir articuler tout ça...

Il doit bien y avoir une logique, en rapport avec la psychothérapie institutionnelle, pour éclaircir ça...

Pour continuer,
Jean Oury cite l'exemple du type, long et maigre : si on ne lui parle pas ...il n'en a plus pour longtemps...

Ces jours-ci, comme l'équipe (?) était insuffisante... « Il faut qu'il reste couché » ... « Il faut acheter des matelas pour éviter les escarres... »... Ce matin du 21 février, il était levé... peut-être que ce sont d'autres personnes qui s'en occupent...

« On n'a pas à prédire les escarres ! »

« Pour qu'il reste debout, il faut qu'il reste pour quelque chose ! »

S'il tombe, il se cassera quelque chose, escarres et compagnie...

C'est quelqu'un qui est capable de lire l'hébreu, l'anglais, l'allemand... il peut faire des traductions ... à condition qu'il y ait de l'ambiance ! S'il reste couché, il ne lit plus rien du tout !
[...]

L'ambiance et le *Ki*...

http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/Tokyo.html
<http://www.laporteduki.com/leki.php>

[...]

Il est important d'aller plus loin...

JACQUES LACAN, Séminaire XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Essais, p. 238.

« Par exemple, la liberté ou la mort ! Là parce que la mort entre en jeu, il se produit un effet d'une structure un petit peu différente. C'est que, dans les deux cas, j'aurai les deux. La liberté, vous savez, après tout, c'est comme la fameuse liberté du travail, pour laquelle la Révolution française s'est, paraît-il battue — ça peut aussi bien être la liberté de crever de faim, c'est même à ça que ça a conduit pendant tout le dix-neuvième siècle, c'est pourquoi, depuis, il a fallu réviser certains principes. Vous choisissez la liberté, eh bien ! c'est la liberté de mourir. Chose curieuse, dans les conditions où on vous dit la liberté ou la mort !, la seule preuve de la liberté que vous puissiez faire dans les conditions où on vous l'indique, c'est justement de choisir la mort, car là, vous démontrez que vous avez la liberté du choix.

En ce moment, qui est d'ailleurs aussi un moment hégélien, car c'est ce qu'on appelle la Terreur, cette répartition toute différente est destinée à vous mettre en évidence ce qui est, dans ce champ, l'essentiel du *vel aliénant*, le facteur léthal. »

KARL MARX

La grande avancée de Marx est d'avoir mis en relief cette notion de « fétiche » (*dixit* Lacan)

À partir des Manuscrits de 1844 et des *Grundrisse*

Pour un développement détaillé sur Marx et l'aliénation, voir les séances d'avril, mai et juin 2006, dans le séminaire sur *De l'expérience*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060517.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060621.pdf

4

LA VERLEUGNUNG, LE DÉNI

En 1927-28, quand Freud parle du fétichisme, il parle de la **VERLEUGNUNG**
<http://www.psychanalyse.lu/lexiqueNegations.php#verleugnung>

Dans un système, un établissement, il est important de repérer les « points de déni ». Et quand il y a un point de déni, ça fait de la perversion.

Cela rejoint la nécessité de bien faire la différence entre **STATUT, RÔLE, FONCTION**.

Ne pas se confondre avec son statut.

✚ **Établir un système de hiérarchie fait partie de l'aliénation.**

5

LA FONCTION « SOIGNANTE »

À définir. Compliqué. Dès que l'on se met à parler de « soignant » et de « soigné », c'est fichu ! Cela devient un statut !

La fonction soignante est une **FONCTION PARTAGÉE**.

6

LE TRANSFERT

JACQUES LACAN, Séminaire VIII, *Le Transfert*

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/transfert.doc>
<http://www.amazon.fr/S%C3%A9minaire-livre-VIII-transfert/dp/2020495244>

Le transfert, c'est de la « disparité subjective »¹, pas de la réciprocité, pas du *copain-copain*. C'est ce qui permet d'être au plus proche...

➤ **LA PRISE**, selon **HENRI MALDINEY**

<http://remue.net/spip.php?article555>

Tous les jours on est « en prise » avec des rencontres inattendues (à condition de sortir de sa « boîte » — je suppose que c'est le bureau), une vraie rencontre, de l'inattendu...

➤ **LA TUCHÈ**, selon **JACQUES LACAN**

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>
http://www.snppsy.org/actuapsy/115_presenceetuche.html
http://www.cairn.be/resume.php?ID_REVUE=CLA&ID_NUMPUBLIE=CLA_008&ID_ARTICLE=CLA_008_0199

Ça fait coupure, sillon dans le réel. Après, ça ne sera plus comme avant.

➤ **LE TRANSFERT DISSOCIÉ**, selon **JEAN OURY**

<http://www.chez.com/cafepsycho/dissociation.htm>
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Ça ne fait pas toujours rencontre avec les schizophrènes, mais ça fait partie de l'ambiance qu'il y ait possibilité de rencontre

Des îlots de transfert.

Cela rejoint

GISELA PANKOW, *L'Homme et la psychose*

Distinction, en reprenant les classifications de **KRETSCHMER**, entre les *Kernpsychose* (psychoses nucléaire) et les *Randpsychose* (psychoses marginales)

<http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=17348218>
http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_REVUE=TOP&ID_NUMPUBLIE=TOP_076&ID_ARTICLE=TOP_076_0041

¹ Je crois comprendre « subjective » comme relevant du sujet de l'inconscient — S barré — (et non du sujet de la réflexivité)

Quand on fait confusion entre **DISSOCIATION et MORCELLEMENT**

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

Difficulté de traduction du terme allemand Spaltung : clivage, dissociation

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/clivage.html>

[...]

L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

7

LA RENCONTRE, LE CONTACT

L'analyse institutionnelle, cela nécessite qu'on puisse être dans la possibilité de rencontrer (quelque que soit son statut, médecin, cuisinier, jardinier)

8

CAPACITÉS PERSONNELLES, BOÎTE À OUTILS PERSONNELLE,

Que ce soit dans un établissement ou foyer ou chez soi, chacun travaille comme il veut/peut avec ses 'capacités personnelles' : quelles sont-elles ? très variables...

Avec quoi vous travaillez ?

Comme le tailleur de pierre chacun doit adapter ses propres outils pour ne pas blesser (la pierre)

Une « **MÉTAPSYCHOLOGIE PERSONNELLE** » (comme Freud)

Les outils conceptuels de **WITTGENSTEIN**

Certains outils sont indispensables : Inconscient, transfert, répétition, fantasme, interprétation, aliénation, à condition de les travailler...

9

LE SINGULIER

Chaque personne rencontrée est différente des autres

GUILLAUME D'OCKHAM

Sur le plan ontologique, ce qui est en question c'est le singulier

http://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_d'Occam

PIERRE ALFERTI, Guillaume d'Ockham le singulier

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

Le singulier est en rapport avec le **DÉSIR INCONSCIENT** inaccessible.

C'est ça le transfert : le désirant (l'analyste), le désiré (l'analysant), et surtout pas devenir désirable.

Comment accéder au singulier quand on affaire à un système qui uniformise, qui prône la transparence ?

9

L'OPACITÉ DE L'AUTRE

MAURICE BLANCHOT

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=46&Itemid=41>

PIERRE CHARPENTRAT

<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/ca738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

10

ÊTRE LÀ, ÊTRE DANS LE MÊME PAYSAGE

Cf. notamment les séances de novembre et décembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061115.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061220.pdf

L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

Ce serait le rapport entre l'aliénation sociale et sa propre boîte à outils.

Les choses importantes...

11

LA SPALTUNG (ENCORE)

C'est quoi ?

Pour cette longue dernière partie, il convient de revoir les séances précédentes, notamment :

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

Avancer avec des hypothèses abductives...

➤ **NARCISSISME PRIMAIRE, NARCISSISME ORIGINAIRE, NARCISSISME SPÉCULAIRE**

Pour cette hypothèse, Jean Oury s'appuie sur des propositions de **JACQUES SCHOTTE** :

<http://www.balat.fr/IMG/doc/TransfertSchotte.doc>
<http://www.szondiforum.org/showdoc.php?id=516>
<http://www.szondiforum.org/t462.htm>

Une des pièces majeures pour mettre en question la dissociation schizophrénique, c'est d'avoir recours sur le plan métapsychologique à cette distinction, comme le propose donc Jacques Schotte, entre le narcissisme **PRIMAIRE** et le narcissisme **ORIGINAIRE**.

C'est le narcissisme **PRIMAIRE** comprend :

- le narcissisme **ORIGINAIRE**
- le narcissisme **SPÉCULAIRE**

C'est compliqué...

... Nous en sommes arrivés aux fameuses cinq dernières minutes ... c'est là que ça va commencer...

Jean Oury reprend : Comment définir ce qu'on va appeler la dissociation schizophrénique ?

✚ **RECONSTRUCTION À PARTIR DE L'ESPACE**

Des réflexions anciennes, justifiées par les ébauches de **GISELA PANKOW**, posant que dans la Spaltung...

... il y a comme un **éclatement**, une dissociation de « **l'espace** » — aussitôt, JO ajoute : « comme si ça existait, l'espace » — toujours sa préoccupation devant les mots de la langue, qui tendent à chosifier...

... mais n'est pas question encore d'historialité, *Geschichte*, de **temps**...

... quand on intervient, il faut d'abord rétablir une base, de l'espace (d'où l'intérêt des techniques comme la pâte à modeler ... ou même le tricot, le cheval...), arriver à une **reconstruction** à partir de l'espace...

✚ **LES GREFFES DE TRANSFERT POUR DONNER ACCES AU FANTASME**

... Ensuite, par des « greffes de transfert » on peut arriver à **délimiter**.

Délimiter : pour qu'il puisse y avoir ce qui est à la base de toute personnalité : le **fantasme**

JACQUES LACAN, Séminaire XIV, Logique du fantasme

<http://pros.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/logifan.htm>
http://gaogoa.free.fr/Seminaires_pdf/14-Logique%20du%20Fantasme/XIV-01-LE16111966.pdf

Dans la dissociation schizophrénique c'est le fantasme qui est éclaté. S'il y a possibilité de fantasme, c'est qu'il y a possibilité de délimitation. Pour qu'il y ait une « scène » : la **scène du fantasme**

On peut s'appuyer sur les mathèmes de Lacan :

Sbarré ♦ a

Le a représente ce qui est de l'ordre du désir inconscient.

Pour qu'il puisse y avoir ça : ça nécessite autre chose que le temps et l'espace (ça sembler de l'ordre de la pataphysique)

✚ **LA GESTALTUNG, LE RYTHME**

En reprenant Maldiney, Prinzhorn, on peut rapprocher la Gestaltung, cad la mise en forme (à bien différencier de la Gestalt) de la notion de rythme au sens le plus archaïque du terme (Cf. Benveniste et la notion de *Rutmos*)

>>>> Y aurait-il dans le processus schizophrénique, un défaut de la Gestaltung, un défaut de mise en forme, donc un défaut du rythme ?

✚ **LE RYTHME**

Jean Oury prend position :

Le rythme, c'est **ce qui permet** qu'il y ait du temps et de l'espace, mais ce n'est pas du temps, ni de l'espace.

Il faut envisager le rythme au sens aussi de **LUDWIG KLAGES**, phénoménologue allemand qui a bien distingué rythme (de l'ordre du vital, existentiel) et cadence.

Dans le *processus* schizophrénique (JO insiste bien qu'il s'agit d'un processus et non d'un développement), il y a un trouble profond du rythme, une dysrythmie qui se manifeste par un défaut de mise en forme.

Un article de Jean Oury, « *Processus de création et psychiatrie* », revue *Chimères*
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/03chi06.pdf>

Sur la notion de processus, selon Karl Jaspers
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2144
http://www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=68
<http://www.serpsy.org/histoire/kasper.html>

Pour approfondir la question :

J. ZUTT, psychiatre de Francfort, « pas très recommandable », qui parlait d'esthétique-physiognomonie et qui est traduit par la distinction diagnostique de la façon dont se manifeste « **le corps en apparence** »

✚ LE POINT D'ÉMERGENCE, LE POINT DU 0 ABSOLU, « HORS-TEMPS »

Un autre hypothèse abductive :

Pour qu'il puisse y avoir structure, pour que ça tienne (pas forcément du béton armé), une **GESTALT MOUVANTE**, comme disait Tosquelles, il faut qu'il ait un point extérieur à une surface (complexe), mais qui ne se mélange surtout pas avec elle, sinon tout s'écrase.

Jean Oury fait un rapprochement entre ce point d'émergence, 0 absolu, et le « potentiel » chez **CHARLES S. PEIRCE** (qui nécessite un zéro absolu)

✚ LA COUPURE, LE DÉSIR

Pour Jean Oury, c'est ce que **JACQUES LACAN** appelle la coupure, allant même jusqu'à dire : le désir.

... et le transfert n'est pas loin...

>>>> Dans le processus schizophrénique, peut-être que c'est ça qui ne marche pas : un écrasement de la structure.

Jean Oury rappelle qu'il est en train de nous parler de sa « boîte à outils » et que cela peut donc prendre des allures... champêtres... ou poétiques...

✚ L'ENTRE-DEUX-MORTS

MAURICE BLANCHOT, L'Arrêt de mort, 1949

<http://www.mauriceblanchot.net/blog/index.php/2005/04/02/10-larret-de-mort-priere-dinserer>
<http://remue.net/cont/blanchot.html>
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=livAut&auteur_id=1386

JACQUES LACAN, Séminaire VII (1959-1969), L'Éthique de la psychanalyse, Seuil 1986

« Il convient que nous nous arrêtons à ce défilé, à ce passage étroit où Freud lui-même s'arrête, et recule avec une horreur motivée. Tu aimeras ton prochain comme toi-même, ce commandement lui paraît inhumain.

Ne peut-on dire que Sade nous enseigne une tentative de découvrir les lois de l'espace du prochain comme tel ? - ce prochain en tant que le plus proche, que nous avons quelquefois, et ne serait-ce que pour l'acte de l'amour, à prendre dans nos bras. Je ne parle pas ici d'un amour idéal, mais de l'acte de faire l'amour.

Nous savons très bien combien les images du moi peuvent contrarier notre propulsion dans cet espace.

De celui qui s'y avance dans un discours plus qu'atroce, n'avons-nous pas quelque chose à apprendre sur les lois de cet espace en tant que nous y leurre la captivation imaginaire par l'image du semblable ? » (Extrait du chapitre XV — Quatrième de couverture)

Après un passage sur *L'Entwurf* de Freud, Lacan s'attaque à Antigone et puis à Œdipe à Colone.

<http://www.theatredecarouge-geneve.ch/oedipe-a-colone-fr234.html>

SIGMUND FREUD, Esquisse d'une psychologie scientifique (Entwurf einer Psychologie, 1895), in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/esquisse.html>
http://www.cairn.be/load_pdf.php?ID_REVUE=ESS&ID_NUMPUBLIE=ESS_012&ID_ARTICLE=ESS_012_0175
http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

Le moment où Œdipe demande à Antigone de s'arrêter, et qu'il continue seul... on ne peut pas aller plus loin

C'est ça l' *Entre-deux-morts*

Une analyse qui ne va pas explorer l'entre-deux-morts... c'est de la « psychanalysette », comme disait Tosquelles.

Pour Jean Oury, l'entre-deux-morts, c'est le lieu du « hors-temps ».

Si on ne l'explore pas le hors-temps, la place du zéro absolu, on reste à la périphérie des problèmes, on ne peut pas dire qu'on a exploré quelque chose d'intéressant sur le plan de la psychanalyse, ou de la phénoménologie, ou de la schizophrénie...

>>>> Pouvoir toucher ce point de l'entre-deux-morts, de zéro absolu, point de hors-temps, point du rythme, de la Gestaltung...

... point de rencontre entre ce qui est tout à fait détaché d'une surface et qui fait qu'il peut y avoir structure...

D'autres repères...

GILLES DELEUZE, Foucault

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2020
http://www.lignes-de-fuite.net/article.php3?id_article=28

Distinction entre la forme et les forces

HÉRACLITE, « Le point obscur »

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1945

C'est là qu'on voit apparaître quelque chose qui pourrait rejoindre, pour ce point là, ce qu'il en est de l'aliénation sociale.
C'est à partir de ce point-là qu'il y a émergence...

... L'**Unverborgenheit** de **HEIDEGGER**, *l'apparaître du retrait*...

Qu'est-ce qui reste dans toute cette histoire dans une analyse ?

Avec le « sujet supposé savoir » ...

JACQUES LACAN, « La Méprise du sujet supposé savoir », conférence prononcée à l'Institut français de Naples le 14 décembre 1967, fut publié dans *Scilicet*, n° 1, pp. 31-41.

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1967-12-14.doc>

Qu'est-ce qui reste ?

Comme à la fin du *Chien andalou* de Buñuel, un haillon — l'objet *a* — ramassé sur la plage... c'est pas glorieux... ça aboutit à ça, l'analyse... on comprend qu'il puisse y avoir résistance...

<http://www.ubu.com/film/bunuel.html>

Être passé par les chemins qui ne mènent nulle part, les chemins qui vont vers l'angoisse...

... Ça correspond au « semblant »...

LA DIMENSION INCHOATIVE

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061115.pdf

...Si on articule pas le *semblant* — qui n'est pas l'imaginaire, pas le symbolique ou le réel — mais l'agent du discours, la dimension inchoative qui permet qu'il y ait du sens (pas de la signification, de la circulation)

Quels sont les rapports complexes entre plonger dans une société complètement pourrie, comme d'habitude... et le Ki ?
Rapports entre le Ki, l'objet *a*, le Semblant, la dimension inchoative, les quatre discours...

...Pour qu'il y ait du sens... Un sens que l'on ne peut pas repérer... entre les mots, entre les lignes, toujours énigmatique...

D'où vient le sens ... le plus fragile ...

à partir de là redéfinir quelque chose dans une structure collective...

Ce qui n'empêche pas d'avoir accès à ça... C'est ça la résistance... Et tout nous empêche à ça...

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 8 avril 2007.

Mercredi 21 mars 2007

Un article de **JEAN OURY**

De l'institution

Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose

http://www.cairn.info/article.php?id_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

VICTOR ALBA, Histoire du Poum

http://www.alapage.com/mx/?tp=F&type=1&l_isbn=285184041X&donnee_appel

<http://www.fundanin.org/aalba.htm>

VOLINE, La Révolution inconnue

http://www.federation-anarchiste.org/ml/article.php?id_article=1823

<http://kropot.free.fr/Voline-revinco.htm>

Sur une « correspondance » Victor Alba/Victor Serge

VICTOR SERGE, Mémoire d'un révolutionnaire,

éd. Robert Laffont, coll. « bouquins », 2001

Ce livre contient un entretien avec Victor Alba (16 octobre 1947)

http://www.plusloin.org/ac/article.php?id_article=72#nh25

Pour continuer à parler de l'analyse institutionnelle...

Reprendre sur un mode plus général la réflexion ancienne de Tosquelles :

« En psychiatrie, on n'a pas encore inventé l'asepsie »

Les effets dûs à l'entourage qui provoquent et entretiennent des troubles « pathoplastiques » qui justifient qu'on enferme les gens. En travaillant le milieu, on peut supprimer ces effets...

[1] L'asepsie**IGNAZ PHILIPP SEMMELWEIS**

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Ignaz_Philipp_Semmelweis

La thèse (1924) de **LOUIS-FERDINAND CÉLINE** sur l'asepsie et Semmelweis

<http://www.amazon.fr/Semmelweis-Louis-Ferdinand-Celine/dp/2070755835>

<http://www.terresdecrivains.com/Louis-Ferdinand-CELINE-a-Paris.html>

http://www.ammpu.org/litterature/celine_semmelweis.htm

Est-ce que ça sert à quelque chose de répéter sans cesse tout ça ?

Vague dépressive ? ... avec le printemps... le réchauffement de la planète (mais il fait très froid ce mercredi soir à Paris) ...

... la thèse de Tosquelles où il expose toutes les fantaisies de fin du monde...

FRANÇOIS TOSQUELLES, Le Vécu de la fin du monde dans la folie

Éditions Arefppi, Nantes, 1986, épuisé.

L'an mil, le complexe de fin du monde. Cf Nostradamus

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Nostradamus>

Des variétés de ce complexe de fin du monde ? le réchauffement de la planète, le principe de précaution,

« Le bruit de quinquillerie » actuel, cad les avions, les canons, les bombes.

Si on enlève le bruit, c'est toujours le même problème...

JO fait le lien avec la question des rapports entre le religieux et le politique, entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel, au XIV^e siècle.

GUILLAUME D'OCKHAM et **MARSILE DE PADOUE** sont deux figures majeures de cette époque.

Quelques liens pour comprendre l'importance de cette querelle

<http://www.letemps.ch/dossiers/christianisme/historique/siecles/siecle14.htm>

<http://www.balde.net/formations/droit.cours/hist-droit1.3.2.html>

<http://denis-collin.viabloga.com/news/marsilio-da-padova-et-l-humanisme-civique>

<http://gallica.bnf.fr/themes/PolMA.htm>

<http://ph.segur.free.fr/sources.la%95cite.htm>

Sur Guillaume d'Ockham en particulier

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

http://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_d'Occam

Quelqu'un dans l'amphi intervient pour préciser où se situe le débat entre Marsile de Padoue et Guillaume d'Ockham :

Il s'agit d'un débat compliqué entre le pape, écrit vivant (le texte est dans le corps) qui aurait la fonction du dernier mot et une opposition qui pense que c'est le Concile qui aurait ce pouvoir (un peu psychothérapie institutionnelle)

Philippe le Bel a pu rendre l'abstraction de l'État possible. Il a transformé le « trésor royal » en notion de « fisc », c'est-à-dire de bien commun.

ETIENNE MARCEL et les débuts du capitalisme,

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tienne_Marcel

LE SONGE DU VERGER, recueil de maximes politiques que fait rédiger le roi **CHARLES V** en 1378

<http://www.bl.uk/catalogues/illuminatedmanuscripts/TourPopup.asp?TourID=106>

<http://vexilla-regis.com/textevr/Les%20finances%20du%20Roi.htm#nviii>

<http://droit.univ-lille2.fr/chj-cnrs/membres/royer.html>

http://www.aibl.fr/fr/seance/discours/disc_rigaudiere.html

http://www.etudesfda.com/SPIP/article.php?id_article=139

<http://www.enssib.fr/bibliotheque/documents/dessid/rbwasep.pdf>

POURQUOI PARLER DU XIV^e SIÈCLE ?

Il y a toujours le pape et l'empereur (à l'époque ils n'avaient pas l'aviation, ...), les arguments de base n'ont pas beaucoup changé. C'est à l'arrière plan de ce qui se passe actuellement (même si ce n'est pas la même chose, bien sûr), mais il y a quand même des dimensions de cet ordre-là, recouvertes...

On peut trouver des exemples de ce type de discussions :

LÉON TROTSKY, *Terreur et communisme* (1920)

Sur la question de la Commune

http://www.marxists.org/francais/trotsky/livres/t_c/t_c_7.htm

http://www.marxists.org/francais/trotsky/livres/t_c/t_c.htm

KARL MARX, *Lettres à Kugelmann* (en espagnol, pas trouvé en français !)

Sur la question de la Commune également (les Communistes pas bien préparés)

http://es.wikisource.org/wiki/Categor%C3%ADa:Ep%C3%ADstolas_de_Karl_Marx

http://classiques.uqac.ca/contemporains/piotte_jean_marc/sens_et_politique/sens_et_politique.pdf

Il y a des logiques restées en suspend, pas réglées...

D'où l'intérêt de s'intéresser au POUUM

La 2^e guerre mondiale a commencé en juillet 36 en Espagne

Le pacte germano-soviétique n'arrive pas par hasard

S'intéresser à tout ça pour parler de l'analyse institutionnelle...

◆ Qu'est-ce qui s'est passé après octobre 1917 ?

ROSA LUXEMBOURG, écrivant à Lénine : « C'est pas mûr »
(à propos de la révolution allemande)

http://www.marxists.org/francais/mandel/works/1971/02/em_19710225.htm#ftn.ftn17

◆ Ce qui s'est passé en mars 1918 à Brest-Litovsk (avec pour conséquence des millions de personnes livrées aux Allemands)

Le traité de Brest-Litovsk

http://fr.wikipedia.org/wiki/Trait%C3%A9_de_Brest-Litovsk

Tout ça peut sembler lointain, mais il faut pas croire à l'histoire « chronométrée »
Pas si simple de dire que les historiens s'occupent du passé.

Critique du « présentisme »

FRANÇOIS HARTOG

<http://www.vox-poetica.org/entretiens/hartog.html>

ARLETTE FARGE

<http://www.vacarme.eu.org/article227.html>

Le bracelet de Parchemin, l'écrit sur soi au XVIII^e siècle, éd. Bayard
" une quantité de minuscules billets, morceaux de papiers griffonnés, feuilles ou lettres qui se sont intercalés dans les liasses des procès-verbaux »
<http://www.lelibraire.com/din/tit.php?id=18209>

Ce qui se passe actuellement en France et ailleurs, pas pris dans le temps

Sans projeter le présent dans le passé, c'est tout de même à partir de ce qui se passe dans le présent qu'un historien va écrire.
La description de Jeanne d'Arc par Michelet n'est certainement pas la même que celle que l'on peut en faire maintenant.
Les préjugés de l'historicisme et la tendance à tout chosifier (Jeanne d'Arc, c'est Jeanne d'Arc, une fois pour toute immuable)

GIAMBATTISTA VICO

Voici quelques éléments que JO retient de ce napolitain du XVIII^e siècle :

- Ce qui compte c'est une sorte de sensibilité originaire. Pas l'évidence, l'exactitude (qui est une fétichisation)
- Ça ne va pas de soi qu'il y ait un progrès

Un numéro de la revue **Noesis** consacrée à Vico, entièrement téléchargeable
<http://noesis.revues.org/sommaire110.html>

Une conférence d'Alain Pons sur Vico, à lire ou à écouter
<http://www.canalacademie.com/Giambattista-Vico.html>

La Méthode des études de notre temps (1708), avec l'introduction d'Alain Pons

http://mcxapc.org/docs/conseilsient/0511vico_pons.pdf
http://mcxapc.org/static.php?file=vico.htm&menuID=vico#_edn1
<http://www.mcxapc.org/cahier.php?a=display&ID=301>
http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Giambattista_Vico

Sur la **Scienza nuova** (1725)

<http://mcxapc.org/cahier.php?a=display&ID=502>
<http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/Macherey20002001/Vico1.html>
<http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/Macherey20002001/Vico2.html>

Vico cite Pic de la Mirandole :

« L'homme est cet être qui n'a pas d'essence hormis le fait de ne pas avoir d'essence »

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Jean_Pic_de_la_Mirandole

La fétichisation de l'Histoire...

Questions de temporalités...

Le hors-temps, selon l'expression de Jean Oury, n'est pas forcément loin dans le passé...

Une sorte de chronométrisation de l'Histoire (« l'Histoire, c'est le temps », c'est bien plus compliqué que ça !)

L'École des Annales

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_des_Anales

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Duby

Quand on veut parler de psychiatrie ... la psychiatrie n'existe pas ... encore... attendre la fin ... des haricots

Pour Jean Oury, c'est important de relativiser ces questions-là.

>>>> METTRE EN QUESTION LA NOTION DE PROGRÈS

[...]

[2] L'analyse institutionnelle

... Chacun doit pouvoir élaborer quelque chose... que l'on soit médecin, menuisier ou tailleur de pierres...

Chacun y va avec quoi ?

- Avec quoi tu travailles ?
- Est-ce vraiment du travail ?
- Quel genre de travail ?

En dehors des diplômes et de l'expérience, dans la rencontre avec quelqu'un, qu'est-ce qui se joue ?

[...]

« À La Borde, il y a... de la gentillesse », avait dit quelqu'un...

Jean Oury propose le terme « connivence »

« Conniver » : les chats qui ferment les paupières (mais qui voient tout)

Pour qu'il puisse y avoir de la connivence :

Y a t il des moyens d'organiser un lieu, même quand des choses graves se passent ?

L'homme à La Borde, celui qui doit rester debout (pas couché).
Il faut faire un groupe autour de lui, une constellation (même les autres patients le disent, ils connaissent les termes)

Pour obtenir ça, il faut de la connivence...

Qu'est-ce qui se passe ? Dans certains lieux, malgré le bruit, l'animation, les réunions, on sent qu'il ne se passe rien : préjugé, choix personnel, peut-être...
chacun a sa « table de traduction interne »...

[3] La kinesthésie

KINESIS, DYNAMIS, ENERGEIA

Quand on rencontre quelqu'un, se manifeste une certaine dimension plus ou moins consciente (ce n'est pas de l'ordre conscient/inconscient, c'est une autre catégorie) de kinesthésie.

JULIAN DE AJURIAGUERRA, le **TONUS POSTURAL**
http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/ins_dis/p1078302172415.htm
http://www.spp.asso.fr/Main/Extensions/Items/04_relaxation.htm

En cherchant des infos sur Ajuriaguerra, j'ai trouvé cet article sur les enfants 'instables'
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=EP&ID_NUMPUBLIE=EP_014&ID_ARTICLE=EP_014_0093

Quand on rencontre quelqu'un, ça n'est jamais pareil. Jean Oury ajoute qu'il va même jusqu'à dire que cela fait partie du diagnostic.

Même si c'est le même regard, quand on regarde deux personnes différentes, ça n'est pas pareil. Il y a quelque chose de l'ordre du tonus postural, plus ou moins conscient, qui fait que ça n'est jamais la même dimension.

[4] Le diagnostic, l'instant de voir

RÜMCKE, le **PRAECOX GEFHÜL**, malheureusement souvent traduit par le "sentiment du précoce".

Ce que raconte Rümcke face à un homme qu'il reçoit. Il se sent lui-même un peu négligent dans sa façon de se tenir, dans un état « négligent ». Et il se dit : cet homme devant moi... c'est une début de démence (et il ne s'est pas trompé).
La rencontre avec l'autre modifie quelque chose dans sa propre kinesthésie personnelle.

Un texte de **DANIÈLE ROULOT**, *Travail du rêve, travail du deuil*, faisant référence à Rümcke
http://institutions.iffrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n6/travail%20du%20reuve.htm

JACQUES LACAN, les trois temps logiques (l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure)
<http://perso.orange.fr/marxiens/psy/tempslog.htm>
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=sjancalmettes080105

[...]

La simplicité qui exige une complexification. Chacun peut faire ses propres hypothèses mais il y a quand même certains principes...

[...]

[5] La fonction soignante

Ne pas confondre **STATUT** et **FONCTION** : une façon de **LUTTER CONTRE LE FÉTICHISME** au sens de Marx, que reprend Freud en 1928.

Quand on parle de soignants et de soignés, on est déjà dans le statut.

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313
<http://psyassises.free.fr/imp.php3?txt=&ass=1&id=6>

La liste des « soignants » : le médecin, le psychologue, les infirmiers, les aide-soignants.

Mais est-ce le type de la cuisine ou de l'administration ou le jardinier est un « soignant » ? Concrètement, non. Mais leur rôle peut faire partie de la **FONCTION SOIGNANTE**

>>>> **LA FONCTION SOIGNANTE EST PARTAGÉE**

LE PARTAGE

http://www.cip-idf.org/article.php3?id_article=2170

Pour qu'il se passe quelque chose, il faut qu'il y ait du partage. Que ce soit à l'hôpital, dans le foyer, dans le métro, en prison

Quel mode de partage ?

La connivence est ainsi une forme subtile de partage d'une certaine fonction qui peut avoir des effets bénéfiques à condition que l'on mette en question, *energeia*, *kinesis*, *poiesis*, ...

Relire la séance du mois d'octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

LA PULSION THÉRAPEUTHIQUE

HAROLD SEARLES, Contre-transfert, Gallimard, 1981

<http://www.amazon.fr/contre-transfert-Harold-Searles/dp/2070307123>

<http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/am/searles.html>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Harold_Searles

>>>> : UN CERTAIN DEGRÉ DE LIBERTÉ : NE PAS ÊTRE IMMOBILISÉ DANS UN STATUT

LIBERTÉ DE CIRCULATION

http://www.cemea.asso.fr/article.php3?id_article=2944

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Mais s'il n'y a pas un minimum de structuration du milieu, mettre des gens ensemble, en collectivité, aboutit très vite à la guerre. L'univers du *moi* prend le dessus. D'où la nécessité de mettre en place quelque chose de l'ordre d'une analyse institutionnelle.

Hôpitaux, écoles, prisons, c'est le même bazar, la même logique qui fabrique de la pathologie (pathoplastie).

Pas simplement sur le plan de l'agir visible, mais tout un système d'opinion, de théorisation, ne pas être pris dans des systèmes aliénatoires : pouvoir mener d'une façon constante une sorte d'analyse personnelle.

[...]

[6] Sortir de la dyade, introduire une triade

Tous ces systèmes fonctionnent selon des logiques dyadiques, duelles, incestueuses.

Pour lutter, pour qu'il y ait de l'ASEPSIE, il faut introduire une triangularité, une triade.

Sur les logiques triadiques, relire la séance du mois de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070117.pdf

L'AMBIANCE

Quelque chose pour travailler l'ambiance, un opérateur « collectif », logique, pour modifier un système

Ce que reprenait **FRANCOIS TOSQUELLES** :

EUGÈNE DUPRÉEL, Les rapports complémentaires du second degré

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>

http://colloque.cs.free.fr/seance_inaugurale.htm#_ftn18

Cf. séance du 18 octobre 2006, p.3

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0607/JO_061018.pdf

Instaurer des rapports indirects, pas de front.

RESPONSABILISER

Avoir un degré de liberté : paradoxalement, ça peut s'organiser (C'est une dimension du POUM).

Saisir les choses, dans les moindres détails.

LA BUREAUCRATIE

Relire la séance du mois de septembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070117.pdf

SOIGNER L'HÔPITAL

<http://www.psychanalyse-en-mouvement.net/off/static.php?page=static051204-191930>

LA FONCTION DÉCISOIRE

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

Relire aussi les séances de septembre et octobre

LE CLUB THÉRAPEUTHIQUE

Pour pouvoir créer un milieu, où une certaine dialectique des relations, des rencontres devient possible, pas pris dans un système de hiérarchie massive.

Mettre en valeur la différence de l'un à l'autre.

Distinguer les formes et la dialectique (ou diagrammatisme) des forces.

GILLES DELEUZE, Foucault, 1988

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2019

- Les **FORMES**, c'est l'établissement (rapports de contrats mercantiles, hiérarchies, statuts)

S'il n'y a que l'établissement, impossible de soigner correctement, aboutit à un système concentrationnaire.

- Les **FORCES** : le club est une multiplicité de forces, qui n'est pas pris dans un formalisme.

Mais cela nécessite une cartographie, mais il faut une structure, cad une surface et un point neutre, extérieur.

Le club, c'est donc organisation collective, très diversifiée d'une structure d'échange ou se met en question une dialectique de rôles, de fonctions, de statuts.

➤➤➤➤**En rapport avec un coefficient de liberté, d'initiative**

LE TRANSFERT

Pour qu'il puisse y avoir des structures en rapport avec ce concept, cela nécessite un travail microsocial qui permette de ne pas être emmerdé par une hiérarchie et une distribution des responsabilités.

JACQUES LACAN, séminaire VIII, Le Transfert (1960-1961)

Lire la séance du 16 novembre 1960 du séminaire de Lacan sur le transfert, « Le transfert dans sa disparité subjective, sa prétendue situation, ses excursions techniques » à partir de :

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

Séance du 18 janvier 2006, p. 6

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_051221.pdf

Séance du 19 avril 2006, p. 1

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

La première phrase du séminaire sur le transfert : le transfert est de l'ordre de la **DISPARITÉ SUBJECTIVE** (pas de la réciprocité, comme don et contre-don, cf. Marcel Mauss, ethnologie, etc...)

J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation.

LA SYMPATHIE

La disparité subjective, c'est être avec l'autre dans une position telle que l'on puisse tenir compte de l'autre, au plus intime de soi-même, sans « coller ».

MAX SCHELER, Nature et formes de la sympathie

<http://www.payot-rivages.fr/asp/fiche.asp?id=1773>

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Max_Scheler

Par opposition à l'empathie : se mélanger avec l'autre : appeler... les "serviettes éponges"

La sympathie, c'est pour assumer le lointain de l'autre ; être au pied du mur de l'opacité de l'autre. C'est le contraire de la loi sur la transparence du 4 mars 2002

[LE DIKTAT DE LA TRANSPARENCE] : La loi du 4 mars 2002 :

http://www.sante.gouv.fr/htm/actu/31_060302.htm

L'ÉTHIQUE

Le respect.

La sympathie, c'est la première démarche de la dimension éthique. Sans se mélanger avec l'autre.

Une dimension à articuler avec le concept de transfert.

La disparité subjective : pouvoir être au plus proche, dans le lointain, être là dans une dimension de transfert.

À nouveau, extraits de la séance du mois de septembre :

DÉSIRANT DÉSIRÉ DÉSIRABLE

séance du 19 avril 2006, p.1

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf

Si le psy fait bien son travail : un désir travaillé, une mutation de désir, la place de désirant.

L'analysé est le désiré.

La maîtrise du désirant plus forte. Il ne faut pas qu'il devienne désirable, sinon, « Il faut changer de chambre ». C'est toute l'astuce.

Toute la position subjective de la dimension analytique : ne pas confondre

DEMANDE, DÉSIR BESOIN.

<http://www.congressodeconvergencia.com/JACQUES%20LACAN%20ET%20LE%20MANQUE%20D'%20OBJET-FRANCES.htm>

Un mise en question de l'ordre de son propre désir inconscient. La grande découverte de Freud.

LE DÉSIR INCONSCIENT

On ne peut y avoir accès que par l'intermédiaire du fantasme. Et pour qu'il y ait fantasme, il faut qu'il y ait transfert.

C'est là qu'apparaît le concept de transfert en rapport avec le désir.

C'est bien là le problème : ceux qui viennent travailler mais qui pourraient faire autre chose (« il faut bien bosser »)

Que chacun...

- à condition d'avoir fait le point — distinction entre travail au sens capitaliste du terme, et travail négatif, vivant, où il y a du *Spiel*, du jeu, non mesurable, inestimable,
- à condition d'avoir fait la différence entre économie générale et économie restreinte

... doit faire sa métapsychologie personnelle (comme Freud)

LE TRANSFERT DISSOCIÉ

[Relire toutes les séances précédentes sur le travail à partir de Marx]

GISELA PANKOW et les greffes de transfert, **LACAN**, ...

LE NARCISSISME ORIGINAIRE

...au sens esquissé par **HEINZ KOHUT**

<http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/am/kohut.html>

<http://pages.globetrotter.net/desgros/ecoles/selypsy.html>

<http://carnetpsy.com/ARCHIVES/Ouvrages/Items/oppenL.htm>

<http://www.mollat.com/livres/heinz-kohut-soi-psychanalyse-des-transferts-narcissiques-9782130545200.aspx>

HENRICH VON KLEIST, Sur le théâtre de marionnettes

<http://www.amazon.fr/Sur-theatre-marionnettes-Kleist-Heinrich/dp/2842053419>

Le centre de gravité de la marionnette, c'est le montreur qui l'a entre les doigts alors que le danseur l'a à l'intérieur.

C'est à partir de ce passage de Kleist que Kohut propose de parler de narcissisme originaire.

... au sens esquissé par **JACQUES SCHOTTE**

<http://www.balat.fr/IMG/doc/TransfertSchotte.doc>

<http://www.szondiforum.org/showdoc.php?id=516>

<http://www.szondiforum.org/t462.htm>

Une des pièces majeures pour mettre en question la dissociation schizophrénique, c'est d'avoir recours sur le plan métapsychologique à cette distinction, comme le propose donc Jacques Schotte, entre le narcissisme **PRIMAIRE** et le narcissisme **ORIGINAIRE**.

Le narcissisme **PRIMAIRE** comprend :

- le narcissisme **ORIGINAIRE**
- le narcissisme **SPÉCULAIRE**

La dissociation schizophrénique c'est au niveau du narcissisme originaire (à ne pas confondre avec auto-érotisme), d'où la distinction entre psychose hystérique et schizophrénie.

C'est à partir de sa propre métapsychologie que chacun peut articuler les problèmes d'analyse institutionnelle (aliénation,...), sinon on reste à un niveau d'une socio-génèse « un peu ridicule ».

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 23 avril 2007.

Mercredi 18 avril 2007

🚩 AU NOM DE JEAN OURY

« Pourquoi je n'avais pas donné de titre ? L'année dernière, on avait hésité. J'ai dit que j'avais honte de donner un titre, avec tout ce qui se passe dans cette sorte de mascarade et de destruction de la psychiatrie. C'était un jour d'été. Parler comme si de rien n'était ? « Logiques institutionnelles et stratégie analytique », c'était le titre de l'année dernière... Alors est arrivé, d'une façon sournoise, un titre que je dois assumer, difficilement : « Pragmatisme et psychiatrie ». Une fois pris au piège de ce titre, j'espère qu'on va pouvoir en parler et que vous m'aidez.

D'où vient ce titre-là ? Ce n'est pas uniquement par souvenir littéraire. Ça fait très longtemps que je pense au mot « pragmatisme » sans trop savoir ce que c'est. Mais je me suis dit que c'est la suite de « Logiques institutionnelles et stratégie analytique ». Ce pragmatisme, ce n'est pas le « pragmatique ».

J'y pensais donc depuis longtemps. Peut-être pour essayer de spécifier le champ dans lequel on est engagé, pour regrouper ce qui était « apparu » à la suite de rencontres un peu inattendues, comme cette notion de « sous-jacence » que j'avais développée déjà en 1958. Puis est arrivée, il y a quelques années – ça me semblait plus poétique et ça complétait la sous-jacence, l'humus, « l'horticulture institutionnelle ! » — la notion « d'arrière-pays ». C'était pour essayer de définir, d'une façon plus précise, ce avec quoi on travaille dans le champ « psychiatrique ». Ce raisonnement pourrait s'appliquer à d'autres domaines aussi artificiels que la psychiatrie, comme la « pédagogie » par exemple, la vraie. Est-ce que, quand on rencontre quelqu'un, ce n'est pas quelque chose qui va être mis en résonance, repéré plus ou moins inconsciemment par l'autre ? Il y a de la « connivence », des harmoniques. Tous ces termes ont été développés précédemment. »

JEAN OURY, Introduction au pragmatisme en psychiatrie
<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

Jean Oury n'est pas là ce soir, ni Jean Ayme. Il y a moins de monde dans l'amphi. Michel Balat nous annonce que Jean Oury, qui a eu un petit « accident domestique », lui a demandé de venir à sa place (Pierre Delion, lui aussi devait être présent mais n'a pu se libérer) pour parler un peu de Peirce. Le rituel des annonces sera très court...

COMMENT ALLER À LA RENCONTRE DE PEIRCE ?

Jean Oury fait usage de certains concepts venus de Peirce. C'est peut-être l'occasion ce soir d'en présenter quelques-uns de manière un peu plus détaillée.

La lecture de Peirce est un exercice « épouvantable ». Il n'écrit pas bien. L'esprit est subtil, mais l'expression ne l'est pas.

Pour tisser quelque chose entre lui (Balat), Peirce et nous, il faut peut-être commencer (« ça vaudrait le coup ») par parler d'où c'est venu (Peirce).

L'ENFANT, L'ADOLESCENT DANS L'HOMME [PEIRCE, D'OÙ ÇA VIENT]

🚩 DESSINER LA PLUIE

« Ce jour-là, donc, assis près d'un escalier en bois (c'est étrange, car je ne vois pas où pouvait mener cet escalier — sauf si c'est un esprit!) dans une très grande salle de classe (maintenant elle m'apparaît réellement immense, mais il est peu probable qu'il en ait été ainsi), la maîtresse (son visage m'échappe complètement, j'ai l'impression qu'elle est jeune) me demande (je ne sais si elle a formulé la même demande aux autres; c'est probable) de dessiner la pluie (était-ce bien la formule? je n'en sais rien; pleuvait-il ce jour-là? c'est possible, j'ai même l'impression qu'il en était ainsi. J'avais peut-être la pluie sous les yeux, devant moi — tiens, là j'ai une étrange impression: j'ai l'impression d'être le dos tourné à la porte d'entrée, mais d'être face à elle en observant la pluie qui tombe). J'ai sans doute tenté de le faire, mais je me suis rendu compte que la pluie a la particularité de laisser visibles les images, alors que les traits au crayon cachent le support. Il me semble que c'est ce qui me fait hésiter. Mais ce n'est pas seulement cette particularité. En fait la pluie est translucide, ou plutôt chaque goutte de pluie — puisque le problème se posait d'abord comme ça, de manière quasi-analytique - est translucide. La pluie, dans son ensemble — mais il me semble maintenant que je n'ai pas songé un seul instant à la considérer globalement — est transparente. J'ai peut-être songé alors à faire une voile gris, peut-être même des petits points de crayon afin d'alléger au maximum la présence du trait. Mais je me suis heurté à quelque chose de plus grave, dont je suis incapable de rendre compte. Quoique le trait soit là pour me faire comprendre qu'il est au coeur de la question. »

MICHEL BALAT, Assumer l'abduction
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=9

Le petit Michel a donc été incapable de dessiner la pluie sans pouvoir expliquer cette incapacité. Et devant son désarroi, la maîtresse a résolu pour lui la question en prenant une règle et faisant de petits traits au crayon noir. Profonde insatisfaction de l'enfant. « Son truc, c'est pas de la pluie ». En plus, la pluie, c'est du mouvement... Début d'un questionnement qui n'a toujours pas trouvé sa réponse.

✚ MATHÉMATIQUES ET PHYSIQUE / ABSTRAIT ET CONCRET

Pendant un cours de philo. Question : pourquoi les mathématiques s'appliquent à la physique ? Comment les maths, élaboration conceptuelle complexe, pouvaient s'appliquer à la physique avec des résultats concrets. Le lien entre les deux, est aussi un lien d'émerveillement, dont on n'a pas la clé. Nouvelle profonde insatisfaction devant les réponses du professeur (Kant, ...). Le jeune homme fera des maths... pour voir. Peut-être y découvrir un secret.

✚ RENCONTRE AVEC FREUD, PUIS PEIRCE ET LACAN

Un questionnement, autour du fait que Peirce et Lacan semble parler de la même chose...

DU CONCRET AU CONCEPT : DE CHÂTEAU RAUZÉ À PEIRCE

Essayer de parler ce soir de cette « même chose »...

Pour ne pas tenir un discours trop rébarbatif, Michel Balat présentera quelques concepts peirciens à partir du quotidien, du travail avec les « blessés »¹ de la clinique de Château Rauzé.

Sur l'expérience de la clinique de Château Rauzé autour de l'éveil de coma

FRANÇOIS COHADON, *Sortir du coma*

http://www.odilejacob.fr/catalogue/index.php?op=par_theme&cat=020503&count=20&option=&desc=1441#1441

MICHEL BALAT, *Soin et relation dans l'éveil du coma*

<http://www.balat.fr/IMG/rtf/ArticleSoins0703.rtf>

¹ Michel Balat précise qu'il a été demandé aux gens accueillis à Château Rauzé comment ils voulaient être appelés. Ils ont décidé : *blessés*. Ce sont majoritairement des traumatisés crâniens.

[1]

Selon Edwige Richer et François Cohadon, dans une situation de coma on n'a pas accès à la personne (d'où l'expression de « mort » mais qui n'est pas la mort vitale). Ils ont pris une décision médico-éthique : lorsque la personne ouvre les yeux, elle est en éveil. Les yeux ouverts assurent un mode de présence, souvent très diffuse, il faut dire. La personne a quitté cette position antérieure du coma et entre dans la **PHASE VÉGÉTATIVE DE L'ÉVEIL DE COMA**. Elle est là et on peut travailler avec elle. Mais elle n'envoie aucun signe, aucun mouvement « intentionnel » pouvant être interprété.

C'est une **DÉCISION ÉTHIQUE**, et ça ne va pas de soi. D'ailleurs, beaucoup de réticences dans le milieu médical.

Certains anciens blessés témoignent (sans être certain que ce sont de vrais témoignages) : On vous parlait mais vous n'entendiez pas. D'autres, au contraire, disent : Je croyais que j'étais mort. Mystère.

✚ LA DÉCISION ÉTHIQUE

La décision éthique de dire : on est avec quelqu'un qui vient vivre sa vie quotidienne dans la clinique : se lever, se laver, prendre le petit déjeuner, s'habiller, travailler un peu (rééducation), déjeuner, sieste, retour au travail... avec l'intérêt qu'il n'y a **PAS DE STIMULATIONS HORS CELLES DE LA VIE QUOTIDIENNE** (choisir un pull over).

✚ SENS ET STIMULATION

Les stimulations artificielles : exemple, les personnes allongées sur un lit avec des écouteurs diffusant de la musique toute la journée, stimulées visuellement par des flashes répétés de lumière vive.

La question de la stimulation est très étroitement liée à quelque chose de l'ordre du sens, qui fasse sens pour la personne et non à ces situations totalement artificielles. C'est pas la musique qui a du sens.

(« on lui a mis la musique qu'il préférerait » — « mais c'est scandaleux ce que vous faites ! » Même si on aime une certaine musique, il y a des fois où on ne peut pas l'entendre !)

Autre exemple de stimulation qui « sue l'artifice » : une musicothérapeute qui, inmanquablement, frappe à la porte (sans attendre la réponse, tout de même), dit : Bonjour, M. Untel, je suis madame Untelle, la musicothérapeute...

➡ PEIRCE : LA PRIMÉITÉ

Dans ce dont nous parle Michel Balat, c'est précisément de **PRIMÉITÉ** selon Peirce dont il est question.

Quelque chose avec quoi on a une sorte de rapport immédiat. L'artifice (les flashes, les musiques, les *toc, toc* de la musicothérapeute) est marqué d'une visée clairement établie. Là où il pourrait y avoir toute la **RICHESSE DE LA DÉCOUVERTE** de ce qui se passe dans une vie quotidienne, on a quelque chose qui est réglé *a priori* sous formes de répétitions insupportables.

➡ LA PRIMÉITÉ : L'EFFLORESCENCE, LA DIMENSION DU POSSIBLE, LA « COULEUR »

Les gens viennent vivre leur vie quotidienne, et il se passe ce qui se passe. Parfois, quelqu'un peut sortir de l'état végétatif parce que son voisin se met à « gueuler » à côté de lui. C'est pas prévu ni écrit nulle part. Ce n'est pas une stimulation (on n'a pas pincé les doigts du voisin pour qu'il se mette à crier et voir si ça ne va pas réveiller l'autre)

➡ VIE QUOTIDIENNE ET TUCHE

Quand Jean Oury parle de la vie quotidienne et du hasard de la rencontre, c'est le cœur de la question.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm
http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=EMPA&ID_NUMPUBLIE=EMPA_045&ID_ARTICLE=EMPA_045_0111#

« Il faudrait quand même que tu dises que la priméité est ce qui est le plus écrasé dans les établissements. » a recommandé JO à Michel Balat au téléphone.

Tout doit être prévu. On invente les procédures pour. Où est le hasard ? la possibilité ? Tout ça disparaît.

>>>> LE HASARD, ÇA SE TRAVAILLE, DANS LE SENS OÙ ON « DONNE SA CHANCE » À LA PRIMÉITÉ.

[2]

➡ « JE ME MÉFIE DES TECHNIQUES DU CORPS »

Michel Balat se souvient que ce sont ses premiers mots une des premières fois qu'il est venu à Château Rauzé.

Un façon de dire qui demande d'être précisée :

Il y a effectivement des techniques de rééducation, le « corps à corps » est inévitable et plus que souhaitable.

Ce que dit une infirmière en rééducation : « Dès fois, je me sens *bestiale* ». Il faut en sortir de la bestialité. Moment sans doute nécessaire dans le rapport à l'autre. Une présence corporelle forte est nécessaire. D'où la question de la « sauvagerie ».

Mais qui ne laisse pas beaucoup de place aux mots.

On peut imaginer que pendant la rééducation, l'infirmière commente : « Alors, maintenant je vais te faire... », un peu dans le style Emmi Pikler... Michel Balat ajoute aussitôt qu'il est « pour » Emmi Pikler mais que ce qui est valable pour les bébés n'est pas possible avec les « blessés » car ce serait de l'artifice.

Sur Emmi Pikler

<http://www.aipl.org/>

<http://www.ulg.ac.be/le15jour/99/Egal.html#04>



Crèche municipale de Sèvres (92) : un bébé *Pikler* au travail (1974)

La question de la « bestialité » est importante et à garder.

Il faut malgré tout pouvoir dire : Les techniques corporelles (même du côté de la « bestialité »), sortons-en !

Parce qu'on sait que la clé de tout ça c'est quand même la parole.

✚ LA DIMENSION DE LA PAROLE

Il faut qu'il y ait quelque chose qui relève de la dimension de la parole dans ce qui est fait avec les blessés.

Quand ?

Les réunions avec le blessé.

L'équipe comprend aussi les blessés.

Tout se passe uniquement avec la parole, on cause de façon très particulière : comme en psychanalyse : dire tout et n'importe quoi. On a plein d'idées, on « associe ».

Des fois, ça marche : par ex, au cours de la séance, ou le lendemain ou surlendemain, la personne se met à **PRODUIRE DES SIGNES** (bouger les doigts, les paupières)

Complexité inouïe : sans doute, on a dit quelque chose, mais on ne sait pas quoi.

✚ LA MÈCHE DE CHEVEUX

« D... est depuis plusieurs mois dans la phase végétative de l'éveil de coma. Difficile pour l'équipe de s'occuper de ce qui ne paraît être qu'un corps. Nous regardons en sa présence une vidéo réalisée pour dérouler une journée ordinaire. Le lever. Le bain. La sortie du bain... Tout s'accomplit sans sa participation. Les yeux ouverts, le regard vide, D... absorbe passivement les gestes qu'on exécute pour lui. La caméra est maintenant dans la chambre. Son corps, lavé, essuyé, allongé sur son lit, lentement habillé par Mme H. ; les traits de D..., ceux d'un adolescent plutôt agréable à regarder ; ses cheveux, coiffés... Mais une mèche est encore rebelle. Mme H., d'un geste délicat, d'une caresse, redonne pureté à son front. Une ombre passe sur le visage du jeune homme. Saisie, Mme H. tente, en répétant son mouvement, de renouer ce contact furtif... Inutile, D... est à nouveau retourné dans son monde.

Durant plus d'une heure de temps, ce moment lumineux fut portée à l'incandescence dans notre groupe. Mme H. sut évoquer avec nous cette ombre portée du désir, cette invite quasi maternelle à l'abandon. Depuis, D... a repris la parole. ²

MICHEL BALAT, *Autour de l'éveil de coma*

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=48

Un autre article où l'on retrouve le cas de D...

MICHEL BALAT, *L'actualité du representamen chez Peirce*

<http://michel-balat.france.com/lactu.doc>

² Idem.

Dit devant lui dans la séance : ce sont les mots qui ont frappé, pas l'ombre sur le visage.

C'est la dimension du langage qui fait que quelque chose peut se passer.

Le rôle, la fonction remplie (quand on relève l'ombre sur le visage, les paroles, notamment de l'infirmière, troublée par son geste) est la fonction scribe : on a **INSCRIT** quelque chose.

➡ PEIRCE : LA FONCTION SCRIBE

Ce qui s'est passé est beaucoup plus que de l'ordre de la sensation — même s'il y a de ça. (Suite à une question dans l'amphi).

Pour préciser sa pensée, Michel Balat passe par...

...L'HISTOIRE DU MAMMOUTH :

Le paléontologue qui regarde par terre et voit un poil de mammouth . Il tire sur le poil et qu'est-ce qu'il trouve ? un mammouth.

Il s'agit de donner une consistance langagière : introduire des mots qui permettent au jeune homme d'être autour d'un « point de vérité ». Même si c'est exagéré, c'est dans ce registre-là que le travail autour du blessé se situe.

On rencontre plus que des sensations, mais un **SENS** dont on peut témoigner par la **LANGAGE**.

Quand le blessé est concerné, touché, par une parole, si idiote apparaît-elle.

>>>> LA QUESTION DU SENS NE PEUT ADVENIR QUE DANS LE LANGAGE.

Ressentir des affects, ça n'est pas au niveau du sens.

➡ LA FONCTION SCRIBE: ON INSCRIT QUOI ?

On a inscrit quelque chose : mais sur quoi ?

[3]

Les choses qui se passent au cours de la réunion autour du blessé auraient pu passer inaperçues.

La fonction scribe est totalement **SOLIDAIRE** d'un autre concept qui est la feuille d'assertion.

➔ PEIRCE : LA FEUILLE D'ASSERTION

MICHEL BALAT, Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=14

JEAN OURY, Le corps et ses entours : la fonction scribe
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Quand on parle de « feuille d'assertion » on n'est pas dans le registre de la feuille de papier, mais dans...

...QUELQUE CHOSE QUI TIENT

Quelque chose qui tient suffisamment pour pouvoir rassembler des choses éparses.

Michel Balat rappelle ce que raconte François Tosquelles : comment envisager que des paroles prononcées dans un groupe aient un effet immédiat sur un autre groupe si on n'envisage pas quelque chose qui permette de tenir ensemble tout ça.

➔ LA FEUILLE D'ASSERTION :

QUELQUE CHOSE QUI NE FAIT PAS TENIR COMME UN CREUSET MAIS COMME UNE FEUILLE SUR LAQUELLE CE QU'ON ÉCRIT VIENT SE RAJOUTER À TOUT CE QUI A DÉJÀ ÉTÉ ÉCRIT.

Quand on écrit une phrase, il y a une solidarité entre les mots grâce à la feuille.

QUELQUE CHOSE QUI FAIT TENIR, OÙ QU'ON SOIT

La feuille d'assertion peut être très vaste : par exemple, suite à une séance d'analyse, on peut se mettre à comprendre quelque chose lors de paroles échangées avec un ami qui ne sait pas qu'il fait partie de la feuille d'assertion.

C'est une feuille portable... comme l'ordinateur...

Ce qui permet que ce qui est inscrit puisse être considéré sur le même niveau (et il peut y avoir plusieurs niveaux. Cf. le millefeuilles de Jean Oury. Cf. le texte déjà cité, *Le corps et ses entours : la fonction scribe*).

Michel Balat donne l'exemple d'une jeune fille de 14 ans, en phase végétative de l'éveil, avec laquelle, si j'ai bien compris, une réunion n'a pu se faire mais l'équipe de Château Rauzé a pu parler d'elle pendant deux heures autour d'une vidéo et a eu l'impression d'avoir dit quelque chose... le lendemain, alors qu'aucune des personnes présentes à la réunion n'était à la clinique, cette jeune fille sort de la phase végétative.

La feuille d'assertion va au-delà de la simple présence, du « contour corporel » des personnes.

Toute une partie du travail en psychothérapie institutionnelle est de fabriquer des feuilles d'assertion. Faire en sorte que ce qui est écrit dans un coin ça passe d'un coin à un autre.

Ce n'est pas une question de communication.

Michel Balat donne en exemple les nombreux mails que l'on reçoit, que l'on ne lit pas. Parce qu'il n'y a pas d'investissement, rien ne passe.

Pour conclure ce point, il précise que feuille d'assertion et fonction scribe sont à ce point solidaires que l'on pourrait peut-être faire l'économie d'un des deux termes.

➔ LA FEUILLE D'ASSERTION : INSCRIPTION SUR UN TERRAIN PRÉPARÉ

On pourrait dire qu'il y a certains établissements qui sont « durs de la feuille »

Alors pourquoi « assertion » ? (terme qui ne plait pas à Jean Oury)

✚ « ASSERTION »

VERSION SIMPLIFIÉE

« C'est peut-être pas la peine de définir « assertion », simplement de remarquer qu'on peut inscrire certaines choses et pas d'autres. Et ce n'est pas du fait de la feuille ! sinon, ce ne serait pas des assertions. »

- Comment est-ce possible ?
- Ah, bien voilà ! Si on le savait !

Si on le savait on n'aurait pas besoin de tous ces concepts. Il y a quelque chose de très étroitement lié au hasard.

C'est par hasard que l'on inscrit. Si cela ne l'était pas, cela voudrait dire qu'on pourrait définir les causes claires de cette inscription, ce qui reviendrait... sans doute... « pour faire gros »... à nier l'inconscient. On sait pas !

➔ L'INSCRIPTION : ON INSCRIT TOUJOURS PAR HASARD

La phrase favorite de Torrubbia : « Je vais peut-être dire une connerie »

Horace TORRUBIA, La psychothérapie institutionnelle par gros temps

<http://www.amazon.fr/psychoth%C3%A9rapie-institutionnelle-par-gros-temps/dp/2913376266>

Un peu d'histoire

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#nb3>

Cette dimension de pouvoir dire une connerie, c'est d'une certaine façon pouvoir faire sa place au hasard : Je ne suis pas près à suivre les chemins qui me sont suggérés (déjà parcourus).

>>>> LA RÈGLE : SE METTRE DANS UNE CERTAIN ÉTAT ON ON NE SOIT PAS TOUT À FAIT DANS LES CHEMINS CREUX TRACÉS DEPUIS LONGTEMPS.

LES PATAUGAS DU SAVOIR

Michel Balat se souvient d'une visite de médecins canadiens à Château Rauzé, très compétents, très au fait de tout.

À un certain moment l'un d'entre eux demande s'il peut intervenir.

À partir de l'histoire de la personne, ce médecin avance une hypothèse psychanalytique, « de la plus belle eau »... mais ça a tout foutu en l'air. Il a fallu une demi-heure ou trois quart d'heure pour reprendre, retisser quelque chose dans la discussion.

... Même si les pataugas se transforment en escarpins...

[4]

➔ PEIRCE : LE TONAL

...une certaine manière de parler : la fonction scribe, c'est pas tout.

... pour permettre à ce hasard de surgir, et que quelque chose s'inscrive.

Un concept indispensable pour faire la différence entre ce discours que tout le monde peut tenir, pour le dire vite : **LE DISCOURS DU SAVOIR.**

Les mots sont trop durs, ils manquent de souplesse, on ne voit pas l'invention.

Il faut pouvoir sentir une certaine légèreté dans les mots, que ça puisse surgir : ça se rapproche de la question de la poésie.

« Quand deux mots se rencontrent pour la première fois » (un poète canadien)

Pour pouvoir donner sa chance au hasard, on ne peut pas parler n'importe comment, ce n'est pas le choix du vocabulaire...

➔ LE TONAL : LA TONALITÉ, LE SENS DES MOTS, LE REGISTRE DE L'ÉNIGMATIQUE

Le mot peut prêter à confusion : rien à voir avec le ton de la voix. Avec le **TON MUSICAL** ? un peu. Il ne suffit pas d'avoir toutes les notes de musique pour faire un accord.

Ce qu'on pourrait appeler la tonalité... le **SENS DES MOTS.**

un mot : un ton de signification.

JACQUES LACAN a souvent fait l'éloge de l'ambiguïté dans les propos de l'analyste.

(Je n'ai rien trouvé. Qui sait ?)

Toujours laisser quelque chose d'énigmatique, ouvert à une multiplicité de sens, ce qui ne veut pas dire n'importe comment.

Quelque chose qui vient spontanément... le signe qui prouve que l'on est bien dans un **CHAMP DE POSSIBLE.**

Le possible présenté à l'autre.

« Il est possible d'entendre beaucoup de choses dans ce que vous dites »

>>>> EN PARTANT DE LA PRIMÉITÉ, ET EN ABORDANT LA FONCTION SCRIBE, LA FEUILLE D'ASSERTION ET L'ESPACE TONAL, MICHEL BALAT NOUS A DÉCRIT UN PREMIER ASPECT DES RÉUNIONS DE CHÂTEAU RAUZÉ.



UN AUTRE ASPECT...

[1]

✚ « ON L'A À L'ŒIL »

Le blessé, en phase végétative, « on l'a à l'œil », on l'observe, dit Michel Balat. Le moindre petit geste ordinaire.

✚ LES PAUPIÈRES ET LE DOIGT

« Le nursing des blessés en phase végétative de l'éveil met en évidence la quête des signes sur leur corps. Par exemple, V... dit-il « oui » lorsqu'il bat faiblement de la paupière tout en relevant légèrement l'index de sa main droite ? La tisserie sera le lieu stratégique de l'élaboration. La question sera posée une première fois par une infirmière, une aide-soignante ou quelque autre, sous la forme, « j'ai le sentiment que V... dit oui en faisant ça ». Généralement c'est un signe d'alerte qui mobilise l'attention de ceux qui ne l'ont pas perçu ou interprété ainsi. Et ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'un accord, souvent tacite, fondera la décision de considérer qu'il dit effectivement oui de cette manière. Les soignants et V... sont alors engagés très fortement par cette décision. Qu'on demande à V... s'il a soif, et l'acte de lui donner à boire sera conditionné par le battement de paupière conjugué au mouvement du doigt.

L'ensemble de ce procès met en évidence ce que nous avons appelé le « monstre ». Sous ce nom³ se cachait l'ensemble formé par les soignants et le blessé, leurs relations internes et les relations qu'il peut établir avec l'entourage. C'est ce que préférons appeler un *corps sémiotique*. Il nous a semblé utile de prendre la référence au miroir sphérique présenté par Lacan dans le stade du miroir⁴, et qu'il qualifie comme lieu du corps. Pourquoi « corps » ? Parce qu'un corps est généralement conçu comme une entité relativement autonome, doué d'homéostasie. Pourquoi « sémiotique » ? Parce que c'est de ses signes qu'il s'agit dans le soin. La conjonction de corps et de sémiotique permet de penser qu'il est question des signes de ce corps-là, au sens où, mettant maintenant le blessé au centre, c'est avec ces soignants-là qu'il produit ces signes-là. »

MICHEL BALAT, Corps et inscription de la parole dans les institutions

http://www.balat.fr/article.php?id_article=12

✚ LA DÉCISION

Une infirmière dit : « Je crois que Vincent dit oui quand il bat de la paupière »...

³ Dont il peut être utile ici d'indiquer qu'il est à l'origine du verbe *montrer* (et non le contraire). Le monstre était un signe d'un dieu, désignait sa volonté ; par rabattement sur l'homme découle la « monstration », le verbe *montrer*.

⁴ Cf. *Écrits*, Jacques Lacan, Seuil éd., Paris 1966, pp.647-684 et *Psychanalyse, logique, éveil de coma*, déjà cité, pp. 56-58.

Une seconde, quelques jours plus tard, dira elle aussi : « Oui, moi aussi, je crois qu'il dit oui quand il bat de la paupière... »

Au bout d'un temps, ça fait tache : la **DÉCISION** est prise collectivement qu'il dit oui quand il bat...

Ça va très loin...

On lui apprend qu'il dit oui... Il finit par dire oui...

C'est donc autour de ce moment que tout va se construire.

Le paradoxe : pourquoi plutôt oui que non ?

Le oui est vital, le non, ne l'est pas.

Il contredit **SPITZ** (mais ce n'est pas la même chose)

RENÉ A. SPITZ, Le non et le oui

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003381#

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9_Spitz

Comment ça se construit, quand prend-on la décision ? vote à la majorité ? Non.

Ça se décide, ça vient tout seul.

Le type est « contraint » par ça, mais peut-être qu'il disait oui effectivement.

Cela peut bien sûr poser problème :

✚ LE BLESSÉ QUI SAVAIT DIRE OUI

Le service de rééducation s'étonne de ne plus le voir venir.

Quand il ne disait rien on supposait que cela voulait dire non ! Quand on lui demandait s'il voulait aller en rééducation, il ne disait rien...

Depuis, il y a une sorte de règle (pas une procédure) : pour que quelqu'un puisse commencer à être inséré (maison de retraite, ...) il faut au moins trois signes : un pour *Oui*, un pour *Non*, un pour le reste, *Je m'en fous*, etc. Sinon la personne sera en grande difficulté pour pouvoir établir des relations avec la nouvelle équipe qui ne le connaît pas.

>>>> Qu'est-ce que l'équipe attend du blessé : qu'il **INTERPRÈTE CE QUE NOUS DISONS**

➡ PEIRCE : LA FONCTION D'INTERPRÉTANT

L'INTERPRÈTE, C'EST LE BLESSÉ.

◆ Quand on parle d'interprétation en psychanalyse, ça va pas.
D'où ça vient ? Freud ?

« L'interprétation — ça, ça ne va pas arranger nos affaires —, c'est plutôt du côté de la fonction scribe ; c'est une inscription, quelque chose qui n'était pas inscrit et qui s'inscrit... ou qu'on n'avait jamais noté et que l'on se met à noter. Voilà, l'interprétation, elle est là : elle est la production d'une inscription.

Et ce que nous, nous attendons, est que l'autre vienne interpréter cette inscription qui a été réalisée. [...] On attend que le type, non pas réagisse, mais manifeste que quelque chose qui a été dit a eu un effet de son côté. »

(Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans ce passage)

L'EFFET, c'est que ce Peirce nomme L'INTERPRÉTANT...

... ET L'INTERPRÉTANT EST UN EFFET DU SIGNE

Ce que guette l'équipe c'est cet effet du signe.

MICHEL BALAT, Le manticien et l'interprète

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=39

Muser, inscrire, interpréter

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=42

Le scribe, le museur et l'interprète

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=35

Structurellement, le type de travail effectué à Château Rauzé, c'est :

- Assurer la présence d'une fonction scribe (non sans avoir pris la précaution de construire une feuille d'assertion)
- Poser la personne dans la position de l'interpréter

>>>> LE SAVOIR EST DU CÔTÉ DE L'INTERPRÉTANT

Le scribe — l'être infiniment con — comme l'appelle Michel Balat

Selon PEIRCE, en résumé, pour décrire le scribe :

1. Il ne sait pas ce qu'il va écrire
2. Il ne sait pas ce qu'il a écrit (il n'est pas un interprétant)
3. Il sait qu'il écrit.

✚ LE DÉSIR DU SCRIBE

Tout un champ de réflexion qui pourrait s'ouvrir à partir du troisième point « Il sait qu'il écrit ».

Proposition de départ :

LE DÉSIR DU SCRIBE EST CONCERNÉ PAR ... TOUS LES INTERPRÉTANTS DES SIGNES QU'IL INSCRIT

Quand, en situation psychothérapique ou analytique, quelqu'un revient en disant : « Ce que vous avez dit... » ... quelque chose qui ne plaît pas et qui était manifestement une grosse connerie...

... Le scribe n'a pas intérêt à reculer, du genre « C'est pas ça que j'ai voulu dire » La question est d'assumer pleinement sa fonction de scribe, qui est d'inscrire, et c'est tout.

La seule chose qui peut ravir l'analyste, ce sont les interprétations qui pourront être données... quelles qu'elles soient ! (Même ce qui peut être considéré comme une interprétation fautive)

Les effets sont ce qu'ils sont : il n'y a pas d'interprétation fautive ou pas...

Cela me fait penser à la question du faux raccord en cinéma...

Quelques éléments de la doxa sur le sujet

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Raccord_\(cin%C3%A9ma\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Raccord_(cin%C3%A9ma))

<http://www.heeza.fr/description.php?lang=1&id=356>

http://www.cndp.fr/cav/amours/2_glossa0.htm#R

... Par contre les effets sont tout à fait perceptibles

Dans le cas des traumatisés crâniens, l'équipe est totalement concentrée autour de ça : elle attend de voir comment le blessé va réagir à cette inscription, si il y a eu inscription, ce dont on n'est jamais sûr.

✚ L'UNIVERS DU DISCOURS

Une occasion pour parler d'un désaccord avec Lacan sur ce dont il s'agit dans l'univers du discours

Chez CHARLES S. PEIRCE, l'univers du discours, en logique, c'est tout ce qui est entendu, compris, partagé entre le scribe et l'interprète.

LACAN, lui, dit qu'il n'y a pas d'univers du discours

JACQUES LACAN, Séminaire XIV, La logique du fantasme (1966-1967)

Séance du 16 novembre 1966

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_pdf/14-Logique%20du%20Fantasme/XIV-01-LF16111966.pdf

GÉRARD DELEDALLE, le spécialiste français de Peirce, faisait aussi la même confusion.

GÉRARD DELEDALLE, Du possible à l'existant par le discours

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006865ar.html>

<http://webup.univ-perp.fr/lsh/rch/semiotics/irsce/deledalle.html>

http://universite.deboeck.com/auteur/?fa=ShowAuthor&Person_ID=473

<http://pragmatisme.free.fr/GDeledalle.htm>

L'univers du discours devient tout ce qui est dit.

EN LOGIQUE, il faut un minimum d'accord pour parler d'univers du discours.

S'il n'y a pas de minimum d'accord, rien ne se passe. Comment donc quelque chose pourrait-il être entendu ?

La feuille d'assertion vient jouer ce rôle extraordinaire.

Une feuille sur laquelle rien ne serait inscrit (une vue de l'esprit mais peut-on au moins le penser ?) serait le signe-même de tout ce qui est compris entre le scribe et l'interprète.

Ce serait intéressant pour les institutions : il y a quelque chose dans l'institution qui est le signe de tout ce que nous sommes susceptibles d'y partager.

On la trouve pratiquement en même temps que tout ce qu'on partage.

Et ce qu'on partage ne peut être numéroté.

C'est peut-être sur ce point que Lacan avait des hésitations sur l'univers du discours.

En effet, **UN CERTAIN COURANT DE LA LOGIQUE** (Bertrand Russell, Augustus de Morgan, George Boole) considéraient qu'on pouvait **FAIRE DES PAQUETS** des choses (le monde représenté comme forme de paquets)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Bertrand_Russell

http://fr.wikipedia.org/wiki/Auguste_De_Morgan

http://fr.wikipedia.org/wiki/George_Boole

D'ailleurs, en **LINGUISTIQUE**, on dit : « Le langage **DÉCOUPE** le réel »

http://mapage.noos.fr/philosophie/philos/cours/langage/langage98_2b.htm

http://fr.wikipedia.org/wiki/Hypoth%C3%A8se_Sapir-Whorf

Peirce a toujours refusé cette position. Pour lui, il n'y a pas de paquets :

Il y a une continuité réelle dans l'univers du discours.

L'univers du discours, ça n'est pas des paquets. Là, Lacan avait raison. Autre chose est de considérer l'univers du discours comme une sorte de continuum de ce qu'on partage.

La feuille d'assertion est le signe de ce **CONTINUUM**

Quand on inscrit quelque chose, le signe vient limiter l'univers du discours : on précise quelque chose.

>>>> L'UNIVERS DU DISCOURS EST DONC TOUT CE QUI EST ENTENDU ENTRE LE SCRIBE ET L'INTERPRÈTE.

Tout se passe entre :

- Le scribe inscrivant
- L'interprète venant sur la feuille d'insertion faire un certain nombre d'interventions (pas n'importe lesquelles) qui manifestent une certaine compréhension, un effet du signe.

Quand le jeune homme sourit : ce sourire s'inscrit dans la même dimension que la phrase idiote prononcée. Mais cela se fait parce qu'il y a quelque chose qui peut permettre de soutenir.

✚ ÉCRIRE ET INSCRIRE

Distinction décisive.

- Ce n'est pas parce qu'on écrit qu'on inscrit.

Pour l'inscription au club de natation : indiquer son nom et le nom du club sur une feuille de papier ne suffit pas. Il faut des circonstances très complexes pour que cette écriture se *transmue* en inscription.

- Ce n'est pas parce que ça persiste qu'on inscrit (et l'écriture, ça persiste)

JEAN-FRANÇOIS CHAMPOLLION

Avant Champollion, on pouvait aller contempler les hiéroglyphes en Égypte : on savait depuis longtemps que c'était des écritures.

Mais est-ce que c'est inscrit ? problème, il n'y a pas de feuille d'assertion car il n'y avait pas d'interprète. Rien d'*entendu* entre le scribe (le vrai, toujours accroupi) et le visiteur.

Il a fallu attendre Champollion. C'est lui qui a permis de déployer une feuille d'assertion.

Un autre détour par Champollion

Max DORRA, La Syncope de Champollion

<http://www.adn23.biz/book/html/redactionnel/champollion.html>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/seances/seance16/Olc16-traverse1.html>

SIGMUND FREUD

Quand Freud parle du rêve : qui pouvait partager le rêve ? Ça s'inscrivait nulle part et pour que ça s'inscrive, il fallait une possibilité d'interprétation.

C'est vrai qu'il y avait déjà des interprétations des rêves, mais, c'était des feuilles un peu dures !

ARTÉMIDORE D'ÉPHÈSE, La Clé des songes

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711600335>

Le rêve de Joseph

<http://www.biblia-cerf.com/BJ/gn37.html>

LE CORPS COMME FEUILLE D'ASSERTION

- au niveau du bébé

Le bébé est rempli d'écritures (sur, avec, dans, son corps)

Tant que l'enfant ne dispose pas d'un interprète pour ces écritures-là, il n'y a pas de feuille d'insertion. Il n'y a pas intérêt à ce qu'il y ait trop de *divorce* entre l'enfant et la personne qui occupe la fonction maternelle. Il y va de la possibilité même d'interpréter ce qui se passe dans son corps.

De ce point de vue, l'écriture est radicalement première

- Peut-être que le corps s'écrit tout le temps, secrète de l'écrit, c'est son travail.

L'important est de pouvoir disposer d'interprétant et donc d'une feuille d'insertion.

Chez certains adolescents, les tatouages, les scarifications qui sont des tentatives désespérées d'inscrire quelque chose : désespérées parce qu'il n'y a que de l'écrit. Une manière d'aller vers l'extérieur : « Qu'est-ce que je dis ? », faute d'avoir une feuille d'assertion.

LA TESSÉRISATION DU CORPS

Quand on parle, quand on écrit...

Parfois, quand on parle l'autre n'entend pas (le micro ne marche pas)

Une dimension qu'on peut dire matérielle, le son (ou l'encre, le papier)

- Ce qu'on entend — le mot à mot est compris — ce sont des **TYPES**
- Ce qu'on reçoit, ce sont des **TESSÈRES** (le matériel), mais pas n'importe quelles tessères, car ce n'est pas n'importe quel type qui pourra porter n'importe quelle tessère

>>>> LE TYPE, C'EST FONDAMENTALEMENT UNE LOI DE FORMATION DES TESSÈRES.

Michel Balat et Pierre Delion ont beaucoup travaillé sur ce registre-là.

PIERRE DELION,

Proposition de modélisation peircienne de la sémiose du bébé

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

L'enfant autiste à la lumière de la sémiotique

http://www.cairn.be/resume.php?ID_REVUE=JFP&ID_NUMPUBLIE=JFP_025&ID_ARTICLE=JFP_025_25

Articles disponibles sur le site de Michel Balat

http://www.balat.fr/rubrique.php3?id_rubrique=23

Parmi les pistes qui pourraient être travaillées sous l'angle de la tessérisation du corps :

- Le modelage de Gisela Pankow
- L'accès de l'enfant au langage

À une question venue d'une personne dans l'amphi, Michel Balat précisera que le corps est intégré dans le langage, qu'il n'y a pas de hors-langage.

LE CORPS DU PARLÊTRE DE LACAN N'EST PAS UN CORPS NATUREL, C'EST UN CORPS DE TESSÈRES.

Discussion autour de la peur du kiné, repérée dans une vidéo

Sous la conjonction d'une image et d'un discours qui permettait d'installer l'image à sa place, la jeune fille, dans sa chambre, a interprété ce qui s'est dit à la réunion d'où elle était absente.

« Ne me demandez pas comment ça se passe ! », mais cela arrive très souvent. [...]

Où est-ce que les choses peuvent s'inscrire : il y a des endroits (des établissements) où la feuille n'est pas apte.

La question de l'univers du discours pose la question de la **CONNIVENCE** (Cf. Jean Oury dans les séances précédentes).

Dans le travail, la connivence est une nécessité absolue sans quoi on se fatigue.

Sur le « Burn out »
<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/bibliotheq/sallelec/textselect/burnout.html>

Dès qu'il y a des cloisonnements, il n'y a plus de possibilités de passer.

Il peut y avoir des brisures, des failles : ça on peut le penser. Mais une feuille d'assertion coupée en deux perdrait sa qualité de permettre d'emblée un voisinage entre ce qui s'y inscrit et ce qui peut être très loin.

La distance ne joue pas, il ne s'agit pas d'un espace physique.

REMARQUE SUR LE RECTO/VERSO !

- Le recto : l'espace sur lequel on inscrit
- Le verso : l'espace des possibilités

« J'ai essayé de vous éviter tout ce qui nécessitait certains outils logiques qui sont universellement détestés. C'est dommage, mais c'est comme ça... »

REMARQUE SUR LE HORS-HISTOIRE

Il n'y a rien qui soit hors-histoire (ne serait-ce que l'histoire de l'inscription)

Ce qui est inscrit ne peut être effacé, du moins, directement.

L'interprète ne peut rien inscrire par lui-même, il ne le peut que dans la dépendance à l'inscription, avec des règles très précises.

« Aujourd'hui, on s'arrête plutôt que d'habitude, il faut marquer quand même la différence ! »



L'allusion aux outils logiques mondialement détestés m'a donné envie de citer ce passage sur la logique

« La méthode générale que nous avons l'habitude de suivre part de la considération que le dialogique est aux fondements de notre connaissance. C'est par la persuasion d'un autre ou de soi-même que l'on peut asseoir ses convictions, ses opinions. Qu'une école philosophique fonde ses articulations sur ce qu'elle pressent d'essentiel ne l'empêchera pas d'avoir à utiliser, tant dans l'expression de ses forgeries que dans l'articulation de ses concepts, ce qu'on appelle — dans le sens commun — la logique. Lorsque Freud expose dans l'«Esquisse pour une

psychologie scientifique" une théorie du psychisme appuyée sur l'étude des circuits neuronaux, comment rendre compte du fait qu'en déplaçant le champ de sa découverte des neurones aux "processus associatifs" psychiques on y retrouve les principes fondateurs de la psychanalyse, si ce n'est en considérant qu'il s'agissait alors d'un développement logique nouveau saisissant vaguement (au sens de la logique du vague) son objet. Il est frappant de constater l'étendue du développement, de la création des idées en mathématiques ; or le mathématicien est le seul logicien véritablement obstiné. C'est d'ailleurs en référence à lui et inspiré par lui que nous suivons la méthode qui consiste à développer une trame logique à partir d'abductions, d'hypothèses suggérées par la situation vécue, puis de constater et recueillir les éléments qui se déposent, qui "floculent" le long de ce chemin. Ainsi, la logique n'est pas un but, mais, sous la forme dialectique qui est naturellement la sienne, une occasion de rencontrer des idées qui se présentent à nous sous une forme plus pure, plus claire que dans tout autre mode de rencontre. Sans doute est-ce là l'idée même de la dialectique chez Socrate : c'est dire que nous n'inventons rien ! »

MICHEL BALAT, Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=14

Élisabeth Naneix-Gailledrat, des éditions Le Pli,
<http://www.editionslepli.net>

me signale que le phénoménologue n'ayant jamais rien écrit et dont Jacques Schotte a tiré enseignement est **August DEESE** (cf. séance de janvier 2007)

De son enseignement, Jacques Schotte retient trois verbes : discourir, dire et parler.

Lorqu'on cherche August Deese sur le Web, on tombe sur **CALYPSO, L'AUGUSTE DÉESSE** :

Tous deux tendirent les mains vers les mets disposés devant eux. Puis, quand ils eurent pris plaisir à manger et à boire, Calypso, l'auguste déesse, parla la première : « Nourrisson de Zeus, fils de Laerte, Ulysse aux mille expédients, il est donc vrai que tu veux, dès maintenant, regagner ta maison dans la terre aimée de tes pères? Quoi que tu résolves, bon succès ! Mais si tu savais en ton esprit, de quelles peines le sort doit te combler avant d'atteindre la terre de tes pères, tu resterais ici avec moi à garder cette demeure et tu serais immortel, malgré ton désir de revoir ton épouse, pour qui tu soupire sans cesse au long des jours. Pourtant, je m'en vante, je ne suis pas moins bien faite, moins élancée; car il ne sied même pas que des mortelles rivalisent avec les Immortelles pour la stature et la beauté. » Ulysse aux mille ruses lui répondit : « Puissante déesse, n'en sois pas irritée contre moi. Je sais fort bien que la sage Pénélope n'est, à la voir, ton égale ni pour la beauté, ni pour la taille; c'est une mortelle; toi tu ne connaîtras ni la mort ni la vieillesse. Malgré tout, je veux et souhaite tous les jours revenir en ma maison et voir la journée du retour. Si un dieu me fait naufrager sur la mer vineuse, je m'y résignerai; j'ai dans ma poitrine un coeur endurent : j'ai déjà tant souffert de maux, subi d'épreuves sur les flots et à la guerre I Advienne encore ce surcroît. » Il parlait ainsi; le soleil cependant se coucha et les ténèbres survinrent. Ils allèrent donc tous deux au fond de la grotte creuse goûter l'amour, en demeurant l'un près de l'autre.

http://hodoi.fltr.ucl.ac.be/concordances/homere_odyss05/lecture/5.htm

Mercredi 16 mai 2007**AU NOM DE JEAN OURY**

« 16 mai 2007

Jean Ayme ne peut pas venir ce soir et vous prie de l'excuser. Quant à moi, je ne peux pas non plus, à moins d'arriver ici allongé sur une planche à repasser. Le mois dernier, Michel Balat a eu la gentillesse de faire ce séminaire, ce soir Danielle Roulot a proposé de lire un texte de 1986 qui est la transcription d'une conversation entre elle et moi-même à propos de « **Surmoi et institutions** ». Ce n'est pas étranger au thème de cette année.

Olivier Legré a accepté de lire ce texte avec Danielle. C'est un exercice difficile et je les en remercie vivement.

J'espère pouvoir revenir bientôt. »

SURMOI ET INSTITUTIONS

Dans ces années-là Danielle Roulot et Jean Oury ont eu un certain nombre de dialogues, inédits et perdus, en particulier « Hystérie et institution », se souvient Danielle Roulot.

Je n'étais pas présente ce 16 mai. Philippe Jubin (www.ceepi.org) était lui, fidèle au rendez-vous et m'a transmis une copie de son enregistrement.

*Ce soir, j'écoute :
je suis prise par les voix, le grain des voix lisant ce dialogue parlé et retranscrit.
Mon oreille attrape des mots, des lambeaux d'expressions.
Cela va très vite (le penser).*

Je sais que j'aurai des difficultés à ralentir, décomposer ce moment de connivence où j'arrive un peu en intruse.

*Lorsqu'il est question de la télévision, de l'État, je repense au travail de Godard de la fin des années 70 : France, Tour/détours, deux enfants.
Je regarde le 1^{er} des 5 mouvements disponibles sur le Net (la série en comporte 12).*

Cela me semble devenir comme une réponse anticipée à ce dont il a été question dans l'échange de 1986, représenté dans la 'performance' du 16 mai. Une réponse possible, à la manière de Godard, bien sûr.

Je ne crois pas pouvoir trouver l'ordre des mots qui viendrait transmettre l'intimité intellectuelle de ce qui a été lu ce soir-là.

*Je propose alors une autre forme de travail.
Comme après un rêve dont on a presque tout oublié, à part quelques mots (surmoi, État, télévision, jouissance, ...), regarder ces images et sons d'un troisième larron (JLG) qui nous parlerait de la même chose.*



<http://www.ubu.com/film/godard.html>

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 20 juillet 2007.

Mercredi 20 juin 2007

Ce que je retiens de cette séance, c'est surtout la question de la limite : Pour ouvrir, il faut délimiter. Ouvrir, c'est multiplier les limites. La limite n'est pas un trait tracé de l'extérieur mais relève d'une dynamique interne. La limite n'est pas la frontière, elle est inatteignable mais est ce qui permet de pouvoir exister sans être fermé.

Parmi les annonces,
la sortie du livre de **JEAN CLAYREUL**, *L'Homme qui marchait sous la pluie*,
chez Odile Jacob

http://www.odilejacob.fr/catalogue/index.php?op=par_auteur&auteur=1701&cat=0204&count=40&option=&desc=2389#2389

Rencontre avec le Japon, **JEAN OURY** à Okinawa, Kyoto, Tokyo, éditions Matrice
<http://pig.asso.free.fr/Couvaccueil.dir/ouryjapon.html>

Jean Oury est revenu. Après la *fantaisie* de ne pas venir pendant 2 mois.

Cette absence, qui a occasionné d'autres présences, Jean Oury va l'inscrire dans l'histoire du séminaire.

Une certaine effervescence dans les années 1966-67 : l'instauration à Sainte-Anne (avec Tosquelles, Torrubia) d'une permanence hebdomadaire (mercredi) pour les internes *en mal* de stages, accompagnée d'un séminaire mensuel où devait intervenir chaque fois une personne différente.

Après, la « débandade » de 68.

À la reprise, Jean Oury s'y est *collé* tout seul. « *C'est toujours moi qui parle. Il a fallu que je me casse la gueule pour que d'autres parlent.* »

D'abord Michel Balat, puis la conversation au sujet de *Surmoi et institutions* (1984) avec Danielle Roulot qui a été lue au séminaire de mai, Olivier Legré remplaçant Jean Oury dans l'échange.

... « *Tout ça pour gagner un peu de temps pour continuer, re-continuer...* »

Et l'année prochaine, on continuera le même thème.

L'analyse institutionnelle

Comme d'habitude, Jean Oury va prendre appui sur du concret pour « continuer ».
Cette fois-ci, c'est l'intervention de Michel Balat et certains concepts empruntés à la logique triadique de Peirce.

Je ressens son mode de penser comme une spirale (parfois plusieurs spirales) entourant un « motif » qui n'est pas fixe et, dans ce mouvement, les associations peuvent trouver leur place en laissant toujours apparaître, plus ou moins proche, la structure.

[1]

On pourrait donc, à la suite de Michel Balat, établir un rapprochement entre deux notions :

♦ **La connivence "institutionnelle"**, une notion banale, quelconque,

et

♦ **La fonction scribe**, quelque chose de l'ordre de la fonction d'inscription.

LE SCRIBE

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : La fonction scribe »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=67

Michel Balat, « Don Quichotte le scribe »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=30

(Cf. p.5 pour une description du scribe)

Dans une collectivité, il ne se passe pas la même chose, pas le même « climat », selon l'*architectonik* mise en place : hôpital fermé avec cellules et/ou petites cours fermées, contention, etc, ou milieu apparemment ouvert avec une certaine "liberté" de circulation, où l'on peut s'emmerder les uns les autres, bref des rencontres qui donnent un peu de vie, un peu d'existence. Une différence qui n'est pas évidente pour tout le monde !

Quand il y a possibilité de rencontre, il se passe quelque chose, mais quoi ?

Cela aurait à voir avec ...

LE KI

Ce terme japonais est porteur de plus d'un sens.

À l'origine de l'usage de ce mot, la venue en Europe, chez **JACQUES SCHOTTE**, à Heidelberg, ... de **BIN KIMURA**,

HUBERTUS TELLENBACH, *La Mélancolie* (1961), Puf, 1976, chapitre II « L'endogénéité considérée comme origine », p. 55.

« ... que ce caractère global de l'altération schizophrénique ou mélancolique puisse arriver à être "flairé" dans une qualité de l'atmosphère, ce fait n'apparaît nullement pas aussi clairement que dans la langue des Japonais. "Le mot *Ki* signifie au départ "origine de l'univers", "pneuma", "souffle" et, en même temps, il signifie aussi âme, cœur (*Gemüt*) (B. Kimura, 1965 ; 1969 ; 1971). Dans le *Ki*, l'individu participe dans le "pneuma" de l'atmosphère à l'origine du cosmos. Kimura fait ressortir comment cet être-dans-l'association est fondé sur cette participation à l'atmosphère, comment tout acte de comprendre est *Ki-ga-au* (harmonie du *Ki*). Lorsqu'une telle participation au *Ki* est troublée, l'individu devient *Ki-Chi-Gai*, c'est-à-dire dérangé (Cf. en allemand, *verrückt* : dérangé). C'est dans la folie que ce caractère global atteint sa plus forte concentration. Où que l'on rencontre par le monde des psychotiques endogènes, on ressent le caractère global de cette mutation et l'on ressent aussi cette mutation même comme quelque chose de global. "»

JOËL BOUDERLIQUE, « Regard japonais sur l'espace propre », *L'Empan*, n° 54, L'espace du social et du soin, lieu/non-lieu, p. 21-22.
http://www.cairn.info/sommaire.php?ID_REVUE=EMPA&ID_NUMPUBLIE=EMPA_054

« Dans l'histoire personnelle, l'accession à l'existence propre de chacun a exigé, durant l'enfance, un arrachement au monde fusionnel. Chaque situation l'exige à nouveau pour devenir soi-même. Les faiblesses et les distorsions de ce processus se déclinent sur les gammes névrotiques, alors que les diverses formes de son impossibilité se révèlent comme les différentes tentatives malheureuses d'existence qualifiées de psychotiques. L'enjeu est toujours l'appropriation à soi d'un pathos originaire dont la coloration thymique est celle d'un monde qui n'appartient initialement encore à personne en propre.

En effet, pour ex-ister, lorsqu'on s'érige comme un soi, le fonds atmosphérique du monde commun initial est trans-formé en humeur propre pour chacun, qui affecte à son tour la coloration affective commune. Ce renvoi, entre le niveau impersonnel de l'atmosphère mondaine et le niveau personnel de l'humeur, est explicité dans la langue japonaise par l'usage commun du caractère *ki*, dans le terme *fun'iki*, signifiant "atmosphère" (ou *kikô*, climat) et *kibun* signifiant "humeur" (littéralement une part *bun* du *ki*). L'idéogramme *ki* signifie en lui-même une énergie qui n'a pas de forme propre mais alimente de sa puissance diverses manifestations, jusqu'à celle de l'air nommé *kûki*, ce qui signifie mot à mot le *ki* du ciel *kû*. Si le passage du milieu ambiant originaire à l'humeur de son propre monde s'accomplit heureusement, on le dit *genki* en japonais, *gen* signifiant l'origine. Ce terme, employé pour dire la bonne santé, signifie littéralement d'après le *Kojen* "la bonne conduite pour les vivants, humains, animaux et plantes, en vue du retour à l'état originaire du monde de l'incarnation entre terre et ciel". Si le procès de l'existence se passe mal, on parle au contraire de *kichigai*, l'un des mots employés pour qualifier le fou, qui signifie littéralement : distorsion, divergence du *ki*. La langue japonaise exprime ainsi la chute de la liberté de la puissance pathique première du *ki*, dans la réduction à une logique rigide aliénée, comme pathologique. »

[note : Il y a du reste au Japon une activité médicale qui consiste spécifiquement à réharmoniser la fluidité du *ki*. Sa pratique par imposition des mains sans contact avec le corps du patient est considérée comme permettant une réouverture des stomates énergétiques. Certains résultats prouvés de cette pratique ne correspondent à aucune possibilité de la logique médicale occidentale. Ainsi des cas de rémission de cancers inopérables du foie qui laissent perplexes les médecins].

On trouve du *Ki* aussi à la Borde.

Rencontre avec le Japon, **JEAN OURY** à Okinawa, Kyoto, Tokyo
<http://piq.asso.free.fr/Couvaccueil.dir/ouryjapon.html>
Oury et Bin Kimura
<http://www.psychanalyse-en-mouvement.net/articles.php?lng=fr&pg=967>

Kimura et Binswanger

<http://aussitotdit.files.wordpress.com/2007/04/coulomb-atelier-2007-these-nostrite.doc>

Kimura : « Aida », « L'Entre »

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/Kimura.htm>

http://www.gregoire-david.com/mot.php3?id_mot=61

Revue *Études phénoménologiques*,

« La psychopathologie phénoménologique de Kimura Bin », n° 25, 1997

<http://www.sofi.ucl.ac.be/CEP/cep2.html>

Une expérience citant Bin Kimura

http://www.gestalt-igpl.org/article.php3?id_article=32

Ouvrages de Bin Kimura

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/entre.html>

<http://www.amazon.fr/Zwischen-Mensch-Bin-Kimura/dp/353412426X>

http://www.amazon.fr/Ecrits-psychopathologie-ph%C3%A9nom%C3%A9nologique-Bin-Kimura/dp/2130440401/ref=sr_1_3/171-2614437-7520247?ie=UTF8&s=books&qid=1184244415&sr=1-3

📌 LE KI ET LA STIMMUNG

Ça se rapproche peut-être de la **STIMMUNG**, ce terme si difficile à traduire : de l'ordre de la légèreté, pas loin de l'atmosphère. Pas l'humeur.

Extrait d'un article consacré à *Stimmung*, pièce musicale de Karlheinz Stockhausen

<http://www.arsmusica.be/fr/detailprogramme.asp?Numero=5226>

« "Stimmung" est un terme allemand qui revêt plusieurs significations. Littéralement, il désigne l'accord d'un instrument, mais aussi l'accord entre deux êtres, une ambiance, une atmosphère, un état d'âme. Et la voix se dit "Stimme". »

RELANCE 1 : QUEL SUPPORT ? QUEL SOUTIEN ?

C'est une question d'ordre logique.

Quel est le support de ce qu'on appelle l'ambiance, une qualité de légèreté ou d'emmerdement. Qu'est-ce qui soutient ça ?

Quels mots choisir ? On a parlé d'*ambiance*, d'*entours*. Finalement, le mot que préfère Jean Oury est celui de **CONNIVENCE**.

📌 LA CONNIVENCE

JEAN OURY, « Les fleurs de la connivence », in *Institutions*, « Le sacré », n° 21, septembre 1997

<http://institutions.ifrance.com/>

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : La fonction scribe. »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=67

C'est le chat, le héros de la connivence. Apparemment, il dort, mais il sait tout ce qui se passe. Paupières fermées.

Il faut enlever toutes les scories de ce terme (complicité, ...)

Il se passe quelque chose : à condition que les gens puissent se croiser... et quand il se passe quelque chose de sérieux, de grave, on voit des gens qui s'épaulent, même s'ils ne se connaissent presque pas.

Quand quelqu'un meurt, par exemple.

Les techniques de deuil (base de toute civilisation) exigent que les gens qui sont là, même s'ils ne peuvent pas se blairer, vont s'aider. Une connivence.

Paroles échangées, sympathie, sans aucune démonstration extravagante et sans que ça soit un ordre : effet de connivence.

À partir de ce terme *banal*, Jean Oury va commencer à articuler des concepts complexes.

📌 LE TRANSFERT

Initialement, mais il s'est ravisé, Freud avait dit qu'il n'y avait pas de transfert chez le psychotique.

« Heureusement qu'il y a eu **FERENCZI, MELANIE KLEIN, ROSENFELD...** »

MÉLANIE KLEIN

<http://home.scarlet.be/~gannet/pro/personna/personna4.html>

Mélanie Klein, *Le Transfert et autres écrits*, Puf

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=013342

SANDOR FERENCZI, *Transfert et introjection*

<http://tecfa.unige.ch/perso/staf/genet/Transfertetintrojection.pdf>

HUBERT A. ROSENFELD, « manifestations transférentielles et analyse du transfert d'un patient atteint de schizophrénie catatonique aiguë »

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/psychologie/transfert.htm>

MICHEL BALAT, Le transfert
http://www.balat.fr/article.php?id_article=21

Sur le concept de transfert
<http://www.techniques-psychotherapiques.org/Documentation/Psychanalyse/conceptoperatoires/ConceptOp.html>

Actuellement certaines écoles psychanalytiques disent que la **FORCLUSION**, selon l'expression de **JACQUES LACAN**, est irréversible.

C'est grave. Cela voudrait dire que si on est schizophrène toute la vie, il n'y a donc pas à s'en occuper. Cela justifie la transformation des hôpitaux en « Collections de *Chroniques* ».

Il y a une corrélation entre affirmer que la forclusion est irréversible et qu'il n'y a pas de transfert chez le psychotique.

Pour Jean Oury le concept de transfert est devenu un **MOT D'ORDRE POLITIQUE**, au sens de **GEORGES BATAILLE**¹. On sent tout de suite, si on va dans un hôpital ou une école, ce qu'on y fait du transfert.

Biblio sur la notion de forclusion

<http://www.psy-desir.com/biblio/spip.php?article853>

Conférence sur le texte de **JACQUES LACAN**,

« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »

<http://www.ecolefreudienne.fr/question-preliminaire.html>

DANIELLE ROULOT, « Schizophrénie »,

extraits de l'article de *L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/schizophrenie.htm

http://www.editions-bordas.com/?act=l&id=9782047298329&cat_id=&ss_cat_id=

JEAN OURY, DANIELLE ROULOT, Forclusion institutionnelle

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/forclusion%20institutionnelle.htm

Sur les questions de traduction, notamment autour de *Verwerfung* et *forclusion*, cf. les critiques de Jacques Schotte.

JACQUES SCHOTTE, « Introduction à la lecture de Freud écrivain »,
in revue *La Psychanalyse*, n° 5

Sommaires des huit numéros de la revue *La Psychanalyse*

<http://www.elistas.net/lista/epsfros/archivo/indice/100/msg/175/>

¹ Je ne trouve pas de références à la notion de concept comme mot d'ordre chez Bataille. Si quelqu'un peut m'en signaler...

Histoire de la revue

<http://www.oedipe.org/index.php/interview/sedat>

➤ LE TRANSFERT DISSOCIÉ

Pour marquer la différence Jean Oury, depuis une trentaine d'années, parle de **TRANSFERT DISSOCIÉ** chez le schizophrène.

Un texte de **JEAN OURY**,

in *Résistances et transferts, enjeux cliniques et crise du politique*, Érès

<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1396>

http://www.minkowska.com/article.php?id_article=1313

➤ LA SPALTUNG

La meilleure traduction pour la **SPALTUNG**, ce n'est pas le *clivage*, mais la **DISSOCIATION**.

➤ **HYPOTHÈSE ABDUCTIVE** : la dissociation schizophrénique se marque par la dissociation du transfert.

Cf. séance du séminaire 2005/2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/100506/10_060215.pdf

Freud, « Le clivage du moi dans le processus de défense »

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003306

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psyssem/clivage.htm>

Traductions différentes du texte de Freud

<http://www.psychanalyse.lu/articles/FreudScission.htm>

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/clivage.html>

Analyses critiques

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/unar/unar4.htm>

➤ LES GREFFES DE TRANSFERT

Cela correspond avec ce que disait **GISELA PANKOW** : les greffes de transfert pour arriver au bout de 150 séances à ce que ça *prenne*. Comme des greffes de peau sur les grands brûlés. Les schizophrènes, des existences écorchées vives.

Un article de la revue québécoise *Transition*,
« Gisela Pankow ou la possible rencontre avec le psychotique »
<http://www.erudit.org/revue/smq/1984/v9/n1/030212ar.pdf>

Cf. la séance du mois de février
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070221.pdf

✚ HENRICUS C. RÜMKE, PRAECOX GEFHÜL, JACQUES LACAN, L'INSTANT DE VOIR

Dans l'appréhension qu'on a de quelqu'un il y a toujours une base de **TRANSFERT**.

JEAN OURY fait référence à **HENRICUS C. RÜMKE**, au Praecox gefhül :
« Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »
http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

JACQUES LACAN, L'instant de voir
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1971-05-22b.doc>

JACQUES LACAN, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »
<http://perso.orange.fr/marxiens/psy/tempslog.htm>

➔ **LA NOTION DE TRANSFERT EST DIFFICILE, IL FAUT L'INTERPRÉTER.**
IL FAUDRAIT REPRENDRE LA POSITION DE FREUD.

JACQUES SCHOTTE,
« Le transfert, dit fondamental de Freud pour poser le problème : psychanalyse et institution »
<http://www.balat.fr/IMG/doc/TransfertSchotte.doc>
<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/transfert.html>
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=IMIN&ID_NUMPUBLIE=IMIN_002&ID_ARTICLE=IMIN_002_0007
<http://auriol.free.fr/psychanalyse/transfert.htm>

RELANCE 2 : QUEL SOUTIEN AU TRANSFERT?

Toujours poser la question, « bêtement », logiquement :

Qu'est-ce qui soutient le transfert ? Pourquoi ça marche ? Pourquoi y-a-t-il de la connivence ? Quel est le support ?

Qu'est-ce qui se passe entre quelqu'un et quelqu'un ? Le transfert n'est pas simplement des sueurs et des palpitations.

Le transfert, ça ne se voit pas, c'est un concept.

➤ **HYPOTHÈSE ABDUCTIVE** : Quel est le support logique du transfert ? On peut dire, si on veut : La connivence. Oui.

[2]

◆ Fonction scribe et Inscription

Dans la **CONNIVENCE**, quelque chose s'inscrit. Il y a une **INSCRIPTION**.

MICHEL BALAT, « Le scribe, le museur et l'interprète »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=35

Michel Balat, « Muser, inscrire, interpréter »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=42

Michel Balat, « Incorporation, scription et inscription »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=29

✚ LE SCRIBE

Le **SCRIBE**, pendant qu'il inscrit, sait ce qu'il inscrit, mais ne le savait pas *avant* ni *après*. C'est une **FONCTION**.

S'il n'y a pas ça, il n'y a rien.

Qu'est-ce qu'une fonction ?
http://fr.wikipedia.org/wiki/Application_%28math%C3%A9matiques%29
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Fonction>
<http://tanopah.io.free.fr/seconde/Fdef.html#extraplus>

✚ LE MUSEUR

Sans fonction scribe, pas de **MUSEMENT** (= continuum du penser). Ça ne s'arrête pas de penser mais on ne peut pas avoir de prise directe.

Ce n'est que s'il y a une inscription qu'on peut poser le problème : ça pense.

Et pour pouvoir le dire, ça passe par un autre chemin : le chemin de l'**INTERPRÉTANT**.

➤ L'INTERPRÉTANT

Le scribe ne sait plus ce qu'il a inscrit, mais l'interprétant va pouvoir *dire* et finalement *écrire*.

- **DISTINCTION ENTRE INSCRIPTION ET ÉCRITURE**
- **TOUT ÇA EST EN JEU DANS LA CONNIVENCE, L'ATMOSPHÈRE.**
- **QUELQUE CHOSE DE L'ORDRE DU MOUVEMENT, POUR QUE ÇA BOUGE.**

➤ LA FEUILLE D'ASSERTION

Et donc, sur quoi ça s'inscrit ? Sur des **FEUILLES D'ASSERTION**.

MICHEL BALAT, « Le sacré et la feuille d'assertion »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=34

Michel Balat,

« Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-lcs »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=14

La complexité dans une collectivité est un vrai **MILLEFEUILLES**.

- Cf. Les **SURFACES DE RIEMANN**, sur un plan plus logique

http://www.futura-sciences.com/fr/comprendre/glossaire/definition/t/mathematiques-2/d/surface-de-riemann_4663/

<http://ifviaud.club.fr/index.html>

BERNARD RIEMANN

<http://www.bibmath.net/bios/index.php3?action=affiche&quoi=riemann>

Ce qui peut s'inscrire dans ce qui se passe à différents niveaux du millefeuilles.

➤ « **C'EST LE SUPPORT — ABSTRAIT — DE CE QUI SE PASSE QUI VA S'INSCRIRE ET QU'ON PEUT APPELER : LA CONNIVENCE.** »

➤ **LA CONNIVENCE EST UN EFFET, PAS FORCÉMENT ÉCRIT, DE LA PREUVE QU'IL Y A INSCRIPTION.**

Dans un milieu *ficelé, cloisonné* : pas de connivence, pas de circulation, pas de rencontre, les feuilles d'assertions sont écrasées.

RELANCE 3 : ET LE TRANSFERT ?

- Qu'est-ce qu'on fait de ça ? C'est quand même quelque chose qui se passe (Cf. métaphore, transport)
- Comme une nécessité logique de poser la question : Comment se fait-il qu'il se passe quelque chose entre un corps et un autre ?

Pour Jean Oury on entre un peu ici dans ce qu'il appelle de la Pataphysique, mais cela a peut-être un lien avec les réflexions de Descartes, Newton... Qu'est-ce qui supporte tout ça ? Si c'est le vide complet... Les *quanta* ...

Le pensionnaire de La Borde, un écorché vif, pas indifférent, qui n'arrive pas à entrer aux réunions (il casse les portes).

Il peut expliquer à Jean Oury qu'il ne supporte pas qu'il y ait des gens qui parlent en même temps. Parfois il arrive à rester un certain temps, et il en est fier.

Pour que ce genre de situation puisse se manifester, il faut de la connivence, tout un travail de réflexion sur le transfert, sur l'organisation.

C'est l'un des buts de l'analyse institutionnelle.

[3]

◆ Poser les éléments métapsychologiques nécessaires

- **HYPOTHÈSE PERMANENTE** : chacun va pouvoir apporter sa propre métapsychologie.

Quels sont les éléments métapsychologiques qui sont en question ?

➤ LE NARCISSISME ORIGINAIRE

Cf. la séance du 21 mars 2007 dont je reprends ici les éléments

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/10_070321.pdf

... au sens esquissé par **HEINZ KOHUT**

<http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/am/kohut.html>

<http://pages.globetrotter.net/desgros/ecoles/selypsy.html>

<http://carnetpsy.com/ARCHIVES/Ouvrages/Items/oppenL.htm>

<http://www.mollat.com/livres/heinz-kohut-soi-psychanalyse-des-transferts-narcissiques-9782130545200.aspx>

HENRICH VON KLEIST, *Sur le théâtre de marionnettes*

<http://www.amazon.fr/Sur-theatre-marionnettes-Kleist-Heinrich/dp/2842053419>

Le centre de gravité de la marionnette, c'est le montreur qui l'a entre les doigts alors que le danseur l'a à l'intérieur. C'est à partir de ce passage de Kleist que Kohut propose de parler de narcissisme originaire.

... au sens esquissé par **JACQUES SCHOTTE**

JEAN OURY,

« Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

Une des pièces majeures pour mettre en question la dissociation schizophrénique, c'est d'avoir recours sur le plan métapsychologique à cette distinction, comme le propose donc **JACQUES SCHOTTE**, entre le narcissisme **PRIMAIRE** et le narcissisme **ORIGINAIRE**. Le narcissisme **PRIMAIRE** comprend :

- le narcissisme **ORIGINAIRE**, qui est la base de toute existence, avec la possibilité de l'émergence, non pas de la personnalité, mais de l'**EXISTANT**.
- le narcissisme **SPÉCULAIRE**, qui est au niveau du moi (le stade du miroir)
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

➤ LA DISSOCIATION SCHIZOPHRÉNIQUE

La dissociation schizophrénique se situe au niveau du **NARCISSISME ORIGINAIRE** (à ne pas confondre avec auto-érotisme), d'où la distinction entre psychose hystérique et schizophrénie.

DANIELLE ROULOT, « Schizophrénie »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/schizophrénie.htm
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0099
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=ppetit160304
http://home.scarlet.be/~tsc32552/CAHIERS/comp_toxicomanies.pdf

Dans la dissociation schizophrénique, il y a un **DÉFAUT DE DÉLIMITATION**.

➤ DÉLIMITER POUR OUVRIR

Une formule paradoxale :

« On est là pour faire des **GREFFES D'OUVERT** pour délimiter quelque chose »

Les existences schizophréniques sont des existences « fermées », car il n'y a pas d'« ouvert », ce qui ne veut pas dire « délimitées ».

Tout le travail du transfert est d'essayer, par greffes successives (au sens de **GISELA PANKOW**, au sens de « l'espace du dire », ou prises dans des groupes) à ce qu'il y ait suffisamment d'ouvert pour se poser le problème de la **LIMITE**.

JEAN OURY, « Club et narcissisme originaire »

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte3.htm>

➤ LA LIMITE

Reprendre ce terme dans son sens logique :

↳ En mathématiques : la **LOGIQUE DES TREILLIS**, avec la différence entre les bornes, les limites.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Treillis_%28ensemble_ordonn%C3%A9%29
<http://www.bibmath.net/dico/index.php3?action=affiche&quoi=/t/treillis.html>
<http://www.bibmath.net/dico/index.php3?action=affiche&quoi=/l/limite.html>
<http://www.bibmath.net/dico/index.php3?action=affiche&quoi=/b/borne.html>

ROBERT MARTY, « le vrai treillis de la classe des signes »

<http://robert.marty.perso.cegetel.net/semiotique/vrai-treillis.htm>

➤ **LES LIMITES : CE QUI EST INATTEIGNABLE MAIS QUI PERMET DE POUVOIR EXISTER SANS ÊTRE FERMÉ** (Cf. l'expression « ne pas dépasser les bornes »)

↳ Dans une **COLLECTIVITÉ** : pour que ça puisse rester un milieu *matériellement* non fermé (murs, cellules), ça nécessite une structuration interne de + en + poussée, avec une définition de nombreuses instances (clubs, ateliers, rencontres)

Une augmentation de la complexité interne entraîne davantage de limites définies.

En cas de baisse d'intensité de cette complexité, on est obligé de « fermer ».

↳ Dans la **LOGIQUE TRADITIONNELLE STOÏCIENNE** : s'il y a structure de l'ensemble, il y a des limites.

Les Stoïciens et la limite

http://classiques.uqac.ca/classiques/ciceron/paradoxes_des_stoiciens/Paradoxes_stoiciens.pdf
<http://ugo.bratelli.free.fr/Laerce/Stoiciens/Zenon.htm>
<http://fr.wikibooks.org/wiki/Sto%C3%AFcisme>

GILLES DELEUZE parle de la notion de limite
http://www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=21

➔ **LA LIMITE N'EST PAS UN TRAIT TRACÉ DE L'EXTÉRIEUR MAIS RELÈVE D'UNE DYNAMIQUE INTERNE.**

➔ **CORRÉLATION ENTRE LA CONNIVENCE, LES ÉCHANGES, UNE COMPLEXITÉ ARTICULÉE ET LA POSSIBILITÉ D'ÉLARGIR LES LIMITES.**

Possibilité de résoudre ce problème ridicule : entrer/sortir — guéri/rechute

Régler ça avec une bande de Möbius : quand on entre on ne sait pas si on est dehors, etc.

JEAN AÏME,

« Essais sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/AÏME%20Jean/Textes/texte1.htm>

« Mais certains considèrent que seule compte désormais la prise en charge des malades hors de l'hôpital, où ils les ont généralement laissés croupir dans une situation à peine modifiée depuis la période asilaire. Ils ont alors beau jeu de dénoncer l'hôpital comme lieu de chronicisation que précisément leur passivité a entretenu. L'hôpital devient un mauvais objet en opposition à l'extra-hospitalier, lieu paradisiaque où la schizophrénie se dissoudra par la seule vertu d'un évitement de l'hospitalisation. Si celle-ci est parfois consentie, c'est à regret, témoignage d'un échec et comme une mauvaise action.

Cette naïveté 'écologique', plus ou moins teintée d'anti-psychiatrie, réalise une véritable fuite en avant dans laquelle vont s'engouffrer ceux qui étaient restés inactifs dans l'hôpital où ils se contentaient de distribuer des médicaments. Voilà un exemple de ce que j'appelle les faux problèmes. Au lieu de s'apercevoir que le fait qu'une même équipe s'occupe des malades tout au long de leur trajectoire thérapeutique induit une nouvelle dialectique du dedans et du dehors, ils s'en tiennent à une position manichéenne, la Société devenant une bonne mère et l'hôpital un lieu maudit. Certains pensent même qu'ils peuvent se passer totalement de l'hospitalisation plein-temps (ils laissent bien entendu cette charge aux collègues du secteur voisin) rejoignant ceux qui veulent 'brûler les hôpitaux psychiatriques' et préconisent le modèle italien.

J'ai proposé, pour tenter de sortir de cette fausse opposition, de prendre, pour imaginer le secteur, le modèle topologique de la bande de Möbius caractérisée par le fait qu'on peut passer d'une face à l'autre sans franchir de bord, mettant en évidence ce qui constitue l'essence du secteur, la continuité. Pour en finir avec les faux problèmes, je rappellerai la prétendue opposition entre politique de secteur et psychothérapie institutionnelle, celle-ci laissant la place à la première en s'appuyant sur une approche historique simplifiée. Si elle a pris naissance dans l'hôpital, c'est parce qu'il n'y avait à l'époque pas d'autre lieu d'accueil de la psychose.

L'hôpital doit être considéré, comme le rappelait récemment Hélène Chaigneau, comme le laboratoire où s'est élaborée cette nouvelle praxis liant le sociologique et le psychanalytique. Ceux qui ont pu, lors de leur fuite en avant vers les verts pâturages de l'extra-hospitalier, avoir l'illusion qu'il n'y aurait plus désormais de facteurs d'aliénation, ont bien dû convenir qu'un hôpital de jour ou un appartement thérapeutique n'échappait pas aux risques de chronicisation, et que dans une structure, aussi 'intermédiaire' soit-elle, on ne pouvait méconnaître sans risque l'élément axial de toute visée thérapeutique pour l'individu comme pour le groupe, le conflit. »

➔ **DANS LA SCHIZOPHRÉNIE : DIFFICULTÉ DE PRISE DE LIMITE, REFERMÉTURE SUR DU NON STRUCTURÉ (DISSOCIATION)**

↗ **LE NON STRUCTURÉ, LA SPALTUNG**

Ce non structuré, la dissociation, la Spaltung, peut être défini autrement : comme un **TROUBLE PROFOND DU RYTHME VITAL.**

↗ **LE RYTHME N'EST PAS LA CADENCE**

LUDWIG KLAGES,

La Nature du rythme. Pour comprendre la philosophie vitaliste allemande
<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=17844>
http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Ludwig_Klages

Sur la question de la différence entre rythme et cadence, une intervention de Jean Oury publiée dans *Chimères*, avec référence à Ludwig Klages :
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/03chi06.pdf>

↗ **LE RYTHME EST DE L'ORDRE DE LA MISE EN FORME (GESTALTUNG)**

Jean Oury fait le lien entre **GESTALTUNG** (chez Prinzhorn) et le **RUTHMOS** chez les Grecs (Cf. Benveniste), tout en insistant sur la différence avec la **GESTALT.**

Dans la schizophrénie il y a une difficulté de la mise en forme : au niveau du rythme-ruthmos vital (Klages).

➔ **LA DISSOCIATION : PEUT-ÊTRE UNE DIFFICULTÉ DE LA GESTALTUNG, UNE DYSRYTHMIE, ET CELA REMET EN QUESTION L'ORDONNANCEMENT DE L'EXISTENCE DANS SA DIMENSION SPATIO-TEMPORELLE.**

Entretien entre **HENRI MALDINEY** et **JEAN OURY**, le jeudi 28 janvier 1988 au centre Pompidou, in Jean Oury, *Création et schizophrénie*, Galilée, 1989.

« Il faut rappeler cette notion de *Gestaltung*, surtout mise en valeur par Hanz Prinhorn dans ce livre monumental de 1922 : *Bildneri des Geisteskranken* traduit sous le titre de *Expressions de la folie* (paru en 1984). La *Gestaltung*, Henri Maldiney en parle de façon exhaustive. On trouve également ce terme chez Paul Klee, Mondrian et bien d'autres. Je le traduis d'une façon un peu simple, en employant un néologisme, utilisé par Lacan : *l'enforme*, la mise en forme. La *Gestaltung*, c'est un processus de création. C'est ce qui donne le sens de l'œuvre, sinon le style. Mais il me semble que cette notion de *Gestaltung* ne suffit pas pour spécifier des niveaux de création très archaïques. J'aimerais proposer un autre mot de la philosophie de Wittgenstein : *Bildung*. On le traduit quelquefois par un néologisme : la *piction*. Ça se rapproche de fiction et de pictural. ...»

(Jean Oury, p.191-192)

« S'agit-il de *Bildung* ou de *Gestaltung* ? Je pense qu'il faut examiner de près ces deux concepts. Le terme *d'enforme* ne traduit pas bien *Gestaltung*. Parce que mettre en forme suppose presque qu'on a déjà l'idée de forme devant les yeux, alors que dans sa définition, Klee dit que l'accent du mot *Gestaltung* doit être mis sur la désinence. Il a d'autant plus raison d'y insister, qu'à notre époque, le sens de la désinence s'est évanoui. Le mot a été en quelque sorte frappé d'inertie. Le souci de le réanimer s'accorde avec son autre formule : "Werk ist Weg", l'œuvre est en voie. La *Gestaltung*, dit-il, c'est la théorie de la forme (*Gestalt*) mais où l'accent est mis sur les chemins qui y mènent ; et ce sont ces chemins qui se frayent en marchant. Dès qu'il y a anticipation d'une forme, ce qu'on en fera est une forme morte ; [...] L'essentiel, dans une *Gestaltung* [...], ce sont ses ruptures, ses discontinuités, dont l'unité exige, pour être, une activité pure de franchissement. Il faut se perdre dans la faille ou se perdre et se gagner dans le bond. L'important, le décisif est que la faille est un vide.

La *Bildung*, c'est sans doute ce qu'on rencontre dans l'acte de modeler, qui est un acte continu s'enchaînant à lui-même sans rupture et en liaison communicative avec la forme en voie de modelage, dont les modifications répondent à celles de la main. [...] La *Bildung* produit quoi ? Une configuration. Ce qui était matière anonyme, fluente ou rigide, reçoit un certain sens, dans tous les sens du mot sens. Mais avant tout — en deçà de toute signification signitive — il reçoit un sens direction, c'est-à-dire une certaine inclinaison, une certaine courbure. »

(Henry Maldiney, p. 194-195)

Gestaltung, Bildung, Rythme

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=pdemougeot200795

<http://cesta.ehess.fr/docannexe.php?id=383>

http://www.daseinsanalyse.be/en_hommage_au_pr.htm

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_654&ID_ARTICLE=RFP_654_1081&FRM=N

STEFAN HASSEN CHEDRI, « la notion de vide, concept-clé dans la psychose »

http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/notionVide.htm

ÉMILE BENVENISTE,

«La notion de 'rythme' dans son expression linguistique»,

in *Problèmes de linguistique générale 1*, Paris, Gallimard, Tel, 1966, p. 332-335

« ...Les citations suffisent amplement à établir : 1° que **ρυθμοζ** ne signifie jamais 'rythme' depuis l'origine jusqu'à la période attique ; 2° qu'il n'est jamais appliqué au mouvement régulier des flots ; 3° que le sens constant est 'forme distinctive ; figure proportionnée ; disposition', dans les conditions d'emploi les plus variés. [...]

Ce sens établi, on peut et il faut le préciser. Pour 'forme', il y a en grec d'autres expressions [...]

ρυθμοζ, d'après les contextes où il est donné, désigne la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide, la forme de ce qui n'a pas consistance organique : il convient au *pattern* d'un élément fluide, à une lettre arbitrairement modelée, à un péplos qu'on arrange à son gré, à la disposition particulière du caractère ou de l'humeur. C'est la forme improvisée, momentanée, modifiable. Or, **ρειν** est le prédicat essentiel de la nature et des choses dans la philosophie ionienne depuis Héraclite, et Démocrite pensait que, tout étant produit par les atomes, seul leur arrangement différent produit la différence des formes et des objets. On peut alors comprendre que **ρυθμοζ**, signifiant littéralement 'manière particulière de fluer', ait été le terme le plus propre à décrire des 'dispositions' ou des 'configurations' sans fixité ni nécessité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer ».

Rythme, ruthmos

http://www.unice.fr/ctel/programme/cycle.php?id_axe=2

<http://semen.revues.org/document2660.html>

<http://www.erudit.org/revue/vi/1985/v10/n3/200519ar.pdf>

http://www.formes-symboliques.org/article.php3?id_article=194

<http://www.editions-verdier.fr/v3/oeuvre-critiquerythme.html>

http://ciepfc.rhapsodyk.net/article.php3?id_article=119

[4]

RELANCE 4 : QUE DEVIENT LE TEMPS ?

✚ L'ESPACE ET LE TEMPS

Sur le mode pragmatique, analytique, il faut faire attention. Avec un schizophrène, il ne faut pas parler de la temporalité, de l'historicité. Cela ne peut que dissocier davantage.

Cf. **GISELA PANKOW**

✚ RÉPARER L'ESPACE DISLOQUÉ

Une fois que l'espace peut prendre forme, le Temps peut apparaître. Mais est-ce le temps le plus fondamental ?

- **HYPOTHÈSE MÉTAPSYCHOLOGIQUE** : Pour qu'il y ait du temps, cela nécessite, logiquement, du hors-temps.

✚ LE HORS-TEMPS

Selon Jean Oury, la difficulté chez le schizophrène est en articulation avec cette question du hors-temps.

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : La fonction scribe »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=67

✚ LE HORS-TEMPS ET LE POINT DE ZÉRO ABSOLU

Cette question a été développée dans la séance du mois de février
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070221.pdf

Logiquement, le hors-temps est de l'ordre d'un certain point : le point zéro absolu

C'est ce point qui, logiquement, permet qu'il puisse y avoir **APRÈS**, et que c'est après qu'on pourra dire qu'il y avait **AVANT**.

✚ Cela nécessite de faire appel à la notion de **POTENTIEL**. Une notion que l'on retrouve chez **PEIRCE** et d'autres.

MICHEL BALAT, « Peirce et la clinique »

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006864ar.html>

S'il n'y a pas ce zéro, il n'y a rien.

Il faut marquer le 0 absolu. Et c'est à partir de là qu'on peut dire qu'il y avait de l'avant et donc du potentiel.

✚ LE DÉSIR, LA CASTRATION

JACQUES LACAN

✚ le **ZÉRO ABSOLU** : le désir, la castration, quelque chose de l'ordre de la **FORCLUSION**

✚ **LE ZÉRO RELATIF** : correspond à l'existence, au **DISCORDANTIEL (PICHON)**

En s'appuyant sur la logique de la suite des nombres, logique de **PEANO** pour passer d'un nombre à l'autre... il y a du zéro relatif.

Dans le discordantiel, pour passer d'un point à un autre, apparaît quelque chose de l'ordre de cette trouvaille bizarre de Lacan : **L'OBJET (A)**.

JACQUES LACAN, Séminaire VI, *Le désir et son interprétation* (1958-1959)

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/06-DI/DI10121958.htm

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/06-DI/DI17121958.htm

ÉDOUARD PICHON,

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89douard_Pichon

Jacques Damourette et Édouard Pichon,

Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711691993#>

GIUSEPPE PEANO

http://fr.wikipedia.org/wiki/Giuseppe_Peano

http://fr.wikipedia.org/wiki/Axiomes_de_Peano

🚀 L'OBJET (a)

L'objet (a) est dans le discordantiel, dans la suite de l'existence.

Mais pour qu'il puisse y avoir ça, il faut un point de démarrage.

Pour nous permettre de comprendre cette notion de zéro absolu, Jean Oury va prendre un autre exemple, en faisant à nouveau référence au livre de Gilles Deleuze sur Michel Foucault.

🚀 FORMES ET FORCES

Reprise de la séance du 15 novembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_061115.pdf

GILLES DELEUZE, Foucault

http://www.leseditionsdemiduit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2020

http://www.lignes-de-fuite.net/article.php3?id_article=28

Jean Oury va faire glisser les arguments...

DU CÔTÉ DE LA FORME : L'ÉTABLISSEMENT (Tosquelles, Torrubia)

L'État-blissement, dit Jean Oury. Tous les contrats économiques avec l'État, les règlements, la hiérarchie.

DU CÔTÉ DE LA DIALECTIQUE, DU DIAGRAMMATISME DES FORCES : LE SYSTÈME INSTITUTIONNEL

Organisation du collectif, comme le club thérapeutique avec ses multi-strates qui permettent une liberté de circulation.

Le comité hospitalier devient une forme d'articulation entre l'établissement et le club thérapeutique, entre les formes et la dialectique des forces.

Mais la dialectique des forces, seule, ça devient n'importe quoi (du style 'on est libre', 'on fait ce qu'on veut').

Pour que ça puisse tenir, La condition : un point en dehors des formes et des forces. Un point neutre, le point d'**HÉRACLITE**, le *point obscur* de **MAURICE BLANCHOT**, le *zéro absolu* de la logique, qui n'est pas pris dans les forces, logiquement à l'extérieur, en dehors.

MAURICE BLANCHOT

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=35&Itemid=40>

HÉRACLITE

<http://philoctetes.free.fr/heraclitefraneng.htm>

<http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Heracleite>

🚀 LA STRUCTURE

On peut faire le lien avec la structure :

Pour qu'une structure tienne, il faut une surface et un point extérieur. Pas de point extérieur, pas de structure.

Ce point extérieur, zéro absolu, ce point de forclusion (au sens positif du terme) est le point qui permet de tenir la structure.

🚀 LE POINT DU HORS-TEMPS

Dans la métapsychologie de Jean Oury, ce point 0, — ce point qu'il nomme « point du **HORS-TEMPS** », point d'émergence, de l'ordre d'un « existant », — chez le schizophrène, il n'y est pas ou très flou, mal foutu.

🚀 LE POINT DE MISE EN FORME

Autre formulation de Jean Oury : **LE POINT DE MISE EN FORME** .

JACQUES LACAN

Quand Lacan commence à parler de l'objet (a) dans son séminaire, vers 57-58,

Il dit : L'objet a, c'est l'*en-forme* du A.

Comment traduire ce néologisme *en-forme* en allemand ? : Gestaltung, mise en forme.

Pour qu'il puisse y avoir *existant*, il faut de l'*en-forme*, de la Gestaltung et c'est ça qui est cassé dans la schizophrénie : la structure ne tient pas.

(J'ai trouvé peu de choses sur l'en-forme chez Lacan)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=ndissez240906

➔ **LA SCHIZOPHRÉNIE EST UNE DYSTRYHTMIE, UN TROUBLE DU RYTHME, DE MISE EN FORME**

RELANCE 5 : ET LES QUATRE DISCOURS DE LACAN ?

Les quatre discours de Lacan sont la mise en forme d'une certaine logique.

JACQUES LACAN, Les Quatre discours

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/4discour.htm>

JACQUES LACAN, Séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970)

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXVIIbis.php>

<http://www.freud-lacan.com/agenda/ete2007.php>

Cf. notamment les séances du 15 novembre et 2006 et 20 décembre 2006 où Jean Oury a largement développé :

- **LA FONCTION INCHOATIVE, LE SEMBLANT**
- **LE SENS, LE SINN**
- **LE LIEN SOCIAL**
- **LE CORPS EN APPARITION**
- **L'ÉLAN RETENU**

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061115.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061220.pdf

➔ **LA GESTALTUNG, LA MISE EN FORME, C'EST UN ÉLAN RETENU**

Mais justement, chez le schizophrène, ça ne marche pas.

Chez le maniaque, c'est un élan pas retenu.

Chez le catatonique, c'est uniquement retenu.

C'est dans cette distinction — élan retenu — qu'il y a une sorte de mise en forme.

[5]

◆ **VIVRE**

➔ **LE NARCISSISME ORIGINNAIRE : L'ÉTOFFE**

C'est peut-être tout ça qui est à la base de ce que l'on appelle le narcissisme originaire. C'est-à-dire l'étoffe à partir de laquelle on peut vivre.

↳ Confusion sur le plan métapsychologique entre **NARCISSISME ORIGINNAIRE** et **AUTO-ÉROTISME**.

Discussion entre Freud et Bleuler sur l'autisme, l'auto-érotisme, la mélancolie. Cela n'a rien à voir, sauf peut-être l'autisme.

<http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Schizofantasm/bleuler1.html>

↳ Plus proche de l'auto-érotisme: la toxicomanie : pas de structure qui se fait.

JEAN-FRANÇOIS PASCUAL, « Compréhension des toxicomanies »

http://home.scarlet.be/~tsc32552/CAHIERS/comp_toxicomanies.pdf

Alors que dans le Narcissisme originaire, c'est quelque chose qui cherche toujours à se faire, à se construire et non pas à se déconstruire.

➔ **L'ARRIÈRE-FOND**

Une autre voie qui vient se brancher sur ce point de rassemblement qui donne la « qualité » du narcissisme originaire.

Pour préciser le terme de « qualité » :

En consultation, Jean Oury dit qu'on sent bien quand ça ira ou que ça n'ira pas (ça tient – « il a de l'étoffe » – ou ça ne tient pas) alors qu'il s'agit chez des patients d'une même forme de dépression, par exemple.

KURT SCHNEIDER (Heidelberg), psychiatre génial, contre la psychanalyse, dans les réactions dépressives, parlait de « hintergrundreaktion » : l'arrière-fond, qui est foutu.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider

📌 LA BASE DE L'EXISTENCE

De quoi parle-t-on ? On parle d'une base de l'existence.
De quoi c'est fait ? Quel tissu, quel matériau, quelle étoffe, de quelle matière (la *hylé* grecque)

📌 LE DÉLÉGUÉ DU NARCISSISME ORIGINAIRE : L'IDÉAL DU MOI

C'est à partir de cette base du narcissisme originaire (Freud parle de narcissisme primaire) qu'il y a une sorte de délégation, qui va le représenter au niveau de l'existant : Ce que Freud appellera en 1914, l' **IDÉAL DU MOI** (pas le **MOI IDÉAL**)

SIGMUND FREUD, « Pour introduire au Narcissisme », in *La Vie sexuelle*, Puf
http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003390
« Pour introduire au Narcissisme »,
sur Internet, mais sans précision sur le traducteur
<http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio109.htm>
<http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio110.htm>
<http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio111.htm>

SIGMUND FREUD, *Le Moi et le Ça*,
http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/essais_de_psychanalyse/Essai_3_moi_et_ca/moi_et_ca.html
http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=007617

Un pointage symbolique, solide, qui sert de repère, en ligne directe : presque un témoignage existentiel de la qualité du narcissisme originaire, qui a de l'étoffe.

Or, dans la dissociation schizophrénique, c'est ça qui ne tient pas.

DANIELLE ROULOT, « Schizophrénie »
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/schizophrenie.htm

[6]

◆ CE QUI FAIT TENIR

POUR QU'IL Y AIT DE L'ÉTOFFE, IL FAUT UN POINT ZÉRO, UNE STRUCTURE

📌 L'UNVERBORGENHEIT : L' APPARAÎTRE DU RETRAIT (HEIDEGGER)

MARTIN HEIDEGGER, « Zeit und Sein », « Temps et être »,
conférence du 31 janvier 1962
in *Questions IV*, Gallimard, Tel, 1976, p.191-268.
<http://www.amazon.fr/Questions-III-IV-Martin-Heidegger/dp/2070721302>

publié initialement in
L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret (coll.), Plon, 1968

MARTIN HEIDEGGER, « La rose est sans pourquoi »

Commentaire d'Angelus Silesius, in *Le Principe de raison*
<http://www.amazon.fr/principe-raison-Martin-Heidegger/dp/2070203689>
<http://www.filinfo.bem-vindo.net/vocabulario/index.php?a=term&d=1&q=Angelus+Silesius>

« L'horizon temporel d'après Kant et Heidegger »
http://agora.qc.ca/reftext.nsf/Documents/Temps-Lhorizon_temporel_dapres_Kant_et_Heidegger_par_Josette_Lanteigne

UNVERBORGENHEIT

- *Borgen* → fermé
- *Un* → contraire

Traduction proposée par François Fédier : **DÉCLOSION** au sens de Ronsard

Heidegger propose : **L'APPARAÎTRE DU RETRAIT** (lien avec Francis Ponge)

JEAN OURY, « Alors, la vie quotidienne ? »
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm

Pour qu'il y ait une forme, un style, il faut l'*apparaître* et le *retrait* en même temps, sinon il y aura éclatement (« ce ne sera pas une herbe mais un palmier ! »)

L'Unverborgenheit, l'apparaître du retrait, la décloison, c'est ça qui est foutu au niveau de la schizophrénie.

C'est à ça qu'on a affaire, à condition qu'on en tienne compte !: C'est un point du hors-temps, pas dans le temps.

RELANCE 5 : QU'EST-CE QUI EST EN QUESTION DANS LA SCHIZOPHRÉNIE ? DES DIFFICULTÉS AVEC LE TEMPS.

↗ LES QUATRE CATEGORIES DU TEMPS

D'un point de vue logique, Jean Oury s'appuie sur les catégories du temps telles que **HENRI MALDINEY** les présente dans son livre *Aîtres, de la langue, demeures de la pensée*.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#210606

Reprise de la séance du 17 mai 2006

➤ **AION, LE SURGISSEMENT**

GUSTAVE GUILLAUME : chronothèse, chronogenèse

http://www.revue-texto.net/Inedits/Valette/Valette_Genese.html

HENRI BERGSON : la tension de durée, presque l'éclosion. Temps rayonnant.

<http://perso.wanadoo.fr/philippe.zarifian/page23.htm>

➤ **CHRONOS, LA LOGIQUE MODALE**

➤ **LE ZEIT, LE TEMPS DES TROIS « EXTASES » TEMPORELLES**

Henri Maldiney reprend le terme allemand *Zeit*. C'est le temps de la conversation courante.

- Protensif,
- Rétensif,
- Présent
-

➤ **KAIROS, LE TEMPS DE L'EXPÉRIENCE**

Jean Oury trouve que c'est Panofsky qui en parle le mieux. Un adolescent, très léger, passe près de la balance et sans en avoir l'air met le doigt sur l'un des plateaux : le **MOMENT OPPORTUN**.

<http://www.lyon.iufm.fr/confluences/archive/txauban.html>

RUPTURE ente **AION** (l'émergence) et **KAIROS** (le moment opportun), dans le processus schizophrénique. Pas de moment opportun. Une sorte de blessure.

➔ **REPRENDRE TOUTE LA MÉTAPHYSIQUE DE FREUD, DEPUIS L'ENTWURF**

...*Niederschrift* (inscription)... *Reizschutz* (Pare-exitations)... Das *Ding* (en rapport avec le concept de refoulement originaire, *Urverdrängung*)

Sigmund Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique »

Nouvelle trad. « Projet d'une psychologie »

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003368&feature_id=map

<http://pages.globetrotter.net/desgros/freud/oeuvres/esquisse.html>

↗ **L'OUBLI DE L'OUBLI**

« Tant qu'il y aura de l'oubli de l'oubli, il n'y aura pas de structure » (une psychotique à Jean Oury)

↗ **LE REFOULEMENT ORIGINAIRE**

DANIELLE ROULOT,

« Névroses et psychoses », extraits de l'article publié dans *L'Apport freudien*

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/articles/roulot/nevrosesetpsychoses.htm

Dans la schizophrénie, le refoulement originaire ne marche pas. Si le refoulement originaire ne marche pas, il n'y aura pas de structure, de *Vorstellungsrepräsentanz*, de signifiant, ... L'inconscient sera bouleversé. Il n'y aura pas de refoulement proprement dit.

Le refoulement originaire, c'est l'enclosure du vide, cette sorte de fermeture.

(« Pataphysique à la rescousse ») : fermer avec quoi ?

↗ **L'ENCLOSURE DU VIDE : LA MÉTAPHORE ORIGINAIRE (JACQUES LACAN)**

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : La fonction scribe »

http://www.balaf.fr/article.php3?id_article=67

Si la métaphore primordiale ne fonctionne pas ? Ça fuit : il y a l'oubli de l'oubli. La pire des choses.

➔ **POUR SE SOUVENIR, IL FAUT OUBLIER... SINON, ON EST ENVAHI. ET C'EST ÇA LA DISSOCIATION.**

RELANCE 6 : QUELLE CORRESPONDANCE ENTRE LE POINT DE FERMETURE DU REFOULEMENT ORIGINAIRE ET LE POINT DE HORS-TEMPS ?

Pour entrevoir de quoi il s'agit, Jean Oury propose de faire appel à Maurice Blanchot.

MAURICE BLANCHOT, *L'Attente, l'oubli,*

Gallimard, 1962 (collection L'imaginaire, n° 420, 2000)

↳ L'attente pourrait correspondre au zéro absolu ou à l'apparaître du retrait

↳ L'oubli pourrait correspondre au refoulement originaire

<http://www.amazon.fr/Lattente-loubli-Maurice-Blanchot/dp/2070758389>
http://www.desordre.net/textes/bibliotheque/lattente_loubli.html

Mais attention à ne pas chosifier ! Il ne faut rien séparer, ça ne veut pas dire qu'on pourra dire que l'oubli est en même temps que l'attente.

Le schizophrène : un type en attente... indéfinie... mais il y a du temps, quand même. Il y a toujours du temps.

FIN
**du schéma simplifié de la « petite machine logique »
que chacun peut construire**

[?]

◆ OUVERTURE

C'est à partir de ce schéma que l'on peut poser certaines questions comme :

➔ L'ALIÉNATION SOCIALE

Qu'en est-il des systèmes d'aliénation sociale ? En quoi ça écrase tout ça ?
C'EST SOUVENT UN CRIME DE NE PAS TENIR COMPTE DE LA STRUCTURE.

Cf. deux séances du séminaire « De l'expérience » (2005-2006)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060419.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060621.pdf

Reprendre la première phrase du séminaire de Lacan...

➔ LA DISPARITÉ SUBJECTIVE

JACQUES LACAN, séminaire VIII, *Le Transfert* (1960-1961)

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

Séance du 18 janvier 2006, p. 6.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060118.pdf

Séance du 19 avril 2006, p. 1.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060419.pdf

Le transfert est de l'ordre de la disparité subjective (« on n'est pas copain-copain »)

Être au plus proche de l'autre dans la disparité subjective. Assumer le lointain de l'autre pour être au pied du mur de sa propre opacité.

Présence de l'autre. Même vis à vis des plus dissociés.

Cela nécessite un certain support : c'est là qu'intervient la **CONNIVENCE**. Mais la connivence, ça n'est pas le transfert.

La connivence, ça veut dire que c'est pas mort, quelque chose s'inscrit, même si c'est jamais décrit ou lu.

Ce qui est paradoxal, c'est que ça semble résister. C'est très fragile... pour des raisons de « normalité ».

📌 LE PLUS SIMPLE, LA COMPLEXITÉ

Pourquoi faire appel à tant de références (Héraclite, Francis Ponge, Heidegger, Lacan...)?

Différence entre *simple* et *simplisme*. Tenir compte de la complexité.

CLAUDE LEFORT, *La complication. Retour sur le communisme*, Fayard, 1999

http://www.editions-fayard.fr/Nouveaute/Nouv_1299/Nouv1299_11.htm

<http://perso.orange.fr/marxiens/philo/lefort.htm>

http://www.unites.ugam.ca/sqsp/revPolSo/vol20_2-3/vol20_no2-3_labelle.htm

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RAI&ID_NUMPUBLIE=RAI_001&ID_ARTICLE=RAI_001_0141

<http://crpra.ehess.fr/document.php?id=31>

Mais chacun doit pouvoir avec sa propre métapsychologie.

Le cuisinier de La Borde qui a remplacé Jean Oury à une journée d'études sur la cuisine et les déplacements.

(« Le transfert, il connaît, mais il sait pas ce que c'est »)

Quand on lui a posé la question : C'est quoi la Psychothérapie institutionnelle ? Il a répondu : C'est comme la cuisine, ce qui compte, c'est la sauce (c'était sa métapsychologie personnelle).

[...]

Utiliser le temps, la patience... Pour aller vite, il faut être patient (le tailleur de pierre)

JEAN OURY, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre »,

Chimères, « Les enjeux du sensible (2), Le bruit du temps », n° 40, automne 2000

<http://www.revue-chimeres.org/pdf/40chi04.pdf>

<http://www.revue-chimeres.org/chimeres/framechi.html>

A l'arrière-plan, il y a de l'étoffe...

📌 L'ENERGEIA

Lors d'une rencontre à Lyon, il y a 30 ans, Jean Oury avait proposé de faire un lien entre le **NARCISSISME ORIGINAL** et l'**ENERGEIA**, dans son sens grec, tel que Jean Beaufret a pu le développer dans le chapitre « energeia et actus » de son livre *Dialogue avec Heidegger (I)*.

C'est l'expression « énergie libidinale » qui ne convient pas à Jean Oury. Il y voit des relents de thermodynamique (« Ça sent le pétrole »). C'est pour cela qu'il avait proposé de remplacer *énergie* par *energeia*.

JEAN BEAUFRET,

Dialogue avec Heidegger, chapitre « Energeia et Actus », Minuit, 1973, p.122-125.

« Être pour Aristote c'est, au sens « le plus magistral », **ενεργειν** (energein). De là vient notre mot *d'énergie* qui signifie déploiement de force ou d'action, sauf si l'énergie reste potentielle, comme celle de l'eau que retient un barrage avant que par sa chute elle n'actionne une turbine. Telle paraît être aussi, au moins en apparence, la merveille de l'**ενεργεια** (energeia). Elle est, dit Aristote, **οθεν η κινησις** (kinesis), d'où part le mouvement. [...]

Tandis que l'énergie évoque la détente d'un ressort ou l'action d'une force qui pousse quelque chose à devenir autre, l'**ενεργεια**, loin de pousser quoi que ce soit, éveille dans ce qui lui est autre une aptitude latente qui n'en

attendait pas plus pour se manifester au premier plan, répondant ainsi à ce qui l'éveille. [...]

La traduction dite "classique" d'ἐνεργεια par le latin **actus** est donc, dès qu'elle apparaît, on ne peut plus anti-grecque. Elle recouvre en réalité le passage d'un monde à un autre, à savoir du monde grec au monde romain à qui l'action est aussi essentielle qu'au premier χαριζ, telle qu'elle s'abrite encore dans l'ἐνεργεια d'Aristote. Mais en climat romain n'est vraiment que ce qui agit, envahissant le reste pour le "pousser" à devenir ce qu'il n'est pas. [...]

Le mot **force**, en latin **vis**, traduit parfois le grec δυναμιζ (dunamis) qui est avec ενεργεια, l'une des paroles fondamentales de la Physique d'Aristote. Ainsi Leibniz se plaira, remontant pense-t-il du latin au grec, à placer dans ce qu'il nomme το δυναμικον (dunamikon) l'essence même de ce qui est, posant que rien n'est qu'à condition de déployer de la force (**vis**). Mais vis, c'est le grec βια (bia), et non pas δυναμιζ qui, s'il nomme pour Aristote l'un des traits essentiels de la φυσιζ (phusis) comme κινεσιζ (kinesis), c'est de telle sorte que βια κινεσθαι (bia kinesthai) soit précisément παρα φυσιζ κινεσθαι. Non pas pour les Romains qui font au contraire de la force, vis, elle-même entendue comme potestas, pouvoir sur, l'essence même de ce que Lucrèce nommait **natura rerum**, par quoi il traduisait φυσιζ. »

👉 LA KINESIS

L'energeia, ça crée quelque chose de l'ordre de la **KINESIS**.

Nous retrouvons la kinesthésie, la kinesthèse (Roland Kuhn, François Tosquelles, Julian de Ajuriaguerra, ...). C'est pas inconscient, pas du même niveau.

Quand on rencontre quelqu'un c'est pas la même chose que lorsqu'on rencontre quelqu'un d'autre. Et c'est avec ça qu'on peut faire un diagnostic. Mais il faut être un peu libre...

ROLAND KUHN

http://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Kuhn

FRANÇOIS TOSQUELLES

Cf. ses textes sur le site de La Borde

<http://www.cliniquedelaborde.com>

JULIAN DE AJURIAGUERRA, le **TONUS POSTURAL**

http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/ins_dis/p1078302172415.htm

http://www.spp.asso.fr/Main/Extensions/Items/04_relaxation.htm

On arrive à quelque chose de l'ordre de la **POÏESIS, LE « LAISSER APPARAÎTRE »**

Un montage de textes de **JEAN BEAUFRET** et de **MARTIN HEIDEGGER**

autour de la **POÏESIS**

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constellation.html#constelparaitre>

À cette même rencontre lyonnaise, Henri Maldiney avait proposé « dynamis » au lieu de « energeia ». Oury n'a pas été du tout d'accord. Il pense que Maldiney confondait narcissisme originaire et narcissisme spéculaire.

Quelque chose qui va mettre en acte quelque chose de l'ordre du narcissisme originaire...

Qui permet l' **IDÉAL DU MOI**...

👉 IDÉAL DU MOI

Différence entre « idéal du moi » et « moi idéal »

Cf. ci-dessus, p. 12

Arriver à une sorte de composition : la **JUSTE MESURE**, le **SYNOLON**

Arrivée au terme de cette séance, j'avance en aveugle. J'ai trouvé des références à la « juste mesure » et au « synolon » chez Aristote, mais rien ne m'a permis de relier les deux termes.

ARISTOTE, La juste mesure

<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/nicom1.htm>

<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/nicom2.htm>

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=011297

ARISTOTE, Le synolon

http://www.lyber-eclat.net/lyber/colli/apres_nietzsche/des_dieux.html

Dans la schizophrénie, il y a des destructions au niveau de tous ces circuits-là. Comment réparer ça ?

Tenir compte de quelque chose qui peut se faire, pas par obligation, mais qui est nécessaire.

Quelque chose de l'ordre de la **TUCHÈ**, la rencontre.

L'extrême de la rencontre, logiquement, c'est **L'INTERPRÉTATION ANALYTIQUE** : un geste, pas (?) une phrase, pas une explication.

👉 **TUCHE ET AUTOMATON (LACAN)**

Reprise de la séance du 15 novembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061115.pdf

Extrait d'un texte de **JEAN OURY**, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre », in Chimères, *Les enjeux du sensible*, n° 40, automne 2000.
<http://www.revue-chimeres.org/pdf/40chi04.pdf>

« La communication ne s'établit pas au niveau de l'exactitude, ni de la vérité. L'efficace ce n'est pas l'exactitude, au sens de la technocratie obsessionnelle actuelle qui prétend rendre les choses transparentes. Mais on n'est pas en prise directe avec la vérité. On ne peut pas vivre dans la vérité : on vit dans le vraisemblable. Le vraisemblable c'est le chemin qui permet d'apercevoir quelque chose de l'ordre de la vérité, la seule chose efficace du point de vue psychothérapeutique. Cette vérité n'est donc abordable que par le biais du vraisemblable. Autrement dit, l'efficace n'est pas au niveau de la *teknè*, mais de la *phronèsis*. La phronèsis ce n'est pas simplement la sagesse. Gadamer traduit ce terme par le « savoir pratique ». Or le savoir pratique, c'est notre domaine et c'est par là que l'on peut accéder à ce qui est efficace, de l'ordre de la vérité. Dans le rapport à l'autre, il faut essayer de créer des moments rares mais essentiels de rencontre. La rencontre c'est quelque chose qui est, comme le dit Lacan, de l'ordre de la *tukè*, c'est-à-dire du hasard, mais d'un hasard de rencontre qui va modifier quelque chose. Cela touche le réel, fait un sillon qui ne s'effacera pas. Une rencontre c'est aussi bien rencontrer quelqu'un, qu'une ambiance, des entours, un texte, une idée. Si l'on veut être efficace, on doit favoriser quelque chose de l'ordre de la rencontre. [...] Or ce qui se joue dans le rapport à l'autre, dans la rencontre, ce n'est justement pas au niveau du dit. »

JACQUES LACAN, « Tiché et automate », Séminaire XI, 1964, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Points « Essais », p. 64-65.

« Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle, qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert — d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. C'est pour cela que j'ai mis au tableau quelques mots qui sont pour nous, aujourd'hui, repère de ce que nous voulons avancer. D'abord la *tuché*, que nous avons empruntée, je vous l'ai dit la dernière fois, au vocabulaire d'Aristote en quête de sa recherche de la cause. Nous l'avons traduit pas *rencontre du réel*. Le réel est au-delà de l'*automaton*, du retour, de la revenue, de l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe du plaisir. Le réel est cela qui gît toujours derrière l'*automaton*, et dont il est si évident, dans toute la recherche de Freud, que c'est là ce qui est son souci.

[...]

La relation au réel dont il s'agit dans le transfert a été exprimée par Freud dans ces termes, que rien ne peut être appréhendé *in effigie, in absentia* — et pourtant le transfert ne nous est-il pas donné comme effigie, et relation à l'absence ? Cette ambiguïté de la réalité en cause dans le transfert, nous ne pourrions arriver à la démêler qu'à partir de la fonction du réel dans la répétition. Ce qui se répète, en effet, est toujours quelque chose qui se produit — l'expression nous dit assez son rapport à la *tuché* — *comme au hasard*. C'est à quoi, nous analystes, ne nous laissons jamais duper, par principe. Tout au moins, nous pointons toujours qu'il ne faut pas nous laisser prendre quand le sujet nous dit qu'il est arrivé quelque chose qui, ce jour-là, l'a empêché de réaliser sa volonté, soit de venir à la séance. Il n'y a pas à prendre les choses au pied de la déclaration du sujet — pour autant que ce à quoi précisément nous avons affaire, c'est à cet achoppement, à cet accroc, que nous retrouvons à chaque instant. C'est là le mode d'appréhension par excellence qui commande le déchiffrement nouveau que nous avons donné des rapports du sujet à ce qui fait sa condition. La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre — la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée — s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention — celle du traumatisme. »

👉 **TUCHE ET LEKTON (DICIBLE)**

Chez les Stoïciens, relation entre **TUCHE** et **LEKTON** (le dicible)

Le lekton ne marche plus chez les psychotiques.

JEAN OURY, « L'objet chez Lacan »
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=68

👉 **LEKTON ET TUGKANON (ESSENTIEL DE LA RENCONTRE)**

Le mélange lekton/tugkanon, c'est ça qui est en rapport avec l'*objet* (ce qui ne veut pas dire la bouteille)

DANIELLE ROULOT, « Névroses et psychoses », extrait de l'Apport freudien
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/nevrosesetpsychoses.htm

JEAN OURY, « L'objet chez Lacan »
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=68

JOHANNES LOHMANN, « Le rapport de l'homme occidental au langage »,
Revue philosophique de Louvain, tome 12, nouvelle série, n° 16, novembre 1974.

MICHEL LEGRAND et **JACQUES SCHOTTE**,
« Introduction à la lecture de Johannes Lohmann », p. 717.

« Mais la langue qui, ainsi divisée entre une composante sémantique et une composante syntaxique, instaure la possibilité d'une pratique d'objectivation, est aussi celle-là qui fait apparaître comme tel le pôle subjectif de l'acte langagier. Car si le sujet est toujours déjà présent dans le langage comme visée originaire de sens, il n'est pas, à l'origine, conscient de soi. Mais en certains points de la terre, il va pénétrer dans la pensée consciente, il va sortir dans l'illatence. Dans l'histoire de l'indo-européen, la langue latine joue un rôle essentiel dans ce processus, car c'est elle qui la première fait du sujet le facteur déterminant de la construction grammaticale de la phrase. La prédominance du moment subjectif s'accroîtra encore dans les langues européennes modernes, au point de produire, avec Descartes, Luther et Locke — qui illustrent bien sûr une évolution, plus qu'ils ne la produisent comme telle —, la conscience moderne de soi, déliée du langage*. Assez paradoxalement, un certain état (extrême) du langage offre au sujet la possibilité de sortir du langage, et conséquemment de se tenir en fin de compte face au langage même comme face à un objet extérieur, à une chose parmi les choses, et d'en disposer à sa guise. Et la science moderne, quant à elle, est un produit de ce sujet, de ce moi aperceptif individuel qui, né du langage, se croit libéré de celui-ci et le manipule à loisir en vue de connaître la réalité objective. »

[*note : C'est en ce point que se situe l'apport majeur de l'article sur « la notion de l'homme occidental au langage », ou se précisera d'ailleurs également le thème, décisif pour Lohmann comme pour Heidegger, d'une « pensée grecque originaire » à redécouvrir par delà ses modifications hellénistiques et plus encore sa traduction latine (les Latins, notons-le, ayant aussi introduit dans l'histoire la notion de traduction). C'est qu'en effet l'histoire du langage n'est pas une histoire mécanique. Si l'indo-européen représente bien l'état final, d'advenue à soi, de la subjectivité, le grec en particulier pointe vers l'état d'une union de la pensée, du langage et de l'être dans ce qui s'y nomme le "Logos", "cette création de concept la plus lourde de conséquences de l'histoire". De même parmi les langues indo-européennes modernes, celles qui distendent le plus la subjectivité et le langage, certains — l'allemand par exemple — restent plus proches du grec, tandis que d'autres — les langues romanes et singulièrement le français — accentuent plus particulièrement ce moment d'une subjectivité auto-suffisante. Aussi bien n'est-il pas un hasard non plus que les "indogermanistes" furent avant tout allemands, tandis que le structuralisme (comme autrefois le nominalisme) prit son essor dans les pays de langues ouest-européennes.]

JOHANNES LOHMANN, *Mousiké et logos*
<http://worldcatlibraries.org/oclc/21071566?tab=reviews>

JEAN OURY,
« Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »
http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=181

Le **LOGOS**, c'est ça qui est en question. Il n'est pas anodin que dans le premier numéro de la revue de la SFP, *La Psychanalyse*, on trouve traduit par Lacan, le texte de Heidegger : « Logos ».

MARTIN HEIDEGGER, « Logos », traduit par **JACQUES LACAN**
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1956-00-00b.doc>

- **IL DOIT Y AVOIR DES RELATIONS ENTRE : RENCONTRE, FONCTION SCRIBE, INSCRIPTION, STRATES-MILLEFEUILLES...**
- **ÇA NÉCESSITE UNE SORTE DE POSITION DE MISE À PLAT STRICTEMENT ANALYTIQUE.**
- **LE TRANSFERT EST MULTIRÉFÉRENTIEL, POLYPHONIQUE, CONTRAPUNCTIQUE PAS SEULEMENT RAPPORT ENTRE LE DIVAN ET LE FAUTEUIL.**

[8]

◆ **EN SEPTEMBRE...** reprendre :

- Tout ce qui est en rapport avec des accidents des expériences
- Quel rapport avec les différents statuts de la bureaucratie ?
- Qu'est-ce que la bureaucratie à avoir avec ces subtilités, est-ce que ça peut s'accommoder ? Ne pas fétichiser la bureaucratie, mais quand même...

Jean Oury fait allusion à la position de **JACK RALITE** (PCF), alors ministre de la Santé et à son discours de Sotteville-lès-Rouen.

La complicité des psychiatres.

« « On a loupé le coche... »

(je comprends : au moment du rapport Demay)

« Ne pas oublier que malgré tout ce qu'on peut réfléchir, sur le narcissisme originaire, etc... il faut mieux rien en dire si on n'a pas déjà nettoyé le terrain de l'aliénation... On arrête là. »

Un entretien avec **JACK RALITE**,
in *Sud/Nord*, « Politique et psychiatrie », n° 19, 2004, par Bernard Doray
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=SN&ID_NUMPUBLIE=SN_019&ID_ARTICLE=SN_019_0131

Un entretien avec **LUCIEN BONNAFÉ** qui accompagnait Ralite à Sotteville
<http://antonin.blog.lemonde.fr/category/lucien-bonnafe/page/2/>
Panorama sur les rapports (dont le « rapport Demay ») qui ont façonné la psychiatrie française (Laragne, 2006)
http://www.serpsy.org/histoire/baillon_demay.html

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 8 octobre 2007. Version 2 : le site de Chimères à changé.

Mercredi 19 septembre 2007

Découverte sur le Net,
Inflexions, une feuille belge qui arrive en passant par la Normandie
<http://aipic.medicalistes.org/IMG/pdf/INFLEXIONS20mars2007.pdf>



Les annonces par Jean Ayme et Jean Oury, dont un débat à Blois à l'issue d'une projection de *La Question humaine*¹ (Nicolas Klotz), avec Lise Gaignard² (29 septembre). Film « tout à fait optimiste », précise Jean Oury, sur l'organisation des grandes entreprises.

Et puis, Jean Ayme : «Je pense qu'il faut parler de la disparition de Jacques Schotte »

La mort de **JACQUES SCHOTTE** a été connue le matin même de ce mercredi.

LE MOIS DE SEPTEMBRE, MOIS DE DISPARITIONS

Extraits des mots de Jean Oury en hommage à Jacques Schotte

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/070919schotte.mp3>

Jacques Schotte, de passage à Paris pour une intervention au DU de psychothérapie institutionnelle à Paris 7, était venu à la séance du mois de janvier...

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0607/JO_070117.pdf

JACQUES SCHOTTE, *Un parcours : rencontrer, relier, dialoguer, partager*, éditions Le Pli

http://lipsy-lib.fr/catalog/product_info.php?products_id=9979

http://www.serpsy.org/des_livres/livres_07/SCHOTTE.html

<http://www.lekti-ecriture.com/editeurs/Psychiatrie-et-existence.html>

<http://szondiforum.org/t507.htm>

¹ http://www.liens-socio.org/article.php?id_article=2802

² http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/biblioLG_membres Psycho.html

Jean Oury va lire un extrait d'un poème de Vittorio Sereni, griffonné sur une feuille.

VITTORIO SERENI, (1913-1983), *Les instruments humains*, Éditions Verdier, 1991, p. 260-261.

« Les morts, ce n'est pas ce que jour
après jour on gaspille, mais ces
taches d'inexistence, chauds ou cendre
prêtes à se faire mouvement, lumière »

*I morti non è quel che di giorno
in giorno va sprecato, ma quelle
toppe d'inesistenza, calde o cenere
pronte a farsi movimento e luce.*

(La spiaggia, *La plage*)

L'analyse institutionnelle

L'année dernière, le thème, une fois de plus : L'analyse institutionnelle...

Reprise...

Pour démarrer, Jean Oury reprend la suite des *événements* de cette première année consacrée à l'analyse institutionnelle.

- Le séminaire avait commencé par des références multiples importantes (politique, socio, autres)...
- En avril, la chute dans les escaliers...
- En mai, Michel Balat assure le séminaire à sa place
- En juin, ce sera le tour de Danielle Roulot et Olivier Legray

Continuer en essayant d'être un peu plus précis, en raison de la confusion permanente...

Dire : « Je fais de la psychothérapie institutionnelle » n'a guère de sens...

analyse institutionnelle et clinique

La psychothérapie institutionnelle ne peut se faire d'abord, que si on y est, ça n'est pas dans les livres...

Tous les gens sérieux sont de très grands praticiens...

EUGEN BLEULER

<http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Schizofantasm/bleuler1.html>

JAKOB WYRSCH, *La Personne du schizophrène*,

étude clinique, psychologique anthropophénoménologique (1949), PUF, 1955, introduction, p. 3

« N'importe quel candidat au doctorat d'État sait aujourd'hui reconnaître une schizophrénie et les symptômes qu'elle détermine ; le médecin assistant croit possible d'en prévoir les modalités pour chaque particulier ; mais ce qu'on ignore encore c'est comment une schizophrénie se présente dans le monde, comment son propre univers et celui des autres se croisent et interfèrent de mille manières, quelles directions inattendues peut prendre le processus psychique morbide. On le voit seulement lorsqu'on a observé ses malades à l'intérieur de l'asile pendant des nombreuses années et que pourtant l'on s'intéresse à eux très simplement et sans idée préconçue comme autrefois et que l'on ne croit pas au-dessous de sa dignité de les examiner au cours d'entretiens d'orientation, de prendre une part active à leur vie quotidienne à l'hôpital ou à la maison et de noter par écrit les faits observés et de les insérer dans la biographie du malade. Nous essayerons de montrer comment on voit la schizophrénie et de comparer ce tableau à la littérature, et si nous nous référons souvent à des travaux antérieurs c'est qu'ils furent les prémisses de cet ouvrage. »

Référence à Wyrsch in

HENRI MALDINEY, « Rencontre et psychose »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0009#

Être en contact permanent avec les malades, des petits bouts de papier dans les poches.

« Les mots extraordinaires, c'est les malades qui les disent... et après on fait de la phénoménologie. »

La psychothérapie institutionnelle, ça ne s'apprend pas dans un cours, ça ne sert à rien (sauf dans la société de consommation).

que faire ?

◆ Lutter contre la résistance institutionnelle

Lutter comme le disait **TOSQUELLES**, contre la **résistance institutionnelle**, « psycho-sociale », infiniment plus grande que la résistance analytique habituelle.

JEAN OURY, « Penser la psychose. Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche de la psychose. »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

On voit ça partout.

Il y a une destruction de la psychiatrie, depuis une trentaine d'années.

Mise en place de la psychiatrie scientifique, destruction aiguë depuis 20 ans.

Les arguments « hypocrites » avancés. Le modèle italien.

En France :

- Vider les hôpitaux : suppression de lits,
- Suppression des écoles d'infirmiers,
- Le *numerus clausus* des psychiatres tombe de moitié. Actuellement, 800/900 postes vacants...
- Politique du séjour court (14 jours à Paris, 7 à Lausanne).

Allusion à l'expression partagée avec **LUCIEN BONNAFÉ** : « les techniques de l'écroulement ».

Est déclaré guéri, celui qui est sorti.

Jean Oury se souvient du scandale que pouvaient provoquer dans les colloques ses interventions quand il déclarait que la schizophrénie, c'est chronique. Mais la *normopathie* aussi c'est chronique. Exister, aussi.

Pas de honte à avoir.

Par contre, JO critique ceux qui parlent de schizophrénie aiguë.

FERNANDES, psychiatre portugais, invité par **JUAN LOPEZ-IBOR** aux réunions préparatoires du congrès de Zurich sur les schizophrénies (1957) remettait indirectement en questions ce terme. Il parlait

d'**holodysphrénies**. La description de Fernandes semble à Jean Oury plus proche de la clinique.

http://www.alcmeon.com.ar/4/13/a13_08.htm

La confusion est entretenue par les articles sur la psychiatrie dans certains dictionnaires (ignorance de **BLEULER**; confusion entre psychothérapie institutionnelle et anti-psychiatrie ; dénonciation par ignorance des électrochocs...)

Sur les électrochocs

Ugo CERLETTI

<http://www.upsy.net/upsychologie/ancetres/cerletti.html>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Sismoth%C3%A9rapie>

C'est vers 1980 qu'on a commencé à reparler des électrochocs, quand cela a été repris par (?)

>>>>

Tous ces choses concrètes, ça fait partie de l'analyse institutionnelle.

◆ Le concret du quotidien

➔ Les réunions *Pitchoum* de La Borde

Deux interventions de JEAN OURY

« Atelier sur la vie quotidienne »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_19_27.pdf

« Concepts fondamentaux »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

Un stagiaire à La Borde

<http://aipic.medicalistes.org/IMG/pdf/INFLEXIONS20mars2007.pdf>

Qui vient là ? surtout les malades, pas les « travailleurs ».

➔ Le prolétaire, c'est qui ?

À partir de la définition de **MARX** reprise par **HYPPOLITE**, Jean Oury dit que c'est lui le prolétaire, pas le syndicaliste qui ne vient pas à la réunion *Pitchoum*.

Qu'entend-on par prolétariat ?

« Le prolétariat se recrute parmi toutes les couches de la population », in **KARL MARX** et **FRIEDRICH ENGELS**, *Manifeste du Parti communiste*, p. 25.

http://classiques.uqac.ca/classiques/labriola_antonio/essais_materialisme_historique/Essai_3_Manifeste_PC/labriola_appen_manifeste.doc

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Pro%C3%A9ariat>

Marx, la logique hégélienne et la contradiction

http://www.anglemort.net/article.php3?id_article=85

Mais les pensionnaires sont là, eux, 24h/24h : il faut les écouter. Ils disent des choses magnifiques.

La réunion *Pitchoum* de ce mercredi matin : Jean Oury qui s'emporte à propos de l'**ergothérapie**. Si c'est s'enfermer dans une salle pour faire des objets, ça ne vaut pas le coup !

◆ Être là, la disponibilité

Jean Oury va prendre l'exemple d'un homme qui habite près de La Borde et y vient tous les jours avec sa voiture. Pas psychotique, fond dépressif ; et puis un léger accident cérébral il y a quelques années. Cela se traduit par une hésitation occasionnelle sur les mots, un certain apragmatisme, un manque d'initiative.

Quand cet homme ne vient pas à La Borde, personne ne s'en aperçoit. Quand il vient, et qu'il se promène plusieurs heures dans la forêt, il le fait tout seul alors qu'il pourrait tomber.

Un atelier d'ergothérapie, ça serait, dans cette situation, une ou deux personnes qui se promènent avec lui. Cela ne demande pas beaucoup d'outillage, ni beaucoup de diplômes, souligne Jean Oury.

➔ **Le rôle de l'infirmier dans la psychothérapie** : Être là, simplement. Ça marche !

Encore une intervention de Jean Oury qui avait suscité de vives réactions, lors d'une réunion du groupe de Sèvres (1957-1958)

➔ **Le médico-social : un mot anodin mais ignoble**

Cela signifie de suivre les gens quand ils sont sortis, qu'il y ait une suite du traitement.

Mais le terme est devenu **médico/social** : le tiret remplacé par une barre.

Pour beaucoup de gens (grand public, ministres) le médical est synonyme de médecin et d'hôpital, et le social est synonyme du dehors, hors de l'hôpital. Cela devient deux mondes séparés.

Du coup, le médico/social, ça arrange, ça justifie les séjours courts (les « techniques d'écémage » mentionnées plus haut)

La question des **maisons d'accueil spécialisées** (MAS), par définition non médicalisées. Problème en cas de bouffées délirantes,...

http://archives.handicap.gouv.fr/dossiers/etabserv/etabserv_etab123.htm#top

« De la psychiatrie vers la santé mentale »
Un rapport sur le site du ministère de la Santé
<http://www.sante.gouv.fr/htm/actu/psy/>

Après les séjours courts, où vont les gens ? dans le métro, dans la rue, dans les prisons.

CATHERINE HERSZBERG, *Fresnes, histoire de fous*
http://forums.nouvelobs.com/795/Catherine_Herszberg.html
http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/10/13/2006_10_fresnes_histor/

Les hôpitaux ou les écoles ou les IMP dirigés comme une entreprise, par des gestionnaires.

Les conséquences de la loi des 35 heures : la nuit, puisque c'est fait pour dormir, aucune nécessité d'employer des éducateurs spécialisés : on peut mettre des chômeurs !

Dans de telles conditions, rapidement cela tourne mal : casses, intervention policière, cellule, contention...

Soi-disant, ce sont les gens qui sont violents mais pas l'institution.

>>>>

L'analyse institutionnelle est faite pour lutter contre ça et la psychothérapie institutionnelle n'est qu'un effet secondaire possible quand ça marche.

analyse institutionnelle et histoire

◆ À l'origine de l'analyse institutionnelle : FRANÇOIS TOSQUELLES

L'histoire personnelle de **FRANÇOIS TOSQUELLES** (1912-1994) au sein de l'histoire politique de l'Espagne, cela fait partie de l'analyse institutionnelle.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Tosquelles

Son parcours, depuis ses activités avant 1936 à Reus, au sein du POUM jusqu'à l'hôpital de Saint-Alban.

Mais du POUM, il faut remonter à l'Union soviétique et à une certaine histoire révolutionnaire du XX^e siècle.

Des textes de **FRANÇOIS TOSQUELLES** sur le site de La Borde
<http://www.cliniquedelaborde.com>

PATRICK FAUGERAS (ed), *L'Ombre portée de François TOSQUELLES*
<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1957>

[Je reprends ici des éléments bibliographiques déjà mentionnés dans les séminaires de 2005-2006 et 2006-2007, avec quelques ajouts. Il en sera de même sur la double aliénation et sur le narcissisme originaires. Il y aura donc un mélange des temps.]

GEORGE ORWELL, *Honneur à la Catalogne*
http://www.lecture-ecriture.com/critique_livre?livre=272

et,

pour ne pas se contenter du livre d'Orwell...

VICTOR ALBA, *Histoire du Poum*
http://www.alapage.com/mx/?tp=F&type=1&l_isbn=285184041X&donnee_appel
<http://www.fundanin.org/aalba.htm>

VICTOR SERGE, *Mémoire d'un révolutionnaire*,
éd. Robert Laffont, coll. « bouquins », 2001.
Ce livre contient un entretien avec Victor Alba (16 octobre 1947)
http://www.plusloin.org/ac/article.php3?id_article=72#

Pour Jean Oury, la seconde guerre mondiale commence autour du 20 juillet 1936 par le bombardement de Majorque par Franco. Guernica vient après.

Pour des liens sur ce moment tragique, consulter le travail bibliographique que j'ai effectué à partir du séminaire de Georges Didi-Huberman, à la date du 6 mars 2006.
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/GDH0506/memoire.htm>

VOLINE, La Révolution inconnue

<http://ml.federation-anarchiste.org/article1823.html>
<http://kropot.free.fr/Voline-revinco.htm>

Ce qui s'est passé à Cronstadt en Ukraine, ce qui s'est passé avec Makhno, ce qui s'est passé avec l'écrasement des *Soviets*, avec la montée en quelques mois de la bureaucratie...

Un film d'Hélène Chatelain sur Nestor Makhno
<http://www.freewebs.com/arcane17/questcequelanarchisme.htm>

- Qu'est-ce qui s'est passé après octobre 1917 ?

ROSA LUXEMBOURG, écrivant à Lénine : « C'est pas mûr »
http://www.marxists.org/francais/mandel/works/1971/02/em_19710225.htm#ftn.ftn17

- Ce qui s'est passé en mars 1918 à Brest-Litovsk (avec pour conséquence des millions de personnes livrées aux Allemands)

Le traité de Brest-Litovsk
http://fr.wikipedia.org/wiki/Trait%C3%A9_de_Brest-Litovsk

Le mouvement spartakiste et son écrasement, l'assassinat de **ROSA LUXEMBOURG** et **KARL LIEBKNECHT**.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Karl_Liebknecht

Hitler était là bientôt...

KARL KRAUS, La Troisième Nuit de Walpurgis,
présentation de Jacques Bouveresse,

<http://humanite.presse.fr/journal/2005-03-15/2005-03-15-458495>
http://www.college-de-france.fr/site/phi_lan/p1111402251768.htm

➤➤➤➤

Le rapport à l'histoire.

Tout ça compte. C'est du passé, mais ça compte.

Mais les bureaucrates s'en moquent.

Jean Oury établit un lien avec son vécu récent : sa participation à une réunion où il a essayé de faire des propositions pour régler les rapports entre le soin et le social (l'hôpital de jour). Beaucoup de gens se moquent de l'histoire (même celle d'il y a un an). Ce qui compte : les objectifs. C'est ça le **sérieux**, pour eux.



Le partage de la fonction soignante

Jean Oury rebondit sur la fonction soignante : une fonction qui se partage (pas soignant/soigné, pas une question de 'statut', de diplômes)

JEAN OURY,

Ces mots sont extraits certainement de l'entretien avec Nicolas Philibert édité dans le DVD du film *La moindre des choses* (à vérifier)

http://www.cip-idf.org/article.php3?id_article=2170

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=video&no=355>

« Quand un atelier marchait bien, je me souviens qu'avec Félix on restait sur la réserve. Parce que dès qu'il y a mise en place d'une instance, ou d'un atelier, ceux qui y sont ont tendance à se regrouper, à se coller les uns aux autres dans un système de cooptation imaginaire, clos. Et il y a création d'un territoire. C'est une tendance dite naturelle. Plus on travaille bien dans un atelier, plus ça se ferme. Ce que j'appelle « la loi » doit intervenir pour casser ces territoires, ou du moins pour les ouvrir.[...]

Donc, il y a ce tas de gens. L'institution, quand ça existe, c'est un travail, une stratégie pour éviter que le tas de gens fermente, comme un pot de confiture dont le couvercle a été mal fermé. La mise en place d'un club, c'est un opérateur pour éviter que ça fermente, sans se contenter de résoudre le problème par le cloisonnement et l'homogénéité. Or le problème est comparable quel que soit le tas de gens ; une école, une prison, une usine, un bureau. C'est pour ça que ce qu'on a appelé la psychothérapie institutionnelle - j'ai du mal à prononcer ce mot — est une instance critique de la société dans sa globalité.

Éviter la dégradation d'un tas de gens par non-vigilance, ça demande du sérieux. Le sérieux, disait Kierkegaard, ça ne peut pas se définir. Le sérieux, c'est le sérieux.[...]

Ce genre de travail est une façon de singulariser les gens qui sont là, de transformer, comme disait Gabriel Tarde, la foule en public, d'avoir affaire à l'hétérogène sans essayer de l'écraser. Ça, c'est l'exercice de la loi. Ça ne peut venir de l'établissement, qui ne peut produire que des règles. C'est un travail énorme parce que la loi, comme disait Lacan, c'est le désir. C'est ce qui structure l'ambiance, ce qui autorise une attention commune, une sympathie, une "attitude collective". La mise en place concrète se fait par une structure de partage. "Partage est notre maître", comme disait Pindare. Si seulement... »

Sur cette question de la bureaucratie, Jean Oury associe avec un autre élément :

➤ **l'avènement des gestionnaires**

Selon lui, il y a eu trahison des psy dans les années '70.

Jusqu'à-là, le mot d'ordre de la psychothérapie institutionnelle était que le psychiatre soit directeur de l'établissement : médecin-directeur.

Dans les années 70 il a été renoncé à cette position. C'est à partir de là que sont nés les « gestionnaires ».

C'est ainsi que des quartiers de sûreté ont pu être construits dans des hôpitaux sans demander l'avis du médecin responsable.

➤ Comment résoudre le dilemme « dehors/dedans » qui va de pair avec « guéri/rechute »

Régler ça avec une bande de Möbius : quand on entre on ne sait pas si on est dehors, etc.

JEAN AYME,

« Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle »

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/AYME%20Jean/Textes/texte1.htm>

même texte, plus facile à lire sur un autre site

<http://psychologuequimper.free.fr/archives/Jean-AYME-psychotherapie-institutionnelle.doc>

« Mais certains considèrent que seule compte désormais la prise en charge des malades hors de l'hôpital, où ils les ont généralement laissé croupir dans une situation à peine modifiée depuis la période asilaire. Ils ont alors beau jeu de dénoncer l'hôpital comme lieu de chronicisation que précisément leur passivité a entretenu. L'hôpital devient un mauvais objet en opposition à l'extra-hospitalier, lieu paradisiaque où la schizophrénie se dissoudra par la seule vertu d'un évitement de l'hospitalisation. Si celle-ci est parfois consentie, c'est à regret, témoignage d'un échec et comme une mauvaise action.

Cette naïveté 'écologique', plus ou moins teintée d'anti-psychiatrie, réalise une véritable fuite en avant dans laquelle vont s'engouffrer ceux qui étaient restés inactifs dans l'hôpital où ils se contentaient de distribuer des médicaments. Voilà un exemple de ce que j'appelle les faux problèmes. Au lieu de s'apercevoir que le fait qu'une même équipe s'occupe des malades tout au long de leur trajectoire thérapeutique induit une nouvelle dialectique du dedans et du dehors, ils s'en tiennent à une position manichéenne, la Société devenant une bonne mère et l'hôpital un lieu maudit. Certains pensent même qu'ils peuvent se passer totalement de l'hospitalisation plein-temps (ils laissent bien entendu cette charge aux collègues du secteur voisin) rejoignant ceux qui veulent 'brûler les hôpitaux psychiatriques' et préconisent le modèle italien.

J'ai proposé, pour tenter de sortir de cette fausse opposition, de prendre, pour imaginer le secteur, le modèle topologique de la bande de Moebius caractérisée par le fait qu'on peut passer d'une face à l'autre sans franchir de bord, mettant en évidence ce qui constitue l'essence du secteur, la continuité. Pour en finir avec les faux problèmes, je rappellerai la prétendue opposition entre politique de secteur et psychothérapie institutionnelle, celle-ci laissant la place à la première en s'appuyant sur une approche historique simplette. Si elle a pris naissance dans l'hôpital, c'est parce qu'il n'y avait à l'époque pas d'autre lieu d'accueil de la psychose.

L'hôpital doit être considéré, comme le rappelait récemment Hélène Chaigneau, comme le laboratoire où s'est élaborée cette nouvelle praxis liant le sociologique et le psychanalytique. Ceux qui ont pu, lors de leur fuite en avant vers les verts pâturages de l'extra-hospitalier, avoir l'illusion qu'il n'y aurait plus désormais de facteurs d'aliénation, ont bien dû convenir qu'un hôpital de jour ou un appartement thérapeutique n'échappait pas aux risques de chronicisation, et que dans une structure, aussi 'intermédiaire' soit-elle, on ne pouvait méconnaître sans risque l'élément axial de toute visée thérapeutique pour l'individu comme pour le groupe, le conflit. »

- Ainsi, les vacances des pensionnaires partis en Italie au bord de la mer, via des amis de La Borde : c'est thérapeutique ou quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Pendant qu'ils sont là, ça va, c'est tout.
- La mise en place du point-lecture du rez-de-chaussée à La Borde : la femme que Jean Oury met en contact avec celui qui, un bénévole, va s'en occuper dorénavant. Le lendemain, cette femme parle du bien que cela lui a fait. Cela remplace tous les traitements ! Ça coûte pas cher. Mais, cet homme risque de se faire mal voir du seul fait qu'il est bénévole ! (ça empêche d'embaucher quelqu'un)

- les problèmes concrets d'argent (les WC à réparer. Oui, mais pas de fric !)

Jean Oury insiste sur le fait que tous ces problèmes sont concrets ce qui n'implique pas qu'ils ne soient pas compliqués.

que faire ?

◆ crier un mot d'ordre

👉 Un cri, un mot d'ordre commencé à SAINT-ALBAN

JEAN OURY,
« La psychothérapie institutionnelle de Saint-Alban à La Borde »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte1.htm>

Mais Jean Oury ne va pas tout de suite nommer ce mot d'ordre...

« **tout ça, ça compte** », répète-t-il encore une fois...

Pour **GEORGES BATAILLE**, tout concept est un cri, dit Jean Oury (mais je n'arrive pas à trouver où)

👉 les circonstances historiques de ce mot d'ordre

Il faut repartir de Saint-Alban en septembre 1948.

- De l'importance du PC à l'époque, des liens avec l'Urss, du rôle du maître à penser Jdanov.

La psychanalyse considérée comme science bourgeoise dégénérée.

En France, le rôle des revues *Action* et *La Raison*

Le PCF, la psychanalyse et l'inconscient
Sur les revues **Action** et **La Raison**
<http://antonin.blog.lemonde.fr/category/histoire-psychanalyse/>

Sur **Jean KANAPA**
http://www.humanite.fr/2004-09-08_Medias_Jean-Kanapa-le-fanatique-fascinant
http://www.humanite.fr/2004-09-08_Medias_Du-stalinisme-a-l-eurocommunisme-Jean-Kanapa

- Sur ce fond-là, **LUCIEN BONNAFÉ** (PC, avec des accointances surréalistes) avait demandé à **TOSQUELLES** d'écrire un article dans *Action*.

Hommage de **JEAN OURY** à **LUCIEN BONNAFÉ**
http://www.psychiatrie-francaise.com/LLPF/2003/avril/article_3.htm

JEAN AYME,
Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat

<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=271>

Un numéro de la revue des CEMEA, *VST*, consacré à **LUCIEN BONNAFÉ**
http://www.cairn.info/sommaire.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_078

Un site avec **LUCIEN BONNAFÉ**
<http://www.lire-lucien-bonnafe.org/>

« C'est compliqué... »

- Les CEMEA (centres d'entraînement aux méthodes d'éducation actives) avec les personnalités de **LOUIS** et **GERMAINE LE GUILLANT**, cette dernière ayant fondé une section de Cemea pour faire des stages d'infirmiers : 1^e fois que des infirmiers sortaient de l'hôpital. OURY, TOSQUELLES, CHAIGNEAU y venaient.

http://hmenf.free.fr/article.php3?id_article=211

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_078&ID_ARTICLE=VST_078_0044

<http://www.ch-charcot56.fr/histoire/biograph/quillant.htm>

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article1105>

<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1748>

<http://www.cnom.fr/psychanalyse/recherche/revue/textequillant3.pdf>

Louis Le Guillant appartenait à une cellule du PC. Il a écrit sur le complot des blouses blanches, les soucoupes volantes, : ridicule.

La confiance de Le Guillant à Oury : « j'ai fait un voyage touristique en France » : photos des conditions dans les hôpitaux (cellules, etc.). JO ne sait pas si elles ont été publiées.

Le site actuel des CEMEA
<http://www.cemea.asso.fr/>

D'autres liens pour une histoire de la psychothérapie institutionnelle
<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/histoire/psychotherapie.htm>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Psychoth%C3%A9rapie_institutionnelle

<http://centreguenouvry.free.fr/psychinst1.htm>
<http://centreguenouvry.free.fr/psychinst2.htm>
<http://www.serpsy.org/histoire/jamet.html>
<http://www.idpsychologues.fr/accueil.asp?indicrub=CS&numcahier=393>
<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis9>

>>>>

« **Tout ça, compte** » ...

Avec quoi on travaille. Pas seulement enfermé dans son bureau, son hôpital, son fief !

Il y a toutes les interrelations... comme dans ce séminaire. Sur le ton de la plaisanterie, Jean Oury dit son plaisir à parler, y compris dans ce séminaire : « ça me fait du bien de parler sans lire [...] ... On voit du monde... [...] on fait des stages... ça fait un réseau de résistances »

>>>>

Un réseau de résistances pour sauver quelque chose qui est écrasé : la psychiatrie. Mais la psychiatrie n'existe pas encore : donc, rien de perdu !

➔ **Résister à quoi ?**

➔ **au découpage académique** qui sépare, comme des matières disciplinaires, la psychiatrie, la pédagogie, ...

Cela relève d'une **même logique** particulière.

Comment Jean Oury a proposé le terme de pédagogie institutionnelle en avril 1958, dans un congrès Freinet (avant la scission avec Fernand Oury)

La psychothérapie et pédagogie « institutionnelles », c'est le même travail.

C'est sur le titre de la thèse de Philippe Paumelle que se fait le lien avec une autre façon de résister...

PHILIPPE PAUMELLE, *Essais de traitement collectif du quartier d'agités*

*Note (longue) de l'éditeur,
introduction de Philippe Koechlin,
table des matières de la thèse de Philippe Paumelle*
<http://www.editions.ensp.fr/fichiers/Fiche.71.pdf>

➔ **à la répartition soignant/soigné ; enseignant/enseigné**

Retour au travail de **PHILIPPE PAUMELLE** dans le 13^e arrondissement de Paris

Le contrat avec la police parisienne : faire accepter qu'à chaque intervention, un psychiatre soit présent. Cela a fait baissé de 100 à 5% les interventions d'urgences.

Ce genre de travail d'équipe, de coordination relève, concrètement, pour Jean Oury, de l'analyse institutionnelle.

Le travail d'équipe, c'est de l'analyse institutionnelle

➔ **L'originalité de Saint-Alban**

À partir de l'arrivée de Tosquelles en janvier 40

Progressivement, se mettent en place :

- Des cours aux infirmiers (la 1^e fois en France)
- Formation d'un club thérapeutique, opérateur logique pour essayer de modifier collectivement la vie, pour pouvoir « ouvrir » : disparitions des cellules, des quartiers d'agités, de gâteaux,
- Activités de théâtre, de mime,

Il n'y avait pas encore de médicaments dans la période 46-48. Les neuroleptiques sont venus plus tard.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Neuroleptique>

Observation concrète de « là » où ça se passe

➔ **La fonction décisoire**

Une décision, c'est complexe, c'est une équation. Jean Oury préfère donc parler de « fonction décisoire ».

Jean OURY, « Introduction au pragmatisme en psychiatrie »,
in revue Protée, « Autour de Peirce : poésie et clinique »

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

◆ crier un mot d'ordre [reprise]

... qu'en est-il du mot d'ordre ? (« J'ai pas perdu le fil... »)

🔗 Retour à fin septembre 48, au journal *Action*, au PC...

« La schizophrénie, c'est réactionnel »

Sans le savoir, les gens du PC ne faisaient que dire toute la nosographie et les tableaux classificatoires de la psychiatrie de **MEYERSON** aux États-Unis où tout est réactionnel, rien n'est endogène.

Éloge des hôpitaux en Urss et à Cuba.

Ensuite, on s'est aperçu que l'on pouvait être interné pour délit d'opinion !

L'aliénation

Distinguer les deux sortes d'**ALIÉNATION**...

- **ENTAUSSERUNG** : extériorité qui influe sur
- **ENTFREMUNG** : qui rend étranger, étrange

La prise de position de Marx refuse l'aliénation (au sens de *Entausserung*). À partir de là, l'homme est responsable.

« L'**EXTÉRIORITÉ** ne doit pas être comprise ici comme le mode sensible qui s'extériorise et s'ouvre à la lumière, à l'homme doué de sens. Il faut la prendre ici au sens de l'**ALIÉNATION**, d'une faute, d'une infirmité qui ne doit pas être. »

... à différencier de la **CHOSIFICATION**, **RÉIFICATION**

- **VERDINGLICHUNG** (repris par Sartre dans *Critique de la raison dialectique*)

🔗 C'est à partir de ces réflexions sur la chosification dans la production marchande que Marx développe l'idée du **FÉTICHE**.

MARX-ENGELS, Correspondance, lettre de janvier 1858

Engels reproche à Marx de reprendre Hegel. Marx maintient son intérêt pour Hegel. Important car Marx réintroduit la **LOGIQUE NÉGATIVE** de Hegel.

Sur la distinction entre « **ALIÉNATION** » et « **CHOSIFICATION** » : **MARX, ENGELS, LUKACS**

http://classiques.uqac.ca/classiques/Lukacs_gyorgy/lukacs_gyorgy.html

<http://perso.orange.fr/marxiens/politic/lukacs.htm>

<http://big.chez-alice.fr/philosurlenet/THESES/documents/marx.html>

<http://www.ditl.info/arttest/art670.php>

»»»»

LA CHOSIFICATION, FÉTICHISATION DES INDIVIDUS ET DES MARCHANDISES.

À rapprocher de :

SIGMUND FREUD, 1927-28, travail sur le fétichisme : la **VERLEUGNUNG**, le déni (non pas la dénégation, *Verneinung*)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=nb0100904

Le noyau de la perversion, c'est la *Verleugnung*.

Jean Oury note qu'il y a tout de même une **perversion** extraordinaire dans les échanges, dans la marchandise.

KARL MARX, reprise d'un terme d'économie politique (**RICARDO**) : **MEHRWERT**, plus-value (littéralement « survaleur »)

<http://www.fse.usj.edu.lb/ecocoles/them/theo/marx.htm>

NIELS EGEBAK (cf. infra), ce qui n'est pas mesurable met en question le **SPIEL**, le jeu

EUGEN FINK, Le Jeu comme symbole du monde

<http://www.leseditionsdeminuit.fr/catalogue/arguments.htm#Finknie>

http://minuit.nuxit.net/f/index.php?sp=liv&livre_id=2076

http://minuit.nuxit.net/f/index.php?sp=livAut&auteur_id=1539

KARL MARX

RAPPORTS ENTRE L'EXISTANT ET LA NATURE

POUR ÉVITER DE TOMBER DANS L'ONTO-THÉOLOGIE :

- **LES MANUSCRITS DE 1844 : TROISIÈME MANUSCRIT**

http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/manuscrits_1844/manuscrits_1844.html

« Mais, pour l'homme socialiste, tout ce qu'on appelle l'histoire universelle n'est rien d'autre que l'engendrement de l'homme par le travail humain,

que le devenir de la nature pour l'homme ; il a donc la preuve évidente et irréfutable de son engendrement par lui-même, du processus de sa naissance. Si la réalité essentielle de l'homme et de la nature, si **L'HOMME QUI EST POUR L'HOMME L'EXISTENCE DE LA NATURE ET LA NATURE QUI EST POUR L'HOMME L'EXISTENCE DE L'HOMME** sont devenus un fait, quelque chose de concret, d'évident, la question d'un être *étranger*, d'un être placé au-dessus de la nature et de l'homme est devenue pratiquement impossible — cette question impliquant l'aveu de l'inessentialité de la nature et de l'homme. L'*athéisme*, dans la mesure où il nie cette chose secondaire, n'a plus de sens, car l'*athéisme* est une *négation* de Dieu et par cette *négation* il pose l'*existence* de l'homme ; mais le socialisme en tant que socialisme n'a plus besoin de ce moyen terme. Il part de la conscience *théoriquement et pratiquement sensible* de l'homme et de la nature comme de l'essence. Il est la conscience de soi positive de l'homme, qui n'est plus par le moyen terme de l'abolition de la religion, comme la vie réelle est la réalité positive de l'homme qui n'est plus par le moyen terme de l'abolition de la propriété privée, le communisme. Le communisme pose le positif comme *négation* de la *négation*, il est donc le moment réel de l'émancipation et de la reprise de soi de l'homme, le moment nécessaire pour le développement à venir de l'histoire. Le communisme est la forme nécessaire et le principe énergétique du futur prochain, mais le communisme n'est pas en tant que tel le but du développement humain, — la forme de la société humaine. »³

Ce qui est en jeu :

- Démystifier la nature (position *matérialiste*)
- Ne pas trop trahir la logique de Hegel.
- Éviter de sombrer dans l'*onto-théologie*.

Ni la cause (au sens « mathématicoïde ») ni l'origine (au sens « kérygmatisque »)

LA DIMENSION KÉRYGMATIQUE

L'origine à laquelle il faut remonter, soutenue par certains (Ricœur, par ex.)

http://initheo.domuni.org/glossaire/index.php?do_this=list_by_letter&letter=K

³ Dans l'édition de la Pléiade, la petite phrase citée par Oury est ainsi traduite : « l'homme est devenu pour l'homme la réalité de la nature, et la nature est devenue pour l'homme la réalité de l'homme. ». Je découvre que les traductions de Marx sont très nombreuses...

GÉRARD GRANEL

<http://www2.ac-toulouse.fr/philosophie/phpes/granel.htm#dequy>
<http://www2.ac-toulouse.fr/philosophie/pub/nancyrigalgranel%E9clatcombatouvert2001.htm>
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010009180

GÉRARD GRANEL, « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968, p.272-274.

« Qu'en est-il donc dans les Manuscrits de l'*essence humaine*, ou comme nous préférons dire, de l'être-homme ? Pour le comprendre il faut expliciter tout ce que contient cette affirmation "simple", et pour ainsi dire linéaire, du troisième manuscrit : "*L'homme est immédiatement être de la nature*". Le mot important est celui qui n'est pas souligné : "immédiatement". Le sens de l'immédiateté dont il s'agit ici n'est lui-même nullement immédiat. Bien compris, il doit nous faire apparaître ce qu'il y a de désinvolte à parler, à propos des manuscrits, d'une "théorie générale des rapports de l'homme avec la nature". L'origine et le centre de l'ontologie marxiste de 1844 peuvent s'exprimer au contraire dans l'idée que l'homme n'entretient aucun "rapport" avec une nature, qui serait alors l'autre terme du "rapport", en sorte que l'un et l'autre, situés abstraitement quelque part dans l'être indéterminé, *entreraient* dans un "rapport". Si l'homme "est immédiatement l'être de la nature" (il faut souligner maintenant l'*autre mot* qui n'est pas souligné par Marx), c'est qu'il n'a pas d'être en dehors de cet "être de la nature", et que celui-ci non plus n'est pas un *terme* qui subsiste pour soi-même en face de l'être de l'homme. Mais l'un et l'autre ne *sont* que dans l'im-médiateté, c.-à-d. dans le caractère *originel* de leur être-l'un-à-l'autre (ou même tout simplement : être-l'un-l'autre). C'est pourquoi Marx ne parle pas de l'essence humaine simplement, ni de ce que la nature est de son côté essentiellement, pour en venir seulement à considérer à son tour comme quelque chose d'essentiel (au sens vague du "très important") leur *rapport*, même comme rapport immémorial et décisif pour la réflexion. Marx ne connaît qu'*une seule* "réalité essentielle", qui est ainsi nommée parce qu'elle exprime le réel *en tant que tel* (dans sa réali-té), autrement dit l'étant en tant qu'il est. Que l'étant est, et que c'est là l'être même de l'homme, est ce dont Marx part comme du principe à partir duquel il pense l'essence de l'homme (l'homme *humain*) et l'étant en général (la "nature"). C'est uniquement pourquoi, en retour, lorsqu'il nomme la "réalité essentielle" à partir de l'homme et de la nature et l'appelle "réalité essentielle de l'homme et de la nature", par conséquent lorsqu'il semble que la réalité appartienne d'abord à l'homme d'un part, et de l'autre à la nature, chacun selon essence, il fait un effort de langage tout à fait explicite pour surmonter cette apparente distributivité de l'être, où celui-ci se perdrait précisément dans son sens d'être et tomberait dans

l'abstraction indéterminée en écrivant : « **l'homme...est pour l'homme l'existence de la nature, et la nature... est pour l'homme l'existence de l'homme** »⁴.

Cette sorte d'échange-de-l'être, qui constitue pour l'homme et pour la nature leur essence, et qui est lui-même nécessaire parce qu'une telle im-médiateté signifie ce que toute pensée pense avant toute chose (à savoir : que l'étant est), n'apparaît dans une telle nécessité et dans un tel sens qu'à la lumière des textes qui contiennent dans les manuscrits *la critique de l'athéisme*. »

➤ **GRANEL et KANT**

GÉRARD GRANEL, « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968, extraits p. 288.

« [...] l'autonomie ontologique de la Raison sous le nom d'Entendement continue à s'ignorer comme ontologie et se conçoit elle-même comme "exposition des apparences", laissant l'être au-dessus et en dehors de soi comme la face tournée vers Dieu de ce même "réel" dont la constitution transcendantale unifie seulement *l'envers* ; [...]

Le langage de la cause continue à *doubler* partout celui de l'origine. L'objet transcendantal lui-même, dont Kant sait et explique qu'il "ne peut être appelé le noumène" parce que les apparences ne lui sont pas rapportées comme des attributs à une substance et qu'il n'a pas de sens en dehors de l'unité-de-paraitre, cet objet transcendantal est cependant *aussi* décrit et compris comme l'unité substantielle inaccessible à notre entendement fini, et par-là identique à cet infini nouménal qui est *cause* des apparences. Pareillement la subjectivité continue à être prise *causalement*, soit que, sensible, elle subisse comme réceptivité l'action de la "matière du phénomène", soit que, comme spontanéité de l'entendement, elle "synthétise" cette matière dans des "actes" de la conscience-de-soi. La solidarité de la Substance, de la $\Psi\upsilon\chi\eta$ (*psyché*) et de Dieu, c.-à-d. la solidarité des trois termes qui appartiennent par essence à tout système de la métaphysique moderne et définissent le langage de la causalité, entoure ainsi de tout côté l'autonomie de l'Origine, si péniblement conquise. Mais ce n'est pas seulement comme l'océan de l'erreur entoure la petite île de la vérité. Il faut plutôt représenter cette "île" comme un polder sans digue, car il y a une *continuité de sens* entre la vérité d'entendement et l'erreur rationnelle. C'est pourquoi celle-ci est aussi bien, et dans une distribution entièrement *hasardeuse*, faussée pur et simple (non-sens originel) dans les antinomies mathématiques, double-vérité transactionnelle dans les antinomies dynamiques, et enfin idéal (sens vide, et non vide de sens) dans la visée rationnelle de Dieu. Ce terme d'*idéal* de la raison pure appliqué à Dieu, c.-à-d. précisément là où il s'agit de la totalité de l'illusion rationnelle, subjective et objective, en tant qu'illusion rationnelle de la totalité, implique que la *plénitude* du sens demeure logée pour la critique là même où elle a marqué la place du sens *vide* comme tel.

⁴ Manuscrits de 44, E.S., p.99. C'est nous qui soulignons.

Ce n'est pas seulement dans la Raison pratique que l'autonomie de l'Origine ne cesse de trembler devant la majesté de la Cause. »

➤ **GRANEL, MARX et la COUPURE**⁵

Pour Granel il n'y a pas de coupure dans l'œuvre de Marx (contrairement aux interprétations d'Althusser et de son école⁶).

GÉRARD GRANEL, Note sur la question de la coupure, in « L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968, p. 294-295.

« Nous retrouverons cette question également à propos des rapports de Marx et de Feuerbach. Mais il faut dès maintenant remarquer qu'en ce qui concerne "le point de départ du socialisme", c'est-à-dire de l'a-théisme au sens originel, ou encore "l'unité essentielle de l'homme et de la nature", nous trouvons non pas une coupure mais bien une continuité des textes de 44 et de ceux de 45. L'idée que l'athéisme est une lutte secondaire, dans la mesure où elle s'en prend à Dieu comme une chose secondaire, est, nous l'avons vu, dans les *Manuscrits de 44*, et précisément annoncée comme "le point de départ" qu'elle sera effectivement pour *l'Idéologie allemande* (préface et introduction de la première partie). Dans *L'Idéologie Allemande* également l'identité de l'homme et de la nature, centre et origine de toute la réflexion des Manuscrits, apparaît aux moments essentiels, et comme un *acquis* théorique (avec lequel il n'est par conséquent nullement question de rompre). Elle apparaît en effet comme un "rapport" identique au "rapport" social. À propos de la forme la plus rudimentaire de ce double et unique "rapport", Marx écrit : "Ici, *comme partout ailleurs, l'identité de l'homme et de la nature* apparaît *aussi* sous cette forme, que le comportement borné des hommes en face de la nature conditionne leur comportement borné entre eux, etc..."⁷. Et elle apparaît comme la même chose encore que l'histoire. Marx fait en effet reproche aux conceptions mythologiques (c.-à-d. politiques ou religieuses) de l'histoire, de ce que "les rapports entre les hommes et la nature sont de ce fait exclus de l'histoire"⁸, autrement dit ce

⁵ En annexe on peut lire le passage du texte de Gérard Granel qui introduit sa lecture de la phrase de Marx, *martelée* par Jean Oury.

⁶ Article de Jacques Rancière, « Le concept de critique et la critique de l'économie politique, des *Manuscrits de 1844* au *Capital* », in Louis Althusser, Jacques Rancière, Pierre Macherey, *Lire le Capital*, Maspéro, Paris 1965. Gérard Granel note que cet article est « remarquable ».

⁷ *L'Idéologie allemande*, trad. Cartelle et Badia, E.S., Paris, 1965, p. 32. C'est nous qui soulignons.

⁸ *Op. cit.* p. 42.

qui prive l'histoire de son historicité même, « comme s'il y avait là deux "choses" disjointes, comme si l'homme ne se trouvait pas toujours en face d'une nature qui est historique et d'une histoire qui est naturelle⁹. »

NIELS EGEBAK

NIELS EGEBAK, *Le concept du travail en général chez MARX. Vers une anthropologie matérialiste*

L'intégralité de l'article sur le site de Michel Balat
http://www.balat.fr/article.php3?id_article=89&var_recherche=egebak

Des propos de JEAN OURY
http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

NIELS EGEBAK s'appuie sur la notion d'**ÉCONOMIE GÉNÉRALE** de **GEORGES BATAILLE**

CLAUDIO TARDITI,
« **Au seuil de la transcendance, Religion, sacrée et sacrifice dans la pensée de Georges Bataille** »
<http://www.aifr.it/pagine/interventi/004.html>

Pour ceux que cela tente,
j'ai mis en ligne des notes de lecture détaillées sur les deux textes de Bataille :
« *La notion de dépense* » et « *la part maudite* »,
ainsi que l'introduction de Jean Piel
dans le livre publié chez Minuit
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/qbataille.html>

➤ **ÉCONOMIE RESTREINTE**

Ce qui est décrit dans le processus de production capitaliste,

➤ **ÉCONOMIE GÉNÉRALE**

Ce qui n'est pas pris dans le processus de la plus-value et de la fétichisation.

C'est là mais ça ne peut pas se mesurer.

⁹ *Op. cit.* p. 48.

Karl MARX

Le travail vivant ou négatif pas pris dans la logique capitaliste qui n'est pas un produit, inestimable, non mesurable.

Quelques extraits de Marx sur le travail vivant
<http://perso.orange.fr/marxiens/philolo/pretapen/marx.htm>

« Les rapports réifiés de dépendance révèlent que les rapports sociaux — donc les conditions de production — sont autonomes en face des individus. Le caractère social de l'activité et du produit ainsi que la participation de l'individu à la production sont ici étrangers et réifiés en face de l'individu. Les relations qu'ils entretiennent entre eux sont, en fait, une subordination à des rapports qui existent indépendamment d'eux et surgissent du choc entre les individus indifférents les uns aux autres. L'échange universel des activités et des produits, qui est devenu la condition de la vie, se présente à eux comme une chose étrangère et indépendante. Dans l'échange les relations sociales des personnes sont changées en rapport social des objets ; la richesse personnelle échangée en richesse matérielle. »

Grundrisse, I, 100

« Étant donné que l'échange entre capital et travail incorpore le travail vivant au capital et le fait apparaître comme une activité qui lui appartient dès que s'engage le processus du travail, toutes les forces productives du travail social se présentent comme étant celles du capital, de la même manière que la forme sociale du travail en général apparaît dans l'argent comme la propriété d'une chose. Ainsi la force productive du travail social et ses formes particulières apparaissent comme l'émanation du capital, du travail matérialisé, des conditions matérielles du travail, et se trouvent incarnées par le capitaliste, face au travail vivant, sous l'aspect d'un objet indépendant. Ici encore nous sommes devant l'inversion du rapport que nous avons désigné, en analysant le système de la monnaie, par le terme de fétichisme. »

Grundrisse, PI 383

« Sur la base de la production capitaliste, cette faculté du travail matérialisé de se transformer en capital, c'est-à-dire de transformer les moyens de production en moyens de commander et d'exploiter le travail vivant, apparaît comme faculté des moyens de production en tant que tels, indissolublement liée à eux, comme une propriété qui leur revient en tant qu'objets, en tant que valeurs d'usage, en tant que moyens de production. Ceux-ci apparaissent donc, en tant que tels, comme capital. Celui-ci exprime un rapport déterminé de production, un rapport social déterminé : au sein de la production, les possesseurs des moyens de production font face aux facultés vivantes du travail comme à une chose. Ainsi, la valeur, de même que la détermination économique de l'objet en tant que

marchandise, sont apparues comme propriétés, comme qualités d'une chose ; de la même manière, la forme sociale revêtue par le travail dans l'argent s'est présentée comme qualité d'une chose.

En fait, la domination du capitaliste sur les travailleurs n'est que la domination sur ceux-ci des conditions de travail devenues autonomes face à l'ouvrier (parmi lesquelles outre les conditions objectives du processus de production, les moyens de production, on trouve les conditions objectives du maintien et de l'efficacité de la force de travail c'est-à-dire les moyens de subsistance). Ce rapport, il ce vrai, ne se réalise que dans le processus réel de la production qui est comme nous l'avons vu essentiellement production de la plus-value, ce qui inclut la conservation de l'ancienne valeur; c'est le processus d'autovalorisation du capital avancé. Dans la circulation, le capitaliste et l'ouvrier se font face uniquement comme vendeurs de marchandises. Mais, en raison de la nature spécifique et bipolaire des marchandises qu'ils se vendent mutuellement, l'ouvrier entre nécessairement dans le processus de production comme partie intégrante de la valeur d'usage, du mode d'existence réel du capital comme valeur, bien que ce rapport ne se réalise qu'à l'intérieur du processus de production et que le capitaliste potentiel, acheteur du travail, ne devienne réellement capitaliste que si, par la vente de sa capacité de travail, le travailleur transformé virtuellement en salarié passe réellement dans ce processus sous le commandement du capital. Les fonctions exercées par le capitaliste ne sont que les fonctions du capital. Les fonctions du capital — de la valeur qui s'accroît par l'absorption du travail vivant — exécutées avec conscience et volonté. Le capitaliste remplit sa fonction uniquement comme capital personnifié, et il est le capital devenu personne. De même l'ouvrier n'est que le travail personnifié, le travail qui est à lui comme l'est sa peine et son effort, mais qui appartient au capitaliste comme une substance créatrice de richesse toujours croissante. Sous cette forme, le travail apparaît en fait comme un élément incorporé au capital dans le processus de la production, comme son facteur vivant, variable. La domination du capitaliste sur l'ouvrier est, par conséquent, la domination de l'objet sur l'homme, du travail mort sur le travail vivant, du produit sur le producteur, puisque les marchandises, qui deviennent des moyens pour dominer l'ouvrier (mais uniquement comme moyens de domination du capital lui-même), ne sont que les résultats et les produits du processus de production. Dans la production matérielle, véritable processus de la vie sociale — qui n'est autre que le processus de production — nous avons exactement le même rapport que celui qui se présente, dans le domaine idéologique, dans la religion : le sujet transformé en objet et vice-versa.

Du point de vue historique, cette inversion apparaît un stade de transition nécessaire pour obtenir, par la violence et aux dépens de la majorité, la création de la richesse en tant que telle, c'est-à-dire de la productivité illimitée du travail social, qui seule peut constituer la base matérielle d'une société humaine libre. Passer par cette forme antagonique est une nécessité, de même qu'il est inévitable que l'homme donne tout d'abord à ses forces spirituelles une forme religieuse en les érigeant face à lui-même en puissances autonomes. »

Grundrisse, Pl 418-419

JEAN HYPOLITE, *Études sur Marx et sur Hegel*

http://www.persee.fr/showPage.do?urn=rfsp_0035-2950_1956_num_6_4_402728_t1_0914_0000_000

MICHEL HENRY, *Marx*, Gallimard, 1991.

<http://www.michelhenry.com/marx.htm>

<http://denis-collin.viabloga.com/news/40.shtml>

ERNEST MANDEL, *La formation de la pensée économique de Karl Marx*, éd. Maspero, 1982, p.97

« Quelques uns des passages les plus frappants des *Grundrisse* se rapportent, comme nous l'avons déjà dit, à la dialectique "temps disponible/temps de travail/temps libre". "Toute économie se dissout en dernière analyse dans une économie du temps", écrit Marx, et il précise que cette règle s'applique autant aux sociétés de classe qu'à une société qui a déjà réglé collectivement sa production : "Une fois donnée la production collective la détermination du temps reste évidemment essentielle. Moins la société a besoin de temps pour produire du blé, du cheptel, etc., plus elle gagne du temps pour d'autres productions matérielles ou spirituelles. De même que chez un individu *l'universalité de son développement, de sa jouissance, son activité dépend de l'économie du temps (Zeitersparung)*... La société doit diviser de manière efficace son temps afin d'obtenir une production adéquate à ses besoins d'ensemble de la même façon que l'individu doit partager correctement son temps afin d'acquérir des connaissances dans les proportions adéquates, ou pour satisfaire différentes exigences de son activité. Économie du temps, de même que répartition planifiée du temps de travail entre les différentes branches de la production, voilà ce qui reste donc la première loi économique sur la base de la production collective" »

JEAN-JOSEPH GOUX, *Marx, Freud. Économie et symbolique*, Seuil, 1973

[http://links.jstor.org/sici?sici=0188-2503\(197707%2F09\)39%3A3%3C1076%3AFMEES%3E2.0.CO%3B2-D](http://links.jstor.org/sici?sici=0188-2503(197707%2F09)39%3A3%3C1076%3AFMEES%3E2.0.CO%3B2-D)

Ce qui chez Marx pourrait... au niveau de la **PULSION** (terme inventé par **SCHELLING**, vers 1800)

La demande est toujours prise dans le *socius*. Il n'y a pas de nature.

À lier avec « Qu'en est-il de l'existant » ?

HANS-GEORG GADAMER, *L'Art de comprendre, Écrits I, Herméneutique et tradition philosophique, Aubier, 1982, p.216-217.*

Jean Oury relit ce passage de **GADAMER** :

« En examinant le début de la *Logique*, nous avons compris que la nécessité immanente du développement dialectique de la pensée n'est vraiment pas atteinte par les objections soulevées habituellement. Parce qu'elle commence avec l'être et le néant.

Si on n'oublie pas la tâche que Hegel a proposé à la Logique, on voit que la prétention scientifique de la Logique hégélienne est totalement cohérente. C'est une autre question de savoir si Hegel fonde d'une manière convaincante son idée de la Logique quand il se réfère à ce qu'on appelle la logique naturelle qu'il trouve dans l'instinct logique du langage. Le terme d' "instinct" qu'emploie ici Hegel signifie manifestement la tendance inconsciente mais infaillible vers un but telle qu'elle apparaît souvent dans le comportement animal, précisément comme une contrainte. L'instinct crée justement d'une manière inconsciente et à cause de cela infaillible ce que l'homme aurait pu faire avec conscience pour atteindre un but. En parlant de l'instinct logique du langage on veut donc dire la direction et l'objet de la tendance de la pensée vers "le logique". Au vrai dans le langage se dépose la tendance objectivante de la raison telle qu'elle constitue l'essence du Logos grec. »

Cf. « l'inconscient est structuré comme un langage » de Lacan. On ne peut pas y échapper : on est condamné au langage. C'est la structure qui est en question.

Obligation d'en passer par la parole...

Pour lutter contre le biopolitique...

L'homme est un *parlêtre*, pas seulement un « vivant », mais un « existant ».

Les interprétations matérialistes sordides qui aboutissent à beaucoup de « choses »... ça aboutit à ne pas avoir résolu la question que posait Marx vis à vis de Feuerbach, la question « onto-théologique » : si il n'y a pas de résolution logique à ce niveau-là, on s'éloigne à nouveau, on sombre dans ... on laisse la question de l'origine, de la cause, ...

La première aliénation la plus visible : l'aliénation religieuse

Si on n'a pas surmonté cette dialectique ça va se re-présenter... la religion s'infiltrait ... une nouvelle religion ... la bureaucratie ... la « haute-autorité » ...servants d'une religion avec des rites plus subtils que ceux du Vatican...

JEAN-JOSEPH GOUX, sur les marginalistes de la fin du XX^e.

Les écoles de marginalistes pour dire que Marx c'est dépassé : la véritable clé de l'économie n'est pas la production mais la **DÉSIRABILITÉ**.

JEAN OURY, « **L'objet chez Lacan** »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=68

« Dans la société, il y a une surcharge écrasante d'objets de consommation, c'est-à-dire "d'objets" de demande, qui étouffe complètement la problématique du désir et de son objet. Heidegger, dans ses derniers séminaires, faisait une critique du «Dasein». Et, en même temps, il essayait de cerner la notion "d'Ersatz". Il semble que dans la société de consommation (mais aussi dans une psychothérapie insuffisamment rigoureuse) ce qui tient lieu d'objet «a» est quelque chose de l'ordre de l'Ersatz. Bien sûr, ce qui est dominant dans la relation consommatoire, étatique, banale, c'est une prévalence au niveau de la demande; non seulement il s'agit de satisfaire la demande, comme on dit dans le commerce, mais surtout de la susciter. Il y a une énorme confusion entre besoin, demande et désir, souvent d'ailleurs en interprétant Marx de travers; d'où la réaction, à la fin du XIX^e siècle, de tous ces courants qui prétendaient suppléer à la théorie de Marx, en particulier ceux qu'on a appelé "marginalistes" (notions d'écart, de désirabilité, de désirance, d'ophélimité) (Jean-Joseph Goux : "Calcul des jouissances". *Critique*. Octobre 1976). Certains contemporains semblent même avoir régressé de cent ans en reprenant ce vieux thème selon lequel ce qui ferait la loi de la production, ce serait le désir. Mais il ne s'agit même pas du désir; ce serait plutôt quelque chose d'apparenté au "besoin", non pas au sens de besoins qui seraient "déterminés par la nature", mais au sens des "besoins soi-disant nécessaires" ; c'est-à-dire de ceux qui "dépendent du degré de civilisation d'un pays", mais aussi "des habitudes et des exigences particulières de chaque classe de travailleurs". Donc, "un besoin" qui est en réalité une demande, laquelle est présentée comme désir. »

aliénation sociale et aliénation « transcendante »

◆ un mot d'ordre politique

Ce que Jean Oury a donc lancé comme mot d'ordre c'est la distinction à faire entre les deux aliénations. (en revenant à la base : Marx, Hegel)

Aliénation sociale massive. On est tous aliénés et cela déclenche une résistance énorme.

Parler c'est déjà de l'aliénation.

Le spéculaire.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constellation.html#constelsujet>

Le séminaire de Sainte-Anne sur l'aliénation

http://www.fnac.com/Shelf/article.asp?PRID=220797&Mn=3&Origin=fnac_google&Ra=-1&To=0&Nu=2&Fr=3

JEAN OURY, in PIERRE DELION, « thérapeutiques institutionnelles »

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis9>

« 'Depuis 1948, au moment de la condamnation de la psychanalyse par le jdanovisme, j'ai insisté sur la distinction entre "aliénation sociale" et "aliénation psychopathologique". Prise de position fondamentale, d'autant plus qu'une vingtaine d'années plus tard les « antipsychiatres » considèrent les maladies mentales comme simples effets des problèmes de société : thèse qui constitue l'un des facteurs de la confusion actuelle entre resocialisation et soins. Il est nécessaire de proposer quelques jalons pour lutter contre un processus de "dépécification" du fait psychiatrique. En effet, sur la base d'une idéologie médicale rudimentaire, cette attitude conduit à une hyperségrégation sous le couvert d'une technique moderniste [...]. Le mot "aliénation", d'origine latine, apparaît dans plusieurs domaines : juridique, métaphysique, religieux, esthétique. Mais nous nous appuyons surtout sur les expressions germaniques, celles reprises par Hegel, puis Marx. L'étude des processus, des contextes sociaux qui sont en jeu dans cette sorte de "sémiose", est d'autant plus importante que l'analyse de l'aliénation sociale est la base même de toute analyse institutionnelle'.¹⁰ Cette longue citation de Jean Oury résume parfaitement la problématique de la double aliénation et les conséquences qui en résultent sur le plan psychiatrique. Elle permet en outre d'introduire la distinction soutenue par Hélène

¹⁰ Oury, J., L'aliénation, Galilée, Paris, 1992, p.4.

Chaigneau entre psychanalyse et analyse institutionnelle. En effet, lorsque nous aborderons le niveau de fonctionnement de l'équipe soignante, nous verrons que la réflexion que cette équipe conduit sur son organisation interne et les rapports qu'elle doit entretenir avec les systèmes hiérarchiques étatiques classiques relèvent du niveau de l'analyse institutionnelle, et partant de l'aliénation sociale, tandis que cette même équipe élaborant l'ensemble de ses relations contre-transférentielles, ce que Tosquelles nommait le contre-transfert institutionnel, travaille en référence notamment à la psychanalyse, au niveau de l'aliénation psychopathologique. Celle-ci concerne l'aliénation du sujet, dans la lignée de Freud et Lacan principalement, par son entrée dans l'ordre du langage et de la problématique du désir, alors que celle-là, dans la lignée de Hegel et Marx, la concerne par son entrée dans l'ordre social »

L'inestimable, c'est le travail du « soin », de l'éducateur

[parenthèse sur Le cloisonnement : développe une paranoïa institutionnelle. Enfermé dans un bureau : ce sont forcément les autres qui sont des cons. Bagarres, et pendant ce temps-là, les malades sont dans la passivité ou bien on les fout dehors. C'est pas en modifiant les structures qu'on a résolu la question]

✚ L'aliénation transcendante

La schizophrénie, ça a toujours existé.

Les descriptions de la dépression très anciennes

<http://www.payot-rivages.fr/asp/fiche.asp?id=3007>

<http://www2.unil.ch/fra/HistLitt/Cours/Periode%20medievale/12-14.Melancolie.htm>

<http://www.med.univ-angers.fr/services/AARP/psyangevine/publications/melancolia.htm>

<http://publi-misha.u-strasbg.fr/document.php?id=119>

http://www.psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/2000/G%E9n%E9rique_psychiatrie/PsyFrforum.htm

Ça traverse le temps, l'histoire, les zones géographiques (c'est pour que Jean Oury la qualifie de transcendante. Ça n'est pas en rapport avec la nature des gouvernements... bien que... « c'est subtil, il faut pas être massif..., ne pas se précipiter... »)

🚩 quelles sont les relations entre les deux aliénations ?

Sur le terrain, les relations vont changer par exemple en fonction de la pathologie du directeur ! Deux directeurs ont le même statut et pourtant c'est pas pareil.

➡ ce qui est en question : la dimension existentielle de la rencontre

Un schizophrène sera différent s'il est en cellule ou dans un milieu ouvert, où ça bouge, avec des rencontres possibles.

Une dimension essentielle de la découverte analytique : mettre un statut à la rencontre.

Soyez tychistes !, dit Lacan aux psys : favorisez la vraie rencontre !

Que ça fasse sillon dans le réel.

Une des dimensions de prise en charge thérapeutique, il faut que ça serve à quelque chose : une rencontre qui va décider de quelque chose.

JEAN OURY,

« Le pré-pathique et le tailleur de pierres », in Chimères, n°40
www.revue-chimeres.fr/

JACQUES LACAN, Séminaire XI, Les Quatre concepts de la psychanalyse (1964), chapitre Tché et automaton, Seuil, « Points essais », 1973, 1990.

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>

« Ce qui se répète, en effet, est toujours quelque chose qui se produit — l'expression nous dit assez son rapport à la *tché* — comme au hasard. C'est à quoi nous, analystes, ne nous laissons jamais duper, par principe. Tout au moins, nous pointons toujours qu'il ne faut pas nous laisser prendre quand le sujet nous dit qu'il est arrivé quelque chose qui, ce jour-là, l'a empêché de réaliser sa volonté, soit de venir à la séance. [...]

La fonction de la tché, du réel comme rencontre — la rencontre en tant qu'elle peut être manquée — s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention — celle du traumatisme. »
(V. *Tché et automaton*, p. 65)

« Mais, avant de reprendre les choses au point où nous les avons laissées la dernière fois, je dois préciser un point à propos d'un terme dont j'ai appris qu'il avait été mal entendu la dernière fois, par les oreilles qui m'écoutaient. Je ne sais quelle perplexité est restée dans ces oreilles concernant un mot pourtant bien simple, que j'ai employé en le commentant, le *tychique*. Il n'a résonné pour certains que comme un éternement. J'avais pourtant précisé qu'il s'agissait de l'adjectif de *tché*, comme

psychique est l'adjectif qui correspond à *psuché*. Ce n'était pas sans intention que je me servais de cette analogie au cœur de l'expérience de la répétition, car pour toute conception du développement psychique tel que l'analyse l'a éclairé, le fait du tychique est central. C'est bien par rapport à l'œil, par rapport à l'*eutuchia*, ou à la *dustuchia*, rencontre heureuse, rencontre malheureuse, que mon discours aujourd'hui s'ordonnera. »
(VII. *L'anamorphose*, p. 93)

MICHEL BALAT, « Le musement, de Peirce à Lacan »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=221

« Un des maîtres mots de la philosophie de Peirce est certainement la continuité. Sous le nom de "synéchisme", il en a fait un des trois niveaux de développement de la réalité, les deux autres étant le tychisme — en quoi le hasard absolu est agissant dans le monde — et l'anancisme — expression de l'action nécessaire comme réellement présente dans la constitution de la réalité. »

MICHEL BALAT, « L'identité analytique »

http://www.balat.fr/article.php3?id_article=22

« Si l'on envisage la 'réalité physique derrière la vie de l'âme', deux points de vue au moins sont possibles, que nous pourrions qualifier, l'un, de dualiste, l'autre, de continuiste. Le point de vue dualiste met aux postes de commandement méthodologique la notion d'"analogie", en arrière-fond de laquelle se situe la conception philosophique d'"harmonie préétablie". L'autre suppose la continuité des catégories et pose en particulier que, d'une part, il n'y a pas de muraille de Chine entre l'univers physique et l'univers psychique, ces deux univers étant en continuité, et que, d'autre part, un troisième univers est à considérer, celui de la pure possibilité, univers essentiel à considérer si l'on veut conserver l'idée du **tychisme** qui est un **refus du déterminisme**. Avec le tychisme disparaît l'idée de cause, de causalité, car cette idée, liée indissolublement à celle d'effet, est fondamentalement dualiste, et ne saurait donc constituer l'élément le plus fondamental dans une approche continuiste qui fait se mouvoir les trois catégories ou les trois univers. L'idée de cause n'apparaît que dans une vision ananciste¹¹ de la réalité. C'est un niveau d'approche, mais ce n'est ni le seul, ni même le plus élémentaire. »

Lire également

DOMINIQUE BOURDIN,

« Logique, sémiotique, pragmatisme et métaphysique. Note sur la pensée de Charles Sanders Peirce »

http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_693&ID_ARTICLE=RFP_693_0733

¹¹ L'anancisme est un terme forgé par Peirce pour rendre compte de l'idée suivant laquelle l'évolution est sous l'emprise de la nécessité. Il estimera que cette vision, sans être totalement fautive, nécessite pour la compléter un principe de continuité (synéchisme) qui la domine.

➤ Pour Jean Oury, l'**interprétation** est une modalité particulière de véritable **rencontre** : après, ça ne sera pas comme avant.

**JACQUES LACAN, Séminaire XVIII,
D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971)**

Lacan y parle très vite de l'interprétation.

Extrait de la séance du 13 janvier 1971
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semblan/semblant.htm>
<http://gaogoa.free.fr/>

« Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle.

Et je dirai plus : que l'interprétation y reste toujours du même niveau, elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie.

Nous verrons tout à l'heure les schémas de l'implication, j'entends de l'implication logique, dans les formes les plus classiques, ces schémas d'eux-mêmes nécessitent le fonds de ce véridique en tant qu'il n'appartient qu'à la parole, fût-elle à proprement parler, insensée.

Le passage de ce moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours en tant que représentant de la représentation est renvoyé, disqualifié. Et s'il peut l'être, c'est parce qu'en quelque partie il l'est toujours déjà, que c'est ça que l'on appelle le refoulement.

Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité. Effet de vérité, ce n'est pas du semblant et l'Oedipe est là pour vous apprendre, si vous me permettez, pour vous apprendre que c'est du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne réfute pas le semblant, il le colore, il le rend ressemblant, il le propage : un peu de sciure et le cirque recommence !

C'est bien pour cela que c'est au niveau de l'artefact de la structure du discours que peut s'élever la question d'un discours qui ne serait pas du semblant. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai. »

➤ L'interprétation n'est pas forcément un discours.

➤ **écouter, tenir compte**

Paroles de patients :

« **Mon enfance est entrain de se cicatrizer** » (en montrant le haut de son corps)

« **Ma maladie c'est un trou dans la possibilité d'agir** »

Cf. à nouveau **BLEURER** et **WYRSCH**

Si on n'est pas avec les gens, on ne comprend rien.

BLEULER, son expérience énorme (vivait avec les malades), bien mieux que JUNG et FREUD, phobique avec les psychotiques

Rôle de l'école kleinienne sur ce plan (avec ses défauts). Heureusement que **ROSENFELD**, ou **WINNICOT**, a repris le travail sur les psychoses.

<http://www.lutecium.org/aeicpp.free.fr/>

➤ **Être là : ça veut dire quoi ?**

➤ Se mettre dans le **même paysage**. Pas en face, à côté.

Un fil qui passe par **JACQUES SCHOTTE, HENRI MALDINEY, VIKTOR VON WEISZÄCKER, ERWIN STRAUS**.

Pour travailler ce fil, deux textes :

Jean OURY, « De l'institution. Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

**J.P. Van MEERBEEK,
« La sensori-motricité et la problématique du contact »**

<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/Sensor-motr>Contact.doc>

http://www.remue.net/article.php?id_article=468

<http://www.daseinsanalyse.be/doc/Soutenance.doc>

<http://www.daseinsanalyse.be/approche.html>

✚ **Mettre entre parenthèses** ce qui nous emmerde. Jean Oury fait référence à ce qu'on appelle « **la réduction phénoménologique transcendantale** »

<http://www.paris-philo.com/article-3579053.html>
http://www.psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/2000/Utopies/PsyFr400envies.htm

✚ Avec quoi on travaille ? Chacun avec ce qu'il peut...

À partir de 1914, Freud essaye de fabriquer sa métapsychologie. Il a beaucoup jeté. On a retrouvé après sa mort, un chapitre : l'esquisse

Il essayait de se fabriquer une « boîte à outils conceptuels » (Cf. **WITTGENSTEIN**).

On ne peut pas travailler avec les outils des autres.

JEAN OURY,
« **Le pré-pathique et le tailleur de pierres** », in **Chimères**, n°40
www.revue-chimeres.fr

Il y a des outils plus importants que d'autres :

- **Les 4 concepts : Ics, transfert, répétition, pulsion** (on ne peut pas s'en passer)

Pour Jean Oury, il y aussi...

Pour essayer de comprendre ce qui est en question dans la schizophrénie...

- **Le narcissisme originaire**

...au sens esquissé par **HEINZ KOHUT**

<http://pages.globetrotter.net/desgras/auteurs/am/kohut.html>
<http://pages.globetrotter.net/desgras/ecoles/selypsy.html>
<http://carnetpsy.com/ARCHIVES/Ouvrages/Items/oppenL.htm>
<http://www.mollat.com/livres/heinz-kohut-soi-psychanalyse-des-transferts-narcissiques-9782130545200.aspx>

HENRICH VON KLEIST, Sur le théâtre de marionnettes
<http://www.amazon.fr/Sur-theatre-marionnettes-Kleist-Heinrich/dp/2842053419>

Le centre de gravité de la marionnette, c'est le montreur qui l'a entre les doigts alors que le danseur l'a à l'intérieur.
C'est à partir de ce passage de Kleist que Kohut propose de parler de narcissisme originaire.

... au sens esquissé par **JACQUES SCHOTTE**

<http://www.balat.fr/IMG/doc/TransfertSchotte.doc>
<http://www.szondiforum.org/showdoc.php?id=516>
<http://www.szondiforum.org/t462.htm>

Une des pièces majeures pour mettre en question la dissociation schizophrénique, c'est d'avoir recours sur le plan métapsychologique à cette distinction, comme le propose donc **JACQUES SCHOTTE**, entre le narcissisme **PRIMAIRE** et le narcissisme **ORIGINAIRE**.

Le narcissisme **PRIMAIRE** comprend :

- le narcissisme **ORIGINAIRE**
- le narcissisme **SPÉCULAIRE**

La dissociation schizophrénique c'est au niveau du narcissisme originaire (à ne pas confondre avec auto-érotisme), d'où la distinction entre psychose hystérique et schizophrénie.

JEAN OURY,
« **Suite de la discussion**
avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

« Quand Freud parle du "moi", ce n'est pas le moi spéculaire. Relisez "Abrégé de psychanalyse", un texte magnifique, un de ses derniers textes : il parle du moi. Il s'agit de quelque chose de très proche du narcissisme originaire. Et comment peut-on avoir accès au narcissisme originaire ? Le Contact, Szondi, Schotte, le vecteur C, etc. Et quoi encore ? Je me suis dit que le visage, le regard, donne accès au narcissisme originaire, et que c'est de l'ordre du contact. Quand Lacan parle du "stade du miroir", il parle en même temps de la reconnaissance. C'est plutôt la "mé-connaissance" : c'est se méconnaître que de se reconnaître dans le miroir, c'est une folie, une première aliénation : "C'est moi !" Encore ne faut-il pas se regarder trop longtemps ! Le fait même de se voir, qui ne peut se faire que s'il y a déjà une maturation neurologique, un minimum de comportement catégoriel avec distinction figure-fond, ne peut pas être confondu avec le processus de reconnaissance. Où se situe cette reconnaissance de l'autre ou de soi-même ? La reconnaissance est logiquement antécédente au spéculaire. Le spéculaire, c'est la figure ; mais le visage, c'est la reconnaissance, une "trace", comme le dit Levinas. C'est en corrélation avec le regard. Aussi bien dans la vie quotidienne que dans les premiers mois de l'existence. »

LE NARCISSISME ORIGINAIRE : CE QUI EN QUESTION DANS L'EXISTENCE, DANS LA DÉLIMITATION, DANS LE CORPS.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_061220_JL.mov

JACQUES LACAN, « La troisième », *discours de Rome, novembre 1974*

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/troisiem.htm>

Écouter Le début de « La troisième »

<http://joyce1963.free.fr/lacan8.mp3>

Jean Oury y a puisé les quelques phrases qu'il nous a lues :

« Lalangue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est fait de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du "a", est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent. »

✦ Il faut définir avec quels outils on travaille

En rapport avec une praxis

En référence au travail de Michel Balat et de Peirce, sur le pragmatisme.

**Jean OURY, « Introduction au pragmatisme en psychiatrie »,
in revue *Protée*, « Autour de Peirce : poésie et clinique »**

Il s'agit de la transcription de l'introduction du séminaire de Sainte-Anne, « pragmatisme et psychiatrie », 1995-1996

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

Quels sont les rapports entre l'aliénation sociale, massive, l'organisation de l'hôpital, même en tenant compte du caractère du directeur, des personnes et les structures complexes de la schizophrénie, de la paranoïa, des névroses obsessionnelles, des phobies, ...

Mais ça nécessite un minimum de liberté de penser et ça ne s'achète pas.

« Il est tard maintenant. Il est 23 heures 29 minutes. Y en a marre. »

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 4 novembre 2007.*

Mercredi 17 octobre 2007

*Je ne faisais rien
C'est-à-dire rien de sérieux
Quelquefois le matin
Je poussais des cris d'animaux
Je gueulais comme un âne
De toutes mes forces
Et cela me faisait plaisir*
(Jacques Prévert, Dans ma maison)

Pour démarrer...

1

D'abord, les absents : Jean Ayme, Michel Balat, Pierre Delion...

Jean Oury commence donc à faire les « annonces » tout seul... Il y en a beaucoup (trop) : « Oh... Je renonce... C'est Ayme qui devrait dire tout ça... »

Il passe, bruyamment, le micro à Dominique Dockès qui vient nous relancer afin de former un nouveau groupe pour la transcription du séminaire. Elle propose que cette année, les séances soient transcrites au fur et à mesure — avant la séance suivante —, afin que Jean Oury puisse revoir ce qu'il a dit le mois d'avant...

«... Elle lutte contre ma démence... », dit-il...

« Je ne sais jamais ce que je dis... ni avant, ni après... C'est comme ça que ça commence, ou que ça continue, plutôt... »

[essais rituels de micro : « Ça marche ?... »]

2

« On va continuer de parler de l'Analyse institutionnelle... On en parle tout le temps »

3

Quelqu'un vient finalement faire une annonce : Hôpital de Clermont de l'Oise, 29 novembre, « sauterie » ou « thé dansant » autour de l'autorité (avec Jean Oury, etc... et

même Mr le maire). Jean Oury rappelle que Clermont a été un des plus grands hôpitaux d'Europe (4000 malades). C'est le 1^{er} service où Jean Ayme est allé.

Pour continuer... reprendre à zéro

Continuer, c'est une façon de parler : c'est toujours reprendre à zéro.

C'est pas un parti pris de dire : je ne sais pas ce que j'ai dit la dernière fois, je ne sais pas ce que je dirai la prochaine fois.

L'analyse institutionnelle, c'est une remise à zéro constante de quelque chose (chaque jour, chaque matin, chaque minute). Mais « zéro », ça n'est pas « rien ».

Être là : la rencontre

Être là, sujet à *rencontrer*...

Rencontrer, c'est banal mais c'est d'une grande complexité, difficile à « argumenter ».

« C'est toujours envahi par des quantités de raisonnements, de mise en place d'une architectonie collective, avec des règlements, pas simplement du ministère mais qui émanent même de la *qualité d'existence* de tout un chacun... »

... sur un fond douteux de travail »

On peut croire qu'on a beaucoup travaillé, on est épuisé, mais est-ce que ça a servi à quelque chose ?

Difficile de juger : À partir de quels critères ?

Qu'est-ce qui est nécessaire pour...

Jean Oury prononce avec difficulté le terme de *soigner*, qui trébuche une idéologie « bizarre »,

... que ça fasse quelque chose à...

Pour continuer, Jean Oury a besoin de passer par du quotidien de La Borde...

[...L'homme qui

*L'homme qui va être
comme une note continue
que Jean Oury tient pendant toute la durée de la séance,
en sourdine,
qui réapparaît de temps à autre,
pour relancer les associations...*

... L'homme qui fait des phases *paranoïdes*, qui frise la *paranoïa*, avec une *variabilité* : tempérament cyclique. Pour Jean Oury, qui le connaît un peu, il semble que « ça se tient bien » : il n'a pas l'air d'être un emmerdeur *paranoïde*, *paranoïaque*...

Pour arriver à ce qu'il veut faire apparaître dans ce qui se passe avec cet homme, Jean OURY doit faire référence à **ROBERT GAUPP**, mais cela lui semble insuffisant. Il faut préciser le contexte qui a précédé les travaux de Gaupp. D'où une série d'associations, pour revenir, in fine, à Gaupp et pouvoir continuer à *tisser* autour de la question : Qu'est-ce qui est nécessaire pour que ça fasse quelque chose à...

[association [1]

La classification nosographique

➔ **ROBERT GAUPP**, (1870-1953)

Le cas de l'instituteur Wagner

ANNE-MARIE VINDRAS,
«Ernst Wagner, Robert Gaupp, un monstre et son psychiatre» Paris, EPEL, 1996.
«Louis II de Bavière selon Ernst Wagner Paranoïaque Dramaturge», EPEL, 1993.

Présentation des ouvrages :

Ces deux livres présentent l'essentiel des documents qui constituent le cas paradigmatique de la paranoïa dans l'histoire allemande.

1913, Ernst Wagner, instituteur, tue sa femme et ses quatre enfants et neuf personnes dans un village du Wurtemberg. Jugé irresponsable de ses actes par le tribunal, suite à l'expertise psychiatrique de Robert Gaupp, il est interné à Winnenden, jusqu'à sa mort en 1938. Robert Gaupp ne lâche plus « son malade », et élabore sa théorie de la paranoïa à partir de « son cas » ! Les deux noms sont maintenant inséparables.

<http://www.ecole-lacanienne.net/publications.php?coll=1>

Ce cas est resté un point mystérieux pour la classification nosographique.

De quel ordre est ce que représente **GAUPP** : de la schizophrénie ? de la paranoïa ? ou d'autre chose... Un *déséquilibré*, une personnalité *psychopathique* ?

KURT SCHNEIDER (1897-1967) : Le « **PSYCHOPATHIQUE** »

http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider

Pour comprendre, il faut se remettre dans le contexte...

➔ **Le contexte des années 1910 :**

Une grande époque de rencontres et de discussions nosographiques (**FREUD, JUNG, BLEULER**)

EUGEN BLEULER (Les schizophrénies)

<http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Schizofantasm/bleuler1.html>

SIGMUND FREUD préfère le terme de *paraphrénie* à celui de *schizophrénie*

<http://psychiatrieinfirmerie.free.fr/definition/paraphrenie/paraphrenie-theorie.htm>

➔ **Voyage du terme « paraphrénie », à travers les œuvres de :**

Emil KRAEPELIN (1856-1926), *Introduction à la psychiatrie clinique*

<http://www.bulletindepsychiatrie.com/manuels.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Emil_Kraepelin

<http://www.kraepelin.org/>

RICHARD VON KRAFFT-EBING (1840-1902),

http://fr.wikipedia.org/wiki/Richard_von_Krafft-Ebing
<http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/marge/kraft-ebing.html>
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k76843b/f6.table>
<http://pierrehenri.castel.free.fr/QH18931914.htm>

SIGMUND FREUD, *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*

(Il cite **KRAFFT-EBING**)

http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/freud.html



CARL-GUSTAV JUNG (1875-1961) revient au terme de « démence précoce »

De la psychologie de la démence précoce (1907)

<http://www.cgjungfrance.com/article110.html>



C'est dans ce contexte qu'arrive **ROBERT GAUPP**. C'est très discutable. Il faudrait y voir de près.

Est-ce que la schizophrénie se présente sous une forme... paranoïaque... marginale ? D'autres disent : non.

ROBERT GAUPP dit : Un paranoïaque, c'est transparent. Il n'y a pas d'opacité. On passe à travers.

[fin] associations]

[...L'homme qui

Jean Oury revient à l'homme dont il hésitait à dire s'il était paranoïaque, paranoïde, ou plutôt d'une forme de *schizophrénie cyclique*...

Mais par le passé, ce terme-là fut très mal vu (et en plus, mélanger « cyclique » et « schizophrénie » !)

[association [2]

Dans ce deuxième mouvement d'associations, c'est le terme de *schizophrénie* et son usage dans la psychiatrie française qui demande à être resitué...



Jean Oury fait allusion au **congrès de Genève-Lausanne** (1926).

Des articles mentionnant le congrès de Genève-Lausanne où **EUGEN BLEULER** pour la 1^{ère} fois expose en français sa conception de la schizophrénie.

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=glanterilaura071003

http://www.serpsy.org/histoire/Lanteri_2.html

Jusqu'en 1940, le terme « schizophrénie » était peu employé à Sainte-Anne car « emprunté » à l'« ennemi » (L'Allemagne). Sur les certificats délivrés par Sainte-Anne, on lisait : « démence précoce ».



HENRI CLAUDE et **JULIEN ROUART** furent de ceux qui ont utilisé ce terme. Ce dernier a même parlé de « schizomanies » dans sa thèse (mélanger le *cyclique* avec la schizophrénie !)

<http://psychiatrie.histoire.free.fr/hp/sa.htm>

<http://www.serpsy.org/histoire/bonafe1.html>

<http://rhei.revues.org/document695.html>

et puis...



Après la découverte de **ROLAND KUHN** (1958), possibilité de donner des anti-dépresseurs à des schizophrènes. Mais cela est aussi mal vu, scandaleux !

http://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Kuhn

http://www.scienceshumaines.com/a-l-heure-des-antidepresseurs_fr_3151.html

et puis...



Maintenant, c'est recommandé...

[fin] associations]

[...L'homme qui

Sur ce fond-là,

L'homme dont parle Jean Oury, qui habite en dehors de La Borde et y vient en « hôpital de jour », qui cherche à ne pas tomber dans une position « objectivement », vaguement, paranoïaque : avoir une fonction de *délégué* (mais pas tout seul), retourner à l'atelier de peinture (mais pas

tout seul), ouvrir une permanence à Blois (dans un collectif, pas dans un appartement). Il craint, en étant tout seul, que cela lui donne une pulsion mégalomane.

Et dans l'assemblée qu'il organise toutes les semaines, il y a du monde qui vient.

JEAN OURY, « Peut-on parler d'un concept des réunions ? »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte9.htm>



Qu'est-ce qui permet dans un groupe pas bien formalisé comme celui-ci, où l'on parle de choses de toutes sortes, que des gens recroquevillés habituellement sur eux-mêmes, se mettent à parler, à donner leur avis ?

Est-ce que ça fait partie d'un processus thérapeutique, au sens général du terme ?

Il semble que ça n'est possible que parce qu'il y a autre chose en même temps. Des petites choses...

[...L'homme qui

À l'occasion d'une réunion en province, Jean Oury rencontre les parents de l'homme en question, avec lesquels il échange quelques mots (et aussi l'adresse d'un bon restaurant du coin).

Quand il va dans sa famille l'homme envoie une carte postale à Jean Oury.



Tout ce qu'il fait pour éviter de virer vers une espèce de mégalomanie dont il est conscient est permis par **cet environnement de PETITS SYSTÈMES RELATIONNELS qui le tiennent.**

C'est ce que **FRANÇOIS TOSQUELLES** appelaient les **RAPPORTS COMPLÉMENTAIRES**

Cf. Les prises de notes du séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », 18 octobre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf

Est-ce que ça fait partie de la thérapeutique ?

Que faut-il pour que ça puisse se passer comme ça ?...

Être là : La vie quotidienne

... C'est en rapport avec **la vie quotidienne**

JEAN OURY,

« Alors, la vie quotidienne ? », septembre 1986, séminaire de Sainte-Anne
http://institutions.france.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors,%20la%20vie%20quotidienne.htm
http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_088&ID_ARTICLE=VST_088_22#

Des systèmes de **micro-relations** qui touchent à la **sympathie**. Du respect. Tenir compte de l'autre en tant que « sujet désirant ».

Il y a du transfert multiple, « dissocié », qui s'accroche sur plusieurs personnes et non recentré sur une seule.



La petite monnaie

Ça compte par *petits bouts* : « la petite monnaie », pas des grosses sommes.

Une expression employée en chimie biologique, par un chercheur roumain (il me semble au temps de la jeunesse de Jean Oury), à propos du métabolisme (glucose, etc). Ce chercheur s'était distingué par la mise en équation de la molécule de l'acide ascorbique.

Selon lui, cette somme d'énergie énorme, qui est répartie, dégradée, doit, pour être efficace, être distillée comme la « petite monnaie ».

C'est la même chose dans notre travail, dit Jean Oury : Cela n'est efficace que par de la *petite monnaie*. Cela donne une certaine **densité**...

Il ne s'agit pas de faire de la « psychanalysette », comme disait **FRANÇOIS TOSQUELLES**.

Cela peut faire sourire (Ah ! ah !) de s'intéresser à ces détails sans importance (« Quel dessert ont pris vos parents ? »)

Cela peut avoir une grande valeur sur le plan de l'efficacité.

Il ne s'agit pas d'y croire... parce que... comme l'a dit **PRÉVERT**...

*Ceux qui croient
Ceux qui croient croire
Ceux qui croa-croa*

(Jacques Prévert, Tentative de description d'un dîner de têtes)

(Prévert peut être parfois un grand phénoménologue de psychiatrie concrète.)

Mais pour établir ces micro-relations, il faut être dans une certaine « **DIS-POSITION** », qu'il y ait possibilité de...

C'est la question de la **STIMMUNG**, mot si difficile à traduire... C'est pas l'humeur...



Autour de la Stimmung : Atmosphäre, Olor, Ki

Jean Oury reprend ces termes à partir de leur usage chez **HUBERTUS TELLENBACH**, **Bin KIMURA**, notamment.

Revoir particulièrement les prises de notes de deux séances
Séminaire « De l'expérience », 18 octobre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf
Séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », 20 juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf



S'il n'y a pas de Stimmung, d'Atmosphäre, de Ki, d'Olor, ça ne servira pas à grand chose de dire à l'homme : « C'était bon le dessert ? »

Toutes ces petites choses sont soutenues par du *Ki*... « Et on rigole ! — pas toujours... — on rigole **sérieusement**... »

[association [3]

SOREN KIERKEGAARD : Le sérieux

<http://www.cvm.qc.ca/encephi/contenu/philoso/kierkega.htm>

À l'arrière-plan, on entre concrètement dans une catégorie : le sérieux.

JACQUES LACAN, (?)

Dans un de ses séminaires, Lacan souligne, sans développer, qu'il s'intéresse davantage au sérieux (**KIERKEGAARD**) qu'au *Sorge*-souci (**HEIDEGGER**)

Sur la notion de « **souci** » chez Heidegger,

EMMANUEL LÉVINAS, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, 1932, Vrin.

<http://perso.orange.fr/marxiens/philos/levinas.htm>

SOREN KIERKEGAARD, Le Concept d'angoisse (1844)

Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse. Traité du désespoir
[1990],
Collection Tel (N° 164), Gallimard, 1990., p. 318

Un texte sur Kierkegaard

CHRISTINE BARON, « Kierkegaard, inconnu. Récit contre concept. »
<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

Voici des extraits tirés du tome VII des Œuvres complètes,
publiées aux éditions de l'Orante, p. 242-247.

Chapitre IV

L'angoisse du péché ou l'angoisse conséquence du péché dans l'individu.

§ 2 L'angoisse devant le bien (Le démoniaque).

II. La liberté perdue au point de vue pneumatique.

c/Que faut-il entendre par certitude et par intériorité. Il est difficile de donner une définition. Je répondrai cependant en disant qu'elles sont le sérieux. Chacun comprend ce terme ; pourtant il est surprenant de voir que peu de mots ont plus rarement que celui-ci été l'objet d'un examen. Quand Macbeth a tué le roi, il s'écrie :

Von Jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben :

Alles ist Tand, gestorben Ruhm und Gnade !

Der Lebenswein ist ausgeschenkt.

[Désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités ; mortes sont la gloire et la grâce ! Le vin de la vie est versé] (acte II, sc. 3).

Macbeth était bien un meurtrier, aussi les mots prennent-ils dans sa bouche un son de vérité qui vous secoue et vous effraie ; mais toute individualité qui a perdu le sens de la vie intérieure peut dire aussi : « *der Lebenswein ist ausgeschenkt* » [le vin de la vie est versé] et par suite aussi : « *jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben : Alles ist Tand* » [désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités], car la vie intérieure est la source dont le cours va vers la vie éternelle, et de cette source jaillit le sérieux. [...]

Pour autant que je sache, il n'existe pas de définition du sérieux. S'il en est bien ainsi, je m'en réjouis ; non par admiration de la pensée moderne stagnante et marécageuse qui a aboli la définition, mais parce que, pour les concepts relatifs à l'existence, on témoigne toujours d'un sûr esprit de finesse en se gardant de définir ; il est en effet impossible qu'on se laisse aller à concevoir sous forme de définition, où elles prennent un autre caractère et deviennent étrangères à l'individu, les choses qu'il s'agit essentiellement de comprendre autrement, que l'on a soi-même comprises et aimées d'une tout autre manière, dans leur originalité. L'amant véritable ne trouve guère de satisfaction et de joie, pour ne pas dire de profit à chercher la définition de l'amour dans son essence. [...]

Mais si je n'ai pas envie de définir le sérieux ou de le railler en en parlant abstraitement, j'en donnerai pas moins quelques indications à son sujet. Rosenkrantz donne en sa *Psychologie* une

définition du « Gemüth ». Il dit p. 322 que le « Gemüth » est l'unité du **sentiment et de la conscience de soi**. Il a d'abord excellemment expliqué [ici, [texte en allemand](#)]

[que le sentiment s'ouvre à la conscience de soi et, inversement, que le contour de cette conscience est ressenti par le sujet comme *lui appartenant*. Telle est l'unité que l'on peut appeler âme. En effet, que la clarté de la connaissance, le savoir du sentiment, viennent à manquer, il ne reste plus alors que l'instinct naturel, le *Turgor* de l'immédiateté ! Si au contraire le sentiment fait défaut, il n'existe plus alors qu'un concept abstrait qui n'a pas atteint l'extrême intériorité de l'être spirituel, qui n'est pas devenu un avec le moi de l'esprit], (cf. p. 320-321). Si l'on rapporte encore ce qu'il dit auparavant du « Gefühl » [sentiment], pour l'esprit « *untmittelbare Einheit seiner Seelenhaftigkeit* une seines Bewusstseins » [unité immédiate de sa puissance d'âme et de sa conscience] (p. 242) et si l'on se rappelle que, dans la « *seelenhaftigkeit* » [puissance d'âme], il comprend l'unité avec la détermination immédiate de la nature, l'on a en somme toute l'idée d'une personnalité concrète.

Le sérieux et le « Gemüth » ont ainsi entre eux cette correspondance : le premier traduit le second sous sa forme la plus noble et la plus profonde. Le « Gemüth » relève de l'immédiat, tandis que le sérieux en est la primitivité acquise, conservée dans la responsabilité de la liberté, maintenue dans la jouissance de la félicité. [...]

Quand le caractère originel du sérieux est acquis et conservé, on a alors une succession et une répétition ; mais dès qu'il fait défaut dans la répétition, on a l'habitude. L'homme sérieux l'est par la fraîcheur originelle avec laquelle il revient dans la répétition. On dit bien qu'un sentiment vivant et profond conserve cette primitivité ; mais la vie intérieure du sentiment est un feu qui peut se refroidir dès que le sérieux la néglige, et d'autre part elle est capricieuse et n'a pas toujours la même profondeur. Je donnerai un exemple pour me faire entendre d'une façon aussi concrète que possible. Un prêtre doit chaque dimanche réciter les prières liturgiques, ou chaque dimanche baptiser de nouveaux enfants. Supposons-le exalté, etc. ; il parlera avec feu, remuera, touchera, mais une fois plus, l'autre moins. Seul le sérieux permet de revenir régulièrement chaque dimanche à la même chose avec la même disposition primitive.

Mais cette même chose à laquelle le sérieux doit revenir avec le même sérieux ne peut être que le sérieux lui-même ; sinon, l'on tombe dans la pédanterie. En ce sens, le sérieux est la personnalité même et seule une personnalité faite de sérieux est une personnalité véritable, et seule une personnalité faite de sérieux est capable d'agir avec sérieux, car pour ce faire, il faut tout d'abord savoir ce qu'est le sérieux. [...]

Car on peut bien venir au monde avec le « Gemüth », mais on ne naît pas avec le sérieux. Quand je dis « ce qui l'a rendu sérieux dans la vie », il faut naturellement l'entendre absolument de la chose d'où l'individu, au sens profond du mot, date son sérieux ; car, après avoir vraiment pris au sérieux ce qui en est l'objet, on peut très bien s'acquitter de diverses occupations dans cette disposition, si l'on veut ; mais il s'agit de savoir si l'on a commencé par prendre au sérieux l'objet du sérieux. Chacun a cet objet, *qui est la personne elle-même*, et quiconque porte le sérieux sur un autre point, sur les choses grandes et tapageuses est, malgré tout son sérieux, un mauvais plaisant ; et s'il peut un certain temps en imposer même à l'ironie, il finira, *volente Deo* [Si Dieu le veut], par devenir comique ; car l'ironie est jalouse du sérieux. Mais qui devient sérieux de la vraie manière montrera la santé de son esprit dans son aptitude à traiter toute autre affaire aussi bien en railleur qu'en sentimental, bien que ceux qui travestissent le sérieux se sentent glacés à le voir s'amuser de ce qui leur semble à eux tout à fait sérieux. [...]

Le sérieux, c'est la certitude, la vie intérieure. Cette définition à l'air miséreuse ; si j'avais dit qu'il est la subjectivité, la subjectivité pure, l'« *übergreifende* » subjectivité — j'aurais dit une chose... qui n'aurait pas manqué de donner à plusieurs un air sérieux. Mais je peux aussi le définir autrement. [Dans l'édition Gallimard : « Cependant je ne peux exprimer le sérieux d'autre façon »]. La vie intérieure fait-elle défaut,

l'esprit est livré au fini. Aussi la vie intérieure est-elle l'éternité, ou la détermination de l'éternel dans l'homme. »

[fin] associations]



Dans ce récit un peu « léger » que fait Jean Oury de ce qui se passe autour de cet homme à La Borde, **il y a du sérieux...**

Cet *inapprochable* : qu'en est-il dans ce qu'il préserve (cet homme-là) de son **opacité** ?

À mille lieues de la transparence mondialisée (sans oublier la transparence du pananoïaque)

Être là : l'opacité de la présence



L'opacité, c'est le respect absolu de l'autre

PIERRE CHARPENTRAT, historien d'art : « L'intraitable opacité de la présence de l'autre »

Le Mirage baroque, éd. De Minuit, 1967¹.

« À l'image transparente, allusive, qu'attend l'amateur d'art, le trompe-l'œil tend à substituer l'intraitable opacité d'une Présence. »

<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/ea738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

MAURICE BLANCHOT, *L'Amitié*, Gallimard, 1971, p. 328

Écrit à la mort de **GEORGES BATAILLE**

« Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. »

¹ Une lecture ultra-rapide ne m'a pas permis de trouver la phrase et son contexte. En plus, il manquait trois pages à l'exemplaire que j'ai consulté...



Notre travail c'est, débarrassés de nos problèmes personnels, assumer le lointain de l'autre pour arriver au pied du mur de son opacité.

Il ne faut pas le rendre transparent. Sinon, on devient soi-même paranoïaque... on traverse... redoutable !

[association [4]

Cela rejoint ce que dit Lacan sur la position de l'hystérique, du paranoïaque, de l'obsessionnel.

JACQUES LACAN, Séminaire VII, **L'Éthique** (1959-1960), Seuil, 1986, p.67 (9 déc. 1959)

« La conduite de l'hystérique, par exemple, a pour but de recréer un état centré par l'objet, en tant que cet objet, *das Ding*, est, [...] le support d'une aversion. C'est en tant que l'objet premier est objet d'insatisfaction que s'ordonne l'*Erlebnis* spécifique de l'hystérique.

À l'opposé [...] dans la névrose obsessionnelle, l'objet par rapport à quoi s'organise l'expérience de fond, l'expérience de plaisir, est un objet qui, littéralement, apporte trop de plaisir. [...] Ce que, dans ses cheminements divers et dans tous ses ruisselets, indique et signifie le comportement de l'obsessionnel, c'est qu'il se règle toujours pour éviter ce que le sujet voit souvent assez clairement comme étant le but et la fin de son désir. La motivation de cet évitement est extraordinairement radicale, puisque le principe de plaisir nous est effectivement donné pour avoir un mode de fonctionnement qui est justement d'éviter l'excès, le trop de plaisir. [...]

Dans la paranoïa, chose curieuse, Freud nous apporte ce terme que je vous prie de méditer dans son jaillissement primordial — *Versagen des Glaubens*. Ce premier étranger par rapport à quoi le sujet a à se référer, le paranoïaque n'y croit pas.

La mise en fonction du terme de la croyance me semble accentuée dans un sens moins psychologique qu'il n'apparaît au premier abord. L'attitude radicale du paranoïaque, telle que Freud la désigne, intéresse le mode le plus profond du rapport de l'homme à la réalité, à savoir ce qui s'articule comme la foi. [...]

...le ressort de la paranoïa est essentiellement rejet d'un certain appui dans l'ordre symbolique, de cet appui spécifique autour de quoi peut se faire [...] la division en deux versant du rapport à *das Ding*.

[fin] associations]

Le paranoïaque ne veut rien savoir de l'opacité de l'autre.

La « paranoïa institutionnelle généralisée » pour rendre l'être transparent, avec destruction absolue de personnalités.

Être là : être en prise

Il faut être là, mais de quelle façon ? sans prétention...

La pire des choses, c'est quand on entend quelqu'un dire : « J'ai tout compris ».

[association [5]

Et même, ça sert à quoi si cela arrive : *l'instant de voir*

JACQUES LACAN, **Le temps logique**

Cf. prises de notes du séminaire « De l'expérience », séance du 15 mars 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060315.pdf

[fin] associations]

Il faut savoir à quelle place on se trouve pour être attentif : ne rien dire ou intervenir.

Cela nécessite d'être plusieurs, d'avoir formé un groupe hétérogène (« diplômés », malades, infirmiers, cuisiniers, etc.)



Les Constellations et les Anges gardiens

[J]O n'a pas prononcé ces mots en cette séance, je les reprends de la séance d'il y a un an.]

Cf. Séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », séance du 18 octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf

HENRI MALDINEY, « prendre »

JEAN OURY, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

Autour de Henri Maldiney

http://www.remue.net/article.php3?id_article=468

<http://www.daseinsanalyse.be/doc/Soutenance.doc>

<http://www.daseinsanalyse.be/approche.html>

Être en prise sur l'autre, ce qui ne veut pas dire avoir une « emprise » !

Être au plus proche sans y toucher, en respectant quelque chose de l'ordre d'une certaine présence.

« **Il ne s'agit pas d'une finalité mais c'est le sens même de ce qu'on fait** » , dit Jean Oury : pour assumer une possible rencontre avec l'autre.

Être là : la rencontre



Jacques LACAN, La TUCHÈ

Cf. séminaire « L'analyse institutionnelle [2] », séance du 19 septembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_070919.pdf

La rencontre entre le père et le fils mort dans la *Traumdeutung* de Freud

JACQUES LACAN, Séminaire XI, *Les quatre concepts de la psychanalyse* (1964), chapitre « Tuché et automaton », Seuil, « Points essais », 1973, 1990.
<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>

« Rappelez-vous ce malheureux père, qui a été prendre, dans la chambre voisine où repose son enfant mort, quelque repos — laissant l'enfant à la garde, nous dit le texte, d'un grison, d'un autre vieillard — et qui se trouver atteint, réveillé par quelque chose qui est quoi. — ce n'est pas seulement la réalité, le choc, le *knocking*, d'un bruit fait pour le rappeler au réel, mais cela traduit, dans son rêve précisément, la quasi-identité de ce qui se passe, la réalité même d'un cerge renversé en train de mettre le feu au lit où repose son enfant. [...]

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour se réveiller.

[...]

Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présente de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique.[...] [p.67-69]

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du Semblant* (1971), Seuil, 2007.

Version sur le Net

« Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle.

Et je dirai plus : que l'interprétation y reste toujours du même niveau, elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. »

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblan1.htm>

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblant.htm>

« L'interprétation déchaîne la vérité ». À ne pas confondre avec l'exactitude.

Et cela peut se déchaîner bien longtemps après la fin de l'analyse.

L'interprétation, c'est la rencontre.

La rencontre qui fait sillon dans le réel.

Cela pourrait être de l'ordre d'une dimension éthique : être responsable de la responsabilité de l'autre.

EMMANUEL LÉVINAS : être responsable de la responsabilité de l'autre

<http://espaceethique.free.fr/>

http://www.temoignages.re/article.php3?id_article=15842

<http://www.mauriceblanchot.net/blog/index.php/2007/09/26/184-rosanna-cuomo-la-question-d-autrui-entre-blanchot-et-levinas-communication-pro>

La rencontre est inattendue. On ne peut pas la prévoir...

Quelque chose est modifié : de l'ordre de quoi ?

« Alors, là, il faut mettre la dynamo... », dit Jean Oury

... Ce qui est modifié, c'est de l'ordre du « transpassible ». Un concept difficile d'Henri MALDINEY.



LE TRANSPASSIBLE

HENRI MALDINEY, Penser l'homme et la folie — À la lumière de l'analyse existentielle et de l'analyse du destin, éd. Jérôme Million, 1991

4^e de couverture :

Penser l'homme et la folie : dans ce recueil d'études où s'est condensée, au fil des dernières années, sa réflexion, Henri Maldiney se propose de penser ensemble l'énigme de l'humanité et l'énigme de la "catastrophe" qui survient à certains d'entre nous. Double décentrement de la pensée, qui la met à la fois hors de l'anthropologie, fût-elle philosophique, et de son envers dans les théories psycho-pathologiques. Double décentrement où s'éprouvent donc au mieux la tradition philosophique — et en particulier celle qui est issue de Heidegger — et la tradition de la Daseinsanalyse et de la Schicksalsanalyse, telle qu'elle est représentée par

Binswanger, Straus, Minkowski, von Weizsäcker et Szondi. Dans une démarche authentiquement phénoménologique, où il s'agit de retourner à la "chose même" de l'humain et de la folie, de penser en va-et-vient de l'énigme à penser à ce qui en a été dit, Henri Maldiney dégage, par sa conception toute nouvelle de la transpassibilité et de la transpassibilité, une "compréhension" globale du phénomène humain qui le rend moins intraitable que par le passé. Le "séisme" de la folie, montre-t-il, vient d'un énigmatique court-circuit de la transpassibilité et de la transpassibilité, qui est seul propre à les mettre véritablement en relief comme la dimension profonde et cachée de notre expérience : celle de l'"événement" ou de l'émergence du nouveau, de la surprise de l'inattendu. La transpassibilité est une "possibilité" qui nous excède, en ce qu'elle fonde toute possibilité pour nous d'exister, parce qu'elle est en deçà de tout projet, transpassibilité de l'accueil — et de l'accueil transpassible —, y compris de l'accueil par nous-mêmes, de nous-mêmes. "Le réel — répète Henri Maldiney comme un leitmotiv qui traverse tout l'ouvrage —, est toujours ce qu'on n'attendait pas".

Les textes composant ce livre :
Psychose et présence — L'existence en question dans la dépression et dans la mélancolie —
Crise et temporalité dans l'existence et la psychose — Pulsions et présence — La dimension
du contact au regard du vivant et de l'existant — Événement et psychose — L'existant —
La personne — De la transpassibilité.

« De la transpassibilité » (p.361)

« Que sa maladie soit organique ou vésanique, pour l'homme elle est d'abord une épreuve humaine ; et celle-ci n'est possible à comprendre que si l'on sait d'abord ce que veut dire "être un homme". Or, il y a autant de théories, psychologiques, psychiatriques, psychopathologiques que d'interprétations de l'homme, dont une seule est vraie, celle qui n'est pas une interprétation : celle qui ouvre pour comprendre l'existence les mêmes voies que l'homme pour exister. Transpassibilité et transpassibilité définissent deux façons d'exister en transcendance, dont l'être malade est l'échec. L'échec de l'une ou de l'autre en révèle le sens. Il permet donc de comprendre par où elles s'opposent et de mettre en vue le pli existentiel dans lequel cette opposition est impliquée. »

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

Henri Maldiney, une phénoménologie à l'impossible

<http://remue.net/spip.php?article468>

Colloque « Comprendre la psychose : implications institutionnelles »,
Angers, 16-17 octobre 1999

<http://www.carnetpsy.com/Archives/Colloques/Items/cp54e.htm>

HENRI MALDINEY et ses amis (Du Bouchet, Kuhn, Schotte), *Existence, crise et création*
http://www.vivandis.net/ENCRE/q_100.php?id=ENCRE&ru=130&pa=138

Dans le passage qui suit, j'ai mêlé les propos de Jean Oury de cette séance à ceux de celle du 20 décembre 2006.

↳ **POSSIBILISATION**

Pour qu'il y ait de la 'possibilisation' (rendre possible les relations, etc...) ça nécessite qu'il y ait des systèmes de logique comme le *transpossible* et le *transpassible*.

↳ **TRANSPASSIBLE**

Dans un processus schizophrénique, il y a « destruction du transcendantal ». Pour qu'il puisse se passer quelque chose, il faut qu'il y ait du transpassible.

Le transpassible fabrique de l'événement, même un mini-événement.

La rupture du transpassible : pas de transcendance de l'événement. On aboutit à : stéréotypie, monotonie, essai de faire événement.

Sauf ... pour des choses de rien du tout : un petit événement, une « rapiécure » sur ce qui est détruit.

↳ **TRANSPASSIBLE**

C'est ce qui est en question dans les processus mélancoliques.

Aux catégories de Maldiney, Jean Oury ajoute :

↳ Le « **POSSIBLE KÉNOTIQUE** »

Les trois formes de possible :

- le possible kénotique,
- le possible eschatologique
- le possible éthique

Le possible kénotique, c'est là où il y a du vide. Là où il y a de la **désappropriation de soi-même** pour pouvoir accueillir l'autre.

Il y a une « teinte » théologique dans cette conception, mais tout à fait « raisonnable » pour Jean Oury.

C'est proche de la notion de vide oriental (Lao-Tseu) mais ce n'est pas vraiment ça. Ne pas trop chercher à rapprocher.

C'est : « concrètement ».

Cela peut sembler paradoxal d'associer tous ces termes : possible, vide, Concrètement. On est dans le *sérieux*. C'est avec ça qu'on existe, et ça ne se mesure pas, ça ne se chosifie pas !

RICHARD KEARNEY, « **Heidegger, le possible et Dieu** », in M.P. HEDERMAN — O. LAFOUCRIERE, **Heidegger et le notion de Dieu**.
Recueil préparé sous la direction de Richard Kearney et Joseph Stephen O'Leary, Grasset, 1980, p.142-146.

« Il semblerait profitable, même urgent, d'aller au – delà de la notion théologique traditionnelle, c'est-à-dire onto-théologique, de Dieu comme réalité (*Esse*), vers une notion radicalement post-métaphysique de Dieu comme possibilité (*Posse*). Mais comment pouvons-nous penser l'analogie entre l'être-possibilisation de la pensée philosophique et le Dieu-possibilisation de la pensée proprement religieuse ? [...]

À partir du moment où l'on commence à considérer Dieu comme *Posse* plutôt que comme *Esse*, on a l'impression de penser plus fidèlement le caractère originellement biblique, à savoir kénotique, de son amour. Même si nous ne nous laissons pas impressionner par le lien étymologique que dévoile Heidegger entre les deux termes *mögen* : aimer et *vermögen* : possibliser, nous ne pouvons ignorer que la notion du Dieu qui possibilise l'homme et le monde semble être plus proche de la notion biblique de l'Amour, que le Dieu qui les actualise.[...]

Il se peut que l'homme ne puisse être vraiment compris comme libre que si l'on entend « création » divine comme possibilisation d'un monde et non comme sa réalisation. [...]

Bref, dès qu'on comprend Dieu comme *Posse*, on apprécie mieux la qualité spécifique de son Amour comme *Kénose* : don total de tout ce qu'il est, de tout ce qui lui est le plus propre — sa vie auprès du Père — afin de libérer les hommes.

On éviterait du même coup une deuxième anomalie dans la conception théologique traditionnelle de Dieu : que Dieu est la Bonté absolue et a, cependant créé un monde qui contient le Mal. Une telle anomalie disparaîtrait si nous considérons : 1. le Bien dans le monde comme résultat d'un dialogue entre l'homme qui le réalise et l'Amour kénotique qui le possibilise ; 2. le Mal comme le résultat du manque d'un tel dialogue. Le monde du Mal ne serait donc qu'un monde dépourvu du *Posse* divin : un monde, si l'on peut dire, "non créé" dans le sens de non possibilisé par la grâce, mais plutôt "fabriqué" par la volonté solipsiste de l'homme, qui en serait donc seul responsable.[...]

Notre compréhension de l'amour divin est donc plus fidèle à l'expérience de la fois à partir du moment où nous considérons cet amour comme "Possibilisation" ou "Peut-être" : Dieu qui n'est pas déjà parfaitement réalisé en soi (comme le prétendait la métaphysique) et qui a, par conséquent, besoin de l'autre, de l'homme pour devenir — "au dernier jour" — pleinement incarné dans le Royaume. Un dieu qui aime kénotiquement serait plutôt un Dieu vulnérable devant l'autre, devant l'homme qui à son tour l'aimerait en tant qu'Autre. Ce Dieu-là n'est-il pas le véritable Dieu de la Bible ? Il serait, comme dit Lévinas, "nudité", "faim" et "dénument". La "nudité" du visage est dénument. Reconnaître Autrui — c'est donner... au seigneur, à celui que l'on aborde comme le "Vous" dans une dimension de hauteur.

La kénose

http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=SOC&ID_NUMPUBLIE=SOC_092&ID_ARTICLE=SOC_092_59

JEAN OURY, « Rencontre et inférences abductives (événement, narrativité et "possibilisation") »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte12.htm>

DANIELLE ROULOT, « Approche psychanalytique des psychoses en milieu institutionnel »

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/ROULOT%20danielle/Textes/texte1.htm>

STEFAN HASSEN CHEDRI, « La notion de vide, concept-clé dans la psychose »

http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/notionVide.htm

Sur la rencontre avec le visage, sur sa « nudité »



L'instant fatal, Annick Bouleau, vidéo-paluche, 1985, diffusé avec la revue *Dérives*

<http://www.derives.tv/spip.php?article2>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/mon-coin/ab/filmo.html>

➔ LA STRUCTURE

Tout ça est en rapport avec quelque chose de l'ordre d'une structure.

Un terme qui n'a pas été bien vu dans les années 68-71... (associé au *Capitalisme*)

De même que le terme de « transcendance ».

Influence de formes dévergondées d'antipsychiatrie.

↗ **Le club, comme structure**, même s'il est « boiteux »

JEAN OURY, « Club et narcissisme originaire »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte3.htm>
JEAN OURY, « Les clubs thérapeutiques : étude préliminaire »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte4.htm>
PHILIPPE BICHON, CHRISTOPHE NAUD, « À propos du Club »
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/BICHON%20philippe/Textes/texte1.htm>

La structure, ça n'est pas *chosifié* (pas en béton armé), sinon ça ne servira à rien (Jean Oury continue à faire référence à l'homme de La Borde)

Mais s'il n'y a pas de structure, c'est le foutoir complet, n'importe quoi, et l'homme va rechuter dans une phase paranoïde, parce qu'il n'y aura pas de maintien, « quelque chose qui tourne ». Il faut qu'il sente que ce n'est pas programmé. C'est de l'ordre de l'économie générale (cf. Georges Bataille) et du travail vivant (Marx)

Sur la question de la structure, Jean Oury revient sur le petit livre de **GILLES DELEUZE**, *Foucault*

Je reprends ici les prises de notes de la séance du 15 novembre 2006 :

GILLES DELEUZE, *Foucault* (1986), Minuit

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2020
http://www.lignes-de-fuite.net/article.php3?id_article=28

Jean Oury va faire glisser les arguments...

DU CÔTÉ DE LA FORME : L'ÉTABLISSEMENT (Tosquelles, Torrubia)

L'État-blissement, dit Jean Oury. Tous les contrats économiques avec l'État, les règlements, la hiérarchie.

DU CÔTÉ DE LA DIALECTIQUE DES FORCES : LE SYTÈME INSTITUTIONNEL

Organisation du collectif, comme le club thérapeutique avec ses multi-strates qui permettent une liberté de circulation.

Le comité hospitalier devient une forme d'articulation entre l'établissement et le club thérapeutique, entre les formes et la dialectiques des forces.

Mais la dialectique des forces, seule, ça devient n'importe quoi (du style 'on est libre', 'on fait ce qu'on veut').

La condition : un point neutre, le *point obscur* de **MAURICE BLANCHOT**, le *zéro absolu* de la logique, qui n'est pas pris dans les forces, logiquement à l'extérieur.

Maurice BLANCHOT

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=35&Itemid=40>
<http://www.ccic-cerisy.asso.fr/blanchot07.html>

Il ne s'agit pas d'incarner ce zéro absolu. C'est là la difficulté logique.



STATUT, RÔLE, FONCTION

Danger de fétichiser le statut.

Jean OURY, « Les résistances »

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313
<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1396>



LA FÉTICHISATION

Prises de notes du séminaire, séance de septembre :

J'y ai rassemblé toutes les références sur La fétichisation, L'aliénation, l'économie générale/l'économie restreinte, le travail vivant, *négatif*.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_070919.pdf



On ne peut pas prévoir ce qu'on va dire. Il faut y être. Pour être là, recevoir des surprises, et être dans une place particulière.



JACQUES LACAN, Séminaire X, *L'angoisse* (1962-1963), Seuil, 2004

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireX.php>

Le tableau-matrice à neuf cases travaillé par Lacan a aidé Jean Oury pour dire cette place.

Cf. Les prises de notes du séminaire « De l'expérience », 16 novembre 2005

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/100506/JO_051116.pdf

Un article :

Nicole BERNARD, « Un tableau dans *L'Angoisse* de J. Lacan »

<http://www.apil.org/spip.php?article203>

Inhibition

Symptôme

Angoisse

JACQUES LACAN, séance du 14 novembre 1962

« Il saute, si je puis dire, à l'entendement que ces trois termes ne sont pas du même niveau. Ça fait hétéroclite, et c'est pour ça que je les ai écrits ainsi, sur trois lignes et décalés. Pour que ça marche, pour qu'on puisse les entendre comme une série, il faut vraiment les voir comme je les ai mis là, en diagonale, ce qui implique qu'il faut remplir les blancs. Je ne vais pas m'attarder à vous démontrer ce qui saute aux yeux : la différence entre la structure de ces trois termes qui n'ont chacun, si nous voulons les situer, absolument pas les mêmes termes comme contexte, comme "entour". »

Les autres cases : empêchement, embarras, /émotion, émoi, /acting out, passage à l'acte.

Un article de **PIERRE DELION** reprend le schéma, dans une perspective peircienne :

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>



« Il faut » pouvoir assumer l'embarras

C'est pas facile mais il faut quand même !

Sinon, dit Jean Oury, on n'assume pas l'angoisse, il y a passage à l'acte, on ne peut pas déchiffrer les acting out et il n'y a pas de transfert.

C'est dans cette sorte de « métabolisme » de l'embarras, qu'il y a possibilité d'élaboration.

C'est une fabrique de concepts.

« On travaille avec ça »

C'est une chose à développer en prenant des exemples cliniques concrets.

Être là : avec

Être où ? avec ?

L'avec : une conjonction compliquée

Comment traiter l'avec institutionnellement ?



GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose*, Flammarion, « Champs », p. 270.

« Il faut remarquer, dès le départ, que notre méthode saisit la psychose au niveau même de "l'être-ensemble" (*Miteinander-Sein*) du médecin et du patient. »

Jean Oury revient sur la traduction du « Miteinander-Sein » par « être ensemble »

Être ensemble = être mélangé, ce qui est presque le contraire de avec. Et pourtant le texte allemand dit bien « Mit » (avec)

Dans les petits groupes non formalisés dont parlait Jean Oury, on n'est pas ensemble — c'est le mélange des catégories, dit-il — peut-être est-on, ou tout au moins voudrait-on l'être, *Miteiander Sein*, avec l'autre.

C'est une question qui nécessite un travail, au sens de Freud, de Weizsäcker (*Anarbeiten*)

Que ça puisse se passer par une sorte de travail (cf. FREUD et WEIZSÄCKER)

- **AN-ARBEITEN** : travail inconscient, qu'on ne peut pas exiger
- **DURCH-ARBEITEN** : c'est déjà le travail du transfert

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : la fonction scribe »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Jean Oury, en parle certainement dans « chemins vers la clinique ». À vérifier.

<http://france.elsevier.com/html/index.cfm?act=abstract&cle=83022>

Un travail qui nécessite qu'on y soit, là.



LA RÉDUCTION PHÉNOMÉNOLOGIQUE TRANSCENDANTE

Sur ce concept :

<http://www.paris-philo.com/article-3579053.html>

Pour pouvoir rencontrer l'autre qui se présente (même pour la 1^e fois, dans une consultation, par exemple), cela nécessite un exercice pas forcément volontaire : ce qu'en phénoménologie on appelle la *réduction transcendante*.

Mettre entre parenthèses nos histoires personnelles. C'est la moindre des politesses.

Être là : dans le même paysage

Reprise, ici, et développement,
d'éléments de deux séances précédentes : 20 septembre et 15 novembre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_060920.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061115.pdf

Être là mais à quel niveau ?

HENRI MALDINEY, VIKTOR VON WEIZSÄCKER, ERWIN STRAUS, JACQUES SCHOTTE

Compte-rendus d'un colloque sur « Le contact », 1988, avec Jacques Schotte
[www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)
Le lien ne s'ouvre pas en format Pdf, malgré tous mes efforts ! recopiez-le dans la barre de votre navigateur
Revoir aussi les références précédentes sur Henri Maldiney

EUGÈNE MINKOWSKI, « L'horizonné »

Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques (1929), PUF

JEAN OURY, « Alors, la vie quotidienne ? »
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors,%20la%20vie%20quotidienne.htm

JACQUES LACAN, « Psychologie et esthétique » (1935)
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1935-00-00b.doc>

EDUARDO T. MAHIEU, « Une lecture de Minkowski »
<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/MINKOWSKI.htm>



On ne fétichise pas la relation.

On n'en rajoute pas, on cherche simplement à mettre l'autre à l'aise. (cf. Marx)

Être dans le même paysage, C'est quelque chose qui est **constant**, c'est pas une fois pour toutes : dans un groupe, cela arrive *par moments* : on le sent, une possibilité d'expression différente : il y a moins de *défense* (« comme on dit bêtement ») : il y a toujours des défenses, « sinon on tomberait... comme des chewing-gum ! »



Pour se permettre ça : ça nécessite quoi ?

Une analyse institutionnelle permanente : mise en question de toutes les formes « aliénatoires » (selon une dimension « aoriste »), car on est constamment pris dans

« l'aliénatoire social ». (statut/rôle/fonction, façons de dire, façons de travailler, vacances, retraites, 35 heures...)

JEAN OURY, « histoire, sous-jacence et archéologie »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

Sur la valeur aoristique

http://netx.u-paris10.fr/ufr_eaa/wikka/AlaL6501Rinzler

Une mise en acte **permanente**, sans y penser : c'est ça qui est compliqué.



Comment avoir accès à cette **surface d'existence** ?

De l'ordre de l'art de la **conversation**.

GABRIEL TARDE, *L'Opinion et la foule* (1901)

http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/opinion_et_la_foule/opinion_et_foule.html

« Jamais, sauf en duel, on n'observe quelqu'un avec toute la force d'attention dont on est capable qu'à la condition de causer avec lui. C'est là le plus constant, le plus important effet, et le moins remarqué de la conversation. Elle marque l'apogée de l'*attention spontanée* que² les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils s'entre-pénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucun rapport social. En les faisant s'aboucher elle les faits se communiquer par une action aussi irrésistible qu'inconsciente. Elle est, par suite, l'agent le plus puissant de l'imitation, de la propagation des sentiments, des idées, des modes d'action. Un discours entraînant et applaudi est souvent moins suggestif, parce qu'il avoue l'intention de l'être. Les interlocuteurs agissent les uns sur les autres³, de très près, par le timbre de voix, le regard, la physionomie, les passes magnétiques des gestes, et non pas seulement par le langage. On dit avec raison d'un bon causeur qu'il est un *cbarmeur* dans le sens magique du mot. Les conversations téléphoniques, où font défaut la plupart de ces éléments d'intérêt, ont pour caractéristique d'être ennuyeuses quand elles ne sont pas purement utilitaires. »

² On connaît les claires et profondes études de M. Ribot sur "l'attention spontanée" dont il a montré l'importance.

³ Les despotes le savent bien. Aussi surveillent-ils avec un soin méfiant les entretiens de leurs sujets et les empêchent-ils le plus possible de causer entre eux. Les maîtresses de maison autoritaires n'aiment pas voir leurs domestiques causer avec des domestiques étrangers, car elles savent que c'est ainsi qu'ils "se montent la tête". Dès le temps de Caton l'Ancien, les dames romaines se réunissaient pour babiller, et le farouche censeur voit de mauvais œil ces petits cercles féminins, ces débauches de salons *féministes*. Dans ses conseils à son intendant, il lui dit, à propos de la femme de celui-ci : "Qu'elle te craigne, qu'elle n'aime pas trop le luxe, qu'elle voie le moins possible ses voisins ou d'autres femmes".



Qu'est-ce qui permet d'être avec et qu'on ne soit pas empêché ?

Qui le peut ? pas forcément le psychiatre, mais les voisins de chambre, par exemple.

Une phénoménologie concrète, sur place, sans préséance, tout en respectant l'autre.

EMMANUEL LÉVINAS, La responsabilité d'autrui

La hiérarchie absolue : chacun est différent d'un autre (même si on a le même statut)

Ce qui va avec une liberté de choix (au sens de Szondi), une possibilité, un **coefficient de liberté** d'organisation de quelque chose. En sachant que la liberté ne se programme pas.

LEOLOPOLD SZONDI, « destin de libre choix »

<http://home.scarlet.be/~tsc32552/>
<http://szondiforum.org/t510.htm>

Être vigilant pour que tout ça ne soit pas écrasé, à la fois par la hiérarchie et par l'organisation, le cloisonnement.

Le cloisonnement, la maladie la plus redoutable de toute collectivité (école, hôpital, prison).

Être là : un travail inconscient

Dégager des zones d'embarras.

Des zones, où il y a non pas de la spontanéité (Jean Oury se méfie beaucoup de ce terme) mais un travail, un travail inconscient (Cf. plus haut).

Comment peut-on arriver par l'analyse structurale, au sens banal du terme, à empêcher qu'il puisse y avoir des effets d'écrasement ?

C'est une lutte acharnée au niveau de l'organisationnel, au niveau des rapports entre l'établissement et l'État, entre l'établissement et ce qu'il en est de la vie quotidienne.

Être là : qu'est-ce que je fous là ?

Être...

non pas réceptif — « on n'est pas comme une gamelle ! » —

[...L'homme qui

Ce dont on parle est simple mais d'une complexité inouïe !

Ne pas tomber dans le *simplisme*.

CLAUDE LEFORT, La Complication. Retour sur le communisme, Fayard, 1999.

<http://www.fayard.fr/livre/fayard-24391-La-complication-Claude-Lefort-hachette.html>

<http://perso.orange.fr/marxiens/philofort/lefort.htm>

http://www.unites.uqam.ca/sqsp/revPolSo/vol20_2-3/vol20_no2-3_labelle.htm

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RAI&ID_NUMPUBLIE=RAI_001&ID_ARTICLE=RAI_001_0141

<http://crpra.ehess.fr/document.php?id=31>

Ce travail n'est pas à faire par obligation.



C'est là qu'intervient quelque chose de **FREUD**, repris par **LACAN**.

Pour être là, il ne faut pas trop réfléchir (il ne s'agit pas d'être idiot)

Que ça puisse se passer par une sorte de travail (cf. plus haut, FREUD et WEIZSÄCKER)

JEAN OURY, « Le corps et ses entours : la fonction scribe »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

Exemple du cuisinier qui avait la passion de la pêche à la ligne parti avec trois mélancoliques graves qui avaient aussi la passion de la pêche à la ligne, ils ont pêché pendant huit jours et ils ne se sont pas jetés à l'eau, tout suicidaires qu'ils étaient.

- Où sont les cuisiniers ?
- À la pêche !
- Mais ça va pas !
- Si, **justement** ! Ça va !

Pour être à ce niveau-là, cela nécessite un travail analytique. Et c'est plus compliqué que ce qu'on croit

[« Ça va pas ? Va chez l'analyste ! »]

Cf. Les monographies de l'équipe de **CHRISTOPHE DEJOURS**, **LISE GAINARD**, **PASCALE MOLINIER**, sur la souffrance au travail.

http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/biblioPM_membres_psych.html
<http://www.cnam.fr/psychanalyse/enseignement/annuaire/dejours.html>
<http://www.cnam.fr/psychanalyse/enseignement/annuaire/molinier.html>
http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/biblioLG_membres_psych.html

C'est un travail qui nécessite une méthodologie particulière d'une forme de rencontre qui n'est pas étrangère aux concepts d'inconscient, de désir, de pulsion, de transfert, ...

[Cf. À nouveau tout ce qui concerne l'Aliénation sociale dans la séance de septembre]

C'est à partir de cette réflexion sur l'**aliénation sociale** que l'on va pouvoir travailler certaines questions :

- Qu'en est-il du **surmoi institutionnel** ?
Revue française de psychanalyse Volume 70 –2006/4
Psychanalyse et institutions
http://www.cairn.info/sommaire.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_704

- La double aliénation (*sociale*, « *transcendantale* »)

Ça n'est pas en changeant de gouvernement qu'on guérira les schizophrènes. Si l'organisation est bien repensée cela pourra peut-être supprimer les effets secondaires de l'aliénation.



Quand tout ce travail est fait ('nettoyage' de la pathoplastie, pouvoir avoir des conversations, etc.) il est possible de faire apparaître des notions essentielles.

Les quatre discours

Ce qu'il faut entendre par "discours"
JACQUES LACAN, Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du Semblant*
(13 janvier 1971)
Version sur le Net

« "D'un discours", ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Je pense l'année dernière vous avoir assez fait sentir ce qu'il faut entendre par ce terme discours. Je rappelle le discours du maître et ces quatre, disons, positions, les déplacements de ces termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé à qui voudrait s'y employer de préciser ce qui justifie que ces glissements qui auraient pu être plus diversifiés, je les ai réduits à 4. Le privilège de ces quatre, si personne ne

s'y emploie, peut-être cette année vous en donnerais-je en passant l'indication. Je ne prends ces références qu'au regard de ce qui était ma fin énoncée dans ce titre l'Envers de la psychanalyse.

Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse. Il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse, ce qui fait que ce discours fait poser la question d'un endroit et d'un envers, puisque vous savez l'importance de l'accent qui est mis dans la théorie, dès son émission par Freud, l'importance de l'accent qui est mis sur la double inscription. Or ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double à l'endroit, à l'envers, sans qu'il ait à être franchi un bord. C'est la structure dès longtemps bien connue, dont je n'ai eu qu'à faire usage, dite de la bande de Moebius.

Ces places et ces éléments, c'est où se désigne que ce qui est à proprement parler discours ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet bien qu'il le détermine. C'est là sans doute l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. »

JACQUES LACAN, Séminaire XVII, *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), Seuil, 1991

Reprendre 15 novembre 2006
20 déc

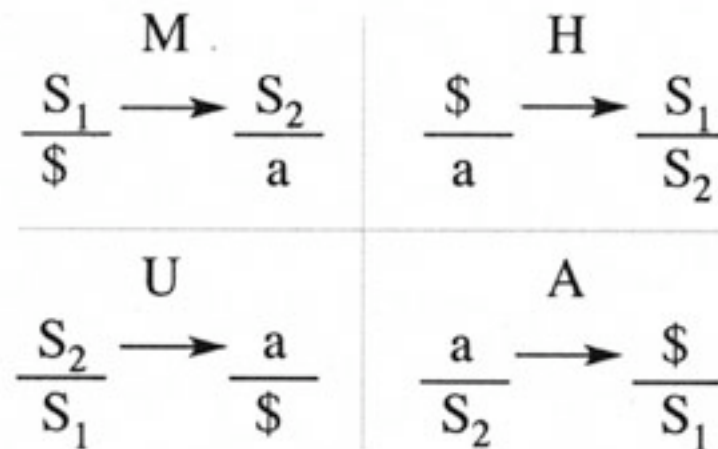


image trouvée dans un texte de Michel Roussan : « Quarts de tours »,

<http://www.oedipe.org/fr/documents/roussan>

Colloque *Du Séminaire aux séminaires. Lacan entre voix et écrit*

<http://www.oedipe.org/fr/documents/programmecolloque2005>

Les quatre discours ne peuvent être envisagés, même logiquement, que si le (a), qui a rapport avec le désir inconscient est à la place même de l'agent du discours :

- la place *inchoative*, (qui va déclencher la rotation du discours), pour Jean Oury
- Le *semblant*, pour Jacques LACAN

Ces **discours** ne sont valables que s'ils tournent... Et ça donne du **sens**. Et le sens ne s'arrête pas, il n'y a pas de clôture.

Ça n'a de sens qu'en essayant de pointer ce pourquoi ces autres discours existent : à partir du discours de l'analyste.

Et le sens, c'est ce qui permet qu'il y ait du **lien social**.

 **C'est par les quatre discours qu'il y a du lien social et du sens.**

JACQUES LACAN, « **L'Étourdit** » (14.7.1972), *Scilicet*, 1973, n° 4, pp. 5-52
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1972-07-14.doc>

« J'ai la tâche de frayer le statut d'un discours, là où je situe qu'il y a... du discours : et je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, labitent.
Mon entreprise paraît désespérée (l'est du même fait, c'est là le fait du désespoir) parce qu'il est impossible que les psychanalystes forment un groupe.
Néanmoins le discours psychanalytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe. »

GABRIEL TARDE (1843-1904) : **Le lien social**

La Logique sociale, « Avant-propos » (1895)
http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/la_logique_sociale/la_logique_preface.html

Portrait et bibliographie de Gabriel Tarde

<http://www.denistouret.fr/ideologues/Tarde.html>

Gabriel Tarde ou les ressorts psychologiques de la guerre

<http://www.sens-public.org/spip.php?article133>

La question de la responsabilité chez Gabriel Tarde

<http://champpenal.revues.org/document291.html>

Comment développer du lien social ? Transformer la foule en public.

[**TOSQUELLES** : la foule, le public, **le grégaire**]

[Jean Oury a fait allusion à la remarque de Tosquelles à un autre moment, je l'inclus *artificiellement* ici.]

Ce qui permet qu'il y ait du lien social, c'est la gazette.

« Le public existe par quelque chose de l'ordre du sens, mais qui n'est pas le collage. »

L'Opinion et la foule (1901)

http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/opinion_et_la_foule/opinion_et_foule.html

« À cet égard, il n'est pas douteux que l'avènement du journalisme a imprimé aux transformations épistolaires une impulsion décisive. La presse, qui a activé et nourri la conversation de tant de stimulants et d'aliments nouveaux, a au contraire tari beaucoup de sources de la correspondance détournées à son profit. Il est évident que si, en mars 1658, il y ait eu en France des gazettes quotidiennes aussi informées, aussi régulièrement expédiées en provinces, que le sont nos journaux, Olivier Patru n'aurait pas pris la peine, lui si occupé, d'écrire à son ami d'Abblaincourt une longue lettre où il lui donne tant de détails - qu'on trouverait à présent dans le première feuille venue - sur la visite de Christine de Suède à l'Académie française. Un grand service inaperçu que nous rendent les journaux est de nous dispenser d'écrire à nos amis une foule de nouvelles intéressantes ⁴ sur les événements du jour, qui remplissaient les lettres des siècles passés.

Dira-t-on que la presse, en délivrant et débarrassant les correspondances privées de cet encombrement de chroniques, a rendu à la littérature épistolaire le service de la pousser dans sa vraie voie, étroite mais profonde, toute psychologie et cordiale? je crains que ce ne fût une illusion de le penser. Le caractère de plus en plus urbain de notre civilisation a cet effet que le nombre de nos amis et connaissances ne cessant de s'accroître pendant que leur degré d'intimité diminue, ce que nous avons à dire ou à s'écrire s'adresse de moins en moins à des individus isolés, et de plus en plus à des groupes et toujours plus nombreux. Notre véritable interlocuteur, notre véritable correspondant, c'est, chaque jour davantage, le Public ⁵. Il n'est donc pas surprenant que les lettres de faire part imprimées ⁶, les annonces et réclames par la voie des journaux, aillent en progressant beaucoup plus vite que nos lettres privées. Peut-être même

⁴ Les journalistes ont eu de très bonne heure conscience de ce genre d'utilité. Renaudot, en tête du recueil de sa *Gazette* en 1631, parle du "soulagement qu'elles (les gazettes) apportent à ceux qui écrivent à leurs amis, auxquelles ils étaient auparavant obligés, pour contenter leur curiosité, de décrire laborieusement des nouvelles le plus souvent inventées à plaisir et fondées sur l'incertitude d'un simple ouy-dire." Ce soulagement n'était encore que bien partiel à cette époque comme nous le voyons par la lettre de Patru que nous venons de citer.

⁵ Le besoin de s'adresser au public est assez récent. Même les rois d'ancien régime ne s'adressaient jamais au public : ils s'adressaient à des corps, le Parlement, le clergé, jamais à la nation prise en masse; à plus forte raison, les particuliers.

⁶ Les lettres de faire part de naissance, de mariage, de mort ont déchargé la correspondance privée d'un de ses sujets les plus abondants d'autrefois. On voit, par exemple, dans un volume de la correspondance de Voltaire, une enfilade de lettres consacrées à annoncer aux amis de Mme du Châtelet, avec d'ingénieuses et laborieuses variantes de style, la naissance de l'enfant dont elle venait d'accoucher.

avons-nous le droit de regarder comme probable que, parmi celles-ci, les lettres familiales, les lettres-causeries, qu'il faut naturellement mettre à part des lettres d'affaires, vont en diminuant de nombre, et encore plus de longueur, si l'on en juge par l'extraordinaire degré de simplification et d'abréviation auquel les lettres d'amour elles-mêmes sont parvenues dans la "correspondance personnelle" de certains journaux⁷. »

GEORG WILHELM FRIEDRICH HEGEL : la gazette du matin remplace la prière du matin.

« La lecture du journal du matin est une sorte de prière matinale réaliste. »

Premiers écrits (Francfort, 1797-1800)
<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711612783>

Ce point des quatre discours est laissé en suspens (« Où est-ce qu'on les retrouve ? »). Il faudra développer : Avec quoi ? Sur quoi on travaille ?



notre boîte à outils

Jean OURY, « Le pré-pathique et le tailleurs de pierre », Chimères, *Les enjeux du sensible*, n°40, automne 2000.
<http://www.revue-chimeres.fr/pdf/40chi04.pdf>

les liens avec tous les articles du numéro ne fonctionnent pas
mais je pense que c'est temporaire.
Je vais le signaler à la revue.

[Outre tous les textes à télécharger, on peut aussi écouter : Oury, Guattari, Deligny et d'autres...]

Qu'est-ce qu'on entend par schizophrénie, etc. ?

Cela nécessite qu'on établisse soi-même sa propre métapsychologie

Chacun doit fabriquer ses propres outils, comme le tailleur de pierre.
Il faut bien sûr avoir une certaine pratique pour en faire usage.

LUDWIG WITTGENSTEIN : Les outils conceptuels

F.X. VERLEY, « Les remarques philosophiques de Wittgenstein »
Cf. page 7 où il est question de « boîte à outils »
http://w3.univ-tlse2.fr/philo/IMG/pdf/VERLEY_Remarques_philosophiques-Wittgenstein.pdf

⁷ Ce qui va s'abrégant et se simplifiant incontestablement dans les lettres de tout genre, c'est leur cérémonial. Que l'on compare le "votre dévoué" d'à présent aux formules finales du XVI^e et du XVII^e siècle. La transformation des formes sacramentelles de la conversation dans ce même sens n'est pas douteuse, mais, comme elles n'ont guère laissé de trace durable, il est plus facile d'étudier ce progrès ou cette régression dans la correspondance du passé et du présent.

Il y a certainement d'autres textes intéressants sur les pages du Département Philo de l'université Toulouse-Le Mirail
http://w3.univ-tlse2.fr/philo/rubrique.php3?id_rubrique=13



Ce qu'il faudrait faire :
Articuler ce point de jonction, de rencontre, des deux types d'aliénation dans un opérateur que Jean Oury a nommé : la **sous-jacence**.

Hiérarchie et sous-jacence

Jean OURY, Sur la hiérarchie
<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte10.htm>

Le mois prochain :

Reprendre à partir de la notion de **SEMBLANT**, au sens de **LACAN**
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblant.htm>

Novembre...

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).

Les liens seront valides au 17 décembre. Si vous n'arrivez pas à ouvrir les longues adresses, il faut les recopier dans la barre du navigateur (de préférence Firefox)

Mercredi 21 novembre 2007

Un grand merci à **MAX AURIÈRES** qui a éclairé avec sa lanterne quelques endroits obscurs de mon cheminement...

À propos de la « forclusion », j'avais osé cerner quelque chose de la logique négative. La logique négative c'est la logique de Freud et de Lacan, Ce n'est pas pour autant qu'ils sont dans la théologie négative ! Dans son livre sur Guillaume d'Ockham (*Guillaume d'Ockham, le singulier*), Pierre Alféri parle de « l'intuition du non-étant ». Le chapitre suivant est consacré à Lacan. Mais bien avant cette lecture, j'avais émis l'hypothèse que la « forclusion du nom-du-père » est un raté de la « fonction forclusive ». Cette fonction forclusive permet qu'il y ait dé-limitation et, corrélativement, possibilité d'une inscription, au sens de *Bejahung*. Lacan dit bien que la forclusion est souvent de l'ordre de la *Unbejahung*, de la non-inscription. Ceci pose le problème de l'inscription, et à l'arrière-plan du pare excitation, du refoulement originaire (lieu de « l'oubli ». La psychose : « L'oubli de l'oubli », du narcissisme originaire (le lieu de « l'attente » pure, de « *l'abwarten* »). Une des meilleures articulations, pour situer les troubles entre refoulement originaire et narcissisme originaire, c'est peut-être de se référer à Maurice Blanchot, dans son livre : *L'attente, l'oubli*.

JEAN OURY, « Lacan et la clinique », in 2001, *Lacan dans le siècle*, colloque de Cerisy-la-Salle, Éditions du champ lacanien, p. 31-43.

Deux autres articles de **JEAN OURY**

« Chemins vers la clinique »

http://www.sciencedirect.com/science?_ob=MIimg&_imagekey=B6VP7-4N6FNYR-1-1&_cdi=6199&_user=10&_orig=browse&_coverDate=03%2F31%2F2007&_sk=999279998&view=c&wchp=dGLbVtb-zskzS&md5=49010c49d4be772a9d73e00a05a91229&ie=/sdarticle.pdf

« L'aliénation »

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20jean/Textes/texte13.htm>

JEAN AYME s'est excusé de ne pas pouvoir venir. C'est **MICHEL BALAT** qui va accompagner **JEAN OURY** ce soir, lui donner la réplique. Il va le rejoindre derrière les micros, toujours rétifs au démarrage...

La grève des transports s'est invitée, l'amphi est moins rempli.

... Comme d'habitude, les *annonces*...

- Réunion à Dax : « Autour de la notion de politique en psychiatrie ».
- Réunion à Clermont de l'Oise : « L'autorité ». Mais il sera aussi question de « pouvoir »...

... Comme d'habitude des choses « sans intérêt » pour « gagner un peu de temps »...

- ... Dax... les bains de boue à Dax... le *Splendid hôtel*... la bande de Portugais à la précédente rencontre qui se sont mis à chanter *L'Internationale* au son de la guitare et à danser une farandole... Le personnel de l'hôtel était un peu surpris...

*

L'analyse institutionnelle éclairée par la logique

Ce soir, Jean Oury choisit d'aborder l'analyse institutionnelle sur le plan logique.

Au centre de toute réflexion :



Le désir inconscient...

C'est le « tournant » pris par **FREUD** (sans le savoir) : Tout tourne autour du désir inconscient dont on ne peut avoir accès que par le **FANTASME**.

Jean Oury va insister sur le terme « inaccessible » qu'il a ajouté à l'expression, après les polémiques de la fin des années 70 (« *Le désir est partout* ») dont il parlera de manière allusive, avec une sorte de colère rentrée.

... inaccessible directement

Et même, pour en rajouter, l'expression deviendra : « désir inconscient inaccessible directement ».

« Le "pouvoir érotique"... on sait ce que ça a donné et c'est pas fini... [...] Le pouvoir érotique, ça n'est pas le pouvoir institutionnel. »

La logique castrative

Ce qui est nouveau : introduire dans l'organisation des « structures institutionnelles » une logique toute nouvelle qui *tranche* avec la logique aristotélicienne basée sur la logique privative : la logique castrative.

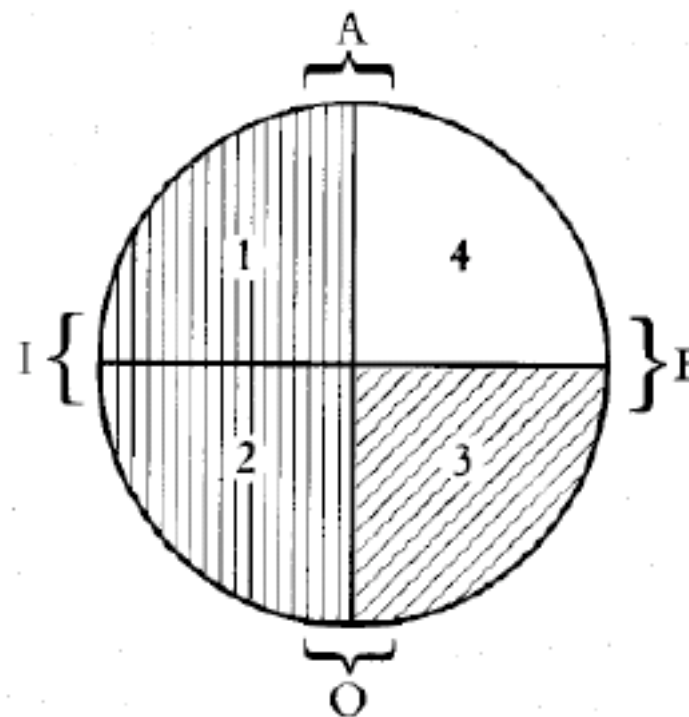
JACQUES LACAN, Séminaire (1961-1962), L'Identification

http://ns2.gerqosnet.com/~titounette/PSYCHOLOGIE/Lacan/S%E9minaires/09_L'identification.DOC

MICHEL ROUSSAN, Outils pour lire Lacan : séminaire L'Identification, Ères, 2001

<http://www.critiquesdelivres.com/2865867498>

LACAN y fait usage du quadrant de **CHARLES S. PEIRCE**



« Bouleversant la portée de ce que le suis en train d'essayer de vous expliquer, je vais vous proposer quelque chose, quelque chose qui est fait en quelque sorte pour répondre à quoi ? A la question qui lie, justement, la définition du sujet comme tel à celle de l'ordre d'affirmation ou de négation dans lequel il entre dans l'opération de cette division propositionnelle. Dans l'enseignement classique de la logique formelle, il est dit – et si l'on recherche à qui ça remonte, je vais vous le dire, ce n'est pas sans être quelque peu piquant –, il est dit que le sujet est pris sous l'angle de la qualité, et que l'attribut que vous voyez ici incarné par le terme *mendax* est pris sous l'angle de la quantité. Autrement dit, dans l'un ils sont tous, ils sont plusieurs, voire il y en a un. C'est ce que Kant conserve encore, au niveau de la *Critique de la Raison pure*, dans la division ternaire. Ce n'est pas sans soulever, de la part des linguistes, de grosses objections. »

[séance du 17 janvier 1962]

AGNÈS SOFIYANA, « Variations sur la logique de l'inconscient »

<http://www.psychanalyse-paris.com/Variations-sur-la-logique-de-l.html>

➤ La logique **ARISTOTÉLICIENNE** est une **LOGIQUE PRIVATIVE**

<http://www.les-bayards.com/nrub/arisni.htm>

http://www.heraclitea.com/ar_epi.htm

« Aristote, physicien et naturaliste, s'attachait à penser la production des phénomènes d'après leurs principes et leurs causes, c'est-à-dire à partir de la triade matière/forme/privation, et du jeu des quatre causes (formelle/finale/matérielle/motrice). Avec la 'privation' Aristote érige en principe un *ens rationis* qui est et n'est pas : 'la matière est non étant par accident alors que la privation l'est en soi, et que l'une, la matière, est d'une certaine manière presque une substance, alors que la privation ne l'est pas du tout'; toutefois, en tant qu'elle est un manque déterminé dans une chose : 'la privation elle aussi en un sens est forme', et c'est la privation qui, à elle seule, rend pensable que la génération se fasse d'une certaine manière à partir du non-étant, bien que cela, comme l'avoue Aristote, 'semble impossible' ».

Extrait de « Le complexe d'Orphée », par Édouard Mehl

<http://www.fabula.org/colloques/document83.php>

➤ **FREUD**, sans trop le savoir apporte une **LOGIQUE CASTRATIVE**

La difficulté d'aborder une notion comme la **CASTRATION**.

Il ne faut pas trop en parler, sinon, ça devient louche, mais d'en parler trop, c'est une défense. À la limite, il faudrait « fermer sa gueule ». Mais si on ne dit rien, ça ne sert plus à rien.

Là réside toute la contradiction : « Si on en parle, on n'y est pas. Si on n'en parle pas, ça ne veut pas dire qu'on y est ».

Cf. une expression de **HEGEL** (mais Jean Oury n'en est pas si sûr), « **concept chauve-souris** »¹ :

QUAND ON L'ÉCLAIRE, IL N'Y EST PAS ET LA NUIT ON NE LE VOIT PAS.

[1] Fantaisies autour de la logique négative

Une série de questions ouvertes pour approcher le problème posé...

Jean Oury le répétera plusieurs fois : finalement, il procède comme par une sorte de mouvement d'**ÉVITEMENT** de ce qu'il veut approcher : la **CASTRATION**. Et le meilleur discours sur la castration serait de se taire, affirmera-t-il vers la fin de cette séance.



La négativité (1)

Peut-on approcher la question, sur le plan de la logique, par la négativité (pas la négation) ?

De la logique négative, risque de glisser vers une théologie négative :

En rapport avec la logique négative, il y a la dimension

AOPHATIQUE (*apophasis* = *négation*)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9ologie_n%C3%A9gative

🚀 Le singulier

Un ouvrage qui parle de la logique négative mais aussi de Lacan.

Pierre ALFÉRI, Guillaume d'Ockham, le singulier, Minuit, 1989

[Autour de LACAN, cf. p. 175-180]

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

http://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_d'Ockham

🚀 La forclusion

JACQUES LACAN, Séminaire III (1955-56), Les Psychoses, Seuil, 1981

« ... ce qui est refusé dans l'ordre symbolique, resurgit dans le réel.

Il y a une relation étroite entre, d'un côté, la dénégation et la réapparition dans l'ordre purement intellectuel de ce qui n'est pas intégré par le *su jet*, et de l'autre, la *Verwerfung* et l'hallucination, c'est-à-dire la réapparition dans le réel de ce qui est refusé par le sujet. »

[16 novembre 1955, p.22]

¹ Cf. en annexe, à la fin de ces prises de notes.

« ... En tout cas, il est impossible de méconnaître, dans la phénoménologie de la psychose, l'originalité du signifiant comme tel. Ce qu'il y a de tangible dans le phénomène de tout ce qui se déroule dans la psychose, c'est qu'il s'agit de l'abord par le sujet d'un signifiant comme tel, et de l'impossibilité de cet abord. Je ne reviens pas sur la notion de la *Verwerfung* dont je suis parti, et pour laquelle, tout bien réfléchi, je vous propose d'adopter définitivement cette traduction que je crois la meilleure – *forclusion*. »
[4 juillet 1956, p.361]

JACQUES LACAN, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », 1958.

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1958-01-00.doc>
<http://www.ecolefreudienne.fr/question-preliminaire.html>
<http://www.psy-desir.com/biblio/spip.php?article853>
<http://www.psy-desir.com/biblio/spip.php?article928>
<http://www.ditil.info/arttest/art1876.php>

◆ Questions de mots, questions de traduction [1]

Polémique autour de la traduction de **Verwerfung**, notamment avec **JACQUES SCHOTTE**.

Revoir la séance du 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060517.pdf

✚ La forclusion des noms du père

JACQUES LACAN, *Les Noms du père* (20 novembre 1963)

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/nondup/nomsdup.htm>

✚ La fonction forclusive

JEAN OURY propose la formule de « fonction forclusive »

JEAN OURY et **DANIELLE ROULOT**, « Forclusion institutionnelle »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/forclusion%20institutionnelle.htm

DANIELLE ROULOT, *Paysages de l'impossible*, Éditions du Champ social, 1989.

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/paysage_impossible.html

Sommaire :

Spécificité et a-spécificité de la psychiatrie

Présentation de la psychothérapie institutionnelle aux administratifs (exercice de style)

Travail du rêve, travail du deuil

Grefte de transfert, bouture de fantasme

Les marches du délire

Schizophrénie

Névroses et psychoses

Secondarité pure et univers schizophrénique

Fonction forclusive et forclusion

Approche psychanalytique des psychoses en milieu institutionnel

Il était une fois un conte

La valeur humaine de la folie.

Certains textes sont disponibles sur le site de La Borde

<http://www.cliniquedelaborde.com>

✚ La limite

Une *fantaisie* venue peut-être en dormant (c'est là où l'on pense peut-être le plus !) :

Pour qu'il puisse y avoir de la forclusion, il faut d'abord qu'il y ait une **délimitation**.

Pour qu'il y ait délimitation, il faut qu'on puisse distinguer le singulier (cf. Guillaume d'Ockham) de « ce qu'il y a ».

>>>> POUR POUVOIR EXISTER, POSER LE PROBLÈME DES LIMITES.

>>>> MAIS QU'EST-CE QUI FAIT QU'IL Y A DES LIMITES ?

Pour se délimiter, il faut une dimension **APOPHATIQUE** : quelque chose qui se marque non pas par le rejet, mais si « je » suis (\$) il faut des limites et ça prouve qu'il y a une fonction, la **FONCTION FORCLUSIVE, QUI FAIT LIMITE**.

Il y a forclusion du nom du père quand il y a un défaut de la fonction forclusive.

Pour pouvoir commencer à exister, ça nécessite une « prise de position », ou plutôt une « déprise de déposition » : un **MOUVEMENT DE NÉGATIVITÉ**.

>>>> C'est un des aspects de la LOGIQUE NÉGATIVE.

[Sur la notion de limite, revoir la séance du 20 juin 2007]

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf



« ...caminante, no hay camino,
se hace camino al andar. »
<http://www.los-poetas.com/a/mach1.htm>

L'impossible

Jean OURY pose une limite plus large : autour de l'impossible. S'orienter vers une certaine catégorie de jugement.

Il faut aller voir du côté de la sémiotique.

🚩 Le jugement d'impossibilité

Sur la logique de la possibilité chez Peirce, disponibles à la lecture sur le Net,
GÉRARD DELEDALLE, Charles S. Peirce, phénoménologue et sémioticien,
John Benjamins Pub Co, 1987

<http://books.google.com/books?id=LqW8GQb2IMC&pg=PA86&lpg=PA86&dq=logique+de+la+possibilit%C3%A9+peirce&source=web&ots=qPdJn7xcr&sig=GZqFzWW8zMbM96Dqaxgackbt8r1A>

MICHEL BALAT, Des fondements sémiotiques de la psychanalyse. Peirce après Freud et Lacan, L'Harmattan, 2000

<http://books.google.com/books?pg=PA54&lpg=PA54&dq=logique+de+la+possibilit%C3%A9+peirce&source=web&sig=6CSJahT14sFk2WRTc4vFQhS3f4&id=0H48DMkS4i4C&hl=fr&ots=1eVWoa4DLN&output=html>

AGNÈS SOFIYANA, « Variations sur la logique de l'inconscient »

<http://www.psychanalyse-paris.com/Variations-sur-la-logique-de-l.html>

CLAUDINE TIERCELIN, « L'influence scotiste dans le projet peircien d'une métaphysique scientifique »

<http://jeannicod.ccsd.cnrs.fr/docs/00/05/33/51/HTML>

Sur le possible et l'impossible

<http://www.philo-and-co.com/possible.pdf>

SYLVAIN FRÉROT, « Quid du sujet ? »

<http://edition-eres.com/resultat.php?id=1926&Critere=ain>

« Ceux qui croient penser... », mais qu'en est-il du penser ?

🚩 La pensée/Le penser/l'inconscient

- **Denken** = penser, **das Denken** = la pensée
- **der Gedanke**, plur. **Gedanken** = la pensée : la notion, le concept

ANTONIO MACHADO...

« Le chemin se fait en marchant » (Antonio Machado)

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

... **MARTIN HEIDEGGER**

« Le caractère de cheminement du penser » / « Das Wegcharakter des denken »

>>>> **COMME SI LE PENSER ÉTAIT UN CARACTÈRE DE CHEMINEMENT.**

JEAN OURY, « L'objet chez Lacan »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/oury.objetlacan.htm
<http://www.balat.fr/spip.php?article668>

JEAN-FRANÇOIS COURTINE, Heidegger et la phénoménologie,
Vrin, 1990, p. 84.

respondre à l'appel de ce qui est à **penser** » (ZSD., 90). La phénoménologie est possibilité du **penser** pour autant précisément qu'elle est ce qui éclaire d'un nouveau jour le « caractère de chemin » du **penser**, et par là reconduit le **penser** à ce qui est son affaire, sa « cause » : *das Zudenkende* : ce qui donne à **penser**, ce qui appelle à **penser**. Le chemin ne saurait être pré-tracé, pré-esquissé, et pas davantage anticipé. Pas question ici de brûler les étapes. Le chemin ne « s'annonce au **penser** que chemin-faisant (*unterwegs*) ». Le chemin — notait **Heidegger** dans la précieuse *Vorbemerkung* qui ouvre le recueil *Wegmarken* — « se montre et se retire »... « Selon toute apparence, c'est un chemin qui s'engage dans la *détermination de l'affaire du penser* ». Le chemin est le chemin de la détermination de l'affaire. Le chemin, l'être-en-chemin, le mettre-en-chemin, voilà l'affaire de la phénoménologie. En ce sens, il est permis de dire, l'affaire, la cause de la phénoménologie, c'est la méthode. Non pas certes, si l'on entend « méthode » dans sa détermination métaphysique de « procédure ». On sait que **Heidegger**,

[L'ouvrage est disponible à la lecture sur le Net]

<http://books.google.com/books?id=hWPY4RnHHdMC&pg=PA184&lpg=PA184&dq=courtine+heidegger+cheminement+penser&source=web&ots=5E-0jQxNLG&sig=Pf-1wsKH4nWRYiW9EZNDbi1xJEQ>
<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711610284>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Fran%C3%A7ois_Courtine

[Une note peut-être utile pour penser ce caractère de cheminement]

http://www.drifline.org/cgi-bin/archive/archive_msg.cgi?file=spoon-archives/heidegger.archive/heidegger_1998/heidegger.9806&msgnum=12&start=401&end=451

>>>> LE PENSER EST INCONSCIENT

SIGMUND FREUD, *Entwurf*, 1895

SIGMUND FREUD, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

« Nous commençons maintenant à comprendre une hypothèse qui nous a conduit jusqu'à présent. Nous avons traité les processus psychiques comme quelque chose qui pourrait se passer de cette connaissance par la conscience, quelque chose qui existe indépendamment de celle-ci. Nous nous attendons à ne pas trouver confirmées par la conscience quelques-unes de nos hypothèses. Si nous ne nous laissons pas dérouter par cela, c'est parce que nous supposons que la conscience ne fournit une connaissance ni complète ni fiable des processus neuroniques. Ceux-ci, envisagés dans toute leur étendue, doivent être considérés avant tout comme inconscients et ils doivent être inférés comme d'autres choses de la nature.

Le contenu de la conscience est alors à ranger parmi nos processus quantitatifs Ψ . La conscience nous fournit ce que nous appelons des qualités, des sensations qui sont autres en présentant une grande multiplicité de différences et dont l'altérité est distinguée suivant les relations au monde extérieur. Dans cet autre il y a des séries, des analogies, etc., mais point de quantités à proprement parler. On peut se demander comment se forment les qualités et où elles se constituent. Ce sont là des questions nécessitant un examen des plus attentifs, mais qui ne peuvent être traitées ici qu'approximativement. »

<http://pages.globetrotter.net/desgras/freud/oeuvres/esquisse.html>
http://www.cairn.be/load_pdf.php?ID_REVUE=ESS&ID_NUMPUBLIE=ESS_012&ID_ARTICLE=ESS_012_0175
<http://www.psychanalyse.lu/articles/SimonelliEsquisse01.htm>

... repris par...

JACQUES LACAN, Séminaire VII, *L'Éthique* (1959-1960)

http://ecx.images-amazon.com/images/I/51T3EERZSKL_SS500.jpg
<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireVII.php>

« Voyez également le chapitre VII, mais cela est déjà articulé dans *l'Entwurf* – à une identité de pensée. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que le fonctionnement intérieur de l'appareil psychique – nous reviendrons la prochaine fois sur la façon dont nous pouvons le schématiser – s'exerce dans le sens d'un tâtonnement, d'une mise à l'épreuve rectificative, grâce à quoi le sujet, conduit par les décharges qui se produisent d'après les *Bahnungen* déjà frayés, fera la série d'essais, de détours qui peu à peu l'amèneront à l'anastomose, au franchissement de la mise à l'épreuve du système environnant des divers objets présents à ce moment-là dans l'expérience. Ce qui forme la trame de fond de l'expérience, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la mise en érection d'un certain système de *Wunsch*, ou d'*Erwartung* de plaisir, défini comme le plaisir attendu, et qui tend de ce fait à se réaliser dans son propre champ d'une façon autonome, sans rien attendre en principe du dehors. Il va directement à la réalisation la plus contraire à ce qui tend à se déclencher.

Dans ce premier abord, la pensée devrait donc nous paraître au niveau du principe de réalité, dans la même colonne que celui-ci. Il n'en est pourtant rien, car ce procès, tel qu'il nous est décrit par Freud, est, par lui-même et par sa nature, inconscient. Entendons que – à la différence de ce qui parvient au sujet dans l'ordre perceptif, venant du monde extérieur – rien de ce qui se produit au niveau de ces essais par lesquels se réalisent dans le psychisme par voie d'approximation les frayages n'est comme tel perceptible. Toute pensée, de sa nature, s'exerce par des voies inconscientes. Sans doute n'est-ce pas le principe du plaisir qui la gouverne, mais elle se produit dans un champ qui, à titre de champ inconscient, est plutôt à situer comme soumis à lui. »

[*L'Éthique*, 25 novembre 1959, p. 41]

« À quoi tu penses ? », une question qui n'a pas de sens, selon Jean Oury, puisque *Das Denken* est inconscient.

>>>> LES CONCEPTS CHEZ FREUD, DES TERMES NÉGATIFS²

² [Jean Oury ne cite pas cet ouvrage (que je n'ai pas lu) : **ANDRÉ GREEN**, *Le Travail du négatif*, Minuit, 1993.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2101

◆ Questions de mots, questions de traduction [2]

Par exemple **Un-bewusste**, c'est plutôt In-su que In-conscient ?

Reprise de la séance du 20 juin 2007 :

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

L'influence de **JACQUES SCHOTTE** dans un groupe de travail de la société française de Psychanalyse (1957)

JACQUES SCHOTTE, « Introduction à la lecture de Freud écrivain », in revue *La Psychanalyse*, n°5

Sommaires des huit numéros de la revue *La Psychanalyse*

<http://www.elistas.net/lista/epsfros/archivo/indice/100/msg/175/>

Histoire de la revue

<http://www.oedipe.org/index.php/interview/sedat>

Autour du travail de **GEORGES-ARTHUR GOLDSCHMIDT**

Voir la séance du 17 mai 2006 (séminaire « De l'expérience »)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060517.pdf


Les jeux de mots chez Lacan :

JACQUES LACAN, Séminaire XXIV, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*


http://gaoqoa.free.fr/Seminaires_HTML/24-INSU/INSU10051977.htm

[sur la **négation**] [séance du 10 mai 1977]

Est-ce qu'on peut dire que la négation soit un signe ? J'ai autrefois essayé de poser ce qu'il en est de l'Instance de la Lettre, est-ce que c'est tout dire que de dire que le signe de la

négation qui s'écrit comme ça  n'a pas à être écrit. Qu'est-ce que nier ? Qu'est-ce qu'on peut nier ?

Ceci nous met dans le bain de la Verneinung dont FREUD a promu, a promu l'essentiel. Ce qu'il énonce, c'est que la négation suppose une Behabung (*Bejahung*). C'est à partir de quelque chose qui s'énonce comme positif qu'on écrit la négation. En d'autres termes le signe est à rechercher - et c'est bien ce que, dans cette Instance de la Lettre, j'ai posé - est à rechercher :

 comme congruence du signe au réel. Qu'est ce qu'on ne pourrait écrire ? Car ce signe, on l'écrit réellement.

[sur les **traductions**] [séance du 16 novembre 1977]

« Voilà, il y a une affiche comme ça , grotesque. Est-ce que vous avez su la lire ?. Qu'est-ce que ça donne pour vous ?. "L'insu que sait" quand même ça fait , bla-bla, ça équivoque ; "L'insu que sait", et après j'ai traduit l'"Unbewus", j'ai dit qu'il y avait, au sens de l'usage en français du partitif, qu'il y avait de « l'une-bévue ». C'est une façon aussi bonne de traduire l'Unbewus(s)t que n'importe quelle autre, que l'inconscient, en particulier qui, qui en Français - et qui, en

allemand aussi d'ailleurs - équivoque avec inconscience. L'inconscient , ça n'a rien à faire avec l'inconscience. Alors pourquoi ne pas traduire tout tranquillement par l'"une-bévue", d'autant plus que ça a tout de suite l'avantage de mettre en évidence certaines choses; pourquoi est-ce qu'on s'oblige dans l'analyse des rêves, qui constitue une bévue comme n'importe quoi d'autre, comme un acte manqué, à ceci près qu'il y a quelque chose où on se reconnaît, on se reconnaît dans le trait d'esprit, parce que le trait d'esprit tient à ce que j'ai appelé lalangue, on se reconnaît dans le trait d'esprit, on y glisse et là-dessus Freud a fait quelques considérations qui ne sont pas négligeables. Je veux dire que l'intérêt du trait d'esprit pour l'inconscient est quand même lié à cette chose spécifique qui comporte l'acquisition de la langue. »

◆ Questions de mots, questions de traduction [3]

Ich, Trieb, Unbewusste, mots avec le préfixe **Ver-**

La difficulté de traduire. La différence entre la langue allemande et la langue française (qui a tendance à chosifier, à fétichiser les mots).

Sur ces questions, **JACQUES LACAN** s'en tire en disant que ces termes sont des concepts (inconscient, pulsion, répétition, transfert)

Pour Jean Oury, la traduction de *Trieb* par pulsion n'est pas si mal (le sens de *pousser*). La pulsion *ek-site*, ça n'est pas une chose.

« ek-sister » : pour éviter de chosifier.

Jean OURY fait allusion à la proposition de **JACQUES LACAN** de traduire *Trieb* par *dérive* :

JACQUES LACAN, Séminaire XX (1972-1973), *Encore*

« Enfin, pour l'instant, on a les *Trois essais sur la sexualité*, auxquels je vous prie de vous reporter, parce que j'aurai à en faire de nouveau usage sur ce que j'appelle la *dérive* pour traduire *Trieb*, la *dérive* de la jouissance. »

[8 mai 1973, p. 142-143, dans la collection *Essais* des éditions du Seuil]

La difficulté engendrée par ces problèmes de traduction³. Parler de la forclusion, c'est compliqué.

³ À signaler, le site « Comprendre et traduire Freud » qui ne se contente pas de dresser un lexique commenté mais se propose de nous initier, en premier lieu, à la phrase allemande et à ses mots composés. À tester par les germanistes...

<http://traduirefreud.com/index.html>

<http://www.psychanalyse.lu/articles/LucianiTraduireFreud.htm>

◆ Questions de mots, questions de traduction [4]

Miteinander-Sein, Aufbau

GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose*, Flammarion, « Champs », p. 270.

« Il faut remarquer, dès le départ, que notre méthode saisit la psychose au niveau même de "l'être-ensemble" (*Miteinander-Sein*) du médecin et du patient. »

Pour **JEAN OURY**, La traduction de « Miteinandersein » par « être ensemble », fait disparaître la notion de « partage ».

Pour qu'il y ait de l'**avec**, il faut assumer le **partage** : sans différence pas d'avec.

KARL MARX, *L'Idéologie allemande (1845)*

http://abu.cnam.fr/cgi-bin/donner_html?ideolo1
http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/marx_karl.html

De même, la traduction de **Aufbau** par « superstructure » à porté, selon une pensée en miroir, à « infrastructure » dont Marx n'a pas parlé.

- Auf = 'sur'
- Bauen = 'bâtir' 'cultiver'

« Ils transforment la dialectique en production de pétrole »



La négativité (2)

Jean Oury va reprendre la question de la logique négative autour du travail de **KARL MARX** sur l'aliénation, à partir de la logique négative de **GEORG WILHELM FRIEDRICH HEGEL**.

Pour un développement de cette thématique,
voir la séance du mois de septembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

>>>> **IMPORTANCE DE LA DIMENSION DE LOGIQUE NÉGATIVE DANS LES COMMENTAIRES SUR LES MOTS FONDAMENTAUX DE FREUD ET SUR LES QUESTIONS DE TRADUCTION.**

>>>> **DANGER DE POSITIVER DES STRUCTURES**

Sur la base de ces questionnements autour de la logique négative, Jean OURY ouvre à une autre question :

COMMENT PEUT-ON DÉFINIR QUELQUE CHOSE DE L'ORDRE DE L'INSCRIPTION ?



L'inscription (Niederschrift)

- Nieder = 'tomber'
- Schrift = 'écrit'

SIGMUND FREUD, *Esquisse d'une psychologie scientifique*

(Entwurf einer Psychologie, 1895),
in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996
http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

Il a quelque chose de l'ordre de l'inscription, et en même temps du rejet... une quantité d'énergie, le système *phi*. Pour arriver au système *psi*, des voies, des irradiations, pour arriver à ce qu'il y ait ces *Niederschrift*.

C'est-à-dire, ça va faire **TRACE** ? Est-ce ça qui après beaucoup d'élaboration va faire le système *psi* ?

Quid du système *psi* ? comment est-ce protégé ?

Tout ça, parce qu'il y a eu **DÉLIMITATION**. Mais comment ça tient ?

↗ Le pare-excitations (Reizschutz)

Pour Pierre Delion, le médecin fait fonction de pare-excitations.

PIERRE DELION, « Du souci du corps au soin psychique. Un détour par le packing »

<http://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2002-4-page-102.htm>
PIERRE DELION, *Séminaire sur l'autisme et la psychose infantile*, Erès, 2004.

http://www.unitheque.com/medecine/S%C3%A9minaire_sur_l'autisme_et_la_psychose_infantile-4667.html?&rubrique=ABAIK

>>>> **CE SERAIT PEUT-ÊTRE LÀ LA FONCTION DE LA PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE : POUR QUE ÇA PUISSE TENIR**

Quand ça fuit trop, on est là.

Les gens qui fuient tout le temps, et qui ont besoin de « se ravitailler ».

Un pont, une passerelle sur la brèche.

SIGMUND FREUD, « Note sur le bloc-notes magique » (1924-1925)

<http://www.megapsy.com/textes/freud/biblio094.htm>

SIGMUND FREUD, Résultats, idées, problèmes, II, Puf

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=003306&feature_id=map

Chez les psychotiques l'ardoise magique est trouée.
Dans les échanges, ça tient, mais pas pour longtemps.

🚩 Les limites

Qu'est-ce qu'on peut appeler les « limites » ?

Voir la séance du 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

Est-ce le terme adéquat ? Les limites, c'est inatteignable, mais aussi ça se rapproche d'une façon infinitésimale...

Histoire du calcul infinitésimal

http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_du_calcul_infinit%C3%A9simal

GOTTFRIED WILHELM VON LEIBNIZ

<http://ljk.imaq.fr/membres/Bernard.Ycart/mel/dc/node15.html>

DELEUZE/LEIBNIZ

<http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=144&groupe=Leibniz&langue=1>

Les limites se déplacent, non pas parce qu'on le veut, mais parce que ça dépend de ce qui se passe au point de vue de la structure générale : club, ateliers, conversations, initiatives, font que les limites sont très loin. Les bornes (les murs) sont inutiles, on peut ouvrir : ça tient. Les gens font des fugues à l'envers : ceux qui viennent d'ailleurs.

JEAN OURY, « Atelier sur la vie quotidienne »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archie/TIP_2_pp_19_27.pdf

« J'avais écrit en 53 à Freinet, que je connaissais par l'intermédiaire de mon frère Fernand, qu'une classe trop traditionnelle ressemble à un quartier d'agités. Je lui disais qu'il appliquait les mêmes méthodes que pour les quartiers d'agités, c'est-à-dire de supprimer l'estrade et d'instaurer des petits groupes de responsabilisation, l'imprimerie à l'école et les conseils de classe non pas pour morceler mais pour complémentariser, bref pour créer une structure. La structure est faite pour responsabiliser des gens comme dans la classe de Freinet où les enfants faisaient l'imprimerie avec des composteurs et le rouleau d'encre. Il y a des gosses qui apprennent des lettres comme ça,

aidés par les autres. À un moment donné, c'est presque une sorte de quasi-fantasme concret qu'ils sont en train de fabriquer à plusieurs. Cela établit structurellement des limites là où il n'y avait rien, en opposition avec les écoles libertaires qui ont mal finies parce qu'il n'y avait pas de structure. On voit bien que pour avoir de la liberté, il faut que ce soit structuré. Un schizophrène souffre d'une existence fermée. Notre travail est de l'ouvrir, mais ça ne s'ouvre pas comme une boîte de conserve. Comment passer du fermé à l'ouvert ? En introduisant une structure. C'est la raison pour laquelle j'ai pris l'exemple du schizophrène, du chat et de la poterie. Il vient là, mais pas dans un lieu fermé. Il ne vient même pas faire de la poterie, il vient voir un chat et puis tant mieux. Si on lui disait de faire de la poterie, il se fermerait à nouveau. Tandis que là c'est de l'ouvert qui tient ou ne tient pas. Mais il sait que c'est à telle heure et à tel endroit, donc c'est très structuré. C'est ça qui est travaillé d'une façon permanente et pourquoi je dis que l'ouvert c'est quand on introduit des limites. »

>>>> OÙ SE TROUVE LE PARE-EXCITATION ? NULLE PART ! NOUS SOMMES DANS LE DOMAINE DE LA TOPOLOGIE. ON A TROP TENDANCE À CHOSIFIER.

[2] La 'logique castrative' ?

« C'était peut-être une entrée, vite évitée, vers une structure qu'on ne peut même pas définir. »

CE QUI COMPTE : NE PAS CÉDER SUR SON DÉSIR. ALLER JUSQU'AU BOUT...

Jacques LACAN, Séminaire VII (1959-1960), L'Éthique, Seuil, 1986, p.361-363

« L'éthique de l'analyse n'est pas une spéculation portant sur l'ordonnance, l'arrangement, de ce que j'appelle le **service des biens**. Elle implique à proprement parler la dimension qui s'exprime dans ce que j'appelle l'expérience tragique de la vie. [...]

La vie passe, triomphe tout de même, quoi qu'il arrive. Quand le héros comique trébuche, tombe dans la mélasse, eh bien, quand même, petit bonhomme vit encore.

Le pathétique de cette dimension est, vous le voyez, exactement l'opposé, le pendant du tragique. Ils ne sont pas incompatibles, puisque le tragi-comique existe. C'est là que gît l'expérience de l'action humaine, et c'est parce que nous savons mieux que ceux qui nous ont précédés, reconnaître la nature du désir qui est au cœur de cette expérience, qu'une révision éthique est possible, qu'un jugement éthique est possible, qui représente cette question avec sa valeur de Jugement dernier – **Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ?** »

« Concernant ce dont il s'agit, à savoir ce qui se rapporta au désir, à son arroi et à son désarroi, la position du pouvoir, quel qu'il soit, en toute circonstance, dans toute incidence, historique ou pas, a toujours été la même.

Quelle est la proclamation d'Alexandre arrivant à Persépolis comme celle d'Hitler arrivant à Paris ? Le préambule importe peu – *Je suis venu vous libérer de ceci ou cela*. L'essentiel est ceci – *Continuez à travailler. Que le travail ne s'arrête pas*. Ce qui veut dire – *Qu'il soit bien entendu que ce n'est en aucun cas une occasion de manifester le moindre désir* ».

COLLECTIF, *Éthique du désir*.

Une lecture du Séminaire de Lacan : "L'Éthique de la Psychanalyse", de boeck université, 1999

« L'ouvrage présente une nouvelle démarche éthique rendue possible par les travaux de Freud et de Lacan.

Cette éthique est définie à partir des conditions nécessaires et suffisantes de l'émergence du sujet de l'Inconscient, ce qui contraste avec les éthiques classiques au service des biens ou d'un impératif moral.

Cette exigence sous-tend un ordre de l'éthique, conséquence de l'accès de l'homme à la condition de parlant, du fait de la **négativité de la jouissance**. L'homme devient un être humain en se retranchant de la jouissance inconditionnelle et absolue et en se plaçant dans le champ de la **castration**. Il devient un sujet du désir averti de sa dette symbolique à l'égard de l'humanité. »

... **ALLER JUSQU'AU BOUT...**

SAMUEL BECKETT, et l'antépurgatoire de **DANTE**

http://ironie.free.fr/iro_61.html

L'antépurgatoire à la manière de **JEAN OURY** : « Pas de file d'attente, plus proche de l'enfer et c'est chauffé ! ».



L'angoisse

... **LE CHEMIN QUI MÈNE VERS LE DÉSIR : C'EST TOUT LE « PROCESSUS » ANALYTIQUE...**

Ne pas céder sur son désir, c'est traverser l'angoisse.

Les pancartes quand on est égaré : « Angoisse » (*c'est par là*)... traverser l'angoisse ... tu n'y aboutiras jamais... mais il est par là, en tout cas...

... **« L'ANGOISSE N'EST PAS SANS OBJET »**

JACQUES LACAN, Séminaire X (1962-63), *L'Angoisse*, Seuil, 2004

http://www.humanite.fr/popup_imprimer.html?id_article=400697

http://monpsychanalyste.blogspot.com/2006_07_18_archive.html

<http://www.psychanalyse-en-mouvement.net/articles.php?lng=fr&pg=408>

Extraits du séminaire à partir de la version établie par **MICHEL ROUSSAN**

<http://www.oedipe.org/fr/documents/roussan>

« Je voudrais arriver à vous dire aujourd'hui un certain nombre de choses sur ce que je vous ai appris à désigner par l'objet (a), cet objet (a) vers lequel nous oriente l'aphorisme que j'ai promu la dernière fois concernant l'angoisse : qu'elle n'est pas sans objet. C'est pour cela que l'objet (a) vient, cette année, au centre de notre propos. Et si, effectivement, il s'inscrit dans le cadre de ce dont j'ai pris le titre comme étant l'angoisse, c'est justement en raison de ceci que c'est essentiellement par ce biais qu'il est possible d'en parler, ce qui veut dire encore que l'angoisse est sa seule traduction subjective.

(a) qui vient ici a pourtant été introduit dès longtemps et, dans cette voie qui vous l'amène, s'est donc annoncé ailleurs : il s'est annoncé dans la formule du fantasme $\$ \diamond a$, [S barré, désir de (a)]. Ceci est la formule du fantasme en tant que support du désir. » (Mercredi 16 janvier 1963, p.79)

« L'angoisse, nous enseigne-t-on depuis toujours, est une crainte sans objet. Chanson ! [...]

... L'angoisse soutient ce rapport de n'être pas sans objet à condition qu'il soit réservé que ce n'est pas là dire ni pouvoir dire, comme pour un autre, de quel objet il s'agit.

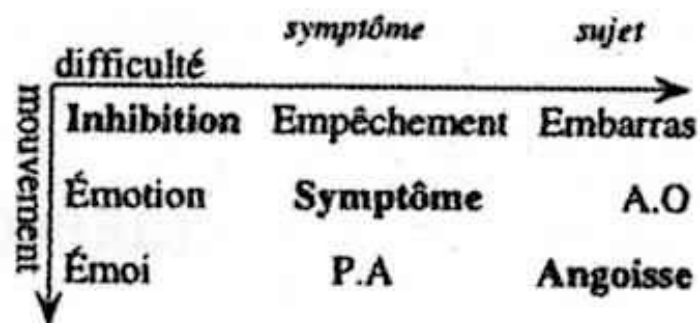
Autrement dit, l'angoisse nous introduit, avec l'accent de communicabilité maximum, à la fonction du manque, en tant qu'elle est, pour notre champ, radicale. Ce rapport au manque est si foncier à la constitution de toute logique, et d'une façon telle qu'on peut dire que l'histoire de la logique est celle de ses réussites à le masquer. Ce par quoi elle apparaît comme parente à une sorte de vaste acte manqué, si nous donnions à ce terme son sens positif. » (Mercredi 30 janvier 1963, p. 101)

Le paradoxe serait : Je vais vous expliquer ce qu'est la logique castrative !

« C'est une résistance à la castration que d'expliquer les choses... Il faut rester comme ça... »

JACQUES LACAN, Séminaire X , L'Angoisse (1962-63), Seuil, 2004

<http://ecx.images-amazon.com/images/I/51DM8W2RQBL. S5500 .jpg>



Extrait de la version du séminaire L'Angoisse, à partir de la version établie par MICHEL ROUSSAN

SIGMUND FREUD, *Inhibition, Symptôme, angoisse* (1925), Puf

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=022924&feature_id=description

JEAN OURY, « Le site de l'émergence »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n7/le%20site%20de%20l'emergence.htm

À partir de la matrice à 9 cases de LACAN, Jean OURY part de l'embarras (à bien distinguer de l'empêchement), pour faire un petit exercice sans grand risque, dit-il :

Choisir la case de l'embarras.

Si on évite l'embarras, on tombe dans le passage à l'acte (« Je prends mes affaires et je fous le camp ou je me tais »)

Jean OURY met Le « paradoxe absolu » de KIERKEGAARD dans la case de l'embarras : C'est à partir de là qu'il y a possibilité de création ex nihilo de concepts.

« S'il y a des concepts qui peuvent sortir de toute cette affaire, il faut être dans l'embarras, il faut être dans le paradoxe absolu... »

SÖREN KIERKEGAARD,

Miettes Philosophiques, Tel, Gallimard

http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070719618/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books

Post-scriptum aux miettes philosophiques, Ellipses

http://www.editions-ellipses.fr/fiche_detaille.asp?identite=4844

CHRISTIAN GODIN, *La Totalité, 3, La philosophie*, Champ Vallon, 1998

Disponible en lecture sur le Net

<http://books.google.com/books?id=xsqdaVEiZbAC&pg=PA770&lpg=PA770&dq=kierkegaard+%22post+scriptum%22+pa>

[radoxe+absolu&source=web&ots=QmNrY3hLX1&sig=9YYG3UdqqTE-PA1kNBf-b3S3e9U](http://books.google.com/books?id=xsqdaVEiZbAC&pg=PA770&lpg=PA770&dq=kierkegaard+%22post+scriptum%22+paradoxe+absolu&source=web&ots=QmNrY3hLX1&sig=9YYG3UdqqTE-PA1kNBf-b3S3e9U)

LES PHILOSOPHIES DE LA TOTALITÉ IMPOSSIBLE

raison ne sont que des compromissions. Dans la nuit du concept, les vaches sont peut-être noires mais les cambrioleurs sont gris. Chez Hegel, chaque *moment* absorbe celui qui le précède et le dépasse. Chez Kierkegaard, un stade de l'existence n'est pas dépassé, mais franchi, et il conserve sa valeur face au stade suivant. C'est cette conservation que Kierkegaard a exprimée par le terme de *reprise*. Le fini et l'infini, le temporel et l'éternel ne sont pas fondus dans l'existence, ils y coexistent de manière *paradoxe*. Le *paradoxe* est, comme le scandale, mode de l'intotalisation. À l'*et... et* hégélien, Kierkegaard substitue l'*ou bien... ou bien*. L'existence n'additionne pas, elle choisit. Tous les ouvrages de Kierkegaard auraient pu s'intituler *Enten-Eller* (« ou bien... ou bien » en danois). À l'union qui enchaîne, Kierkegaard préfère l'incommunicable qui délivre : l'*absolu* n'est pas (comme chez Hegel) ce qui réunit, mais ce qui sépare.

CHARLES-ÉRIC DE SAINT-GERMAIN, *L'Avènement de la vérité, Hegel-Kierkegaard-Heidegger, L'Harmattan*, 2003

Disponible en lecture sur le Net

<http://books.google.com/books?id=qEdbgf>

[NbuQC&pg=PA175&lpg=PA175&dq=kierkegaard+miettes+le+paradoxe+absolu&source=web&ots=uZzbqC_M4e&sig=bXK](http://books.google.com/books?id=qEdbgfNbuQC&pg=PA175&lpg=PA175&dq=kierkegaard+miettes+le+paradoxe+absolu&source=web&ots=uZzbqC_M4e&sig=bXK)

[vGOcKXoNEYKGMkVwFFYumRas](http://books.google.com/books?id=qEdbgfNbuQC&pg=PA175&lpg=PA175&dq=kierkegaard+miettes+le+paradoxe+absolu&source=web&ots=uZzbqC_M4e&sig=bXKvGOcKXoNEYKGMkVwFFYumRas)

qui était celui de la nation juive au temps de Jésus. Car la vie de Jésus n'est nullement une vie *historiquement déterminée*, elle est une possibilité d'existence qui se donne, à chaque époque, non comme un modèle à *admirer*, tel le héros païen, mais comme un modèle intemporel à *imiter*, bien qu'une telle vie, ainsi livrée dans sa nudité sans défense, doive nécessairement rentrer en conflit avec toute conception humaine *culturellement déterminée*, comme Jésus l'avait d'ailleurs annoncé par avance à tout ceux qui, contemporains immédiats ou non, deviendraient ses disciples. L'homme Dieu est donc, du fait du **paradoxe absolu**, la pierre d'achoppement qui refait de chaque croyant un contemporain, car le "chemin", la "vérité" — le Christ — ne « peut admettre aucun raccourci dispensant de l'acquiescer ». L'apparition du dieu dans le temps est donc un **paradoxe**, et elle reste paradoxale pour toutes les générations ultérieures, qui ont à surmonter le même scandale, la vie du Christ, en sa fonction paradigmatique, nous "provoquant" par delà les époques ou les contextes. « Tant que ce fait là (l'incarnation), par une épaisse insensibilité, ne sera pas tombé dans la routine humaine, chaque génération fera montre à son tour du même fonds de scandale que la première. Car aucune immédiateté ne vous approche davantage de ce fait (...). Si ce fait est entré dans le monde comme le **paradoxe absolu**, tous les faits postérieurs n'y changeront rien, restant en effet de toute éternité les conséquences d'un **paradoxe**, donc en dernier ressort tout aussi improbables que lui. »¹⁹³ En conséquence de quoi le contemporain immédiat ne jouit d'aucun avantage sur le "disciple de seconde main", et la difficulté de croire demeure, dans les deux cas, identique.

Mieux même, il n'y a pas, à proprement parler, de disciple de *seconde main*, car le rapport à un **paradoxe absolu**, comme l'est le **paradoxe** redoublé du christianisme, ne dépend pas de l'histoire. La contemporanéité, pour Kierkegaard, est une question de *foi*, non une question de plus ou moindre grande proximité chronologique, et il n'était pas plus facile au contemporain immédiat du Christ de croire en lui qu'il ne l'est difficile à nous aujourd'hui, en dépit de l'abondance d'informations historiques dont nous disposons. Le Christ étant l'ab-

Être dans l'embarras, dans le paradoxe absolu... ça n'est pas une suite.

JACQUES LACAN, Séminaire VIII, Le Transfert (1960-61), Seuil, 1991

Version téléchargeable sur le Net

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/transfert.doc>

http://www.amazon.fr/gp/product/images/2020495244/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books

« LE TRANSFERT EST UNE CRÉATION *EX NIHILO* ».

« L'AMOUR C'EST DONNER CE QU'ON N'A PAS... »

« ... À QUELQU'UN QUI N'EN VEUT PAS ... »,

ajoute quelqu'un dans la salle

[Écouter ce moment du séminaire - 1'26]

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/10/10_071121_amour.mov

L'expression certainement empruntée à **DUNS SCOTT**

http://fr.wikipedia.org/wiki/John_Duns_Scot

JACQUES LACAN, Séminaire XX (1972-73), Encore, Points, Seuil,

« Quand l'idée de l'être — jusque-là seulement approchée, frôlée — vient à culminer dans ce violent arrachement à la fonction du temps par l'énoncé de l'éternel, il en résulte d'étranges conséquences. Il y a, dit Richard de Saint-Victor, l'être qui, éternel, l'est de lui-même, l'être qui, éternel, ne l'est pas de lui-même, l'être qui, non éternel, n'a pas cet être fragile, voire inexistant, ne l'a pas de lui-même. Mais l'être non éternel qui est de lui-même, il n'y en a pas. Des quatre subdivisions qui se produisent de l'alternance de l'affirmation et de la négation de l'éternel et du de *lui-même*, c'est là la seule qui paraît, au Richard de Saint-Victor en question, devoir être écartée.

C'est là sans doute ce que, plutôt que de le qualifier d'arbitraire, Saussure eût pu tenter de formuler — le signifiant, mieux eût valu l'avancer de la catégorie du contingent. Le signifiant répudie la catégorie de l'éternel, et pourtant, singulièrement, il est de lui-même.

Ne vous est-il pas clair qu'il participe, pour employer une approche platonicienne, à ce rien d'où l'idée créationniste nous dit que quelque chose de tout à fait original a été fait *ex nihilo* ? »

[16 janvier 1973, p.53-54]

Jean OURY lit quelques notes griffonnées... « Est-ce que c'est en rapport... »

- Il cite Daniel SIBONY à propos des jugements d'impossibilité... ça fait peut-être partie des « jugements d'impossibilités »...
- « toujours sur la castration... est-ce en rapport avec une « rupture des affirmations » ?

« Est-ce qu'on peut dire que cette grande chose qui semble justement peut-être scandaleuse mais qui est profonde sur le plan existentiel... »

... **SUR QUOI REPOSE LE PRINCIPE DE RÉALITÉ ?**



Le fantasme

↳ Reprendre la **LOGIQUE DU FANTASME**. Le principe de réalité, c'est le fantasme.

↳ **GISELA PANKOW** : faire des greffes de transfert pour qu'il y ait du fantasme.

Le fantasme, c'est là qu'il y a des limites. Les limites existentielles, c'est le fantasme qui les créent, pas le symptôme (le symptôme, une « jouissance fourrée » dit Lacan)

↳ Quels rapports entre fantasme et jouissance ?

>>>> **EN PASSER PAR LE TRANSFERT POUR ARRIVER AU FANTASME.**

(Jean Oury parle de façon très elliptique mais je crois comprendre que c'est pour avoir accès au désir ... inconscient inaccessible directement)

Dans des structures d'un processus schizophrénique, il y a du ressassement (le contraire de la répétition qui est toujours de l'ordre du nouveau), tant qu'il n'y a pas des greffes de transfert qui *prennent* (mais on n'est pas au bout du chemin pour autant).

↳ **LA LOGIQUE DE LA CASTRATION, C'EST CE QUI PERMET D'AVOIR ACCÈS... MAIS,**

« Il n'y a pas d'autre de l'autre » ...

JACQUES LACAN, Séminaire XXII (1974-75), R.S.I

Séance du 18 mars 1975

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/22-RSI/RSI18031975.htm

... Au moment de la consultation, il faut être là : le dos au mur pour recevoir l'autre...assumer l'autre... être au plus près... au pied du mur de l'opacité de l'autre pour assumer son lointain (et ne pas le 'traverser') ...

Quelque chose de l'ordre d' « inconnaissable » (au sens « moitié » du terme) : au niveau du S barré. Ça se 'sent'.

« ÊTRE DANS LE MÊME PAYSAGE »

Cf. séance du 17 octobre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf

↳ **EST-CE QUE LE TRANSFERT EST DE L'ORDRE DE L'INSCRIPTION ?**

Le type venu voir Jean Oury, sans parler, Jean Oury non plus, et qui est parti au bout de 5-10 minutes en disant : merci. « À demain, si vous voulez. » Sans plus jamais revenir. Mais cela a marqué Jean Oury, ça s'est inscrit.

Est-ce que le transfert n'est pas quelque chose de l'ordre de l'inscription ?

↳ **DISTINGUER PASSAGE À L'ACTE ET ACTING OUT.**

L'acting out, c'est la même structure que le fantasme (LACAN) mais délimité, qui se montre, pour être interprété (par les gens qui sont là, à condition d'y être !)

...**DU TEMPS, DE LA PRÉSENCE...**

Pour être *avec*, une présence, être *entre* les mots ?

« ENTRE », « ZWISCHEN », « AÏDA »

Revoir la séance du 20 juin 2007

(Analyse institutionnelle 1)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

JEAN OURY, « L'aliénation »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

D. SILVA, J. BOUISSON, M. DE BOUCAUD, « La fragilité de la Chair dans la clinique et la psychopathologie de la schizophrénie. Approches de la relation chez Bin Kimura et Erwin Straus. »

http://www.sciencedirect.com/science?_ob=MIimg&_imagekey=B6X0W-4JVTJW-1-1&_cdi=7225&_user=10&_orig=search&_coverDate=10%2F31%2F2006&_sk=998359991&view=c&wchp=dGLzVlz-zSkWb&md5=6cc15a497e34069987df8ec2d546c8ec&ie=/sdarticle.pdf

Chez Bin Kimura, la dimension métanoétique (en japonais le « Ma ») pour essayer de définir quelque chose qui n'est pas encore et qui est là.

Quelque chose de l'ordre intentionnel qui n'est pas intentionnel.

Pour se faire comprendre, Jean OURY prend l'exemple de quelqu'un qui « déchiffre au piano » : il a une vue très vague des notes qui suivent mais quand il tape à côté, il sait que c'est faux et il corrige.

QUEL RAPPORT AVEC LA LOGIQUE DES SOUS-ENSEMBLES FLOUS ?

(degré d'appartenance, degré de participation dans un groupe)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Logique_floue

C'est à ça qu'on a affaire dans les groupes.

[...]

>>>> POUR APPRIVOISER QUELQUE CHOSE DU SENS (QUI N'EN FINIT PAS, ENTRE LES LIGNES), CELA NÉCESSITE UN LIBERTÉ D'ACCÈS : C'EST PEUT-ÊTRE ÇA LOGIQUE NÉGATIVE DE LA CASTRATION.

**JACQUES LACAN, Séminaire XII (1964-1965),
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**
http://gaoqoa.free.fr/Seminaires_HTML/12-PCX/S12%20CLIC.pdf

Ce que Jean OURY désigne sous l'expression « LE TRIANGLE DES 3 S »

Entretien avec Jean OURY, VST, n° 88, 2005
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_088_22

« Dans son séminaire sur Les problèmes cruciaux en psychanalyse, Lacan parle des "positions subjectives de l'être". Il dessine un triangle qui est une bande de Moebius avec trois pliures, comme ceci : je parle souvent du "triangle des trois S" : le Sujet de l'inconscient, le Savoir (la jouissance de l'Autre) et le Sexe (pas la sexualité !) comme point "d'ab-sens"; le sexe, l'ab-sens, le pont de la différence. Par exemple, l'hystérique : non-résolution de cette différence des sexes. La tension entre le sujet et le savoir, Lacan l'appelle *Zwang*, c'est-à-dire le compulsif, la contrainte de la névrose obsessionnelle. Par exemple, à l'école primaire, ou secondaire, ou à la faculté, les examens se situent entre le sujet et le savoir. Mais le Savoir, il y en a des tonnes chaque jour. Lacan dit bien que le savoir, c'est comme l'accumulation capitaliste, et le situe comme "jouissance de l'Autre". Si on "forclôt" le point Sexe de la triangulation, on obtient la caricature du type qui passe des examens, etc. [...]

Entre le savoir et le point de différence, le sexe, Lacan met *Sinn*, le sens (pas la signification). Si on ne tient pas compte de ça, tout ce que le type dira n'a aucun sens.

Et, d'autre part, entre le sujet et le sexe, il y a *Wahrheit*, la vérité. Donc, supprimer le point S, supprime sens et vérité : c'est un discours compulsif. Maintenant, il ne faut pas croire qu'on va directement d'un point à l'autre : il y a de l'*Entzweiung*, de la "division". »

Pour pouvoir se repérer, où se trouve ce qui est soi-disant la cause : l'objet non spéculable (a). En attendant mieux, Jean Oury le met au milieu du triangle...

Pour définir des concepts (par ex, comme le Phallus), il faut se mettre en ordre avec la logique négative.
Un texte difficile à reprendre pour la question :

Qu'en est-il de la castration ?

JACQUES LACAN, « Bedeutung des phallus », « Signification du phallus », Munich, 1958

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/phallus.htm>

>>>> LA DIFFICULTÉ, MÊME SUR LE PLAN INSTITUTIONNEL, D'INTRODUIRE DES LOGIQUES.

Quelle logique opératoire ? Cela nécessite des opérateurs. Ainsi, pour parler de la dissociation, parler du « transfert dissocié ».

La logique du vague

JEAN OURY passe le micro à **MICHEL BALAT**

Parler pour la première fois...

« C'est énorme, tout ça... Ces temps-ci, je me demandais ce qui se passait pour un enfant qui parle pour la première fois... C'est terrible... On voit bien, le moment où il suit, le bébé, il suit très bien tout ce qu'on lui raconte, il n'y a pas de problèmes là-dessus, mais à un moment donné, il se met à assumer, comme tu dis, quelque chose, et ce quelque chose est une parole...

...la conclusion d'un argument...

Et Je me demandais : qu'est-ce que c'était que cette parole, quel statut on pouvait lui donner. Là vraiment, on est peut-être aux origines de la castration. Tout à coup, l'enfant, dans une sorte de surprise pour lui-même, dit quelque chose... Et, à la réflexion, il me semble que sur le plan du statut sémiotique de ce que dit cet enfant, cela ne peut-être qu'un **argument** : il vient donner la conclusion d'un argument, de tout ce qui était là, avant, qui était en gestation dans les limbes... une conclusion qui sort, cette parole est une conclusion. Donc, l'ensemble constitue un argument mais dont la prémisse est perdue, définitivement perdue. Il me semble que cela a quelque chose à voir avec les objets *a*. Un petit peu, comme si les objets *a*, étaient dans tout

cet univers des prémisses, de la prémisse perdue de cet enfant, qui assume, à un moment donné, la conclusion.

...abductif...

En même temps, je me dis : mais sur le plan sémiotique, de quel argument s'agit-il ? Est-ce que c'est une déduction ? une induction ? Il me semble que le seul statut – mais on peut avoir des arguments pour ça... c'est une rêverie... – il me semble que le statut, ce serait celui d'une abduction.

L'enfant commencerait par une abduction. Il ferait une hypothèse finalement sur le monde, quelque chose qu'il inscrit pour la première fois – on pourrait dire en son nom propre, mais ce serait trop dire – puisque c'est ce qui lui permet d'avoir un nom propre, au bout du compte.

Voilà. Pourquoi finalement cette fantaisie ?

Un obstacle : le dualisme...

Parce qu'il me semble qu'une des difficultés – tu l'as très bien dit au début –, finalement, toute la difficulté devant laquelle on est constamment, c'est celle du dualisme. Quoi qu'on fasse, on est dualiste, c'est consubstantiel, si je peux dire. Je ne sais pas du tout à quoi ça tient, si c'est quelque chose qui est lié à notre formation... Je me disais que peut-être les Japonais ou les Chinois sont moins dualistes, beaucoup plus tirés vers la priméité, je ne sais pas...

... la tendance à « l'objectification »

En tous les cas, nous, ce à quoi nous avons affaire constamment à l'intérieur de nous-même, je trouve... Je pense que je ne parle pas que de moi, là, c'est le dualisme. C'est-à-dire, précisément, cette tendance, à la fétichisation, à « l'objectification »... On passe notre temps à transformer tout ce qu'on touche, comme le roi Midas, nous, c'est pas en or, c'est en objet. Tout est objet.

Alors, est-ce que c'est lié au système capitaliste ?... bon... c'est peut-être ça aussi... Je ne sais pas. En tous les cas, ça pose une question extrêmement difficile : c'est comment passer de cet état latent de dualisme, à quelque chose qui soit dans le processus, mouvement, Peirce dirait, dans la triadicité.

...La tiercéité

Il me semble que cet effort, là aussi, a quelque chose à voir avec la question de la castration. C'est-à-dire que, en somme, ce dont peut-être il s'agit, c'est de faire surgir dans cet océan de dualisme, de la tiercéité, c'est-à-dire quelque chose d'autre, qui vienne à un moment donné, donner du mouvement à l'ensemble.

C'est dommage qu'on ne puisse pas se reposer sur un certain nombre de choses élaborées par Peirce, mais une en particulier, que je trouve extraordinairement intéressante, qui est la notion de sémiologie.

...La sémiologie

La sémiologie, c'est... déjà là, on a un exemple de dualisme : nous on parle du signe, comme si on tenait quelque chose avec le signe. Mais on ne tient rien du tout ! Le signe, précisément, c'est quelque chose qui ne se tient pas ! c'est quelque chose, qui, à peine entrevu, déjà est disparu, et a commencé à apporter ses fruits ! Ça se développe un signe, continuellement, et nous sommes encore entrain d'interpréter des signes... qui sait de quelle époque !...

La notion de sémiologie est une notion que je trouve très intéressante parce que précisément elle fait apparaître... ce que tu touches, vers la fin de ton discours actuel, c'est la chose suivante : une proposition de Peirce qui dit : « l'interprétant se conjugue au futur ».

... dans un temps du futur

C'est-à-dire que nous on dit : oui, mais là on interprète. Penses-tu ! On n'interprète pas du tout ! On est dans quelque chose qui est toujours dans un temps du futur. Ça ne veut pas dire que c'est du futur ! Ça veut dire que c'est dans un temps du futur, c'est-à-dire : au bout du compte, tout le matériau même de ce que nous, nous croyons saisir dans les interprétations que nous faisons, en fait, est entièrement déterminé par les interprétations qui vont suivre : tu faisais remarquer ça : "Finalement, peut-être que c'est déjà en avant que les choses se fomentent et pas simplement là où on croit que nous sommes".

Voilà. Quelques réflexions, comme ça...

... La logique du vague

Et... Je me posais la question : quelle était peut-être la logique la plus appropriée à pouvoir traiter d'une logique castratrice ou castrative, je ne sais pas comment tu dis, possible.

Et il me semblait que quand même là il y a toujours cet outil intéressant de la logique du vague.

... question de méthode

Je trouve vraiment que la logique du vague est une logique... elle est intéressante sur le plan méthodologique.

Partout où nous, nous pensons en dualisme, c'est-à-dire, on peut dire dans une forme de logique du général, où on croit que la généralité, c'est quelque chose qui se laisserait prendre comme ça, – on le croit volontiers... la logique du vague est une logique qui ne traite que du possible, et il me semble que se mettre dans le registre de la logique du vague, c'est-à-dire, ça revient d'une certaine façon, à faire

ce que l'on pourrait appeler des **greffes de possible**. On greffe du possible en se soumettant à une logique du vague, qui est une logique hautement paradoxale puisque c'est une logique dans laquelle une chose et son contraire peuvent être parfaitement juxtaposées. Comme dans l'inconscient. D'ailleurs, dans nos discussions, on a déjà évoqué cette idée que la logique du vague, c'était peut-être la logique de l'inconscient.

...Le champ du possible

Tout ça, c'est un peu obscur, mais il me semble que la logique du vague c'est celle qui nous permet dans des situations où par exemple on pourrait avoir l'impression de saisir quelque chose, de pouvoir nous en déprendre en introduisant précisément le champ du possible, en ouvrant au champ du possible. La possibilisation dont parle Maldiney, il me semble que c'est quand même quelque chose qui est du registre de la logique du vague.

Voilà, ce sont quelques réflexions, ce n'est pas très élaboré... »

<http://www.balat.fr>

Logique du vague et psychanalyse

<http://www.balat.fr/spip.php?article40>

Notes sur le futur antérieur

<http://www.balat.fr/spip.php?article182>

« L'inconscient et son sujet »

Ces notes d'un séminaire de Michel BALAT prises par le Dr Fabien BENGHOZI ne sont pas disponibles actuellement sur le site balat.fr, en pleine transformation.

Mais elles le seront certainement très prochainement.

Il s'agit d'un document extrêmement important, parce qu'il y a tout !, dans un langage clair, avec des retours incessants à la clinique. C'est un repère indispensable pour s'y retrouver quand on se croit un peu perdu.

Jean Oury reprend le micro...

Pour faciliter l'accès à une certaine logique...



Le manque

JACQUES LACAN, Séminaire VIII, Le Transfert (1960-61), Seuil, 1991

Version téléchargeable sur le Net

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/transfert.doc>

http://www.amazon.fr/gp/product/images/2020495244/ref=dp_image_Q?ie=UTF8&n=301061&s=books

La distinction qui entre demande et désir, en accentuant le désir comme étant quelque chose de l'ordre du manque.

« C'est autour du terme de compréhension que va pivoter ce que j'entends vous montrer aujourd'hui, afin de vous permettre de serrer de plus près ce que l'on peut appeler, selon nos termes, le rapport de la demande du sujet avec son désir. Je rappelle en effet que nous avons mis au premier plan, et au principe, ceci dont nous avons montré que le retour était nécessaire, c'est à savoir que ce dont il s'agit dans l'analyse n'est pas autre chose que la mise au jour de la manifestation du désir du sujet. [...]

Nous savons précisément ceci, que la demande n'est pas explicite. Elle est même beaucoup plus qu'implicite, elle est cachée pour le sujet, elle est comme devant être interprétée. Et c'est là qu'est l'ambiguïté.

En effet, nous qui l'interprétons, nous répondons à la demande inconsciente sur le plan d'un discours qui est pour nous un discours concret. C'est bien là qu'est le biais, le piège. Et aussi bien, tendons-nous depuis toujours à glisser vers cette supposition qui nous capture, que le sujet devrait, en quelque sorte, se contenter de ce que nous mettons au jour par notre réponse – qu'il devrait se satisfaire de notre réponse. [...]

La difficulté des rapports de la demande du sujet à la réponse qui lui est faite se situe plus loin, en un point tout à fait originel, où j'ai essayé de vous porter en vous montrant ce qui résulte, chez le sujet qui parle, du fait – l'exprimais-je ainsi – que ses besoins doivent passer par les défilés de la demande.

Dans un au-delà qui est la demande d'amour. Dans un en deçà qui est ce que nous appelons le désir, avec ce qui le caractérise comme condition, et que nous appelons sa condition absolue dans la spécificité de l'objet qu'il concerne, petit a, objet partiel. J'ai essayé de vous le montrer comme inclus dès l'origine, dans ce texte fondamental de la théorie de l'amour qu'est *Le Banquet*, comme *agalma*, en tant que je l'ai identifié aussi à l'objet partiel de la théorie analytique. »

[Le Transfert, 15 mars 1961]

➤ Quel rapport entre le manque et la négativité ?

Quand on dit « manque », on chosifie tout de suite : on dit manque de quelque chose.

Un manque *en soi* ne veut rien dire. Mais ça veut dire quoi le manque ?



La logique abductive

On peut imaginer, d'une façon cinématographique, de prendre le chemin... qui ne mène nulle part... Chez Heidegger, son *Holzweg*, son chemin mène à une clairière ! ça ne va pas ! (la clairière de l'être !)

... "Le chemin dans la forêt, au fur et à mesure" ... ça fait des images...



Une réflexion de **FRANÇOIS TOSQUELLES**: Dans la forêt ce qui compte ce ne sont pas les arbres mais la **BRANDE** !

L'hypothèse abductive... ce chemin qui se fait en marchant... *das Wegcharakter des Denken* ...mais ce n'est pas inorienté !



La rencontre

La rencontre non programmée : on marche au hasard, et il se trouve que...

↗ La tuchè

JACQUES LACAN, Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964)

Une vraie rencontre touche le réel, fait sillon dans le réel.

Revoir la séance du mois de septembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

↗ L'interprétation déchaîne la vérité

L'interprétation déchaîne la vérité : pas une explication, pas forcément dans le cabinet de l'analyste, mais 5 ans plus tard...

JACQUES LACAN, D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971)
<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblan1.htm>

MICHEL BALAT

« ...Ça pourrait ne pas avoir lieu...

Si on veut se débarrasser de ce mot de hasard, on peut prendre *tuchè*, et après voir dans quoi la *tuchè* va s'insérer.

Il y a un noyau tychique dans l'interprétation. Ça surgit à un moment donné, mais ça pourrait ne pas surgir. C'est **ce** qui se produit, **ce** qui se passe »

JEAN OURY

L'interprétation, c'est, sémiotiquement, de l'ordre d'une rencontre. Une vraie rencontre. Après pas comme avant.

Faut rien dire, ça se fait !

Le passage de l'explicatif au signifiant, du signe au signifiant.
Le signifiant, ça n'est pas programmable, ça n'est pas de la même logique.

Ici, Jean OURY fait une articulation avec un texte du linguiste...

JOHANNES LOHMANN, « **Le rapport de l'homme occidental au langage. Conscience et forme inconsciente du discours** », *Revue philosophique de Louvain*, Tome 72, n°16, novembre 1974.
Traduit par Michel Legrand et Jacques Schotte.

Dans ce texte, Jean OURY repère un passage sur Les Stoïciens, avec le couple **LEKTON/TUKANON** — le dicible, (JO ajoute : ce qui est en train de se rendre dicible) et *tuganon*, la rencontre.

« ... La connaissance actuelle. D'après Ockham, celle-ci se décompose en deux degrés ou aspects : la saisie de l'objet de connaissance (*l'actus apprehensivus*) et l'acte de jugement qui s'ajoute à cette saisie, *actus iudicativus, quo intellectus non tantum apprehendit objectum, sed etiam illi assentit vel dissentit* (*Sent. Prol. Qu. 1, 0*).

C'est dans la stoa antique que l'assensio apparaît (comme *συγκαταθεσις*) pour la première fois en tant que partie constitutive de l'acte de jugement. Mais elle s'y rapporte à une "vérité en soi" (un *αληθεξ*, qui en tant qu' *αξιωμα* est un *λεκτον*, un *dicible*, c'est-à-dire à la vérité, un *ασωματον*, mais tout de même présent d'une certaine manière. [...])

C'est dans la forme de ce "jugement intérieur, indépendant des idiomes particuliers qu'on désormais pensé les esprits de l'Occident qui ont donné la mesure et orienté l'avenir – tandis que la logique stoïcienne, qui laisse le pensé comme *λεκτον* (*dicibile*) dans son "objectivité" et le sépare nettement et clairement du processus "subjectif" de la pensée, avait maintenu la liaison de la pensée au médium de la forme langagière, même si l'unité grecque originaire de la pensée, de l'être et du discours y était perdue. » (p. 725-727)

Chez le psychotique, un trouble profond au niveau du *lekton*.

Pour qu'il puisse y avoir objet, il faut une combinaison entre *Lekton* et *Tugkanon*, sinon pas d'objet.

Ce qui permet qu'il puisse y avoir de l'objet, c'est en rapport avec le désir et le manque (Cf. **LACAN**, objet a).



La logique castrative

>>>> POUR AVOIR ACCÈS À L'OBJET a, IL FAUT EN PASSER PAR LE MÉTABOLISME DE LA LOGIQUE CASTRATIVE.

Qu'est-ce qui se passe pour qu'il puisse y avoir "maintenance" de distance entre **Idéal du moi** et *Moi idéal* ?

La distance entre le domaine du Symbolique (Idéal du moi) et le Moi idéal.

SIGMUND FREUD, « Pour introduire le Narcissisme », (1914)

<http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio109.htm>

<http://www.megapsy.com/Textes/Freud/biblio110.htm>

L'Idéal du moi : point fragile, de repère, de pointement dans le Symbolique.

La **CONSISTANCE** est dans l'imaginaire.

Comment tient cette distance ?

La « paranoïa institutionnelle » (dans des structures comme l'école et autres) :

Ils imaginarisent le Symbolique. C'est très agressif. Une seule solution : foutre le camp !

QU'EST-CE QUI MAINTIENNE CETTE DISTANCE ?

Il y a le schéma de LACAN : grand Phi (ϕ)

JACQUES LACAN, Séminaire VIII, *Le Transfert* (1960-61), Seuil, 1991

Version téléchargeable sur le Net

<http://www.ecole-lacanianne.net/documents/transfert.doc>

http://www.amazon.fr/gp/product/images/2020495244/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books

Le **PHALLUS**, en tant qu'opérateur logique de négativité. C'est ça la castration.

Lacan appelle ça, « La division harmonique » (en référence au théorème de Chasles)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9or%C3%A8me_de_Chasles

AGNÈS SOFIYANA, « Il eût phallus »

<http://www.psychanalyse-paris.com/il-eusse-phallus.html>

>>>> S'IL N'Y A PAS CETTE INSTANCE DE NÉGATIVITÉ (ESSENCE MÊME DE LA FONCTION DE CASTRATION), IL Y A MÉLANGE DE L'IMAGINAIRE ET DU SYMBOLIQUE.

« C'est la société telle qu'on la connaît ».

On se laisse très vite avoir par « L'IMAGINARISATION » .

Le glissement le plus banal : le cloisonnement (les bureaux)

Ne pas confondre : **STATUT, RÔLE, FONCTION**

Les malades, eux, ne se trompent pas : « ils vous réveillent »

>>>> LA CASTRATION : COMMENT AVOIR L'ACCÈS AU SYMBOLIQUE PAR UNE MISE EN QUESTION DE L'IMAGINAIRE ?

Mise en question par quoi ?

Lacan fait appel à **PAUL CLAUDEL** : L'Otage, Le Pain dur, le Père humilié

<http://www.paul-claudel.net/oeuvre/coufontaine.html>

C'est le père réel : ça n'existe pas beaucoup, mais justement !

C'est lui qui est en question dans ce qui va déclencher le passage de l'imaginaire au symbolique, et on le forclôt.

La forclusion est plus générale qu'on croit. Elle est « institutionnelle »

*

Annexe

À propos du concept chauve-souris

Je n'ai pas trouvé de chauve-souris chez **Hegel** mais j'y ai trouvé une chouette :

« Pour dire encore un mot sur la prétention d'enseigner comment doit être le monde, nous remarquons qu'en tout cas, la philosophie vient toujours trop tard. En tant que pensée du monde, elle apparaît seulement lorsque la réalité a accompli et terminé son processus de formation. Ce que le concept enseigne, l'histoire le montre avec la même nécessité : c'est dans la maturité des êtres que l'idéal apparaît en face du réel et après avoir saisi le même monde dans sa substance, le reconstruit dans la forme d'un empire d'idées. Lorsque la philosophie peint sa grisaille dans la grisaille, une manifestation de la vie achève de vieillir. On ne peut pas la rajeunir avec du gris sur du gris, mais seulement la connaître. Ce n'est qu'au début du crépuscule que la **chouette de Minerve** prend son vol. »

Hegel, Principes de la Philosophie du droit, Préface, trad. Kaan, Gallimard, Idées, 1983.

http://www.caute.lautre.net/imprimersans.php3?id_article=98

Par contre, j'ai trouvé deux chauve-souris chez **Lacan** :

« Désespérant de voir jamais la dernière classe, recréons la première, l'écho de savoir qu'il y a dans la classification. Le professeur ne revient qu'à l'aube... celle où se croit déjà la **chauve-souris de Hegel**. »

« **Radiophonie** », in **Scilicet 2/3, Paris, Seuil, 1970, pp. 55-99.**

<http://aejcpp.free.fr/lacan/1970-06-05.htm>

« En d'autres termes, toute reconnaissance de la psychanalyse, comme profession et comme science, se propose sur la base d'un principe d'extraterritorialité auquel il est impossible au psychanalyste de renoncer, même s'il le dénie, mettant toute validation de ses problèmes sous le signe de la double appartenance qui les rend aussi insaisissables que la **chauve-souris de la fable**. »

<http://aejcpp.free.fr/lacan/1955-02-03.htm>

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1955-02-03.doc>

J'ai tout de même trouvé un concept chauve-souris chez **Jacques-Alain Miller**

<http://users.skynet.be/bk332158/lesite/artetrelac.html>

La chauve-souris de **La Fontaine**

La Chauve-souris et les deux Belettes

Une Chauve-Souris donna tête baissée
Dans un nid de Belette ; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
Pour la dévorer accourut.
"Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire!
N'êtes-vous pas Souris ? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.
- Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
Ce n'est pas ma profession.
Moi Souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.
Grâce à l'Auteur de l'Univers,
Je suis Oiseau ; voyez mes ailes :
Vive la gent qui fend les airs ! "
Sa raison plut, et sembla bonne.
Elle fait si bien qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette, aux oiseaux ennemie.
La voilà derechef en danger de sa vie.
La Dame du logis avec son long museau
S'en allait la croquer en qualité d'Oiseau,
Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :
"Moi, pour telle passer ! Vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oiseau ? c'est le plumage.
Je suis Souris : vivent les Rats !
Jupiter confonde les Chats ! "
Par cette adroite repartie
Elle sauva deux fois sa vie.
Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
Le Sage dit, selon les gens :
"Vive le Roi, vive la Ligue. "
<http://www.jdlf.com/lesfables/livreii/lachauve-sourisetlesdeuxbelettes>

(À suivre)

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 8 janvier 2008. Version 3

Mercredi 19 décembre 2007

« Il arrive
qu'une phrase ne puisse être comprise
que si on la lit avec **le tempo voulu**.
Toutes mes phrases sont à lire lentement. »
Ludwigg Wittgenstein

Jean Ayme, absent, Jean Oury annonce les *Annonces* du mois...

Puis... Continuer... sur l'analyse institutionnelle

Ce soir-là, Jean OURY va approcher l'analyse institutionnelle à partir de l'articulation entre les deux types d'aliénation : sociale et mentale.

Pour *se relancer*, il reprendra plusieurs fois la question : quels rapports entre l'aliénation sociale et la « personnalité du schizophrène » ? Ces reprises vont s'inscrire, il me semble, dans trois mouvements...

Quels sont les rapports entre...

ce qui se passe dans le monde et
les personnes schizophrènes

Jean Oury dit : « *les personnes à qui on a affaire...* en prenant comme personnes de base, *des schizophrènes* »

Autrement dit, quels sont les rapports entre...

l'aliénation sociale et
la psychopathologie psychotique

Répéter la même chose depuis bientôt 60 ans... des sortes de « mots d'ordre », avec ce que ça peut avoir de simpliste :

DISTINGUER DIFFÉRENTS TYPES D'ALIÉNATION

aliénation sociale

Sur l'aliénation sociale et sa complexité, revoir la séance de septembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_070919.pdf

Il suffit d'ouvrir le journal pour savoir où nous en sommes dans le monde, en ce qui concerne l'aliénation sociale.

aliénation psychotique

L'autre aliénation, qui passe à travers les époques et les lieux — « transcendante », comme la désigne Jean Oury d'une manière provocatrice, dit-il — « psychotique »...

Par exemple, le type d'aliénation que représente « l'existence schizophrénique », en sachant bien que le terme a un sens très large, mais il y a quand même des points communs, des « **structures** ». Le terme « structure » étant toujours à redéfinir pour éviter de sombrer dans le schématisme

EUGEN BLEULER (**Les** schizophrénies)

<http://perso.orange.fr/christian.boullangier/Schizofantasm/bleuler1.html>

[mouvement 1] :

↳ la structure

Revoir la séance du mois d'octobre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf

JEAN OURY, Hiérarchie et sous-jacence (séminaire de Sainte-Anne, 1994-1995)

Jean OURY, « L'aliénation »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archief/TIP_3_pp_5-14.pdf

JEAN OURY, « Histoire, sous-jacence et archéologie »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sousjacence.htm

JEAN OURY, « Club et narcissisme originaire »

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte3.htm>

PIERRE DELION, « Thérapeutiques institutionnelles »

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis9>

Mise en question de la double articulation :

La **hiérarchie** fait partie des formes concrètes d'un certain type d'aliénation sociale avec distribution des rôles, des statuts...

La **sous-jacence**, terme « rapide et provisoire » de Jean Oury pour indiquer une sorte de « rencontre presque topologique » entre les différents types d'aliénation.

Les arguments de Jean Oury vont s'emboîter les uns dans les autres :

↳ Rappports entre **l'établissement** et **les institutions**, c'est-à-dire le processus d'institutionnalisation : une mise en existence de la vie quotidienne avec des moyens variables que sont :

↳ Les opérateurs du processus d'institutionnalisation : **les clubs thérapeutiques** (pour les différencier des autres) comme opérateurs collectifs efficaces, avec comme critères :

↳ **Hétérogénéité** des lieux et des personnes, des statuts, fonctions, pour qu'il puisse y avoir un mouvement, des vecteurs : un assemblage de différences.

↳ de la **différence** : possibilité d'une certaine liberté de circulation.

FRANÇOIS TOSQUELLES, la notion d' « hétérogène »

L'hétérogène s'oppose à l'homogénéité (et à ses dangers) dans l'organisation technocratique actuelle mondiale (les classements homogènes : tous les schizophrènes ensemble, par ex)

PIERRE DELION, « Thérapeutiques institutionnelles »

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis9>

Jean OURY, « Chemins vers la clinique », L'Évolution psychiatrique, volume 72, issue 1

L'adresse directe ne fonctionnant à la recopie, chercher la revue à partir de la rubrique 'Browse' — Health sciences — Pharmacology...

<http://www.sciencedirect.com/>

Cela met en question une sorte de **toile de fond** éthique...

↳ l'éthique

Dans ce qu'on fait, il y a une mise en question de l'ordre du **désir inconscient**.

Jacques LACAN, Séminaire VII (1959-1960), L'Éthique, Seuil, 1986, p.361-362

« L'éthique de l'analyse n'est pas une spéculation portant sur l'ordonnance, l'arrangement, de ce que j'appelle **le service des biens**. Elle implique à proprement parler la dimension qui s'exprime dans ce que j'appelle l'expérience tragique de la vie. [...]

C'est dans la dimension tragique que s'inscrivent les actions, et que nous sommes sollicités de nous repérer quant aux valeurs. C'est aussi bien d'ailleurs dans la dimension comique, et quand j'ai commencé de vous parler des formations de l'inconscient, c'est, comme vous le savez, le comique que j'avais à l'horizon.

Disons en première approximation que le rapport de l'action au désir qui l'habite dans la dimension tragique s'exerce dans le sens d'un triomphe de la mort. Je vous ai appris à rectifier — triomphe de l'être-pour-la-mort, formulé dans le $\mu\eta$ $\varphi\upsilon\nu\alpha\iota$ d'Œdipe, où figure ce $\mu\eta$, la négation identique à l'entrée du sujet, sur le support du signifiant. C'est le caractère fondamental de toute action tragique.

Dans la dimension comique, en première approximation, il s'agit sinon de triomphe, au moins de jeu futile, dérisoire de la vision. Si peu que j'aie pu jusqu'à présent aborder devant vous le comique, vous avez pu voir qu'il s'agit aussi du rapport de l'action au désir, et de son échec fondamental à le rejoindre. »

Pour Lacan, l'éthique c'est tout ce qui se passe entre ce qui est de l'ordre du désir inconscient (« inaccessible directement ») et la mise en acte, l'action, ce qu'on fait, ce qui se passe (en arrière-plan ... l'aliénation sociale).

Le désir inconscient...

L'avancée épistémologique de **SIGMUND FREUD** (qui n'est ni coupure épistémologique ni découverte, plutôt de l'ordre d'une mise en question), qui a fait scandale : dans l'existence, la majeure partie de ce qui se passe est en rapport avec quelque chose auquel on n'a pas accès directement.

Ce **désir inconscient** devant être envisagé comme un **manque** absolu.

JACQUES LACAN, séminaire X, L'Angoisse, 1962-1963

« ... que le désir soit manque est fondamental ; nous dirons que c'est sa faute principielle – faute au sens de quelque chose qui fait défaut. Changer le sens de cette faute en lui donnant un contenu – dans ce qui est l'articulation de quoi ? laissons-le suspendu – et voilà qui explique la naissance de la culpabilité et de son rapport avec l'angoisse. »

(5 juin 1963, p. 238 dans la version de M. Roussan)

↳ la sous-jacence

[reprise] :

« Et les schizophrènes ? »

Par principe, il faut poser les schizophrènes comme une catégorie de personnes constituées comme tout le monde : il y a du désir inconscient, donc possibilité, **possibilisation** de transfert.

↳ désir ➔ transfert

Le **transfert**, pour **JACQUES LACAN**, c'est la relation entre le **désirant** et le **désiré** — en évitant le **désirable**. Le **désirant**, c'est l'analyste.

Pour pouvoir être désirant, il faut avoir fait un **travail** selon l'usage du terme par Freud.

- An-arbeiten : travail **inconscient**
- Durch-arbeiten : travail du **transfert**

Jacques LACAN, Séminaire VIII, Le Transfert, 1960-61, Seuil, 1991.

« Ce qui caractérise l'érastès, l'amant, pour tous ceux qui l'approchent, n'est-ce pas essentiellement ce qui lui manque ? Nous, nous pouvons tout de suite ajouter qu'il ne sait pas ce qui lui manque, avec cet accent particulier de l'inscience qui est celui de l'inconscient.

Et d'autre part, l'éroménos, l'objet aimé, ne s'est-il pas toujours situé comme celui qui ne sait pas ce qu'il a, ce qu'il a de caché, et qui fait son attrait ? Ce qu'il a n'est-il pas ce qui, dans la relation de l'amour, est appelé non seulement à se révéler, mais à devenir, à être présentifié, alors que ce n'était jusque-là que possible ? Bref, disons-le avec l'accent analytique, ou même sans cet accent, l'aimé, lui aussi, ne sait pas. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit — il ne sait pas ce qu'il a.

Entre ces deux termes qui constituent, dans leur essence, l'amant et l'aimé, observez qu'il n'y a aucune coïncidence. Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a de caché, dans l'autre. C'est là tout le problème de l'amour. Qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, n'a aucune importance. Dans le phénomène, on en rencontre à tous les pas le déchirement, la discordance. » (p. 53, 30 novembre 1960)

« J'ai lu un article [...] où un monsieur, pourtant plein d'expérience, s'interroge sur ce que l'on doit faire quand, dès les premiers rêves, et quelquefois dès avant que l'analyse commence, l'analysé se produit lui-même l'analyste comme objet d'amour caractérisé. [...]

Pour nous, si nous nous laissons guider par les catégories que nous avons produites, c'est au principe même de la situation que le sujet est introduit comme digne d'intérêt et d'amour, éroménos. C'est pour lui qu'on est là. Ça, c'est l'effet, si l'on peut dire, manifeste. Mais il y a un effet latent, qui est lié à sa non-science, à son inscience. Inscience de quoi ? — de ce qui est justement l'objet de son désir d'une façon latente, je veux dire objective ou structurale. Cet objet est déjà dans l'Autre, et c'est pour autant qu'il en est ainsi qu'il est, qu'il le sache ou non, virtuellement constitué comme érastès. De ce seul fait, il remplit cette condition de métaphore, la substitution de l'érastès à l'éroménos qui constitue en soi-même le phénomène d'amour. Il n'est pas étonnant que nous en voyions les effets flambants dès le début de l'analyse, dans l'amour de transfert.

Il n'y a pas lieu pour autant de voir là une contre-indication. C'est là que se pose la question du désir de l'analyste, et jusqu'à un certain point, de sa responsabilité. »

(p. 234-235, 8 mars 1961)

➔ la traversée de l'angoisse

Pour pouvoir être **désirant** — en évitant d'être **désirable** (ce serait là l'échec de la relation analytique) — cela nécessite d'avoir fait la traversée (dans l'expérience de l'analyse, d'une manière inaccomplie) des zones difficiles de l'existence : la traversée de l'angoisse.

✚ **SOREN KIERKEGAARD, le concept d'angoisse**

Voir la séance du mois d'octobre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf

[reprise] :

« Quelle relation avec un psychotique ? »

Quelle relation avoir avec personnalité psychotique, schizophrénique ?

Chez eux, le désir est comme « sur une voie de garage, perdu dans la campagne », d'où la difficulté de le trouver... mais ça existe... même dans des formes les plus terribles de pathologies...

➔ la vie quotidienne : « de mes yeux vus »

✚ **L'homme à Saint-Alban**

« Je pense avoir vu ... des mes yeux vus ... rien vu du tout, oui ! ... »

Jean Oury repense à un homme à Saint-Alban, qui au départ avait des difficultés d'expression ... mots bizarres... néologismes... les phrases qui peu à peu se défont... au bout de trois mois : plus rien.

Une destruction rapide, une « schizocarie » selon le terme de Mauz et Bleuler

MAUZ, EUGEN BLEULER
<http://www.szondiforum.org/m408.rtf>
http://web.sc.itc.keio.ac.jp/~kokikawa/clinical_seisin.html

Même dans un tel exemple, « dans le silence, quand il n'y a plus rien », il n'y a pas à réfléchir, *a priori*, il y a quelque chose de l'ordre du désir inconscient.

Giorgio AGAMBEN, Ce qui reste d'Auschwitz, l'archive et le témoin, Homo sacer III, Rivages Poche

« À propos du livre d'Antelme, Blanchot écrit : 'L'homme est l'indestructible, et cela signifie qu'il n'y a pas de limite à la destruction de l'homme' (p.200). 'L'indestructible' ne désigne pas ici une chose — essence ou relation humaine — qui résisterait infiniment à sa propre destruction infinie, et Blanchot se méprend sur le sens de sa propre formule quand il voit émerger de la destruction infinie une 'relation humaine dans sa primauté' comme relation à l'autre (p.199). L'indestructible n'existe pas, ni comme essence ni comme relation ; et la formule doit se lire autrement de façon à la fois plus complexe et plus simple. 'L'homme est l'indestructible qui peut être détruit' — non plus que : 'L'homme est celui qui peut survivre à l'homme' — n'est pas une définition qui identifierait, comme toute bonne définition logique, une essence de l'humain en lui attribuant une différence spécifique. Si l'homme peut survivre à l'homme, est ce qui reste après la destruction de l'homme, ce n'est pas parce qu'il y a quelque part une essence de l'humain à détruire ou à préserver, mais parce que le lieu de l'homme est scindé, parce que l'homme a lieu dans la fracture entre le vivant et le parlant, entre non-humain et humain. Autrement dit : *l'homme a lieu dans le non-lieu de l'homme, dans l'articulation manquée entre le vivant et le logos.* L'homme est l'être qui manque à soi, consiste seulement dans ce manquement et dans l'errance qu'il ouvre. »

(La honte ou du sujet, p. 146-147)

Maurice BLANCHOT, L'Entretien infini, Gallimard

http://ecx.images-amazon.com/images/I/31ORP3Y0XXL_55500.jpg
<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=62&Itemid=46>

Robert ANTELME, L'espèce humaine, Gallimard

<http://www.gallimard.fr/catalog/bon-feuilles/01001115.htm>

Les **musulmans** rejetés même par les autres dans les Camps.

http://www.memoire-net.org/article.php3?id_article=101

Quelqu'un a écrit que pour les *musulmans*, L'existence était réduite au besoin, il n'y avait plus de désir.

Jean OURY affirme : c'est pas vrai !

Dans le livre d'Agamben, il y a des témoignages de *musulmans*. S'ils en avaient été réduits au besoin, ils n'auraient pas pu décrire leur expérience !

La trace qui reste, par écrit, est encore une forme du « désir inconscient inaccessible directement ».

✚ Le p'tit lulu ... le regard absolu

Voir la séance du 16 novembre 2005, séminaire *De l'expérience*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_051116.pdf

Cet enfant atteint d'une atrophie cérébrale, qui s'est « desséché » selon le terme de Jean Oury dans la séance du 16 novembre 2005, mais dont le regard le travaille encore.

Jean OURY repense à cette rencontre suite à une lecture récente sur des comptes-rendus de travaux, au plan génétique, de la cause de ce genre de maladie : la **reprise** d'une affection inapparente dans les premiers mois de la vie, réactivée par un autre virus : un cas très rare. Une « leucodystrophie progressive » : atrophie irrémédiable de toute la substance blanche cérébrale.

Quand il est mort, il ne pouvait plus parler depuis longtemps, et ce qui restait : rien, sauf le regard : **L'objet a détaché non spécularisable** (avant que ne l'explique Jacques LACAN).

L'échange n'était pas illusoire... même dans cet état de dégradation neurophysiologique absolue, il restait quelque chose de... l'âme. Jean OURY ose ce terme, en précisant qu'il y reviendra...

JACQUES LACAN, l'objet a

JEAN OURY, « l'objet chez Lacan »
<http://www.balat.fr/IMG/rtf/Oury.Objet.rtf>

↳ la sous-jacence

Les rapports entre l'aliénation sociale (Jean OURY n'avait pas les moyens, sur le plan de l'établissement, pour traiter cet enfant) et cette aliénation massive du p'tit Lulu, différente encore de l'aliénation schizophrénique, pire, n'empêchait pas une sorte de « flamme »... du *désir*... presque objet a ... « erratique »...

Pour situer cette sous-jacence, Jean OURY va prendre un exemple en cybernétique : la sous-jacence est comme une boîte noire qu'on ne peut pas ouvrir, mais pour savoir ce qui se passe, il faut mesurer avant, après, etc., provisoirement.

La boîte noire (cybernétique)
[http://fr.wikipedia.org/wiki/Bo%C3%AEte_noire_\(cybern%C3%A9tique\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Bo%C3%AEte_noire_(cybern%C3%A9tique))

[mouvement 2] :

Poser autrement le problème...

Revenir à la schizophrénie. Qu'entend-on par schizophrénie ? Chacun peut avoir des idées...

Dans ce mouvement, il sera question de méthode...

↳ les hypothèses abductives

Les inférences ou les hypothèses abductives

JEAN OURY, « Rencontre et inférences abductives »
<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte12.htm>
MICHEL BALAT, « Assumer l'abduction »
<http://www.balat.fr/spip.php?article9>

On peut le dire autrement : « le droit à la connerie ». Pour ne pas se dégonfler dans ce qu'on a à dire...

Avancer des hypothèses sans penser que l'on peut se tromper... si ça ne colle pas, on en prend une autre...

↳ le faillibilisme

CHARLES SANDER PEIRCE, le principe de **FAILLIBILISME**

MICHEL BALAT, « Sur le pragmatisme de Peirce à l'usage des psychologues »
<http://www.balat.fr/spip.php?article24>

CLAUDINE TIERCELIN, « C.S. Peirce et le pragmatisme »
http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=014640&feature_id=map

Sur le site de Michel Balat,
Les textes de **PEIRCE** et **GÉRARD DELDEDALLE**
<http://www.balat.fr/spip.php?rubrique21>
<http://www.balat.fr/spip.php?rubrique50>

↳ le chemin qui se fait en marchant

ANTONIO MACHADO
« ...caminante, no hay camino,
se hace camino al andar. »
<http://www.los-poetas.com/a/mach1.htm>

↳ une rencontre

avec quelque chose qui peut paraître cohérent et qu'on va appeler une **hypothèse**, toujours vacillante, ça tient tant que ça tient.

↳ construire soi-même sa boîte à outils

C'est-à-dire avec son propre tempérament, ses tics, ses manies, ses conneries.
LUDWIG WITTGENSTEIN a parlé d'outils conceptuels. **SIGMUND FREUD** a parlé de métapsychologie.

<http://perso.wanadoo.fr/ode/Evelyne/Sciences/epistemo.htm>

Analogie avec l'expérience du tailleur de pierre,

JEAN OURY, « **Le pré-pathique et le tailleur de pierre** »,
Chimères, n°40, automne 2000
Ce numéro n'est actuellement pas téléchargeable sur le nouveau site de la revue
<http://www.revue-chimeres.fr>

↳ Les outils de base, chez **FREUD** et **LACAN**

↳ inconscient, transfert, répétition, pulsion

JACQUES LACAN, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964*
http://ecx.images-amazon.com/images/I/51WWBHRORVL_55500.jpg
<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>

↳ inconscient, refoulement

FREUD était rigoureux, il a jeté les 12 premiers chapitres de sa métapsychologie.

Ses outils de base, notamment : inconscient, refoulement.

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon100902

Au début, **FREUD** a rejeté le **transfert** comme outil pour approcher les schizophrènes. À la fin de sa vie, il a reconnu que oui, il y a du transfert.

<http://pages.globetrotter.net/desgras/freud/oeuvres/transfert.html>

Jean OURY ne manque jamais d'ajouter : « Heureusement qu'il y a eu Rosenfeld, les Kleiniens...

HERBERT A. ROSENFELD
<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/psychologie/transfert.htm>
<http://pages.globetrotter.net/desgras/auteurs/br/rosenfeld.html>

MÉLANIE KLEIN, *Le Transfert et autres écrits*, Puf
http://www.beta.puf.com/wiki/Autres_Collections:Le_transfert_et_autres_%C3%A9crits
http://fr.wikipedia.org/wiki/Melanie_Klein

↳ Dans la boîte de **JEAN OURY** :

↳ trieb : pulsion

Un cours sur la *pulsion*
http://www.internatpsy-besancon.org/IMG/doc/Texte_Sylvie_Levy_-_La_pulsion.doc

↳ l'inconscient

à condition de dire : ça n'existe pas, ça **ex-siste** !

Attention au danger de chosifier, de fétichiser, comme disait Marx. Être toujours très prudent pour ne pas tomber dans le piège de la chosification.

Ces outils ne se trouvent pas forcément à la faculté, mais dans le quotidien.

[reprise] :

« Quels rapports entre l'aliénation sociale et le schizophrène ? »

Pour cette reprise, revoir la séance du mois de septembre où sont regroupés textes et références essentiels¹.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/300708/JO_070919.pdf

notamment...

NIELS EGEBAK, « Le concept du travail en général chez Marx. Vers une anthropologie matérialiste »

<http://www.balat.fr/spip.php?article89>

KARL MARX, le travail négatif, le travail vivant

GEORGES BATAILLE, économie générale et économie restreinte

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/qbataille.html>

... sans négliger la base logique...

Jacques LACAN, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, 1964, Gallimard

« ...Vous savez, de votre minimum d'éducation logicienne, qu'il y a le *vel* exhaustif – je vais *ou* là *ou* là – si je vais là, je ne vais pas là, il faut choisir. Il y a aussi une autre façon d'employer *vel* – je vais d'un côté ou de l'autre, on s'en fout, c'est équivalent. Ce sont deux *vel* qui ne sont pas pareils. Eh bien, il y a un troisième ...[...]

La logique symbolique [...] nous a appris à distinguer la portée de cette opération que nous appelons la réunion. Pour parler comme on parle quand il s'agit des ensembles, c'est autre chose d'additionner deux collections, ou de les réunir. Si dans ce cercle, celui de gauche, il y a cinq objets, et si, dans l'autre, il y en a encore cinq, – les additionner, ça fait dix. Mais il y en a qui peuvent appartenir aux deux. S'il y en a deux qui appartiennent à chacun des cercles, les réunir consistera en l'occasion à ne pas redoubler leur nombre, il n'y aura dans la réunion que huit objets. Je m'excuse de ce qui peut paraître là enfantin à rappeler, mais cela est fait pour nous donner la notion que ce *vel* que je vais essayer de vous articuler ne se supporte que de la forme logique de la réunion.

Le *vel* de l'aliénation se définit d'un choix dont les propriétés dépendent de ceci, qu'il y a, dans la réunion, un élément qui comporte que, quel que soit le choix qui s'opère, il a pour conséquence un *ni l'un, ni l'autre*. Le choix n'y est donc que de savoir si l'on entend garder une des parties, l'autre disparaissant en tout cas. »

(27 mai 1964, p. 235)

Un article éclairant sur ce paradoxe logique
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=ndissez091204

« L'intersection de deux ensembles est constituée par les éléments qui appartiennent aux deux ensembles. C'est ici que va se produire l'opération seconde où le sujet est conduit par cette dialectique. Cette opération seconde est aussi essentielle que la première à définir, parce que c'est là que nous allons voir pointer le champ du transfert. Je l'appellerai, introduisant ici mon second nouveau terme, *la séparation*.[...]

J'essaierai de vous montrer la prochaine fois comment, à l'instar de la fonction du *vel* aliénant, si différente des autres *vel* jusqu'ici définis, un usage est à faire de cette notion de l'intersection. Nous verrons comment elle surgit du recouvrement de deux manques »

(27 mai 1964, p. 238-239)

... Quels rapports entre tout ça et le schizophrène...

dans sa *Spaltung*, sa dissociation, sa déréliction,... son abandon, sa répression, son enfermement...

↳ la boîte à outils personnelle

Chacun doit pouvoir résoudre à sa manière cette question ... mais Jean Oury ajoute ... « ça ne veut rien dire ! »...

... « C'est-à-dire, en fin de compte, les apports entre ce qu'on se fait soi-même comme hypothèse métapsychologique – par exemple, la dissociation schizophrénique – et l'aliénation sociale. Autrement dit : quel est le rapport, à travers « la boîte noire » (sous-jacence), qu'est-ce qui se passe entre l'aliénation sociale et la vie de tous les jours, là où vit le schizophrène... »

JEAN OURY propose donc une métapsychologie personnelle de la structure psychotique, schizophrénique, mais chacun pourrait en proposer une autre.

¹ Certaines adresses de liens ont peut-être déjà changé, comme celui pour le texte de Egebak, par ex. Je vais essayer d'aller 'faire le ménage'...

[mouvement 3] :

On est toujours dans la boîte à outils mais peut-être à un autre niveau (pour moi) qui s'articulerait autour du narcissisme originaire.

↳ « Y a d'l'Un »

JACQUES LACAN, « Ou pire », 17 mai 1972
« Il n'y a d'autre existence de l'UN que l'existence mathématique »
<http://www.lutecium.org/pro.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/oupire10.htm>

Quand « y a d'l'Un » selon la formule de **Jacques LACAN**, tant mieux !, pas de dissociation, le problème est résolu.

Dans la dissociation schizophrénique, il peut se faire que « il y a » mais pas « d'l'Un »

C'est quoi « l'Un » ? ce qui est dissocié

↳ La dissociation (*la Spaltung*)

« Y a pas d'Un » : c'est ça la dissociation

GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose* (1969),
Flammarion, Champs, p. 276-277.

« Le phénomène de la **dissociation** peut se manifester de deux manières, qui correspondent, l'une à la fonction formelle de l'image du corps, l'autre à sa fonction de contenu.

La première fonction de l'image du corps concerne uniquement sa structure spatiale en tant que forme ou *Gestalt*, c'est-à-dire en tant que cette structure exprime un lien dynamique entre les parties et la totalité. Sous cet angle de la forme, une distinction devient possible entre la dissociation dans une schizophrénie et dans un délire chronique non schizophrénique par exemple.

Pour le schizophrène, chaque partie du corps est un corps tout entier. Le phénomène du déplacement des parties du corps n'existe plus comme tel. Car dans la schizophrénie l'image de la totalité du corps est elle-même détruite. Nous parlons d'un corps dissocié pour exprimer que la possibilité même d'une organisation du corps n'existe plus. En effet, le schizophrène vit dans un monde de débris, mais il n'a pas conscience que ce sont des débris.

La deuxième fonction de l'image du corps ne concerne plus l'image comme forme, mais comme contenu et sens. C'est ici que l'image comme représentation ou reproduction d'un objet ou même encore comme renvoi à autre chose, joue un rôle considérable. Dans le délire chronique non

schizophrénique, par exemple, la première fonction de l'image du corps est intacte, aussi la reconnaissance du corps comme forme est possible.

Pour structurer chez le psychotique une image stable de son corps, il faut se servir des images dynamiques que nous pouvons appeler des phantasmes structurants. Si nous nous plaçons d'emblée au cœur même de la psychose nucléaire, *Kernpsychose*, la 'parcelle dynamique', comme 'prise' qui permet une nouvelle reconstruction d'une image du corps détruite, apparaît parfois assez clairement. »

GISELA PANKOW reprend le terme de **ERNST KRETCHMER**, *kernpsychose* (psychoses nucléaires). Chaque partie est vécue comme un tout.

Jean OURY émet des réserves sur cette expression (« ça ne veut pas dire grand chose »). Il y voit le risque de croire qu'on peut, en rassemblant les parties, faire un grand Tout (« mettre des bouts de ficelle entre les parties pour faire un tout »).

Mais l'approche de **Gisela PANKOW** est très subtile...

↳ Les greffes de transfert

... faire des **greffes de transfert**, comme pour les grands brûlés, par petits bouts. Au bout d'un certain temps, ça prend.

Pour arriver à une **surface** bien **délimitée** (mais pas *bornée*) : un phantasme. Quand on arrive au phantasme, c'est pas résolu mais c'est déjà pas mal.

À partir de là on pourra déchiffrer quelque chose de l'ordre du désir inconscient inaccessible autrement que par le phantasme. (Jean Oury précise qu'il *simplifie*).

GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose* (1969),
Flammarion, Champs, p. 26-29

« Analytiquement, la 'participation' du malade à l'analyste se traduit par une relation d'échanges corporels — *Mitleiblichkeit* — où peut s'insérer une dialectique de partie et de totalité. Il s'agit de faire surgir chez le malade la demande se référant à une partie du corps de l'analyste, ce qui permet de situer le désir inconscient.

La méthode des greffes de transfert n'est pas limitée à l'acte que le médecin fait lui-même pour amener le malade à une reconnaissance. Dans les cas de régression moins graves, j'utilise une autre approche de la méthode des greffes de transfert ; je me sers des actes que le médecin fait faire par le malade. Ces actes ne servent pas

uniquement à occuper le patient mais ils nous permettent une intervention analytique qui peut amener le malade à une reconnaissance. Comme le corps, dans la dynamique de sa structure spatiale, est le modèle exemplaire dont on peut se servir analytiquement, nous allons demander au malade un acte se référant à la structure de son corps : nous lui demandons de prendre de la pâte à modeler et de faire quelque chose pour nous, selon son gré. [...]

En considérant l'objet modelé comme une greffe, il s'agit de construire dans la parole un espace autour de cet objet, en poussant le malade à faire des choix. [...]

Si le malade n'est plus capable de reconnaître l'objet qu'il a modelé comme partie du monde spatial organisé, il faut se servir d'une méthode directe. Me référant à l'exemple du soulier, je dirai au malade : 'Si vous étiez ce soulier, que pourriez-vous faire avec mon corps ?' Ainsi le soulier prend la place de la totalité du corps du malade. [...]

La méthode des greffes de transfert est définie par l'acte qui amène le malade à une reconnaissance de son désir. De tels désirs se cristallisent autour d'images dynamiques que nous pouvons appeler des *phantasmes*². De tels phantasmes se distinguent profondément de la notion ordinaire de *fantasme* comme production originale passagère et donnent toute son importance à un élément de leur concept qui reste implicite chez Freud. Depuis 1956, dans mon livre sur la *Structuration dynamique dans la schizophrénie*, j'ai souligné qu'il existe des images dynamiques permettant de réparer la dissociation dans l'image du corps. La méthode de thérapie qui utilise de telles images dynamiques, je l'ai appelée 'structuration dynamique'. Chez le schizophrène authentique, de telles images doivent supposer la dialectique entre forme et contenu, car le malade vit dans un corps sans limites. Lorsque la dissociation dans le monde spatial est réparée, le malade peut entrer dans son histoire car la dissociation de l'image du corps s'accompagne simultanément d'une perte de la dimension historique de la vie du schizophrène.

En résumé, l'acte de modeler que le médecin fait faire au malade n'est pas là pour satisfaire des besoins du malade, mais pour l'aider à formuler des demandes et à reconnaître des désirs inconscients. Ainsi, le premier pas est fait pour sortir de l'univers de la psychose. Ma méthode aide ainsi le psychotique à rencontrer autrui. [...]

La psychose a un niveau qui s'ouvre au dialogue, et par conséquent, à une thérapie, à un traitement par la parole.

<http://www.psychanalyse-in-situ.fr/assoc/aiagp.html>
<http://www.psychanalyse-in-situ.fr/livres/GPankow.html>

<http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=17348218>
http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TOP&ID_NUMPUBLIE=TOP_076&ID_ARTICLE=TOP_076_0041

² J'ai choisi ce terme pour distinguer de telles images dynamiques des fantasmes ordinaires. Le monde de l'imaginaire peut être ouvert par un phantasme, mais n'est pas identique au champ dynamique qu'il représente. [...]

ROBERT PELSSER, « **Gisela Pankow ou la possible rencontre avec le psychotique** »

<http://www.erudit.org/revue/smq/1984/v9/n1/index.html>

ERNST KRETCHMER

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ernst_Kretschmer

Jacques LACAN, lui, parle peu de la schizophrénie...

Jacques LACAN, séminaire X, *L'Angoisse*, 1962-1963

Séances des 19 décembre 1962 et 23 janvier 1963

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireX.php>

<http://centrequenouvry.free.fr/lacan2.htm>

Une occasion pour signaler la 'bibliothèque' du site du centre de Guénouvry

<http://centrequenouvry.free.fr/text.htm>

Jean Oury fait référence à un autre séminaire où LACAN aborderait la question à partir des *quatre discours*...

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psyssem/4discour.htm>

L'objet *a* qui en a pris un coup. Il est en petits bouts... des bouts de corps... Des bouts de corps, mais qui tient la place de *l'agent du discours*, la fonction inchoative d'agent du discours qui fait qu'il y a du sens, du lien social, est tenue en général par l'objet *a*, le désir. Mais il n'y en a pas. Des bouts de corps.

Ça peut s'articuler d'une façon cohérente par analogie : **arriver à un peu d'Un, de temps en temps** — chez ceux qui font du théâtre, par exemple, ou en les recevant, quotidiennement, et même deux fois par jour.. pendant dix ans ! (on est loin des 'séjours courts'). Si on ne fait pas ça, c'est foutu. C'est comme ça. On ne peut pas dire précisément de quoi ça relève : psychiatrie ? psychanalyse ? chimie ? de tout ça à la fois. De l'existant.

↳ le narcissisme originaire

Le point de repère dans la boîte à outils : le narcissisme originaire

Revoir la séance du mois de septembre pour des références

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_070919.pdf

[reprise] :

« Quels rapports entre l'organisation des hôpitaux et le narcissisme originaire ? »

Quels sont les rapports entre l'aliénation sociale et l'aliénation psychopathologique ? entre l'organisation des hôpitaux et l'hypothèse du narcissisme originaire ?

✈ hypothèse abductive : réparer l'espace pour accéder au temps

Chez les schizophrènes, le temps est détruit (le temps historialisant, l'historialité, l'accès à leur propre histoire...)

C'est à un autre niveau qu'il faut tenter la rencontre : il faut d'abord réparer ce qui est dissocié, recoller un peu l'espace, des bouts d'investissements (Cf. à nouveau **GISELA PANKOW**)

On est dans une autre logique, la logique de l'inconscient, qui n'obéit pas au principe de non-contradiction, que l'on peut rapprocher de la logique du vague, telle que l'entend **CHARLES S. PEIRCE**. Mais il n'y a pas que ça...

Revoir la séance de novembre avec l'intervention de **MICHEL BALAT**
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071121.pdf

↳ le rythme

Pour qu'il y ait du temps et de l'espace, cela nécessite quelque chose de plus *basal*, sur le plan existentiel.

À partir de la notion de **rythme**, en son sens originaire,
Voir la séance du 20 juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

Entretien entre **HENRI MALDINEY** et **JEAN OURY**, le jeudi 28 janvier 1988 au centre Pompidou, in **Jean Oury, Création et schizophrénie, Galilée, 1989.**

« Il faut rappeler cette notion de **Gestaltung**, surtout mise en valeur par Hans Prinzhorn dans ce livre monumental de 1922 : *Bildneri des Geisteskranken* traduit sous le titre de *Expressions de la folie* (paru en 1984). La *Gestaltung*, Henri Maldiney en parle de façon exhaustive. On trouve également ce terme chez Paul Klee, Mondrian et bien d'autres. Je le traduis d'une façon un peu

simple, en employant un néologisme, utilisé par Lacan : l'enforme, la mise en forme. La *Gestaltung*, c'est un processus de création.

C'est ce qui donne le sens de l'œuvre, sinon le style. Mais il me semble que cette notion de **Gestaltung** ne suffit pas pour spécifier des niveaux de création très archaïques.

J'aimerais proposer un autre mot de la philosophie de Wittgenstein : **Bildung**. On le traduit quelquefois par un néologisme : la **piction**. Ça se rapproche de fiction et de pictural. ...»

(Jean Oury, p.191-192)

« S'agit-il de *Bildung* ou de *Gestaltung* ? Je pense qu'il faut examiner de près ces deux concepts. Le terme d'enforme ne traduit pas bien *Gestaltung*. Parce que mettre en forme suppose presque qu'on a déjà l'idée de forme devant les yeux, alors que dans sa définition, Klee dit que l'accent du mot *Gestaltung* doit être mis sur la désinence. Il a d'autant plus raison d'y insister, qu'à notre époque, le sens de la désinence s'est évanoui. Le mot a été en quelque sorte frappé d'inertie. Le souci de le réanimer s'accorde avec son autre formule : "Werk ist Weg", l'œuvre est en voie. La *Gestaltung*, dit-il, c'est la théorie de la forme (*Gestalt*) mais où l'accent est mis sur les chemins qui y mènent ; et ce sont ces chemins qui se frayent en marchant. Dès qu'il y a anticipation d'une forme, ce qu'on en fera est une forme morte ; [...] L'essentiel, dans une *Gestaltung* [...], ce sont ses ruptures, ses discontinuités, dont l'unité exige, pour être, une activité pure de franchissement. Il faut se perdre dans la faille ou se perdre et se gagner dans le bond. L'important, le décisif est que la faille est un vide.

La *Bildung*, c'est sans doute ce qu'on rencontre dans l'acte de modeler, qui est un acte continu s'enchaînant à lui-même sans rupture et en liaison communicative avec la forme en voie de modelage, dont les modifications répondent à celles de la main. [...] La *Bildung* produit quoi ? Une configuration. Ce qui était matière anonyme, fluente ou rigide, reçoit un certain sens, dans tous les sens du mot sens. Mais avant tout – en deçà de toute signification signitive – il reçoit un sens direction, c'est-à-dire une certaine inclinaison, une certaine courbure. »

(Henry Maldiney, p. 194-195)

ÉMILE BENVENISTE,
« La notion de 'rythme' dans son expression linguistique »,
in *Problèmes de linguistique générale 1*,
Paris, Gallimard, Tel, 1966, p. 332-335

« ...Les citations suffisent amplement à établir : 1° que **ρυθμοξ** ne signifie jamais 'rythme' depuis l'origine jusqu'à la période attique ; 2° qu'il n'est jamais appliqué au mouvement régulier des flots ; 3° que le sens constant est 'forme distinctive ; figure proportionnée ; 'disposition', dans les conditions d'emploi les plus variées. [...]

Ce sens établi, on peut et il faut le préciser. Pour 'forme', il y a en grec d'autres expressions [...] $\rho\upsilon\theta\mu\omicron\varsigma$, d'après les contextes où il est donné, désigne la forme dans l'instant qu'elle est assumée par ce qui est mouvant, mobile, fluide, la forme de ce qui n'a pas consistance organique : il convient au *pattern* d'un élément fluide, à une lettre arbitrairement modelée, à un péplos qu'on arrange à son gré, à la disposition particulière du caractère ou de l'humeur. C'est la forme improvisée, momentanée, modifiable. Or, $\rho\epsilon\iota\nu$ est le prédicat essentiel de la nature et des choses dans la philosophie ionienne depuis Héraclite, et Démocrite pensait que, tout étant produit par les atomes, seul leur arrangement différent produit la différence des formes et des objets. On peut alors comprendre que $\rho\upsilon\theta\mu\omicron\varsigma$, signifiant littéralement 'manière particulière de fluer', ait été le terme le plus propre à décrire des 'dispositions' ou des 'configurations' sans fixité ni nécessité naturelle et résultant d'un arrangement toujours sujet à changer ».

↳ la *Gestaltung*, la mise en forme

Jean OURY, « Processus de création et psychiatrie »,
Revue Chimères n°3, automne 1987
http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/?q=node/40
« Liberté de circulation et espace du dire »
<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>

Gestaltung, Bildung, Rythme

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=odemougeot200795
<http://cesta.ehess.fr/docannexe.php?id=383>

http://www.daseinsanalyse.be/en_homage_au_pr.htm

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RFP&ID_NUMPUBLIE=RFP_654&ID_ARTICLE=RFP_654_1081&FRM=N

STEFAN HASSEN CHEDRI, « la notion de vide, concept-clé dans la psychose »

http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/notionVide.htm

Rythme, rüthmos

http://www.unice.fr/ctel/programme/cycle.php?id_axe=2

<http://semen.revues.org/document2660.html>

<http://www.erudit.org/revue/vi/1985/v10/n3/200519ar.pdf>

http://www.formes-symboliques.org/article.php3?id_article=194

<http://www.editions-verdier.fr/v3/oeuvre-critiquerythme.html>

http://cieptc.rhapsodyk.net/article.php3?id_article=119

Mais il faut bien établir la différence entre rythme et cadence

LUDWIG KLAGES,
La Nature du rythme. Pour comprendre la philosophie vitaliste allemande

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navi=catalogue&obj=livre&no=17844>

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Ludwig_Klages

HANZ PRINZHORN, la « Gestaltung »

« Expression et signe »,

Revue française de psychiatrie et de psychologie médicale,

mai 1997

http://www.editionsmf.com/image_cache/172_350_500_Image_0_3_008.jpg

http://www.editionsmf.com/article_detail.jsp?article=1852

<http://www.editionsmf.com/articles.jsp?edition=172>

http://ecx.images-amazon.com/images/I/51T2NDE0ADL_55500.jpg

<http://www.art-memoires.com/lmter/14345/43vlecritchifr.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Hans_Prinzhorn

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/talbot.htm>

http://www.abcd-artbrut.org/article.php3?id_article=267

HENRI MALDINEY, « L'esthétique des rythmes »,
in *Regard, parole, espace*
<http://www.balat.fr/spip.php?article77>

À la base de l'espace et du temps, au plan de l'archéologie logique — *l'archéologique* — Il y a le rythme.

Dans la schizophrénie, selon Jean OURY, il y a un trouble profond du rythme, une dysrythmie.

↳ le hors-temps

✚ le rythme — *logiquement* — dans le hors-temps

En poussant l'argument sur le plan logique on peut dire, hypothèse abductive, que le rythme est hors temps.

Donc, en poussant toujours sur le plan logique, et même si ça devient de la « pataphysique », on pourrait dire que chez les schizophrènes, il y a un trouble du hors-temps.

Pour construire sa boîte à outils on est autorisé à aller chercher un peu partout...

↳ la structure : la surface et le point extérieur

Et cette pataphysique permet à Jean OURY de nous donner accès à sa conception de la structure : une surface complexe qui *tient* grâce à un point extérieur, **hors-surface**, qui ne se confondra jamais (autrement, ça n'est plus une structure) en évitant le schématisme sur lequel il nous avait mis en garde, une heure auparavant.

Ce point extérieur ne serait pas loin de...

↳ le zéro absolu

Sur le plan logique, ça n'est pas loin de ce qu'on appelle le zéro absolu (à bien différencier du zéro relatif)

En poussant la pataphysique, on peut dire que dans la dissociation il y a impossibilité d'être dans ce point particulier de zéro absolu.

↳ le point obscur

HÉRACLITE, « Le point obscur »

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1945

Ce qui est en question dans l'ordre de l'existence schizophrénique, c'est l'éclatement : plus de surface, plus de zéro absolu, tout va se mélanger.

Ce qui est vraiment en question dans l'ordre même de l'existant, remis en question d'une façon catastrophique chez le schizophrène, la catastrophe existentielle, c'est l'éclatement de ça. Plus de zéro absolu, plus de structure. Tout va se mélanger.

KARL JASPERS

http://fr.wikipedia.org/wiki/Karl_Jaspers

FRANÇOIS TOSQUELLES, *Le vécu de la fin du monde*

<http://www.orefppi.fr/spip.php?article46>

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/TOSQUELLES%20francois/Textes/texte5.htm>

<http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>

Sans zéro absolu, sans hors-temps, il n'y aura pas de *mise en forme*. Mais c'est quoi ? Pour continuer, nécessité de faire intervenir d'autres logiques...

↳ une logique poétique

JEAN OURY, *Création et schizophrénie*, 5 novembre 1986, Galilée, p.14

« Quand on parle de création, on pense 'œuvre', œuvre réalisée, et on risque ainsi d'oublier que ce qui est en question, c'est le processus de 'fabrication'. Vous retrouvez là ma prédilection pour le titre d'un livre de Francis Ponge : *La Fabrique du pré*. Ce livre a été édité dans une collection qui s'appelle : 'Les sentiers de la création'. Le mot 'sentier' est en corrélation avec le mot 'sens'. Dans sens, il y a mouvement, mais un mouvement pas forcément pris dans une intentionnalité, vers un but, vers une œuvre ; c'est un cheminement.

Les herbes ont une forme : un élan retenu...

FRANCIS PONGE, *La fabrique du pré*, Skira, 1971, 1990, p.218.

10 novembre 1962 (II)

[...], mais

d'aiguilles dressées merveilleusement debout, dans un élan vertical, un jet (d'eau incarnée) d'une merveilleuse lenteur, douceur, et d'une merveilleuse simultanéité. Uni mais millier (mais un millier uni de consciences dressées).

Le végétal élémentaire à l'état naissant.

La finesse minérale et le liquide réunis, la poussière, le sable des forêts.

Le principe végétal (maxime debout, la sève y monte) :

En principe

en finesse

d'un seul élan (non, d'un millier), d'une magnifique énergie et persévérance mais d'une merveilleuse lenteur et retenue pour [...]

Avec cette logique, on peut dire qu'un schizophrène a des troubles de l'élan retenu.

Sur la logique poétique, revoir la séance du 20 décembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_061220.pdf

Apparaître du retrait — élan retenu — décloison —Gestaltung — rythme

Il est donc là le non-situable : le hors-temps, le zéro absolu

S'il n'y a pas de hors-temps, pas de zéro absolu, pas de Gestaltung... il n'y a pas de limites.

Un trouble profond des limites dans l'existence schizophrénique...

↳ la limite

revoir la séance du 20 juin 2007 dont je reprends certains éléments
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

Si on ne réfléchit pas à toutes ces choses-là, on en arrive à cette situation d'enfermer les gens, en croyant qu'on leur donne des limites et si ça suffit pas on les attache.

Les limites, c'est bien plus subtil...

Jean OURY aurait besoin de l'aide de mathématiciens pour aller voir du côté de la logique des treillis...

🚀 la logique des treillis

ROBERT MARTY, « le vrai treillis de la classe des signes »
<http://robert.marty.perso.cegetel.net/semiotique/vrai-treillis.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Treillis_%28ensemble_ordonn%C3%A9%29
<http://www.bibmath.net/dico/index.php3?action=affiche&quoi=/t/treillis.html>
<http://www.bibmath.net/dico/index.php3?action=affiche&quoi=/l/limite.html>
<http://www.bibmath.net/dico/index.php3?action=affiche&quoi=/b/borne.html>

La limite est inatteignable...

GILLES DELEUZE, *Le Pli, Leibniz et le baroque*, Minuit
<http://www.alopage.com/resize.php?&ref=9782707311825&type=1&r=0&s=0&m=r>

GILLES DELEUZE parle de la notion de limite
http://www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=21

L'infinimental chez Leibniz, deux lignes qui se rapprochent sans se toucher jamais.
Chez le schizophrène, il y a des troubles profonds de la limite.

Avec les clubs thérapeutiques, etc... possibilité que ça tienne.

🚀 Les Stoïciens

Si c'est bien structuré au centre, les limites, ça va de soi...

Les Stoïciens et la limite
http://classiques.ugac.ca/classiques/ciceron/paradoxes_des_stoiciens/Paradoxes_stoiciens.pdf
<http://ugo.bratelli.free.fr/Laerce/Stoiciens/Zenon.htm>
<http://fr.wikibooks.org/wiki/Sto%C3%AFcisme>

[reprise] : « Quels rapports entre l'aliénation sociale et le schizophrène »

À partir du narcissisme originaire, ce qui fait limite : l'**unité du corps**, au sens de l'incarnation (**PANKOW**), de la chair (**MERLEAU-PONTY**), du *Leib* (forme particulière de Körper)

MAURICE MERLEAU-PONTY, la notion de « chair »
<http://www.philagora.net/philofac/ponty.htm>
<http://www.mollat.com/conferences/jean-yves-mercury-1188.html>

JACQUES LACAN

« Ne cherche pas le grand Autre ailleurs que dans le corps »

La façon dont le grand Autre va s'articuler dans le corps, ça fera ou pas des catastrophes.

« La forclusion du-nom du père » (des noms, des pères)

JACQUES LACAN, « Les noms du père », séance du 20 novembre 1963
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/nondup/nomsdup.htm>
http://qaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/NDP/les%20noms%20du%20pere%20J%20Lacan.htm

Ça met en question toute cette architectonie

🚀 La pulsion de mort

<http://psychiatrieinfirmerie.free.fr/infirmerie/formation/psychologie/psychologie/pulsion.htm>
<http://www.psychosoc.com/ouvrage.php?ID=26>
<http://www.psychanalyse.lu/articles/BokanowskiPulsionMort.htm>
<http://www.causefreudienne.net/publications/la-lettre-mensuelle/lettre-mensuelle-248/politique-et-pulsion-de-mort-1/>

En rapport avec la pulsion par excellence : la pulsion de mort

Chez les schizophrènes, trouble profond du rapport à la pulsion de mort (à ne pas confondre avec la pulsion de destruction)

La pulsion de destruction : mélange entre Éros et Thanatos.

La pulsion de mort, correspond, d'une façon imagée au « **silence des organes** » de **BICHAT** (ça fait du bruit si on les dérange)

<http://stl.recherche.univ-lille3.fr/seminaires/philosophie/macherey/Macherey20002001/Canguilhem.html>

MARIE FRANÇOIS XAVIER BICHAT

http://fr.wikipedia.org/wiki/Marie_Fran%C3%A7ois_Xavier_Bichat

Un exemple clinique du silence des organes dérangés, de la **croissance** dérangée : les cas d'inceste.

Jean OURY depuis 35 ans réunit mensuellement un groupe de travail sur l'inceste.

Quand Éros vient chatouiller Thanatos.

Les témoignages des travailleurs sociaux. Les filles qui ne semblent « pas nées », avec même un retard endocrinien.

Quand « cette pulsion qui ne demande rien » (la pulsion de mort) en vient à être excitée.

Ça correspond avec le hors-temps, la pulsion de mort, le zéro absolu, *Unverborgenheit*, le rythme, la décloison... c'est là que ça se passe.

Mais là, c'est de l'ordre du rien. Une attente vide. Du hors-temps en attente vide.

Maurice BLANCHOT, L'Attente, l'oubli, Gallimard, 1962, (collection L'imaginaire, n°420, 2000)

http://ecx.images-amazon.com/images/I/41BV1Z9QWRL_55500.jpg

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=35&Itemid=40>

http://www.desordre.net/textes/bibliotheque/l'attente_l'oubli.html

- L'**attente** (hors-temps), qui pourrait correspondre au zéro absolu ou l'apparaître du retrait est au niveau du **narcissisme originaire**
- L'**oubli**, est au niveau du **refoulement originaire**.

« Il y avait en lui un point de faiblesse et de distraction qu'il lui fallait mettre en rapport avec tout ce qu'il pensait et disait, sous peine de commettre ce qui lui paraissait être l'infidélité essentielle. C'est autour de ce point que tout ce qu'il avait écrit et tout ce qu'il avait à vivre, s'était, par une nécessité mal aperçue, disposé et orienté, comme un champ de forces capricieux et mouvant.

Quel était ce point ? Il s'en était quelquefois approché. Il avait de cette approche traduit avec obstination les découvertes surprenantes. Et chaque fois il était prêt à recommencer : contre son gré et pourtant volontiers ; non pas volontiers : contre son gré seulement. » (p.26)

« Attendre, se rendre attentif à ce qui fait de l'attente un acte neutre, enroulé sur soi, serré en cercles dont le plus intérieur et le plus extérieur coïncident, attention distraite en attente et retournée jusqu'à l'inattendu. Attente, attente qui est le refus de rien attendre, calme étendue déroulée par les pas. » (p.16)

« Attendre, seulement attendre. L'attente étrangère, égale en tous ses moments, comme l'espace en tous ses points, pareille à l'espace, exerçant la même pression continue, ne l'exerçant pas. L'attente solitaire, qui était en nous et maintenant passée au dehors, attente de nous sans nous, nous forçant à attendre hors de notre propre attente, ne nous laissant plus rien à attendre. » (p.24)

« L'oubli, l'attente. L'attente qui rassemble, disperse ; l'oubli qui disperse, rassemble. L'attente, l'oubli. 'M'oubliez-vous ?' – 'Oui, je vous oublierai.' – 'Comment serez-vous sûr que vous m'avez oubliée ?' – 'Quand je me souviendrai d'une autre.' – 'Mais c'est encore de moi que vous vous souviendrez ; il me faut davantage.' – 'Vous aurez davantage : quand je ne me souviendrai plus de moi.' Elle réfléchit sur cette idée qui paraissait lui plaire. 'Oubliés ensemble. Et qui alors nous oubliera ? Qui sera sûr de nous dans l'oubli ?' – 'Les autres, tous les autres !' – 'Mais ils ne comptent pas. Je me moque bien d'être oubliée des autres. C'est de vous que je veux être oubliée, de vous seul.' – 'Eh bien, quand tu m'auras oublié.' – 'Mais, disait-elle tristement, je sens bien que je t'ai déjà oublié.' » (p.49)

Un article sur le concept de « neutre » chez **MAURICE BLANCHOT**

<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=67>

BERTRAND GERVAIS, « L'effacement radical, Maurice Blanchot et les labyrinthes de l'oubli », Protée, volume 30, n°3 (hiver 2002), Peirce et la clinique

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/index.html>

Sur le refoulement originaire, la « métaphore originaire », revoir la séance du 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/10_070620.pdf

HENRICH VON KLEIST, *Sur le théâtre de marionnettes*

http://ecx.images-amazon.com/images/I/519RFY5AWZL_55500.jpg

Jean OURY va nous lire entièrement la nouvelle de **KLEIST** en nous racontant comment il a retrouvé ce livre qui lui avait été offert il y a très longtemps (une édition avec des dessins de Matisse), suite à la lecture d'un article de **HEINZ KOHUT**, dans un numéro de la Revue française de psychanalyse...

Écouter **JEAN OURY** (22')

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_071221_Kleist.mov

Heinz KOHUT, « Réflexions sur le narcissisme et la rage narcissique », *Revue française de psychanalyse*, n°4, juillet/août 1978, p. 683-719.

« Un des trésors de la langue allemande est une histoire intitulée *Sur le théâtre de marionnettes*, du dramaturge Heinrich von KLEIST (1777-1811), écrit en 1810, peu de temps avant qu'il mît fin à sa courte vie par le suicide. Kleist et son œuvre sont presque inconnus hors du cercle de langue allemande, mais ma fascination pour ce court récit – et pour une autre de ses histoires courtes – a eu, comme je m'en rends compte rétrospectivement, une importance particulière dans mon propre développement intellectuel : c'est avec lui qu'est apparu pour la première fois mon intérêt scientifique pour un sujet qui m'occupe depuis plusieurs années.

Depuis que j'ai lu l'histoire de Kleist, durant mes années scolaires, j'ai été intrigué par l'effet mystérieux de ce simple récit sur le lecteur. Un danseur de ballet mâle, nous raconte-t-on, affirme, dans une conversation imaginaire avec l'auteur, que par comparaison avec la danse de l'être humain, celle des marionnettes est presque parfaite. **Le centre de gravité de la marionnette est son âme ; l'animateur de marionnettes doit simplement se penser lui-même à ce centre pendant qu'il active la marionnette**, et les mouvements des membres de celle-ci atteindront un degré de perfection inimaginable pour un danseur humain. Étant donné que les marionnettes ne sont pas soumises à la pesanteur et que leur centre physique et l'âme font un, elles ne sont jamais ni artificielles, ni prétentieuses. Le danseur humain, par comparaison, est conscient de soi-même, artificiel et prétentieux. »

Ce qui intéresse **KOHUT**, c'est ce que **Jean OURY** appelle le **narcissisme originaire**.

Les associations à partir de ce texte : on peut penser à :

- Ninjinski, un des plus grands danseurs, qui était par moments catatonique.
- La spontanéité (« soyez spontané ! »)
- L'émergence.
- L'âme, comme l'âme du violon. Le centre de gravité est en dehors.

L'intérêt de **KOHUT** quand il s'intéresse presque à contre-courant de la psychanalyse officielle, à l'époque, au narcissisme originaire.

Jean OURY trouve tout de même que **KOHUT** interprète un peu trop rapidement mais il a eu l'intuition que le texte de **KLEIST** touche quelque chose sur la façon d'exister.

Il ne s'agit pas de comparer un schizophrène catatonique à une marionnette. Mais par contre, il y a un éclatement du fait qu'il n'y a pas justement ce « point obscur », ce lieu de rassemblement, ce qui fait qu'il y a une structure.

Le schizophrène qui vient voir le psychothérapeute (dans une position relativement 'neutre' ou plutôt fonction -1 : être là en étant également dans autre espace mais tout en étant là.)

Ce qui est une forme de toucher à une dimension symbolique, de faire la distinction entre le symbolique et l'imaginaire.

Cette distinction, souvent, est un peu écrasée, malgré les avancées de **MÉLANIE KLEIN**.

A revoir de près, cet écrasement du symbolique dans l'imaginaire.

L'expérience avec le schizophrène qui vient précisément à l'heure dite et qui attend.

Jean OURY établit un rapprochement entre la personne qui voit régulièrement un schizophrène et le montreur de marionnettes qui a le centre de gravité de la marionnette dans la main.



Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 31 janvier 2008. Version 2.

Mercredi 16 janvier 2008

Jean Ayme ne viendra plus accompagner Jean Oury au séminaire. Il est trop fatigué.

JEAN AYME, Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat, Éres, 1995

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/ayme.html

« Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle »

<http://psychologue-quimper.fr/archives/Jean-AYME-psychotherapie-institutionnelle.doc>

Lire un extrait dans les notes de la séance du mois de septembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_070919.pdf

Entretien avec Jean Ayme

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2007-1-p-119.htm>

Jean Oury rappelle comment Jean Ayme est arrivé à Sainte-Anne à la suite de la mort accidentelle de Georges Daumezon.

<http://psychiatrie.histoire.free.fr/pers/bio/daumezon.htm>

C'est grâce à Jean Ayme que le séminaire peut se tenir à Sainte-Anne. S'il ne vient plus, qu'est-ce qui va se passer ?

« Il faudra que je mette quelqu'un... là... pour me passer la parole !... Alors je me passe la parole... »

Il y a donc les annonces à faire...

XXe journée nationale de psychothérapie institutionnelle, Caen, 15 mars

<http://www.balat.fr/spip.php?article465>

Jean Oury revient sur les rencontres auxquelles il a participé : Angers, La Nouvelle Forge, près de Senlis...

<http://www.balat.fr/spip.php?article457>

... une occasion pour évoquer certains compagnons de route : Tosquelles, Fernando de Vicente, Pierre Delion, Henri Ey... associés à des projets...

Continuer ...

Pour commencer : retour au texte de **Henrich von KLEIST**, « Sur le théâtre de marionnettes » et à la fameuse « âme » du violon.

Relire la séance du mois de septembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071219.pdf

HENRICH VON KLEIST, Sur le théâtre de marionnettes (1810), Mille et une nuit

http://ecx.images-amazon.com/images/I/519RFY5AWZL_55500.jpg



http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%82me_%28lutherie%29

Jean Oury a reçu une lettre et un fascicule de 1901 sur le travail du luthier qui provient de l'atelier 'bric à brac' des infirmiers de Landerneau.

Et puis... un luthier viendra peut-être nous parler de son travail dans les prochains mois...

L'analyse institutionnelle

Revenir tout le temps à :

LA PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE N'EXISTERAIT PAS SANS UN TRAVAIL PERMANENT (NUIT ET JOUR) D'ANALYSE INSTITUTIONNELLE

Dans le texte de **KLEIST**, c'est la réflexion du danseur sur l'âme et le centre de gravité de la marionnette dans les mains du marionnettiste qui a marqué Jean Oury.

« ...Car l'affectation apparaît, comme vous le savez, au moment où l'âme (*vis motrix*) se trouve en un point tout autre que le centre de gravité du mouvement. Et comme le machiniste ne dispose, par l'intermédiaire du fil de fer ou de la ficelle, pas d'un autre point que celui-ci, les membres sont comme ils doivent être, morts, de simples pendules, et se soumettent à la seule loi de la pesanteur ; une propriété merveilleuse, qu'on chercherait en vain chez la plupart de nos danseurs. Vous n'avez qu'à regarder la P..., poursuivait-il, quand elle joue le rôle de Daphné et que, poursuivie par Apollon, elle se retourne vers lui ; son âme est logée dans les vertèbres des reins ; elle se plie comme si elle voulait se briser, telle une naïade de l'École du Bernin. Voyez le jeune F..., quand il symbolise Pâris debout entre les trois déesses et tend la pomme à Vénus : son âme se tient cachée (c'est effroyable à voir) dans le coude. »

Une pièce majeure du violon pour la qualité de sa sonorité est donc appelée « âme »

Ce sont des éléments qui sont entrés en correspondance avec les « réflexions » de Jean OURY (même s'il n'aime pas ce terme)

- Les rapprochements que l'on peut faire avec ce que devrait être « l'institutionnalisation » quand il s'agit de s'occuper de la **Spaltung**, la dissociation chez les malades schizophrènes.
- Quelle place ? (« Quelle place on a ? »)

[1] [le transfert]

La question du transfert s'est toujours posée, même si au départ **FREUD** la résout par la négative (pas de transfert chez le psychotique)

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/temoignage/119.htm>
<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychologie/psychologie/transfert.htm>

JEAN OURY cite

MÉLANIE KLEIN, HERBERT ROSENFELD, DONALD WINNICOTT, WILFRED BION, MASUD KAHN, KARL ABRAHAM

http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion
http://fr.wikipedia.org/wiki/Donald_Winnicott
http://fr.wikipedia.org/wiki/Masud_R_Khan
http://fr.wikipedia.org/wiki/Herbert_Rosenfeld
http://fr.wikipedia.org/wiki/Karl_Abraham

À l'heure actuelle, cela peut sembler pas sérieux de parler de transfert, quand il n'est question que de mise en fiches...

On sent très vite quand il n'y a pas de transfert dans un établissement.

JACQUES LACAN : LE TRANSFERT EST UN CONCEPT

Un article sur le concept en psychanalyse (chez Lacan)
<http://www.apil.org/spip.php?article218>

GEORGES BATAILLE : LE CONCEPT EST UN MOT D'ORDRE

JEAN OURY, en fera :

 « **LE TRANSFERT EST UN CONCEPT POLITIQUE** »

Distinguer **la** politique et **le** politique

JEAN OURY, FÉLIX GUATTARI, FRANÇOIS TOSQUELLES, Pratique de l'institutionnel et politique (1985), éditions Matrices
<http://pig.asso.free.fr/Matrice.dir/Matrice.htm>

C'est pas étanche entre les deux.

[2] [l'institutionnalisation]

LE politique, c'est tout le travail d'organisation, de hiérarchisation *sérieuse*, (pas statutaire) mis en place pour qu'il y ait de l'**institutionnalisation** selon le terme d'**HÉLÈNE CHAIGNEAU**

Entretien avec **HÉLÈNE CHAIGNEAU**

<http://www.balat.fr/spip.php?article88>

JEAN OURY, « L'aliénation »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

Pierre DELION, « Thérapeutiques institutionnelles »

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>

L'institutionnalisation est un support d'organisation locale, au jour le jour, **du** politique.



LE POLITIQUE EST EN PRISE DIRECTE AVEC LE CONCEPT DE TRANSFERT

« Ça pourrait suffire pour aujourd'hui... »

Problème : pour éviter de glisser vers n'importe quoi...

Les années 47-50 : ce qui se passait dans l'organisation de la psychiatrie, la psychanalyse, les rapports avec **la** politique, la société, l'État...

Le groupe BATIA

JULIAN DE AJURIAGUERRA

http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/ins_dis/p1078302172415.htm

JACQUES LACAN

<http://pages.globetrotter.net/desgros/lacan/1901-1930.html>

FRANÇOIS TOSQUELLES

http://aeicpp.free.fr/articles/tosquelles_histoire_psy.htm

Patrick FAUGERAS, *L'ombre portée de François TOSQUELLES*, éditions Éres

<http://edition-eres.com/resultat.php?id=1957>

LUCIEN BONNAFÉ

http://www.psychiatrie-francaise.com/LLPF/2003/avril/article_3.htm

SVEN FOLIN

<http://psychiatrie.histoire.free.fr/pers/bio/follin.htm>

et d'autres... **HENRI HÉCAEN**

<http://auteurs.chapitre.com/page53/section95.html>

Les « journées de Bonneval » organisées par Henri EY

JACQUES CHAZAUD, « Pour servir d'introduction à l'histoire des premières journées de Bonneval », in **Lucien BONNAFÉ**, **Jacques CHAZAUD**, *La Folie au naturel*, le 1^{er} colloque de Bonneval comme moment décisif de l'histoire de la psychiatrie, L'Harmattan, 2006

<http://books.google.com/books?id=a6TYRkw4L3IC&pg=PA17&pg=PA17&dq=henri+h%C3%A9caen&source=web&ots=YPx4Cr5la&sig=L0q-J05yzVPuBtch7yl6aPRLUc8>

<http://www.harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&isbn=2747598365>

<http://www.ey.asso.fr/>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Ey

Colloque sur **Henri EY**

<http://www.ey.asso.fr/colloqueens2006.htm>

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/liberte.html>

Revue « L'Évolution psychiatrique » (Henri EY)

<http://www.carnetpsy.com/Archives/Revue/Items/p13.htm>

JACQUES LACAN, « propos sur la causalité psychique »

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/causpsy1.htm>

« La psychiatrie anglaise et la guerre »

<http://www.ecole-lacanianne.net/documents/1947-00-00a.doc>

La revue publia des articles de **LUCIEN BONNAFÉ** et **SVEN FOLIN**, qui prenaient position.

Jean OURY fait référence à un autre article de **JACQUES LACAN**, réponse à **Henri EY** qui développait sa thématique autour d'une révision des positions de **JOHN HUGHLINGS JACKSON**

JOHN HUGHLINGS JACKSON

http://fr.wikipedia.org/wiki/John_Hughlings_Jackson

Un article de **HENRI EY**, « Des principes de Hughlings Jackson à la psychopathologie d'Eugen Bleuler », figure dans la revue *Littoral*,

n°38, EPEL, 1993

<http://www.ecole-lacanianne.net/publications.php?coll=6>

JULIAN DE AJURIAGUERRA et **HENRI HÉCAEN**

« Les rapports de la neurologie et de la psychiatrie, problèmes neuropsychiatriques » (1947)

<http://www.editions-hermann.fr/rechercher.php?titre=&auteur=ajuriaquerra&isbn=&Submit=Rechercher>

Les relations entre les **HENRI EY** et **JACQUES LACAN MONIQUE CHARLES, EY/LACAN, Du dialogue au débat ou l'homme en question, L'Harmattan, 2004**
<http://www.harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=18333>

Chez **HENRI EY**, le concept d' « **organodynamisme** », pour séparer neurologie et psychiatrie. *Il a gagné vis à vis de l'État* souligne Jean Oury, critiquant tout un système de cloisonnement, d'éclatement.

[3] [un travail polydimensionnel]

La psychiatrie est un travail « polydimensionnel », une des **prises de position** les plus importantes de **FRANÇOIS TOSQUELLES**. Il faut prendre la personne dans toutes ses dimensions (famille, travail, pathologies, ...), en sachant bien sûr par quoi on commence. Avoir un « point de vue catégoriel » (Gestalt)

JEAN OURY, « **Traitement, formation et recherches sont inséparables** », revue *Psychiatrie française*, n°4/1999.

http://www.psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/trente%20ans%202/PsyFr499c.htm#C

JEAN OURY, « **Diagnostic : Processus et lieu de rencontre, préalable à toute démarche analytique et thérapeutique** », revue *Psychiatries*, n°144, 2005.

<http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=17445829>

VICTOR ROSENTHAL et **YVES-MARIE VISETTI**, « **Sens et temps de la Gestalt** »

<http://cogprints.org/833/0/GestArt.pdf>

Il ne faut pas « sectionner » les gens en petit morceaux...

🔗 Question de méthodologie : **LA COMPLEXITÉ**

C'est simple mais complexe.

CLAUDE LEFORT, *La Complication*, Fayard, 1999

<http://www.fayard.fr/livre/fayard-24391-La-complication-Claude-Lefort-hachette.html>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Claude_Lefort

<http://www.intellego.fr/soutien-scolaire-Terminale-L/aide-scolaire-Philosophie/7.3-Claude-Lefort-et-l%E2%80%99indetermination-democratique/2827>

<http://perso.orange.fr/marxiens/philof/lefort.htm>

http://www.unites.ugam.ca/sqsp/revPolSo/vol20_2-3/vol20_no2-3_labelle.htm

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=RAI&ID_NUMPUBLIE=RAI_001&ID_ARTICLE=RAI_001_0141

<http://crpra.ehess.fr/document.php?id=31>

Pour éviter le simplisme, pour arriver au simple, c'est d'une grande complexité.

Et le simplisme, ça mène à Auschwitz.

➡ **C'EST DANS LE DOMAINE DE LA COMPLEXITÉ QUE L'ON PEUT SITUER L'ORGANISATION DES RAPPORTS ENTRE L'ANALYSE INSTITUTIONNELLE ET LE TRAVAIL EN PSYCHIATRIE.**

[reprise] [4] [le transfert]

Revenir au transfert...

JEAN OURY insiste toujours sur les questions de **méthodologie** :

🔗 Question de méthodologie : **LA LOGIQUE ABDUCTIVE ET LE FAILLIBILISME**

Voir les séances des mois de novembre et décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071121.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071219.pdf

[...]

[5] [la sous-jacence]

La « sous-jacence », un terme en attendant mieux...

C'est à l'époque de l'usage par **FELIX GUATTARI** et **GILLES DELEUZE** du terme **rhizome** que Jean OURY en est venu à proposer celui de **sous-jacence**. Pour Jean OURY, la métaphore du rhizome est trop liée à la surface. C'est plutôt de **racine pivotante** qu'il faudrait parler...

Un extrait de l'introduction de *Mille Plateaux*

<http://www.boson2x.org/spip.php?article162>

JEAN OURY, « **Histoire, sous-jacence et archéologie** », *Institutions*, « **La fabrique du soin** » n°20, mars 1997

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

JEAN OURY, « De l'institution. Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose », *Cahiers de psychologie clinique*, n°21, 2003

http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=CPC_021_0155

La sous-jacence : pour désigner là où peut-être on peut repérer les rapports entre l'établissement et les processus d'institutionnalisation.

✚ Les rapports avec l'État

L'État-blissement : comment on se blisse avec l'État.

✚ La hiérarchie

Comment avoir une « prise » sur la hiérarchie ? Qu'est-ce qu'on peut en faire ?

Jean Oury répète souvent qu'il est pour la « hiérarchisation absolue » :

Chaque personne, c'est chaque personne et pas une autre.

[6] [le singulier]

Un séminaire de Sainte-Anne a été consacré au **singulier**.

GUILLAUME D'OCKHAM

<http://www.cerphi.net/biblio/ockham.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_d'Occam

<http://www.denistouret.fr/ideologues/Ockham.html>

<http://www.philo5.com/Les%20philosophes/Ockham.htm>

GUILLAUME D'OCKHAM, *Intuition et abstraction*, Vrin

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711618064>

JOËL BIARD, *Guillaume d'Ockham et la théologie*, ed. du Cerf, 1999

http://www.editionsducerf.fr/html/fiche/fichelivre.asp?n_liv_cerf=1736

Le rasoir d'Ockham

http://fr.wikipedia.org/wiki/Rasoir_d'Occam

« Le singulier, c'est l'ontologie généralisée qui va se cristalliser »

✚ C'est à partir de là qu'on peut aboutir à la **théologie négative**, à la dimension de la **logique apophasique**.

Revoir la séance du mois de novembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071121.pdf

Définitions

<http://www.patrimoine-de-france.org/mots-acade-5-2141.html>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Apophatisme_%28comparatisme%29

NICOLAS DE CUES, *De la docte ignorance* (1440)

http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/NicolasDeCues_Doctelgnorance.htm

YSABEL DE ANDIA, *Denys l'aréopagite. Tradition et métamorphoses*, Vrin, 2006 (lecture en ligne)

<http://books.google.com/books?id=W2DH0daSqNAC&pg=PA187&lpg=PA187&dq=la+th%C3%A9ologie+n%C3%A9gative+dans+l'apophatisme+grec.+qu%C3%A9rard&source=web&ots=fHJAxSZhyA&sig=Qf9oma0eLlBGu0YBvoG6ivXq0wA#PPA11M1>

GILLES DELEUZE parle de la théologie négative

http://www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=62

THIERRY-DOMINIQUE HUMBRECHT, « Théologie négative et noms divins chez saint Thomas d'Aquin »

http://www.thomas-d-aquin.com/Pages/Articles/These_Umbrecht.pdf

JEAN OURY donne toujours une place particulière au livre de **PIERRE ALFÉRI**.

Il relève les pages autour de **JACQUES LACAN** (Séminaire III, *Les Psychoses*), en ajoutant que Pierre ALFÉRI ne met pas LACAN du côté de la théologie négative.

Pierre ALFÉRI, *Guillaume d'Ockham, le singulier*, Minuit, 1989

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

[Autour de **JACQUES LACAN**, cf. p. 175-180]

✚ Tous les concepts de FREUD sont négatifs

JACQUES SCHOTTE, le travail sur les mots de Freud, de l'ordre de la négativité pour éviter de sombrer dans le « néopositivisme dégénéré » (contre le singulier, pour la **transparence**)

Jacques SCHOTTE, « Introduction à la lecture de Freud écrivain »

Article paru dans le n°5 de la revue *La Psychanalyse* de la SFP. (il était le 'réfèrent majeur' pour toutes les questions de traduction).

Sommaire des huit numéros de la revue *La Psychanalyse*

<http://www.elistas.net/lista/epsfros/archivo/indice/100/mse/175/>

[7] [l'opacité]

Le travail sur le singulier rejoint la question de l'opacité

PIERRE CHARPENTRAT, historien d'art :
« **L'intraitable opacité de la présence de l'autre** »
Le Mirage baroque, éd. De Minuit, 1967¹.

« À l'image transparente, allusive, qu'attend l'amateur d'art, le trompe-l'œil tend à substituer l'intraitable opacité d'une Présence. »

<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/ea738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

MAURICE BLANCHOT, *L'Amitié*, Gallimard, 1971, p. 328

Écrit à la mort de **GEORGES BATAILLE**

« Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. »

Comment assumer la présence de l'autre ?



ASSUMER LE LOINTAIN EN ÉTANT AU PLUS PROCHE, LE DOS AU MUR DE L'OPACITÉ D'AUTRUI

[8] [le lointain]

Une question un peu bizarre :

« Comment le schizophrène traite son « **lointain** » ?

Le lointain, c'est quoi ? C'est pas partir en vacances, c'est pas ce qu'offre la télé (*Plus belle la vie*, le feuilleton de France 3)

¹ Une lecture ultra-rapide ne m'a pas permis de trouver la phrase et son contexte. En plus, il manquait trois pages à l'exemplaire que j'ai consulté...

C'est pas des choses à dire ! obscène ! Il faut pas demander des choses pareilles !

Le lointain, c'est pas des choses à dire ! mais c'est pas parce qu'on ne le dit pas qu'il n'y a pas du dire.

[9] [le dit et le dire]

JEAN OURY, « **Le corps et ses entours : la fonction scribe** »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

JEAN OURY, « **Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion** »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychoanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

La distinction à maintenir entre le **dit** et le **dire** :

Jean OURY la rapproche de celle entre la **langue** et le **langage**

La langue : table d'usage de la **parole** (pour se comprendre, le code)

Le langage : c'est une structure.

« **l'inconscient est structuré comme un langage** » de **JACQUES LACAN**

Discours à l'ORTF, 2 décembre 1966

<http://aejcpp.free.fr/lacan/1966-12-02a.htm>

LE LANGAGE ➔ **LE DIRE**

LA LANGUE, LA PAROLE ➔ **LE DIT**

LE DISCOURS, c'est encore autre chose

[10] [la fabrique du dire]

A priori, quand on parle à un schizophrène, apparemment on parle, au niveau de la parole, on parle dans la même langue, mais on s'aperçoit que quelque chose ne fonctionne pas : Jean OURY a parlé de la **fabrique du dire**.

Il y a de la répétition, de la stéréotypie. On reste au niveau du dit. Quelque chose est détruit.

Où en est-on du **dire et de sa fabrique** ?

Cela rejoint ce que dit **JACQUES LACAN** : le langage, c'est une structure de l'ordre du signifiant...

... une analyse de construction... **Vorstellunsrepräsentanz**... les signifiants qui viennent construire « l'arrière-plan existentiel » auquel on ne fait pas attention mais qui fait que ça tient.

Chez les schizophrènes, c'est ça qui ne tient pas.

Jean OURY parle d'un pensionnaire à La Borde qu'il voit tous les jours, même cinq minutes : ce sont ces 5 minutes qui lui permettent de tenir. Il fait à nouveau allusion au texte de **KLEIST**, avec ce sentiment de tenir l'âme, le centre de gravité de cet homme, même s'il n'est pas une marionnette. (« Si je ne tiens pas, ça se **disloque** »)

JEAN OURY, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose », **Cahiers de psychologie clinique**, n°21, 2003/2

<http://www.cairn.be/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>

Un livre qui fait référence à la « fabrique du dire » (à lire en ligne)

ÉLISABETH DE FRANCESCHI, *Amor artis, pulsion de mort, sublimation et création*, L'Harmattan, 2000

<http://books.google.com/books?id=RYQUse4zcgUC&pg=PA185&pg=PA185&dq=oury+la+fabrique+du+dire&source=web&ots=pe6XXiXZ7P&sig=evhHh5vYIMukvlytpmWf-voNXYE>

Sur « *Vorstellungsrepräsentanz* »

<http://pierrehenri.castel.free.fr/Articles/Lacan1117.htm>

<http://www.oedipe.org/fr/actualites/encore/vorstellung>

http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/critique.htm

[11] [la Spaltung]

La **Spaltung**, la dissociation schizophrénique, c'est une **dislocation**.

Parmi toutes les références dont il faudrait parler, Jean Oury fait allusion au travail d'un psychiatre espagnol (quelqu'un de remarquable mais il était resté à Madrid sous Franco et François Tosquelles ne voulait pas en entendre parler) :

JUAN LOPEZ-IBOR

http://www.tilesa.es/centenariolopezibor/es_presenta.html

Il parlait de « L'analyse structurale ».

À propos des schizophrènes, l'expression : « pensée sonore » : ni une pensée, ni du son... un autre niveau...²

... Où en est-on de la **fabrique de l'existant** ?

JUAN LOPEZ-IBOR, « *l'angoisse vitale* »

<http://www.balaf.fr/spip.php?article390>

Quand Jean OURY fait référence à Juan LOPEZ-IBOR...

Jean OURY, « *Chemins vers la clinique* », **L'Évolution psychiatrique**, volume 72, issue 1
« *Chemins vers la clinique* »

http://www.sciencedirect.com/science?_ob=MIq&_imagekey=B6VP7-4N6FN9R-1-1&cdi=6199&user=10&orig=browse&coverDate=03%2F31%2F2007&sk=999279998&view=c&wchp=dGLbVlb-zSkzS&md5=49010c49d4be772a9d73e00a05a91229&ie=/sdarticle.pdf

JEAN OURY, « *Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion* »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

[12] [les greffes de transfert]

GISELA PANKOW, *Les greffes de transfert*

Sur la dissociation et les greffes de transfert, voir la séance du mois de décembre (citations de G. Pankow)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/300708/JO_071219.pdf

Petit à petit, ça prend...

C'est parce qu'il y a du transfert, qu'il y a possibilité d'émergence du fantasme³ : une délimitation. Mais il faut que ça tienne. La base même de **l'existant**.

Pour les références à **JACQUES LACAN** (Séminaire XIV, *Logique du fantasme*),

voir la séance de février 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/300607/JO_070221.pdf

² En ré-écoutant l'enregistrement, je ne suis pas sûre de l'auteur de cette expression : Lopez-Ibor ou quelqu'un d'autre.

³ 'Phantasme' ? Cf. les citations dans la séance du mois de décembre

[13] [l'espace du dire]

Dans des systèmes institutionnels (des lieux) où il y a un peu de « fumier vivant » (la sous-jacence), des zones apparaissent, que **JEAN OURY** a appelées : **espace du dire**.

Une expression comme **l'espace du dire** ne semble pas très loin de l'expression de **GISELA PANKOW** des **greffes de transfert**.

Une expression, pour dire que chez les schizophrènes, il y a du transfert...

JEAN OURY, « **Liberté de circulation et espace du dire** »

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

DANIELLE ROULOT, **Schizophrénie et langage**

<http://www.psychasoc.com/ouvrage.php?ID=25>

Le travail de la chorégraphe **Emmanuelle Vo-Dinh** autour de **l'espace du dire**

<http://www.oedipe.org/fr/spectacle/vo-dinh>

[reprise]

[14] [le transfert]

Le concept de transfert ne se localise pas à la névrose...

Au congrès de Budapest en 1918, devant l'énorme misère névrotique dans le monde, Freud exprime le souhait de voir se créer des établissements qui puissent appliquer ce qu'il essaie de mettre en place dans le processus analytique.

SIGMUND FREUD, « **Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique** » (1919), in **La technique psychanalytique**, Puf, 1999.

http://www.beta.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_technique_psychanalytique

« On édifiera des établissements, des cliniques ayant à leur tête des médecins psychanalystes qualifiés et où l'on s'efforcera à l'aide de l'analyse de conserver leur résistance et leur activité à des hommes qui sans cela s'adonneraient à la boisson, à des femmes qui succombent sous le poids des frustrations, à des enfants qui n'ont le choix qu'entre la déprivation et la névrose. Ces traitements seront gratuits... nous découvrirons que les pauvres sont, encore moins que les riches, disposés à renoncer à leur névrose, parce que la dure existence qui les attend ne les attire guère et que la maladie leur confère un droit de plus à une aide sociale. Peut-être nous arrivera-t-il souvent de n'intervenir utilement qu'en associant au secours psychique une aide matérielle, à la manière de l'Empereur Joseph. Tout porte à croire aussi que, vu l'application massive de notre

thérapeutique, nous serons obligés de mêler à l'or pur de l'analyse une quantité considérable du cuivre de la suggestion directe... mais quelque soit la forme de cette psychothérapie populaire et de ses éléments, les parties les plus importantes, les plus actives demeureront celles qui auront été empruntées à la stricte psychanalyse dénuée de tout parti pris ».

Freud cité par **ÉDOUARD DE PERROT, MARTIN WEYENETH**, **Psychiatrie et psychothérapie, De Boeck Université, 2004, p.363-364.**

(lecture en ligne)

<http://books.google.com/books?id=RPr-npSXy8C&pg=PA363&lpg=PA363&dq=freud+les+voies+nouvelles+de+la+th%C3%A9rapeutique+analytique+budapest+1918&source=web&ots=vpJNb-CTNt&sig=W04ThwrWJW72ixvu-hyHlyon-IQ>

Une approche historique **d'Alain de MIJOLLA**

<http://www.spp.asso.fr/Main/HistoirePsy/Articles/Items/3.htm>

Un exposé qui travaille l'intervention de Freud au congrès de Budapest

<http://www.le-gout-de-la-psychanalyse.fr/pages/technique.htm>

Dans les derniers écrits, Freud reviendra sur la question : le transfert n'est pas seulement le transfert d'une pratique, voir quelqu'un dans un bureau.

Des références sur le concept de transfert chez Freud

JACQUES SCHOTTE,

« **Le transfert, dit fondamental de Freud pour poser le problème : psychanalyse et institution** »

<http://www.balat.fr/IMG/doc/TransfertSchotte.doc>

<http://pages.globetrotter.net/desgras/freud/oeuvres/transfert.html>

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=IMIN&ID_NUMPUBLIE=IMIN_002&ID_ARTICLE=IMIN_002_0007

<http://auriol.free.fr/psychanalyse/transfert.htm>

<http://pages.globetrotter.net/desgras/freud/oeuvres/transfert.html>

<http://www.spp.asso.fr/Main/ConferencesEnLigne/Items/38.htm>

[15] [le diagnostic, l'instant de voir, le praecox gefhül]

Le transfert a à voir avec la dissociation schizophrénique.

... Mais comment décide-t-on ?

✦ Le praecox gefhül, l'instant de voir :

Une façon *aperceptive* de sentir tout de suite quelque chose de l'ordre du transfert, mais éclaté, dissocié.

Reprise d'éléments de la séance du 20 juin 2007

HENRICUS C. RÜMKE, le **praecox gefhül**, malheureusement souvent traduit par le *sentiment du précoce*

JEAN OURY fait référence à **HENRICUS C. RÜMKE**, au Praecox gefhül :
« Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

http://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_REVUE=RPPG&ID_NUMPUBLIE=RPPG_036&ID_ARTICLE=RPPG_036_0047

DANIELLE ROULOT, « Travail du rêve, travail du deuil », *Institutions*, n°6, mars 1990

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n6/travail%20du%20reve.htm

JACQUES LACAN, les **trois temps logiques** (l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure)

<http://perso.wanadoo.fr/marxiens/psy/tempslog.htm>

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=sjeancalmettes080105

JACQUES LACAN, L'instant de voir

<http://www.ecole-lacanie.net/documents/1971-05-22b.doc>

JACQUES LACAN, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »

<http://perso.orange.fr/marxiens/psy/tempslog.htm>

Sur « l'instant de voir », Jean OURY fait également référence à **JUAN LOPEZ-IBOR**, à **ERNST KRETSCHMER** et à **SALOMON REZNIK**.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ernst_Kretschmer

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/?q=aggregator/categories/1

[reprise] [16] [la sous-jacence]

Tout ce qui vient d'être dit se rejoint dans la sous-jacence ⁴

Revoir la séance du mois de décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071219.pdf

⁴ C'est ce que je comprends, mais je ne suis pas sûre de bien comprendre...

✦ La boîte noire cybernétique

C'est tellement soudé qu'on ne peut pas l'ouvrir. Pour savoir ce qu'il y a dedans, on calcule ce qu'il y a avant et après... Certainement, dans la boîte, il se passe quelque chose...

La sous-jacence, c'est une boîte noire en rapport — avec l'établissement, et ce que ça suppose de surinvestissements et d'aliénation massive sociale — avec l'investissement et les petits événements de tous les jours : la vie quotidienne.

C'est là qu'il y aurait une articulation possible entre l'aliénation sociale massive et l'aliénation psychopathologique.

Une fois dit, Jean OURY trouve que c'est un peu « simplet »...

[17] [le sérieux]

Le sérieux, c'est pas le sérieux des technocrates. C'est poser des problèmes. Ainsi : Qu'est-ce que se passe quand arrive un sourire ?

Le sérieux, ça n'est pas l'exactitude, ça n'est pas un concept, une notion logique...

Pour comprendre, il faut entrer, « un peu », dans l'existential, reprendre des écrits de **SOREN KIERKEGAARD**, en particulier « Le concept d'angoisse ».

Dans l'échange avec le schizophrène, il y a du sérieux.

Revoir les séances des mois d'octobre et novembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071121.pdf

Et le sérieux a à voir avec le précaire...

[18] [le précaire]

Dans l'existentiel même, on a affaire au précaire qu'il faut absolument préserver (dans l'organisation).

JEAN OURY, « Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses », in Paul Jonckheere (éd.), *Passage à l'acte*, De Boeck Université, 1998.

http://books.google.com/books?id=nQJq_Ww_-5MC&pg=PA215&lpg=PA215&dq=jean+oury,+le+pr%C3%A9caire&source=web&ots=kchrtbRYC&sig=1JEnqf-dae1Tw00Rq5L15F1Jqz0

JEAN OURY, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles, revue VST, n°95, 2007

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-p-110.htm>

Étymologie

<http://www.universalis.fr/encyclopedie/T302226/PRECAIRE.htm>

Ce qui compte ça n'est pas le poids de l'événement, le temps, la logique déductive...

Ce qui compte le plus, pour toucher quelque chose de l'ordre des *Vorstellungsrepräsentanz*, des représentants de la représentation, quand le signifiant est complètement foutu...

...Dans la structure de la psychose, ce bouleversement de la coordination des signifiants du fait que le refoulement originaire ne fonctionne pas. L'oubli de l'oubli. L'oubli ne fonctionne plus.

Sur l'oubli, en relation avec le narcissisme originaire, revoir la séance du mois de décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071219.pdf

L'inconscient est structuré comme un langage, mais comme le langage est foutu, l'inconscient aussi...

Sans oublier que l'inconscient est un concept.

Tout cela tient sur des mots comme « **précaire** »

Jean Oury fait des « assonances » depuis le terme de *précaire* vers...

L'artichaut, la fleur préférée, paraît-il, de Freud...

Les oignons...

JACQUES LACAN, Séminaire I (1953-1954), *Les écrits techniques de Freud*, Seuil, Essais, p. 267-268 (5 mai 1954)

« Dans l'article sur le Moi et le Ça — qu'on lit mal, parce qu'on ne pense qu'au fameux schéma à la con, avec les stades, la petite lentille, les côtés, le machin qui rentre et qu'il appelle le super-ego, qu'elle idée de sortir ça alors qu'il avait sûrement d'autres schémas — Freud écrit que le moi est fait de la succession de ses identifications avec les objets aimés qui lui ont permis de prendre sa forme. Le moi, c'est un objet fait comme un oignon, on pourrait le peler et on trouverait les identifications successives qui l'ont constitué. »

GÜNTER GRASS, *Pelure d'oignon*

<http://www.blog.adminet.fr/pelures-d-oignon-article00225.html>

... Des choses qui ne comptent pas mais jouent un rôle fondamental



QUE VIENT FAIRE LE PRÉCAIRE DANS L'ARTICULATION ENTRE L'ALIÉNATION SOCIALE ET ALIÉNATION PSYCHOPATHOLOGIQUE TRANSCENDANTE ?

... Quelque chose qui joue un rôle énorme, en rapport avec le transfert...

[reprise] [19] [le transfert]

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), *Le Transfert*, Seuil, 1991

version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« Disparité subjective »

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas

d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

Sur le « **désirant, désiré, désirable** », la place de l'analyste
revoir la séance du mois de décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

[20] [la logique castrative]

Revoir la séance du mois de novembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071121.pdf

La logique castrative qui permet de ne pas s'en laisser raconter d'une façon imaginative, pour s'enfoncer, en traversant l'angoisse. C'est la chose la plus difficile, mais si ça a marché, il peut y avoir un travail du désir (« inconscient, inaccessible directement)

✚ Un désir travaillé

✚ Être capable d'écouter la demande sans répondre à la demande tout en tenant compte de la demande (Gisela PANKOW). Une ambiguïté travaillée.

✚ Distinction entre la demande et le désir

L'analyse, c'est le problème de la place même du désir.

Ce n'est que par le transfert que cela peut, sur un mode existentiel, se manifester par le fantasme.

JEAN OURY, pose encore la question : « le transfert, d'où ça vient ? »

C'est **JACQUES LACAN** qui répond... toujours dans le séminaire sur le transfert...

« **création ex nihilo** »

« À la vérité, ce qui importe du lieu où nous sommes pour en trancher, c'est-à-dire de l'expérience analytique, ce qui importe n'est point leur valeur d'énoncé, mais si je puis dire leur valeur d'énonciation, ou encore d'annonce, je veux dire ce en quoi ils font apparaître l'ex nihilo propre à toute création et en montrent la liaison intime avec l'évocation de la parole. À ce niveau, tous

évidemment manifestent qu'ils rentrent dans le premier énoncé : « Au commencement était le Verbe ». Si j'évoque ceci, c'est pour en différencier ce que je dis, ce point d'où je vais partir pour affronter ce terme plus opaque, ce noyau de notre expérience qu'est le transfert. »

Jean OURY ne sait pas d'où ça sort la « création ex nihilo » (pas des Grecs)

Une création à partir de rien : le précaire n'est pas loin.



Dans tout ça, Jean OURY se repose la question : Quelle place je peux avoir en tant que... ?

Ni bienfaiteur, ni salaud : la question de la neutralité.

AU CŒUR DE LA QUESTION DE LA PSYCHOPATHOLOGIE DE LA VIE QUOTIDIENNE.

Il y a toujours des pièges, des risques d'être récupérés par les gens qui croient être sérieux...

Pour relancer son mouvement de penser, Jean Oury fait appel à nouveau à la marionnette :

« Et la marionnette dans tout ça ? », « l'âme », « le centre de gravité »

EX NIHILIO ?

S'IL SE PASSE QUELQUE CHOSE ÇA NE SERA PAS DANS UNE LOGIQUE DE DÉDUCTIBILITÉ (non pas à partir de : c'est plus compliqué que ça)

[21] [la vie quotidienne]

Qu'est-ce qui est en question ? Pas forcément les choses apparemment les plus graves.

Mais si on est sérieux : quels rapports entre l'aliénation sociale massive et l'aliénation transcendantale ?

Un travail qui se situe dans l'économie générale qui ne peut pas être récupéré dans l'économie restreinte.

La question du fétichisme.

Voir la séance du mois de septembre pour l'ensemble des références sur cette thématique
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

« La vie quotidienne » : un des premiers séminaires...

La vie quotidienne, c'est très complexe.

« Qu'en est-il du réel de la réalité quotidienne ? » Pas résolu, mais c'est ce qui compte.

ERWIN STRAUS parlait des « troubles profonds des axiomes de la quotidienneté ».

ERWIN STRAUS, *Du sens des sens, contribution à l'étude des fondements de la psychologie (1935)*, ed. Jérôme Million.

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/dusensdessens.html>

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/ey/straus%20sens.htm>

LISE GAINARD, « Légèreté d'être et estime de soi », revue *Travailler*, n°10, 2003/2

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TRAV&ID_NUMPUBLIE=TRAV_010&ID_ARTICLE=TRAV_010_0077

Les difficultés du schizophrène dans la vie quotidienne, épuisé de « tenir le rideau » de la scène du quotidien, selon l'expression de **FRANÇOIS TOSQUELLES**.

Chercher des « jointures », des « fils qui dépassent »

À l'image du montreur de marionnettes de **KLEIST**, tenir les fils dans la main (sans toute-puissance, sans programmation, selon la logique du vague).

Il ne faut pas dire : Il faut. Ça se fait ou ça se fait pas... ça dépend de quoi ?...

[22] [la fonction -1]

... Qu'en est-il de l'âme, du centre de gravité (pour reprendre les termes du texte de **KLEIST**)

C'est peut-être lié à la fonction -1

JACQUES LACAN, la fonction -1

Pour expliquer la fonction -1, Jean OURY va partir d'un exemple :

Sur la remarque qui se fait parfois que l'on ne peut pas faire de psychothérapie ou de psychanalyse dans un établissement parce que ça manque de neutralité.

JACQUES LACAN, le discours de Rome (novembre 1974)

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1974-11-01.doc>

<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoulacan70.php>

LACAN y met en place ce qui est appelé la fonction -1

Dans une structure hospitalière, là où il y a un certain coefficient de liberté (pas réductible à la hiérarchie habituelle), avec des groupes — toujours précaires —, qui apportent les couches multiples du tissu social, la rencontre avec le patient au moment de la séance sera forcément différent (je comprends : du fait qu'il y a eu plein de rencontres dans les groupes).

JEAN OURY, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles, revue *VST*, n°95, 2007

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-p-110.htm>

C'est ça la fonction -1 : le fait que c'est différent, pas forcé, qui permet une autre dimension.

La neutralité, c'est plutôt « balayer l'espace » pour qu'il y ait émergence, manifestation de quelque chose.



PAR LA SUBTILITÉ DU PRÉCAIRE ET DE LA FONCTION -1, ON PEUT AVOIR ACCÈS À UNE DIMENSION POLITICO-ÉTHIQUE

Jean Oury fait le lien avec ...

[23] [le semblant]

Qu'en est-il du statut du semblant ?

C'est un des concepts les plus extraordinaires amenés par **LACAN**

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII (1971), *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil, 2007

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblant.htm>

<http://www.oedipe.org/fr/mode=vitrine/livres/detail?n=&id=701>

Le semblant n'est ni le réel ni le symbolique ni l'imaginaire.

Dans le schéma des quatre discours, c'est la place de la fonction inchoative (démarrage), de l'agent du discours, pour en arriver à que ce soit l'objet *a*, de l'ordre du désir, qui soit à la place de l'agent du discours.

S'il n'y avait pas eu la réflexion sur l'agent du discours, il n'y aurait pas les quatre discours. Ce n'est pas une déduction.

L'objet *a* est la cause dans l'organisation du transfert.

Mais chez les psychotiques l'objet *a* est éclaté.

Les quatre discours, c'est le support du lien social et du sens (*sinn*)

JACQUES LACAN, « L'étourdit », *Scilicet*, 1973, n°4

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1972-07-14.doc>

On est là pour donner du sens, et mieux gérer l'existence.

[à venir]

[24] [du sens]

Ce dont il faudra parler :

Dans une structure, un établissement, qu'en est-il du sens ? de ce qui se passe **entre** les mots, les lignes, les pages...

Dans la lecture, ne pas se focaliser sur un mot. Lire vite pour ensuite, revenir sur « l'entre-mot »... à condition qu'il y ait de l'*entre*.

« Ne touchez pas aux accents circonflexes ! »

Il faut qu'il y ait des prosodiorismes, des quantificateurs du sens

JACQUES LACAN, Séminaire XIX (1971-1972), ... *Ou pire*, 12 janvier 1972

http://gaooqa.free.fr/Seminaires_HTML/19-OP/OP12011972.htm

Le -1, c'est ce qui permet qu'il y ait une place pour qu'il y ait du semblant, même quand c'est écrasé...

On maintient, pendant un certain temps (le temps d'une pièce de théâtre, le temps d'un groupe...)

[25] [swichen - l'entre - aida]

la notion de *swichen* chez des assistants de **RÜMKE**

L'importance de l'*entre*

MARTIN BUBER

http://fr.wikipedia.org/wiki/Martin_Buber

Chez les Japonais : l'*aida*

BIN KIMURA

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/lentre.html>

Le **Métanoétique**... pour arriver à la réalisation **noématique**

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/Kimura.htm>

Il faut être sensible à tout ça et les schizophrènes sont en plein dedans. Sauf qu'ils n'arrivent pas à lire, ils fétichisent le mot : l'*entre* disparaît. Mais s'il n'y a que de l'*entre*, il n'y a plus rien non plus.

C'est là que **KLEIST** est intéressant : si on tient quelques minutes, le -1, l'âme, le centre de gravité, c'est pas si mal — à condition qu'il ait autre chose : ça se fait comme ça.

[26] [la kinesthèse]

Parler de l'apport de **JULIAN DE AJURIAGUERRA** sur le tonus postural.

L'importance de la **kinesthèse** pour connaître le monde car cela ne se fait pas seulement avec les yeux, les oreilles... (**FRANÇOIS TOSQUELLES**, **ROLAND KUHN**)

Voir la séance de juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 8 mars 2008. Version 2

Mercredi 20 février 2008

Merci à Max Aurières

D'abord, l'absence de **Jean AYME** : ce serait une trop grande fatigue pour lui de venir... C'est dommage...

Les annonces :

- Tout d'abord, la *XXII^e journée nationale de psychothérapie institutionnelle* à Cæn, 15 mars :

« ACTUALITÉ DU TRAVAIL EN INSTITUTION : ENTRE RÉSISTANCE ET CRÉATION »

Jean Oury se souvient de la 1^{ère} journée sur la thème de la vie quotidienne :

LE LIT, LA TABLE ... ET LES COULOIRS (rajouté par JO)

Le titre de la journée faisait référence au recueil de poèmes de **PAUL ÉLUARD** écrits à Saint-Alban.

Histoire de Saint-Alban

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/psychotherapie-institutionnelle/st-alban.htm>

PATRICK FAUGERAS, L'ombre portée de François TOSQUELLES, Erès, 2007

<http://www.mollat.com/livres/patrick-faugeras-ombre-portee-francois-tosquelles-9782749207650.aspx>

- à Laragne, ou plutôt à Gap, 27-28 mars :

À QUOI SERT LA PSYCHIATRIE ?

- Parution d'un livre de **PIERRE DELION**, **Tout ne se joue pas avant trois ans**, Albin Michel.
http://www.lipsy-lib.fr/catalog/product_info.php?products_id=15681

- Jean Oury cherche aussi à faire de la « Pub » pour un séminaire conduit par quelqu'un qui lui est proche, **MARINO PULLIERO**, à l'Ehess. L'argument, très pointu, du séminaire, n'accueille pas encore beaucoup de monde...

Politique, religion et culture dans l'Allemagne de Guillaume II

<http://www.ehess.fr/ue/2007-2008/ue1256.html>

Et puis,

- Il invite une psychologue clinicienne, à parler de ce qui se passe actuellement dans l'IME (Institut Médico-Éducatif) de Vitry/Seine où elle travaille.

La structure a été fondée dans les années 70, par une association de parents d'enfants, selon la formule de l'époque, « inadaptés ». Actuellement 85 enfants ou ados sont accueillis en externat. **JANINE PETIT** y travaille depuis 28 ans. Elles sont trois psychologues à mi-temps et se partagent deux bureaux.

Dans cet IME, la durée de la prise en charge est longue et l'équipe est très stable (beaucoup de membres y ont fait toute leur carrière jusqu'à la retraite). Une grande cohésion permet un travail collectif, reconnu par tous.

Suite à la mise en œuvre de la loi de janvier 2002 sur la réforme des établissements médico-sociaux, un projet d'établissement a été rédigé, d'une façon collective.

Arrivée d'une nouvelle directrice, il a quelques années.

Bien que le « cadre » soit fragilisé, il y avait encore beaucoup de pratiques communes et des histoires partagées.

En décembre, la situation se gâte, suite au remplacement d'une des psychologues.

La nouvelle responsable ne supporte pas certaines choses (que les enfants fassent du bruit dans les couloirs ; l'enfant, devenu *usager* par la nouvelle loi est là pour travailler, l'espace de repos est remis en question pour cette même raison)

Les pratiques collectives de travail sont mises à mal ce qui provoque un sentiment d'angoisse diffus.

Les espaces sont réaménagés sans concertation... (avec dessins d'enfants, ou pancartes retirés des murs)

L'équipe est *mal en point*, cherche à rester soudée pour que cela continue à produire un peu de sens. Il est envisagé de créer une association.

Janine PETIT rappelle une « pensée » d'**HENRI MALDINEY**

« Toute demeure a ses aîtres, étranges pour l'étranger, parce qu'ils sont, pour l'habitant, le plus intime, le lieu et le lien de ses communications originaires. Ce n'est qu'ensuite que les demeures deviennent lieux d'écoute et de visée, de départ et de recueil où l'homme existe à l'espace de toutes ses traversées. »

J'ai trouvé un autre agencement :

HENRI MALDINEY, « Avant-propos », *Aîtres de la langue et demeures de la pensée, L'Âge d'Homme, 1975, p. VII.*

« On pourrait donc dire qu'"habiter" précède "bâtir" si ce n'était déjà bâti que de ménager, comme fait l'homme, à même son espace vital, un monde articulé en lieux d'être – ses demeures.

Elles sont des lieux d'écoute et de visée, de départ et de recueil, où il existe à l'espace de toutes ses traversées. Toute demeure a ses aîtres, étranges pour l'étranger parce qu'ils sont, pour l'habitant, le plus intime, le lieu et le lien de ses communications originaires. Aussi ne peut-on les comprendre du dehors que par contraste avec une autre forme de séjour, où l'homme loge sans habiter et construit sans bâtir. »

JEAN OURY propose d'en reparler le mois prochain et d'essayer de regrouper des témoignages d'expériences similaires.

« ... Ça prépare un peu la suite... qu'il faut... inventer... »

Et puis,

- **LISE GAIGNARD** rejoint également la tribune pour présenter le n° 19 de la revue **TRAVAILLER** qu'elle a co-dirigé avec **PASCALE MOLINIER** et qui développe la question : « *Le travail inestimable* »

Le numéro est construit autour d'une table-ronde organisée à Saint-Alban en 1961 sur « les échanges matériels et affectifs dans le travail thérapeutique »

Travailler

Sommaire du n°19, 2008/1, éditorial, résumé des articles

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>

Extrait de l'éditorial, par **PASCALE MOLINIER**

« Peut-on, à partir de la psychodynamique du travail, penser le travail psychiatrique en tenant compte des connaissances dont nous disposons sur le travail en général ? Dans ce numéro, nous proposons aussi de faire le trajet à l'inverse : Peut-on penser le travail en général à partir du travail inestimable tel que l'élabore Jean Oury ? Il me semble qu'au croisement de cette double interrogation pourrait s'ouvrir une nouvelle page dans l'histoire des savoirs sur le travail, comme une nouvelle chance. »

Site du Laboratoire de psychologie du travail et de l'action du CNAM, dirigé par CHRISTOPHE DEJOURS

<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/equipe/index.html>

Jean OURY intervient et insiste sur l'article remarquable d'**ÈVE-MARIE ROTH**, pendant 20 ans médecin-chef de l'hôpital de sûreté de Sarreguemines, qui a réussi à modifier l'ambiance (ni cellules, ni attaches) en se servant des techniques de pédagogie institutionnelle (*Qu'est-ce que le conseil ?*).

Très intéressant aussi, le témoignage d'**EDMOND HEITZMANN**, infirmier, sur des ateliers d'ergothérapie.

*

« Je continue dans la lancée de tous ces machins-là... essayer de parler de l'analyse institutionnelle...»

Continuer... oui, mais aussi... **Regrouper** les « idées », pour savoir ce quoi on parle...

L'analyse institutionnelle mouvement [1][un mot d'ordre]

Dans le contexte de l'après-guerre (ligne Jdanov, positions du PCF et des revues *Action* et *Nouvelle critique*, ...), ce « mot d'ordre », lancé en 1948 par **JEAN OURY** :

Ne pas confondre les deux aliénations !

- **l'aliénation sociale**
- **l'aliénation psychotique, « transcendante »**

Pour cela, le travail à accomplir doit repartir de la mise en relief de ce qui, dans l'œuvre de Marx, est écrasé, mis sous silence, presque gommé, par les « marxologues officiels ».

« Il y a nécessité » de ne pas prendre à la lettre tout ce qu'on peut lire aujourd'hui.

*Ce point est souvent développé par **JEAN OURY**.
Voir à nouveau la séance de septembre où sont regroupés
de nombreuses références à partir des travaux du jeune Marx.*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

Sur le contexte de l'après-guerre,
reprise(avec mise à jour) des extraits de la séance du mois de septembre

Le groupe BATIA ('Espoir') auquel participait Bonnafé, Lacan, Tosquelles, Sivadon, qui éclate sous l'effet de la 'ligne Jdanov'.

MICHEL CIARDI et YVES GIGOU, « Le PCF et l'inconscient », VST, 1988
<http://antonin.blog.lemonde.fr/2005/09/>

**JEAN OURY, « Traitement, formation et recherches sont inséparables »,
Psychiatrie française, 'Trente ans après II', n°4/99**
http://www.psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/trente%20ans%202/PsyFr499c.htm

Un article sur le site de la SPP
<http://www.spp.asso.fr/Main/HistoirePsy/Histoire/Items/7.htm>

Le livre de **Jean Ayme**,
Chronique de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat
http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/ayme.html

Hommage de JEAN OURY à LUCIEN BONNAFÉ

http://www.psychiatrie-francaise.com/LLPF/2003/avril/article_3.htm
**JEAN OURY, « chemins vers la clinique »,
L'Évolution psychiatrique, Janvier-mars 2007**
<http://www.sciencedirect.com/science/journal/00143855>

Si on veut parler d'aliénation : allons y ! mais sérieusement ! De quoi s'agit-il ?

Ce qui peut nous servir pour ne pas se laisser avoir...

◆ Vitry-sur-Seine

Jean Oury revient sur le cas de Vitry.

Cela nécessiterait un groupe pour une analyse institutionnelle de cet IME. Il faudrait d'ailleurs le faire pour la plupart des établissements aussi bien psychiatriques, que de médecine ou de chirurgie.

L'emprise de la **bureaucratie**, même s'il ne faut pas tout lui mettre sur le dos :

Jean OURY repense à sa rencontre avec **JACK RALITE**, alors ministre de la Santé (1981), qui fut un de ceux qui étaient prêts à restructurer la psychiatrie. Tous ceux qui ont cherché à faire quelque chose ont été « balancé » (DEMAI).

[Reprise de la séance du 20 juin 2007] :

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

La complicité des psychiatres.

« « On a loupé le coche... »

(Je comprends : au moment du rapport Demay)

« Ne pas oublier que malgré tout ce qu'on peut réfléchir, sur le narcissisme originaire, etc... il faut mieux rien en dire si on n'a pas déjà nettoyé le terrain de l'aliénation. »

**Un entretien avec JACK RALITE,
in Sud/Nord, « Politique et psychiatrie »,
n°19, 2004, par Bernard Doray**

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=SN&ID_NUMPUBLIE=SN_019&ID_ARTICLE=SN_019_0131

Un entretien avec **LUCIEN BONNAFÉ** qui accompagnait **JACK RALITE** lors de sa visite à Sotteville

<http://antonin.blog.lemonde.fr/category/lucien-bonnafe/page/2/>

Panorama sur les rapports (dont le « rapport Demay ») qui ont façonné la psychiatrie française (Laragne, 2006)

http://www.serpsy.org/histoire/baillon_demay.html

La pression est telle que cela nécessite une critique permanente : sinon on se laisse avoir. Malheureusement on se laisse avoir quand même.

◆ Vendôme

Jean Oury parle d'une jeune femme travaillant dans un établissement de la région et qui en a marre. La pression, le pouvoir du gestionnaire au détriment du médecin. Elle cherche un autre poste. Son cas ne semble pas isolé.



Ne pas perdre le fil de la critique

Que ça s'inscrive même sans rien dire...

La *fonction scribe* joue quand même, quelque chose se dépose, à condition d'échapper à cette maladie qu'on appelle le **LOGICO-POSITIVISME « DÉCADENT »**.

JEAN OURY, « La fonction scribe, le corps et ses entours »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

JEAN OURY établit une relation entre le néokantisme de la fin du XIX^e siècle, contemporain du développement scientifique (Les principes de la thermodynamique, l'équilibre absolu, Boltzman et le zéro absolu, Helmholtz, etc...) pas encore aboutit.

En thermodynamique, le parfait équilibre, c'est la mort, dit-il.

Il a fallu attendre **ILYA PRIGOGINE** et son école pour arriver aux systèmes ouverts (les « structures dissipatives ») et non fermés.



Cela doit entrer dans le calcul inductif des équilibres dans lesquels on se trouve actuellement. Mais les gestionnaires se moquent bien de Prigogine et des équilibres dans les systèmes ouverts !

C'est bien pour cela que JO parle d'un logicopositivisme **dégénéré**, d'une grande régression.

Si Freud avait pu avoir accès à des découvertes comme celles de Prigogine, cela l'aurait certainement aidé.

[Souvent Jean Oury parle de la thermodynamique lorsqu'il fait allusion à un certain vocabulaire de Freud, par ex : « énergie ». Freud influencé par son temps.]

[Quelques éléments sur le logicopositivisme]
Le néokantisme*¹

¹ Depuis la rédaction de ces notes j'ai retrouvé un entretien avec **HANS GEORG GADAMER** (Le Monde, 3 janvier 1995) dont voici un extrait :

« La tâche que je m'étais fixée moi-même était, au départ, de cerner le concept d'herméneutique. J'avais rencontré l'expression dans les écrits des romantiques allemands, puis dans les usages qu'en avaient faits Husserl et Heidegger, en y voyant une nouvelle formule. Avant eux, la philosophie qui dominait, le **néo-kantisme**, partait d'un fait : l'existence des sciences. C'était son premier et dernier argument. Je me rappelle avoir appris de mon maître Paul Natorp, professeur à Marbourg : "Qu'est-ce que le donné ? Le donné est ce qui est à déterminer par les sciences". Le débat philosophique tout entier s'en était vu extraordinairement rétréci et limité . [...]

On jouit dans le dialogue d'une sorte d'avantage que la pure et simple transmission d'un savoir monologique, qui n'advient qu'en imposant sa vérité, ne peut atteindre. Autrui ne me donne en retour que ce qui nous préoccupe tous deux : le secret d'un échange authentique réside dans cette conviction. Cette idée était totalement inexistante dans l'Allemagne d'alors, sauf dans l'argumentation catholique et juive (je pense à Martin Buber), où elle apparaissait dans un style plus littéraire que philosophique. Mais dans les milieux académiques cette idée du dialogue était tout à fait absente. La leçon magistrale était une lecture faite devant un auditoire, ce que dit exactement le terme allemand désignant une leçon : "Vorlesung". Le développement des sciences dans le monde occidental a provoqué un privilège pratiquement incroyable du monologue. Lorsque les mathématiques se sont libérées de l'envoûtement qu'elles exerçaient comme nouvelle rationalité pour devenir une sorte d'instrument de maîtrise de la nature, cela a constitué une sorte d'événement extraordinaire. Galilée, c'est cela. La science moderne réside en ceci : le langage y est

<http://fr.wikipedia.org/wiki/N%C3%A9o-kantisme>

Ce qu'on désigne sous le terme de « logico-positivisme » :

« Théorie de la science fondée sur la logique mathématique »

<http://dictionnaire.reverso.net/francais-definitions/logico-positivisme>

La thermodynamique

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Thermodynamique>

HERMAN VON HELMHOLTZ

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Hermann_von_Helmholtz

LUDWIG BOLTZMANN

<http://www.univ-paris12.fr/www/labos/lmp/watzky/C/ThF/3/17/frame.html?17.html>

ILYA PRIGOGINE, Les « structures dissipatives »

Une définition

http://fr.wikipedia.org/wiki/Syst%C3%A8me_dissipatif

« Un système dissipatif (ou structure dissipative) est un système ouvert qui opère loin de l'équilibre thermodynamique dans un environnement qui échange de l'énergie, de la matière ou de l'entropie. Un système dissipatif est caractérisé par l'apparition spontanée d'une brisure de symétrie spatiale (anisotropie) qui peut quelquefois résulter en une structure complexe chaotique. Le terme « structures dissipatives » fut créé par Ilya Prigogine. »

Des ouvrages **D'ILYA PRIGOGINE** : *La fin des certitudes, L'homme devant l'incertain, Thermodynamique. Du moteur thermique aux structures dissipatives*, chez Odile Jacob.

http://www.odilejacob.fr/catalogue/index.php?op=par_auteur&auteur=301&cat=0204&c=P&count=70

Un commentaire éclairant sur les travaux de Prigogine et de son école

« Les organismes vivants, comme les groupes sociaux qu'ils constituent, sont l'exemple même de la création d'ordre à partir du désordre. Sous le contrôle initial du génome, ils se constituent et maintiennent constants leurs structures et milieux intérieurs (homéostasie)

devenu un instrument. Elle fait donc le contraire de ce que nous faisons lorsque nous nous entretenons en parlant. Nous ne trouvons jamais de mots capables d'exprimer quelque chose de définitif.

[...]

Nous devons toujours garder présent à l'esprit que nous réfléchissons à partir de conceptions abstraites du langage, acquises dans l'horizon du concept de science des temps modernes. Ces conceptions ne nous viennent pas de la parole et de la vie elles-mêmes. Si mon intérêt s'est porté vers la philosophie grecque, c'est pour ranimer les éléments positifs disparus au cours de cette destruction scientiste de l'expérience de la communication. »

grâce à des processus chimiques leur permettant par catalyse, de rassembler dans le milieu les matières premières et l'énergie qui est nécessaire à la construction et à l'entretien de leurs architectures complexes. L'ordre, c'est-à-dire aussi le retour à l'équilibre de leurs composants, signifie pour eux la mort. Il leur faut donc par un effort continu de consommation-dépense, se maintenir en équilibre loin de l'équilibre, à mi-chemin entre la mort par retour à l'ordre et de l'explosion (ou implosion) par excès de dissipation. »

<http://www.automatesintelligents.com/biblionet/2001/sep/prigogine.html>

Transcription d'une conférence de l'intervention de ILYA PRIGOGINE aux 7^{èmes} Journées européennes de thermodynamique contemporaine (2001), Mons, Belgique

http://w3.umh.ac.be/~chimfm/jetc7/text_prigogine_fr.htm

Un texte d'ISABELLE STENGERS dans Chimères, « Un goût équivoque pour la vérité »

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/?q=node/5

Biographie de Prigogine

<http://www.ulb.ac.be/espritlibre/html/el092003/31.html>

<http://www.cartage.org.lb/fr/themes/Biographies/mainbiographie/p/prigogine/prigogine.htm>

PAUL CARLE, « systèmes ouverts, chaos, complexité, non-linéarité . Une nouvelle vision dans les sciences physiques, naturelles et humaines. »

<http://www.er.uqam.ca/nobel/spa/aleatoire/62948374.html>

LA CRITIQUE DU LOGICOPOSITIVISME...

...dans des interventions de JEAN OURY

« L'aliénation »

Ce qui est original dans ce travail aussi bien psychanalytique que de psychothérapie institutionnelle, c'est l'usage d'une logique négative (c'est une approche par la négativité de ce qui est en question dans ce qu'on fait). Freud travaillait sur des concepts de logique négative, par exemple, tous les mots fondamentaux sont d'une logique négative.

Actuellement, c'est difficile de parler de ces choses-là, parce qu'on assiste depuis une dizaine d'années à ce qu'on appelle "la technocratie", qui est une reprise, un peu débile, du logico-positivisme d'il y a cent ans. Dans le logico-positivisme, tout est positif. Par exemple, le cauchemar des questionnaires; remplir une question avec oui...non, noter les interventions en demandant si ça vous a apporté quelque chose, distribuer des évaluations, etc....Tout cela ne fait que casser le champ actuel de la psychiatrie et de l'éducatif.

http://users.belqacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

« Liberté de circulation et espace du dire »

On sait bien que dans les psychoses – mais malheureusement il n'y a pas que dans les psychoses – l'autre ne compte pas. Il y a une sorte de confusion de soi-même et de l'autre, mais on n'est pas là pour essayer d'ouvrir ça de force, par un comportementalisme quelconque... Ce sont des limites qui ne sont même pas des limites, des limites non limitées entre lui-même et l'autre. On est là pour que cela puisse s'ouvrir, avec certaines conditions. Et pour que cela puisse se faire, il est nécessaire de changer de logique, de ne pas rester enfermé dans cette pseudo-scientificité de la fin du siècle.

http://www.cemea.asso.fr/spip.php?page=forum&id_article=2944

« Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles », VST, n°95, 2007/3

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-p-110.htm>

...dans des séminaires de JACQUES LACAN

Séminaire IX, *L'identification*, 15 novembre 1961

Vous n'êtes pas sans savoir, même sans pouvoir assez vite repérer quelles difficultés, depuis toujours pour la pensée nous offre ceci : $A = A$. Pourquoi le séparer de lui-même pour si vite l'y replacer ? Ce n'est pas là pur et simple jeu d'esprit. Dites-vous bien, par exemple, que, dans la ligne d'un mouvement d'élaboration conceptuel, qui s'appelle le logico-positivisme, où tel ou tel peut s'efforcer de viser un certain but qui serait, par exemple, celui de ne poser de problème logique à moins qu'il n'ait un sens repérable comme tel dans quelque expérience cruciale, il serait décidé à rejeter quoi que ce soit du problème logique qui ne puisse en quelque sorte offrir ce garant dernier en disant que c'est un problème dépourvu de sens comme tel.

Il n'en reste pas moins que si Russell peut donner à ces principes mathématiques une valeur, à l'équation, à la mise à égalité de $A = A$, tel autre, Wittgenstein, s'y opposera en raison proprement d'impasses qui lui semblent en résulter au nom des principes de départ et ce refus sera même apposé algébriquement, une telle égalité s'obligeant donc à un détour de notation pour trouver ce qui peut servir d'équivalent à la reconnaissance de l'identité A est A .

Pour nous, nous allons, ceci étant posé que ce n'est pas du tout la voie du logico-positivisme qui nous paraît, en matière de logique, être d'aucune façon celle qui est justifiée, nous interroger, je veux dire au niveau d'une expérience de paroles, celle à laquelle nous faisons confiance à travers ses équivoques, voire ses ambiguïtés, sur ce que nous pouvons aborder sous ce terme d'identification.

<http://www.lutecium.org/gaoqoa/ID15111961.htm>

http://www.effet-freudien.com/download/identification/15_nov_61.doc

Séminaire XII, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, 12 mai 1965

http://gaoqoa.free.fr/Seminaires_HTML/12-PCX/18%20%20%2012%20Mai%201965%20.doc

Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 17 février 1971

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblan4.htm>

« Tse donc, c'est la conséquence. Tse *ku*, c'est en conséquence de cause, car *ku*, ne veut pas dire autre chose que cause, quelle que soit l'ambiguïté du terme.

Un certain livre qui est celui-ci, *Mencius on the mind*, a été commis par un nommé Richards qui n'était certainement pas le dernier venu. Richards et Ogden étaient les deux chefs de file d'une position née en Angleterre et tout à fait conforme à la meilleure tradition de la philosophie anglaise, qui ont constitué au début de ce siècle la doctrine appelée logico-positivisme.

Leur livre majeur s'intitule *The Meaning of Meaning*. Vous y trouverez déjà allusion dans mes *Écrits*, avec une certaine position dépréciative de ma part.

Meaning of Meaning veut dire *Le Sens du sens*. Le logico-positivisme procède de cette exigence qu'un texte ait un sens saisissable, ce qui l'amène à une position qui est celle-ci – un certain nombre d'énoncés philosophiques se trouvent dévalorisés au principe, du fait qu'ils ne donnent aucun résultat saisissable quant à la recherche du sens.

En d'autres termes, pour peu qu'un texte philosophique soit pris en flagrant délit de non-sens, il est mis pour cela même hors de jeu. Il n'est que trop clair que c'est là une façon d'élaguer les choses qui ne permet guère de s'y retrouver, car si nous partons du principe que quelque chose qui n'a pas de sens ne peut pas être essentiel dans le développement d'un discours, nous perdons tout simplement le fil.

Je ne dis pas bien sûr qu'une telle exigence ne soit un procédé, mais que ce procédé nous interdise toute articulation dont le sens n'est pas saisissable, aboutira par exemple à ceci, que nous ne pourrions plus faire usage du discours mathématique dont, de l'aveu des logiciens les plus qualifiés, ce qui les caractérise, c'est qu'il se peut que dans tel ou tel de ses points nous ne puissions plus lui donner aucun sens, ce qui ne l'empêche pas précisément d'être, de tous les discours, celui qui se développe avec le plus de rigueur. Nous nous trouvons de ce fait en un point qui est essentiel à mettre en relief concernant la fonction de l'écrit. » (citation de la version publiée au Seuil, p.58-59)

Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 13 janvier 1971

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblan1.htm>

Séminaire XIII, *L'Objet de la psychanalyse*, 1^{er} décembre 1965 « La science et la vérité »

« Pourquoi colporta quelqu'un, et ce terme court encore, pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ? Cela prouve combien vains étaient tout ensemble mon apologue et sa prosopopée. Prêter sa voix à supporter des mots intolérables, moi la vérité je parle passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement, tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir, ce

que je répète pourtant depuis longtemps, qu'il n'y a pas de méta-langage, affirmation faite pour situer tout le logici-positivisme, que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire ; c'est même pourquoi, l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage ; c'est pourquoi moi, quand j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser sous le nom d'inconscient la vérité parler. »

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/13-ODLP/ODLP01121965-2.htm
http://lutecium.org/Jacques_Lacan/transcriptions/science_et_verite_v1.pdf
http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/science_et_verite_v2.pdf

Les « structures dissipatives » dans l'expérience d'un enseignant, BERNARD COLLOT

JPC: Il semble bien que vous situiez l'école dans une perspective systémique. Vous parlez de "structure dissipative". Pouvez-vous expliciter ce concept en quelques mots ?

BC: Tous les systèmes, vivants, minéraux sont structurés. Toutes les classes quelles qu'elles soient sont structurés. Le rôle d'une structure étant de maintenir le système dans son état. Cela posait d'ailleurs un problème théorique pour la thermodynamique classique qui opposait l'ordre au désordre. Ilya PRIGOGINE a alors inventé le concept de structure dissipative. Grosso modo, dans ce type de structure, le désordre (ce que ATLAN appelle le bruit) crée de l'organisation ou une nouvelle structuration. La structure n'est plus immuable. C'est d'ailleurs le propre de la structure de chaque enfant sinon il n'apprendrait pas puisque chaque apprentissage le modifie.

Une classe traditionnelle a une structure de type minéral ou cristalline. Aucune information extérieure non prévue ne doit pouvoir troubler ou modifier l'ordre établi (emploi du temps, programmation, rangées, etc.). Or, cet ordre est pratiquement impossible à maintenir dans une classe unique. Le succès incompréhensible des classes uniques peut alors trouver une explication : c'est par la force des choses une structure dissipative et c'est cette dissipation, que l'on peut prendre alors dans son sens commun, qui provoque une structuration des enfants (apprentissages) qui échappe au maître.

Ilya PRIGOGINE venait de me donner la clef théorique qui me manquait quant à la cohérence de mes pratiques. La structure de ma classe devait être consciemment dissipative si je voulais que n'importe quelle information puisse provoquer utilisation des langages et leur évolution (structuration). C'était alors l'activité provoquée par l'information et son traitement qui provoquait l'organisation. D'autre part, dans la classe, le pot de fleur, le jardin, le coin bar, le salon de lecture, le bric à brac, la mare, la mouche sur la vitre... la possibilité pour les enfants d'aller et venir, de se rencontrer, de rencontrer un environnement, tout cela était autant d'entrées possibles de l'imprévu, de la dissipation.

http://pagesperso-orange.fr/b.collot/b.collot/cafe_pedagogique33.htm
<http://pagesperso-orange.fr/b.collot/b.collot/index4.htm>

◆ Chalon sur Saône

JEAN OURY est invité avec PATRICK COUPECHOUX, auteur du livre *Un monde de fous* (dont il a écrit la préface) par un groupe d'infirmiers psychiatriques de la CGT de Châlon-sur-Saône et un groupe de CEMEA.

Il avait déjà été invité par des infirmiers de Vannes, l'année dernière.

Sans savoir où cela peut mener il trouve très important qu'il y ait ces ébauches de critique un peu partout.

Un article de PATRICK COUPECHOUX,
« Et même la folie a cessé d'être innocente »
<http://www.monde-diplomatique.fr/2006/07/COUPECHOUX/13611>



Ne pas oublier certains questionnements :

« Qu'est-ce que c'est que l'aliénation sociale ? »

L'analyse institutionnelle mouvement [2][conceptualiser]

Jean Oury revient à son mot d'ordre de 1948 : l'aliénation sociale, c'est pas la même chose que l'aliénation psychotique, qualifiée de « transcendante » car elle passe à travers l'histoire, la géographie et a toujours existé. Il y a toujours eu des mélancolies, des dépressions, des schizophrénies, même si ça change de noms...

Et c'est pas en changeant de gouvernement qu'on va guérir la schizophrénie... On ne guérit pas la schizophrénie.

◆ Gérone

Dans les années 80, un congrès en Espagne, à Gérone (Catalogne) où sont invitées des équipes de toutes tendances, dont l'équipe de Trieste (Basaglia est mort).

Jean OURY réagit quand il entend dire que la schizophrénie n'est pas chronique mais « aigüe ».

La schizophrénie, c'est chronique, comme la normopathie. Ça n'est pas une injure.

L'assistance n'a pas apprécié quand il a affirmé : « Dire que la schizophrénie est aigüe, c'est con ! »

Jean OURY, encore aujourd'hui, maintient sa position.

« On est tous *chroniques*... vous croyez que vous allez guérir de votre connerie ? Et même, ça serait une catastrophe ! La connerie, ça compte : à condition qu'il n'y en ait pas trop ! [...] 10% de connerie, ça marche... Je connais des types qui ont 0% de connerie : effrayant ! »



Une position partagée avec **FRANÇOIS TOSQUELLES**.

À l'époque, il lui avait donné à lire le livre de **RENÉ NIF**, *Les cons*.

Extrait du chapitre « Le pauvre con »

« La base de sa connerie est la nullité, la preuve de son existence le fait qu'il n'a que la valeur d'une présence purement organique.

Dans un premier genre, c'est l'imbécile courant, l'individu doué d'une insuffisance morale complète, l'idiot du village, le borné inoffensif qui accepte comme valables toutes les sornettes qu'on lui fait avaler. Bien avant le con simple, il est le mouton des mouvements de foule divers, le braillard à contre-sens.

Parfois, réalisant son infériorité flagrante, il devient un menteur effronté, inconscient de l'hilarité sceptique qu'il fait naître par ses exagérations auxquelles il est le seul à croire. On entend par exemple ce con manier, *en paroles*, les millions, les tonnes de marchandises s'il est dans un quelconque commerce insignifiant. Est-il employé ? Il parle de son atelier, son bureau, le travail qu'il distribue, les saluts, les conseils que sollicite de lui son patron, la valeur et l'importance que la direction lui confère, etc. Est-il dans l'armée ? Il ne tarit pas sur ses hauts faits, ses hommes, les servitudes dont ils font preuve à son égard, la magnanimité dont lui-même témoigne. Je pourrais citer mille anecdotes incroyablement énormes relevant de ce genre de personnages.
[...]

Cette forme de connerie, à l'état somnolent chez l'individu, se révèle à la suite de circonstances fortuites qui le désaxent en le déplaçant d'un milieu à un autre : richesse subite, accès rapide à un poste public, etc., renversements de situation qui l'amènent à gonfler son insuffisance afin, croit-il, de rétablir son équilibre avec le nouveau milieu où il est placé. Elle sévit dans les classes les plus diverses, de mille façon différentes, ce qui rend son identification particulièrement difficile. »

« ON EST TOUJOURS LE CON DE QUELQU'UN »

RENÉ NIF, *Tout un monde (les cons)*, La Nouvelle Époque, 1948, p. 57-58 et 71, p. 179.

« On est toujours le con de quelqu'un » : une position modeste.

Sur ce fond-là...



... il ne faut pas être dans l'absolu.

↗ Mais souvent on confond **absolu** et **transcendance**.

Absolu

« Ce qui ne dépend que de soi-même pour exister, ce qui dans la pensée comme dans la réalité ne dépend d'aucune autre chose et porte en soi-même sa raison d'être. »

Transcendant

« Transcendant : ce qui est au-delà du domaine où l'on se place et d'une autre nature (au-delà signifie ici extérieur)

Transcendance et immanence ne sont pas des choses mais des rapports.

Exemple : Dieu, dans le christianisme, est transcendant au monde. Les dieux grecs sont immanents puisqu'ils viennent goûter aux plaisirs terrestres. »

<http://sos.philosophie.free.fr/reperes.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ordre_transcendant

<http://philo.pourtous.free.fr/Atelier/Textes/transcendance.htm>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Immanence>

<http://metazef.over-blog.com/article-2075005.html>

ÉRIC HOPPENOT,

« La hauteur chez **MAURICE BLANCHOT**, pour une lecture lévinassienne de Blanchot

http://akadem.org/sommaire/themes/philosophie/1/4/module_559.php?chapitre_courant=1

prises de notes d'un séminaire de **PATRICE LORAUX**

<http://www.paris-philo.com/article-16839169.html>

C'est subtil, la transcendance...

JEAN OURY est pour la transcendance, par principe !

Du côté de **DELEUZE-GUATTARI**

http://www.leseditionsdeminuit.eu/f/index.php?sp=liv&livre_id=2024

<http://anaximandrake.blogspot.com/archive/2005/11/03/in-memoriom.html>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Gilles_Deleuze

FÉLIX GUATTARI, « **Vertiges de l'immanence** », *Chimères*, n°38, **Printemps 2000**
http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/38chi03.pdf

JO commence une phrase :

« La psychopathologie... il faut faire attention à ce qu'on dit, parce que les gens vont croire que ça existe... il faut dire : *Ce qu'on appelle la psychopathologie...* »

...Rester attentif aux mots employés. **La prudence.**

La prudence de **JACQUES LACAN** : l'inconscient, ça *ex-siste* (ou *ek-siste* pour JO)

JACQUES LACAN, « **Télévision** » (1973)
<http://www.ubu.com/film/lacan.html>

JACQUES LACAN, *Séminaire XXII, R.S.I., 11 mars 1975*
http://qaogoo.free.fr/Seminaires_HTML/22-RSI/RSI11031975.htm


Extrait de la version sur le Net.

Version corrigée dans *Ornicar*, n°5, hiver 75-76, p. 19-20

« Alors, comment le Symbolique, le Symbolique comme ça que, dont j'ai fait remarquer simplement qu'il a son poids dans la pratique analytique, comment le Symbolique, c'est-à-dire ce que d'ordinaire on appelle le bla-bla, ou encore le Verbe, tout ça c'est pareil, comment cela cause-t-il le sens ? Voilà la question que, que je ne vous pose qu'à en avoir la réponse : est-ce que c'est dans l'idée de l'Inconscient ? Est-ce que c'est ça que je dis depuis le premier discours de Rome ? – Point d'interrogation, hein ! C'est pas dans l'idée de l'Inconscient. C'est dans l'idée que l'Inconscient *ex-siste*, écrit comme je l'écris, c'est-à-dire qu'il conditionne le Réel, le Réel de cet être que je désigne du parle-être. Il nomme les choses, comme tout à l'heure je l'évoquais là à propos de ce batifolage premier de la Bible au Paradis Terrestre. Il nomme les choses pour ce parle-être, c'est-à-dire que cet être qui lui-même est une espèce animale, mais qui en diffère singulièrement, il n'est animal qu'en ceci – parce que ça veut rien dire animal, hein ! – ça ne veut rien dire que de caractériser l'animal par sa façon de se reproduire, sexué ou pas sexué. Un animal, c'est ça, c'est ce qui se reproduit. Seulement, comment est-ce que cet animal est parasité par le Symbolique, par le bla-bla ? .

[...]

L'homme est toujours là. L'*ex-sistence* de l'immonde, à savoir de ce qui n'est pas monde, voilà le Réel tout court. Mais ça vaut bien de pousser ça jusqu'à l'élaboration du quanteur

 (il *ex-siste* tel x) qui plutôt qu'un x, ça vaudrait mieux, oui, de dire une x pour qu'elle *ex-siste* dès lors, cette une. L'*ex-sistence* comme une, voilà ce qu'il faut se demander, c'est à

quoi elle *ex-siste*. Elle *ex-siste* à la consistance idéique du corps, celle qui ce corps le reproduit, tout comme Platon le situe très bien selon la formule maintenant que nous contaminons de l'idée du message prétendu des gènes. Elle *ex-siste* au Symbolique en tant que le Symbolique tourne en rond au tour d'un trop inviolable, sans quoi le noeud des trois ne serait pas borroméen. Car c'est ça que ça veut dire le noeud borroméen. C'est que le trou, le trou du Symbolique est inviolable.

JACQUES LACAN, « **L'étourdit** », 14 juillet 1972

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1972-07-14.doc>

JACQUES LACAN, *Séminaire XXI, Les non-dupes errent*, 15 janvier 1974

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/nondup/nondup6.htm>

↗ « **ek-sister** »

MARTIN HEIDEGGER, « **Lettre sur l'humanisme (lettre à Jean Beaufret)** » (1946), *Questions III*, Gallimard, p. 90-91

« La métaphysique pense l'homme à partir de l'animalitas, elle ne pense pas en direction de son humanitas.

La métaphysique se ferme à la simple donnée essentielle, que l'homme ne se déploie dans son essence qu'en tant qu'il est revendiqué par l'Être. C'est seulement à partir de cette revendication qu'il 'a' trouvé le langage comme l'abri qui garde à son essence le caractère extatique. Se tenir dans l'éclaircie² de l'Être, c'est ce que j'appelle l'*ek-sistence* de l'homme. Seul l'homme a en propre cette manière d'être. L'*ek-sistence* ainsi comprise est non seulement le fondement de la possibilité de la raison, ratio, elle est cela même en quoi l'essence de l'homme garde la provenance de sa détermination.

L'*ek-sistence* ne peut se dire que de l'essence de l'homme, c'est-à-dire de la manière humaine d' 'être' ; car l'homme seul est, pour autant que nous en ayons l'expérience, engagé dans le destin de l'*ek-sistence*. C'est aussi pourquoi l'*ek-sistence* ne peut jamais être pensée comme un mode spécifique parmi d'autres modes propres aux vivants, à supposer qu'il soit destiné à l'homme de penser l'essence de son être, et non pas seulement de dresser des rapports sur sa constitution et son activité, du point de vue des sciences naturelles ou de l'histoire. Ainsi ce que nous avons attribué à l'homme, partant d'une comparaison avec l' 'animal' comme animalité, se fonde elle-même dans l'essence de l'*ek-sistence*. Le corps de l'homme est quelque chose d'essentiellement autre qu'un organisme animal. L'erreur du biologisme n'est pas surmontée du fait qu'on adjoit l'âme à la réalité corporelle de l'homme, à cette âme l'esprit, et à l'esprit le caractère existentiel, et qu'on proclame plus fort que jamais la haute valeur de l'esprit...pour tout faire retomber finalement dans l'expérience vitale, en dénonçant avec assurance le fait que la pensée détruit, par ses concepts rigides, le courant de la vie et que la pensée de l'Être défigure l'existence. »

² *Lichtung*. Le sens premier est : clairière, percée de lumière.

MARTIN HEIDEGGER, « Qu'est-ce que la métaphysique ? . Introduction (1949) », Questions I et II, Gallimard, p. 34-35.

« Que signifie 'existence' dans S. u. Z ? Le mot désigne un mode de l'Être, à savoir l'être de cet étant qui se tient ouvert pour l'ouverture de l'Être, dans laquelle il se tient, tandis qu'il la soutient. Ce soutenir est expérimenté sous le nom de 'souci'. L'essence extatique du Dasein est pensée à partir du souci, de même qu'en retour le souci n'est expérimenté d'une manière suffisante que dans son essence extatique. Le soutenir ainsi expérimenté est l'essence de l'ekstasis qui est ici à penser. C'est pourquoi l'essence extatique de l'existence est encore comprise d'une manière insuffisante, lorsqu'on la représente seulement comme 'ex-stase'³ et que l'on conçoit le 'ex'⁴ comme 'éloignement de' l'intérieur d'une immanence de la conscience et de l'esprit ; car, ainsi comprise, l'existence ne serait toujours représentée qu'à partir de la 'subjectivité' et de la 'substance', alors que le 'ex'⁵ reste à penser comme la dis-jonction⁶ de l'ouverture de l'Être lui-même. La stasis de l'extatique repose, aussi étrange que cela puisse paraître, dans l'in-stance⁷ dans le 'ex'⁸ et le 'là' du déçèlement qui est comme tel l'Être lui-même déployant son essence. Ce qu'il faut penser sous le terme d' 'existence', quand le mot est utilisé à l'intérieur de la pensée qui pense en direction de la vérité de l'Être et à partir d'elle, c'est ce que le mot *Inständigkeit* ('insistance') pourrait le plus heureusement désigner. Seulement, il importe alors absolument de penser à la fois l'in-stance dans l'ouverture de l'Être, la prise en charge de l'in-stance (souci) et la persévérance dans l'extrême (être vers la mort), et cela comme l'essence plénière de l'existence.

L'étant qui est sur le mode de l'existence est l'homme. L'homme seul existe. Le rocher est, mais il n'existe pas. L'arbre est, mais il n'existe pas. L'ange est, mais il n'existe pas. Dieu est, mais il n'existe pas. La proposition : 'L'homme seul existe, ne signifie nullement que seul l'homme soit un étant réel et que tout le reste de l'étant soit irréel et seulement une apparence ou la représentation de l'homme. La proposition : 'L'homme existe' signifie : l'homme est cet étant dont l'être est signalé dans l'Être, à partir de l'Être, par l'in-stance maintenue ouverte du déçèlement de l'Être. L'essence existentielle de l'homme est le fondement grâce auquel l'homme peut représenter l'étant comme tel et avoir une conscience du représenté. »

Définitions du dictionnaire Le grand Gaffiot :

Existo (ex, sisto), intr. :
sortir de, s'élever de ; [fig.] naître de, provenir
sisto, tr. et intr. :

³ ... « *Hinausstehen* »...

⁴ ... *das* « *Hinaus* »...

⁵ ... *das* « *Aus* »...

⁶ ... *das* « *Auseinander* »...

⁷ ... *im* « *Innstehen* »...

⁸ ... *im* « *Aus* »...

1. faire se tenir, placer, poser, mettre, établir

ex :

1. hors de

HENRI MALDINEY, « Image et art », in L'Art, l'éclair de l'être, éditions Comp'act, 1993, 2003, p. 204-205.

« Nous connaissons l'espace perceptif. Il est l'espace dans lequel nous objectons le monde dans une représentation. Mais en-deçà de la constitution en objet de l'étant, s'est déjà produite la révélation de l'étant comme tel et s'est ouvert l'espace de cette révélation. La spatialité première n'est pas de représentation mais de présence au monde et de présence du monde. Quand nous reconnaissons à la chose un 'autre côté' et même une omni-latéralité, que nous dénonçons à l'image, nous faisons état de l'espace comme forme existentielle du à..., du à qui est le moment dimensionnel de l'être au monde (ou du 'in' de l' 'in' de l' 'in der-Welt-sein'.

De même que l'aspect du verbe dénote une tension de durée immanente à la genèse du temps, notre rapport spatial au monde implique un jeu d'orientations tensives opposées, immanentes à la genèse de l'espace : 'de ce côté-ci', 'de l'autre côté', 'par-delà', 'en-deçà', dont le système à l'état naissant s'exprime, dans les langues indo-européennes, par la racine 'per' : à travers. Notre premier rapport avec le monde s'exprime par ce 'à travers'.

Le monde qui s'annonce dans la racine 'per' est celui de l'expérience : *εμπειρια*, *experientia*, *Erfahrung*. L'expérience dans laquelle nous rencontrons et nous apprenons les choses est une traversée. Mais entendons-le bien : une traversée humaine. Nous ne nous transportons pas à travers l'espace par translation, à la manière d'objets qui changent de place sans changer de limites⁹.

NOS déplacements sont des auto-mouvements dont la forme constitutive intègre, dans une unité intime, translation et transformation. La première suppose la position de limites fixes, la seconde implique leur suppression. Simultanément affirmées et niées, ces limites ne sont pas assignables dans l'objectif. Elles sont sous-tendues par un existant dont la constitution d'être est la transcendance. Exister c'est se tenir hors... Nous existons notre là... hors, hors de toute limite qui nous contienne et nous donne contenance. Cette faille dans l'existence, l'existence l'ouvre elle-même en la franchissant. Les limites que la transcendance a à traverser sont des points d'appui transitoires ou elle prend son appel... à elle-même. »

⁹ Un animal se meut en modifiant sans cesse la forme et les limites de son corps (saut d'un chamois, passage du trot au galop et tous les changements d'allure d'un cheval). La forme est le lieu – mouvant – de la rencontre d'un organisme et de son *Umwelt*.

↗ La transcendance

Il faudrait reprendre **MAÎTRE ECKARD**

Ne pas confondre Dieu et l'Être.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%A9tre_Eckhart

« Dieu n'est pas l'Être » : cela a des conséquences...

La non-distinction entre absolu et transcendance, semble (c'est ce que je comprends) être en rapport avec la non-distinction entre les deux aliénations, sociale et « transcendentale », qui était finalement la position des différentes anti-psychiatries (La naïveté d'affirmer : « En changeant de gouvernement, il n'y aura plus de schizophrénie »).



Du mot d'ordre au concept

Le mot d'ordre, « il y a deux aliénations », est bien sûr à travailler, il faut le transformer en concept.

GEORGES BATAILLE, « un concept est un mot d'ordre »

(référence toujours introuvable !)

Pour Jean OURY cela a été aussi une sorte de stratégie face à une certaine situation en 1948 (cf. plus haut).

Mais il faut complexifier, se faire plus « subtil ». Ne pas en rester à simplement distinguer la double aliénation.



Retour à la vie quotidienne : avec qui on travaille ?

On travaille avec des drôles de gens, dit Jean OURY...

Des drôles de gens, mais quelle folie chez ceux qui gouvernent (« le gouvernement mondial et autres : des fétiches teintés d'érotomanie... internationale ») ?

L'érotomanie

<http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89rotomanie>
http://www.radiofrance.fr/chaines/france-culture2/emissions/vifdusujet/fiche.php?diffusion_id=27146

QUESTION : Pourquoi Hitler est venu au pouvoir ?

DANIEL GUÉRIN, *Fascisme et grand Capital* (1936), réédité en 1945 et 1999.

http://www.syllepse.net/Ing_FR_srub_66_iprod_62-Fascisme-et-grand-capital.html

« En dépit de son titre, il s'agit d'une étude portant tout autant sur le socialisme que sur le fascisme, puisque Guérin explique en quoi le fascisme résulte de la défaite du mouvement ouvrier incapable d'incarner une alternative révolutionnaire politique et sociale. Quant à l'antifascisme, Guérin estime qu'il "ne triomphera que s'il cesse de traîner à la remorque de la démocratie bourgeoise". "Le fascisme pourrait être demain notre châtiement si nous laissons passer l'heure du socialisme." "Ils (les possédants) recourent à la solution fasciste moins pour se protéger contre les troubles de la rue que contre les troubles de leur propre système économique. " "Tout l'art du fascisme consiste à se dire anticapitaliste sans s'attaquer sérieusement au capitalisme." Trois raisons plaident aujourd'hui en faveur de la réédition de *Fascisme et grand capital*. D'abord la montée de l'extrême droite en Europe. Ensuite, l'importance des mouvements antifascistes capables de mobiliser des foules aussi importantes que les partis d'extrême droite mais incapables d'en saper les bases politiques et sociales. Enfin la faiblesse des courants révolutionnaires se posant en alternative au capitalisme mais incapables d'incarner un projet de transformation radicale de la société crédible. » (Présentation de l'éditeur)

<http://pagesperso-orange.fr/libertaire/portraits/querin.htm>

[...]

Une phrase de Jean OURY lancée et laissée en suspens, qui se poursuit par d'autres associations ou « rêveries diurnes » autour de la bureaucratie et d'une sorte d'autoérotisme mondial.(et non du narcissisme originaire).

« Ce fond de difficultés à ne pas oublier : **on est toujours dans un système...** »

[...]



La fétichisation

De quoi s'agit-il ?

JEAN OURY, « *Logique managériale ?* », revue *EMPAN*, n°61, 2006/1, p. 37.

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=EMPA_061_39

« Dans les années 1857-1858, Marx et Engels insistent de nouveau sur la distinction indispensable entre les aliénations (déjà précisées par Hegel, *Entfremdung* et *Entäußerung*) et le processus de chosification, ou de réification (*Verdinglichung*), reprise bien plus tard par Lukacs et même Jean-Paul Sartre. Cette chosification (redoutable

hypostase) est à la base de la promotion par Marx de la notion de 'fétiche'. C'est une avancée considérable qui dépasse le plan strictement économique. Cette notion peut même s'articuler avec le fétichisme élaboré par Freud.

En effet, les systèmes de hiérarchie, tels qu'ils se multiplient dans l'organisation technico-bureaucratique, mettent en valeur des positions 'fétiches'. Ce que depuis longtemps nous nommons 'statuts', avec tous les grades actuels qui les mettent en valeur, relève d'une dimension fétichiste, laquelle empêche l'analyse fine des conjugaisons entre rôle et fonction. On y retrouverait facilement les soubassements logiques proposés par Freud : la 'Verleugnung' (le déni) fomentant les clivages aussi bien groupaux qu'institutionnels.»

ARNO MÜNSTER, Sartre et la praxis, L'Harmattan, 2005, p. 148-149.

(à lire via Google) : <http://books.google.fr/bkshp?hl=fr&tab=wp>

« L'évocation, à ce propos, du concept de 'réification' (Verdinglichung) cher à Marx et à Lukacs atteste de nouveau l'impact réel du tournant de Sartre vers le marxisme. Mais il faudrait noter qu'en même temps Sartre préfère apparemment une définition *autre*, légèrement modifiée de ce concept devenu 'classique', dans la littérature marxiste ; car la vraie nature de la *réification*, selon Sartre, 'ce n'est pas la métamorphose de l'individu en une chose, mais plutôt la nécessité qui s'impose au membre d'un groupe social, à travers les structures de la société, de vivre son appartenance au groupe et, à travers lui, à la société entière comme un statut moléculaire'*.

Il est en effet assez étonnant de constater, à ce propos, que Sartre préfère apparemment cette définition (introduisant la notion du 'groupe') à celle – proposée par Lukacs – de la 'conscience réifiée, chosifiée' des travailleurs, dans le mode de production capitaliste, fondé sur la division du travail et la rationalisation extrême du processus de production. Selon Marx et Lukacs*¹⁰, il s'agit là bien d'une transformation négative, au sens précis d'une déshumanisation de la conscience du travailleur (à la chaîne) qui est métamorphosée, en fonction de la répétitivité mécanique des gestes que le travailleur doit accomplir, en conformité avec le rythme de la chaîne de production à l'usine. Il s'agit de la transformation de la conscience ordinaire du travailleur en une conscience *dé-subjectivée*, *objectivée*, *aliénée* qui fait que son travail devient en un sens 'marchandise'. À cette définition 'classique' de la réification (Verdinglichung), dans la théorie marxiste contemporaine, Sartre oppose effectivement une définition *autre* où la *réification/chosification* est définie plutôt comme une nécessité imposée au membre d'un *groupe social*. En mettant l'accent sur le *groupe*, Sartre introduit, effectivement, en même temps un *autre concept* majeur de sa 'Théorie des ensemble pratiques' : le *groupe*. (Le Livre II de la *Critique de la raison dialectique* est effectivement entièrement consacré au problème du passage du *groupe* à l'Histoire). Or, le concept de *groupe* – faut-il le rappeler ? – n'est pas un concept marxiste.

La *Verleugnung* est la base de toute la psychopathologie du fétichiste, pervers, ...

¹⁰ Cf. Lukacs (Georges), *histoire et conscience de classes*, Minuit, Paris, 1967.

SIGMUND FREUD, Fétichisme (1927)

<http://pages.globetrotter.net/desgras/freud/oeuvres/fetich.html>

« **Lexique Freud** » (bien fait)

<http://www.psychanalyse.lu/lexiqueNegations.php>

DANIELLE ROULLOT, « Névroses et psychoses »

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/articles/roulot/nevrosesetpsychoses.htm

NORBERT BON, « Acte et Verleugnung »

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=nbon100904

TANIA RIVERA, « Le fétiche, subversion du symbole »

<http://www.etatsgeneraux-psychanalyse.net/archives/texte249.html>

BERNARD PENOT, Figures du déni. En deça du négatif, 2^{es}, 2003.

<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1242>

Avec le développement du capitalisme et de la société de consommation :

Les théories économiques marginalistes, utilitaristes, ...

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Marginalisme>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Utilit%C3%A9>

<http://psteqer.free.fr/Pareto.htm>

<http://www.geocities.com/Yosemite/3045/FINAL.htm>

<http://frmahieu.neuf.fr/HPE3.htm>

<http://ethique.neuf.fr/ethiquececos.htm>

http://www.memo.fr/article.asp?ID=THE_ECO_001

L'ophélimité

« valeur d'usage qui varie en fonction de la quantité de marchandise »

<http://dictionnaire.reverso.net/francais-definitions/oph%C3%A9limit%C3%A9>

[...]

L'analyse institutionnelle **mouvement [3][une position éthique]**

Le travail avec les psychotiques exige une certaine réflexion...



Le diagnostic, l'instant de voir, le praecox gefühl

Faire un diagnostic, ne pas se tromper... « c'est pas du bidon ! »

« C'est la chose essentielle ! »

Jean Oury rappelle l'importance de **HENRICUS C. RÜMKE** et de la notion de **Praecox gefühl**, mal traduit par « sentiment du précoce ».

Première publication sur cette notion en 1935, Dans un traité de psychiatrie (Le **DIDE** et **GUIRAUD**) à Sainte-Anne.

Voir la séance de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

JEAN OURY, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », in **JACQUES SCHOTTE** (éd.) **Le Contact**, De Boeck, 1990.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du *Praecox Gefühl*. Personnellement, le *Praecox Gefühl* me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le *Praecox Gefühl* n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de «voyance», ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonctions qu'a également bien située Weizsäcker : "la décision". Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de "décisoire", au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (*aion*, aoriste...). Pour qu'il y ait du decisoire, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le *Praecox Gefühl*. Mais la décision elle-même sera *kairos*, c'est-à-dire le moment opportun d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le decisoire, avec *aion*, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est cette boucle-là qui fait que la décision a lieu à un moment opportun. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa «logique assertive» quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il y ait un "moment de conclure", il faut qu'il y ait un "instant de voir", même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Levinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du *kairos*, mais associé au decisoire. »



le singulier

Chaque personne est différente. On s'adresse à quelqu'un en tant que singulier. C'est le travail de la psychiatrie, psychanalyse...

Un séminaire de Sainte-Anne a été consacré au singulier, autour de la figure de **GUILLAUME D'OCKHAM**.

Voir également la séance de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Parfois les conditions de travail font que l'on tend à confondre le singulier... et... le multiple (« le contraire de singulier, c'est : un type + un autre + autre +... mais les singuliers ne s'additionnent pas et n'obéissent pas à la règle de base de la somme)

Unique, même s'il faut se méfier de ce terme.

➔ **Le diagnostic, c'est donc avoir une position éthique, de politesse...**



la réduction phénoménologique transcendantale

... mais cela nécessite d'avoir mis entre parenthèses ses propres préoccupations, ce qu'on appelle la réduction phénoménologique transcendantale...

Voir la séance du mois d'octobre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf

Ce n'est pas de la voyance, c'est du **ressenti**, ce n'est pas de l'ordre du sentiment (cf. la mauvaise traduction de *Praecox Gefühl*)

➔ **c'est à partir du *Praecox Gefühl* (instant de voir) qu'il serait possible de réarticuler quelque chose sur le rapport entre les deux aliénations.**



la kinesthèse

Le diagnostic a affaire avec la kinesthèse, le tonus postural.

Cela ne se fait pas simplement avec les oreilles et les yeux : quelque chose qu'on voit de loin, une allure générale, un ensemble de mouvements.

Voir la séance du mois de juin 2007,
Autour de **JULIAN AJURRIAGUERRA**, **FRANÇOIS TOSQUELLES**
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

[...]

Il faut du temps... même Freud le disait...

JEAN OURY fait référence à un cours inédit de **JACQUES SCHOTTE** :

JACQUES SCHOTTE, « **De la névrose obsessionnelle, innovation nosographique et moteur du développement de la psychanalyse freudienne (des débuts à 1910)** », 1988.

La psychanalyse : à quel niveau ça marche ?

Au lieu de parler sur une seule couche... mais on est fait comme des millefeuilles... passer d'une couche à l'autre, ça provoque parfois de l'angoisse... Du millefeuilles aux surfaces de Riemann

http://www.futura-sciences.com/fr/comprendre/glossaire/definition/t/mathematiques-2/d/surface-de-riemann_4663/
<http://fviaud.club.fr/index.html>
BERNHARD RIEMANN
<http://www.bibmath.net/bios/index.php?action=affiche&quoi=riemann>



la logique castrative

Voir la séance du mois de novembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071121.pdf

Une des plus grandes inventions de LACAN : 'Lalangue'

JACQUES LACAN, « **La troisième** », *discours de Rome, novembre 1974*
<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/troisiem.htm>
<http://aeicpp.free.fr/lacan/1974-11-01.htm>

Écouter Le début de « La troisième »

http://ubu.artmob.ca/sound/lacan_jacques/Lacan-Jacques-La-troisieme-excerpt-Rome-1er-novembre-1974.mp3

« Lalangue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est fait de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du "a", est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent. »

Les jeux de mots, pas seulement chez LACAN. Chez Jean DUBUFFET.

Lalangue : de l'hypersyntaxe à laquelle on n'a pas forcément accès.

Une langue dans le lointain... des bouts de langue

Plus proche de la 'langue maternelle' (qui n'est pas celle qu'on parle, Cf. TROUBETZKOY) qui fait **passage** (et non lien) d'une couche à l'autre de la surface de Riemann.

NICOLAS S. TROUBETZKOY, *Principes de phonologie* (1938), Klincksieck
<http://www.klincksieck.com/livre/?GCOI=22520100148860>

PATRICK SERIOT, « **La double vie de Troubetzkoy, ou la clôture des systèmes** », *Le Gré des langues*, L'Harmattan, n° 5, 1993, p. 88-115.
<http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/biblio/93Trubdbvie.html>

Notes sur Lalangue

<http://www.lutecium.org/arc/freud-lacan/2003-02/msg00010.html>

Comment toucher ça ?

Il doit y avoir une relation entre « lalangue » et le semblant...

Quelques pistes...

<http://www.oedipe.org/fr/actualites/harariconvergencia>
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=oguerrero260600
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=etellermann280297
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=AFP_014_0015

Quand il n'y a plus **passage**, d'un mot à l'autre, d'une idée à l'autre : c'est ça la *Spaltung*, la dissociation...

(Traduire *Spaltung* par *dissociation* est, selon JO, une « fausse traduction » mais qui correspond mieux à l'idée qu'en avait **BLEULER**)

A. BOTTÉRO, « Une histoire de la dissociation schizophrénique »,
L'Évolution psychiatrique, vol. 66, issue 1, jan-fev 2001, p. 43-60
<http://www.sciencedirect.com/science/journal/00143855>

Spaltung, Dissociation, dislocation ? (Mise au point)
<http://psydoc.fr/broca.inserm.fr/ev/spaltung.htm>

...Le Semblant, c'est ça qui marche pas...



Le semblant

Voir la séance de janvier
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII (1971),
D'un discours qui ne serait pas du semblant, Seuil, 2007, p. 13-14

« Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle, et, je dirai plus, que l'interprétation y reste toujours du même niveau. Elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle déchaîne la vérité comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie.

Nous verrons tout à l'heure les schémas de l'implication logique, dans sa forme la plus classique, nécessitent le fonds de ce véridique en tant qu'il appartient à la parole, fût-elle à proprement parler, insensée.

Le moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours en

tant que représentant de la représentation, est renvoyé, disqualifié. Mais s'il peut l'être, c'est parce que, en quelque partie, il l'est toujours déjà. C'est cela qu'on appelle le refoulement. Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité.

L'effet de vérité, ce n'est pas du semblant. L'Œdipe est là pour nous apprendre, si vous me permettez, que c'est du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne réfute pas le semblant, il le colore, il le rend re-semblant, il le propage. Un peu de sciure et le cirque recommence. C'est bien pour cela que la question d'un discours qui ne serait pas du semblant peut s'élever au niveau de l'artefact de la structure du discours. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai.

Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Que peut-il y avoir de plus vrai que l'énonciation *Je mens* ? Je demande où il y a un paradoxe. Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si ce *Je mens*, vous le mettez sur un papier à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion que de dire *Je mens*. C'est même très certainement la seule vérité qui à l'occasion ne soit pas brisée. Qui ne sait qu'à dire que *Je ne mens pas*, on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de faux ? Qu'est-ce à dire ? La vérité dont il s'agit, celle dont j'ai dit qu'elle parle *Je*, celle qui s'énonce comme oracle, quand elle parle, qui parle ? Ce semblant, c'est le signifiant, en lui-même. »

✦ Le semblant, c'est l'agent du discours

Ce point a développé dans la séance du mois d'octobre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf

JACQUES LACAN, Séminaire XVII (1969-70),
L'envers de la psychanalyse, Seuil, 1991.
<http://www.freud-lacan.com/agenda/ete2007.php>
<http://home.tele2.fr/lacanmaths/>
http://ecx.images-amazon.com/images/I/41DRBPKADYL_5S500.jpg

✦ Le semblant, fonction inchoative (démarrage) de l'agent du discours...

... qui peut être tenu par l'un des quatre discours mais le tout n'est mis en question, en circuit, que par le discours analytique, là où il y a quelque chose de l'ordre du désir...

Chez le schizophrène, il y a des troubles du semblant (car troubles au niveau du désir)



Le désir

Il y a toujours du désir chez le schizophrène, mais ça a déraillé, sur une voie de garage ...

Le désir est indestructible...

La dernière phrase de Freud dans la *Traumdeutung*

« En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé. »

http://www.puf.com/Book.aspx?book_id=007308

Comment faire ? Des moyens indirects...

↗ entre, zwischen, aida

La notion de **swichen** chez **VAN DEN BERG**, assistant de **RÜMKE**

L'importance de l'**entre**

MARTIN BUBER

http://fr.wikipedia.org/wiki/Martin_Buber

Chez les Japonais : l'**aida**

BIN KIMURA, L'Entre – Phénoménologie de la Schizophrénie,
Éd. Jérôme Millon

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/lentre.html>

Le **Métanoétique**... pour arriver à la réalisation **noématique**

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/Kimura.htm>

[...]

Il faudra reprendre pour articuler ce qu'il en est du support de la dissociation, les « îlots de narcissisme originaire », selon **DANIELLE ROULOT**

... Métapsychologiquement... À partir de quoi on engage une rencontre... qui ne soit pas teintée de...

Deux poèmes de **Paul ÉLUARD**, publiés dans le recueil **Le lit la table**, dessins de Gérard Vulliamy, éditions des trois collines, Genève-Paris, 1946.
(la première édition est de 1944)

ENTERRAR Y CALLAR

Frères cette aurore est vôtre
Cette aurore à fleur de terre
Est votre dernière aurore
Vous vous y êtes couchés
Frères cette aurore est nôtre
Sur ce gouffre de douleur

Et par cœur et par courroux
Frères nous tenons à vous
Nous voulons éterniser
Cette aurore qui partage
Votre tombe blanche et noire
L'espoir et le désespoir

La haine sortant de terre
Et combattant pour l'amour
La haine dans la poussière
Ayant satisfait l'amour
L'amour brillant en plein jour
Toujours vit l'espoir sur terre.

Extrait de « L'aube dissout les monstres », p. 89.

LE CIMETIÈRE DES FOUS

Ce cimetière enfanté par la lune
Entre deux vagues de ciel noir
Ce cimetière archipel de mémoire
Vit de vents fous et d'esprits en ruine
Trois cents tombeaux réglés de terre nue
Pour trois cents morts masqués de terre
Des croix sans nom corps du mystère
La terre éteinte et l'homme disparu

Les inconnus sont sortis de prison
Coiffés d'absence et déchaussés
N'ayant plus rien à espérer
Les inconnus sont morts dans la prison

Leur cimetière est un lieu sans raison.

Extrait de « La ville la nuit », p. 73.

un site sur **PAUL ÉLUARD**
<http://www.paul-eluard.com/sommaire.html>

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 28 avril 2008. Version 3-18.5.08.

Mercredi 19 mars 2008

« Jean Ayme vous dit bonjour... »

Les annonces

1

JEAN OURY passe le micro à un jeune homme :

– « Je suis interne en psychiatrie. C'est pour vous expliquer que l'enseignement de la psychiatrie universitaire – le 3^e cycle – va être réformé. Actuellement, nos chers universitaires, sous la pression du Ministre et de Nicolas, veulent en fait nous imposer quatre CHU obligatoires, cad des stages universitaires, alors que pour l'instant on en a un ou deux. C'est une attaque contre le secteur, c'est sûr. On est en train de se mobiliser [...]. C'est juste pour que vous soyez au courant... Voilà... on veut médicaliser vraiment beaucoup la médecine. Donc si vous avez des questions, n'hésitez pas... »

...

– « C'est curieux ce qu'il a dit, quand même... [rires] ... « médicaliser la médecine »... [rires]... »

... Il a raison : si on pouvait médicaliser la médecine, ça serait encore beaucoup mieux ! J'ai des quantités de témoignages, vous en avez aussi, de l'état de la médecine et des prises en charges dans les hôpitaux, etc... qui ne sont guère mieux que la psychiatrie »

Ce soir,

c'est le lapsus du jeune homme qui assure la *fonction inchoative* et fait démarrer la parole de Jean OURY...

Il rappelle la formule, qui semblait paradoxale, de **FRANÇOIS TOSQUELLES** :

✚ « La médecine est une spécialité de la psychiatrie »

C'est l'approche « polyphonique, polydimensionnelle » de la psychiatrie qui est soulignée dans cette formule.

Quand on a « affaire à quelqu'un », on doit tenir compte de tout : d'où il vient, sa famille, son travail, sur le plan biologique... Une *vue* très générale.

En cas de besoin, pour des cas très précis, — il ne s'agit pas de faire le malin : on s'adresse à un spécialiste.

- Le *spécialiste* devrait être le *généraliste*
- Le *généraliste* est un *spécialiste de la psychiatrie*... ce qui ne veut pas dire qu'il fait de la psychiatrie...
- La *médecine générale* est une *spécialité de la psychiatrie*.

Jean OURY souligne l'ambiguïté de tout ça.

À l'opposé, ce qui a été grave, c'est quand la *psychiatrie* a été déclarée une *spécialité* comme une autre (ortho-rhino ou autre...)

✚ La psychiatrie n'est pas une spécialité de la médecine

C'est cette position qui est battue en brèche

« MÉDICALISER LA PSYCHIATRIE »

Du fond de l'amphi, le jeune homme, à la demande de **JEAN OURY**, reprend, il me semble, des termes de documents officiels incitant à : que « la psychiatrie devienne une médecine de santé mentale »

— « Quelle horreur !... il y a des mots obscènes ! ... "santé mentale" : on en fait tout ce qu'on veut ! »

JEAN OURY se souvient du "dispensaire d'hygiène mentale" de Blois où il a tenu pendant 40 ans une consultation hebdomadaire...

Il y avait reçu une lettre d'une femme d'un village du coin adressée au « Docteur OURY, spécialiste du *génie mental* »

Questions de vocabulaire

- « L'hygiène mentale » est une notion née avant la guerre de 39-45
- « Santé mentale »

- « Handicap », « handicapés » (loi du 30 janvier 1975), avec tout ce que ça entraîne :

Certains malades sont furieux d'être appelés *handicapés*, mais le piège c'est qu'ils bénéficient d'un avantage d'être appelés ainsi : le fric !

D'autres *glissements*, du genre : « J'ai le droit d'être transporté parce que je suis handicapé », même s'il marche très bien sur ses jambes...

Ce ne sont pas seulement des glissements de sens anodins...

Les différentes lois en faveur des handicapés

<http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/handicapes/loi.pdf>
<http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT00000809647&dateTexte=>

2

« 6^e Semaine de la santé mentale » — [Rires fournis] — Amboise, 20-21 mars

Rencontre entre la population et des intervenants locaux organisée par la municipalité.

Les problèmes de réforme de la psychiatrie seront abordés.

3

Les journées de Laragne qui se déroulent cette année à Gap (27-28 mars)

4

JEAN OURY passe le micro à une jeune fille :

« Bonjour. J'ai le projet de créer une revue qui s'appellerait *L'art dans tous ses états*, qui serait une revue faite par les patients eux-mêmes sur leur création artistique (poèmes, peintures, sculptures,...)

À l'heure actuelle, le projet en est à la constitution d'un comité scientifique (on a déjà des art thérapeutes, des psychologues, des patients).

On a une convention avec *l'Atelier du non-faire*, un atelier d'artistes qui a 4000 toiles à Maison Blanche.

Le but est d'essayer de créer un réseau relationnel pour travailler avec d'autres institutions comme La Borde, d'autres ateliers en France, ce qui nécessite une collaboration de la part de beaucoup de personnes pour réussir à créer ce réseau-là. Avec une ouverture vers l'international, notamment vers l'Afrique, pour voir comment les patients sont intégrés socialement, et la différence qui existe entre les institutions au niveau de la psychiatrie.

Je fais appel à tout le monde, à toutes les personnes intéressées par ce projet, pour participer et me donner des contacts au niveau relationnel. Merci beaucoup. »

choquetsabine@hotmail.com

— « Il y a d'autres personnes qui veulent parler ? » ...

Continuer...

« Je vais essayer de continuer... »

Mais continuer, c'est reprendre à chaque fois...

Pas de maniérisme dans cette façon de dire, mais une nécessité quand il est question du *travail* (mot douteux) dans le *champ* de la psychiatrie (qui englobe la médecine et beaucoup d'autres choses...)

[Une position : la rencontre]

La rencontre, au sens traditionnel, et même stoïcien du terme : *tuché, tugkanon* (ou *tunkanon* ?).

PIERRE FRATH, « Sens lexical et usage »

<http://www.res-per-nomen.org/respernomen/pubs/ling/SEM04-Semio.rtf>¹

¹ Un article trouvé en cherchant la différence (s'il y a) entre *tunkanon* et *tugkanon*, mais qui s'avère très intéressant pour approfondir la différence entre la sémiotique de PEIRCE et la sémiologie de SAUSSURE :

« L'étude des signes est sans doute consubstantielle à celle de la langue, et pourtant, ce que les différents auteurs entendent par *signe* est extrêmement varié, pour ne pas dire disparate. Nous prenons ici appui sur la sémiotique de Charles Sanders Peirce pour tenter de formuler une sémantique lexicale non componentielle et non cognitiviste. Pour la petite histoire, rappelons que c'est Peirce qui créa le mot même de *sémiotique*, qui finit par l'emporter sur celui de *sémiologie*, forgé par Saussure à peu près à la même époque. Le grand linguiste genevois a formulé une théorie dyadique du signe en terme de signifié et de signifiant, qui malgré les avancées qu'elle a permis, a eu pour effet d'enfermer la linguistique dans un tête-à-tête exclusif entre le concept et le son, entre la substance et la forme, qui rend difficile la prise en compte du réel dans la théorie linguistique. La référence fut d'ailleurs explicitement rejetée par Saussure lui-même, ainsi que par Bloomfield, et par la suite, l'habitude étant prise, elle fut négligée par l'ensemble de la linguistique post-structuraliste.

Et pourtant, lorsque nous parlons, nous parlons bien de quelque chose. Cette évidence amena Peirce à formuler une conception triadique du signe, qui prend en compte sa dimension référentielle. Pour lui, le signe est lié à l'objet par l'intermédiaire de son interprétant, l'idée, qui est elle-même signe. Il s'en suit que de ce point de vue sémiotique, le signe se décrit à l'aide d'autres signes, et non à l'aide d'entités théoriques qui ne sont pas des signes, comme par exemple des sèmes, des primitives, ou des règles, car cela reviendrait à séparer langue et pensée et à mettre la première dans la dépendance de la seconde. »

D'abord,

↳ tuché/automaton

JACQUES LACAN, Séminaire XI, 1964,
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points « Essais »

« Ce que j'articulerai la prochaine fois vous montrera comment nous approprier à ce propos les admirables quatrième et cinquième chapitres de la *Physique* d'Aristote. Celui-ci tourne et manipule deux termes qui sont absolument résistants à sa théorie, la plus élaborée pourtant qui ait jamais été faite de la fonction de la cause – deux termes qu'on traduit improprement par le hasard et la fortune. Il s'agira donc de réviser le rapport qu'Aristote établit entre l'*automaton* – et nous savons, au point où nous en sommes de la mathématique moderne, que c'est le réseau des signifiants – et ce qu'il désigne comme la *tuché* – qui est pour nous la rencontre du réel. »

(5 février 1964, « Du réseau des signifiants », p.61-62)

« Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre, d'une rencontre essentielle, qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert – d'un rendez-vous auquel

« Pour Frege, "la **dénotation** d'un nom propre est l'objet même que nous désignons par ce nom ; la **représentation** que nous y joignons est entièrement subjective ; entre les deux gît le **sens**, qui n'est pas subjectif comme l'est la représentation, mais qui n'est pas non plus l'objet lui-même". Les stoïciens avançaient déjà un point de vue assez proche. Selon Sextus Empiricus,

"les stoïciens disent que trois choses sont liées : ce qui est signifié, ce qui signifie et l'objet. De ces choses, celle qui signifie (**sèmaïnon**), c'est la parole (lexis), par exemple "Dion" ; ce qui est signifié (**sèmaïnomenon**), c'est la chose même qui est révélée par elle et que nous saisissons comme durable par notre pensée, mais que les Barbares ne comprennent pas, bien qu'ils soient capables d'entendre le mot prononcé, alors que l'objet (**tunkanon**) est ce qui existe à l'extérieur : par exemple Dion en personne."

Adversus Mathematicos, VIII, 11-12, cité dans Farago

Le *tunkanon* de Sextus Empiricus correspond sans conteste à la *dénotation* de Frege. Quant à son *sèmaïnomenon*, il recouvre à la fois ce que Frege appelle le *sens*, c'est-à-dire ce "trésor commun de pensées qui se transmet d'une génération à l'autre", et la *représentation*, c'est-à-dire l'image mentale subjective que nous nous faisons des choses. L'aspect matériel du signe n'est pas abordé par Frege. Les diverses théories sur le langage ont tendance à privilégier l'un ou l'autre de ces aspects du signe, ce qui les amène à adopter certaines attitudes face à la polysémie. »

nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. C'est pour cela que j'ai mis au tableau quelques mots qui sont pour nous, aujourd'hui, repère de ce que nous voulons avancer. D'abord la *tuché*, que nous avons empruntée, je vous l'ai dit la dernière fois, au vocabulaire d'Aristote en quête de sa recherche de la cause. Nous l'avons traduit par *la rencontre du réel*. Le réel est au-delà de l'*automaton*, du retour, de la revenue, de l'insistance des signes à quoi nous nous voyons commandés par le principe du plaisir. Le réel est cela qui gît toujours derrière l'*automaton*, et dont il est si évident, dans toute la recherche de Freud, que c'est là ce qui est son souci.
[...]

La relation au réel dont il s'agit dans le transfert a été exprimée par Freud dans ces termes, que rien ne peut être appréhendé *in effigie, in absentia* – et pourtant le transfert ne nous est-il pas donné comme effigie, et relation à l'absence ? Cette ambiguïté de la réalité en cause dans le transfert, nous ne pourrions arriver à la démêler qu'à partir de la fonction du réel dans la répétition. Ce qui se répète, en effet, est toujours quelque chose qui se produit – l'expression nous dit assez son rapport à la *tuché* – comme au hasard. C'est à quoi, nous analystes, ne nous laissons jamais duper, par principe. Tout au moins, nous pointons toujours qu'il ne faut pas nous laisser prendre quand le sujet nous dit qu'il est arrivé quelque chose qui, ce jour-là, l'a empêché de réaliser sa volonté, soit de venir à la séance. Il n'y a pas à prendre les choses au pied de la déclaration du sujet – pour autant que ce à quoi précisément nous avons affaire, c'est à cet achoppement, à cet accroc, que nous retrouvons à chaque instant. C'est là le mode d'appréhension par excellence qui commande le déchiffrement nouveau que nous avons donné des rapports du sujet à ce qui fait sa condition. La fonction de la *tuché*, du réel comme rencontre – la rencontre en tant qu'elle peut être manquée, qu'essentiellement elle est la rencontre manquée – s'est d'abord présentée dans l'histoire de la psychanalyse sous une forme qui, à elle seule, suffit déjà à éveiller notre attention – celle du traumatisme. »

(12 février 1964, « Tuché et automaton », p.61-62)

Mais la rencontre n'existe pas au sens d'un objet : c'est tout un processus qui ne peut être appréhendé que dans sa « combinatoire » avec d'autres termes.

C'est ainsi que l'on peut envisager :

↳ tugkanon/lekton

Lekton est souvent traduit par le latin *dicibile*, cad **dicible**, mais c'est pas ça :

C'est tout le processus qui rend possible quelque chose dicible, qui fait que c'est dicible (*dixit* **MARIE DEPUSSÉ**)

Extrait d'un forum sur le Net

« Le **lekton** est un incorporel grec. Il existait alors 4 incorporels et quant à la raison de leur existence, il faudrait demander ça aux Stoïciens. Comparé aux 3 autres incorporels, le

lekton représente une chose très particulière et vous pourrez très facilement en trouver des définitions très précises. Pour moi, le *lekton* est un temps, un espace-temps où se joue l'évènement qui fera avènement, le *lekton* est le saisissement, est que quelque chose se passe, dans un temps parfois très bref et qui durera parfois le seul temps du *lekton*, pour aller disparaître après, et ce n'est pas grave que ça disparaisse, d'ailleurs, la disparition pourrait bien être une impression fautive. Le *lekton* indique que quelque chose s'est passé, à un moment donné, et qui a compté. Je fais un très long développement sur le *lekton* dans la thèse que je rédige actuellement. D'autres personnes en parlent, vous trouverez ça chez Jean Oury, Danièle Roulot, et bien d'autres qui adhèrent à cette sorte de définition de ce qui est en jeu dans le rapport à la psychose dans le temps du discours. »

<http://www.oedipe.org/forum/read.php?8,7428,7523,quote=1#REPLY>

Sur le Stoïcisme en général et les incorporels en particulier
http://fr.wikipedia.org/wiki/Sto%C3%AFcisme#Le_dicible_.28ou_exprimable.29

Le *lekton*², dans un article de **Julia KRISTEVA**, « **Parler en psychanalyse** »

² *Extrait* : « Ainsi, lorsque Émile Benveniste, le premier linguiste qui écrivit ses "Remarques sur la fonction du langage dans la découverte freudienne" s'intéressa au "sens opposé des mots primitifs", ce ne fut nullement pour valider les spéculations étymologiques de Carl Abel – où Freud avait cherché un socle à sa découverte selon laquelle l'inconscient ignore la négation. L'article de Benveniste rappelle que le même mot ne signifie pas deux « sens » opposés, mais deux « perceptions » du même sujet de l'énonciation qui se déplace dans l'espace. Et il laisse entendre qu'il existe des langues primitives dont on peut retrouver des vestiges dans les codes de communication actuels – qui, comme celui du rêve et de l'inconscient (celui du Ça et non des représentations inconscientes), véhiculent des quasi-signes sensoriels. Le pas était franchi pour inclure dans l'objet "langage" la sensation-perception d'un "agir" pré- ou translinguistique du sujet parlant dans le monde.

La théorie linguistique d'Antoine Culioli devait approfondir cette perspective, en reprenant l'ancienne notion des stoïciens grecs, le "**lekton**" – oublié par le "signe" selon Saussure –, c'est-à-dire le signifiable. En effet, le signe linguistique se réfère non à un référent-objet opaque mais, à travers lui, à un ensemble ouvert constitué de sensations-affects-pulsions qui manifestent la négociation conscient/inconscient requise dans l'acte de signifier du sujet. Ceci rappelle le modèle freudien du signe : Représentations de mots vs Représentations de choses, à condition d'ajouter que la "chose" inconsciente n'est jamais "en soi", mais qu'elle est chose de désir, donc d'"énaction" (d'agir) : la "représentation de chose" est contextualisée et agit, et par conséquent elle se donne d'emblée dans une "enveloppe prénarrative", au sens de Daniel Stern. Le linguiste découvre alors que la langue elle-même peut fonctionner comme une articulation prédicative de quasi-signes et de microrécits qui ne se contentent pas d'être des métaphores, mais déclenchent une expérience sensorielle "plus-que-métaphorique", je dirais métamorphique. Le "signifiable" sera un mélange de sensations, affects et mémoire culturelle : par exemple, "au ras des pâquerettes", "qui dort

→ Ce « couple logique » fait qu'il y a « possibilité d'objet »

◆ **L'APPORT DE JOHANNES LOHMANN**

MICHEL LEGRAND et **JACQUES SCHOTTE**,
« Introduction à la lecture de Johannes Lohmann »,
Revue philosophique de Louvain, tome 72, n^{elle} série, n°16, 11/1974.
p. 717.

« Mais la langue qui, ainsi divisée entre une composante sémantique et une composante syntaxique, instaure la possibilité d'une pratique d'objectivation, est aussi celle-là qui fait apparaître comme tel le pôle subjectif de l'acte langagier. Car si le sujet est toujours déjà présent dans le langage comme visée originaire de sens, il n'est pas, à l'origine, conscient de soi. Mais en certains points de la terre, il va pénétrer dans la pensée consciente, il va sortir dans l'illatence. Dans l'histoire de l'indo-européen, la langue latine joue un rôle essentiel dans ce processus, car c'est elle qui la première fait du sujet le facteur déterminant de la construction grammaticale de la phrase. La prédominance du moment subjectif s'accroîtra encore dans les langues européennes modernes, au point de produire, avec Descartes, Luther et Locke – qui illustrent bien sûr une évolution, plus qu'ils ne la produisent comme telle –, la conscience moderne de soi, déliée du langage*. Assez paradoxalement, un certain état (extrême) du langage offre au sujet la possibilité de sortir du langage, et conséquemment de se tenir en fin de compte face au langage même comme face à un objet extérieur, à une chose parmi les choses, et d'en disposer à sa guise. Et la science moderne, quant à elle, est un produit de ce sujet, de ce moi aperceptif individuel qui, né du langage, se croit libéré de celui-ci et le manipule à loisir en vue de connaître la réalité objective. »

[*note : C'est en ce point que se situe l'apport majeur de l'article sur « la relation de l'homme occidental au langage », ou se précisera d'ailleurs également le thème, décisif pour Lohmann comme pour Heidegger, d'une « pensée grecque originaire » à redécouvrir par-delà ses modifications hellénistiques et plus encore sa traduction latine (les Latins, notons-le, ayant aussi introduit dans l'histoire la notion de traduction). C'est qu'en effet l'histoire du langage n'est pas une histoire mécanique. Si l'indo-européen représente bien l'état final, d'advenue à soi, de la subjectivité, le grec en particulier pointe vers l'état d'une union de la pensée, du langage et de l'être dans ce qui s'y nomme le "Logos", "cette création de concept la plus lourde de conséquences de l'histoire". De même parmi les langues indo-européennes modernes, celles qui distendent le plus la subjectivité et le langage, certains – l'allemand par exemple – restent plus proches du grec, tandis que d'autres – les langues romanes et singulièrement le français – accentuent plus

dîne" ou "avoir les yeux plus gros que le ventre" De quoi créer le charme, la magie de ce lien identitaire qu'est la langue dite maternelle ou nationale ; mais aussi son pouvoir de subjugation, double de fascination et d'horreur. »

particulièrement ce moment d'une subjectivité auto-suffisante. Aussi bien n'est-il pas un hasard non plus que les "indo-germanistes" furent avant tout allemands, tandis que le structuralisme (comme autrefois le nominalisme) prit son essor dans les pays de langues ouest-européennes.]

JOHANNES LOHMANN, « Le rapport de l'homme occidental au langage. Conscience et forme inconsciente du discours », *Revue philosophique de Louvain*, Tome 72, n^{elle} série, n° 16, 11/1974. Traduit par Michel Legrand et Jacques Schotte.

« ... La connaissance actuelle. D'après Ockham, celle-ci se décompose en deux degrés ou aspects : la saisie de l'objet de connaissance (*l'actus apprehensivus*) et l'acte de jugement qui s'ajoute à cette saisie, *actus iudicativus*, *quo intellectus non tantum apprehendit objectum, sed etiam illi assentit vel dissentit* (Sent. Prol. Qu. 1, 0).

C'est dans la *stoa* antique que l'*assensio* apparaît (comme συγκαταθεσις) pour la première fois en tant que partie constitutive de l'acte de jugement. Mais elle s'y rapporte à une "vérité en soi" (un ἀληθεσ, qui en tant qu' ἀξιωμα est un λεκτον, un *dicibile*, c'est-à-dire à la vérité, un ασωματον³, mais tout de même présent d'une certaine manière. [...]

C'est dans la forme de ce "jugement intérieur", indépendant des idiomes particuliers qu'ont désormais pensé les esprits de l'Occident qui ont donné la mesure et orienté l'avenir – tandis que la logique stoïcienne, qui laisse le pensé comme λεκτον (*dicibile*) dans son "objectivité" et le sépare nettement et clairement du processus "subjectif" de la pensée, avait maintenu la liaison de la pensée au médium de la forme langagière, même si l'unité grecque originaire de la pensée, de l'être et du discours y était perdue. » (p. 725-727)

Alphabet grec

<http://membres.lycos.fr/clo7/histoire/grec.htm>

Pour **JEAN OURY**, « dès le point du jour », on a affaire à ça :

— LEKTON — TUGKANON — OBJET —

↳ Les troubles du lekton

◆ **JACQUES LACAN**, Séminaire XII (1964-1965), « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse »

➤ Dans la psychose, il y a un trouble profond du *lekton*

« ... la catégorie du savoir.

C'est que c'est là que gît ce qui nous permet de distinguer radicalement la fonction du symptôme, si tant est que le symptôme nous puissions lui donner son statut comme définissant le champ analysable : la différence d'un signe, d'une matité par exemple, qui nous permet de savoir qu'il y a hépatation d'un lobe, et d'un symptôme au sens où nous devons l'entendre comme symptôme analysable et justement qui définit et isole comme tel le champ psychiatrique, et qui lui donne son statut ontologique, c'est qu'il y a toujours dans le symptôme l'indication qu'il est question de savoir. On n'a jamais assez souligné à quel point dans la paranoïa ce ne sont pas seulement des signes de quelque chose que reçoit le paranoïaque, c'est le signe que quelque part on sait ce que veulent dire ces signes, que lui ne connaît pas.

Cette dimension ambiguë, du fait qu'il y a à savoir et que c'est indiqué, peut être étendue à tout le champ de la symptomatologie psychiatrique pour autant que l'analyse y introduit cette dimension nouvelle, qui est précisément que son statut est celui du signifiant.

Regardez à quel point – bien sûr je ne prétends pas épuiser en quelques mots, l'infinie multiplicité, l'éclat en quelque sorte, chatoyant du phénomène – à quel point dans la névrose, il est impliqué, donné, dans le symptôme original, que le sujet n'arrive pas à savoir et que le statut de la perversion aussi est lié étroitement à quelque chose, là, qu'on sait, mais qu'on ne peut faire savoir.

L'indication livide, dans le symptôme lui-même, de cette dimension, de cette référence du savoir, voilà d'où j'aimerais voir partir, [...] que j'aimerais que parte une certaine révision à proprement parler nosologique, que j'aimerais la voir partir au niveau de l'élément qui est le symptôme, la mise en valeur de cette dimension, de cette instance et sa variété. Sa variabilité, sa diversité, que j'ai la dernière fois manifestée comme tri-partite – je dois dire à simple titre d'introduction, d'engagement en cette matière – en disant que ce savoir en question, pour autant qu'il est aussi manque, voire échec, il se diversifie selon les trois plans ici isolés du λεκτον (lecton), du τυνχανον (tunkanon) et du désir, selon nos trois variétés :

– Du psychotique qui sait qu'il y a un signifié (je dirais même qui y vit) c'est un λεκτον (lecton) mais qui n'en est pas pour autant sûr de rien.

– Du névrosé avec son τυνχανον (tunkanon) : À quand la rencontre ? Quand aurais-je, non pas la clé mais le chiffre ?

– Et du pervers pour qui le désir se situe lui-même à proprement parler dans la dimension d'un secret possédé, vécu comme tel et qui comme tel développe la dimension de sa jouissance. » (5 mai 1965)

Le séminaire complet

http://qaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/13-ODLP/S13%20%20actif.pdf

La séance du 5 mai 1965 (les lettres grecques ne s'affichent pas)

http://qaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/12-PCX/17%20%20%2005%20mai%201965%20%20doc

³ asomaton = incorporel — Cf. <http://www.initiationphilo.fr/articles.php?lng=fr&pg=105>

◆ JEAN OURY

- **Chez les psychotiques il y a un trouble profond du processus du dire (et non pas du dit)**

LA FABRIQUE DU DIRE : ce qui permet qu'il y aura du *dicibile*, du *lekton*
Le lekton ne fonctionne pas bien, l'objet en prend un coup aussi...

JEAN OURY

« **Utopie, atopie et eutopie** », *Chimères*, n°28,
Printemps-Été 1996

« **Processus de création et psychiatrie** », *Chimères*, n°3,
Automne 1987

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/03chi06.pdf

« **Suite de la conversation avec Henri Maldiney,
Salomon Resnik et Pierre Delion** »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

« **Liberté de circulation et espace du dire** »

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

« **Transfert et espace du dire** »

<http://royalcaute.blogspot.com/2007/12/jean-oury-transfert-et-espace-du-dire.html>

**Triologue BALAT-OURY-DEPUSSÉ,
« Écriture et psychothérapie institutionnelle »**

<http://www.balat.fr/IMG/pdf/trialoguemai02.pdf>

Le conseil de **JACQUES LACAN** aux analystes : « Soyez tychistes »

JACQUES LACAN, « **Tuché et automaton** », Séminaire XI, 1964,
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points « Essais », 12 février 1964, p.74.

« Ce dessin qu'aujourd'hui je vous ai donné de la fonction de la *tuché*, vous verrez qu'il nous sera essentiel pour rectifier ce qui est le devoir de l'analyste dans l'interprétation du transfert. »

(12 février 1964, « Tuché et automaton », p.74)

➔ **Mettre en question ce qu'il en est de la rencontre**

Mais pour que ça puisse fonctionner, il faut cette liaison entre *tunkanon* et *lekton*.

Dans le processus schizophrénique, il y a une sorte d'éclatement. Quelque chose qui n'est pas là.

La dissociation se marque par un défaut profond de l'objet *a*.

JEAN OURY, « **L'objet chez Lacan** »

pour lire en ligne

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/oury.objetlacan.htm

à télécharger

<http://www.balat.fr/spip.php?article68>

DANIELLE ROULOT, « **Névroses et psychoses** »,
extrait de *l'Apport freudien*

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/nevrosesetpsychoses.htm

◆ **JACQUES LACAN**, Les Quatre discours

Toute cette partie a été développée particulièrement au mois d'octobre.

Voir les prises de notes (schéma, citations de Lacan, Gabriel Tarde,...)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf

↗ **Quand l'objet a vient à la place inchoative, qu'il est l'agent du discours.**

Quelque chose de l'ordre du désir inconscient : un rapport lointain mais c'est ce qui le manifeste.

C'est à partir de cette thématique de l'objet *a* qu'il y a des discours...

... Et qu'on passe au discours de l'hystérique, de l'universitaire,...

↗ **Tout s'agence autour de la thématique du désir inconscient**

Cette entrée dans une autre logique, qui a été la grande découverte de Freud...

(parenthèse : sur les difficultés de la traduction des mots allemands : *Wunsch* (souhait), *Unbewusst* (insu plutôt qu'inconscient... ; sur les difficultés d'employer une langue « chosifiante » comme la nôtre qui ne connaît pas les *flexions* comme l'allemand)

➔ **Ce discours qui tourne : c'est ça qui va faire sens et qui va faire lien**

Pour qu'il y ait du sens, il faut un mouvement (mais pas n'importe comment), à partir de choses qui peuvent, non pas se *chosifier* mais se *tenir*.

JEAN OURY reprend les points importants qui mènent à l'objet *a* dans la pensée de **JACQUES LACAN**:

📌 « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant »

JACQUES LACAN, « Tuché et automaton », Séminaire XI, 1964, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Points « Essais »

« Tout surgit de la structure du signifiant. [...]

Les relations entre les êtres dans le réel, jusques et y compris vous qui êtes là, les êtres animés, pourraient s'engendrer en termes de relations inversement réciproques. C'est à quoi la psychologie, et toute une sociologie, s'efforce, et elle peut y réussir quand il ne s'agit que du domaine animal, car **la capture de l'imaginaire suffit à motiver toutes sortes de comportements du vivant. La psychanalyse nous rappelle que la psychologie humaine appartient à une autre dimension**⁴. [...]

Vous sentez bien qu'aujourd'hui, je vous ramène sur le terrain d'une logique dont j'espère vous accentuer l'importance essentielle.

Toute l'ambiguïté du signe tient à ce qu'il représente quelque chose pour quelqu'un. Ce quelqu'un peut être beaucoup de choses, ça peut être l'univers tout entier, pour autant qu'on nous apprend, depuis quelque temps, que l'information y circule, au négatif de l'entropie. Tout nœud où se concentrent des signes, en tant qu'ils représentent quelque chose, peut être pris pour quelqu'un. Ce qu'il faut accentuer à l'encontre, c'est qu'un signifiant est ce qu'il représente un sujet pour un autre signifiant.

Le signifiant se produisant au champ de l'Autre fait surgir la signification. Mais il ne fonctionne comme signifiant qu'à réduire le sujet en instance à n'être plus qu'un signifiant, à le pétrifier, du même mouvement où il l'appelle à fonctionner, à parler comme sujet. »

(27 mai 1964, « L'aliénation », p. 231-232)

C'est à partir de cette formule que **JACQUES LACAN** a développé les quatre discours.

Il y a rajouté : Il reste quoi ? Un *plus-de-jour* : « a »

📌 plus-de-jour

C'est une variation sur la plus value, au sens de Marx, qu'il importe dans la logique du discours...

JACQUES LACAN, « Radiophonie » (1970), Scilicet 2/3, in *Autres Écrits*, Seuil, 2001.

« Où je pointe le pas de Marx.

Car il nous met au pied d'un mur dont on s'étonne qu'il n'y ait rien d'autre à reconnaître, pour que quelque chose s'en renverse, pas le mur bien sûr, mais la façon de tourner autour.

L'efficacité des coups de glotte au siège de Jéricho laisse à penser qu'ici le mur fit exception, à vrai dire n'épargnant rien sur le nombre de tours nécessaire.

C'est que le mur ne se trouve pas, dans cette occasion, là où on le croit, de pierre, plutôt fait de l'inflexible d'une vagance extra.

Et si c'est le cas, nous retrouvons la structure qui est le mur dont nous parlons.

À le définir de relations articulées de leur ordre, et telles qu'à y prendre part, on ne le fasse qu'à ses dépens.

Dépens de vie ou bien de mort, c'est secondaire. Dépens de jouissance, voilà le primaire.

D'où la nécessité du plus-de-jour pour que la machine tourne, la jouissance ne s'indiquant là que pour qu'on l'ait de cette effaçon, comme trou à combler.

Ne vous étonnez pas qu'ici je ressasse quand d'ordinaire je cours mon chemin.

⁽⁸⁷⁾C'est qu'ici à refaire une coupure inaugurale, je ne la répète pas, je la montre se redoublant à recueillir ce qui en choisit.

Car Marx, la plus-value que son ciseau, à le détacher, restitue au discours du capital, c'est le prix qu'il faut mettre à nier comme moi qu'aucun discours puisse s'apaiser d'un métalangage (du formalisme hégélien en l'occasion), mais ce prix, il l'a payé de s'astreindre à suivre le discours naïf du capitaliste à son ascendant, et de la vie d'enfer qu'il s'en est faite.

C'est bien le cas de vérifier ce que je dis du plus-de-jour. La *Mehrwert*, c'est la *Marxlust*, le plus-de-jour de Marx.

La coquille à entendre à jamais l'écoute de Marx, voilà le cauri dont commercerent les Argonautes d'un océan peu pacifique, celui de la production capitaliste.

Car ce cauri, la plus-value, c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable, du manque-à-jour. Il s'accumule d'une part pour accroître les moyens de cette production au titre du capital. Il étend la consommation d'autre part sans quoi cette production serait vaine, justement de son ineptie à procurer une jouissance dont elle puisse se ralentir »

<http://aeicpp.free.fr/lacan/1970-06-05.htm>

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1970-06-05.doc>

Écouter « Radiophonie »

<http://www.ubu.com/sound/lacan.html>

Quelques articles

PIERRE NAVEAU, « Qu'est-ce que la plus-value »

<http://www.causefreudienne.net/publications/quarto/n-35/qu-est-ce-que-la-plus-value/>

FRANÇOIS REGNAULT, « Le Marx de Lacan » (1 et 2)

<http://www.causefreudienne.net/le/textes-le/le-marx-de-lacan/>

<http://www.causefreudienne.net/publications/la-lettre-mensuelle/lettre-mensuelle-242/le-marx-de-lacan/>

« Actualité du plus-de-jour : Marx avec Lacan »

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=pccathelineau151202

⁴ C'est moi qui souligne (pour m'en souvenir sur les questions d'image et de cinéma)

« Le corps décerné »

<http://www.lacanian.net/Ornicar%20online/Archive%2000/ornicar/articles/180afl.htm>

<http://www.lutecium.org/jacsib/papers/1030901/node6.html>

🚀 l'objet a

...pour en arriver à cet objet *a*, agent du discours, qui va assurer la **fonction inchoative** (lancement, démarrage) et permettre qu'il y ait du sens... et du lien social.

Mais si on loupe *l'agent*, — « et l'agent par excellence, c'est quelque chose de l'ordre du désir ! » —, alors le lien est loupé...

➡ les troubles du sens et du lien social

Quand ça ne fonctionne pas, il y a des difficultés au niveau du sens et du lien social.

🚀 La dissociation schizophrénique

Qu'en est-il de l'objet *a* dans la dissociation schizophrénique ? Qu'en dit **LACAN** ? il ne se mouille pas trop...

Des bouts de corps, dit-il...

JACQUES LACAN, Séminaire X, L'Angoisse, 1962-1963, Seuil, 2004.

L'extrait ci-dessous est repris de la version de Michel Roussan

« Ce (*a*) objet de l'identification...[...]

Ce (*a*) s'appelle (*a*) dans notre discours [...]... ce que c'est ce qu'on n'a plus.

C'est pourquoi on peut le retrouver par voie régressive, sous forme d'identification, c'est-à-dire à l'être, ce (*a*), ce qu'on n'a plus. C'est exactement, ce qui fait, par Freud, mettre le terme de régression exactement à ce point où il précise les rapports de l'identification à l'amour. Mais, dans cette régression où (*a*) reste ce qu'il est, instrument, c'est avec ce qu'on est qu'on peut, si je puis dire, avoir ou pas.

C'est avec l'image réelle, ici constituée, quand elle émerge, comme *i(a)*, qu'on prend ou non dans l'enclure de cette image ce qui reste la multiplicité des objets (*a*)...

représentés, dans mon schéma, par les fleurs réelles prises ou non dans la constitution, grâce au miroir concave du fond, symbole de quelque chose [...] fondement d'un certain rapport de l'homme à l'image de son corps.

... et différents objets constituables de ce corps. Les morceaux du corps originel sont ou non pris, saisis, au moment où *i(a)* a l'occasion de se constituer.

C'est pourquoi nous devons saisir qu'avant le stade du miroir, ce qui sera *i(a)* est là, dans le désordre des petits (*a*) dont il n'est pas question encore de les avoir ou pas. Et c'est à cela que répond le vrai sens, le sens le plus profond à donner au terme d'*autoérotisme* : c'est qu'on manque de soi, si je puis dire, du tout au tout. Ce n'est pas du monde extérieur qu'on manque, comme on l'exprime improprement, c'est de soi-même.

Ici est la possibilité de ce fantasme du corps morcelé que certains d'entre vous ont reconnu, ont rencontré chez les schizophrènes[...]

... les phénomènes de dépersonnalisation. [...]

Ce n'est pas que les objets soient envahissants, si je puis dire, dans la psychose, qui est ce qui constitue leur danger pour le moi, c'est la structure même de ces objets qui les rend impropres à la moisson.[...]

Disons que phénoménologiquement, la dépersonnalisation commence — finissons notre phrase par quelque chose qui semble aller de soi — avec la non-reconnaissance de l'image spéculaire. Chacun sait combien ceci est sensible dans la clinique, avec quelle fréquence c'est, à ne pas se retrouver dans le miroir ou quoi que ce soit analogue, que le sujet commence à être saisi par la vacillation dépersonnalisante. Mais articlons plus précisément que cette formule qui donne le fait est insuffisante, à savoir que c'est parce que ce qui est vu dans le miroir est angoissant, que cela n'est pas proposable à la reconnaissance de l'Autre et pour se référer à un moment que j'ai marqué comme caractéristique de cette expérience du miroir, comme paradigmatique de la constitution du moi idéal dans l'espace de l'Autre

...qu'une relation à l'image spéculaire s'établit telle que l'enfant ne saurait retourner la tête, selon ce mouvement que je vous ai décrit comme familier, vers cet autre, ce témoin, cet adulte qui est là derrière lui, pour lui communiquer, par son sourire, les manifestations de sa jubilation, de quelque chose qui le fait communiquer avec l'image spéculaire. Une autre relation s'établit dont il est trop captif pour que ce mouvement soi possible. Ici, la relation duelle pure dépossède — ce sentiment de relation de dépossession marqué par les cliniciens pour la psychose —, dépossède le sujet de cette relation au grand Autre.

La spécularisation est étrange, *odd*, comme disent les anglais, impaire, hors-symétrie : c'est le Horla de Maupassant, le hors-l'espace, en tant que l'espace est la dimension du superposable. »

Mettre en question la dissociation, la *Spaltung* (traduction douteuse)

S'il y a dissociation, tout le discours inchoatif est déstabilisé... et même...

... le « sens s'émancipe ».

Vivre depuis 60 ans (Cf. Jean OURY) au milieu de gens qui ont du sens qui s'émancipe...

Ça veut quand même dire quelque chose, même si ça dit n'importe quoi, que le sens est douteux... et il y a du lien social !

Des rencontres enrichissantes, à condition de ...

📌 Le sérieux, selon KIERKEGAARD

Voir la séance du mois d'octobre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf

Un commentaire sur « zorg », « souci », avec références à Sartre et Heidegger

JACQUES LACAN, Séminaire X, L'Angoisse, 1962-1963, Seuil

« Aussi bien, peut-on remarquer que le dernier venu, et non des moins grands, Monsieur Sartre, s'emploie tout expressément, ce cheval, à la remettre non seulement sur ses pieds mais dans les brancards de l'histoire. C'est précisément en fonction de cela que Monsieur Sartre s'est beaucoup occupé, beaucoup interrogé sur la fonction du sérieux. Il y a aussi quelqu'un que je n'ai pas mis dans la série...

[...]

...il y a Heidegger. [...]

L'être pour la mort, pour l'appeler par son nom, qui est la voie d'accès par où Heidegger, dans son discours rompu, nous mène à son interrogation présente et énigmatique sur l'être de l'étant, je crois, ne passe pas vraiment par l'angoisse. »

(14 novembre 1962, p.13-14, version de Michel Roussan)

«... c'est que dans l'irréel, c'est le réel qui le tourmente.

Son souci, Sorge, nous dit le philosophe Heidegger. Bien sûr, mais nous voilà bien avancés. Est-ce là un terme dernier, qu'avant de s'agiter, de parler, de se mettre au boulot, le souci est présupposé ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ne voyons-nous pas que nous sommes déjà, là, au niveau d'un art du souci : l'homme est évidemment un gros producteur de quelque chose qui, le concernant, s'appelle le souci. Mais alors j'aime mieux l'apprendre d'un livre saint, qui est en même temps le livre le plus profane qui soit, qui s'appelle L'Écclésiaste. [...]

"Dieu me demande de jouir", textuel, dans la Bible.

(19 décembre 1962, p.65-66 version de Michel Roussan)

📌 Le sens, Sinn

On peut sentir du sérieux même chez quelqu'un qui a du sens qui « s'émancipe » (quand on ne comprend rien à ce qu'il dit)

JEAN OURY pense à ce schizophrène, un des rares personnages « courageux » de La Borde, qui lui écrit sur des petits bouts de papier chiffonné...

On sent la difficulté de cet homme avec le sens (*Sinn*), alors qu'avec la signification (*Bedeutung*), il se repère bien.

Ce qui compte dans l'existence, c'est d'abord le sens.

Ce qui touche le sens et qui est *touché* dans la dissociation : de l'ordre de l'agent du discours et de sa fonction inchoative, l'objet *a*.

Sur Sinn et Bedeutung

GOTTLÖB FREGE, « Über Sinn und Bedeutung »

http://www.semantique-gdr.net/dico/index.php/Sens_et_d%C3%A9notation

http://fr.wikipedia.org/wiki/Sens_et_d%C3%A9notation

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII,

« D'un discours qui ne serait pas du semblant », 16 juin 1971

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/sembla10.htm>

<http://pro.wanadoo.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/semblan/semblant.htm>

➔ Comment arriver à redonner du sens ?

◆ GISELA PANKOW, Les greffes de transfert

« Il ne faut pas être trop obsessionnel. Il faut avoir le courage de 'sacrifier du matériel' pour 'dégager des plages' »

Voir la séance du mois de décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

Au bout d'un certain nombre de séance, le greffe *prend* : ça se délimite. On arrive au fantasme.

N'en déplaise à GISELA PANKOW, dit JEAN OURY,

on retrouve JACQUES LACAN ...⁵

Reprise des prises de notes de la séance de février 2007

JACQUES LACAN, Séminaire XIV, Logique du fantasme

<http://pros.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/logifan.htm>

http://qaogoo.free.fr/Seminaires_pdf/14-Logique%20du%20Fantasme/XIV-01-LF16111966.pdf

Dans la dissociation schizophrénique c'est le fantasme qui est éclaté.

S'il y a possibilité de fantasme, c'est qu'il y a **possibilité de délimitation**.

Pour qu'il y ait une « scène » : la **scène du fantasme**.

⁵ Ce différent, — auquel fait allusion Jean Oury, et que j'ignore —, peut-on en voir la trace dans le choix de G. Pankow d'écrire *Phantasme* et non *fantasme* (voir sa remarque dans la citation, p.9, des prises de notes de décembre). D'où mon doute à chaque fois : comment dois-je l'écrire ?

On peut s'appuyer sur les mathèmes de Lacan :

§ ◇ a

Le a représente ce qui est de l'ordre du désir inconscient.

Pour qu'il puisse y avoir ça : ça nécessite autre chose que le temps et l'espace.

Une procédure d'articulation entre le sujet de l'inconscient et l'objet a, le désir.

*

C'est à partir de là (une « plate-forme d'existence » dit **JEAN OURY**) qu'on pourra enfin « mettre les pieds », même si c'est encore très fragile.

JEAN OURY, « **L'objet chez Lacan** »

Pour lire en ligne

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/oury.objetlacan.htm

À télécharger

<http://www.balot.fr/spip.php?article68>

DANIELLE ROULLOT, « **Greffe de transfert, bouture de fantasme** »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/greffedetransfert.htm

↗ Le transfert

Sur le transfert, voir les séances de juin et décembre 2007, janvier 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Les réticences de **FREUD** quant à la possibilité de transfert chez les psychotiques.

GISELA PANKOW a repris la question du transfert dans un cadre large, au niveau de la psychiatrie.

JEAN OURY, lui, parle de **transfert dissocié**, même s'il n'y fait pas référence cette fois-ci...

JEAN OURY, « **La fonction scribe** »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

... Il passe tout de suite à la question du langage...

↗ Langage/langue/parole

Il y a quelque chose de l'ordre du langage même si on ne parle pas...

La distinction à faire entre **LANGAGE/LANGUE/PAROLE**

- **la langue**, est le code linguistique qui permet d'articuler, de se comprendre. La communauté linguistique.
- **Le langage, c'est une articulation de signifiants** : les *Vorstellungsrepräsentanz* (encore un mot difficile à traduire)

*Traduire Freud,
les difficultés de translation en français de l'allemand de Freud*
<http://www.traduirefreud.com/page4.html>

Pour qu'il y ait du signifiant :

En insistant sur le danger de chosifier, **JEAN OURY** articule plusieurs notions :

- **Le narcissisme originaire**
- **Le refoulement originaire**, *Urverdrängung*
- **Le pare-excitations**, *Reizschutz*, qui deviendra **l'ardoise magique**

Si ça ne fonctionne pas, il n'y aura pas de *Vorstellungsrepräsentanz*, et l'inconscient sera en marmelade !

◆ **SIGMUND FREUD**, *Entwurf*, 1895

SIGMUND FREUD, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (Entwurf einer Psychologie, 1895), in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996, Nouvelle trad. **Projet d'une psychologie**, in *Lettres à Fliess*, PUF 2006
http://www.amazon.fr/gp/reader/2130549950/ref=sib_rdr_fc?ie=UTF8&p=5001&i=0#reader-page
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse#Table_des_mati_C3_A8res

Une traduction disponible sur le Net

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

<http://pages.globetrotter.net/desgras/freud/oeuvres/esquisse.html>

JEAN OURY, « **La fonction scribe** »

JEAN OURY, « **Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion** »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/oury/lafonctionscribe.htm

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

DANIELLE ROULOT, « Névroses et psychoses »,
extraits de l'article publié dans *L'Apport freudien*
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/nevrosesetpsychoses.htm

Autour du Reizschutz

Extraits de **FREUD** (*Au-delà du Principe de plaisir, Note sur le bloc magique, Inhibition, symptôme, angoisse, Contenu de la psychanalyse, Nouvelles conférences*)

Extraits de **LACAN** (*Logique du fantasme, L'insu que sait...*)
<http://www.balat.fr/spip.php?article279>

Articles en relation avec le refoulement originaire
<http://www.cairn.info/revue-analyse-freudienne-presse-2003-2-page-17.htm>
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=milapeyriere220902
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=vnusinovic090703

Pour retrouver des passages sur l'Urverdrängung chez Lacan
<http://www.lutecium.org/jacsib/thesaur4/node245.html>

🚀 Le langage est une structure

C'est ce qui permet de comprendre la formule de LACAN :

« L'inconscient est structuré comme un langage »

(et non comme un langage comme certains l'ont compris)

JACQUES LACAN, Discours à l'ORTF, 2 décembre 1966
<http://aeicpp.free.fr/lacan/1966-12-02a.htm>

🚀 La langue

La langue, par son code linguistique, permet la parole :
L'abîme entre la langue et le langage, infranchissable avec les moyens habituels

🚀 La densité de la parole

L'importance du ton : Il faut faire attention à ce qu'on dit mais tout dépend de la façon dont on le dit !

L'oristique : la science des démarcatifs. Les tons, les inflexions...

NICOLAS S. TROUBETZKOY, Principes de phonologie (1938), Klincksieck
<http://www.klincksieck.com/livre/?GCOI=22520100148860>

PATRICK SERIOT, « La double vie de Troubetzkoy, ou la clôture des systèmes »,
Le Gré des langues, L'Harmattan, n° 5, 1993, p. 88-115.
<http://www2.unil.ch/slav/ling/recherche/biblio/93Trubdbvie.html>

Les mêmes références dans un autre contexte (séance du mois de février)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080220.pdf

Le cercle de Prague
http://fr.wikipedia.org/wiki/Cercle_linguistique_de_Prague

Le commentaire du *Banquet* de **PLATON** par **JACQUES LACAN** dans le séminaire sur le transfert :

JACQUES LACAN, Séminaire VIII, Le transfert (1960-61)

Extrait de la version disponible sur le Net

« C'est contre cette position que je m'inscrirai en faux. Car si nous regardons de plus près le texte, je crois que nous ne saurions dire que ce soit là tout à fait son sens. Je dirai que, là même où on veut nous montrer, dans le discours d'Agathon, <201b> une sorte d'aveu de son fourvoisement : Je crains bien Socrate, de n'avoir absolument rien su des choses que j'étais en train de dire⁶, cette impression qui nous reste à l'entendre est plutôt celle de quelqu'un qui répondrait : "Nous ne sommes pas sur le même plan, j'ai parlé d'une façon qui avait un sens, d'une façon qui avait un dessous, j'ai parlé disons, même à la limite, par énigme" ; n'oublions pas que αἰνος/ainos/ avec αἰνιττομαι/ainittomai⁷, nous mène tout droit à l'étymologie même de l'énigme : "ce que j'ai dit, je l'ai dit sur un certain ton". »

(18 janvier 1961)

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

🚀 Le parlêtre

« Et s'il n'y avait pas de parole, il n'y aurait rien ! — Comment ça ? — mais rien, rien du tout ! — Il n'y aurait pas le soleil, pas la lune ? — Rien ! — et la terre ? — Rien !!! ... On dit : c'est un idéaliste absolu Lacan ! Non, je dis : c'est un matérialiste absolu !... S'il n'y a pas de parole, il n'y a rien : pas de langue, pas de langage, rien ! y a pas du dit, y a pas de dire... C'est important ! Mais alors : et les schizophrènes, là-dedans ? »

⁶ 201b, trad. L. Robin : Il est fort possible que je n'aie rien entendu, Socrate, à ce dont je parlais à ce moment-là ! La traduction de Lacan est plus littérale car dans le texte grec le verbe savoir est à l'infinitif.

⁷ Ainos, récit, conte, histoire, fable, apologue, louange, qui se trouve dans epainos, louange au sujet de... – Ainissomai, ainittomai (forme attique), dire à mots couverts, laisser entendre, faire allusion, soit, parler par énigme.

JACQUES LACAN, Séminaire XXII, RSI, Ornicar, n°5, hiver 75/76, p. 19

« Alors, comment le symbolique soit ce que d'ordinaire on appelle le bla-bla ou encore le verbe, comment cause-t-il le sens ?

Voilà la question que je ne vous pose qu'à en avoir la réponse. Est-ce dans l'idée de l'inconscient ? Est-ce ce que je dis depuis le premier discours de Rome ? Point d'interrogation. Non, ce n'est pas dans l'idée de l'inconscient, c'est dans l'idée que l'inconscient ex-siste, c'est-à-dire qu'il conditionne le réel, le réel de cet être que je désigne du parlêtre. Il nomme les choses, comme tout à l'heure je l'évoquais à propos de ce batifolage premier de la Bible au Paradis terrestre. Il nomme les choses pour le parlêtre, être qui tout en étant d'une espèce animale en diffère singulièrement. Qu'est-ce que ça veut dire, animal ? Un animal, c'est ce qui se reproduit.

Seulement, comment cet animal est-il parasité par le symbolique, par le bla-bla ? »

➔ Comment passer du domaine de la langue à celui du langage ?

Pour sauter l'abîme entre les deux...

La question est posée par **MARC RICHIR** en s'appuyant sur **Maurice MERLEAU-PONTY**.

Cela passe par la notion de *Wesen*, *Wesen sauvage*, autre mot difficile à traduire (Être ? essence ?). Mieux vaut ne pas le traduire.

L'entrecroisement, le *chiasme*, entre les deux domaines (avec des *Wesen* de 1^e et de 2^e catégorie).

Il faut s'appuyer sur la logique poétique (ex : Rimbaud). On y verra apparaître *l'entre* : *l'entre les mots*, là où il y a du sens.

L'énigme est entre les lignes.

Le passage du domaine de la langue au domaine du langage (signifiants) se fait par les *Wesen* sauvages pour échapper à la dictature de *l'institution symbolique*.

MARC RICHIR, Phénomènes, temps et êtres. Ontologie et Phénoménologie, Millon, 1987, p.32.

« ...nous avons précisément tenté de 'forcer le passage' en recherchant les conditions de possibilités de la constitution dans le champ phénoménologique lui-même, d'essences (*Wesen*) et de corrélations d'essences – et pour cela, nous nous sommes inspirés, dans un premier temps, de ce qu'en disait Merleau-Ponty dans *Le visible et l'invisible*, de sa découverte que l'essence, le *Wesen* au sens actif ou verbal du terme, est un 'existential incarné' dans le chiasme corps de chair-phénomène en tant que constitutif de monde. L'être-au-monde s'origine à cette racine sauvage, précisément, donc, dans l'ek-stase aux

phénomènes de ce phénomène comme quoi se phénoménalise toujours déjà le Leib (ou le corps de chair). »

Maurice MERLEAU-PONTY, « Interrogation et intuition », *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964, disponible dans la coll. Tel, p.157-158.

« À l'égard de l'essence comme du fait, il n'est que de se placer dans l'être dont on traite, au lieu de le regarder du dehors, ou bien, ce qui revient au même, il n'est que de le remettre dans le tissu de notre vie, d'assister du dedans à la déhiscence, analogue à celle de mon corps, qui l'ouvre à lui-même et nous ouvre à lui, et qui, s'agissant de l'essence, est celle du parler et du penser. Comme mon corps, qui est l'un des visibles se voit aussi lui-même et, par là, se fait lumière naturelle ouvrant au visible son intérieur, pour qu'il y devienne mon paysage, réalisant, comme on dit, la miraculeuse promotion de l'Être à la "conscience", ou, comme nous disons plutôt, la ségrégation du "dedans" et du "dehors", – de même la parole, soutenue par les mille relations idéales de la langue, et qui, devant la science, comme langage constitué est donc dans une certaine région de l'univers des significations, est aussi un organe ou résonateur de toutes les autres, et, par là, coextensive au pensable. La parole est partie totale des significations comme la chair du visible, comme elle, rapport à l'Être à travers un être, et, comme elle, narcissique, érotisée, douée d'une magie naturelle qui attire dans son réseau les autres significations comme le corps sent le monde en le sentant. Il y a là, en réalité, bien plutôt que parallèle ou analogie, solidarité et entrelacement : si la parole, qui n'est qu'une région, peut être aussi l'asile du monde intelligible, c'est parce qu'elle prolonge dans l'invisible, étend aux opérations sémantiques, l'appartenance du corps à l'être et la pertinence corporelle de tout être qui m'est une fois pour toutes attestée par le visible, et dont chaque évidence intellectuelle répercute un peu loin l'idée.

MARC RICHIR, Phénomènes, temps et êtres. Ontologie et Phénoménologie, Millon, 1987, p.75-76.

« C'est dire que l'essence (et par conséquent l'existence, en vertu de leur lien) n'est pas strictement coextensive de la parole, qu'elle n'en constitue pas tout simplement le signifié, mais que, comme essence brute (indivise avec l'existence brute), elle s'y propage, s'y répercute en changeant de statut, et y acquiert sans doute, plus d'autonomie. Dans ce passage où elle fonctionne comme "essence opérante", l'essence est plutôt "nervure commune du signifiant et du signifié, adhérence et réversibilité de l'un à l'autre, comme les choses visibles sont les plis secrets de notre chair, et notre corps, pourtant, l'une des choses visibles" (VI p.158)⁸ »

MARC RICHIR, Phénoménologie et institution symbolique (Phénomènes, temps et êtres II), Jérôme Millon, 1988, p.291-292.

« Parler, c'est temporaliser/spatialiser en rasant avec les silences de l'institution symbolique, en les articulant, sur les portées où ils tendent chaque fois à se disposer selon

⁸ VI = *Le Visible et l'invisible* »

leur niveau, l'un à l'écart de l'autre, comme au sein d'une même partition musicale où se constitue en fait la phase de présence de la parole. Parler, c'est donc déjà faire une musique de sens où se reconnaissent et s'inventent des rythmes. Et c'est presque faire de la poésie, hors de l'information et de la logique, dans la phénoménalité de la parole, où ses lacunes ou angles morts, qui sont symboliquement institués, se neutralisent pour ainsi dire par la ruse de leur concertation au sein d'un même temps qui est un même espace, comme si le sens à dire coulait des vides de cette structure de vides se laminant elle-même, entre les lignes et les mots. [...] La parole n'a pas d'origine factuelle, elle ne se laisse pas décomposer en étapes, et ce "déjà langage" doit en passer, pour s'exprimer, par les lacunes de l'institution symbolique de langage, par leurs harmonisations mutuelles. Contrairement à ce que l'on croit généralement aujourd'hui, période étrange de l'obnubilation universelle par les prestiges du symbolique, ce "déjà-langage" n'est pas *ipso facto* tributaire de l'institution symbolique : s'il l'était, nous ne serions que des ordinateurs programmés, il n'y aurait que du langage-signal, et jamais d'*invention* de parole. Nous ne pouvons inventer du sens que s'il y a du jeu entre le langage symboliquement institué et ce sens qui, déjà langage, est pourtant *au-delà* des découpages symboliques comme ce qui tient la parole depuis son lieu à lui, la guisant dans la concertation de ses temps et angles morts. »

MARC RICHIR, Phénoménologie et institution symbolique (Phénomènes, temps et êtres II), Jérôme Millon, 1988, p.294-295.

« La découverte philosophique, capitale, de Garelli, est que *le poème est en fait un phénomène* [...] ... le langage remonte, pour se déployer, en quelque sorte, à son origine phénoménologique. Les "moyens" de cette remontée sont divers [...] ... où la phase de langage (sa présence se mouvant, avec ses rétentions et ses protensions) éclate, s'étoile, se disperse en éclats de non-sens apparents, et où ceux-ci s'épaississent du même mouvement en écailles de monde, en ce que Merleau-Ponty nommait si bien "essences sauvages" (essences sans concepts, c'est-à-dire sans logique) qui sont autant de manière de l' "ester" (Wesen) de monde [...]

◆ *Sur les Wesen sauvages*

Maurice MERLEAU-PONTY, « Interrogation et intuition », *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964, disponible dans la coll. *Tel*, p.148-149.

« Les possibilités d'essence peuvent bien envelopper et dominer les faits, elles dérivent elles-mêmes d'une autre possibilité, et plus fondamentale : celle qui travaille mon expérience, l'ouvre au monde et à l'Être, et qui, certes, ne les trouve pas devant elle comme des faits, mais anime et organise leur facticité. Quand la philosophie cesse d'être doute pour se faire dévoilement, explicitation, puisqu'elle s'est détachée des faits et des êtres, le champ qu'elle s'ouvre est bien fait de significations ou d'essences, mais qui ne se suffisent pas, qui, ouvertement, se rapportent à nos actes d'idéation et sont prélevées par

eux sur un être brut où il s'agit de retrouver à l'état sauvage les répondants de nos essences et de nos significations »

MARC RICHIR, Phénomènes, temps et êtres. Ontologie et Phénoménologie, Millon, 1987, p. 70-71 et 73.

« L'énigme de la foi perceptive, de notre complicité congénitale avec l'Être et le monde, s'est perdue, en se réifiant pour ainsi dire dans la dualité du possible et du réel, de l'essentiel et du factuel. De la sorte, l'idéation ne fait plus, en réalité, que se rencontrer elle-même, en réduisant l'épaisseur de l'expérience à un être de transparence. On comprend aisément que se perd ainsi tout moyen de traiter de l'origine phénoménologique du monde, puisque celle-ci se trouve dissoute dans l'illusoire adéquation de la pensée à elle-même en tant qu'adéquation d'elle-même aux idées qu'elle projette en avant d'elle-même dans l'idéation, ne se nourrissant de l'expérience que pour y découvrir son universalité à soi. Mouvement bien connu, et dont Merleau-Ponty a déjà fait la critique en examinant la philosophie de la réflexion. Mais nous nous apercevons en retour que ce mouvement ne peut être désamorcé, exhibé comme mouvement générateur d'illusion, que si les essences trouvent de tout autres raisons pour leur prétention à l'universalité, donc si elles trouvent malgré tout dans l'expérience concrète ce qui leur confère leur apparence de solidité : c'est ce qui doit se montrer par une réduction phénoménologique bien pratiquée – non pervertie en négation de la facticité – c'est-à-dire détachée à la fois des faits et des êtres. Alors, certes, s'ouvre bien un champ d'essences (nous reviendrons plus loin sur leur quasi-identification aux "significations"). Toutefois, celles-ci loin de paraître autosuffisantes (ce en quoi consiste, finalement, l'illusion réflexive), paraissent explicitement en rapport avec "nos actes d'idéation", dès lors qu'elles paraissent prélevées par ceux-ci sur un être brut, celui qui contient en lui-même, mais à l'état sauvage, les "répondants" des essences.

L'acte d'idéation n'est donc générateur d'illusion que dans la mesure où ce qui, en réalité, n'est qu'une abstraction (un "prélèvement" dit presque la même chose) de l'être brut, paraît comme le comble ou le noyau du concret. L'essence se nourrit d'un être sauvage que l'abstraction trop exclusive tend à dissimuler ou à dissiper dans l'illusion d'une transparence à soi de la pensée. Toute la question est dès lors de savoir ce qu'il en est de ces "répondants" de l'essence à l'état sauvage : c'est celle de l'origine phénoménologique des essences, que, par principe, le "platonisme phénoménologique" husserlien, trop axé sans doute sur des problèmes de théorie de la connaissance, devait manquer. [...] Il se fait que nous disposons dans ces quelques pages, de la conception que se fait Merleau-Ponty de ces "répondants" à l'état sauvage [...] Cette conception ne va pas sans poser d'immenses questions [...]

Maurice MERLEAU-PONTY, « Interrogation et intuition », *Le Visible et l'Invisible*, Gallimard, 1964, disponible dans la coll. *Tel*, p.152-154.

« Fait et essence ne peuvent plus être distingués, non que, mélangés dans notre expérience, ils soient dans leur pureté inaccessibles et subsistent comme idées-limites au-delà d'elle, mais parce que l'Être n'étant plus devant moi, mais m'entourant et, en un sens,

me traversant, ma vision de l'être ne se faisant pas d'ailleurs, mais du milieu de l'Être, les prétendus faits, les individus spatio-temporels, sont d'emblée montés sur les axes, les pivots, les dimensions, la généralité de mon corps, et les idées donc déjà incrustées à ses jointures. Il n'est pas un emplacement de l'espace et du temps qui ne tienne aux autres, ne soit une variante des autres, comme eux de lui ; pas un individu qui ne soit représentatif d'une espèce ou d'une famille d'êtres, n'ait, ne soit un certain style, une certaine manière de gérer le domaine d'espace et de temps sur lequel il a compétence, de le prononcer, de l'articuler, de rayonner autour d'un centre tout virtuel, bref, une certaine manière d'être, au sens actif, un certain *Wesen*, au sens, dit Heidegger, que le mot a quand il est employé comme un verbe. »

◆ **Sur l'Entre, Zwischen, Aida**

Zwischen, concept développé par van den BERG
(mais je n'ai rien trouvé sur le Net)

JAN HENDRIK VAN DEN BERG (assistant de **HENRICUS CORNELIUS RÜMKE**)
<http://mythosandlogos.com/vandenBerg.html>

MARTIN BUBER, « Toute vie réelle est rencontre »

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Martin_Buber

http://fr.wikipedia.org/wiki/Martin_Buber

Je et tu (1923), Aubier-Montaigne, 1992

<http://ecx.images-amazon.com/images/I/317NG8BW69L..SS500.jpg>

BIN KIMURA : « Aida », « L'Entre »

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/Kimura.htm>

http://www.gregoire-david.com/mot.php?id_mot=61

Revue *Études phénoménologiques*,

« La psychopathologie phénoménologique de Kimura Bin », n°25, 1997

<http://www.sofi.ucl.ac.be/cep/cep2.html>

Ouvrages de **BIN KIMURA**

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/lentre.html>

<http://www.amazon.fr/Zwischen-Mensch-Bin-Kimura/dp/353412426X>

http://www.amazon.fr/Ecrits-psychopathologie-ph%C3%A9nom%C3%A9nologique-Bin-Kimura/dp/2130440401/ref=sr_1_3/171-2614437-7520247?ie=UTF8&s=books&qid=1184244415&sr=1-3

Sur **BIN KIMURA**, dans un autre contexte,

Voir la séance du mois de juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

✚ **La fabrique du dire**

On est proche de La *fabrique du dire*...

Cf. la séance du mois de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

« Pleins d'oiseaux qui piaillent ... des signifiants qui se promènent ... une sorte de volière... [...] mais ils ne piaillent pas de la même façon chez les psychotiques... [...] une cassure, une rupture... [...] C'est là qu'il doit y avoir quelque chose à faire... on va mettre des sortes de passerelles, pour passer... »

[...]

Et pourtant, Le langage ne fait pas de bruit...

Pour être sensible à cette dimension... le passage entre

Le rapport entre le *préconscient* (le lieu des *WortVorstellung*— *Wort*, c'est plus qu'un *mot* en allemand) et l'*inconscient* (L'insu) : la « barrière entre les deux » ? — ça dépend des moments (« Quand je dors et que 'ça rêve' : ça doit passer les barrières, en douce... »)

► **Quel rapport entre ce passage et les « barrières de contact » chez BION ?**

◆ **WILFRED RUPRECHT BION**

BERNARD GOLSE, *Le développement affectif et intellectuel chez l'enfant*,
Masson, 2001, p. 110

Fonction alpha. — Ainsi imagine-t-il une barrière qui diviserait les phénomènes mentaux ; cette barrière fonctionnerait comme une membrane semi-perméable qui protégerait les fantasmes et les phénomènes endopsychiques de l'impact de la réalité, tout en préservant ce **contact** avec la réalité d'un envahissement trop important par les émotions d'origine interne. Cette *barrière de contact* donne à l'individu la capacité d'être endormi ou éveillé, conscient ou inconscient. Elle constitue la base de la relation qu'entretient la personnalité non-psychotique avec ses objets internes et externes et avec la réalité.

Bion décrit cette barrière sous la forme d'une prolifération d'éléments nommés *éléments alpha* ; ceux-ci sont formés par les impressions des sens et les « vivances » émotionnelles transformées en éléments mnésiques qui peuvent de cette façon être utilisés dans les souvenirs, les rêves et la pensée inconsciente.

C'est la *fonction alpha* qui appréhende les données sensorielles et émotionnelles et les transforme en éléments α . Ainsi, selon l'exemple donné par **Bion**, cette fonction permet à l'enfant qui fait l'apprentissage de la marche d'emmagasiner cette expérience. Elle est donc indispensable à la pensée, puis au refolement de cette pensée dans l'inconscient afin d'en libérer la conscience. La fonction α peut être définie comme une fonction symbolique primordiale permettant à la personnalité d'enregistrer, d'élaborer et de communiquer la somme d'expérience qui la caractérise.

Extraits disponible sur le Net,
<http://books.google.fr/books?id=ldTR8Zi3vekC&printsec=frontcover&dq=bion,+barri%C3%A8res+de+contact>
<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/enfant/therapie/bion.htm>
Un article sur **BION**
<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-5-page-1727.htm>

« Il faut que les barrières de contact soient bien foutues pour éviter un défaut de transposition du préconscient à l'inconscient... attention à ne pas chosifier ! »

Ne pas réfléchir, ne pas calculer, sinon l'autre va le sentir...

[Exercices pratiques...]

... La réunion mensuelle *Pitchoum* du mercredi...

Être là, mettre entre parenthèses ses soucis... la « réduction phénoménologique transcendente »... être dans le même paysage — difficile dans un groupe *polyphonique*... — être dans la connivence

... Le quotidien de La Borde... ...]

Au milieu de ce récit d'expériences et de questionnements de tous les jours,

la jeune fille lève la main pour intervenir :

« ... Juste une question : Je voulais savoir pourquoi un psychiatre peut dire à son patient : Vous êtes psychotique, vous ne pouvez pas faire de psychanalyse. Je voulais savoir ce que vous en pensez... si vous pensez que quand on est psychotique on ne peut pas faire de travail d'analyse... »

[...]

SIGMUND FREUD, « Les voies nouvelles de la thérapeutique psychanalytique » (1919), in *La technique psychanalytique*, Puf, 1999.
http://www.beta.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_technique_psychanalytique

« On édifiera des établissements, des cliniques ayant à leur tête des médecins psychanalystes qualifiés et où l'on s'efforcera à l'aide de l'analyse de conserver leur résistance et leur activité à des hommes qui sans cela s'adonneraient à la boisson, à des femmes qui succombent sous le poids des frustrations, à des enfants qui n'ont le choix qu'entre la dépravation et la névrose. Ces traitements seront gratuits... nous découvrirons que les pauvres sont, encore moins que les riches, disposés à renoncer à leur névrose,

parce que la dure existence qui les attend ne les attire guère et que la maladie leur confère un droit de plus à une aide sociale. Peut-être nous arrivera-t-il souvent de n'intervenir utilement qu'en associant au secours psychique une aide matérielle, à la manière de l'Empereur Joseph. Tout porte à croire aussi que, vu l'application massive de notre thérapeutique, nous serons obligés de mêler à l'or pur de l'analyse une quantité considérable du cuivre de la suggestion directe... mais quelque soit la forme de cette psychothérapie populaire et de ses éléments, les parties les plus importantes, les plus actives demeureront celles qui auront été empruntées à la stricte psychanalyse dénuée de tout parti pris ».

Il s'agit d'une intervention de **FREUD** au congrès de Budapest, au sortir de la Guerre.

Pour FREUD, la psychanalyse était une introduction à ce qu'il nommait une « véritable psychiatrie scientifique ». Un point de vue qu'il a répété quelques mois avant sa mort. C'était donc fondamental pour lui.

Le schéma analytique, tel qu'il est mis en place, est un côté très restreint de la psychanalyse.

Revoir tout le travail de l' ÉCOLE KLEINIENNE, de WINNICOT, de BION, MASUD KAHN...

Voir la séance du mois de janvier.
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080116.pdf

Une « révolution logique », sur le plan analytique, a été mise en place. On ne va pas revenir en arrière...

Une logique très importante sur le plan analytique.

La logique analytique n'est pas faite seulement pour les normopathes.

Le travail de **GISELA PANKOW**

C'est **SIGMUND FREUD** lui-même qui a mis en valeur les névroses obsessionnelles.

JEAN OURY fait à nouveau allusion au texte de **JACQUES SCHOTTE**, déjà cité au mois de février :

JACQUES SCHOTTE, « De la névrose obsessionnelle, innovation nosographique et moteur du développement de la psychanalyse freudienne (des débuts à 1910) », 1988, inédit.

Ce qu'apporte **JACQUES LACAN**

🚀 Le transfert dissocié,

proposé par **JEAN OURY** pour exprimer les possibilités avec un schizophrène (Ce n'est pas forcément dans un bureau qu'on va voir un schizophrène, ...)

JEAN OURY, « La fonction scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

Voir aussi les séances de décembre et janvier derniers autour de **KLEIST**

(« Le point de gravité, 'l'âme' qu'on tient entre les doigts)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

Le lien avec la fonction -1 de **JACQUES LACAN**

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

À l'arrière-plan, c'est le problème de la neutralité.

Les psychanalystes qui disent : il ne faut pas faire de diagnostic, car ça empêche la neutralité.

🚀 Le diagnostic

Un diagnostic, ça n'est pas simplement « une étiquette sur un pot de yaourt ! »

La neutralité, c'est pouvoir recevoir quelqu'un là où il se trouve et pas là où on pense qu'il est. On ne reçoit pas un schizophrène comme on reçoit quelqu'un avec une névrose obsessionnelle, un phobique, une hystérique, ...

C'est tout un processus diagnostique qui demande parfois beaucoup de temps. Connaître tous les « arrières »...

Quand on voit quelqu'un : un véritable « roman ambulante » qui arrive ! Il traîne avec lui des charrettes... « il n'y a pas assez de chaises pour asseoir tous ces morts !... »

L'association libre :

FREUD n'a jamais parlé d'association libre : **EINFALL** : ce qui tombe, sans plus.

Extrait d'une conférence de **PIERRE-HENRI CASTEL**, mise en ligne sur son site

<http://pierrehenri.castel.free.fr/5conf1.htm#ZF>

« La représentation soumise au déterminisme psychique, appelée par Freud *Einfall*, est donc étrange. Il n'est pas possible de la penser comme l'idée au sens de l'"association des idées" (33), mais il ne suffit pas de la nommer "idée incidente" (terme que nous adopterons

pourtant, d'après 25), en se contentant de marquer son caractère de survenue inopinée (65, note 1). Car elle n'est pas seulement ceci, mais:

- Immotivée, autrement dit sans raison contextuelle. De ce fait aussi, elle se présente comme absurde, ridicule, ou insignifiante, et cela nécessairement. On comprend l'insistance de Freud à propos de la "règle fondamentale de la psychanalyse" (85, 45), autrement dit le principe de l'"association libre", selon laquelle le sujet allongé sur le divan ne doit rien taire de ce qu'il pense, même si (en fait, surtout si) cela lui paraît sans connexion avec le fil du propos tenu.

- Irruptive, et en cela important un certain déplaisir dans un continu psychique jusque-là fluide. Dynamiquement, cette irruption, qui paraît venir de loin, semble être un de nos critères psychologiques (ou métaphoriques) d'identification d'une action causale en cours. Car une telle action, pour celui qui la subit, est banalement connotée de force aveugle et incoercible, et possède une valeur conclusive par rapport à une série d'événements antérieurs, qu'elle révèle par son effet. Or, ce qui est transversal par rapport à un enchaînement de raisons et de motifs semble ne pas pouvoir être voulu. C'est la réalité même, en tant qu'elle s'oppose à la volonté, ou plus précisément, la réalité en tant qu'elle s'oppose à la cause en jeu dans l'acte volontaire motivé.

- Immédiatement inexprimable, sauf à produire un travail spécial d'interprétation. Elle laisse pantois. On ne sait que penser de ce qu'on pense. Jointe à l'insignifiance et au déplaisir de l'*Einfall*, son énoncé problématique contribue à son rejet spontané (i.e. à son refoulement).

- Impossible ou du moins difficile à suggérer, parce que la suggestion suppose l'approbation automatique du suggestionné à ce qu'on lui suggère, et vise en lui un point de non-résistance. Là, le conflit est présent d'emblée. »

Le terme *Einfall* mis en situation avec *Witz* et *Ingenium*⁹

http://robert.bvdep.com/public/vep/Pages_HTML/SINGENIUM3.HTM

http://robert.bvdep.com/public/vep/Pages_HTML/INGENIUM.HTM

<http://www.psychanalyse.lu/articles/BernatCheminantFreud.htm>

Ça dépend de la façon **PHÉNOMÉNOLOGIQUE** (à quel niveau ça se passe)

➔ Être dans le « même paysage », le « même horizon »

**ERWIN STRAUS, VIKTOR VON WEIZSÄCKER,
HENRI MALDINEY, JACQUES SCHOTTE, EUGÈNE MINKOWSKI**

Revoir (notamment) la séance du 15 novembre 2006

⁹ Pour ceux qui s'intéressent à **GIAMBATTISTA VICO** :

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html>

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070321.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_06115.pdf

Mettre entre parenthèse le statut pour être au même niveau, ce qui n'est pas « copain, copain », mais être au plus proche. C'est toute la difficulté.

→ La disparité subjective

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), Le Transfert, Seuil, 1991
version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'imparité essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

→ Distinguer sympathie et empathie

C'est la première chose : la sympathie, « c'est ne pas se coller à l'autre pour voir s'il est chaud ! »

« La plus grande proximité dans la plus grande distance »

JEAN OURY, « L'aliénation »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_3_pp_5-14.pdf

MAX SCHELER, Nature et formes de la sympathie

http://www.puf.com/wiki/Dictionnaire:Dictionnaire_des_sciences_humaines/Max_SCHELER

http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Max_Scheler

<http://www.philaqora.net/philo-fac/le-vivant/int-du-vivant10.htm>



BÉRANGÈRE THIRIOUX, « L'empathie », conférence à la cité des sciences, 25 mars 2006

http://www.cite-sciences.fr/francais/ala_cite/college/v2/html/2005_2006/conferences/conference_219.htm

« Le mot "empathie" apparaît dans la langue française au début du XX^e siècle et traduit le terme allemand "Einfühlung" forgé quelques années plus tôt et utilisé à l'origine pour caractériser une forme d'expérience esthétique dans laquelle le sujet se projette en imagination dans une œuvre d'art. Cette théorie esthétique fut notamment développée par Theodore Lipps (1903, 1905) qui étendit ensuite l'usage du terme "Einfühlung" au domaine des relations interpersonnelles. Par empathie, on désigne aujourd'hui la capacité que nous avons de nous mettre à la place d'autrui afin de comprendre ce qu'il éprouve. L'empathie, ainsi caractérisée, se distingue à la fois de la sympathie, de la contagion émotionnelle et du phénomène plus général de la simulation d'autrui.

L'empathie se distingue de la sympathie sur une autre dimension. Dans les deux cas, la distinction soi/d'autrui est préservée. La différence essentielle entre les deux phénomènes tient, selon Wispé*, aux fins poursuivies. La sympathie, comme son étymologie l'indique, suppose que nous prenions part à l'émotion éprouvée par autrui, que nous partageons sa souffrance ou plus généralement son expérience affective. La sympathie met en jeu des fins altruistes et suppose l'établissement d'un lien affectif avec celui qui en est l'objet. L'empathie en revanche est un jeu de l'imagination qui vise à la compréhension d'autrui et non à l'établissement de liens affectifs. L'empathie peut certes nourrir la sympathie, mais cette dernière n'est pas une conséquence nécessaire de la première. L'empathie peut fort bien se passer de motifs altruistes. Comprendre en se mettant à la place d'autrui le chagrin

qu'il éprouve n'implique pas qu'on le partage ou qu'on cherche à l'alléger. Le sadique peut fort bien s'en réjouir et, en perçant par l'empathie les ressorts, chercher à l'exacerber. Comme le souligne Wispé : « L'objet de l'empathie est la compréhension. L'objet de la sympathie est le bien-être de l'autre. [...] En somme, l'empathie est un mode de connaissance ; la sympathie est un mode de rencontre avec autrui. »

*Lauren Wispé, *Altruism, sympathy and helping*, 1986.

...

Dans le même paysage, dans le même horizon : on peut se parler !

Se retrancher dans son statut : la peur du fonctionnaire !
Une *Einfall* qui surgit : Jean OURY repense à des propos de **PRIMO LEVI**, lors d'une interview sur les *Lager*. Le journaliste lui demandant : Vous avez vu de drôles de types, des SS, des Kapo... — Non, j'ai vu des fonctionnaires.

Il ne faut pas que le psychanalyste se transforme en fonctionnaire !

Pas facile, étant donné qu'on vit dans une société de fétichisation absolue.

Le fonctionnaire, c'est le fonctionnaire de la *fétichisation*, pas de l'idole (mal dit)

Des fétiches.

Autour de ... **MARX – BATAILLE – LACAN – FREUD, ...**

Sur l'aliénation, revoir la séance de septembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

Les fonctionnaires, agents de la fétichisation...

La notation : un esprit de fonctionnaire.

JEAN OURY rappelle que c'est **MAURICE THOREZ** qui a institué la notation des fonctionnaires (infirmiers psychiatriques, enseignants, ministres ...)

Lire dans un rapport du Sénat,
« **Les souhaits de Maurice Thorez en 1945, ministre de la fonction publique, sur l'organisation de la fonction publique** »
<http://www.senat.fr/rap/r04-441/r04-441.html>

S'il y a *résistance* à l'analyse, c'est qu'on ne veut pas analyser le *fétiche*.

(à reprendre...)

Le fétiche, c'est ce qui est entretenu par l'*établissement*, par « nécessité mercantile ».

« Si on ne remet pas en question la dimension de fétichisation du métier on est complice de cette affaire... c'est très embêtant d'être complice, surtout si on ne le sait pas... »

L'analyse, c'est d'abord analyser ça...

Statut, Rôle, Fonction : les cloisonnements

Le danger de confondre *l'être/Es* avec le statut.

Pour éviter les cloisonnements « industriels », **TOSQUELLES**, à la fin de sa vie, disait : « Je suis psychiste ».

Il n'y a pas de cloisons entre psychiatrie, psychanalyse, pédagogie, éducation...

... Nécessité d'une analyse permanente

Les cloisonnements industriels ont commencé avec le développement de la grande industrie en Angleterre au XVIII^e siècle...
... Adam SMITH, le Libre échange... il faut suivre ça de près... La guerre de l'opium, déjà liée au « grand capital »... (Marx et Engels s'intéressaient à tout ça...)

Ces questionnements ne relèvent pas seulement de la politique (*c'est ce que je comprends*).

Jean OURY, « Les résistances »
http://www.minkowska.com/article.php?id_article=1313
<http://www.edition-eres.com/resultat.php?id=1396>

...

... Dans les années 70... deux journées de travail (avec des gens de l'École freudienne) sur la question de l'argent, dont il ne reste pas de traces...

: Faut-il faire payer ?

Une enquête, dans les années 50, pour savoir comment ça fonctionne un psychanalyste ? Des réponses contradictoires sauf à une question : « Faites-vous payer ? »

EDWARD GLOVER, « **Pratiques techniques usuelles : un questionnaire de recherche** »

http://www.megapsy.com/Autres_bibli/biblio167.htm
<http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/br/glovere.html>

[...]

« La neutralité est un processus variable actif qui nécessite un diagnostic permanent. »

« Le diagnostic est un processus actif. Ce n'est pas une fois pour toutes. »

[...]

« Il faut être modeste... »

Il est très tard...

JEAN OURY va terminer en citant de mémoire une phrase d' **ANDRÉ GIDE** dans *Palude* (1895)

« Nous avons construit sur le sable des cathédrales périssables »

(Il manque, ici, le ton, bien sûr !)

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 12 mai 2008.

Mercredi 16 avril 2008

« J'ai eu deux spécialités : celles de convertir les communistes en communistes et les religieuses en religieuses. Parce que la plupart des catholiques ne sont pas catholiques. Je n'ai rien contre le fait que l'on soit catholique ou communiste. Je suis contre ceux qui se disent communistes et qui sont radical-socialistes ou fonctionnaires publics ; et contre les religieuses qui croient l'être, alors qu'elles ne sont que des fonctionnaires de l'Église. Une partie de mon métier a donc consisté à convertir les individus en ce qu'ils sont réellement, au-delà de leur paraître, de ce qu'ils croient être, de leur moi idéal. »

FRANÇOIS TOSQUELLES

« Une politique de la folie », Chimères, automne 1991, n° 19

<http://cliniquedelaborde.com>

(rubrique 'index')

(Pour faire le lien avec la séance précédente)

« Une fois de plus, je suis tout seul... »

Ni le « camarade » **JEAN AYME**, ni **PIERRE DELION**, ni « notre copain sémiotico-mathématicien » **MICHEL BALAT**.

LES ANNONCES

1

Séminaire de psychothérapie institutionnelle de *La Nouvelle Forge* (28 avril)
« Les équipes soignantes à l'épreuve des mutations cliniques et institutionnelles contemporaines »

2

Journée de pédagogie institutionnelle en Francilie (17 mai)

http://www.ccepi.org/breve.php3?id_breve=20

3

XI^e rencontres de la C.R.I.E.E., « Expériences de la folie » à Reims (30-31 mai)
<http://www.le-point-de-capiton.net/http/Rencontres%20CRIEE.pdf>

4

Stage annuel de La Borde (« Le stage payant », en mai)
« L'analyse institutionnelle et l'inscription »

*

Bon, il faut continuer...

Le thème, toujours, le même :

L'analyse institutionnelle

« Je sais pas trop quoi dire mais ça va venir... »

JEAN OURY émet le souhait de pouvoir parler dans un « micro, correct, portatif » ce qui lui permettrait de se déplacer pour « écrire » des petits dessins au tableau... « ça aide à penser »...

« La Psychothérapie institutionnelle, ça n'existe pas »

- Ça n'est possible que s'il y a déjà, d'une façon permanente, une mise en question, une analyse de « là où ça se passe »
- La Psychothérapie institutionnelle n'est pas une discipline particulière qu'on va appliquer :
Danger d'une dérive permanente — « il faut se méfier de tout ce qu'on dit »
— vers une espèce de chosification, de fétichisation.

FRANÇOIS TOSQUELLES insistait : L'analyse institutionnelle, c'est l'analyse polydimensionnelle (micro-, macrosociale, de l'établissement), d'où la distinction entre **établissement** et **institution**.

JEAN OURY, « **Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelle** », **VST**, n°95, 2007/3
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

C'est lors d'une communication dans un congrès à Lisbonne en 1952, parue dans les *Annales portugaises*, que **GEORGES DAUMEZON** et **PHILIPPE KÆCHLIN** ont proposé d'appeler les techniques de transformation de l'hôpital :

PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE

« **La psychothérapie institutionnelle française contemporaine**, » *Anais portugais de psichiatria*, 1952, IV, 4 : 271-312.

Entretien avec **HÉLÈNE CHAIGNEAU**

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/helenechaigneau/helenechaigneau.htm

FRANÇOIS TOSQUELLES et **JEAN OURY**

ont cherché dans un livre de **GEORGES GURVITCH**, la (les) signification(s) du terme *institution* : très (très) nombreuses !

GEORGES GURVITCH, *La Vocation actuelle de la sociologie*, PUF, 1950, 1969

<http://www.reds.msh-paris.fr/publications/revue/html/ds004/ds004-05.htm>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/reco_0035-2764_1951_num_2_6_406878_t1_0796_0000_000

La **SOCIÉTÉ DE PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE**, fondée en 1965, « par nécessité »

Un groupe de personnes (**TOSQUELLES**, **AYME**, **CHAIGNEAU**, ...) qui déjà se réunissaient décident que devant l'état (déjà) de la psychiatrie, il faut faire quelque chose...

Sur toute cette période, voir l'article de **JEAN AYME**

JEAN AYME, « **Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle** »

<http://www.balat.fr/spip.php?article82>

PATRICE HORTONEDA, Introduction au livre de **FRANÇOIS TOSQUELLES**, *Cours aux éducateurs*

<http://www.champsocial.com/spip.php?article472>

Parmi les interventions de **JEAN OURY** au cours de cette période, une intervention sur la « *lingistique* » — la place de la lingerie à l'hôpital — en relation avec

l'Anthropologie structurale (1958) de **CLAUDE LÉVI-STRAUSS** et la thèse de **CLAUDE PONCIN** sur les *situèmes*¹ que Jean OURY critiquait.

[...]

JEAN OURY va saluer la présence de Madame **CLAVREUL**

Parlant de **JEAN CLAVREUL**, il va faire allusion à un livre, *Le Désir et la loi* (1987) dont la première partie relate la polémique qui a eu lieu à la mort de **JACQUES LACAN**.

JEAN CLAVREUL est resté très longtemps dans le *jury d'agrément*. Il a été une personnalité de base pour LACAN.

Le Désir et la loi, Denoël, 1987

Extrait de l'introduction, « **Liminaire** », p.9.

« Ce qui est arrivé au groupe lacanien a néanmoins le mérite de pouvoir nous éclairer avec une particulière netteté sur les causes de cette régression de la psychanalyse. Il est significatif que la dernière réunion publique, dite "scientifique", de l'École freudienne de Paris ait pris pour thème la question : *Tous lacaniens ?* Les deux orateurs, J.A. Miller et E. Laurent, y exposaient habilement que l'accès à l'œuvre de Lacan était aisé, même pour des personnes qui n'appartenaient pas à l'École freudienne de Paris, et qu'à l'inverse il était manifeste que de nombreux membres de cette école connaissaient mal ou dévoyaient son enseignement. Ce n'était cependant un secret pour personne qu'un tel exposé préparait aux grandes manœuvres destinées à écarter du groupe ceux qui ne faisaient pas preuve d'une fidèle allégeance à Lacan. [...] En fait, il s'agissait de mettre en place des suppôts du lacanisme, des gardiens d'une stricte orthodoxie, et les condamnations publiques, visant surtout certains des plus anciens compagnons de Lacan, n'allaient pas tarder à être prononcées par nos modernes inquisiteurs. Nous ne nous arrêterons pas à cette manœuvre politique qui n'a d'intérêt que strictement trivial : soit la prise de pouvoir par un petit groupe qui entendait bien s'approprier l'exclusivité de l'héritage de Lacan. En revanche, il est plus intéressant d'analyser pourquoi une telle entreprise a réussi — et ne pouvait que réussir. »

Sur **JEAN CLAVREUL**

<http://www.jeanclavreul.com/>

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/300607/JO_061115.pdf

« Tout ce que je viens de dire là, vous avez bien compris, c'était pour éviter de parler... continuer... ce que je ne sais pas trop... »

*

¹ Cf. l'article de Jean AYME.

Répéter ... pourtant ça n'est pas tout le temps la même chose...

(tous les mois à Ste Anne, tous les samedis soir à La Borde...)

Sur le concept de répétition,
voir la séance de février 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070221.pdf

L'analyse institutionnelle

« C'est l'analyse de l'aliénation au sens social du terme, mais... mais encore !... »

[...]

À propos de cette manière de répéter sans que ça soit pareil,

JEAN OURY fait une parenthèse sur sa propre façon de penser : une forme de pensée : en répétition ? en spirale ?

Il trouve qu'il a une forme de pensée *en spirale* (mais pas entre parenthèses) ... et **RAYMOND ROUSSEL** vient à sa rencontre...

RAYMOND ROUSSEL, Locus solus

<http://www.hibouc.net/fiches/rousseau-locus-solus.html>

http://hypermedia.univ-paris8.fr/bibliotheque/LOCUS_SOLUS/start.htm

http://fr.wikipedia.org/wiki/Raymond_Roussel

<http://www.almaleh.com/rousseau.htm>

ANDRÉE CHAUVIN, « Vertiges de la répétition chez Raymond Roussel »

<http://semen.revues.org/document2870.html>

SABINE PÉTILLON,

« Les parenthèses comme 'forme' graphique du rythme »

<http://semen.revues.org/document2669.html>

<http://www.almaleh.com/rousseau.htm>

MICHEL FOUCAULT, Raymond Roussel, Gallimard, 1963

http://ecx.images-amazon.com/images/I/41M090T42XL.SL500_AA240.jpg

[...]

JEAN OURY reprend, très *elliptiquement*, le contexte historique (1948 à Saint-Alban) dans lequel il a lancé ce mot d'ordre : « il y a une double aliénation... »

Cf. la séance de septembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

1948, c'est aussi la date de publication du livre de **GEORGE ORWELL, 1984...**

[http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_\(roman\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/1984_(roman))

Ceux qui ont cru qu'en changeant de gouvernement, il n'y aurait plus de schizophrènes...

[La double aliénation : sociale et transcendante]

L'aliénation « transcendante », qui passe à travers l'Histoire, à travers les continents...

Revoir la reprise de la question dans le contexte de chaque séance du séminaire...

L'aliénation sociale est massive : la résistance à l'aliénation sociale est infiniment plus grande que la résistance en psychanalyse, « psycho-sexuelle » (**FRANÇOIS TOSQUELLES**)

On est tous aliénés d'une façon massive, et on ne le sait même pas :

C'est le sens même de la psychothérapie dite institutionnelle.

C'est à partir de là qu'a été distinguée la différence entre **établissement** et **institution**.



Faire l'analyse institutionnelle, c'est...

[Tenir compte des conditions dans lesquelles on vit]

Lutter contre les quartiers d'agités, contre les quartiers de gâteaux, contre les cellules, contre la contention (des mots d'ordre lancés en 1940)

JEAN OURY revient sur la situation de **FRANÇOIS TOSQUELLES**, dans les « camps d'accueil » en 1939.

Le témoignage de **TOSQUELLES** sur les types avec des valises de cailloux se dirigeant vers la mer, près d'Argelès.

TOSQUELLES a été « repéré » par **MAURICE DIDE**

<http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=3259665>

Sur le parcours de **TOSQUELLES**, l'article de **PIERRE DELION**,
« **Thérapeutiques institutionnelles** »
<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>

Application des formules d'**HERMANN SIMON** :

Pour traiter les malades il faut d'abord traiter l'établissement :

- Cad, faire des groupes de discussions, savoir comment on gère, ...
- **Lutter contre le préjugé d'irresponsabilité des malades :**

Même des gens grabataires on peut se débrouiller pour les responsabiliser.

Quelques éléments sur **HERMANN SIMON**

<http://www.lacanien.net/Ornicar%20online/Archive%200D/ornicar/articles/svg0086.htm>

PHILIPPE RAPPARD, « **L'aliénation transférentielle** »,
Institutions, « **Le transfert (1)** », n°8, mars 1991.

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n8/l'alienation%20transferentielle.htm

PHILIPPE RAPPARD, **L'État et la psychose**, L'Harmattan, 2000

Chap. 6 « **Le narcissisme et l'institutionnel** », « **Les deux bras : Jacques LACAN et Herman SIMON – Hermann Simon et les philosophes de l'action** », p.117-122.

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=8564>

PIERRE DELION, « **Thérapeutiques institutionnelles** »

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>

<http://centreguenouvry.free.fr/psychinst1.htm>

[**Mettre en question « statut, rôle, fonction** »]

« **Retailler** », quand c'est possible, une société, un petit groupe où des échanges permanents sont possibles...

JEAN OURY, « **Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », **VST**, n°95, 2007/3, p.110-124.

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-p-110.htm>

« Pour qu'il puisse y avoir des multi-investissements, il faut une liberté de circulation, une possibilité d'expression – pas forcément verbale – et des occasions de rencontres. Mais pas simplement. Il ne s'agit pas de rester dans une sorte d'idéologie passive et d'attendre que ça se fasse. On sait bien que tout traitement analytique de la psychose nécessite, pour le psychothérapeute, une position active. Il faut "sacrifier du matériel". Ceci est très souvent souligné par Gisela Pankow. Il ne s'agit pas de laisser faire, d'attendre passivement, dans un silence de sphinx. Mais il ne s'agit pas non plus d'orienter les "choix" des investissements, ou tout au moins pas de façon directe. La seule chose qu'on puisse faire,

c'est veiller à l'hétérogénéité de l'équipe et du milieu microsocial. Chaque personne responsable doit maintenir la distance entre "statut", "rôle", "fonction"... Que l'infirmier se prenne pour "l'infirmier", le cuisinier pour "le cuisinier", et le médecin pour "le médecin", c'est malheureusement une maladie mondiale ! Chacun a tendance à s'identifier à son "statut". Comble de la folie, problème qui doit être travaillé collectivement, à tous les niveaux. Pour pouvoir faire cette gymnastique diacritique, il est nécessaire de mettre en place une structure adéquate qui favorise un "processus d'institutionnalisation" (Hélène Chaigneau) » (p.117-118)

JEAN OURY, « **Chemins vers la clinique** »,
L'Évolution psychiatrique, 2007, 72.

<http://www.elsevier.fr/html/index.cfm?act=abstract&cle=83022>

[**La fonction soignante**]

Ne pas en rester à soignant/soigné

Si le « soignant » ne se fait pas soigner par le « soigné »...

De même, un psychanalyste qui ne change pas après plusieurs années de rencontre avec des gens en analyse...

JEAN OURY fait référence à une conversation (1989) avec **PAUL BALVET**, directeur de l'hôpital de Saint-Alban, de 1936 à 1943, en 1989, disant d'une façon ironique : Heureusement qu'en 1939 il y a eu une épidémie de fièvre typhoïde : les gens se sont aperçus que les autres existaient et qu'ils avaient un corps (il fallait les soigner, faire des piqûres...)

L'histoire de Saint-Alban

<http://psychiatrieinfirmerie.free.fr/psychotherapie-institutionnelle/st-alban.htm>

S'apercevoir de la présence de l'autre, tel qu'il se présente, ça n'est pas si simple... ça ne se fait pas en récitant le DSM III, IV, V...

<http://fr.wikipedia.org/wiki/DSM>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/DSM-IV>

<http://ecx.images-amazon.com/images/I/41V8MPQSR5L. SS500 .jpg>

En 1947, quand **JEAN OURY** est arrivé à Saint-Alban, la thérapeutique de l'hôpital, la responsabilisation des gens : ça fonctionnait.

Les infirmiers rentrés d'Allemagne à la fin de la guerre ont tout de suite adhésés et refusés de travailler selon les conditions antérieures, après leur expérience des camps de travail ou des camps de concentration.

Des infirmiers remarquables, avec une « science pratique »...

[« pathei mathos »]

Jean OURY fait référence à **HENRI MALDINEY** qui cite très souvent **ESCHYLE** et sa formule : *pathei mathos* (L'Orestie, Agamemnon)²

Ζῆνα δέ τις προφρόνως ἐπινίκια κλάζων
175 τεύξεται φρενῶν τὸ πᾶν,
τὸν φρονεῖν βροτοὺς ὀδώσαντα, τὸν πάθει μάθος
θέντα κυρίως ἔχειν.

<http://mercurie.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/Eschyle%5Faqam/lecture/2.htm>

HENRI MALDINEY

« Pulsion et présence » (1976), *Penser l'homme et la folie*, Million, 1991, 2007, p.120.

« L'homme, chaque homme est un être de passion sous le temps, un vivant qui subit la vie. Il n'est qu'à exister son là et il n'existe son là que dans l'épreuve : *pathos*. Ses déterminations sont (disait Kant) *pathologiques*. Mais si, selon le mot d'Eschyle "pathei mathos", l'homme est un être que l'épreuve enseigne, il faut qu'il soit capable d'accueillir cet enseignement et que ce là, où il est éprouvé, il l'existe. Même passif, il ne peut y être présent qu'en se tenant, dans sa passivité même, à l'avant de lui-même. Il n'y a d'épreuve signifiante que pour une liberté. »

HENRI MALDINEY

« De la transpassibilité », *Penser l'homme et la folie*, Million, 1991, 2007, p.281-283.

« Là ne désigne pas un lieu dans le monde mais le là où le monde s'ouvre et s'apparaît dans cette ouverture. Le monde n'est pas l'ensemble de l'étant. Il est ce d'où l'être-là se fait annoncer à quel étant il peut se comporter et comment il le peut. Il est un inétant. Du même coup le là est ce d'où l'ouvert, non pas se fait annoncer, mais se déploie comme le entre de toute manifestation. Être jeté à son là c'est pour l'être-là se trouver (au double sens de la *Befindlichkeit*) jeté dans l'ouverture du monde.

[...]

Si le cuivre s'éveille clairon il n'y a rien de sa faute. J'assiste à l'éclosion de ma pensée. Je donne un coup d'archet. La symphonie fait son remuement dans les profondeurs ou vient d'un bond sur la scène.

[...]

² Cf. à la fin des prises de notes, certaines traductions auxquelles à donné lieu le passage d'Eschyle.

L'affection est une épreuve, un *παθος*, qui s'éclaire elle-même d'un *παθει μαθος* : d'un savoir appris par l'épreuve. Cette épreuve subie par l'être-là est une façon d'apprendre et de comprendre où il en est avec soi. L'affection ne va jamais sans compréhension. Inversement la compréhension n'est jamais neutre. Affection et comprendre sont des existantiaux en lesquels s'articule l'être du là.³ Quelle qu'en soit la tonalité, l'ouverture de l'être-là sous la forme d'un "qu'il est à être" signifie qu'il est simultanément voué et appelé à son là.

Le second aspect, celui de l'appel, ouvre la dimension du sens. »

STEFAN HASSEN CHEDRI souffle à **JEAN OURY** une traduction :

« L'épreuve enseigne par les sens »

STEFAN HASSEN CHEDRI, « Psychopathologie et "pathei mathos" »

<http://www.lta.frdm.fr/20060207-Psychopathologie-et-pathei-mathos-elements-par-Stefan-Hassen-Chedri-075>

1^e ébauche des mêmes éléments sur un forum avec échanges instructifs

<http://www.oedipe.org/forum/read.php?6,5751,5899>

... Jean OURY l'envisage de cette façon :

... « Tu apprends par les œuvres... par ton travail... par l'ambiance... c'est là-dedans que tu apprends quelque chose... en y étant ! C'est pas simplement en lisant des trucs ! »

Pierre FÉDIDA,

« Tradition tragique du psychopathologique. À propos du *pathei mathos* de l'Agamemnon »,

« Structure théorique du symptôme. L'interlocuteur », *Crise et contre-transfert*, Puf, 1992, p.19-36 et 227-265.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Crise_et_contre-transfert

De belles pages sur **Pierre FÉDIDA** par son ami **GEORGES DIDI-HUBERMAN**

GEORGES DIDI-HUBERMAN, « *gestes d'air et de pierre* », Minuit, 2005

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2051

« Le souffle lui manquait (supplice que d'assister, impuissant, à cela). Obscurément, il avait su tirer de cette expérience même une connaissance fondamentale et, avec elle, un art de la parole et de l'écoute qui faisait de lui, je pense, le thérapeute inspiré par excellence, l'interlocuteur capable de "respirer" – avant même d'avoir à l'interpréter – la parole patiente. Ce qu'il a nommé un jour son "projet psychopathologique" se réclamait explicitement d'une tradition tragique, celle que l'Hymne à Zeus, dans l'Agamemnon

³ Heidegger, *Sein und Zeit*, p.148.

d'Eschyle, nomme le "savoir par l'épreuve" (*pathei mathos*). Savoir dont le sommeil est gardien, et dont le rêve – cette construction de "châteaux d'air", comme dit la langue de Freud (*Luftschlösser*) – serait l'espace même de sollicitation, un espace "fait d'images", de mémoire et d'"intensité sensorielle". » (p. 10-11)

Pathei mathos...

... En étant là **avec**

DANIELLE ROULOT, « **L'avec schizophrénique** »
(*Je n'ai pas trouvé la référence*)

[« avec », le partage]

... **avec** est très proche du mot **partage**

Mais avec ça n'est pas **ensemble**

JEAN OURY revient sur la traduction erronée du terme de **GISELA PANKOW**

— **Miteinander-sein** — par « être ensemble ».

GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose*,
Flammarion, « **Champs** », p. 270.

« Il faut remarquer, dès le départ, que notre méthode saisit la psychose au niveau même de "l'être-ensemble" (*Miteinander-Sein*) du médecin et du patient. »

Cf. *d'autres séances, d'autres contextes*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071121.pdf

En français, *être ensemble* (« collés l'un à l'autre »), c'est tout le contraire d'être avec (la dimension de *partage*)

L'*avec* nécessite deux « choses » séparées :

JEAN OURY cite souvent **PINDARE** : « Partage est leur maître à tous »

« Partage est leur maître à eux tous,
Qu'ils soient mortels ou immortels,
L'équité la plus violente
C'est de haute main qu'il la guide »

PINDARE,

cité par **JEAN BEAUFRET**, *Dialogue avec Heidegger I. Philosophie grecque*,
chap. « **Energeia et actus** », Minuit, 1973, p.123.

HENRI MALDINEY, « **L'existence dans la dépression et la mélancolie** »
(1989), *Penser l'homme et la folie*, Million, 1991, p.64.

« C'est sur cette dimension de l'être avec l'autre que repose la psychothérapie, et c'est en quoi elle se fonde sur la constitution de l'homme comme être au monde. Le *Mit-sein*, l'être avec... l'autre, appartient en effet à la constitution existentielle du *Dasein*, de l'être-là que nous sommes originellement comme présence au monde. Rien ne nous est plus proche que l' "être l'un pour l'autre" par quoi nous sommes amenés devant notre être. "Mais ce qui nous est existentiellement le plus proche est la dernière chose qui se découvre à la vue théorique" [L. Binswanger] »

[La fonction soignante partagée, la connivence]

JEAN OURY, « **Les fleurs de la connivence** »,
in *Institutions*, « **Le sacré** », n°21, septembre 1997

<http://institutions.france.com/>

« **Le corps et ses entours : La fonction scribe.** »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

« **Les résistances** »

http://www.minkowska.com/article.php?id_article=1313

EMMANUELLE ROZIER, *La praxis collective : création, institution et collaboration*

http://www.plc-grenoble2.fr/prod/file/plc/BON_TEXTE_CERISY.pdf

C'est de la fonction soignante partagée que naît la connivence. Ça n'est pas quelque chose d'explicite. Cela permet que quelque chose se passe.

« **Mais qu'est-ce qui se passe donc ici ?** »

http://fr.wikipedia.org/wiki/Compagnons_de_la_Marjolaine

Pour qu'il puisse se passer quelque chose, de l'ordre d'un **événement**...

[possibilisation, transpassible, transposable]

HENRI MALDINEY, « **De la transpassibilité** »,
Penser l'homme et la folie, Million, 1991, p.263-308.

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Ev/maldineyfolie.htm>

« Nous sommes passibles de l'imprévisible. C'est cette capacité infinie d'ouverture, de celui qui est là "attendant, attendant, n'attendant rien", comme Nietzsche à Sils Maria, que nous nommons **transpassibilité**. » (p.304)

« La **transpassibilité** consiste à n'être passible de rien qui puisse se faire annoncer comme réel ou possible. Elle est une ouverture sans dessein ni dessin, à ce dont nous ne sommes pas a priori passibles. Elle est le contraire du souci. "La rose est sans pourquoi, elle fleurit parce qu'elle fleurit, n'a souci d'elle-même"⁴ Elle existe pour rien. [...] La **transpassibilité sans souci** implique l'insouciance qui est le contraire de l'esprit de poids, le contraire de la *Schwermut* qui tend vers le fond dans un rapport obscur. » (p.306)

Ce que dit **MALDINEY** :

Dans la mélancolie, il n'y pas de trouble du *transpassible*.

Dans la schizophrénie, plus de *transpassible*, mais il y a du *transpossible*.

Le *transpassible* est une transcendance qui permet qu'il se passe quelque chose.

« Encore tout résonnant des pressentiments de la langue les mots *présence* et *existence* parlent assez clair. Être présent (lat. *prae-sens*) c'est être à l'avant de soi. Imminente à soi la présence est précession d'elle-même. Impossible au regard de toute positivité, fût-elle idéale, son pouvoir-être est, par delà tous les possibles, *transpossibilité*. Ex-ister c'est se tenir hors et à partir de... du fond indéterminé. L'existence assume le fond, dont l'issue en elle dépend de son départ ; et c'est de ce départ que son rapport au fond se détermine, sans assignation préalable. Par delà toute forme possible de passivité son rapport au fond est *transpassibilité*.

Ne se tenant plus en avant de soi l'existence mélancolique est un échec de la présence à fonder le fond. Elle le subit sous la forme d'un passé absolu qui n'est pas celui du présent d'une histoire. Le délire du schizophrène est une manière de ne pas prendre en charge le fond qui lui est à charge. N'assumant pas ce qu'elle éprouve comme l'altérité pure, dont l'échéance à rien absorbe son échouage, la présence schizophrénique est un échec de l'ex-istence à prendre fond. L'une faute de *transpossible*, l'autre de *transpassible*. La présence psychotique est en défaut de cet excès d'elle-même, dont la *trans-possibilité* et la *trans-passibilité* constituent dimensionnellement la présence. »

HENRI MALDINEY, « *Psychose et présence* » (1976),
Penser l'homme et la folie, Million, 1991, p.61.

« Du possible ! du possible ! réclame le schizophrène. Le délire schizophrénique a bien la constitution heideggerienne du projet : il est tentative de *possibilisation* de soi. Elle échoue. Non pas en raison d'un dysfonctionnement interne du projet, mais parce qu'elle s'est émancipée de l'événement. Sans la ressource de l'événement où le monde, en jet, toujours à nouveau s'origine, elle se livre à des variations thématiques sur le monde devenu thème, qui n'est plus en avènement. » (p.232)

« L'accueil de l'événement suppose une ouverture à l'apparaître qui n'a pas la structure du projet. L'horizon d'où il surgit, lequel s'ouvre avec lui, n'est pas celui d'un monde dont je serais l'ouvreur. L'événement n'est pas en mon pouvoir. Si l'ouverture de la *possibilité* comme telle est l'être même du projet, l'ouverture à l'événement (et à la rencontre) est de l'ordre de la *passibilité*. Cette opposition est un écho lointain de celle, établie par Aristote, du *ποιειν* et du *πασχειν* (faire et subir, agir et pâtir) qui a conduit à la distinction du *νουζ ποιητικοζ* et du *νουζ παθητικοζ*. C'est elle qui avant tout défaille dans la psychose.. "Le schizophrène, disait Ludwig Binswanger, est incapable de passion". [...] Un événement est une épreuve dans laquelle nous nous apprenons nous-mêmes avec le monde. Cette "communication symbiotique avec les choses" [E. Straus] possède à chaque fois son ton propre qui détermine le *comment* de toutes nos rencontres dans le monde qui nous ouvre l'événement.

"Poétique" ou pathique le *νουζ* est *νουζ* et, comme tel, capable de sens. L'opposition de ces deux pouvoirs atteint à une précision nouvelle avec la distinction kantienne des deux fonctions de *Gemüt* : la spontanéité intellectuelle et la réceptivité sensible. L'une capable de sens-signification (concept), l'autre de sens-sensation, de vue intuitive-sensible ; de part et d'autre sens implique activité. La sensibilité est capable d'anticiper les conditions de mise en vue des phénomènes en ouvrant l'espace et le temps, structures de l'imagination *a priori* selon lesquelles s'articule, antérieurement et intérieurement à toute épreuve, le champ de l'apparaître. Mais l'espace et le temps y sont ceux de la représentation non ceux de la présence, de la présence à l'événement.

L'événement, lui est unimaginable et, en cela, réel. Il est de soi surprenant, excédant toute prise, excluant (au sens propre) toute emprise, tout horizon déterminable *a priori*. Nous connaissons avec lui. Nous. Qui ? "Le pathique est personnel" dit von Weizsäcker. Le sentir (humain), comme le montre Straus, est un ressentir à même lequel s'ouvre avec le monde le moi *en personne*. Ce ressentir ne consiste ni dans une réflexion ni dans un redoublement : il est éveillé du moi. L'événement nous advient en tant que nous devenons nous-même. Indivises l'épreuve et la transformation. Que nous apprennent-elles de qui nous sommes ? Elles nous obligent d'introduire dans le *Dasein* le Soi. Ce n'est pas d'être projet du monde qui fait que je suis moi. C'est ma façon d'accueillir, d'endurer l'événement et d'être par lui mis en abîme, mis en demeure de surgir unique dans l'instant éclaté (*εξαφνιζ*). L'horizon qui s'ouvre avec l'événement, s'il n'est pas celui d'une représentation n'est pas davantage celui d'un projet de monde. Il est, comme l'a dit tardivement Heidegger, "le côté tourné vers nous d'une Ouverture" de ce qu'il nomme alors "la libre étendue" (*die freie Weite*). Mais cette ouverture n'est rien de ce à quoi nous puissions nous attendre. Aucun *a priori* ne détermine la possibilité de l'événement, ni la qualité de l'endurance requise ni la transformation qui seule en maintient l'ouverture. Par delà tout ce dont nous sommes passibles, notre rencontre de l'événement – tout événement est rencontre, toute rencontre

⁴ Angelus Silesius, *La rose est sans pourquoi*, trad. Roger Munier, Arfuye, 1988.

est un événement – est de l'ordre du transpassible. Ce à quoi la transpassibilité donne ouverture est l'horizon tourné vers moi du "hors d'attente" »⁵ (p.234-235)

HENRI MALDINEY, « L'existant », *Penser l'homme et la folie*, Million, 1991.

Sur le « possible kénotique », voir la séance du mois d'octobre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf

Dans certains établissements, même s'il y a de l'agitation, même s'il y a plein d'ateliers, on peut sentir assez rapidement qu'il ne se passe rien.

Une question pourrait condenser le problème : « Qu'en est-il, ici même, du concept de transfert ? »

[Le concept de « transfert »]

Le concept, c'est un mot d'ordre *politique*, dit Jean OURY, s'appuyant sur **GEORGES BATAILLE**.

Mais...

... **LE** politique, et non **LA** politique (deux années du séminaire de Sainte-Anne ont été consacrées au politique).

Le transfert, c'est ce qui permet que ça s'articule avec une transcendance et cela permet qu'il y ait une possibilité de **rencontre**.

Cf. les séances de juin, décembre 2007, janvier 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

⁵ Cette très longue citation, ne remplace pas la lecture dans son intégralité, de l'article et du livre, long cheminement pour arriver au dernier texte « De la transpassibilité ».. *Penser l'homme et la folie* a été réédité en 2007 et est disponible en librairie,

Je pose cette citation devant moi, car il me semble que peu à peu je vais voir apparaître (hypothèse abductive !) ce qui me fait encore défaut dans ma recherche personnelle sur la *production* de l'image-mouvante et sur sa *pédagogie*, selon un registre qui ne relèverait pas (uniquement) de la *représentation*. Ce passage sera peut-être également fructueux pour contribuer à éclaircir l'échange contradictoire qui a eu lieu entre Henri Maldiney et Georges Didi-Huberman lors de la récente journée à Royaumont (un autre travail à venir). <http://www.balaf.fr/spip.php?article492>

JEAN OURY, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose »

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

JEAN OURY,

« Alors, la vie quotidienne ? », septembre 1986, séminaire de Sainte-Anne

http://institutions.france.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm
http://www.cairn.info/resume.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_088&ID_ARTICLE=VST_088_22#

JACQUES LACAN, Séminaire VIII, *Le Transfert (1960-61)*, Seuil, 1991

Version téléchargeable sur le Net

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/transfert.doc>
http://www.amazon.fr/gp/product/images/2020495244/ref=dj_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books

[La rencontre]

Cf. la séance du mois de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

JACQUES LACAN, « Soyez tychistes »

Le conseil de **JACQUES LACAN** aux analystes : « Soyez tychistes »

(Je ne trouve pas cette expression dans le séminaire XI. Ce que je trouve de rapprochant est la citation suivante :)

JACQUES LACAN, Séminaire XI (1964)

Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Points « Essais », 12 février 1964, p.74.

« Ce dessin qu'aujourd'hui je vous ai donné de la fonction de la tuché, vous verrez qu'il nous sera essentiel pour rectifier ce qui est le devoir de l'analyste dans l'interprétation du transfert. »

(12 février 1964, « Tuché et automaton », p.74)

Comme exemple de rencontre, **LACAN** reprend l'analyse de **FREUD** dans le 7^e chapitre de la *Traumdeutung*

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol_IV_1899-1900
http://fr.wikipedia.org/wiki/Interpr%C3%A9tation_des_r%C3%AAses_selon_Freud_et_la_psychanalyse
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=CPSY_031_0025
<http://oeicpp.free.fr/articles/prefaceintro.htm>

JACQUES LACAN, Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), « Tûché et automaton », Seuil, « Points essais », 1973, 1990.

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>

« Rappelez-vous ce malheureux père, qui a été prendre, dans la chambre voisine où repose son enfant mort, quelque repos – laissant l'enfant à la garde, nous dit le texte, d'un grison, d'un autre vieillard – et qui se trouve atteint, réveillé par quelque chose qui est quoi ? – ce n'est pas seulement la réalité, le choc, le *knocking*, d'un bruit fait pour le rappeler au réel, mais cela traduit, dans son rêve précisément, la quasi-identité de ce qui se passe, la réalité même d'un cerierge renversé en train de mettre le feu au lit où repose son enfant. [...]

La question qui se pose, et qu'au reste toutes les indications précédentes de Freud nous permettent ici de produire, c'est – *Qu'est-ce qui réveille ? N'est-ce pas, dans le rêve, une autre réalité ?* – cette réalité que Freud nous décrit ainsi – *Dass das Kind an seinem Bette steht*, que l'enfant est près de son lit, *ihn am Arme fasst*, le prend par le bras, et lui murmure sur un ton de reproche, *und ihm vorwurfsvoll zuraunt : Vater, siehst du denn nicht*, Père, ne vois-tu pas, *dass ich verbrenne ?* que je brûle ? [...]

Cette phrase dite à propos de la fièvre – est-ce qu'elle n'évoque pas pour vous ce que, dans un de mes derniers discours, j'ai appelé la cause de la fièvre ? L'action, si pressante soit-elle selon toute vraisemblance, de parer à ce qui se passe dans la pièce voisine – n'est-elle pas peut-être, aussi, sentie comme de toute façon, maintenant, trop tard – par rapport à ce dont il s'agit, à la réalité psychique qui se manifeste dans la phrase prononcée ? Le rêve poursuivi n'est-il pas essentiellement, si je puis dire, l'hommage à la réalité manquée ? – la réalité qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment, en un indéfiniment jamais atteint réveil. Quelle rencontre peut-il y avoir désormais avec cet être inerte à jamais – même à être dévoré par les flammes – sinon celle-ci qui se passe justement au moment où la flamme par accident, comme par hasard, vient à le rejoindre ? Où est-elle, la réalité, dans cet accident ? – sinon qu'il se répète quelque chose, en somme plus fatal, au moyen de la réalité – d'une réalité où celui qui était chargé de veiller près du corps, reste encore endormi, même d'ailleurs quand le père survient après s'être réveillé.

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour se réveiller.

[...]

Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présentifie de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient.[...] [p.67-70]

Ce que dit **LACAN** : *Père ne vois-tu pas que je brûle...*, c'est une parole qui rejoint cette chose **impossible** : le rapport du père et du fils. Il visait l'impossible. C'est une rencontre au sens stoïcien du terme. Tungkanon. C'est un **événement**.

Revoir les séances d'octobre et de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080319.pdf

JEAN OURY revient à **HENRI MALDINEY** :

Le Transpassible :

Il faut qu'il y ait une transcendance pour qu'il se *passe* quelque chose. Cela met en question la **rencontre**.

« Rencontrer c'est se *trouver* en présence d'un autre, dont nous ne possédons pas la formule et qu'il nous est impossible de ramener au même, à l'identité du projet de monde dont nous sommes l'ouvreur. E. Lévinas évoque en toute justesse, dans *Totalité et infini*, "la transcendance du visage d'autrui" qui nous enveloppe et nous surplombe, nous obligeant de nous envisager à lui. Son expression est le paraître et l'apparaître d'une existence que je ne puis pas inventer et dont l'injustifiable autant qu'irrécusable surgissement me frappe d' "impouvoir". [...]

La rencontre à partie liée avec l'inattendu. [...] Le réel est toujours ce qu'on n'attendait pas et qui, sitôt paru, est depuis toujours déjà là. La rencontre ouvre la faille à la surprise en la comblant. Elle la comble originellement par cette ouverture même. »

HENRI MALDINEY, « L'existant », *Penser l'homme et la folie*, Million, 1991, p.229-230.

Sur la **transcendance**

« Exister, au sens trivial du mot, c'est se tenir hors... hors de toute contenance qu'on se puisse donner. C'est ce que dit le mot "présence". Être présent (*præsens*), c'est être à l'avant de soi. L'existence est **transcendance**, c'est-à-dire **dépassement**. « La transcendance, dit Heidegger, est la structure fondamentale de la subjectivité. Être un sujet signifie exister en transcendance et comme transcendance »⁶ Celle-ci n'a rien à voir avec une relation de sujet à objet, pas même ni surtout avec celle qui consiste pour un sujet à se viser lui-même comme objet, ce qui est le propre d'une représentation, et ce qui est le trait caractéristique de la quête de soi mélancolique. « En transcendant, la présence advient en tant que telle à soi-même ». Dans cette transcendance, par où la présence, celle qu'à chaque fois nous sommes, existe en tant que soi-même, qu'est-ce qui est transcendé, dépassé ? – l'ensemble

⁶ M. Heidegger, *Vom Wesen des Grundes*, Frankfurt a/M, Klostermann, 1955, p.15, §2.

de l'étant, y compris l'étant que je suis au milieu des autres étants. Dépassé, transcendé, vers où ? – vers le monde. »

HENRI MALDINEY,
« **L'existence dans la dépression et dans la mélancolie** »,
Penser l'homme et la folie, Million, 1991, p.66.

[La rencontre et le *lektion*]

La rencontre est en rapport avec le *lektion*.

Le *lektion*, c'est tout le processus qui porte vers le « *dicibile* », « qui permet que ça se dise ».

Cf. la séance du mois de mars, avec des textes de **JOHANNES LOHMANN** et **JACQUES LACAN**

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

Dans la psychose, le *lektion* en a pris un coup (**LACAN**)

Le *lektion*, d'après Les Stoïciens et **LOHMANN**, s'articule avec *tugkanon*, la rencontre vraie.

Une vraie rencontre : quelque chose qui va toucher le réel. Ça fait sillon dans le réel (**LACAN**).

« **L'interprétation déchaîne la vérité** »

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII (1971),
D'un discours qui ne serait pas du semblant, Seuil, 2007, p. 13-14.

Lire l'extrait dans la séance du mois de février

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080220.pdf

Pour JO (qui fait une « greffe ») : l'interprétation est une vraie rencontre.

Une interprétation, ça n'est pas une explication. Cela remet en question le concept de **répétition**. Et la répétition, c'est toujours nouveau, ça ne s'est jamais produit.

[Rencontre et répétition : *Wiederholung*]

Wiederholung = répétition
Wiederholen = répéter

JACQUES LACAN, Séminaire XI (1964),
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, 1973, 1990, p. 60.

« *Wiederholen*. Rien n'a plus fait énigme – spécialement à propos de cette bipartition, si structurante de toute la psychologie freudienne, du principe du plaisir et du principe de réalité – rien n'a plus fait énigme que ce *Wiederholen*, qui est tout près, aux dire des étymologistes les plus mesurés, du *haler* – comme on fait sur les chemins de halage – tout près du *haler* du sujet, lequel tire toujours son truc dans un certain chemin d'où il ne peut pas sortir.

Et pourquoi, d'abord, la répétition est-elle apparue au niveau de ce qu'on appelle névrose traumatique ? » (Du réseau des signifiants, 5 février 1964)

La répétition, c'est toujours nouveau, mais cela nécessite un autre point de vue, qui est peut-être la rencontre.

Et « ça déchaîne la vérité »...

Mais il ne s'agit pas d'exactitude, qui nous fait tomber dans le « néo-positivisme dégénéré » actuel (évaluations, ...)

[...]

« Le diagnostic fait partie de la rencontre »

<http://www.carnetpsy.com/Archives/Colloques/Items/cp54e.htm>

Transcription d'un séminaire sur le concept de répétition
<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/unar/repeti1.htm>

... Pour en revenir aux Stoïciens...

[Différence entre le dire et le dit]

Cf. la séance du mois de mars
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

Le *dit* est au niveau de la langue (qui donne le code linguistique), de la *parole* (plus variée et riche que la langue)

Le *dire* est au niveau du langage, un abîme, un lointain, une structure.

« **l'inconscient est structuré comme un langage** » (LACAN)

[Entre la langue et le langage : un abîme]

Cf. la séance du mois de mars
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

Pour **MARC RICHIR**, il y a un abîme entre le domaine du *dit*, de la *langue* et celui du *langage*, là où il y a quelque chose de l'ordre du *dire*.

« **La fabrique du dire** », pour que ça fonctionne bien

JEAN OURY, « **Utopie, atopie, eutopie** »,
Chimères, n°28, printemps-été 1996.
Voir la séance de mars pour toutes les références

Comment franchir l'abîme entre les deux ?

Comment échapper à la dictature de ce que **MARC RICHIR** appelle la « dictature de l'institution symbolique » ?

Cela relève, pour **FRANÇOIS TOSQUELLES**, d'une « logique psychiatrique » ou « logique poétique ».

La dissociation schizophrénique n'est pas au niveau du *dit*, mais du *dire*, de la structure du langage, de l'ensemble des signifiants.

(Ainsi, il arrive que des schizophrènes écrivent très bien, sans fautes — de l'ordre du *dit*)

Comment passer de l'un à l'autre ? C'est le travail de la psychiatrie.

« On est des passeurs au-dessus d'un abîme »

MARC RICHIR a développé ce point en s'appuyant sur **MAURICE MERLEAU-PONTY**

Dans la logique poétique, il y a des passages : les *Wesen sauvages*.

JEAN OURY, « **Les pensées sauvages** » (1'35),
Chimères, n°40, Automne 2000, CD « Le bruit du temps »
<http://www.revue-chimeres.fr/chimeres/stream40/cd.html#>

[Le sens]

Cf. la séance du mois de mars
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

Entre les mots, entre les lignes,

Ce qui compte, c'est le sens, qui nécessite la rencontre, *Tuchè*

L'invention des prosdiorismes

C'est, paraît-il, grâce aux prosdiorismes, que la logique mathématique a pris son essor (logique de Boole)

JACQUES LACAN, Les prosdiorismes

JACQUES LACAN, séminaire XIX (1971-1972), ...Ou pire, 12 janvier 1972.

« Dans la ligne de l'exploration logique du Réel, le logicien a commencé par les propositions. La logique n'a commencé qu'à avoir su dans le langage isoler la fonction de ce qu'on appelle les prosdiorismes qui ne sont rien d'autre que le « un », le « quelque », le « tous » et la négation de ces propositions. Vous le savez, Aristote défiait, pour les opposer, les universelles et les particulières, à l'intérieur de chacunes, affirmatives et négatives. Ce que je veux marquer, c'est la différence qu'il y a de cet usage des prosdiorismes, à ce qui pour des besoins logiques, à savoir pour un abord qui n'était autre que de ce réel qui s'appelle le nombre, ce qui s'est passé de complètement différent. L'analyse logique de ce qu'on appelle fonction propositionnelle s'articule de l'isolement dans la proposition, ou plus exactement du manque, du vide, du trou, du creux, qui est fait de ce qui doit fonctionner comme argument. Nommément il sera dit que tout argument d'un domaine que nous appellerons comme vous le voulez X ou un A gothique, tout argument de ce domaine mis à la place laissée vide dans une proposition y satisfera, c'est-à-dire lui donnera valeur de vérité. »

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/19-OP/OP12011972.htm

PATRICK VALAS, « Audiophones et transcriptions des séminaires de Lacan »
<http://www.oedipe.org/fr/documents/valas>

JEAN OURY, « Le travail est-il thérapeutique ? », Entretien avec Lise Gaignard et Pascale Molinier, revue *Travailler*, n°19, 2008/1.
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=TRAV_019_0015#
JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,
http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archie/TIP_2_pp_1_18.pdf

Pour ceux qui veulent s'aventurer...

M. SEGUIER, marquis de SAINT-BRISON, *La philosophie du langage exposée d'après Aristote (1838)*

http://books.google.fr/books?id=56KD0Dx32kC&printsec=titlepage&dq=prosdiorisme.+d%C3%A9finition&source=gbs_summary_r&cad=0

Logique

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Logique>

<http://www.ilemaths.net/encyclopedie/Logique.html>

Calcul des prédicats

http://fr.wikipedia.org/wiki/Calcul_des_pr%C3%A9dicats

Qu'est-ce qu'un quantificateur ?

http://www.numdam.org/item?id=MSH_1965__10__47_0

Autour du concept de quantification

<http://publimath.irem.univ-mrs.fr/bibliocomp/ATE05001.htm>

La quantification dans la logique moderne

<http://www.harmattan.fr/index.asp?naviq=catalogue&obj=livre&no=19371>

Entre les lignes, le vide, le lieu de l'énigme selon **JACQUES LACAN**

« J'écris ça E° (E indice e, E, un grand E) ; il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé, et l'énigme consiste en leur rapport du grand E au petit e, à savoir de pourquoi diable un tel énoncé a-t-il été prononcé. C'est une affaire d'énonciation, et l'énonciation, c'est l'énigme, l'énigme portée à la puissance de l'écriture, c'est quelque chose qui vaut la peine qu'on s'y arrête. »

JACQUES LACAN, *Télévision (1973)*, Seuil, 1974

<http://ecx.images-amazon.com/images/I/51D5QB82G6L. SS500 .jpg>

Visionner le film

<http://www.ubu.com/film/lacan.html>

[« entre », « Aïda », « Zwischen »]

Cf. la séance du mois de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/300708/JO_080319.pdf

Comme dans un poème de Rimbaud, cela se passe entre les mots, entre les lignes (les mots, les associations sont ahurissantes, et pourtant cela fait sens)

ARTHUR RIMBAUD, *Le bateau ivre*

http://abardel.free.fr/tout_rimbaud/poemes_1871.htm#le_bateau_ivre

Le psychiatre **VAN DEN BERG** a développé le concept de « **zwischen** », en liaison avec les travaux de **MARTIN BUBER** (sur le *je* et le *tu*)

De même, **BIN KIMURA** parle de l'« **aida** » et des phénomènes de bord.

2'50 de JEAN OURY sur la question du passage, entre seuil et dissemblance...

JEAN OURY, « Passages »,

Chimères, « Les enjeux du sensible »,

CD « Le bruit du temps », n°40, Automne 2000

<http://www.revue-chimeres.fr/chimeres/stream40/cd.html#>

[La notion de vide]

Pour qu'il y ait du passage, il faut du vide.

Où est le vide ? La notion de vide n'est pas seulement japonaise.

◆ **ALEXANDRE KOYRÉ**

ALEXANDRE KOYRÉ, « Pascal savant », in *Études d'histoire de la pensée scientifique (1966)*, Gallimard, coll. Tel, 1992.

http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070703355/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books

OLIVIER JOUSLIN, « Science et baroque : la polémique sur le vide entre Blaise PASCAL et Étienne Noël (8 octobre 1647- été 1648)

<http://www.etudes-episteme.org/ee/articles.php?lng=fr&pg=226>

ALEXANDRE KOYRÉ, « Réflexions sur le mensonge » (1943)

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/mensonge.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Koyr%C3%A9

◆ FRANÇOIS CHENG

FRANÇOIS CHENG, *Vide et Plein. Le langage pictural chinois*, Seuil, Points Essais, 1979, 1991.

http://ecx.images-amazon.com/images/I/4185QKVGFXL_S5500.jpg

Souffle-Esprit. Textes théoriques chinois sur l'art pictural, Seuil, Points Essais, 1989, 2006

http://ecx.images-amazon.com/images/I/51KMHY9H6KL_S5500.jpg

Entretien avec FRANÇOIS CHENG

<http://www.lire.fr/entretien.asp?idC=38351/idR=201/idG=8>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7ois_Cheng

FRANÇOIS CHENG et JACQUES LACAN

http://www.lacanchine.com/L_Cheng-vid.html

http://www.lacanchine.com/L_Cheng_0.html

Un site assez extraordinaire : « **LACAN et le monde chinois** »

<http://www.lacanchine.com/Accueil.html>

STEFAN HASSEN CHEDRI, « La notion de vide, concept-clé dans la psychose »

http://www.psychanalyse-in-situ.fr/boite_a/notionVide.htm

[...]

Les passerelles pour passer au-dessus de l'abîme qui sépare le *dit* et le *dire*...

On y est ... là où c'est détruit, au niveau du dire

[Le dire : lieu des *Vorstellungsrepräsentanz*]

Le lieu des *Vorstellungsrepräsentanz* (*le représentant de la représentation*)

« [...] Ce que Freud, quand il parle de l'inconscient, désigne comme ce qui le détermine essentiellement – le *Vorstellungsrepräsentanz*. Ce qui veut dire, non pas, comme on l'a traduit en grisaille, le représentant représentatif, mais le tenant-lieu de la représentation. »

JACQUES LACAN, Séminaire XI, Les quatre concepts de la psychanalyse (1964),

« Tûché et automaton »,

Seuil, « Points essais », 1973, 1990.

<http://www.ecole-lacanienne.net/seminaireXI.php>

Sur les *Vorstellungsrepräsentanz*

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Repr%C3%A9sentant-repr%C3%A9sentation>

Comment y avoir accès quand c'est en ruine, quand ça ne fonctionne pas.

↗ c'est à partir de là qu'il faudra reprendre la prochaine fois...

Quand ça a mal fonctionné au niveau :

- de l'inscription : **BEJAHUNG**
- du pare-excitation : **REIZSCHUTZ**

<http://www.psychanalyse.lu/lexiqueAffirmations.php#fn1>

<http://www.balat.fr/spip.php?article279>

JEAN OURY, « le corps et ses entours : la fonction scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

DANIELLE ROULOT, « schizophrénie », extrait de *L'Apport Freudien*, Bordas, 1993

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/articles/roulot/schizophrénie.htm

JEAN OURY et DANIELLE ROULOT, « Forclusion institutionnelle », *Institutions*, n°19, décembre 1996

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/forclusion%20institutionnelle.htm

JEAN OURY,

« Suite de la conversation avec H. Maldiney, S. Resnik et P. Delion »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

PIERRE DELION,

« Proposition de modélisation peircienne de la sémie du bébé », *Protée*, n°3, hiver 2002, « Autour de Peirce : poésie et clinique »

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

... Sans oublier que tout ça, ce sont des concepts ! Qu'il ne faut pas les représenter !

Freud en a parlé dans l' *Entwurf*, puis dans l' *Ardoise magique*

SIGMUND FREUD, *Entwurf*, 1895

SIGMUND FREUD, *Esquisse d'une psychologie scientifique* (*Entwurf einer Psychologie*, 1895), in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1996

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

SIGMUND FREUD, « Note sur le bloc magique », 1924-1925

<http://www.megapsy.com/textes/freud/biblio094.htm>

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:R%C3%A9sultats%2C_id%C3%A9s%2C_prob%C3%A8mes_-_tome_II_1921-1938

C'est ça qui ne fonctionne pas dans la schizophrénie : il y a des trous, ça s'inscrit mal.

➤ Il y a une perte de la véritable « **fonction forclusive** »

« La forclusion du-nom du père » (des noms, des pères)

JACQUES LACAN, « **Les noms du père** », séance du 20 novembre 1963

<http://perso.orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/nondup/nomsdup.htm>
http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/NDP/les%20noms%20du%20pere%20J%20Lacan.htm

« À propos de la « forclusion », j'avais osé cerner quelque chose de la logique négative. La logique négative c'est la logique de Freud et de Lacan, Ce n'est pas pour autant qu'ils sont dans la théologie négative ! Dans son livre sur Guillaume d'Ockham (*Guillaume d'Ockham, le singulier*), Pierre Alféri parle de « l'intuition du non-être ». Le chapitre suivant est consacré à Lacan. Mais bien avant cette lecture, j'avais émis l'hypothèse que la « forclusion du nom-du-père » est un raté de la « fonction forclusive ». Cette fonction forclusive permet qu'il y ait dé-limitation et, corrélativement, possibilité d'une inscription, au sens de *Bejahung*. Lacan dit bien que la forclusion est souvent de l'ordre de la *Unbejahung*, de la non-inscription. Ceci pose le problème de l'inscription, et à l'arrière-plan du pare excitation, du refoulement originaire (lieu de « l'oubli ». La psychose : « L'oubli de l'oubli », du narcissisme originaire (le lieu de « l'attente » pure, de « l'abwarten »). Une des meilleures articulations, pour situer les troubles entre refoulement originaire et narcissisme originaire, c'est peut-être de se référer à Maurice Blanchot, dans son livre : *L'attente, l'oubli.* »

JEAN OURY, « **Lacan et la clinique** », in *2001, Lacan dans le siècle*, colloque de Cerisy-la-Salle, Éditions du champ lacanien, p. 31-43.

Deux autres articles de **JEAN OURY**

« **Chemins vers la clinique** »

<http://www.elsevier.fr/html/index.cfm?act=somone&code=EP&numsom=2007072001&noimg=1>

« **L'aliénation** »

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte13.htm>

JEAN OURY et **DANIELLE ROULOT**, « **Forclusion institutionnelle** », *Institutions*, n°19, décembre 1996

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/forclusion%20institutionnelle.htm

Sur l'oubli, voir aussi la séance du mois de décembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

Une malade psychotique à Jean OURY : « Il y a une fuite du vide », « Un oubli de l'oubli ».

Si on n'oublie pas l'oubli, on n'a pas de souvenirs.

Ne pas confondre mémoire et souvenir. Le souvenir, une construction hésitante, délicate...

« Il ne faut pas être emmerdé par une mémoire permanente. »

L'adolescent qui ne pouvait pas ne pas voir tout ce qu'il y avait autour de lui.

« À La Borde, nous avons eu le cas d'un jeune homme dont la fonction de pouvoir ne pas s'intéresser à tout était atrophiée. On l'avait surnommé le « Tourniquet » : quand il venait à la cuisine, par exemple, il tournait sur lui-même, il voulait tout voir. Tout, tout... Quelque chose d'impossible ! Alors là, on peut voir qu'il y a une fonction pragmatique de l'oubli. On peut dire superficiellement : il faut mettre de l'oubli pour pouvoir continuer à vivre. Autrement... »

JEAN OURY, « **Histoire, sous-jacence et archéologie** », *Institutions*, n°20, mars 1997

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/Histoire%20sous-jacence.htm

Une atrophie de cette fonction de ne pouvoir trier ce qu'il faut regarder ou pas (référence à **VON GEBSEL**)

DANIELLE ROULOT, « **Les marches du délire** »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/lesmarchesdudelire.htm

Si on se rappelle de tout, on ne plus se souvenir de rien !

Des troubles qui dépassent les schizophrénies (cf. en neurologie, séquelles d'hémorragies cérébrales)

FREUD, au congrès de Budapest, 1918 et en 1938 :

« La psychanalyse, une simple introduction à une véritable psychiatrie scientifique. »

« Il est très tard... à la prochaine fois »

PATHEI MATHOS
Eschyle – Orestie – Agamemnon
(v. 174-178)

<http://remacle.org/bloodwolf/tragediens/eschyle/Eschyle1.htm>

Différentes traductions du passage

1

Traduction La Porte du Theil, 1795

Mais celui qui, dans ses triomphes, de lui-même, rendra gloire à Jupiter, verra tous ses vœux accomplis.

Jupiter ouvre aux hommes la voie de la prudence. Ses châtimens sont pour nous des leçons. Même pendant le sommeil, le remords se distille dans nos cœurs ; et, malgré nous, la sagesse arrive ; la sagesse, présent des Dieux, qui s'asseyent inébranlablement au-dessus de nos têtes.

<http://www.mediterranees.net/mythes/atrides/orestie/index.html>

<http://mercure.fltr.ucl.ac.be/Hodoi/concordances/Eschyle%5Fagam/lecture/2.htm>

2

Traduction Ariane Mnouchkine, Théâtre du Soleil, 1990

(antistrophe 2)

Celui qui, d'un cœur bien disposé,
Crie le triomphe de Zeus,
Connaîtra la pensée.

Strophe 3

Car, de la pensée, aux mortels il a ouvert la route,

Ayant posé en règle

Que c'est par la souffrance

Que vient la connaissance.

Dans le sommeil, la douleur du mauvais souvenir

Goutte à goutte tombe devant le cœur,

Et le savoir vient, même à ceux qui ne le veulent pas.

Violente grâce en quelque sorte

Envoyée par les dieux assis au banc terrible qui domine les rameurs.

http://www.lebacausoleil.com/SPIP/article.php3?id_article=18

<http://www.theatre-du-soleil.fr/th-sol/publication/livres.html>

3

Traduction Paul Mazon, 1925, Les Belles lettres,

Mais l'homme qui, de toute son âme, célébrera le nom triomphant de Zeus aura la sagesse suprême.

Il a ouvert aux hommes les voies de la prudence, en leur donnant pour loi : « souffrir pour comprendre ». quand, en plein sommeil, sous le regard du cœur, suinte le douloureux

remords, la sagesse en eux, malgré eux, pénètre. Et c'est bien là, je crois, violence bienfaisante des dieux assis à la barre céleste.

<http://www.lesbelleslettres.com/livre/?GCOI=22510100173940&fa=details>

4

Traduction Pierre Judet de la Combe, Bayard, 2004

Mais qui, dans son chant, acclame avec l'élan de son esprit
la victoire de Zeus
atteindra le cœur de la pensée :

vers la pensée, aux hommes il a ouvert
un chemin ; connaissance par la souffrance
est la loi qu'il a posée.

Et, dans le sommeil, suinte devant le cœur
une détresse qui se souvient du malheur,
et aux réfractaires vient
la pensée saine.

Elle est là, la grâce des dieux, impérieusement
assis à leur banc redoutable de rameurs.

<http://www.editions-bayard.com/pages/liste.php?rub=Litt%E9rature&srub=Nouvelle%20traduction>

(en relation avec la mise en scène d'Alain Fourneau, Théâtre des Bernardines)

5

Traduction de Jean Bollack, Cahiers de philologie, Agamemnon I, deuxième partie, 1981

Qui, de toute sa pensée, crie la victoire de Zeus,

il trouvera la pensée, en totalité –

de celui qui a ouvert aux mortels le penser,

posant qu'ils tiendraient principalement
leur savoir par la souffrance.

Dans le sommeil, le mal où revit la peine

Coule devant le cœur. Et la pensée sûre

est venue à ceux qui n'en voulaient pas.

Certes elle est violente la grâce des dieux,
rameurs assis à leur banc redoutable.

http://www.septentrion.com/livre_aff.asp?id=672

http://www.jeanbollack.net/bib_chronol.htm

Spirale

16 avril 2008

L'analyse institutionnelle

- La double aliénation : sociale et « transcendante »
- Tenir compte des conditions dans lesquelles on vit
- Mettre en question statut, rôle, fonction
- La fonction soignante
- Pathei mathos
- « Avec », le partage
- Possibilisation, transpassible, transposable
- Le concept de transfert
- La rencontre
- La rencontre et le *lekton*
- Rencontre et répétition : *Wiederholung*
- Différence entre le *dire* et le *dit*
- Entre la langue et le langage : un abîme
- Le sens
- Entre, *Aida*, *Zwischen*
- La notion de vide
- Le dire : lieu des *Vorstellungsrepräsentanz*

*

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 15 juillet 2008.

Mercredi 21 mai 2008

Paysage

La nuit est douce et suave pour celui qui est pris par elle ; terrible, angoissante, spectrale pour celui qui lui résiste, veut la voir et la comprendre.

Les fantômes sont des messagers du paysage dans l'espace géographique.

Erwin STRAUS, *Du sens des sens*.

Contribution à l'étude des fondements de la psychologie,
Chapitre 7, De la différence entre le sentir et le percevoir,
Éd. Jérôme Million, 2000, p. 383.

Rencontre

Première chaîne de collines italiennes sous le soleil. Tout semble préparé depuis des siècles pour mon arrivée. Cela ne se révèle naturellement qu'au cours de la marche solitaire, quand aucune présence étrangère ne me sépare de ce qui se trouve devant moi. Une voix se fait entendre : libérée avec une puissance mécanique supérieure à celle de mille gramophones. Pleine de toutes les splendeurs des vivants, quand les marionnettes les représentent, ou de celles d'un comédien qui joue le rôle d'un comédien. Toute cette rue pleine de trappes acoustiques. Chacun de mes pas déclenche un conflit, une chanson, des coups qui claquent sur une planche à laver. — Ravissement lorsqu'on suscite un premier buon giorno.

Richesse de la langue populaire : le peuple ne s'en tient jamais, quand on se quitte, à un salut de la main, comme les classes supérieures. L'arriver de la n'est que le début du finale, qui s'égrène ensuite un bon moment le long du chemin comme des confettis.

Chaque bruit enrichit le silence. Il y a un silence des coqs, un silence de la hache, un silence des grillons, des chiens que ne perçoit jamais celui qui est en société parce que ces bruits ne l'atteignent pas. Les bruits sont craintifs : ils ne s'adressent qu'au solitaire.

Variante :

« Les bruits sont craintifs ; ils ne s'adressent qu'au solitaire. Et ils veulent être entendus et médités et participer à la discussion.

Ils veulent prendre la parole, même en silence, ... »

Walter BENJAMIN, « Premières chaînes de collines italiennes sous le soleil »,
fragment 164, in *Fragments*,
coll. Librairie du Collège international de philosophie, Puf, 2001 p. 247-248, 299.

*

« Comme d'habitude... **JEAN AYME** n'est pas là, mais il est très présent... »

LES ANNONCES

1
30-31 mai, Reims, XI^e rencontres de la C.R.I.E.E. : « Expériences de la folie »
<http://www.afpep-snp.org/fichiers%20pdf/avr2008/Rencontres%20CRIEE2008.pdf>

2
5 juin, 18h-20h, Paris, Université Paris VII, Halle aux farines, interventions dont celle de Jean OURY : « analyse structurale et métapsychologie dans les psychoses »

3
18 juin, 14 h, Hôpital Charles Foix, Ivry/seine, « Histoires du vieillir : 15 ans de l'hôpital de jour », débat autour de Jean OURY. « Le temps dans l'institution et l'institution dans le temps »

4
20-21 juin, Rencontres de St Alban (Lozère), « Politiques du sujet »

5
7-11 juillet, Chingy (Loiret), Premières rencontres d'été de la pédagogie institutionnelle : « Prendre position et tenir sa place ».

<http://www.ceepi.org/>

JEAN OURY rappelle le livre de **PIERRE DELION**, *Tout ne se joue pas avant 3 ans*
<http://www.balat.fr/spip.php?article488>
Des textes de **PIERRE DELION** sur le site de **MICHEL BALAT**
<http://www.balat.fr/spip.php?rubrique23>

« C'est important, politiquement... »

autour de l'analyse institutionnelle

« On en est toujours — c'est sans fin — en train d'essayer d'articuler des concepts autour de l'analyse institutionnelle... »

Ça peut sembler un rabâchage...

... se méfier des rabâchages !

On déplace une pierre : autre chose apparaît...

**JACQUES LACAN, Séminaire I,
Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), Seuil, 1975,
Points « Essais », p. 74.**

« ... Les difficultés mêmes que j'ai ici, moi aussi, à reprendre sans cesse ce problème qui est toujours présent à notre expérience, car il faut bien, sous diverses formes, arriver à le créer chaque fois sous un angle neuf. Freud nous explique qu'il faut refaire, à chaque fois, l'innocent. » (3 février 1954)

... et c'est le non dit qui peut être le plus important...

✚ Silence/Sens

Il faut du silence entre les mots, entre les phrases. Sinon ça ne fait que du bruit. On en arrive à une lapalissade :

« **Pour éviter le bruit, il faut faire silence** »

Et que le *sens* puisse advenir...

JACQUES LACAN, Séminaire I..., p.432
« ...Il n'est pas simplement négatif, mais il vaut comme au-delà de la parole. Certains moments de silence dans le transfert représentent l'appréhension la plus aigüe de la présence de l'autre comme tel. » (7 juillet 1954)

[premier mouvement]

[1][au quotidien :

Le jeune homme qui voudrait être schizophrène et qui n'y arrive pas...

JEAN OURY fait référence à...

...FRANÇOIS TOSQUELLES : Les psychoses de façade

FRANÇOIS TOSQUELLES, « Frantz Fanon et la psychothérapie institutionnelle », Sud-Nord, n° 22, 2007/01¹

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2007-1.htm>

« Or, un jour – on était encore chez moi, discutant de choses et d'autres avec Fanon et le docteur Koechlin qui était de passage –, on nous téléphona, demandant l'interne Fanon pour une urgence à la « Terrasse ». Quand il revint avec nous, il était très en colère et très déçu, puisque cette malade, d'une façon très inattendue pour tous, avait cassé presque toutes les vitres du quartier. C'était en soi déjà très grave... Toutefois, ce dont Fanon se plaignait aussi, c'était qu'une des soignantes de ce quartier – une religieuse, sœur Carmen – ne voulait pas transférer la malade dans son quartier d'origine, cela contre l'opinion de Fanon. Il disait, comme tout bon médecin, que cette maladie avait lamentablement rechuté et qu'il fallait recommencer la cure d'insuline. Sœur Carmen avait eu vent de l'existence de ce qu'on appelait, avec Kretschmer, les psychoses de façade, concept inconnu dans la psychiatrie classique lyonnaise. Elle pensait que, souvent, des malades, devant l'angoisse de rejoindre leur famille et la normalité sociale, s'engageaient dans des démonstrations très spectaculaires de folie qui ne répondaient plus à une contrainte biologique. L'infirmière, sœur Carmen, réclamait qu'on l'autorisât à continuer sur place le parcours aléatoire d'une longue présence psychothérapeutique en provoquant des dessins de la malade avec elle. J'ai dû arbitrer d'urgence ce conflit entre le savoir de Fanon et le savoir de l'infirmière. J'ai crédité cette infirmière d'une certaine confiance. Je pensais qu'elle pouvait essayer de démonter les ressorts de cette rechute.

En effet, il s'ensuivit quarante-huit heures d'efforts entre la malade et l'infirmière, sans discontinuité, jour et nuit. À partir de la pratique des dessins et des commentaires qui avaient toujours une nette connotation sexuelle – notamment avec l'autoérotisme –, la malade reprit de nouveau pied dans la vie sociale la plus correcte. Un mois après, elle sortait, et comme il est convenant de le rapporter, notre héroïne se maria normalement et eut deux enfants sans aucune rechute de sa bruyante schizophrénie paranoïde.

Le rappel de cette anecdote professionnelle très spectaculaire et dramatique revient à mon souvenir simplement pour souligner que, quelles que soient les bonnes orientations prises

¹ Publié également in *Histoire et histoires en psychothérapie* (dir. Michel Minard), Érès, 1992.

par un thérapeute, drapé de son savoir, lorsqu'un certain nombre de catastrophes adviennent au cours de la cure d'un psychotique, nous reprenons tous presque automatiquement nos vieilles conceptions objectives concernant les prétendues maladies mentales. On peut dire que tout le monde est dupe de ces pièges qui apparaissent au cours de toute psychothérapie plus ou moins institutionnalisée. Des psychanalystes de premier plan, aussi... »

[2][au quotidien :

Un autre jeune homme : « J'ouvre un livre, je comprends rien ! Je regarde tous les mots, un par un... »

Il ne faut pas regarder les mots, il faut regarder dans le vide ! — « Lequel est le plus fou !! » — ... Entre les mots, entre les lignes, entre les pages ... et même... entre les livres !

JEAN OURY donne l'exemple de livres dont on ne comprend rien. Et puis, un jour on les relit, et on comprend tout. Il faut être patient.

🔗 L'énigme : entre les lignes

Quand on lit, c'est toujours énigmatique. Si on croit comprendre, il faut se méfier. Chaque relecture est différente.

JEAN OURY parle de « multiréférences », si on est un peut attentif.

Il parle aussi de cette tendance à « chosifier », qui appartient peut-être à l'espèce humaine, mais qui dépend aussi des langues.

Je note cette dernière remarque, car je ne la comprends pas dans le contexte. Cela s'éclaircira peut-être à une prochaine lecture ou dans une autre séance...

**JACQUES LACAN, Séminaire I,
Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), Seuil, 1975,
Points « Essais », p. 250.**

« Si vous croyez avoir compris, vous avez sûrement tort. »
(7 avril 1954)

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,

Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belqacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« C'est dans la périphérie qu'il y a des choses qui se passent. Lacan situait cette périphérie au niveau de l'énigme. Si il n'y pas d'énigme dans un milieu, le milieu est mort. Lacan définissait très bien l'énigme. À un moment donné il disait que l'énigme est l'énonciation avec indice d'énoncé, c'est à dire ce qui n'arrive pas à s'énoncer. L'énonciation reste là, presque de l'ordre d'un processus inconscient. Plus tard il a dit que l'énigme c'est ce qui est entre les lignes. Quand on lit un texte, c'est entre les lignes que le sens apparaît on pourrait même dire entre les pages et entre les mots ; Ce qui définit le mot, c'est les petits mots qui définissent les autres. Aristote les appelait les prosdiorismes. Les prosdiorismes étaient à l'origine des quantificateurs en mathématiques. C'est ce niveau là "entre les mots, entre les lignes" qui est en question et qui ne peut pas être évalué par les calculs technocratiques dont on souffre tant.

JACQUES LACAN, la formule de l'énigme : E^e

« J'écris ça E^e (E indice e, E, un grand E) ; il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé, et l'énigme consiste en leur rapport du grand E au petit e, à savoir de pourquoi diable un tel énoncé a-t-il été prononcé. C'est une affaire d'énonciation, et l'énonciation, c'est l'énigme, l'énigme portée à la puissance de l'écriture, c'est quelque chose qui vaut la peine qu'on s'y arrête. »

JACQUES LACAN, Télévision (1973), Seuil, 1974

http://ecx.images-amazon.com/images/I/51D5QB82G6L._SS500_.jpg

Visionner le film

<http://www.ubu.com/film/lacan.html>

JACQUES LACAN, « L'entre les lignes »

**JACQUES LACAN, Séminaire I,
Les Écrits techniques de Freud (1953-1954),
Seuil, 1975, « Points essais », p. 370-374.**

« Si effectivement le concept est le temps, nous devons analyser la parole par étages, en chercher les sens multiples **entre les lignes**. Est-ce sans fin ? Non ce n'est pas sans fin. Seulement, ce qui se révèle en dernier, le dernier mot, le dernier sens, est cette forme temporelle dont je vous entretiens, et qui est à soi tout seul une parole. Le dernier sens de la parole du sujet devant l'analyste, c'est son rapport existentiel devant l'objet de son désir.

Ce mirage narcissique ne prend en cette occasion aucune forme particulière, il n'est rien d'autre que ce qui soutient le rapport de l'homme à l'objet de son désir, et le laisse isolé dans ce que nous appelons le plaisir préliminaire. Ce rapport est spéculaire, et il met ici la

parole dans une sorte de suspension par rapport à cette situation en effet purement imaginaire.

Cette situation n'a rien de présent, rien d'émotionnel, rien de réel. Mais, une fois qu'elle est atteinte, elle change le sens de la parole, elle révèle au sujet que sa parole n'est que ce que j'ai appelé dans mon rapport de Rome *parole vide*, et que c'est en tant que telle qu'elle est sans aucun effet.

Tout cela n'est pas facile. Est-ce que vous y êtes ? Vous devez comprendre que l'au-delà auquel nous sommes renvoyés, c'est toujours une autre parole, plus profonde. Quant à la limite ineffable de la parole, elle tient à ce que la parole crée la résonance de tous ses sens. En fin de compte, c'est à l'acte même de la parole en tant que tel que nous sommes renvoyés. C'est la valeur de cet acte actuel qui fait la parole vide ou pleine. Ce dont il s'agit dans l'analyse du transfert, c'est de savoir à quel point de sa présence la parole est pleine. [...]

Freud nous montre comment la parole, à savoir la transmission du désir, peut se faire reconnaître à travers n'importe quoi, pourvu que ce n'importe quoi soit organisé en système symbolique. [...]

Qu'est-ce que Freud appelle *Übertragung* ? C'est, dit-il, le phénomène constitué par ceci, que pour un certain désir refoulé par le sujet, il n'y a pas de traduction directe possible. Ce désir du sujet est interdit à son mode de discours, et ne peut se faire reconnaître. Pourquoi ? C'est qu'il y a parmi les éléments du refoulement quelque chose qui participe de l'ineffable. Il y a des relations essentielles qu'aucun discours ne peut exprimer suffisamment, sinon dans ce que j'appelais tout à l'heure l'**entre les lignes**. [...]

Il nous parle des *Tagesreste*, des restes diurnes, qui sont, dit-il, désinvestis du point de vue du désir. Ce sont dans le rêve des formes errantes qui, pour le sujet, sont devenues de moindre importance – et se sont vidées de leur sens. C'est donc un matériel signifiant. Le matériel signifiant, qu'il soit phonématique, hiéroglyphique, etc., est constitué de formes qui sont déchues de leur sens propre et reprises dans une organisation nouvelle à travers laquelle un sens autre trouve à s'exprimer. C'est exactement cela que Freud appelle *Übertragung*.

Le désir inconscient, c'est-à-dire impossible à exprimer, trouve moyen de s'exprimer tout de même dans l'alphabet, la phonématique des restes du jour, eux-mêmes désinvestis du désir. C'est donc un phénomène de langage comme tel. » (16 juin 1954)

[3] [au quotidien :

JEAN OURY raconte encore :

Un vrai schizophrène...

Un autre jeune homme... arrivé à La Borde, pour une éventuelle hospitalisation, avec un diagnostic : « Schizophrénie paranoïde à tendance paranoïaque »...



Le diagnostic

✚ La prudence en matière de diagnostic

Appliquer une méthode traditionnelle, comme le « Praecox gefühl », « l'instant de voir » (au sens de LACAN)

Revoir les séances de janvier et février autour de ces deux concepts

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080116.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080220.pdf

- « Mais vous n'êtes pas schizophrène !
- « Ah, bonne nouvelle ! »

Il y avait eu confusion avec une toxicomanie qui durait depuis dix ans...

Un travail de « lecture », de « déchiffrage » des choses qui se passent...

✚ Espèce d'espace

... Pour que de ce travail puisse émerger quelque chose, il y a nécessité d'une sorte d'espace qu'il ne faut pas envahir de sa « prestance »

Relire, p.2, la citation de FRANÇOIS TOSQUELLES

« Je suis » psychanalyste,
« je suis » médecin,
« je suis » balayeur,

... question de grade : l'espace est plein... Il n'y a plus de place pour l'autre. Il faut nettoyer tout ça.

GEORGES PÉREC, *Espèces d'espace*, Galilée, 1974

« J'ai plusieurs fois essayé de penser à un appartement dans lequel il y aurait une pièce inutile, absolument et délibérément inutile. Ça n'aurait pas été un débarras, ça n'aurait pas été une chambre supplémentaire, ni un couloir, ni un cagibi, ou un recoin. Ça aurait été un espace sans fonction. Ça n'aurait servi à rien, ça n'aurait renvoyé à rien... »

Pour lire la suite de l'extrait :

<http://remue.net/cont/perec.html>

✚ La vertu du balayeur : nettoyer l'espace

Une des principales vertus pour qui travaille dans le champ de la psychiatrie, — qu'il soit jardinier, cuisinier, psychanalyste, moniteur, psychologue : celle du balayeur.

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,
Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belgacom.net/PI-HP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« Cela peut surprendre, balayeur, ça veut dire avec un balai, nettoyer l'espace. Et nettoyer l'espace, c'est au sens de ce qu'avait dit Tosquelles en 1952 dans une discussion avec Daumezon, avec Le Guillant et autres, et il disait mais ce qui est en question dans cette soi-disant P.I. c'est pas grand chose, mais d'une importance fantastique. C'est à peu près analogue à la découverte de l'asepsie en médecine et en chirurgie au XIX^e siècle. Si on n'avait pas découvert l'asepsie, il n'y aurait pas eu de développement ni de la médecine ni de la chirurgie. Donc, c'est de prendre conscience que, aussi bien le milieu hospitalier que la simple consultation nécessitent justement des précautions tout à fait particulières : des précautions d'asepsie, au sens de ne pas encombrer l'autre avec un fatras de fantasmes ou d'érudition, pour être là, c'est à dire balayer un petit peu l'espace. On ne peut pas opérer chirurgicalement ou psychanalytiquement dans une écurie mal tenue ou sur un tas de fumier. Il faut bien nettoyer ça. Et c'est souvent ça qui est le plus méconnu. Il y a une sorte de méconnaissance de ce qui est nocif pour l'autre. Ca, c'est être balayeur. Mais en même temps être pontonnier, c'est-à-dire pouvoir faire des ponts, faire des passerelles. »

✚ Une certaine surface de « neutralité »

Il faut être balayeur pour avoir une certaine surface de « neutralité »...

JEAN OURY, « Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles »,

in *L'Apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*,
P. KAUFMAN (dir.) Paris, Bordas-Larousse, 1993, 1998, p. 829
(dans l'édition de 1998)

Disponible dans *Vie sociale et traitement*, n° 95, 2007/3

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_095&ID_ARTICLE=VST_095_0110

« Donc, pour s'occuper du psychotique, il faut être plusieurs. C'est une équation générale, à partir de laquelle notre travail doit se structurer. Il est nécessaire, en effet, de créer des "espaces" différenciés. Une prise en charge par un psychothérapeute, ou dans certains cas dans des cothérapies complémentaires, crée un espace de psychothérapie différent de celui de la vie quotidienne.

François Tosquelles, lors du Congrès international de psychothérapie, à Barcelone, en septembre 1958, soulignait que "l'erreur la plus grave consisterait à établir, dans un centre fermé, une psychothérapie additionnelle, venant du dehors, non intégrée à la vie de l'hôpital. Cela (l'intégration du psychothérapeute dans la vie de l'hôpital) est parfaitement viable pour les schizophrènes, la cohésion du sens du monde vécu concrètement étant indispensable à la reconquête de la cohésion intérieure. Nous considérons beaucoup de catastrophes de la psychothérapie des schizophrènes traités individuellement comme secondaires à cette erreur technique, qui, par ailleurs, rend le médecin, s'il fait son devoir, esclave de son malade"... C'est une prise de position sur laquelle on doit être absolument intransigeant. Avec certains cas qui ont échappé à cette règle, on a pu constater des difficultés, des impasses, et quelquefois des accidents tragiques.

À propos "d'espaces différents", nous pouvons nous référer à la nouvelle d'Edgar Poe : *La lettre volée*. La lettre se trouve exposée dans un autre "espace" que l'espace perquisitionné ; les policiers ne la voient pas, pourtant elle leur "crève" les yeux...

À ce sujet, beaucoup de thérapeutes affirment qu'il n'est pas possible de mener à bien une psychothérapie analytique à l'intérieur d'un établissement si le psychothérapeute fait partie du collectif... C'est confondre topographie et topologie, imaginaire et symbolique, neutralité "objective" et véritable neutralité (souvent "active"), etc. [...]

Mais, d'autre part, "l'espace de l'analyse" ne doit pas être incarné par le psychothérapeute. C'est une modalité de l'espace du grand Autre ; du "moins-un", comme dit Lacan. Il faut du "+ (- 1)" afin qu'il y ait un repérage ponctuel vis-à-vis du système multiréférentiel ; cela nécessite des conditions matérielles extrêmement rigoureuses. En effet, la psychothérapie institutionnelle doit créer des façons de vivre qui permettent à chaque malade d'être soigné au niveau de sa singularité, de sa différence d'avec les autres. C'est d'ailleurs ce qui compte dans toute thérapie. Mais cela n'est réalisable que par une étude concrète des modes de gestion de "l'espace" de la vie quotidienne. C'est d'une grande complexité. »

Revoir la séance du mois de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf



La réduction phénoménologique transcendantale

Un effort systématique, une sorte de méthodologie pour mettre entre parenthèses tout ce qui nous trotte dans la tête ou nous soucie...

Arriver à une surface où il n'y a pas d'accidents, qui puisse être de la même *texture* que celui qui arrive pris, lui, dans des soucis pathologiques...

Ni en face, ni à côté : dans le même jardin...

Sur la réduction phénoménologique selon **HUSSERL**

EDMUND HUSSERL, L'Idée de la phénoménologie (1907), PUF, 1997.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:L%27id%C3%A9e_de_la_ph%C3%A9nom%C3%A9nologie

EDMUND HUSSERL, De la réduction phénoménologique.

Textes posthumes (1926-1965), éd. Jérôme Million, 2007.

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/reduction.html>

Un exposé très clair sur le site des étudiants en philo de Paris 8

<http://www.paris-philosophie.com/article-3579053.html>

« Rappelons, pour mieux comprendre cette étape, qu'Husserl distingue deux aspects du transcendantal.

Le premier aspect renvoie à notre mode de pensée le plus naturel, qui distingue d'une part l'intériorité de la conscience, et, d'autre part, l'extériorité du monde. Dans un tel mode de pensée, la connaissance et l'objet sont réellement séparés l'un de l'autre, ce qui entraîne deux attitudes possibles : la première étant l'indifférence envers la chose transcendante (conseil de Hume), la seconde, la croyance en la chose transcendante (Platon, par exemple). Mais, dans les deux cas, la connaissance des choses telles qu'elles sont en elles-mêmes est effectivement impossible.

Or, le but que s'est fixé Husserl est de montrer comment cette connaissance est possible. Il faut donc saisir d'un autre abord le transcendantal pour supprimer l'opposition naturelle entre intériorité et extériorité.

Pour cela, il est nécessaire de ne plus se considérer comme installé dans le monde, et de tourner son regard sur soi-même, afin de ne plus considérer le monde comme extérieur à l'intériorité de la conscience, mais en tant qu'il est m'apparaissant, c'est-à-dire comme phénomène pur et pur phénomène (étant entendu que l'epoché est toujours maintenue).

Dès lors, la conscience et le monde ne sont plus en opposition dans l'attitude transcendantale, mais constituent à eux deux une attitude et un phénomène unique : la conscience du monde.

Ainsi le monde n'est plus transcendant au sens premier, c'est-à-dire au sens d'extérieur inaccessible, mais, en tant qu'il m'apparaît tel qu'il est, c'est-à-dire comme phénomène pur, il devient pour la conscience une unité de sens intentionnel ou noème. De même, la conscience n'est plus une intériorité stricte et limitée à elle-même, mais s'élargit en s'ouvrant au monde tel qu'il m'apparaît.

En fait, dans un tel processus, la réflexion sur soi-même nous fait apparaître la conscience elle-même comme un phénomène pur, et, en ce sens, immanent au monde. L'epoché me conduisant à ne plus avoir qu'une pure vision de moi-même et du monde, puisque mon jugement est suspendu, ma conscience et le monde deviennent pour moi des phénomènes purs et forment par là même une unité intentionnelle : je me perçois comme percevant le monde.

Ceci admis, la phénoménologie peut se développer comme transcendantale.

En effet, dans la réduction phénoménologique ou réduction transcendantale, je ne regarde plus seulement les objets, mais l'acte par lequel j'atteins ces objets : monde et conscience

ne sont plus opposés mais s'inscrivent dans le champ unique de ce que l'on pourrait appeler une "transcendance immanente" constituée et rendue possible par un retour réflexif sur soi-même.

Plus encore, et ainsi définie, la connaissance phénoménologique devient une connaissance de l'essence.

Dès lors, la connaissance de l'essence, comprise comme pure vue du phénomène pur, c'est-à-dire comme saisie d'une unité intentionnelle, comme saisie du sens véritable de l'objet, étant reconnue possible, la constitution, dernière étape de la réduction, peut s'opérer. »

Des extraits de **HUSSERL**

http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Husserl_Phenomene.htm

EDMUND HUSSERL, Idées directrices pour une phénoménologie (1913), Gallimard, 1950, Tel, 1985.

« Au lieu [...] de vivre naïvement dans l'expérience et de soumettre l'ordre empirique, la nature transcendante, à une recherche théorique, opérons la "réduction phénoménologique". En d'autres termes, au lieu d'opérer de façon naïve, avec leurs thèses transcendantales, les actes qui relèvent de la conscience constituante de la nature et nous laisser déterminer, par des motivations qui y sont incluses, à des positions de transcendance toujours nouvelles, mettons toutes ces thèses "hors de jeu" ; nous n'y prenons plus part ; nous dirigeons notre regard de façon à pouvoir saisir et étudier théoriquement la conscience pure dans son être propre absolu. C'est donc elle qui demeure comme le "résidu phénoménologique" cherché ; elle demeure, bien que nous ayons mis "hors circuit" le monde tout entier, avec toutes les choses, les êtres vivants, les hommes, y compris nous-mêmes. Nous n'avons proprement rien perdu, mais gagné la totalité de l'être absolu, lequel, si on l'entend correctement, recèle en soi toutes les transcendants du monde, les "constitue" en son sein.

Élucidons ce point dans le détail. Gardons l'attitude naturelle et opérons purement et simplement tous les actes grâce auxquels le monde est là pour nous. Nous vivons naïvement dans le percevoir et l'expérimenter, dans ces actes thétiques², au sein desquels des unités de chose nous apparaissent, non seulement nous apparaissent mais nous sont données avec la marque du "présent", du "réel". Passant aux sciences de la nature, opérons des actes de pensée réglés selon la logique expérimentale, au sein desquels ces réalités, prises comme elles se donnent, sont déterminées en termes de pensée, au sein desquels également on conclut à de nouvelles transcendants en prenant pour fondement ces transcendants déterminées par l'expérience directe. Plaçons-nous maintenant dans l'attitude phénoménologique : interceptons dans son principe général l'opération de toutes ces thèses cogitatives ; c'est-à-dire "mettons entre parenthèses" celles qui ont été opérées et

² Thétique : (du grec *theticus*) Qui pose quelque chose en tant qu'existant. Thèse posée.

“ne nous associons plus à ces thèses” pour les nouvelles investigations ; au lieu de vivre en elles, de les opérer, opérons des actes de réflexion dirigés sur elles ; nous les saisissons alors elles-mêmes comme l'être absolu qu'elles sont. Nous vivons désormais exclusivement dans ces actes de second degré dont le donné est le champ infini des vécus absolus – le champ fondamental de la phénoménologie. »

Un numéro de la revue ALTER sur la réduction

<http://www.revue-alter.com/alt11.htm>

Généralités sur **HUSSERL**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Edmund_Husserl

http://www.puf.com/wiki/Auteur:Edmund_Husserl

Voir la séance d'octobre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf



La relation avec l'autre

➤ Dans le même paysage

JEAN OURY, « Chemins vers la clinique »,
L'Évolution psychiatrique, n° 72, 2007/3

<http://www.sciencedirect.com/science/journal/00143855>

« Nous avons toujours insisté – surtout quand il s'agit de psychotiques, de schizophrènes, etc. – sur l'importance du maintien d'une "libre circulation", laquelle entre dans l'équation qui articule l'aléatoire des "rencontres". Il faut bien souligner que cette "circulation" et ces rencontres ne sont pas forcément de l'ordre de mouvements "corporels". Cela exige de la part des "artisans" psychothérapeutes un exercice permanent de ce que l'on peut appeler "réduction phénoménologique transcendantale" permettant d'accueillir autrui dans ce que Erwin Straus, Henri Maldiney³, Jacques Schotte, nomment le "paysage" : mettre entre parenthèses ses propres préoccupations pour être dans le même paysage de celui qui se présente là, avoir le même "horizonné" (comme le disait Eugène Minkowski), être sensible à ce que François Tosquelles, entre autres, nommait la "kinesthésie". Il faut articuler à ce niveau les approches multiples de Juan de Ajurriaguerra⁴ à propos du tonus postural. »

³ Henri Maldiney, « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus – L'espace du paysage » (1966), in *Regard, parole, espace*, 1973, Éditions l'Age d'Homme.

⁴ Juan de Ajurriaguera, *Le Cortex cérébral*, Éditions Masson, 1960.

JEAN OURY, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle »,
in Jacques Schotte (éd.), *Le Contact, De Boeck-Wesmael, 1990*

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(1.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(1.%20Schotte%20ed.)pdf)

« Un des mots fondamentaux de Weizsäcker à propos du pathique : l'Umgang. Umgang se traduit par "commerce", sous toutes ses formes. On peut dire qu'un schizophrène a perdu l'Umgang ; on est là pour essayer de le rétablir : aller, venir, marcher, tourner autour, afin qu'il y ait une sorte de communication permanente, d'échange avec autrui. On est là pour rétablir l'Umgang.

Est-ce que l'accueil, cela ne serait pas quelque chose de branché sur une sorte de fonction très complexe, collective, dont une des finalités serait de rétablir un certain Umgang, avec, naturellement, quelque chose qui me semble d'une prégnance extraordinaire dans la pratique, cette notion de "paysage" développée par Erwin Straus ?

Une simple consultation "de routine" – comme s'il y avait de la routine là-dedans ! Chaque consultation est une nouvelle scène ! – ne peut être efficace, même pour prescrire une ordonnance, que si on a un accès dans le "paysage" du sujet qui se présente. À tel point qu'on pourrait dire que le diagnostic est un diagnostic du paysage. Le paysage du mélancolique n'est pas le paysage du schizophrène, ni le paysage du maniaque ou du normopathe. On ne peut faire de diagnostic que si on est dans le paysage. Si on reste, comme "Monsieur le Professeur", avec ses appareillages statutaires, on est devant une vitrine, et on voit se dérouler scientifiquement, "objectivement", les choses ; mais à ce moment-là, le diagnostic est faux. Le vrai diagnostic est une aventure quasi poétique mais extrêmement rigoureuse, qui exige qu'on soit dans le paysage. »⁵

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,

Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

Quand on travaille dans ce domaine de psychothérapie ou de psychiatrie, et qu'on est en face de quelqu'un, ou qu'on rencontre d'autres dans un groupe, eh bien on est en face de quelqu'un et on en rencontre d'autres dans un groupe et c'est tout.

C'est-à-dire, on n'est pas là avec une bibliothèque sur le dos. C'est pas ce qu'on a appris qui compte, c'est ce qui va se faire. C'est cette dimension que j'avais développée pendant un an au séminaire de Sainte-Anne, qu'on appelle le pragmatisme, au sens de Charles Sander Peirce. Il faudra en parler un peu. Ce n'est pas le pragmatisme au sens de William James. C'est le pragmatisme qui fait que dans certaines situations on est, non pas interrogé, mais on est là dans une certaine présence. Une présence de laisser advenir les choses, ce qu'on dit en allemand Anwesenheit. Dans une certaine présence où l'autre va se manifester, si soi-même on est dans une certaine disposition. Maldiney et puis Schotte diraient le site, de site tout à fait singulier où l'autre sent très bien qu'on est là, et qu'on est pas encombré de citations. Par exemple, c'est un peu ce que voulait dire Lacan qui répétait

⁵ L'adresse pour télécharger le fichier pdf est bonne : si le lien ne s'ouvre pas, copiez-le dans votre barre navigateur.

toujours : il n'y a pas d'autre de l'Autre ; dans le sens qu'il n'y a pas d'arrière, on est là, ça veut pas dire que c'est frontal. Il n'y a pas d'autre de l'Autre, c'est-à-dire que, quand on répond à quelqu'un, on ne vas pas se mettre à calculer, ou dire : attendez, attendez, il faut que je téléphone à mon analyste-contrôleur, je vais lui demander ce qu'il pense. Pendant ce temps-là, il se dit : mais qu'est-ce que c'est que ce type ? il a besoin d'aller se rassurer auprès de son confesseur, ça ne va pas. Autrement dit, il n'y a plus de confiance du tout. Cet aspect-là de prise, cette prise avec l'autre qui est là, c'est ce qu'on appelle en phénoménologie, en prenant par exemple Erwin Straus et puis Maldiney, le paysage, être dans le paysage de l'autre, pas en face mais être là, dans le paysage, et ne pas encombrer l'autre avec tout ce qu'on peut avoir dans le tête. Ce qu'on peut avoir dans la tête c'est des théories, des choses plus ou moins bien apprises, et puis alors surtout des encombrements personnels, ses fantasmes, ses histoires, ses engueulades avec tel ou tel. Tout ça doit être débarrassé. Ce que je décris là très rapidement, il semble que c'est un exercice que j'essaie de faire à chaque fois qu'il m'arrive de parler comme ça et puis qu'il y a du monde.

Henri MALDINEY, « Le dévoilement de la dimension esthétique dans la phénoménologie d'Erwin Straus — L'espace du paysage » (1966), in *Regard, parole, espace*, 1973, 1994, L'Âge d'Homme, p. 143.

« L'espace du paysage est d'abord le lieu sans lieux de l'être perdu. Dans le paysage, dit en substance E. Straus, l'espace m'enveloppe à partir de l'horizon de mon Ici ; et je ne suis Ici qu'au large de l'espace sous l'horizon duquel je suis hors. Nulles coordonnées. Nul repère. "Du paysage il n'y a pas de développement qui conduise à la géographie ; nous sommes sortis du chemin ; comme hommes nous nous sentons perdus."

E. Straus justifie cette discontinuité par une analyse comparée des deux espaces. Sans doute pouvons-nous sortir du paysage pour entrer dans la géographie. Mais nous y perdons notre Ici. Nous n'avons plus de lieu. Nous n'avons plus lieu. "La totalité de l'étant devient thème."⁶

Mais il est une autre manière de nous éveiller de l'être perdu sans sortir du paysage. L'art commence à cet éveil. Dans la peinture de paysage, le paysage devient l'ouvert. »

ERWIN STRAUS, *Du Sens des sens* (1935), Chapitre 7 : De la différence entre le sentir et le percevoir, éd. Jérôme Million, 2000, p. 375-392.

« Comme toute connaissance, la perception requiert un médium objectif général. Le monde de la perception est un monde de choses avec des propriétés fixes et changeantes dans un espace et un temps objectif et universel.

⁶ Heidegger, *Sein und Zeit*

Cet espace n'est pas donné originellement. L'espace du monde de la sensation est plutôt à celui du monde de la perception comme le paysage est à la géographie. Une telle comparaison ne rend pas tout de suite la compréhension plus facile ; elle demande elle-même un commentaire, en particulier parce que nous sommes enclins, sous l'influence de la peinture, à penser le paysage comme quelque chose qui est déjà représenté. [376]

L'ESPACE DU PAYSAGE ET L'ESPACE GEOGRAPHIQUE

[...]

Si on se rappelle le danger qu'il y avait à mal comprendre l'expression en l'envisageant comme quelque chose qui est déjà objectivé, notre comparaison est passablement valable : l'espace du sentir est à l'espace de la perception comme le paysage est à la géographie. L'espace de la perception est un espace géographique. La structure de l'espace géographique n'est d'aucune manière identique à l'espace physique. Il n'est pas nécessaire de nous référer en détail au concept de l'espace non apparent défini par la physique moderne. Mais l'espace géographique a néanmoins des affinités avec l'espace physique, lequel indique précisément que l'espace géographique est l'espace du monde humain de la perception, car dans notre vie quotidienne nous vivons entre la pure physique et le pur paysage. [378]

L'horizon

Dans le paysage nous sommes entourés d'un horizon ; aussi loin que nous allons, l'horizon se déplace toujours avec nous. L'espace géographique n'a pas d'horizon. Lorsque nous cherchons à nous orienter quelque part, lorsque nous demandons notre chemin à quelqu'un ou même lorsque nous utilisons une carte nous établissons notre Ici comme un lieu dans un espace sans horizon.

Dans le paysage nous ne parvenons jamais qu'à nous déplacer d'un endroit à un autre et chaque endroit est déterminé uniquement par son rapport aux lieux adjacents à l'intérieur du cercle de la visibilité. Nous quittons une partie de l'espace pour atteindre une autre partie de l'espace, le lieu où nous nous trouvons n'embrasse jamais la totalité. Mais l'espace géographique est un espace fermé et, en tant que tel, il est transparent dans toute sa structure. Chaque lieu dans cet espace est déterminé par sa situation dans l'ensemble, et finalement par sa relation au point zéro de cet espace découpé selon un système de coordonnées. L'espace géographique est systématisé. [378]

[...]

La peinture de paysages

Dans le paysage, je suis quelque part. [...] La peinture de paysage ne représente pas ce que nous voyons, en particulier ce que nous remarquons en considérant un lieu donné — le paradoxe est inévitable — elle rend l'invisible visible mais comme chose dérobée, éloignée. Les grands paysages ont tous un caractère visionnaire. [...]

Le paysage est invisible parce que plus nous le conquérons, plus nous nous perdons en lui. Pour arriver au paysage, nous devons sacrifier autant que possible toute détermination temporelle, spatiale, objective ; mais cet abandon n'atteint pas seulement l'objectif, il nous

affecte nous-mêmes dans la même mesure. Dans le paysage, nous cessons d'être des êtres historiques, c'est-à-dire des êtres eux-mêmes objectivables. Nous n'avons pas de mémoire pour le paysage, nous n'en avons pas non plus pour nous dans le paysage. Nous rêvons en plein jour et les yeux ouverts. Nous sommes dérobés au monde objectif mais aussi à nous-mêmes. C'est le sentir. La conscience vigile de soi a une orientation diamétralement opposée et définit la perception.

[...]

« Avec quelle douceur le clair de lune dort sur ce talus. Allons nous y asseoir et que les sons de la musique glissent jusqu'à nos oreilles. Le calme silence et la nuit conviennent aux accents de la douce harmonie. »⁷

[...]

La nuit est douce et suave pour celui qui est pris par elle ; terrible, angoissante, spectrale pour celui qui lui résiste, veut la voir et la comprendre. Les fantômes sont des messagers du paysage dans l'espace géographique. [382-83]

[...]

FAMILLE NATURELLE ET FAMILLE HUMAINE

[...]

En comparant l'espace du paysage avec l'espace géographique, ou le son naturel avec la musique, ou la famille naturelle avec la famille humaine, nous faisons toujours la même découverte. La correspondance entre ces trois formes, apparemment si disparates, que sont la géographie, la musique et la famille, est un témoignage important pour ceux qui soutiennent que le monde humain de la perception diffère radicalement du monde animal de la sensation. L'homme ne pénètre dans son monde et n'y parvient qu'en sautant l'horizon de la sensation, bref, en le niant. Mais cette négation n'est ni impuissante, ni théorique ; c'est une négation existentielle, une montée à un niveau supérieur. L'homme traverse l'horizon pour se trouver enfermé à nouveau par un autre horizon. Il ne peut pas plus s'arrêter tout à fait dans le paysage qu'il ne lui est possible d'y échapper complètement. La négation n'est pas une annulation ; le paysage ne disparaît pas lorsque l'horizon est traversé ; ce qui a été nié continue à exister comme quelque chose à nier. L'horizon n'est jamais traversé une fois pour toutes ; d'instant en instant, il faut une nouvelle fois accomplir cette tâche. [388]

[...]

Le mélancolique sait ce que signifie perdre le contact avec le paysage. Nous ne possédons le paysage qu'en nous développant avec lui. Le déprimé figé dans le temps est éloigné du paysage, il voit le monde de haut, comme s'il se plaçait dans la perspective des oiseaux, il le voit comme sur une carte géographique, il plane au-dessus du sol. Là, un homme poursuit son travail, là une femme à ses fourneaux prépare le repas ; tout cela lui apparaît comme s'il s'agissait d'une maison de poupée, avec cette différence que non seulement le malade jette un regard sur toute cette activité, sans le sourire et la supériorité de l'adulte qui regarde la cuisine d'une maison de poupées, mais éprouve un désir ardent et torturant

⁷ Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, Acte V, Scène 1 (trad. Pierre Messaien)

pour les petites choses de la vie quotidienne, et même un désir de douleur corporelle qui pourrait lui rendre le sentiment de ce monde. [388]

[...]

Perte du paysage natal, perte du paysage, c'est ce que nous désignons par le terme clinique de dépersonnalisation. Nous pouvons encore remarquer que chez le déprimé, le paysage n'est pas effacé du monde perceptif. Mais nous pouvons aussi mesurer l'abîme qui sépare perception et sensation. » [389]

➡ « Là », « entre », dans le même « horzonné » :

Il y a possibilité de parler.

Sur tous ces termes, revenant dans des « spirales » de penser différentes, voir les séances de novembre 2006 et mars 2008.

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/300506/JO_051116.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/300708/JO_080116.pdf

✚ « La disparité subjective » de LACAN

Ce n'est pas la réciprocité qui fait la proximité.

Être dans une certaine disparité subjective qui est la meilleure façon d'être proche.

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), *Le Transfert, Seuil, 1991*

version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impar essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position

corrective, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

✚ Le pathique [1] : vers une « démarche diagnostique »

*Sur la question du pathique (en relation avec le transpassible),
relire la séance du mois d'avril*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

*Sur la question du pathique (en relation avec la connivence et le ki),
relire la séance du 20 juin 2007*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

... se trouver au niveau du pathique... qui n'est pas le pathétique...

Une qualité « affective », qui n'est pas « neutre » (le neutre n'existe pas), qui n'est pas un sentiment...

...Ce qui permet qu'il puisse y avoir le moins d'artefact possible dans la relation avec l'autre.

Même si on ne dit rien, on peut sentir quelque chose... mais ce n'est pas être *sentimental*.

Ce n'est pas au niveau de l'empathie, *Einfühlung*, mais plutôt d'une forme particulière de la sympathie.

MAX SCHELER, La sympathie

*Sur la différence entre sympathie et empathie
Autour des travaux MAX SCHELER,*

Relire, notamment, la séance du mois de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

Une certaine qualité d'ambiance, d'être là, sans rien écraser, au plus proche de l'autre sans le toucher.

➡ C'est tout un apprentissage relationnel⁸ : de bien grands mots pour dire « **La moindre des choses** »

[4][au quotidien :

L'expérience de Saint-Alban...

JEAN OURY, « **Concepts fondamentaux** »,

Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.

http://users.belqacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« Cette année, en 1997, cela fait cinquante ans que j'ai rencontré pour la première fois Tosquelles dans une série de conférences à la rue d'Ulm, par l'intermédiaire d'ailleurs d'Ajuriaguerra. Vous avez certainement connu Ajuriaguerra, neurologue de génie. Quelques mois après j'ai rencontré Lacan. C'est pas rien. Je pense que ce sont de véritables rencontres, c'est à dire inattendues, par hasard. En même temps ça marque, comme dit Lacan dans les *Quatre Concepts* où il parle du rapport entre *tuché* et *automaton*. La *tuché*, au sens grec du terme signifie le hasard et en même temps ça marque le réel. Après c'est plus du tout comme avant, il y a quelque chose qui est marqué profondément. On peut dire qu'il y a eu deux rencontres, c'était une bonne année comme on dit pour le vin, l'année 1947, et en même temps c'est cette année-là qu'Ajuriaguerra m'a dit qu'il y a une place pour des internes qui veulent aller dans la montagne en Lozère dans le Massif Central. C'est Tosquelles qui lui en avait parlé. En septembre de cette année je suis vraiment allé à l'hôpital de Saint-Alban. Un événement comme ça est irrépétable, une fois et après c'est plus pareil. Il me semble que cela m'a marqué, Tosquelles et Lacan. D'une façon peut-être un peu présomptueuse, cela m'a encouragé en me disant il y a quand même des types qui sont intelligents, il n'y a pas à désespérer. »

JEAN OURY rappelle comment **FRANÇOIS TOSQUELLES**, à son arrivée, en septembre 1947, lui a demandé de reprendre la charge des cours aux infirmiers.

- « Mais je débarque ! Je n'y connais rien ! »
- « Justement ! »

Si on apprend aux autres des choses qu'on sait, il vaut mieux se taire.

Ne pas savoir ce qu'on va dire, « pour garder un minimum de chance ! »...

⁸ La notion d'apprentissage va être employée à trois reprises (p. 10-11-21) par Jean Oury dans cette séance, comme pour la façonner, la préciser... On la retrouvera également chez Eve-Marie Roth.

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »,
Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.
http://users.belgacom.net/PLIP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« Qu'est-ce que je fous-là, je veux dire par-là que j'essaie justement de faire un discours, non pas au sens de notre ami Jacques Schotte qui n'aime pas le mot discours quand il est employé par Lacan. Malgré tout je dis discours au sens de Lacan. J'essaie de faire un discours qui ne soit pas préparé, plutôt une sorte d'émergence, de me poser toujours dans un statut, où apparemment je n'ai rien à dire mais c'est justement à partir de là qu'on peut dire quelque chose. »

... Ce qui a permis à Jean OURY d'apprendre des choses en expliquant ce qu'il ne savait pas bien dans un dialogue avec des infirmiers, qui en savaient certainement plus, mais d'une autre façon.

Dans les manuels de cours à sa disposition (*c'est ce que je comprends*), il trouve une citation de **MAX SCHELER** (bien que son nom ne soit pas mentionné) à propos de la relation avec l'autre, sous la forme de la sympathie.

➡ Une **forme de relation** qui permet le respect de l'autre, le respect de son **opacité**.

Au pied du mur de l'opacité d'autrui ; au plus proche, sans le toucher.

PIERRE CHARPENTRAT, historien d'art :
« L'intraitable opacité de la présence de l'autre »
Le Mirage baroque, éd. De Minuit, 1967.

« À l'image transparente, allusive, qu'attend l'amateur d'art, le trompe-l'œil tend à substituer l'intraitable opacité d'une Présence. »

<http://recherche.univ-montp3.fr/mambo/ea738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

MAURICE BLANCHOT, *L'Amitié*, Gallimard, 1971, p. 328

Écrit à la mort de **GEORGES BATAILLE**

« Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre éloignement. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'étrangeté commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la distance infinie, cette séparation fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient rapport. »

➡ Une **démarche diagnostique** pour permettre que quelque chose s'inscrive.

Un **outil** de base, non pas dans l'apprentissage d'une relation — « si on ne le fait pas du premier coup, autant faire autre chose ! — Essayer de mettre des mots sur ce qui se passe quand on rencontre quelqu'un...

Une démarche initiale, apparemment sans comprendre...

C'est à partir de là qu'il y a comme une sorte de traduction qui peut, non pas s'écrire sur un bout de papier, mais s'inscrire...



La fonction scribe

Sur la question de la fonction scribe, en relation avec le musement, les feuilles d'assertions, ...

Revoir la séance du 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

MICHEL BALAT, « Le musement, de Peirce à Lacan »

http://www.balat.fr/spip.php?article221&var_recherche=musement

...Dans une vraie rencontre, ce qui s'inscrit, c'est ce qui fait trace.

➡ **Nécessité d'établir une distinction entre inscrire et écrire**

L'apport de la logique triadique dans la sémiotique de

CHARLES SANDERS PEIRCE...

JEAN OURY, « La fonction scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

« C'est dans cette dimension-là qu'on pourrait se demander quel est le processus qui fait qu'il y a quelque chose qui s'inscrit au niveau du "Leib". Je propose d'appeler ça la "fonction scribe". En précisant que, pour que ça puisse s'inscrire — quand on dit "inscrire", ça ne veut pas dire "écrire", c'est très différent —, il faut, logiquement, définir une surface d'inscription. C'est ce que, dans la logique de Peirce, on appelle des "feuilles d'assertion". Des feuilles d'assertion qui sont multiples — je prends souvent l'image d'un millefeuilles. Ça

s'inscrit à différents niveaux des feuilles, un peu comme une surface de Riemann, d'un plastique comme on dit en mathématiques.

Il m'a semblé que cette préoccupation d'inscription, c'était la première démarche de Freud, en particulier dans l'*Entwurf*, en 1895, dans ce qu'on appelle *Projet pour une psychologie*. Il essayait de définir quelque chose de l'ordre d'une inscription : les "Bejahungen". C'est-à-dire, pas simplement des affirmations, mais quelque chose qui va marquer, qui va faire trace, qui va pouvoir s'organiser ensuite pour constituer ce qu'il a appelé, d'une façon provisoire, le "système ψ ". Peut-on dire que ces premières inscriptions vont définir le corps ? »

🚩 « Niederschrift », l'inscription

Sigmund FREUD, « *Entwurf* », *Esquisse d'une psychologie scientifique*

Disponible dans Naissance de la psychanalyse, Puf, 1996

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse

Nouvelle trad. « *Projet d'une psychologie* »

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lettres_%C3%A0_Wilhelm_Fliess%2C_1887-1904

Disponible sur le Net (en français et en allemand)

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_de.pdf

http://www.lutecium.org/Sigmund_Freud_fr.html

Sans aucune garantie sur leur pertinence (en raison de mon ignorance),
voici deux extraits :

« Il est pourtant indubitable que le processus de penser laisse derrière lui des traces durables, car (re)penser une seconde fois exige beaucoup moins de dépense que la première réflexion. Pour ne pas falsifier la réalité, il faut donc des traces particulières, des indices de processus de penser qui constituent une mémoire de penser, quelque chose à quoi nous ne pouvons pour l'instant donner forme. Nous verrons plus tard par quels moyens les traces des processus de penser sont séparées de celles de la réalité. » [p.26]

« Ce qui est remarquable, c'est la mauvaise mémoire que l'on en a et le peu de dégâts que les rêves causent par rapport aux autres processus primaires. Mais ceci s'explique facilement par le fait que les rêves prennent le plus souvent la voie des anciens frayages, donc ne provoquent pas de modification, et par le fait que les expériences ψ en sont mises à l'écart et que, en raison de la paralysie motrice, ils ne laissent pas de traces de décharge. » [p.29]

Voir la séance du mois de novembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071121.pdf

- *Nieder* → tomber
- *Schrift* → écrit

Jacques LACAN, Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation (1958-1959)*, séance du 3 décembre 1958.

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/06-DI/DI03121958.htm

Sigmund FREUD, *Lettre à Fliess, 52, 6 décembre 1896*

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/lettre52.htm>

Petite synthèse...

...Archaïquement, avant même ce que **FREUD** appelait à l'époque de l'*Entwurf* un « système ψ », il y a quelque chose qui fait trace...

... C'est à partir de cette **trace** qu'on peut dire que c'est une **inscription** au sens donné par **MICHEL BALAT** à partir de **PEIRCE**.

Le scribe sait ce qu'il inscrit, mais sans savoir ce qu'il y avait avant et ce qu'il y aura après.

Dans « *La fonction scribe* », Jean OURY note :

« Il faut préciser que le "scribe" inscrit sans savoir ce qu'il inscrit. Il est dans le présent ». Mais je crois me souvenir l'avoir entendu à plusieurs reprises s'auto-corriger en référence à ce texte.

- Dans la logique triadique, c'est à partir de l'**interprétant** qu'il y a possibilité d'écriture.
- Pas d'inscription, pas d'écriture.
- Avec l'écriture, possibilisation de pouvoir traduire quelque chose, que ça ait du **sens**.

➡ **C'est tout ça qui est en jeu dans la rencontre**

[deuxième mouvement]



diagnostic et rencontre

✚ Ne pas confondre *neutralité* et *neutralisation*

JEAN OURY fait référence à ce qu'on appelle la « neutralité analytique »

Ce n'est pas parce qu'on se tait qu'on est neutre. C'est parfois en parlant qu'on est neutre... et même en disant n'importe quoi...

[5][au quotidien :

Dans une conversation courante : « Ça va ? » — « Ça va... » — « Tu le dis d'une drôle de façon... — ... — Mais t'en as une gueule, ce matin ! »

C'est ce que **JEAN OURY** appelle « une conversation de bonne augure »...

... On a **déchiffré** quelque chose de l'ordre de l'inscription et qui n'est pas (ou qu'on ne veut pas) passé dans l'écriture (au sens très général du terme).

Attention, dans le diagnostic, il ne s'agit pas simplement de déchiffrer...

✚ La neutralité analytique exige un appareillage de « subtilités »

Être là... dans la réduction phénoménologique transcendantale...

Se trouver dans un état n'attendant rien... Si on attend quelque chose, l'autre s'en rendra compte : il ne dira rien ou fera le cirque.

Dès que l'on se trouve à un certain niveau « existentiel », cela demande des subtilités qui ne sont pas calculables... Une forme de quasi intuition... Sentir quand il faut parler et quand il ne le faut pas...

... **JEAN OURY** en revient au *Praecox Gefuhl* de **RÜMKE**.

✚ La neutralité analytique nécessite un *processus diagnostic*

La neutralité, c'est un **processus logique existentiel**, complexe qui va permettre de déchiffrer quelque chose de l'ordre d'un **processus diagnostic**.

C'est en opposition à ce qui a pu être dit : Surtout pas de diagnostic, ça va fausser la neutralité !

Cette façon d'envisager la neutralité nous porte au niveau du sérieux au sens de **SOREN KIERKEGAARD**



le sérieux

Voir les séances d'octobre et de novembre (avec une longue citation de Kierkegaard)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071121.pdf

JEAN OURY revient sur les pages consacrées par **KIERKEGAARD** au « sérieux » dans *Le concept d'angoisse* (1844).

« Le sérieux, c'est le sérieux », dit **KIERKEGAARD** :

Il s'agit d'une catégorie **existentielle** qui ne se définit pas selon la logique habituelle.

KIERKEGAARD fait la distinction entre le **sérieux** et la **sensation**.

Il reprend la notion de **Gemüth** :

Le « sentiment » de l'existence... On vient au monde avec du *Gemüth*, ça ne s'apprend pas, tandis que le sérieux, c'est une **acquisition existentielle**.

Quand on rencontre quelqu'un c'est du sérieux, sinon on est malhonnête.

On est dans une dimension existentielle à redéfinir. Un travail d'articulation (pas d'explicitation) **existentielle**, sur soi-même, sur les autres... sur la non-chosification, sur la non-fétichisation.



lutter contre la fétichisation

Sur cette question autour de fétichisation, aliénation, économie (générale/restreinte), voir la séance du mois de septembre http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_070919.pdf

Par exemple, ne pas se laisser avoir par les titres : on est *docteur, balayeur...* pris dans l'économie restreinte, capitaliste, du rendement, du coût, des prix, des machines.

On est tous fétichisés. Le danger de ne pas pouvoir se détacher de son statut... Tous ces fétiches qui se promènent...

Si on reste dans cette dimension de fétichisation...

[6][au quotidien :

Souvenirs d'enfance de **JEAN OURY** dans sa lutte (déjà) contre la fétichisation (en l'occurrence, un directeur d'école) ...

Plus tard, il s'est reconnu dans l'élève Tabard du *Zéro de conduite* de **Jean VIGO**

Le film (1933)
<http://video.google.fr/videoplay?docid=7559210598531959197&q=jean+vigo&ei=HcZ1SjzxpXG2wKy7PCmAw&hl=fr>
Sur *JEAN VIGO*
<http://cinema.encyclopedie.personnalites.bifi.fr/index.php?pk=14589>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Z%C3%A9ro_de_conduite



Qu'est-ce qu'il est possible de mettre en question quand, dans la *praxis* (un mot qu'il faudrait re-préciser), on rencontre quelqu'un ? C'est à dire, en somme, dans le travail de tous les jours ?

[...]

[troisième mouvement]

[7][au quotidien :

JEAN OURY raconte la réaction enthousiaste d'un schizophrène lors de la dernière séance du séminaire hebdomadaire de La Borde ...



la rencontre : Tché et Automaton⁹

Sur la question de la rencontre à partir de Tché et Automaton (**LACAN**), voir la séance du mois de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_080319.pdf

Jacques LACAN, « **Soyez tychistes** »

C'est le conseil qu'il donnait aux psychanalystes :

C'est-à-dire être sensible à cette dimension de rencontre, la vraie (!?), celle qui marque, qui arrive de façon *inattendue* — c'est mieux de ne pas dire « par hasard » (le terme est un peu « mité » selon JO). Ça fait sillon dans le *réel* (à condition de bien différencier *réel*, *réalité*), après ne sera plus jamais comme avant.

Voir la séance du mois d'avril

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_080416.pdf

⁹ **Michel BALAT**, Séminaire « **L'inconscient et son sujet** »

http://www.balat.fr/spip.php?article26&var_recherche=1%27inconscient%20et%20son%20sujet

« Chez Aristote, 2 termes désignent le **Hasard** : La **Tuché**, que l'on pourrait traduire par la "fortune" Et l'**Automaton** ? Aristote montre qu'il y a une différence dans le terme de hasard : La **Tuché** serait le Hasard **Absolu**. L'**Automaton** serait le Hasard **Relatif**. Quand on jette les dés : s'il sort le 6, c'est le hasard. Qu'on ait misé sur le 6, c'est un hasard relatif, car il est un peu plus prévisible, parfois même calculable ! Le Hasard Absolu, celui qui surgit, qui est représenté par la **Tuché**, c'est toujours un hasard qui se joue dans une rencontre : C'est toujours à quelqu'un que ça arrive (Ex. L'éruption du Vésuve à Pompeï). Aristote prend l'exemple du cheval qui s'enfuit de chez son Maître. Le maître rencontre le cheval : C'est de la **Tuché** du côté du maître. Mais que le cheval rencontre son maître, c'est de l'**Automaton**. Car le maître ne cherche pas le cheval, c'est un hasard quand il surgit dans son univers. »

C'est le « Ah ! » de **HENRI MALDINEY** quand il parle de la peinture chinoise.

Trois articles sur *tuché et automaton*
<http://www.psychanalyse-paris.com/Tuche-et-Automaton.html>
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=aharly150403
<http://www.lutecium.org/convergencia/texte/cancina-f.htm>



l'interprétation : une rencontre

✦ L'interprétation « déchaîne la vérité »

**JACQUES LACAN, Séminaire XVIII (1971),
D'un discours qui ne serait pas du semblant, Seuil, 2007, p. 13-14**

« Si l'expérience analytique se trouve impliquée de prendre ses titres de noblesse du mythe oedipien, c'est bien qu'elle préserve le tranchant de l'énonciation de l'oracle, et, je dirai plus, que l'interprétation y reste toujours du même niveau. Elle n'est vraie que par ses suites, tout comme l'oracle. L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par oui ou par non, elle **déchaîne la vérité** comme telle. Elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie.

Nous verrons tout à l'heure les schémas de l'implication logique, dans sa forme la plus classique, nécessitent le fonds de ce véridique en tant qu'il appartient à la parole, fût-elle à proprement parler, insensée.

Le moment où la vérité se tranche de son seul déchaînement à celui d'une logique qui va tenter de donner corps à cette vérité, c'est très précisément le moment où le discours en tant que représentant de la représentation, est renvoyé, disqualifié. Mais s'il peut l'être, c'est parce que, en quelque partie, il l'est toujours déjà. C'est cela qu'on appelle le refoulement. Ce n'est plus une représentation qu'il représente, c'est cette suite de discours qui se caractérise comme effet de vérité.

L'effet de vérité, ce n'est pas du semblant. L'Œdipe est là pour nous apprendre, si vous me permettez, que c'est du sang rouge. Seulement voilà, le sang rouge ne réfute pas le semblant, il le colore, il le rend re-semblant, il le propage. Un peu de sciure et le cirque recommence. C'est bien pour cela que la question d'un discours qui ne serait pas du semblant peut s'élever au niveau de l'artefact de la structure du discours. En attendant, il n'y a pas de semblant de discours, il n'y a pas de métalangage pour en juger, il n'y a pas d'Autre de l'Autre, il n'y a pas de vrai sur le vrai.

Je me suis amusé un jour à faire parler la vérité. Que peut-il y avoir de plus vrai que l'énonciation *Je mens* ? Je demande où il y a un paradoxe. Le chipotage classique qui s'énonce du terme de paradoxe ne prend corps que si ce *Je mens*, vous le mettez sur un

papier à titre d'écrit. Tout le monde sent qu'il n'y a rien de plus vrai qu'on puisse dire à l'occasion que de dire *Je mens*. C'est même très certainement la seule vérité qui à l'occasion ne soit pas brisée. Qui ne sait qu'à dire que *Je ne mens pas*, on n'est absolument pas à l'abri de dire quelque chose de faux ? Qu'est-ce à dire ? La vérité dont il s'agit, celle dont j'ai dit qu'elle parle *Je*, celle qui s'énonce comme oracle, quand elle parle, qui parle ? Ce semblant, c'est le signifiant, en lui-même. »

Voir la séance du mois de février

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080220.pdf

- L'interprétation — qui n'est pas forcément une phrase, ça peut être un geste, et ça peut avoir des effets dix ans après la fin de l'analyse — déchaîne la vérité.
- **Après**, c'est donc plus comme **avant**, donc c'est une rencontre.



L'interprétation analytique vraie, c'est quelque chose de l'ordre d'une véritable rencontre, *Tuché*

C'est bien joli mais...



la rencontre : Lektou et Tunkanon¹⁰

La question est développée (avec ref. à **LACAN, LOHMAN...**) dans les prises de notes du mois de mars

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080319.pdf

... Ce qui est en jeu, c'est ce qui va permettre d'orienter quelque chose.

¹⁰ Le mystère (pour les non hellénistes) des différentes orthographes rencontrées (tugkanon, tukanon, tunkanon, ...) est enfin levé :
« Une des particularités de l'alphabet grec, c'est que toutes les lettres ont une seule et unique valeur phonétique (à l'exception du γ, lequel, lorsqu'il est redoublé ou se trouve devant un k ou encore devant un χ, prend la valeur d'une n'. Ainsi **συλλαγμα** se lit sun'gramma). »
PIERRE FÉDIER, Entendre Heidegger, éd. Le Grand Souffle, p.28.
<http://parolesdesjours.free.fr/entendre.htm#Entendre>
... et donc... **τυγκανον** ... va se prononcer ... **tunkanon**...il me semble s'agir de la forme verbale : arriver par hasard. *Tuché* est le nom.

Ça ne veut pas dire que c'est une vraie rencontre à chaque fois. On ne peut pas le commander... quelque chose de l'ordre d'une certaine forme de contingence.

Il faudrait reprendre tous ces termes d'une façon plus précise.

Ce qui va se passer à ce moment-là, puisqu'on va parler de rencontre, logiquement — dans une logique traditionnelle —, ça va s'articuler avec un autre terme.

Une articulation que l'on peut retrouver dans la logique stoïcienne

Lekton / Tunkanon

Comment traduire *Lekton* ? En passant par le latin *dicibile*, c'est souvent traduit par *dicible*.

Oui, c'est quelque chose de « dicible », mais c'est en même temps tout le mouvement, tout le processus qui fait qu'il y a presque une « dicibilisation ».

Le lekton, c'est ce qui permet qu'il y ait quelque chose qui se dise

Ce qui permet le dicible / le fait d'arriver par hasard

✚ Pathologie du lekton

On peut parler d'une pathologie du lekton, avec destruction de l'« exprimable », au niveau des psychoses.

Une sorte d'effondrement du lekton

On peut trouver des traces de ça chez **JACQUES LACAN**

Cf. *les prises de notes du mois de mars*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

Dans la psychose, quelque chose ne fonctionne pas au niveau du *Lekton*.

Mais si ça fonctionne bien, c'est toujours lié au *Tunkanon*.

✚ L'objet

Cf. *les prises de notes du mois de mars*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

Ce mode de liaison, c'est ce qui permet, dit d'une façon simpliste, quelque chose qu'on peut situer (approximativement) au niveau de l'**objet**.

On ne peut parler de l'objet que s'il y a du **Lekton** et du **Tunkanon**.

➔ **Quelqu'un entre dans le bureau ... « Asseyez-vous » ...**



la rencontre : être avec

Être préparé à ça, ne pas être éloigné ... de quelque chose qu'il faudrait définir.

✚ **Une sorte d'atmosphère...** au sens de...

HUBERTUS TELLENBACH, *Geschmack und Atmosphäre*

Comment traduire *Geschmack*... Marc Ledoux, présent dans l'amphi, souffle ... « goût »...

JEAN OURY préfère le traduire ... en espagnol... *Olor*, un terme de **JUAN LOPEZ-IBOR**

Sur *Atmosphère, Olor, Stimmung, Ki ...*, voir les prises de notes :
Séminaire « De l'expérience », 18 octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

Séminaire « L'analyse institutionnelle [1] », 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

✚ Être avec

Un terme compliqué...

« avec » l'autre, sous forme de rencontre, mais dans quel matériau ? On peut se poser le problème, mais sans chosifier...

« Qu'est-ce qui fait que ... On sent quelque chose qui se passe ... qu'on ne peut pas dire mais c'est justement avec ça que l'on va faire le diagnostic... mais encore on ne peut pas trop l'expliquer... »

C'est là la grande avancée de **VIKTOR VON WEIZSÄCKER**
<http://www.viktor-von-weizsaecker-gesellschaft.de/>



le pathique

JEAN OURY, « **Autour de la pensée de Viktor von Weizsäcker** », *Institutions*, n°1, 1986 (?)

*Il s'agit d'une sorte de compte-rendu
d'un séminaire de JACQUES SCHOTTE sur WEIZSÄCKER*

« ... pour Weizsäcker : il faut repenser les concepts médicaux traditionnels avec ce qui se présente dans la clinique et avec les concepts psychanalytiques, phénoménologiques et autres. C'est ainsi qu'il élabore le concept de "pathogénèse". C'est un des mots-clés. On peut dire que c'est la genèse de la maladie. Mais il faut être attentif et voir en particulier ce qui va en advenir du "pathique" de la genèse. C'est Weizsäcker qui a inauguré, qui a mise place la notion de pathique : ce pathique exploité très brillamment par la phénoménologie psychiatrique, en particulier par Erwin Straus (Erwin Straus dont on peut avoir accès par Maldiney). Par cette promotion de la pathogénèse, il en arrive à introduire un terme très particulier, en rapport avec la vie, avec le monde vivant : le terme de "bioses". Les bioses, ce sont des maladies qui se déclenchent à des moments précis de l'existence : migraines, angines, etc. "Bioses" qui peuvent se compliquer : néphrites, endocardites, etc. Donc, les bioses sont en rapport avec l'existential, avec les événements : le corps lui-même est pris dans les événements et il manifeste son mauvais "vouloir" en développant par exemple une angine. »

*Ce numéro introuvable devrait faire prochainement l'objet d'une réédition.
Merci à ÉLISABETH NANEIX-GAILLEDRAAT
qui m'a procuré une copie de l'article de JEAN OURY
<http://institutions.ifrance.com/>*

Le pathique n'est donc ni le pathos, ni le sym-patique, ni l'em-pathique, ni le pathétique.

Ça n'est pas de l'ordre de la sensation ni de la perception.

Cela a à voir avec un « ressenti existentiel » dans certaines formes particulières d'atmosphères, de *Geschmack*, d'olor...

VIKTOR VON WEIZSÄCKER, *Le Cycle de la structure* (1939),
Desclée-de Brouwer, 1958.

**Chapitre IV. Le cycle de la structure. Partie III. Les catégories pathiques,
le rapport fondamental et le cycle de la vie. p. 218-219.**

« Ce sont les exigences de l'entendement qui nous forcent à voir qu'on ne saurait parler en toute vérité de l'organisme et de la vie sans dire que la vie n'est pas un processus, mais qu'on la supporte aussi. Elle ne se pose pas seulement par son activité, il lui arrive aussi d'être, ce qui fait sa passivité. Nos affirmations n'expriment pas seulement « l'ontique » mais aussi le « pathique » de la vie. Il est clair qu'on ne saurait parler de l'attribut pathique de la vie comme on parle de l'ontique.

Par ces mots nous ne disons rien d'autre que ce que nous avons envisagé dès le début. Il en transparait quelque chose dès qu'on dédouble le sujet en perception et mouvement. Ce sont ensuite des concepts où le lecteur a peut-être cru retrouver les psychologismes : dessein, attente, surprise, danger, menace, sécurité, arbitraire et liberté, décision et limitation. Il nous faut dire dès maintenant que ce ne sont pas là des notions psychologiques que ces mots expriment tous la situation du vivant, la manière d'exister que nous dénommons maintenant le mode *pathique*. Ils concernent non pas l'être, mais le « subir », ils se manifestent tant au physique qu'au moral. Car la peine de l'ennemi, dans le domaine moral, exprime la même chose que le mouvement de fuite dans le domaine physique, et les désirs correspondent aux mouvements coordonnés de préhension. »

... C'est ce qui est en question quand on reçoit quelqu'un...

↗ L'armature du pathique : Les verbes « pathiques »

Pour comprendre un peu mieux, il faut se référer à une certaine catégorie de verbes :

pouvoir, vouloir, devoir
dürfen, müssen, wollen, sollen, können

JEAN OURY insiste sur la différence en allemand entre :

- **Können** → *pouvoir* comme « t'es cap' de soulever 100 kilos ? »
- **Dürfen**

Pour ce dernier verbe, c'est plus difficile. **JEAN OURY** fait un détour :

Il y a très longtemps, il avait proposé de remplacer dans la « cure analytique », ce qu'on appelle la « **libre association** »...

— « Allez ! », sous-entendu : « dites ce qui vous passe par la tête »

par ... **Dürfen**, qui correspondrait un peu.

JO propose même de franciser le terme : « Durfe toi un peu ! »

— « Ose dire quelque chose ! Durfe-toi un peu ! »

JEAN OURY, « **Autour de la pensée de Viktor von Weizsäcker** », *Institutions*, n°1, 1986 (?)

« Le "pentagramme pathique" se compose de 5 verbes modaux.

Dürfen	Pouvoir (permission morale)
Müssen	Devoir (contrainte naturelle)
Wollen	Vouloir
Sollen	Devoir (obligation morale)
Können	Pouvoir (capacité naturelle)

Dürfen ... [...] Dans une traduction plus précise, on peut dire que c'est "pouvoir se permettre", mais dans un sens plus primordial. À ce propos, la *Pathosophie*¹¹ s'oppose à ce qui était élaboré dans la *Gestaltkreis*. Mais ce "pouvoir se permettre" primordial touche aux fondements de la décision. À tel point que l'on peut dire que le "dürfen" est l'acte de la décision elle-même. De ce point de vue, la règle fondamentale de Freud dans l'analyse, les associations dites "libres", pourraient parfaitement s'énoncer sous cette forme : oser se permettre. C'est par exemple, ce qui s'oppose à la névrose obsessionnelle : dépendance, demande de permission, etc. [...]

Dans les catégories pathiques, il existe toujours une dialectique du caché et du manifeste. Tout ceci a valeur d'axiomes et est en résonance avec ce que Guillaume appelle le "temps impliqué". Ce sont les bases d'une "anthropologie pathique".

La caractéristique du pathique est d'être le domaine du fluctuant, du changeant. Pathique vient de *pathein*, qui veut dire passage, et peut se développer dans le sens de *poïen*, au sens d'Aristote ; une façon précise de parler de la modification. »

¹¹ Ouvrage de Weizsäcker en cours de traduction par Marc Ledoux.

Sur le site d'Ouvrir le cinéma,
à propos de pathique et de poïen, de pouvoir...

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/pathique.html>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/apparaître.html>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/pouvoir.html>

**VIKTOR VON WEIZSÄCKER, *Le Cycle de la structure* (1939),
Desclée-de Brouwer, 1958.**

**Chapitre IV. Le cycle de la structure. Partie III. Les catégories pathiques,
le rapport fondamental et le cycle de la vie. p. 220-221.**

« Souffrir, ou, pour éviter rigoureusement toute psychologie, *subir* la vie, ce n'est là ni un cadre analogue à un espace, ni un centre comme par exemple une présence, la vie ne se déroule pas dans le cadre ou à partir du "subir" (*Erleiden*). Le "subir" ne peut être localisé qu'au point d'intersection des métamorphoses qui se produisent, souvent de façon très apparente, dans chaque genèse. Il faut l'appréhender, à partir du phénomène vécu, là où intervient ce que nous avons nommé la *crise*. Car dans la crise en tout cas le pathique revêt l'importance d'une force de fonction. Je ne trouve à présent point de meilleurs termes propres à traduire la structure de la crise que ceux qu'emploie une dialectique de la *liberté* et de la *nécessité*. Car l'être en état de crise n'est rien *actuellement*, c'est tout en puissance. L'état pathique est au fond synonyme d'une disparition de l'ontique ; la crise de transformation montre la lutte à mort engagée entre l'attribut pathique et l'attribut ontique. Qu'est-ce qui décide — qui décide ? [...]

Dans la crise véritable, la décision se forge elle-même, elle est origine et commencement. On ne peut l'expliquer, mais par elle on explique autre chose. Cela signifie que le conflit entre la liberté et la nécessité, ou — pour le dire en terme subjectifs — entre le *vouloir* et le *devoir*, n'est pas résolu par des facteurs dynamiques, tels que les motivations ou les actions causales. Nous apprenons seulement après coup quel vouloir ou quel devoir a vaincu. Le pathique peut donc se définir comme l'origine du vouloir et du pouvoir. [...]

L'homme bien portant lui-même sait que lors d'un grand effort on arrive à un stade où "l'on ne peut plus", mais que cette limite n'est pas rigoureusement fixe ; on peut encore douter un moment qu'elle soit atteinte, et c'est à la volonté qu'on demande ordinairement de trancher. Ce n'est donc pas le pouvoir, mais le vouloir qui nous dira si telle tâche "peut" être encore exécutée. L'expérience sensible semble aussi nous enseigner que le renforcement de la volonté élargit le domaine du pouvoir. En ce cas, le pouvoir serait donc plus exactement une "vouloir pouvoir", cependant qu'une tâche plus difficile se heurterait à la limite où même la volonté ne "peut" plus. Ce serait là la véritable impuissance. Il n'est pas d'homme qui puisse soulever dix tonnes. [...]

En fait, on se trouve ici en présence de deux métaphysiques, de deux conceptions du monde opposées. La première est volontariste, la seconde est spiritualiste. Car la première

interprétation n'est tout à fait compréhensible qu'à condition de la faire précéder de la maxime "tu peux si tu veux" — la seconde ne l'est à son tour qu'à condition de la compléter ainsi : "tu voudras, s'il t'es donné de pouvoir". Il y a là deux voies, celle de la volonté et celle de la grâce. Au début de la première est écrit le mot "tu dois", au début de la seconde "tu as reçu le pouvoir de" (du darfst). Je tiens pour exclu qu'on puisse rendre compte correctement du mouvement volontaire comme de la paralysie hystérique sans recourir aux catégories de vouloir, du pouvoir, du devoir et du pouvoir moral (Dürfen). Car si seule la science physique permettait, grâce à la causalité, une description "objective" des phénomènes, cette description ne conviendrait pas pour les actes ici évoqués, du fait qu'elle se limite à un seul facteur, celui de la nécessité causale. Cette nécessité se trouve toujours confrontée à la liberté dans l'acte biologique. Car il nous faut le répéter, l'origine de l'acte est dans la décision, c'est-à-dire dans la lutte entre nécessité et liberté, entre devoir et vouloir. Dans la structure de l'acte la nécessité causale représente le "devoir".

La structure de l'attribut pathique qui s'oppose à l'ontique est tout entière contenue dans les catégories de la nécessité, de la liberté, du vouloir, du devoir, du pouvoir, du devoir moral (Sollen), du pouvoir moral (Dürfen) et dans leur développements. La grammaire indique déjà qu'il s'agit de verbes, de modes du sujet. Les catégories ne prennent tout leur sens que si on les formule ainsi : "je veux, tu peux, il a reçu le pouvoir de (er darf), etc." C'est l'introduction du sujet qui enrichit la biologie des catégories pathiques. »

🚀 L'apport de JACQUES SCHOTTE = WEIZSÄCKER + SZONDI

Le pathique, on s'en sert constamment, implicitement, en reprenant et en articulant tout ça avec — ce que n'avait pas fait Weizsaecker — une 'grille' d'explicitation hypothétique, qui est la grille de Szondi, cad des vecteurs : contact, sexuel, paroxysmal, Sch.

Je n'ai pour l'instant rien trouvé sur le rapprochement fait par Jacques Schotte entre Weizsäcker et Szondi (disons quelque chose de compréhensible pour moi). Cette partie des prises de notes en « pâti » donc un peu (beaucoup)... Si parmi vous, lecteurs attentifs, il y en a qui ont des pistes à me donner... oui, oui, n'hésitez pas !

MARC LEDOUX, Qu'est-ce que je fous là ?, Literarte, 2005, p. 82.

« Sur le plan d'une nosographie structurale, Szondi construit un tableau de catégories psychiatriques (et non pas de classes) formant un système. Nous savons que la nosographie des classes morbides s'inspire des systèmes classificatoires venant de la botanique (Linné), extérieurs à l'homme dans la psychiatrie et à la psychiatrie dans

l'homme.¹² La nosographie des catégories quant à elle, bien qu'elle utilise la même terminologie pour désigner les maladies, correspond à une logique de penser a priori qui révèle des formes d'existences universelles : les troubles Cycliques (manie et dépression), les troubles Sexuels (hermaphrodisme et sadisme), les troubles Paroxysmaux (épilepsie et hystérie), les troubles Schizophréniques (katatonie et paranoïdie).

Sur le plan de l'*anthropologie clinique*, chacun des 8 syndromes fondamentaux représente une problématique humaine universelle. L'ensemble constitue les *formes d'existence humaine* : forme d'existence Contactuelles (maniaques et dépressives), formes d'existence Sexuelles (homo et hétérosexuelles, sadiques et masochistes), formes d'existence Paroxysmales (épileptiques et hystériques), formes d'existence Schizophréniques et psychotiques (catatoniques et paranoïdes).

Sur le plan de la *métapsychologie*, ces questions humaines sont investies par toute une dialectique pulsionnelle : quatre pulsions ou vecteurs (Contact, Sexuel, Paroxysmal, Schizophrénique) chacun composé de deux besoins pulsionnels ou facteurs (m et d ; h et s ; e et hy ; k et p). Chacun de ces 8 facteurs se trouve dynamisé par deux tendances (+ ou -). Ces 16 tendances sont les particules élémentaires de la vie pulsionnelle. À l'intérieur de chaque vecteur, les tendances sont organisées en circuit. Un circuit général traverse l'ensemble du schéma, les vecteurs se succédant selon un ordre (chrono-)logique de complexité croissante : (I : C) ; (II : S) ; (III : P) ; (IV : Sch)¹³

🚀 Sollen : le verbe éthique par excellence

Le verbe « éthique » par excellence : je dois.

On le retrouve chez SIGMUND FREUD ...

¹² L. Binswanger, psychiatre et fondateur de la Daseinanalyse, utilise comme fil conducteur dans toute son œuvre le thème fondamental de l'homme dans la psychiatrie. « L'homme — l'homme malade et l'homme soignant — n'est en situation dans la psychiatrie que si la psychiatrie est en situation dans l'homme. Car l'homme est le là de toutes ces régions scientifiques, sans lequel elles ne sont qu'espaces inhabités, systèmes et filigranes du vide et de l'absence. » cité par H. Maldiney, in *Regard, parole, espace, L'Âge d'Homme*, 1973, p. 209. [Après vérification, la citation n'est pas entre guillemets : il y a donc un doute : s'agit-il de propos de Binswanger ou de Maldiney ?]

¹³ Tosquelles appelait ce circuit général une « danse pulsionnelle » qui nous révèle peut-être l'ancestral de l'existence avant chaque thématization pathologique.

SIGMUND FREUD, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933), Gallimard.
(31^e conférence)

<http://ecx.images-amazon.com/images/I/4197N81HOQL. SS500 .jpg>

« **Wo Es war, soll Ich werden** »

C'est la phrase de base de toute la thématique métapsychologique de **FREUD**
Parmi toutes les traductions (dont les plus loufoques comme : « Le moi doit déloger le ça »,

<http://www.traduirefreud.com/page5.html>

<http://www.oedipe.org/fr/actualites/traduire#note-id2308812>

C'est celle de **JACQUES LACAN** que **JEAN OURY** retient :

Là où c'était (ça fût), le Ich (Je) doit advenir

Lacan hésitait à mettre *Je*. Plutôt *Ich* qui veut dire plus de choses.

✦ **La notion d'Umgang chez Weizsäcker**

Tout ça est pris d'un mouvement de ce qu'il appelle **Umgang** : marcher autour, le *commerce*, faire le tour de ce qui est... (très approximativement)

Cf. plus haut, p. 7

JEAN OURY, « Processus de création et psychiatrie », Chimères, n° 3, automne 1987

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/03chi06.pdf

Des références de Jean OURY sur le rapprochement Weizsäcker / Szondi, je conserve cette phrase que je ne comprends pas pour l'instant :

« **Il reste Le vecteur Sch, combinatoire, de l'ordre de l'être et de l'avoir (qui n'est pas de l'ordre du pathique)** ».

✦ **Des « catégories » du pathique**

On voit bien que c'est tout ça qui est en jeu dans : « Entrez, monsieur, asseyez-vous... »

Mais dans quelle catégorie de pathique se présente celui qui vient d'arriver dans le bureau ?

Un paquet de verbes pathiques ? ou bien, est-ce que l'on peut distinguer quelque chose ? Une espèce d'atmosphère avec une « indexation » : quelqu'un qui arrive en état maniaque, c'est pas la même chose que celui qui arrive dans un état de stupeur catatonique, ou un mélancolique...

Sur ce plan-là, l'apport des psychiatres phénoménologues est important :

◆ **Henricus C. RÜMKE, Praecox gefühl**

JEAN OURY, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », in JACQUES SCHOTTE (éd.) Le Contact, De Boeck, 1990.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du *Praecox Gefühl*. Personnellement, le *Praecox Gefühl* me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le *Praecox Gefühl* n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de "voyance", ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonctions qu'a également bien situées Weizsäcker : "la décision". Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de "décisoire", au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (*aïon*, *aoriste*...). Pour qu'il y ait du decisoire, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le *Praecox Gefühl*. Mais la décision elle-même sera *kairos*, c'est-à-dire le moment opportun d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le decisoire, avec *aïon*, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est cette boucle-là qui fait que la décision a lieu à un moment opportun. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa «logique assertive» quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il y ait un "moment de conclure", il faut qu'il y ait un "instant de voir", même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Levinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on

est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du *kairos*, mais associé au décisoire. »¹⁴

Autour de **RÜMKE**, *praecox gefuhl*, **LACAN**, *instant de voir*, ...

Quelques prises de notes à relire

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060315.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

◆ la dimension kinesthésique de la présence

Voir la séance du mois de juin 2007,

Autour de **JULIAN AJURRIAGUERRA**, **François TOSQUELLES**

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

Dans la rencontre, il y a une dimension kinesthésique qui est variable (ça dépend des gens que l'on rencontre) et statique (une certaine forme) à la fois. Tout ça est en jeu.

Pour pouvoir être dans cette dimension-là, cela nécessite non pas apprentissage, mais c'est quelque chose qui peut s'affiner...

Une dimension ... de nécessité ... presque empirique...

C'est notre travail d'être sensible à ça...

[quatrième mouvement]



la possibilisation de la rencontre : comment l'institutionnaliser ?

Peut-on institutionnaliser (« mot terrible ») ce genre d'exercice « subtil » ?
(comme de jouer d'un instrument)

¹⁴ Même remarque que pour la citation p.7.

Comment articuler tout ce qui vient d'être mis en question sur une dimension institutionnelle ? Comment faire le saut ?

✚ Il faut être tranquille

En psychiatrie, souvent ça n'est pas possible d'avoir une suffisante liberté d'exercice de sa kinesthésie diagnostique et d'intervention auprès de l'autre, et de décision.

✚ Le « décisoire »

Reprenant **WEIZSÄCKER** et en « poussant un peu », **JEAN OURY** a donc proposé La notion de « décisoire » (Cf. page précédente)

Il y a tout un mouvement qui fait qu'il y a quelque chose qui se décide, un processus pas forcément pris par une seule personne.

Le décisoire fait partie de la rencontre.

Dans une consultation, il y a une décision. On ne va pas tout le temps rester dans le même paysage (« ça va sentir le mois ! »)

Comment **pouvoir passer** d'un état à l'autre ? Ça dépend aussi de la « caractérologie »...

Par exemple, les gens qui sont « visqueux », les « glischroïdes »

Sur les travaux de **Françoise MINKOWSKA**
MARTINE STASSART, « L'épilepsie essentielle aux tests de Szondi et Rorscach »

<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/m408.pdf>

✚ Grilles sémiotiques / Formes de diagnostic

[Pas de distinction catégorique à faire entre médecine, neurologie, psychiatrie... sinon c'est du « découpage industriel » !]

[8][au quotidien :

JEAN OURY pense à quelqu'un de remarquable, avec des lésions suite à un accident vasculaire cérébral, qui ne peut plus distinguer l'essentiel de l'accessoire, qui continue de parler, sans pouvoir tirer une barre pour **pouvoir passer** à une

autre idée... Mais ça n'est pas « glischroïde » : c'est plutôt une perte, peut-être provisoire, par lésions neurologiques, du comportement catégoriel de Goldstein.

Sur **Kurt GOLDSTIEN**

http://en.wikipedia.org/wiki/Kurt_Goldstein
http://www.gallimard.fr/auteurs/Kurt_Goldstein.htm

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

On ne peut pas parler pareil avec tous les patients.

C'est par un processus diagnostique très complexe que l'on peut « entrer », « être au niveau » de ce qui est en question...

...C'est à ce moment là qu'on est dans le paysage !

Il n'y a pas de contradiction entre « être dans le paysage » et « faire le diagnostic » : Autrement, on n'y est pas dans le paysage !

Ça nécessite, sur place, dans l'entrevue la plus minime, une complexité de choses.

Recevoir quelqu'un est d'une complexité extraordinaire, sinon on est dans le simplisme !

➡ **Mais cela peut être fragilisé quand on est pris dans des systèmes bureaucratiques, institutionnels, de constructions plus ou moins hypothétiques pseudo-scientifiques qui nous empêchent d'être dans le paysage (de l'autre).**

Tout cela paraît banal, aller de soi, et pourtant il faut en parler...



nécessité d'une base :

une métapsychologie

Pour pouvoir, non pas faire un diagnostic, mais moduler quelque chose de la tuché, rencontre, il faut avoir quelques arrières : une métapsychologie, suivant en cela l'exemple de FREUD.



Des outils conceptuels

Parmi ces outils conceptuels, il y a ceux qui appartiennent à tout le monde et ceux qu'on fabrique pour soi.

JACQUES LACAN, Séminaire I, Les Écrits techniques de Freud (1953-1954), Seuil, 1975, « Points essais », p. 21.

« La simplicité et la franchise du ton sont déjà, à elles toutes seules, une sorte de leçon. En particulier, l'aisance avec laquelle la question des règles pratiques à observer est traitée nous fait voir combien il s'agissait là, pour Freud, d'un instrument, au sens où on dit qu'on a un marteau bien en main. Bien à ma main à moi, dit-il en somme, et voilà comment, moi, j'ai l'habitude de le tenir. D'autres peut-être préféreraient un instrument un tout petit peu différent, plus à leur main. » (13 janvier 1954)

JEAN OURY, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre », *Chimères*, n° 40,

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf



Les concepts fondamentaux

Ics, transfert, répétition, pulsion, aliénéation

Ils font partie du champ de travail, pas seulement expérimental mais pris dans la praxis.



Se poser la question : Quels sont les outils qui me permettent de m'orienter dans la rencontre avec l'autre qui se présente (que ce soit dans une consultation et dans l'échange d'un clin d'œil) ?

✚ Poser des hypothèses abductives

Là se posent les problèmes, qui vont être des hypothèses, abductives, au sens de **PEIRCE**.

Sur **PEIRCE** et le **faillibilisme**,
Voir les prises de notes de décembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

« Le chemin se fait en marchant »

Antonio MACHADO

« Das Wegkarakter des Denkens »

Martin HEIDEGGER

Antonio MACHADO, Cantares
<http://www.los-poetas.com/a/mach1.htm>
Martin HEIDEGGER, Le Principe de raison (1955), « Tel », Gallimard
http://ecx.images-amazon.com/images/I/418G6E30MHL_55500.jpg
Voir les prises de notes de novembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071121.pdf

Toutes les idées viennent comme ça...
On ne part pas avec des idées toutes faites...
Autrement, ça n'est pas la peine de partir...

✚ La dimension d'ouverture de la rencontre

Pour pouvoir « délimiter », il faut de l'« ouvert ».

Un schizophrène, dans une structure chronique : on peut dire qu'il est enfermé dans lui-même, mais il n'a pas de limites.

Sur l'ouverture et la limite : Voir les prises de notes de juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

D'où la nécessité de faire des **greffes d'ouvert**...

✚ Gisela PANKOW, « greffes de transfert »

... dit autrement par Gisela PANKOW...

Voir les prises de notes de décembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

✚ JEAN OURY, « greffes du dire »

... Ou comme dit aussi JO des « greffes du dire ».

À bien distinguer :

- Le **dire** du côté du **langage**
- Le **dit** du côté de la **langue**

Sur le dire et le dit,
La Fabrique du dire selon **JEAN OURY**,
Voir les prises de notes de janvier
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf
l'apport de **MARC RICHI**,
Voir les prises de notes de mars
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

✚ Praxis

Il faut à la fois parler (de) et expérimenter ce dont il est question...

[9][au quotidien :

« Quelqu'un se présente, dans un état dépressif, apparemment grave, qui n'est pas mélancolique — mais c'est quelquefois pire — avec des risques de passage à l'acte suicidaire, malgré tout on peut parler ... donner des antidépresseurs... Et on se dit : Ça va aller. C'est terrible, mais ça va aller...
Par contre, un autre se présente, avec les mêmes symptômes— même moins — et on se dit : Oh... ça va être long... »

Pourquoi dit-on ça ? Ça n'est pas une fantaisie...

KURT SCHNEIDER, psychiatre allemand de Heidelberg, parlait de **Hintergrund reaktion** : des réactions avec un arrière fond.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider

Par rapport à un cas semblable, comment poser l'hypothèse abductive de métapsychologie ?

Il s'agit d'estimer ce qu'il en est de ce que l'on peut définir — mais qui n'est pas défini d'une façon exhaustive et qui est très variable selon les auteurs, donc autant l'élaborer soi-même— ce que JO appelle « Le narcissisme originaire »

✚ L'étoffe du « narcissisme originaire »

Cette formule étant à entendre au sens de **JACQUES SCHOTTE** qui établit une différence au sujet du narcissisme **primaire** chez Freud, entre narcissisme **originaire** et narcissisme **spéculaire**.

Voir les prises de notes de la séance de septembre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

C'est quelque chose de l'ordre de la **base** de la personnalité, des arrières, ce qu'il en est de la « consistance ».

Quand on dit : Celui-là ça ne va pas, c'est qu'il y a des failles, une solidité « un peu vermoulue ».

Ça tient ou ça tient pas... y a de « l'étoffe », comme on dit... de l'ordre de la base de la personnalité, de la « bonne terre », de la matière (hylé) solide...

L'exemple de **Sur le théâtre de marionnettes** de **HEINRICH VON KLEIST** :

Le danseur qui estime ne jamais pouvoir atteindre la virtuosité de mouvement de la marionnette, parce que l'âme, ou centre de gravité, est dans son corps, tandis que pour la marionnette c'est le maître qui la tient entre ses doigts.



HEINZ KOHUT a développé une réflexion à partir de l'exemple de **KLEIST**

Voir les prises de notes de décembre et janvier
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

JEAN OURY, « Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion »

<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

JEAN OURY reprend l'exemple de **FREUD** : un cristal transparent qu'on laisse tomber et qui se casse suivant certaines lignes selon les lois de la cristallisation. Mais parfois peut apparaître n'importe quoi : il y a une structure qui ne se voit pas. C'est justement là qu'on peut sentir existentiellement que c'est pas solide : si ça se casse, ça fera mille morceaux !

SIGMUND FREUD, Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse (1933), Gallimard

http://ecx.images-amazon.com/images/I/4197N81HQQL_S5500.jpg

« Nous savons que la pathologie est capable, en amplifiant les manifestations, en les rendant pour ainsi dire plus grossières, d'attirer notre attention sur des conditions normales qui, sans cela, seraient restées inaperçues. Là où la pathologie nous montre une rupture ou une fêlure (*einen Bruch oder Riss*), il n'y a peut-être normalement un clivage (*eine Gliederung*). Si nous jetons par terre un cristal, il se brise, mais pas n'importe comment. Il tombe en morceaux suivant ses lignes de clivages (*Spaltrichtungen*), morceaux dont la délimitation, quoique invisible, était cependant déterminée auparavant dans la structure du cristal. »

JEAN OURY parle de « narcissisme originaire mal foutu », fragile : ça tient mais il ne faut pas trop y toucher.

Il peut se faire que quelqu'un serait resté tout à fait *normal* tout le temps, s'il ne s'était pas produit tel ou tel événement (un déménagement, la perte d'un travail) qui a tout fait basculer et a déclenché un processus.

S'il n'avait pas perdu son travail, il serait resté « normal », apparemment, simplement fragile. Après, c'est pas rattrapable. Si ça s'est déclenché, on peut dire qu'il y a avait comme une sorte de fragilité intrinsèque, *endogène* ...

Ça n'est pas du tout étranger à l'analyse institutionnelle de tenir compte de cette dimension-là.

JEAN OURY, « **Chemins vers la clinique** »,
L'Évolution psychiatrique, n° 72, 2007/3

<http://www.sciencedirect.com/science/journal/00143855>

« J'aime bien citer Lopez Ibor dans ce qu'il dénomme "reacciòn cristalizada", réaction cristallisée. Arrive quelqu'un dans un état dépressif, suite à des raisons apparentes, plus de travail, il a démenagé, sa femme l'a quitté, il n'a plus de copains, etc. Il y a de quoi être déprimé ! On va arranger ça ! On va lui trouver du travail, prévenir l'assistante sociale, aller voir le logement, contacter les copains, les prévenir, etc. Or ça ne change rien, il est toujours aussi déprimé ! Tous ces événements malheureux ont déclenché l'état dépressif ; s'il n'y avait pas eu ça, il n'aurait pas été dépressif, c'est évident. Mais ces événements ont déclenché, mis à jour quelque chose de l'ordre de ce qu'on appelle – carrefour épistémologique difficile – "l'endogène". C'est un terme difficile à articuler. Il me semble qu'une approche très précise se trouve, entre autres, dans le livre de Tellenbach paru en allemand en 1962 : *La Mélancolie* (il n'a été traduit en français qu'une vingtaine d'années après). Il parle de l'endogène, de "l'endokinèse", articulant ces notions avec les élaborations de Kretschmer. Donc cette réaction "cristalizada", fait apparaître quelque chose qui aurait pu être camouflé pendant toute l'existence. Il est difficile de démêler tous les facteurs qui articulent endogène et exogène. Si on met des gens dans un quartier d'agités, ou un quartier de gâteaux, ne risque-t-on pas de déclencher des états pathologiques gravissimes ? Voilà, c'est une première approche de l'analyse institutionnelle. »

JUAN JOSÉ LOPEZ-IBOR, la « **reaccion cristalizada** »

JUAN JOSÉ LOPEZ-IBOR, *El libro de la vida sexual*,
Barcelona, Ed. Danae, 1968

<http://higronauta.blogspot.com/2005/08/el-libro-de-la-vida-sexual-la-felacin.html>

http://www.elaleph.com/libros.cfm?item=1240831&style=libro_usado#comentario

Un article de **JUAN JOSÉ LOPEZ-IBOR**, « L'angoisse vitale »,

sur le site de **MICHEL BALAT** :

<http://www.balat.fr/spip.php?article390>

Voir les prises de notes d'octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf

Biographie en espagnol de **LOPEZ-IBOR**

http://www.biografiasyvidas.com/biografia/l/lopez_ibor.htm

<http://www.edukativos.com/biografias/biografia4685.html>

Un article, en espagnol...

http://www.alcmeon.com.ar/6/21/a21_04.htm

HUBERTUS C. TELLENBACH : sur l'endogène, l'endokinèse...

Des articles citant **TELLENBACH**

<http://www.erudit.org/revue/htp/2003/v59/n1/000787ar.html>

<http://www.daseinsanalyse.be/ontokinepsych.htm>

Voir le livre de **JACQUES SCHOTTE**, *Szondi avec Freud*

http://books.google.fr/books?id=L_qYfcOEC&pg=PA100&lpg=PA100&dq=tellenbach,+endogene&source=web&ots=GDraYruApl&sig=HCeHqX1XfwMy2mcobdqETjir_qQ&hl=fr&sa=X&oi=book_result&resnum=6&ct=result

On a affaire à ça :

Dans la vie quotidienne, cela nécessite la mise en place de toute une « gamme de possibilisations concrètes » : des sortes de niveaux d'existences, de surfaces d'existences, dans la vie quotidienne... qu'il puisse y avoir des occasions, des rencontres, ou la possibilité de ne rien faire ! mais non pas enfermer le type parce qu'il est soi-disant dangereux pour lui-même et pour les autres dans une cellule et de l'attacher, comme ça se fait de plus en plus !

On pourra toujours faire des diagnostics, ça ne vaudra plus rien dire ! On fera le diagnostic de notre propre comportement, mais justement il ne se fait pas ! c'est ce que j'ai appelé il y a belle lurette :

Faire une analyse permanente de la pathoplastie : cad de troubles qui sont déclenchés par la façon de se comporter.

Écouter **JEAN OURY** (1'27)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/J0/J0_080521_pathoplastie.mp3

➡ **Tout cela nécessite une analyse permanente de la PATHOPLASTIE**

↗ **Analyse institutionnelle et « pathoplastie »**

Faire une analyse permanente de la pathoplastie, cad de troubles qui sont déclenchés par la façon de se comporter.

JEAN OURY, « **Les résistances** »

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

JEAN OURY, *Les Séminaires de La Borde, 1996-1997*,
Éditions du Champ social, 1999

<http://www.decitre.fr/livres/Les-seminaires-de-La-Borde-1996-1997.aspx/9782913376014>

MICHEL BALAT, *Causeries de Canet, séance du 22 novembre 2004*

<http://www.balat.fr/spip.php?article170>

JEAN OURY rappelle le travail d'**Eve-Marie ROTH** à Sarreguemines

... On se voit dans un mois... Si « Dieu le veut »... On dit ça ?... »

Relire à ce sujet :

Eve-Marie ROTH, Edmond HEITZMANN, « Les ateliers d'ergothérapie dans un service de psychiatrie fermée (Unité pour malades difficiles), Travailler, « Le travail inestimable » (coordonné par Lise Gagnard et Pascale Molinier), n° 19, 2008/1, p. 81-102.

Site d'accès à la revue Travailler. Les autres numéros

<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/revue/>

<http://www.cairn.info/revue-travailler.htm>

« Le conseil des patients est une réunion ouverte de droit à tous les patients de l'unité (un ou deux infirmiers par réunion, un médecin ou le surveillant chef ou la psychologue), qui dure une heure, planifié en fin de demi-journée, à un jour et un horaire fixes ; il a lieu dans la salle de séjour.

L'ordre du jour consiste rituellement en cinq points définis à l'avance : 1/ Rappel de la réunion précédente ; 2/ Quoi de neuf ? ; 3/ Plaintes et critiques ; 4/ Encouragements et félicitations ; 5/ Bonnes résolutions et tâches pour la semaine.

Il s'agit d'un outil permettant de lutter contre l'aliénation dans ses deux dimensions sociale (cloisonnement, uniformisation, oppression) et mentale, grâce à la différenciation et à l'articulation des notions de statut, rôle et fonction (Jean Oury, *Le Collectif. Séminaire de Sainte-Anne, Scarabée/CEMEA, 1986*). C'est un lieu d'apprentissage d'une démocratie participative (pour les patients mais aussi pour les soignants) : remplacer « la loi du plus fort » par des règles de vie en commun librement acceptées. La présidence et le secrétariat (qui tient un cahier de conseil) sont assurés par des patients.

Environ un tiers à la moitié des patients participent aux réunions. Des améliorations concrètes de la vie quotidienne ont pu être obtenues. Par exemple, à la suite de plaintes des patients, suivies de nombreuses discussions (jusqu'au CHSCT), deux douches sur trois ont été munies de rideaux afin de préserver l'intimité des patients, ils disposent d'eau chaude pour le café, etc. Les efforts des soignants et des patients sont reconnus et appréciés publiquement.

D'une manière ou d'une autre, le comportement de la plupart des patients s'est amélioré : tel patient décrit autrefois comme violent, nettoie de sa propre initiative les tables de la cour, tel patient humilié s'exerce à la présidence.

Nous avons constaté que les internes de garde sont alors moins souvent appelés. (E.-M Roth, M. Rabih, V. Gangloff, « Psychose, institution, unités pour malades difficiles. À propos de l'institution des conseils de patient », in *L'Autisme et la psychose à travers les âges de la vie, collectif, sous la direction de Pierre Delion, Erès, 2000.* »

Spirales

21 mai 2008

L'analyse institutionnelle

[premier mouvement]

- Silence / sens
- **le diagnostic**
 - la prudence en matière de diagnostic
 - espèce d'espace
 - la vertu du balayeur : balayer l'espace
 - une certaine surface de neutralité
- **la réduction phénoménologique transcendantale**
- **la relation avec l'autre**
 - dans le même paysage
 - « la disparité subjective » de LACAN
 - le pathique [1] : vers une « démarche diagnostique »
- **la fonction scribe**
 - nécessité d'établir une distinction entre *inscrire* et *écrire*
 - « Niederschrift » : l'inscription

[deuxième mouvement]

- **diagnostic et rencontre**
 - ne pas confondre *neutralité* et *neutralisation*
 - la *neutralité* exige un appareillage de « subtilités »
 - la *neutralité* nécessite un processus diagnostique
- **le sérieux (KIERKEGAARD)**
- **lutter contre la fétichisation**

[troisième mouvement]

- **la rencontre : *Tuché* et *Automaton***
- **l'interprétation : une rencontre**
 - l'interprétation « déchaîne la vérité »
- **la rencontre : *Lekton* et *Tunkanon***
 - pathologie du *Lekton*
 - l'objet
- **la rencontre : être avec**
 - une sorte d'atmosphère (TELLENBACH)
 - être avec
- **le pathique [2]**
 - l'amature du pathique : les « verbes pathiques »
 - l'apport de SCHOTTE = WEIZSÄCKER + SZONDI
 - *Sollen*, le verbe éthique par excellence
 - la notion d'*Umgang* chez WEIZSÄCKER
 - des « catégories » du pathique
 - > RÜMKE, « Praecox Gefühl »
 - > dimension kinesthésique de la présence

[quatrième mouvement]

- **la possibilisation de la rencontre : comme l'institutionnaliser ?**
 - il faut être tranquille
 - le « décisoire »
 - grilles sémiotiques / formes de diagnostic
- **nécessité d'une base : une métapsychologie**
 - des outils conceptuels
 - les concepts fondamentaux
 - poser des hypothèses abductives
 - la dimension d'ouverture de la rencontre
 - PANKOW, les « greffes de transfert »
 - OURY, les « greffes du dire »
 - *praxis*
 - analyse institutionnelle et « pathoplastie »

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 20 août 2008.

Mercredi 18 juin 2008

C'est la dernière séance de l'année... de ce séminaire où **JEAN OURY** a essayé, selon ses termes, de parler de l'analyse institutionnelle — et non de psychothérapie institutionnelle .

« **C'est sans fin, on laisse ouvert...** »

JEAN OURY va partir de (ou commencer par) le « découpage » de l'année qui la fait débiter au mois de septembre et dont il s'étonne.

Cette critique liée à l'organisation temporelle du séminaire donnera le *ton* en ce début de séance...

Une dégradation...

JEAN OURY n'est pas content de ce qui advient à l'expression :

psychothérapie institutionnelle

Il rappelle qu'elle a été « lancée sur le marché » au congrès de Lisbonne en 1952 avec **GEORGES DAUMEZON** et **PHILIPPE KÆCHLIN**...

Il se souvient de discussions avec **FRANÇOIS TOSQUELLES** : « On ne savait pas qu'on faisait de la Psychothérapie institutionnelle ! »

« **institutionnel** » :

Comment après vérification dans le livre (1935, réédité en 1950) de **GEORGES GURVITCH**, *La Vocation actuelle de la sociologie*, et compte tenu d'un très grand nombre d'usages de ce terme, JO et FT s'en accommodent.

Sur cette période et plus généralement sur l'histoire du mouvement de P.I.

Voir les séances de septembre 2007 et d'avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

mais,

La psychothérapie institutionnelle n'est pas un label ni une marque de fabrique, pourtant, avec les « progrès de la société », cela devient quelque chose qui ressemble à ça.

Un terme qui est revendiqué :

On peut ainsi rencontrer des **psychothérapeutes institutionnels** ou bien entendre parler de « **cure de psychothérapie institutionnelle** »

éclat d'impatience :

« **il faut rayer ce terme !** »

JEAN OURY s'insurge du fait que l'on peut revendiquer faire de la psychothérapie institutionnelle, avancer ce terme tel un label.

Même à La Borde, on ne peut pas dire qu'on fait de la P.I. : c'est vrai de temps en temps (peut-être pour 1/10^e du temps !)

C'est entre autre pour lutter contre cette tendance à « **monumentaliser** », à « **fétichiser** » que **FRANÇOIS TOSQUELLES** répétait qu'on ne peut pas parler de

psychothérapie institutionnelle si on ne parle pas *en même temps* d'une sorte de *critique permanente* qu'on appelle *analyse institutionnelle*.

↑ une critique permanente nécessaire : l'analyse institutionnelle

Dans les années 80, **PHILIPPE KÆCHLIN** avait dit un jour que la Psychothérapie institutionnelle, ça n'existe plus !

Peut-être qu'il avait raison, ajoute **JEAN OURY**

FRANÇOIS TOSQUELLES, encore :

« La Psychothérapie institutionnelle, ça n'existe pas, sauf si on y est sans arrêt, 24 h / 24 h »

« Il ne s'agit pas d'appliquer... »... JO laisse sa phrase en suspens...

et, ajoute-t-il,

« Si on ne donne pas de définition exacte, ça n'a pas de succès commercial... »

...en déviant un peu le sens, on peut mettre sur sa carte de visite : « spécialiste de psychothérapie institutionnelle » !

éclat d'impatience (bis) : « il faut rayer ce terme ! »

JEAN OURY n'est pas très content d'aller aux journées de psychothérapie institutionnelle de Saint-Alban, où il doit « faire la conclusion ». Il se sent coupable (c'est pour ça qu'il en parle).

Là non plus, il semble qu'à ses yeux il n'y ait pas beaucoup de psychothérapie institutionnelle à l'œuvre...

(Malgré tout, il y a des ateliers qui travaillent bien. " Ils " y pensent toute l'année. C'est pourquoi son entourage semble le pousser à y aller)

Les journées de Saint-Alban sont pour lui un vrai succès commercial. Du monde vient dans la région. Il y a plein d'hôtels autour.

Faut-il pour autant appeler ce centre, *centre François Tosquelles* ?

On verra bien...

<http://www.champsocial.com/spip.php?article594>

↑ les mots et le temps

« Je suis prêt à dire qu'il faudrait rayer ce terme ! »

Les termes qui évoluent avec le temps qui passe, les événements historiques.

On croit parler comme il y a 20 ans mais ça n'est pas vrai. Les mots sont déviés de leur sens.

Les mots, les phrases sont les mêmes, mais c'est tout à fait autre chose. Le sens a changé.

JEAN OURY fait référence à **Viktor KLEMPERER**

VICTOR KLEMPERER, LTI,
la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue,
Albin Michel, coll. Bibliothèque Idées, [1947] 1996.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Lingua_Tertii_Imperii

<http://akrieg.club.fr/crKlempere96.html>

Un film, *La langue ne ment pas*, de Stan Neuman
http://www.dailymotion.com/video/x13vw6_la-langue-ne-ment-pas-14_politics

↑ la montée de la bureaucratie

...la montée en masse de la bureaucratie qui a le génie d'utiliser les mots un tout petit peu décalés de leur sens... comme par exemple, la « Psychothérapie institutionnelle »...

↑ continuer à parler de psychothérapie institutionnelle ?

Au beau milieu de ces éclats d'impatience,

JEAN OURY va nous annoncer la thématique de l'année prochaine...

Faut-il donc continuer à parler de psychothérapie institutionnelle ?

« Qu'est-ce que tu diras l'année prochaine ? — on croit que je suis éternel... »

En référence au titre d'un livre de **MARTIN HEIDEGGER** :

MARTIN HEIDEGGER, Qu'appelle-t-on penser ?

http://www.amazon.fr/gp/reader/2130559522/ref=sib_dp_pt/171-4867411-7364204#reader-link

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Qu%27appelle-t-on_penser_%3F

<http://agora.qc.ca/textes/heidegger2.html>

<http://www.ulaval.ca/phares/vol4-ete04/texte06.html>

↑ séminaire de Ste Anne 2008-2009 : « qu'appelle-t-on soin ? »

L'équipe du CNAM (**PASCALE MOLINIER, Lise GAINARD, Christophe DEJOURS**) emploie beaucoup la *variation* anglaise : *care* (« Take care »)

Différence entre *care* et *cure*

Prendre soin de, *Take care*
Soigner, *Cure*

Le soin, une notion qui déborde largement la psychiatrie...

Site du Laboratoire de psychologie du travail et de l'action du CNAM,
dirigé par **CHRISTOPHE DEJOURS**

<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/equipe/index.html>

PASCALE MOLINIER, « Le care à l'épreuve du travail. Vulnérabilités
croisées et savoir-faire discrets » ,

in **PATRICIA PAPERMAN** et **SANDRA LAUGIER** (sous la direction de),
Le souci des autres. Éthique et politique du care,
éd. EHESS, 2005, p. 299-316.

<http://assr.revues.org/document4012.html>

http://ecx.images-amazon.com/images/I/31V6142JXAL_S5500.jpg

Trouvé un ouvrage de **WALTER HESBEEN**, **Prendre soin à l'hôpital**

http://www.amazon.fr/gp/product/images/222585565X/ref=dp_image_0/171-4590844-1178629?ie=UTF8&n=301061&s=books

<http://books.google.fr/books?id=7q2J7pkhWaEC&pg=PP1&dq=Walter+Hesbeen,+prendre+soin+%C3%A0+l%27h%C3%B4pital&sig=ACfU3U2aYTL1FF43DvHahyyc9iKtmJeNzw>

Rappel de la revue TRAVAILLER

Sommaire du n°19, 2008/1 sur le « travail inestimable »,
éditorial, résumé des articles

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>

Extrait de l'éditorial, par **PASCALE MOLINIER**

« Peut-on, à partir de la psychodynamique du travail, penser le travail psychiatrique en tenant compte des connaissances dont nous disposons sur le travail en général ? Dans ce numéro, nous proposons aussi de faire le trajet à l'inverse : Peut-on penser le travail en général à partir du travail inestimable tel que l'élabore Jean Oury ? Il me semble qu'au croisement de cette double interrogation pourrait s'ouvrir une nouvelle page dans l'histoire des savoirs sur le travail, comme une nouvelle chance. »

cette année, l'analyse institutionnelle

JEAN OURY va reprendre les principales articulations abordées en précisant que ça n'est du tout fini...

[1] pas de psychothérapie institutionnelle sans analyse institutionnelle

L'analyse institutionnelle, c'est analyser TOUT. Tout ce qui se passe, aussi bien dans un hôpital, un foyer, dans la rue...

[2] la dimension aliénatoire

Une dimension pas finie...

JEAN OURY, « Les résistances »

http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

JEAN OURY, « Concepts fondamentaux »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archief/TIP_2_pp_1_18.pdf

Pour nous donner accès à cette dimension, **JEAN OURY** va commencer par faire référence à :

GUSTAVE GUILLAUME, linguiste « recommandé » par **HENRI MALDINEY** et **JACQUES SCHOTTE**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave_Guillaume

Fonds Gustave Guillaume

<http://www.fl.ulaval.ca/fgg/>

Base de données Gustave Guillaume

<http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/>

➡ une dimension **aoariste**, sans **chronothèse**

Sur l'aoariste

Sur la chronothèse

différence temps/aspect/mode
(accompli/inaccompli)

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Aspect>

➡ quelque chose qui n'est pas limité :

le **jaillissement permanent** de l'**aion**

- l'œuf de la nuit
- l'aurore
- le début
- la tension de durée (**HENRI BERGSON**)

Voir la séance du 20 juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

Sur le site Ouvrir le cinéma,

le dossier *Constellation* : **temps, tension, vision**

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/tpstsvs.html>

Des notes dans mon carnet

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#210606

➡ là où ça va se travailler,
à partir de ce qui reste très hypothétique : le **chaos**

➡ Le **point gris** de **PAUL KLEE**

PAUL KLEE, « Note sur le point gris », *Théorie de l'art moderne*,
bibl. *Médiations*, éd. Gonthier, p.56 ; coll. *Folio essais*, Gallimard, 1998.

http://ecx.images-amazon.com/images/I/41YDPAPZF3L_S5500.jpg

« Le chaos comme antithèse de l'ordre n'est pas proprement le chaos, le chaos véritable ; c'est une notion "localisée", relative à la notion d'ordre cosmique et son pendant. Le chaos véritable ne saurait se mettre sur le plateau d'une balance, mais demeure à jamais impondérable et incommensurable. Il correspondrait plutôt au centre de la balance.

Le symbole de ce "non-concept" est le point, non pas le point réel, mais le point mathématique.

Cet être-néant ou ce néant-être est le concept non-conceptuel de la non-contradiction. Pour l'amener au visible (prenant comme une décision à son sujet, en établissant comme le bilan interne), il faut faire appel au concept gris, au *point gris*, point fatidique entre ce qui devient et ce qui meurt.

Ce point est gris, parce qu'il n'est ni blanc ni noir ou parce qu'il est blanc autant que noir. Il est gris parce qu'il n'est ni en haut ni en bas ou parce qu'il est en haut tout en étant en bas. Gris parce qu'il n'est ni chaud ni froid. Gris parce que point non-dimensionnel, point entre les dimensions et à leur intersection, au croisement des chemins.

Établir un point dans le chaos, c'est le reconnaître nécessairement gris en raison de sa concentration principielle et lui conférer le caractère d'un centre originel d'où l'ordre de l'univers va jaillir et rayonner dans toutes les dimensions. Affecter un point d'une vertu centrale, c'est en faire le lieu de la cosmogénèse. À cet avènement correspond l'idée de tout Commencement (conception, soleils, rayonnement, rotation, explosion, feux d'artifice, gerbes), ou mieux : le concept d'œuf. »

« Le point gris établi saute par-dessus lui-même dans le champ où il crée l'ordre. »

Cette petite phrase de **PAUL KLEE**, **JEAN OURY** y fait allusion. On la retrouve chez **DELEUZE** et **MALDINEY**.

Elle doit faire partie des *Écrits sur l'art*, tome 1, *La Pensée créatrice*, *Das Bildnerische Denken*.

GILLES DELEUZE commente le texte de **PAUL KLEE**

« ... Dans un autre texte – c'est pour ça que j'ai besoin des autres textes – il a une formule encore plus étrange, très très curieuse. "Le point gris établi". C'est-à-dire, comprenez bien, le point gris une fois fixé. Une fois pris comme centre. C'est une cosmogénèse de la peinture là qu'il essaie de faire, je crois. "Le point gris établi saute par-dessus lui-même". Vous voyez c'est le même et c'est pas le même. "Le point gris établi saute par-dessus lui-même dans le champ où il crée l'ordre." Le premier point c'était le point gris chaos, non-dimensionnel. Le second c'est le même, mais le même sous une toute autre forme, un tout autre niveau, un tout autre moment, il y a deux moments du point gris. »

http://www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=45

HENRI MALDINEY, « L'esthétique des rythmes »

« Paul Klee dit de même, dans un autre langage, que le monde naît du point gris par lui-même chaos. » Le moment cosmogénétique est là : la fixation d'un point gris dans le chaos. » Ainsi le même point qui représente le chaos est à l'origine du monde. Où donc est la différence ? Klee la formule ainsi : « Un point dans le chaos : le point gris établi saute par-dessus lui-même dans le champ où il crée l'ordre... De lui rayonne l'ordre, ainsi éveillé, dans toutes les dimensions »¹. Entre ce faisceau embrouillé de lignes aberrantes où le regard est sans prises, par quoi Paul Klee illustre le chaos², et le rayonnement de l'espace à partir d'une origine instaurée dans un saut, il n'y a rien d'autre que le Rythme. C'est par lui que s'opère le passage du chaos à l'ordre. » Au commencement était le rythme » dit Hans von Bülow. Le Rythme est la seconde réponse à l'abîme. Dans le Rythme, l'Ouvert n'est pas béance mais patience. Le mouvement n'y est plus d'engloutissement mais d'émergence.

<http://www.balat.fr/spip.php?article77>

Un article

« Les 'touches' de la représentation entre inertie et dispersion »

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=pdemougeot200795

🚀 Le chaosmos chez DELEUZE-GUATTARI

(un peu « limite » pour JO)

« Terme inventé par James Joyce (Finnegans Wake, 1939), tacitement repris par Deleuze pour signifier : "L'identité interne du monde et du chaos" (Différence et répétition, 1968, p. 382). (...) [C'est] l'affirmation de la conception d'un monde "constitué de séries divergentes" (Le Pli, Leibniz et le baroque, 1988, p. 188). » (Robert Sasso et Arnaud Villani, Le vocabulaire de Gilles Deleuze, « Les Cahiers de Noesis », n° 3, printemps 2003, p. 348-349.) »

<http://www.caute.lautre.net/spip.php?article580>

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=0000083672>

GILLES DELEUZE commente les Entretiens avec PAUL CÉZANNE

http://www.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=46

GILLES DELEUZE, FÉLIX GUATTARI, Qu'est-ce que la philosophie ?

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2024

Des notes avec citations

<http://libertaire.free.fr/KestceKelaPhilo.html>

TONI NEGRI, « Qu'est-ce que la philosophie selon Deleuze et Guattari »

<http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article626>

¹ Klee, *ibid.*, p. 4.

² *Ibid.*, p. 52 (dessin)

Quand **KLEE** parle d'un point gris qui saute par-dessus lui-même : c'est l'image même du chaos.

Qu'est-ce qui est en question ? Est-ce qu'on peut décrire quelque chose de l'ordre du chaos ? C'est d'une naïveté extravagante !

Comment on y va ? Quel espace ? Pourtant ça y est ! Il y a quelque chose !

➡ Et la schizophrénie ?

Il ne s'agit pas du chaos. C'est une autre dimension. Mais ça tourne toujours autour de **aiôn**...

... Une dimension que l'on retrouve à propos d'une autre notion...

Pour commencer à « entendre » le terme de **dimension** :
Une première approche, du point de vue de la topologie

<http://gaogoa.free.fr/HTML/Lacan/dimensions.htm#dimension>

Un article sur Wikipedia

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Dimension>

👉 la notion de potentiel

Une analyse à reprendre à partir de **Charles S. PEIRCE** via **Michel BALAT**

Comment parler du **potentiel** ?

« On ne peut parler de ce qu'il y a avant... qu'après... »

... Alors que l'on a tendance à penser qu'il faut parler de l'avant ... avant...

Car ce n'est qu'**après** qu'on a le « matériel signifiant » pour parler de...

... l'hypothèse... non pas de l'*avant*, mais du *potentiel*.

Cet été, je travaille avec ce qui m'est accessible : voici une traduction d'une intervention de Jean OURY où se manifeste, il me semble, cette problématique de l'après, avant l'avant

Jean OURY, « L'homme e la sua follia », *La Psicosi et il tempo*, Milano, Spirali edizioni, 1980, p. 85-86.

(Congrès L'homme et sa folie, Nantes, 1977)

« Parler poi dell'uomo e della follia mi suona un po' ridicolo perchè non concepisco la follia disgiunta dall'uomo. Mi sembra d'altra parte che il tema centrale dell'esposizione di Schotte sia stato che la follia è qualcosa che si acquiesce. Follie non si nasce. Conosco molti "malati di mente" che non hanno direi quasi la forza di delirare. Spesso nei miei numerosi incontri con loro ho l'impressione che non siano abbastanza folli. A volte quando m'intrattengo con uno schizofrenico sono tentato di suggerirgli delle cose : non è abbastanza delirante, a tratti un po' ritardato. Altri invece sono geniali. E allora occorre porsi in ascolto per riuscire a completare quel panorama della follia che ci offrono. Ma non è semplice. Come vedete, anche parlare qui è problematico. Problematico perchè, come dice Lacan, non c'è nulla di scontato, dipende da quello che si dirà dopo, sola allora si saprà se per esempio il discorso era universitario o no e in quali punti era accettabile. Con questo non intendo dire che il discorso di Schotte o il moi siano discorsi universitari, a meno che lo riteniate un diniego !»³

Michel BALAT, *Des fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce après Freud et Lacan. Suivi de La traduction de Logique des mathématiques de C.S. Peirce*, L'Harmattan, 2000

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navi=catalogue&obj=livre&no=8778>

Michel BALAT, « Le musement de Peirce à Lacan »

<http://www.balat.fr/spip.php?article221>

Michel BALAT, « le corps sémiotique »

<http://www.balat.fr/spip.php?article468>

Michel BALAT, « Peirce et la clinique »

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006864ar.html>

Autour de **PEIRCE**

http://courses.logos.it/pls/dictionary/linguistic_resources.cap_2_14?lang=fr

<http://robert.marty.perso.cegetel.net/semiotique/76-fr.htm>

http://recherche.univ-paris8.fr/thes_fich.php?ThesNum=557&SouthDr=1

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-3-page-669.htm>

Sur le potentiel

http://fr.wikipedia.org/wiki/Th%C3%A9orie_du_potentiel

NICOLAS BOULEAU,

« La jonction entre la théorie du potentiel et les probabilités »

http://www.numdam.org/numdam-bin/fitem?id=CSHM_1987_8_43_0

C'est à partir de la notion de **coupure** que le lien se fait avec...

➡ une suite de **LACAN** :

forclusion – zéro absolu – coupure – désir

JEAN OURY parle d'un « graphique onirique » de **Jacques LACAN** : une ligne **verticale** regroupant quatre termes :

Forclusion
Zéro absolu
Coupure
désir

Cette ligne — inaccessible — ne peut s'articuler que s'il y a une **suite diachronique** qui va pouvoir cependant permettre d'en parler, même par un murmure, une scansion. Pouvoir exprimer quelque chose...

³ Voici un traduction faite très rapidement de l'extrait. Avec ma petite expérience de la traduction italo-française, ce texte est pour moi une occasion de poser des jalons pour avancer un peu plus selon un certain chemin : là où l'on pourrait rencontrer la différence *traduction/interprétation*, telle que nous la propose Michel Balat, là où Jean Oury nous incite à reconnaître la manifestation des langues (il ne le dit pas comme ça, mais, *ici et maintenant*, cela me vient comme ça). J'ose espérer qu'un lecteur attentif va m'envoyer l'original de Jean Oury.

« Et puis aussi, parler de l'homme et de la folie, je trouve ça un peu ridicule parce que je n'arrive pas à concevoir la folie détachée de l'homme. D'autre part, il me semble que le thème central de l'exposé de Schotte, c'est que la folie est un acquis. On ne naît pas fou. Je connais beaucoup de "malades mentaux" qui n'ont pas, je dirais, la force de délirer. Souvent, dans toutes ces rencontres avec eux, j'ai l'impression qu'ils ne sont pas assez fous. Il m'arrive, pendant l'entretien avec un schizophrène, d'être tenté de lui faire remarquer qu'il n'est pas assez délirant et même un peu à la traîne. Il y en a d'autres, au contraire, qui sont géniaux. Il s'agit alors d'être à l'écoute pour réussir à compléter ce panorama de la folie qu'ils nous offrent. C'est pas simple. Vous voyez... ça devient même problématique de vous parler, *ici*. Problématique parce que, comme le dit Lacan, il n'y a rien de prévu, tout dépend de ce qui se dira après, et c'est seulement après qu'on pourra savoir si on a eu affaire ou pas avec un discours universitaire et sur quels points on peut l'accepter. Cela ne signifie pas que je voudrais laisser entendre que le discours de Schotte ou le mien soient des discours universitaires, à moins que vous ne l'entendiez comme une dénégation !. »

JEAN OURY signale « l'attachement » de **JACQUES LACAN** à quelqu'un de peu recommandable **ÉDOUARD PICHON**, relativement aux notions de **forclusif** et **discordantiel**.

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89douard_Pichon
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Forclusion>
http://books.google.fr/books?id=9010-8TSRmEC&pg=PA56&pg=PA56&dq=discordantiel&source=web&ots=DUhNUxqJOf&sig=57h5pM12Wl3UsnogfvXjNgMPlqE&hl=fr&sa=X&oi=book_result&resnum=7&ct=result

JACQUES LACAN, Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation*, 10, 17 décembre 1958

<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/le%20desir.htm>
http://gaogoo.free.fr/Seminaires_HTML/06-DI/DI10121958.htm
http://gaogoo.free.fr/Seminaires_HTML/06-DI/DI17121958.htm

JACQUES LACAN, Séminaire XIX, ... *Ou pire*, 14 juin 1972

<http://bulk.lutecium.org/gaogoo.free.fr/Seminaires/ou%20pire/OP14061972.pdf>

JACQUES LACAN, Séminaire XVIII, *D'un Discours qui ne serait pas du semblant*, 19 mai 1971

<http://homepage.mac.com/martiquy1/Public/Lacan-5%C3%A9minaire%20XVIII.pdf>

On peut « apparenter » la *suite* de **LACAN** à une autre *suite*...

👉 la **suite des nombres** dans la logique de **GIUSEPPE PEANO**

Sur l'arithmétique de **PEANO**
http://fr.wikipedia.org/wiki/Axiomes_de_Peano

C'est plus compliqué que ça, dit **JEAN OURY**, mais voici son explication : dans la logique de **GIUSEPPE PEANO**, pour passer d'un nombre à l'autre, il faut passer par un zéro : c'est un **zéro relatif** : c'est ça qui est le « discordantiel »

Une **logique discordantielle** qui passe d'un point à un autre et qui fait une suite...

👉 « **L'opérateur logique** de cette affaire — il faudra me corriger si j'ai dévié — c'est **l'objet a**, inaccessible.
Il faut attendre ça pour dire : oui, avant tout ça, il y avait donc cette verticale et avant tout ça, il y avait le **potentiel** ! »

— Ici, / **coupure** / dans mon enregistrement ! —

Est-ce dans cet ouvrage de **Bertrand RUSSELL** que Jean OURY a trouvé une explication claire des travaux de **PEANO** ?

Bertrand RUSSELL, *Écrits de logique philosophique*
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C3%89crits_de_logique_philosophique
Bertrand RUSSELL, *The Principle of Mathematics*, 1903.

<http://fair-use.org/bertrand-russell/the-principles-of-mathematics/>
Sur la logique symbolique de Peano, Chap. II, § 31 à 36 (en ligne)

Gilbert LELIÈVRE, « Les espèces de définitions utilisées dans l'axiomatique de Peano pour l'arithmétique »

http://www.paris4.sorbonne.fr/e-cursus/texte/CEC/glelievre/ue6/axiomatique_de_Peano.pdf

[reprise de l'enregistrement]

« C'est pas facile... on ne peut pas tirer un théorème très précis... On en était à... »

— Ici, / **coupure** / dans mon enregistrement ! —

[reprise de l'enregistrement]
On se retrouve avec Karl MARX...

[3] de l'aliénation au fétiche

👉 **Karl MARX**

Les travaux autour de **MARX**, notamment, de :

Gérard GRANEL (la *coupure*)
Nils EGEBAK, s'appuyant sur **Georges BATAILLE**
Ernest MANDEL

- reprise par **MARX** de la **logique négative** de **HEGEL**
- prise en compte d'une autre logique que la logique capitaliste
- différence entre **économie générale** et économie restreinte (capitalisme)
- le travail **vivant** (négatif), **non mesurable, inestimable**, par rapport au travail productif, économique, dit *positif* (positivisme) : c'est le travail du psychiatre, du psychanalyste, de l'éducateur, de l'enseignant...
- la notion de *Spiel*, de jeu
- la « déviation marginaliste »

Sur le travail inestimable (**OURY**), non mesurable (**MOLINIER**)

**Revue Travailler, numéro consacré au travail inestimable
Sommaire du n°19, 2008/1, éditorial, résumé des articles**

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>

Voir la séance de février

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080220.pdf

🚩 L'aliénation⁴

🚩 Différence entre **aliénation** et **chosification**, réification (**Verdinglichung**)

🚩 La notion de **fétiche**

Sur cette question générale à partir de l'aliénation,
voir la séance de septembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

➡ en logique restreinte : comment estimer le travail, le concept de transfert ?

[4] le transfert : un mot d'ordre politique

Voir la séance de janvier

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Quand on va dans un établissement, on sent s'il y a du transfert ou pas.

Jean OURY se souvient d'une discussion à Milan dans les années 70 avec notamment l'équipe de **FRANCO BASAGLIA** et d'autres :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Franco_Basaglia

« est-ce qu'il y a du transfert dans un camp de concentration ? »

⁴ **MARX** n'avait pas vu que **HEGEL** en parlait déjà.

Une des causes majeures de l'aliénation c'est la division du travail (1799)

La réponse est très compliquée : Si on dit *non* ? Attention !

Est-ce qu'il y a du transfert entre les *kapo* et les prisonniers ?

➡ Il faut modifier la question :

« Est-ce que le transfert est une question politique ? »

« Il faut relativiser tout ça »...

[...]

[5] de l'aliénation au fétiche (suite)

👉 **KARL MARX**, « Troisième manuscrit de 1844 »

(critique de **FEUERBACH**)

« L'HOMME QUI EST POUR L'HOMME L'EXISTENCE DE LA NATURE
ET LA NATURE QUI EST POUR L'HOMME L'EXISTENCE DE L'HOMME »

Voir l'étude de **Gérard GRANEL**,
séance de septembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

[...]

➡ Pour voir les choses correctement, il faut quitter le domaine de l'économie restreinte...

[6] qu'est-ce que je fous là ? La question de base

C'est la question fondamentale quand on travaille en psychiatrie, pédagogie, avec des psychotiques, des élèves ...

Mettre entre parenthèse tout ce qui empêche d'être à un certain niveau de **non exploitation**...

C'est une critique virulente, très élargie... ainsi :

👉 l'argent et la psychanalyse

« Est-ce que c'est bien que les psychanalystes fassent payer le client ? »

« Est-ce que c'est un métier ? inscrit à la chambre du commerce ?

*Dans la suite de la séance,
Jean OURY fera référence à des cas précis où il n'a pas « fait payer »,
et ça « a marché ».
Mais qu'est-ce qui a fait que ça a marché ?
Une « remise en question subversive »
Cf. le transfert dissocié*

Un sujet que **JEAN OURY** avait abordé dans le premier numéro de la revue *Scilicet*.

Les sommaires de Scilicet, n° 1 à 7
<http://ecf.base-alexandrie.fr/Record.htm?Record=19110134280919383160&idlist=1>

*J'a également trouvé dans le recueil d'articles publiés en Italie
et déjà mentionné plus haut,
la transcription d'une intervention aux
IV^e Journées nationales de la psychiatrie privée (Cannes, 1974)*

**JEAN OURY, « Il denaro, una deformazione ? », *La psicosi e il tempo*,
Milano, Spirali edizioni, 1980, p. 21-24⁵**

👉 Une critique permanente à faire... qui rejoint l'analyse institutionnelle

Reprendre... toujours en liaison avec la remise en question de l'analyse institutionnelle...

⁵ J'ignore si l'original a été publié en français. Pour une vérification ultérieure, je donne ici, la liste complète des articles figurant dans le recueil : *L'insediamento : rottura per una decisione. Il denaro - Una deformazione. Discussione. L'angoscia et la scuola. Quasi un rumore di fondo... Omaggio a Jacques Lacan. La psicosi e il tempo. L'uomo e la sua follia. Incidenza del sistema Szondi sulla psicoterapia istituzionale. Prefazione al libro di Heitor O'Dwyer De Macedo. Intorno alla psicoterapia istituzionale. Finalità consce e inconscie della istituzioni. Psicofarmalogia e depressione. Funzione forclusiva e ambiente. Conversazione sulla scuola. Il loro azzardo. Estetica e estetismo. Prefazione al libro di Michel Legrand. Analisi del destino e incontro. Semplicismo e complessità.*

👉 l'arrière-plan historique

👉 Autour de 1932-34

HENRI EY, *Hallucination et délire*, éd. Alcan, 1934, (réédité chez l'Harmattan)

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=10127>
<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Ey/accueilEy.html>
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Organodynamisme>

Commentaire du livre par JACQUES LACAN (1935)
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1935-00-00a.doc>

DANIEL LAGACHE, *Les Hallucination verbales et la parole*, 1934
http://fr.wikipedia.org/wiki/Daniel_Lagache

JACQUES LACAN, *de la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité, thèse*, 1932.

http://ecx.images-amazon.com/images/I/41YRX1WBGL_S5500.jpg

(Une erreur de diagnostic selon **JEAN ALLOUCH**)

JEAN ALLOUCH, *Marguerite ou l'Aimée de Lacan, EPEL, 1090, 1994*
<http://www.jeanalouch.com/document/13/marguerite-ou-laimée-de-lacan.html>

l'Aimée de Lacan, coqueluche des Surréalistes⁶.

Un article de **JACQUELINE GENIEUX-GENDRON, « Jacques Lacan, l'Autre d'André Breton » in *Lacan et la littérature*, (éd. E. Marty), éd. Manucius, 2005.**
http://ecx.images-amazon.com/images/I/41J6S6ZAFYL_S5500.jpg

👉 Le Minotaure

JEAN OURY fait référence à ces articles de **LACAN, DALI, LEIRIS**, parus en 1933 dans le premier numéro de la revue **Le Minotaure**...

Voici ce que j'ai trouvé dans une recherche rapide sur l'Internet...

JACQUES LACAN, « Motifs du crime paranoïaque. Le crime des sœurs Papin », *Le Minotaure*, n° 3/4, 1933-1934.
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1933-12-12.doc>

⁶ Cf. à la fin des notes, une photo de la « victime »

JACQUES LACAN, « **Sur le problème des hallucinations** »,
L'Encéphale, n° 8, 1933.
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1933-10-0708.doc>

SALVADOR DALI, « **Interprétation paranoïaque-critique de l'image obsédante de l'Angelus de Millet** »,
Le Minotaure, n° 1, juin 1933.
<http://blog.ifrance.com/djeanne/peinture/2>
<http://blancardi.jeanjacque.free.fr/dali/infobis/angelus.htm>
http://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2002-4-page-83.htm#Cairn_no26
Un exposé avec allusion aux articles de Dali et Lacan
http://www.geocities.com/b1pnow84/Peraldi/1988-1989/cours7.htm#_ftn3

🚩 **Septembre 1946**

Les 2^e journées de Bonneval, « Le problème de la psychogenèse des psychoses et des névroses »,

organisées par **HENRI EY**, *le civilisateur*, disait **LACAN**...

Des journées très importantes, avec notamment des interventions de **LUCIEN BONNAFÉ** et **JACQUES LACAN**

JACQUES LACAN, « **Propos sur la causalité psychique** »
<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/causpsy3.htm>

C'est en 1947 que JO a fait la connaissance de LACAN, de TOSQUELLES...

🚩 Le **groupe BATIA** dont faisait partie **JULIAN DE AJURRIAGUERRA**

JULIAN DE AJURRIAGUERRA et **HENRI HÉCAEN**,
Le Cortex cérébral. Étude neuro-psycho-pathologique (1949)
http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/ins_dis/julian_de_ajurriaguerra.htm

Les réunions organisées rue d'Ulm, à Paris, auxquelles participaient **RENÉ ANGELERGUES**, **Robert MILLION**, **François TOSQUELLES**, **JACQUES LACAN**, **EUGÈNE MINKOWSKI**...

*Un article (de) et un entretien (avec) **JEAN OURY** faisant référence à cette période...*

« **Hommage à LUCIEN BONNAFÉ** »
http://www.psychiatrie-francaise.com/LLPF/2003/avril/article_3.htm
« **Traitement, formation et recherche sont inséparables** »
http://www.psychiatrie-francaise.com/psychiatrie_francaise/trente%20ans%202/PsyFr499c.htm

*Sur cette période, sur les personnalités citées par **Jean OURY**, sur la **discussion EY/AJURRIAGUERRA**, voir la séance de janvier*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080116.pdf

« **L'homme se fait en se faisant** », une conférence d'**AJURRIAGUERRA** (1965)
http://classiques.uqac.ca/contemporains/RIG/RIG_1965/RIG_1965_conference_ajurriaguerra.html

🚩 **des oppositions, des prises de position**

Très importante aussi la discussion fondamentale entre...

La position (stéréotypée, *dixit* JO) de **HENRI EY** ...

« **Il faut séparer la neurologie et la psychiatrie** »

... et celle de **JULIAN DE AJURRIAGUERRA**
(au nom du groupe **BATIA**, *contre cette scission*)

avec la publication de
JULIAN DE AJURRIAGUERRA et **HENRI HÉCAEN**,
« **Les rapports de la neurologie et de la psychiatrie, problèmes neuropsychiatriques** » (1947)

Il y aura une réponse de **HENRI EY** ...

Après ce premier découpage, cela ne va pas s'arrêter...

🚩 **les découpages industriels**

Ces scissions, ces partages, ces clivages, JO les qualifie de **découpage industriel**.

(Je comprends que tout ça est lié à l'économie restreinte, mais que l'on n'en a pas conscience)

psychiatrie / neurologie

psychiatrie de l'adulte / psychiatrie de l'enfant
1970/71 (*TOSQUELLES a failli « pété les plombs ! »*)

Chirurgie / neurologie

JO rappelle que **FREUD** était avant tout un **neurologue** ...

✚ La position de **FREUD**

La psychanalyse : une simple introduction scientifique à une véritable psychiatrie.

◆ À lire

SIGMUND FREUD, Contribution à la conception des aphasies (1891), préfacé par Roland KUHN, Puf.
http://www.amazon.fr/gp/reader/2130415474/ref=sib_dp_pt/171-4590844-1178629#reader-link

◆ **FREUD** au congrès de Budapest

SIGMUND FREUD, « Les voies nouvelles de la thérapie psychanalytique » (1919), in *La technique psychanalytique*, Puf, 1999.
http://www.beta.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_technique_psychanalytique

« On édifiera des établissements, des cliniques ayant à leur tête des médecins psychanalystes qualifiés et où l'on s'efforcera à l'aide de l'analyse de conserver leur résistance et leur activité à des hommes qui sans cela s'adonneraient à la boisson, à des femmes qui succombent sous le poids des frustrations, à des enfants qui n'ont le choix qu'entre la dépravation et la névrose. Ces traitements seront gratuits... nous découvrirons que les pauvres sont, encore moins que les riches, disposés à renoncer à leur névrose, parce que la dure existence qui les attend ne les attire guère et que la maladie leur confère un droit de plus à une aide sociale. Peut-être nous arrivera-t-il souvent de n'intervenir utilement qu'en associant au secours psychique une aide matérielle, à la manière de l'Empereur Joseph. Tout porte à croire aussi que, vu l'application massive de notre thérapie, nous serons obligés de mêler à l'or pur de l'analyse une quantité considérable du cuivre de la suggestion directe... mais quelque soit la forme de cette psychothérapie populaire et de ses éléments, les parties les plus importantes, les plus actives demeureront celles qui auront été empruntées à la stricte psychanalyse dénuée de tout parti pris. »

[...]

[7]

la question du diagnostic : tenir compte de l'autre là où il est...

JO dénonce le fameux dogme :

« Il ne faut pas faire de **diagnostic** car ça touche à la **neutralité** »

✚ **Le diagnostic, première démarche de politesse** (mais ça n'est pas écrire quelque chose sur une étiquette !). Et cela fait partie de l'analyse institutionnelle !

On ne reçoit pas quelqu'un en état maniaque, comme un mélancolique ou une personne atteinte de névrose obsessionnelle.

Dans les *DSM* : suppression de la névrose obsessionnelle, de l'hystérie. « La schizophrénie s'étale comme du beurre... partout... »

✚ Il n'y a **pas de contradiction** entre

la « conversation », l'engagement, où il y a déjà du **transfert** dès le premier jour
et

une possibilité de **traitement psychopharmacologique**.

Les gens confondent encore médicament et drogue.

La trouvaille importante de **ROLAND KUHN** en 1958 (antidépresseurs), qui fut une révolution (à condition de savoir l'utiliser et de ne pas administrer ces médicaments par paquets pour en vendre davantage !)

Sur **ROLAND KUHN**
http://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Kuhn
<http://www.nature.com/npp/journal/v31/n5/full/1301026a.html>
<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?naviq=catalogue&obj=livre&no=23256>

ROLAND KUHN, « L'errance comme problème psychopathologique ou déménager »

<http://www.balat.fr/spip.php?article426>

➔ Il n'y a **pas de séparation** : tout ça c'est du bidon !

Il est important que le psychanalyste qui reçoit quelqu'un ne se laisse pas avoir par une erreur de diagnostic qu'il ne fait pas !

Par ex, des débuts de tumeurs frontales qui peuvent se manifester par des crises d'hystérie. Il faut faire un *IRM*, Ça se voit, il y a des signes, il ne faut pas être obtus...

➔ **La neutralité analytique est un processus actif.**

Cela demande un travail permanent : être balayeur. Nettoyer un peu.

➔ **La rencontre avec l'autre est forcément une rencontre diagnostique**

*Sur le diagnostic et la rencontre,
voir la séance de mai,
ainsi que les séances de mars et avril*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080416.pdf

[...]

[8]

le moment de conclure :

**l'analyse n'est pas seulement analyse de
l'aliénation**

On aura beau faire une analyse... qui n'est pas uniquement l'analyse de l'aliénation la plus subtile qu'on voudra...

➔ Responsabiliser

Le club thérapeutique comme opérateur collectif (pas un club de belote !), aboutissant à la suppression des quartiers d'agités, de gâteaux (en référence à Saint-Alban)

➔ Distinguer établissement et institution

Pour pouvoir articuler une « dimension aliénatoire », il ne faut pas s'arrêter au niveau de l'organisation de l'établissement mais distinguer

➤ **établissement**

cad les rapports avec l'État, les conventions, la hiérarchie, les diplômes, tout cela plus ou moins nécessaire : quelque chose de pris dans le système économique local.

➤ **Institution**

club thérapeutique, atelier, pour modifier l'ambiance et distribuer à tout un chacun, depuis les plus démunis, un minimum de responsabilité.

*Sur cette distinction,
Voir les séances de janvier et d'octobre (2007-2008),
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf
ainsi que juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf*

[parenthèse sur l'ergothérapie et ses déviations ; pratique élaborée par **KARL SCHNEIDER**, un « type peu recommandable » par ailleurs]

*Cf. un article dans la revue L'Information psychiatrique, n° 8, octobre 1996,
numéro spécial "Le sort des malades mentaux pendant la Guerre 1939-45"
<http://www.cfjd.org/www/articles/articleuugenismemassin.htm>*

JEAN OURY, « **Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », **VST**, n° 95, 2007/3,

Dossier : Collectif, groupe, institution.

Paru dans PIERRE KAUFMANN, L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse, Paris, Bordas, 1993.

La qualité des "réseaux institutionnels" est en rapport avec la qualité et la composition intersubjective des personnes présentes, aussi bien des "soignants" que des "soignés". Si

⁷ Je n'ai pas pu vérifier cette information

on modifie leur nombre, leur qualité, etc., le filet institutionnel sera autre. Mais il ne faut pas croire que tout sera modifié. En contrepartie de ces fluctuations, au fond nécessaires, fluctuations qui sont en rapport avec la vie de l'ensemble, il y a des "invariants". Ces invariants ne sont pas forcément objectivés : il s'agit d'invariants conceptuels. Certains permettent d'édifier une structure qui semblera se modifier suivant le nombre et la qualité des participants, mais qui, en fait, gardera sa spécificité structurelle. C'est pour cette raison qu'il est crucial d'apporter le maximum de rigueur dans la "théorisation", dans l'élaboration des concepts, la délimitation des notions, "extraits" de notre praxis. Par exemple, le "transfert", les "identifications", les "fantasmes", "l'acting-out", le "passage à l'acte", "l'inconscient", le "désir", la "demande", "l'aliénation", etc. Une notion telle que la "passivation" a subi un renouveau d'actualité il y a une trentaine d'années, en partie en relation avec l'introduction massive des neuroleptiques. Mais pour lutter contre cette passivation, il ne s'agit pas de pousser le sujet passif à s'activer, voire à s'agiter. Dans cette perspective, il faut toujours affirmer que l'ergothérapie "en soi" n'a aucun sens. Elle doit être intégrée dans un "ensemble" thérapeutique. D'autre part, ce qui domine la psychopathologie des psychoses, ce sont des troubles du symbolique et de l'imaginaire, mais aussi la mise en question radicale du réel. Or, la plupart des organisations collectives ne tiennent compte — et encore ! — que de la "réalité" (au sens où Lacan distingue réel et réalité). Pourtant, le psychotique est pris dans le réel, bien plus que le "normopathe".

👉 Prise en compte du plan local, microsocial

L'ambiance dans un établissement va être différente selon que le directeur est un pervers, un obsessionnel ou un paranoïaque.

👉 Lutter contre le cloisonnement, maladie grave du système bureaucratique

Ce qui se développe : **la paranoïa institutionnelle**

**JEAN OURY, « Les résistances »,
résistances et transfert, éd. Érès
http://www.minkowska.com/article.php?id_article=1313**

Comment « soigner » des gens qui souffrent de dissociation dans un système cloisonné ?

L'analyse institutionnelle devrait être développée non seulement à l'hôpital mais dans toutes les associations, et en particulier, dans les associations psychanalytiques : c'est la moindre des choses de faire une analyse de groupe, une analyse de l'aliénation.

... Les batailles de chiffonniers ...

L'analyse institutionnelle devrait faire partie du cursus didactique...

👉 De la didactique concrète

Au cours d'une « réunion provinciale » de l'École freudienne, **JEAN OURY** avait proposé d'inclure dans le cursus une année de travail dans un système institutionnel : faire la vaisselle pendant un an avec les fous, par ex.

Cela rejoint ce qu'avait proposé **FRANÇOIS TOSQUELLES** quand il est retourné à Reus : que les médecins soient inscrits pendant un an comme infirmiers dans un hôpital, pour avoir un contact, « démystifier l'affaire ».

Cela n'a pas été accepté non plus.

[9] que faire ?

👉 Une notion provisoire : la sous-jacence

JEAN OURY, Hiérarchie et sous-jacence
(séminaire de Sainte-Anne, 1994-1995)

Un terme, un opérateur, que **JEAN OURY** va comparer à la notion de *boîte noire* en électronique : il y a des circuits, on calcule ce qui s'est passé, on ne comprend pas bien, compliqué.

Quel rapport entre le prix de journée, le nombre de sous-directeurs, le concours d'entrée, les places disponibles, les gens pris pour durée à temps déterminé ou indéterminé ?

*Sur la sous-jacence et la « boîte noire »
Voir les séances de décembre et janvier (2007-2008)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071219.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080116.pdf*

Ça dépend du caractère, de la pathologie du directeur, du chef de service, et quand c'est ouvert, d'un cuisinier, d'une femme de ménage...

Ces pathologies-là, ont-elles un rôle dans le système aliénatoire ?

👉 Soigner l'hôpital

HERMANN SIMON

Sur **HERMANN SIMON**
<http://centrequenouvry.free.fr/psychinst1.htm>

Ce qui compte :

👉 un terme « **phénoménologique** » : la **pathoplastie**

Ce qui compte dans le soin vis à vis des schizophrènes regroupé sous un terme phénoménologique : la **pathoplastie**.

Des quantités de troubles graves déclenchés, entretenus, provoqués par le système institutionnel (cellules, passivité)

JEAN OURY, « **Chemins vers la clinique** »,
L'évolution psychiatrique, Vol.72, issue 1, jan-mars 2007
<http://www.sciencedirect.com/science/journal/00143855>

« Je l'avais trouvé chez Lopez Ibor et ailleurs, repris par Maldiney bien plus tard, en particulier chez un psychiatre allemand Kronfeld, repris par un autre dans le grand traité de Bumke, Birnbaum. Ils parlaient de la "pathogénie" et de la "pathoplastie". Je me suis situé un peu à distance de cette distinction, et j'ai saisi la pathoplastie, mot intéressant : mise en forme, émergence de la pathologie. C'est dans ce sens que je soulignais que le travail d'analyse institutionnelle doit mettre en évidence des paramètres de la "fabrication de la pathologie" en rapport avec "les entours". Qu'est-ce qui fait qu'il y a telle ou telle pathologie déclenchée, et entretenue par une certaine qualité négative de l'ambiance ? J'ai souvent souligné la variabilité de ces moments pathogènes suivant les circonstances : tels voisins de chambre, les relations avec le personnel infirmier, le médecin, le cuisinier, ... J'avais précisé cette notion, dans un exposé à Marseille chez Tatossian : j'avais parlé des "gradients pathoplastiques", (comme en physique) introduisant ainsi des niveaux variables d'effets pathoplastiques. »

Voir la séance du mois de mai
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf
et celle de novembre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061115.pdf

👉 le « **gradient pathoplastique** »

Étudier les systèmes réactionnels : en supprimant les quartiers d'agités on supprime l'agitation, en supprimant les quartiers de gâteux, on supprime 85% du gâtisme.

Il faut soigner l'hôpital en même temps qu'on soigne les gens et soigner l'hôpital, c'est lutter contre l'enfermement, le cloisonnement.

Les résistances sont massives, profondes :

la résistance institutionnelle est infiniment plus forte que la résistance psychosexuelle dans la sphère analytique

On pourra être analysé pendant 100 ans, ça ne changera rien du tout !

Définition du gradient
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Gradient>

👉 Une sorte de prise de conscience de tous les **rôles, statuts, fonctions** : un travail permanent d'analyse de groupe et d'analyse institutionnelle.

Cela dépasse de beaucoup l'analyse de l'aliénation au sens de **Karl MARX**

... les couches de résistances...

« Heureusement qu'il y a les malades ! »

Souvenir de 68: « Qu'est-ce que ça serait bien à La Borde s'il n'y avait pas de malades »

Ceux qui venaient du 14^e arrondissement parisien pour « animer les malades »

« Il faut se méfier de ça ... pourtant, des gens progressistes... »

👉 l'asepsie

Quand **FRANÇOIS TOSQUELLES** disait qu'on n'a pas encore inventé en psychiatrie la grande découverte du XIX^e, celle de **IGNAZ PHILIPP SEMMELWEIS** sur l'asepsie.

Voir la séance de mars 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070321.pdf

... Entre la salle de vivisection, et la salle d'accouchement, il faudrait se laver les mains...

Heureusement que Pasteur est arrivé...

L'asepsie : pour lutter contre les systèmes idéologiques, les systèmes d'habitudes... le préjugé d'irresponsabilité (Untel pas capable de...)

🚩 La situation actuelle à La Borde

Quelque chose de très grave qui remplace l'agitation : la passivité.

Les personnes qu'on ne voit jamais. Au lit 24/24 h.

C'est dû à quoi ?

Suite à une réunion *Pitchoum*, un groupe de pensionnaires est en train de se constituer, qui vont se charger d'aller dans les chambres voir ceux qui n'en sortent pas et ne font rien.

🚩 Les constellations

Un terme de **FRANÇOIS TOSQUELLES**, que JO a pris chez **PAUL-CLAUDE RACAMIER**, de retour de *Chesnut Lodge*...

Voir séance la séance d'octobre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

Quand on ne sait plus quoi faire : Pointer quelles sont les personnes qui comptent (en + ou en -) pour le malade.

Pour parler. Faire une sorte de dossier. Dès le lendemain, le type va mieux.

On a touché au contre-transfert institutionnel, *disait* **TOSQUELLES**.

Subtilement, sans le savoir, on touche à autre chose (la femme de ménage qui, le lendemain, aura un signe, un clin d'œil différent)

🚩 La fonction soignante

Elle n'est ni du côté des payés ni du côté des payants.

Voir les séances

avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

mars 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070321.pdf

septembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

Pour que ça puisse marcher il faut un certain degré de liberté et d'expression. Ça ne marche pas si le groupe est autoritaire.

🚩 La lutte contre la passivité

Ça n'est pas nouveau.

Après le lancement de la Promazine, Largactil, par Henri LABORIT
Des gens inopérables qu'il fallait mettre en hibernation.
Un médicament qui marchait aussi en psychiatrie

Le congrès du *Largactil* en 1950.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Laborit

Cette question du Largactil montre bien les rapports entre psychiatrie, psychanalyse, groupes pharmaceutiques, groupes *thérapie*...

— Ici, / *coupure* / dans mon enregistrement ! —

JEAN OURY terminera en revenant sur le thème pour la « rentrée » :

En septembre,
« qu'appelle-t-on soin ? »

*Prochain rendez-vous, mercredi 17 septembre 2008,
même lieu,
même heure.*

Merci à Jean Oury

Extrait du *Petit Journal Illustré*, n°2106, 3 mai 1931

Une des plus grandes actrices du théâtre et du cinéma français, Mlle Huguette ex. Duflos que mes lecteurs ont classé première de notre référendum, Concours des vedettes de cinéma, a été victime il y a quelques jours d'une folle.

Elle se rendait au théâtre Saint-Georges où elle joue actuellement lorsqu'elle fut abordée par une femme correctement vêtue qui lui demanda :

– C'est bien vous, Huguette ex. Duflos?

La question fut posée avec un tel ton de menace que l'artiste, après avoir répondu affirmativement voulut pénétrer rapidement dans le théâtre. Comme elle en franchissait le seuil, l'inconnue l'arrêta par le bras et lui dit :

– Ah! il y a assez longtemps que vous me faites souffrir!

Comme Mme Huguette ex. Duflos tentait de se dégager, la femme, furieuse, brandit un couteau qu'elle avait, ouvert dans son sac, et frappa. L'artiste para de la main droite et fut profondément blessée à la base de l'auriculaire.

À cet instant l'énergumène fut maîtrisée par le personnel du théâtre et par le chauffeur de l'artiste. Au commissariat où elle fut conduite, on s'aperçut bientôt qu'on avait affaire à une démente.

Tous nos lecteurs apprendront avec joie que Mlle Huguette ex. Duflos est en bonne voie de guérison.



Dans cette version, il manque les séances de mars, avril, mai, juin... à faire...

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 9 octobre 2008. Version 4 (28.12.08)

Mercredi 17 septembre 2008

À signaler, sur le site d'Euro-psy qui a fait peau neuve

JEAN OURY ET GINETTE MICHAUD,
« Psychothérapie institutionnelle. Une institution » (1973)

http://mapage.noos.fr/ginette.michaud/Euro-Psy/La_Borde_files/psy_insti_oury-michaud.pdf

<http://www.euro-psy.org>

Le n°20 de la revue Institutions, « La fabrique du soin », mars 1997,
Tous les articles sont disponibles en ligne.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/page20.htm

notamment : **JEAN OURY** « Histoire, sous-jacence et archéologie »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/Histoire%20sous-jacence.htm

« On peut dire que ça continue... »

Une **reprise**, dit-il, en anticipant sur un développement du séminaire.

Aussi :

« **JEAN AYME** qui ne viendra plus »

LES ANNONCES

>>> Organisé par le **Ceepi** : Rentrée de la pédagogie institutionnelle en Ile-de-France, 17 octobre, Lycée Jeanson de Sailly, Paris 16.

http://ceepi.org/article.php?id_article=360

>>> Un livre à paraître le 24 octobre aux éditions Hermann : Conversations-dialogues de La Borde depuis 1981 entre **DANIÈLE ROULOT** et **JEAN OURY**

JEAN OURY ET DANIÈLE ROULOT, Dialogues à La Borde, Hermann, 2008

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

D'autres rééditions aux éditions Herman

JEAN OURY, Essai sur la création esthétique

[http://www.editions-](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637)

[hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637)

JEAN OURY, Préfaces

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Pr%E9faces&prodid=636>

WALTER MUSCHG ET JACQUES SCHOTTE, Freud écrivain

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Freud+%E9crivain&prodid=639>

>>> Colloque **FERNAND OURY**, université Paris X, Nanterre, 1-2 novembre 2008

http://www.u-paris10.fr/1222090597227/0/fiche_actualite/&RH=ACTUALITE

http://www.meirieu.com/ACTUALITE/colloque_fernand_oury.htm

JEAN OURY passe le micro à **DOMINIQUE DOKKÈS**, pour annoncer un autre séminaire :

MARIE-JOSÉ MONDZAIN, séminaire public, « **L'enfant, l'image, le cinéma** »¹,
à partir du 6 octobre aux ateliers Varan.

<http://www.cahiersducinema.com/article1514.html>

<http://www.ateliersvaran.com/>

¹ Sur un thème proche, quelques travaux personnels mis en ligne sur le site **d'Ouvrir le cinéma** :

« **Enseigner avec le cinéma, rencontre avec la pédagogie institutionnelle** »

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/plumes/enseigner_avec.html

« **Le cinéma à l'état naissant** »

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/plumes/Dole/etat_naissant.html

« **L'art de la rencontre** »

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/plumes/Nice/Nice_071214.html

Dominique va ensuite lancer quelques propositions (Constitution d'un groupe pour la retranscription des séminaires ; Comment introduire un temps de parole-discussion avec la salle au sein du séminaire ?)

Au cours du dialogue qui s'instaure avec la salle, **JEAN OURY** nous raconte un épisode d'une récente intervention à Paris VII, lorsque quelques personnes venues le trouver pour exprimer leur intérêt et le remercier lui ont fait remarquer que « cela ressemblait à du **RAYMOND DEVOS** ». Grand compliment dit **JEAN OURY**...

RAYMOND DEVOS

<http://video.google.fr/videoplay?docid=-1482046074364475539&ei=707USLSDC4Ly2QKF99DRAg&q=raymond+devos&vi=lf&hl=fr>

Écouter l'ensemble de la discussion avec la salle et **JEAN OURY**
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO_080917debat.mov

Après ce long préambule, **JEAN OURY** démarre au quart de tour²...

Le thème de cette année :

« qu'appelle-t-on soin ? »

Une formule en référence à un livre de **MARTIN HEIDEGGER** :

MARTIN HEIDEGGER, Qu'appelle-t-on penser ? (1951-1952),
Quadrige, Puf, 1959, 1992.

http://www.amazon.fr/gp/reader/2130559522/ref=sib_dp_pt/171-4867411-7364204#reader-link
http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Qu%27appelle-t-on_penser_%3F

« "Qu'appelle-t-on penser ?". Lorsque nous entendons cette question, le sens du mot "appeler" pour : donner une "directive", exprimer un désir, laisser parvenir, mettre sur le chemin, mettre en route, procurer "de quoi aller" – ce sens ne nous vient pas d'emblée à l'esprit. Une telle signification ne nous est pas assez familière pour que ce soit elle que nous entendons la première, ni même principalement. Nous n'habitons pas, ou à peine, ce dire du mot "appeler". C'est pourquoi il demeure hors de notre habitude. » (p. 132)

<http://agora.qc.ca/textes/heidegger2.html>
<http://www.ulaval.ca/phares/vol4-ete04/texte06.html>

Penser ? Panser ?

² L'extrait sonore contient ce saut imperceptible (JO change de sujet mais à peine de ton)

« Nous, les pauvres *panseurs* de l'hôpital ! » (remarque de JO lors d'une réunion à laquelle participait **LUCIEN BONNAFÉ**)

Le soin, on en parle tout le temps, ajoute-t-il...

1995, une journée de la Fédération des associations culturelles sur le thème...

Tout le monde à l'impression de savoir ce que c'est...

[mouvement 1]

question : est-ce que ça fait partie du soin ?

[1] approche « latérale »

JEAN OURY va partir de quelques cas concrets et poser la question.

(Une approche qu'il va qualifier de « latérale »)

1 La jeune femme dépressive

À la demande du médecin traitant, **JEAN OURY** reçoit cette jeune femme.

Il va retrouver le dossier du grand-père ayant séjourné à La Borde, il y a 50 ans. Un grand-père dont on n'a pas beaucoup parlé dans la famille.

Jean OURY montrera à la jeune femme son arbre généalogique conservé dans le dossier. Lui parlera de la passion du foot qu'avait le grand-père et lui en dressera un portrait inconnu, passé sous silence.

Cela n'empêchera pas une prise de médicaments, mais la découverte d'un autre grand-père dont elle n'a pas à avoir honte va avoir un effet immédiat.

2 L'homme mélancolique

Même situation (père ou grand-père à La Borde en 1950)

L'homme mélancolique ignorait certains éléments graves de la vie de son père (ou grand père). **JEAN OURY** les lui racontera.

Là aussi cela aura un effet sur le patient.

Ce qui ne rentre pas dans le soin :

Diagnostic sur fiche

Comment se font désormais les diagnostics ? en France, et encore plus en Grande-Bretagne, on ne parle plus, on ne regarde plus, dit **JEAN OURY**, on fait des diagnostics sur fiche : c'est de la science *objective*. On ne peut pas dire que ça rentre dans le soin.

[2] approche « globale »

Pour aborder le soin d'une manière plus globale, on pourrait dire ce qui compte :

◆ L'art de la conversation

GABRIEL TARDE parle, lui, de la « science » de la conversation

GABRIEL TARDE, L'Opinion et la foule (1901)

http://classiques.uqac.ca/classiques/tarde_gabriel/opinion_et_la_foule/opinion_et_foule.html

« Une histoire complète de la conversation chez tous les peuples et à tous les âges serait un document de science sociale du plus haut intérêt ; et il n'est pas douteux que si, malgré les difficultés d'un tel sujet, la collaboration de nombreux chercheurs venait à bout de les surmonter, il se dégagerait du rapprochement des faits recueillis à cet égard dans les races les plus distinctes, un nombre considérable d'idées générales propres à faire de la conversation comparée une véritable science, à mettre non loin de la religion comparée ou de l'art comparé – ou même de l'industrie comparée, autrement dit de l'Économie politique. »

« Jamais, sauf en duel, on n'observe quelqu'un avec toute la force d'attention dont on est capable qu'à la condition de causer avec lui. C'est là le plus constant, le plus important effet, et le moins remarqué de la conversation. Elle marque l'apogée de l'attention spontanée que³ les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils s'entre-pénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucun rapport social. En les faisant s'aboucher elle les fait se communiquer par une action aussi irrésistible qu'inconsciente. Elle est, par

³ On connaît les claires et profondes études de M. Ribot sur "l'attention spontanée" dont il a montré l'importance.

suite, l'agent le plus puissant de l'imitation, de la propagation des sentiments, des idées, des modes d'action. Un discours entraînant et applaudi est souvent moins suggestif, parce qu'il avoue l'intention de l'être. Les interlocuteurs agissent les uns sur les autres⁴, de très près, par le timbre de voix, le regard, la physionomie, les passes magnétiques des gestes, et non pas seulement par le langage. On dit avec raison d'un bon causeur qu'il est un charmeur dans le sens magique du mot. Les conversations téléphoniques, où font défaut la plupart de ces éléments d'intérêt, ont pour caractéristique d'être ennuyeuses quand elles ne sont pas purement utilitaires. »

Le même extrait, dans un autre contexte (séance d'octobre 2007, Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf

Qu'est-ce que cela signifie ?

Laisser en suspens... ne pas tout étaler : dans les cas dont nous a parlé **JEAN OURY**, il ne s'agit pas de tout raconter, mais de choisir les points saillants, en fonction de la personne rencontrée (on peut très bien ne rien dire du tout, en cas de doute sur la réaction de la personne)

L'analyse de ces quelques exemples, qui n'ont rien d'extraordinaire, mettrait en relief les facteurs qui jouent un rôle.

◆ Le processus de soin : quels facteurs ? quel rôle ?

- sur un plan **individuel**, par un **récit** on peut **situer** la personne dans sa famille, etc...
- à l'arrière-plan : **Pour fabriquer une névrose obsessionnelle, une schizophrénie... il faut du temps... plusieurs générations...**

Cela avait beaucoup surpris **FREUD**.

Dans ses obsessions, ses compulsions, sans raisons apparentes, **l'homme aux rats** ne faisait qu'accomplir des actes stéréotypés, obsessionnels, fabriqués, des

⁴ Les despotes le savent bien. Aussi surveillent-ils avec un soin méfiant les entretiens de leurs sujets et les empêchent-ils le plus possible de causer entre eux. Les maîtresses de maison autoritaires n'aiment pas voir leurs domestiques causer avec des domestiques étrangers, car elles savent que c'est ainsi qu'ils "se montent la tête". Dès le temps de Caton l'Ancien, les dames romaines se réunissaient pour babiller, et le farouche censeur voit de mauvais œil ces petits cercles féminins, ces débauches de salons *féministes*. Dans ses conseils à son intendant, il lui dit, à propos de la femme de celui-ci : "Qu'elle te craigne, qu'elle n'aime pas trop le luxe, qu'elle voie le moins possible ses voisines ou d'autres femmes".

sortes de dettes (à rapprocher des — mais pas seulement — dettes symboliques selon **LACAN**.

Le trafic du mariage (mariage 'bidon') qui a sauté une génération pour tomber sur *l'homme aux rats*.

SIGMUND FREUD, « Remarques sur un cas de névrose de contrainte » (1909), Œuvres complètes, tome IX, p. 171-172, PUF.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._IX_1908-1909

« Mais il me faut maintenant aborder plus en détail la circonstance occasionnante de la maladie chez notre patient. Sa mère avait été élevée à titre de parente éloignée dans une riche famille qui exploitait une grosse entreprise industrielle. Son père, en même temps qu'il l'épousait, entra au service de cette entreprise, et c'est à vrai dire par suite de son choix conjugal qu'il parvint à une relative prospérité. Par des taquineries entre les parents dont la vie conjugale était exemplaire, le fils avait appris que le père avait fait la cour à une jeune fille de famille modeste, pauvre et jolie, quelque temps avant de faire la connaissance de la mère. Voilà pour la préhistoire. Après la mort du père, la mère communiqua un jour à son fils qu'il avait été question, entre elle et ses riches parents, de son avenir et qu'un des cousins s'était déclaré prêt à lui donner une de ses filles lorsqu'il aurait achevé ses études ; des relations d'affaires avec la firme lui ouvriraient alors aussi de brillantes perspectives dans sa profession. Ce projet de la famille alluma en lui le conflit suivant : devait-il rester fidèle à sa bien-aimée pauvre ou marcher sur les traces du père et prendre pour épouse la belle jeune fille, riche et distinguée, qui lui était destinée ? Et ce conflit, qui était à vrai dire un conflit entre son amour et la volonté paternelle continuant à agir, il le résolut en tombant malade : plus exactement : en tombant malade, il se déroba à la tâche de la résoudre dans la réalité.

La preuve que cette conception est exacte réside dans le fait que le résultat principal de l'entrée en maladie fut une tenace incapacité de travail, qui lui fit différer pendant des années l'achèvement de ses études. Mais ce qui est le résultat d'une maladie figurait déjà dans son intention ; l'apparente conséquence de la maladie est en réalité la cause, le motif du devenir-malade. »

JACQUES LACAN, « Le mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose » (1953), version Roussan.

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1953-00-00.doc>

« Pour bien comprendre, il faut voir ceci : dans la situation originelle, telle que je vous l'ai dépeinte, il y a une sorte de double dette : de frustration d'une part, du personnage qui s'est effacé, voire une sorte de castration du père, et d'autre part l'élément de dette sociale jamais [résolu] <résolue> qui est impliqué dans le rapport au personnage en arrière-plan de l'ami... Quelque chose qui est en somme très différent de la relation triangulaire qui est considérée comme typiquement à l'origine du déroulement et du développement à proprement parler névrosant.

Il y a là une sorte d'ambiguïté, de diplopie, une situation qui fait que l'élément de la dette est placé en quelque sorte sur deux plans à la fois, et c'est précisément dans l'impossibilité de rejoindre ces deux plans que va se jouer tout le drame du névrosé, comme si c'était en essayant de les faire se recouvrir l'un l'autre qu'il faisait une sorte d'opération tournante, jamais satisfaisante, qui n'arrive jamais à boucler son cycle. C'est bien ce qui se passe en effet dans la suite des choses. »

JACQUES LACAN, Séminaire IV (1956-57), La relation d'objet, Seuil, p. 59.

Séance du 12 décembre 1956

AGENT	MANQUE D'OBJET	OBJET
	Castration <i>Dette symbolique</i>	imaginaire
	Frustration <i>Dam imaginaire</i>	réel
	Privation <i>Trou réel</i>	symbolique

... **FREUD**, d'une façon fantaisiste et un peu discutable, a parlé de dimension phylogénétique, peut-être « d'une façon historique », ajoute Jean OURY, en rapport avec une histoire plus ou moins oubliée...

SIGMUND FREUD, « Le retour infantile du totémisme », Totem et tabou (1912-1913), Payot, p. 211-213.

« En confrontant la conception du totem, suggérée par la psychanalyse, avec le fait du repas totémique et avec l'hypothèse darwinienne concernant l'état primitif de la société humaine, on peut acquérir une compréhension plus profonde et on entrevoit la perspective d'une hypothèse qui peut paraître fantaisiste, mais présente l'avantage de réaliser, entre des séries de phénomènes isolées et séparées, une unité jusqu'alors insoupçonnée. Il va sans dire que la théorie darwinienne n'accorde pas la moindre place aux débuts du totémisme. Un père violent, jaloux, gardant pour lui toutes les femelles et chassant ses fils à mesure qu'ils grandissent : voilà ce qu'elle suppose. Cet état primitif de la société n'a été observé nulle part. L'organisation la plus primitive que nous connaissions et qui existe encore actuellement chez certaines tribus consiste en associations d'hommes jouissant de

droits égaux et soumis aux limitations du système totémique, y compris l'hérédité en ligne maternelle. Cette organisation a-t-elle pu provenir de celle que postule l'hypothèse darwinienne ? et par quel moyen a-t-elle été obtenue ? Et nous basant sur la fête du repas totémique, nous pouvons donner à cette question la réponse suivante : un jour, les frères chassés se sont réunis, ont tué et mangé le père, ce qui a mis fin à l'existence de la horde paternelle. Une fois réunis, ils sont devenus entreprenants et ont pu réaliser ce que chacun d'eux, pris individuellement, aurait été incapable de faire. Il est possible qu'un nouveau progrès de la civilisation, l'invention d'une nouvelle arme leur aient procuré le sentiment de leur supériorité. Qu'ils aient mangé le cadavre de leur père – il n'y a à cela rien d'étonnant étant donné qu'il s'agit de primitifs cannibales. L'aïeul violent était certainement le modèle envié et redouté de chacun des membres de cette association fraternelle. Or, par l'acte de l'absorption ils réalisaient leur identification avec lui, s'approprièrent chacun une partie de sa force. Le repas totémique, qui est peut-être la première fête de l'humanité, serait la reproduction et comme la fête commémorative de cet acte mémorable et criminel qui a servi de point de départ à tant de choses : organisations sociales, restrictions morales, religions. » (p. 211-213)

Tout ce qui passe, d'une génération à l'autre. Redoutable. Les fameux secrets de famille... malade de ce qu'on ne sait pas...

Cela ne veut pas dire qu'il faille tomber dans la transparence des bureaucrates...

C'est simplement une « **suite d'événements marquants** »...

➔ Cela relève tout simplement de l'ordre de la médecine : les **observations** très précises, les compilations de médecins comme :

◆ L'importance de l'observation

ARMAND TROUSSEAU⁵,
Clinique médicale de L'Hôtel-Dieu de Paris (1865)

http://www.medarus.org/Medecins/MedecinsTextes/trousseau_a.html

Lire en ligne

http://books.google.fr/books?hl=fr&id=3ltch1YfW7UC&dq=clinique+m%C3%A9dicale+de+l%27h%C3%B4tel+dieu+de+paris&printsec=frontcover&source=web&ots=s2N0meiPS7&sig=LWeUmXmC-Q_5ihwAM0tk8kwlwqY&sa=X&oi=book_result&resnum=5&ct=result

⁵ Un grand médecin, mais à par ça, quelqu'un de pas recommandable, précise JO...

Bien que **TROUSSEAU** ne soit pas psychiatre, il y a des éléments dans ses observations qui ont affaire avec la dimension psychiatrique (*c'est ma façon de résumer*).

JEAN OURY fait référence à nouveau à un groupe de travail mensuel sur l'inceste auquel il participe depuis 1983 (avec des travailleurs sociaux. **LISE GAINARD** participe aussi) :

Tout ce qui était oublié. Il faut explorer deux ou trois générations pour comprendre quelque chose.

Dans une simple consultation... avoir une position adaptée à la personne rencontrée...

➔ **Cet art de la conversation, ça n'est pas le soin, mais c'est un des éléments qui doit avoir une certaine importance pour la suite des événements.**

C'est comme un département d'une fonction plus complexe qu'on appelle le **soin**.

[3] cette année : ce qui est à reprendre :

À partir de ces premiers éléments (fonction de l'observation, du récit, ...) :

↑ **VIKTOR VON WEIZSÄCKER**

JEAN OURY parle souvent de **Viktor von WEIZSÄCKER**, en particulier dans la séance de mai (Analyse institutionnelle 2).

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_080521.pdf

Il fait à nouveau rapidement référence ce soir à l'ancien numéro de la revue *Institutions* qui va être réédité, avec notamment des articles de **MARC LEDOUX** (biographie de **WEIZSÄCKER**) ; **PEDRO LAIN ENTRALGO** ; **JEAN OURY** (à propos d'un séminaire de **JACQUES SCHOTTE** sur **WEIZSÄCKER**)

MARC LEDOUX entouré d'une équipe a traduit l'ouvrage de **WEIZSÄCKER**, *Pathosophie* (à paraître)

PEDRO LAIN ENTRALGO (historien clinique), *Le médecin et le malade (1964)*, Hachette, 1969

<http://www.aragob.es/pre/cido/lain.htm>

Autres interventions de **JEAN OURY** avec des références à **WEIZSÄCKER**

JEAN OURY, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 21, 2003/2
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>
« La fonction scribe. Le corps et ses entours. »

« Le pré-pathique et le tailleur de pierre », *Chimères*, n° 40
<http://www.balat.fr/spip.php?article67>
www.revues-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf

« Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », intervention dans un colloque sur le contact organisé par **JACQUES SCHOTTE**.
[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)_pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)_pdf)

« Alors, la vie quotidienne ? », séance du séminaire de Ste Anne (septembre 1986), *Institutions*, n°19, décembre 1996.
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm

« Suite de la conversation avec Henri Maldiney, Salomon Resnik et Pierre Delion », *Revue de psychothérapie clinique de groupe*, n° 36, 2001/1.
<http://www.cairn.info/revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2001-1-page-47.htm>

Viktor von WEIZSÄCKER a remis en question toute la pathologie. Et cela dépasse la psychiatrie.

VIKTOR VON WEIZSÄCKER, *Le Cycle de la structure* (1939), Desclée-de Brouwer, 1958.
Préface de **HENRI EY**, p. 7.

« V. von Weizsäcker ne nous propose en effet rien moins qu'une sorte de nouvelle logique de l'organisme humain destinée à nous faire dépasser les antinomies structurales de la pensée de l'homme qui se réfléchit sur lui-même. Mais une logique qui est la vie elle-même, l'organisation même de sa structure ontologique. »

VIKTOR VON WEIZSÄCKER, Avant-propos à la 4^e édition (1948)

« L'orientation exacte de ce livre ressort plus clairement de sa confrontation avec la pathologie. Je suis d'autant plus enclin à cette confrontation que j'ai pu dans l'intervalle me livrer plus intensément à l'activité médicale. (p. 19)

[...]

Ce n'est pas la première fois depuis l'introduction du sujet dans la physiologie que l'on peut s'apercevoir que non seulement il faut renoncer à mettre à part la matérialité de l'organisme, mais de plus que la réduction de la physiologie au général et à l'absolument valable est, elle aussi, sujette à caution. Car chaque organisme a son sujet propre. Et si l'on peut supposer dans la perception sensible qu'avec les mêmes organes les êtres percevants ressentent et perçoivent les choses de la même façon (encore qu'à proprement parler cela reste invérifiable), dans le contact moteur de deux êtres vivants on peut prouver

directement que leurs sujets ou bien s'absorbent en un sujet unique (une sorte de troisième sujet) ou bien restent séparés et différents (dans les cas pathologiques). (p. 23)

[...]

L'essentiel du cycle structural, c'est que la perception et le mouvement sont des données qui peuvent se remplacer dans chaque acte biologique, qu'ils sont toujours opaques l'un à l'autre et qu'à cette intrication, à cette équivalence et à cette opacité le sujet et l'objet aussi participent : le "réel" apparaît tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. Or, par suite de certaines causes historiques, on a entièrement intégré les qualités sensibles dans la sphère du sujet psychique, tandis que les structures spatio-temporelles seules devaient constituer l'objectivité, c'est-à-dire mener une existence à la fois subjective et objective. On ne peut conserver plus longtemps ce traitement distinctif du qualitatif et du quantitatif. » (p. 25)

🚩 « Une suite d'événements »

VIKTOR VON WEIZSÄCKER parle d'événements et non de faits.

Un événement, c'est très important, c'est quelque chose qui marque, mais on ne le sait pas.

... ça rejoint une question compliquée :

🚩 Qu'est-ce qui compte dans l'existence ?

VIKTOR VON WEIZSÄCKER donne beaucoup de monographies, mais il les appelle des **pathographies**.

Il n'aime pas le mot « psychosomatique », il utilise le terme « **somatose** »

(Exemple de la femme qui a des rechutes de diabète insipide lors d'événements dans sa vie)

➡️ **démystifier l'histoire clinique**

Cela vaut la peine de reprendre tout ça pour démystifier **l'histoire clinique** qui n'est pas une suite de dates, d'événements superficiels.

WEIZSÄCKER a fait le choix, à la fin de sa vie, de faire pendant 20 ans de la médecine générale.

Son ouvrage majeur, difficile, qui résume tout ce travail, c'est **Pathosophie**.

✚ Les pathographies

Qu'est-ce qui joue pour qu'il y ait des cassures, des tournants, des rechutes, une reprise, ou quelque chose qui se déclare ? Quels sont les événements, pas forcément ceux qui s'inscrivent dans le calendrier, qui se voient...

↑ SIGMUND FREUD

Jean OURY rapproche cette logique de la réflexion de **FREUD** et de ceux qui l'ont repris, notamment **LACAN**.

La difficulté de bien définir

✚ La répétition [**Wiederholung**]

Voir la séance d'avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

La répétition n'est pas le ressassement, le souvenir : « raconte-moi ce qui s'est passé quand tu étais petit ... »

Entre 1915 et 1930, **FREUD** reprend le thème de nombreuses fois, non sans difficultés (Il s'est fait coincé, dit JO) :

Dans les premières années, quand il soignait les soi-disant *hystériques*. C'est à ce moment-là qu'il invente le mot **transfert**

FREUD: C'est bizarre, elle me saute au cou...

Cette période du travail de **FREUD** est très bien observée par **JACQUES SCHOTTE**

JACQUES SCHOTTE, « De la névrose obsessionnelle, innovation nosographique et moteur du développement de la psychanalyse freudienne (des débuts à 1910) », 1988, inédit.

Ce qui se passe en séance n'est pas une sorte de stéréotypie de ce qui s'est passé étant petit. En en restant là, JO dit qu'on ferme le processus analytique (et ça devient plutôt obscène)

! La grande difficulté : distinction **répétition** et **remémoration**

JACQUES LACAN, Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), *Seuil*, 1973, *Points Essais*, 1990.

« L'expérience lui démontre ensuite qu'à l'endroit du sujet, il rencontre des limites, qui sont la non-conviction, la résistance, la non-guérison. La remémoration comporte toujours une limite. Et sans doute, on peut l'obtenir plus complète par d'autres voies que l'analyse, mais elles sont inopérantes quant à la guérison.

C'est ici qu'il faut distinguer la portée de ces deux directions, la remémoration et la répétition. De l'une à l'autre, il n'y a pas plus orientation temporelle qu'il n'y a réversibilité. Simplement, elles ne sont pas commutatives — ce n'est pas la même chose de commencer par la remémoration pour avoir affaire aux résistances de la répétition, ou de commencer par la répétition pour avoir une amorce de la remémoration.

C'est ce qui nous indique que la fonction-temps est ici d'ordre logique, et liée à la mise en forme signifiante du réel. » (p. 49, 29 janvier 1964)

« Voyons donc comment le *Wiederholen* s'introduit. *Wiederholen* a rapport avec *Erinnerung*, la remémoration. Le sujet chez soi, la remémorialisation de la biographie, tout ça ne marche que jusqu'à une certaine limite qui s'appelle le réel. [...]

Toute l'histoire de la découverte par Freud, de la répétition comme fonction ne se définit qu'à pointer le rapport de la pensée au réel. Ce fut beau au début, parce qu'on avait affaire à des hystériques. Que le processus de la remémoration était convaincant chez les premières hystériques ! Mais ce dont il s'agit dans cette remémoration, on ne pouvait pas le savoir au départ — on ne savait pas que le désir de l'hystérique, c'est le désir du père, à soutenir dans son statut. [...]

À cette occasion, je vous indique que, dans les textes de Freud, répétition n'est pas reproduction. Jamais d'oscillation sur ce point — *Wiederholen* n'est pas *Reproduzieren*.

Reproduire, c'est ce qu'on croyait pouvoir faire au temps des grands espoirs de la catharsis. On avait la scène primitive en reproduction comme on a aujourd'hui les tableaux de maître pour neuf francs cinquante. Seulement, ce que Freud nous indique quand il fait ses pas suivants, et il ne met pas longtemps à les faire, c'est que rien ne peut être saisi, ni détruit, ni brûlé, sinon de façon comme on dit, symbolique, *in effigie*, *in absentia*.

La répétition apparaît d'abord sous une forme qui n'est pas claire, qui ne va pas de soi, comme une reproduction ou une présentification, *en acte*. » (p. 59-60, 5 février 1964)

Pour travailler cette question, celui qui en a parlé d'une façon très subtile :

↑ SCÈREN KIERKEGAARD

↗ La reprise

**SCÈREN KIERKEGAARD, *La Reprise* (1843),
Flammarion, GF, 1990.**

Voir la séance de février 2007 (analyse institutionnelle 1)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070221.pdf

Le titre danois du livre a été traduit initialement par **répétition**. **NELLY VIALLANEIX** propose de traduire par **reprise**.

NELLY VIALLANEIX, Introduction à *La Reprise*, p. 16.

« La reprise désigne d'abord le re-commencement des relations de Kierkegaard et de Régine : non pas leur "répétition" pure et simple, mais leur renouvellement. Mais la signification de la reprise doit ensuite être "étendue" de manière qu'elle s'applique à l'existence de tout homme. Le terme relève de la sphère individuelle et non du "règne de la Nature", comme l'a cru le professeur Heiberg, confondant reprise et répétition de phénomènes identiques, soumis aux lois qui les régissent. Dans la sphère où elle se situe, la reprise concerne le mouvement même de l'individu qui, de stade en stade, s'avance "sur le chemin de la vie" en s'éduquant, c'est-à-dire en se tirant vers le haut (puisque tel est le sens du verbe danois éduquer : *at opdrage*) jusqu'à devenir cet Unique (*Den Enkelte*) qu'il est "devant Dieu". Mais existe-t-elle ? Et, si c'est le cas, quel sens peut-elle avoir ? [...]... tandis que le ressouvenir, cherchant à retrouver ce qui a été, se tourne totalement vers le passé, la reprise prétend retrouver ce qui a été sous une forme nouvelle concrète en se dirigeant vers l'avenir. Il s'ensuit que la véritable reprise exige une appropriation personnelle, qui est une re-création. Du coup elle devient, comme toutes les catégories existentielles, une catégorie paradoxale, puisqu'elle unit en elle le même et l'autre. Il s'agit de retrouver le premier dans le second, inchangé, ou si possible, changé dans la reprise".

On peut admettre que Kierkegaard use ici d'un terme nouveau pour désigner ce que Hegel appelait "médiation", à condition de souligner qu'il ne saurait être question pour lui d'unir les contraires dans un processus logique d'annulation et de dépassement (*Aufhebung*), qui transformerait toute l'opération en une pure construction intellectuelle. La reprise, en effet, a les deux pieds bien plantés dans la vie effective. Elle a "la certitude de l'instant" présent. C'est une "épouse aimée" qui assure "le bonheur de l'homme". Elle a "la réalité et le sérieux" de la vraie vie.

D'où ses conditions de possibilité. »

JACQUES LACAN se réfère au texte de **KIERKEGAARD** mais sans plus.

➡ La répétition, c'est toujours nouveau (LACAN)

Le processus analytique, au sens très large du terme, est de permettre qu'il y puisse y avoir répétition. Si on ne prend pas de « précautions » : il y aura seulement ressassement, remémoration.

◆ Le rythme dans l'écriture de KIERKEGAARD

(JO nous recommande de le « lire en voiture » :

conduire et se faire lire **KIERKEGAARD !**)

NELLY VIALLANEX, *Écoute, Kierkegaard. Essai sur la communication de la parole*, tome 1, éditions du Cerf, 1979, p. 41-42.

Éloge. Troisième thèse : L'œuvre de Kierkegaard, où retentit la Parole, a une structure sonore. Troisième règle de méthode : la « lire à haute voix »

« Il faut donc assimiler le dialectique, de manière que, cessant d'être formel, il favorise une organisation sonore de paroles. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que Kierkegaard, lorsqu'il évoque, en 1847, la structure "architectonique-dialectique" de son œuvre, songe avant tout au "rythme" et "s' imagine toujours des lecteurs qui lisent à haute voix". "Ma structure (*Bygning*) tout entière de dialecticien, avec mon sens habituel de la rhétorique, écrit-il, toute cette pratique de la calme et silencieuse conversation avec ma pensée, mon entraînement à lire à haute voix doivent nécessairement me faire exceller" dans le domaine de la ponctuation. Il convient "qu'au premier regard apparaisse cette proportion des phrases qui, pour la voix, quand on lit à haute voix, sera le rythme". Pour "respecter la logique" d'un assemblage de phrases subordonnées et non simplement coordonnées les unes aux autres, "la ponctuation abstraite des grammairiens" ne sert à rien, surtout si l'on fait usage "d'ironie, d'épigramme, d'astuce ou de malice au sens idéal du terme". Tout lecteur de Kierkegaard, tout "auditeur" plutôt (c'est le nom qu'il reçoit, à juste titre, dans les *Discours*), est invité à "moduler" ou à "déclamer". Il doit "être rompu à la fois à suivre chaque oscillation (*Svingning*) de la pensée jusqu'à sa moindre vibration et à la rendre ensuite avec la voix" s'il veut entendre, et donc comprendre le texte. »

La reprise-répétition ne concerne pas seulement ce qui s'est passé mais aussi ce qui ne s'est pas passé !

JEAN OURY donne son exemple habituel : Un enfant (dans sa période géniale entre 3 et 5 ans) :

— « J'étais tranquille, je ne pensais pas, mais... d'un seul coup, ça y est ! j'allais trouver quelque chose ! À ce moment là, maman m'a appelé ('Tu viens, la soupe est prête !') ».

C'était pas méchant, mais c'est un traumatisme gravissime !

Trente ans après, en analyse, ça revient... (« Ça y est ! c'est ça que j'allais trouver!)

On est dans la **répétition** et c'est un **événement** : pas un fait historique, mais qui va marquer.

🚀 L'événement [reprise]

Des entrées possibles pour approcher cette notion...

🚩 « l'événement est un *incorporel* »

Ça n'est pas un mélange des corps. Ça n'a pas de consistance.

👉 Un « incorporel » : quelque chose qui permet qu'il se passe quelque chose

👆 Chez les **STOÏCIENS**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Sto%C3%AFcisme#Le_dicible_28ou_exprimable.29

Pour un autre contexte (autour du lekton),
Voir la séance de mars 2008 (analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

GILLES DELEUZE, Logique du sens (1969), Minuit p. 13-14.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2012

« Les Stoïciens à leur tour distinguaient deux sortes de choses : 1°) Les corps, avec leurs tensions, leurs qualités physiques, leurs relations, leurs actions et passions, et les "états de choses" correspondants. Ces états de choses, actions et passions, sont déterminés par les mélanges entre corps. [...] Le seul temps des corps et états de choses, c'est le présent. Car le présent vivant est l'étendue temporelle qui accompagne l'acte, qui exprime et mesure l'action de l'agent, la passion du patient. Mais, à la mesure de l'unité des corps entre eux, à la mesure de l'unité du principe actif et du principe passif, un présent cosmique embrasse l'univers entier : seuls les corps existent dans l'espace, et seul le présent dans le temps. Il n'y a pas de causes et d'effets parmi les corps : tous les corps sont causes, causes les uns

par rapport aux autres, les uns pour les autres. L'unité des causes entre elles s'appelle le Destin, dans l'étendue du présent cosmique.

2°) Tous les corps sont causes les uns pour les autres, les uns par rapport aux autres, mais de quoi ? Ils sont causes de certaines choses, d'une tout autre nature. Ces effets ne sont pas des corps, mais à proprement parler des "incorporels". Ce ne sont pas des qualités et propriétés physiques, mais des attributs logiques ou dialectiques. Ce ne sont pas des choses ou des états de choses, mais des événements. On ne peut pas dire qu'ils existent, mais plutôt qu'ils subsistent ou insistent, ayant ce minimum d'être qui convient à ce qui n'est pas une chose, entité non existante. Ce ne sont pas des substantifs ou des adjectifs, mais des verbes. Ce ne sont pas des agents ni des patients, mais des résultats d'actions et de passions, des "impassibles" – impassibles résultats. Ce ne sont pas des êtres vivants, mais des infinitifs : Aiôn illimité, devenir qui se divise à l'infini en passé et en futur, toujours esquivant le présent. Si bien que le temps doit être saisi deux fois, de deux façons complémentaires, exclusives l'une de l'autre : tout entier comme présent vivant dans les corps qui agissent et pâtissent, mais tout entier aussi comme instance infiniment divisible en passé-futur, dans les effets incorporels qui résultent des corps, de leurs actions et de leurs passions. Seul le présent existe dans le temps, et rassemble, résorbe le passé et le futur ; mais le passé et le futur seuls insistent dans le temps, et divisent à l'infini chaque présent. Non pas trois dimensions successives, mais deux lectures simultanées du temps.. »

ÉMILE BRÉHIER, La Théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme (1928), Vrin.

http://www.puf.com/wiki/Auteur:%C3%89mile_Br%C3%A9hier

« Identifiant l'être avec le corps, ils [Les Stoïciens] sont cependant forcés d'admettre, sinon comme des existences, au moins comme des choses définies l'espace et le temps. C'est pour ces néants d'existence qu'ils ont créé la catégorie de l'incorporel. » (p. 2)

« Lorsque le scalpel tranche la chair, le premier corps produit sur le second non pas une propriété nouvelle mais un attribut nouveau, celui d'être coupé. L'attribut, à proprement parler, ne désigne aucune qualité réelle ; blanc et noir par exemple ne sont pas des attributs, ni en général aucun épithète. L'attribut est toujours au contraire exprimé par un verbe, ce qui veut dire qu'il est non un être, mais une manière d'être, ce que les Stoïciens appellent dans leur classement des catégories un $\pi\omega\zeta$ $\epsilon\chi\omicron\nu$. Cette manière d'être se trouve en quelque sorte à la limite, à la superficie de l'être, et elle ne peut en changer la nature ; elle n'est à vraie dire ni active ni passive, car la passivité supposerait une nature corporelle qui subit une action. Elle est purement et simplement un résultat, un effet qui n'est pas à classer parmi les êtres.

Ces résultats de l'action des êtres, que les Stoïciens ont été peut-être les premiers à remarquer sous cette forme, c'est ce que nous appellerions aujourd'hui des faits ou des événements : concept bâtard qui n'est ni celui d'un être, ni d'une de ses propriétés, mais ce qui est dit ou affirmé de l'être. C'est ce caractère singulier du fait que les Stoïciens

mettaient en lumière en disant qu'il était incorporel. [...] « Tout corps devient ainsi cause pour un autre corps (lorsqu'il agit sur lui) de quelque chose d'incorporel. [...]

(Les Stoïciens distinguent) radicalement, ce que personne n'avait fait avant eux, deux plans d'être : d'une part l'être profond et réel, la force ; d'autre part le plan des faits, qui se jouent à la surface de l'être, et qui constituent une multiplicité sans fin d'êtres incorporels. » (p. 11-13)

GILLES DELEUZE, Logique du sens (1969), Minuit p. 14-15.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2012

« Pourtant quoi de plus intime, quoi de plus essentiel au corps que des événements comme grandir, rapetisser, être tranché ? Que veulent dire les Stoïciens lorsqu'ils opposent à l'épaisseur des corps ces événements incorporels qui se joueraient seulement à la surface, comme une vapeur dans la prairie (moins même qu'une vapeur, puisqu'une vapeur est un corps) ? Ce qu'il y a dans les corps, dans la profondeur des corps, ce sont des mélanges : un corps en pénètre un autre et coexiste avec lui dans toutes ses parties, comme la goutte de vin dans la mer ou le feu dans le fer ; un corps se retire d'un autre, comme le liquide d'un vase. Les mélanges en général déterminent des états de choses quantitatifs et qualitatifs : les dimensions d'un ensemble, ou bien le rouge du fer, le vert d'un arbre. Mais ce que nous voulons dire par "grandir", "diminuer", "rougir", "verdoyer", "trancher", "être tranché", etc., est d'une tout autre sorte : non plus du tout des états de choses ou des mélanges au fond des corps, mais des événements incorporels à la surface, qui résultent de ces mélanges. [...] Les Stoïciens sont en train de tracer, de faire passer une frontière là où on n'en avait jamais vue : en ce sens ils déplacent toute la réflexion.

Ce qu'ils sont en train d'opérer, c'est d'abord un clivage tout nouveau de la relation causale. »

CLAUDE ROMANO, L'événement et le monde, PUF, « Épiméthée », 1998, 1999.

<http://www.paris-sorbonne.fr/fr/spip.php?article4116>

(Articles autour de la phénoménologie téléchargeables)

Ces références ont été trouvées dans cet article :

MARTIN RUEFF, « Sous la morsure du renard : note sur l'impératif stoïcien de Pierre Pachet

<http://www.fabula.org/lht/1/Rueff.html>

↑ Une approche développée par **HENRI MALDINEY**

↳ **Le transpassible est une transcendance**

HENRI MALDINEY, « De la transpassibilité », Penser l'homme et la folie, Million, « Krisis », 1991, 2007, p. 263-308.

<http://psydoc-fr.broca.inserm.fr/Ey/maldineyfolie.htm>

« Nous sommes passibles de l'imprévisible. C'est cette capacité infinie d'ouverture, de celui qui est là "attendant, attendant, n'attendant rien", comme Nietzsche à Sils Maria, que nous nommons **transpassibilité**. » (p.304)

Revoir la question

à partir du séminaire Analyse institutionnelle 2,
séance du mois d'avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

et du mois d'octobre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf

↳ **HENRI MALDINEY** distingue le **transpassible** et le **transpossible**, en tant que transcendance, et la **possibilisation** (*Ermöglichung*)⁶

Pour **MALDINEY**,

- le **transpassible** s'est atrophié dans la **schizophrénie**, mais il y a du transpossible.
- C'est le **transpossible** qui manque dans la **mélancolie**, mais il y a du transpassible.
- La **possibilisation**, c'est pour réaliser tout ça. (« le possible qui rend possible » ... « la possibilité de rendre possible » : **MALDINEY** citant **HEIDEGGER** in *Être et temps*).

↳ **Transpassible : est-ce qu'il se passe quelque chose ?**

↳ et qu'est-ce qu'il se passe ? **l'événement**

Pour qu'il y ait de l'événement, il faut une mise en place très subtile, une construction « logique ». Il faut que ça fonctionne au niveau du transpassible. Quand c'est bloqué, ça ne se passe pas. Il ne peut y avoir d'événement.

⁶ un terme que j'ai écorché dans les prises de notes de décembre 2006 !

🔪 Les « événements en souffrance »

JEAN OURY revient à l'enfant : « Tu viens manger ta soupe ? »

Un événement qui allait être là est resté en souffrance... Des événements restent longtemps en souffrance... « Ça vous fait faire un tas de conneries ! »

question : est-ce que ça fait partie du soin ?

Est-ce que cette dimension, dans sa complexité, fait partie du soin ?

🔪 La rencontre

La première démarche : rencontrer quelqu'un, c'est le minimum.

[Question de vocabulaire : dans un fascicule qui semble distribué dans certaines écoles d'infirmiers on recommande de ne plus employer le mot **malade**, mais le mot **client**.

On y trouve aussi une liste de techniques pour « rassurer les vieux » : par ex, caresser le dos, pas plus de 7 fois (sinon, perte de temps). Une telle attitude n'a rien à voir avec la rencontre.]

JO va introduire une série d'associations par une soi-disant parenthèse : il s'est demandé comment il pense, chacun se débrouillant comme il peut. Il trouve qu'il pense en spirales (ça revient mais pas tout à fait au même endroit)

Il est important quand on rencontre quelqu'un de savoir comment on pense soi-même. Comment ça circule ?

- ça fait partie de la **présentation**, ce qui n'est pas loin de comment on **dispose** les choses pour recevoir ; comment on pré-dispose ;
- **disposition** : mot choisi par **MARTIN HEIDEGGER** pour traduire en français ce mot allemand impossible à traduire : la **Stimmung**

Les langues sont prises dans des constellations différentes.

Disposition et Stimmung, ça ne serait pas vraiment la même chose (C'est ce que je comprends).

HEIDEGGER nous inviterait à dire : « Dans quelle disposition es-tu quand tu reçois quelqu'un ? »

FRANÇOISE DASTUR⁷, Heidegger. La question du logos, VRIN, 2007

http://ecx.images-amazon.com/images/I/415zCefTyYL_ SS500 .jpg

<http://www.vrin.fr/html/main.htm#>

Chapitre III : l'analytique existentielle et la critique du primat de l'attitude théorique

« Ce qui constitue, à partir de 1923, le point de départ de l'ensemble de la pensée de Heidegger, ce n'est nullement l'opposition, traditionnelle dans la philosophie moderne, du sujet et de l'objet, ni le face à face de la conscience et d'un monde de choses, mais ce rapport compréhensif à l'être que Heidegger baptise *Dasein*. [...] En le réservant exclusivement à la désignation de l'être de l'homme, Heidegger donne au terme de *Dasein*, qui avait été forgé pour traduire le latin *existentia*, un sens nouveau. C'est la raison pour laquelle Heidegger s'est vivement opposé à la traduction en français de ce terme par "être-là", car on a alors l'impression que ce qui est ainsi signifié est le pur être de facto de l'homme.[...] Il s'agit en effet, dans *Sein und Zeit*, d'arracher ce terme au sens qu'il a dans la langue courante, dans lequel il est synonyme de *Vorhandensein*, qui désigne la présence subsistante de quelque chose, pour lui octroyer une nouvelle signification, celle de l'ouverture à l'être dans laquelle l'homme se tient. » (p.85-86)

La notion de *Stimmung* et son rôle dans la pensée de Heidegger

« La notion de *Stimmung*, terme par lequel, à côté de *Laune* (humeur) ou de *Gefühl* (sentiment), on se réfère en allemand au domaine de ce que nous nommons "affectivité", a pris une grande importance dans la pensée de Heidegger. L'essentiel de l'interprétation que Heidegger nous donne de la *Stimmung* consiste à voir en elle non pas un simple phénomène psychologique, mais une expérience ontologique. Il s'oppose en ce sens à toute une tradition, la tradition rationaliste qui enseigne que le travail du concept et la rigueur philosophique ne sauraient se concilier avec le tumulte des passions. Mais c'est surtout pour le rationalisme moderne qui privilégie la clarté et la distinction de l'idée que les mouvements affectifs se voient dépourvus de toute vérité. » (p. 108)

« Que la conscience intentionnelle ne puisse devenir "maître" de ce que la tradition philosophique a nommé *pathos*, affect, ou *Stimmung*, c'est ce que Heidegger a mis en évidence, lui qui conçoit l'homme non plus comme un sujet intentionnel, mais comme cet "entre", ce *Zwischen* où peut advenir la rencontre du sujet et de l'objet, en tant que lieu d'ouverture au monde. » (p.111)

⁷ Pour avoir accès à certains travaux et conférences de Françoise DASTUR :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Fran%C3%A7oise_Dastur

Le livre cité est disponible en lecture sur l'Internet, mais il est tellement 'riche' que j'ai fini par l'acheter !

http://books.google.fr/books?id=-2AW_zleVMqC&dq=fran%C3%A7oise+dastur,+heidegger,+la+question+du+logos&source=gbs_summary_s&cad=0

« La *Befindlichkeit*, que les premiers traducteurs de *Sein un Zeit* rendaient de manière heureuse par “sentiment de la situation”, puisque ce terme désigne aussi bien le sentiment “subjectif” du là que sa situation “objective”⁸, peut être rendue en français par “disposition”. Car “se trouver là”, c’est toujours en même temps “se sentir” de telle ou telle manière – c’est le double sens du *sich befinden* allemand. Heidegger, qui met en relation *Befindlichkeit*, *Geworfenheit* et *Faktizität*, d’une part, *Verstehen*, *Entwurf* et *Existentialität* d’autre part, explique que la facticité d’une existence se révèle dans la *Gestimmtheit*, dans le fait d’être d’une manière ou d’une autre “affectivement” disposé, au sens où la *Stimmung* révèle comment “on se sent”, comment “on va”⁹. Or une telle facticité ne peut nullement être interprétée comme le *factum brutum* d’un étant préexistant à sa propre appréhension, d’un étant qui serait *vorhanden*, mais au contraire comme la facticité d’un être qui a toujours à se prendre en charge lui-même parce qu’il est livré à soi-même comme ayant à “devenir” ce qu’il est. C’est ce que Heidegger exprime par l’expression *Faktizität der Überantwortung*, où le terme d’*Überantwortung* a le sens d’un transfert de responsabilité (*Verantwortung*) de soi à soi¹⁰.

Il n’est pas contingent que les termes qui apparaissent ici en allemand fassent référence à l’idée de responsabilité et de réponse et au registre de la voix : il n’y a peut-être en effet de *Gestimmtheit* et de *Stimmung*, d’être-intoné et de tonalité, que pour un être qui existe sur le mode pour ainsi dire “éthique” de l’astreinte à la responsabilité de soi, c’est-à-dire sur le mode de l’être-jeté. Il faudrait ici souligner que *Stimmung* et *Stimmen* viennent de *Stimme*, mot allemand d’origine inconnue, mais dont le sens premier est la voix au sens juridique de donner sa voix dans un vote. *Stimmen* signifie par extension faire entendre sa voix, appeler, nommer, puis être d’accord et enfin être disposé, d’où *Stimmung* qui a le sens d’accordage (d’un instrument de musique), puis celui de disposition, humeur, tonalité, atmosphère. On doit à cet égard être attentif aux différences des registres des différentes langues : l’allemand voit dans la *Stimmung* un phénomène non subjectif, une “ambiance”, pour le grec le *pathos* renvoie à la passivité du *pathos*, du subir et du souffrir ; quant aux langues dérivées du latin, comme le français, en les nommant “affections” ou “affects”, elles considèrent ces phénomènes comme le résultat d’un *facere*, de l’action d’un agent. Parler d’affectivité, c’est donc utiliser le langage de l’action pour exprimer ce qui est de l’ordre de la “passion”. On peut ici se demander si l’opposition de l’actif et du passif rend bien compte de ce que nous nommons, d’après le latin, “affectivité” et qui est peut-être plutôt du registre de ce que les grammairiens nomment la voix moyenne, intermédiaire, entre passif et actif. Il faudrait ici mettre l’accent sur les possibilités qu’offrent les langues germaniques qui affectionnent les tournures impersonnelles dans lesquelles le sujet est mis au datif, comme par exemple dans les expressions “*Es ist mir übel*”, “*es ist mir ein Vergnügen*”, “*es ist mir zumute*”, là où le français ne peut que dire : “Je me sens mal”,

⁸ Cf. M. Heidegger, *L’Être et le temps*, trad. par R. Bœhm et A. de Wælhens, Paris, Gallimard, 1964, p. 301, note des traducteurs.

⁹ SZ, §29, p. 134.

¹⁰ SZ, §29, p. 135.

“j’ai le plaisir”, “j’éprouve”. Et c’est dans ce même contexte que le terme de *Stimmung*, dont on a vu qu’il désigne un phénomène non localisable dans le sujet et qu’il renvoie à l’ordre exclusivement humain de la parole, est intéressant. » (p.112-114)

Dans ce texte, Françoise DASTUR, va faire usage de trois traductions pour « *Stimmung* » : **tonalité** (Martineau), **disposition** (Vezin), **humeur** (Bœhm et Wælhens). Note, p. 114.

« La tonalité n’est donc nullement un épiphénomène qui ne ferait qu’accompagner la saisie originellement rationnelle des choses mais au contraire ce qui permet la découverte originelle du monde. Heidegger affirme en effet que « nous devons en fait, *du point de vue ontologique*, fondamentalement laisser la découverte première du monde à la “simple tonalité”¹¹. » La possibilité de rencontrer quoi que ce soit ne se fonde ni dans la pure sensation, ni dans la pure contemplation, mais dans la capacité d’être “concerné” par ce dont le sens à un “intérêt” pour une existence qui se sent toujours située¹². » (p. 114-115)

« La disposition n’est donc pas un épiphénomène, mais la manière d’être fondamentale du *Dasein* : elle est la présupposition et le médium de la pensée et de l’action. [...] Il ne s’agit pas de comprendre la *Stimmung* comme un simple état d’âme, ni même de voir en elle le résultat de la rencontre d’un sujet et d’un objet, mais au contraire l’élément originel à partir duquel sujet et objet s’accordent. [...] ... il s’agit de quelque chose... [...] qui exige impérieusement l’expérience de la parole, dont l’animal n’a pas besoin. [...]

La *Stimmung* est donc la chose la moins subjective qui soit et c’est elle au contraire qui ouvre le domaine à l’intérieur duquel le subjectif se distinguera de l’objectif, car c’est en elle seule qu’advient l’exposition ouvrante à l’étant.» (p.115-116)

Sur *Stimmung*, Ki, *atmosphère*, Olor
Voir les séances d’octobre 2006 et juin 2007 (Analyse institutionnelle 1)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_061018.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

¹¹ SZ, §29, p. 138.

¹² SZ, §29, p. 138. Dans ce passage Heidegger fait allusion à Scheler, qui à la suite de Saint Augustin et de Pascal, veut montrer que les actes intéressés sont au fondement des actes purement représentatifs.

✚ Être là

**HENRI MALDINEY,
VIKTOR VON WEIZSÄCKER,
ERWIN STRAUS,
JACQUES SCHOTTE**

*Pour toute cette longue partie (paysage... avec... partage...)
Relire principalement les séances d'octobre 2007, mai et avril 2008.*

(Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080521.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

La nécessité de faire un exercice pour être là... quand quelqu'un se présente

✚ être dans le même **paysage** que celui qui se présente (au sens de **ERWIN STRAUS**)

✚ Mettre de côté tout ce qui vous emmerde.

Dit poliment : « Faire une "**réduction phénoménologique transcendantale**"... presque *éidétique*... et presque... *schizophréniforme*. Être presque dans l'étrangeté ».

✚ Être au niveau du même **horizonté** (**MINKOWSKI**)

➡ On peut alors presque se permettre de ne rien dire, mais quelque chose se passe.

On rétablit un certain niveau — sans le savoir — d'une **disposition**, d'une **Stimmung** (Heidegger a raison) :

Quelque chose qui peut se manifester, par hasard, qui est de l'ordre de **l'événement**.

✚ Il se passera quelque chose

✚ l'avec

Il y a quelque chose qu'on essaie d'atteindre et qui est en question dans cette pathologie grave qui est... de l'ordre de... pour pouvoir parler ... avec l'autre.

C'est la pathologie, au niveau de **l'avec** ! Mais qu'on peut rétablir pour un temps ! pas longtemps mais des fois ça marche !

À l'arrière-plan, on voit que ce qui est remué comme logique...

l'avec, c'est du même ordre que ... pour éviter d'être collé à l'autre

✚ le partage

l'avec est de l'ordre d'une disjonction, proche du **partage**

➡ S'il n'y a pas de partage, il n'y a pas d'avec

Il faut insister... mais pour ne pas se mélanger à l'autre, ne pas être fusionnel ...

✚ la sympathie

La mode actuelle de l'**empathie** : si on est dans l'empathie tout est mélangé. Il n'y a pas de partage, pas d'**avec**. Et l'empathie, c'est ce que disait **Max SCHELER** : c'est le mélange avec l'autre : **Einfühlung**¹³.

Max SCHELER, Nature et formes de la sympathie
(Wesen und Formen der Sympathie)
(1913-1923), Payot, p. 23-24.

« C'est ainsi que pour nous faire une idée de ce premier élément constitutif de la sympathie, qui consiste à comprendre, à revivre, à re-éprouver, nous n'avons besoin ni de projection affective (*Einfühlung*) ni d'"imitation". Au contraire, la projection affective et l'imitation, loin de nous aider à comprendre, sont pour nous des sources d'erreurs. Revenons à la sympathie et à son premier élément constitutif : la compréhension affective.

¹³ Pour info, un séminaire au Centre d'études du vivant (Paris 7) : « La douleur à l'origine d'une représentation de soi et d'autrui »

http://centredetudesduvivant.net/?page_id=78

À ce propos, il convient de distinguer quatre modalités tout à fait différentes : 1° le partage immédiat, direct de la souffrance de quelqu'un ; 2° le fait de "prendre part" à la joie ou à la souffrance de quelqu'un ; 3° la simple contagion affective ; 4° la véritable fusion affective.

1. Le père et la mère se tiennent auprès du cadavre de leur enfant aimé. Ils éprouvent en commun la même souffrance, la même douleur. Cela ne veut pas dire que A éprouve telle souffrance, que B l'éprouve également, et que chacun d'eux sait qu'il l'éprouve. Non : A et B l'éprouvent en commun.

A, par exemple, n'a nullement de la souffrance de B une idée "concrète", comme c'est le cas de l'ami C qui se joint aux parents pour leur exprimer sa sympathie ou leur dire : "la part qu'il prend à leur douleur". Non : A et B ressentent en commun, éprouvent en commun, subissent en commun, non seulement "la même" situation, au point de vue de sa qualité et de sa valeur, mais aussi la même réaction émotionnelle, à cette situation. La "douleur", en tant que situation, et la souffrance, en tant que qualité fonctionnelle, se confondent ici de la façon la plus intime. Or, on ne peut ainsi éprouver en commun qu'une souffrance psychique, et non, par exemple, une couleur physique ou un sentiment sensoriel. On ne partage pas une douleur physique. Les catégories affectives sensuelles (sensations affectives de C. Stumpf) ne se prêtent pas à cette forme supérieure de la sympathie, à moins de prendre une forme "concrète" chez la personne sympathisante. Elles ne peuvent provoquer que de la compassion, de la pitié. De même, on peut se réjouir à la vue d'un plaisir sensible éprouvé par un autre ; mais on ne peut éprouver ce plaisir lui-même (au sens d'une sensation de sympathie). Il peut arriver également que A éprouve le premier une souffrance donnée et que B l'éprouve ensuite, par participation affective. Mais ainsi que nous le verrons, cela suppose l'amour sous sa forme la plus élevée.

2. Il en est tout différemment dans le deuxième cas. Ici encore, la souffrance de A n'est pas la cause pure et simple de la souffrance de B. Toute sympathie implique l'intention de ressentir la joie ou la souffrance qu'accompagnent les faits psychiques d'autrui. Et elle tend à réaliser cette intention en tant que "sentiment", et non à la suite d'un "jugement" ou d'une représentation se laissant exprimer par la formule : "B souffre". Elle ne survient pas seulement en présence ou à la vue de la souffrance d'autrui ; mais elle est encore capable de "penser" en tant que fonction affective. Mais dans le cas dont nous occupons la souffrance de B est conçue avant tout, à la faveur d'un acte de compréhension éprouvé intérieurement, comme appartenant à B ; et c'est sur l'objet de cette compréhension intérieure que porte la sympathie. Autrement dit, ma sympathie et la souffrance de mon voisin sont, au point de vue phénoménologique, non un seul fait, comme dans le cas précédent, mais deux faits différents. ».

Voir aussi la séance de mars 2008 (Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

➔ Notre travail est dans la *Verstehung* (*Vestehen* = comprendre, connaître), du côté de la **sympathie**

C'est une des premières démarches du soin.

JEAN OURY propose une façon de faire écho à la sympathie :

Se mettre à distance de l'autre pour être au plus proche, pour assumer le lointain de l'autre, sans le toucher.

➤ « **Être au pied du mur de l'opacité de l'autre** »

Une phrase-valise, dit **JEAN OURY**, à partir de :

PIERRE CHARPENTRAT

Le Mirage baroque, éd. De Minuit, 1967

« À l'image transparente, allusive, qu'attend l'amateur d'art, le trompe-l'œil tend à substituer l'intraitable **opacité** d'une **Présence**. »

(citation trouvée dans cet article)

<http://recherche.univ-montp3.fr/ea738/chercheurs/badie/trompe.pdf>

MAURICE BLANCHOT, L'Amitié, Gallimard, 1971, p. 328

Écrit à la mort de **GEORGES BATAILLE**

« Nous devons renoncer à connaître ceux à qui nous lie quelque chose d'essentiel ; je veux dire, nous devons les accueillir dans le rapport avec l'inconnu où ils nous accueillent, nous aussi, dans notre **éloignement**. L'amitié, ce rapport sans dépendance, sans épisode et où entre cependant toute la simplicité de la vie, passe par la reconnaissance de l'**étrangeté** commune qui ne nous permet pas de parler de nos amis, mais seulement de leur parler, non d'en faire un thème de conversations (ou d'articles), mais le mouvement de l'entente où, nous parlant, ils réservent, même dans la plus grande familiarité, la **distance infinie**, cette **séparation** fondamentale à partir de laquelle ce qui sépare devient **rapport**. »

Ça rejoint...

🚀 « Le transfert est une disparité subjective »

👉 **JACQUES LACAN** introduit son séminaire sur le transfert par cette phrase.

Dans l'analyse, la relation n'est pas du « copain / copain »... c'est pas de l'empathie...

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), Le Transfert, Seuil, 1991

version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« Disparité subjective »

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

Tout cet ensemble, cette démarche phénoménologique pour être dans le même paysage que l'autre, c'est la condition pour approcher cette possibilisation dont parle **HENRI MALDINEY**, et « être là », sans pleurnicheries, à un **niveau** tel que l'autre, même dans « tous ses états » va pouvoir repérer.

Sans toutes ces précautions (mais il n'y a pas que ça), d'une certaine façon, « parler du soin, c'est du bidon ! »

Ça n'empêche pas des prises médicamenteuses suivant les « tempéraments », suivant les réactions ...

C'est une **démarche inaugurale** mais pas seulement : elle doit se répéter tout le temps sans y penser pour être non pas au niveau de l'autre (*JO se corrige*), mais **être en disposition** pour que quelque chose (non pas un échange) puisse

se formaliser, se formuler, ne serait-ce qu'un tout petit peu, même pendant quelques « temps »; démarche à recommencer, jour après jour, pendant des années, parfois...

question (s) : est-ce que ça fait partie du soin ?

Parfois, avec des patients, « ça ne passe pas ». **JEAN OURY** se souvient d'une personne en particulier.

Est-ce que voir longtemps quelqu'un tous les jours et que ça ne passe pas, ça fait partie du soin ?

Voir quelqu'un trois minutes par jour : « ça tient », mais

« Il y a quelque chose qui ne passe pas »

Peut-on dire que c'est un diagnostic ? oui.

Quand on parle à quelqu'un, on fait un diagnostic.

Si on parle à quelqu'un et qu'on ne fait pas de diagnostic, on ne peut pas dire qu'on « parle à quelqu'un »

➔ **Parler à quelqu'un, c'est faire un diagnostic et questionner sa propre place...**

Les « nouveaux venus » diront que c'est un « discours de vieux gâteaux » :

— « Tout ça, c'est dépassé ! D'ailleurs, on n'a pas à parler ! Et puis, c'est un schizophrène... »

[...]

Une quantité de choses à remettre en question et sur lesquelles il faudra revenir.

[fin mouvement 1]

[mouvement 2]

question : À quel endroit ? en quel lieu ?

À quel endroit ? En quel lieu ? quel est ce lieu où quand parler ça sert rien, mais ça fait quelque chose quand même tout en n'étant pas définitif...

HENRI MALDINEY citant **HÖDERLIN**, schizophrène :

Komm I ins Offene I
Viens I dans l'Ouvert I

Et puis non, c'est jamais ouvert, il y a une limite et ça passe pas.

Comment être en contact, avec...

HENRI MALDINEY, « L'esthétique des rythmes » (1967),
in *Regard, parole, espace*,
L'Âge d'homme, 1973, 1994. p. 147-172.
Disponible sur le site de Michel Balat
<http://www.balat.fr/spip.php?article77>

« Ethos en grec ne veut pas dire seulement manière d'être mais séjour. L'art ménage à l'homme un séjour, c'est-à-dire un espace où nous avons lieu, un temps où nous sommes présents – et à partir desquels effectuant notre présence à tout, nous communiquons avec les choses, les êtres et nous-mêmes dans un monde, ce qui s'appelle habiter.

“ C'est poétiquement que l'homme habite... ”¹⁴

Et quel est ce séjour ? Hölderlin le dit dans les trois premiers mots d'un poème :

Komm I ins Offene I

Viens I dans l'Ouvert I

Pour combien ce mot : Ouvert est-il clos, indifférent ou lettre morte, parce que justement il est voix vive et que la vie n'est pour eux qu'une faute d'orthographe dans le texte de la mort, dans le contexte des configurations objectives, en lesquelles l'homme se thématise et devient un objet – et non un existant. De poète en poète, d'existant en existant, l'Ouvert de Hölderlin a sa résurgence avec R. M. Rilke dans la Huitième Elégie de Duino :

¹⁴ Hölderlin, Poème “ En bleu adorable... ”

“ De tous ses yeux la créature voit
l'Ouvert. Seuls nos yeux à nous sont
comme retournés et tout autour d'elle posés
comme des pièges encerclant sa libre issue...
... Nous n'avons jamais, non, pas un seul jour
devant nous le pur espace dans lequel les fleurs
s'ouvrent sans fin. Toujours le monde
et jamais le Nulle part sans négation, le pur,
l'insurveillé qu'on respire, qu'on sait infini
et qu'on ne désire pas.
... C'est cela qui s'appelle destin : être en face
et rien que cela et toujours en face. ”

Seul échappe à l'en-face et au destin celui qui ne commence pas par mettre le monde en perspective, et qui ne fait pas de sa présence un objet, pour la mettre en vitrine ou la mettre en tableau dans une représentation. L'artiste est cet homme. Nullement différent de vous à l'origine, puisque “ comme vous, dit Paul Klee, il a été jeté dans un monde où il doit s'orienter tant bien que mal ”¹⁵; différent cependant en ce qu'il cherche une issue dans cette origine même, à laquelle il accède en la mettant en œuvre, mais à une condition : que son oeuvre elle-même soit dans un état d'origine perpétuelle. »

...Comment être en contact **avec...**

Le contact

Le mot « contact » essentiel, si malmené à une certaine époque...

Reprendre ce terme¹⁶ à partir de :

¹⁵ Paul Klee, Conférence sur l'art moderne faite à Léna le 25 juin 1924. in. *Théorie de l'Art Moderne*, Paris, 1964.

¹⁶ Comme **JEAN OURY** prend la peine de souligner que le contact tel qu'il l'envisage n'est pas le contact tel que l'entend Bergson, j'ai trouvé quelques références qui nous orientent vers Matière et mémoire...

ELIE DURING, « Trois lettres de Henri Bergson à Gilles Deleuze »

http://ciepfc.rhapsodyk.net/article.php3?id_article=197

«Sept concepts pour Bergson »

<http://jeandetmartin.blog.fr/?tag=bergson>

<http://www.philocours.com/cours/cours-bergson-memoire.html>

<http://pedagogie.ac-amiens.fr/philosophie/PAF/bergson-panero.htm#20>

<http://incident.net/users/gregory/wordpress/27-bergson-matiere-et-memoire-05011981/>

↑ VIKTOR VON WEIZSÄCKER

JACQUES SCHOTTE, Le Contact, Colloque (11-13 novembre 1988), De Boeck-Wesmael, 1990.

Téléchargeable

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

Sommaire des compte-rendus du colloque :
(sommaire incomplet. Cf. additif en octobre)

Avant-propos, Jean Kinable et Jean-Marc Poellaer

Le contact : d'un prélude, Jacques Schotte

De l'école hongroise de psychanalyse à Szondi et à la psychiatrie d'aujourd'hui, Jean Mélon

Le «contact» aux commencements, Jacques Schotte

Maniement du contact et cure analytique, Michel Galasse

Le contact dans la pratique analytique, Jean Florence

Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle, Jean Oury

↗ Le pathique

Le contact, au sens de **WEIZSÄCKER**, c'est au niveau du **pathique**

Une question que **JEAN OURY** a développé dans un séminaire de Sainte-Anne sur la **décision**.

➡ On ne peut pas parler du **soin** sans parler du **pathique**.

JEAN OURY parle du pathique dans presque toutes les séances du séminaire.

Pour travailler la question,

commencer par la séance de mai 2008 (Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf

HENRI BERGSON, Matière et mémoire (1896). Essai sur la relation du corps à l'esprit, Quadrige, Puf.

http://www.amazon.fr/gp/reader/2130545599/ref=sib_dp_pt/403-3178582-8053264#reader-link

téléchargeable

http://classiques.uqac.ca/classiques/bergson_henri/matiere_et_memoire/matiere_et_memoire.html

question : Tout ça, où est-ce que ça se passe ?

Ce qui apparaît, c'est le travail dénommé par un terme que **JEAN OURY** n'aime pas beaucoup...

Voir la séance de juin 2008 (Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

↗ La psychothérapie « institutionnelle »

« La psychothérapie institutionnelle ça n'existe pas »

Un terme utilisé par **GEORGES DAUMEZON** et **PHILIPPE KOECKLIN** dans un congrès à Lisbonne en 1952...

Sur l'origine du choix du terme, son histoire et son développement

Voir les séances de septembre 2007 et avril 2008 (Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080416.pdf

Voir également un entretien avec **HÉLÈNE CHAIGNEAU**

<http://www.balat.fr/spip.php?article88>

FRANÇOIS TOSQUELLES, « L'école de liberté » (1987), extraits (28 p. sur 121) d'un très long entretien (12 h)

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTousquelles.pdf>

↘ « institution »

Jacques SCHOTTE (et les Belges) préférerait « établissement »... Mais pour **JEAN OURY**, c'est le contraire d'« institution ». Quant aux Italiens, avec **FRANCO BASAGLIA**, ils lancaient : « Mort à l'institution ! »...

<http://www.triestesalutementale.it/francese/francese.htm>

La seule possibilité qu'il y ait une vie quotidienne pas dégueulasse, c'est l'**institutionnalisation**.

HÉLÈNE CHAIGNEAU parle de « processus d'institutionnalisations multiples ».

HÉLÈNE CHAIGNEAU, « Prise en charge institutionnelle des sujets réputés schizophrènes »¹⁷

<http://www.cliniquedelaborde.com>

« Il importe donc que dès l'arrivée le schizophrène trouve à l'hôpital un réseau articulé de personnes, d'organismes, où s'instaurent de multiples rencontres, prévues et imprévues. RACAMIER à propos de la psychothérapie individuelle a insisté sur l'importance de la rencontre du schizophrène et de son thérapeute, rencontre qu'il estime bien souvent déterminante. Mais nous savons qu'à l'hôpital il ne faut pas compter sur une rencontre déterminante de psychanalyste par schizophrène. Et cela pas seulement parce que le nombre de psychothérapeutes individuels ne pourrait y suffire, mais pour bien d'autres raisons.

Dénué de tout dans sa catastrophique dissociation on pourrait dire que le schizophrène, dans le collectif, commence par se nourrir des relations des autres entre eux, pour autant que ces relations conservent une fraîcheur, une souplesse, voire une labilité telles qu'elles soient préservées de l'immobilité et du formalisme. Une rigidité organisationnelle fait disparaître la possibilité de parole. Or, il est véritablement urgent que le schizophrène soit nourri par la parole. [...]

Le schizophrène est plus que tout autre, soumis au système relationnel de l'ensemble et à la loi ou aux pressions qu'il y peut recevoir. Lorsqu'on vient à débattre d'un problème concret de la vie quotidienne (place au pavillon, place au réfectoire, conditions d'un achat, d'une "permission" ...) se dévoilent les lois relationnelles du collectif. Un premier indice significatif est qu'on en puisse ou non débattre. [...]

Que dire des "soignants" ? Doivent-ils ou non être présents aux "activités" des malades, "participer" ou non aux décisions, "diriger" ou non ? Est-ce l'affaire des infirmiers ? Qu'en est-il des psychologues, assistantes sociales, et de tous les autres techniciens en fonction ? Les médecins jouent-ils un rôle à part ? "le" médecin doit-il exercer une "fonction thérapeutique" définie, le psychanalyste apportant ici le précieux concours de "son interprétation" dûment technique ? Posé sous ces formes, malheureusement encore très courantes, le problème est insoluble. Les malades quelle que soit leur appartenance nosologique, se trouvant finalement tous présenter, sous une forme ou sous une autre, une difficulté d' "être", les techniciens placés là pour les soigner ont beaucoup plus à "être" ce qu'ils sont qu'à "avoir" la fonction correspondant à leur titre et à leur rôle, c'est-à-dire à avoir les malades.

C'est par l'être que passe la rencontre, c'est par l'avoir que passe l'oppression, pour rejoindre sa complice, la dépendance. OURY, repris dans une large mesure par AYME, RAPPARD et TORRUBIA, a insisté sur le "club", instrument dont la nature sociale ne peut être garantie authentique que grâce à son support la maîtrise des échanges économiques. "Le club doit être une vraie société et non une sorte d'artefact, comme certains ateliers dits ergothérapeutiques ou les laboratoires sociaux de LEWIN" (OURY) »

¹⁷ Aux éventuels lecteurs de **La Borde** : pouvez-vous signaler au webmaster que le site ne s'ouvre plus correctement avec Firefox (en tout cas pour un ordi Mac) ? Merci...

Entretien avec HÉLÈNE CHAIGNEAU

<http://www.balat.fr/spip.php?article88>

Article citant **HÉLÈNE CHAIGNEAU**

PIERRE DELION, « Thérapies institutionnelles »

http://www.psychiatrie-desalieniste.com/imprimer.php3?id_article=30

Un document de 150 pages avec de nombreux témoignages

Sur l'histoire et la vie quotidienne

au Centre hospitalier Edouard-Toulouse (Marseille)

http://www.serpsy.org/histoire/edouard_corps.pdf

👉 « **établissement** »

Les rapports avec l'État : État-blissement

JEAN OURY invente le verbe « **blisser** » : se blisser avec l'État

JEAN OURY, « L'aliénation »,

Intervention à une journée d'étude sur l'aliénation, Belgique, 4 octobre 2003

<http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/tip.htm>

« Une des premières démarches à faire dans tout ce qui est institutionnel (aussi bien dans les hôpitaux, les villes, les secteurs...), c'est de faire la distinction entre établissement et institution. L'Établissement est un lieu, un collectif qui "établit" quelque chose. Selon les contextes linguistiques, un [état]-blissement est quelque chose d'organisé qui passe un contrat avec l'État. D'une façon un peu humoristique, je dis souvent : comment vas-tu te "blisser" avec l'État, c'est à dire quels sont les rapports entre l'État et le champ et le lieu du travail.

Une fois établis, commence vraiment la psychothérapie institutionnelle, dans le sens qu'on développe à l'intérieur de l'établissement un nombre incalculable d'institutions. »

➡ **Le soin, ça commence avec :**

👉 « **soigner l'hôpital** »

En référence à une série de conférences d'**HERMAN SIMON**, psychiatre allemand (1927), un leitmotiv de **FRANÇOIS TOSQUELLES** :

« pour soigner les gens, il faut d'abord soigner l'hôpital »

Voir à partir de la séance de juin 2008 (Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080618.pdf

👉 responsabiliser

Saint-Alban, en 1940, était une véritable pourriture, avec des quartiers d'agités, des quartiers de gâteux, des cellules de contention, aucune intimité.

La première démarche de **TOSQUELLES** et de l'équipe réunie autour de lui (notamment **BALVET**, avec qui il a traduit **HERMAN SIMON**) a été de responsabiliser les gens, même les plus malades, les grabataires, etc. En 1947, quand **JEAN OURY** arrive, il y a un « club ». Les quartiers et les cellules ont disparu.

Tout ce travail collectif est un travail sur l'établissement : c'est là où vivent des personnes schizophrènes, extrêmement sensibles à ça.

Retour à La femme au grand-père footballeur

Le peu que **JEAN OURY** amène : un tout petit bout d'institutionnel (extraire le dossier des archives et parler du grand père : ça n'est pas fréquent) Il y a toujours le risque de « rechutes », même à La Borde, et que l'agitation, le gâtisme, reviennent.

Reprendre ce que disait **PAUL-CLAUDE RACAMIER**, notamment à propos de l'expérience à Chesnut Lodge (près de Washington) avec **ALFRED H. STENTON** et **MORRIS S. SCHWARZ**.

👉 Les constellations

En travaillant sur les constellations, on voit bien qu'on change le profil même : la personne sera moins dépressive, elle aura des initiatives, sans pour autant qu'on l'ait vue individuellement, et cela parce qu'on a travaillé le « milieu ».

Voir à partir de la séance de juin 2008 (Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

Tous ces aspects font partie du soin.

➡ **un travail beaucoup plus complexe que le « soin individuel » qui ne tiendrait pas compte de là où est la personne.**

➡ **Il n'y a pas de distinction à faire entre psychiatrie, psychanalyse, neurophysiologie, etc...**

*Cf. aussi l'entretien avec **HÉLÈNE CHAIGNEAU**, pour les différentes « positions » sur cette question.*

La ballade en forêt avec celui qui a été bûcheron... Est-ce que c'est du soin ?
JEAN OURY va faire allusion à plusieurs personnes de La Borde...

[...]

👉 la « pathoplastie »

Un terme que propose **JEAN OURY** :

Quand le milieu, les conditions de vie, provoquent de la pathologie.

Voir la séance de juin 2008 (Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

« La résistance au traitement » vient plus de l'établissement (cad les gens, leur façon d'être entre eux), que du malade.

Cette résistance fait le « lit » de l'organisation traditionnelle des hôpitaux, pas uniquement psychiatriques.

Un exemple de l'influence du milieu : la situation des hôpitaux psychiatriques pendant la 2^e guerre mondiale en France.

ISABELLE VON BUELTZINGSLOEWEN, L'Hécatombe des fous, Aubier, 2007.

http://editions.flammarion.com/Albums_Detail.cfm?ID=21820

<http://ch.revues.org/document44.html>

<http://www.france-mail-forum.de/fmf32/pol/32quvoto.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Isabelle_von_Buelzingsloewen

Cette historienne complète, critique, précise un travail précédent :

Max LAFONT, L'Extermination douce (1987), éditions du Bord de l'eau, 2000.

<http://www.editionsbdl.com/extermiation.html>

Actuellement, Jean OURY estime que l'on en est à une « **extermination camouflée** »

Dans un passé récent, La suppression des lits dans les hôpitaux, entraînant la disparition des personnes dans la rue (en France) ou dans la montagne (En Italie du nord) : grands progrès de l'idéologie, dit JO ...

MICHEL FOUCAULT, Histoire de la folie à l'âge classique (1972), Gallimard, « Tel ».

http://fr.wikipedia.org/wiki/Histoire_de_la_folie_%C3%A0_l%27%C3%A2ge_classique

*Le site du département de santé mentale de Trieste,
pour des articles (en français) sur **FRANCO BASAGLIA** et son action.
<http://www.triestesalutementale.it/francese/francese.htm>*

- Le manque de praticiens, de personnel...
- la « négligence » vis à vis de schizophrènes en danger (*c'est ma façon de dire ce que j'ai compris*). JO donne des exemples...

👉 la résistance à l'aliénation sociale

Revoir les deux années du séminaire Analyse institutionnelle !

L'ambiance, les entours, ça se traite, ça se soigne, mais il y a une grande résistance !

JEAN OURY rappelle encore une fois les propos de **FRANÇOIS TOSQUELLES** : « la résistance à l'aliénation sociale est infiniment plus grande que la résistance "psycho-sexuelle" dans la cure analytique ».

Cette résistance se manifeste de multiples façons, y compris dans le changement de sens des mots.

C'est sur ce fond-là qu'on peut essayer « d'être un peu malin » pour dire la différence entre symptôme, passage à l'acte, acting out, ... pulsion...

Quel rapport entre le pulsionnel et la façon de vivre (enfermé ou dans un groupe, au gré des occasions de rencontre)

👉 la rencontre

Ce qui est en question sur le plan métalogue, dans le travail : de l'ordre de la rencontre,

JACQUES LACAN : « **Soyez tychistes !** »

*Sur tuche, tugkanon, lekton,
séance de mai 2008 (Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf*

👉 Qu'est-ce que je fous là ?

Pour qu'il puisse y avoir une sorte de réanimation du *lekton* touché dans les psychoses, il faut un minimum de rencontre... même avec des conflits. S'il n'y a pas de conflits, il n'y a rien, sans vouloir les attiser...

Continuer sur l'événement, le pathique, l'équation multidimensionnelle que suppose la rencontre... avec... etc...

« **Je reste sur le mot *avec*...** »

Pathologies mentales complexes: des thérapies de longue durée plus efficaces

AFP 01.10.08 | 04h35

T Des psychothérapies durant au moins un an paraissent plus efficaces pour traiter des pathologies mentales complexes que des interventions de courte durée recourant plus intensivement à des médicaments, selon une méta-analyse publiée mardi.

"Dans cette méta-analyse, les psychothérapies psycho-dynamiques de longue durée (au moins un an ou 50 séances) ont été nettement plus efficaces que des traitements intensifs courts quant aux résultats d'ensemble tout comme pour cibler des problèmes particuliers et améliorer le fonctionnement de la personnalité du patient", écrit le Dr. Falk Leichsenring, de l'Université de Giessen en Allemagne, un des co-auteurs de ces travaux.

Cette méta-analyse a porté sur 23 études dont onze cliniques et 12 dites d'observation ayant couvert 1.053 patients au total.

"Les psychothérapies psycho-dynamiques ont produit d'importants effets durables sur des patients souffrant de troubles de la personnalité, de troubles mentaux multiples et d'instabilité mentale chronique", poursuivent les chercheurs dont les travaux paraissent dans le Journal of the American Medical Association (JAMA) daté du 1er octobre.

"Les effets ont été mesurables pour l'ensemble des troubles et se sont accrues de façon notable entre la fin des séances de thérapies et les visites de suivi", ajoutent ces psychiatres.

En terme d'efficacité générale des deux types de traitements, les patients ayant bénéficié des psychothérapies psycho-dynamiques de longue durée ont enregistré en moyenne de meilleurs résultats dans plus de 96% des cas que ceux ayant été soumis aux thérapies intensives et brèves.

Qu'en a pensé le (la) journaliste, rédacteur (rédactrice) de cette dépêche AFP ? >>>>>>>>>>

Mercredi 15 octobre 2008



<http://www.pierregrise.com/distribution/la-bande-des-quatre>

Jean Oury : vert
 Danielle Roulot : rouge
 Michel Balat : bleu
 Olivier Legré : orange

Merci à eux de m'autoriser à mettre en ligne cette transcription intégrale de la séance.

*Il s'agit donc, en l'occurrence, de **non-prises de notes**.*

Pour l'instant, ces lignes ont été relues par Michel Balat et Olivier Legré.

C'est une version provisoire, en attendant la relecture par Jean Oury et Danielle Roulot.

Cette soirée est inséparable des autres séances du séminaire.

Il convient de se reporter aux différentes prises de notes pour accéder aux liens et aux citations.

(...)... commencer... si la salle a envie d'intervenir...

(...)... parution chez Hermann d'un certain nombre de dialogues dont les plus courageux d'entre vous on subi « Surmoi et institution ».

On a décidé avec Oury de faire d'autres dialogues et l'objet premier sur lequel on s'est arrêté, c'est justement pas l'objet, c'est « l'objeu », au sens de Francis Ponge.

On va vous raconter tout ça et puis associer...

Moi, j'aime mieux lire parce que j'ai toujours peur de me prendre les pieds dans ... mais ça ne m'empêchera pas de dire mon mot...

Alors, je vous lis la petite lettre qu'Oury vous a faite :

Je vous prie de m'excuser de ne pas être au rendez-vous de ce séminaire d'octobre. Je n'ai pas encore acquis le don d'ubiquité. (il est à Toulouse). Mais c'est une occasion pour présenter ce soir une conversation à trois : trilogie, trilogie, à voir ou plutôt à écouter.

C'est en même temps une ouverture possible à ce qui peut apparaître à la longue comme un monologue chronique. Cependant, pour manifester un peu ma présence, j'ai extrait quelques passages du dernier séminaire de La Borde, samedi dernier. Ce peut être éventuellement une des bases de conversation de cette rencontre entre Olivier Legré, Danielle Roulot et Michel Balat.

D'autre part, j'ai demandé à Christophe du Fontbarré (qui se planque là bas) de vous signaler les différentes manifestations qui doivent avoir lieu dans le mois ou les mois qui viennent. Christophe !...

LES ANNONCES

>> samedi 15 novembre, Angers (Université), Journée de travail du secteur 3, 2 : « Paroles du corps et travail d'équipe » + une conférence de ? (il semblerait de Jean Oury, « autour de son livre » dit quelqu'un). Rens. : 02 41 80 77 30.

>> dimanche 23 novembre, Landerneau, Foire aux puces, fête du secteur de Landerneau. Rens. : Club La pierre de lune, 02 98 21 80 92.

>> 28 février, Blois, 23^e journées de psychothérapie institutionnelle « soin et dialectique institutionnelle »

Michel Balat en profite pour faire une annonce

>> 29 novembre, Canet-en-Roussillon, 12^e « journée avec... », avec comme invité Pierre-Johan Laffitte. <http://www.balat.fr>

... On commence ? Je lance l'affaire ? Hein ?

... Si tu veux...

À moins que tu veuilles le faire...

... L'idée... c'est une soirée... c'est un peu casse-gueule quand même ! On verra bien ! Mais, au point de départ, c'est ce que j'aimerais appeler : des figures imposées libres ! J'ai réfléchi à ça : ce n'est pas « des figures libres imposées » — parce que ça serait moche, ça ! — tandis que « des figures imposées libres », c'est beaucoup mieux !

« Figures imposées », c'est-à-dire que ce que nous propose Jean Oury, c'est un texte... des bouts de texte ! rassemblés. Vous pouvez les voir : ce qui est encadré, c'est à lire ! C'est assez... étonnant ; le fruit d'une réflexion... analytique ! Donc, nous lirons ces bouts de texte. On va voir comment on se les distribue. Quand j'en aurai marre, je te passe la parole (à D.R.)

Le but de l'opération, c'est que tous les trois soyons amenés à réagir à ces formulations. Voilà... C'est à peu près l'idée... plus la salle, si la salle veut réagir... On est en pleine révolution culturelle !... Donc... on y va ?...

Alors, le thème de cette année, aussi bien à Sainte-Anne que pour la réunion du 28 février de la Fédération des associations culturelles à Blois et à La Borde, et pour le stage à La Borde du mois de mai, ça tourne autour de : « Qu'appelle-t-on soin ? ». Sur ce fond-là, qui est toujours très vague, parce que les gens pensent qu'ils savent ce que c'est, — mais enfin, personne ne sait ce que c'est —, je voudrais élaborer un petit peu cette année des notions

critiques du fétichisme, non pas ... Tu veux dire quelque chose ? (à D.R.)... Non, mais toi... Qu'est-ce que je dois dire ! alors ?... ...

... que le fétichisme c'est un thème très cher à Oury en ce moment et qu'il a repris en fait de Marx qui le développe en particulier dans les *Grundrisse*. Donc, il y a un arrière-plan politique mais le fétiche — il n'y a qu'à voir les publicités... Il y a des publicités pour les voitures ... extravagantes ! Et pour les crèmes de soin, je ne vous dis pas ! Enfin, vous devez les subir aussi...

Bref, tout ça, ça tourne autour du fétichisme, au sens de Marx, mais aussi au sens ... psychiatrique, si je peux dire, du terme, c'est-à-dire... les fétichistes... par exemple, on a à La Borde en ce moment, un jeune homme, qui n'est plus si jeune que ça d'ailleurs, dont la passion est de dessiner des chaussures pour dames. Vous me croirez si vous voulez, eh bien il y a des écoles où on apprend — il va se lancer d'ailleurs — à dessiner des chaussures pour dames !... ...

... Je continue cet encadré...

Le... non pas, dit-il, le fétichisme des endroits clos, c'est-à-dire des psychanalystes ou autres, mais en général de la société telle qu'on la vit actuellement. ILS s'aperçoivent enfin que c'est une société capitaliste ! Ils ne le savaient pas ! Ça y est ! Même dans les journaux les plus bien pensants, on dit quand même : Le capitalisme... les parachutes dorés et toutes ces conneries ! Bon... enfin... ils se démerdent. Alors, ils sortent en même temps, — ça, c'est très bien —, le prix Nobel de littérature : Le Clézio, qui est un peu autistique, heureusement !, mais il est remarquable ce type ! Il a dit : J'ai commencé à écrire sans savoir lire. Ce qui est une méthode habituelle en fin de compte, il le dit, d'ailleurs. C'est banal, je ne sais pas si vous essaieriez. Moi, je n'écris jamais ou presque pas : je parle. Mais quand je me mets à écrire par nécessité, j'écris sans savoir ce que j'écris et ça marche très bien, il n'y a pas de ratures.

C'est la définition que tu donnes du scribe, ça...

Voilà. Tout à fait. Le scribe... Mais enfin, c'est compliqué ; tu permets que j'aie un petit peu plus loin, parce que, après, j'aurais peut-être... Je l'ai lu une fois, donc... et j'ai remarqué qu'il y avait un truc après... Moi, trois fois... Toi, trois fois ?! Tu as eu le temps alors, toi... Bon... C'est très intéressant...

Il faut d'abord écrire même si on ne sait pas ce qu'on va dire. Il y a une distinction entre écrire et dire, bien que ce soit à mon avis la même chose. On confond souvent *dire* et *dit*.

Voilà. Ça me paraît vraiment intéressant et la... question de la définition du scribe. J'ai eu l'occasion, ici¹, de développer la question du scribe. J'en ai parlé assez longuement... ainsi que de la feuille d'assertion, hein ?... je ne sais pas si vous vous souvenez, pour ceux étaient là, et effectivement, « scribe », c'est quelque chose qui renvoie de manière presque immanquable à l'écrit... croit-on... croit-on... C'est-à-dire que le terme, là, risque d'être trompeur. On en connaît d'autres en sémiotique, comme « icône » : icône, on saisit tout de suite quelque chose de visuel, alors que l'icône, en tous les cas en sémiotique, n'a rien de spécifiquement visuel. Ça peut parfaitement être auditif, tactile, gustatif et c'est une icône quand même. Voilà, pour préciser. Pour préciser, surtout pour essayer de dire comment j'entends ce que dit Jean Oury.

La question du scribe, c'est une position qui est très particulière. Ce qui me paraît important, c'est de distinguer le **scribe** de l'**interprète**... Bon... on dit *scribe* et *interprète* comme si c'étaient des personnes, mais on sait bien, nous, quand on scribe, qu'on a une **fonction scribe** : on n'est pas... il n'y a pas écrit « scribe » sur le front ! De même pour « interprète ». Ce ne sont pas des choses qui sont figées comme ça dans des corps ! — même si, bien entendu, il faut qu'il y ait une certaine effectuation qui se réalise.

La distinction intéressante entre le scribe et l'interprète, c'est que le scribe, lui... alors, d'une part, **IL NE SAIT PAS CE QU'IL VA ÉCRIRE**. C'est une fonction fondamentale du scribe. Si, avant d'écrire, vous tournez sept fois votre plume dans l'encrier, vous êtes interprète. Vous êtes l'interprète de quelque chose qui a déjà été « sribé » par ailleurs, mais qui va vous échapper. Donc : « le scribe ne sait pas ce qu'il va écrire », c'est un des éléments tout à fait fondamentaux de cette fonction-là.

Par exemple, dans les improvisations, c'est exactement ce qui se passe : on ne sait pas du tout quels sont les mots qui vont continuer... qu'est-ce qui va suivre ? qu'est-ce qui va là-dedans se développer ? Ce n'est pas une position d'interprète. L'interprète, lui, au bout du compte, est interprète de quelque chose qui le fait réagir, si je puis dire. Le scribe, non. C'est très *épuré* comme fonction. C'est une fonction qui n'existe presque pas... on voit bien... c'est quelque chose qui est un moment, un passage...

... Et par ailleurs, le scribe, non plus, — dans la distinction d'avec l'interprète —, **IL NE SAIT PAS CE QU'IL A ÉCRIT**.

C'est-à-dire que, résolument, la question de l'interprétation ne se pose pas pour lui. Sauf peut-être, dans quelque chose que j'ai appelé « le désir du scribe »... au fond, le désir du

¹ Cf. la séance d'avril 2007 : http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070418.pdf

scribe, réside dans les interprétations qui seront données à ce qu'il a inscrit — quelles qu'elles soient —. Et il me semble que c'est quand même la formule du transfert, au sens où le transfert, c'est le désir du scribe... qui met l'autre, l'interprète, dans une certaine position par rapport à lui, qui a inscrit quelque chose. Ce qui fait que l'autre est *pris*, si je puis dire, dans les rêts du désir du scribe.

Il me semble que c'est ce que LACAN évoquait quand il disait : Qu'est-ce que le transfert ? c'est le désir de l'analyste. Alors, si on pense l'analyste comme le scribe le plus résolu... position du scribe dont souvent... je suis amené à dire, que c'est l'être infiniment con. Je veux dire par là : pour occuper cette position, il faut vraiment en rabattre sur tout ! ... simplement laisser le fil de la plume ou de l'idée.

Alors, dernier point : c'est ce que souligne très justement Jean Oury, c'est de ne pas mettre la place de l'écriture comme prévalente dans la fonction scribe. Je ne crois pas qu'elle le soit : c'est-à-dire que la fonction scribe, elle, est résolument du côté du DIRE, plutôt. L'écriture étant une des manières de manifester et d'inscrire, pour le scribe.

Voilà. Cette idée a comme intérêt essentiel, celui de faire apparaître une triade qu'on n'a pas l'habitude de considérer comme une triade, qui est justement cette position du SCRIBE, la position de l'INTERPRÈTE et — on pourrait dire comme point de base de tout ça —, la fonction du MUSEUR.

Le museur, c'est-à-dire, au bout du compte, celui qui passe toute sa journée à tenir le monde ! c'est Atlas, quoi ! Il fabrique le monde toute la journée ! Nous on passe notre temps à ça... Tout de même, c'est étonnant qu'on ne s'étonne pas que le monde continue à être comme on le pense !... — sauf quand on en reçoit un démenti ! — Mais c'est parce que nous le construisons toute la journée... Eh bien, ça, c'est le travail du museur.

Le scribe inscrit, le museur, si je puis dire, muse et l'interprète vient en quelque sorte interpréter le musément du scribe.

Voilà... pour faire quelque chose de triadique comme j'aime bien... et pour avoir un processus dialectique, là-dedans, qui ne s'arrête pas.

Je peux rajouter quelque chose ? ... Vas-y, rajoute... mais ça sera pas triadique... Ça te gêne ou non ? ... (rires)...

C'est en écho à une intervention qu'a fait l'autre jour ... auprès de Mustapha Safouan, justement par rapport à la fonction scribe dont tu parles, en rappel à l'écriture égyptienne, où Élisabeth Naneix-Gaillardat a fait une superbe intervention sur l'aspect consonantique de l'écriture égyptienne, du fait qu'on ne pouvait pas, dans la fonction scribe, extraire un sens, seuls quelques interprètes choisis par le pouvoir pouvaient donner un sens à l'écriture

consonantique. C'est-à-dire que l'interprète, c'est celui qui va donner la voyelle, c'est celui qui va donner la « voxe » .

C'est ce qui sera repris après, comme disait Babeth, dans la démocratie athénienne, où effectivement on rajoute la voyelle dans l'alphabet, et par ce fait, tout le monde peut lire... et donner sa voix... Bon, excuse-moi, c'est pas triadique, mais ... une petite anecdote comme ça...

... La dimension de l'interprète, c'est-à-dire, au fond, du « champ d'interprétants » dans lequel il se meut (lui, l'interprète), c'est quelque chose qui dépend absolument des conditions mêmes qui sont faites pour l'inscription. Il est évident que selon l'inscription, on va avoir des modes, des champs d'interprétants qui vont se dégager, qui seront tout à fait différents. Là, par exemple, ce que tu dis (à O.L.), me fait penser à quelque chose dans les systèmes de numération en Mésopotamie, où c'étaient les prêtres... astronomes... qui avaient la maîtrise des chiffres.

C'était un chiffrage très intéressant ! À une certaine époque, c'était déjà une numération de position comme celle qu'on connaît... à part que, précisément – c'est très intéressant tout de même –, il se trouve que... comme cela se passait de bouche de druide à oreille de druide comme on dit dans Astérix... que, pour le zéro qu'ils avaient inventé à cette époque-là, eh bien quand il y avait par exemple deux zéros qui se succédaient, ils ne mettaient qu'un signe pour les deux. Ils disaient : les autres, et ce qui suivront, savent bien qu'il y en a deux... Voyez ! ... ce qui pose un énorme problème précisément et qui sélectionne de manière outrancière le champ des *interprètes*. Et cela amène, par exemple, – on voit bien ... quand on n'est pas cohérent, suffisamment dialectique... c'est-à-dire quand quelque chose vient se figer et n'est plus qu'un dialogue mort, – que le zéro tel qu'on le connaît, n'a pas été inventé en Mésopotamie. Il est arrivé beaucoup plus tard, dans un moment où justement, comme tu le dis si bien, les choses s'étaient démocratisées... – enfin, *démocratisées*, il faut voir quand même... d'une façon très limitée ! – on pourrait dire où le champ des interprétants s'était ouvert.

... La voyelle multiplie la possibilité dialectique de l'interprétation...

... Une petite anecdote. Un cas clinique, comme on dit... C'est X..., une schizophrène dont je m'occupe depuis... X temps... qui dit des choses très intéressantes et qui essaie de suivre assidûment mes pensées... qui me dit un jour... par exemple, elle faisait de l' « eutonie » (?)². Elle ressentait des choses mais ça ne s'inscrivait pas, disait-elle. Pour que ça s'inscrive, elle avait besoin de me raconter sa séance. Et elle me disait : Vous m'inscrivez, mais le vrai scribe, c'est moi... Ça te plaît (à M.B.)

Elle est géniale...

² à vérifier

... Je continue...

Il y a une distinction entre *écrire* et *dire* bien que ce soit à mon avis la même chose. Parce qu'on confond souvent *dire* et *dit*. Ça, c'est quelque chose que vous avez du entendre maintes fois de la bouche d'Oury, s'il y a besoin d'apporter des précisions... le *dit*, on peut se référer à la célèbre phrase de LACAN : « qu'on dise, reste oublié ... *reste celé* ... *caché* ... *celé* (caché) ... Ah... Oury se ? *inaudible*³ ... c'est enregistré... *celé*... qu'on dise, reste ... *celé*⁴... derrière ce qui se dit dans ce qu'on entend »

C'est-à-dire qu'on est dans le *dit*, la plupart du temps. Là, je suis en train d'être dans le *dit* mais en même temps, le *dit*, c'est ce que vous recevez ou pas, ça dépend, et le *dire* pour moi, c'est toute une fabrique. Oury parle souvent de la fabrique du *dire*... C'est-à-dire, ça met en jeu la tête, la voix... et toute une réflexion qui n'apparaît pas forcément et qui va faire qu'on va dire un *dit*, un *dict*, comme on disait au Moyen-Âge.

Quand il dit ça (Le Clézio, toujours) qu'il ne savait pas lire, moi non plus je ne savais pas lire, d'ailleurs. Il a fallu attendre six-sept ans, à l'âge de raison, comme on dit. De même pour déchiffrer les partitions de piano. On peut déchiffrer sans savoir les notes. Ça, c'est une fantaisie que je vous raconte. Moi, je déchiffrais d'après – mais ça faisait une drôle de chanson – vous savez sur les notes, on met 1, 2, 3, 4, 5 ... autant que de doigts. Alors je déchiffrais 1, 2, 3, 4, mais c'était les doigts, donc ce n'étaient pas les vraies notes. Peut-être que notre musicologue a quelque chose à en dire ? ... non... non...

... Donc ce n'étaient pas les vraies notes. Mais ça peut être intéressant aussi. En confiance, je vous dis... récemment Oury m'a dit qu'il adorait jouer sur un piano *faux*... chacun ses goûts... Mais ça peut être intéressant aussi : c'est des variétés d'interprétation. Ça me fait penser aux premières rencontres avec Jean Dubuffet. Il était dans un état, des fois, étonnant, ce type. Et alors, une fois, je suis allé chez lui et il m'a dit : je n'ai plus rien du tout, aucun livre, plus rien du tout. Des livres dédicacés. Il connaissait beaucoup de gens biens. Et là-dessus, il m'a envoyé deux grandes caisses de livres dédicacés à Saint-Alban en échanges de petits dessins d'Arneval et de Forestier. ...

³ à vérifier

⁴Voici les versions que j'ai trouvées de cette phrase : 1/ Dans *L'Étourdit* (1972) : « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. » ; 2/ Dans le discours de Lacan à l'université de Milan (12 mai 1972) : « Qu'on dise comme fait reste oublié derrière ce qui est dit dans ce qui s'entend. ».

À partir des versions disponibles sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse :

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=10>

Il me manque la version du 'celé'.

Vous trouverez des renseignements sur Arneval et Forestier dans *La conation esthétique*⁵. C'est sa thèse. C'est avant qu'il ait un CES de psychiatrie et maintenant il n'y en a plus non plus, alors...

Eh bien, il n'y avait plus rien chez lui. Il continuait de peindre en prenant tous les ingrédients. À la grande colère de Lili. Lili, c'était sa femme. Il prenait tout ce qu'il y avait dans la cuisine : le beurre, la farine... et il avait accordé son piano de telle façon qu'il avait mis quatre octaves en un octave. Quand tu joues là-dessus *Le petit vin blanc*, ça faisait drôle car une note ça faisait un quart de notes. C'est une fantaisie de Debussy.

Il y a une remise en question nécessaire quand on parle du soin de savoir de quoi on parle.

Si ça veut dire quelque chose : savoir.

Ils ont beau être psychanalystes, psychiatres, n'importe quoi ... pédagogues, éducateurs, il y a quelque chose qui, à mon avis, passe mal... parce que c'est pas élaboré. Ils ont beau être super diplômés, ça n'arrange rien ! ILS SAVENT CE QU'ILS DISENT ! mais ça s'appuie sur ce qu'on pourrait appeler des prémisses qui ne sont pas du tout élaborées. Donc, ils restent, sans le savoir, dans un système que je dis rapidement, *fétichiste*.

La chose la plus terrible qui soit, c'est le fétichisme, et c'est ce qui donne le plus de plaisir. C'est pour ça que c'est si terrible. Nous sommes tous, une fois de plus, des *produits*. On le sait depuis longtemps. On voit ça partout, à la télé, etc...

...

... Tu continues ? (à O.L.) ... à lire ?... Allez, toi !... Il faut travailler un peu... ...

... Je voyais tout à l'heure quelqu'un. Il y avait ses parents qui sont venus la voir. Ils étaient étonnés tellement elle est épanouie la dame en question, depuis le temps... Celle qui est arrivée avec des béquilles après être tombée du premier étage, à Paris, et qui a été dans les cellules et attachée, pour la science, la neuroscience. Elle fait beaucoup de choses, énormément de trucs, avec un faux diagnostic, schizophrène paranoïde, je ne sais quoi. En fait, c'est une psychose hystérique. Mais surtout, ce qui l'a traumatisée, c'est ce qu'on

⁵Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique*, réédité sous le titre *Essai sur la création esthétique*, Hermann <http://www.decitre.fr/livres/Essai-sur-la-conation-esthetique.aspx/9782914932097>
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

appelle « la présentation de malades ». Ça l'a traumatisée, plus que de sauter du premier étage... tous les internes qui sont là, le professeur : Rentrez donc, puis on va parler, expliquer à ces futurs psychiatres et autres ce que vous avez eu, ce que vous éprouvez. Enfin, une présentation de malades, quoi.

À mon avis, c'est la chose la plus obscène. C'est pour ça que je n'ai jamais mis les pieds à la présentation de malades de Lacan. Je trouvais ça un symptôme chronique asilaire. Remarque, ça devait être très intelligent, mais je n'en ai rien à foutre ! On n'est pas là pour mettre ça en scène. Et puis les jeunes gens ... il a barré, mais je vous le dis quand même ... ~~œuillons~~, vous regardent ... il faut quand même le dire ! (rires) ... Je voudrais vous donner quelques exemples d'expériences plus intimes où j'ai participé, pour moi-même, à une présentation de malade.

J'ai été présenté à une armée d'étudiants, mais j'avais treize ans. — Ça s'excuse peut-être ... — Oui, il était trop grand et trop maigre... — Quoi ? — Il était trop grand et trop maigre — D'accord ... Pas pour eux... Il y avait un grand professeur qui était là. Il m'avait mis à poil devant les étudiants qui regardaient. Moi, j'avais honte... pudeur ou pas... ils faisaient des discours sur tout ce qu'ils voyaient et ils disaient : Ça va ? ... Ça va quand même... Ce que je retiens, c'est ce qu'il a donné et ça, ça faisait bien un grand professeur — un type pas mal avec une petite barbe — alors, il m'a donné la formule chimique des poils de pubis, des poils pubiens. ... jusqu'où ça va ... moi, je n'en revenais pas... alors, on peut dire : Va te rhabiller ! C'est pour ça que je suis sensible aux présentations de malades. C'est même pas un traumatisme, c'est de la connerie ! Ça reste à un niveau où il y a quelque chose qui n'est pas mis en question : j'ai appelé ça, le fétichisme. J'en ai parlé la dernière fois, ici. C'était pour essayer de présenter les arrière-mondes, comme ça. Mais pourquoi tu veux parler de l'objeu ? ... Ça s'adresse à moi ... Il aurait dû le dire, quand même ! Danielle ? Danielle, pourquoi tu veux parler de l'objeu ? ... Tu réponds ?... Tout à l'heure ! ... D'accord ... Danielle, pourquoi, tu veux parler de l'objeu ? Mais c'est quoi l'objeu ? ; Alors, Francis Ponge, Maldiney... Le livre de Maldiney de 1974 sur Francis Ponge qui est remarquable. Puis un autre qui a suivi en 93, *Le vouloir dire*. Mais, dans le premier livre de Maldiney, il y a tout un truc de rapport entre la logique de Hegel...

Ce premier livre de Maldiney s'appelle *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge* et le deuxième, *Le vouloir dire de Francis Ponge*... Je crois qu'il ne cite pas le premier mais il doit citer le second... un peu plus loin...

Il y a des phrases de Hegel dans la *Phénoménologie de l'esprit* d'une poésie extraordinaire. C'est digne de Francis Ponge. — Ça je l'ai jamais remarqué — Alors on ne sait plus lequel est digne de l'autre jusqu'au moment où Maldiney prend la mesure en disant : c'est là que ça se sépare en Hegel et Francis Ponge, en faisant venir à la rescousse Heidegger dans le texte — Alors là, il commence à y avoir du monde ! ... pourquoi pas... — Quelqu'un qui puisse parler de mimosa ou de la figue ou du bois de pin. Francis Ponge,

quoi, avec un *parti pris des choses* ... tout ça, c'est pour mieux articuler à quoi on a affaire ici, comment⁶... mais non, comme ailleurs, le peu qu'on fait.

Faut dire, le peu qu'on fait... il ne faut pas se croire : il y a des gens qui se croient. Il faut se méfier. — *Encore la fétichisation qui est à l'œuvre* — C'est pour ça que j'aime beaucoup comme référence théorique deux textes de Prévert, *Dîner de tête* et *Pour ceux qui croient croient*...

C'est dans le Dîner de tête — il a raturé, là ... et le deuxième, c'est quoi ? — La crosse en l'air... La crosse en l'air...⁷

Je m'étais toujours promis que je lirais ici — *Oh, la, la, la* — Même ceux qui croient croient⁸, ils y croient, ils croient à ce qu'ils disent ... Remarque, c'est bien d'être honnête, ça prouve que l'honnêteté est tout à fait relative, mais sur le plan scientifico-objecto... ce que vous voulez, ça pose des problèmes. Si j'avais l'obscénité de dire hier : Bah, alors, qu'est-ce que vous faites du vecteur C de Szondi... ils n'auraient pas appelé les flics, mais presque... personne ne connaît. Quant à Lacan, ils le citent tout le temps, mais on le reconnaît pas. C'est quand même embêtant, pauvre Lacan. Moi, je leur ai dit à un moment donné : Mais lisez Lacan ! c'est comme le guide Michelin, Lacan, c'est pour s'orienter un peu ! Quand vous êtes perdu dans le paysage, le guide Michelin, c'est bien fait, bah, Lacan, c'est pareil. Il ne faut pas nous emmerder avec des tas de tournures ridicules, surtout qu'il s'y est prêté un peu, ce grand naïf de Lacan. Il inventait des choses extraordinaires, par exemple, en octobre 67, deux choses importantes : la passe et les cartels.

On a essayé à La Borde, en 74-75, pour illustrer une conversation avec Szondi : C'est très bien vos quarante-huit photos... des sales gueules quand même. Ils les avait retouché un peu mais n'empêche... On demande dans le texte : Dites les huit photos les plus sympathiques. Il n'y en a aucune. Pas de préjugés. On dit : D'accord. On va choisir les moins sales gueules. On choisit chaque fois deux sympathiques, deux antipathiques. Donc, ça fait quatre. Et puis après, il y a⁹ toute la procédure.

Il me semble que... ce que j'avais dit une fois à Szondi : Vous avez quarante-huit photos, mais si vous pouvez venir une fois à La Borde, il n'y a pas besoin de photos. Vous vous promenez un peu partout, les quarante-huit cas y sont. — *Ça a toujours été le truc d'Oury*

⁶ à vérifier

⁷ *Ceux qui croient*

Ceux qui croient croire

Ceux qui croa-croa

(**Jacques Prévert**, Tentative de description d'un dîner de têtes)

⁸ à vérifier

⁹ à vérifier

que La Borde soit un immense *Szondimaton* qui puisse favoriser des rencontres du troisième type... ..Bah... Non, quand je dis « troisième type », c'est dans l'imprévisible de... dans l'imprévisible ... à l'œuvre. Il n'y a qu'à regarder la gueule des gens, ce n'est pas injurieux. Mais des fois, des gens ont des préjugés... c'est des gens du personnel, comme on dit, ou bien des pensionnaires, des malades... ça ne prévient pas. Quels sont les plus beaux, les plus moches... enfin, il y a de quoi faire dans tout ça. En même temps, y a tellement de variétés : toutes les catégories nosographiques sont là. Donc, je dis qu'il n'y a pas besoin des photos. Mais il n'a pas pu venir. Alors j'ai demandé à Brivette (secrétaire), en 74-75, on va voir ce que vaut le Szondi. Tu prends un type ici et tu lui dis qu'on va faire un groupe avec trois ou quatre types. Le premier a choisi quatre types et on va se parler¹⁰ pendant six mois/un an. Et en même temps, on leur passe le Szondi, le test, à chacun. Et puis on va vérifier si les affinités du test, sympathique/antipathique, correspondent au choix qu'on fait. Et bah, ça correspondait ! Et en même temps, ça déclenche des tas d'enquêtes généalogiques... par exemple, chez un cas très connu ici. Son frère est venu, et on s'est aperçu que le frère lui ressemblait, mais que le frère, ici, était psychotique et que l'autre était névrotique. Mais c'étaient les mêmes symptômes — dans la version psychotique, et l'autre, dans la version névrotique —. Il le disait lui-même. C'était ça pour préparer le premier congrès à Paris.

Alors, là, il y a énormément de choses dans tout ce que dit Oury à propos de Szondi ... et puis, il y a tout Schotte en arrière-plan.

C'est vrai que... on pourrait vraiment développer, à partir du fétichisme... — C'est la première fois que je lis le texte, je le découvre avec vous. Je l'ai lu tout à l'heure, mais vraiment survolé...

Pour gagner en distinctivité, on a d'un côté, les « présentations de malades », ce que dit Oury sur la présentation de malades dont il est lui-même la victime à un moment, qui n'est pas sans faire écho aussi au fétichisme capitaliste, et de l'autre côté qu'Oury va faire comme expérience avec Brivette, avec le *Szondimaton* à La Borde.

On voit vraiment à l'œuvre deux types de pensée très distinctes que Schotte articule de manière extraordinaire, c'est la pensée des classes et la pensée des catégories.

La pensée des classes, chez Schotte, qui est la pensée botanique, qui va être à la recherche d'un signe à rajouter à une liste, comme font les gens qui font des classements — rajouter des signes à une liste,

Diamétralement opposé, ce que fait Oury avec Brivette quand il dit : On va faire un Szondi à La Borde, il va configurer un système qu'on pourrait quasiment qualifier d'intégral ...ils réunissent pour ainsi dire « in vivo » toutes les photos du test ... tous les représentants

¹⁰ à vérifier

nosographiques y sont présents, ... en un système...qui va se vérifier par la suite, et ça colle !

Clairement, dans la pensée de Schotte, ce qui va opposer la CLASSE de la CATÉGORIE, c'est... qu'un système n'est pas une addition. À savoir que, quand les gens... LINNÉ, SYDENHAM, faisaient des classifications botanistes, ils découvraient les marguerites, et puis après ça, ils découvraient les pétunias, après ça, ils mettaient à côté les trèfles à quatre feuilles... et les cactus.

Et donc, on fait une addition.

On peut additionner à l'infini ... qui s'organise, par analogie, dans une forme de cohérence. On dit : Là, y a des épines ; là, y en a pas.

Mais y a pas d'opposition dialectique.

Alors que la pensée par catégories, chez Schotte, est absolument géniale, parce que dans le système... que Schotte VEUT un système exprès TOTAL pour justement qu'il puisse y avoir des OPPOSITIONS DIALECTIQUES. À savoir, on peut pas dire : UNE MARGUERITE EST L'INVERSE D'UN PÉTUNIA, à l'instar de Freud, quand il dit : LA NÉVROSE EST LE NÉGATIF DE LA PERVERSION, on voit comment ça s'articule dans un système.

Donc, ce que vont faire les gens dans des présentations de malades, ils vont chercher à additionner des signes par ANALOGIE pour les regrouper en classement, alors que ce que va faire Schotte, quand il va définir un système avec des catégories, c'est de produire à l'intérieur de ce système, des accentuations spécifiques qui vont être porteuses du sens et donc c'est là où Schotte va se séparer de beaucoup de gens, y compris à un moment de Lacan sur le problème de la structure, et même, il va tenir un peu à distance la notion d'inconscient...au profit de la pulsion parce que, pour lui, quand il se penche sur le système pulsionnel, il a pour vœux de l'articuler comme la totalité des destins humains, et dans lesquels chacun, par la danse pulsionnelle de Tosquelles ou des trucs comme ça, chacun va pouvoir s'y retrouver à un moment... alors que chez Lacan, la définition de la structure, c'est qu'on ne peut pas passer de l'un à l'autre...

En ça, Schotte se réapproprie, j'allais dire : *les premières errances*, mais qui étaient d'un humanisme lumineux de Pinel et Esquirol qui avaient déterminé qu'il y avait des folies qui étaient des folies *temporaires* : les manies, les monomanies, et que... donc, qu'on pouvait pas classer des folies temporaires dans la catégorie des folies ! Qu'est-ce qu'on en fait des folies temporaires ?

Et la critique que Marcel Gauchet va opérer de Foucault, c'est parce que Foucault prend la deuxième édition du traité de Pinel où justement il n'y a pas les folies temporaires ! Et donc, ce qu'il y a de très intéressant, c'est que Pinel/Esquirol avaient commencé à avoir une pensée où les données de l'humanité pouvaient être — j'allais dire — rassemblées avec

des accentuations différentes dans un ensemble — j'allais dire — cohérent, avec plus ou moins de souffrance, mais l'ensemble était cohérent, alors que ce qui va se passer par la suite, c'est la sélection par les catégories morbides. Et donc, quel que soit leur talent nosographiques, des mecs comme Kræplin qui va s'intéresser plutôt aux destinées de la démence, ou alors Bleuler, qui va s'occuper des symptômes primaires de la schizophrénie, tout ce qui va être de l'ordre des catégories va être détruit au profit du système de classification.

Et donc, ça, c'est très important parce que c'est ce qui va être récupéré par le DSM IV dans les années 70...

Par rapport à DSM IV, j'ai lu une petite anecdote — parce que moi, ça m'intéresse toutes ces aventures —, c'est qu'en fait, le DSM ...il y a toute une histoire.

Bon, évidemment, les Américains, avant-guerre, avaient commencé, sur leur mode à eux... une sorte de nosographie un petit peu bébête... m'enfin, chacun ses trucs ! Mais en fait, là où ça prend corps, c'est avec le scandale de la Thalidomide.

Dans les années 60, avec la Thalidomide, la Food Drug Administration à sommé les protocoles de recherche de spécifier à quel trouble exact correspondait tel type de médicament. Il y a même eu une inversion au sens où après ça, ce sont même les laboratoires qui on eu la plus grande influence sur la nosographie pour être — j'allais dire — par « principe de précaution », mais aussi économiquement, c'était plus rentable. Donc, cette idée de la Thalidomide qui va venir *interfacer* — bon, le précédent est dramatique —, mais ça donné l'occasion de bouleverser un champ qui avait été ouvert de manière magique par Pinel, par Freud, quand il fait le négatif... la perversion... négatif de la névrose... à la fois l'inconscient et le refoulement... bon, et... ce qui s'est passé avec le scandale de la Thalidomide, a complètement radicalisé le champs des classes. Même au niveau des découvertes des psychotropes — il ne faut quand même pas oublier que quand Kuhn avait découvert l'Imipramine, premier antidépresseur, c'est quand même par hasard ! ... Faut quand même... Au départ, on voulait lui filer un neuroleptique et puis il l'a prescrit à des gens qui étaient déprimés et qui se sont mis à faire du vélo d'un coup ! — on pourra raconter l'histoire plus longuement si on le désire ! — ... Et puis Laborit, avec les neuroleptiques. Au départ, il voulait pas inventer du tout un antipsychotique ! Ça s'est trouvé que, par observations répétées, il s'est trouvé que ... ça marchait...

Et donc, après le scandale de la Thalidomide, à la fois, les laboratoires n'avaient plus le droit — j'allais dire — d'être dans le vague... Avant la Thalidomide, on a un médicament qui est ... antifatigue, par exemple. Là, on n'a plus le droit : il faut que ce soit un antidépresseur mais, en regard de ça, que ça corresponde à un symptôme exact. Et donc, ce qui s'est passé, c'est que la nosographie elle-même a suivi ce scandale. Il y a eu un scandale ! En fait, il y a eu une « Thalidomide » de la nosographie ! qui s'est retrouvée avec les bras « comme ça » qui papillonnent dans le vide...

Et donc, c'est très intéressant de débattre de tout ça parce que ça réactive le génie de Schotte qu'on a pu qualifier de « systématique » — Les psychanalystes l'ignorent, il est pas beaucoup aimé à Paris, Schotte... — Il est pas connu... — pas connu ! M'enfin quand tu vas voir Moustapha Safouan... Babeth lui a dit : On vous amène un livre de Schotte, il a ouvert des yeux « comme ça » quand même... Safouan à été plus que content d'avoir un livre de Schotte... — Il le connaît, Schotte¹¹... — Il le connaît Schotte, un peu qu'il le connaît et dire... ... qu'il ne passe pas la barrière des érudits, alors qu'il est porteur de quelque chose qui peut tout à fait subvertir la bêtise néopositiviste qui a été — j'allais dire — inscrite dans les pouvoirs publics, par l'OMS, et par la Food Drug Administration, et tout ça, sans critiques de la part des psychiatres. Et qu'il y a que Schotte — Oury, par sa pratique clinique acharnée à La Borde et son oeuvre —, mais de manière grammaticale, de manière romaine, il n'y a que Schotte qui peut articuler ça de manière définitive, par la distinction qu'il fait entre les classes et les catégories. Dans le sens que l'addition des classes ne donnera jamais une catégorie qui permet de penser.

Ça me semblait important de parler de ça quand il s'agit du fétichisme, parce qu'avec le fétichisme, on est dans la classe. Voilà... Et quand Oury s'amuse avec Brivette à organiser comme ça un champ ... polyphonique au niveau d'une... comment dire... d'une multiplicité pulsionnelle, il fout complètement en l'air la sémiologie dans sa fixité telle qu'elle est imposée par la connerie jusqu'à ne plus pouvoir rien dire... à l'extinction du dire. Voilà... ça me semblait important de parler quand même du génie de Schotte, qui est vraiment... trans-séculaire, quoi...il faut le dire !

Tu voulais dire quelque chose (à D.R) ?

Oui... non, je voulais dire quelque chose... deux choses... la première... hop ! elle est partie !... La deuxième, c'est au sujet du Szondi...

Parce qu'au départ, y avait pas dans le Szondi huit catégories mais dix. Il avait ajouté aux photos qu'on connaît, des génies et puis des débiles. Et puis, il s'est aperçu que ça ne marchait pas. Donc, il a supprimé ces deux catégories qui effectivement... qui lui servait à rien et on comprend intuitivement pourquoi et c'est comme ça qu'il en est arrivé aux huit catégories.

Bon, ensuite, y a toute l'œuvre de Schotte qui l'a popularisé, mais Schotte écrivant peu, sauf avec Babeth qui lui courait après... avec un stylo ! ... Elle a réussi à lui faire écrire un livre... Ah, oui, je lui ai couru après... ... Oui, ce que je voulais ajouter,

c'est que ce travail dans le groupe de paroles, ... donc c'était un schizophrène qui avait choisi quatre personnes pour parler et ... deux moniteurs, dont Brivette. Ce travail était

quand même constamment remis en question et travaillé, si on peut dire, plus collectivement, avec l'aide de Claude Van Reeth¹², qui était un assistant de Schotte. Je voulais citer son nom...

Je voudrais dire un truc, une seconde, juste pour terminer sur Schotte... pas pour terminer sur Schotte, mais je voulais dire justement que Schotte, par rapport à Szondi, a opéré un ... comment dire... une élévation extraordinaire parce que Szondi, il avait quand même le problème du « géotropisme » !... il était quand même darwinien... il cherchait l'interface corporelle de la pulsion tout de même, d'une manière peut-être... un poil collée, quoi... alors que Schotte, dans son système fermé, va ouvrir complètement la pensée de Szondi qui, à mon avis, sans Schotte, n'aurait peut-être pas été aussi ... génial... et qui aurait pu être récupéré par des gens très dangereux...

De toute façon, ça ne manque pas... nul n'est à l'abri... aucune pensée n'est à l'abri de ça... justement de la fétichisation ! on en plein dans le sujet...

... Il me semble qu'il y a une chose que tu mets en discussion, que tu viens d'introduire...

... on peut commencer avec « CEUX QUI CROIENT CROIENT »... J'aime bien ça : « ceux qui croient croient ». C'est vrai, ça... à quel niveau ils croient ... C'est compliqué, « ceux qui croient croient »... depuis tout à l'heure j'essaie de voir un peu comment, de par quel bout attraper ça...

En fait, la croyance c'est quelque chose qui s'établit à un moment donné... Peirce avait fait tout un travail de classification des modes de croyance. Il appelait ça : « Comment se fixe la croyance ». Mais la croyance, pas au sens religieux, la croyance au sens de « croient croient » ... Prévert disait : Croaaa, croaaa — Oui, Croaaa, croaaa, je pense bien qu'il disait comme ça, et donc,

... dans tous les modes, il y avait celui d'autorité, qui est finalement un de ceux qui est le plus massif... La croyance par l'autorité : on voit bien, quand une autorité dit quelque chose, ça y est, c'est repris... Même si vous vous en défendez ! Alors, c'est ça : parce que « ceux qui croa croa », on peut toujours se poser la question ! Parce que même si la personne s'en défend, elle risque fort d'avoir une attitude qui correspond tout à fait à une croyance qu'elle ne se sait pas avoir... du fait de l'autorité qui l'a formulée ! ce n'est pas toujours aussi explicite que ça, la croyance. Il y a bien sûr des croyances plus explicites... il y en a une : c'est la croyance par ténacité. C'est-à-dire, c'est le type qui dit : Vous pouvez me raconter tout ce que vous voulez, je crois ce que je crois : alors, là, oui... Là on est en plein dans le « croa croa »...

¹¹ Elisabeth Naneix-Gailledrat

¹² <http://www.etatsgeneraux-psychanalyse.net/membres/pr%E9sentationclaudavanreeth.html>

il y a une forme de croyance si je me souviens bien qui est aussi a priori. C'est-à-dire : Ça me va de croire comme ça... Là aussi, on n'est pas sûr d'être parfaitement conscient de la croyance qui nous anime...

L'incroyable, alors, ce qui est intéressant, c'est la croyance scientifique. Je vois que Oury aborde ça... Il me semble que c'est quelque chose à rentrer dans ce que tu expliques là (à O.L.).

Au fond, si on peut dire quelque chose, qui est... que Oury, je trouve, répète tout le temps, face à des classifications a priori comme celles que tu viens d'expliquer... eh bien, c'est la place de l'abduction... C'est en somme la chose fondamentale sur laquelle on peut se positionner...

EST-CE QU'IL Y A PLACE POUR L'ABDUCTION ?

Il me semble que cela pourrait être presque une sorte de question d'origine : Est-ce qu'on peut faire une abduction ? Par exemple dans le procédural ? Et si on peut pas ... on est coincé — c'est-à-dire, si on a une procédure pour arriver au résultat, bah, c'est foutu ! Si vous regardez toutes les procédures, elles visent à éradiquer toute abduction possible là où elles se situent, dans ce qu'elles régissent.

On me disait qu'à l'hôpital Pellegrin à Bordeaux, il y avait 30 000 procédures qui avaient été produites... et c'était il y a quelques années !... donc maintenant, ça doit flamber encore ! C'est comme pour la Bourse ! un krach sur les procédures, ça va être étrange ! Pourtant il y aura un krach sur les procédures ! Ce n'est pas possible ! Ça ne peut pas tenir !

La question, me semble-t-il, est celle de l'abduction. Au bout du compte, il y a une croyance terrible, enracinée, qui a été longtemps transportée chez les philosophes, — l'autorité ! — qui était l'idée qu'il fallait répéter quelque chose pour que ça devienne une hypothèse... C'est une erreur. C'est une erreur épistémologique... pour employer des gros mots que je ne comprends pas bien... une erreur épistémologique...

...on peut faire une abduction sur une simple ... vision... rencontre... immédiate ! Pas besoin de répéter les choses pour que surgisse une hypothèse. Or, il se trouve que c'était ce qu'on appelait l'induction, avant, dans la philosophie des sciences. L'induction, c'était ça : on répétait quelque chose, puis on s'apercevait de la communauté de toutes les choses répétées et donc, ça pouvait permettre une hypothèse.

En fait non : l'abduction, c'est quelque chose qui est infiniment plus riche, dont la logique mériterait évidemment qu'on la déploie assez longuement, mais... il me semble que c'est presque le cœur de ce à quoi on est confronté. On peut dire que... l'attaque procédurale —

ça fait un peu ridicule de dire ça, j'en ai conscience, mais... — on peut dire que c'est l'assèchement de l'abduction au profit de systèmes déductifs.

Parce que ce que tu présentais (à O.L.)... la logique des classes ... au bout du compte... elle supporte très bien un système déductif, — **Tout à fait !** — mais elle ne peut absolument pas rendre compte de l'abduction. Ce qui est très paradoxal ! Parce que, si vous voulez, bon... toutes ces notions, l'abduction, etc., sont des choses qui ont été très élaborées par Peirce (il y avait des prédécesseurs). Mais ce qui est intéressant dans l'histoire, c'est de voir que la logique des classes, elle, est née autour de 1830-1850 en Angleterre, à partir de gens qui ont révolutionné la logique. C'est quand même quelque chose de terrible ! Ils ont transformé la logique, ils l'ont sortie de toutes ses ornières, ils en ont permis le développement inouï, mais, c'est à partir de ce qui a donné la logique des classes, avec des types comme Russell, etc., qui sont de grands bonhommes, c'est pas le problème, m'enfin, c'est une couillonnade, la logique des classes, on ne peut pas penser avec ça ! On voit très concrètement, dans ce que tu disais, à quel point c'est quelque chose qui est une idéologie ! Comme si avec un trait on pouvait saisir dans une « classe » tous les objets ayant ce trait ! C'est absurde, ça ! Il y a quelque chose d'absurde là-dedans mais qui pourtant a servi comme première approche logique intéressante chez des types comme Boole et De Morgan. Voilà.

Ce que tu dis, ce qu'il y a de très frappant, c'est que il peut y avoir aussi un retour à l'envoyeur. On peut jouer un peu à ce jeu, c'est marrant ! À savoir... dans les dépressions, il y a une réduction de 25 % de l'hippocampe — il faudra que tu m'expliques (à D.R.), toi, docteur, ce que c'est que l'hippocampe — on a mesuré qu'après une psychothérapie il y avait une reprise de 25 % de l'hippocampe.

Donc là, ça fait rigoler, vous voulez jouer au positivisme ? Eh bien on va s'amuser aussi ! Il y a toutes les hypothèses de neuroplasticité qui sont incroyablement intéressantes ! Des mecs qui ont travaillé la génétique d'une manière sérieuse ! Et puis, le prix Nobel, il y a quelques années, 80..., prix Nobel, quand même... il se rend compte qu'il y a toute une partie qui échappe complètement à la surdétermination... et il le dit en public ! et il est prix Nobel ! mais ça n'empêche pas que la logique des classes continue de s'imposer...

... et pour reprendre ce que je disais... l'invention des antidépresseurs, c'est quand même par rien ! les neuroleptiques, c'est quand même pas rien ! Et ça c'est pas fait dans une logique des classes ! Parce que Kuhn quand il raconte la manière dont il a inventé... pas inventé ! ... il a trouvé ..l'imipramine quand Geigy lui proposait une molécule antipsychotique... bon, il la file à tout le monde, puis il se rend compte que... c'est chez... les déprimés commençaient à se marrer tout le temps !... Il se dit : Tiens, c'est curieux... Alors, il téléphone à Geigy : Bon, au niveau antipsychotique, c'est nul votre truc. Alors, par contre, sur la dépression : génial ! Et les mecs du protocole expérimental ... marketing... disent : Ah mais non, nous ça ne nous intéresse pas votre affaire. On ne va pas vendre ça

– Ils voulaient sans doute lutter contre Laborit, ils voulaient un neuroleptique... ou l'équivalent – ... et puis, Kuhn avait un copain qui était au conseil d'administration de Geigy... il bouffe avec lui et le copain lui dit : Il faut que je te parle de ma femme... elle va pas du tout... quatre ans qu'elle est prostrée et j'en peux plus... Il dit : Il t'en reste un peu de ton machin ? Kuhn lui en file... et l'épouse prostrée se met à faire du vélo pendant les épidémies de grippe, sous la pluie... elle chante tout le temps, elle prend des cours de jazz, tout va bien... Et comme le type était au conseil d'administration de Geigy, il a imposé la molécule pour en faire quelque chose de commercialisable.

... Donc, là, on n'est pas dans la logique des classes... Et c'est quand même deux médicaments centraux ! Et par rapport aux psychotropes, Schotte le dit bien, que les psychotropes sont là pour réactiver le processus d'autoguérison. Et donc, il n'y a pas d'antinomie entre les psychotropes et les psychothérapies chez Schotte, puisque les psychotropes sont là pour réactiver le processus d'autoguérison et ne sont pas faits pour intervenir – j'allais dire – de manière complètement centrée sur une localisation cérébrale. Voilà... Ceci dit, tout ça, c'est pris dans l'histoire de la Thalidomide...

... À quoi on peut ajouter les IMAO... en particulier, mais il a été supprimé, le Marplan qui était quasiment sans danger des Imao¹³ et qui au départ était un antituberculeux.

... Bon, je continue avant que tout le monde ne s'en aille, parce que il y en a qui s'égaillent par là-bas... c'est pas bien, je le dirai à Oury... On a les photos – On a les photos...

... Alors, donc, on parlait de ce petit groupe de paroles...¹⁴

Le dernier chapitre du livre *Psychiatrie ... là il faut vraiment déchiffrer ... et psychothérapie institutionnelle* raconte cette affaire. C'est une façon d'aborder ce que j'appelle le... avec quoi on travaille ... Alors, là je m'arrête parce que je veux dire quelque chose... à Michel Balat, qui vous parle de l'abduction, comme ça, comme si c'était votre pain quotidien, alors que, bon pour moi, au départ ça a pas été évident... J'ai compris finalement que ça prenait sa place... que c'était ni l'induction ni la déduction, que c'était encore autre chose... et alors, je me suis amusée, je vais essayer de m'en souvenir...

La déduction :

Tous les hommes sont mortels

Or, Socrate est un homme

Donc, Socrate est mortel

L'induction :

Socrate est un homme

Tous les hommes sont mortels

Donc Socrate est mortel

Et je m'étais amusée à m'inventer un truc pour l'abduction :

Tous les hommes sont mortels

Socrate est mortel

Donc, Socrate est peut être un homme

... On s'amuse comme on peut... Parce que il vous balance l'abduction comme ça... sans... si, il s'est référé un peu à la déduction... Je veux bien vous en dire deux mots, mais enfin, je veux pas vous fatiguer... Ça va ?... – Non, non¹⁵, – Oui, hein ! ... On ne va pas parler de ça...

... Ce sont des trucs de logique, c'est un peu pénible... L'idée, c'est que l'abduction ... un des exemples simples... pas dans la forme logique, parce que... c'est vrai ce que tu dis, il y a une forme logique, comme ça, mais... au fond, c'est... justement, dans la perception, ça marche assez bien...

... Voyez : « Tiens, j'ai vu *Machin*... hier, à tel endroit... je l'ai vu, il passait au loin... Je n'ai pas pu lui dire bonjour. »

Alors : est-ce que c'était lui ?... c'est une question qui se pose ! Les témoignages en matière judiciaire montrent bien que ce n'est pas si évident que ça ! On est d'accord ?... il y a ceux qui « croa croa »...

Là, on a l'image même de ce qu'est l'abduction : c'est-à-dire qu'on observe quelques vagues traits... comme tu as dit (à O.L.)... *Machin* a tels et tels traits, or, cet homme que je vois là a tels et tels traits, donc cet homme est *Machin*... Hein ! C'est le principe logique fondamental de l'abduction. Mais c'est celui qu'on met tous les jours dans l'observation, quand on est dans la rue, qu'on croit voir quelqu'un, etc., qu'on repère... On le fait à partir de traits... surtout en vieillissant, on a vraiment intérêt à être beaucoup plus affûté avec les traits ! parce que sinon... on ne reconnaît plus personne dans la rue ! Donc, si on reconnaît, c'est parce qu'on a affûté notre « complexe abductif » ! – Faut avoir des lunettes – Aussi, ça peut aider... quoique, ça dépend des lunettes... celles qui servent à voir de près !... donc, voilà...

... Quand on lit, par exemple, on fait des abductions sans arrêt sur ce qu'on lit : la preuve, c'est qu'on se trompe. Parfois on lit quelque chose alors qu'il y a autre chose qui est marqué. L'abduction, c'est tout ce qui permet de définir à partir d'une forme commune un certain type de sujet. Voilà. Il me semble que c'est l'idée même de l'abduction.

¹³ vérif la phrase peu claire

¹⁴ vérif si JO ou DR

¹⁵ Dans la salle

Ouais... c'est pas tout à fait la même veine que la mienne, mais... comme c'est toi... — ça varie un peu... — le maître... — Pourquoi c'est pas de la même veine que la tienne ? — Parce que la mienne, c'est la découverte du radium... Pierre et Marie Curie ayant mis dans un tiroir un bloc de machin... et puis, il y avait une plaque sensible qui était là... et ils s'aperçoivent qu'il y a des traces sur la plaque sensible. Et au lieu de tout foutre à la poubelle en disant : c'est raté ! ils disent : Ah, il y a peut-être quelque chose à voir... et à chercher... et je crois qu'un certain nombre de découvertes scientifiques, de grandes découvertes scientifiques, sont à partir de l'abduction... On se contredit pas... on voit de façon différente... — mais c'est la même chose ! — c'est la même chose... — Ce que tu décris, tu décris une abduction... justement ! ... et on déduit de là le fait qu'il doit bien y avoir quelque chose qui est en train de provoquer des radiations puisque ça vient tacher une plaque...

... non seulement il y a quelque chose à l'origine, mais il y a toujours une abduction à l'origine. S'il n'y a pas une abduction, autrement dit, une généralité qui se présente comme ça, spontanément, dans l'abduction, une sorte de « théorie hypothétique », on ne voit pas comment ensuite on pourrait développer une théorie scientifique. Il me semble que toute la question de la théorie des sciences repose là-dessus. Sur le fait, pour en rendre compte, de mettre à sa place l'abduction comme point de départ nécessaire de tout développement théorique. Le système étant : abduction — déduction — et puis induction, qui est quelque chose du registre de la vérification. Mais ça, c'est le processus scientifique. L'induction, elle, vérifiant... d'ailleurs, ne vérifie pas toujours exactement, ce qui nécessite de revenir sur l'abduction d'origine. Et là, on a une forme en spirale qui est tout à fait intéressante et qui rend compte de bien des phénomènes. Moi, j'en ai un qui est pas mal, c'est l'histoire du mouvement de la terre autour du soleil...

On sait que l'axe nord-sud de la terre se promène autour du soleil parallèle à lui-même. En gros, c'est ça l'idée abductive. C'est pour ça qu'il y a des saisons. Si ça ne marchait pas comme ça, il n'y aurait pas de saisons.

Ensuite, on découvre qu'en fait, en 25 000 ans, l'axe nord-sud décrit un petit cône d'un angle de ... 20 degrés. C'est par rien !... Il décrit un cône. C'est quelque chose qui se vérifie en suivant sur pas mal d'années l'évolution de l'axe nord-sud de la terre, c'est-à-dire ses petites variations.

Une fois qu'on a fait ça, on a fait donc une nouvelle hypothèse qui corrige l'abduction primitive du « parallélisme », à savoir l'hypothèse de ce cône de 25 000 ans, qui fait que l'étoile qui marque le nord n'est pas toujours la Polaire. Un temps, ça a été Véga de la Lyre, ça varie... tous les 25 000 ans, tout de même, nous ne sommes pas là pour le voir. Troisième truc, c'est que ce n'est pas non plus tout à fait ça, parce que quand on fait les calculs avec cette abduction corrigée, ça ne marche pas tout à fait. Alors on se rend compte qu'en fait il y a un léger battement autour du cône ... on peut faire l'hypothèse d'une sorte de petite sinusoïde qui viendrait se greffer sur le cône. C'est-à-dire que ça fait un cône crénelé... etc !

On peut continuer comme ça longtemps, mais on voit comment il y a là tout un phénomène de spirale qui permet une logique des sciences, logique qui se développe à partir d'une hypothèse d'origine, — qui a beaucoup coûté... dire que l'axe nord-sud de la terre fait le tour du soleil en restant parallèle à lui-même, ça a coûté beaucoup de choses à Galilée et à bien d'autres ! c'est une abduction... il n'était pas le seul, d'ailleurs,... Tu (à D.R.) reconnais ton abduction ? ou bien... — Oui, oui, c'est la même, chacun sa manière... — Schotte l'utilise tout le temps ! — ... et Schotte l'utilise tout le temps... Bah, oui ! — Les derniers mots de Schotte que nous avons échangés, c'était quelque chose ! Très émouvant !... C'était quelques jours avant son opération, on était à Lille ensemble... Nous sommes entrés dans sa voiture et à ce moment-là il me dit : Tu sais, oui, Peirce... — Je sais pas pourquoi on me fout Peirce sur la gueule ... *mea culpa*, j'ai sans doute exagéré... — ... tu sais, Peirce... c'était quand même difficile de s'y mettre... Voilà. Quand même, Schotte, ça fait un peu bizarre qu'il dise que c'est difficile !!!... Voilà, un souvenir.

Quand Schotte utilise le concept d'endogène qu'il tape à Tellenbach, c'est toujours en considération d'une causalité ... qui est même pas une causalité, d'ailleurs, parce que Schotte critique la notion de causalité d'une manière radicale, mais toujours en fonction de quelque chose à trouver dans le -1. Comme la sexualité chez Freud, d'ailleurs. La sexualité chez Freud, c'est toujours un grand X... Je veux dire que là, on approche du but ... c'est dommage qu'il n'y ait pas plus de gens qui les lise ! Parce que la pensée de la classification qui amène à la perversion, au fétichisme, dont parlait Oury tout à l'heure...

... On peut aussi renvoyer ça, à un autre niveau, au niveau juridique, si tu veux, à quelque chose qui serait de l'ordre du « droit naturel ». Le droit naturel étant, pas le droit de la nature, — ça n'a rien à voir avec le droit de la nature —, mais c'est le droit qui définit ce qui est propre à l'humanité, à « la nature humaine ».

Au niveau juridique, la position classificatoire, elle va correspondre au droit positif, alors que la position des catégories va correspondre à ce qu'on appelle le droit naturel. C'est d'ailleurs ce qui est en train de se produire sous nos yeux actuellement, le droit positif allié à la pensée DSM des classes produit une inversion du droit naturel...et de services fermés en hôpitaux désaffectés le RER sert d'asile, de droit d'asile.

Je m'explique : c'est la position d'Antigone, Antigone qui va nous montrer le chemin ... son frère Polynice est tué par Créon parce qu'il s'est allié avec les ennemis, il a trahi. Donc, ça, c'est ce qu'on appelle le droit positif, la guerre des clans, le droit des Cités. À Polynice, Créon refuse la sépulture.

Antigone va jeter de la cendre sur le corps de Polynice au nom du droit des dieux, c'est-à-dire le droit naturel.

Ce qui définit l'humanité, ça va être l'obligation de sépulture. La suite sera tragique puisque Antigone va être emmurée et se pendra ; son fiancé, apprenant ça, qui de plus était le fils de Créon, se tue ; la mère, aussi se tue et Créon reste seul, tellement désespéré

qu'il appelle la mort. C'est *Desperate housewives*, version trash... Ce qui est intéressant là-dedans, c'est de voir comment la pensée des classes va amener le droit positif à légiférer contre le droit naturel. Le droit à la sépulture, c'est le droit naturel. Et là je reviens à Pinel et à Schotte.

Là... il y a quelque chose... Est-ce qu'on n'est pas prisonnier de ça avec l'affaire de la génétique ? Parce qu'il me semble, excusez cette vision un peu bizarre sur Szondi, que je connais pas bien, que l'histoire des gènes de Szondi. — **Oui, mais lui c'est (? inaudible)** — non, non, mais justement !... Parce que j'ai lu la critique de Schotte et il se trouve que je suis pas vraiment d'accord... Parce que...

Bon !... Alors là, il faut y aller doucement... Je veux dire, pour essayer de ... communiquer ce qui me tracasse là-dedans : est-ce que lorsqu'on critique la génétique — comme le fait Schotte — de Szondi, est-ce qu'on ne tombe pas dans un travers qui serait le travers de penser que le gène, c'est quelque chose qui est du registre de ce que tu appelles la logique des classes. Or, il n'y a ... attends ! attends ! une seconde ...

Parce qu'en fait, c'est dans une certaine vision du gène, comme quelque chose qui aurait ce type d'existence qu'on a l'habitude de donner à la matière... Or, il me semble que s'il y a quelque chose qui est bien présent dans Szondi, c'est que ce n'est pas ça ! Le gène chez Szondi, ce n'est pas le gène des généticiens barbares ! ce n'est pas le gène qui se combine connement ! Il me semblait, en lisant la critique que Schotte fait de Szondi, que tout se passe comme si Szondi avait cette vision du gène qui est le gène mécanique... la pièce mécanique. Or, il me semble que ce n'est pas la position de Szondi. Et je pense que ce serait intéressant d'aborder la question de la génétique, peut-être, d'une autre façon que celle dans une référence, — une révérence et une référence —, à cette conception du gène. Voilà. Il me semble qu'il pourrait y avoir une conception plus subtile. — qu... —

Par exemple, tu parlais de la plasticité cérébrale : je me souviens avoir entendu François Cohadon¹⁶ qui est un type que j'estime beaucoup, un neurochirurgien, qui connaît le cerveau comme personne, ... disant : « On est obligé de considérer que tous les systèmes explicatifs du cerveau ont tous échoué jusqu'ici, à partir même des neurotransmetteurs. » Il dit... je résume : « Il y avait l'histoire de l'ordinateur, ça plaisait bien, ça n'allait pas trop mal, à part qu'il y a trop de neurotransmetteurs. Avec trois, ça tenait. On pouvait encore avoir l'image, la structure d'un ordinateur. Mais avec plus de trois, c'est fini. Parce que

¹⁶ Deux ouvrages : F. Cohadon, JP Castel, E. Richer, JM Mazaux, H. Loiseau, *Les traumatisés crâniens*, Arnette éditeur, 2008 (3^e éd.).

http://3r.prod.wkf.netplus.fr/imagnewspa/medical/webanesthesie/trauma_craniens/index.html

F. Cohadon, *Sortir du coma*, Odile Jacob, 2000.

<http://www.odilejacob.fr/0207/1441/Sortir-du-coma.html>

trois, ça allait : *oui — non — et peut-être*. Mais plus de trois !... il y en a trop, c'est tout un discours... c'est hyper complexe. »

Alors, il conclut : « Mais au bout du compte, on est obligé de considérer, et ça se voit dans les réparations cérébrales des traumatisés crâniens, des influences neuronales à distance... » Voilà... Alors, bon ! qu'un grand « neurologue » dise : On est obligé de considérer qu'il y a des influences à distance, bon ! ça donne de l'espoir... C'est ouvert... Ça veut dire qu'effectivement nous n'en sommes pas à cette conception purement mécanique de la chose. Ce qui est tragique, c'est la conception mécanique de la génétique ! ou bien la conception mécanique de la démarche — conceptuelle — cérébrale ! et quand on cause avec des gens qui n'ont pas cette idée en tête, eh bien, ça devient déjà beaucoup plus intéressant et il me semble qu'on peut l'approcher comme ça. Voilà.

Tu touches au problème de la prédestination. C'est un vieux problème ! — Oui, peut-être, m'enfin... mais... — Bah, oui ! — Dis m'en plus alors... — C'est simple : Chez Saint-Augustin, si tu n'as pas la Grâce, tu n'es pas sauvé. C'est cuit. Et pour avoir la Grâce, c'est très compliqué parce que là il y a un nombre calculé de Grâces qui est dévolu en fonction du nombre d'anges qui tombent... enfin, c'est... t'as pas de chance : si tu l'as pas, tu l'as pas. Et toute la révolution papale du X^e siècle, ça va être de subvertir ça.

La critique anselmienne de l'expiation, ça va être de critiquer la position de Saint-Augustin par rapport à la prédétermination, qu'on pourrait aussi qualifier de position génétique stupide. Anselme dit : Si jamais vous travaillez sur terre, vous gagnerez votre paradis en effaçant vos péchés, tout ce qui va suivre, et ce qui va être aussi l'occasion des grandes découvertes de l'Universitas médiévale, parce que les gens vont se mettre à bosser de façon très critique, une quête de ternarité complexe.

Et puis aussi, la critique de Luther par rapport au Protestantisme, justement, parce que les mecs achetaient leurs Grâces terrestres...

Et donc, pour adoucir le problème de la surdétermination, et malgré la tentation forte de faire correspondre à chaque pulsion un correspondant génétique, Szondi s'en sort élégamment parce qu'il dit qu'il y a les choix :

Génotropisme : choix amoureux ;

Opérotropisme : choix du métier ;

Thanatotropisme : choix des symptômes.

Et qu'en fonction des combinaisons de ces choix, le sujet va pouvoir échapper à la surdétermination pulsionnelle, ce qui n'aurait pas pu se faire si la surdétermination n'était que génétique.

C'est l'idée...

... ..

Je ne sais pas si c'est tout à fait la même chose... ah... Je pensais à un patient blessé de Château-Rauzé, mais alors là... du coup... j'ai oublié !

Juste un truc pour reprendre ce que disait Olivier... Pour Oury, Créon, c'est la morale et Antigone, l'éthique.

Bon, je reprends la lecture parce que j'estime qu'ils ont assez causé comme ça...

Alors, on en était à : avec quoi on travaille...

La première démarche, c'est : MITEINANDERSEIN... qui a été traduit d'une façon ridicule, d'ailleurs : être ensemble. C'est un terme allemand de Pankow et c'est elle qui a fait la traduction en français de être ensemble, alors que c'est être avec l'autre. Or le AVEC, c'est justement ça qui est en question. Si vous voulez tout savoir, je suis en train d'écrire sur l'avec schizophrénique est c'est pas de la tarte. Déjà l'avec... entre normopathes... y a je sais pas combien de pages dans le Littre, alors, l'avec schizophrénique... enfin, c'est bien, chacun a son avec, aussi ses petits cas cliniques... Comment pouvoir traiter de l'avec ? – mais ça, il me l'a piqué ! – et on sait que l'avec, c'est une conjonction. C'est une forme particulière d'une catégorie de cette notion de base qu'on appelle : le partage, maître-mot.

Avec, ça nécessite une distinctivité, donc, le partage. Et Oury ne manquera pas de vous citer Pindare : « Partage est notre maître à tous ». Comme il est pas là, je le fais pour lui. Partage, c'est quand même une des fonctions de base de La Borde, mais il y a eu des glissements de sens. Croire qu'ici et dans tous ces machins-là, il fallait être bien avec les autres et alors ça allait jusqu'à être « copain/copain ». Or, copain/copain, c'est peut-être gentil, mais c'est un irrespect. Se mélanger, c'est enlever la disjonction. Et copain/copain, c'est le mélange. On en a vu les effets effrayants que ça a pu faire dans les années... entre 68 et 71, je dirais même un peu plus tard. Ça s'est soldé par des morts, où certaines personnes, pour éviter d'être copain/copain ... c'est pas pour éviter, c'est justement pour POUvoir être copain/copain, alors qu'un schizophrène ne peut pas... se sont mutilées. Alors, pour éviter ce genre de naïveté, j'insiste beaucoup, sur la première phrase du séminaire de Lacan sur le transfert, 1960-61 : le transfert est de l'ordre de la disparité subjective. Il n'y a pas de symétrie, sinon c'est foutu. Si on voulait faire toute la lignée logique du partage, on arriverait à tout ce qu'essaie de mettre en place Lacan pour se distancier de l'ego-psychology et autre. Pour distinguer le sujet de l'inconscient et le moi et pour en arriver à cette notion de l'objet a. Le a, c'est une véritable coupure. Ça ne se mélange pas avec une image, avec le moi, avec tout ça. Faire passer ça, c'est très important. Je cite souvent des cas comme ça, il y en a plein. Il suffit d'être un petit peu présent. Par exemple, je cite souvent cette histoire du p'tit Lulu. Il dit, il l'a rayé, mais je vous le dis quand même Je ne vais pas reparler du p'tit Lulu. Dans les objets a, en particulier, il y a la voix et puis il y a le regard.

Le p'tit Lulu, c'est une histoire très longue. Un petit même que j'avais eu chez moi pendant un an et demi et qui avait une atrophie progressive de toute la substance blanche.

Quelques heures avant sa mort, il ne pouvait ni parler, ni marcher, ni manger... rien. Par contre, on avait une relation extraordinaire depuis deux ans. Eh bien, il était complètement inconscient, mais il m'a regardé. Il m'a regardé. Un regard. C'était bien avant ce qu'en a dit Lacan. Ça se passait en 1953, au début de La Borde. Le regard (donc, du petit Lulu)¹⁷ était détaché. Il n'avait plus de corps. On ne s'y trompe pas. Or, l'objet a, c'est une coupure détachée. La voix, c'est pareil. La voix, c'est bien plus compliqué, plus archaïque, c'est plus mélangé. Je lui laisse la responsabilité de ce qu'il dit. On peut dire que le petit même dans le ventre de sa mère, il entend la voix. Si sa mère chante un opéra, ça ne veut quand même pas dire que le petit même va chanter la Traviata. Et il y a quelque chose. Une sensibilité. Ce n'est pas dans le regard. Il y a beaucoup de subtilité.

Et toutes les confusions qu'il y a eu sur le mot « objet ». On dit : Nous sommes très objectifs. On sait bien que le courant de la bureaucratie actuelle, etc... c'est dans l'objectivité. L'objet a, c'est le contraire de l'objectivité. C'est l'objet du désir. Mais ce que je voulais introduire, c'est bien plus difficile et plus banal. À propos de l'accueil.

Qui est-ce qui accueille ? Qui accueille qui ? L'accueil, ce n'est pas forcément une personne qui accueille quelqu'un. Je rappelais dernièrement cette réflexion du psychiatre japonais d'Okinawa qui était venu à La Borde, qui avait visité. Et je lui ai demandé, alors : Qu'est-ce que vous pensez d'ici ? Il a répondu : Ici, il y a des arbres et du Ki.

Il a précisé ce que voulait dire ki, qui a une dizaine d'acceptions en japonais. Le ki, d'une complexité énorme, est proche de la Stimmung, autre complexité énorme, je rajoute. On demandera à Michèle Gennart, qui est une élève de Schotte très douée, quand elle viendra, qu'elle nous en parle. Elle a écrit un article magnifique sur la Stimmung¹⁸. Ce n'est pas l'atmosphère, ce n'est pas l'humeur, c'est quelque chose de l'ordre d'une certaine... ce n'est pas simplement sur le plan esthético-ce qu'on voudra, bien qu'il y ait quelque chose, les arbres, le cyclamen, on peut en rajouter. Il faut regarder ça, sans être trop il y a des points de suspension ...

Michèle Gennart, il se répète...ah,non !, elle a écrit une thèse sur le corps dans la phénoménologie d'Erwin Straus. Elle dit bien que Heidegger pour traduire Stimmung proposait disposition. Dans « dispositio », il y a un mot fondamental, en allemand évidemment, Gestell. Un philosophe italien à propos de Heidegger parle de Andenken et Gestell. Andenken, c'est ce qui fait qu'il y a de la souvenance. Quand on est dans un truc comme La Borde, forcément chacun a de la souvenance. Or la souvenance, Andenken, c'est un travail : ça pense en souvenir de. Mais il y a beaucoup de difficultés au niveau de la psychopathologie. Il y a sur le plan de la dissociation, des déplacements, des

¹⁷ vérif si JO ou DR

¹⁸ Cf. à la fin

écrasements, des brèches. On peut dire que dans la souvenance, il y a des zones très difficiles à rebâtir.

Dans *Gestell*, il y a un socle, la base. Quand on voit quelqu'un, même si c'est dans un système complètement éclaté, dans la dissociation, il y a des zones complètement oubliées ou même non remémorées simplement, que l'on retrouve aussi – pourquoi il a mis des (?inaudible)¹⁹ – dans les psychoses hystériques.

Quand on rencontre quelqu'un, il y a tout ça, même quand on dit : Ça va ? – Ça suffit. Si on est dans le logicopositivisme dégénéré, bureaucratique-etc., comme actuellement, c'est complètement foutu ! Aphasique. Ce n'est pas sérieux. Quand on voit quelqu'un : on voit quelqu'un. Asseyez-vous. Qu'est-ce que vous avez ? Dites-moi. Bon, allez... au suivant. Il y aura les chronomètres. Ça existe dans certains pays. C'est codé : un schizophrène : cinq minutes ; un type délirant : deux minutes ; un mélancolique : il faut prendre un peu de temps : quatorze minutes. À la fin de la journée, on calcule le temps chronométré et on passe la note : c'est la science objective. Tout est bâti là-dessus.

À La Borde, nous sommes un îlot.

Non, non, j'ai compris, c'est clair dans ma tête. Le coup des sciences, il est pas bon, là, il faut plus nous le faire! Les sciences, c'est justement si on a un ensemble dans lequel on peut dialectiser... des contraires et des accents. Si on est dans une logique déductive sans aucune impulsion... on est dans une technique ! Mais on n'est pas dans une science.

Vraiment ! Il faut qu'ils arrêtent de nous la faire avec le coup des sciences ! C'est scientifique parce que c'est déductif... bah non ! C'est scientifique, si c'est dialectique ! ... Je sais pas, enfin, il y a des gens qui sont peut-être plus fort que moi là-dessus, mais c'est à la lecture de Schotte, la critique de la causalité chez Schotte et de voir comment il renverse la vapeur... Et moi, ce que j'ai essayé de faire toute à l'heure par rapport au droit positif et au droit naturel, au sens de droit humain... Et maintenant, j'ai l'impression que le coup de la scientificité par preuve déductive... veut en même temps nous faire le coup du langage technocratique, des nouveaux clercs... Mais c'est pas un critère scientifique ! – aussi...²⁰ – La causalité des classes, c'est pas un critère scientifique !... Je sais pas... Michel !... Il faut qu'on avance bien là-dessus parce que si on ne le fait pas personne d'autre le fera... et il me semble que Schotte... avec Viktor von... parce que... – il a Szondi et effectivement ce que fait Schotte du système pulsionnel Szondi –, et à la fois le pentagramme pathique chez Viktor von Weizsäcker (les cinq verbes que Viktor von Weizsäcker fait tourner ensemble)... et je crois que là on peut rentrer dans un espace de vraisemblance qui s'opposerait à un espace de pseudo-vérité qui nous est annoncé par des positivistes qui nous font la mandoline scientifique. Et je crois

¹⁹ à vérifier

²⁰ à vérifier

que si on critique pas maintenant... nos enfants seront morts avant de le faire ! ... Mais bon, je suis pas assez intelligent pour le faire, j'ai besoin de toi, Michel...

... La question de l'abduction, justement, son intérêt, c'est que ce n'est pas au niveau du « croa croa »... On croit... je ne vois pas comment Marie Curie...

Elle croit ! Ahh... Bien entendu qu'elle croit !... Le type qui fait une hypothèse en science, il y croit parce que sinon elle ne tiendrait pas ! Elle croit quand elle trouve l'hypothèse... qu'il y a peut-être un rapport... Oui, voilà ! C'est ça ! Elle croit au rapport... Si elle n'y croyait pas, elle n'irait pas se fatiguer... et jusqu'à se tuer pour faire ça ! Mais par contre, elle ne « croa croa » pas... voyez... au sens de Prévert... C'est-à-dire que précisément, il y a, non pas un doute mais quelque chose qui est ouvert. On pourrait appeler ça une « croyance ouverte » – je sais pas si ça veut dire quelque chose – mais il me semble que ça décrit bien l'état dans lequel on peut être quand on fait une abduction.

Tout à coup, une hypothèse se présente : on va la tenir – oui – ... la tenir, mais on n'y « croa croa » pas... – oui ! oui ! – ... en même temps, il ne faut pas être faux-cul ! Si on n'y croit pas, il ne faut pas la tenir ! Elle ne tient à ce moment-là que parce qu'on y croit... C'est complexe, et c'est pour ça que tout à l'heure je reprenais la croyance avec l'abduction parce qu'il me semble qu'il y a des liens, là, qui sont extrêmement forts.

J'ai toujours le souvenir de ce bonhomme avec qui je m'étais engueulé justement là-dessus, lors d'un colloque. On parlait ensemble, on était à la même table. À un moment donné... je disais : Mais enfin, Bon Dieu ! Les types qui sont là dans les phases végétatives des éveils de coma, ils sont comme vous et moi ! Ils pensent comme vous et moi, simplement, ils ne disent rien... ils envoient pas de signes ! ... bon !... C'est un problème, ça ! ... Mais il n'empêche, on suppose que, eux, ils ont tout ce qu'il faut dans la tête ! Ils pensent, quoi ! Pas de problème !

Et alors, c'est là que... ce couillon-là... c'était quand même le grand homme du traumatisme crânien, européen, ... me dit : c'est une hypothèse intéressante... Je l'aurais baffé ! Une hypothèse, ce n'est pas « intéressant » ! On y croit ou on n'y croit pas !

Il est évident qu'on n'a pas la même « tenue »... on ne fait pas le même type de recherche si on y croit ou si on n'y croit pas ! La question, c'est de ne pas croire qu'on croit ! Voilà ! si on croit qu'on croit, alors là, c'est foutu ! ... alors là, on est dans la mystique... Il suffirait qu'une idée nous vienne, et ça y est ! formidable ! C'est la bonne ! etc...

Il y a des phrases définitives de Peirce là-dessus... Je ne m'en souviens plus très bien... Je n'ai aucune mémoire : c'est à peu près...

... « La vérité ne vaut que par l'imperfection qu'elle avoue »... c'est à peu près ça... ça veut dire que précisément, penser qu'on est dans la vérité, c'est de la foutaise... c'est le « croa croa » ...

Là, tu poses toute la question du diagnostic, à travers ça, ... et du débat par rapport au diagnostic. — Vas-y ... — C'est-à-dire que... C'est une question de mot... ça a l'air con, comme ça, mais quand Schotte préfère le mot de « chronogenèse » à « étiologie », on voit très bien que c'est le déroulement discursif qui va servir d'opérateur diagnostic, avec une dialectique discutable, pour aller vers une hypothèse *abductive*.

C'est-à-dire que le diagnostic, on peut en avoir le *Præcox Gefühl* — ça y est ! Je l'ai dit ! Il fallait le dire ! Obligatoire de dire *Præcox Gefühl* ! — ... Le diagnostic, effectivement doit se poser, et là, il ne sera pas dans le « classificateur » mais il sera dans le « classificatoire ». C'est ce qui permettra de penser pour dialectiser. ... Ça va dans le sens de ce que tu dis (à M.B.)... Y a pas étiquette...

Mais je crois, si j'ose dire, que le « croa croa », c'est du côté de la conviction.

Alors, ça, Oury en parle très bien : si une patiente lui dit : J'ai vu un kangourou dans le parc. Vous me croyez ? Il dit : Oui ! Mais y a une différence : vous, vous êtes convaincue, moi pas.

C'est la différence entre croyance et conviction. Il me semble que le « croa croa », ce serait du côté de la conviction. C'est très clair...

Il y a la chanson de Nougaro, quand même :

« Le corbeau croasse
Et moi je crois
J'ai pas d'apôtre
J'ai pas de croix
Je crois en l'autre
Je crois en moi
J'ai eu des crises
Crises de foi
Dans les églises
Il fait très froid
Mais une vierge
Me réchauffa
Vierge du même
Signe que moi »
... sur la croyance...

... Alors, c'est là que tu intervies (à D.R.)... C'est moi qui vais lire et c'est toi qui va intervenir — Ah, oui, c'est vrai... — C'est ton passage...

L'articulation entre le *lekton* qui permet qu'il puisse y avoir quelque chose qui puisse se dire... en même temps pour que ça puisse s'articuler avec quelque chose du *tugkanon*, la rencontre, et à ce moment-là on peut parler d'objet. Voir : Johannes Lohmann, linguiste, traduit par Schotte. Le *lekton*, ce n'est pas nouveau. ... ça, ça date des Stoïciens. C'est tout ça qui est en question, à moins d'être complètement lobotomisé par la bureaucratie.

Quand un client vous voit, c'est parce qu'il a un tableau morbide, des symptômes, donc un objet bien défini à traiter. En réalité, quel objet ? C'est pour ça que je dis qu'il est important que Lacan ne mélange pas le moi et le sujet et qu'il définit l'objet du désir, le fantasme, etc. donc, il y a déjà une amorce de transfert. Transféré, passé à un autre plan. Il y a ça dans la première démarche, on peut dire, de rencontre. Le diagnostic vient de la traduction de toute cette complexité. Ce n'est pas loin de cette approche logico-poétique de Francis Ponge, dans ses rapports avec Hegel, Heidegger, avec Maldiney qui bat la mesure : tout ça aboutit à ce qu'on appelle « l'objeu ».

Voilà. Alors, c'est toi qui a choisi de dire quelque chose...

Excusez-moi... Je suce une petite pastille... heu... oui, il y a une erreur, là... chez les Stoïciens, il y a effectivement l'opposition *lekton/tugkanon*... Le *lekton*, vous trouverez ça dans le bouquin *Schizophrénie et langage*... mais aussi chez Gilles Deleuze... Le *lekton*, ça a été traduit, mais mal traduit, par « dicible »... et en fait, c'est, comme dit Deleuze, « la mince pellicule qui sépare les mots et les choses ». C'est ce que les Stoïciens appellent un incorporel.

Et *tugkanon*, ce n'est pas la rencontre, Oury confond un peu, là, *tugkanon*, qui est l'objet qu'on va dire, qu'on va nommer, avec *tuchè*, qui est, pour d'autres Écoles grecques, la rencontre... Bon... C'est tout ce que j'ai à dire, pour l'instant.

Donc, l'objeu. Qu'est-ce qui se passe entre l'objet de la consultation et *Das Ding*, la Chose. La Chose, c'est l'inaccessible et ce qui permet qu'il puisse y avoir une structure. *Das Ding*, c'est ce qui va permettre qu'il y ait une structure de base. S'il n'y avait pas quelque chose de bien foutu à ce niveau-là, il n'y aurait pas de refoulement originare. *Urverdrängung*, pour que ça ne fuit pas, c'est le support du vide. Si ça crève, c'est-à-dire si la métaphore primordiale se fendille : tout fuit. C'est ce que m'avait dit une géniale psychotique : En fin de compte, ce qui est grave dans la psychose, c'est qu'il y a une fuite du vide. Elle m'a même dit : C'est un oubli de l'oubli. La psychose, c'est un oubli de l'oubli. Si on oublie d'oublier, c'est invivable. S'il n'y a pas une métaphore qui va faire clapet, qui va bien entourer tout ça, tout se déglingue. Les *Vorstellungsräpresentanz* se dispersent comme une bande d'oiseaux.

On a affaire à quoi dans la rencontre ? À l'objeu ? C'est risqué de dire tout ce qui se passe entre un objet habituel et tout ce paysage, entre l'objet *Das Ding*. C'est ça l'objeu. Il y a des phrases magnifiques de Francis Ponge qui illustrent parfaitement. Ce qui ne colle pas dans la psychose, c'est au niveau de ce *Unverborgenheit*, c'est-à-dire la « décloison », de

l'élan retenu, de ce qui fait que *Das Ding* reste pas bien enclos. Quand il y a fuite de l'enclosion²¹, les limites sautent et on a la dissociation. C'est trop vide dit. Ça demanderait un développement de l'objeu. Fin du texte de Jean Oury.

Alors, en fait, avant ce séminaire on avait travaillé deux après-midi sur l'objeu... qui est un terme donc de Francis Ponge, qui se rencontre avec Hegel qui ne connaît pas le nom... (?inaudible²²)... partagé par Maldiney ... et j'ai lu le deuxième livre de Maldiney sur Francis Ponge et j'ai sursauté parce qu'il situe l'objeu dans l'espace *transitionnel* – je le verrai bien dans l'espace *potentiel*.

Le meilleur exemple que j'ai pu trouver d'objeu, c'est une petite manie d'Oury : quand il me parle, quand on parle pour préparer un texte ou un séminaire... hop !... il retire de son tiroir, un élastique. Et alors là, l'élastique est soumis à toutes sortes de tortures ! Il se le met autour du poignet, il le passe à un doigt, et le comble !... il l'accroche au coin du tiroir... au coin... lointain du tiroir... l'autre partie à la poignée du tiroir... quand il tire le tiroir, il fait *dzing, dzing...* ça fait un petit bruit... il le tire plus loin, ça fait *dzang, dzang ...* – ???inaudible – Oui !... Mais il peut pas... sauf ici... la prochaine fois, je lui apporterai un élastique. Si vous voulez lui faire plaisir, offrez-lui en chacun un... il vous fera la démonstration, parce que je crois que ça... c'est l'objeu par excellence, qui n'est pas un objet, qui est en même temps un petit jeu, mais un petit jeu quasi inconscient ! C'est moi qui lui ai fait remarquer qu'il avait toujours un élastique... dans les mains ! Mais il le triture dans tous les sens !... C'est pas un objet... c'est pas non plus un objet transitionnel – Oury, il en n'est pas là, quand même ! à son âge ! – ça me paraît être un bon exemple de l'objeu... mais on va continuer à travailler sur l'objeu, à partir de Francis Ponge ou des élastiques... Et puis le mois prochain, Oury sera là en personne. Il sera peut-être étonné s'il reçoit une poignée d'élastiques... Il sera ravi... Quelqu'un veut ajouter quelque chose... Oh la la ! (inaudible²³)... ça se sauve...

Oliver Legré termine en annonçant la venue en novembre d'un luthier qui va parler de l'âme du violon, accompagnée d'une violoniste, Virginie Robillard.

Bon, je vous souhaite de pas finir la nuit au violon...

Merci bien...²⁴

²¹ à vérifier

²² à vérifier

²³ à vérifier

²⁴ Une voix dans la salle

* C'est moi qui remplace par ce raccourci le titre de l'article de Michèle GENNART :

***Stimmung — Verstimmung — Ungestimmtheit* :**

remarques sur la phénoménologie heideggerienne de la disposition affective et sur son usage en psychothérapie

plan de l'article :

1. Délimitation de la *Stimmung* d'avec une psychologie des vécus
2. Disposition et rencontre ; première approche de la *Stimmung*
3. Disposition affective et monde
4. Être-là et être-parti
5. Disposition affective et thérapie : quelques indications

« La tristesse assaille un homme avec qui nous vivons. Est-ce seulement que cet homme vit un état du vécu que nous n'éprouvons pas et que, pour le reste, tout demeure comme avant ? Ou que se passe-t-il donc ? L'homme devenu triste se ferme, il devient inaccessible sans pour autant manifester la moindre dureté à notre égard ; seulement cela, il devient inaccessible. De même, nous vivons avec lui comme de coutume, peut-être même plus souvent et en lui témoignant davantage de prévenance. Lui non plus ne modifie rien dans son comportement vis-à-vis des choses et de nous-mêmes. Tout est comme d'habitude et pourtant autrement — et cela non seulement sous tel ou tel rapport mais, sans qu'aucun préjudice ne soit porté à l'identité de **ce que** nous faisons et de **ce pour quoi** nous nous engageons, le **comment** à la façon duquel nous sommes ensemble est autre. Loin d'être un phénomène consécutif à la disposition de tristesse subsistant en lui, cette transformation co-appartient à son être-triste. Que signifie qu'ainsi disposé, il soit inaccessible ? La façon dont nous pouvons être avec lui et dont lui est avec nous est autre. C'est cette tristesse qui constitue le **comment** (à la façon duquel nous sommes ensemble). Il nous fait entrer dans la façon dont il est, sans que nous devions déjà être triste. L'être-l'un-avec-l'autre, notre être-là est autre, il a changé de ton (*ist umgestimmt*) »²⁵

La tristesse n'est pas donc présentée comme un état *interne*, que nous pourrions déchiffrer par exemple dans le regard de l'autre ou qui transparaîtrait à travers son expression. « Elle se pose à présent sur tout », et n'est pourtant rien non plus que nous puissions indiquer du doigt ou saisir dans nos entours empiriques. Elle n'est ni au dehors, ni au dedans, dans cette intériorité que nous substantivons sous le nom de psyché. Comment se produit donc sa rencontre ? « Tout est comme d'habitude, écrit Heidegger, et pourtant

autrement ». Ce qui fondamentalement s'est modifié, c'est la façon dont nous sommes avec cet homme, non que par empathie, en nous mettant à sa place, nous allions sentir son vécu intérieur et saisir le caractère douloureux de son expérience, mais parce que notre *contact* même, plus originaire et plus révélateur que toute observation — fût-elle compatissante — s'est transformé. Dès lors, si l'autre nous intègre dans la façon dont lui-même est, ce n'est nullement, pour reprendre l'expression de M. Scheler, par « contagion affective », mais d'abord et avant tout parce que nous sommes partie prenante dans ce contact, parce que nous sommes pris à parti par cette façon nouvelle qu'a autrui d'être au loin, fermé et inaccessible à tout, et notamment à notre propre approche. « Cette disposition, écrit Heidegger, n'est pas un étant qui survient dans l'âme à titre de vécu ; elle est bien plutôt le comment de notre être-là l'un avec l'autre »²⁶ (p.70-71)

[...]

« Une *Stimmung* est un air²⁷, pas seulement une forme ou un mode, mais un air au sens d'une mélodie, qui ne plane pas au-dessus de l'être-présent prétendument véritable de l'homme, mais qui donne le ton pour cet être »²⁸. [p. 72]

²⁵ Heidegger M., *Die Grundbegriffe der Metaphysik, Welt — Endlichkeit — Einsamkeit*, cours professé à l'université de Marbourg pendant le semestre d'hiver 1929-1930, in : *Gesaltausgabe*, Frankfurt-am-Main, Vittorio Klostermann, t. 29-30, 1983, p.99-100.

²⁶ Heidegger M., *Die Grundbegriffe der Metaphysik, Welt — Endlichkeit — Einsamkeit*, p.100.

²⁷ Le substantif allemand *Weise* signifie tout à la fois « façon » et « air »

²⁸ Heidegger M., *Die Grundbegriffe der Metaphysik, Welt — Endlichkeit — Einsamkeit*, p. 101.

Table des matières

Avant-propos 5

Jean Kinable et Jean-Marc Poëllaer

I Repères théorico-cliniques

Le contact : d'un prélude 11

Jacques Schotte

De l'école hongroise de psychanalyse à Szondi et à la psychiatrie d'aujourd'hui 15

Jean Mélon

Le "contact" aux commencements 23

Jacques Schotte

Au contact de... sens en émoi et aube du moi 25

Jean Kinable

Modalités de contact sensoriel dans une société d'Afrique 47

René Devisch

Stimmung — Verstimmung — Ungestimmtheit : remarques sur la phénoménologie heideggerienne de la disposition affective et sur son usage en psychothérapie 65

Michèle Gennart

II Le contact en psychothérapie

Maniement du contact et cure analytique 85

Michel Galasse

Le contact dans la pratique analytique 102

Jean Florence

Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle 111

Jean Oury

III Figures de la psychopathologie

Contact et transfert 129

Fernando Geberovich

La dimension du contact dans la toxicomanie 159

Philippe Lekeuche

L'inceste, un événement qui n'a pas lieu, mais qui se réalise 167

Marc Ledoux

IV Le contact au jour de l'art et de l'existence

La dimension du contact au regard du vivant et de l'existant. De l'esthétique-sensible à l'esthétique-artistique 177

Henri Maldiney

Esthétique et contact 15

Henri Maldiney

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 23 décembre 2008. Version 2 (19.2.09)

Mercredi 19 novembre 2008

*« Mais l'opposition aigüe entre travail et distraction
(opposition propre aux méthodes de production capitaliste)
divise toutes les activités intellectuelles en celles qui servent à la distraction et celles qui servent au travail,
et fait des premières un système de la reproduction du travail.
La distraction ne doit rien contenir de ce que contient le travail.
Dans l'intérêt de la production, la distraction est vouée à la "non-production".
On ne peut naturellement pas créer un style de vie unitaire.
La faute n'est pas due au fait que l'art soit ainsi englobé dans le cadre de la production,
mais au fait qu'il le soit de façon si incomplète qu'il reste toujours un îlot de "non-production".
Une fois son billet acheté, le spectateur se transforme devant l'écran en un "oisif",
en un exploiteur.
Comme on lui a livré une proie, il est, pour ainsi dire, victime de sa proie. »
(**Bertolt Brecht**, *Cahiers du cinéma*, n°114, décembre 1960)*

*

LES ANNONCES

>> Annoncée par Michel BALAT: 29 novembre, Canet-en-Roussillon, « **Une journée avec... Pierre Johan Laffitte** » : « L'enfant. Autour des travaux de Bernard Golse et Pierre Delion ».

<http://www.balat.fr/spip.php?article540>

PIERRE JOHAN LAFFITTE, « Le sens du précaire »,
thèse soutenue à l'université Paris IV, 2003.
Lire la position de thèse sur le site d'Ouvrir le cinéma

« Le travail ici présenté constitue le premier moment d'une enquête menée dans le champ pédagogique. Le but en est une analyse du discours de la pédagogie institutionnelle, et en particulier les relations que ce discours entretient avec la praxis des classes primaires dont il constitue la théorisation.... »

La suite...

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/alire/aliremem0406.html#precaire>

La lecture de la dernière partie de cette thèse « m'a permis de comprendre quelque chose de ce que je disais », dit Jean OURY (sur le *Collectif*)

Les séminaires de La Borde, 1996/1997, Champ social, 1998

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne, 1996/1997, Champ social, 1998

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

PIERRE JOHAN LAFFITTE, « Chapitre bouclant. Le schématisme du Collectif. L'hypothèse abductive d'un champ transcendantal pragmatique »,
Le sens du précaire, 2003, p. 632-633 et 636.

Thèse inédite, consultable en microfiches à la BNF

« Ce qui relève du Collectif, c'est ce qui permet que toutes les dimensions anthropologiques soient prises en compte et traduites structurellement et finissent par construire la praxis comme une situation structurée à partir du phénomène d'institutionnalisation et en tant que volonté d'action (éthique). [...]

Le Collectif n'est pas "quelque chose" : il s'agit à la fois d'une qualité dans l'organisation du groupe et d'une dimension dont la présence se note surtout par l'apparition de dysfonctionnements pathologiques lorsqu'elle n'est pas prise en compte et respectée. Ce terme désigne non l'organisation matérielle, mais la dimension transcendantale qui

“double” la structuration proprement dite d’une praxis, et qui permet qu’un accueil puisse être fait, au sein d’une structure sociale, à ce qui relève du singulier, du négatif et du sujet. Cet accueil ne signifie pas seulement la prise en compte de cette singularité comme but, mais l’imprégnation du processus d’institutionnalisation même par cette singularité. [...]

Voici un texte qui résume le programme du Collectif : une machine à traiter l’aliénation : y sont présentes les principales catégories que l’on va repérer à l’œuvre dans la mise en place d’un Collectif, ainsi que les dimensions matérielles de l’enjeu de cette mise en place et de sa préservation :

Le Collectif psychiatrique devrait être une grande Machine ou le temps de l’Histoire se singularise en Historial. Ceci pose le problème de ses assises, de sa matérialité, de ce que nous nommons, il y a une dizaine d’années, l’assiette du Collectif. Nous la posons dans sa dimension de Transfini. L’aleph zéro du collectif est cet espace de “l’Historico-Mondial” (Kierkegaard) qui sans cesse fait pression, pression des événements, pressions des idéologies, pression de l’État, pression de la mode, pression de temps qui courent. Il est ce par quoi s’historicisent les événements locaux, à condition que leur ensemble sémiotisable, structure sémique qui se clôture, devienne support, travaillé, d’une limite. Nous pourrions parler d’une incessante “limitation”, faisant jouer entre elles les parties d’un ensemble, matérialisées par les instances, gardant comme point de mire la puissance du continu, éclosion possible d’un nouvel “état de choses”, coupure, mise en actes d’un nouveau transfini, celui du désir et de la singularité du sujet [...]. Chaque instance est un “centre” de lecture. La psychothérapie institutionnelle vient de Catalogne, par François Tosquelles. Elle en garde cette dimension de déchiffrement du monde, préservant dans chaque point de structure une valence polysémique, articulant dans sa matérialité l’avènement du signifiant dans le chatolement d’une “semblance” indépassable. C’est donc par l’institution de structures collectives de gestion, de rencontres, de parole que le signifiant se manifeste. (JEAN OURY, « Psychothérapie institutionnelle et Sémiotiques », in Oury, Onze heures du soir à la Borde (première publication in *Psychanalyse et sémiotique*, Colloque de Milan, mai 1974, Paris, 10/18, 1975, p. 33)

JEAN OURY fait référence au père de Pierre Johan, RENÉ LAFFITTE, ancien instituteur, qui a travaillé autour de FERNAND OURY, en pédagogie institutionnelle.

Le travail de RENÉ LAFFITTE

Une journée en classe coopérative : le désir retrouvé, Matrice, 1997

<http://www.mollat.com/livres/rene-laffitte-une-journee-dans-une-classe-cooperative-desir-retrouve-9782905642400.aspx>

Essais de pédagogie institutionnelle, Champ social, 2005

<http://www.mollat.com/livres/rene-laffitte-essais-pedagogie-institutionnelle-necessaire-clairvoyance-des-taupes-ecole-lieu-recours-possible-pour-enfant-ses-parents-9782913376571.aspx>

Mémento de la pédagogie institutionnelle : faire de la classe un milieu éducatif, Matrice, 2004

Catalogue des éditions Matrice

<http://pig.asso.free.fr/Matrice.dir/Matrice.htm>

« L’école, un lieu de recours possible pour l’enfant et ses parents ou : La Pédagogie Institutionnelle : Une non évidence »,

intervention en 2006, dans le cadre du DU de psychothérapie institutionnelle

<http://www.balat.fr/spip.php?article330>

Gravement malade, RENÉ LAFFITTE n’a pu se déplacer pour venir au colloque de Pédagogie institutionnelle qui a eu lieu à Nanterre, les 1^{er} et 2 novembre.

Rappel

LE COLLOQUE FERNAND OURY¹

http://www.u-paris10.fr/1222090597227/0/fiche_actualite/&RH=REC_MAN

Pour visionner l’intervention de JEAN OURY au colloque

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/images/video/JO_FO_081102.mp4

>> SÉMINAIRE DE PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE DE LA NOUVELLE FORGE

Programme de l’année 2008-2009,

sur le site de MICHEL BALAT

<http://balat.fr/spip.php?article567>

*

[Ouverture]

✚ POUR DÉMARRER : L’ABSENCE DU MOIS D’OCTOBRE

JEAN OURY va commencer par nous présenter ses excuses pour son absence au mois d’octobre, due non pas à des « ennuis de santé, comme on dit... », mais à un emploi du temps très plein.

Remplacé (même si on ne peut pas remplacer quelqu’un) par « un trio bien connu »...

¹ Je profite de mon retard dans la finition de ces prises de notes pour signaler l’intervention de PHILIPPE JUBIN (Ceepi), « Travail de l’institutionnel dans un collège », au colloque, à lire sur les sites DE PHILIPPE MEIRIEU et du Ceepi :

http://www.meirieu.com/ECHANGES/jubin_travail_de_linstitutionnel.pdf

<http://www.meirieu.com/ECHANGES/echangesdepratiques.htm>

http://ceepi.org/rubrique.php3?id_rubrique=113

« Paraît-il ... c'est un oui-dire... qu'une partie de la salle ... a pris la fuite.... J'ai pas demandé : combien ? mais y en avait...»

✓ « Qu'est-ce que ça veut dire ? »

✓ « Pourquoi, du fait même que je ne suis pas là, il y a des gens qui s'en vont ? »

✚ EN GUISE D'ENTRÉE EN MATIÈRE :

Une maladie contemporaine grave : le fétichisme

L'hypothèse retenue (la plus « sauvage », dit Jean Oury) pour trouver une raison à ce mouvement de fuite serait liée au fétichisme, « maladie contemporaine grave ».

Il ne s'agit pas de porter un jugement sur cette fuite (du genre : « C'est pas bien »)

« Je suis donc l'incarnation de... sous forme de fétiche... »

La question est laissée, *ouverte* ...

*

Cette année :

« qu'appelle-t-on soin ? »

Il est question de « dialectique concrète »².

Les premières démarches mises en œuvre sont destinées à essayer d'éviter ce qui déclenche ou entretient la pathologie.

² JEAN OURY prend quelques précautions en utilisant cette formule (pour employer « des grands mots », dit-il). Cela a attisé ma curiosité. J'ai trouvé une piste : **Georg LUKÁCS**, *Histoire et conscience de classe. Essais de dialectique marxiste*, Minuit, 1960.
http://classiques.uqac.ca/classiques/Lukacs_gyorgy/histoire_conscience/lukacs_avant_propos.html

Avant de continuer, **JEAN OURY** revient rapidement sur l'origine de la formulation « **Psychothérapie institutionnelle** ». Il note qu'elle fut adoptée par **TOSQUELLES** et lui, avec une certaine méfiance, tout de même.

Donner un nom à quelque chose : les dérives occasionnées. Cela n'a pas manqué pour la Psychothérapie institutionnelle. On peut ainsi trouver des établissements proposant des « cures de psychothérapie institutionnelle ».

Reprendre **FRANÇOIS TOSQUELLES** ...

« **La Psychothérapie institutionnelle, ça n'existe pas, sans une véritable analyse institutionnelle** »

[...]

« **Qu'appelle-t-on soin ?** » « **Qu'appelle-t-on penser ?** »

**MARTIN HEIDEGGER, *Qu'appelle-t-on penser ? (1951-1952)*,
Quadrige, Puf, 1959, 1992.**

http://www.amazon.fr/gp/reader/2130559522/ref=sib_dp_pt/171-4867411-7364204#reader-link

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Qu%27appelle-t-on_penser_%3F

« "Qu'appelle-t-on penser ?". Lorsque nous entendons cette question, le sens du mot "appeler" pour : donner une "directive", exprimer un désir, laisser parvenir, mettre sur le chemin, mettre en route, procurer "de quoi aller" — ce sens ne nous vient pas d'emblée à l'esprit. Une telle signification ne nous est pas assez familière pour que ce soit elle que nous entendons la première, ni même principalement. Nous n'habitons pas, ou à peine, ce dire du mot "appeler". C'est pourquoi il demeure hors de notre habitude. » (p. 132)

<http://agora.qc.ca/textes/heidegger2.html>

<http://www.ulaval.ca/phares/vol4-ete04/texte06.html>

Le soin (et la pensée) sont difficiles à définir, de l'ordre de l'indicible ...

... Un des éléments majeurs, au point de vue de la « psychiatrie » — encore un mot dont se méfie **JEAN OURY**... et cela occasionne une parenthèse :

[parenthèse]

[*Quand on demandait à Tosquelles : Vous êtes quoi, psychiatre ? — Non — psychanalyste ? — Non — Qu'est-ce que vous êtes ? — Psychiste —*

Une façon pour se « délimiter »

Psychiatrie, psychanalyse, neurologie... une suite de disciplines qui sont des « découpages industriels », alors qu'on ne peut pas faire l'une sans les autres.]

[fin parenthèse]

... Le soin est d'une complexité extraordinaire ...

Quelque chose de « poético-subtil » est introduit dans la proposition de travail de cette année...

[Spirale 1]

➡ L'objeu

On a affaire, dans ce domaine, à quelque chose qui se rapproche de ce que **FRANCIS PONGE** appelait *l'objeu*.

HENRI MALDINEY, *Le vouloir dire de Francis Ponge*, Encre marine, 1993, p. 70-71

« Francis Ponge ne cherche pas à réduire l'alternative qui oblige à choisir entre une logique sans objet (la nôtre) et un objet sans logique (le monde) mais, par delà le logique et l'alogique, abandonnant le plan où ils renvoient l'un à l'autre, il oppose à cette alternative 'la création métalogue' : la **poésie**.

Il ne s'agit plus alors de logique et d'objet, mais d'une poétique de l'objeu. Pour Francis Ponge aussi, jouer c'est faire. L'objeu est un jeu entre deux partenaires : le monde et le langage. La forme est la même qu'on la considère du côté du monde ou du côté du langage... »

JEAN OURY nous incite à lire **HENRI MALDINEY**.

Un élément important du travail de **MALDINEY** lui paraît le rapprochement (« provisoire »), jusqu'au point de *l'objeu*, entre la position de **PONGE** et certains écrits de **HEGEL**, avec des textes de **HEIDEGGER** introduits pour articuler une dimension critique.

Quelque chose de la problématique de l'objet commence à s'articuler...

L'objet qui est souvent très malmené, dit **JEAN OURY**... l'objet de la science, l'objet *a*, das *Ding* (la chose) ... articulé par cette sorte de « **diffraction extraordinaire** » qu'on appelle *l'objeu*.

FRANCIS PONGE, « Le soleil placé en abîme » (1954), *Le grand recueil, Œuvres complètes, I, La Pléiade*, Gallimard, 1999, p. 777-778.

Nous glorifions-nous donc maintenant de la principale imperfection de ce texte – ou plutôt de sa paradoxale rédhitoire perfection ? Elle vient à la fois de cette énorme quantité (ou profusion) de matières (dont aucune, d'ailleurs, qui n'ait son échantillon ici-bas), de leur densité inégale et de leur état de fusion (ou à proprement parler *confusion*) – et surtout, de cette multiplicité de points de vue (ou, si l'on veut, angles de visions), parmi lesquels aucun esprit honnête de notre époque ne saurait en définitive choisir.

Il est pourtant un de ces points de vue dans la perspective duquel nous avons entrepris, sinon conduit à leur fin certains passages, qui constitue vraiment notre propre, et où gît peut-être sinon le modèle du moins la méthode du nouveau genre dont nous parlons.

Qu'on le nomme *nominaliste* ou *cultiste* ou de tout autre nom, peu importe : pour nous, nous l'avons baptisé l'Objeu. C'est celui où l'objet de notre émotion placé d'abord en abîme, l'épaisseur vertigineuse et l'absurdité du langage, considérées seules, sont manipulées de telle façon que, par la multiplication intérieure des rapports, les liaisons formées au niveau des racines et les significations bouclées à double tour, soit créé ce fonctionnement qui seul peut rendre compte de la profondeur substantielle, de la variété et de la rigoureuse harmonie du monde.

Que nous n'ayons pu continuellement nous y tenir prouve seulement qu'il est trop tôt sans doute encore pour l'Objeu si déjà, comme nous avons eu l'honneur de le dire, sans doute il est trop tard pour nous.

Le lecteur dont nous ne doutons pas, formé sur nos valeurs et qui nous lira dans cent ans peut-être, l'aura compris aussitôt.

HENRI MALDINEY, « Francis Ponge et Hegel, l'infinité du simple », *Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge, l'Âge d'homme*, 1974.

« Comment dévoiler les choses à partir d'elles-mêmes alors qu'elles ne se découvrent à l'homme que dans la perspective de son propre regard ? Ponge prend acte ici de la contradiction immanente au projet même de la connaissance – dont Hegel a fait le paradoxe constitutif de la conscience. » (p. 38)

« Ainsi si nous n'échappons pas à la conscience, rien non plus ne lui échappe ; et les deux moments contraires tombent également en elle. "C'est pour elle que son savoir et l'objet se correspondent ou qu'ils ne se correspondent pas"³. Elle est elle-même le milieu et la mesure de leur comparaison. Et la différence des moments est une inégalité motrice qui détermine le mouvement dialectique de la conscience, à même lequel elle modifie son savoir pour

³ Hegel, Ph. G., S.W., II, p. 77 (H. I, p. 74)

l'égaliser à l'objet, et l'objet pour l'égaliser à son nouveau savoir. Elle fraye donc sa voie par une série de mouvements alternatifs comme qui s'ouvre un chemin dans l'épaisseur à coup d'épaules alternés.

Ce mouvement est celui-là même de l'écriture de Francis Ponge. Toujours en instance de l'objet qui la suscite, elle fait d'elle-même la même expérience que la conscience fait de soi dans la phénoménologie de Hegel. Son objet est un thème qui émerge perpétuellement autre des configurations écrites et qui maintient à l'intérieur de l'œuvre en formation un espace de jeu. L'identité complète est mortelle, car le sans distance abolit à la fois le lointain et le proche et, avec eux, la voie. Quand la voie disparaît s'éteint aussi la voix qui l'articule, et qui ne prend la parole qu'à partir de l'autre ou de la chose à dire. L'objet dit Ponge, est ob-jeu. Mais cet ob- signifie qu'on ne se joue pas de lui. Ce jeu n'est pas un simple manège de la conscience ou de la parole, profitant du mutisme des choses pour les faire consentir à n'être rien que l'occasion d'un défilé d'images, dont le Moi ferait son propre carrousel. La chose en soi de Hegel, le mimosa sans moi de Francis Ponge sont donc à conquérir à partir d'eux-mêmes. » (p. 39-40)

« Hegel accorde à la parole un droit de préemption absolu sur le réel. [...] Mais le réel est (activement) sa propre possibilité sous laquelle il a sens et le possible est (activement) sa propre réalité dans laquelle il existe. Ainsi la parole est articulée à la Raison des choses qui excèdent l'entendement. C'est bien cela qui excède Francis Ponge. Et le texte de 1943 où il dit n'avoir de goûts que *par contraste* avec Hegel ne laisse aucun doute sur la nature du contraste.

**“Bien entendu le monde est absurde ! Bien entendu la non-signification du monde ! Mais qu'y a-t-il de tragique ?
... Y opposer la naissance (ou résurrection), la création métalogique (la Poésie)”⁴**

La parole de Ponge ne veut être que de l'homme. Elle vise à l'édification d'un objet poétique, d'un objet fait de l'homme, qui en retour façonne l'homme. Elle est un *activisme poétique* qui est de l'ordre du faire, non de l'être. [...]

Pour Hegel aussi l'œuvre est la voie de l'être. L'esprit n'est s'il n'existe et il n'existe qu'à faire. Il n'est vraiment l'objet de sa conscience de soi que si cet objet est en même temps *réellement “effectivité libre et indépendante”*⁵

⁴ F. Ponge, *Pages bis, Proèmes, Tome premier*, p. 219.

⁵ Hegel, Ph. G., S.W., II, p. 520 (H.II, p. 220)

C'est à l'esclave, non au maître, que Hegel reconnaît, sur le long chemin de la culture, le pouvoir de se former lui-même en informant les choses – et c'est de l'artisan que naît l'artiste dans la réciprocité de l'ouvrier et de l'œuvre, au moment où dans l'œuvre il se reconnaît soi. Inversement la création de F. Ponge laisse être les choses. L'écrit, l'objet fait de main d'homme, même s'il dépasse en mérite la chose de nature **“doit être seulement descriptif”**. [...] L'intention principale de cette confrontation n'est pas de diriger le regard sur Hegel et sur Ponge, mais sur ce qu'ils démontrent malgré leur différence (le décisif, dit Nietzsche, sort toujours d'un malgré), à savoir que les choses ne se laissent pas faire. » (p. 44-45)

« En réalité l'art de Ponge est un change perpétuel entre unité et variété. Or l'ultime vérité de l'entendement est l'incessant passage d'un monde à l'autre que Hegel nomme infinité. **“Cette infinité simple, ou le concept absolu, doit être nommé l'essence simple de la vie, l'âme du monde, le sang universel qui, omni-présent, n'est ni troublé ni interrompu dans son cours par aucune différence, qui est plutôt lui-même toutes les différences aussi bien que leur suppression ; il a des pulsations en soi-même sans se mouvoir, il tremble dans ses profondeurs sans être inquiet...”** “Cette essence égale à soi-même se rapporte donc seulement à soi-même ; à soi-même, c'est là un Autre sur lequel le rapport se dirige et ce *'se rapporter à soi-même'* est plutôt l'acte de la scission, ou cette égalité avec soi-même est justement différence immanente ou intérieure.”⁶

L'infinité dans l'œuvre de Francis Ponge est ce qu'il appelle l'ob-jeu. Il se joue entre les choses et les mots. Mais il n'est jamais mis en perspective⁷. Bien qu'emprunté à l'objet, le préfixe ob ne signifie pas l'en face d'un jeu-spectacle, il garde son sens d'encontre et de rencontre. Là est le véritable désaccord avec Hegel.

Pour frayer son chemin vers l'être-là et l'être-ainsi des choses, Ponge s'adresse à la langue, non à l'entendement.

« Ô ressources infinies de l'épaisseur des choses, rendues par les ressources infinies de l'épaisseur sémantique des mots »⁸. Entre l'entendement et l'épaisseur des choses et des mots, y a-t-il encore lieu de choisir aujourd'hui ? Puisque le statut contemporain de la langue française (comme

⁶ Hegel, Ph. G., S.W. II, p. 134 (H. I, p. 136-137)

⁷ Perspective suppose point de vue. Tout l'effort de Ponge est au contraire d'être aux choses selon les dimensions d'un monde ouvert par chacune à partir d'elle-même.

Même quand il s'agit, pour dire le soleil, de le tenir à distance pour n'être pas aveuglé dans son rayonnement de corps noir ou dévoré par l'incandescence de sa gloire, Ponge ne le met pas en perspective, mais le place en abîme. Ce qui suppose qu'aucune pièce ni surtout lui-même ne charge les autres pièces de l'écu. Cf. *Le soleil placé en abîme, Le grand recueil*, III, Pièces, p. 151 sq)

⁸ F. Ponge, *Introduction au galet, Proèmes, Tome premier*, p. 201

des langues européennes) est précisément celui d'une langue d'entendement – comme est aussi d'entendement le statut des choses, devenues objets. » (p. 70-71)

HENRI MALDINEY, *Le vouloir dire de Francis Ponge, Encre marine, 1993, p. 66.*

« Cette expression est empruntée au langage de l'héraldique. Une pièce ou une figure est dite 'en abîme' lorsqu'elle est posée au centre ou cœur de l'écu. Placer le soleil en abîme c'est le fixer (du regard) au centre de tout et l'y considérer en face à distance – ce qui représente un premier degré d'indépendance par rapport à l'ordre cosmique universel régi par celui qui 'titre toute la nature'. Mais le fixer ainsi – fût-ce au centre du monde – c'est le regarder comme un objet – à moins que ce centre ne soit un trou noir où il n'y a rien à voir ni à dire. De fait l'expression 'en abîme' est équivoque. 'En abîme' évoque en même temps, dans la langue, le sans-fond, la béance, le chaos : le rien auquel l'esprit s'abîme avec le soleil pour renaître, à partir de cette absence, dans la pensée et le langage, à cette présence d'absence qui est leur être.

La fixation d'un point dans le chaos, dit Paul Klee, constitue le moment cosmogénétique. Le soleil cependant est autre et plus qu'un point. »

Une autre approche

PIERRE FÉDIDA, « L' "objet" ». *Objet, jeu et enfance. L'espace thérapeutique* », *L'absence, Gallimard, 1978, p. 97-195*

« J'aurai l'occasion de m'expliquer ultérieurement plus à fond sur l'importance que j'accorde ici à la dimension esthétique – et singulièrement poétique – de l'objet. Il s'agit d'ailleurs moins d'une 'dimension' que d'une direction existentielle que Binswanger, après Heidegger, désigne comme 'direction de signification' (*Bedeutungsrichtung*). Pour l'heure, il me suffit de rappeler que l'objet coïncide, dans sa constitution objective et objectale, avec le jugement d'attribution et le jugement d'existence qui marquent la mise en place de l'extériorité au titre d'une instauration surmoïque. L'objet se conçoit, comme tel, d'un interdit qui renvoie à une fonction de la loi. L'espace d'une cure correspond précisément à ce qui peut retrouver du jeu. Mais ne quittons pas trop vite cette coïncidence du jet et du jeu : l' "objet" de Francis Ponge nous fait signe.

La pratique des psychothérapies d'enfants – je pense ici plus particulièrement aux jeunes enfants – nous place très exactement au cœur de cette expérience poétique que Francis Ponge donne à découvrir dans ses textes. 'Le fait de l'écriture (de la production, création textuelle, scripturale) est la lecture d'un texte du monde.' Dans *La fabrique du pré* on lit encore ceci : 'En somme, les choses sont déjà, autant mots que choses, et réciproquement les mots, déjà, sont autant choses que mots. C'est leur copulation que réalise l'écriture (véritable et parfaite) ; c'est l'orgasme qui en résulte qui provoque notre jubilation.' Et un

peu plus loin : '...ce qui nous fait reconnaître une chose comme chose, c'est exactement qu'elle est différente de son nom, du mot qui la désigne, du mot qui porte son nom, du mot dont elle est bien touchante de consentir à porter le nom.' 'Autrement dit : si nous aimons les choses, c'est que nous les re-connaissons, je veux dire que nous les ressentons à la fois comme semblables à ce que notre mémoire avait conservé d'elles (et qui était inclus dans leur nom) et comme différentes de cette notion simplifiée et utilitaire (représentée par leur nom, le mot qui les désigne)' » (p. 105-106)

« L'objet est donc objet poétique – celui qui appartient au texte, celui qui a 'le plus de chances je ne dis pas de vivre, mais de s'opposer (s'objecter, se poser objectivement) avec constance à l'esprit des générations' Et la subjectivité du sujet représente ici l'inverse du solipsisme sur lui-même refermé : comme dirait le peintre, elle est le subjectile de la chose et elle est l'acte d'une émergence (d'une poussée qui vient du dessous) et d'un projet (ou d'une projection temporelle). Là est le lieu corporel de la parole ; là est aussi sa tension recueillie. Parler est prendre et jeter, recueillir et donner. C'est pourquoi Henri Maldiney a raison d'écrire :

L'expérience existentielle et linguistique de Francis Ponge consonne avec celle de Heidegger. Leur compréhension de la subjectivité est la même ! Dans les deux cas elle implique un jet. L'acte de jeter exprime une dimension existentielle de la présence à... Il est directement opposé à prendre et en vue pourtant d'une atteinte. Le jet est l'acte-racine de la projection et du projet, celui-ci équivalent à l'allemand *Entwurf*, par lequel Heidegger désigne l'acte auto-constitutif de la subjectivité comme transcendance. Ailleurs Francis Ponge se confie au bond et au saut 'à la fois logique et illogique' et ce saut dans sa gratuité s'apparente à l'*Ursprung* allemand où le bond (*Sprung*) forme avec le préfixe des préfixes (*Ur*) une unité radicale pour signifier l'origine absolue, qui ne repose qu'en soi-même, étant son propre départ.

Entre jeter ou lancer, il y a s'élaner... La subjectivité existe à être hors de soi, dans une précession sans précédent, en s'arrachant à sa condition d'être jeté que Heidegger nomme *Geworfenheit*, dérélition⁹.

Il est, en effet, important de retrouver ici les directions de significations (*Bedeutungsrichtungen*) qui engagent la temporalité de la parole à même l'espace qu'elle établit. » (p. 108-109)

Sur FRANCIS PONGE

<http://www.republique-des-lettres.fr/875-francis-ponge.php>

<http://remue.net/cont/ponge.html>

http://www.univ-paris12.fr/scd/ponge/ponge_vie.htm

http://www.pileface.com/sollers/article.php?id_article=57

⁹ Le legs des choses, p. 97.

✓ On n'a affaire qu'à ça dans ce travail de ...

Jean Oury suspend sa phrase tant les mots habituels lui semblent « effrayants »

... « prise en charge » !!!

... rencontrer (forme adoucie)

... « prendre en consultation » !!!

Méfiance vis à vis des mots, qui peuvent changer de « couleurs et de sons ».

Référence à **VICTOR KLEMPERER** :

VICTOR KLEMPERER, LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue, Paris, Albin Michel, coll. Bibliothèque Idées, [1947] 1996

<http://akrieg.club.fr/crKlempere96.html>

Visionner « La langue ne ment pas »,

documentaire à partir des carnets de Victor Klemperer
(version française, version allemande)

<http://video.google.fr/videosearch?q=victor+klemperer&hl=fr&emb=0&aq=-1&oq=#>

➡ La parole, le discours, le langage dans la rencontre

Question :

Quand on rencontre un schizophrène ...

... est-ce de l'ordre de la parole, du discours, du langage ?

JEAN OURY insiste toujours sur le fait qu'il n'y a pas *la* schizophrénie mais *les*...

EUGEN BLEULER, Dementia praecox ou schizophrénies (1911), EPEL, 1993

<http://www.mollat.com/livres/eugen-bleuler-dementia-praecox-schizophrenies-978290885111.aspx>

L'objet pourrait être un concept utile pour « chatouiller la réflexion » de ce côté-là...

JEAN OURY, « Sexe et psychose », Onze heures du soir à La Borde, Galilée, 1980, p. 117-141

http://ecx.images-amazon.com/images/I/31VAB0D6CDL_S5500.jpg

Dans ce texte, Jean OURY fait référence à l'objet.
Il précise dans une longue note (7) comment il y fait usage de ce terme.

... Entrer dans un certain « domaine » qu'on ne peut pas délimiter, mais où cependant il y a quelque chose de l'ordre de la différence (encore un mot à ne pas dire !)

JEAN OURY, rappelant **FRANÇOIS TOSQUELLES**, insiste sur la nécessité de faire attention à ce qu'on dit : ça prête à conséquence.

➡ Car ce qu'on dit prête à conséquence

JACQUES LACAN : « Ça prête à conséquence »

Une remarque de **LACAN** qui avait marqué **Jean OURY** et qu'il avait repris le soir même au séminaire de Sainte-Anne.

JACQUES LACAN, Séminaire XIV, La logique du fantasme, 1966-1967

(J'ai trouvé des passages

où il est question de « conséquences » dans ces deux séances)

http://gaogoo.free.fr/Seminaires_HTML/14-LF/LF18011967.htm

http://gaogoo.free.fr/Seminaires_HTML/14-LF/LF25011967.htm

La façon dont on dit quelque chose, ça prête à conséquence.

Même dans les petites rencontres de la vie quotidienne, quand ça circule bien (à La Borde, ça circule bien).

Par exemple,

✓ ... faire un signe de la main... parfois, ça suffit. Mais c'est pris dans quoi ?

Est-ce une relation objectale ? objective ? C'est pris dans quoi ? De l'ordre du fantasme ? de la Rencontre ?

Est-ce que ce ne serait pas quelque chose de l'ordre d'une **diffraction** d'une certaine présence plus ou moins délimitée qui tient compte de ce qui se passe, qu'on n'est pas enfermé...

... En poussant plus loin, il y aurait les élaborations de **MALDINEY** sur l'objet (**PONGE/HEGEL/HEIDEGGER**)

➡ Une « diffraction »

Ce n'est ni un geste extraordinaire, ni une parole, mais ça compte.

Mais ça n'est possible que dans un milieu où ça circule.

Plus d'**objeu** possible quand il y a contention, enfermement, caméras, etc...

➔ Faire sonner la note

Au piano **JEAN OURY** dit qu'il aime jouer et tenir une seule note (plutôt au milieu du clavier) en mettant la pédale, et « comme un imbécile » : écouter ! Écouter les harmoniques... Il fait référence à nouveau à **HENRI MALDINEY** :

HENRI MALDINEY, *Aîtres de la langue et demeures de la pensée, L'Âge d'homme, 1975, p. 350.*

« Le système musical grec Dynamis et Thesis

La transformation de ton

Dans la musique grecque les éléments ne sont pas les sons. [...] Les "cordes" sont des degrés de ton à l'intérieur de l'octave. Ces degrés ne sont pas absolus comme le sont les notes d'une gamme, échelle fixe de hauteur. Ils sont déterminés par leur relation mutuelle et celle-ci varie avec la forme de l'octave, laquelle dépend du genre mélodique et du ton (tonos au sens de système tonal) choisis. Chaque structure d'octave constitue une hiérarchie caractéristique de seuils d'intonation, qui sont les seuils d'articulation d'une harmonie – ce mot étant en grec le plus ancien nom de l'octave. Reconnaître un son musical – qui n'est pas une note – c'est identifier son lieu et sa fonction harmoniques, c'est-à-dire sa position dans la hiérarchie des degrés de ton constituant une octave de tonalité déterminée. Cette reconnaissance exige qu'on identifie entre autre la mèse, le son central à partir duquel s'organise les tensions constitutives de l'harmonie adoptée. Un même son pris dans des octaves différentes correspond à des degrés de tons différents et le même degré de ton ne s'exprime pas d'une octave à l'autre par le même son. Il s'agit donc bien, comme le dit Platon, de suivre le son et de le comprendre dans une suite pour reconnaître la corde dont il assume la fonction. »

Ce détour par la musique et les harmoniques n'est pas loin de ce dont il était question dans le **faire signe de la main**.

Pas loin non plus de la scène de *La Strada*, le film de Fellini, quand Gelsomina met l'oreille contre un poteau télégraphique en bois...

✓ Et tout ça fait partie de la dialectique des soins !

➔ Toccar el piano

Quand un professeur fait répéter à l'élève le même passage pour arriver à la touche juste...

Ce qui compte, ça n'est pas tellement de jouer du piano, mais de *toucher* le piano.

La langue espagnole est plus juste que le français.

C'est la même chose quand on rencontre quelqu'un : avoir du **tact**.

➔ La dimension haptique et le tact

Pour une approche générale de la dimension haptique
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Haptique>

HENRI MALDINEY, « L'art et le pouvoir du fond », *Regard, parole, espace, L'Âge d'homme, 1973, 1994, p. 194-195*

« L'homme debout sur la terre dans l'exclamation de sa verticalité est exposé à l'espace enveloppant : dressé sur le sol et investi sous le ciel. [...] De cette situation duelle procède la dualité de ses motivations. Cette dualité est inscrite dans les différences modales du sentir, dans celle en particulier des deux sens les plus actifs : le toucher et la vue. Mais seul en ce domaine, l'art accomplit l'originel en originaire. Seul il produit au jour d'une œuvre en acte le pouvoir-être qui fait de la dualité du sentir une double manière d'y être. Il exprime le sens des sens comme sens de l'existence. Les directions de sens de celle-ci s'imposent à ceux-là, dont elles déterminent les voies. Ainsi rendu à sa fonction existentielle de communication, un même sens est capable de plusieurs formes de contact. Si A. Riegl a pu déceler dans les arts industriels du bas-empire un changement radical de la "volonté d'art", c'est pour avoir discerné sous l'apparente homogénéité du voir deux possibilités du regard, deux structures significativement différentes de l'avoir en vue, deux types de vision articulés à deux types d'espace artistique, qu'il nomme respectivement optique et haptique. Le second terme est formé sur le grec : $\alpha\pi\tau\omega$: toucher (pour prendre). Dans l'espace haptique la vision est en prise sur le motif à la façon du toucher dont elle constitue un analogon visuel.

La distinction de Riegl correspond à la différence des facteurs *d* et *m* de Szondi. Dans l'espace haptique, le motif est ce qu'on prend ou ce à quoi on se prend. Il est appréhendé dans son individualité à partir du fond immobile dont il est, selon l'expression de Schmarzov, la "motivation". Dans l'espace optique, de texture lumineuse, le motif se donne à partir du libre espace et, par là même, il est mouvant et tend à mouvoir le fond. Tandis que, dans le premier cas, l'œuvre est en face et que le spectateur s'y projette dans le motif qu'il approche en l'éloignant, dans le second le spectateur habite l'espace de l'œuvre qui l'investit et il accède au motif comme au foyer transitoire de cet enveloppement. Possédé et non pas possessif, il communique avec l'œuvre dans une suite d'abandons et de retraits, entretenue par l'apparition-disparition du motif tour à tour repris et délaissé par le rythme des lumières et des ombres radiantes. »

Comme devant un tableau de Fragonard. Pas de dessin préliminaire, pas d'esquisse, il faut s'approcher tout près. On sent qu'il y a quelque chose.

Cette dimension à préserver, il semble important de la présenter.

➔ Du centre de gravité de la marionnette à l'âme du violon

JEAN OURY rappelle la séance (décembre 2007), lorsqu'il nous a lu la nouvelle de **KLEIST**, *Sur le théâtre de marionnettes*, en mettant l'accent sur la position extérieure du centre de gravité de la marionnette contrairement au danseur qui l'a en lui, ce qui l'empêchera d'avoir la même liberté de mouvement que la marionnette.

Il fera un rapprochement entre ce centre de gravité et la petite pièce, en bois d'épicéa, très importante pour la sonorité du violon, appelée « âme ».

Et puis, des infirmiers de Landerneau lui enverront un fascicule sur le travail du luthier. D'où la présence, ce soir, grâce à **OLIVIER LEGRÉ**, du luthier **CHRISTOPHE DEPIERRE**, accompagné de la violoniste **VIRGINIE ROBILLARD**. Leur présence n'est pas étrangère au thème de cette année, « qu'appelle-t-on soin ? »

Attention ! cela ne veut pas dire qu'on va faire de la musicothérapie ! (*Rires fournis dans l'amphi*)

HENRICH VON KLEIST, Sur le théâtre de marionnettes
http://ecx.images-amazon.com/images/I/519RFY5AWZL_55500.jpg

À lire et à télécharger sur le site de **MICHEL BALAT**

<http://www.balat.fr/spip.php?article573>

Décembre 2007 :

Écouter **JEAN OURY** (22')

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_071221_Kleist.mov

Voir les séances de décembre 2007 et janvier 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061220.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

[Passerelle : la musique]

Olivier LEGRÉ va présenter **Christophe DEPIERRE** et **Virginie ROBILLARD**

▣ Le luthier

Écouter **Christophe DEPIERRE**

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/Depierre.MOV>

▣ Le pontonnier

JEAN OURY reprend le micro...

Le **signe de la main** dont il était question précédemment est à l'image de ce petit bout de bois même pas précieux qui change énormément de choses...

C'est impossible (ça ne fait pas sérieux) de classer dans les techniques de soin ce petit signe de la main (qui peut parfois être adressé à quelqu'un qui ne vous plaît pas !)

Une apparente insignifiance qui peut changer la sonorité et même la qualité de ce qu'on va entendre...

L'âme du violon, le signe de la main, ont des fonctions que Jean OURY rapproche de la fonction -1

✓ La fonction -1 (**LACAN**)

La fonction -1, c'est ce qui n'est pas pris dans l'ordre de la quotidienneté, dans les groupes...

Voir la séance de janvier 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

Les schizophrènes sont extrêmement sensibles aux rencontres régulières, même très courtes.

Une rencontre d'une minute (rien à voir avec Lacan) ...

...comme si pendant cet instant Jean OURY tenait le fil de la marionnette : il ne s'agit pas de dire que le schizophrène est une marionnette, mais s'il n'y a pas cet instant, « ça s'effondre ».

✓ Il faut le répéter : c'est une **technique de soin**.

VIRGINIE ROBILLARD va interpréter d'abord une pièce de l'opéra *Thaïs* de **JULES MASSENET**, une *Méditation*, puis le prélude en mi majeur de **J.-S. BACH** et enfin une improvisation.

□ Le pontonnier et la violoniste

Écouter/voir/2'19/ **VIRGINIE ROBILLARD**
(improvisation. Filmé avec appareil photo)
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/images/video/tact.mp4>

[Spirale 2]

[mouvement 1]

Pour continuer, **JEAN OURY** relance **MICHEL BALAT** sur la question du **pragmaticisme** :

« Delion a dit des choses très bien là-dessus... »

PIERRE DELION, *La musique de l'enfance*, **Champ social**, 2000
<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=468>

... Il dit que dans la musique il y a quelque chose de ce rapport primaire avec la mère... le rythme ! »

[... un peu de silence ...]

Ce serait quoi le pragmatisme de **PEIRCE** : ce serait du pragmatisme dans lequel il y aurait une infiltration de quelque chose... comme l'ouverture d'un horizon... quelque chose qui va, non pas se disperser, mais s'harmoniser...

[...]

Dans la pratique, ce qui compte (un 'signe de la main', un sourire), **JEAN OURY** pense que cela peut entrer dans le pragmatisme. Il va prendre l'exemple de la constellation.

MICHEL BALAT, « **Le pragmatisme de Peirce à l'usage des psychistes** »
<http://www.balat.fr/spip.php?article24>

➔ La constellation, une technique de soin

La "constellation" est devenue une technique...

Rappel

Quand on est dans l'embarras, que rien ne marche vraiment (relation psychothérapique, médicaments, ...), la décision de mettre en place autour du pensionnaire, une constellation.

*Sur la notion de **constellation***
(en référence à l'expérience de Chestnut Lodge),
voir les séances de juin 2008 et octobre 2006
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/10_080618.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/10_061018.pdf

➔ Remise en question de la hiérarchie

Condition indispensable pour que les gens (ici dans le cas d'une constellation) puissent se parler, il faut déjà avoir traité ce qui empêche de parler, c'est-à-dire, la **hiérarchie** :

Pour que le cuisinier puisse parler à Jean OURY de la même façon qu'il parle à un de ses copains, cad : sans gêne.

Cela signifie non pas que l'on se mélange (surtout *ne pas accorder ses violons !*) mais la mise en place d'une **hétérogénéité** bien conduite (y compris les *attaches* positives, négatives).

Cf. les règles de groupe de **KURT LEWIN** (antipathie, sympathie)
http://en.wikipedia.org/wiki/Kurt_Lewin

JEAN OURY, « **Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », *VST*, n° 95, 2007/3.
<http://www.cairn.be/revue-vie-sociale-et-traitements-2007-3-p-110.htm>

Article initialement publié dans *L'Apport freudien*, sous la direction de **Pierre Kaufman, Bordas, 1993**.

« En opposition à Moréno : Kurt Lewin, influencé par Koebler et Koffka ; émigré aux États-Unis en 1932, il met en valeur, à partir d'une psychologie phénoménologique gestaltiste, les relations réciproques entre l'individuel et le social. Il insiste sur les rapports dynamiques de réciprocité, et sur l'influence de l'ambiance, de l'atmosphère culturelle, sur la personnalité ; il décrit le "champ social" comme totalité dynamique, définissant la représentation spatiale des groupes et de leurs interrelations. D'où la notion lewinienne de "dynamique de groupe", son insistance sur une technique de recherche en rapport avec des « "auto-analyses collectives". »

JEAN AYME,
« **Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle** »
<http://balat.fr/spip.php?article82>

JEAN OURY, « **Le travail est-il thérapeutique ?** », Entretien réalisé par **Lise Gaignard et Pascale Molinier à la Clinique de La Borde 2 septembre 2007** *Revue Travailler*, n° 19, 2008/1, « **Le travail inestimable** ».
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=TRAV_019_0015

Si le patient va mieux suite aux réunions de la *constellation*, **TOSQUELLES** disait que c'était le « contre-transfert institutionnel » qui avait été remué.

Jean OURY apporte une autre interprétation : après avoir parlé au sein de la *constellation*, quand les gens croisent le patient, quelque chose a changé dans leur manière de se comporter. Des choses minimales que l'on ne peut pas enregistrer. Aucun changement apparent et tout est transformé...

➔ Changer le sens

... Peut-être a-t-on joué sur ce qui est en question dans le soin et qui est de l'ordre du sens (*Sinn*, à ne pas confondre avec la signification, *Bedeutung*).

On a changé le sens

Le sens, entre les mots, entre les lignes ...

JACQUES LACAN

Le sens est en relation avec le lien social (**GABRIEL TARDE**)

Sur l'ensemble de ces questions
Voir les séances de novembre 2006 et octobre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_061115.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071017.pdf
Un texte de **GABRIEL TARDE** sur le site de Michel Balat
<http://balat.fr/spip.php?article90>

... en relation avec...

➔ « Entre »

L'*Entre*, à différencier de l'intervalle ; ce que les Japonais désignent sous le terme de *Aida*.

Qu'est-ce qui maintient les mots à distance les uns des autres pour qu'il y ait du sens ?

(Le rôle de la ponctuation : les virgules, les passages à la ligne, les deux points)

Entretenir des **prosdiorismes** pour maintenir une distinctivité entre les mots ou les phrases.

C'est à partir de là (logique de **BOOLE**) qu'on aurait inventé les quantificateurs, universels, existentiels.

Autour de ce thème de *l'Entre*
Voir les séances de avril, mars 2006
+ juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080416.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_080319.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

➔ La 'distinctivité', l'hétérogénéité

Question :

À quel niveau joue-t-on ?

Il ne s'agit surtout pas d'accorder les violons ! Il ne faut pas un accord entre tout le monde mais plutôt une mise en acte concrète de ce qui avait été massifié : la distinctivité ou l'hétérogénéité (le terme de **TOSQUELLES**)

L'hétérogénéité, c'est aussi : pas de services séparés (comme par exemple quand on met tous les schizophrènes ensemble, tous les malades d'Alzheimer ensemble, tous les alcooliques ensemble,)

La possibilité de passages — une possibilité qui n'est même pas pondérable — provient de cette hétérogénéité.

HÉSIODE aurait dit : « Sans structure hétérogène, c'est la fureur et la guerre »...

HÉSIODE, Les travaux et les jours
<http://remade.org/bloodwolf/poetes/falc/hesiode/travaux.htm>

✓ **Maintenir les capacités d'hétérogénéité par la différence,**

c'est le premier mot d'ordre de la Psychothérapie institutionnelle

Revoir, notamment, la séance de décembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

[mouvement 2]

➡ **Le transfert dissocié**

C'est au milieu des années 70 que Jean OURY a proposé la notion de **transfert dissocié** pour les schizophrènes.

JEAN OURY, « Les résistances »
http://www.minkowska.com/article.php3?id_article=1313

EMMANUELLE ROZIER,
« La praxis collective; création, institution, et collaboration »¹⁰
À télécharger sur le site de la revue Polymarteau

✓ **Le transfert**

Depuis **FREUD** qui a d'abord pensé qu'il n'y avait pas de transfert chez les schizophrènes, puis le travail de **l'école kleinienne, ROSENFELD, BION, WINNICOT**, ...

¹⁰ <http://www.polymarteau.org/Textes.html>

✓ **La dissociation**

✓ **Le Praecox Gefühl (RÜMKE)**

*Les références au transfert dans ces prises de notes sont multiples.
Peut-être, on peut commencer par la séance de décembre 2007
+ janvier, février, mars, juin, septembre
+ janvier, mars 2008*

(Ces références sont également valables pour la rencontre, ...)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

➡ **La rencontre, être dans le même paysage**

Quand on sent qu'une partie de la personne qui est là, en fait n'est pas là, comme occupée ailleurs...

Dans la rencontre (quand on n'est pas ennuyé par la bureaucratie) il y a quelque chose de l'ordre du transfert.

*Revoir principalement
les séances d'octobre 2007, mai et avril 2008.*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080416.pdf

➡ **La disparité subjective (LACAN)**

Parler avec l'autre tout en restant dans une disparité subjective qui permet de repérer dans le transfert quelque chose de « bizarre » (transfert dissocié)

Sur un plan collectif, il s'agit d'un travail au niveau des multiréférences de transfert dissocié (en relation avec les techniques de constellations).

C'est ce que voulait dire **TOSQUELLES** quand il disait à propos de l'efficacité de la techniques des constellations que cela remuait le « transfert institutionnel »

Cela met en question quelque chose qui n'est pas « massif », « objectivé », « objectalisé ». Ce n'est pas de l'impondérable, au contraire, c'est quelque chose d'extrêmement **là**...

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), Le Transfert, Seuil, 1991

version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'imparité essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

➔ Le partage

Quand **JEAN OURY** parle de la fonction thérapeutique de soin qui est « partagée », c'est bien sûr au sens de **PINDARE** (et non pas, *partagé*, au sens de *morcelé*).

« Partage est leur maître à eux tous,
Qu'ils soient mortels ou immortels,
L'équité la plus violente
C'est de haute main qu'il la guide »

PINDARE,

cité par **JEAN BEAUFRET**, *Dialogue avec Heidegger I. Philosophie grecque*, chap. « *Energiea et actus* », Minuit, 1973, p.123.

Partage, avec tout ce qui en dérive...

Sans partage, pas d'**avec** (et vice versa)

Comment pouvoir respecter l'*avec* (*Miteinandersein*) et donc le partage, la distinctivité dans une collectivité ?

Il faut mettre en place des conditions d'organisations matérielles pour pouvoir parler et cela nécessite un changement dans la structure du lieu (pour lutter contre la bureaucratie et la hiérarchie)

Revoir à partir de la séance d'avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

*

[Coda]

❑ « **Oui, jouer c'est toucher** », dit la violoniste

La séance se conclura en musique, mais auparavant, Jean OURY aura lancé des passerelles pour les séances à venir :

❑ « **Avoir du tact** », dit le pontonnier

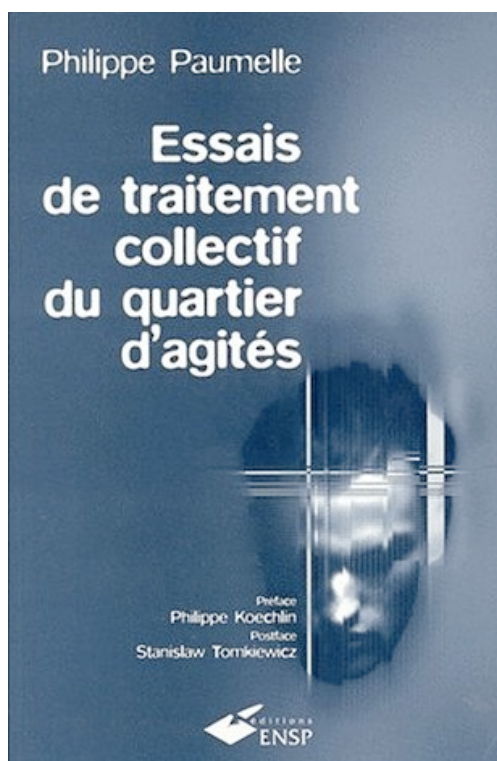
Toutes ces nuances sont à mettre en rapport avec le **tact**, d'un point de vue haptique, ce qui ne veut pas dire être gentil !

❑ L'importance du « **contexte** » : à suivre...

On peut d'ailleurs être un peu brusque car c'est pris dans un ensemble, le « contexte », qui *soutient*.

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 8 janvier 2009. Version 2 (19.2.09)

Mercredi 17 décembre 2008



« Je voudrais vous y voir... pour commencer... surtout, avec tous les événements — comme on dit... »

**2 décembre 2008, centre hospitalier Érasme, Antony (92)
Allocution de N. SARKOZY, à voir et à écouter dans son intégralité**

<http://www.publicsenat.fr/cms/video-a-la-demande/vod.html?idE=60588>
http://www.eps-erasme.fr/index.php?option=com_content&task=view&id=14&Itemid=29
échos...

http://www.france-info.com/spip.php?article220041&theme=29&sous_theme=30
<http://www.psychanalyse-en-mouvement.net/off/index.php?entry=entry081219-173445>

Le rituel des annonces est transformé sous l'effet de l'actualité...

JEAN OURY fait allusion à une réunion qui se tient à la même heure, dans un autre lieu à Paris, autour de **PATRICK CHEMLA** à propos de cette « **grande rhétorique** » du discours de Nicolas Sarkozy.

... Actualité qui déclenche des pétitions

La nuit sécuritaire. Appel des 39

<http://www.uspsy.fr/spip.php?article760>
<http://www.collectifpsychiatrie.fr/phpPetitions/index.php?petition=1>
<http://www.liberation.fr/societe/0101305460-les-psys-appellent-a-un-electrochoc>

Nouvel appel de Bondy 93 — 7 décembre 2008

<http://www.acpsy.com/>

Article de GUY BAILLON sur le site de MICHEL BALAT

<http://www.balat.fr/spip.php?article579>

Non à la perpétuité sur ordonnance !

<http://www.pratiquesdelafolie.org/>

« Qu'appelle-t-on soin ? »

Ce qui se passe actuellement est en rapport avec le thème de cette année ...¹

JEAN OURY vient de relire la thèse de **PHILIPPE PAUMELLE**, *Essais de traitement collectif du quartier d'agités* (1952).

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/paumelle.html

RENÉ DIATKINE, PHILIPPE PAUMELLE, « Médications et psychothérapies individuelles », *Revue française de psychanalyse*, 2002/2, vol. 66, « Les psychotropes sur le divan ».

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-2-page-559.htm>

Dans le même numéro

SERGE GAUTHIER, « À propos de l'article de René Diatkine et Philippe Paumelle, 'Médications et psychothérapies individuelles' »

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2002-2-page-549.htm>

Dans une conversation téléphonique avec un ami psychiatre, **DIMITRI KARAVOKYROS** (de Laragne), **JEAN OURY** suggère que ce livre pourrait faire l'objet d'un cadeau de Nouvel An (avec un petit ruban) à Sarkozy ...

Un livre très actuel. Tout y est.

Un livre à lire pour voir ce qu'il faut faire, dans le futur.

Le travail effectué malgré les réticences des directeurs administratifs, des syndicats d'infirmiers.

PHILIPPE PAUMELLE

1953 : mise en place du secteur du 13^e arrondissement (Paris)

Le contrat passé avec la Police, qui nécessitait une équipe forte, 24h/24h : À chaque appel reçu par la Police de l'arrondissement, c'était des membres de l'équipe de Paumelle qui se rendaient sur place.

¹ Pour la lecture de cette séance reportez-vous aux 'prises de notes' suivantes pour les liens et les citations.

#Soigner l'hôpital

>18 octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061018.pdf

>15 novembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061115.pdf

#Histoire de la Psychiatrie et de la Psychothérapie institutionnelle (avec la charnière des années 70)

>19 septembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

>16 janvier 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Cela a permis de réduire considérablement le nombre des interventions effectives de la Police (**JEAN OURY** parle de 5 %, au bout d'un an ou deux)

Ce qui est en question dans le travail de **PHILIPPE PAUMELLE**

[1] Traiter l'hôpital, en tant que structure aliénante qui fabrique de la pathologie

Un des mots d'ordre appliqués par Le mouvement autour de **FRANÇOIS TOSQUELLAS**, à partir des idées d' **HERMANN SIMON** dont les textes (1927) ont été traduits à Saint-Alban² par **ANDRÉ CHAURANT**, **PAUL BALVET**, ...

« Pour traiter les malades mentaux il faut traiter en même temps l'hôpital »
(**HERMANN SIMON**)

Donc, traiter **en même temps**, les malades et la structure de l'hôpital...

« Il faut faire attention à ce qu'on dit »

*Je comprends que **JEAN OURY** insiste sur le fait que le mot d'ordre « traiter l'hôpital » ne signifie pas traiter les gens un par un (le directeur, etc) mais que cela signifie donc traiter la structure de l'hôpital et que cela se fait en même temps que soigner les malades.*

*Cf. le « **Ça prête à conséquences** » du mois dernier*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00809/J0_081119.pdf

Traiter la structure de l'hôpital, cela se fait par l'intermédiaire des lieux comme le club thérapeutique, où il y a possibilité de rencontre, partage de la responsabilité, entre tous, même ceux qui étaient auparavant attachés.

JEAN OURY rappelle un exemple qui a fait scandale à l'époque, alors qu'il ne s'est jamais rien passé de grave :

Fleury les Aubrais, près d'Orléans (**GEORGES DAUMÉZON**) : Les quartiers étaient fermés (devant) mais ouverts sur la forêt (les groupes de malades qui allaient chercher du bois, du sable, ...)

² **JACQUES TOSQUELLAS**, « Courriers Tosquelles-Balvet », *Sud/Nord*, 2004/1, n° 19

http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=SN_019_0171

Aujourd'hui : on aurait un CRS à toutes les clairières et perchés dans les arbres !

À l'époque, c'était quelque chose d'acquis.

Mais,

La position que défend Sarkozy **n'est pas nouvelle** (le président serait une marionnette, pris dans un système).

Cela fait 30 ans qu'un mouvement dénonce cette destruction de la psychiatrie (la position de Sarkozy étant la dernière version de cette destruction)

[2] La psychiatrie en devenir

JEAN AYME,
Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat,
Erès, 1995

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/ayme.html
Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle
<http://www.balat.fr/spjp.php?article82>

JEAN OURY va rappeler quelques dates marquantes

↑ Réunion à **Bonneval** en 1951 (**HENRI EY**) pour une discussion (**GEORGES DAUMÉZON, LOUIS LE GUILLANT, FRANÇOIS TOSQUELLES, LUCIEN BONNAFÉ**) sur la question des activités, avec le rôle de ce qu'on appelait les « méthodes actives ».
(Paru dans *L'Évolution psychiatrique* en 1952)

http://www.elsevier-masson.fr/product_info.php?products_id=5191

↑ Les **stages d'infirmiers** avaient déjà été mis en place (1949) par **GERMAINE LE GUILLANT** et **GEORGES DAUMÉZON**.

Ces stages ont occasionné des crises au sein des **CÉMÉA**, notamment en 1957 lors d'une rencontre à La Borde (décider des stages au plan régional ou national)

Ensuite, les stages pour les **internes**

Les stages pour les directeurs : ça ne s'est pas fait ... parce que...

JEAN OURY "raccorde"³ sur l'origine de l'expression *Psychothérapie institutionnelle*, sur la distinction Établissement/Institution.



Ça ne peut pas être l'établissement qui organise la **VIE quotidienne**.

Une multiplicité de choses de la vie quotidienne ne peuvent être *prises* dans la structure traditionnelle, statutaire, hiérarchique de l'établissement.

Les **Institutions**, c'est tout ce qui permet d'organiser la vie quotidienne mais qui en même temps, par effet boomerang, sert à *traiter* l'établissement.

C'est l'établissement qui avait entretenu le système des cellules, la contention, l'enfermement, le manque d'initiative...

Avec la **dialectique institutionnelle** (**HÉLÈNE CHAIGNEAU**) il y a possibilité de retour de l'expérience de la vie quotidienne sur l'établissement. Mais ce n'est pas évident.

↑ Réunion à **Pau** (juillet 1953) entre différentes associations, notamment les Croix-Marine, **PAUL SIVADON**, ... pour envisager une fusion.

FRANÇOIS TOSQUELLES est intervenu pour dire que ce qui compte c'est d'organiser les rapports entre l'établissement et la dialectique institutionnelle, qu'ils soient reconnus des deux côtés, donc légalisés.



C'est la naissance du **comité hospitalier**, reconnu par la loi, par les associations 1901, qui passe contrat avec l'établissement et peut gérer les affaires du club, les 'chapitres' gérés traditionnellement par l'hôpital : ergothérapie (c'était surtout un moyen pour faire travailler les malades à l'œil) ; la ludothérapie, les permissions de sortie ...

(Pour **TOSQUELLES** cela se rapprochait d'une propriété collective des moyens de production...)

➔ **Est-ce qu'on peut faire ça dans les hôpitaux tels qu'ils sont aujourd'hui ?**

JO revient sur l'exemple déjà cité de Fleury les Aubrais, pour montrer comment de petites actions peuvent participer au traitement de l'hôpital.

Le ménage n'était pas bien fait dans les quartiers. **DAUMÉZON** a demandé qu'il y ait échange des groupes de ménage (aller faire le ménage dans un autre

³ ... mais ce raccord est énigmatique pour moi...

quartier) : ça a marché. Ça n'est pas très extraordinaire, mais ça pourrait servir de modèle. Encore faut-il pouvoir le faire. Il ne faut pas de résistances (accueillir le groupe d'un autre quartier, ça n'est pas forcément facile).

La décision d'installer une UMD (cf. Sarkozy) dans chaque établissement hospitalier (alors qu'avant il y avait 3 grandes UMD — Sarreguemines, Cadillac, Villejuif), c'est vraiment l'anti-traitement de l'établissement.

Une UMD — Unité pour malades difficiles — cela signifie forcément : lieu blindé, attaches, contention, privation de sortie, malades fichés, ...

Autre exemple :

JEAN OURY rappelle qu'à l'hôpital de Maison-Blanche (**DAUMÉZON**) — où auparavant les malades difficiles étaient attachés pendant des années, mangeaient à la petite cuillère, sans fourchette, — lors de la réfection du terrain de sport, des fourches ont été distribués aux malades, au grand scandale du directeur et des syndicats infirmiers dénonçant l'irresponsabilité des médecins.

Des vieilles histoires..., comme une *ruminantion*, dit **JEAN OURY**

*Cette « ruminantion », pour replacer la situation actuelle.
Avec une période charnière : autour de 1970 ...*

... avant 70...

↑ Le « groupe de Sèvres »

Organisé par **GEORGES DAUMÉZON** et **LUCIEN BONNAFÉ**

Des réunions, 2/3 par an, tout un week-end.

JEAN AYME, « Le groupe de Sèvres », *VST*, n° 128, mai 1980

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2920>

<http://centreguenouvry.free.fr/psychinst2.htm>

JEAN AYME,

Chroniques de la psychiatrie publique à travers l'histoire d'un syndicat,
Erès,

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres/ayme.html

GEORGES DAUMÉZON

<http://psychiatrie.histoire.free.fr/pers/bio/daumezon.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Daumezon

http://pt.wikipedia.org/wiki/Daumezon_Georges

LUCIEN BONNAFÉ

Un CD édité par les Céméa

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article3030>

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article4837>

<http://www.quericy.net/hommes/lbonnafé.html>

Aux réunions du groupe de Sèvres, il y avait presque toujours un *représentant* du Ministère qui venait discuter.

JO rappelle l'importance du rôle joué par une certaine **Mademoiselle MAMELET** au ministère de la Santé, sur les questions touchant à la psychiatrie. Les gens allaient la voir pour discuter concrètement. C'était pas parfait, mais quand même.

À son départ à la retraite, aux alentours de 1970, son poste a été supprimé.

Cette Mademoiselle Mamelet avait pu résister dans les années 60 à une volonté de construire des hôpitaux gigantesques de 3000 lits : en relation avec une crise de l'acier en Europe, il fallait pousser les constructions utilisant l'acier. Il s'agissait d'éviter que les cours de l'acier arrêtent de chuter. Cela ne relevait pas d'une politique de *Santé mentale*.

Depuis cette époque (après 68), pour des raisons idéologiques, « hypocrites », il y a eu la suppression d'au moins 100 000 lits de psychiatrie.

L'influence des gens incompetents dans la **pratique psychiatrique...**

— Alors que c'est dans l'épreuve qu'on apprend (pas dans les livres)

HENRI MALDINEY, « *pathei mathos* »

Voir la séance d'avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf

... des gens incompetents dans la pratique psychiatrique mais hyper-doués dans d'autres domaines, comme **MICHEL FOUCAULT**

JO se souvient d'un article très réticent de **GEORGES DAUMÉZON** et **GEORGES GUSDORF** sur le livre.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Gusdorf

Il retient certains livres de **FOUCAULT** (tout en y repérant des faiblesses)

MICHEL FOUCAULT, *Histoire de la folie (1961)*

<http://infokiosques.net/spip.php?article=150>

<http://libertaire.free.fr/Foucault.html>

Naissance de la clinique (1963)

Les mots et les choses (1966)

Saïd CHEBILI,

Foucault et la psychologie, L'Harmattan, 2005

http://books.google.fr/books?id=ywI0_G0qmHcC&pg=PA23&lpg=PA23&dq=georges+daumezon,+georges+qusdorf&source=web&ots=aJAd4ceHfE&sig=I45S-3sYndiEqKBHoj4nzjvbxhl&hl=fr&sa=X&oi=book_result&resnum=2&ct=result
<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?naviq=catalogue&obj=livre&no=19480>

JO est critique sur les positions de **FOUCAULT** liées à la suppression des hôpitaux psychiatriques dénoncés comme lieux de contention.

« Il faut faire attention à ce qu'on dit » (bis)

Si on ne fait pas attention,

ce mouvement appliquait ce que propose la psychothérapie institutionnelle... mais à moitié !

Oui, l'hôpital psychiatrique, c'est ça qui rend malade les gens... **mais pas complètement !**

↑ Un mot d'ordre : la double aliénation

Septembre 1948 : campagne regroupant tous les psychiatres d'obédience communiste, inscrits au PC, qui devaient suivre l'idéologie de Jdanov, conseiller de Staline (suppression de la psychanalyse, science bourgeoise dégénérée)

C'est à la suite de ça que **JEAN OURY** a lancé son « mot d'ordre » :

« Il y a une double aliénation »

- L'aliénation sociale — (au sens de **MARX**)
- L'aliénation psychopathologique, « transcendante » qui traverse les pays et les époques.

C'est important d'avoir maintenu cette distinction: cela ne signifie pas qu'il suffit de traiter l'hôpital pour qu'il n'y ait plus de malades.

C'est pourtant ce qui a été dit, sous différentes formes par les mouvements de l'anti-psychiatrie (**COOPER, LAING, BASAGLIA**) et que l'on peut résumer ainsi : c'est l'hôpital qui rend malade.

S'il suffisait de changer la couleur des bâtiments pour soigner la schizophrénie...

↑ La Pathoplastie

JEAN OURY a proposé le terme de *pathoplastie* pour bien préciser ce dont il est question.

Il est évident que l'hôpital peut créer de l'agitation, du gâtisme (cela a été prouvé par le travail à Saint-Alban, à Rouen (**BONNAFÉ**), à Maison-Blanche (**KOECHLIN, PAUMELLE, DAUMÉZON**). C'est-à-dire que ça crée du « réactionnel » qui va souvent cacher la véritable pathologie.

(quelqu'un qui arrive avec une petite dépression, si on l'attache, il va devenir en quelques mois furieux...)

(Revoir la notion d'asepsie)

↑ La notion de « secteur »

La notion de secteur est liée à cette position initiale.

Elle née à Saint Alban, avec **BONNAFÉ**

Un sujet très discuté dans le **groupe de Sèvres**

C'est une absurdité de parler de secteur **géographique** : il faut d'abord faire une étude de l'urbanisme, du « vicinat » (la place des voisins). Cela nécessite une prise en charge par des équipes de secteur qui ne soient pas du tout étrangères à l'hôpital (relation avec les clubs, les lieux de discussion à l'intérieur de l'hôpital)

➔ **Le secteur, tel qu'il avait été pensé, ce n'était pas : plus d'hôpital et les gens dans la ville.**

↑ Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française (1964) à Marseille⁴

Le Rapport du congrès, « Chronicité et sédimentation », est rédigé par **BONNAFÉ, DAUMÉZON, HUBERT MIGNOT**

Sur le forum du *Nouvel appel de Bondy*
<http://www.acpsy.com/viewtopic.php?id=5>

⁴ à Montpellier, dit JO. À vérifier.

PIERRE DELION, « thérapeutiques institutionnelles »

http://www.psychiatrie-desalieniste.com/imprimer.php3?id_article=30

« Territorialité et santé mentale »

http://www.ihedate.com/generated/objects/AT_biblio/SANT_PLURIELS.pdf



Ne pas confondre chronicité et sédimentation. C'est ça qui est de plus en plus confondu.

Le secteur a dégénéré. Il y a des appartements, mais plus de moyens pour des visites à domicile (VD)

On parle de « sédimentation en ville ».

JEAN OURY cite un travail remarquable sur le secteur, à l'hôpital d'Angers, dans deux services dont celui du docteur Colmin (qui sera remplacé par **PIERRE DELION** — aujourd'hui à Lille)

Cf. La thèse de **MARIE-FRANÇOISE LE ROUX** (1971) sur les difficultés pour la mise en place d'un club.

MARIE-FRANÇOISE LE ROUX,

Actualités des clubs thérapeutiques, Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=476>

ALAIN BUZARÉ, DIDIER PETIT font partie de cette équipe qui fait un travail énorme.

C'est le noyau du « **groupe de Brignac** », qui se réunit plusieurs fois par an depuis 1976, prenant un peu la suite du GTPsy (voir l'article de Pierre DELION, plus haut).

*Un appel d' **ALAIN BUZARÉ,***

à propos d'un projet de démantèlement d'un secteur

<http://balot.fr/spip.php?article566>

Le cas n'est pas isolé.

PATRICK CHEMLA, Centre Antonin Artaud (Reims) signale aussi des suppressions de crédits pour tout ce qui relève de l'enseignement de psychothérapie, psychanalyse...

Appel au forum du 26 janvier 2009

<http://www.le-point-de-capiton.net/Hebergements/Crieet.htm>

À Marseille, aussi ...

C'EST GÉNÉRAL. ET ÇA A COMMENCÉ IL Y A TRÈS LONGTEMPS

(Leitmotiv)

↑ **Le psychiatre doit rester le directeur de l'hôpital**

Ce fut un mot d'ordre défendu dans les années 70...

Le mouvement de la vie quotidienne doit être respecté. La base, c'est : traiter l'hôpital.

Sur ce mot d'ordre, **JEAN OURY** dit qu'il y a eu une « **trahison objective** » de la plupart des psychiatres d'hôpitaux qui ont renoncé à l'être pour devenir psychiatres de secteur, ... : ce qui fait qu'ils n'étaient plus directeurs des hôpitaux.

> **C'EST DONC CE MOMENT CRUCIAL DANS LES ANNÉES 70 :**

- Non remplacement de Mlle Mamelet au Ministère
- Plus de discussions autour de stratégies nationales pour la psychiatrie
- Arrivée de gestionnaires ignorant tout de la psychiatrie (*pathei mathos*)

Sur l'école de Rennes

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_des_hautes_%C3%A9tudes_en_sant%C3%A9_publicue

JEAN OURY revient sur les mouvements influencés notamment par les idées de **FOUCAULT** sur la psychiatrie (les « intellectuels à tête creuse » sans expérience pratique).

↓ **Le « modèle italien »**

Ce qui s'est passé en Italie (pays de cultures non homogènes – disparité entre les régions) à la suite de 1968, pour arriver à la Loi 180 de 1978 (suppression, du jour au lendemain, de tous les hôpitaux psychiatriques)

En France, on a détruit les hôpitaux, en appliquant le modèle italien, avec la suppression des lits, sans remettre en question l'hôpital lui-même.

LA DESTRUCTION DE LA PSYCHIATRIE, C'EST PAS NOUVEAU (Leitmotiv)

↓ Dans les années 80

Accélération de la destruction de la psychiatrie :
Suppression des écoles d'infirmiers psychiatriques
Numerosus clausus des médecins psychiatres alors qu'il y a des postes vacants

↓ Le discours de Sarkozy ne fait qu'entériner ce qui existe déjà.

[3] Maintenir une certaine ligne

Aujourd'hui, stratégiquement, il y a nécessité d'une **vision idéologique utopique** de maintenir une certaine ligne...

Distinguer l'éternel et l'immortel...

JEAN OURY rappelle l'influence qu'a exercé sur lui **SÆREN KIERKEGAARD** (« un de mes premiers analystes ! »)

CHRISTINE BARON, « **La notion de temporalité chez Kierkegaard** »
http://www.fabula.org/atelier.php?La_notion_de_temporalite%26acute%3B_chez_Kierkegaard

http://agora.gc.ca/thematiques/mort.nsf/Dossiers/Vie_eternelle_et_moment_present
<http://agora.gc.ca/thematiques/mort.nsf/Dossiers/Eternite>

KIERKEGAARD fait la distinction : l'éternité ça ne nous regarde pas (c'est l'affaire de Dieu) et l'immortalité, ça ne va pas de soi, ça se travaille, ça s'entretient.

C'est pour ça que chaque fois qu'il prend la parole, **JEAN OURY** s'arrange pour prononcer des noms : **FRANÇOIS TOSQUELLES**, **JACQUES LACAN**, **JACQUES SCHOTTE** (si on le fait pas, c'est terminé ! On n'en parlera plus !)

Un peu plus tard il rappellera quelques-unes de ses interventions sur l'invitation des personnels dans des établissements, seul ou notamment avec **PATRICK COUPECHOUX**.

<http://www.monde-diplomatique.fr/2006/07/COUPECHOUX/13611>

« **À quoi ça sert ?** » se demandera-t-il ?, en ajoutant qu'il ne faut pas confondre *tactique* et *stratégie*.

Quelle est la stratégie en question dans tous ces déplacements ?

D'une façon plus générale, qui va pouvoir « **organiser la résistance** » ?
« Ça semble un petit peu naïf, surtout après tout ce qu'on vient de dire ! »

JEAN OURY reviendra aussi sur des rencontres passées comme la réunion organisée par **MAUD MANNONI** en 1967 sur *L'Enfance aliénée*, avec la participation de **TOSQUELLES, LACAN, TORRUBIA**, ...

Dans une de ses interventions **JEAN OURY** exprimera son sentiment que l'on entrerait dans une ère d'hyper-ségrégation.

Voir sur le site de La Borde⁵,
l'hommage de **JEAN OURY MAUD MANNONI**,
dans lequel il fait référence à cette réunion
http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY_jean/Textes/texte2.htm

↓ La **ségrégation** peut se présenter aussi sous la forme du **morcellement**

Ainsi, dans les années 70, la décision de séparer la pédopsychiatrie de la psychiatrie pour adultes. Il ne s'agit pas de dire qu'il ne faut pas se spécialiser, mais comment peut-on comprendre l'adulte si on n'a pas une expérience de l'enfant ?

Et aujourd'hui, il y a la psychiatrie de l'adolescent, des vieux, ...

[...]

[4] Questions

>> **Quels rapports entre les psychanalyses et les psychiatries ?**

Il suffit de lire **FREUD** pour comprendre qu'il n'y a pas de séparation étanche

Pas de séparation étanche.

⁵ Depuis plusieurs mois le site de La Borde ne s'ouvre plus à partir du navigateur Firefox. Pour cette page, il vous faut choisir un autre navigateur. Si le webmestre de La Borde lit ces lignes...

La séparation est bureaucratique, de l'ordre de l'économie restreinte, capitaliste, fétichiste, où le travailleur est acheté, pris dans le système (cf. **NIELS EGEBAK**)
Il faut reprendre sur un plan phénoménologique :

MARTIN HEIDEGGER
EDMUND HUSSERL
EUGEN FINK
JAN PATOCKA
JACQUES SCHOTTE
VIKTOR VON WEIZSÄCKER
PETER SZONDI
...

Tout ça c'est balayé et c'était ça qui permettait d'éviter le cloisonnement.

La psychiatrie est devenue une spécialité parmi les autres.

Alors que **TOSQUELLES** disait que c'était la médecine générale qui était une spécialité de la psychiatrie, forcément, elle, polydimensionnelle, multifactorielle.

Tout ça a été bouleversé. C'est *forclos*, au sens de **LACAN** (dans l'enseignement de la médecine, de la psychiatrie)

>> Est-ce cohérent qu'il y ait des diplômes (avec notes) de psychanalyse ?

>> Les articulations, entre psychanalyse et psychiatrie, ça demande une analyse argumentée ...

- La question d'un *Ordre des psychanalystes* (**SERGE LECLAIRE**)
<http://www.psychanalyse-in-situ.fr/assoc/APUI.html>
- L'école freudienne de LACAN : « Je fonde... »
- Les deux projets de LACAN sur la passe et les cartels (4 personnes + 1)

Ce sont des « opérateurs » intéressants à transcrire dans l'organisation d'une structure hospitalière.

Avoir un certain degré de liberté et que tout ne soit pas imposé par des règles

La fin de l'École freudienne...

Ce qu'est devenu St Alban...

Jean OURY termine sur une prise de position : pas de fétichisation

*Je crois comprendre que critiquer le discours de Sarkozy,
c'est insuffisant.
Une analyse des responsabilités est nécessaire
(c'est ma façon personnelle d'interpréter ce que j'ai entendu)*

« On va rester dans cette dimension... on est dans le *hors temps* »

« La thèse de **PAUMELLE**, c'est du hors-temps... »

C'est toujours le même bazar, mais c'est camouflé par un pseudo modernisme...

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 26 février 2009.

Mercredi 21 janvier 2009

[...] Ainsi devant l'amour frémit un cœur
Comme s'il était menacé par la mort.
Car là où l'amour s'éveille, meurt
Le Moi, le sombre despote.
Toi, laisse mourir celui-ci dans la nuit
Et respire librement dans l'aurore matinale ! [...]
Poème de **Djéjal ed-Din Roumi**,
mystique musulman persan du XIII^e siècle,
cité par **Jean-Luc Nancy**,
Hegel, l'inquiétude du négatif, Hachette Littératures, 1997, p. 89,
citant lui-même Hegel (*in* L'Encyclopédie, § 573, note)¹

« Il paraît que c'est la nouvelle année... bien que je parle toujours du *hors-temps*... »

« ... Toujours **JEAN AYME** qui ne vient pas... il est très fatigué... il vous dit bonjour, bonne année... »

LES ANNONCES

*Le rituel des annonces — encore très récemment sous la houlette de **JEAN AYME** — est, à nouveau ce mois-ci, en prise avec l'actualité. Actualité dont la pointe de l'iceberg est le discours de Nicolas Sarkozy, le 2 décembre à l'hôpital d'Antony...*

C'est donc le thème de la "communication" qui donne le *la* ...

L'actualité (*réforme de l'hôpital, crimes, fous dangereux...*) qui sont le *prétexte* à la multiplication des réunions, des pétitions, et ce qui est nouveau, des appels à signatures (avec l'Internet, cela dépasse la simple pétition — *c'est mon interprétation*) ... sans mettre de côté le risque de plus ou moins tout mélanger...

JEAN OURY, très sollicité pour participer à des réunions a, lui aussi, écrit un « petit papier » dont les actuels moyens de communication ont déjà dû assurer la diffusion...

¹ Voici le commentaire de Nancy : « Le cœur frémit parce qu'en effet le soi est voué à disparaître, et c'est cette disparition qu'il doit vouloir pour être dans l'amour, et dans sa liberté. Mais il faut aussi considérer ce que veut dire ce recours du discours à une expression poétique qui ne peut que nous paraître sentimentale et convenue. Il veut dire que le tremblement doit effectivement survenir du dehors couper le cours des certitudes et des opérations du soi — y compris le cours de ses arguments laborieux sur la nécessité de sortie de soi en soi et pour soi. Le poème, ici ne doit pas valoir comme poème au sens d'une œuvre d'art qui viendrait enjoliver : il doit être saisi comme une interruption du discours qui laisse surgir l'injonction ou l'appel de l'autre, en tant qu'autre et à l'autre. [...] C'est seulement dans un écart que le soi s'abandonne effectivement, et que la négativité devient pour soi. Autrement dit : l'amour est ce qui vient de l'autre pour desceller la consistance du soi. Il était donc bien exact de dire que ce descèlement, cette altération dans la négativité ne venait pas du soi. L'effectivité du soi, c'est-à-dire la mort du "moi despote" et de l'être-en-soi-suffisant, lui vient effectivement de l'autre. Et de même, avec la même effectivité, la philosophie doit devenir autre que son discours : poésie peut-être, parfois et en passant, mais plus certainement amour — désir d'un savoir qui lui-même est désir, et qui ne sait qu'en désirant. ». (89-90)

[À propos d'un autre ouvrage de Nancy, Jean OURY (dans *Le Collectif*) relève que Jean-Luc Nancy (et d'autres) « n'ont pas accès suffisamment à des concepts tels que l'inconscient ou la fonction phallique »]

Il fait allusion à la « phobie » de **GIORGIO AGAMBEN** pour les dispositifs de communication comme le téléphone portable, ceci à propos d'un petit livre, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*², — qui vaut la peine, ajoute-t-il...

Il semble avoir envie de parler autour de ce terme : **dispositif**. Dans tout hôpital, quel qu'il soit, il y a la mise en place d'un certain dispositif...

Avant de nous lire son « petit papier », **JEAN OURY** reconnaît les excès actuels du dispositif communicationnel (il y a tellement de textes à lire !)

Son propre texte sera une feuille de plus à lire, mais il n'est pas long, ajoute-t-il...
« Ça commence comme ça mon truc... » :

[Avec donc en arrière plan, le discours de Sarkozy, l'incident tragique de Grenoble, ...]

« Tout ceci n'est pas nouveau »

Depuis... Déjà à l'automne 1967, je dénonçais un avenir hyper-ségrégationniste lors des « Journées sur l'enfance aliénée ». *C'était en octobre 67, organisé par Maud Mannoni et plein d'autres. Il y avait eu quantités de groupes de travail avec Tosquelles, Torrubia, toute la bande, Gentis, et puis Lacan. À la fin... pour les conclusions provisoires — c'est toujours provisoire — c'est là que j'avais employé le mot « hyper-ségrégationniste » : ça y est, on est entré dans une ère hyper-ségrégationniste. Ça avait donné une idée à Lacan, qui l'avait repris dans son discours. Il avait pas dit hyper-, il avait dit « ségrégationniste ». Moi je reste pour « hyper ».*

Déjà à l'automne 1967 je dénonçais un avenir hyper-ségrégationniste lors des « Journées sur l'enfance aliénée ». Mais le temps passe. Et les retombées de 68 ont vu se développer très rapidement l'univers des gestionnaires — *je pourrai(s ?) commenter ça toute à l'heure...* —, pas simplement en psychiatrie, mais sur le reste de toute la médecine et de l'éducation. Tout le monde devenait « client ». Et la logique de l'entreprise s'est mise très rapidement en place. Nous sommes tous devenus des « produits » dans cette concrétisation de « l'économie restreinte » — *ça, c'est un terme que j'ai déjà développé ici*. On a vite reconnu le profil, appuyé naïvement par des idéologies pseudo-révolutionnaires complices de la transformation des hôpitaux de toutes sortes en machines administratives fonctionnant de façon ubuesque dans le brouhaha assourdi des tiroirs-caisses. L'idéologie galopante — courts séjours, suppression des « malades », réduction drastique du personnel infirmier, médecin, etc, pseudo-concept de « santé mentale », surencombrement paradoxal, logique pseudo-technocratique avec hyper-cloisonnement hiérarchique, etc.

La suppression de plus de 100000 lits en psychiatrie, des écoles d'infirmiers psychiatriques, le *numerous clausus* des médecins, etc... **qui s'est opposé vraiment à ça ?**

² Lire une note de lecture, à la fin de ces prises de notes...

Ça fait des dizaines d'années que nous dénonçons la destruction de la psychiatrie. Il a fallu beaucoup de bonne volonté ou d'inconscience politique pour en arriver là. Alors, maintenant, qu'un moustique — ou une puce — vienne s'agiter et proclame l'accomplissement de la destruction de la psychiatrie, de l'éducation, pourquoi pas ? Bien que les puces transmettent la peste qui a toujours été une maladie internationale. Bien sûr, Hitler, aussi, était une puce qui a été lancée sur le marché par le grand capital — *j'ai plein de références, si vous voulez...* —. On en voit le résultat. C'est pas fini ! Surtout, soutenu par cette *Armada* de pseudo-sciences de toutes sortes camouflant sans trop le savoir une idéologie de mort programmée. Que ce discours de Sarkozy et de toutes ses pirouettes nous réveille de la léthargie politique qui date de loin, nous pourrions peut-être en saluer l'opportunité.

Il est peut-être encore temps de profiter de cette occasion un peu sordide pour redéfinir collectivement ce qu'il en est de la psychiatrie et de l'accueil dans les services hospitaliers, accueil rendu difficile par le manque de personnel et la montée au pouvoir des idéologues pseudo-positivistes d'autant plus puissants qu'ils ignorent absolument le matériau sur lequel ils s'implantent. **Mais qui les a laissés faire depuis si longtemps ?** Qui s'est vraiment opposé à la montée d'un bureaucratisme aussi débile ?

Nous souhaitons que des regroupements se constituent à partir des réflexions concrètes de notre travail de base, contre ce cloisonnement de fausse hiérarchie, aussi bien en psychiatrie, en pédagogie, etc. cloisonnement d'une logique néopositiviste dégénérée, sorte de division du travail ridicule et tragique. Hegel ne disait-il pas déjà avant 1800 que la division du travail était une des bases de l'aliénation sociale. Après "68", on avait essayé de mettre en place ce qu'on avait appelé des "collèges", de formation, de réflexion: ça n'a pas fait long feu. Par l'infiltration d'une sorte d'intelligentsia absolument incompétente. Tout reste donc à faire, à se réunir, à se constituer en cellules de réflexion concrète, pourquoi pas ?

« Voilà ce que j'ai envoyé aux petits copains. Chacun pourra réagir comme il voudra... »

Ce passage peut être écouté sur le site d'Ouvrir le cinéma

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_posnouveau.mov

Il peut être lu sur d'autres sites :

<http://blog.idoo.com/antochrit/post/54488-un%20petit%20texte%20de%20jean%20oury>

<http://www.balat.fr/spip.php?article590>

mouvement [1]

! [tout ça était préparé de longue date]

C'est certain que dans les années 70, il y a eu une trahison de beaucoup de gens. Des psychiatres, entre autres, mais beaucoup d'autres aussi...

spirale histoire

➤ un principe de base absolu de la psychothérapie institutionnelle :

JEAN OURY parle de la psychothérapie institutionnelle en utilisant l'imparfait (« ce qu'on avait appelé, ce qui s'était appelé « psychothérapie institutionnelle » »)

Ce principe de base : la **direction** d'un hôpital ou d'un secteur — cad l'organisation et la direction *idéologique* (donner une certaine dimension de travail, d'ambiance) **devait toujours relever d'un médecin psychiatre de l'hôpital et non d'un administrateur**, étant bien entendu qu'il va s'entourer de gens compétents (comptable, etc...)

« Donner l'atmosphère »,

cela nécessite une grande réflexion, qu'on *appelait* « psychothérapie institutionnelle ».

➤ Disparition du médecin-directeur

De fait, dans les années 70, la direction est passé très vite aux mains de gestionnaires (formés notamment à l'école de Rennes), avec un bureaucratisme galopant.

➔ Nous sommes tous devenus des produits. Les malades sont devenus des clients, l'hôpital, une entreprise. Une situation qui concerne l'ensemble du système hospitalier.

JEAN OURY va donner des exemples.

[...]

Il insiste aussi sur ce qu'il appelle la mise en place d'une « extermination camouflée » qui ne concerne pas seulement les psychotiques.

➔ que devient la *fonction d'accueil* dans une idéologie de comptable ?

Le temps passé à remplir des fiches au détriment de la parole avec les malades.

JEAN AYME, *Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle* (à propos de **Paul-Claude Racamier** et l'expérience du 13^e ardt à Paris)
« — Une distinction entre le "gestionnaire" et le psychothérapeute. Avatar de la fameuse "neutralité", celui qui exerce une fonction d'autorité sur la structure de soins d'un patient ne peut être son thérapeute. Il préconise un "système bifocal", avec au besoin échange de rôle, car il y a quelque chose d'insurmontable à ses yeux à assumer à la fois les fonctions de chef et les fonctions de psychanalyste. »

mouvement [2]

! [tout ceci n'est pas nouveau]

Le discours d'Antony ne vient que ponctuer — même si c'est très dangereux de *ponctuer* — quelque chose qui était en destruction depuis, « à peu près », les années 70.

spirale histoire [reprise 1]

➤ Un moment de rupture (autour des années 70)

Le fait qui peut symboliser cette destruction est le départ (et son non-remplacement au ministère de la Santé) de celle qui fut appelée « la papesse de la psychiatrie » ou « la mère Mamelet » : Mademoiselle Mamelet, **MARIE-ROSE MAMELET**.

Avant cette rupture, il était possible d'avoir des échanges. Les psychiatres venaient exposer et discuter les questions d'organisation et de stratégies possibles pour la psychiatrie, avec Marie-Rose Mamelet, la présence

d'un représentant du ministère (y compris le ministre) dans les rencontres ou réunions diverses de praticiens était monnaie courante.

JEAN AYME, Chroniques de la psychiatrie publique, à travers l'histoire d'un syndicat, Érès, 1995.

« [...] Mais ce départ n'est pas suffisant pour le ministre³. Il va éloigner deux de ses collaborateurs, nos habituels complices. Pierre Jean est nommé professeur à l'École nationale de la santé à Rennes, et Marie-Rose Mamelet est affectée au Bureau des professions médicales et paramédicales, où elle n'aura plus guère à s'occuper de psychiatrie.

[...]

Du reste, le Bureau de la psychiatrie a disparu dans le nouvel organigramme et Michel Henne va jouer le rôle d'un conseiller technique, rôle qui a été occupé dans le passé par bien d'autres. Cette position lui permettra d'intervenir utilement dans la rédaction d'un certain nombre de textes concernant la psychiatrie. Mais l'absence de titulaire au poste occupé par Mamelet va gauchir la situation et la rendre à la longue difficile à maîtriser tant pour le syndicat que pour Michel Henne, qui s'identifie à un fonctionnaire ministériel et finit par oublier l'« entrisme » qui a présidé à sa désignation. »

➤ La disparition du « médecin-psychiatre des hôpitaux »

Le terme était rayé, remplacé par « médecin du secteur... ou ... mais sûrement pas de l'hôpital ! »

(Dans ce passage, Jean OURY revient sur la suppression du médecin-directeur. Dans mon ignorance du sujet, je fais la confusion entre un éventuel changement du 'statut' général du médecin psychiatre et de celui du directeur d'hôpital, le médecin remplacé par un gestionnaire. Il faudrait vérifier dans le livre de Jean AYME.)

JEAN AYME, Chroniques de la psychiatrie publique, à travers l'histoire d'un syndicat, Érès, 1995.

➤ Le « secteur »

Les avancées portées par la **politique de secteur**... Qu'est-elle devenue ?

Les critiques de la part de certains sur la Psychothérapie institutionnelle qualifiée d'*hospitalo-centrisme*, détachée du secteur.

JEAN OURY insiste :

- Ce qui s'est appelé Psychothérapie institutionnelle n'avait de sens qu'en rapport avec une ouverture permanente de l'hôpital concrétisée par des institutions comme le club.
- Pas de possibilité de secteur s'il n'est pas « branché » avec l'hôpital.

JEAN AYME, Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle

<http://psychologue-quimper.fr/archives/textes-psychologie.php>

<http://www.balat.fr/spip.php?article82>

On assiste ainsi à un renversement de la logique asilaire héritée du XIX^e siècle. D'une part, l'érection de l'hôpital en appareil de soins rend nécessaire la neutralisation des effets pathogènes de la hiérarchie et de la division en castes. Il convient de substituer au système pyramidal, un dispositif horizontal où les multiples réunions permettent à la parole de passer sans "suivre la voie hiérarchique", où la parole libre permet l'émergence de la parole vraie, où la dimension humoristique soit considérée comme un élément fondamental de la thérapie. Félix Guattari proposera le concept de *transversalité* pour désigner ce nouveau mode relationnel où l'assujetti devient sujet.

D'autre part, la rupture avec le dispositif asilaire fondé sur la technique de l'*isolement* est marqué par le fait que désormais le traitement du malade doit se réaliser *au plus près de son lieu de vie*. Pour donner corps à ce projet, est confié à une même équipe la prévention et les soins d'une masse géo-démographique à dimension humaine, désigné par le terme de "secteur". Pour répondre à tous les temps de la trajectoire thérapeutique de chaque patient, chaque secteur devra se doter de structures diversifiées implantées dans le tissu social, dispensaire, hôpital de jour, foyer d'accueil, appartements, ateliers, l'hôpital devenant désormais un, parmi d'autres, des éléments de cette panoplie. [...]

La politique de secteur c'est aussi l'action menée dans la collectivité desservie auprès des médecins, des travailleurs sociaux, des enseignants et d'une manière générale de tous ceux qui sont concernés par les problèmes d'hygiène mentale, par des rencontres, des conférences, des propositions d'actions communes. La sensibilisation aux problèmes de la maladie mentale, souvent vécue dans la population comme se résumant à l'asile où aux exactions des malades sortis trop tôt, peut être obtenue, avec des propositions d'aide et de soutien, au-delà de la famille, auprès d'un entourage élargi, immeuble ou quartier. Bonnafé proposait, dans ces formules dont il a le secret, de faire appel "au potentiel soignant du peuple". À Fleury-les-Aubrais, l'équipe de football de l'hôpital, composée de membres du personnel et de malades, disputait des matchs avec des équipes locales. Tosquelles a, pendant de longues années, animé le ciné-club de Saint-Chély d'Apcher où les spectateurs se pressaient pour l'entendre traiter de problèmes psychopathologiques.

³ Raymond Marcellin, ministre de la Santé de mai 1962 à janvier 1966. (ndlr)

➔ remise en question du système entrée/sortie

Ce mode de fonctionnement permet une remise en question de l'idéologie de l'« ouvert/fermé », c'est-à-dire :

hospitalisé = malade — hors de l'hôpital = guéri

On sait bien qu'on ne guérit jamais de tout... La guérison est un mythe.

Une souplesse d'entrée/sortie avec tout un système d'accompagnement est possible.

JEAN OURY donne à nouveau l'exemple de l'hôpital Saint-Gemmes d'Angers (Dr **COLMIN**, puis **Pierre DELION**, **ALAIN BUZARÉ**) pour un fonctionnement du secteur en rapport avec l'hôpital.

JEAN Ayme, *Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle*
« Au lieu de s'apercevoir que le fait qu'une même équipe s'occupe des malades tout au long de leur trajectoire thérapeutique induit une nouvelle dialectique du dedans et du dehors, ils s'en tiennent à une position manichéenne, la Société devenant une bonne mère et l'hôpital un lieu maudit. Certains pensent même qu'ils peuvent se passer totalement de l'hospitalisation plein-temps (ils laissent bien entendu cette charge aux collègues du secteur voisin) rejoignant ceux qui veulent "brûler les hôpitaux psychiatriques" et préconisent le modèle italien. J'ai proposé, pour tenter de sortir de cette fausse opposition, de prendre, pour imaginer le secteur, le modèle topologique de la **bande de Moebius** caractérisée par le fait qu'on peut passer d'une face à l'autre sans franchir de bord, mettant en évidence ce qui constitue l'essence du secteur, la continuité.

Pour en finir avec les faux problèmes, je rappellerai la prétendue opposition entre politique de secteur et psychothérapie institutionnelle, celle-ci laissant la place à la première en s'appuyant sur une approche historique simplette. Si elle a pris naissance dans l'hôpital, c'est parce qu'il n'y avait à l'époque pas d'autre lieu d'accueil de la psychose. L'hôpital doit être considéré, comme le rappelait récemment Hélène Chaigneau, comme le laboratoire où s'est élaborée cette nouvelle praxis liant le sociologique et le psychanalytique. Ceux qui ont pu, lors de leur fuite en avant vers les verts pâturages de l'extra-hospitalier, avoir l'illusion qu'il n'y aurait plus désormais de facteurs d'aliénation, ont bien dû convenir qu'un hôpital de jour ou un appartement thérapeutique n'échappait pas aux risques de chronicisation, et que dans une structure, aussi "intermédiaire" soit-elle, on ne pouvait méconnaître sans risque l'élément axial de toute visée thérapeutique pour l'individu comme pour le groupe, le conflit. »

Revoir la séance de septembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_070919.pdf

➔ Actualité

L'appel d'**ALAIN BUZARÉ** de novembre 2008 (donc avant le discours d'Antony) : Le projet de démanteler et de rayer de la carte de la sectorisation psychiatrique du Maine-et-Loire le secteur 3 du Centre Hospitalier Spécialisé de Saint-Gemmes-sur-Loire se fait jour.

<http://www.balat.fr/spip.php?article566>

➔ 1968 : La mise en place éphémère de « collègues »

JEAN OURY revient sur la mise en place de « collègues » multiples vers 68-69, liquidés en quelques mois par les « intellectuels à tête creuse » et syndicats infirmiers.

Je comprends que l'expérience a tourné cours. Conflit avec d'une part, des « intellectuels à tête creuse » sans formation ni pratique psychiatriques jugeant « réactionnaires », « capitalistes » les initiateurs de ces collègues, d'autre part avec des mouvements de syndicats (infirmiers et autres).

JEAN OURY rappelle quelques situations.

[...]

« misère intellectuelle, misère de pratique », c'est son expression, résumant un peu son jugement sur certaines réactions ou positions.

*Pour se faire une idée de l'ambiance dans ses années-là, voici le début d'une intervention de **JEAN OURY** en 1977 à Milan :*
JEAN OURY, « **Violence et mélancolie** », intervention au colloque de Milan sur la violence en novembre 1977, republié dans

Onze heures du soir à La Borde, Galilée, 1980, p. 319-329.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020

« Je vais vous proposer quelques réflexions autour du thème « Mélancolie et violence ». Ce n'est pas pour autant que j'oublie le contexte... »

À l'entrée même de l'Institut, il y avait un attroupement auquel participaient des personnes que je connais depuis longtemps.

Je pense qu'il est difficile de qualifier d'apolitique, de non politique, une entreprise de réflexions sur un travail de tous les jours, tel qu'on le pratique en psychiatrie. Je ne pense donc pas, en essayant de vous parler de la mélancolie, faire acte réactionnaire et de "sale bourgeois". Ce n'est pas parce que je parle de la violence et de la mélancolie que j'oublie

ce qui se passe en Argentine ou au Chili, ou ailleurs. C'est un fait que des réunions dites scientifiques peuvent être exploitées à des fins qu'on ne peut pas tellement prévoir, mais je pense qu'il faut, malgré tout, continuer de travailler dans un esprit, disons, feuilleté ; la pâte feuilletée, en pâtisserie, je l'oppose au flan ; je ne suis pas pour les flans, je suis davantage pour les feuilletés... mais assez de pâtisserie. »

➤ Sur ce fond là... l'arrivée des gestionnaires

C'est sur ce fond que les gestionnaires et leurs questionnaires sont arrivés.

[nombreux exemples]

Tous les secteurs sont touchés. Il en est de même à l'école.

Sur l'arrivée sournoise et progressive des gestionnaires, le livre de Jean AYME est très instructif.

JEAN AYME, Chroniques de la psychiatrie publique, à travers l'histoire d'un syndicat, Érès, 1995.

« Lors de nos rencontres, nous constatons que tous les problèmes qui nous assaillent, longs séjours, forfait hospitalier inadéquat mettent à jour la question fondamentale de l'articulation entre "lieux de soins et lieux de vie". Pendant longtemps, soins et assistance étaient étroitement liés, et pas seulement en psychiatrie. [...]

La logique de l'hôpital-entreprise conduit à rentabiliser. Tous les moyens financiers fournis par les caisses d'assurance maladie doivent être réservés aux soins actifs, avec des durées de séjours brèves. La chronicité doit basculer dans le champ social ou médico-social, où elle est prise en charge, en totalité ou en grande partie, par les collectivités locales. Cette logique met en péril notre défense d'un dispositif de soins qui évite tout clivage entre malades aigus et malades chroniques, dont le secteur est le dernier avatar. C'est en cela qu'il est pris à partie par les gestionnaires musclés qui annoncent "la fin du secteur" ou "l'après-secteur". Patrick Mordelet, directeur d'hôpital, membre du cabinet de Bruno Durieux, qui sera ministre de la Santé d'un gouvernement de "gauche", déclarera qu'il faut "débarrasser la politique de secteur, rajeunie et dépoussiérée, de ses empreintes idéologiques comme le principe de la continuité des soins". Or, pour nous, ce principe est l'essence même de la politique de secteur.

Pour l'heure, nous tentons de maintenir le dialogue et les actions concertées avec les directeurs. Nous devons nous familiariser avec les "pôles d'activités", les "tableaux de bord", les "durées moyennes de séjour". La psychiatrie est menacée par les "groupes homogènes de malades" (GHM) et par les "programmes de médicalisation des systèmes d'information" (PMSI).

[...]

Faire "entrer la psychiatrie dans la médecine" est le sempiternel argument spécieux d'une volonté de banalisation de la psychiatrie. À chaque réforme législative, il nous a fallu

défendre avec obstination ses particularités pour sauver son existence même. À l'approche des années 90, il est clair que sa spécificité est plus que jamais menacée. L'internat en psychiatrie vient de disparaître. La formation des infirmiers en psychiatrie ne va pas tarder à suivre. Puis viendra le temps de faire entrer toute la psychiatrie à l'hôpital général. Le même Patrick Mordelet, déjà cité, déclarera :

"Cet établissement spécialisé, l'hôpital psychiatrique", nous paraît obsolète et doit, à notre avis, disparaître car il ne remplit plus sa fonction, son "métier", de manière satisfaisante, c'est-à-dire au mieux des intérêts sanitaires et sociaux [de] ses usagers que sont les malades mentaux". (p. 438-439)

Les « découpages industriels »

- entre psychiatrie, psychothérapie, neurologie, médecine, pédagogie
- entre psychiatrie adulte et pédo-psychiatrie, psychiatrie de l'adolescent, etc...

➤ Actualité

JEAN OURY fait référence à des cas concrets présentés au colloque « Fernand Oury » à l'université Paris X-Nanterre en novembre 2008.

LE COLLOQUE FERNAND OURY

http://www.u-paris10.fr/1222090597227/0/fiche_actualite/&RH=REC_MAN

http://pig.asso.free.fr/Couvaccueil.dir/PI_FO_souscription.pdf

Un article de **PHILIPPE MEIRIEU**,

« Fernand OURY, étrangement présent... »

http://www.meirieu.com/ARTICLES/oury_meirieu.htm

Visionner l'intervention de **JEAN OURY** au colloque

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/images/video/JO_FO_081102.mp4

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/instant.html>

➤ Le « modèle italien »

Le rôle du système italien, en tant que modèle dans la transformation de la psychiatrie dans les hôpitaux (notamment dans la diminution du nombre de lits).

J'ai commencé à chercher des prises de position différentes pour contribuer à une compréhension en creux des divergences entre différents courants au sujet de ce modèle italien.

ROBERT CASTEL, Entretien avec Robert CASTEL,
par M. Bessin, B. Doray, J.-P. Gaudillière,
« De la psychiatrie à la société salariale. Une socio-histoire du présent »,
Mouvement, n° 27-28, Juillet-septembre 2003

<http://www.cairn.info/revue-mouvements-2003-3-page-177.htm>

M. : Vous disiez que l'on a tenté d'importer les Italiens en France, qu'est-ce qui ne marchait pas ?

R. C. : J'ai effectivement essayé de défendre cette orientation italienne en France. Mais pour la ligne du Parti communiste français, elle paraissait un peu gauchiste, ce qui d'ailleurs n'était pas vraiment le cas. Mais en gros, la psychiatrie progressiste française était dominée par le PC et par la CGT du côté des infirmiers. Pour eux les Italiens étaient trop « désinstitutionnalistes » et un peu anarchistes. Donc l'alliance n'a pas vraiment marché. Il y a quand même eu quelques influences qui sont passées par exemple à travers la commission Demay...

M. : N'y a-t-il pas une autre piste qui est celle du rôle de la psychanalyse en France ?

R. C. : C'est exact. Si cette orientation italienne a été marginalisée en France, c'est parce qu'il y avait à la fois l'hégémonie du PCF et du lacanisme sur les professionnels progressistes de la médecine mentale. Ils pensaient disposer, à travers la psychanalyse, du socle de ressources suffisantes pour opérer une refondation profonde du système psychiatrique. Ça a été une des raisons de ma position extrêmement critique à l'égard de la psychanalyse. Mais ça n'a pas été la seule, parce que lorsque j'ai écrit *Le Psychanalyste* en 1973, j'étais à Vincennes et j'ai vu, à travers l'évolution des étudiants qui avaient participé au mouvement de 1968, comment fonctionnait politiquement la psychanalyse. Dans la déception post-68, la psychanalyse devenait la référence révolutionnaire. Surtout dans sa version lacanienne, elle s'arrogeait le droit de se prononcer souverainement sur tout, y compris sur les enjeux d'ordre social et d'ordre politique. J'ai compris beaucoup de choses sur la psychanalyse à travers des discussions, voire des affrontements avec des étudiants et certains de leurs mentors qui étaient passés de l'hyperprolétariatisme à l'hyperlacanisme.

FRANCIS JEANSON, «La psychiatrie comme pratique sociale », entretien,
VST, n° 95, 2007/3, p. 158-159

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0157

« En ce qui concerne le modèle italien, il ne me semble pas fondamentalement différent du nôtre. Il y a sans doute quelques décalages d'ordre chronologique et les moyens utilisés pour débloquer le système ne sont pas les mêmes de part et d'autre. mais il se pourrait bien qu'au bout du compte les deux pays se retrouvent dans des situations assez analogues.

Nous n'avons pas en France l'équivalent de la loi italienne de 1978; mais nous sommes à la veille d'une opération menée par les pouvoirs publics et qui semble devoir consister à liquider rapidement entre 40 et 60% des lits d'hôpitaux psychiatriques actuellement existants. De sorte qu'il va bien nous falloir résoudre les mêmes problèmes que les Italiens, en nous heurtant – tout comme il apparaît qu'ils s'y heurtent eux-mêmes – à une double

impréparation : celle d'une bonne partie de la population et celle d'un assez fort pourcentage des soignants eux-mêmes. »

JEAN OURY, Le Collectif, séminaire de Ste-Anne, 17 avril 1985,
Champ social, 2005, p.162

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« La première démarche nécessaire, pour soigner quelqu'un, c'est d'analyser les différents paramètres de l'aliénation sociale, laquelle rend difficile, sinon impossible l'accès à l'aliénation psychotique. Ce principe de base marque une différence avec certains courants idéologiques qui tendent à confondre aliénation sociale et aliénation psychotique. Par exemple, je vous recommande de faire un voyage à Rome pour voir où en est la psychiatrie italienne. Vous verrez que de confondre aliénation sociale et aliénation psychotique, ça alimente les cliniques privées, les associations de parents, les annonces dans les journaux pour les appareils de contention, les suicides, le vagabondage, et même la disparition physique de ceux qu'on appelait schizophrènes. J'étais à Milan quand est sortie la loi 180. Ma première réaction – j'ai été interviewé – avait été de dire : "C'est une forme camouflée d'extermination". Et je pense que les années qui ont suivi, malheureusement, ont donné raison à cet aphorisme. C'est une conséquence de la confusion des deux types d'aliénation. Il y aurait beaucoup de choses encore à dire là-dessus, mais ce n'est pas le sujet. »

Sur l'expérience de Trieste et le rôle de **FRANCO BASAGLIA,**

<http://www.triestesalutementale.it/francese/francese.htm>

spirale économie

➤ Le rôle de l'argent

Nîmes, octobre 2008, intervention devant un groupe d'éducateurs : **JEAN OURY** s'insurge d'être présenté ainsi : « Dr OURY, psychiatre et psychanalyste ». Sur la transcription de son intervention, il a rayé *psychanalyste*.

Un psychiatre qui n'est pas psychanalyste, ce n'est pas un psychiatre. Un psychanalyste qui ne connaît pas la psychiatrie, c'est douteux.

❑ L'argent dans la cure analytique

« Le sacro-saint » du paiement :

La psychanalyse, ça ne marche qu'à condition de payer !

- **EDWARD GLOVER**, Le questionnaire

JEAN OURY rappelle que le paiement de l'analyste était le seul point commun à tous les analystes ayant répondu au questionnaire d'**EDWARD GLOVER**.

EDWARD GLOVER,

« **Pratiques techniques usuelles : un questionnaire de recherche** »

http://www.megapsy.com/Autres_bibli/biblio167.htm
http://fr.wikipedia.org/wiki/Edward_Glover

- Dans le cadre de l'École freudienne (vers 1970-71) **JEAN OURY** avait réuni pendant deux jours un petit groupe de travail pour parler de l'argent. Cela n'a pas eu de suite.

❑ **L'argent dans une société mercantile**

Le rôle de l'argent dans une société mercantile (si tu ne payes pas ça vaut rien).

On est tous imprégnés par ça. Le rapport à l'argent est ancré très profond.

➤ **La petite propriété**

Ça fait des milliers d'années qu'on vit dans une société mercantile.

« La petite propriété, ça compte beaucoup ! Et le moi est une petite propriété : on va te régler tes affaires... »

JEAN OURY fait référence à l'**ego-psychology**

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Ego-psychology>

Il parle aussi d'« Une école qui a trahi ce que disait Freud mais heureusement avec des gens géniaux (KLEIN, ROSENFELD, ...) »

Quels liens entre les deux ?

JEAN OURY, « **Introduction au pragmatisme en psychiatrie** », *Protée, Autour de Peirce. Poésie et clinique*, n° 3, hiver 2002, p. 77-88

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

« D'ailleurs, j'avais constaté depuis toujours que parmi des gens très évolués... J'en connais actuellement qui ont des procès de voisinage dans leur petite propriété parce qu'il y a une barrière, etc. Il y a des procès à n'en pas finir. Pourtant, ce sont des types très calés, psychanalysés, et tout ce qu'on voudra ! Ils ont des procès de propriété. On sait bien que le « moi », c'est une concrétion millénaire d'appartenance à la petite propriété. Vous savez que le moi occidental n'est pas le même que le moi vietnamien ou le moi africain ! Donc, la petite propriété, ça doit être très profond. C'est même en deçà, en dessous de la

sous-jacence, ça doit être aussi profond que le pétrole. Il y avait donc des réactions moïques. »

Les questions autour de cette question :

➔ **Qu'en est-il de la signification — multiple — de l'argent ?**

➔ **Qu'en est-il de l'échange ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Quel genre ?**

➤ **travailler avec MARX**

Pour cette partie, voir, principalement, la séance du mois de septembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2). [citations de Marx, Granel, ...]

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_070919.pdf

Cet ensemble de questions porte à reprendre d'une façon un peu plus nuancée tous les problèmes ébauchés par **MARX**.

Mais d'abord :

❑ **Quel MARX ?**

« **la question de la coupure** »

GÉRARD GRANEL, « **L'ontologie marxiste de 1844 et la question de la coupure** », in *L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret*, Plon, 1968.

GÉRARD GRANEL critique la position du groupe autour de **LOUIS ALTHUSSER** (notamment **JACQUES RANCIÈRE**) sur la rupture épistémologique dans l'œuvre de **KARL MARX** (le jeune MARX, influencé par HEGEL sur la question de l'aliénation — L'autre MARX remplaçant la théorie de l'aliénation par la théorie du fétiche)

Un site consacré à GÉRARD GRANEL, avec textes, cours, entretiens, témoignages

<http://www.gerardgranel.com/index.html>

NICOLE RAYMONDIS, « **Gérard Granel, la finitude dans l'immense** »

<http://parolesdesjours.free.fr/>
http://fr.wikipedia.org/wiki/G%C3%A9rard_Granel

LOUIS ALTHUSSER, Pour Marx (1965), La Découverte, 2005.

<http://www.mollat.com/livres/louis-althusser-pour-marx-9782707147141.aspx>

Une prise de position *pro Althusser*

<http://denis-collin.viabloga.com/news/note-sur-louis-althusser>

❑ Économie générale/Économie restreinte

C'est dans certains textes de **MARX** comme les *Grundrisse* (1857-58) qu'apparaît la nécessité de mettre en question autre chose que le travail de « l'économie restreinte » (c'est-à-dire l'économie capitaliste, celle du travail salarié, pris dans la logique de la marchandise).

NIELS EGEBAK s'appuie sur une critique de **GEORGES BATAILLE** établissant une différence entre l'économie générale et l'économie restreinte, pour revisiter l'apport de **KARL MARX**, notamment sur la question du travail négatif, c'est-à-dire le travail vivant, non mesurable, non comptable, inestimable (en rapport avec la logique négative de **HEGEL**).

C'est de ce travail vivant que relève la psychiatrie, l'éducation ... un travail qui ne peut pas se mettre en fiches.

« **Combien ça vaut un sourire ?** » Un sourire, ça compte mais ça n'est pas comptable.

NIELS EGEBAK, « **Le concept du travail en général chez Marx. Vers une anthropologie matérialiste** »

<http://balat.fr/spip.php?article89>

➤ Le transfert, le transfert dissocié

C'est à partir de cette dimension que **JEAN OURY** a pu introduire la notion de **transfert dissocié**.

Quand on dit qu'il n'y a pas de transfert chez les schizophrènes, ça équivaut à dire qu'il n'y a pas d'« âme », qu'on peut faire n'importe quoi.

❑ Le singulier, **GUILLAUME D'OCKHAM**

La question du transfert engage une **dimension « éthique »** : simplement respecter l'autre, là où il est, dans le singulier⁴

Un séminaire de Sainte-Anne a été consacré au **singulier**.

⁴ Jean OURY évite la notion de singularité depuis qu'il a lu chez Giorgio Agamben un rapprochement entre la *singularité* et le *quelconque*.

Le singulier n'est pas comptable.

PIERRE ALFERI, Guillaume d'Ockham le singulier

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

Des sites sur **GUILLAUME D'OCKHAM**

<http://ockham.free.fr/universaux-dac2.html>

<http://ockham.free.fr/>

<http://sos.philosophie.free.fr/ockham.php>

<http://www.questionsenpartage.com/quillaume-d%E2%80%99ockham-le-moine-au-service-de-lind%C3%A9pendance-du-temps>

http://www.philo5.com/Les%20philosophes%20Textes/Ockham_RasoirLogiqueDieu.htm

<http://www.ulaval.ca/phares/vol7-07/texte11.html>

<http://books.google.fr/books?id=sp9svjCxfkYC>

❑ Le centre de gravité de la marionnette, **HENRICH VON KLEIST**

Revoir à partir de la séance de novembre

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00809/J0_081119.pdf

Jean OURY reprend, d'une façon poétique et humoristique, le personnage du montreur de marionnette dans la nouvelle de **KLEIST** tenant « l'âme » ou le « centre de gravité » de la marionnette entre ses doigts.

L'admiration du danseur devant tant d'agilité qui lui est inaccessible car son centre de gravité se trouve à l'intérieur de son propre corps.

Faire le rapprochement entre ce centre de gravité et la fonction *moins un* chez **LACAN** :

❑ La fonction « moins un », **JACQUES LACAN**

C'est-à-dire quelque chose qui n'est pas pris dans le système, qui n'est pas chiffrable.

Tenir le « point de rassemblement » : le schizophrène le sait.

Jean OURY pense à quelqu'un en particulier, qu'il voit de très courts moments, mais ça suffit.

Parfois, ce patient entr'ouvre la porte de la salle d'attente : « Oh ! il y a trop de monde, mais ça me suffit ! »

Jean OURY, « **Psychanalyse, psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », **VST, n°95, 2007/3**

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

JEAN OURY, MICHEL BALAT, MARIE DEPUSSÉ, « Triologue », 2002

<http://www.balat.fr/spip.php?article464>

Michel Balat :

« [...] Le partage du musement est très important, que beaucoup de choses peuvent gâcher. Il me semble pour qu'il y ait ce partage de musement, il faut ce dont tu parles beaucoup, que je trouve extraordinaire : la fonction "moins un". Il faut la roder pour qu'il y ait partage du musement, sans elle, on fait du flan, comme tu dis.

Jean Oury :

» [...] On réunit une constellation à propos d'un malade effrayant, il résistait à tous les traitements psychothérapeutiques, biologiques etc, pervers, psychopathe, parano, schizophrène sur les bords, on ne pouvait même pas le classer, il sentait mauvais, démontait les voitures... Un soir on a réuni un groupe de gens, hétérogènes (un mot de Tosquelles), c'est-à-dire : des médecins, des cuisiniers, des psychologues, infirmiers, femmes de ménage, jardinier, on parle de ce malade et l'on essaie de voir dans ce groupe quelles personnes comptent. Il y en a quelques-unes qui comptent, par exemple une femme de ménage qui passe le matin qui lui dit bonjour, ça compte, même si elle ne le sait pas. On parle de ce malade, le lendemain, transformation ! Comme le dit Racamier, Stanton et Schwartz : transformation complète. Le lendemain le malade se lave, – on ne pouvait pas lui lever les bras parce qu'il se mettait des morceaux de fromage sous les bras. Il parle, ne démonte plus les voitures. Un effet, mais ça ne suffit pas. C'est un travail collectif sur ce qui compte, mais si on veut vraiment engager ce qu'on appelle une relation analytique, qui n'est pas celle des « psychanalysettes » habituelles comme disait Tosquelles... Une relation analytique très complexe pour un psychotique comme celui-là, nécessite qu'il y ait une fonction qui ne soit pas contaminée par la collégialité de la constellation. La constellation peut être très dangereuse, les constellations spontanées : les jeunes entre eux, les pervers entre eux, les toxicos entre eux, les vieux etc, il faut contrôler. La constellation peut servir à la création de points d'ambiance d'action, mais pour suivre la singularité (ne pas mélanger avec la particularité, ou la façon d'être avec les autres) la singularité au sens le plus primordial du terme, c'est-à-dire ce qui est en rapport avec le désir inconscient inaccessible de Freud. Le singulier ne se partage pas. C'est ce qui est en question si on va en analyse de façon sérieuse (ce qui est très rare), ça doit mettre en question la singularité, ce que Freud avait trouvé c'est-à-dire le désir inconscient inaccessible, on ne peut pas en parler directement. On en parle par le transfert, le fantasme, tout le travail de greffe de transfert dont parlait Pankow, ça nécessite [que] quelqu'un qui met en acte ce que j'ai appelé la fonction "moins un". Pourquoi "moins un" ? Même si tu fais partie de la constellation de la personne, si tu vas déjeuner avec lui, ça n'a aucune importance, il y a un autre registre qui compte, ou une fonction moins un, c'est la singularité non prise dans le groupe, même s'il est schizophrène, dissocié. C'est une reprise de ce que disait Lacan sur le moins un dans un autre contexte, j'en avais parlé en 1970. Dans la fonction moins un, la personne qui voit une personne en psychothérapie se prend elle-même pour un "moins un" : lequel est le plus fou ? celui qui se prend pour un psychanalyste. Il y a de plus en plus de fous

d'ailleurs, ils font des sociétés de fous, ceux qui se prennent pour des psychanalystes, des psychologues, des psychiatres, des schizophrènes, c'est aussi grave pour un schizophrène de se prendre pour un schizophrène. La difficulté de mettre en place un système de prise en charge analytique, c'est la tentation de vouloir statuer, incarner une fonction. La fonction moins un est subtile, Lacan le pointe très bien, il ne se prend pas pour une fonction moins un, « il est l'occasion de » c'est toute la théorisation, l'interprétation c'est une coupure, une rencontre au sens de tuché, par hasard, mais qui est permise par le déclenchement d'un processus analytique. La fonction "moins un" évite la contamination par les autres. Lorsqu'on met les gens en tas dans un hôpital, un foyer, en famille, c'est dangereux, et la fonction "moins un" permet de décontaminer. Ici on voit des coagulations qui créent des systèmes archaïques de bouc-émissaire, de fonction de tanatophore, du fait qu'il y ait un manque de fonction "moins un". Ça demande une réflexion, à propos du Collectif dont je parle depuis 40 ans, qui n'est pas la collectivité. Le concept de Collectif est une catégorie au point de vue philosophique du terme, ce n'est pas une classe. Il ne peut être abordé que par la considération de la fonction "moins un", sinon on ne comprend rien du tout. On devient dangereux du fait même d'exister, et l'on ferait mieux de faire autre chose que de la psychiatrie ou de la psychothérapie. Heureusement que les gens sont résistants et ont des anticorps contre notre bêtise. [...]

Michel Balat :

» La fonction moins-un, dans la triade du scribe, du museur et de l'interprète, permet qu'il y ait cette triade. Que tout ne soit pas confondu en croyant qu'on est en train de muséer alors qu'on inscrit ou qu'on interprète. Tout ce travail de la fonction "moins un" est peut-être lié à celle d'interlocution. Elle permet qu'il y ait un corps sémiotique avec l'interlocuteur, quelque chose qui puisse définir un espace entre les deux, qui est un espace d'interlocution triadique. »

Pour trouver une référence à la fonction moins un chez Lacan, il semble qu'il faille chercher du côté de :

Jacques LACAN, Logique du fantasme, Séminaire XIV (1966-1967)

Une version téléchargeable

<http://staferla.free.fr/S14.htm>

Jacques LACAN, L'envers de la psychanalyse, Séminaire XVII (1969-1970), Le Seuil, 1991

http://www.laprocurer.com/livres/jacques-lacan/le-seminaire_9782020130448.html

Revoir aussi la séance de janvier 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

□ Le sérieux

SOREN KIERKEGAARD, le sérieux existentiel

Sur **KIERKEGAARD**,
Relire les séances d'octobre et novembre 2007
(Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071017.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071121.pdf

Jean OURY insiste : ce n'est pas une fantaisie, on est dans le sérieux, mais le sérieux au sens de **KIERKEGAARD**, qui est une **notion existentielle**, qui ne peut donc être définie de la même façon qu'une notion logique.

D'où le paradoxe : « **le sérieux, c'est le sérieux** ».

Chez **KIERKEGAARD**, à la différence du *Gemüt* qui est un sentiment d'exister, d'être en vie, qui nous vient en naissant et ne s'apprend pas, le sérieux, ça ne va pas de soi, on devine si on veut, ça s'acquiert, c'est un exercice, presque...

➔ **Le sérieux, c'est existentiel, mais on ne l'a pas, c'est tout le problème.**

➔ **La psychanalyse fait partie du sérieux existentiel**

... mais il ne faut pas tomber dans le piège qui serait celui de chercher à acquérir le sérieux comme une marchandise au supermarché !

Dans le sérieux, il y a une notion de gravité et de paradoxe...

KIERKEGAARD, le paradoxe absolu

Texte (1847) tiré des *Papirer*, cité par **ANDRÉ CLAIR**, *Kierkegaard. Penser le singulier*, chapitre III : **Le paradoxe comme paradigme de l'existence**, Éditions du Cerf, 1993, p. 98-99.

http://www.editionsducerf.fr/html/fiche/fichelivre.asp?n_liv_cerf=5056

« La théorie du mal radical de Kant n'a qu'un seul défaut, à savoir de ne pas établir fermement que l'inexplicable est une catégorie, que le paradoxe est une catégorie. C'est là vraiment toute la question. On a toujours jusqu'à présent parlé ainsi : dire qu'on ne peut pas comprendre ceci ou cela ne satisfait pas la science, qui veut comprendre. Là est l'erreur. Il faut dire, à l'inverse, que si la science humaine ne veut pas reconnaître qu'il y a quelque chose qu'elle ne peut pas comprendre, ou plus exactement encore : quelque chose dont, avec clarté, elle peut comprendre qu'elle ne peut pas le comprendre, alors tout est confus. C'est en effet une tâche pour la connaissance humaine de comprendre qu'il y a quelque chose, et ce qu'est ce quelque chose, qu'elle ne peut pas comprendre [...]. Le

paradoxe n'est pas une concession mais une catégorie, une détermination ontologique, qui exprime le rapport entre un esprit existant, connaissant et la vérité éternelle. » [VIII 1 A 11]

□ L'angoisse

Cf. séances d'octobre et novembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071017.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071121.pdf

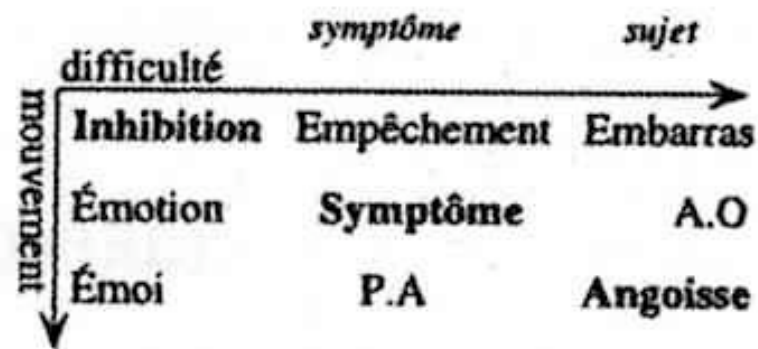
Jean OURY a essayé de rapprocher le thème du paradoxe du « quadrangle de Lacan » dans son séminaire sur l'angoisse.

JACQUES LACAN, L'Angoisse, Séminaire X (1962-63), Seuil, 2004

<http://www.mollat.com/livres/jacques-lacan-seminaire-9782020638869.aspx>

Une version complète téléchargeable

<http://staferla.free.fr/S10.htm>



Le lieu du paradoxe absolu n'est pas abstrait : c'est ce qui est en question dans la rencontre avec un psychotique (un sourire, un geste). Il est difficile de dire dans quelle case on est.

Que fait-on de l'angoisse ? **LACAN** parle de « transfert d'angoisse » entre la place de l'angoisse et l'inhibition, pour sortir de l'inhibition par un transfert d'angoisse.

JEAN OURY place aussi le transfert d'angoisse dans la case de l'embarras. C'est par un transfert d'angoisse que lorsque tu es embarrassé, si tu pousses un peu... si tu as la possibilité... ça n'est pas donné...

Le chemin difficile de l'angoisse...

C'est ne pas céder sur son désir, traverser la castration,

**JACQUES LACAN, L'Éthique, Séminaire VII (1959-1960),
Seuil, 1986**

<http://www.mollat.com/livres/jacques-lacan-seminaire-9782020091626.aspx>

□ Distinguer la logique castrative de la logique négative

Relire notamment la séance du 21 novembre 2007
(L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071121.pdf

➔ « C'est en travaillant l'embarras par le transfert d'angoisse qu'il y a possibilité d'émergence de véritables concepts. »

C'est grâce à **PIERRE KAUFMAN** que **JEAN OURY** avait pu développer ce point.

PIERRE KAUFMAN, L'Expérience émotionnelle de l'espace, Vrin, 1999

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=271160439X>

PIERRE KAUFMAN, L'Inconscient du politique, Vrin, 1988

<http://www.vrin.fr/html/main.htm?action=loadbook&isbn=2711609731>

➔ Tout ça en prise avec l'économie générale, inestimable, non mesurable. Un travail vivant, négatif, qu'on ne peut pas mesurer.

JEAN OURY repart de ce pensionnaire schizophrène de La Borde qui « dans une grille gestionnaire » serait vite enfermé et même attaché. Quelqu'un d'une grande sensibilité, schizophrénique, avec un transfert dissocié.

*Je comprends que le travail qui peut se faire avec lui n'est pas chiffrable
(du style : « j'ai vu S. pendant trois minutes »).
Ce n'est pas à ce niveau-là que ça compte.*

➔ Qu'est-ce qui compte pour « tout un chacun » ?

Ce ne sont pas des choses énormes, ni des choses qui se savent.

Sigmund FREUD, a avancé avec ses hésitations, ses phobies. Cependant, il n'avait aucune pratique concrète des psychotiques. Il avait peur des « marginaux ». Il estimait, au départ, que les psychotiques n'étaient pas analysables, que tout transfert était impossible. Mais il a par la suite modifié sa position.

L'importance de l'apport de **Mélanie KLEIN, BION, ...**

Revoir la séance du mois de janvier 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf

□ La Spaltung

Relire les séances d'octobre 2006, février, décembre, juin 2007
(L'Analyse institutionnelle 1)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070221.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

février 2008 L'(Analyse institutionnelle 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080220.pdf

La difficulté pour traduire ce terme allemand. C'est bien plus compliqué que la dissociation.

La **Spaltung**, ça n'est pas le morcellement (Cf. **MELANIE KLEIN** sur les psychoses hystériques)

Une *image* peut peut-être en approcher la signification : Après un orage en forêt, des arbres sont cassés, on voit le cœur de l'arbre, hérissé de piques. Mais on ne peut pas reconstruire un arbre.

Dans la schizophrénie, malgré la Spaltung, il y a quelque chose qui reste : un contact « extraordinaire »

JOSEF BERZE, Psychiatre allemand phénoménologue, parlait de **Bennommenheit**, à propos des schizophrènes.

Le dictionnaire donne comme traduction : « abrutissement »

Chez **JUAN LOPEZ IBOR**, c'est pareil : « embrutecimiento »

Un schizophrène est tout le contraire d'un abruti ! Sauf qu'il est occupé ailleurs, il met ailleurs son énergie,

FRANÇOISE DASTUR, Heidegger et la question de l'anthropologie, Éditions Peeters Louvain-Paris, 2003, p. 56-57

http://books.google.fr/books?id=0q1dL6-M4_IC

« La nécessaire liaison de l'organisme à son environnement ne peut donc pas être pensée à l'aide du concept darwinien d'adaptation qui comprend ce rapport comme un rapport d'extériorité entre un animal et un monde présents-donnés (*vorhanden*), mais plutôt – en

un sens encore plus radical que l'écologie de von Uexküll qui comprend pourtant bien que l'animal est en relation avec quelque chose qui ne lui est pas donné de la même manière qu'à l'homme —, come l'entièreté du cercle de la dés-inhibition (*Entethemmungsring*) à partir duquel seulement l'entièreté du corps vivant peut devenir compréhensible, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à la forcemystérieuse de l'âme ou de l'entéléchie⁵. L'organisme en effet, pas plus qu'il n'est un complexe d'outils, n'est un faisceau de pulsions, mais une *capacité* (*Fähigsein*)⁶, la capacité fondamentale de s'entourer d'un « espace » où la pulsion peut s'exercer, cad une organisation toujours en procès et jamais donnée, jamais « chose faite » dirait Merleau-Ponty⁷. Pour comprendre cela, il faut rompre avec l'idée courante qui oppose pulsion et inhibition, et voir que la structure de la pulsion exige de façon essentielle la dés-inhibition, précisément parce qu'elle n'a rien à avoir avec l'intentionnalité, parce qu'elle n'est pas dirigée *en elle-même* vers l'extérieur ou l'autre que soi, et c'est précisément cela qui fait de tout *Getriebenheit*, de tout être selon la pulsion, une *Benommenheit*, un être caractérisé par « l'accaparement »⁸.

C'est en effet à l'aide du terme de *Benommenheit*, qui désigne dans le langage médical l'état d'hébétéude propre à certaines formes de démence, que Heidegger entend de caractériser l'être de l'animal en tant qu'il est soumis à la pression pulsionnelle et se trouve ainsi entièrement absorbé par l'ensemble des pulsions qui se jouent en lui. Cela ne signifie cependant pas que l'animal soit entièrement enfermé en lui-même et n'ait aucune relation avec ce qui l'entoure, avec son « milieu environnant », son *Umgebung*. La *Benommenheit* est en effet un mode de comportement, un *Benehmen*, mais ce comportement caractérise, au sens précis que lui donne Heidegger, une manière d'être radicalement différente de la conduite humaine, du *Verhalten*, qui consiste à se tenir (*sich halten*) relativement à l'étant en tant que tel, cad en tant qu'il se manifeste à l'intérieur d'un monde ambiant, d'un *Umwelt*. »

FRANÇOISE DASTUR, Heidegger, la question du logos, Vrin, 2007, p. 149

http://books.google.fr/books?id=2AW_zleVMgC

« Il s'agit alors pour Heidegger de penser le phénomène du langage à partir de cette essence de l'homme, en partant de ce qu'Aristote nous apprend sur le logos *apophantikos*, à savoir qu'il est cette espèce particulière du logos qui peut être vraie ou fausse. Heidegger met l'accent sur le fait qu'il est essentiel de prendre en compte non seulement la forme propositionnelle "normale", la proposition affirmative vraie, mais aussi les autres formes de propositions possibles, la proposition négative vraie, et les propositions affirmative et négative fausses, parce qu'il devient alors clair que l'essence du logos réside dans la possibilité soit de la vérité soit de la fausseté. Le mode d'être du logos ne consiste

⁵ GA 29/30, p. 382, p. 382

⁶ GA 29/30, p. 342, trad. p. 342

⁷ GA 29/30, p. 374-375, trad. p. 374-375

⁸ GA 29/30, p. 359 et 370, trad. 360 et 370

pas en un ensemble subsistant de mot-choses, mais il réside uniquement dans la possibilité qu'à l'homme de se rapporter aux étants en tant que tels, par opposition à la *Benommenheit*, à l' "accaparement" de l'animal par son milieu. »

spirale économie [reprise]

C'est en parlant d'un pensionnaire schizophrène de La Borde, dont les fréquentes visites à la cuisine le « réanime », que **JEAN OURY** revient aux questions de gestion, donc d'économie.

Si à La Borde la cuisine est ouverte, ce n'est plus le cas dans d'autres établissements (ou alors, il faut mettre un masque, un chapeau, ...), quand elle n'est pas carrément supprimée remplacée par une « chaîne de froid ».

➤ La cuisine de La Borde

JEAN OURY, Le Collectif, Séminaire de Sainte Anne, 20 février 1985, Champ social éditions, 2005, p. 117-118

<http://www.champsocial.com/auteurs/auteur.jsp?id=21>

« Depuis plusieurs années, chaque semaine, ou tous les quinze jours, le vendredi, de 14 h 30 à 15 h 30 — c'est très précis — je réunis un petit groupe de contrôle : "contrôle cuisine". Ce n'est pas pour parler des menus ! Je réunis les cinq cuisiniers — d'abord quatre, puis cinq — plus une ou deux personnes. Les cuisiniers parlent de ce qui se passe à la cuisine. La cuisine de La Borde, c'est un lieu assez original, un "lieu de réanimation", un lieu de libre passage. On parle pendant une heure des différents malades qui viennent à la cuisine. Ce sont souvent des cas très "lourds" au point de vue psychiatrique. C'est pour moi une des réunions les plus intéressantes, ne serait-ce que sur le plan sémiologique. Non pas qu'ils parlent un langage psychiatrique bien développé — je ne sais même pas si les cuisiniers savent bien ce que ça veut dire "schizophrénie" — mais les descriptions, les interventions, sont souvent extraordinaires. Ça fonctionne bien... L'ambiance de la cuisine est très particulière. J'allais dire "chaude" — ce n'est pas forcément le cas — odorante, oui. Mais, en fin de compte, beaucoup de mouvement. »

➔ **Qui a supprimé les cuisines ? mis en place les chaînes de froids ? modifié les IMP ? remplacé les éducateurs par des chômeurs incompetents ? »**

➤ Le travail d' EVE-MARIE ROTH à Sarreguemines

Relire la séance de mai 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf

Des textes d'**EVE-MARIE ROTH** dans les ouvrages ou revues suivants :
Corps, psychose et institution, Eres, 2002, 2007
<http://www.editions-eres.com/resultat.php?ld=988>
Travailler, n°19, 2008/1

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>
http://www.cairn.info/resume_p.php?ID_ARTICLE=TRAV_019_0081

Face à l'enfermement : accompagner, former, transmettre (sous la direction de Thierry Goguel d'Allondans), éd. ASH, 2003
http://www.lien-social.com/spip.php?article137&id_groupe=7

Actualité de la psychothérapie institutionnelle, éd. Matrice
<http://piq.asso.free.fr/Matrice.dir/Matrice.htm>

➤ Le « club »

Le premier article sur les clubs thérapeutiques a été écrit en 1955 par **PHILIPPE RAPPART**, en poste à Sarreguemines.

Le rôle des clubs : modifier quelque chose.

➔ modifier

**JEAN OURY, Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-1985),
Champ social, 2005, p. 149.**

« Qu'est-ce qui peut faire qu'on puisse "modifier", et quoi modifier ? Dans l'exemple du quartier d'agités, ce qu'on introduisait, dans l'opération, c'était une réflexion qui tenait compte d'une sorte de combinatoire d'ordre symbolique ; c'est-à-dire une espèce de singularisation : que chaque personne compte, et compte pour d'autres. Mais en même temps, du fait même des possibilités d'échanges, c'était introduire, là où il n'y avait qu'une sorte de "masse" avec des systèmes de contagions imaginaires, une loi qui puisse se concrétiser petit à petit, afin que chacun puisse se différencier des autres. On introduisait donc une dimension symbolique au niveau même de ce qui était massif et restait enfermé dans un territoire imaginaire. »

Cette fonction est en rapport la découverte de **SEMMELEIS** sur l'asepsie.

Voir la séance du 20 septembre 2006 (L'Analyse institutionnelle 1)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_060920.pdf

sur **IGNAZ PHILIPP SEMMELWEIS**
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ignace_Philippe_Semmelweis
http://agora.qc.ca/mot.nsf/Dossiers/Ignaz_Philipp_Semmelweis

Les règlements et conditions de vie dans un hôpital psychiatrique peuvent correspondre à des manquements aux règles d'asepsie. S'il y a des complications, c'est peut-être en raison du « fumier » qui n'a pas été nettoyé...

L'hôpital, c'est du fumier mais on ne le sait pas ! car on est pris dans des idéologies (idéologies de propreté, hiérarchie, idéologies fétichisantes, ...) qui nous empêchent de voir...

Est-ce que ce problème est mis en question actuellement ?

C'est le sens du « papier » de **JEAN OURY** : « Regardez-vous ! »

Parmi les personnes qui signent les pétitions, un grand nombre ont leur responsabilité dans les scandales dénoncés.

mouvement [3]

**! [ça fait très longtemps que ça dure
(la destruction)]**

Qui a détruit les écoles d'infirmiers psychiatriques dans les années 85-90 ? Malgré bien des défauts, il y avait quand même trois ans de pratique. Aujourd'hui, à La Borde, les stagiaires viennent trois semaines !

spirale histoire [reprise 2]

➤ histoire de la Psychothérapie institutionnelle

cf. séance du mois d'avril 2008 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080416.pdf

❑ distinguer Établissement/Institution

JEAN OURY est de plus en plus réticent à employer l'expression « Psychothérapie institutionnelle ». Il a même envie de la supprimer, parfois !

Il y a eu fétichisation. Ainsi, on a pu entendre parler de « cure de psychothérapie institutionnelle » !

Très rapidement, **JEAN OURY** va reprendre l'origine de l'expression (**DAUMÉZON**, **KOECHLIN**, le congrès de Lisbonne...), puis la proposition d'**HORACE TORRUBIA** et de **FRANÇOIS TOSQUELLES** de distinguer établissement et institution

❑ Traiter l'hôpital en même temps que soigner les malades

Toujours en référence à **HERMANN SIMON**

<http://centrequenouvry.free.fr/psychinst1.htm>

❑ L'hétérogénéité, le singulier

Pour développer une vie quotidienne subtile qui tienne compte du rien qui passe, il faut une multiplicité, une hétérogénéité (**TOSQUELLES**)

Hésiode (*Les Travaux et les jours*) « patron de la psychothérapie institutionnelle » : s'il n'y a pas de différence, de surprise, c'est la violence et la guerre.

Pour qu'il y ait du singulier, il ne faut pas qu'il soit pris dans le général.

Distinguer, sur un plan logique, le singulier du particulier (qui lui, met en question le général au contraire du singulier qui ne met rien en question).

Dans la rencontre avec quelqu'un cela correspond bien avec ce qui est de plus singulier, cad quelque chose de l'ordre du **désir inconscient inaccessible directement** sur lequel on ne peut avoir prise qu'indirectement, par le transfert, le fantasme, l'inconscient.

spirale concepts théoriques

➤ La négativité (HEGEL, MARX)

La grande découverte, c'est de l'ordre de la négativité (au sens de la logique de **HEGEL**, de **MARX** dans les *Grundrisse* (le travail vivant)

Pour approcher cette question du travail vivant, négatif, quelques extraits de

KARL MARX, Manuscrits de 1857-1858 (« Grundrisse »), Tome II, III. Le chapitre du capital, Éditions sociales, 1980.

« Cette substance commune à toutes les marchandises, cad, encore une fois, leur substance non en tant que matière organique, donc comme détermination physique, mais leur substance commune en tant que marchandises et, partant, en tant que valeurs d'échange, c'est d'être du travail objectivé. (Mais on ne peut parler de cette substance économique (sociale) des valeurs d'usage, cad de leur détermination économique en tant que contenu par opposition à leur forme (mais cette forme n'est valeur que parce que quantité déterminée de ce travail) qu'à la seule condition de chercher ce qui s'oppose à elles. En ce qui concerne leurs diversités naturelles, aucune d'entre elles n'interdit au capital de prendre place en elles, d'en faire son corps propre, dans la mesure où aucune n'exclut la détermination de valeur d'échange et de marchandise.) La seule chose qui diffère du travail objectivé, c'est le travail non objectivé, mais encore, en train de s'objectiver, le travail en tant que subjectivité. Ou encore, on peut opposer le travail objectivé, cad présent dans l'espace en tant que travail passé, au travail présent dans le temps. Pour autant qu'il est censé exister dans le temps comme travail vivant, il n'est présent qu'en tant que sujet vivant au sein duquel il existe comme capacité, comme possibilité ; et, partant, comme travailleur. Par conséquent, la seule valeur d'usage qui puisse constituer une opposition au capital, c'est le travail (plus précisément, le travail créateur de valeur, cad le travail productif » (p. 213)

« La séparation de la propriété et du travail apparaît comme loi nécessaire de cet échange entre capital et travail. Posé comme le non-capital en tant que tel, le travail est : 1) Travail non objectivé⁹, saisi négativement (lui-même encore objectif : le non-objectif lui-même sous forme objective¹⁰). En tant que tel, il est non matière première, non instrument de travail, non-produit brut ; le travail séparé de tous moyens et objets de travail, de toute son objectivité¹¹. Le travail vivant, existant comme abstraction des moments cités de son effectivité réelle (également non-valeur) ; ce complet dépouillement, c'est l'existence purement subjective du travail, démunie de toute objectivité. Le travail comme la pauvreté absolue ; la pauvreté non comme manque, mais comme exclusion totale de la richesse objective. Ou bien encore, en tant qu'elle est la non-valeur existante et donc la valeur d'usage purement objective, existant sans médiation, cette objectivité ne peut être qu'une objectivité coïncidant avec la corporéité immédiate de celle-ci. Étant purement immédiate, l'objectivité est, de façon tout aussi immédiate, non-objectivité. En d'autres termes, elle n'est pas une objectivité qui tombe en dehors de l'existence immédiate de l'individu lui-même. 2)

⁹ Nicht-gegenständliche Arbeit

¹⁰ Das Nichtgegenständliche selbst in objektiver Form.

¹¹ Objektivität

Travail non-objectivé, non-valeur, saisi positivement, ou négativité se rapportant à soi, il est l'existence non objectivée, donc inobjective, cad subjective, du travail lui-même. Le travail, non comme objet, mais comme activité ; non pas comme étant lui-même valeur, mais comme la source vivante de la valeur. La richesse universelle face au capital dans lequel elle existe objectivement, en tant que réalité effective, comme possibilité universelle de celui-ci, se vérifiant comme telle dans l'action. Il n'y a donc à aucun égard contradiction à dire, ou plutôt, les thèses à tous égards contradictoires disant que le travail est, d'un côté, la pauvreté absolue en tant qu'objet, de l'autre, la possibilité universelle de la richesse en tant que sujet et qu'activité, sont la condition l'une de l'autre et découlent de l'essence du travail, tel qu'il est présupposé par le capital comme son opposé, comme existence opposée au capital et tel que, d'autre part, il présuppose de son côté le capital.

Le dernier point sur lequel il faut encore attirer l'attention dans le travail qui fait face au capital est le suivant : en tant qu'il est la valeur d'usage faisant face à l'argent posé comme capital, il n'est pas tel ou tel travail, mais du travail en général, du travail abstrait ; absolument indifférent à sa détermination particulière, mais susceptible de prendre n'importe quelle détermination. À la substance particulière qui constitue une capital déterminé, doit naturellement correspondre un travail particulier ; mais, comme le capital en tant que tel est indifférent à toute particularité de sa substance, et ceci aussi bien en tant que totalité de cette substance qu'en tant qu'abstraction de toutes les particularités de celle-ci, le travail qui lui fait face possède en soi subjectivement la même totalité et la même abstraction. » (p. 234-235)

« Le temps de travail vivant ne reproduit rien d'autre que la part du temps de travail objectivé (la part du capital) qui apparaît comme équivalent du pouvoir de disposer de la puissance de travail vivante et qui doit nécessairement, par conséquent, en tant qu'équivalent, remplacer le temps de travail objectivé dans cette puissance de travail, cad remplacer le coût de production des puissances de travail vivantes, en d'autres termes, conserver en vie les travailleurs en tant que travailleurs. Ce que le temps de travail vivant produit en plus n'est pas reproduction, mais bien création nouvelle, en l'occurrence création nouvelle de valeur, parce que c'est l'objectivation d'un temps de travail nouveau dans une valeur d'usage. Que soit en même temps conservé le temps de travail contenu dans la matière première et l'instrument, ceci est le résultat, non de la quantité de travail, mais de sa qualité de travail en général ; et la qualité universelle du travail, celle qui n'en est pas une qualification particulière – qui n'est pas un travail spécifiquement déterminé – mais qui fait que le travail comme travail est du travail, cette qualité ne donne pas lieu à paiement particulier, puisque le capital l'a achetée dans l'échange avec l'ouvrier. Or l'équivalent de cette qualité (la valeur d'usage spécifique du travail) est simplement mesuré par le quantum de temps de travail qui l'a produite. » (p. 299)

G. W. F. HEGEL, Science de la logique (1812), premier tome, deuxième livre, section 1. 3. Opposition, Aubier, 1976, 1982.

« Les déterminations que constituent le positif et [le] négatif consistent donc en ce que le positif et le négatif, premièrement, sont moments absolus de l'opposition ; leur subsister est inséparablement Une réflexion ; c'est Une médiation dans laquelle chacun est par le non-être de son autre, partant par son autre ou son non-être propre. Ainsi sont-ils des opposés en général ; ou chacun est seulement l'opposé de l'autre ; l'un n'est pas encore positif, l'autre pas encore négatif, mais tous deux sont négatifs l'un en regard de l'autre. Chacun est ainsi de façon générale, premièrement, dans la mesure où l'autre est ; c'est par l'autre, par son non-être propre, qu'il est ce qu'il est ; il est seulement être-posé ; deuxièmement, il est dans la mesure où l'autre n'est pas : c'est par le non-être de l'autre qu'il est ce qu'il est ; il est réflexion dans soi. – Mais ce [terme] double est la médiation une de l'opposition en général, [médiation] dans laquelle ils ne sont absolument que des (termes) posés. [...] Mais le positif et [le] négatif, troisièmement, ne sont pas seulement quelque chose de posé, ni simplement quelque chose d'indifférent, mais leur être-posé ou le rapport à l'autre dans une unité qu'ils ne sont pas eux-mêmes est repris dans chacun. Chacun est en lui-même positif et négatif ; le positif et [le] négatif sont la détermination-de-réflexion en et pour soi ; c'est seulement dans cette réflexion dans soi de l'opposé qu'ils sont positif et négatif. Le positif a le rapport à l'autre, [rapport] dans lequel est la détermination du positif, en lui-même ; pareillement le négatif n'est pas [quelque chose de] négatif comme en regard d'un autre, mais a la détermination, par laquelle il est négatif, pareillement dans lui-même. (61-63)

JEAN-LUC NANCY, Hegel, l'inquiétude du négatif, Hachette Littératures, 1997, p. 86-88

« La concrétion de la négativité commence avec l'autre. Le soi qui se nie, au lieu de revenir en soi, se jette dans l'autre, et se veut comme autre. C'est pourquoi l'autre n'est pas un second, il ne vient pas après. Si l'autre, du simple fait que je le nomme "autre" paraît présupposer l'"un" ou le "même", et venir seulement après lui, c'est par l'effet d'une pensée encore abstraite, qui n'a pénétré ni dans l'un ni dans l'autre. L'un ne commence pas : il commence avec l'autre. Avec l'autre veut dire auprès de lui, (87) chez lui. Je suis tout d'abord chez cet autre : monde, corps, langue, et mon "semblable". Mais être l'un-avec-l'autre ne peut passer que provisoirement pour une unité. Pas plus que l'autre est un soi qui aurait à part soi la subsistance qui me manque, pas plus l'être-avec-lui ne forme une subsistance supérieure où l'un comme l'autre se trouveraient ensemble, et identiques. L'autre posé comme une extériorité consistante et donnée est précisément ce qui est nié dans le mouvement même de la négation du soi.

Il faut énoncer cela de deux manières simultanées : d'une part, l'autre est aussi bien soi que moi et, comme on sait, cet être-soi est déjà là en soi à même l'extériorité donnée la plus simple, à même la matière compacte. Par conséquent, l'autre sort de soi du même mouvement que l'un, et leur être-l'un-avec-l'autre est nécessairement une communauté de la négativité. D'autre part (et c'est la même chose), le soi sortant de soi ne fait rien d'autre que nier toute subsistance donnée. De l'atre comme extériorité compacte, je fais mon

autre, tout autant que lui me fait son autre. Je sors la pierre de son abstraction minérale, elle me sort de ma massivité spirituelle.

La sortie de soi est donc également l'appropriation de l'autre. Mais cette appropriation n'en fait pas pour autant ma chose – ni au sens où, dans l'identité avec l'autre, je me trouverais subsistant en moi-même, ni au sens où l'autre, dans mon identité, serait simplement l'objet de ma possession. Le rapport avec l'autre, précisément en tant qu'il est appropriation, est appropriation de la négativité d'où il procède : il est dissolution de la détermination donnée hors de moi parce qu'il est dissolution de ma propre détermination, passant hors de soi. La pierre devient, par exemple, un outil, et je deviens un tailleur de pierres.

JEAN OURY critique ceux qui ont, pour parler du désir, ont régressé vers les Marginalistes du XIX^e, autour des notions comme la « désirabilité », l'« ophélimité ».

Cela correspond à l'organisation gestionnaire des « grandes surfaces »

Cf. séance du mois de septembre 2007 (L'Analyse institutionnelle 2)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

Il fait également allusion à ceux qui refusent la négativité.

Voilà ce que j'ai pu trouver succinctement :
Clément ROSSET, Le Philosophe et les sortilèges, Minuit, 1985
http://www.leseditionsdeminuit.com/?/index.php?sp=liv&livre_id=2236

La dimension apophasique (*apophasis* = *négarion*)

Cf. séance du mois de janvier 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080116.pdf

Tout l'apport de **LACAN** est lié à la logique négative (qui n'est pas forcément la théologie négative), c'est-à-dire la dimension apophasique, qui tient compte de la négativité au sens de **HEGEL**.

MICHEL GOURNIAT, « La querelle de l'ontothéologie », *Cahiers de recherches médiévales*, 1996/2
<http://crm.revues.org/index2486.html>

En 1857, **MARX** reprend la logique de **HEGEL**. Position incomprise par **FRIEDRICH ENGELS**, qui lui a fait écrire à la mort de **MARX**, *Dialectique de la nature*, qui apparemment a été une source de malentendus.

FRIEDRICH ENGELS, Dialectique de la nature
http://classiques.uqac.ca/classiques/Engels_friedrich/dialectique/dialectique.html

➔ Tous ces éléments sont toujours en jeu dans la rencontre avec les malades.

➤ La rencontre

Voir les séances de juin 2007 et mars 2008
(L'Analyse institutionnelle 1 et 2)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

Les rapports entre la rencontre et la *tuchè*, un mot aristotélicien mais surtout stoïcien.

Ce qui est le plus troublé dans la psychose, ce n'est pas au niveau de la rencontre pure mais au niveau du **lektion**, en rapport avec la question de la rencontre et de l'objet.

Tout ça est nécessaire pour essayer de comprendre ce qui se passe dans l'organisation d'un club (même si cela devient de plus en plus rare un club). Malgré les fêtes, les activités, la réalité c'est que 20 ou 30 % des malades (dans un état de passivité gravissime) ne participent jamais aux activités du club. Ce qui peut faire dire : « Voyez bien ! Ça marche pas ! »

JEAN OURY revient à une critique qui reprend le « Regardez-vous » précédent.

➔ Où en est la *tuchè*, la fonction d'accueil la plus élémentaire ?

➤ Nécessité d'un système multidimensionnel (formes/forces)

La dialectique des formes (l'établissement) opposée à la dialectique des forces (les multiples processus d'institutionnalisation, les clubs, les ateliers, rencontres de toutes sortes, les sourires).

En référence à un travail de **DELEUZE**

GILLES DELEUZE, Foucault, Minuit, 1986

http://www.leseditionsdeminuit.com/?/index.php?sp=liv&livre_id=2019

« ... rien ne ferme réellement chez Foucault. L'histoire des formes, archive, est doublée d'une devenir des forces, diagramme. C'est que les forces apparaissent dans "toute relation d'un point à un autre" : un diagramme est une carte, ou plutôt une superposition de cartes. Et, d'un diagramme à l'autre, de nouvelles cartes sont tirées. Aussi n'y a-t-il pas de diagramme qui ne se comporte, à côté des points qu'il connecte, des points relativement libres ou déliés, points de créativité, de mutation, de résistance ; et c'est d'eux peut-être, qu'il faudra partir pour comprendre l'ensemble. C'est à partir des "luttres" de chaque époque, du style des luttes, qu'on peut comprendre la succession des diagrammes, ou leur ré-enchainement par-dessus les discontinuités. » (p. 51)

« Mais le dehors concerne la force : si la force est toujours en rapport avec d'autres forces, les forces renvoient nécessairement à un dehors irréductible, qui n'a même plus de forme, fait de distances indécomposables par lesquelles une force agit sur une autre ou est agie par une autre. C'est toujours du dehors qu'une force confère à d'autres, ou reçoit des autres, l'affectation variable qui n'existe qu'à telle distance ou sous tel rapport. Il y a donc un devenir des forces qui ne se confond pas avec l'histoire des formes, puisqu'il opère dans une autre dimension. Un dehors plus lointain que tout le monde extérieur et même que toute forme d'extériorité, dès lors infiniment plus proche. Et comment les deux formes d'extériorité seraient-elles extérieures l'une à l'autre, s'il n'y avait ce dehors, plus proche et plus lointain ? » (p. 92)

➤ Nécessité d'une structure et d'un point neutre

Mais le diagrammatisme des forces nécessite un point neutre.

Pas de point neutre, pas de structure.

Pour que ça puisse fonctionner il faut de la structure.

Le terme de structure a été pendant certaines années très mal vu, mais **JEAN OURY** a continué à l'employer (« exprès ! »)

S'il n'y a pas de structure, c'est le foutoir.

Et le diagrammatisme des forces, pour établir une cartographie, nécessite un point neutre.

C'est un problème élémentaire de logique : pour qu'il y ait une structure, il faut une surface et un point extérieur.

Et pour que ça fonctionne il faut faire la distinction entre l'établissement et la multiplicité des institutions de toutes sortes plus ou moins précaires, qui donnent des occasions de rencontres (mais pas n'importe quelle rencontre), qui puissent en même temps être pris dans un vecteur : **où en est-on avec le concept de transfert dissocié ?**

Ça peut sembler superficiel mais cette chose n'a jamais été suffisamment élaborée.

➤ La hiérarchie

Jean OURY a retrouvé un texte de décembre 1966, préparé pour la dernière séance du GTPSI mais qui n'a pas été discuté (la séance semble avoir été très animée).

JEAN OURY, « Sur la hiérarchie »

Jean OURY reconnaît qu'à cette époque il lui manquait l'apport de la sémiotique percienne (la fonction scribe, les feuilles d'assertion, ...). Il passait pas d'autres voies (sémantique, ...) pour poser des questions comme :

Qu'est-ce qui se passe entre l'organisation, par exemple des horaires, et le reste de l'établissement ?

➤ Essayer de soigner les gens

- Cela met en question quelque chose de l'ordre du diagnostic
- Qu'en est-il des groupes, des transferts multiples, des transferts dissociés ?

C'est très complexe. Pour que ça puisse fonctionner ça nécessite une organisation, mais laquelle ? En tout cas pas l'organisation bureaucratique.

C'est ça que **JEAN OURY** essayait de présenter dans son texte pour le GTPSI, entre le sémantique et le syntaxique (réalisation de quelque chose qui fait qu'on est là pour ça)

Si on n'est pas capable de parler de ça, qu'est-ce qu'on fout là ?... (une chanson de Catherine Sauvage passe par la tête de Jean OURY) ... « on a honte pour son fric ».

Bilbao, paroles de Prévert

<http://musique.fluctuat.net/yves-montand/la-chanson-de-bilbao-161756.html>

[Dans la chanson, le bordel est devenu presque bureaucratique. Le fric qui passe dans l'organisation, la hiérarchie...]

spirale sémiologique

« parenthèse sémiologique »

Retour sur le **Benommenheit** (cf. plus haut)

Cet être qui a l'air « abruti » mais qui est occupé par autre chose, des pulsions mal accordées qui prennent une énergie énorme !

JEAN OURY propose de faire un rapprochement avec le musement, tel que **MICHEL BALAT** en parle à partir de **CHARLES S. PEIRCE**

Michel BALAT, « Peirce et la clinique »¹²
Revue Protée, « *Autour de Peirce : poésie et clinique* »,
n° 3, hiver 2002, p. 9-24

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006864ar.html>

« Le musement, de même que le scribe, est une idée de Peirce, mais aussi de Chrétien de Troyes, dans *Perceval ou le Conte du Graal* [8]. Dans ce conte, il y a quelque chose de magnifique. Nous croyons que le Graal est l'objet inatteignable, l'inaccessible étoile de Jacques Brel, et pourtant ce n'est pas vrai ! *Perceval* a déjà été en contact avec le Graal. L'histoire se passe dans le château du roi Pêcheur. *Perceval* arrive et voit passer devant lui des gens qui font des choses bizarres, l'un avec une lance au bout de laquelle goutte du sang, un autre transporte un objet, le Graal. Il était certes intrigué par la scène, sans doute des questions lui venaient, mais il n'en a posé aucune (un vrai petit obsessionnel). C'est à partir de là que commence la quête du Graal, c'est-à-dire de cet objet qui est un objet perdu, un vrai objet. Par la suite, *Perceval* dort avec *Blanchefleur*, avec l'épée dans le mitan du lit (tout cela est très initiatique), puis part à la recherche du roi Arthur. C'est là qu'arrive le musement, en chemin. Il y a une oie blessée qui laisse tomber trois gouttes de sang sur la neige. *Perceval*, devant ces trois gouttes de sang, est non pas médusé ou stupéfait, il est en arrêt sur son cheval, appuyé sur sa lance, devant ces gouttes de sang, et là, il muse. Le verbe est de Chrétien de Troyes, en vieux français. Évidemment, ce mot n'est pas traduit par muser, puisque ce verbe n'existe plus en français dans ce sens-là, mais

dorénavant il faudrait qu'il existe, c'est indispensable. Il muse sur ces gouttes de sang. Au loin, un chevalier du roi Arthur passe, le voit et retourne chez le roi pour annoncer la nouvelle. C'est un nommé Kex qui va chercher *Perceval* : le maladroit se précipite sur *Perceval* et lui intime de venir. Mais *Perceval* musait sur les gouttes de sang – c'est une activité à temps plein, on ne peut pas faire autre chose – et, tout en musant, il se bat avec Kex et le blesse. Ce dernier va se plaindre au roi Arthur et *Gauvain* propose alors d'aller chercher *Perceval*. *Gauvain* saisit qu'il se passe quelque chose de très important pour *Perceval* : ce n'est que lorsque les gouttes de sang ont fini par disparaître de la neige que *Perceval* peut être approché. *Gauvain* s'approche « en oblique », pour respecter ce musement, et amène *Perceval* chez le roi Arthur. Astucieux. Sur le plan clinique, c'est très important : la manière dont on approche quelqu'un, ce ne peut être de plein fouet – peut-être est-il en train de muser.

Je ne suis pas le seul à avoir cherché à inventer une étymologie au musement, mais il y en a une qui me paraît sérieuse : c'est le même mot que muet (pas le verbe muer de la mue), être muet, qui vient de museau, moue. En latin, être muet se disait faire mu ; le musement est lié à la mutité, c'est une fonction du silence.

Qu'est-ce que cette fonction ? Nous voyons que, dans son extrême, c'est une fonction dans laquelle le cours des pensées n'est pas dévié, il est lié à la perception, créé ou au moins soutenu par elle, et c'est un état continu, de base, quelque chose qui est en développement. Le musement, si on essaie de le saisir sur le plan phénoménologique, c'est ce qui arrive quand nous sommes dans le même état que *Perceval* : arrêté, un peu hors du monde. Il y a une perception sur laquelle le musement se soutient – toujours la question de la matérialité –, mais la perception, c'est l'occasion du musement. Cela se produit souvent : tout à coup nous restons en arrêt devant quelque chose, nous ne savons pas quoi, nous ne savons même pas que nous regardons, mais nous sommes pris dans nos pensées ; la perception agit comme une relance, comme une occasion de processus, et sans doute un processus continu. Même quand nous dormons, nous continuons à muser [9]. Nous en avons l'expérience, mais nous en avons surtout l'expérience quand nous le découvrons, parce que lorsque nous musons, nous ne savons pas que nous musons, nous sommes « en musement », mais nous ne savons pas que nous y sommes, nous ne pensons pas au musement que nous vivons. Par quoi y accédons-nous ? Par un drôle de processus : à un moment donné, quelque chose vient faire obstacle à ce flot du musement.

L'état de **musement** (passager) serait à rapprocher **Benommenheit** du schizophrène. Il a l'air complètement abruti, endormi, mais il sait tout ce qui se passe.

Ce rapprochement donne des idées dont il faudrait tenir compte : ne pas se laisser prendre à l'apparence de l'autre.

C'est une sorte de psychopathologie phénoménologique qui met en question :

¹² Cf. d'autres textes de **MICHEL BALAT**, notamment :

« Le corps sémiotique », « Le musement de Peirce à Lacan », « Le scribe, le museur et l'interprète »

<http://balat.fr/spip.php?article468>

<http://balat.fr/spip.php?article221>

<http://balat.fr/spip.php?article35>

➔ « **Qu'en est-il du contact avec l'autre si justement on n'est pas préparé à ce genre de surprise** »

Pour pouvoir mener bien ça, il faut qu'on nous foute la paix ! pas qu'il y ait un espèce de bureaucrate avec un chronomètre (« combien de temps tu regardes le type qui est en musement ? »).

Mais maintenant c'est ce qui se passe. C'est criminel.

Les crimes ne sont pas forcément ceux qu'on voit...

Dans l'organisation de la santé, **JEAN OURY** assiste à ce qu'il ose appeler une « extermination camouflée » (par ex, on fera moins d'effort pour sauver un schizophrène qu'un *normopathe*)

Ne pas parler de schizophrénie quand on transporte un malade aux Urgences.

Le manque de place, de personnel, de moyens...

➔ **La fonction d'accueil qui déborde largement la psychiatrie...**

Ce texte trouve sa place dans le cadre d'une recherche définie
« approximativement » comme généalogie théologique
de l'économie et du gouvernement.

Avant de proposer sa définition personnelle de ce terme, Agamben expose le sens
qu'il a pris dans l'œuvre de Michel Foucault, à la suite du terme de « positivité »
(trouvé chez Jean Hyppolyte).

Les Pères de l'Église ont parlé d' « économie divine » pour justifier la Trinité.

« L'oikonomia devint le dispositif par lequel le dogme trinitaire et l'idée d'un gouvernement
divin providentiel du monde furent introduits dans la foi chrétienne. Pourtant, comme on
pouvait s'y attendre, la fracture que les théologiens avaient tenté d'éviter et de refouler en
Dieu sur le plan de l'être, devait réapparaître sous la forme d'une césure qui sépare en
Dieu être et action, ontologie et praxis. L'action (l'économie, mais aussi la politique) n'a
aucun fondement dans l'être : telle est la schizophrénie que la doctrine de l'oikonomia a
laissée en héritage à la culture occidentale. » (p.24-25)

Cette notion, qui va se confondre avec la notion de providence, va être traduite
en latin par *dispositio*.

« les dispositifs dont parle Foucault sont, d'une certaine manière, articulés à cet héritage
théologique. Ils peuvent être reconduits à la fracture qui sépare et réunit en Dieu l'être et la
praxis, la nature (ou l'essence) et l'opération par laquelle il administre et gouverne le
monde des créatures. Le terme dispositif nomme ce en quoi et ce par quoi se réalise une
pure activité de gouvernement sans le moindre fondement dans l'être. C'est pourquoi les
dispositifs doivent toujours impliquer un processus de subjectivation. Ils doivent produire
leur sujet. » (p.26-27)

Cette généalogie théologique se croise avec les « positivités » du jeune Hegel et
le *Gestell* du dernier Heidegger.

« Le lien qui rassemble tous ces termes est le renvoi à une économie, cad à un ensemble de
praxis, de savoirs, de mesures, d'institutions dont le but est de gérer, de gouverner, de
contrôler et d'orienter – en un sens qui se veut utile – les comportements, les gestes et les
pensées des hommes » (p. 28)

Sur cette base, pour arriver à sa propre définition du dispositif, Agamben a besoin
de poser une autre strate :

« Una generale e massiccia partizione dell'**esistente** in due gran gruppi o classi :
da una parte gli **esseri** viventi (o le sostanze) e d'all'altra i dispositivi in cui essi
vengono incessantemente catturati. »

Dans la traduction française les termes **esistente** et **esseri**
sont traduits pas le même terme : **être**.

« Je propose tout simplement une partition générale et massive de l'**être** en deux grands
ensembles ou classes : d'une part les **êtres** vivants (ou les substances), de l'autre les
dispositifs à l'intérieur desquels ils ne cessent d'être saisis. D'un côté donc – pour
reprendre la terminologie des théologiens – l'ontologie des créatures, de l'autre,
l'oikonomia des dispositifs qui tentent de les gouverner et de les guider vers le bien.
En donnant une généralité encore plus grande à la classe déjà très vaste des dispositifs de
Foucault, j'appelle dispositif tout ce qui a d'une manière ou d'une autre, la capacité de
capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les
gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants. Pas seulement les prisons
donc, les asiles, le *panoptikon*, les écoles, la confession, les usines, les disciplines, les
mesures juridiques, dont l'articulation avec le pouvoir est en un sens évidente, mais aussi le
stylo, l'écriture, la littérature, la philosophie, l'agriculture, la cigarette, la navigation, les
ordinateurs, les téléphones portables et, pourquoi pas, le langage lui-même, peut-être le
plus ancien dispositif dans lequel, plusieurs milliers d'années déjà, un primate,
probablement incapable de se rendre compte des conséquences qui l'attendaient, eut
l'inconscience de se faire prendre. » (p. 30-32)

Entre ces deux classes, Agamben intercale un tiers, les sujets – le sujet étant ce
qui « résulte de la relation entre les vivants et les dispositifs » (p. 32).

« Un même individu, une même substance, peuvent être le lieu de plusieurs processus de
subjectivation : l'utilisateur de téléphones portables, l'internaute, l'auteur de récits, le
passionné de tango, l'altermondialiste, etc. Au développement infini des dispositifs de notre
temps correspond un développement tout aussi infini des processus de subjectivation. [...]

... processus de dissémination qui pousse à l'extrême la dimension de mascarade qui n'a cessé d'accompagner toute identité personnelle. » (p.32-33)

Si les dispositifs existent depuis l'apparition de l'*homo sapiens*, « dans la phase extrême du développement du capitalisme dans laquelle nous vivons », ils ont envahi tous nos instants de vie.

C'est cet événement qui a produit l'humain qui « constitue pour le vivant quelque chose comme une scission » reproduisant celle que « l'*oikonomia* avait introduite en Dieu entre l'être et l'action. Cette scission sépare le vivant de lui-même et du rapport qu'il entretient avec son milieu, c'est-à-dire, ce que Uexküll et après lui Heidegger appellent le cycle récepteur-désinhibiteur. » (p.35-36)

Vis à vis de ces dispositifs, il s'agit de « libérer ce qui a été saisi et séparé [...] pour le rendre à l'usage commun ». Agamben va faire appel au terme de *profanation*, en tant que « contre-dispositif qui restitue à l'usage commun ce que le sacrifice avait séparé et divisé » (le sacrifice ayant lui-même été introduit en tant que dispositif qui « met en œuvre et qui règle » la séparation entre le profane et le sacré dans tout système religieux.

« Dans cette perspective, le capitalisme et les figures modernes du pouvoir semblent généraliser et pousser à l'extrême les processus de séparation qui définissent la religion. » (p. 41)

Si les dispositifs traditionnels, comme la confession, produisait des « subjectivations »,

« Ce qui définit les dispositifs auxquels nous avons à faire dans la phase actuelle du capitalisme est qu'ils n'agissent plus par la production d'un sujet, mais bien par des processus que nous pouvons appeler des processus de désobjectivation. [...] Qui se laisse prendre dans le dispositif du 'téléphone portable', et quelle que soit l'intensité du désir qui l'y a poussé, n'acquiert pas une nouvelle subjectivité, mais seulement un numéro au moyen duquel il pourra, éventuellement, être contrôlé. » (p. 43-44)

Pour Agamben, la « machine gouvernementale » qui est vouée à « une espèce d'in vraisemblable parodie de l'*oikonomia* théologique, a pris sur soi l'héritage d'un gouvernement providentiel du monde. Mais au lieu de le sauver, elle reste fidèle à la vocation eschatologique originnaire de la providence et le conduit à la catastrophe. » (p. 49)

Il termine en appelant à une profanation des dispositifs.
Il s'agira...

« d'intervenir aussi bien sur les processus de subjectivation que sur les dispositifs pour amener à la lumière cet Ingouvernable qui est tout à la fois le point d'origine et le point de fuite de toute politique ». (p. 50)

Quelques liens

<http://remue.net/spip.php?article2257>

<http://www.indicius.it/torpore/dispositivo.htm>

http://www.kom-pa.net/index.php?option=com_content&task=view&id=198&Itemid=38

<http://www.edizioninottetempo.it/pagAutoreIntervista.php?cod=4>

<http://georgiamada.splinder.com/post/11876820>

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 17 septembre 2009.

Mercredi 18 février 2009

Stratégie :
manière d'organiser, de structurer un travail, de coordonner une série d'actions,
un ensemble de conduites en fonction d'un résultat.
<http://www.cnrtl.fr/definition/strat%C3%A9gie>

Tactique :
art d'utiliser les meilleurs moyens pour atteindre un certain objectif.
<http://www.cnrtl.fr/definition/tactique>

« **JEAN AYME** n'est toujours pas là... »

JEAN OURY parle du décès de **NATHALIE SALTZMAN**...

NATHALIE SALTZMAN, « De la guérison psychanalytique »,
Revue Connexions, « clinique et pédagogie », n°86, 2006
<http://www.editions-eres.com/resultat.php?ld=1829>

Pour avoir accès à une très brève bibliographie, voir la rubrique *Auteurs* sur le site de la revue *Penser/Rêver*
<http://www.penser-rever.com/>

La différence qu'elle faisait entre pulsion de mort et pulsion de destruction...
Ses commentaires de textes de **MAURICE BLANCHOT** sur l'expérience limite...
Ce qui avait choqué Jean OURY c'est qu'elle écrive que les « musulmans » dans les camps de concentration n'avaient plus de désir...

Sur ce sujet, le livre de **GIORGIO AGAMBEN**

Giorgio AGAMBEN, *Ce qui reste d'Auschwitz*, Payot-Rivages, 2003.
http://www.payot-rivages.net/livre_Ce-qui-reste-d-Auschwitz-Giorgio-Agamben_ean13_9782743610005.html

Les Annonces

• 28 février, à Blois et à La Borde, Les XXIII^e journées de Psychothérapie institutionnelle, « Soins et dialectique institutionnelle »

<http://balat.fr/spip.php?article563>

• 7 mars, Bruxelles, journée autour de **JACQUES SCHOTTE**

« On va continuer sur le soin... »

« Pour parler du soin, il faut parler sans trop d'arrières... »

JEAN OURY va s'appuyer sur l'actualité récente pour démarrer, avec notamment le meeting de la « nuit sécuritaire » à Montreuil, le 7 février.

Une « brochette » de personnalités sont intervenues. **JEAN OURY** cite **JACK RALITE**.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jack_Ralite

Pour écouter ou voir toutes les interventions du 7 février

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/spip.php?article34>

<http://www.youtube.com/watch?v=R4ZB-YGMy5E&feature=Playlist&p=C7CEED656CCFBCAA&index=11>

Comme il y avait semble-t-il projection sur grand écran en temps réel des interventions, Jean OURY a pu constater que pendant les « 4 minutes et demi de son intervention », il s'adressait au public et en même temps « à la table », aux gens « qui sont comme des oiseaux sur une branche ». Il trouve ça pas mal parce que ça lui permettait d'être aussi *dans* le public...

JEAN OURY reprend un peu les termes de son intervention, dont voici la transcription :

« Simplement quelques mots... quatre minutes et demi... pour dire, comme ça, quelques mots...

Vers 1960, Tosquelles est venu à La Borde. Il venait pas très souvent. Il s'était assis sur les marches et il m'a dit – il attendait – : « À quelle heure passe le train ? » ...

J'ai l'impression que depuis, le train il est passé... et les gens l'ont pris sans faire attention, mais on sait plus comment en descendre : on sait bien où ça mène, un train... mmm... mais on sait pas comment descendre du train... C'est pour dire que déjà depuis une quarantaine d'années, y a un processus de **destruction** de la psychiatrie et de bien d'autres choses !

Alors, c'est comme si je mettais en question le manque de prise de conscience politique qui a laissé faire ... je dis pas, encouragé ... par passivité, quand même, une suppression de plus de 100.000 lits, la suppression de la formation des infirmiers psychiatriques, et puis vous connaissez bien le *numerosus clausus*, etc, etc, ... ça porte à conséquence, hein ! Et en plus de ça, quelque chose qu'on peut dire une difficulté, une conscience de **La** politique et **Du** politique et de leurs interrelations : tout ça est en question. C'est un processus de destruction de la psychiatrie qui n'est pas nouveau !

Alors, l'avantage, peut-être, de Sarkozy, là, c'est comme... je disais ... dans un petit 'papier' ... c'est comme une puce. Une puce, quand on est bien endormi, ça réveille ! Mais par contre, une puce, ça transmet la peste ! ... et des fois, par exemple au XIV^e siècle, il y a eu la moitié de l'Europe qui y est passée !... à cause des puces et des rats... Alors, forcément, l'avantage, peut-être, de la puce, c'est que ça réveille : on voit, là, une foule ! ... [il balaye du regard la salle comble] ... de gens réveillés, peut-être ? Mais est-ce qu'il n'est pas trop tard ?...

... Alors, ça demande peut-être une stratégie ... mettre en question ... énormément de choses, en particulier : ne pas glisser vers un nouveau fétichisme. Un fétichisme de Sarkozy : à force d'en parler il va s'y croire !

On peut dire que le fétichisme, c'est l'arme absolue du processus capitaliste ! Y a qu'à relire très attentivement aussi bien Marx que Lacan (qui faisait beaucoup référence à Marx pour parler du fétichisme, et à Tosquelles, etc...). C'est ça qui est en question ! Il faut faire attention : ne pas faire de grands discours déclamatoires pour mettre en valeur une puce !

Il est certain qu'il y a bien longtemps que l'on parlait de *thanatocratie*, je crois que c'est Michel Serres dans les années Soixante. Mais il y a eu un tournant, autour des années Soixante-dix, où a été mise en place une logique managériale ... mais gigantesque ! avec la complicité d'un certain nombre – aussi bien de praticiens que de syndicats et autres... –, sur lequel on n'a pas le temps de revenir mais ça demanderait une étude très très poussée... Ça a été indiqué d'ailleurs depuis le début de l'après-midi par certains ... et c'est peut-être ça qui est en question, peut-être ... d'organiser ... comme cela avait eu lieu, par exemple, après 68. Ça n'a pas duré longtemps 68 ... pendant quelques mois ... il y avait eu cette bonne idée de former des *collèges*, de psychiatrie... de tout ça, pour faire

l'histoire de la psychiatrie, de poser des questions d'une façon concrète, etc... au bout de quatre/cinq mois ... ça n'a pas fait long feu.

Alors, il peut se faire que ça serait une occasion maintenant – non pas de refaire des collèges comme à c'époque –, mais de profiter de ça pour regrouper un petit peu les gens... pour, non pas ... on ne peut pas *donner conscience* à quelqu'un, il ne faut pas être utopiste ! mais tout au moins de se mettre en position de réfléchir *collectivement* ... de ne pas confondre **tactique** et **stratégie** : c'est une vieille histoire, ça ! Et c'est quand même en question...

... Ça fait quatre minutes, hein ? ... Voyez ?... »



http://www.youtube.com/watch?v=Cif7FB4PGfs&playnext_from=PL&feature=Playlist&p=C7CEED656CCFCAA&index=29#

[le filmage disponible sur Youtube comporte des coupures à l'image (raccords, fondus enchaînés)]

Qu'est-ce que le soin ? [1]

➔ Ça remet en question la **psychothérapie institutionnelle**

JEAN OURY pointe sur l'expression même de *psychothérapie institutionnelle*, qu'il n'a pas choisie, qui lui a toujours paru un peu « suspecte », mais elle est tellement employée désormais...

Sur les dérives auxquelles peut entraîner un certain fétichisme il fait référence à la Fondation PI (*psychanalyse* institutionnelle) dont les murs du local étaient recouverts de citations (« bien écrits, comme à l'église ») de Lacan, Tosquelles, Oury ...

« J'en ai marre ! » dira-t-il à plusieurs reprises, mais en cherchant une forme écrite à cette parole en spirale, je trouve que c'est aussi une manière pour lui de lancer ou relancer le mouvement de ces spirales.

Cf. ce que j'ai nommé "éclats d'impatience" dans la séance de juin 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

« J'en ai marre ! » [1]

JEAN OURY fait référence à un article publié dans l'Encyclopédie médico-chirurgicale (1971 ou 1972 ?)

**JEAN OURY, « Thérapeutique institutionnelle »,
Encyclopédie médico-chirurgicale, octobre 1972**

« Dans chaque acte de notre vie professionnelle, une histoire est inscrite. Ce que l'on fait est déterminé en partie par le Savoir, mais avant tout par ce qui est là : machine dont nous sommes organes. combustible¹, et ouvrier. Machine logique, abstraite, cybernétique, dans un "champ transformationnel" (cf. S.K. SAUMJAN). Il y a une "pratique déterminante" qui ne s'articule pas avec le Savoir.

¹ Il y a 2 coquilles dans la transcription sur le site de La Borde : la première : faut-il mettre une majuscule à *Combustible* ou bien faut-il transformer le point précédent en virgule ? Je préfère laisser tel quel.

La seconde : j'ai rétabli le nom du linguiste russe (*Saumjan* au lieu de *Saujman*)
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lqge_0458-726x_1974_num_8_33_2250

C'est dans cette humilité que toute décision est prise – par un seul ou par plusieurs – décision de sortie, d'entrée, de faire tel ou tel traitement, de convoquer ou de créer telle ou telle réunion, etc... Tout concourt à construire l'équation référentielle de la "décision". Gestalt dont la dialectique interne est souvent insaisissable par essence. Chaque "malade" doit être pris en considération par cette machine, en tenant compte de sa personne, de son espace nosographique, de ses attaches dans le monde, de ses possibilités et des modalités thérapeutiques locales. Il est quelquefois plus efficace de "travailler" une zone brouillée du Collectif, de s'attarder à tel ou tel nœud de conflit, que de s'affairer dans une recherche sérieuse.

Règle bien banale de toute démarche de l'intelligence : le détour. Mais de l'appliquer à ce que nous appelons le Collectif, suppose que celui-ci soit envisagé comme un ensemble structuré et que notre position théorique, notre insertion concrète, et le poids de notre opinion le structurent d'une certaine manière, créant des systèmes vectorisés, qui sont de valeur inégale mais permettent une stratégie, même si celle-ci n'est pas "claire", directement compréhensible. De fait, elle est en même temps déchiffrement de ce qu'elle crée, réglage dans un champ qui n'est pas celui de la représentation classique, mais qui obéit à une topologie pas encore bien définie, réseau cybernétique dont la linéarité est douteuse, incluant des condensations des "caissons noirs" qui peuvent paraître énigmatiques. C'est dans cette perspective que nous pouvons cerner ce qu'il en est de ce qu'on ose encore appeler "psychothérapie institutionnelle". »

Pour lire la suite sur le site de La Borde²
<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte0.htm>
Revoir également toutes les séances précédentes,
par exemple celle du 18 juin 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf
Le site de l'Encyclopédie médico-chirurgicale
<http://www.em-consulte.com/produit/ps>

➔ Le club thérapeutique, le comité hospitalier...

« L'autogestion relative » : c'est-à-dire avoir un contrat bien défini pour la relation avec l'établissement et organiser des ateliers, etc... et gérer l'argent nécessaire.

² Le site de La Borde ne fonctionne pas avec certains navigateurs (dont Firefox), tout au moins à partir d'un Macintosh ...

La dimension logique de ce système :

- liberté d'action
- relative autogestion
- participation concrète dans les soins (les gens présents dans les groupes sont relativement à *égalité*, avec la remise en question des statuts, de la hiérarchie ...)

JEAN OURY, « Thérapeutique institutionnelle »,
Encyclopédie médico-chirurgicale, octobre 1972

« Mais ce qui est en cause dans le champ psychiatrique, comme nous l'avons déjà dit, c'est un autre type d'aliénation, celui qui spécifie la psychose. Il est bien évident qu'en "travaillant" le milieu "soignant", en instituant un ordre hiérarchique différent du simple calquage administratif et bureaucratique, en développant une acculturation de tout le personnel, on peut arriver à une plus grande maîtrise des facteurs d'aliénation sociale.

Mais pour ce qu'il en est de la psychothérapie, on risque fort de ne pas dépasser les relations à deux ou même les psychothérapies de groupe, laissant en friche l'espace de vie du Collectif. C'est pourquoi il nous a toujours semblé que la création d'une structure collective différente de l'Établissement mais s'articulant avec lui (par contrat) était indispensable pour permettre le développement d'une institutionnalisation permanente. Schématiquement, dans un système traditionnel de type "pyramidal", le Club (inclus par exemple dans un comité hospitalier type Croix-Marine, c'est-à-dire appartenant lui-même à une association de 1901, autonome vis-à-vis de l'établissement, et s'articulant dans une fédération d'autres comités appartenant à d'autres établissements) apparaît comme une surface horizontale recoupant l'organisation verticale. L'autonomie financière, gestionnaire d'une telle association dans laquelle les "malades", et une partie du personnel, sont de plein droit, permet des initiatives bien plus variées, bien plus spontanées, bien plus originales que dans l'autre système.

C'est une telle association, comme le recommande à juste titre TOSQUELLES (qui a proposé ce terme de Comité Hospitalier en 1953, bien que le Club Paul BALVET existât déjà depuis de nombreuses années à Saint-Alban), qui devrait prendre en charge tous les ateliers d'ergothérapie; ce qui permettrait, d'une part, un plus juste partage des bénéfices, et, d'autre part, une bien plus grande mobilité et une bien plus grande souplesse de ce qu'il en est des thérapeutiques d'activation par le travail. C'est une façon de dire qu'une telle mise en place du travail resterait, comme il est convenable, continuellement articulée à la sociothérapie. Ce qui éviterait, entre autre, la dégénérescence massive des meilleures intentions ergothérapeutiques.

Mais ceci n'est qu'un aspect des nombreuses possibilités de cette surface de vie collective. »

[1] [autour de la structure]

□ Pratiques concrètes

L'organisation dont il est question **JEAN OURY** la rapproche d'autres pratiques concrètes :

➤ Les conseils de classe en pédagogie institutionnelle

qui sont une véritable mise en acte d'une **structure** (« un mot difficile »).

Ainsi, les réunions du conseil où il est discuté de ce qui s'est passé au cours de la semaine. Une structure gérée par un président de séance, un secrétaire (une « hiérarchie concrète, fonctionnelle » prise en charge par les élèves, l'enseignant étant au même niveau).

Cela règle l'atmosphère de toute la semaine.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Conseil_de_classe_coop%C3%A9ratif
<http://piq.asso.free.fr/LePIG.htm>
<http://tfpiprovence.online.fr/glossaire.htm>
<http://www.ceepi.org>

➤ Les réunions préparatoires du *Trait d'union* à Saint-Alban

Les réunions de préparation du bulletin *Le trait d'union* donnaient lieu à des sortes de psychodrames où se réglèrent toutes sortes de conflits et qui apportaient un minimum de cohésion et de structure au groupe.

Comme un point de structure pour l'ensemble du groupe.

Quelques dates repères sur l'expérience de Saint-Alban et "Le trait d'union"
<http://psychiatriefirmiere.free.fr/psychotherapie-institutionnelle/st-alban.htm>

➔ Pour qu'un système collectif (les clubs, les ateliers) tienne, un **point de structure** est indispensable, sinon c'est le foutoir.

**JEAN OURY, « Thérapeutique institutionnelle »,
Encyclopédie médico-chirurgicale, octobre 1972**
http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY_jean/Textes/texte0.htm

« Mais, ce qui est en question, c'est l'impact institutionnel sur la surface déchiquetée du sujet psychotique. "L'impact institutionnel" : laisser libre cours au psychotique dans un champ extrêmement varié, à condition qu'il soit redevenu "tête chercheuse" [... ? ...]³ relations analytiques, biologiques, etc. Ce "laisser libre cours" devant être compris suivant ce mot intraduisible de HEIDEGGER *Gelassenheit* (sérénité ? acquiescement ? désinvolture de l'Être ...). Mot fondamental, concept-clef de toute pratique institutionnelle. Il permet la mise en valeur d'une topologie de la rencontre : de l'ordre de la "ré-animation".

Mais cette ré-animation ne peut se faire que dans certaines structures sociales. Dans cette perspective, certaines structures dites "libertaires" équivalent à la codification technocratique : elles réduisent "l'espace de greffe", soit par encombrement parasitaire, soit par dessèchement de l'ambiance ; et la rencontre est porteuse de mort existentielle (perte de la dimension énigmatique). Il s'agit donc, non pas de créer des zones de rencontre (système contradictoire en soi), mais des points de rencontre : points signifiants qui ne peuvent pas être totalisés dans une structure fermée, mais sont les points d'un "ensemble disjonctif non exclusif". Le psychotique suit ainsi une sorte d'itinéraire intime qui le reformule petit à petit comme sujet, opération préalable à toute remise en forme de fonctions égarées, déraillées. »

C'est peut-être facile à comprendre mais difficile à « faire passer »

Et c'est essentiel à **préserver**

JEAN OURY fait allusion à une personne ayant soutenu une thèse à l'université de Nanterre s'appuyant sur un travail élaboré avec des classes d'élèves en difficultés d'Asnières.

Le travail d'Ève-Marie ROTH à Sarreguemines

C'est le même type de structure qu'a mis en place E.-M. Roth à Sarreguemines.

Ève-Marie ROTH, Edmond HEITZMANN, « Les ateliers d'ergothérapie dans un service de psychiatrie fermée (Unité pour malades difficiles), Travailler, « Le travail inestimable » (coordonné par Lise Gagnard et Pascale Molinier), n° 19, 2008/1, p. 81-102.

³ Ce texte est repris directement du site de La Borde. Il semble qu'il manque un bout de phrase.

Site d'accès à la revue Travailler. Les autres numéros
<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/revue/>
<http://www.cairn.info/revue-travailler.htm>

« "Le conseil des patients est une réunion ouverte de droit à tous les patients de l'unité (un ou deux infirmiers par réunion, un médecin ou le surveillant chef ou la psychologue), qui dure une heure, planifié en fin de demi-journée, à un jour et un horaire fixes ; il a lieu dans la salle de séjour.

L'ordre du jour consiste rituellement en cinq points définis à l'avance : 1/ Rappel de la réunion précédente ; 2/ Quoi de neuf ? ; 3/ Plaintes et critiques ; 4/ Encouragements et félicitations ; 5/ Bonnes résolutions et tâches pour la semaine.

Il s'agit d'un outil permettant de lutter contre l'aliénation dans ses deux dimensions sociale (cloisonnement, uniformisation, oppression) et mentale, grâce à la différenciation et à l'articulation des notions de statut, rôle et fonction (Jean Oury, *Le Collectif. Séminaire de Sainte-Anne*, Scarabée/CEMEA, 1986). C'est un lieu d'apprentissage d'une démocratie participative (pour les patients mais aussi pour les soignants) : remplacer "la loi du plus fort" par des règles de vie en commun librement acceptées. La présidence et le secrétariat (qui tient un cahier de conseil) sont assurés par des patients.

Environ un tiers à la moitié des patients participent aux réunions. Des améliorations concrètes de la vie quotidienne ont pu être obtenues. Par exemple, à la suite de plaintes des patients, suivies de nombreuses discussions (jusqu'au CHSCT), deux douches sur trois ont été munies de rideaux afin de préserver l'intimité des patients, ils disposent d'eau chaude pour le café, etc. Les efforts des soignants et des patients sont reconnus et appréciés publiquement.

D'une manière ou d'une autre, le comportement de la plupart des patients s'est amélioré : tel patient décrit autrefois comme violent, nettoie de sa propre initiative les tables de la cour, tel patient humilié s'exerce à la présidence.

Nous avons constaté que les internes de garde sont alors moins souvent appelés." (E.-M Roth, M. Rabih, V. Gangloff, « Psychose, institution, unités pour malades difficiles. À propos de l'institution des conseils de patient », in *L'Autisme et la psychose à travers les âges de la vie*, collectif, sous la direction de Pierre Delion, Erès, 2000. »

Voir les séances de mai 2008 et janvier 2009
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080521.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_090119.pdf

Grâce à ce travail, **Ève-Marie ROTH**, outre, notamment, la suppression des cellules de contention, a pu faire accepter de réintroduire les fourchettes et les couteaux pour les repas ; les malades ont pu participer aux travaux de peinture pour la réfection intérieure des bâtiments ; ils ont pu partir en balade à l'extérieur, ...

➔ Ce que met en évidence ce genre de travail : une **dimension de base indispensable** pour parler du soin.

Il y a un minimum nécessaire. Pour n'importe quel travail. Ainsi, un menuisier nettoie son atelier, ses outils...

□ **Élaborations théoriques**

➔ **La forme, les forces, la structure, le point extérieur**

JEAN OURY rapproche ces situations concrètes des élaborations de **MICHEL FOUCAULT** analysées par **GILLES DELEUZE** dans son petit livre *FOUCAULT* sur le diagrammatisme et la distinction entre la forme et les forces.

GILLES DELEUZE, FOUCAULT, éditions de Minuit, 1986, 2004
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2020

Selon **JEAN OURY**, La forme pourrait se rapprocher de *l'Établissement* (contrats avec l'État, ...) et la dialectique, le diagrammatisme des forces, se rapprocherait, lui, de petits éléments, de facteurs, que l'on va retrouver dans *l'autogestion* d'un système collectif.

Mais, cela reste insuffisant. S'il n'y a rien d'autre, c'est dangereux. Pour que ça puisse "tenir" il faut un point extérieur, neutre. (Avec satisfaction, Jean OURY retrouve tous ces éléments dans la pensée de FOUCAULT et DELEUZE)

Sans point neutre, c'est donc le foutoir, la dialectique des forces ne suffit pas.

Le point neutre (à rapprocher du zéro absolu, chez **LACAN**, du point obscur, chez **HÉRACLITE**) qui ne fait partie ni de la forme ni des forces.

➔ **Pas de point extérieur : pas de structure.**

*Voir les séances
novembre 2006*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061115.pdf

mars et décembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070321.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

janvier 2009

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00809/J0_090119.pdf

Des extraits de Foucault sur le site d'Ouvrir le cinéma

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable.html#foucault>

Un article dans Lignes de fuite, revue de cinéma

http://www.lignes-de-fuite.net/article.php?id_article=28

PIERRE MACHERY, « **Foucault avec Deleuze. Le retour éternel du vrai** », *Revue de synthèse*, n°2, avril-juin 1987, p. 277-285
<http://stl.recherche.univ-lille3.fr/sitespersonnels/macherey/machereybiblio22.html>

Cette façon de présenter les choses peut sembler un peu banale, simplette, mais cela a été une « façon de réagir » au cours de certaines périodes, car ...
... Car, à certaines périodes, le mot « structure » a été banni (1968-69)

TOSQUELLES n'osait plus l'employer et parlait de « **Gestalt mouvante** », JO l'employait, par provocation ...

Sur le plan logique, mathématique : pour une structure, il faut une surface et un point **extérieur**

Le club ne peut fonctionner que si il y a un point de structure. **Mais c'est quoi le point de structure ?**

□ **Quand la structure disparaît (aujourd'hui)**

S'il n'y a pas un minimum de structure : **c'est ce qui se passe depuis plusieurs années.**

➔ **Les conséquences :**

- Multiplication des cellules de contention
- Séjour de 3 jours
- Logique managériale
- Plus de direction médicale mais managériale (il faut dire que certaines directions médicales étaient encore pires)

Alors, que faut-il faire ?

« Faites des clubs ! »

Mais il ne s'agit pas d'ouvrir des clubs un peu partout

« il faut se méfier de ce qu'on dit ! »

➤ Les dérives

JEAN OURY fait allusion aux interprétations déviantes de la critique de l'hôpital et des structures mises en place pour lutter contre l'établissement.

Notamment, les discours véhiculés par l'Union nationale des amis et familles de malades psychiques

<http://www.unafam.org/>

ou par des dispositifs comme les Groupes d'Entraide Mutuelle (G.E.M.)

http://fr.wikipedia.org/wiki/Groupe_d%27entraide_mutuelle

Le club de ville. Pas besoin de psychiatres ni d'infirmiers. Les familles sont là.

Ce qui est implicite dans ces discours : La psychiatrie ne soigne plus les gens, donc les familles sont bien obligées de s'en occuper.

« il faut se méfier de ce qu'on dit ! » [bis]

Les arguments utilisés dans ces discours détournent des propositions de leur sens véritable, comme par exemple ...

[2] [la fonction soignante partagée]

Une formule difficile à faire entendre ...

JEAN OURY se souvient d'un congrès « Moreno » à Barcelone en septembre 1958.

JACOB LEVY MORENO

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacob_Levy_Moreno

<http://www.itapsicodrama.org/jacobo.html>

Il devait y présenter une intervention intitulée « La formation du personnel infirmier », mais il a parlé de tout autre chose.

C'est donc ce jour-là qu'il a commencé à remettre en question la partition **soignants/soignés**.

➤ Il n'y a pas d'un côté les soignants, de l'autre les soignés ...

« Un soignant qui ne se fait pas soigner par un soigné, il faut qu'il refasse ... *inaudible...* »

Dans de bonnes conditions de relations, de liberté, on peut parler d'une fonction soignante, d'une fonction soignante généralisée, une sorte de dialectique soignant/soigné, partagée.

À partir de là on peut aussi remettre en question les couples comme producteurs/consommateurs, payants/payés ...

➤ La « fonction » soignante

La multiplicité des relations dans un **structure** collective participe de la **fonction soignante** (par exemple, une « constellation » de patients entre eux, dans des moments difficiles, peut être très efficace : « Heureusement, Untel était là, il m'a rassuré ! »)

Difficulté de *faire entendre* ce qui est à *entendre* dans la « fonction soignante partagée » (malentendus avec les familles, les syndicats de personnels, par exemple). Même **PIERRE DELION** continue de parler de soignants et de soignés.

« Il faut se méfier de ce qu'on dit ! »

Des mots apparemment anodins deviennent...

On est coincés ...

➔ Se méfier du mésusage des mots ...

JEAN OURY repense au travail de **VICTOR KLEMPERER** sur l'usage des mots et leurs détournements pendant le III^e Reich et la période stalinienne.

MICHEL BALAT, *Les causeries de Canet*, « Sur Viktor Klemperer »

<http://www.balat.fr/spip.php?article600>

<http://www.balat.fr/spip.php?article602>

VICTOR KLEMPERER, *LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, Albin Michel, coll. Bibliothèque Idées, [1947] 1996.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Lingua_Tertii_Imperii

<http://akrieg.club.fr/crKlempere96.html>
Un film, *La langue ne ment pas*, de **STAN NEUMAN**
http://www.dailymotion.com/video/x13vw6_la-langue-ne-ment-pas-14_politics

Alors, qu'est-ce qu'on est ? des soignants ? des soignés ? des analystes ?

[Danièle Roulot passe un petit mot à Jean OURY, un petit mot qui vient de « par là » (du haut de l'amphi)
Dans ce petit mot, il est écrit que pendant la visite de Sarkozy à l'hôpital d'Antony le 2 décembre, les « ? » (inaudible) étaient tous enfermés dans leur chambre avec autorisation de fumer, « exceptionnellement » !]

[...]

C'est très compliqué, très relatif ... **JEAN OURY** souligne le travail énorme accompli par l'Unafam et les Gem ...

Il parle de sa visite à Pau, dans le service d'un « type remarquable » qui travaille très concrètement avec l'Unafam et les Gem.

[...]

Qu'est-ce que le soin ? [2]

[1] [les conditions]

➔ **La psychothérapie institutionnelle ? Oui, mais où ? avec qui ? et comment ?**

FRANÇOIS TOSQUELLES disait que c'est 24 h /24 h et 7 j /7 j

- « Mais c'est pas possible ! c'est pas dans les statuts ! »
- « Justement ! cela nécessite qu'il y ait des groupes, des rapports de complémentarités... »

➔ **La nécessité des groupes**

➔ **La prise en compte des « rapports de complémentarités » entre tous les niveaux, au sens de **GEORGES DUPRÉEL**.**

<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html>
http://colloque.cs.free.fr/seance_inaugurale.htm#_ftn18

Cf. séance du 18 octobre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/10_061018.pdf

➔ **Une critique permanente de la hiérarchie**

[2] [la hiérarchie]

➔ **une critique permanente de la hiérarchie**

JEAN OURY fait référence à des textes « célèbres » de **HÉLÈNE CHAIGNEAU** sur la hiérarchie, sur la dépendance.

Entretien avec HÉLÈNE CHAIGNEAU

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/helenechaigneau/helenechaigneau.htm

« **Compréhension des interrelations des malades psychotiques** »

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/CHAIGNEAU%20helene/Textes/texte3.htm>

Des ouvrages collectifs où l'on peut retrouver d'autres textes

« **Propos sur l'atelier mémoire et histoire** »,

in Histoire et histoires en psychiatrie

« **La boucle du savoir au non-savoir** »,

in De la curiosité en psychiatrie

(avec Fatima Doukhan, Guy Baillon)

« **La transparence et l'opacité** »,

in Psychose, vie quotidienne et psychothérapie institutionnelle

« **Contrepoint** », *in Corps, psychose et institution*

Témoignage, *in L'ombre portée de François Tosquelles*

http://www.editions-eres.com/resultats_auteurs.php?IdAuteur=1300

La hiérarchie entraîne la mise à mort de toute initiative, et l'on sait bien que ce qui est efficace, c'est parfois la surprise, mais ça va être une faute professionnelle !

LUCIEN BONAFFÉ a également beaucoup parlé de la hiérarchie (journée organisée sur ce thème vers 1964)

« **Lucien Bonnafé, toujours là en résistance** », par **JEAN OURY**, *in Lucien Bonnafé, psychiatre désaliéniste. Textes rassemblés par*

Bernadette Chevillon, L'Harmattan, 2005

http://www.psychiatrie-francaise.com/LLPF/2003/avril/article_3.htm

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?naviq=catalogue&obj=livre&no=18964>

🚩 une critique du cloisonnement

JEAN OURY associe à la critique de la hiérarchie une critique du cloisonnement à partir d'une question qu'il considère comme des plus sournoises : « Quels sont les rapports entre la psychiatrie et la psychanalyse ? ». Cette question sous-entendrait qu'il y a d'un côté la psychanalyse et d'un autre la psychiatrie.

Tous ces cloisonnements entre psychiatrie, psychanalyse, neurologie, pédagogie ...
... auxquels s'ajoutent de nouveaux cloisonnements depuis les années '70 : psychiatrie d'adultes, psychiatrie d'enfants, psychiatrie d'adolescents, psychiatrie pour les malades d'Alzheimer,

[...]

« J'en ai vraiment marre ! » [bis]

[...]

« Mais si je supprime le terme de "psychothérapie institutionnelle", que va devenir la "pédagogie institutionnelle" puisque je dis que c'est la même chose ? »

Il ne faut pas fétichiser, il ne faut pas « monumentaliser » comme disait **TOSQUELLES**.

Remplacer « psychothérapie institutionnelle » par « analyse institutionnelle » ? Trop dangereux car on pourrait confondre avec « psychanalyse institutionnelle » (cf. plus haut)

L'analyse institutionnelle, c'est l'analyse de l'aliénation ... mais quelle aliénation ?

D'où le « mot d'ordre » lancé par Jean OURY en septembre 1948 : Il faut tenir compte de la double aliénation ...

[3] [la double aliénation : sociale, psychotique]

Revoir, entre autre, les séances de décembre 2007 et avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080416.pdf

Pour approcher l'aliénation sociale, il faut mettre en question les rapports avec l'établissement, les clubs, les institutions ...

L'importance de l'expérience de **FRANÇOIS TOSQUELLES** pendant la guerre d'Espagne pour comprendre la Psychothérapie institutionnelle (apprendre par l'épreuve : *pathei mathos*)

Sur **Pathei mathos** : séance d'avril 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080416.pdf

Sur la **dimension historique** du mouvement de psychothérapie institutionnelle

Cf. notamment la séance de septembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

[...]

Une spirale de pensée autour de **TOSQUELLES** entraîne **JEAN OURY** vers Saint Jean de la Croix (F.T. ouvre un hôpital pendant la guerre d'Espagne dans la ville du Saint : Baeza ?) et Thérèse d'Avila : la patronne de la PI selon F.T. : « c'est pas idiot ! », mais il faut pousser l'argument, et il nous incite alors à « lire à la loupe » un livre de :

GIORGIO AGAMBEN, Le Règne et la gloire, Homo sacer, II, 2, 2008

Chapitre « Angéologie et bureaucratie »

<http://www.fabula.org/actualites/article25173.php>

<http://www.editionsduseuil.fr/auteur/Giorgio%20Agamben/41>

GEORGES DIDI-HUBERMAN ouvre la polémique avec certaines positions exposées dans ce livre

Survivance des lucioles, Minituit, 2009

http://minuit.nuxit.net/f/index.php?sp=liv&livre_id=2627

C'est avec la référence au livre d'**AGAMBEN** que **JEAN OURY** fait le lien pour parler de la bureaucratie.

[4] [la bureaucratie]

🚩 **D'où vient la bureaucratie ?** ça vient de très loin, il faut remonter jusqu'aux anges (cf. Agamben) ...

À la manière de **JEAN OURY**, voici ce que cela donne : chez les anges, il y a ceux qui savent tout, qu'on ne voit jamais, toujours en contemplation et puis de pauvres types, ceux qui font le boulot...

... c'est une organisation bureaucratique.

Ça date d'il y a longtemps et bien que ce soit toujours pareil, la bureaucratie fait quand même des progrès !

Comment **MARX** décrit la bureaucratie dans les années 1830 : ça n'a pas bougé.

Cf. le travail de **MICHEL HENRY**
<http://www.michelhenry.com/marx.htm>

Cf. la séance du mois de septembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

Il faudrait travailler le texte d'**AGAMBEN** ... Voir les appuis sur les différents théologiens...

➤ **La question de l'image.** Pour **SAINT AUGUSTIN**, l'image est invisible
http://fr.wikipedia.org/wiki/Augustin_d%27Hippone

sur un livre d'**OLIVIER BOULNOIS**, *Au-delà de l'image. Une archéologie du visuel au Moyen Âge*, Seuil, 2008
<http://www.actu-philosophia.com/spip.php?article35>
<http://www.fabula.org/revue/document4507.php>

➤ **La question de la Trinité** (Père, Fils, Saint-Esprit) : toujours « en cours » ...

SAINT-THOMAS D'AQUIN

Un site complet avec notamment l'accès aux textes
<http://www.thomas-d-aquin.com/>
<http://bibliotheque.editionsducerf.fr/>

GILLES EMERY, *La Théologie trinitaire de saint Thomas d'Aquin*, Cerf, 2004
http://www.editionsducerf.fr/html/fiche/fichelivre.asp?n_liv_cerf=6735
Un article, « **Le mystère de la Trinité chez Thomas d'Aquin** »
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=pmarchal211093

Voir aussi :

Luis MOLINA
http://fr.wikipedia.org/wiki/Luis_Molina

Les JANSÉNISTES
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Jans%C3%A9nisme>

Le Père GIBIEUF
http://www.universalis.fr/encyclopedie/T231208/GIBIEUF_G.htm

IGNACE DE LOYOLA
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ignace_de_Loyola

PASCAL, *Les Provinciales*, 1651

http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Provinciales
<http://books.google.fr/books?id=unNYAAAAMAAJ>

« *Les Provinciales*, un livre polémique d'une violence magnifique ! »

Un livre de psychothérapie institutionnelle avant la lettre, ajoute **JEAN OURY**

[...]

(problèmes d'enregistrement à un moment crucial : il manque quelques minutes et par suite, l'association avec ce qui suit...)

Qu'est-ce que le soin ? [3]

... **Ceux qui n'ont pas d'âme ... Rapport entre l'âme et le transfert ?**

[transfert, corps, jouissance]

➤ **Les rapports entre la jouissance et le corps**

JACQUES LACAN, *Le discours de Rome de 1974*

Disponible sur le Net

<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php>

7^e congrès de l'École freudienne de Paris,

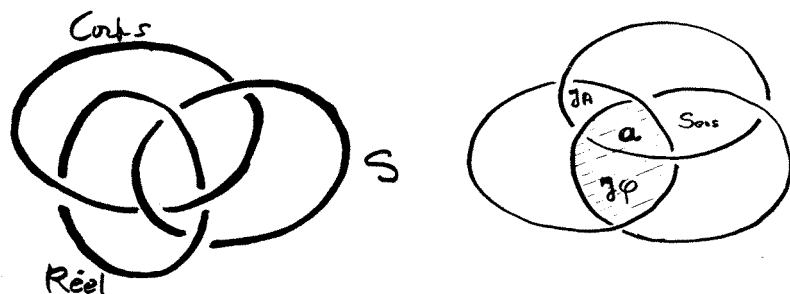
publié in *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n°16, p. 177-203.

« Lalangue n'est pas à dire vivante parce qu'elle est en usage. C'est bien plutôt la mort du signe qu'elle véhicule. Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle s'est faite de ce jouir même. Le sujet supposé savoir qu'est l'analyste dans le transfert ne l'est pas supposé à tort s'il sait en quoi consiste l'inconscient d'être un savoir qui s'articule de lalangue, le corps qui là parle n'y étant noué que par le réel dont il se jouit. Mais le corps est à comprendre au naturel comme dénoué de ce réel qui, pour y exister au titre de faire sa jouissance, ne lui reste pas moins opaque. Il est l'abîme moins remarqué de ce que ce soit lalangue qui, cette jouissance, la civilise si j'ose dire, j'entends par là qu'elle la porte à son

effet développé, celui par lequel le corps jouit d'objets dont le premier, celui que j'écris du **a**, est l'objet même, comme je le disais, dont il n'y a pas d'idée, d'idée comme telle, j'entends, sauf à le briser, cet objet, auquel cas ses morceaux sont identifiables corporellement et, comme éclats du corps, identifiés. Et c'est seulement par la psychanalyse, c'est en cela que cet objet fait le noyau élaborable de la jouissance, mais il ne tient qu'à l'existence du nœud, aux trois consistances de tores, de ronds de ficelle qui le constituent. (Figure 1).

L'étrange est ce lien qui fait qu'une jouissance, quelle qu'elle soit, le suppose, cet objet, et qu'ainsi le plus-de-jouir, puisque c'est ainsi que j'ai cru pouvoir désigner sa place, soit au regard d'aucune jouissance, sa condition.

(190)



J'ai fait un petit schéma. Si c'est le cas pour ce qu'il en est de la jouissance du corps en tant qu'elle est jouissance de la vie, la chose la plus étonnante, c'est que cet objet, le **a**, sépare cette jouissance du corps de la jouissance phallique. Pour ça, il faut que vous voyiez comment c'est fait, le nœud borroméen. (Figure 2).

[...] Lui, le corps, s'introduit dans l'économie de la jouissance (c'est de là que je suis parti) par l'image du corps. Le rapport de l'homme, de ce qu'on appelle de ce nom, avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image et au départ, j'ai bien souligné ceci, c'est qu'il fallait pour ça quand même une raison dans le réel, et que la prématuration de Bolk – ce n'est pas de moi, c'est de Bolk, moi je n'ai jamais cherché à être original, j'ai cherché à être logicien – c'est qu'il n'y a que la prématuration qui l'explique, cette préférence pour l'image qui vient de ce qu'il

anticipe sa maturation corporelle, avec tout ce que ça comporte, bien sûr, à savoir qu'il ne peut pas voir un de ses semblables sans penser que ce semblable prend sa place, donc naturellement qu'il le vomit.

Pourquoi est-ce qu'il est comme ça, si inféodé à son image ? »⁴

JEAN OURY aurait aimé construire les graphes de **LACAN** avec du fil de fer, ou bien, comme les anciens plans du métro parisien avec les boutons lumineux à la place des stations : en appuyant sur les boutons on verrait se dessiner le fantasme.



Extrait du troisième mouvement (*connu/géométrie/géographie*) de *Tour Détour deux enfants* de Jean-Luc Godard (1978)

<http://www.ubu.com/film/godard.html>

⁴ Sur la question *image/corps/miroir*, voir comment Godard se débrouille dans *Tour Détour deux enfants* : premier mouvement *obscur/chimie* : <http://www.ubu.com/film/godard.html>

➤ L'objet *a* comme lieu de passage

Les rapports entre la jouissance et le corps : si la jouissance colle au corps (« une sale histoire ! ») ... « comme une patate mal cuite », pour retirer la peau, il reste toujours des bouts, un massacre ! Il faut un couteau bien aiguisé ...

Lacan dit que ça reste en relation, mais par quoi ?

Pour saisir un peu cette question, **JEAN OURY** prend l'image du **calcaire à entroques** (ce qu'il reste — mais avant, il y avait quelque chose au-dessus, comme une méduse, peut-être ...)



Un morceau de pierre
— que je crois être du calcaire à entroques — que j'ai trouvé

Plus d'infos

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Entroque>

<http://www.monanneaucollege.com/minerauxpages/calcaire-entroque.htm>

La jouissance ... (« Il faudra pas le dire ce que je raconte ! ») ... « elle flotterait au-dessus du corps », mais si ça reste collé, c'est foutu ... alors comment ça se relie au corps ?

Il doit y avoir des lieux de passage (à l'image du calcaire à entroques) : c'est l'objet *a*.

Il faudra réfléchir à ça.

Entre la jouissance et le corps, ce qui fait non pas la jonction ou l'attache, mais ... le « bouton-pression » ... c'est l'objet *a*.

Et il n'y a pas d'objet *a* s'il n'y a pas de « transfert bien foutu »

La fonction qui maintient la jouissance à une distance suffisante du corps sans s'y coller, maintenue à distance par « le serviteur » ou « l'agent » du transfert, c'est l'objet *a*.

Et le réel ?

➤ Le corps fait jouissance du réel

JACQUES LACAN, Le discours de Rome de 1974

<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan70.php>

Cf. plus haut

C'est quoi le réel ? C'est quoi la jouissance ?

Quelle *image* peut-on avoir de la jouissance ?

Jean OURY désigne sous l'expression « **LE TRIANGLE DES 3 S** », une série de dessins de **LACAN**

**JACQUES LACAN, Séminaire XII (1964-1965),
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

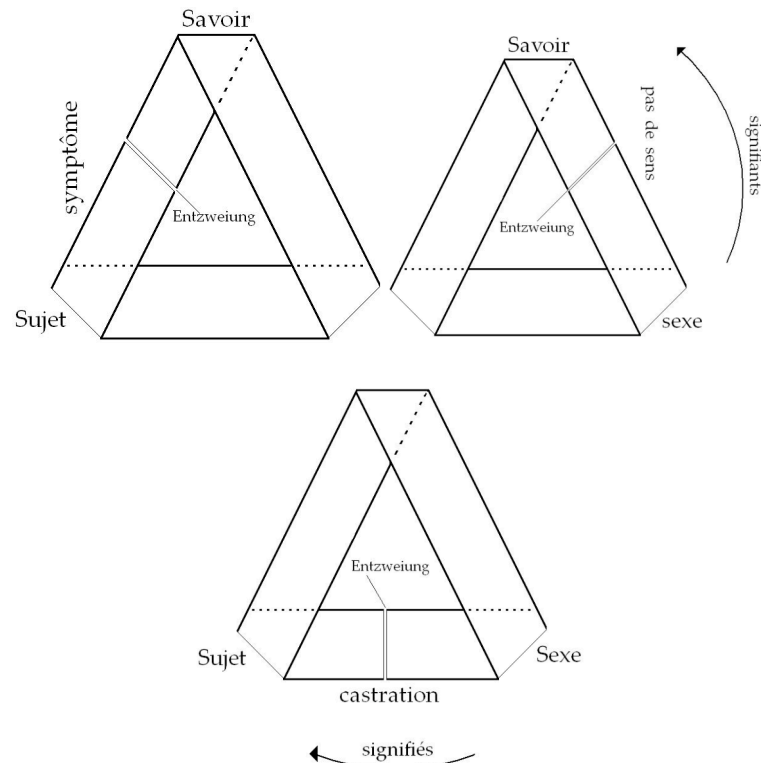
Séance du 16 juin 1964

http://gaogoa.free.fr/Seminaires_HTML/12-PCX/23%20%20%2016%20Juin%201965.doc

version complète

<http://staferla.free.fr/>

Les extraits qui suivent sont tirés de la version complète sur staferla



(extrait de la séance du 16 juin 1964, à partir de la version disponible sur staferla.free.fr, p. 630-631-632.)

« Je vous ai... je vous avais l'année dernière annoncé que je vous parlerai cette année des :

positions subjectives de l'être et puis, par un mouvement de prudence – au reste je me suis laissé conseiller – je me suis contenté de parler, dans mon titre, de : problèmes cruciaux pour la psychanalyse.

J'ai eu raison, non pas bien sûr que mon premier dessein ait été pour autant abandonné, les positions subjectives de l'être, elles sont là au tableau depuis quatre de mes cours, cinq peut-être : sous les trois termes du **sujet**, du **savoir** et du **sexe**.

C'est bien de positions subjectives de l'être du sujet (du « Je suis » de DESCARTES), de l'être du savoir et de l'être sexué qu'il s'agit dans la dialectique psychanalytique et rien n'y est concevable sans la conjugaison de ces trois termes. La relation de ces trois termes est marquée par un rapport qui est celui que...

sous le terme écrit ici en rouge, et qui est en quelque sorte le titre au tableau de l' **Entzweiung**

...que j'essaie de vous faire comprendre comme s'instaurant, s'enracinant, dans le mode du rapport de ce qui constitue le statut du sujet : le statut du sujet en tant que nous avons toute l'année tourné autour de l'espèce d'un trait particulier qui est celui qui le constitue : cet UN dont nous avons été chercher dans FREGE la formule, pour autant qu'il est cet UN qui s'institue dans le repérage du manque.

Cet UN singulier, nous devons chercher quelque part ce quelque chose qui le met dans ce rapport de **Zwang** ou **Entzweiung** par rapport au corps du savoir.

Et c'est du **Zwei** de l'être sexué, en tant qu'il est toujours, pour cet UN du sujet imaginaire, non soluble : ce rapport du UN au **Zwei** du sexe, c'est ceci dont nous trouvons l'instance à tous les niveaux des rapports entre les trois pôles de cette triade.

Car ce **Zwang**, cette **Entzweiung**, ce quelque chose...

que la dernière fois – je n'y reviens pas ou plutôt j'y reviens, car il le faut – j'ai cru devoir inscrire dans ce schéma topologique – sur l'importance ou l'opportunité duquel j'aurai à revenir tout à l'heure – comme se marquant du fait que la structure de cette topologie étant celle d'une **surface** telle que son **endroit** vienne quelque part, si l'on peut dire, à se conjoindre à ce qui est tout de même bien son opposé, à savoir son **envers**

...bien sûr, dans notre expérience d'analystes, c'est dans ce rapport très particulier d'un sujet à son savoir sur lui-même qui s'appelle symptôme.» (p.628-629)

Entretien avec **Jean OURY**, VST, n° 88, 2005

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_088_22

Dans un autre contexte,

Cf. séance de novembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071121.pdf

« Dans son séminaire sur Les problèmes cruciaux en psychanalyse, Lacan parle des "positions subjectives de l'être". Il dessine un triangle qui est une bande de Moebius avec trois pliures, comme ceci : je parle souvent du "triangle des trois S" : le Sujet de l'inconscient, le Savoir (la jouissance de l'Autre) et le Sexe (pas la sexualité !) comme point "d'ab-sens"; le sexe, l'ab-sens, le pont de la différence. Par exemple, l'hystérique : non-résolution de cette différence des sexes. La tension entre le sujet et le savoir, Lacan l'appelle *Zwang*, c'est-à-dire le compulsif, la contrainte de la névrose obsessionnelle. Par exemple, à l'école primaire, ou secondaire, ou à la faculté, les examens se situent entre le sujet et le savoir. Mais le Savoir, il y en a des tonnes chaque jour. Lacan dit bien que le savoir, c'est comme l'accumulation capitaliste, et le situe comme "jouissance de l'Autre". Si on "forclôt" le point Sexe de la triangulation, on obtient la caricature du type qui passe des examens, etc. [...] Entre le savoir et le point de différence, le sexe, Lacan met *Sinn*, le sens (pas la signification). Si on ne tient pas compte de ça, tout ce que le type dira n'a aucun sens. Et, d'autre part, entre le sujet et le sexe, il y a *Wahrheit*, la vérité. Donc, supprimer le point S, supprime sens et vérité : c'est un discours compulsif. Maintenant, il ne faut pas croire qu'on va directement d'un point à l'autre : il y a de l'*Entzweiung*, de la "division". »

JEAN OURY revient sur la question du Sujet, auquel on n'a pas accès directement (« il est barré, il se barre »), qui est nulle part mais qui permet qu'il y ait de l'inconscient ...

Sur la question du Sujet, \$ (S barré), voici ce que j'ai trouvé pour me permettre d'y voir un peu plus clair :

JACQUES LACAN, Séminaire XVI (1968-1969), D'un Autre à l'autre, Seuil, 2006, p. 20-21.

Séance du 13 novembre 1968

« Quand je dis qu'il faut définir le signifiant comme ce qui représente un sujet pour un autre signifiant, cela veut dire que personne n'en saura rien, sauf l'autre signifiant. Et l'autre signifiant, ça n'a pas de tête, c'est du signifiant. Le sujet est là étouffé, effacé, aussitôt en même temps qu'apparu. Comment quelque chose de ce sujet qui disparaît d'être surgissant, produit par un signifiant pour aussitôt s'éteindre dans un autre, peut-il se constituer et se faire prendre à la fin pour un

Selbstbewusstsein ? – soit quelque chose qui se satisfait d'être identique à soi-même. C'est bien ce qu'il s'agit de voir maintenant.

Le sujet, sous quelque forme que ce soit qu'il se produise dans sa présence, ne saurait se rejoindre dans son représentant de signifiant sans que se produise cette perte dans l'identité qui s'appelle à proprement parler l'objet a . C'est ce qui désigne la théorie de FREUD concernant la répétition. Moyennant quoi rien n'est identifiable de ce quelque chose qui est le recours à la jouissance dans lequel, par la vertu du signe, quelque chose d'autre vient à sa place, c'est-à-dire le trait qui la marque. Rien ne peut là se produire sans qu'un objet y soit perdu. »

➔ Le savoir, la jouissance de l'Autre

➔ **Qu'est-ce qui se passe entre le sujet de l'inconscient et la jouissance de l'Autre ? Le Savoir !**

Et le Savoir, c'est gigantesque ! C'est comme l'accumulation capitaliste. En une journée, il y a des tonnes de savoir qui se sont rajoutés ... Ça n'arrête pas !

JACQUES LACAN, Séminaire XII (1964-1965), Problèmes cruciaux pour la psychanalyse

Séance du 16 juin 1964

<http://staferla.free.fr/>

« Il faut se souvenir que ce surgissement du *Cogito*... dans cette division où mon analyse le marque du « Je suis » d'Être au « Je suis » de sens, du « je suis » qui est celui qui pense : « donc je suis »

...que cette démarche ne se conçoit pas sans le repérage de ce par rapport à quoi elle se situe.

Elle se situe comme un doute méthodique et plus encore radical, de quelque chose qui est un savoir déjà constitué et que cette relation du sujet au savoir est si essentielle que, partant de là au départ, nous retrouvons dans le résultat ce quelque chose... que je répète ici pour y voir l'amorce d'une réflexion qui peut être reprise et poursuivie

... c'est que le résultat de la démarche de DESCARTES, est de rendre possible ce quelque chose que j'ai caractérisé après lui, comme l'accumulation d'un savoir. Le fondement, la fin, la marque, le style, du savoir de la science, c'est avant tout

d'être un savoir qui se peut être accumulé, et toute la philosophie depuis — je parle de celle que nous pouvons retenir comme la meilleure — n'a été rien d'autre que de définir les conditions de possibilité d'un sujet en face de ce savoir en tant qu'il peut s'accumuler. » (p. 625)

➔ **Qu'est-ce qui se passe entre \$, le sujet de l'inconscient qui n'est nulle part et le savoir, jouissance de l'Autre ?**

C'est ce qui se passe dans les lycées ou à l'école.
Ça déclenche du *Zwang*, de la compulsion.
L'élève, qui, au moment de passer des examens, devient obsessionnel.

**JACQUES LACAN, Séminaire XII (1964-1965),
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

Séance du 16 juin 1964
<http://staferla.free.fr/>

« Le sujet s'appréhende dans une certaine expérience qui n'est pas une expérience où il soit seul, mais une expérience, jusqu'à un certain point, éduquée et dirigée par un savoir.

Le symptôme, fut-il le plus caractérisé en apparence, pour nos habitudes de cliniciens — celui de l'obsessionnel par exemple — nous n'avons que trop l'expérience qu'il ne s'achève, qu'il ne prend sa pleine constitution que dans un certain rapport à l'Autre dont FREUD a bien souligné qu'il peut être quelquefois le premier temps de la psychanalyse.

Cette division, ce *Zwang* cette opposition du sujet à ce qui lui vient du côté d'un savoir, c'est le rapport du sujet à son symptôme, c'est le premier pas de la psychanalyse.

Je ne rappelle ceci que pour motiver le fait que ce soit là que j'ai marqué la division, le *Zwang*.

Mais, si elle est là, et si ce dessin se motive de ce que la feuille symbolique du rapport topologique dont il s'agit, qui est un rapport de triade, a son sens, son importance — et j'y viendrai tout à l'heure — il est clair que cette bande de MOEBIUS qui est ainsi...

vous n'avez peut-être pas assez réfléchi : pourquoi ? Est-ce un hasard ? Ne l'est-ce pas ? ...qui est ainsi figurée

[dessin 1]

dans cette bande trois fois repliée sur elle-même, ce ruban de MOEBIUS, je veux dire sa demi torsion fondamentale, constitue sa propriété topologique : ce qu'il recèle d'*Entzweiung*... justement en ceci qu'il n'y a pas deux surfaces, que la même surface venant à se rencontrer elle-même étant son envers, c'est cela qui est le principe de l'*Entzweiung* ... bien sûr c'est en tous les points du ruban de MOEBIUS qu'elle peut se manifester. » (p. 629-630)

JEAN OURY emprunte un exemple à **FRANÇOISE DOLTO** :

Qu'est-ce qu'il faut faire quand un gosse arrive, qu'il ne sait pas sa table de multiplications ? Habituellement, on va lui donner des leçons supplémentaires, etc...

Comment **DOLTO** s'y prend ...

— Comment c'est, le soir, quand tu es à table, au repas du soir ? ton père est là, ta mère, où est-ce qu'elle se met ? et ton frère, où est-ce qu'il se met ? et ton petit frère ? Tu dessines ...

Elle mettait en relation les relations entre le père la mère le petit frère etc, des relations qui ne sont pas réglées (*je comprends : au sein de la famille*). En huit jours, le gamin savait faire ses multiplications. (« Je résume », souligne JO)

Il s'agit de tenir compte d'éléments de ce genre ...

DOLTO mettait en question, sans trop le savoir certainement, dans l'équation obsessionnelle du Sujet au Savoir, un point qu'on pourrait appeler provisoirement, un point de différence.

➔ **Un point de différence pure : le sexe**

C'est quoi la différence ? le sexe. Mais ce n'est pas l'exhibition, la sexualité, c'est la différence pure. Si on ne sent pas la différence, on ne sent rien du tout.

Ce point de différence, c'est ce qui va permettre l'apprentissage (de la table de la cuisine à la table de multiplication), de pouvoir lutter contre le **Zwang**.

La *Zwangneurose*, c'est la névrose obsessionnelle.

Il y a des névroses obsessionnelles transitoires déclenchées, par exemple, pendant les périodes d'examen. (Des personnes remarquables, qui, la veille de l'examen, ne savent plus rien et le lendemain elles s'effondrent).

C'est parce qu'il n'y a pas de point de différence. Le sexe, c'est la différence.

**JACQUES LACAN, Séminaire XII (1964-1965),
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

Séance du 16 juin 1964

<http://staferla.free.fr/>

« Ce qui fait la puissance de l'expérience analytique, ce qu'elle a introduit dans le monde de ce quelque chose d'essentiellement ambigu, où nous reconnaissons que, au niveau le plus opaque d'une chaîne signifiante, quelque chose, ce quelque chose qui fait sens, c'est toujours, plus ou moins pris, dans cette bipolarité encore irrésolue, qui est celle qui émane du sexe et c'est cela qui, en tout cas, y fait sens. » (p. 630)

Sur le Zwang

<http://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2003-1-page-17.htm>

➤ La vérité, c'est le rapport entre la différence et le Sujet

Dans ce triangle, entre le Sujet de l'inconscient et le Sexe (La différence), Lacan mettait la Vérité (*Wahrheit*)

➤ Le sens, *Sinn* : entre le point de différence, le sexe et le savoir

**JACQUES LACAN, Séminaire XII (1964-1965),
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse**

Séance du 16 juin 1964

<http://staferla.free.fr/>

[dessin 2]

« N'ai-je pas aussi commencé l'année en vous montrant que cette nature du sens est exactement celle du « pas de sens », que plus, ce que nous pouvons essayer d'articuler, de former, de conjoindre, de signifiants à la seule condition d'y respecter un minimum de structure grammaticale, fera ce « pas de sens » et en manifestera d'autant plus le relief et l'originalité.

Le *Sinn* est foncièrement marqué de la fissure de l'*Unsinn* et c'est là qu'il surgit dans sa plus grande pureté.

Et alors, où trouverons nous ce qui y correspond de cette ligne magique, fuyante et idéale qui est partout et nulle part, cette ligne de l'*Entzweiung* dans le lieu de liaison du sujet au sexe que nous avons appelé la *Wahrheit* ?

Car c'est cela dont il s'agit dans l'analyse.

Si le *Sinn*, si ce qui est sens, est interprétable, vient au sujet du côté du savoir, dans les achoppements du discours, dans le trébuchement du signifiant, le signifié qui vient ainsi, vient d'ailleurs : il vient ici par en-bas, non pas par le détour du savoir, par ce rapport direct du sujet avec l'être sexué. Où est alors ici la division ? Est-ce que j'ai besoin devant des psychanalystes de l'appeler par son nom ? Quelle est l'expérience à quoi la psychanalyse nous conduit et que définit le rapport du sujet avec le sexe, si ce n'est que, quel que soit le sexe de ce sujet, ce rapport s'exprime de cette façon singulière, qui est celle que nous appelons la castration. »

[dessin 3]

C'est dans la mesure où est négativé précisément ce qui est la copule, l'instrument de conjonction, que le sujet quel qu'il soit, s'intègre dans la vérité du sexe. Et cette nécessité de la fondation de la castration, voilà ce qui nous montre, là encore, le principe de cette singulière *Entzweiung*, jouant sur l'ambiguïté impossible à résoudre de cet UN toujours évanoui, toujours contraint de se confronter au deux. »

Si on forclos, comme dans l'Éducation nationale, etc ..., si on cache le point sexe de différence, on peut déclencher des systèmes obsessionnels, d'arrivisme (Je serai le premier, tu seras le dernier) et ça supprime le sens et la vérité.

Si le point de différence saute, il n'y a plus ni vérité, ni sens.

On se retrouve dans un système obsessionnel plus ou moins squatté par l'État.

➔ **En fin de compte, la fonction de l'État c'est de rendre obsessionnel...**

(payer ses impôts, éviter les pertes de points du permis de conduire pour 2 kilomètres de trop...)

Qu'est-ce que le soin ? [4]

➔ Le dépérissement de l'État par la bureaucratie

Une petite phrase de chez **HANNAH ARENDT** : en fin de compte, c'est bien, MARX, mais quand même, il s'est foutu dedans, dans le *Manifeste*.

Ce qu'il a dit : L'apothéose : quand le prolétariat aura pris le pouvoir, il y aura un dépérissement de l'État.

Il s'est trompé. Il y a un dépérissement de l'État par la bureaucratie.

Une affirmation qui demande réflexion.

Cette dimension-là, semble nécessaire quand on veut parler du soin.

Cela suscite d'autres questions :

- **Qui soigne qui ?**
- **Qui soigne quoi ?**
- **Qu'est-ce qui est en question pour ?**

Savoir à qui on s'adresse ...

[benommenheit]

JO pense à un schizophrène, qui, dit-il, en fait trop. Il note tout sur un carnet, il a toujours l'air préoccupé, en faute (mais quelle faute ?), un peu hébété. C'est lui qui a porté Jean OURY à reprendre le texte *Sur le théâtre de marionnettes* de **KLEIST**.

Un peu de phénoménologie...

Quand un schizophrène se présente, avec cet air-là ... si on a le temps (sur plusieurs mois) — d'ailleurs, il n'y a pas de temps à ce niveau, c'est *hors-temps* ...

Il existe des descriptions de ce genre de malades par **BLEULER** et **BERZE** qui parlent de *Benommenheit*.

JEAN OURY revient sur la traduction de ce terme en privilégiant celle de *de FRANÇOISE DASTUR* qui parle d'*engourdissement*.

Toute la personnalité, toute l'énergie est complètement occupée dans des conflits pulsionnels.

Mais **BERZE** fait remarquer que même s'ils semblent abrutis, ils sont **hyper-vigilants ! Ils savent tout !**

*Pour un développement autour de cette thématique, avec des citations de **FRANÇOISE DASTUR** Cf. séance de janvier 2009*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO_090119.pdf

La moindre des choses, c'est d'être soi-même aussi dans un état de vigilance dans la rencontre avec l'autre. Cela met en question une notion « malmenée » ...

[la neutralité]

... Beaucoup confondent la neutralité avec la cachoterie.

Si on adopte la technique de neutralité, on en reste au : « je vous écoute », et puis le silence ...

LACAN le dit bien ... Le sujet supposé savoir ... On se figure que l'analyste sait tout. C'est une illusion du début d'analyse.

Surtout dans un milieu institutionnel, avec liberté de circulation, la véritable neutralité — la chose la plus difficile à atteindre — ça serait un processus de **transparence**, mais il faudrait trouver un autre mot (pour éviter la confusion avec sa signification dans le système mondialisé actuel), difficile à expérimenter.

On le voit dans les relations de groupe par exemple ...

... Des quantités de choses se passent, qui ont un rôle primordial, qu'on ne dit pas, qu'on ne peut pas dire !

S'il y a des groupes suffisants (c'est un idéal lointain) pour pouvoir parler un peu (dire ce qu'il se passait à tel moment)... établir un système de ... transparence de l'histoire, avec des zones opaques, bien sûr, qu'on respecte.

➔ C'est un processus de neutralité concrète

On peut l'expérimenter dans les processus des *Constellations*, où des subtilités de relations peuvent agir (éviter une tentative de suicide par exemple)

Ce qui se passe entre les gens, ce n'est pas forcément ce qui est dit ou écrit. Ce ne sont pas des subtilités invisibles non plus... des choses qui sont là mais qu'on n'ose pas dire...

Ce n'est surtout pas de la psychanalyse sauvage ...

Surtout dans des cas de dissociation, où il y a des investissements transférentiaux très variés (le transfert dissocié) ...

Ça marche ... ce serait un modèle de neutralité, un processus.

Un minimum de transparence change les choses, ça fait figure d'interprétation.

Sur la notion de 'Constellation'
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061018.pdf

➔ **Il y a des corrélations entre neutralité, interprétation, transfert**

Ce ne sont pas des domaines séparés...

On est dans la dimension existentielle qui met en question ces inter-jeux entre transparence, opacité, etc, et l'interprétation, c'est parfois de ne rien dire du tout ... mais ce n'est pas forcément le silence ... parfois une question de virgule ...

Il faut garder des zones d'opacité

C'est tout le travail du transfert (*Durcharbeiten*), à condition de ne pas être pris dans des systèmes bureaucratiques ...

Il s'agit d'éviter le bureaucratisme du transfert ...

Spirales

18 février 2009

Intervention de Jean OURY à la « nuit sécuritaire », Montreuil, 7 février 2009

Qu'est-ce que le soin ? [1]

➤ Ça remet en question la **psychothérapie institutionnelle**

➤ **Le club thérapeutique, le comité hospitalier...**

[1] [autour de la structure]

□ Pratiques concrètes

➤ **Les conseils de classe en pédagogie institutionnelle**

➤ **Les réunions préparatoires du *Trait d'union* à Saint-Alban**

➔ Pour qu'un système collectif (les clubs, les ateliers) tienne, un **point de structure** est indispensable, sinon c'est le foutoir.

➤ **Le travail d'Ève-Marie ROTH à Sarreguemines**

□ Élaborations théoriques

➤ **La forme, les forces, la structure, le point extérieur**

GILLES DELEUZE, *FOUCAULT* : formes et forces (diagrammatisme)

➔ **Pas de point extérieur : pas de structure.**

□ Quand la structure disparaît (aujourd'hui)

➤ **Les conséquences**

➤ **Les dérives**

[2] [la fonction soignante partagée]

➤ **Il n'y a pas d'un côté les soignants, de l'autre les soignés**

➤ **La « fonction » soignante**

➔ Se méfier du mésusage des mots ... **VIKTOR KLEMPERER**

Qu'est-ce que le soin ? [2]

[1] [les conditions]

➤ **La psychothérapie institutionnelle ? Oui, mais où ? avec qui ? et comment ?**

➤ **La nécessité des groupes**

➤ **La prise en compte des « rapports de complémentarités » entre tous les niveaux, au sens de **GEORGES DUPRÉEL**.**

[2] [la hiérarchie]

➤ **Une critique permanente de la hiérarchie (**CHAIGNEAU, BONAFFÉ**)**

➤ **Une critique du cloisonnement**

[3] [la double aliénation : sociale, psychotique]

[4] [la bureaucratie]

➤ **D'où vient la bureaucratie ? **MARX, AGAMBEN, SAINT AUGUSTIN, SAINT-THOMAS D'AQUIN, PASCAL**, *Les Provinciales*, ...**

Qu'est-ce que le soin ? [3]

[transfert, corps, jouissance]

➤ **Les rapports entre la jouissance et le corps**

➤ **L'objet *a* comme lieu de passage**

➤ **Le corps fait jouissance du réel**

➤ **Le savoir, la jouissance de l'Autre**

➤ **Un point de différence pure : le sexe**

➤ **La vérité, c'est le rapport entre la différence et le Sujet**

JEAN OURY, Le triangle des 3 S
JACQUES LACAN, Discours de Rome (1974),
Séminaire XII, Problèmes cruciaux... (1964-65)

Qu'est-ce que le soin ? [4]

➤ **Le dépérissement de l'État par la bureaucratie**

[benommenheit]

(**BLEULER, BERZE, FRANÇOISE DASTUR**)

[la neutralité]

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 28 septembre 2009.

Mercredi 16 septembre 2009**Les Annonces**

- Béziers, 28-29 septembre, « Prendre soin : continuité des soins, partage des savoirs et lien social », Fédération d'aide à la santé mentale (Croix Marine)

*La fédération des Croix-Marine a changé de nom.
Jean OURY manifeste. Le terme de 'santé mentale' est pour lui ...*

<http://www.croixmarine.com/>

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/09/ne-pas-debaptiser-la-croix-marine.html>

- Blois, 9 octobre, **JEAN OURY** participe à une table-ronde « Corps enfermé, corps contraint » dans le cadre des 12^e Rendez-vous de l'histoire

<http://www.rdv-histoire.com/>

- Marseille, 9-10 octobre, « Et demain... la psychiatrie », XXIII^e journées de l'Ampi

<http://www.balat.fr/spip.php?article623>

- Landerneau, 17 octobre, « Ces petits riens auxquels on tient », Journée de psychothérapie institutionnelle

<http://www.balat.fr/spip.php?article630>

- Paris, 17 octobre, « Ne restons pas seuls », Journée de la PI en Francilie, avec Sébastien PESCE qui présentera son travail « Vers une sémiotique de l'institutionnel » (thèse de doctorat).

http://semiosis.eu/chercheurs/p_pesce.html

<http://www.ceepi.org/spip.php?article400>

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=29502>

- Paris, 23-24 octobre, « corps — Inscription et résonance », colloque d'Euro-psy

http://www.euro-psy.org/site/Colloque_2009.html

- Blois, 24 octobre, « Détour et répétition », Association *Psypropops*

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/04/psypropops-vous-convie-pour-2009.html>

« Comme d'habitude », **JEAN OURY** a téléphoné à **JEAN AYME**, qui ne pourra plus venir

« C'était au mois de juin... De quoi on parlera en septembre... et on y est... »

[Le hors-temps]

Quelques séances où **JEAN OURY** a déjà abordé cette question...

Octobre 2006

Janvier, février, juin, **décembre** 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_061018.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070117.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070221.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070620.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100708/JO_071219.pdf

(Quand j'aurais mis en forme les prises de notes de mars à juin 2009, je signalerai éventuellement d'autres séances)

Ça demande beaucoup de patience, de lectures, mais pas seulement ...

Pourquoi ?

Une vieille histoire en rapport avec la métapsychologie

[1]

[Pour démarrer]

JEAN OURY se souvient de discussions avec **HENRI MALDINEY** et des « successeurs » de **GISELA PANKOW**...

➤ ne pas partir de l'historial

Dans une **analyse de psychose**, il ne faut surtout pas se précipiter à faire parler de « l'historial » : qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce que tu as fait l'année dernière, il y a 10 ans...
Une démarche qui semble naturelle quand on rencontre quelqu'un...

Sur le terme Historial

« Historial a aussi un sens spécifique en philosophie, et plus précisément en phénoménologie. Introduit dans les traductions de Heidegger pour l'opposer à "historique", il concerne l'événement capable de fonder un nouveau rapport à l'être, un tournant dans l'histoire de l'être. Par opposition, historique concerne uniquement les événements qui se déroulent dans l'histoire, et ont un sens contingent.

Pour rappel, Heidegger a longuement travaillé sur notre rapport au temps et sur l'histoire de nos manières d'appréhender le monde, qu'il appelle "histoire de l'être" ».

<http://iclat.typepad.com/think/2006/12/historiale.html>
http://www.lettres-et-arts.net/arts/115-iii_l_art_comme_devoilement

[1bis]

[Pour comprendre]

Comme toujours, **JEAN OURY** va s'appuyer sur des moments de sa vie quotidienne pour nous faire y voir clair.

◆ Ici, il fait référence à une jeune schizophrène, un peu paranoïde, connue dans les années 50 à Saumery.

Un jour, elle est venue le voir avec une ancienne photo de classe et désignant quelqu'un sur la photo : « Vous êtes là, à côté de moi » a-t-elle dit à Jean OURY. « j'ai battu en retraite » ...
Cette *reconnaissance* était une pointe délirante d'un transfert ...

Dans un tel cas, il faut faire attention, il ne faut pas trop parler parce que la personne va complètement se dissocier.

◆ Une autre schizophrène : « Ça y est ! Je sais ce que je vais vous dire ... », puis elle s'arrêtait... Elle arrivait à faire un discours cohérent, et puis elle s'arrêtait.

« Il faut apprendre sur le tas »

◆ **JEAN OURY** rapproche ce dernier cas d'un poème de **HÖLDERLIN** cité par **HENRI MALDINEY** avec une sorte d'injonction relative à l'Ouvert. Mais ça n'allait pas plus loin, « ça ne passait pas la barre »...

HENRI MALDINEY, « *L'esthétique des rythmes* » (1967),
in *Regard, parole, espace*,
L'Âge d'homme, 1973, 1994. p. 147-172.

Disponible sur le site de Michel Balat

<http://www.balat.fr/spip.php?article77>

« Ethos en grec ne veut pas dire seulement manière d'être mais séjour. L'art ménage à l'homme un séjour, c'est-à-dire un espace où nous avons lieu, un temps où nous sommes présents – et à partir desquels effectuant notre présence à tout, nous communiquons avec les choses, les êtres et nous-mêmes dans un monde, ce qui s'appelle habiter.

“ C'est poétiquement que l'homme habite... ”¹

Et quel est ce séjour ? Hölderlin le dit dans les trois premiers mots d'un poème :

Komm ! ins Offene !

Viens ! dans l'Ouvert !

Pour combien ce mot : Ouvert est-il clos, indifférent ou lettre morte, parce que justement il est voix vive et que la vie n'est pour eux qu'une faute d'orthographe dans le texte de la mort, dans le contexte des configurations objectives, en lesquelles l'homme se thématise et devient un objet – et non

¹ Hölderlin, Poème “ En bleu adorable... ”

un existant. De poète en poète, d'existant en existant, l'Ouvert de Hölderlin a sa résurgence avec R. M. Rilke dans la Huitième Elégie de Duino :

" De tous ses yeux la créature voit

l'Ouvert. Seuls nos yeux à nous sont
comme retournés et tout autour d'elle posés
comme des pièges encerclant sa libre issue...

... Nous n'avons jamais, non, pas un seul jour
devant nous le pur espace dans lequel les fleurs
s'ouvrent sans fin. Toujours le monde
et jamais le Nulle part sans négation, le pur,
l'insurveillé qu'on respire, qu'on sait infini
et qu'on ne désire pas.

... C'est cela qui s'appelle destin : être en face
et rien que cela et toujours en face. "

Seul échappe à l'en-face et au destin celui qui ne commence pas par mettre le monde en perspective, et qui ne fait pas de sa présence un objet, pour la mettre en vitrine ou la mettre en tableau dans une représentation. L'artiste est cet homme. Nullement différent de vous à l'origine, puisque " comme vous, dit Paul Klee, il a été jeté dans un monde où il doit s'orienter tant bien que mal " ²; différent cependant en ce qu'il cherche une issue dans cette origine même, à laquelle il accède en la mettant en œuvre, mais à une condition : que son œuvre elle-même soit dans un état d'origine perpétuelle. »

JEAN-FRANÇOIS MATTEI, « L'Ouvert chez Rilke et Heidegger », *Noesis*, n° 7, 2004.

<http://noesis.revues.org/index28.html>

On pourrait citer aussi différentes formes de mélancolie, différentes formes d'ennui... Est-ce que l'ennui a à voir avec le temps ?...

Ce qui incite **JEAN OURY** à travailler la question du hors-temps, c'est tout un mélange, en rapport avec cette remarque de **GISELA PANKOW** sur le fait de ne pas se précipiter à faire parler un psychotique de son histoire, l'historial... Jusqu'au moment où il y a une possibilité de regroupement de tout ce qui était disloqué dans l'espace...

² Paul Klee, Conférence sur l'art moderne faite à Iéna le 25 juin 1924. in *Théorie de l'Art Moderne*, Paris, 1964.

➤ le corps comme modèle structural de l'espace

... C'est ce qui amène **GISELA PANKOW** à poser le corps comme modèle structural de l'espace.

Ça peut tenir et à ce moment-là apparaît quelque chose de l'ordre d'une histoire...

Voir les séances de décembre 2007 (citations)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

février 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/JO0506/JO_060215.pdf

GISELA PANKOW, *L'Homme et sa psychose* (1969), Flammarion, Champs, p. 271-273.

« Ainsi l'univers de la psychose apparaît-il comme un univers morcelé : chaque fragment est souvent ressenti comme étant un monde séparé et ayant perdu toute connexion interne avec les autres fragments. Entre ces parties il n'y a rien qu'un vide abyssal, un néant. Ne sachant rien des processus de détérioration spécifiques de la psychose, nous nous bornons à constater que les distances entre les divers fragments sont soumises à des modifications constantes. [...] On peut combler des trous, mais peut-être tout le secret de la psychothérapie des psychoses tient-il dans ce don de l'observation qui nous permet d'appréhender la moindre modification des "mondes partiels". [...] Cependant si cette "conquête du monde psychotique" se prolonge, on constate de plus en plus souvent, que des jonctions de fragments présentent une certaine stabilité. [...] Nous essayons alors de rapprocher les couches identiques dans les différents terrains. Nous désignons sous le terme de structuration dynamique le processus qui consiste à restituer l'unité perdue des couches psychiques éparées. C'est grâce à ce processus de structuration dynamique que nous gagnons du terrain et que nous rendons ce sous-sol psychique à nouveau praticable.

Comment se distinguent ces parties, qui permettent une structuration des morceaux au milieu du processus destructif ? Il s'agit de débris, qui concernent le corps. Il est difficile de traduire ces relations dans le langage habituel car le malade mental perçoit souvent un fragment, non pas comme partie, mais comme totalité. Il s'agit parfois d'une forme banale, mais dont la signification déborde sur tous les domaines de la vie. Nous avons essayé

de travailler à partir de ces fragments d'une expérience du corps. Si nous réussissons à mettre en relation les unes avec les autres, les diverses parties de l'image du corps, alors le corps est "habitable"³ et l'expérience spatiale mène à l'expérience temporelle. Lorsque ce corps peut être reconnu comme le corps limité d'un homme ou d'une femme, alors se prépare une orientation vers un *Tu*, et ainsi l'homme peut entrer dans sa propre histoire en tant que sujet. »

→ Les rapports entre l'espace et le temps

Cette façon d'aborder les rapports entre l'espace et le temps semble un peu trop facile à **JEAN OURY**... c'est pas suffisant car...

... Le trouble est bien plus archaïque que ça...

[2]

[Pour se repérer]

JEAN OURY, in « Entretien entre Henri MALDINEY et Jean OURY, le jeudi 28 janvier 1988 au centre Pompidou », *Création et schizophrénie*, Galilée, 1989, p. 199-200.

« Les schizophrènes ont des structures d'existence qui se marquent par le "fermé". Si on veut traduire le Dasein par "être-le-là", il n'y a pas pour eux, de "là". Ni dans l'espace, ni dans le temps : pas de projet. Ils sont dans l'ici. Par exemple, c'est lui qui (il s'agit d'Arneval rencontré à St Alban) – dans un quartier qui était fermé à cette époque – était dépositaire des clés de la porte de la cour. Quand on sonnait à la porte, il se déplaçait pour aller ouvrir, il faisait plusieurs tours sur lui-même, une espèce de danse magique de conjuration, pour éloigner les "cé", afin de laisser entrer la personne qui avait sonné. Mais lui-même ne franchissait pas le "seuil". »

JEAN OURY revient sur ce dialogue avec **HENRI MALDINEY**

« Le temps, ça n'existe pas ... L'espace ... mmm... »

³ Cf. **HEIDEGGER**, « Bâtir, habiter, penser », in *Essais et conférences* (1954), Gallimard, Tel, 1958, 2001, p. 170-193. (note de la copiste. Et je ne me sens pas 'scribe', car j'essaie de me souvenir de ce que je retranscris...)

« J'ai peut-être un délire d'éternité ... La preuve : je suis toujours là... »

Avant de poursuivre, Jean OURY a besoin d'en passer par certaines références :

↗ immortel/éternel

SOEREN KIERKEGAARD critique ceux qui confondent, sur le plan théologique, l'immortalité et l'éternel. Il faut laisser Dieu se débrouiller avec l'éternel. Tandis que l'immortalité se fabrique tout le temps.

Séance du 17 janvier 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100607/JO_070117.pdf

Séance du 17 décembre 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100809/JO_081217.pdf

Par exemple, dans la vie de tous les jours, si on ne parle pas de quelqu'un, il disparaît :

C'est pour ça que **JEAN OURY** parle tout le temps de **TOSQUELLES**, **LACAN**, **KIERKEGAARD** ...

→ On a affaire à quelque chose qui n'est pas dans l'absolu, dans le transcendant...

↗ ne pas confondre Dieu et l'Être

JEAN OURY fait référence au théologien et philosophe dominicain **MAÎTRE ECKHART** (1260-1327) autour de la distinction entre Dieu et l'Être.

Pour **Maître ECKHART** :

« Il ne faut pas confondre Dieu et l'Être »
« Dieu est une grande chose »

<http://maitre.eckhart.free.fr/STUDIUM/bio.html#Anchor-14210>

<http://www.scribd.com/doc/2935315/Maitre-Eckhart-une-mystique-du-detachement>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ma%C3%A0tre_Eckhart

JEAN-FRANÇOIS MALHERBE, « "...und daz niht was got", Maître Eckhart sur la liberté de l'humain en Dieu, *Théologiques*, 1996, n° 2

De et Sur MAÎTRE ECKHART aux éditions du Cerf

<http://www.editionsducerf.fr/html/recherche/resultat.asp?mot=eckhart&choix=motcle>

On ne prouve pas l'existence de Dieu...

... Cela rejoint une dimension que l'on retrouve chez **GUILLAUME D'OCKHAM**

➤ on ne prouve pas l'existence divine

GUILLAUME D'OCKHAM restait un peu dubitatif en critiquant l'ontologie de son époque.

*La page Wikipedia sur **GUILLAUME D'OCKHAM** est très bien faite*
http://fr.wikipedia.org/wiki/Guillaume_d%27Ockham

Ce n'est pas loin de **la théologie apophatique** et de **la théologie négative**

Jean OURY précise bien qu'il ne s'agit pas d'aller jusque là (bien trop complexe), mais ... « ça rend un peu modeste, quoi... »

Sur toutes ces questions
Voir les séances de novembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071121.pdf
janvier, avril 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080116.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080416.pdf
janvier 2009
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0809/JO_090121.pdf

➔ **Quand on parle du hors-temps, on parle du temps, mais alors : qu'est-ce que le temps ? ...**

[3]

[*Spaltung, rythme, Gestalt*]

Pour la suite de cette séance,
voir pour les nombreux liens et citations
Les séances de juin et décembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

Dans la schizophrénie (*les schizophrénies*) il y a quelque chose de l'ordre...
(*Jean OURY ne termine pas sa phrase*)

C'est un trouble qui est — logiquement — antérieur à l'espace et au temps.

Ce terme, *Spaltung*, si difficile à traduire : ça n'est pas le *Splitting*, ça n'est pas le clivage...

JEAN OURY fait allusion à la nécessité de revoir les traductions de certains termes employés par **GISELA PANKOW**, et notamment ce terme de *Spaltung*.

Il cite à nouveau l'exemple donné par une personne de langue allemande : pour traduire ce qui est en question dans ce mot, il faut penser à un arbre qui est déchiqueté sous l'effet d'un orage : des pointes piquantes se dressent, et l'on voit presque le cœur. On ne pourrait rien recoller, et ça pique...

La *Spaltung*, la dissociation schizophrénique, c'est pas cassé, mais c'est arraché et si on approche ça pique...

Quoi faire avec ça ?

Où se situe cette *Spaltung*?

À la base même de tout ça, Jean OURY dit qu'il a osé émettre que c'était...

... un trouble profond du rythme...

... en rapport avec le « *rhythmos* » d'**ÉMILE BENVENISTE**, pas loin de la **Gestaltung**, la mise en forme, un grand mot du début du XX^e siècle, un des mots préférés de **HANS PRINZHORN**

HANS PRINZHORN, *Bildneri der Geisteskranken (1982), expressions de la folie*, Gallimard, 1984.

http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070701735/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books
http://fr.wikipedia.org/wiki/Hans_Prinzhorn

➔ **La *Spaltung* serait un trouble profond de la mise en forme du rythme.**

[**question** ♦ « Mais d'où vient tout ce raisonnement ? Un travail que chacun doit faire pour son propre compte... chacun doit pouvoir se construire une sorte de toile de références... une boîte à outils. Pour éviter de tomber dans le *néopositivisme dégénéré actuel*...]

[4] [construire sa boîte à outils]

LUDWIG WITTGENSTEIN, *Recherches philosophiques* (1945), Gallimard 2001.

« Pense aux outils qui se trouvent dans une boîte à outils : marteau, tenailles, scie, tournevis, mètre, pot de colle, colle, pointes et vis. – Les fonctions de ces objets diffèrent tout comme les fonctions des mots. (Et il y a des similitudes dans un cas comme dans l'autre.)

Ce qui nous égare, il est vrai, est l'uniformité de l'apparence des mots lorsque nous les entendons prononcer ou que nous les rencontrons écrits ou imprimés. Car leur *emploi* ne nous apparaît pas si nettement. Surtout pas quand nous philosophons ! » (§11, p. 32-33)

« C'est comme lorsque nous regardons le tableau de bord d'une locomotive. Il s'y trouve des manettes qui se ressemblent toutes plus ou moins. (Ce qui est compréhensible, puisqu'elles doivent toutes pouvoir être actionnées à la main.) Mais l'une est la commande d'une manivelle que l'on peut faire tourner de façon continue (elle règle l'ouverture d'une soupape), une autre celle d'un interrupteur qui n'a que deux positions – marche ou arrêt –, une troisième est la commande d'un frein – plus on la tire, plus elle freine –, une quatrième celle d'une pompe – elle ne fonctionne que quand on la fait aller et venir. » (§12 p. 33)

Les recherches (ou investigations) philosophiques de WITTGENSTEIN

http://fr.wikipedia.org/wiki/Investigations_philosophiques

<http://users.rcn.com/rathbone/lw11-20c.htm>

F.X. VERLEY, « Les remarques philosophiques de Wittgenstein »

Cf. page 7 où il est question de « boîte à outils »

http://w3.univ-tlse2.fr/philo/IMG/pdf/VERLEY_Remarques_philosophiques-Wittgenstein.pdf

Il y a certainement d'autres textes intéressants sur les pages du Département Philo de l'université Toulouse-Le Mirail

http://w3.univ-tlse2.fr/philo/rubrique.php?id_rubrique=13

<http://www.kfs.org/~jonathan/witt/tlph.html>

JEAN OURY, « Le pré-pathique et le tailleur de pierre », *Chimères*, Les enjeux du sensible, n°40, automne 2000.

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf

<http://www.revue-chimeres.fr/>

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/boitoutils.html>

« Quelqu'un est venu plusieurs années à mon séminaire de Sainte-Anne, un tailleur de pierres, un "pierreux". Je lui ai demandé pourquoi il continuait de venir. Il m'a répondu : "C'est parce que vous dites la même chose que ce que je pense dans mon travail, ce sont les mêmes outils." J'étais très ému et je lui ai demandé qu'il fasse le séminaire à ma place un soir. C'était extraordinaire. Il expliquait qu'il fallait former ses outils soi-même, les tailler soi-même pour qu'il n'y ait pas d'accident. [...]

Pour être en prise, chacun doit construire sa propre métapsychologie. Freud très modestement n'a pas cessé de construire, de raturer et de recommencer la sienne propre. Toute personne concernée par le domaine éducatif ou psychothérapeutique construit sa propre métapsychologie. »

Concrètement :

On ne dit pas bonjour de la même façon à un schizophrène, un mélancolique.

Cette boîte à outils doit coller avec sa propre personnalité : C'est une catastrophe que d'utiliser un outil qui ne vous convient pas !

L'outil le plus bête : le **DSM** (I, II, III, IV) : des erreurs de diagnostic, qui amène tout le temps à la même chose : cellules, ...

Manuel Diagnostique et Statistique des troubles mentaux

http://fr.wikipedia.org/wiki/Manuel_diagnostic_et_statistique_des_troubles_mentaux

Quand on rencontre quelqu'un, c'est :

Amicalement ? en bon camarade ? se mettre au niveau ? ... pas du tout !

... C'est être dans le *même paysage*

[5]

[boîte à outils : être dans le « même paysage »]

(ERWIN STRAUS)

séance de **mai 2008***

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080521.pdf

mars 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_080319.pdf

novembre, décembre 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061115.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_061220.pdf

octobre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071017.pdf

Dans le même paysage, le même « horizonné » (**MINKOWSKI**) pas forcément pour communiquer mais pour être simplement dans le même paysage...

JEAN OURY, *Création et schizophrénie*, 4 novembre 1987, Éd. Galilée, 1989, p.83.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

« Qu'est-ce qu'un paysage ? D'une façon concrète en psychiatrie : par exemple, une consultation. Un consultant entre : je le connais ou je ne le connais pas. Si je reste devant lui et le regarde d'une façon "scientifique", objective, logico-positiviste, comme s'il était dans une vitrine, moi d'un côté et lui de l'autre, en face, il sera devant moi, dans un autre espace que le mien. En réalité, je ne peux avoir accès, être avec celui qui vient, c'est-à-dire le respecter en tant que lui-même, que si je suis moi-même dans le même paysage. Autrement dit, le paysage, au sens d'Erwin STRAUS, n'est pas un panorama qu'on regarde comme un touriste. Mais qu'est-ce qui permet d'être dans le paysage ? C'est participer à son "atmosphère". Ce que TELLENBACH dénomme "Geschmack und Atmosphäre" ("goût et atmosphère"). »

Se mettre dans le même paysage,

C'est appliquer une **réduction phénoménologique transcendante** : mettre entre parenthèses toutes vos préoccupations, vos conflits, ne pas encombrer l'autre avec ce qui se passe dans la tête, il a des antennes, il voit bien les choses.

« Les étapes méthodologiques de la phénoménologie »

un site de Paris 8 très riche

<http://www.paris-philosophie.com/article-3579053.html>

EUGÈNE MINKOWSKI, « L'horizonné », in *Le temps vécu. Études phénoménologiques et psychopathologiques (1929)*, PUF

Une intervention de JEAN OURY, « Alors, la vie quotidienne ? »

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/alors.%20la%20vie%20quotidienne.htm

JACQUES LACAN, « Psychologie et esthétique » (1935)

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1935-00-00b.doc>

Biographie d'Eugène Minkowski

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/MINKOWSKI.htm>

EDUARDO T. MAHIEU, « Une lecture de Minkowski »

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/MINKOWSKI.htm>

[6]

[le corps du schizophrène *Benommenheit*]

JEAN OURY revient sur le terme de *Benommenheit* en citant **JOSEF BERZE**, **EUGEN BLEULER**, **JUAN LOPEZ IBOR**, **FRANÇOISE DASTUR**.

Voilà la séance de janvier 2009

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0809/JO_090121.pdf

DANIELLE ROULOT, « Schizophrénie », in *L'apport freudien, éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Larousse-Bordas, 1993, 1998, p. 499-512.

http://institutions.iffrance.com/pages_textes/articles/roulot/schizophrenie.htm

« "Je nomme la démence précoce 'schizophrénie' parce que, comme j'espère le démontrer, la dislocation (Spaltung) des diverses fonctions psychiques est un de ses caractères les plus importants. Pour la commodité, j'emploie le mot au singulier bien que le groupe comprenne

vraisemblablement plusieurs maladies." C'est en 1911, et dans le cadre de l'Encyclopédie psychiatrique d'Aschaffenburg, que Bleuler rompt ainsi avec l'ambiance psychiatrique de son époque. Alors que Kraepelin considère les psychoses comme des "entités morbides qui doivent être étudiées comme des ensembles homogènes, depuis leur début jusqu'à leur terminaison" – ce qui permet donc de prévoir "l'évolution obligatoire des symptômes" –, Bleuler privilégie non la forme, mais le contenu de l'affection.»

« Logiquement, le ratage de la fonction forclusive peut être conçu de deux manières : soit comme forclusion d'un signifiant primordial "par excès" de la fonction forclusive, soit comme non-exclusion d'une part de réel "par défaut" de cette fonction : des flaques de réel peuvent ainsi se trouver retenues dans l'univers du discours, n'y laissant parfois intacts que des îlots de signifiants. Sans doute est-ce ainsi que nous pourrions situer "l'humeur fondamentale" schizophrénique dont parle Wyrsh : "état d'âme de l'inquiétude et du menaçant", qu'il rapproche de "l'engourdissement" (Benommenheit, de Bleuler). Zutt précise que ce qui nous paraît être "engourdissement" devant le monde de la réalité constitue en fait un état d'hypervigilance : un "être engagé", un "être sombre", un "être fasciné".

Dans une série d'entretiens dans lesquels nous sommes quelques temps simple "secrétaire", N. raconte une telle expérience : "C'est comme un mécanisme capricieux qui s'installe (...) Un va-et-vient perpétuel, plus ou moins rapide, comme une trappe qui s'ouvre vers une région désertique, morne, plus uniforme. Une plaine aride, sans eau et sans richesse, un peu désabusée. À un moment, rien ne va plus. On veut faire marche arrière ; on est retenu par un fil malin, retenu par cette autre face de la vie qui se dédouble en vous. Face mirifique, plus colorée, mais déroutante et aride, un monde où l'on veut s'imaginer, s'imaginer autre que ce qu'on est pour se dépasser soi-même et s'affirmer aux autres... Une part de superstition, d'a priori me dirigeait. Des sensations de rancœur, de morosité, de désespoir (...) Rien ne m'intéressait, sinon machinalement (...) Même les objets qui m'entouraient, je les voyais grossir, c'était un effet impressionnant. Avec les gens, c'était pareil, je ne les reconnaissais pas vraiment (...) Quelque chose que j'avais perdu : l'élan de se sentir soi-même, de suivre son cheminement (...) C'est comme un traumatisme, un manque de joie qui s'affermir en nous..."

C'est aussi le mouvement même de l'expulsion (Ausstossung), comme négation en acte, que Freud pose au principe du négativisme psychotique. Quelle que soit l'irritation qu'il nous provoque, il n'est certainement pas à comprendre comme phénomène qui s'adresse à l'autre. Ainsi se plaint P. : "Ça ne va pas, je n'ai pas dormi de la nuit ; pas une minute (...) je n'ai pas réussi à aller me coucher. Il n'y avait rien à faire, je n'arrivais pas à vouloir." Le même P. nous définira ainsi ce dont il souffre : « Ma maladie, c'est un trou dans la possibilité d'agir. » »

Les schizophrènes ont une hyper vigilance. S'ils ont cet air hébété, c'est, comme le dit **FRANÇOISE DASTUR**, parce qu'ils sont préoccupés tout le temps par des tas de conflits.

JEAN OURY prend en exemple un schizophrène qui a vraiment *l'air abruti* et pourtant, lorsqu'ils se croisent, celui-ci lui lance : « N'oubliez pas ! Demain ! La réunion à onze heures ! »... On ne peut pas dire que c'est un abruti !

[7]

[boîte à outils : dissociation de « l'image (*Bild*) du corps »]

La façon de se présenter corporellement, le geste, la façon de marcher ...

JEAN OURY parle de stéréotypies extraordinaires ... ceux qui marchent complètement courbés ... celui qui tournait sur lui-même sous la gouttière pour faire tourner le monde... on peut dire que ce type n'est pas normal, mais...

Quand on regarde les gens autour de soi, ils sont pleins de tics ... Tout le monde...

Ces attitudes de ce qu'on appelle le corps ...

C'est **GISELA PANKOW** qui parle de la dissociation de « l'image » du corps, (mais il ne s'agit pas de l'image *comme on l'entend*, cad spéculaire)

Sur l'apport de **GISELA PANKOW**

Séance de décembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0708/JO_071219.pdf

Quant au corps, il y a deux mots en allemand : Leib (incarnation) et Körper (plus général). Je comprends que Jean OURY trouve les deux termes dans les écrits de PANKOW et que cela le trouble...

À lire, un article de **LISE GAINARD**, qui possède ces termes dans sa boîte à outils personnelle,

LISE GAINARD, « Légèreté d'être et estime de soi », *Travailler*, n°10, 2003/2

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=TRAV&ID_NUMPUBLIE=TRAV_010&ID_ARTICLE=TRAV_010_0077

[8]

[boîte à outils :

« le corps en apparition »]

JEAN OURY, *Création et schizophrénie*, 6 mai 1987, Éd. Galilée, 1989, p.65-67.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

« Mais pourquoi insister sur la notion de Gestaltung ? Ce qui est en question, c'est un processus de créativité qui en même temps est un processus de "reconstruction de soi-même". Il s'agit, pour le schizophrène, de lutter contre ce qui semble spécifique de la psychose : une structure "fermée". Qu'il y ait à nouveau de l'ouvert... [...]

J'ai déjà insisté sur le fait qu'on doit pouvoir définir un "topos", un "lieu", un site. Ceci rejoint des élaborations phénoménologiques à propos de la psychose. Par exemple ZUTT, de l'école de Francfort, parle de ce lieu comme étant le lieu du "corps en apparition". Le corps qui se déploie, tel qu'il apparaît, qui voit tout en étant vu. Les troubles fondamentaux peuvent être projetés sur les modalités du corps en apparition. Le corps en apparition d'un schizophrène n'est pas le même que celui d'un patient en phase de manie aiguë.

Hier après-midi, dans la salle d'attente, il y avait deux personnages. [...] il y avait donc dans la salle d'attente un contraste saisissant entre ce type complètement mélancolique et l'autre en pleine joie... et j'ai pensé à Zutt, "le corps en apparition" : un type replié sur soi, et l'autre en expansion... et

bien ça, ça se passe quelque part. Ça ne se passe pas au niveau du "moi". Ça se passe au niveau d'un "pré-moi"... Un lieu qu'on pourrait définir comme "pré-moïque", ou, pour reprendre une autre terminologie, "pré-spéculaire". Là où il se passe des phénomènes de cet ordre, de "repliement" ou "d'expansion", de sentiments primordiaux, de sensations primordiales, au niveau pathique, au niveau des sentiments vitaux, c'est dans le "pré" de Francis Ponge ! Ce que disent les phénoménologues, c'est que ce "pré" (pré-intentionnel, pré-prédicatif, pré-représentatif...) est un lieu non saisi par le travail de la "représentation". »

DANIELLE ROULOT,

« Secondéité pure et univers schizophrénique », 1989.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/secconditepureetschi.htm

http://www.balat.fr/article.php?id_article73

JEAN BOUSTRA, « L'atelier intérieur », *VST*, n°69, 2001.

http://www.cairn.be/article.php?ID_REVUE=VST&ID_NUMPUBLIE=VST_069&ID_ARTICLE=VST_069_0029

C'est pas la même forme chez un catatonique ou un maniaque ou un mélancolique

➔ Cette différence est-elle en rapport avec la **Gestaltung** ?

Il semble que ce qui est en question dans cette équation du « corps en apparition », Gestaltung, rythme ... on ne peut pas le définir dans l'ordre temporel et spatial.

Je comprends qu'il faut faire appel à d'autres moyens logiques ...

[9] [boîte à outils : la structure et le point extérieur]

Le zéro absolu, ce qui est nécessaire pour qu'il puisse y avoir une structure.

Dans une parenthèse, **JEAN OURY** introduit à nouveau le livre de **DELEUZE** sur **FOUCAULT**.

GILLES DELEUZE, FOUCAULT, éditions de Minuit, 1986, 2004
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2020

« ... rien ne ferme réellement chez Foucault. L'histoire des formes, archive, est doublée d'un devenir des forces, diagramme. C'est que les forces apparaissent dans "toute relation d'un point à un autre" : un diagramme est une carte, ou plutôt une superposition de cartes. Et, d'un diagramme à l'autre, de nouvelles cartes sont tirées. Aussi n'y a-t-il pas de diagramme qui ne se comporte, à côté des points qu'il connecte, des points relativement libres ou déliés, points de créativité, de mutation, de résistance ; et c'est d'eux peut-être, qu'il faudra partir pour comprendre l'ensemble. C'est à partir des "lutttes" de chaque époque, du style des luttes, qu'on peut comprendre la succession des diagrammes, ou leur ré-enchaînement par-dessus les discontinuités. » (p. 51)

« Mais le dehors concerne la force : si la force est toujours en rapport avec d'autres forces, les forces renvoient nécessairement à un dehors irréductible, qui n'a même plus de forme, fait de distances indécomposables par lesquelles une force agit sur une autre ou est agie par une autre. C'est toujours du dehors qu'une force confère à d'autres, ou reçoit des autres, l'affectation variable qui n'existe qu'à telle distance ou sous tel rapport. Il y a donc un devenir des forces qui ne se confond pas avec l'histoire des formes, puisqu'il opère dans une autre dimension. *Un dehors plus lointain* que tout le monde extérieur et même que toute forme d'extériorité, dès lors infiniment plus proche. Et comment les deux formes d'extériorité seraient-elles extérieures l'une à l'autre, s'il n'y avait ce dehors, plus proche et plus lointain ? » (p. 92)

Pour un développement autour du
Zéro absolu (**LACAN**), point obscur (**HÉRACLITE**), point neutre, point
extérieur...

voir la séance de février 2009
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/100809/JO_090218.pdf

L'importance d'un point extérieur pour qu'il puisse y avoir quelque chose qui se structure dans la vie quotidienne : cela redonne toute une dimension sur laquelle on peut travailler.

Une structure, c'est une surface et un point extérieur.

La schizophrénie : un défaut de structure, de limite, peut-être au niveau de ce point obscur, presque extra logique, point zéro absolu.

Pour qu'il puisse y avoir un rythme 'normal' de l'existence, cela nécessite une structure, un rythme.

Mais le point zéro est diffus chez le schizophrène

- S'il y a un défaut de ce point qui est un défaut du rythme
- S'il n'y a pas un élan retenu (*La fabrique du pré*, **FRANCIS PONGE**) comme celui qui donne sa forme à l'herbe

... Il y a une dissociation, une perte des limites.

➔ le problème du hors-temps serait en relation avec ce qu'il en est de ce point

Sans ça : dislocation du temps et de l'espace.

[10] [les formes de temporalisation]

Ce qui fait la machinerie : la fabrique du rythme, la mise en forme

Mais ça nécessite de reparler du temps, des différentes formes de temporalisation...

C'est à partir d'un livre de **HENRI MALDINEY** que le travail s'engage :

HENRI MALDINEY, *Aîtres du langage et demeures de la pensée, L'Âge d'Homme, 1975*
Épuisé depuis longtemps !⁴
http://fr.wikipedia.org/wiki/Henri_Maldiney

Un livre difficile, mais pas du tout universitaire, qui reprend, historiquement, Les rapports entre **PARMÉNIDE, HÉRACLITE, ARISTOTE, PLATON**. Ce qui est en question dans l'existence schizophrénique c'est au niveau de l'émergence dans l'existence, qui correspond à **la dimension aoriste**, qu'on retrouve dans la notion d'**élan vital** chez **HENRI BERGSON**, qui n'a pas de **chronothèse**, terme emprunté au linguiste **GUSTAVE GUILLAUME**.

HENRI MALDINEY va aussi chercher du côté de **PAUL KLEE** (le point gris) et de **PAUL CÉZANNE**.

↗ le « aiôn »

Le temps le plus archaïque est l'**aiôn**, qui correspond au jaillissement perpétuel, sans bornes.

L'induction de **HENRI MALDINEY** : **dans la schizophrénie, il y a un trouble profond de l'aoriste**

Cela rejoint ce que développe Jean OURY à partir de l'élan retenu.

Mais de quel temps s'agit-il ?

↗ le « maintenant »

Jean OURY change de « niveau » de l'existence. Il pose la question : « Qu'en est-il du *maintenant* (comme dans : 'C'est maintenant' ou 'ici et maintenant') »

C'est pas l'instant... mais est-ce que ça s'étale ? ... et l'avenir ? et le passé ? plus il y a d'avenir, plus il y a de passé ... absurde !

Tout est bouleversé avec des psychotiques. Si on leur pose la question : « Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? », ça ne veut rien dire...

Est-ce que ça dure le *maintenant* ? c'est presque de la pataphysique...

⁴ Voir en dernière page la table des matières

↗ le « parfait »

Pour Jean OURY le parfait, c'est le temps de l'épique, sans avant ni après...

Il faudra reprendre tout ça, point par point...

↗ « kairos »

HENRI MALDINEY reprend différentes modalités temporelles : aiôn, chronos, kairos, zeit...

Jean OURY s'intéresse au **kairos**, en tant qu'il représente le **moment opportun**, celui de la décision, une forme d'intervention subtile... le jeune homme ailé qui pose un doigt sur l'un des plateaux de la balance...



... et tout est transformé : il y a événement.

Le kairos vient faire une boucle pour rejoindre aiôn. Le surgissement même du temps est déclenché par ce passage apparemment anodin, qui fait que tout change... à condition que ça tienne au niveau de la « première phase » (*je ne sais pas trop ce qu'est cette première phase*)

Cette sorte d'harmonie dynamique est brouillée dans la dissociation schizophrénique.

JEAN OURY, « histoire, sous-jacence et archéologie »

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

« Il faudrait aussi parler du quatrième niveau du temps dont parle Maldiney : c'est une dimension grecque, c'est Kairos. C'est une divinité très fine, un adolescent qui passe, qui appuie un tout petit peu sur le plateau de la balance et tout change. C'est la moindre des choses qui est là. Seulement il faut que la balance existe... La définition de Kairos, c'est le moment opportun ; ce qui correspond à ce que dit Lacan dans la logique assertive, son article sur : instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure. Kairos, c'est le déclic. Pour soigner la schizophrénie, il faut réussir à faire une greffe de Kairos sur Aïon. Alors la décision en rapport avec l'opportunité – c'est l'interprétation – vient faire une petite ligature sur ce qui jaillit sans arrêt, sans arrêt. Souvent, il n'y a que du jaillissement ou il n'y a que la décision ridicule, alors on reste comme ça dans un monde quelconque... Mais si on arrive à faire que Kairos rencontre Aïon, alors là, ça va on peut y aller. »

Voir les séances de juin 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

mai 2006

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/J00506/J0_060517.pdf

Sur le site Ouvrir le cinéma,

le dossier *Constellation* : **temps, tension, vision**

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/tpstsvs.html>

Des notes dans mon carnet :

comment je fais usage du livre de Maldiney

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#210606

Une dimension aoriste, sans chronothèse

Sur l'aoriste, sur la chronothèse

différence temps/aspect/mode

(accompli/inaccompli)

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Aspect>

Sur la valeur aoristique

http://netx.u-paris10.fr/ufr_eaa/wikka/AlaLG501Rinzler

La question du temps, envisagée par GILLES DELEUZE,

« **L'actuel et le virtuel** » (1995), in *Dialogues, 1996, Flammarion*

http://editions.flammarion.com/Albums_Detail.cfm?ID=33606&levelCode=sciences

« La distinction du virtuel et de l'actuel correspond à la scission la plus fondamentale du Temps, quand il avance en se différenciant suivant deux grandes voies : faire passer le présent et conserver le passé. Le présent est une donnée variable mesurée par un temps continu, c'est-à-dire par un mouvement supposé dans une seule direction : le présent passe dans la mesure où ce temps s'épuise. C'est le présent qui passe, qui définit l'actuel. Mais le virtuel apparaît de son côté dans un temps plus petit que celui qui mesure le minimum de mouvement dans une direction unique. Ce pourquoi le virtuel est « éphémère ». Mais c'est dans le virtuel aussi que le passé se conserve, puisque cet éphémère ne cesse de continuer dans le « plus petit » suivant, qui renvoie à un changement de direction. Le temps plus petit que le minimum de temps continu pensable en une direction est aussi le plus long temps, plus long que le maximum de temps continu pensable dans toutes les directions. Le présent passe (à son échelle), tandis que l'éphémère conserve et se conserve (à la sienne). Les virtuels communiquent immédiatement par-dessus l'actuel qui les sépare. Les deux aspects du temps, l'image actuelle du présent qui passe et l'image virtuelle du passé qui se conserve, se distinguent dans l'actualisation, tout en ayant une limite inassignable mais s'échangent dans la cristallisation, jusqu'à devenir indiscernables, chacun empruntant le rôle de l'autre. »

[11]

[boîte à outils :

la limite]

Sans structure interne, pas de limites : **les Stoïciens** aussi en ont parlé

La limite, ce n'est pas seulement dans le *tracer*, c'est en corrélation avec ce qu'il en est de la place du zéro absolu, qui n'est pas pris dans la surface générale de l'existence.

Dans les pathologies où il n'y a pas de limites, c'est paradoxalement parce qu'il y a du fermé. Les malades sont « fermés » ...

... Il faut faire des **greffes d'Ouvert** pour qu'il y ait des limites

Et ne pas confondre les limites et les bornes

La limite est inatteignable

Si on ne travaille pas ça, on aboutit à la situation actuelle : la contention, les structures fermées (bâtiments)

La contention, ça n'est pas poser des limites mais du fermé.

Si on ne structure pas (club, ateliers) les limites s'écrasent et on ne serait pas loin de « fermer » l'établissement.

[...]

JEAN OURY fait intervenir le terme de « **complexité** », en rapport avec le zéro absolu.

Il faudrait aller voir en mathématiques, du côté de la notion de **treillis**.

Malheureusement, il y a toujours tendance à privilégier le fermé plutôt que la limite.

➔ **Comment mettre ça en ordre ? C'est une logique du hors-temps**

*Pour un développement autour de la limite
Voir les séances de juin et décembre 2007*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/JO_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071219.pdf

[12]

[boîte à outils métapsychologique : *Unverborgenheit, l'élan retenu*]

« On peut être séduit par un mot »

Cela est arrivé à Jean OURY, avec ce mot : « Unverborgenheit », tiré d'une conférence de **MARTIN HEIDEGGER** du 31 janvier 1962, « Zeit und Sein », « Temps et être »

C'est « **l'apparaître du retrait** », la « **déclision** » (**FRANÇOIS FÉDIER**), mais aussi « **l'élan retenu** » de **FRANCIS PONGE**.

Voir la séance de juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/JO_070620.pdf

décembre 2007, p.12

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/JO_071219.pdf

C'est là que l'on peut repérer le trouble fondamental de la Spaltung : l'élan retenu est foutu ! Il n'y a pas ou trop de retenue, les limites sont bouleversées. Le corps n'a plus de limites.

Jean OURY insiste sur l'importance de « mettre ça au clair » : car si on ne le fait pas, on mélange, selon lui, **l'auto-érotisme** et le **narcissisme**, qui sont in-mélangeables selon la métapsychologie de **FREUD**.

« **En poussant un peu, on pourrait dire que dans la toxicomanie, on entre dans le domaine de l'auto-érotisme.** »

Un toxicomane, c'est pas comme un schizophrène, c'est bien plus difficile.

JEAN OURY fait référence à un congrès à Milan sur « drogue et langage » au cours duquel Gisela PANKOW a précisé :

Les toxicomanes détruisent le langage, tandis que les psychotiques essaient de reconstruire le monde avec le langage.

Les limites entre l'auto-érotisme et le narcissisme originaire (lieu même de la Spaltung) ...

L'auto-érotisme se rapproche du « **corps morcelé** » de **MELANIE KLEIN** (qui n'est pas le *corps dissocié* de **PANKOW**)

JEAN OURY, « **Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique** », *Cahiers de psychologie clinique*, « **De l'institution** », n° 21, 2003/2.

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CPC&ID_NUMPUBLIE=CPC_021&ID_ARTICLE=CPC_021_0155

« Le "corps morcelé", au sens de Mélanie Klein, relève de la pathologie hystérique. Gisela PANKOW insistait sur la distinction entre corps morcelé et corps dissocié. Dans le corps morcelé, l'unité est là, même dans un état de dépersonnalisation, subconfusionnel, etc. Il y a toujours "il y a de l'un", comme le disait LACAN. Tandis que dans le corps dissocié, existe le "il y a" mais pas "l'un". Il n'y a pas de dialectique entre la partie et le tout, la partie étant le tout, etc. »

Une difficulté, aujourd'hui, est que l'on voit arriver des personnes à la fois toxicomanes et schizophrènes.

[...]

[13] [boîte à outils : le narcissisme originaire]

Mettre le hors-temps à l'arrière-plan pour parler du narcissisme originaire.

Une prise de position sur laquelle insistait beaucoup **JACQUES SCHOTTE**

Ne pas confondre

- le narcissisme originaire
- le narcissisme primaire
- le narcissisme spéculaire

Le narcissisme primaire comprend le narcissisme originaire et le narcissisme spéculaire.

Les troubles profonds de la psychose sont au niveau du narcissisme originaire

« **J'en suis toujours là. Je maintiens ça** »

Mais attention à ne pas chosifier !

*Sur le narcissisme originaire,
Voir les séances de décembre 2006*
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_061220.pdf
juin et septembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf

Un livre très important pour **JEAN OURY**

MAURICE BLANCHOT, *L'attente, l'oubli*, Gallimard, 1962
Voir la séance de décembre 2007
(avec citations)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

ainsi que juin 2007, novembre 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

Où mettre l'attente, l'oubli dans cette construction ?

Une psychotique : « C'est effrayant ... par moments ... un oubli de l'oubli »

Si l'oubli ne fonctionne plus, une fuite de l'oubli ... pas de souvenirs

Cf. La métaphore primordiale (paternelle) qui enclose le refoulement originaire (**LACAN**)

- L'attente : narcissisme originaire
- L'oubli : refoulement originaire

L'attente, ab-warten (attente absolue), er-warten (attendre un train)

➔ **Comment transformer le hors-temps pathologique en hors-temps ... « structural » ?**

[question ♦ « Qu'est ce qui fait le matériau logique de toute cette fantaisie apparente que j'essaie de dire ? »

♦ Comment mettre en question ce défaut schizophrénique, la Spaltung ?

Ce qui est défaillant, c'est le hors-temps : pas de point d'attente, pas de point de recentrement, pas de limites... Que faire avec ça ?

♦ Quelle est, sur le plan métapsychologique, la dimension énergétique...

Dans les années 60, dans des commentaires de la *Métapsychologie* de FREUD, on parlait d'« énergie libidinale ». Mais pourquoi énergie ?

Il est vrai que **FREUD** a vécu au temps de la thermodynamique et de la

machine à vapeur...]

[14]

[boîte à outils : energeia, dynamis, kinesis]

JEAN OURY a proposé de remplacer le mot « énergie » par celui d'*energeia*, cad de garder le mot grec, sans le traduire.

Cela fait référence à un chapitre d'un livre de **JEAN BEAUFRET**

Voir la séance de juin 2007

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

Il ne s'agit pas de l'énergie mécanique

C'est un mot fondamental chez Aristote pour mettre en question l'Être.

JEAN BEAUFRET, *Dialogue avec Heidegger (I)*,
chapitre « *Energeia et actus* »,
Minuit, 1973, p.122-145.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1933

« Être pour Aristote c'est, au sens « le plus magistral », *ενεργειν* (*energein*). De là vient notre mot d'*énergie* qui signifie déploiement de force ou d'action, sauf si l'énergie reste potentielle, comme celle de l'eau que retient un barrage avant que par sa chute elle n'actionne une turbine. Telle paraît être aussi, au moins en apparence, la merveille de l'*ενεργεια* (*energeia*). Elle est, dit Aristote, *οθεν η κησις* (*kinesis*), d'où part le mouvement. [...]

Tandis que l'énergie évoque la détente d'un ressort ou l'action d'une force qui pousse quelque chose à devenir autre, l'*ενεργεια*, loin de pousser quoi que ce soit, éveille dans ce qui lui est autre une aptitude latente qui n'en attendait pas plus pour se manifester au premier plan, répondant ainsi à ce qui l'éveille. [...]

La traduction dite "classique" d'*ενεργεια* par le latin *actus* est donc, dès qu'elle apparaît, on ne peut plus anti-grecque. Elle recouvre en réalité le passage d'un monde à un autre, à savoir du monde grec au monde romain à qui l'action est aussi essentielle qu'au premier *χαρις*, telle qu'elle s'abrite encore dans l'*ενεργεια* d'Aristote. Mais en climat romain n'est vraiment que

ce qui agit, envahissant le reste pour le "pousser" à devenir ce qu'il n'est pas. [...]

Le mot *force*, en latin *vis*, traduit parfois le grec *δυναμις* (*dunamis*) qui est avec *ενεργεια*, l'une des paroles fondamentales de la *Physique* d'Aristote. Ainsi Leibniz se plaira, remontant pense-t-il du latin au grec, à placer dans ce qu'il nomme *το δυναηικον* (*dunamikon*) l'essence même de ce qui est, posant que rien n'est qu'à condition de déployer de la force (*vis*). Mais *vis*, c'est le grec *βια* (*bia*), et non pas *δυναηις* qui, s'il nomme pour Aristote l'un des traits essentiels de la *φυσις* (*phusis*) comme *κινεσις* (*kinesis*), c'est de telle sorte que *βια κινεσθαι* (*bia kinesthai*) soit précisément *παρα φυσις κινεσθαι*. Non pas pour les Romains qui font au contraire de la force, *vis*, elle-même entendue comme *potestas*, pouvoir sur, l'essence même de ce que Lucrèce nommait *natura rerum*, par quoi il traduisait *φυσις*. » (p.122-125)

Au lieu de parler d'énergie libidinale on pourrait parler d'*energeia* liée au terme *dynamis*, qu'il ne faut pas traduire, et qui donne la *kinesis*.

Tout cela porte vers la *poiesis*, terme également maltraité

*Un montage de textes de JEAN BEAUFRET et de MARTIN HEIDEGGER
autour de la POIESISs*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/constel/apparaître.html>

Avec le schizophrène on devrait simplement faire qu'il puisse y avoir de la *poiesis*... La base même de l'existant.

*Pour davantage de détails,
voir la séance de juin 2007*

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf

[15]

[construire sa boîte à outils : les concepts fondamentaux]

Dans cette boîte à outils que chacun se construit, ça ne peut être que de **concepts**, et il y en a qui sont **fondamentaux**

Dans ce passage, Jean OURY insiste à la fois sur le caractère de « concept » de ces outils, toujours en alerte face à cette tendance à chosifier (l'inconscient est un concept, tout comme le transfert), et sur l'importance de certains de ces concepts qui doivent se retrouver dans toutes les boîtes à outils.

Voir la séance de décembre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071219.pdf

« La difficulté, c'est que c'est tout de suite pris dans le commerce... »

Dans la boîte, il y a forcément :

Inconscient – répétition – transfert – pulsion

JACQUES LACAN, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Séminaire XI (1964), Seuil, 1973
<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/concepts.htm>

Pour distinguer l'hystérie, la schizophrénie, ... il faut d'autres concepts...

JEAN OURY a besoin de récapituler pour continuer...

➤ le narcissisme originaire

JEAN OURY, intervention à *Psypropos*, 2006, autour de « la fabrique du corps »
<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

➤ energieia

[...]

L'arrière-fond : c'est la répartition de l'énergieia

La façon dont l'énergieia va pouvoir se disposer fait que, si c'est bien foutu, tout ce fond va être la base... on arrive à **FREUD** et à

L'idéal du moi (*Ich ideal*)

Pour **JACQUES LACAN**, c'est le pointage symbolique de quelque chose en prise directe avec le narcissisme originaire, qui est l'étoffe même. Ça tient. Mais il faut aussi bien sûr qu'il y ait du moi idéal, du moi spéculaire...

SIGMUND FREUD, *Pour introduire le narcissisme* (1914), in *Œuvres complètes*, vol. XII (1913-14), PUF, 2005.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._XII_1913-1914
Pour introduire le texte de Freud, Une causerie à Canet, de **MICHEL BALAT**
<http://balat.fr/spip.php?article531>

JACQUES LACAN, « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache » (1960)

<http://ecole-lacanienne.net/documents/1960-04-00.doc>
<http://ecole-lacanienne.net/pastoutlacan60.php>

JACQUES LACAN, *Les Écrits techniques de Freud*, Séminaire I (1953-1954), séance du 31 mars 1954, Seuil, 1975
<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/1954.htm>

➤ limite

Tout ça n'est en jeu que s'il y a une limite qui tient la structure, et pas poreuse vis à vis par exemple de l'auto-érotisme : d'où la difficulté entre schizophrénie et toxicomanie.

Il faut quelque chose d'enclos, dans un autre espace logique (zéro absolu qui n'est pas le zéro relatif):

JEAN OURY engage à faire le lien avec la logique de Charles S. PEIRCE à partir de la notion de **potentiel**

« Pour qu'il puisse y avoir de l'avant... il faut être après ! »

Sur la notion de potentiel, Voir la séance de juin 2008

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080618.pdf

Cela rejoint le point gris de **PAUL KLEE**

[question ♦ « Qu'est-ce que je fous la ?... » *Cette fois-ci la question n'est pas posée comme ça* : « Qu'en est-il de la dimension de la place qu'on a vis à vis de quelqu'un qui se présente comme schizophrène ? »

C'est la dimension du rapport à l'autre, de la rencontre...]

[16] [la rencontre : tuchè/lekton]

◆ Cette question de la rencontre implique un travail autour de mots : *tuchè*, *lekton* ou « *dicibile* »... à partir de **JACQUES LACAN**, **JOHANNES LOHMANN**

Voir les séances de **juin**, septembre, octobre 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070620.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_070919.pdf
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_071017.pdf
mars 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00708/J0_080319.pdf

◆ Elle engage à poser le transfert dans sa disparité subjective (ça n'est pas une réciprocité) et qui met en question son propre désir.

JACQUES LACAN, Séminaire VIII (1960-1961), *Le Transfert*, Seuil, 1991

<http://staferla.free.fr/>
<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. Il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'imparité essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

[question ◆ « Qu'en est-il du temps ? il faut reprendre le statut logique du **maintenant** (jetzt)... »]

[17] [le temps de l'épique]

Dans son existence *pélagique*⁵, flottante, où est le schizophrène ?

Il est dans le **parfait**, qui n'est pas temporalisé. C'est le temps de l'épique, de l'épopée.

Un autre temps intéresse **Jean OURY**, c'est celui du **futur antérieur** : On ne vit pas dans le présent mais dans le futur antérieur

MICHEL BALAT, « **Notes sur le futur antérieur** » (2005)
http://www.balat.fr/spip.php?article182&var_recherche=futur%20ant%C3%A9rieur

JACQUES LACAN, dans son *Séminaire sur la lettre volée*: le futur antérieur est un *caput mortuum*.

JACQUES LACAN, *la lettre volée* (1956)
<http://ecole-lacanienne.net/documents/1956-08-15.doc>
http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Lettre_vol%C3%A9e

[...]

C'est très compliqué, c'est à travailler...

[18] [le lieu logique du temps]

Je garde le hors-temps comme **lieu logique du temps**

Le temps n'existe pas... On se revoit dans un mois...

⁵ <http://fr.wikipedia.org/wiki/P%C3%A9lagos>

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS	VII		
LE VERBE ET LE TEMPS	1		
Pulsions destinales et temps de la présence	5		
Genèse du temps	12		
Temps et Présent	31		
L'INSTANCE DE PARFAIT DANS LA THEORIE ARISTOTELICIENNE DU TEMPS ET DANS LA THEORIE PLATONICIENNE DE LA SCIENCE	51		
Phénoménologie descriptive du temps dans la physique d'Aristote	55		
Place et sens du parfait dans le système verbal grec	67		
Statut du parfait et de la science dans le <i>Théétète</i> de Platon	74		
L'aspect de parfait et la neutralisation du devenir	82		
Parfait et Présent	93		
Phénoménologie constitutive du temps dans la physique d'Aristote et dialectique du présent et du parfait dans la langue grecque	105		
IMPUISSANCE ET PUISSANCE DU LOGOS	121		
Le lien de l'étant et les lieux d'être à l'époque archaïque. <i>Moïra</i> , p. 131. — <i>Moïra et logos</i> , p. 138. — <i>Epos et logos</i> , p. 145.	131		
Le logos et la langue	157		
<i>Le rapport du nommer et du dire dans la phrase indo-européenne</i> , p. 157. — <i>Etre et dire</i> , p. 171. — <i>Le logos menteur</i> , p. 187. — <i>Logologie et ontologie dans le Sophiste de Platon, la proposition prédicative</i> , p. 192. — <i>La faille</i> , p. 216.			
		Logos Eros Mythos	223
		<i>La langue et le mythe</i> , p. 223. — <i>Le mythe platonicien de l'amour</i> , p. 233.	
		Dionysos. L'existence alogique	248
		<i>Le dieu « Personne »</i> , p. 248. — <i>La transgression de l'ontique</i> , p. 265. — <i>Dionysos et l'amour</i> , p. 275.	
		Le logos et l'un	278
		<i>L'impasse ontologique : l'un hors-l'être hors-le-temps</i> , p. 278. — <i>Le non de l'indifférence ontologique</i> , p. 284. — <i>Dialectique et diagenèse</i> , p. 295. — <i>Dynamis et thesis de l'un</i> , p. 303.	
		Le logos harmonique	308
		A. Logos et infini, p. 308. — <i>Du logos déclaratif au logos mathématique</i> , p. 308. — <i>Le logos et le mouvant</i> , p. 322.	
		B. L'un et l'existence harmonique, p. 334. — <i>L'intégration du pleon et la mesure de l'esprit</i> , p. 334. — <i>Le système musical grec</i> , p. 350.	
		CONCLUSION	369
	373		

HENRI MALDINEY, *Âitres de la langue, demeures de la pensée, L'Âge d'Homme, 1975*

Spirales

16 septembre 2009

Le hors-temps

Une vieille histoire en rapport avec la métapsychologie

[1]
[pour démarrer]

➤ ne pas partir de l'historial

**GISELA PANKOW
HENRI MALDINEY**

[1bis]
[pour comprendre]

- cas cliniques
- *Komm ! ins Offene !* (viens ! dans l'Ouvert !)

**HENRI MALDINEY
HÖLDERLIN**

- le corps, modèle structural de l'espace
- ➔ Les rapports entre l'espace et le temps

GISELA PANKOW

[2]
[Pour se repérer]

➤ immortel/éternel

**HENRI MALDINEY
SØREN KIERKEGAARD**

- ne pas confondre Dieu et l'Être
- on ne prouve pas l'existence divine

**MAITRE ECKART
GUILLAUME D'OCKHAM**

➔ Les rapports entre le temps et le hors temps

[3]
[Spaltung, rythme, Gestaltung]

- un trouble profond du rythme
- un trouble profond de la *Gestaltung*

**GISELA PANKOW
EUGEN BLEULER**

**ÉMILE BENEVENISTE
HANS PRINZHORN**

[4]
[construire sa boîte à outils]

**LUDWIG WITTGENSTEIN
JEAN OURY**

[5]
[boîte à outils :

Être dans le même « paysage »]
**ERWIN STRAUS
EUGÈNE MINKOWSKI**

[6]
[le corps du schizophrène :

***Benommenheit*]**

JOSEF BERZE, EUGEN BLEULER, JUAN LOPEZ IBOR, FRANÇOISE DASTUR

[7]
[boîte à outils :
dissociation de « l'image (*Bild*) du corps »]
GISELA PANKOW

[8]
[boîte à outils :

« le corps en apparition »]
J. ZUTT

[9]

[boîte à outils :

la structure et le point extérieur]

**DELEUZE / FOUCAULT
JACQUES LACAN
HÉRACLITE
FRANCIS PONGE**

[14]

[boîte à outils :

energeia, dynamis, kinesis]

JEAN BEAUFRET

[10]

[les formes de temporalisation]

**HENRI MALDINEY
GUSTAVE GUILLAUME
PAUL KLEE
PAUL CÉZANNE
PARMENIDE
HÉRACLITE**

[15]

[construire sa boîte :

des outils *conceptuels*]

**SIGMUND FREUD
JACQUES LACAN**

➤ La dimension aoriste

➤ « aïôn »

➤ Le « maintenant »

➤ Le « parfait »

➤ « kaïros »

[16]

[la rencontre]

**JACQUES LACAN
JOHANNES LOHMANN**

[11]

[boîte à outils :

la limite]

STOÏCIENS

[16]

[la rencontre]

➤ Tuchè/Lekton

➤ La disparité subjective

[12]

[boîte à outils métapsychologique :

Unverborgenheit, l'élan retenu]

**MARTIN HEIDEGGER
FRANCIS PONGE**

[17]

[le temps de l'épique]

[18]

[le lieu logique du temps]

[13]

[boîte à outils :

le narcissisme originaire]

**JACQUES SCHOTTE
MAURICE BLANCHOT
SIGMUND FREUD**

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 14 novembre 2009. Version 2 (23/11/2009)

Mercredi 21 octobre 2009

Les prises de notes de cette séance sont à lire en parallèle avec celles de septembre, mais aussi avec tout l'ensemble disponible sur le site, pour l'accès aux références, liens, extraits que je ne vais plus répéter systématiquement : ceci dans le but d'avoir du temps pour aller défricher ce qui ne l'a pas encore été ou très peu...

Il existe des logiciels gratuits¹, qui permettent de fusionner des fichiers PDF. Avec la fonction « recherche avancée » d'Adobe Acrobat, il devient très simple d'avoir accès à toutes les occurrences d'un terme, dans leur contexte.

Je vous souhaite un bon travail.

« Moi, vous savez, j'ai besoin de ça, du concret.

Et le plus concret, c'est le regard sur soi, à travers la psychanalyse. Alors, évidemment ma vie est traversée par cette question, c'est-à-dire par la rencontre avec la question existentielle. Voilà. Et ça, ça ne peut pas s'enseigner. Bon... Toujours est-il que la dogmaticité, je l'ai d'abord apprise sur le divan. Et je dois dire : comme il se doit, dans la souffrance et à mon détriment. À mon détriment, en ce sens que se regarder soi-même dans les conditions d'une analyse qui est digne de ce nom, c'est plus que du remue-ménage. Vous êtes confronté à la question centrale : pourquoi ? pourquoi vivre ? Le pourquoi ?, eh bien le pourquoi, il est le lot de l'humanité. Si j'ai rencontré ce que j'ai rencontré, c'est parce que, quand j'étais expert en Afrique, j'emportais avec moi dans mes bagages quelques textes de Gratien et quelques textes de Pic de la Mirandole, et puis ce poème qui m'a tellement porté, qui est d'un mystique polonais, Angelus Silesius, et qui dit :

*“La rose est sans pourquoi,
Fleurit parce qu'elle fleurit,
N'a souci d'elle même,
Ne désire être vue.” »*

*Pierre Legendre, Vues éparses.
Entretiens radiophoniques avec Philippe Petit,
éditions Mille et une nuits, 2009, p. 29.*

LES ANNONCES

Jean OURY n'a pas commencé par le rituel des **Annonces**.
Je les replace donc ici, artificiellement, tout en gardant la marque de leur apparition dans le cours de la séance.

¹Mac : PDFlab, que j'utilise

<http://www.commentcamarche.net/telecharger/telecharger-34055028-pdflab>

Windows

<http://www.clubic.com/telecharger-fiche35877-simple-pdf.html>

Linux (je fais confiance aux adeptes Linux pour avoir déjà trouvé la solution !)

++ Paris, ateliers VARAN, reprise du séminaire 2009-2010 de **MARIE-JOSÉ MONDZAIN** sur le thème « **L'enfant, l'enfance et le cinéma** » (à partir du 26 octobre)

<http://www.ateliersvaran.com/spip.php?article109>

++ La Borde, 25-26-27 octobre, une réunion des groupes de Pédagogie institutionnelle.

++ Le Mans, avril 2010, un projet de colloque sur l'histoire de la psychiatrie et ses enjeux contemporains, intégré à une recherche avec journées de formation, projections ; une action qui s'étendra jusqu'en novembre 2010.

<http://subaru2.univ-lemans.fr/lettres/labo/lhamans/membres/chercheurs/guillemain/guillemain.html>

DESTRUCTION DE LA PSYCHIATRIE

*Je déplace également artificiellement ici
deux moments de la séance qui se sont enchaînés chronologiquement.
D'abord, une référence à la remise en cause du packing par certains parents
d'enfants autistes,
puis la menace de suppression d'un service à la PJJ.
C'est donc après avoir invité
une jeune femme de la Protection judiciaire de la jeunesse à venir au micro
pour nous informer d'une situation difficile
que Jean OURY aura enchaîné sur les annonces...*

LE PACKING

JEAN OURY fait une parenthèse sur la polémique qui s'est développée récemment autour de la pratique du *packing* pour accompagner les enfants autistes, **PIERRE DELION** étant la cible principale de ces attaques.

JEAN OURY parle d' « âneries redoutables » qui sont écrites ou dites à propos du packing.

Le site d'un parent d'un enfant autiste reprend largement ces vives attaques contre la psychanalyse et tous les praticiens qui emploient le packing.

<http://www.leapoursamy.com/>

MICHEL BALAT a largement ouvert son site à cette question :
<http://balat.fr>

BERNARD GOLSE, « Comme si l'autisme était dangereux »,
Libération, 23/09/2009.

<http://balat.fr/spip.php?article633>

PIERRE DELION, « Lettre ouverte aux parents d'enfants, d'adolescents et d'adultes autistes, à leurs professionnels éducateurs, pédagogues et soignants », avril 2009.

<http://balat.fr/spip.php?article601>

PIERRE DELION, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*,
PUF, avril 2009.

http://www.puf.com/wiki/Auteur:Pierre_Delion

La page Wikipedia sur le packing

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Packing>

JEAN OURY revient sur le fait que les praticiens du packing se réunissent régulièrement pour discuter. Que ça modifie même l'ambiance générale... Que la personne peut choisir avec qui elle veut faire le packing (surtout utilisé avec des enfants autistes automutilateurs).

Mais...

La destruction de la psychiatrie date de longtemps...

JEAN OURY incite les moniteurs de La Borde qui font des packing et les pensionnaires qui ont eu des packing à écrire des témoignages qui seront envoyés à **PIERRE DELION** ou à **MICHEL BALAT** (qui rassemble un peu tous les témoignages).

... Continuer de parler du reste comme si de rien n'était, ça serait de la connerie (pire que l'hypocrisie) ...

JEAN OURY s'adresse ensuite à une femme présente dans l'amphi et l'invite à venir parler d'une autre situation présente difficile, elle aussi :

J'étais venue, il y a quelques mois parler de ça, ici, quand on était en grève, parce qu'on était extrêmement menacés avec la loi (*inaudible*), notre ministre, Rachida Dati, etc...

Et puis, ce qui se passe à la *Protection judiciaire de la jeunesse*... la destruction de la *Protection judiciaire de la jeunesse*, puisque à terme, on va être complètement bouffés par la *Pénitentiaire*...

... On est extrêmement préoccupés et on est entre... l'enragement et l'abattement. On a changé de ministre, maintenant c'est MAM, on est encore plus menacés...

[...]

Je travaille dans un service qui existe depuis 25 ans, à Saint-Denis, donc un territoire fragile, qui a été créé pour permettre aux jeunes filles d'avoir un espace particulier.

C'est un lieu d'accueil et d'écoute pour les jeunes filles de toute la France, avec des personnels de la *Protection judiciaire de la jeunesse*. Moi, je suis éducatrice. Il y a des psychologues, des infirmières... il y a aussi une juriste. On est aussi un lieu de planification familiale... enfin, un endroit qui a été pensé par et pour les filles.

On est menacé de fermeture dans les semaines qui viennent parce que l'argent, au ministère de la Justice, est maintenant dirigé, essentiellement, c'est ce que nous a dit notre directeur départemental, sur les mineurs et au Pénal.

Donc, les jeunes majeurs, ça n'intéresse plus personne. Les jeunes qui sont au Civil, ça n'intéresse plus personne. Donc, les filles, ça n'intéresse plus personne.

Ce service pour les filles doit disparaître au profit d'établissements dont vous entendez parler tous les jours, qui coûtent un fric fou. Des établissements pénitentiaires pour mineurs : les EPM, les CEF, centres éducatifs fermés, ... Ce genre de lieux qui nécessitent un argent ... inimaginable ! c'est-à-dire que même les foyers éducatifs traditionnels sont en train de fermer parce qu'il faut de l'argent et des forces vives pour aller dans ce type de lieu.

On est fonctionnaires du ministère de la Justice, on ne peut pas faire de pétition, on a un droit de réserve. Donc, ce qu'on est en train de faire : on a fait un comité de soutien et on demande aux gens de nous envoyer un petit mot, une... quelque chose sur ce qu'ils pensent de ça. Pour dire que les filles, c'est

important. Déjà, que les filles et les femmes, elles sont sur le bord de la route et que là, il faut continuer à pouvoir bosser avec elles et pour elles, notamment à Saint-Denis où il y a vraiment de quoi faire.

Je vais laisser quelques papiers pour vous tenir au courant de ce qu'il est en train de se passer à la PJJ.

... les structures ferment les unes après les autres. Il y a une directrice départementale qui s'est défenestrée le mois dernier, juste avant de rentrer au collège de direction où elle devait annoncer à ses directeurs que des structures allaient fermer. Du coup, ça a un petit peu calmé, juste pour quelques semaines, la direction, mais c'est extrêmement pesant et extrêmement préoccupant. Voilà, c'est ce que je voulais vous dire.

<http://www.justice.gouv.fr/index.php?rubrique=10017&ssrubrique=10026>
<http://pagesperso-orange.fr/unsaspj/>

[le hors-temps]

JEAN OURY commence par énumérer les lieux où il s'est rendu récemment (Brésil, Landerneau, Marseille, Béziers, Blois...), précisant qu'il y a trop de choses...

Il est un petit peu « dans le cirage »...

« **En même temps, on est toujours sous le coup de plusieurs choses [...] il faut prendre position...** »

...

La question du hors-temps est très complexe. Tenter de la poser durant l'année d'une façon plus précise...

*Il va de soi, pour Jean OURY, de nous préparer d'une façon ou d'une autre à ce qui va se dire dans cette séance, Il part toujours du **concret** et du **maintenant** : soit de ses déplacements et de ce qui s'est passé, soit des lectures, etc... Cela lui permet aussi, il me semble, de s'échauffer les neurones.*

Il va commencer par quelque chose qui n'aborde pas directement le hors-temps...

C'est une réflexion de **PIERRE LEGENDRE** qui, par ailleurs, qualifie notre période de *post-hitlérienne*.

Et J.O. d'ajouter : « Tout un programme... il faut pas être distrait ! »

PIERRE LEGENDRE, Vues éparses. Entretiens radiophoniques avec Philippe Petit, Éd. Mille et une nuit, 2009.

<http://www.1001nuits.com/Site/CilPrincipal?controlerCode=CilCatalogue&requestCode=afficherDetailArticle&code=309826&retour=listeArticles>

« Nous assistons aujourd'hui à ce que j'appelle, dans nos sociétés que je qualifie de sociétés post-hitlériennes, dans un style autre que le style tyrannique du banditisme hitlérien, cette fois dans la convivialité, l'esprit soi-disant démocratique, la liberté sans frein..., nous assistons au triomphe de l'expérimentation humaine. Voici une anecdote tout à fait banale : cette initiative récente d'un médecin américain, rapportée par le *Boston Globe*, qui explique qu'il donne des médicaments aux enfants prépubères de manière à repousser l'âge de leur maturité sexuelle. Et pourquoi ? Eh bien, parce que cela leur laisserait plus de temps pour choisir ou non de changer de sexe... bien sûr, au passage, il explique que ces traitements hormonaux peuvent rendre ces enfants stériles... Moi, je veux bien qu'on parle d'éthique médicale ; j'aurais bien des choses à dire sur l'éthique médicale. Ce n'est pas le moment d'ouvrir ce dossier. Mais je suis étonné qu'on laisse se développer une barbarie qui n'a rien à envier, bien que dans un autre style, à l'esprit du docteur Mengele. Nous sommes plongés là-dedans. Donc, si on parle d'anthropologie, de quoi parlons-nous ? » (p. 131-132)

[le temps : question de méthode]

JEAN OURY va repartir du temps pour aborder le hors-temps. En soulignant l'intérêt d'une histoire *sédimentaire* et non plus seulement *chronologique*, tel que le développe donc **PIERRE LEGENDRE** :

◆ Pour une histoire *sédimentaire*

PIERRE LEGENDRE, Vues éparses

« D'abord, il faut sortir de la conception linéaire de l'histoire, pour introduire l'idée d'une histoire *sédimentaire* ; autrement dit, le passé est refoulé, mais ne disparaît jamais. [...] D'autre part, quand on est dans cette conception non plus

linéaire de l'histoire, mais sédimentaire, on comprend que les montages institutionnels, les institutions ont affaire à la construction de la Raison. Il faut se souvenir qu'il y a un domaine où le principe de non-contradiction ne joue pas ; c'est ce qui se passe quand l'autre scène, la scène inconsciente, se dévoile sans notre contrôle pendant la trêve du sommeil ; c'est le règne du "tout est possible", et le rêve, personne ne le maîtrise. En revanche, sur la scène de la réalité, au contraire, c'est le règne du principe de non-contradiction. C'est sur la base de ce double registre que se construit l'humanité. Et par voie de conséquence, le monde social, c'est d'abord une construction d'interprétations, fondamentalement une affaire langagière, avec tout ce que cela comporte. J'ai introduit ce concept de *Texte* (avec majuscule) comme l'équivalent du concept de société, de culture, de civilisation. Et ça porte à conséquence pour penser le politique. Pourquoi ? » (p. 33-34)

Que dit **PIERRE LEGENDRE** ?

Une *histoire sédimentaire* (de nos sociétés occidentales), quand on « gratte un petit peu », que fait-elle apparaître sous l'organisation de nos structures sociales actuelles ?

On voit apparaître la structure hiérarchique de la Papauté. Et sous la Papauté ? greffés sur la contemporanéité, on voit apparaître des petits bouts de féodalisme (le député qui parle de son *ief*). Et en grattant encore ? on voit apparaître l'empire romain.

PIERRE LEGENDRE, *Vues éparses. Entretiens radiophoniques avec Philippe Petit*, éditions Mille et une nuits, 2009, p. 55-57.

« La preuve que nous sommes bien dans une vie sédimentaire et non pas dans une vie linéaire, c'est, au-delà de ce que la psychanalyse nous apprend sur le sujet et sur les sociétés humaines, la question de notre rapport à la tradition, aux traditions. Ainsi, on parle de judéo-christianisme, et voilà, on est quitte ! Mais il y a le judéo-gréco-christianisme, on oublie la dimension grecque ; ça, c'est encore une autre affaire : l'inexistence de l'Orient byzantin pour les Occidentaux, en particulier européens, et en particulier français, enfermés dans la francité catholico-laïque ! Il faudrait aussi parler de "romano", parce que c'est la marque du droit romain christianisé et laïcisé. Tout ça fait un tout. [...]

Le fond, c'est la question de l'interprétation, qui touche au statut du corps, de la corporalité dans l'interprétation. C'est une question qui est au cœur de toutes les civilisations, et pour l'Occident elle a été au cœur du grand conflit entre le

christianisme et le judaïsme. Ce sont des choses extrêmement importantes, pour comprendre, par exemple, l'avènement de l'État, du rationalisme institutionnel. C'est essentiel pour comprendre le rôle du noyau médiéval, le rôle du christianisme pontifical en Europe. Du reste, si j'ai tenu à ce qu'on ait une séquence pontificale², à la fois dans la bibliothèque du Vatican et dans la séance d'acclamation du pontife romain, c'est pour ces raisons de fond. »

JEAN OURY a déjà fait allusion (février 2009) à des passages d'un livre récent de **GIORGIO AGAMBEN** sur la hiérarchie dans le monde des anges comme modèle de notre bureaucratie :

GIORGIO AGAMBEN, *Le Règne et la gloire, Homo sacer, II, 2, Chapitre « Angéologie et bureaucratie », Seuil, 2008*

<http://www.fabula.org/actualites/article25173.php>

<http://www.editionsduseuil.fr/auteur/Giorgio%20Agamben/41>

« Le parallélisme entre bureaucratie céleste et bureaucratie terrestre n'est pas une invention de Denys l'Aréopagite. Si les anges sont déjà définis chez Athénagore au moyen de termes et d'images empruntés au langage de l'administration [...], l'analogie est clairement affirmée dans un passage de l'*Adversus Praxeam* de Tertullien [...]

Dès lors que le concept même de hiérarchie requiert une diversité d'ordres qui se fonde sur la différence des offices et des activités, il en va de même dans la cité, où il y a différents ordres selon les différentes fonctions : l'ordre des magistrats est différent de celui des militaires, de celui des agriculteurs et ainsi de suite. Si les ordres civils sont nombreux, on peut toutefois les ramener à trois, en considérant que toute communauté parfaite possède un principe, un moyen et une fin. C'est pourquoi dans tout état ou dans toute cité, quels qu'ils soient, on trouve trois ordres d'hommes : ceux du niveau le plus élevé, qui sont les praticiens ; ceux de niveau infime, comme le peuple vil, d'autres, de niveau intermédiaire, comme le peuple honorable [populus honorabilis]. De la même manière, dans toutes les hiérarchies angéliques, les ordres se distinguent selon les offices... (S. Th., q. 108, a. 2.)

² À propos du film *La fabrique de l'homme occidental*, réal. Gérard Caillat, 1996
<http://www.artepro.com/programmes/2535/presentation.htm>

Une fois établi le caractère central de la notion de hiérarchie, les anges et les bureaucrates tendent à se confondre, exactement comme dans l'univers de Kafka : non seulement les anges du ciel se disposent en fonction d'offices et de ministères, mais les fonctionnaires de la terre acquièrent à leur tour des fonctions angéliques et deviennent, comme les anges, capables de purifier, d'illuminer, de perfectionner. Et, selon une ambiguïté qui caractérise profondément l'histoire du rapport entre pouvoir spirituel et pouvoir séculier, la relation paradigmatique entre angéologie et bureaucratie court tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre : parfois chez Tertullien, l'administration de la monarchie terrestre est le modèle des ministères angéliques, d'autres fois, c'est la bureaucratie céleste qui fournit l'archétype de la bureaucratie terrestre. » (p.241-242)

« Dans toutes ces analyses, les concepts de hiérarchie, de ministère et d'ordre sont centraux. Bien avant encore de les affronter de manière thématique dans une discussion serrée avec *La hiérarchie céleste*, de Denys l'Aréopagite, Thomas les discute de manière indirecte et les laisse affleurer dans chaque question, témoignant d'une véritable obsession hiérarchique qui concerne aussi bien les ministères évangéliques que ceux des hommes. Ainsi, à propos de l'illumination, il exclut qu'un ange inférieur puisse illuminer un ange qui lui est supérieur dans la hiérarchie (alors que, faisant une exception au parallélisme général qu'il établit entre les hiérarchies célestes et les hiérarchies terrestres, Thomas admet qu'il est possible que quelqu'un qui se trouve à un échelon inférieur dans la hiérarchie ecclésiastique puisse éduquer un supérieur). Dans la section consacrée au langage des anges (I, q. 107, a. 2), Thomas affronte avec le plus grand sérieux le problème de savoir si un ange inférieur peut adresser la parole à un ange hiérarchiquement supérieur (la réponse est positive, mais non sans réserve). Dans la discussion du gouvernement des anges sur les créatures incarnées, le principe hiérarchique est élevé à une loi universelle, qui concerne aussi les hiérarchies civiles :

Dans la sphère humaine aussi bien que dans la sphère naturelle se retrouve la règle selon laquelle un pouvoir plus restreint est gouverné par un pouvoir plus universel, comme le pouvoir du bailli est gouverné par le pouvoir du roi. De la même manière les anges supérieurs président aux anges inférieurs (*Ibid.*, I, q. 110, a. 1.)

[...]

On a coutume de distinguer entre les anges assistants et les anges administrateurs selon la ressemblance avec ceux qui sont au service [*famulatur*] d'un roi. Quelques-uns d'entre eux sont toujours en sa présence et écoutent immédiatement ce qu'il ordonne. À d'autres en revanche, les ordres royaux sont transmis à travers les assistants, comme il arrive pour ceux qui administrent des cités lointaines, et ceux-là sont appelés gouvernants et non assistants (*Ibid.*, I, q. 112, a. 3 [...]. » (p.231-233)

La cité de Dieu, dit **JEAN OURY**, « on se croirait au ministère ! »

À partir de là, on peut « brancher » d'autres types de hiérarchie. Par exemple, la famille...

Cela rejoint la notion de *intra-histoire* de **MIGUEL DE UNAMUNO** Pendant que les Napoléon et autres s'entretuent sur les champs de bataille, il y a des types qui continuent de travailler dans les champs...

Jean OURY l'a déjà cité dans son séminaire De l'expérience, avec également une allusion à la critique du « présentisme »
par **FRANÇOIS HARTOG** et **ARLETTE FARGE**
(décembre 2005, mai 2006)
(décembre 2005, mars 2007³)

CARLOS SERRANO, Miguel de Unamuno entre histoire et littérature, éditions Presses Sorbonne nouvelle, 2004

http://books.google.fr/books?id=ve3RiXPKjoAC&pg=PA34&lpq=PA34&dq=unamuno,+intrahistoire&source=bl&ots=JF4w5DgKUZ&sig=fiRhQu04-nVluJifGkl3z_4jYQU&hl=fr&ei=H9LISiXoM42wnQP13N2iCw&sa=X&oi=book_result&ct=result&resnum=1&ved=0CAgQ6AEwADgK#v=onepage&q=unamuno%2C%20intrahistoire&f=false
<http://www.lcdpu.fr/livre/?GCOI=27000100519710>
Recension du livre sur fabula.org
<http://www.fabula.org/revue/document918.php>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Miguel_de_Unamuno
<http://fr.wikipedia.org/wiki/Intrahistoire>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1980_num_10_30_5420

...Les archaïsmes dans la famille...

... mais ça ne veut pas dire que lorsqu'il n'y a pas de famille, c'est mieux : parfois, c'est pire...

³ J'ai corrigé mon erreur dans mes prises de notes, ayant mentionné *infra* et non *intra-histoire*

Parmi les archaïsmes :



... La petite propriété, le régime du **moi** psychologique,

[pause dynamique]

Ici Jean OURY introduit comme une pause dans le temps de son intervention pour lui permettre de revenir sur un des problèmes actuels qui nécessitent une prise de position : la polémique autour de la technique du *packing* (cf. plus haut).

C'est très bien de parler du hors-temps mais il faut aussi tenir compte de ce que **KIERKEGAARD** appelait la *contemporanéité*

◆ La **contemporanéité**, selon **KIERKEGAARD**

DANIEL VIDAL, « Søren Kierkegaard, *Exercice en christianisme* », *Archives de sciences sociales des religions*, 140, 2007.
<http://www.cairn.info/revue-archives-de-sciences-sociales-des-religions-2007-4-page-202.htm>

« Le christianisme est "l'Absolu", et c'est à cet Absolu que le croyant est invité à se confronter. Par quelles voies, avec quelles armes ? En se portant contemporain du Christ : "Aucune parole de Christ, pas même une seule, tu n'as le droit de te les approprier, tu n'as pas la moindre part en lui, pas la plus éloignée des communautés avec lui, si tu n'es pas contemporain avec lui dans son abaissement". Être du même "temps", ce temps de l'irruption du scandale, quand rien encore n'est avéré, ni accompli, mais que tout est déjà joué, que tout apparaît "absurde", et que cet "absurde" est marqué d'"extraordinaire" : "Que Dieu ait vécu ici sur terre comme un homme singulier, c'est infiniment extraordinaire. Si cela n'avait eu strictement aucune conséquence, ce serait la même chose, cela resterait parfaitement extraordinaire, infiniment extraordinaire". Être en exacte contemporanéité avec cet événement au revers de tout ordre, conditionne une nouvelle, et à proprement parler, intransitive, conception du temps. "Par rapport à l'absolu, il n'y a qu'un seul temps, le présent". Christ ? : "Une personne au plus haut point anhistorique" : si l'histoire dit "ce qui s'est réellement passé", et si l'on applique cette formule au

christianisme, on rend impensable du même coup le temps de la pure présence, et donc sans cesse recommencée, de l'"événement christique" ».

Après lecture de Kierkegaard, on s'aperçoit que la pause est en continuité avec le reste...

FRANCIS MÉTIVIER, *Le Concept d'amour chez Søren Kierkegaard, la fondation de l'existence comme drame*, Presses Universitaires de Lille, éditions du Septentrion

Position de thèse en ligne

<http://www.chez.com/metivier/thesesphilosophie/position.html>

++ C'est ici que prendra également place l'intervention de la jeune femme, éducatrice à la Protection judiciaire de la jeunesse

++ Les **Annonces**

(Cf. plus haut)

[fin de la pause]

[le temps : question d'habitude]

C'est souvent le temps de l'horloge, codifié, qui est la **référence**.

◆ Le **temps de l'horloge, comptable**

Dans la vie quotidienne, cela a des incidences :

++ Il y a une quinzaine d'années, dans un hôpital à Sarreguemines (*JO précise mais mon enregistrement est inaudible*), il y avait six catégories de temps, suivant le diagnostic, ordonné par la bureaucratie, direction de l'hôpital, pour les consultations des malades.

++ à Charleville-Mézières, où **JEAN OURY** s'est rendu avec **PATRICK COUPECHOUX**, invité par les infirmiers de la CGT, une jeune interne raconte sa visite aux malades : elle a un petit appareil pour entrer les infos sur chaque malade, et je comprends que ça fonctionne comme une *pointeuse* car elle doit aussi entrer l'heure de début et de fin de la visite pour chaque malade et il en faut un certain nombre déterminé par jour. Ensuite, c'est traité par l'administration...

« ...Ça c'est de la science ... objectivisme dégénéré fin de siècle »

Ce dernier exemple entraîne **JEAN OURY** sur la question du paiement à l'acte.



Le paiement à l'acte qui bouleverse les techniques de l'hôpital

Quelques éléments trouvés sur le Net à propos du paiement à l'acte et du paiement à l'activité

Un forum avec Christian Saout, sur [Lemonde.fr](http://www.lemonde.fr), 15 octobre 2009
<http://www.decisionsante.com/presse/complements-web/directeur-dhopital-une-profession-a-haut-risque/christian-saout/>
<http://www.lemonde.fr>

« [...] Il y a donc des efforts à faire. Ce sont aussi des hôpitaux qui ont besoin de montrer qu'ils font des actes pour faire rentrer de l'argent pour rééquilibrer les comptes. Exemple : de nombreuses maladies chroniques sont prises en charge à l'hôpital. Or à l'hôpital on sait faire du tarif avec des actes techniques, et pas avec des actes cliniques. Donc on fait du technique et on fait des examens dont on n'est pas certain que les gens ont besoin, pour faire rentrer de l'argent.

[...]

Évidemment, il faut modifier les modes de paiement. Tous les pays comparables au nôtre ont mélangé le paiement à l'acte avec le paiement au forfait. La Grande-Bretagne, les Pays-Bas, la Suède par exemple. Et on sait que le paiement à l'acte est très inflationniste car il pousse à faire du chiffre. Le paiement au forfait, c'est l'idée par exemple que pour une pathologie donnée, le diabète, le médecin sera payé 2 000 ou 3 000 euros, au forfait, pour l'année, quelle que soit la quantité de rendez-vous dont il aura besoin. Le lobby médical français est très opposé à cela.

La tarification à l'activité, créée dans la loi de 2004, devient absurde. On ne va pas faire des scanners à tout le monde pour faire rentrer de l'argent.

[...]

On ne paie pas beaucoup la consultation en France, donc c'est facile de faire du chiffre. »

D'autres sites

<http://www.appel-sauver-hopital.fr/spip.php?article674>
<http://pharmacritique.20minutes-blogs.fr/archive/2008/12/01/paiement-a-l-acte-t2a-conflits-d-interets-et-non-respect-de.html>

Le temps compté, c'est pratique tout de même (respecter l'heure d'un rendez-vous, partir à l'heure)

L'exemple de la jeune interne avec son appareil est la caricature de ce temps (rapport ordinateur/tiroir caisse)

[le temps existentiel]

JEAN OURY commence par mettre en garde : le **temps existentiel** est servi à beaucoup de sauces, quand on ne sait pas quoi dire...

En tout cas, l'existentiel ne passe pas dans l'ordinateur...

◆ Le **temps** et la **rencontre**

Dans la pratique de rencontre quel est le rapport au temps ?

Rencontre
Tuchè
Tugkanon

STOÏCIENS
Jacques LACAN

...

*Jean OURY revient très souvent sur ce fil de la rencontre.
(À retrouver dans les prises de notes.)
Ici, je reprends seulement un extrait
de la séance d'avril 2008, Analyse institutionnelle (2)*

JACQUES LACAN, « **Soyez tychistes** »

Le conseil de **JACQUES LACAN** aux analystes : « Soyez tychistes »

(Je ne trouve pas cette expression dans le séminaire XI. Ce que je trouve de rapprochant est la citation suivante :

JACQUES LACAN, Séminaire XI (1964)
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points « Essais », 12 février 1964, p.74.

« Ce dessin qu'aujourd'hui je vous ai donné de la fonction de la tuché, vous verrez qu'il nous sera essentiel pour rectifier ce qui est le devoir de l'analyste dans l'interprétation du transfert. »

(12 février 1964, « Tuché et automaton », p.74)

Un sourire, ça n'est pas comptable (« *Combien de temps tu vas sourire ?* »)

Il ne s'agit pas d'être contre, ce temps-là, le temps de l'horloge, il est utile pour une certaine catégorie de la science, pour la génétique, par exemple.

[...]

[question]

De quel temps fait partie...

**Le PRAECOX GEFÜHL
RÜMKE
L'INSTANT DE VOIR
JACQUES LACAN**

**ERNST KRETSCHMER
JUAN JOSÉ LOPEZ IBOR**

*Auteurs ou notions à
rechercher dans l'ensemble des prises de notes.*

Reprise de la séance de février 2008, Analyse institutionnelle (2)

JEAN OURY,

« **Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle** »,
in **JACQUES SCHOTTE (éd.) Le Contact, De Boeck, 1990.**

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThCQC&printsec=frontcover&dq=contact,+schotte#v=onepage&q=&f=false

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du *Praecox Gefühl*. Personnellement, le *Praecox Gefühl* me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le *Praecox Gefühl* n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de "voyance", ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonctions qu'a également bien située Weizsäcker : "la décision". Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de "décisoire", au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (*aiôn*, aoriste...). Pour qu'il y ait du decisoire, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le *Praecox Gefühl*. Mais la décision elle-même sera *kairos*, c'est-à-dire le moment opportun

d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le decisoire, avec *aiôn*, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est cette boucle-là qui fait que la décision a lieu à un moment opportun. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa "logique assertive" quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il y ait un "moment de conclure", il faut qu'il y ait un "instant de voir", même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a l'assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Lévinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du *kairos*, mais associé au decisoire. »

(La notion de « decisoire » serait à éclaircir)

Quelque chose d'immédiat : est-ce que c'est comptabilisable (l'instant de voir, un sourire, ...)

Sur quelle échelle de temps, logiquement, ça entre ?



On travaille avec un ordre de logique qui n'est pas forcément une logique comptable.

Alors, qu'est-ce que c'est ?

[l'historial, le corps, l'espace]

*Pour un développement de toute cette partie,
revoir la séance de septembre.*

Dans la prise en charge analytique de psychoses hystériques, de schizophrènes, il faut faire attention de ne pas s'embarquer tout de suite dans une étude mal acceptée par l'autre, sur le plan de sa propre histoire — *l'historial* — *Geschichte*...

Pour commencer à travailler un peu ce terme :

FRANÇOISE DASTUR, Heidegger. La question du logos, Vrin, 2007, p. 156

<http://www.mollat.com/livres/francoise-dastur-heidegger-question-logos-9782711619122.html>

http://books.google.fr/books?id=-2AW_zleVMqC&printsec=frontcover&dq=dastur,+logos#v=onepage&q=&f=false

« Ce que Heidegger met en évidence dans le début de ce cours, c'est la distinction entre deux manières de considérer le langage : soit comme quelque chose de subsistant, ce qui est à la fois le point de vue de la logique traditionnelle qui décompose la proposition en termes distincts et de la philosophie du langage qui voit en lui un simple moyen de communication de la pensée et le réduit à l'ensemble du lexique d'une langue tel qu'il peut être consigné dans un dictionnaire ; soit comme le déploiement d'un être qui n'est jamais entièrement réalisé et qui, bien que toujours en devenir, est néanmoins.

Ce qu'il s'agit donc de soumettre à un questionnement préalable, c'est cet être, ce *Wesen* du langage, qui définit tout autant l'être de l'homme qu'il est défini par lui, de sorte que la seule issue qui reste consiste à ne pas séparer l'homme et le langage et à poser la question de l'homme en tant qu'être parlant. La suite du cours porte donc sur la question du *Wesen*, de la manière historique dont il déploie son être, laquelle coïncide avec cet événement originel, l'*Urgeschehnis*, qui est l'apparition du langage. C'est dans cette lumière que la logique, en tant qu'elle traite du *logos* et du langage, devient, par opposition à sa figure traditionnelle dans laquelle l'être du langage est méconnu, "une tâche à accomplir encore incomprise qui échoit au *Dasein* humain historial" »

Dans une note de son étude « La question de l'être de l'homme dans *L'introduction à la métaphysique* » (in J.F. Courtine (éd.), *L'introduction à la métaphysique de Heidegger*, Vrin, 2007), Françoise DASTUR précise son choix dans les traductions possibles du terme *Geschichtlich* chez Heidegger :

« On reprend ici la traduction de *geschichtlich* par *historial* proposée par Henry Corbin dans sa traduction en 1938 d'extraits de *Être et temps*, dans M. Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?* Paris, Gallimard, 1938 car elle permet de rendre compte de la distinction faite par Heidegger entre *Geschichte* (l'histoire en tant que processus réel) et *Historie* (la science historique). »

Il ne faut pas en rester au niveau de ce qui s'est passé. Il ne faut surtout pas essayer d'abord de comprendre comment ça s'est passé.

JEAN OURY s'appuie sur l'exemple de deux anciennes patientes...

++ **La jeune fille à la photo**

++ **La jeune fille aux confabulations**

... pour introduire la question du corps, comme **modèle structural de l'espace**, selon **GISELA PANKOW**

Référencé dans la biblio de L'Homme et sa psychose de **GISELA PANKOW** : **KATÔ SHÛICHI, *Psychopharmacological analysis of the nature of hallucination in schizophrenia, Madrid 1966***

http://fr.wikipedia.org/wiki/Shûichi_Katô

◆ **La Spaltung, dissociation, est au niveau du corps**

Il faut d'abord réparer tout qui est dissocié, disloqué, pour rétablir certaines limites. C'est seulement lorsqu'il y aura un « garantie de limites » qu'on pourra aborder **l'historial**.

➔ Pour arriver à une **reconstruction** du **temps disloqué**, il faut d'abord, reconstruire l'**espace**, donc le corps, en tant que modèle structural de l'espace.

➔ **Mais de quel corps s'agit-il ? ➔**

En allemand, il y a deux termes : **Körper** et **Leib**.

Contrairement à ce qu'a longtemps pensé **JEAN OURY**, **GISELA PANKOW**, dans la version originale allemande de ses écrits, fait usage du terme *Körper*, et non *Leib* (Il persiste à penser qu'elle aurait dû utiliser ce dernier).

MONIQUE SCHNEIDER, « Éprouver le passage », **TTR : traduction, terminologie, rédaction**, vol. 11, n°2, « **Psychanalyse et traduction : voies de traverse** », 2^e semestre 1998, p. 55-72.

Il s'agit d'un numéro dirigé par **GINETTE MICHAUD**

<http://id.erudit.org/revue/ttr/1998/v11/n2/index.html>

« Un seul vocable français, "corps", pour rendre deux termes que distingue la langue allemande, *Leib* et *Körper*. Le premier de ces termes a d'ailleurs posé des problèmes aux phénoménologues, en particulier aux traducteurs et commentateurs de Husserl, qui ont mis l'accent sur la notion de "corps vivant", terme d'ailleurs mis en concurrence avec celui de "chair". Or le rapport au vivant est suggéré par l'étymologie elle-même, qui fait dériver *Leib* de *leben* (vivre). *Leib* renverrait ainsi au corps vécu, animé, approché dans son réseau de mouvements internes, alors que *Körper*, bien que pouvant désigner lui aussi le corps humain, couvre le registre de l'ensemble des corps du monde physique. »

◆ La *Spaltung*, est un trouble de l'incarnation, *incorporation*

incarnation est le terme employé par **GISELA PANKOW**.

Encorporation est un lapsus, ancien (pour *incorporation*) de **JEAN OURY** mais il lui convient et il a continué à l'employer. *Mise en corps*.

Ce trouble de l'incarnation — incorporation — encorporation est en lien avec **l'identification primordiale** dont parle **FREUD**, pas près du réel mais de l'incarnation.

La seconde identification, *Einziges Zug*, l'introjection symbolique, c'est tout à fait autre chose.

LINA BALESTRIERE, Freud et la question des origines, Éd. De Boeck, 1998, 2008, p. 189-190.

http://universite.deboeck.com/livre/?GCOI=28011100004130&fa=author&person_id=915&publishergoicode=28011
<http://books.google.fr/books?id=rsS-17bVBDwC&printsec=frontcover&dq=balestriere+freud+origines#v=onepage&q=balestriere%20freud%20origines&f=false>

« Le processus clé qui permet à Freud de penser la naissance du moi est l'identification, l'identification narcissique, qui, cependant, prend le relais d'une opération plus ancienne et plus énigmatique : l'incorporation.

L'incorporation est pensée d'après deux modalités : il s'agit, d'abord, dans le paragraphe de 1915 ajouté aux *Trois essais sur la théorie sexuelle*, de l'incorporation orale du sein, modalité qui enracine la naissance de la sexualité proprement humaine dans ses relations potentielles avec le fantasme ; il s'agit, ensuite, de l'identification primaire au père de la préhistoire personnelle, "incorporation" primordiale du père comme idéal, qui permet de fonder les soubassements subjectifs individuels dans ce que l'on pourrait appeler l'amour du père.

L'incorporation est un concept complexe. Introduite comme incorporation d'un objet, le sein, elle s'épure de plus en plus comme processus de fabrication d'être, d'être psychique. [...]

Entre l'incorporation orale du sein, incorporation que nous interprétons comme constitutive d'une "conscience primaire du corps" et l'identification primaire, génératrice de l'idéal du moi, nous situerons la problématique de narcissisme primaire : elle nous permettra d'indiquer la juste place de ce processus appelé identification mélancolique ; de relancer la pertinence du binôme être et avoir par la position des "trois moi" répertoriés par Freud : le *Real-Ich*, le *Lust-Ich* et

l'endgültigen Real-Ich ; et d'approfondir, grâce à la description freudienne de la genèse de la pensée, une conception de l'origine où "raison phénoménologique" et "raison ontologique" ne se confondent pas mais se fondent, au sens d'être fondatrices l'une de l'autre. » (p. 189-190)

« Mais si les acquis de *Totem et tabou* sont très présents dans l'explication de ce désir d'être au fondement de toute identité personnelle, d'autres acquis sont à souligner : notamment l'élaboration de la question du père dans l'analyse de l'homme aux loups⁴. C'est en effet dans ce compte-rendu clinique que l'on trouve pour la première fois la position d'une identification au père en relation "au premier et plus originaire choix d'objet" (*erste und ursprüngliche Objektwahl*), c'est-à-dire le père comme "modèle admiré" (*bewundertes Vorbild*)⁵. L'identification primordiale au père y est donc déjà définie comme un désir d'être comme le père, le père c'est-à-dire le modèle admiré. En cela, cette identification est dite par Freud narcissique, car elle implique un vouloir devenir comme le père. Cependant, l'identification primordiale de l'homme aux loups au père reste inscrite dans le contexte de la problématique du choix d'objet (*Objektwahl*). Or, Freud entend bien proposer un en-deçà de la problématique de l'objet dans ce début du chapitre VII de *Psychologie collective et analyse du moi* que nous commentons. Et ce, d'emblée : le terme que Freud choisit pour qualifier ce qui lie primordialement le fils au père est celui d'intérêt (*Interesse*). Intérêt et non pas investissement, ce qui marque bien le fait que Freud se situe résolument du côté du moi et de ce qu'il a toujours appelé "l'intérêt psychique"⁶, distinct de l'investissement libidinal. Cet intérêt, d'ailleurs, vise non pas, à proprement parler, un objet, mais un idéal : l'intérêt qui soutient le désir d'être vise un idéal, le père, c'est-à-dire un autre sujet qui fonctionne comme idéal. En cela, cette attitude est "électivement masculine" (*exquisit männlich*) précise Freud, et n'a rien à faire avec le choix du père comme objet sexuel, impliquant une position passive et féminine à l'égard du père.

Après ces quelques énoncés précis et concis, Freud consacre un paragraphe à l'étude de l'identification primordiale vue sous l'angle des phases d'organisation de la libido. "*L'identification est d'ailleurs ambivalente dès le début (von*

⁴ S. Freud, « Psychologie collective et analyse du moi », op. cit., p. 167 ; G.W., XIII, p. 115.

⁵ S. Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (l'homme aux loups) » (1914) in *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 341 ; G.W., XII, p.52.

⁶ Cf. par exemple, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le président Schreber) » (1910), in *Cinq psychanalyses*, op. cit., p. 314, n.3 ; G.W., VIII, 307, n. 3.

Anfang) – affirme Freud – [...] Elle se comporte comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation libidinale, dans laquelle on s'incorporait en mangeant l'objet convoité et apprécié ⁷et, ce faisant, l'anéantissait en tant que tel". Ce faisant, Freud retourne à la théorie de la libido alors qu'il vient de proposer un centrage nouveau sur l'être et le désir d'être, centrage qu'il va d'ailleurs aussitôt reprendre et relancer après le paragraphe en question, en dégageant une double opposition : celle de l'être et de l'avoir ; celle du sujet et de l'objet du moi. Leur champ commun est celui du lien à autrui, leur différence tient à la place du sexuel. Il existe un lien avant tout choix d'objet sexuel, un lien fondé sur un désir d'être qui concerne, dit Freud, le "sujet" du moi. Le "sujet" du moi implique une relation de sujet à sujet et, qui plus est, de sujet à sujet idéal. » (p. 243-244)

LISE GAINARD, « Légèreté d'être et estime de soi », *Travailler*, n°10, 2003/2

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2003-2-page-77.htm>

« L'identification primordiale, celle qu'il [J.O.] rapproche de la notion de "vécu" de Pankow, est le moment d'incarnation même, "l'appartenance à l'être homme", c'est "le corps en apparition"⁸. Les troubles de cette incarnation se présentent sous la forme de l'altération des "sentiments pathiques"⁹ au sens d'Erwin Straus¹⁰ : bien-être, malaise, fraîcheur, fièvre, légèreté, lourdeur.

Ce vécu basal dont dépend la légèreté de l'être peut selon cette théorie se rattacher au registre du Réel. Lacan entend par Réel la catégorie de ce qui arrive sans avoir pu être anticipé, l'accident, ce qui n'est pas (encore) habillé de nos installations compréhensives. Ce qui est donné, "parce que c'est comme ça et pas autrement", ce qui arrive malgré tout, la panne par exemple. Ce qu'il appelle "l'impossible", au sens que l'on met dans l'expression "Ça ne se peut pas, des choses comme ça...". Le corps vécu est le "corps pathique" (ii, p. 8),

⁷ S. Freud, « Psychologie collective et analyse du moi », op. cit., p. 168 : G.W., XIII, p. 116.

⁸ Jean Oury reprend cette notion de J. Zutt, phénoménologue du milieu du xx^e siècle. Pour Zutt, le "corps en apparition" est la manifestation de ce qu'il appelle "le corps porteur" (proche de la notion de corps anatomique), dans ce qu'il définit comme une "corporéité vivante" (proche de la notion de corps vécu). Philippe Bichon nous introduit à la lecture de Zutt : "C'est à partir de ce corps porteur, par ce nécessaire commerce primordial avec le monde, que se manifeste le deuxième pôle de notre corporéité vivante en tant que "corps en apparition". (in *Psychose, packs, institution, Une approche phénoménologie du corps*, in *Actes des Rencontres autour des packs*, Abbaye de Seuilly, 1994).

⁹ La notion de pathique est une notion issue de la psychologie phénoménologique.

¹⁰ Erwin Straus, dont l'œuvre majeure est *Le Sens des sens* publié en 1935, est un phénoménologue qui s'est attaché à réhabiliter le sentir et à considérer la psychopathologie comme un phénomène vécu.

point primordial de rassemblement, "précession logique à la formation de l'image du corps" (ii, p. 7).

"Pour que ce corps vécu puisse se faire, il faut qu'il y ait du 'laisser-faire', que cela puisse se déposer" (ii, p. 20). Ce qu'Erwin Straus appelait "les évidences de la quotidienneté" (et que l'on pourrait mettre en lien avec les "techniques du corps" de Marcel Mauss) sont inscrites au plus profond du corps. Elles demandent un effacement des distinctions, un peu d'oubli, on n'explique pas comment on nage, on le montre. Il n'y a pas de manuel pour apprendre que l'on enfle son pantalon à partir du bas de son corps, la veste sur le torse, on ne précise jamais qu'un chapeau se pose sur la tête. Si l'on est au Japon ou en Océanie, on pourra poser la question s'il est bien visible qu'on est étranger, sinon, on passera pour un fou. Dans les psychoses dissociatives, on peut remarquer immédiatement des troubles de cette incarnation : géométrisme des mouvements, corps guindés, rigidités, gestes de poupées, etc.

Chez le danseur, on assistera, à l'inverse, à une grâce inexplicable des gestes et des rythmes, qui écartera de la conscience du spectateur toute notion d'effort, d'attraction terrestre, de fatigue. Le "corps en apparition" du danseur, celui du "masque" qui est un personnage clé de nombreuses cérémonies africaines, Jean Oury va même jusqu'à citer celui de la strip-teaseuse, sont des manifestations fascinantes du "corps vécu".

Ce socle primordial d'installation des sentiments corporels est pour Jean Oury en étroite relation avec les deux autres identifications, le "corps ressenti" et le "corps reconnu". »

MICHEL BALAT, « Incorporation, scription et inscription »

http://balat.fr/spip.php?article29&var_recherche=incorporation

Autour de « Einziger zug »

<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/identification.htm>

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon090398

<http://pagesperso-orange.fr/liliane.fainsilber/pages/vademecum/entredeux.htm>

Cf. les séances de décembre 2005, mars 2006, juin 2007.

Sur l'identification primordiale

cf. décembre 2005, mars, **décembre** 2006.

« Ça allait bien et puis il y a eu un trouble de l'incorporation » ...

On ne peut pas dire quand ça s'est passé (je comprends : *cad* à quel âge ou à quel moment)

Est-ce que c'est en illuminant ce passage-là qu'on va traiter le truc actuel ? Peut-être qu'il faut le savoir mais pas forcément brancher la lumière là-dessus ! ... ça viendra après ou non...

Pour pouvoir se souvenir, **rétablir du temps**, il faut déjà avoir une base, une **assise spatiale, vivante**, suffisante.

👉 **Qu'en est-il de ce trouble de l'incarnation en rapport avec le « coefficient temporel »**

[boîte à outils : le rythme]

JEAN OURY se souvient d'une conversation avec **HENRI MALDINEY** :

Ce qui est plus primordial encore que l'espace et le temps c'est quelque chose de l'ordre du rythme.

Est-ce en rapport avec le temps ?

Différence entre rythme (vital) et cadence **LUDWIG KLAGES**

Cf. séance de juin, décembre 2007

Pour **JEAN OURY**, en psychiatrie, on travaille au niveau du rythme mais pas de la cadence (celle-ci étant imposée par le milieu, la société). Le rythme est plus existentiel, à la base de la personnalité.

Quel est son rapport avec le temps ?

Ici, JO fait appel à des concepts liés à des auteurs faisant partie de sa boîte à outils personnelle (chacun ayant la sienne propre, cad qu'il doit adapter les outils communs pour agir dans son propre vécu) :

Rythme/ruthmos **ÉMILE BENVENISTE**

Jean OURY rapproche le *Ruthmos*, selon Beneveniste, de la *Gestaltung*, la *mise en forme*.¹¹

[boîte à outils : la Gestaltung]

La *Gestaltung*, c'est la mise en forme.

➔ La **Spaltung**, la dissociation schizophrénique, c'est un trouble profond d'une dislocation au niveau du rythme, de la **mise en forme basale** de la personnalité, une **dysrythmie**.

Pour comprendre le sens de la *Spaltung*, devant la difficulté pour traduire ce terme, **JEAN OURY** reprend l'image de **l'arbre après l'orage** (voir les séances de janvier et septembre 2009)

Cet arbre déchiqueté, dont on voit le cœur mais qu'on ne pourrait pas recoller, c'est ce que voulait dire **EUGEN BLEULER**.

[questions]

👉 S'il y a un trouble, c'est **à partir de quoi** ?

👉 Qu'est-ce qu'il y a **pour que ça tienne** ?

👉 Est-ce que les schizophrènes mettent les virgules à la même place que les normopathes ? Est-ce qu'ils passent à la ligne ?

➔ Ce qui maintient le **sens, Sinn**, c'est la découpe par les marques de ponctuation.

D'où l'importance des **prosdiorismes** (ce qui maintient)

¹¹ Pour ma part, j'ai intégré les critiques de Maldiney, et j'ai adopté la traduction de « forme en formation ». Pour le cinéma, ça *fonctionne* bien.

Sur les prosdiorismes,
cf. mars, **avril** et mai 2008, analyse institutionnelle 2
Sur Sinn et Bedeutung¹²
http://fr.wikipedia.org/wiki/Gottlob_Frege
http://fr.wikipedia.org/wiki/Sens_et_d%C3%A9notation

Un article sur *SÉMANTICLOPÉDIE*, dictionnaire de sémantique
http://www.semantique-gdr.net/dico/index.php/Sens_et_d%C3%A9notation

« Cet article concerne les notions fondamentales introduites par Frege (1892) sous les termes originaux de *Sinn* et *Bedeutung*. *Sinn* se traduit naturellement par *sens* (et *sense* en anglais). Dans l'usage courant, l'allemand *Bedeutung* est habituellement traduit par *signification*; mais il serait inapproprié d'intituler en français l'opposition *Sinn* vs. *Bedeutung* par *sens* vs. *signification*. Pour *Bedeutung* le terme français que l'usage en sémantique formelle retient est celui de la traduction de C. Imbert, *dénotation*. On trouve également le terme de *référence*, qui par définition semble un candidat valable pour nommer cette notion. [...]

Dénotation (*Bedeutung*)

La dénotation d'une expression linguistique est l'objet du monde (c'est-à-dire la portion de réalité intersubjective) que cette expression désigne. En termes concis et (probablement trop) simples, il s'agit de la chose que le mot représente. Les mots, et plus exactement les énoncés qu'ils composent, nous permettent de parler des choses, et c'est cette connexion naturelle entre l'univers langagier et l'univers extra-linguistique que capte la notion de dénotation.

Les illustrations les plus simples et élémentaires sont données par les groupes nominaux comme les noms propres et autres expressions qui s'y apparentent. L'exemple fameux de Frege est celui de "l'étoile du matin" et "l'étoile du soir" qui dénotent le même objet, à savoir la planète Vénus³. Et on pourra dire ici naturellement et légitimement que ces deux expressions font *référence* (ou *réfèrent*) à Vénus. De manière générale, de tels groupes nominaux dénotent des objets individuels, ou plus simplement des individus (du monde). [...]

Puisque les dénotations sont des éléments de la réalité et que non seulement la réalité évolue sans cesse mais qu'aussi la connaissance que nous en avons est forcément fragmentaire et parfois hypothétique, il est normal que la dénotation d'une expression linguistique ne soit jamais absolue mais qu'elle dépende d'une certaine configuration de la réalité. Il convient donc de toujours déterminer la

dénotation d'une expression relativement à un certain état du monde ou un modèle ou encore un indice. Ainsi "le vaincu de Waterloo" dénote Napoléon relativement à un monde conforme aux faits connus de l'histoire de France, mais ce groupe nominal peut dénoter un autre individu si on l'évalue par rapport à un monde où les faits historiques sont différents. Il en va de même pour la dénotation des prédicats et des phrases.

Sens (*Sinn*)

Frege fait remarquer que certaines expressions de la langue n'ont pas de dénotation. C'est le cas, par exemple, de "la suite qui converge le moins rapidement", "le plus grand nombre entier" ou "la quinzième planète du système solaire". Pourtant ces expressions ne sont pas vides sémantiquement, elles sont parfaitement compréhensibles, et ce en vertu de leur sens. De même, si les phrases déclaratives dénotent des valeurs de vérité, alors en termes de dénotation il n'existe que deux grandes catégories de phrases: les phrases vraies et les phrases fausses. Ce qui singularise sémantiquement chaque phrase d'une langue c'est son contenu, c'est-à-dire justement son sens. Enfin les phrases (3) et (4) en termes strictement dénotationnels se ramènent à la même équation : Vénus = Vénus. Cependant elles n'ont pas le même statut sémantique: (4) est une tautologie alors que (3) est contingente et donc informative. C'est que les deux groupes nominaux "l'étoile du matin" et "l'étoile du soir", bien qu'ayant la même dénotation (dans notre monde) n'ont pas le même sens.

(3) L'étoile du matin est l'étoile du soir.

(4) L'étoile du matin est l'étoile du matin.

La notion de sens se distingue donc fondamentalement de celle de dénotation. Mais les deux sont connectées par définition. Frege définit le sens d'une expression comme "le mode de dénotation" de la dénotation de cette expression. Autrement dit, le sens d'une expression est ce qui nous donne, ou ce qui nous permet de connaître, sa dénotation. Le sens peut donc être vu comme un procédé, un système de règles ou de critères qui détermine la dénotation d'une expression pour n'importe quel état du monde. »

¹² Une lectrice attentive m'écrit que je risque de 'brouiller les pistes' en faisant référence à Frege. Jean Oury se réfère à un autre 'sens' de Sinn. La suite, donc, prochainement... (23/11/2009)

Un article avec un long développement sur la référence
au texte de **FREGE** par **JACQUES LACAN**

ÉRIK PORGE, « **Nommer quoi ? À propos de la nomination dans la passe** »,
Essaim, n°11, 2003/1, « **Formation des analystes** »
<http://www.cairn.info/revue-essaim-2003-1-page-39.htm>

« Plusieurs traductions ont été proposées pour le couple *Sinn/ Bedeutung* :
sens/dénotation, connotation/dénotation, compréhension/extension,
sens/référence, sens/signification. Carnap fait équivaloir le *Sinn* à l'intension et
la propriété et la *Bedeutung* à l'extension, le "nominatum", la classe.

De quoi s'agit-il dans cet article de Frege ? De vérifier ce dont on parle dans la
relation d'égalité " $a = b$ ". S'agit-il d'une identité entre les choses ou entre les
signes de ces choses ?

Remarquons que cette question implique et tire la conséquence de ce que le nom
diffère de la chose et ne soit pas défini par son lien à celle-ci. Cet écart en ouvre
tout de suite un autre : deux noms, ou plus, peuvent différer et se rapporter à la
même chose, et pas à deux, ou plus, choses différentes. Mais si une infinité de
noms se rapportent à la même chose, comment saisir la définition de celle-ci
sinon asymptotiquement ? »

C'est, logiquement, dans cet espace de sens qu'il y a eu toute cette élaboration
au XIX^e siècle, des « quantificateurs universels », etc.

Il se trouve peut-être... dans la schizophrénie, on voit bien qu'il y a des troubles
profonds du langage... des mots qui s'emboîtent les uns dans les autres. On ne
comprend plus rien. Des bouts de syllabes. On sent bien qu'il y a quelque chose
d'esquinté...

Qu'est-ce qui est abîmé ?

[boîte à outils : le point zéro]

➔ Jean OURY pose une **hypothèse** :

Pour que ça puisse **tenir**, pour qu'il puisse y avoir une forme qui tienne, pour
qu'il n'y ait pas de **Spaltung**, cela nécessite, à la base, **logiquement**, un point
zéro, un **zéro absolu**.

Cela nécessite de reprendre la notion de **structure**.

Janvier, **février** 2009, Qu'appelle-t-on « soin » ?
Jean OURY se souvient en avoir parlé avec **DANIEL SIBONY**

la **structure** :
une **surface** + un **point extérieur**

Pour qu'il y ait une structure, cela nécessite une surface (aussi compliquée que
l'on veut) et, surtout, un point — extérieur — sinon ce n'est pas une structure... ce
sera un mélange de surfaces...

Ce point zéro est forcément inaccessible. Il ne s'agit pas d'essayer de le rattraper.

Pour mieux cerner la thématique ouverte, **JEAN OURY** va rapprocher cette notion
de « point zéro » d'autres notions, d'autres travaux qui vont dans le sens d'une
sorte d'**émergence** (*J'ai un peu de mal ici à traduire ce que je comprends,
mais le mot « émergence » me semble important*).

[boîte à outils : **Unverborgenheit**, l'élan retenu]

Un mot, dont **JEAN OURY** est également « tombé amoureux » (l'autre, c'est
energeia)

On peut tomber amoureux d'un mot, surtout quand on ne le comprend pas bien...

Unverborgenheit
MARTIN HEIDEGGER

« **L'apparaître du retrait** »

traduction proposée par
HEIDEGGER

La déclosion

traduction proposée par
FRANÇOIS FÉDIER

La décloison : quelque chose à la fois retenu et qui se **manifeste** et qui **fait forme**.

Jean OURY trouve encore beaucoup mieux que *l'Unverborgenheit* de **HEIDEGGER** : c'est *l'élan retenu* de **FRANÇOIS PONGE** (in *La fabrique du pré*), qui maintient la forme de l'herbe ne la faisant pas devenir un palmier...

L'élan retenu

FRANÇOIS PONGE

➔ Il semble que c'est ça qui est **bouleversé** au niveau du **processus schizophrénique**

« La Spaltung touche à ce point de rassemblement »

[boîte à outils : la limite]

Si c'est pas structuré, la limite ne tient pas...

La limite, au niveau logique, est inatteignable. On peut faire le lien avec l'**infinitésimal** (**LEIBNIZ**) : on s'en rapproche, mais on ne touche jamais la limite.

Dans le processus schizophrénique, les limites aussi foutues.

➔ Si on n'en prend pas conscience, on remplace ces **limites** par des **murs**, des **barbelés**...

C'est ce qui se passe actuellement : dans certains hôpitaux, avec quartiers fermés, rétentions, cellules, caméras, hurlements... Construction de petites UMD (Unité pour malades difficiles)...

... « S'ils avaient réfléchi sur *l'Unverborgenheit*... »

Si c'est pas structuré, la limite ne tient pas...

➔ Établir une différence entre **limite** et **bord**

[passion logique]

JEAN OURY parle de **passion logique** : dans ce besoin de vouloir préciser ce qu'il en est de l'ordre du rythme, de la *Gestaltung*..., qui est un travail de définition toujours à refaire...

Si on ne le fait pas, on est complice de la « fermeture » (*Je comprends : quartiers fermés, etc... cf. plus haut*)

[boîte à outils : bande de Möbius]

Pour travailler cette question « ouvert/fermé »,

JEAN AYME avait repris l'image d'une bande de Möbius : on ne sait pas si on est dehors ou dedans.

JEAN AYME,

« **Essais sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle** »

<http://perso.orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/AYME%20jean/Textes/texte1.htm>

« Mais certains considèrent que seule compte désormais la prise en charge des malades hors de l'hôpital, où ils les ont généralement laissé croupir dans une situation à peine modifiée depuis la période asilaire. Ils ont alors beau jeu de dénoncer l'hôpital comme lieu de chronicisation que précisément leur passivité a entretenu. L'hôpital devient un mauvais objet en opposition à l'extra-hospitalier, lieu paradisiaque où la schizophrénie se dissoudra par la seule vertu d'un évitement de l'hospitalisation. Si celle-ci est parfois consentie, c'est à regret, témoignage d'un échec et comme une mauvaise action. Cette naïveté 'écologique', plus ou moins teintée d'anti-psychiatrie, réalise une véritable fuite en avant dans laquelle vont s'engouffrer ceux qui étaient restés inactifs dans l'hôpital où ils se contentaient de distribuer des médicaments. Voilà un exemple de ce que j'appelle les faux problèmes. Au lieu de s'apercevoir que le fait qu'une même équipe s'occupe des malades tout au long de leur trajectoire thérapeutique induit une nouvelle dialectique du dedans et du dehors, ils s'en tiennent à une position manichéenne, la Société devenant une bonne mère et l'hôpital un lieu maudit. Certains pensent même qu'ils peuvent se passer totalement de l'hospitalisation plein-temps (ils laissent bien entendu cette charge aux collègues du secteur voisin) rejoignant ceux qui veulent 'brûler les hôpitaux psychiatriques' et préconisent le modèle italien. J'ai proposé, pour tenter de sortir de cette fausse opposition, de prendre, pour imager le secteur, le modèle

topologique de la bande de Moebius caractérisée par le fait qu'on peut passer d'une face à l'autre sans franchir de bord, mettant en évidence ce qui constitue l'essence du secteur, la continuité. Pour en finir avec les faux problèmes, je rappellerai la prétendue opposition entre politique de secteur et psychothérapie institutionnelle, celle-ci laissant la place à la première en s'appuyant sur une approche historique simplette. Si elle a pris naissance dans l'hôpital, c'est parce qu'il n'y avait à l'époque pas d'autre lieu d'accueil de la psychose. L'hôpital doit être considéré, comme le rappelait récemment Hélène Chaigneau, comme le laboratoire où s'est élaborée cette nouvelle praxis liant le sociologique et le psychanalytique. Ceux qui ont pu, lors de leur fuite en avant vers les verts pâturages de l'extra-hospitalier, avoir l'illusion qu'il n'y aurait plus désormais de facteurs d'aliénation, ont bien dû convenir qu'un hôpital de jour ou un appartement thérapeutique n'échappait pas aux risques de chronicisation, et que dans une structure, aussi 'intermédiaire' soit-elle, on ne pouvait méconnaître sans risque l'élément axial de toute visée thérapeutique pour l'individu comme pour le groupe, le conflit. »

[question]

Que devient le **temps** au niveau du **rythme** ?

[boîte à outils : le corps en apparition]

le corps en apparition
dans le diagnostic
« esthétique-physiognomonique »
JÜRGE ZUTT

Le *style* même du corps qui apparaît fait le *diagnostic*.

JEAN OURY, « **Langage, langue, et objet** »,

Psypropos, dire le plaisir de la langue, Blois, octobre 2008

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/10/psypropos-dire-le-plaisir-de-la-langue.html>

DANIELLE ROULOT, « **Les marches du délire** »,

article publié dans la revue *Institutions*

<http://www.balat.fr/spip.php?article70>

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/articles/roulot/lesmarchesdudelire.htm

« Je ne peux quitter notre interrogation sur la perception délirante sans faire allusion à ce que Zutt nomme la "sphère esthétique physiognomonique" et que J. Oury a préféré rebaptiser "sphère aethésio-physiognomonique".

La sphère affective, dit Zutt, relève du "corps porteur", la sphère esthétique, qu'il lui oppose, relevant du "corps en apparition".

La sphère esthétique est constituée, dit-il, par "tout ce qui, d'une façon générale, se manifeste", aussi bien par le "se manifestant" que par le "étant manifesté". Toutes ces manifestations, à travers leur manifestation même, révèlent quelque chose de leur essence, ce pourquoi on peut les appeler "physiognomonies". Toute perception appartient à la sphère esthétique, les phénomènes optiques et acoustiques étant les deux clefs de ce domaine. Dans la sphère esthétique-physiognomonique, la distinction entre représentation, perception et hallucination n'est plus pertinente. Mais Zutt rejoint K. Schneider et E. Straus en posant l'hallucination comme "trouble fondamental de la communication avec le monde", et en insistant sur le phénomène hallucinatoire comme passivité : "Celui qui hallucine ne fait rien", dit-il, "mais il lui arrive quelque chose...". Zutt propose donc de substituer à l'expression active : "entendre des voix" l'expression passive : "être parlé" (par des voix).

On comprend, à partir de là, la prédominance habituelle chez les psychotiques des hallucinations auditives. Car si les voix entendues doivent être comprises comme un "être parlé", ce qui leur correspond dans la sphère optique n'est plus un "voir", mais un "être vu", un "être observé". [...]

"La particularité de la communication esthétique, dit Zutt, c'est que l'individu est capable de se fermer à l'autre [...] Il existe un grand nombre de nos semblables qui nous restent étrangers, tous ceux que nous rencontrons et que nous remarquons à peine ou même pas du tout".

Le syndrome paranoïde peut être décrit comme perte de cette possibilité de se fermer à l'autre (devinement de la pensée, sentiment d'être épié...) ; l'interprétation délirante, quant à elle, peut être considérée comme perte de la capacité d'indifférence à l'égard des événements qui nous environnent.

Zutt reprend de Von Gebattel l'expression "d'auto-limitation renonçante" pour

désigner cette capacité d'indifférence, mais Gebattel attribue cette possibilité à un principe d'économie. Au contraire, pour Zutt, "il ne s'agit pas d'une économie devant la possible pléthore des manifestations que nous rencontrons. Cette possibilité du comportement humain acquiert une signification plus générale qui apparente le phénomène au refoulement".

Je dirais, quant à moi, que cette "auto-limitation renonçante" me semble beaucoup plus poser le problème de la jouissance que celui du refoulement proprement dit. Pour préciser, je dirais que cette affirmation de Zutt prend sens si l'on pense, non au refoulement au sens habituel du terme, mais au refoulement originaire. »

OTTO DÖRR, *Psiquiatria antropologica : contribuciones a una psiquiatria de orientacion fenomenologica-antropologica*, Santiago del Chile, Editorial universitaria, 1995

http://books.google.es/books?id=adj7pcAMemoC&printsec=frontcover&source=gbs_v2_summary_r&cad=0#v=onepage&q=&f=false

Le corps en apparition est branché sur ce point de rassemblement, *Unverborgenheit* : de décloison.

Si ça ne fonctionne pas, **c'est là qu'un défaut apparaît.**

[question]

Pourquoi tant d'histoire à propos du temps...

[le temps ne va pas de soi]

Le temps est un don de Dieu
SOEREN KIEKEGAARD

➔ **une dimension logique apophasique** (pas loin de la théologie négative)

ne pas confondre l'Être et Dieu

MAÎTRE ECKARDT

➔ **LE TEMPS, NE VA PAS DE SOI...**

Il y en a qui s'en foutent du temps : les instables moteurs...

l'attente/l'oubli

MAURICE BLANCHOT

Une pathologie de l'attente...

Quel rapport entre l'attente et l'oubli ?

++ L'attente pourrait correspondre au zéro absolu, à l'apparaître du retrait
++ L'oubli, pourrait correspondre au niveau du refoulement originaire

Dans la psychose, « un oubli de l'oubli », une fuite de l'oubli
(Pour se souvenir, il faut oublier)

[boîte à outils : le refoulement originaire]

➔ **Le refoulement originaire, lieu où il y a un oubli — presque fonctionnel**

Das Ding

(dans l' *Entwurf*)
SIGMUND FREUD

SIGMUND FREUD, « *Entwurf eine Psychologie* », « *Projet de psychologie scientifique* » (1895)
version allemande et traduction française disponibles
<http://www.lutecium.org/More/site.Psychoanalysis.html>

« Supposons que l'objet qui fournit la perception soit semblable au sujet, soit un semblable (*Nebenmensch*). L'intérêt théorique s'explique alors aussi par ceci qu'un tel objet est simultanément le premier objet de satisfaction, puis

ultérieurement le premier objet hostile, tout comme l'unique puissance qui secourt. C'est auprès du semblable que l'homme apprend à reconnaître. Alors les complexes de perception qui partent de ce semblable seront en partie nouveaux et incomparables, ses traits, par exemple dans le domaine visuel; d'autres perceptions visuelles, par exemple celles de ses mouvements de main, coïncideront par contre dans le sujet avec le souvenir de ses propres impressions visuelles, tout à fait semblables, provenant de son propre corps, et avec lesquelles se trouvent en association les souvenirs de mouvements vécus par lui-même. D'autres perceptions encore de l'objet, par exemple lorsqu'il crie, éveilleront le souvenir de son propre crier, et, du même coup, des événements de douleur qui lui sont propres. Et ainsi le complexe du prochain se sépare en deux composantes dont l'un en impose par un montage constant, reste ensemble **comme chose**, tandis que l'autre peut être compris par un travail de remémoration, c'est-à-dire peut être ramené à une information venant du corps propre. Cette décomposition d'un complexe de perception c'est le reconnaître, elle contient un jugement et prend fin quand ce dernier but est atteint. Le jugement n'est, comme on le voit, pas une fonction primaire, mais présuppose l'investissement de la part disparate du Moi; d'abord il n'a pas de but pratique et il semble que lors du juger, l'investissement des composantes disparates soit déchargé; ainsi s'expliquerait que les activités, "prédicat", se séparent du complexe du sujet en suivant une voie lâche. » (de : p.27 ; fr : p. 24)

Lettre 52 (6 décembre 1896), FREUD à FLIESS

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/lettre52.htm>

Un article qui aborde la « chose » freudienne

<http://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2002-2-page-137.htm>

... Une sorte d'**enclosure** qui fait que ça tient...

La métaphore paternelle, primordiale

JACQUES LACAN

JACQUES LACAN, Les formations de l'inconscient, séminaire V (1957-58), Seuil, 1998.

<http://www.mollat.com/livres/jacques-lacan-seminaire-9782020256681.html>

JACQUES LACAN, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », (déc. 1957-jan. 1958), Écrits, Seuil, 1966.

JEAN-CLAUDE RAZAVET, De Freud à Lacan. Du roc de la castration au roc de la structure, Éd. de boeck université, 2000, p. 117-118.

<http://universite.deboeck.com/livre/?GCOI=28011100494750&fa=description>

« Pour faire comprendre à son auditoire, ce qu'il entend par sa métaphore paternelle, J. Lacan s'exprime en termes très imagés. Il se met à la place du bébé jouant à la bobine dans le berceau, et lui prête sa voix : "Qu'est-ce qu'elle veut celle-là ? Je voudrais bien que ce soit moi qu'elle veuille, mais il est clair qu'il n'y a pas que moi qu'elle veut, qu'il y a autre chose qui la travaille, c'est ce x. Ce signifié des allées et venues de la mère, c'est le phallus." C'est en ces termes très imagés que J. Lacan introduit la formule abstraite de sa métaphore paternelle.

$$\frac{NP}{DM} \cdot \frac{DM}{x} \longrightarrow NP \cdot \frac{A}{phallus}$$

Rappelons que les majuscules désignent les signifiants et les minuscules les signifiés ; C'est une utilisation du mathème (4) de la métaphore et du refoulement présenté plus haut (p. 87). DM désigne le signifiant du désir de la mère (ce qui veut dire aussi bien désir de la mère pour l'enfant que désir de l'enfant pour la mère), NP le signifiant, aussi bien le nom du père que du "non" du père. Le désir de la mère s'efface sous le signifiant du nom du père, qui s'est substitué à celui du désir de la mère. Dans le meilleur des cas, la métaphore, comme toute métaphore produit un effet de signification :

À l'énigme x des allées et venues de la mère est apportée une réponse (s). Ce qui est produit comme signifié par cette métaphore, c'est le signifié phallus, écrit comme tous les signifiés en minuscule. Autrement dit ce qui est signifié à l'enfant, c'est que la mère désire ailleurs, qu'elle n'est pas toute à lui et que, ce après quoi elle court, c'est le phallus du père en tant que signifiant, à distinguer bien sûr du pénis du père. L'enfant accède à la signification phallique.

L'Autre (A) qui est un terme résultant de la métaphore vient à la place du "1" qui résulterait normalement de la simplification (la barre sur le désir de la mère) car le désir de la mère n'a pas disparu pour autant. Il se trouve, comme tous les signifiants refoulés, au lieu de l'Autre. Celui-ci "est une présence fermée au sujet pour l'ordinaire, écrit Lacan, puisque c'est à l'état de refoulé qu'elle persiste et que, de là, elle insiste pour se présenter dans le signifié, par son automatisme de répétition." Là encore, J. Lacan se réfère à L'au-delà du principe de plaisir.

La métaphore paternelle n'est pas une métaphore ordinaire, comme celles à l'œuvre dans les processus de refoulement secondaire. Elle répond bien plutôt à la possibilité même du refoulement, c'est-à-dire à ce refoulement originaire que

Freud postulait, en 1915, à l'origine de tous les autres refoulement, dits pour cela *secondaire*.

Chez le névrosé et le pervers, cette métaphore est constituée, bien que dysfonctionnant le plus souvent. Nous verrons que, dans la psychose où le *signifiant du nom du père est forclos*, la *métaphore paternelle* ne peut se constituer. Le sujet psychotique n'a pas à sa disposition la *signification phallique* résultant de la métaphore paternelle, laquelle permet d'entrer dans le *troisième temps de l'Œdipe* [...] »

Quelques sources d'information

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Noms-du-P%C3%A8re>
http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9taphore_paternelle
http://fr.wikipedia.org/wiki/Refoulement_originaire
<http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9tapsychologie>

L'intuition de **LACAN** : ce qui permet que le refoulement originaire tienne : une fermeture : c'est la métaphore primordiale, paternelle.

Le refoulement originaire : machine à former les **Vorstellungsrepräsentanz** (les signifiants)

JEAN OURY, « la fonction scribe. Le corps et ses entours »

<http://balat.fr/spip.php?rubrique24>

« Il semble que le "Leib" ne peut se constituer, n'avoir une consistance suffisante, que si on essaye de voir à quoi il correspond dans l'ensemble de la métapsychologie. Alors, pour aller vite, je voudrais dire ce que Freud a découvert, mis en place d'une façon primordiale, lorsqu'il a parlé de la « *Bejahung* » en rapport avec l'inscription première, c'est que cette inscription peut être suivie logiquement dans les articulations entre la "Bejahung", le "Reizschutz" (le pare-excitation), etc., pour en arriver au refoulement originaire, en corrélation avec ce que Lacan appelle la "métaphore primordiale", non étrangère à la problématique du sens. Cette métaphore primordiale va "encloser", clore, le refoulement originaire.

Le corps est en corrélation avec le refoulement originaire, lequel est le lieu de l'oubli. On ne peut pas se souvenir sans l'oubli ; la mémoire n'existe pas sans l'oubli, l'existence même n'existe pas sans l'oubli. On peut dire que la psychose est une sorte de "fuite de l'oubli". Il y a d'autre part l'articulation avec le narcissisme originaire : le lieu du "hors-temps", qui correspond à l'attente, la pure attente, non à l'espoir.

Or, l'articulation entre l'oubli et l'attente ne peut se manifester — et c'est là peut-être une des articulations possibles de la fonction scribe — qu'au niveau du narcissisme originaire, c'est-à-dire de ce qu'il en est de cette énergie absolue ("energeia") qu'on appelle la "pulsion de mort". La pulsion de mort — et non la pulsion de destruction permet la cohérence, la cohésion, du narcissisme originaire. Par exemple, aussi bien dans l'autisme que dans la schizophrénie, il y a une perte de délimitation au niveau du narcissisme originaire, une perte d'efficacité, une perte des limites du fait qu'il y a une sorte d'infiltration de la pulsion de mort par la pulsion de destruction. »

JEAN OURY, « histoire, sous-jacence et archéologie », *Institutions*, n° 20, mars 1997

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/page20.htm

À La Borde, nous avons eu le cas d'un jeune homme dont la fonction de pouvoir ne pas s'intéresser à tout était atrophiée. On l'avait surnommé "le Tourniquet" : quand il venait à la cuisine, par exemple, il tournait sur lui-même, il voulait tout voir. Tout, tout... Quelque chose d'impossible ! Alors là, on peut voir qu'il y a une fonction pragmatique de l'oubli. On peut dire superficiellement : il faut mettre de l'oubli pour pouvoir continuer à vivre. Autrement... Et puis il y a toute une dimension logico-structurale de l'oubli. À ce propos, je cite souvent les paroles d'une femme très intelligente, elle m'a encore écrit ces jours-ci : "Ce qu'il faudrait, c'est de l'hermétiquement clos parce que c'est intolérable qu'il y ait tout le temps une fuite du vide. C'est pas vivable." Elle image l'hermétiquement clos par un souvenir : là où travaillait son père il y avait un trou et une chape en ciment, c'était un endroit où il y avait des appareils — quelque chose de l'ordre du Père —, mais elle dit : "La chape n'était pas bien mise, il faut remettre la chape." Or, pour moi, la chape c'est le refoulement originaire : il faut qu'il soit bien fermé. Ça correspond à ce que dit Lacan, ce qui ferme, le refoulement originaire, c'est la barre de la métaphore primordiale, de la métaphore paternelle. Alors, je dis : "C'est quoi la psychose ? C'est une métaphore poreuse qui laisse passer l'oubli." Or l'oubli, c'est la fonction -1, en gros. Freud le dit bien : si le refoulement originaire ne fonctionne pas, il n'y a plus d'inconscient, plus de préconscient... il n'y a plus de structure. »

➤ Ne pas oublier qu'on est dans la logique (mais quelle logique ?)

[question]

De quelle catégorie de temps s'agit-il ?

Le temps logique

L'instant de voir
Le temps pour comprendre
Le moment de conclure

JACQUES LACAN, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée.
Un nouveau sophisme »

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1945-03-00.doc>

[pour conclure]

aiôn

le jaillissement
sans chronothèse,
l'aoriste

...

le « parfait »

le temps de l'épopée

kairos

le moment opportun

➔ Dans la schizophrénie, pour que ça puisse fonctionner, il faut faire une **boucle** entre **aiôn** et **kairos**. Si la boucle est cassée...

...

Un portable sonne au fond de l'amphi... « Kairos qui se manifeste ? Attention !... une boucle rétroactive !... »

J.O. enchaîne sur la boucle rétroactive...

La boucle « rétroactive »

SIGMUND FREUD

Nachträglich

après-coup

... La grande trouvaille de **FREUD**, bien souligné par **LACAN**
Pour comprendre quelque chose, il faut faire une boucle « rétroactive »,
« nachträglich »... : c'est ce qui va donner le sens de ce qui s'est passé, mais
avant, ça n'avait pas tellement de sens...

Wiederholung

SIGMUND FREUD

répétition

(mal traduit)

Un terme mal traduit qui peut entraîner des erreurs théoriques graves.

JACQUES LACAN : la répétition, c'est toujours nouveau (« il aurait dû changer de mot »)

La reprise

(au lieu de répétition)

SÆREN KIERKEGAARD

La reprise, c'est ce qui n'a pas eu lieu, et qui allait peut-être...

L'enfant (Jean OURY) pris dans son *penser*, allant justement trouver quelque chose... et la mère très gentiment, venant annoncer que la soupe est servie... traumatisme grave ! plus jamais l'enfant ne retrouvera ce qu'il allait trouver ! Le processus analytique — **nachträglich** — est une reprise de ce qui allait se dire...

Cela pourra nécessiter des années... ça coûte cher !

Dans la reprise, on est dans quel temps ?

Ce n'est pas forcément du hors temps

Sur la question du hors-temps, **JEAN OURY** en reste au zéro absolu...

Jean OURY passe à un « point de vue métapsychologique » :

[boîte à outils : le narcissisme originaire]

Ne pas confondre :

Narcissisme primaire
Narcissisme originaire
Narcissisme spéculaire

(Le narcissisme primaire comprend le narcissisme originaire et le narcissisme spéculaire)

➤ Les troubles profonds de la psychose sont au niveau du narcissisme originaire.

[boîte à outils : *energeia*]

Un terme grec dont Jean OURY est tombé — presque autant amoureux que de *Unverborgenheit*.

Un terme très bien approché par **JEAN BEAUFRET**, dans le dernier chapitre, « *energeia* et *actus* » de son livre *Dialogue avec Heidegger (I)*

JEAN BEAUFRET, *Dialogue avec Heidegger, I, Philosophie grecque*, chapitre ENERGEIA et ACTUS, éd. de Minuit, 1973, p.122.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1933

« Être pour Aristote c'est au sens "le plus magistral", ενεργειν. De là vient notre mot d'énergie qui signifie déploiement de force ou d'action, sauf si l'énergie reste potentielle, comme celle de l'eau que retient un barrage avant que par sa chute elle n'actionne une turbine. Telle paraît aussi, au moins en apparence, la merveille de l'ενεργεια. Elle est, dit Aristote, οθεν η κινησις, d'où part le mouvement. Ainsi le feu qui brûle dans l'âtre éclaire la pièce où il brille. Mais il procure aussi la cuisson des aliments et réchauffe toute la maison, prodiguant son bien-être à ceux qui sont assis au coin du feu. Ce n'est pas cependant qu'il déploie de l'action, car rien ne sort du feu, aucun "influx" qui envahirait tout le

reste pour l'actionner jusqu'à ce qu'il n'est pas. Mais c'est pourtant sur elle, l'ενεργεια du feu, que tout le reste prend mesure en se tournant lui-même vers une autre mesure de son être propre. Tandis que l'énergie évoque la détente d'un ressort ou l'action d'une force qui pousse quelque chose à devenir autre, l'ενεργεια, loin de pousser quoi que ce soit, éveille dans ce qui lui est autre une aptitude latente qui n'en attendait pas plus pour se manifester au premier plan, répondant ainsi à ce qui l'éveille. »

Pour d'autres citations
Cf. la séance de juin 2007, Analyse institutionnelle.

Jean OURY préfère **energeia** à **énergie libidinale**, expression souvent employée dans les années 60, beaucoup trop connotée à la thermodynamique, à la machine à vapeur, au piston...

« Ça sent le pétrole », dit-il...

energeia est beaucoup plus subtil...

Il y a des références à chercher notamment chez **HEIDEGGER**, et Françoise **DASTUR**...

Ce qu'introduit le terme *energeia* semble bien plus proche de la métapsychologie que le terme *énergie* dans sa signification *thermodynamique*.

Dans cet enclos — logique — du narcissisme originaire, il y a quelque chose de l'ordre de l'energeia, qui, en même temps « met en acte », ce qui fait le tissu, la substance, la *hylé* du narcissisme.

Il y a quelque chose de détruit au niveau du narcissisme originaire et c'est ça qu'il faut rebâtir.

Ce que dit FREUD :

C'est à partir du narcissisme originaire qu'il y a toute l'énergie possible qui est l'Idéal du moi (Ich ideal)

À travailler :

Quel est le temps au niveau de l'energeia ?

Spirales

21 octobre 2009

Le hors-temps

- Les Annonces
- Destruction de La Psychiatrie : Le **Packing**

[le hors-temps]

[le temps : question de méthode]

◆ Pour une histoire *sédimentaire*

- Angéologie et bureaucratie
- Intra-histoire

[pause dynamique]

◆ La *contemporanéité*, selon

[le temps : question d'habitude]

- ◆ Le *temps de l'horloge, comptable*
- ++ le paiement à l'acte

[le temps existentiel]

◆ Le *temps* et la *rencontre*

[question]
de quel temps fait partie...

- Le « *praecox gefühl* »

- L'instant de voir

RÜMKE
JEAN OURY

JACQUES LACAN

ERNST KRETSCHMER
JUAN JOSÉ LOPEZ IBOR

[l'historial, le corps, l'espace]

- ◆ Le corps, comme **modèle structural de l'espace**

GISELA PANKOW

- ◆ La *Spaltung*, **dissociation**, est au niveau du « corps »
- ++ Leib/Körper

- ◆ La *Spaltung*, est un trouble de l'incarnation, **encorporation**

GISELA PANKOW
JEAN OURY

- ++ L'identification primordiale

SIGMUND FREUD

[boîte à outils : le rythme]

- ++ Différence entre rythme (vital) et cadence

LUDWIG KLAGES

- ++ Rythme/ruthmos

ÉMILE BENVENISTE

[boîte à outils : la Gestaltung]

- ➔ La *Spaltung*, c'est un trouble profond d'une dislocation au niveau du rythme, de la **mise en forme basale** de la personnalité, une **dysrythmie**.

EUGEN BLEULER

[questions]

[le sens, Sinn]

- ◆ *Sinn* et *Bedeutung*

GOTTLIB FREGE

++ Prosdiorismes

[boîte à outils : le point zéro]

- ◆ la structure: une surface + un point extérieur

[boîte à outils : *Unverborgenheit*, l'élan retenu]

- L' « apparaît du retrait » traduction proposée par
- La « décloison » traduction proposée par
- ◆ L'élan retenu

MARTIN HEIDEGGER

FRANÇOIS FÉDIER

FRANCIS PONGE

[boîte à outils : la limite]

- ◆ L'infinitésimal

LEIBNIZ

[passion logique]

[boîte à outils : bande de Moebius]

++ « ouvert/fermé »

[question]

Que devient le temps au niveau du rythme ?

JEAN AYME

[boîte à outils : le corps en apparition]

[question]

Pourquoi tant d'histoire à propos du temps ?

JÜRGEN ZUTT
JEAN OURY
DANIELLE ROULOT

[le temps ne va pas de soi]

- ◆ Le temps est un don de Dieu
- ◆ Ne pas confondre l'Être et Dieu
- ◆ L'attente/l'oubli

SOEREN KIERKEGAARD

MAÎTRE ECKARDT

MAURICE BLANCHOT

[boîte à outils : le refoulement originaire]

- ◆ Das Ding
(dans l' *Entwurf*)

SIGMUND FREUD

Une sorte d'enclosure qui fait que ça tient...

- ◆ La métaphore paternelle, primordiale

JACQUES LACAN
JEAN OURY

[question]

De quelle catégorie de temps s'agit-il ?

[boîte à outils : le temps logique]

- ◆ L'instant de voir,
Le temps pour comprendre,
Le moment de conclure.

JACQUES LACAN

[pour conclure]

- ◆ aiôn, le jaillissement, sans chronothèse, l'aoriste
- ◆ le « parfait », le temps de l'épopée
- ◆ kairos, le moment opportun

- ◆ La boucle « rétroactive »

SIGMUND FREUD

- Nachträglich, après-coup
- Wiederholung, répétition (reprise)

SIGMUND FREUD

- La reprise

SOEREN KIERKEGAARD

[boîte à outils : le narcissisme originaire]

++ Narcissisme primaire = n originaire+n spéculaire)

[boîte à outils : *energeia*]

JEAN BEAUFRET
MARTIN HEIDEGGER
FRANÇOISE DASTUR

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Pour plus de précisions sur certaines références, cf. les séances précédentes.
Les liens sont valides au 26 décembre 2009. Version 2 (29.12.09)

Mercredi 18 novembre 2009

Tout d'abord **Jean Oury** annonce la présence de **Michel Balat** à ses côtés pour « nous » aider un peu à éclaircir certains points d'un discours qui est, pour lui, un peu compliqué sur le plan logique.

« On va voir ce que ça donne... »

Il rappelle aussi l'absence de **Jean Ayme**

Et puis vient, le moment des annonces...

Les Annonces

◆ Parution du second numéro de la revue **Institutions** consacré à **Jacques Schotte** (n° 44, octobre 2009). Le précédent était le n° 42, octobre 2008. Il contient un DVD avec l'enregistrement d'un cours postgrade donné par J.S. à l'université de Lausanne en 1999 (« Fonder une anthropopsychiatrie »)¹

Jacques Schotte, Vers l'anthropopsychiatrie. Un parcours,
Hermann, 2008

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Vers+l%27anthropopsychiatrie.+Un+parcours&prodid=586>

Jean-Louis Feys, L'anthropopsychiatrie de Jacques Schotte.
Une introduction, Hermann, 2009

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+l%27anthropopsychiatrie+de+Jacques+Schotte&prodid=682>
Psychiatrie et existence, textes réunis par

Jacques Schotte et **Pierre Fédida**, Éd. Millon, 2007

http://books.google.fr/books?id=69Q6Lh271qC&printsec=frontcover&source=obs_navlinks_s#v=onepage&q=&f=false
Textes de Maldiney, Kuhn, Tellenbach, Henry, Kimura...

Jacques Schotte (éd.), Le Contact, de Boeck université, 1990
Colloque international organisé par le Centres d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThCQC&printsec=frontcover#v=onepage&q=&f=false
Sommaire du livre dans les prises de notes de la séance d'octobre 2008
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0809/JO_081015_orange.pdf

Jacques Schotte, « Le transfert, dit fondamental de Freud pour poser le problème : psychanalyse et institution »
http://balat.fr/spip.php?article356&var_recherche=schotte

Jacques Schotte en dialogue avec Jean-Marc Poellaer et ses anciens élèves. (avril-mai 1995)
court extrait filmé
http://www.youtube.com/watch?v=t4OYyflP_Y0

Hommage à Jacques Schotte par Jean Mélon

http://home.scarlet.be/cep/hommage_Schotte.pdf

Jacques Sédat, Jacques Schotte : « Ralentir travaux »
<http://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2007-2-p-285.htm>

Une séance du séminaire avec la présence de **Jacques Schotte**
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070117.pdf

¹ En dernière page : les sommaires de ces deux numéros.

- ◆ Montreuil, 28 novembre, journée organisée par le *Collectif des 39*.

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/>

Un jeune homme vient *annoncer le programme*.

Il nous fait également part de projets futurs comme celui de « recréer » des *Cahiers pour la folie*, ou celui de « reprendre » quelque chose de l'ordre d'un G.T.P.S.I.

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/11/appels-aux-cahiers-pour-la-folie-le-28.html>

Pour situer historiquement et théoriquement le G.T.P.S.I.

Annabelle Beaupretre, « **En quoi l'institution est-elle soignante ? Les psychothérapies institutionnelles : histoire, fondements et utilisations actuelles** », 2008

<http://inepsy.sante.univ-nantes.fr/?p=1564>

Par ailleurs, a été créée l'Université critique de psychiatrie

http://www.pratiquesdelafolie.org/index.php?option=com_content&view=article&id=13:universite-critique-de-psychiatrie&catid=5:colloques&Itemid=4

... Des lieux de résistance... pour faire du lien et ne pas rester dans son coin...

- ◆ Dax, 3-4 décembre 2009, 11^e journées de Dax, « Autour de la notion d'équipe en psychiatrie aujourd'hui ».

http://www.creai-pacacorse.com/4_actus/actus.php?ref=455

Jean Oury ne pourra pas y aller car...

- ◆ Le **V2** va « tomber » sur La Borde à la même date :

http://www.has-sante.fr/portail/jcms/c_411212/la-procedure-de-certification-v2

- ◆ Lille, 23 novembre 2009, Pierre **Delion** et Michel **Balat** invités par le cercle de philosophie de Lille pour parler de « Peirce et la clinique »

Un numéro de la revue Protée sur une thématique proche

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/index.html>

- ◆ Angers, 27 novembre, conférence de Pierre Delion

- ◆ Paris, librairie Lipsy, 5 décembre 2009, remise du prix de l'*Évolution psychiatrique* à Jean-Louis **Feys** pour son livre sur Jacques **Schotte** (cf. supra)

http://www.iwsm.be/pdf_dir/prix.pdf

<http://hermannleblog.wordpress.com/2009/12/04/prix-de-levolution-psychiatrique-decerne-a-jean-louis-feys-pour-son-livre-lanthropologie-de-jacques-schotte-une-introduction/>

Ainsi qu'un prix spécial à Pierre **Delion** pour ses ouvrages sur le « packing »

<http://www.editions-eres.com/agenda.php#5>

« on va continuer... »

Le hors-temps

Le thème du hors-temps, pas original, mais qui met en question le travail dans le champ de ce qu'on appelle bizarrement la « psychothérapie institutionnelle »...

Jean Oury va revenir sur l'origine de l'expression « psychothérapie institutionnelle », sur sa lassitude à l'employer et sur la difficulté à la supprimer compte-tenu de la référence qu'elle est devenue.

Mais pour lui, elle a un sens restrictif...

Alain Buzaré, *La psychothérapie institutionnelle, c'est la psychiatrie !*, Champ social éditions, 2002

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=473>

Le hors-temps,

pour en parler concrètement...

Jean Oury va rapprocher une **situation** et une **réflexion**.

Une situation...

Jean Oury précisera un peu plus tard que cet exemple est à tenir en « toile de fond ».

Je comprends que c'est à partir de ce cas concret que l'on va peut-être y voir clair dans un certain exposé théorique... Jean Oury va faire plusieurs fois usage de cet adjectif — concret — y compris pour parler de « théorisation concrète ».
À la racine, il y a le verbe « concrecere » et le Gaffiot nous dit :

**concreresco, crēvi, crētum, cres-
cēre, int., ¶ 1 croître ensemble par
agglomération (agrégation), s'ac-
croître : valles quæ fluminum allu-
vie concreverunt COL. 3, 11, 8, les
vallées formées par les alluvions
|| emploi fréquent du part. con-
cretus, a, um : [avec ex] CIC. Nat.
3, 30, 34; Tusc. 1, 62; [avec
abl.] Ac. 2, 121; Tusc. 1, 60,
formé de ¶ 2 se former par con-
densation, s'épaissir, se durcir :
CAT. Ag. 88, 2; LUCR. 6, 495 ;
neque aqua concreceret nive CIC.
Nat. 2, 26, et l'eau ne se conden-
serait pas en neige ; concrevit fri-
gore sanguis VIRG. En. 12, 905,
mon sang se figea ; cum lac concrevit
COL. 7, 8, 3, quand le lait est
caillé ; radix concreta VIRG. G. 2,
318, racine durcie par le froid.
➡ concrecesse, sync. pour con-
crevisse : OV. M. 7, 416.**

Donc,

Trois pensionnaires à La Borde dans une même chambre :

- > Une jeune femme, schizophrène très dissociée, histoire familiale compliquée.
- > La seconde, pas schizophrène, pas tellement hystérique, épisodes dépressifs, un passé très compliqué, très remarquable au point de vue vigilance, activité, initiative...
- > La troisième, une personnalité psychopathique (cf. Kurt Schneider), versant hystérique, problèmes familiaux extravagants.

Chacune d'entre elles rencontrent plusieurs médecins.
Entre les pensionnaires, entre les médecins et les pensionnaires... cela fait un paquet de « relations »...

Une réflexion...

C'est un texte de Jean **Clavreul** sur le « contrôle ».

Site dédié à ses travaux et publications...

<http://www.jeanclavreul.com/index.html>

... où l'on trouve la référence à un article :

Jean **Clavreul**,

« D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle »,
Scilicet, n°6-7, Seuil, 1976

L'article, selon la règle de la revue n'y est pas signé

La pire des choses serait de tomber dans une **dimension bureaucratique** du contrôle (obtenir un *certificat* de contrôle)

Jacques **Sédat**,

« La place du contrôle dans l'histoire du mouvement psychanalytique »

<http://www.oedipe.org/fr/recherche/controle>

<http://www.oedipe.org/fr/recherche/deveniranalyste>

<http://www.causefreudienne.net/index.php/ecole/textes-fondateurs/l-ecole-et-son-psychanalyste>

[Un peu d'histoire...]

Jean Oury revient sur l'exclusion de Jacques Lacan de L'Association psychanalytique internationale (IPA).

Alain de Mijolla,
« La scission de la Société Psychanalytique de Paris en 1953, quelques notes pour un rappel historique »,
***Cliniques méditerranéennes*, 1996, 49-50, p. 9-30.**
<http://www.spp.asso.fr/main/histoirepsy/Articles/Items/1.htm>
Le site de l'IPA
<http://www.ipa.org.uk/Default.aspx?page=0&lang=fr>

C'est avec une certaine grandiloquence (JO fait référence à Spinoza) que LACAN parle de son « excommunication » et « fonde » en juin 1964, l'école freudienne de Paris.

Jacques Lacan,
***Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964),**
Séminaire 11, 15 janvier 1964,
Seuil, 1973, Points Essais, 1990, p. 11-12.

« ... ceci, qui est *un fait* – que mon enseignement désigné comme tel, subit de la part d'un organisme qui s'appelle le Comité exécutif d'une organisation internationale qui s'appelle l'*International Psychoanalytical Association*, une censure qui n'est point ordinaire, puisque il s'agit de rien de moins que de proscrire cet enseignement – qui doit être considéré comme *nul*, en tout ce qui peut en venir quant à l'habilitation d'un psychanalyste, et de faire de cette proscription la condition de l'affiliation internationale de la société psychanalytique à laquelle j'appartiens. [...]

Il s'agit donc là de quelque chose qui est proprement comparable à ce qu'on appelle en d'autres lieux, l'excommunication majeure. Encore celle-ci, dans les lieux où ce terme est employé, n'est-elle jamais prononcée sans possibilité de retour.

Elle n'existe sous cette forme que dans une communauté religieuse désignée par le terme indicatif, symbolique, de la *synagogue*, et c'est proprement ce dont Spinoza fut l'objet en deux étapes, le 27 juillet 1656 d'abord – singulier bi-centenaire, puisqu'il correspond à celui de Freud... »

<http://www.effet-freudien.com/effetfreudien/LACAN/concepts.htm>
<http://staferla.free.fr/S11/S11.htm>
(attention aux 'coquilles')

Jacques Lacan,
« Acte de fondation » (1964),
***Autres Écrits*,**
Seuil, 1973

<http://www.causefreudienne.net/ecole/textes-fondateurs/acte-de-fondation-de-l-ecole-fran-aise-de-psychanalyse?symfony=fe192859614c1c91d4cb7bcfc83d88a>

« Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École Française de Psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction. Ce titre dans mon intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi.

Cet objectif de travail est indissoluble d'une formation à dispenser dans ce mouvement de reconquête. C'est dire qu'y sont habilités de plein droit ceux que moi-même j'ai formés, qu'y sont conviés tous ceux qui peuvent contribuer à mettre de cette formation le bien-fondé de l'épreuve.

Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite, et à la place qui conviendra. Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun. Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuter dans un autre. »

Dans la proposition établie par **Lacan** pour l'organisation de l'École, **Jean OURY** a critiqué (lettre à Lacan) l'appellation de la seconde section : *psychanalyse appliquée* (cf. l'acte de fondation).

À cette époque, tous les membres du G.T.P.S.I. (cela faisait environ 30 personnes) étaient prêts à entrer dans la 2^e section de l'École freudienne à condition que soit affirmé que la psychanalyse, ça ne s'applique pas !

Cette même année, en décembre, Lacan participe à une journée sur la hiérarchie organisée par **Lucien Bonnafé** à Parray-Vaucluse (*Je comprends que ce fut comme des retrouvailles Lacan-Bonnafé*)

Un mois après, à la première réunion de l'École, J.O. distribue une sorte de tract pour annoncer la mise en place d'une permanence hebdomadaire à destination des internes pour leur proposer des stages chez des « copains », ailleurs, donc, qu'à Sainte-Anne.

Ce geste est considéré par certains comme peu *stratégique*,

Je comprends qu'il a fait capoté l'arrivée du G.T.P.S.I. à l'École freudienne...

« C'était foutu... »

[...]

Comment articuler ce qu'apportait **Lacan** avec le travail du mouvement de **PI**

Jean Oury revient à **Jean Clavreul** qui connaissait **Lacan** depuis très longtemps (bien avant JO)

Jean Clavreul avait exprimé le souhait de venir un temps travailler à La Borde. Et ça ne s'est pas fait.

Un peu d'histoire... [fin]

[...]

Le « contrôle »

Quand un psychanalyste reçoit en « contrôle », il n'est pas dans une position de maîtrise — ce qui serait contraire même à toute conception épistémologique de la psychanalyse !

La position du maître

La position du maître — qui n'est pas honteuse en soi — n'a rien à voir avec la révolution introduite par **Freud**.

Article non signé,

« D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle »,
Scilicet, n° 6-7, 1976, p. 221

« Si Freud devient psychanalyste, il le dut beaucoup moins à ses maîtres, quel qu'ait été leur prestige, et à ses confidents, qu'à ses patients devant qui il se refusait à tenir le discours du maître, un discours médical à son apogée avec la pratique de la suggestion qui enseignait aux malades à penser comme il faut. Constituer le discours psychanalytique, c'est ce qui lui permettait de ne pas imposer une position de maîtrise, sans tomber non plus dans les pièges de l'amour de transfert. »

La position d'écoute

C'est celui que le psychanalyste écoute — s'il écoute — qui peut apporter les éléments d'une théorisation.

Ce sont les patientes **hystériques** de **Freud** qui lui ont appris la théorie de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle.

« Il ne l'a pas inventé ! Ça ne venait pas du ciel ! »

Article non signé,

« D'un discours à l'autre, l'institution dite du contrôle »,
Scilicet, n° 6-7, 1976, p. 214-215.

« [...] C'est seulement à partir de là que nous pouvons retrouver en quoi continue à nous intéresser tout ce qui concerne les débuts de la psychanalyse. Par exemple, le fait que Dora, l'Homme aux loups, l'Homme aux rats, le petit Hans et même Schreber restent de précieux instruments de travail, indépendamment de ce qu'on peut dire de Freud lui-même, de sa "formation" personnelle, des pièges du contre-transfert, de l'endoctrinement, des défauts d'élaboration théorique, voire des fautes techniques qu'on pourrait lui reprocher rétroactivement. Pas plus qu'il n'existe de psychanalyste idéal, il n'y a de psychanalyse modèle et exemplaire. L'intérêt que nous portons aux premières analyses rapportées par Freud ne tient donc pas à l'espoir d'y voir consigné un savoir intangible ou le protocole d'une technique et d'un rituel immuable révélés au génie d'un homme, et dont nous serions les conservateurs fidèles. Ce qui reste parfaitement actuel, c'est le passage, la "passe", établissant en contrepoint le discours psychanalytique que Freud élaborait pas à pas, faisant écho au discours de l'analysant.

L'élaboration théorique de Lacan nous permet aujourd'hui d'en dire davantage, quand il montre la dépendance, l'articulation des quatre discours les uns par rapport aux autres. Car on est en droit de parler du discours de l'hystérique et, par suite, du discours de l'analysant, que parce qu'il y a un discours psychanalytique, tout autant constituant du discours de l'hystérique que constitué par lui. Tant que le discours psychanalytique n'existe pas comme référence, il n'y a rien d'autre que le bavardage d'une hystérique devant l'homme bardé de son savoir, ... [...]

C'est parce que la psychanalyse s'est constituée comme discours que c'est aussi comme discours que nous pouvons entendre, depuis Freud, ce que nous disent les hystériques. Quand Lacan dit : "Freud a donné par ses *Écrits* consistance à la psychanalyse", il faut d'abord entendre que c'est à ses propres psychanalyses qu'il a donné consistance. Là où le discours médical constitue les hystériques comme malades, le discours psychanalytique constitue ce que disent les névrosés comme discours. L'Homme aux rats a puisé dans la lecture de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* la conviction que les manifestations aberrantes dont il souffrait n'étaient pas de l'ordre de l'insensé et pouvaient prendre forme, à être soumises à l'épreuve de la psychanalyse. Aujourd'hui, l'existence du discours psychanalytique permet à chacun de considérer que ses rêves, ses actes manqués, ses symptômes peuvent être repris autrement que dans une nosologie. La psychanalyse n'est pas à proprement parler une théorie nouvelle des névroses, car ce qu'elle montre, c'est que le discours de l'hystérique est lui-même une théorie, au moins une tentative de théorisation reprenant les théories sexuelles de l'enfance : la théorie sexuelle des névroses, c'est d'abord celle énoncée par les hystériques, "ces théoriciennes", comme dit Lacan. Le mérite du psychanalyste a été de convenir que ces théories étaient plus consistantes que celles des savants, qui étaient les seules à avoir cours jusqu'alors dans les milieux scientifiques.

La psychanalyse n'est pourtant pas simple reprise ou élaboration des théories des analysants ; et le passage du discours hystériques au discours analytique ne ressort en aucune façon d'une évidence. »

La position du « contrôleur »

Le « contrôle », c'est ce qui permet de construire, en permanence, (« tout le temps », dit Jean Oury) une sorte de « théorisation concrète »

La position du « contrôleur », c'est d'être à l'écoute pour essayer de construire... cela peut même modifier le niveau de théorisation vis-à-vis des grands concepts.

Ça ne veut pas dire qu'on est contre le diagnostic, au contraire !

Le diagnostic est peut-être ce qui permet de mieux écouter, sans trop de préjugés, quelqu'un qui vient en « contrôle »...

Jean Oury arrive à la conclusion de son propos :

1. Étant donné... la situation relationnelle décrite à partir de la *chambre des trois* ;
2. Si... la position d'écoute permet la construction d'une théorisation concrète
3. Alors... Pour répondre aux questions : Qu'est-ce que la schizophrénie ? Est-ce que ça existe vraiment ? Qu'est-ce que ça veut dire ?...

... On n'a qu'à écouter — se mettre en position suffisante d'écoute (approche phénoménologique) — essayer de sentir quelque chose, et pas à projeter ses propres interprétations (ce qui ne fera qu'accentuer l'aliénation profonde)

Jean Oury projette alors ce dispositif du contrôle (*je comprends « écoute » et « théorisation concrète »*) « sur le plan institutionnel »...

Écoute et théorisation au niveau d'un système collectif

L'écoute ne se passe pas seulement dans ce moment où l'on reçoit quelqu'un dans son bureau, mais aussi au niveau du collectif.

Ainsi,

Ce que dit une personne de la chambre à propos d'une de ses voisines est parfois ce qui va permettre à Jean Oury d'ouvrir une perspective à laquelle il ne serait pas arrivé tout seul. Question de nuances (il ne s'agit pas d'additionner des infos)

Et ce qui se passe entre ces trois personnes et les autres à La Borde... on ne le sait pas ! ou on le sait longtemps après !

Par exemple, une personne, dans un atelier théâtre, se manifeste tout autrement.

? Ces aspects particuliers pris en considération font partie de quoi ? de l'interprétation ?

[...]

Jean Oury poursuit sa description de situations concrètes dont :

■ La marcheuse au chien

Cette femme qui part faire de très longues marches de plusieurs kilomètres avec la seule compagnie d'un chien. Ça va bien.

... un chien qui s'appelle ... (Max ou Marx ? *peu audible*)... que Jean Oury a promu président du comité d'accueil...

Elle décide de partir pendant un mois dans une autre ville. Au bout de trois jours, elle revient en catastrophe... (pas d'accueil, il faisait mauvais temps...) ... et se remet à marcher avec le chien.

Dans ce cas : **est-ce le chien qui est le psychothérapeute ?**

Ceux qui sont les plus actifs (JO dit : « qui ont le plus d'action »), ne sont pas forcément les psychothérapeutes... cela peut être le cuisinier, un copain de chambre... dans la mesure où il y a une liberté suffisante...

? Qu'est-ce qui est logiquement nécessaire pour que des choses banales comme se promener avec un chien, rencontrer un copain, une réflexion dans la chambre... puissent avoir un certain effet et modifient quelque chose ?

? Comment représenter ça logiquement ?

➔ **1** Pour que ça puisse marcher dans un système collectif, il faut bien qu'il se passe quelque chose dans la collectivité...

Si les gens étaient enfermés, « ficelés », sans occasions de rencontre, sans occupation, sans « liberté de circulation »,... il ne se passerait peut-être rien...

Il se passe quelque chose qui n'est pas explicite.

C'est de l'ordre la **connivence**, qui fait que si un événement grave arrive (comme ce fut le cas lors de la mort par infarctus d'un pensionnaire schizophrène), les gens réagissent (même ceux qui ne connaissaient pas bien cet homme. Les pensionnaires ont créé un groupe et ont accueilli la famille).

La connivence, qui n'est pas une *connaissance*, qui se partage sans qu'on le sache. Comme une toile de fond.

Être sensible aux autres sans se connaître vraiment...

Inscription, fonction scribe

➔ **2** Pour qu'il se passe quelque chose, il faut que ça s'inscrive quelque part...

Jean Oury cherche les mots pour le dire : il ne s'agit pas de filet, d'interrelations visibles... Il faut qu'il y reste une **trace** (de ce qu'il se passe) et qu'elle ne soit pas écrasée par la bureaucratie.

➔ **3** La connivence, ça doit pouvoir s'articuler avec la logique de Peirce, en particulier ce que Michel Balat appelle : la fonction scribe.

Comme un niveau logique d'inscription, de trace

Je comprends que le scribe sait ce qu'il inscrit mais il ne sait pas avant ni après.

C'est une pure inscription.

Jean Oury va relier la fonction scribe à ce qu'il nomme « la première démarche logique, naïve peut-être de Freud » :

Dans l'organisation des systèmes Φ et Ψ , Freud parle de traces de perception qui s'inscrivent, des **Niederschrift** — une écriture qui tombe.

S'il n'y a pas de traces, il n'y aura pas de système Ψ , pas de structure.

Sigmund Freud, « **Esquisse d'une psychologie scientifique** »
Nouvelle trad. « Projet d'une psychologie », Puf, 2007.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lettres_%C3%A0_Wilhelm_Fliess,_1887-1904

<http://www.psychanalyse.lu/articles/SimonelliEsquisse01.htm>

<http://pagesperso-orange.fr/eric.bizot/desgras/freud/oeuvres/esquisse.html>



C'est à partir de l'inscription qu'on peut élaborer ce qui pourrait être appelé : une interprétation.

il ne s'agit pas forcément d'expliquer : cela peut être un signe, un silence,

L'interprétation serait peut-être de trouver le silence... qui n'est pas le manque de parole... mais trouver un autre niveau...

Ce qui crée le silence, c'est le cri...

La voix d'Antonin Artaud

<http://www.youtube.com/watch?v=dBsvzJPqmao&feature=related>

<http://www.youtube.com/watch?v=HL5yqjxBweg>

<http://www.youtube.com/watch?v=iLSF544ELcQ&feature=related>



Alida Valli, *Il grido*, film de **Michelangelo Antonioni** (1956)

Accueillir le silence

Mettre entre parenthèse tout ce qui vous préoccupe pour ne pas encombrer l'autre...

La fameuse « réduction phénoménologique » pour être dans le même paysage (même si on ne parle pas)

? est-il possible, dans un système institutionnel, d'élaborer théoriquement quelque chose...

? où est-ce que ça s'inscrit ? des choses qui ne se disent pas forcément, qui ne s'explicitent pas...

La feuille d'assertion



Il faut bien que ça s'inscrive pour qu'il puisse y avoir du transfert :

Ce qui met en question la grande découverte de Freud : le **désir inconscient**.

C'est à partir des rapports entre surface d'inscription et connivence que Jean Oury invite Michel Balat à intervenir...

Ohhh... C'est une tâche d'enfer, mais au fond... tu as donné beaucoup d'éléments sur ce qu'on peut appeler la feuille d'assertion.

C'est vrai, c'est un terme de Peirce : "sheet of assertion" ... traduction vraiment très simple...

Il me semble que la feuille d'assertion a quelque chose à voir avec ce que **Winnicott** appelait **l'espace transitionnel**. C'est là où quelque chose s'échange... Alors, évidemment, nous avons souvent tendance à considérer qu'il faut des gens, des personnes, pour *penser* ces choses-là... échange... ça veut dire : échange entre des personnes, etc...

En fait, la feuille d'assertion, c'est quelque chose d'un peu plus compliqué que ça... de plus « abstrait »... : là aussi le mot... il faudrait y repenser à ce mot... [...]

Tu parlais de *Niederschrift*... se déposer... Il faut que ça puisse être reçu ce qui se dépose ! sinon ça tombe dans un puits sans fin et c'est terminé et rien ne se passe et rien ne peut se passer !... donc, il faut un endroit où ça puisse se déposer.

C'est là qu'on n'a pas trop intérêt à penser de façon *trop* matérielle : la feuille d'assertion, c'est pas vraiment une feuille, il n'y a pas une feuille tendue dans La Borde et qui serait la feuille d'assertion !...

C'est quelque chose de plus abstrait que ça mais qui est en même temps quelque chose d'extraordinairement concret parce que c'est lié à des types de rapports pour des choses qui peuvent être entendues : qui étant entendues peuvent marquer suffisamment les personnes et les lieux pour que à un moment donné, ça ait suffisamment de permanence.

Parce que c'est ça, quand même. Dans la question de l'écriture ou de la parole, toute la question, c'est celle de la **permanence**. D'ailleurs, même, Lacan, dans les premiers temps où il parlait de la parole, il disait... « Verba manent, scripta volant »... pour dire à quel point il insistait sur le fait que la parole, c'est quelque chose qui laissait des traces et pas simplement... quelque chose qui se promène dans l'éther.

Alors... la feuille d'assertion, souvent, je l'ai pensé comme le travail institutionnel ! **Le travail institutionnel**, c'est un travail de fabrication, mais alors, de fabrication continue, évidemment ! ... d'une feuille d'assertion. C'est pas un travail qui s'achève, ça ! Un travail en continue construction... **Avant la possibilité de recevoir des inscriptions.**

ça nécessite la **connivence**. [...]

... Le travail de faire tous ces groupes qui s'articulent...

Des exemples, moi j'en ai un qui m'avait beaucoup frappé. C'était donc à la clinique de Château-Rauzé.

Il y avait un groupe d'infirmières qui, lors d'une réunion, avaient demandé qu'on parle d'elles parce qu'elles étaient — et elles ont fait venir le monsieur avec elles — elles étaient *embêtées* par un blessé qui n'arrêtait pas d'être très désagréable avec elles. Et c'est une révolte ! Révolte des infirmières, à peu près collectivement. Donc, elles venaient poser ça dans une réunion, — j'allais dire, *ad hoc* —, mais, même pas : une réunion.

Le blessé était là. On fait la réunion et ce qui est très intéressant, c'est que, à un moment donné, lui n'arrêtait pas de dire : Vous me maltraitez ! ... Elles sont pas *maltraitantes*, ces femmes, on les connaît bien ! Il n'y avait pas de problèmes ! ...

« Vous me maltraitez ! »...

Et pourtant, nous étions un petit nombre à penser que, effectivement, il y avait de la *maltraitance* dans l'air. Voilà. Et on l'a dit ! quand même ! Alors, évidemment, les infirmières étaient révoltées, et on a fini la réunion... vraiment, on se disait (les quelques-uns qui avions...) : qu'est-ce qu'on a fait ! On a complètement déconné, on n'aurait pas dû dire ça !...

... On monte les escaliers, et on allait vers le bureau du médecin, lorsqu'on apprend que les parents du blessé sont là. Alors, on se jette sur eux ! ... On va les *cravater* ! C'est pas habituel : d'habitude, les parents, dans la plupart des établissements que je peux rencontrer, font chier ! Et là, au contraire, on les entraîne dans le bureau, on fait venir leur fils, et là, on apprend : C'est tout simple, vraiment tout simple... c'est terrible !... mais c'est tout simple :

On apprend par le père qui nous dit : Eh bien voilà : Il a travaillé, les six mois avant d'avoir son accident, il était cuisinier ... le chef cuisinier était l'amant de sa femme, sa femme travaillait à la cuisine aussi et ils n'arrêtaient pas tous les deux de se foutre de lui devant tous les autres. C'est la situation terrible qu'il a vécu pendant six mois. Au bout de six mois, il a un accident de voiture, en sortant de la cuisine...

Donc, on va y venir à la maltraitance. C'est que la maltraitance, elle était d'origine. C'était pas *la* maltraitance des infirmières. Et par chance, on avait le lendemain une réunion pour parler de ça. Avec les infirmières. Et on a pu expliquer tout ça.

La feuille d'assertion, pour moi, c'est simple. C'est qu'il y ait suffisamment de vie... de vie... alors, de connivence... toutes ces choses-là... avec des oppositions, des luttes, des choses comme ça, toutes ces choses-là, pour que il y ait quelque chose où ça puisse venir s'inscrire. Et là, on s'aperçoit que ce qui pouvait s'inscrire, c'était le sens, quand même, de la maltraitance. Il y a pas de maltraitance *a priori*, mais là, lui, faisait vivre ça.

Donc, voilà, pour au moins, en partie, la feuille d'assertion.

Mais la feuille d'assertion, c'est une feuille d'échanges... entre un scribe et un interprète.

L'interprète, c'est pas quelqu'un ; le scribe, c'est pas quelqu'un ; c'est des **fonctions** ... qui sont à un moment donné investies par des personnes. Par hasard, éventuellement, ou bien, moins par hasard, on n'en sait trop rien.

Mais, par contre, ce qui est clair, c'est que, dans le travail... on s'est aperçu, dans cette clinique... bien entendu, c'est largement exportable partout ailleurs... on s'aperçoit, qu'en fait, il y a des positions logiques à adopter, qui font que — **le pensionnaire, le blessé, le patient — est à la place de l'interprète.**

C'est intéressant ça : c'est lui qui peut interpréter les choses. C'est pas nous. Il me semble que ça rejoint ce que tu (*à JO*) disais sur le contrôle, sur le savoir, sur toutes ces choses-là, et qu'au bout du compte, c'est lui qui est capable d'interpréter et qui, interprétant, nous révèle à nous-mêmes ce que... des choses... qu'on ne savait pas ! qu'on ne se savait pas savoir, éventuellement ! ou qu'on ne savait pas du tout... *inaudible*... qui nous permettent de faire des hypothèses sur ce qui se passe.

Donc, là, première position de base, c'est celle-là, pour l'interprète.

Le scribe, la chose est bien plus complexe. Pour simplifier, souvent je dis, le scribe, c'est plutôt le travail de l'analyste.

Enfin, de fait, on s'aperçoit que le fameux scribe, c'est parfois l'épicier du coin, ou le copain, c'est pas nécessairement le psychanalyste.

Sur cette question de la fonction scribe plus précisément.

Le scribe, d'abord, il ne sait pas ce qu'il va inscrire. Il me semble que c'est une des choses les plus fondamentales. C'est toute la problématique... tout ce que

racontait Tosquelles sur la « déconniâtrie »... au bout du compte... il faut que ça puisse sortir comme ça tranquillement. La fonction scribe implique que l'on ne sache pas ce qu'on va dire...

Au fond, il y a toute une partie de la parole dans laquelle ou pourrait dire qu'en quelque sorte, on ne peut savoir ce qu'on pense que si on l'a dit... Par ailleurs, le scribe comme il ne sait pas ce qu'il a dit, il va attendre de l'autre, il va réclamer de l'autre, d'une certaine façon, qu'il vienne interpréter ce qu'il a dit.

Voilà.

Donc, dans le travail le plus quotidien, il y a : feuille d'assertion, pour qu'il puisse y avoir inscription. Cette inscription, c'est le fait d'une certaine fonction qui doit être là et qui est une fonction étroitement attachée à la feuille d'assertion et qui se réalise dans des conditions extrêmement particulières puisque que c'est de la part de quelqu'un qui ne sait pas ce qu'il va dire et qui ne sait pas ce qu'il a dit...

Jean Oury va reprendre...

1 ■

... à partir des rapports entre feuille d'assertion et espace transitionnel.

« ... Un peu lointain... C'est certain qu'il y a une fonction de l'espace transitionnel... d'inscription, non explicite. Donc, c'est pas une écriture... »

Jean Oury, « **Pathique et fonction d'accueil** », in Jacques SCHOTTE (éd.), **Le Contact, Bibliothèque de pathoanalyse, Éditions universitaires, De Boeck Université, 1990, p.115-116**
Colloque international organisé par le centre d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThQC&printsec=frontcover#v=onepage&q=&f=false

« Il est probable que les schizophrènes ont dû avoir de très grandes difficultés avec ce que Winnicott appelle 'l'espace potentiel', 'l'espace transitionnel'. Pour 'fabriquer' un schizophrène, il doit falloir plusieurs générations. C'est un travail vraiment délicat ! Et les rapports distordus entre ces générations font que l'espace transitionnel n'a pas fonctionné, s'est mal fabriqué ou a été détruit. Il n'y a donc pas d'espace transitionnel, pas d'espace de ce qu'il y a de plus

intime, de ce qui est là, constant, et qui vous accompagne... si c'était vraiment cela, le travail serait simple ! Il suffirait de greffer l'espace transitionnel chez un schizophrène. Or, c'est absurde, étant donné qu'on ne peut pas fabriquer artificiellement un espace transitionnel. Alors, que faire ?

J'ai pensé que notre tâche serait d'essayer de construire, de fabriquer, des 'tenant-lieux' d'espace transitionnel. Sur un mode collectif, c'est ce que j'ai appelé – en prenant un terme de technique théâtrale – des 'praticables'. Pour pouvoir accueillir quelqu'un, il s'agit de pouvoir arriver à construire un praticable. Bien sûr, il ne faut pas chosifier. Il ne s'agit pas de construire une scène avec des planches et de mettre un schizophrène dessus ! Mais la 'fonction praticable', c'est-à-dire une délimitation de scène construite et reconstruite en permanence – parce que c'est la scène la plus précaire qui soit – consiste à délimiter un site pour qu'il s'y passe quelque chose. Depuis quelques années, j'en étais arrivé à dire que ce qui était en question, c'était de construire, par un effort collectif énorme, des 'espaces du dire'. »

Un peu plus tard,

Jean Oury reviendra à **Winnicott** en différenciant *espace transitionnel* et *espace potentiel*.

Chez le psychotique, ce qui va faire office d'espace transitionnel, c'est la construction d'un espace délirant « pour essayer de s'en sortir – de cette misère existentielle du psychotique ».

2 ■

Est-ce qu'on peut dire que dans le processus schizophrénique, la **Spaltung**, au sens de Bleuler, traduit par dissociation, même si ça reste un peu « boîteux » (et surtout pas *splitting* ou clivage)...

... **La feuille d'assertion est complètement déchirée.** Quant aux traces...

Il s'agirait donc de recoller les petits bouts de la feuille d'assertion ?

Un *exercice* en rapport avec la dimension polyphonique ou multi-référentielle des investissements (Tosquelles), avec le transfert dissocié (Oury)

Ce travail se traduit par exemple dans la mise en place d'une « constellation » quand quelqu'un ne va pas bien...

➔ Travailler l'entre

De tous petits détails, signes, de la vie quotidienne s'en trouvent modifiés... on a travaillé **Entre** les mots, **entre** les lignes,

Le plus important, ce qui ne se voit pas...

➔ Rétablir du sens chez les insensés...

Le fait d'avoir parlé dans le groupe de constellation a modifié de toutes petites nuances plus ou moins perceptibles (pas le même regard vis à vis de ce patient, etc...)

Le sens ne sera pas le même

Jean Oury précise : « C'est le statut du sens que je mets en question »

C'est à ce niveau-là, ...

Ce qui rend la vie impossible dans tous les systèmes institutionnels (y compris la famille)

Au niveau quotidien, très simple, qu'il peut y avoir une action qui évitera des choses graves (un suicide), tout simplement parce qu'on n'aura pas eu le même geste...

Mais on ne peut pas le commander

Le sens ça se travaille...

?

Peut-on dire que ce serait déjà quelque chose de l'ordre de l'interprétation ?

3 ■

Rapprocher la feuille d'assertion (Peirce) du contact (Szondi)

Jean Oury va citer le travail de **Pierre Delion** faisant le lien entre **Peirce**, **Lacan** et **Szondi**.

(Les différents tableaux dont à parlé J.O. sont reproduits dans l'article de la revue Protée. Cf. infra)

Pierre Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*, Puf, 2000, p. 100

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:L%27enfant_autiste%2C_le_b%3%A9b%3%A9_et_la_s%3%A9miotique

« Mais il est également un autre concept qui se rapproche de cette première dimension basale de l'existence, celui élaboré par J. Schotte à partir des travaux de L. Szondi sous la dénomination de "vecteur contact". J. Schotte, dans sa vision de la psychopathologie, reprend les catégories szondiennes de "contact", "sexuel", "paroxysmal" et "schizomorphe" pour en proposer une double lecture – ontologique et ontique – dans laquelle les théories freudiennes sont amplement illustrées, puisque sa thèse consiste à dire que les différences pathologiques psychiatriques ne sont que les décompensations de structures portant déjà en elles les lignes de fractures qui leur sont spécifiques (métaphore du cristal proposée en son temps déjà par Freud), toutes les décompensations possibles étant contenues potentiellement chez chacun des humains. Dans cette psychopathologie, la première dimension, celle du contact, est celle des décompensations maniaque-dépressives et de toutes les pathologies de la dépendance. »

Pierre Delion, « Mécanismes autistiques et modélisation sémiotique peircienne »

<http://www.balat.fr/spip.php?article63>

« Peirce définit trois catégories fondamentales : la priméité, la secondéité et la tiercéité. Ce sont les trois modes d'être que nous pouvons observer dans les éléments de tout ce qui est toujours présent à notre esprit. Pour lui, ce sont respectivement "l'être de la possibilité qualitative positive, l'être du fait actuel, et l'être de la loi qui gouvernera les faits dans le futur". La priméité est la catégorie de "l'être de tout ce qui est, dans l'immédiateté de son être, sans référence à un second". Cette catégorie qui s'apparente à la fois au "moment pathique" de E. Straus, et au vecteur "contact" de L. Szondi revu par J. Schotte, va se révéler particulièrement importante dans l'approche de l'autisme. La secondéité est la catégorie de "l'existence de tout ce qui est, quel qu'il soit, sans référence à un troisième(...), c'est la catégorie de l'action à l'état brut non réfléchi, mais vécue comme telle". Cette catégorie est très en rapport avec la problématique du corps. »

Pierre Delion,

« Proposition de modélisation peircienne de la sémiologie du bébé », *Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique*, Volume 30, numéro 3, hiver 2002, p. 5-106

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

Dans la secondéité, c'est bien l'hallucination de désir qui va être au centre des représentations indiciaires du sein comme voie du lait. Nous allons voir les traces de l'objet qui vont marquer les interactions par un comportement ou un symptôme. Je pense que c'est dans cette catégorie que peut être situé ce que J. Schotte appelle le d+, le « partir à la recherche » du vecteur pulsionnel « contact » de Szondi.

Jean Mélon,

« De l'école hongroise de psychanalyse à Szondi et à la psychiatrie d'aujourd'hui », in Jacques SCHOTTE (éd.), *Le Contact*, Bibliothèque de pathoanalyse, Éditions universitaires, De Boeck Université, 1990, p. 21-22.

http://books.google.fr/books?id=wGoXki_ThQC&printsec=frontcover#v=onepage&q=&f=false

« [Szondi]... a produit un schéma pulsionnel dont l'ambition était de formaliser, la totalité du champ psychopathologique. Ce schéma est une nouvelle topique qui comporte quatre régions : celles du fonctionnement du moi, de la loi, de l'objet sexuel et... du contact. Contact est un terme introduit par Szondi pour tenter de spécifier un mode d'être-au-monde et d'être-avec ou sans, proche ou lointain, dont les représentants extrêmes (morbides) sont le maniaque et le déprimé. La bipolarité maniaque-dépressive est ensuite étendue à tout le schéma. Comme Balint, Szondi emprunte à Hermann le binôme "s'accrocher-aller à la recherche", mais en le subordonnant au bipôle manie-dépression. À côté des champs névrotico-pervers (P-S) et psychothique (Sch), Szondi réserve une place pour le champ cyclique (C), bientôt rebaptisé champ du contact, qui est le champ de la thymie, de l'humeur, du mood, de la *Stimmung*.

Les verbes utilisés par Szondi pour désigner les quatre tendances fondamentales du contact : s'accrocher (m+), coller (d-), chercher (d+) et rompre (m-) ont l'inconvénient d'appeler trop facilement un complément d'objet direct, alors que nous sommes dans un champ où l'objet et la satisfaction par l'objet sont inessentiels. Les formulations proposées par Schotte

M+ faire venir
d- (se faire) venir,

d+ (se faire) aller

m- faire aller,

me paraissent beaucoup plus pertinentes parce que, en mettant l'accent sur le va-et-vient, elles font saillir la question du rythme à l'origine d'une primordiale structuration de l'espace et du temps, en deçà de leur référence à un quelconque objet, de leur organisation conventionnelle et de leur appropriation par un sujet voué à la finitude.

On a toujours pensé les troubles de l'humeur en référence au modèle mélancolique, où l'ambivalence dans le rapport sujet-objet est exacerbée jusqu'au paroxysme. Mais la dépression commune ne gagne rien à être comprise dans un tel éclairage. La dépression de base n'est pas liée à la perte d'un objet, elle provient d'un trouble du contact, d'une dysrythmie, d'un déphasage qui fait qu'on n'est plus là où on est sans pour autant désirer être ailleurs, et qu'on n'a plus non plus la sensation de vivre au présent, dans l'intime conviction d'être "à la bonne heure". C'est par la vertu du contact qu'on retrouve cette *Anwesenheit* primordiale.

"être-présent-à", c'est autre chose que d' "avoir-conscience-de". Mais comment vous dire ce que c'est ? Quelque chose comme : "Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme..."»

Jean Oury donne l'exemple de personnes qui participent à un atelier théâtre. Tant qu'elles *font* du théâtre : ça tient. Hors de la scène : ça s'effondre.

C'est ici qu'il reviendra à Winnicot pour parler des construction délirantes...

C'est là qu'il s'agit de faire des « greffes » et selon Jean Oury, cela dépasse la feuille d'assertion.

Comme si on faisait des « greffes » dans « l'interprétant »

4 ■

Jean Oury va se tourner à nouveau vers Michel Balat avec une question :

? Quelle distinction entre :

> interprétant

> écriture

> interprétation du transfert ?

Michel Balat

D'abord, pour reprendre quelques points que tu as abordés, il me semble, que...

... on ne peut pas vraiment trop dissocier le scribe et la feuille d'assertion. Les deux sont intimement corrélés. On ne voit pas très bien comment il pourrait y avoir une feuille d'assertion sans scribe et de scribe sans feuille d'assertion. On sent bien que là, il y a quelque chose de très étroitement lié. Les distinctions sont des distinctions plus logiques qu'existentielles...

Dans le travail, par exemple, parfois, c'est un scribe qui va pouvoir permettre que quelque chose puisse venir se réparer sur une feuille d'assertion.

Tu parlais par exemple de ces déchirures, des choses comme ça...

C'est-à-dire, ça peut venir réparer quelque chose, le fait de forcer une inscription....

Et alors... **L'interprétation !** ...

Ce qu'on appelle « interprétation »... à mon sens, c'est le travail du scribe... c'est-à-dire que... c'est lui qui ...(*inaudible*) ... dans quelque chose... qui n'est

pas pris dans toute la logique usuelle du discours qui se tient dans ces moments-là justement parce que lui, il ne sait pas ce qu'il va dire...

Eh bien, **l'interprétation, c'est quelque chose qui va déchaîner les interprétants.**

C'est ça le point, me semble-t-il, qui est important. C'est-à-dire, lorsque quelqu'un inscrit quelque chose — qui qu'il soit, c'est pas la question — sur la feuille d'assertion, à ce moment-là, il propose — alors je dis — à l'interprète, mais... le fond de l'interprète c'est d'être un champ d'interprétants. Alors, un champ d'interprétants qui, lui, peut être un champ totalement dévasté... sur certains aspects... qui peut être, par exemple, dans les situations les plus usuelles de la névrose, du refoulement, etc, c'est des champs d'interprétants qui sont pour toute une part, complètement sous... masqués à la personne elle-même.

Alors, on peut dire que là, l'interprétation c'est quelque chose qui va déchaîner les interprétants... tout à coup ouvrir une série d'interprétants. Ça c'est une chose très importante qui fait que, à ce moment-là, du point de vue de l'interprète... de l'interprétant... enfin... du point de vue de l'interprète, il y a quelque chose qui peut venir, à un moment donné, même se suturer! ... des éléments, des blessures, par exemple des blessures du sens ou des blessures de l'écriture ! C'est là que, peut-être, la question de l'écriture se pose.

On peut dire que, sous l'échange de l'inscription et de la production des interprétants, se joue sans aucun doute quelque chose qui, au-dessous de ça, est une écriture qui se continue... C'est-à-dire que finalement, l'interprétant vient prendre en quelque sorte en compte ce que... le scribe, lui, il écrit quelque chose, il laisse des traces... mais **c'est pas cette trace qui constitue une inscription en elle-même.** L'inscription, c'est quelque chose d'autre.

Là, il faudrait faire justement la distinction entre type, trace et ton :

C'est-à-dire que les traces, c'est un petit peu comme le mot écrit sur la feuille... ça c'est une trace... qui peut même laisser des traces, c'est-à-dire les doigts. Mais, au fond, cette trace, elle, est porteuse de quelque chose, c'est-à-dire, du mot... « Quelle hospitalité pour la folie ? »... je lis ça, alors que ce qui est écrit, c'est des lettres, comme ça, tout à fait sensibles et tangibles.

Donc, il me semble, là, au niveau de l'écriture et de la logique interne de l'écriture, bien sûr qui est hyper-complexe! Et on peut dire que là, il y a ce niveau-là qui est concerné dans le **dialogue entre le scribe et l'interprète.** C'est-à-dire que les interprétants, eux aussi, sont des interprétants qui ont leur propre structure « scripturale », si on peut dire...

Avec Pierre (Delion), justement, à l'époque où on faisait ce travail-là, nous avions quand même élaboré... ces traces-là, celles porteuses de l'inscription possible... eh bien, ces traces-là, on les avait appelées des « tessères corporelles », pour bien indiquer quand même aussi que... là, c'est dans le corps que ça se passe... Le grand Autre de Lacan !... donc, c'est dans le corps que ça se passe... c'est-à-dire que le corps, lui, il écrit constamment des choses... dont certaines ne s'inscrivent pas... voilà ! C'est ça !

L'interprète, lui, est sollicité par quelque chose qui vient s'inscrire, à un moment donné, donc qui vient... qui nécessairement est écrit... eh bien, qui va pouvoir, lui-même, poursuivre, continuer, faire un travail, son travail de... reprendre, même, son travail d'écriture.

Ça a des conséquences corporelles, aussi ! ... Avec les blessés, en éveil de coma, c'est lumineux ! Il suffit à un moment donné... — il suffit !! c'est de la folie de dire ça ! — m'enfin, je reprends, il suffit, parfois, au détour d'une réunion, de quelque chose, d'un mot dit dans des... comme ça, dans une certaine noirceur... et une certaine tonalité... dans une certaine connivence créée à l'intérieur de l'équipe, pour que le bonhomme émerge de l'état végétatif. Ça, on l'a vu suffisamment souvent pour se dire... les effets corporels, là, ils sont réels ! Tout à coup, quelque chose d'autre se met à fonctionner pour lui...

...Voilà!... Ce qui fait que... il me semble qu'on ne peut pas réserver à l'interprétant le seul travail d'écriture. Il me semble que c'est une écriture qui est un échange... l'interprétant continue à écrire parce que le scribe a réussi peut-être à mettre... c'est une connerie, mais... le mot manquant... ou la lettre manquante... quelque chose comme ça, mais c'est idiot ! On ne peut pas le penser que comme ça, mais il n'empêche — c'est pour suggérer — ... et alors, là, l'écriture peut continuer à reprendre.

Mais tout ça se passe quand même parce qu'il y a eu de l'inscription. Sans inscription, ça ne peut pas se passer...

Jean **Oury** reprend...

« Je pense à un personnage... un schizophrène de très longue date... qui a même été chez Binswanger... d'une famille assez fortunée. Il nous avait offert (en 1961) tout un matériel de reliure. Et c'est un autre malade qui était devenu un très bon relieur....»

Ce matériel a disparu puis a été retrouvé par hasard, quinze ans après... Quelqu'un en a parlé devant ce schizophrène : Il s'est redressé, en joie...

Comme personne ne fait rien de ce matériel, quelqu'un a proposé de l'acheter. JO dit que si c'est vendu, et qu'on ne lui en parle pas, c'est comme une mise à mort pour ce schizophrène.

« C'est inscrit quelque part... »

JO dit aux autres qu'il faut attendre quelques jours avant de prendre une décision, il faut en parler avec cet homme.

? Qu'est-ce qui joue dans cette situation ? L'interprétation ?

il y a une **fonction interprétative**, au sens psychanalytique...

Jean **Oury** parle du corps de ce malade... et cite **Lacan** ...

Jacques **Lacan**, *Résumé du séminaire XIV, Logique du fantasme, Annuaire 1967-68, École pratique des hautes études, p. 189-194.*
Disponible sur le site de l'École lacanienne de psychanalyse

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1968-07-00.doc>

« Où nous avons pour la première fois appuyé que **ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps**, qu'il n'est pas intersubjectivité, mais cicatrices sur le corps, tégumentaires, pédoncules à se brancher sur ses orifices pour y faire office de prises, artifices ancestraux et techniques qui le rongent. »

Le matériel de reliure fait partie du grand Autre...

[...]

À travailler et à reprendre : La dimension « multi-factorielle »

Sur la question du hors-temps :

➔ Qu'en est-il, logiquement, du zéro absolu ?

> sur la même ligne : le **désir**

> la **fonction forclusive**, « foutue » dans les structures schizophréniques

➔ faire appel aussi à la logique du vague

Jacques **Lacan** parle de la **logique du vague**, mais sans vraiment bien connaître **Peirce** (Il dit que c'est pas la logique bivalente)

Il essaie de définir ce que c'est que la logique de l'inconscient.

L'inconscient n'est pas une chose, mais un concept.

L'inconscient, ça ex-siste

Voici ce que j'ai trouvé :

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67), Séminaire XIV, 31 mai 1967*

Disponible sur le site

<http://staferla.free.fr/>

p. 440-441.

« Pour ceux qui se trouvent, par exemple, revenir aujourd'hui après avoir suivi un temps mon enseignement, il faut que je signale ce que j'ai pu, ces toutes dernières fois, y introduire d'articulations nouvelles. L'une, importante, qui date de notre antépénultième rencontre, est assurément d'avoir désigné, expressément dirais-je... puisque aussi bien la chose n'était pas, à ceux qui m'entendent, inaccessible... expressément le lieu de l'Autre... ou ce que jusqu'ici, je veux dire depuis le début de mon enseignement, j'ai articulé comme tel... désigné le lieu de l'Autre dans le corps.

Le corps lui-même est — d'origine — ce lieu de l'Autre, en tant que c'est là que — d'origine — s'inscrit la marque en tant que signifiant. Il était nécessaire que je le rappelle aujourd'hui, au moment où nous allons faire le pas qui suit, dans cette logique du fantasme, qui se trouve... vous le verrez confirmé à mesure de notre avance... qui se trouve pouvoir s'accommoder d'une certaine **laxité logique**.

En tant que logique du fantasme, elle suppose cette dimension dite de fantaisie, sous l'espèce où l'exactitude n'y est pas exigée au départ.

Aussi bien, ce que nous pourrions trouver de plus rigoureux dans l'exercice d'une articulation qui mérite ce titre de logique, inclut-il en soi-même le progrès d'une approximation. Je veux dire un mode d'approximation qui comporte en lui-même, non seulement une croissance, mais une croissance autant que possible la meilleure, la plus rapide qui soit, vers le calcul d'une valeur exacte. Et c'est en ceci que... en nous référant à un algorithme d'une très grande généralité, qui n'est rien d'autre que celui le plus propre à assurer le rapport d'un incommensurable idéal, le plus simple qui soit, le plus espacé aussi, à resserrer ce qu'il constitue d'irrationnel par son progrès lui-même. Je veux dire que cette incommensurabilité de ce (a)... que je ne figure que pour la lisibilité de mon texte paramètre du "Nombre d'or", car ceux qui "savent", savent que cette sorte de nombre constitué par le progrès même de son approximation est toute une famille de nombres et, si l'on peut dire, peut partir de n'importe où, de n'importe quel exercice de rapport, à cette seule condition, que l'incommensurable exige que l'approximation n'ait pas de terme, tout en étant pourtant parfaitement reconnaissable à chaque instant comme rigoureuse. »

➔ ne pas parler d'abord de son histoire avec un psychotique, mais de l'espace (Gisela Pankow)

➔ À la base de l'espace et du temps :
le rythme, la mise en forme

La schizophrénie est un trouble du rythme

Est-ce qu'il y a suffisamment d'inscription pour qu'il puisse y avoir une « prise » au niveau de la **Gestaltung**, la mise en forme...

Ça tient ou ça tient pas, en fonction des circonstances (autour du matériel de reliure, par exemple)

Cela dépend des décisions collectives retenues...

Dans la vie quotidienne, des quantités de détails écrasés pour des raisons de préjugés...

Cela reste à approfondir...

Henri **Maldiney**, *Aîtres de la langue et demeures de la pensée 1973*)

Éditions l'Âge d'Homme (épuisé et introuvable)

Voir les citations dans les prises de notes

Un livre à lire à la loupe même si Maldiney passe à côté de certaines choses...

(fin)

*Sur la question de la feuille d'assertion, du scribe et de l'interprète
voici quelques références de JO et MB :*

Jean **Oury**,

« Croissance et création : le "corps". Pouvoir de jouissance dans la prise du réel. Lieux d'inscriptions de l'Autre dans l'inaccessible du « narcissisme originaire. Corrélat psychopathologiques ».

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

« La fonction scribe : le corps et ses entours »

<http://www.balat.fr/spip.php?article67>

Michel **Balat**,

« Feuilles d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient ou, l'angoisse du scribe

<http://www.balat.fr/spip.php?article14>

« Corps et inscription de la parole dans les institutions »

<http://www.balat.fr/spip.php?article12>

« Incorporation, scription et inscription »

<http://www.balat.fr/spip.php?article29>

« Le sacré et la feuille d'assertion »

<http://www.balat.fr/spip.php?article34>

Voir également les transcriptions des interventions de Michel Balat dans les prises de notes des séances du 18 avril 2007 et du 15 octobre 2008.

(attention : la structure du site de Michel Balat a été modifiée depuis et les liens ne sont plus valables...)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00607/J0_070418.pdf

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/J00809/J0_081015_orange.pdf

Institutions

Revue de psychothérapie institutionnelle
Revue de la fédération inter-associations culturelles
Sommaire des numéros consacrés à Jacques Schotte

Jacques SCHOTTE aujourd'hui (volume 1), n° 42, octobre 2008

Éditorial, Elisabeth Naneix-Gailledrat

Dossier : Jacques Schotte aujourd'hui

Bruno de Coninck, *Notice technique à l'usage du Szondi*
Claude Van Reeth, *Lisbonne 2008*
Marc Ledoux, *Leopold Szondi : pour une anthropopsychiatrie*
Jean Mélon, *Le vrai est toujours neuf*
Philippe Lekeuche, *Le registre de l'humeur et ses troubles : une approche psychanalytique*
Jean Oury, *Choix, psychoses, institutions*
Arnaud Kalos, *Sculpter les pulsions*
Pierre Delion, *Penser la psychiatrie selon les perspectives ouvertes par l'enseignement de Jacques Schotte*
Christophe du Fontbaré, « Comment la pensée de Jacques Schotte a-t-elle marqué notre pratique ? »
Marc Ledoux, *Une rencontre : J. Schotte et Viktor von Weizsäcker*
Jacques Schotte, interview de J. L. Feys, *L'anthropopsychiatrie*

Histoire des association culturelles

Michel Couill, Albert Rolland, *Petite histoire de l'Association culturelle du personnel du secteur psychiatrique de Lanerneau Finistère*

Pédagogie institutionnelle

Françoise et Michel Exertier, *"Les sourds" et Françoise Dolto : une longue histoire*

Revue de lecture

Josée Manenti, *L'arachnéen, de Fernand Deligny*
Michel Knepper, *Tout ne se joue pas avant 3 ans, de Pierre Delion*
Valérie Geandrot, *Un parcours. Rencontrer, relier, dialoguer, partager, de Jacques Schotte*

Les Rendez-vous

Jacques SCHOTTE aujourd'hui (volume 2), n° 44, octobre 2009

Éditorial, Pierre Delion

Dossier : Jacques Schotte aujourd'hui, vol. II

Jacques Schotte, *Qu'est-ce que je fous là ? Beernem, 2004*
Lina Balestrière, *Au cœur de la psychanalyse, son Grundbegriff : la pulsion*
Dominique Reniers, *La structure triadique de la pulsion*
Michel Galasse, *Pathoanalyse et transitions corporelles*
Marc Ledoux, *Un appel (« Ruf ») à une traversée théorico-clinique du contact*
Jean-Louis Feys, *La place de la psychanalyse dans l'anthropopsychiatrie de Jacques Schotte*
Gaëtan Hourday, *Deux rencontres cruciales pour le professeur Jacques Schotte*
Diane André, *Transmettre la pensée de Jacques Schotte aujourd'hui*
Jean Oury, *Propos sur Jacques Schotte*
Jacques Schotte, *Fonder une anthropopsychiatrie* (DVD)

Histoire des association culturelles

Jean Ayme, *Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle*

Pédagogie institutionnelle

Philippe Jubin & als, *Ne rien dire que nous n'ayons fait*
Michel Exertier, *Lav'bo, non*

Revue de lecture

Pierre Delion, *Le monstre dans la vie psychique de l'enfant, de Virginie Martin-Lavaud*
Pierre Delion, *La folie refoulée des gens normaux, de Marion Milner*
Catherine Verney-Kurtz, *La déprime des opprimés, de Patrick Coupechoux*
Les Rendez-vous

Spirales

16 novembre 2009

Le hors-temps

Les annonces

Le hors-temps

Une situation

Une réflexion

[un peu d'histoire]

Le « contrôle »

- > Position du maître
- > Position d'écoute
- > Position du contrôleur

Écoute et théorisation au niveau d'un système collectif

- > La question de l'interprétation

La marcheuse au chien

- > La connivence

Inscription, fonction scribe

Niederschrif

Le cri

Accueillir le silence

Jacques Schotte

Pour en parler concrètement

La chambre à La Borde

(Le contrôle) Jean Clavreul

Jacques Lacan

Jean Clavreul

Sigmund Freud

Michelangelo Antonioni
Antonin Artaud

La feuille d'assertion

Intervention de Michel Balat

> Feuille d'assertion/espace transitionnel

Donald W. Winnicott
Jean Oury

> La feuille d'assertion déchirée

- > L'entre
- > Rétablir du sens
- > Feuille d'assertion et contact

Pierre Delio
Peirce, Lacan, Szondi

> Interprétant, écriture, interprétation du transfert

Intervention de Michel Balat

Le hors-temps, logiquement

> Le zéro absolu

- > Logique du vague

Charles S. Peirce
Jacques Lacan

- > À la base du temps et de l'espace : le rythme, la *Gestaltung*

Gisela Pankow
Henri Maldiney

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 31 janvier 2010.*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot1.pdf>

Mercredi 16 décembre 2009

L'intervention de **Jean Oury** à Sao Paulo,
10 septembre 2009

« Toute création véritable est un processus d'auto-constitution »¹

http://www.tvaovivo.net/sescsp/ueinz/default_10.aspx

*On pourra entendre qu'il démarre
sur les chapeaux de roue à partir du fétichisme.*

Les Annonces

Les annonces sont peu nombreuses ce soir...

Le 7 janvier, à Lille, DU de psychothérapie institutionnelle, c'est **Jean Oury** qui interviendra...

Calendrier et programme du DU à l'université Lille 2
<http://medecine.univ-lille2.fr/format/du/psycho-institut.pdf>

*La rubrique consacrée au DU de Lille
sur le site de **Michel Balat***
<http://www.balat.fr/spip.php?rubrique49>

« Ces jours-ci je me suis laissé allé... »

¹Le titre n'est pas de JO mais des organisateurs, même si c'est extrait d'un de ses écrits. Et ça ne lui plait pas (surtout 'véritable' !)

Seuil (—>)

Jean OURY va démarrer en partant de ses lectures récentes. En l'occurrence, il s'est relu. Il a eu cette faiblesse, dit-il. Il a relu le premier chapitre du séminaire de Sainte-Anne sur **le collectif**. Et il a trouvé ça pas mal...

**Jean Oury, Le Collectif. Le séminaire de Sainte-Anne,
Champ social, 1986, 2005**

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

Il y a des groupes qui travaillent autour de la lecture de ce séminaire :

« Qu'est-ce qu'ils trouvent de bien ? »

« Et pourtant on dit tout le temps la même chose... ça fait des dizaines d'années...
C'est toujours pareil... »

« Qu'est-ce qu'il y a de différent ? »

Cette année, le **hors-temps**...

Le mois dernier il avait essayé de *faire parler* **Michel Balat**...

Insatisfait, il a relu des textes de **Michel Balat** (ou des livres, je ne sais pas) sur ces questions si difficiles que sont la feuille d'assertion, la fonction scribe ou le musement chez Lacan...

Il dit que tout ça est tellement complexe qu'il faudrait des jours de travail... (plus exactement, Jean Oury dit : « Tous les soirs, pendant dix jours de suite... »)

Il craint le côté « à la va vite », alors que ce sont des points très importants.

Michel Balat, *Psychanalyse, logique, éveil de coma. Le Musement du Scribe*, L'Harmattan, 2001

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=13341&razSqlClone=1>

Michel Balat, *Des Fondements sémiotiques de la psychanalyse : Peirce, Freud et Lacan*, L'Harmattan, 2000

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=8778>

Cf. aussi les chapitres ou articles publiés sur son site, notamment

« **Le musement, de Peirce à Lacan** »

<http://www.balat.fr/spip.php?article221>

« **Feuille d'assertion, icônes logiques :**

nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics ou l'angoisse du scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article14>

Pour pouvoir entrer dans toute cette thématique, il faut y aller par des logiques différentes, même si c'est approximatif...

Logique (s)

Ainsi,

► La logique des sous-ensembles flous

Hourya Sinaceur, « **Logique et mathématique du flou** », *Critique*, n° 378, p. 512-525

http://www.ihpst.univ-paris1.fr/annuaire/webpage.php?id_fiche=51&mode=bibliographie

<http://theuth.univ-rennes1.fr/biblios/theuth-sinaceur.html>

« **L'infini mathématique** »,

Dictionnaire de philosophie et d'histoire des sciences

<http://www.reunion.iufm.fr/recherche/IREM/spip.php?article183>

« **La pensée mathématique de l'infini** » (notes),
conférence au lycée Henri IV, 2004

http://lyc-henri4.scola.ac-paris.fr/assos/philo/19_infini.html

► Les structures dissipatives : **Ilya Prigogine**

Entretien avec Ilya Prigogine, *Résonance*, n° 9, octobre 1995

<http://articles.ircam.fr/textes/Gerzso95a/>

Thermodynamique :

des moteurs thermiques aux structures dissipatives, Odile Jacob, 1999

<http://www.decitre.fr/livres/THERMODYNAMIQUE.aspx/9782738106469>

► La théorie des catastrophes : **René Thom**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ren%C3%A9_Thom

► Les fractales : **Benoît Mandelbrot**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Beno%C3%AEt_Mandelbrot

http://pagesperso-orange.fr/charles.vassallo/fr/art/art_1a.html

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Fractale>

➔ On retrouve toute la sémiotique de **Charles Sanders Peirce**

Le site 'officiel'

<http://www.peirce.org/writings.html>

Peirce, à partir du travail de **Michel Balat**

<http://www.balat.fr/spip.php?page=recherche&recherche=peirce>

Ainsi,

le travail conceptuel de **Jean Oury** sur l'embarras, à partir des schémas de **Jacques Lacan**: **Michel Balat** lui démontre *sémiotiquement*... « ça colle ! »

Michel Balat, « Feuille d'assertion, icônes logiques : nouvelle (?) vue sur l'inconscient-Ics ou l'angoisse du scribe »

<http://www.balat.fr/spip.php?article14>

« L'embarras, le passage à l'acte et l'angoisse doivent être interprétés comme des refus d'inscription et sont donc le fait du scribe. L'embarras couvre le refus d'inscription d'un type. Jean Oury, lors de ses séminaires de Ste-Anne, a largement développé cet aspect à partir de la notion d'un "point d'impossible" qui serait à franchir pour aboutir au type (au concept). Nous employons constamment le terme "refus" pour signifier le latent non assumé.

Le passage à l'acte est, de même, le refus d'inscription d'une tessère (réplique ou instanciation d'un type). Dans les séminaires cités, Jean Oury indique que le travail dans l'institution consiste à transformer le passage à l'acte en acting out, autrement dit, forger une icône (plus précisément une hypoicône) pour préparer la transformation de la trace en tessère.

Enfin l'angoisse serait ainsi le refus d'inscription d'un ton. Nous avons fait remarquer dans de nombreux articles que l'acte d'inscription d'un ton était subordonné à celui de l'inscription d'un type, d'un concept. Comme, par ailleurs, il n'est de concept, de type, que relié aux autres concepts ou types, l'assomption véritable du type passe donc par son articulation dans un argument. L'ensemble nous permet de voir ce chemin, souligné par Jean Oury, allant de l'angoisse à l'embarras pour aboutir à l'inhibition. Nous voyons aussi que le court-circuit que représente comme solution à l'angoisse le passage à l'acte est lié au fait qu'une trace, qui n'est pas *ipso facto* une tessère, est porteuse d'un ton (d'un synton dans notre classification²). Mais le synton dont il est question n'a pas les capacités de liaison du diaton, qui est le ton propre des tessères.

² Cf. "Type, trace, ton : le ton peircien" in *Semiosis* 57-8 (1990).

Bien entendu, tout ceci devrait être développé en termes de processus et non pas comme nous l'avons fait essentiellement de façon descriptive. Il s'agissait pour nous de montrer une sorte d'accord entre les différents champs qui sont ceux de nos préoccupations habituelles et à quoi nous consacrons la plupart de nos travaux. Mais essayons d'aller un peu plus loin sur la question de l'assertion et de son correspondant logique le "dicisigne" ».

La question qu'il faut se poser chaque jour, chaque matin...

[La] Question

« Qu'est-ce que je fous là ? »

« Onze heures du soir, quand les lumières vacillent, plus proche du réel. Il est nécessaire de saluer les domaines limitrophes, les concepts hasardeux ; sans les épuiser. Respecter le cours du temps, suivre le fil des choses, les arborisations ; même par ces temps d'étiage, bien loin des déluges mystiques. La Borde, un lieu-dit où quelque chose peut encore se dire : seule condition pour pouvoir entendre, pour pouvoir s'entendre, par respect d'Oubli, au plus proche de ce qu'on peut exciper de l'existence psychotique, tout à fait étrangère à quelque "psychose littéraire".

Essai de psychothérapie institutionnelle...

C'est beaucoup dire. Essai de cerner, de délimiter un champ spécifique de ce qui est là, à fleur de peau, à la limite d'une phobie. » J. O.

Jean Oury, *Onze heures du soir à La Borde*, Galilée, 1980

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020

... Alors...

✚ C'est toujours nouveau

Jean **Oury**, « Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses », in Paul Jonckheere, *Passage à l'acte, De Boeck Université, 1998, p. 228.*

http://books.google.fr/books?id=n0Jq_Wy_-5MC&pg=PP1&pg=PP1#v=onepage&q=&f=false

« Pour rencontrer quelqu'un, pour être "quelque part", il ne faut pas être harcelé par la bureaucratie, il faut avoir des possibilités qui permettent ce que Winnicott ou Masud Khan appellent des "possibilités de jachère" ; c'est Bion aussi qui dit que chaque séance d'analyse, c'est la première. »

✚ Une dimension de « Ah ! » : Henri Maldiney

Ce 'Ah !' devant la peinture chinoise

... Alors, peut-être...

➔ tout ce qui précède est — peut-être — une tentative pour argumenter autour de la thématique du **zéro absolu**...

... Le hors-temps

Jean Oury signale un autre article sur le zéro...

Alain **Badiou**, « Marque et manque : à propos du zéro » (1967), *Cahiers pour l'analyse, n°10, La Formalisation*, <http://www.entretemps.asso.fr/Badiou/conferences.htm>
<http://www.entretemps.asso.fr/Badiou/Markue-manque.pdf>

Michel Balat vient de mettre en ligne une de ses interventions à Canet sur le zéro

Michel **Balat**,
« La création du zéro et son effet sur la pensée de la structure »
<http://balat.fr/spip.php?article647>

Question

« Qu'est-ce que vous foutez là ? »

[Dialogue où JO fait les deux parties]

« — Vous avez fondé La Borde... »

« — Mais j'ai rien fondé du tout ! C'est par hasard, un beau matin, au détour d'un chemin... »

...

On travaille à partir de sa propre pathologie et tout ce qu'on peut construire, c'est à partir ... on le dispose différemment ... Pour savoir... même si ne ne saura jamais ce qu'on fait là vraiment... ne pas arriver à en faire une *ontologie*...

Ses associations le porte à faire allusion à un petit jeu, « avant La Borde », avec **Félix Guattari**...

Jean **Oury**, in François **Dosse**, *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*, La Découverte, 2007, p. 52.

http://www.editionsladecouverte.fr/catalogue/index-Gilles_Deleuze_Felix_Guattari:9782707158727.htm

« On passait des nuits entières à discuter, avec un côté pittoresque sur le Rorschach. On faisait de la musique concrète, on enregistrat les oiseaux et on faisait ce que l'on a appelé "la menthe à l'eau" qui consistait à prendre des objets et à faire des phrases autour d'eux pour établir une nouvelle syntaxe. »

François **Dosse**, *Gilles Deleuze et Félix Guattari. Biographie croisée*, La Découverte, 2007, p. 59-60.

« Avec la création de La Borde, c'est bien une aventure nouvelle et révolutionnaire qui commence. Son concepteur baptise la clinique en lui donnant, non sans humour, une constitution dit de "l'an I", établie dès l'ouverture de l'établissement en avril 1953. Cette charte fondatrice institue un principe commun du collectif de travail comme groupe thérapeutique selon trois principes organisateurs. [...]

Un texte pompeux définit ironiquement ces orientations : “Ontologie pour une phénoménologie non déductive”, sous-titré de façon plus légère : “La menthe à l'eau”. Il s'agit de se situer dans une posture créatrice sur des chemins non tracés de la manière la plus inspirée en laissant œuvrer le hasard et la spontanéité, comme l'ont théorisé les surréalistes. Oury invoque dans ce domaine l'influence de Lacan, mais aussi de Francis Ponge : “Détourner l'objet, c'est la démarche de Francis Ponge. Faire apparaître ce que Lacan appelle le Chose. Là on touche une certaine surface, une sémantique qui se rapporte directement à l'accueil des psychotiques.” »

... et pourquoi Félix, et pourquoi toute cette histoire, et pourquoi Deleuze, et pourquoi Foucault..., et pourquoi... très difficile, dit JO...

➔ **Chacun peut se poser le problème. Et même je peux vous poser la question : Qu'est-ce que vous foutez-là ?**

Arrière-pensée(s)...

...Là-dessus...

Jean Oury désigne une « arrière-pensée »...

Arrivée à ce point d'écoute de la séance dans la mise en forme de mes notes, je m'aperçois que cette arrière-pensée court depuis le début et que je l'ai négligée. Elle est présente dans la façon qu'a JO de se poser la question sur l'attention portée à son travail, sur la présence de Michel Balat au séminaire (mais pourquoi il vient se demande JO ? Ça m'intéresse, lui a répondu MB — et ce passage, je n'en avais pas gardé trace — mais voici que l'arrière-pensée, désignée, m'amène à le faire, après-coup)

...Arriver à parler sérieusement du **fétichisme**. Ce pourrait être le thème de l'année prochaine...

Un concept très important...

Jean Oury parle de notre période de civilisation où « ça donne en plein dans le fétichisme, à tous les niveaux »... et cela arrive à donner des effets extraordinaires ! effrayants !

Il cite un ouvrage qui doit contenir une importante bibliographie, utile...

Henri Rey-Flaud, Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse, Éd. Payot et Rivages, 1994
http://www.payot-rivages.net/livre_Comment-Freud-inventa-le-fetichisme-Henri-Rey-Flaud_ean13_9782228887762.html

« Entrez, car les dieux sont là » : cette épigraphe triomphante adressée par Freud à son ami Fliess à l'orée de son œuvre inaugure deux décennies durant lesquelles, des *Études sur l'hystérie* jusqu'à *L'Homme aux rats* et au *Petit Hans*, la psychanalyse put apparaître comme une herméneutique souveraine de l'inconscient. C'est une image qu'elle conserve souvent aujourd'hui encore auprès du grand public, et qui occulte la mutation qui marqua l'entreprise théorique de Freud à la suite de sa rencontre avec le fétichisme, consignée en 1909 dans un exposé public dont la récente mise au jour renouvelle notre connaissance de l'histoire de la découverte freudienne.

La théorie du refoulement partiel, introduite dans ce texte pour rendre compte du fétiche, détermine en effet la nature inouïe d'un objet élu pour tenir lieu du manque de l'objet et qui se voit, du coup, élevé au rang de signifiant de cette Chose (das Ding) qui avait été posée, treize ans plus tôt, comme irréductible au langage représentatif. Ainsi, dès le premier jour (un an avant le célèbre *Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* qui va dévoiler l'identité imaginaire du fétiche : symbole du pénis qui fait défaut à la mère), se trouve posé le principe de la thèse finale de Freud, selon laquelle le fétichiste produit une « représentation forcée » au point de manque phallique de l'Autre, qui le rend maître du langage et de la réalité.

En fait, ce principe était inintégré au système théorique de l'époque (fondé sur le refoulement, donc sur la soumission du sujet au signifiant) sans remettre en cause tout l'édifice de la psychanalyse. Ces textes charnières nous montrent,

comme saisi sur le vif, un Freud aux prises avec sa propre découverte, s'évertuant à faire entrer son invention dans un cadre qu'elle menace à chaque instant de faire éclater, tel une sorte de Copernic qui s'efforcerait de sauver, malgré tout, le système de Ptolémée. À ce titre, les pages où s'élabore l'invention du fétichisme nous ouvrent des aperçus insoupçonnés sur le procès de la création. »

Sigmund Freud, « De la genèse du fétichisme »,
« Minutes de la Société Psychanalytique de Vienne »,
n° 70, séance du 24 février 1909,
traduction française in

Revue internationale d'Histoire de la psychanalyse, n° 2, Paris, 1989.

<http://cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=7758231>

Sur la question du fétichisme, il faudrait reprendre :

↑ Le travail de Freud autour du déni, *Verleugnung*

Sigmund Freud, « Le fétichisme » (1927),
in *Œuvres complètes*, XVIII, Puf, 1997, p. 126-127, trad. R. Lainé.
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._XVIII_1926-1930#Table_des_mati%C3%A8res

« Les choses se déroulèrent donc ainsi : le garçon s'est refusé à prendre connaissance de ce fait de sa perception, à savoir que la femme ne possède pas de pénis. Non, ce ne peut être vrai, car si la femme se trouve être castrée, sa propre possession d'un pénis est menacée, et là contre se rebelle la part de narcissisme dont la nature prévoyante a doté précisément cet organe. C'est une panique semblable que l'adulte vivra peut-être ultérieurement quand s'élève le cri : le trône et l'autel sont en danger, et elle mènera à des conséquences pareillement illogiques. Si je ne me trompe, Laforgue dirait dans ce cas que le garçon "scotomise" la perception du manque de pénis chez la femme*.

(*) Je me corrige toutefois moi-même en ajoutant que j'ai les meilleures raisons de supposer que Laforgue ne dirait absolument pas cela. Selon ses propres développements, "scotomisation" est un terme qui est issu de la description de la *dementia praecox*, qui n'est pas apparu par transfert de la conception

psychanalytique aux psychoses et qui ne peut s'appliquer aux processus de développement et de formation de la névrose. La présentation dans ce texte s'efforce de rendre nette cette inconciliabilité.

Un terme nouveau est justifié dès lors qu'il décrit ou met en relief un nouvel état des faits. Ce n'est pas ce qu'on rencontre ici ; la plus vieille pièce de notre terminologie psychanalytique, le mot "Verdrängung" (refoulement), se rapporte déjà à ce processus pathologique. Veut-on séparer plus rigoureusement en lui le destin de la représentation de celui de l'affect, réservant l'expression "Verdrängung" à l'affect, "Verleugnung" serait pour le destin de la représentation la désignation allemande exacte. »

Lignes précédant la traduction, p. 124

« Cet article, écrit pendant l'été de 1927 et achevé au début d'août, fut publié presque simultanément dans *L'Almanach für das Jahr 1928*, qui parut à l'automne de 1927, et dans le numéro du quatrième trimestre 1927 de la *Zeitschrift*. Avant sa publication, Freud avait demandé à F. Wittels de l'informer de la teneur du livre de W. Steckel, *Le fétichisme*, qui datait de 1922.

Freud avait abordé la question du fétichisme en 1905, dans les *Trois traités sur la théorie sexuelle*, à la suite d'Alfred Binet (*Études de psychologie expérimentale. Le fétichisme dans l'amour*, 1908). Il fit une brève allusion au fétichisme du pied dans le *Gradiva* (1907). Le 24 février 1909, il prononça à la Société psychanalytique de Vienne une conférence "Sur la genèse du fétichisme". Il mit en relation le fétichisme et le plaisir olfactif dans "L'Homme aux rats", puis dans une note ajoutée à la deuxième édition (1910) des *Trois traités*. La fonction substitutive du fétiche est également soulignée dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*.

Le cas de fétichisme du pied dont Freud parla le 11 mars 1914 à la Sté psychanalytique de Vienne est signalé dans un ajout à la même note des *Trois traités* (troisième édition, 1915). Sous une forme un peu différente, ce même cas apparaît dans la XXIIe des *Leçons d'introduction à la psychanalyse*. »

Une autre traduction, in La Vie sexuelle,
Puf, 1969, p. 133-138

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_vie_sexuelle

↑ Le commentaire de Jacques **Lacan**

Pour commencer à aborder la question...

François **Regnault**, « **Le Marx de Lacan** »
<http://www.causefreudienne.net/agenda/lettre-en-ligne/les-textes-publies-par-la-le/le-marx-de-lacan-par-fran-ois-regnault.html?symfony=a1eb95efeb07f7bcb6067e6c5f87a22e>

Pierre **Bruno**,
Lacan passeur de Marx. L'invention du symptôme,
Erès, 2010

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=2462>

Pierre-Christophe **Cathelineau**,
« **Actualité du plus de jouir : Marx avec Lacan** »
http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=pccathelineau151202

René **Lew**,
« **Commentaires... de Marx à Lacan** » (1989)
<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/marxlaca.htm>

*Pour un développement de la question autour de Marx
(aliénation, fétiche, travail vivant, négatif...)
Cf. séances de février et septembre 2007,
février, juin 2008*

[**Intervalle** (↕)]

Jean Oury revient sur sa relecture du séminaire *Le Collectif*.

Un autre séminaire : *La décision*. Poussé vers ce terme par Horace **Torrubia**, cela l'entraîne vers le travail de Jacques **Schotte** sur Viktor von **Weizsäcker**.

Marc **Ledoux**,
« **Une rencontre : Jacques Schotte et Viktor von Weizsäcker** »
<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/Une%20rencontre%20Schotte%20VvWeizsaecker.pdf>

Jean **Kinable**,
Discussion le 9 mai 2009 du texte de Marx Ledoux,
« **Une rencontre : J. Schotte et V. von Weizsäcker** »
http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS//discussion_rencontre.doc

[**La**] Question [reprise]

« Qu'est-ce que je fous là ? »

► **Le domaine de la psychiatrie**

Les cloisonnements

Le domaine de la psychiatrie, qu'est-ce que c'est ? Pas une case, pas un tiroir...

On ne peut rien comprendre à ce qui y est en question dans ce domaine si on n'a pas des points de vue sur la neurologie, la médecine, la politique, la psychanalyse...

Jean Oury, à partir de la personnalité et des travaux de Julian de **Ajuriaguerra**, tire le fil de cette période d'après-guerre autour des journées de Bonneval de septembre 1946, organisées par Henri Ey (qui prenait position pour la distinction entre neurologie et psychiatrie), avec la participation de Jacques **Lacan**, et la critique de la position de Henri Ey.

Jacques **Lacan**, « **propos sur la causalité psychique** », 1946
http://www.ecole-lacanianne.net/documents/1946-09-28_doc
<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psycho/psysem/causpsy1.htm>

*Sur toute cette période,
cf. séances de janvier, juin 2008*

Les cloisonnements (psy adulte, enfants, Alzheimer, ...) n'ont fait que se développer. Une mesure typiquement réactionnaire.
Les dégâts du cloisonnement et de la bureaucratie (y compris les suicides)

► « **Il faut soigner l'hôpital** » (**Tosquelles**)

Première chose, « Il faut soigner l'hôpital »

Jean Oury trace très rapidement l'usage de cette expression (empruntée à

Hermann **Simon**) depuis l'hôpital de Saint-Alban (années de guerre)...
Cf. à partir de la séance de décembre 2008

Le malentendu,

Le fait même qu'il ait été dit « L'hôpital ça rend malade »

... 20 ans plus tard...

eh bien, on a compris qu'il fallait supprimer l'hôpital !

Ce sont tous les courants de l'antipsychiatrie (**Franco Basaglia**, **Ronald Laing**, **David Cooper**), la loi 180 en Italie...

*Pour cette question,
Cf. séance de janvier 2009*

Multiplication des camisoles à domicile et des cliniques privées...

...

[La] Question

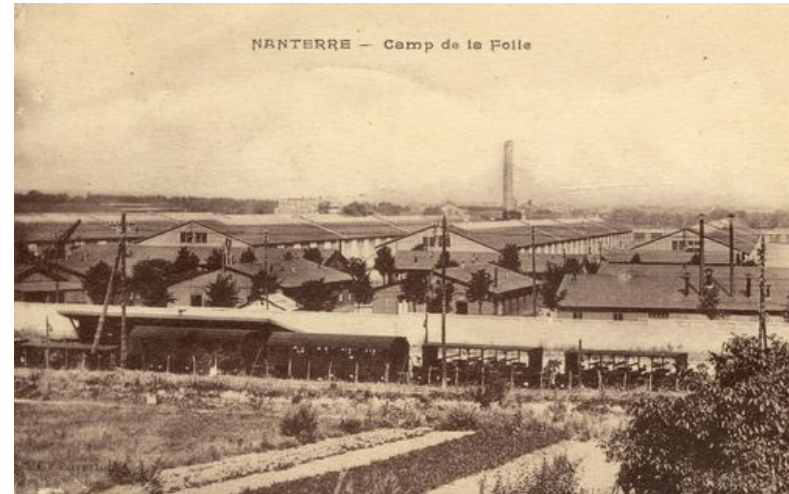
de « Qu'est-ce que je fous là ? »

à « Quelle place on a ? »

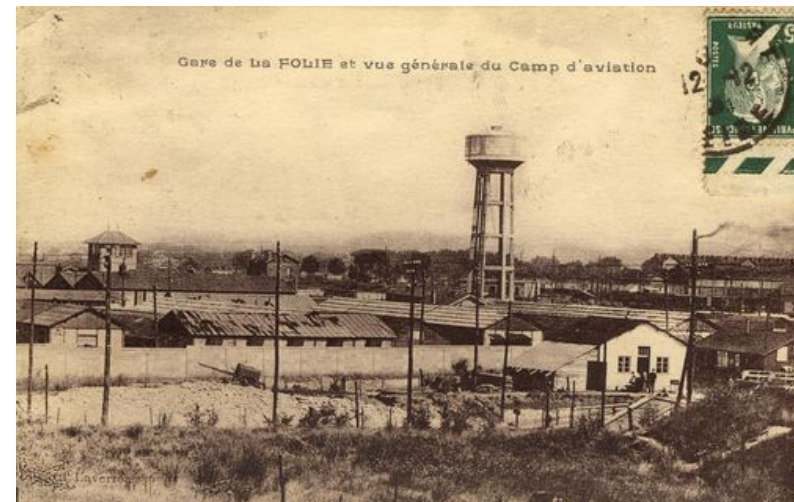
Histoire (s) d'arrière-pays...

Documents trouvés sur le site
<http://www.imaj2Nanterre.org/lelabo0809/dotclear/index.php>
en provenance de la Société d'histoire de Nanterre
<http://Nanterre.histoire.chez-alice.fr/>
<http://fr.topic-topos.com/ateliers-de-la-folie-Nanterre>
<http://gerard-aime.neteyes.fr/phototheque/picture.php?/10587/category/1734>
<http://www.atice92.ac-versailles.fr/patrimoine92/spip.php?article7>

•••• >



Jean Oury fait allusion à une remarque à l'adresse de **Jacques Lacan** sur l'avance que lui procurait le fait d'avoir connu, petit, Les carrières et les terrains vagues de Nanterre, la chasse aux lézards...





mentionnée comme « carrière de La Folie »
sur le site de la commune de Nanterre
<http://www.nanterre.fr/Citoyens/Lesquartiers/Universite/Panorama/>

« Avoir joué dans les carrières de Nanterre, ça ne se remplace pas »

À La Borde, au lieu dit *le poulailler*, il y a une odeur : c'est la plaine de Nanterre...

Un ancien moniteur de La Borde qui avait décidé de rester pour y travailler quand par hasard il s'est trouvé au poulailler et qu'il a *sent* une certaine atmosphère lui rappelant son enfance, quand il se trouvait avec son père, 'père aubergiste', dans les Auberges de jeunesse.

Quelque chose de l'ordre de la **Stimmung**, du *Ki*, une certaine atmosphère...

Cf. les séances suivantes :
octobre, novembre 2006,
juin 2007, septembre, octobre 2008

Une certaine **dimension** va pouvoir apparaître...

... une dimension qui est toujours là, non pas de l'ordre du souvenir :

L'arrière-pays

Reprise d'un terme de **Yves Bonnefoy** : l'arrière-pays : c'est avec ça qu'on travaille quand on rencontre quelqu'un. Il faut pas trop chercher...

Yves Bonnefoy, *L'Arrière-pays* (1972), Gallimard, 2005
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010035077
http://www.revue.crdp-nice.net/fiche_ouvrage.php?ouv_id=17

Histoire (s) d'arrière-pays...

chez **François Tosquelles**, c'est très compliqué...

...

De Pere Mata, l'hôpital de Reus en Catalogne à Saint-Alban en Lozère...

<http://www.epdlp.com/edificio.php?id=216>
<http://psychiatrie.histoire.free.fr/hp/documents/stalban.htm>

Sur le parcours de **François Tosquelles**,
cf. les séances de **septembre 2007**, avril, septembre 2008





La condamnation en URSS de la psychanalyse comme 'science bourgeoise dégénérée' sous l'effet de la ligne Jdanov. Ses conséquences dans le milieu psy en France (certains psy membres du PCF)

un mot d'ordre: la double aliénation

Jean Oury lance le mot d'ordre sur la double aliénation (sociale et de la folie, 'transcendantale')

Vingt ans plus tard : la naïveté de l'anti-psychiatrie...

*Cf. notamment
les séances de septembre 2007 et février 2008*

Dialectique concrète

➔ Comment articuler tout ça avec, par exemple, la création esthétique chez un schizophrène ?

La rencontre avec Jean Dubuffet

Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique* (1950), réédité sous le titre *Essai sur la création esthétique*, Herman, 2008.
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

Jean Oury, *Création et schizophrénie*, Galilée, 1989.
http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

Michaël La Chance, « "C'est dangereux de dessiner" », *Spirale*, 97, mai 1990, p. 7

<http://www.wens.uqac.ca/cameras/wiki/cameras/index.php?n=Membres.Micha%eblLaChance>
http://cameras.uqac.ca/pdf/LaChance/A/Art_brut.pdf

« ...un artiste comme Jean Dubuffet cherchera dans les années quarante une alternative à l'art culturel et portera ses regards du côté de ce qu'on appelle art psychopathologique. La différence entre le pathologique et le normal entre dans

➔ Apprendre — apprendre par l'épreuve

Il n'agit pas de faire de Saint-Alban un modèle. Il n'y a pas de modèle !

Chacun s'arrange comme il peut avec son arrière-pays...

Le *pathei mathos* — apprendre par l'épreuve — ça ne va pas se chercher au ministère de la Santé !

*Sur pathei mathos
cf. séance d'avril 2008*

Conclusion : Chacun se débrouille comme il peut, mais il se trouve qu'il le peut de moins en moins...

➔ Un mot d'ordre : la double aliénation

Ce qui se passait sur le plan international à la même époque (1948) :

le domaine des arts parce que nous sommes devenus malades de normalité. D'emblée qu'il ne s'agit pas de définir un art de la folie, mais de libérer l'art de l'emprise des mécanismes de la normalité socioculturelle, d'évacuer de l'esthétique toute considération du normal et du pathologique, en faisant valoir dans un premier temps un art de la folie, de l'intoxication, de la rue, etc. À cette époque Dubuffet avait été intéressé par les observations d'un jeune psychiatre : Jean Oury, et publiait celui-ci dans ses Cahiers de l'Art Brut en novembre 1948. Aujourd'hui Jean Oury publie *Création et schizophrénie*, un recueil de séminaires donnés à Paris VII de 1986 à 1988, que clôt un entretien avec Henri Maldiney... [...]

La mise en forme de l'être

C'est seulement lorsqu'on coule à pic que l'on voit la normalité comme un effort continu pour rester en surface. Il y a en effet une part de nous-mêmes où nous ne cessons de nous faire et de nous rassembler, c'est une "zone non-récupérée par les habitudes de la pensée représentative". Comme si cette part très profonde de l'individu était celle d'une production de quelque chose : son être. Et c'est là que s'installe un blocage tel que l'individu continuera à chercher à se fabriquer lui-même sous des formes détournées : à travers la création d'objets qui sont des créations de soi, des constructions qui sont des reconstructions. Il y a une projection de la personne dans ce qu'elle crée, comme si elle cherchait à s'incarner à tout prix dans une forme ou une autre. Les pulsions que l'on reconnaît à l'oeuvre dans le travail artistique (ou encore dans une non moins intense absence d'oeuvre) sont également celles qui sont à l'oeuvre dans l'élaboration de l'individu. À la suite de Hans Prinzhorn, qui a publié la première étude d'envergure sur l'art de fous en 1922, Oury présuppose qu'il y a dans la personne humaine un courant pulsionnel très puissant comme mouvement de création et de manifestation de formes. Cette perspective – qui peut étonner chez un psychiatre – contribue à dépsychologiser notre conception du devenir humain – du moins donne un relief particulier à l'expression courante « être en forme ».

Ce qui fait le mérite de *Création et schizophrénie*, c'est que dans cet ouvrage il ne s'agit pas de rappeler à tout instant que tout ce que voient les malades sont des projections de leur monde intérieur, pour ensuite conclure que l'incapacité de discerner l'intérieur de l'extérieur est la cause de leur maladie. En effet, pour parler des schizophrènes Oury adopte leur mode de rassemblement, "comme un

vieux délirant : rassembler des trucs qui traînent dans tous les coins". Sur le mode de l'improvisation il s'agit de nous rendre sensibles – à nous les malades de la normalité – cette dimension de l'être humain, et la dispersion dont les schizos sont tordus. Et puis, il y a une volonté de faire passer en son discours et non pas seulement de le dire ce phénomène de la mise en forme – selon le principe même de la reconstruction, qui s'applique autant à l'élaboration théorique qu'à la création. C'est-à-dire que cette nécessité qu'ont les individus de se fabriquer eux-mêmes peut passer dans des objets mais aussi dans le théorique, lorsque la science devient fantasme (ce que préconisent Lacan, Thom, etc.), et développe plus avant ses possibilités dès lors qu'elle reconnaît la dimension fantasmatique inscrite depuis toujours dans le principe de son développement.

Ce qui revient à affirmer la nécessité de délirer pour sentir des situations existentielles inhabituelles chez autrui, et un rapport à la folie beaucoup plus "dangereux" pour le psychiatre. De plus, la création d'oeuvres d'art n'est pas seulement une des formes que peut prendre l'effort de se reconstituer : Oury insiste sur le fait qu'il y a un moment esthétique dans toute reconstruction "sans qu'il y ait aboutissement à une oeuvre classée comme telle". Il faut donc approcher la folie d'encore plus près pour reconnaître quelque chose de spontanément esthétique dans l'expression de la crise chez l'individu (en effet, lorsque Jean Oury décrit certaines phases d'agitation chez des malades qui dansent nus, les pieds dans l'urine, en simulant qu'ils coupent des fils qui s'enchevêtrent autour d'eux, etc. — on pense au Butô).

➔ Comment essayer de comprendre ce qui se passe entre l'organisation, le travail concret et la psychanalyse ?

Jean OURY rappelle son échange un peu vif avec **Françoise Dolto** lors des Journées de l'école freudienne, à **Rome**, en novembre **1974**, qui avait affirmé qu'il était impossible de faire de la psychothérapie dans un établissement.

Jean Oury s'était mis en rogne, en faisant remarquer que si l'établissement « est de la merde », il est certain que ce sera difficile... donc il faut d'abord traiter l'établissement.

*e comprends que JO rappelle cet échange car il est à l'image d'un point de vue
officiel et **généralisé** à l'époque :
on ne peut pas faire de psychanalyse dans un établissement.*

Une position absolument contraire à ce qui se mettait en place dans le mouvement de « psychothérapie institutionnelle »

*L'arrière-pensée au sujet du fétichisme revient au premier plan :
attention à ne pas fétichiser ce terme de
« psychothérapie institutionnelle »...*

→ Quelle logique ?

Soigner l'hôpital nécessite la mise en place d'une dialectique concrète...

► Comment formaliser cette « affaire » ?

*Je comprends que tout le questionnement
autour du zéro absolu et du hors-temps est lié à cette recherche
de formalisation qui passe par une recherche logique*

[...]

La logique qui sous-tend la psychothérapie institutionnelle et la pédagogie institutionnelle, c'est la même, elle passe par une analyse de l'aliénation (c'est ma façon de condenser les paroles de JO)

**Jean Oury, L'Aliénation,
Séminaire de Sainte-Anne,
10e année, Galilée, 1992**

(en réimpression)

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212

*Cf. notamment, mais pas seulement,
les prises de notes des séminaires 2006-2007, 2007-2008,
sur l'analyse existentielle,*

► Quel rapport avec le hors temps ?

Pour qu'il puisse y avoir une vie qui tienne un peu le coup, que les gens puissent se parler, inventer...

À La Borde, certains pensionnaires « géniaux », s'ils n'étaient pas à La Borde, seraient enfermés...

Ainsi,

Celui qui a construit un four à pain...

Jean Oury se souvient de **Jacques Besse**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Besse
<http://lachambredechos.free.fr/besse2-echos.html>

Il faut trouver les moyens de ne pas *esquinter* les gens...

« Comment modifier quelque chose
pour que,
non pas que ça n'arrive pas,
mais pour que ça soit *autre chose* ? »

« C'est loin d'être ça, comme on voudrait »

Parfois **Jean Oury** est terriblement critique sur La Borde

“ Enfin quand même... mais quand même ! Quand même ! Ça marche, hein !... Ça marche pas du tout ! Justement [*inaudible*] ça boîte ! ... Cette dimension... De quoi s'agit-il ? ”

« Alors, c'est là que j'en viens à la double aliénation... comment ça peut se manifester, comme ça ... la distinction... »

► La distinction : **établissement/institution**

*Sur ce sujet,
cf. les séances de décembre 2007 et décembre 2008³*

Jean **Oury** murmure les noms de **François Tosquelles**, **Horace Torrubia**
et **Hélène Chaigneau**

*(Quelque chose qui ne peut pas passer dans ces notes, c'est le ton de JO,
et surtout ce soir-là, plus que d'habitude il me semble, ce murmure, — ostacolato
dal — 'obstaculé par' — auquel fait obstacle —
le mauvais réglage du micro qui fait péter toutes les labiales)*

Pour qu'il puisse y avoir une vie un petit peu correcte, quotidienne... Jean Oury
fait appel au concret, à la phénoménologie (« la phénoménologie, c'est concret »)

► **Erwin Straus** : Les axiomes de la quotidienneté

Dans les processus schizophréniques, ça ne va pas de soi... se lever, s'habiller,
enfiler ses chaussettes...

Jean Oury pense à Arthur...

Jean Oury, « Atelier sur la vie quotidienne »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_19_27.pdf.

« L'axe du monde me fait penser à un malade de Saint-Alban, Arthur, c'était un
vrai schizophrène. Et à ce moment-là tous les schizophrènes avaient un uniforme,
soi-disant pour humaniser. Lui n'avait qu'un seul habit, un machin de bure. Il était
dans un quartier, tout le temps le long d'un mur, sous une gouttière. La gouttière
n'avait pas été réparée depuis des années, elle fuyait goutte à goutte, à tel point
qu'il y avait même sur le mur de la mousse verte. Lui il était en-dessous et la
goutte lui tombait sur la tête toute la journée. Régulièrement il tournait, je ne me

³Je suggère aussi d'utiliser la fonction 'Recherche avancée' d'Adobe Reader pour la lecture
du fichier Pdf regroupant toutes les prises de notes. On obtient une liste complète des
occurrences du terme choisi (établissement, par ex) et ainsi cela permet une sorte de
lecture transversale qui peut avoir son intérêt.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnototot1.pdf>

souviens plus si c'était dans le sens des aiguilles d'une montre. On avait beau
dire d'arrêter et de venir à l'ergothérapie. Pas question, il avait une
responsabilité, mais transcendante : Saint-Alban est le lieu où il y a le Massif
Central ; il y a trois chaînes de montagnes, le Cantal, la Margeride et les monts
de Lozère qui passent là ; en même temps c'est la ligne de partage des eaux,
d'un côté l'Atlantique, de l'autre la Méditerranée ; donc l'axe du monde passe
là, par la goutte. Arthur était responsable de la rotation de la Terre. Il fallait qu'il
tourne. Il faut faire attention. Si on l'en arrachait, c'était la fin du monde.
Quelques années plus tard je suis passé à Saint-Alban et j'ai demandé où était
Arthur, il était à l'ergothérapie et à la menuiserie en train de travailler avec un
riflard et une grande planche. Mais ce qui était extraordinaire est qu'à chaque
extrémité de la planche, il faisait un tour complet sur lui-même au moment de
revenir. Il avait gardé sa responsabilité. Ceci pour dire qu'il faut tenir compte de
la qualité existentielle du délire d'Arthur. On a beau y mettre une planche il
continue de tourner quand même. »

Erwin Straus, *Du Sens des sens* (1935),
partie IV : analyse historique du sentir et du se-mouvoir,
éditions Jérôme Milon, 2000, p. 232.

<http://books.google.fr/books?id=ewD3E1QdqKkC&lpg=PP1&vq=axiomes%20de%20la%20quotidiennet%C3%A9&pg=PP1#v=onepage&q=&f=false>

« Nous avons dénommé ailleurs "axiomes de la vie courante"⁴ les contenus de
l'expérience sensorielle sur lesquels repose le comportement pratique de
l'homme à l'égard d'autrui, des animaux et des choses. Un examen plus
approfondi des présupposés du monde de tous les jours acceptés tacitement
comme évidents nous ouvrira la voie vers la compréhension du sentir. »

Alors,

Qu'est-ce qui peut faire qu'il ait une articulation entre l'établissement et la vie
quotidienne ?

La vie quotidienne, ça ne peut pas être prescrit, ordonné par l'établissement.

Pour qu'il ait un certain *coefficient* de liberté (« un grand mot »)... d'initiative

⁴Cf. E. Straus, « Die Aesthesiologie und ihre Bedeutung für das Verständnis der
Halluzinationem », *Arch. f. Psychiatr.*, 1949, 182.

(« peut-être... et encore ! ») ... un coefficient personnel (« c'est un mot vague') qui ne soit pas cassé par un règlement d'établissement.

L'institutionnel, **c'est pas l'établissement mais ça n'est pas n'importe quoi non plus.**

► Les clubs thérapeutiques

C'est pour aller dans ce sens que furent inventées des structures comme par exemple les clubs thérapeutiques.

Ce qui y est recherché, c'est un effet paradoxal...

...comment prévoir l'imprévisible...

Et pourtant, une vraie **rencontre** : c'est par hasard, toujours inattendue...

Si on sait d'avance qui on va rencontrer... c'est pas la peine de se fatiguer...

*Sur la rencontre,
chercher dans toutes les prises de notes !*
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnotot1.pdf>

Tout ça fait partie du tissu de la quotidienneté...

Que faut-il pour que ça puisse se faire ?

► La sous-jacence

Jean Oury, « Histoire, sous-jacence et archéologie », *Institutions*,
« La fabrique du soin », n° 20, mars 1997.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/histoire%20sous-jacence.htm

« On n'est pas n'importe où à la longue... C'est ce que j'appelle la sous-jacence. C'est comme dans un village : dans un village, si on fait attention, on voit bien que c'est pas la même chose que dans un autre village. Tout au moins pour le moment, parce que tout ça, ça va être balayé par la technocratie...

Dans un village, 'y a une ambiance, 'y a une odeur particulière, 'y a des habitudes qu'on ne connaît pas. On dit : « Non, 'faut surtout pas passer par là, je sais pas pourquoi mais... fais le tour. » Si on interroge les nouveaux sur cette habitude, ils savent rien. Il faut aller au bistrot, le plus vieux bistrot du coin... et le type, il sait des tas de trucs : “Ah oui, 'faut pas passer par là parce qu'il y a quarante-cinq ans, 'y a un type qui s'est pendu.” – “Ah bon.” – “Oh oui, personne le sait mais on a pris l'habitude.” – “Ah bon, d'accord.”

Alors 'y a des quantités de choses comme ça qui apparaissent quand on dit “Ah, c'est la coutume, c'est l'ambiance.” Il y a une atmosphère mais elle est structurée. Ce qu'il y a de très curieux dans cette détermination, dans cette aliénation on peut dire aussi, c'est que des nouvelles personnes arrivent et on les voit s'engager dans les chemins qu'on connaît déjà par cœur, qui ont déjà été tracés par d'autres mais qu'eux ne connaissent pas. Le groupe dossier qui s'est mis en place en septembre à La Borde illustre bien cette dimension.

C'est un groupe de moniteurs qui se réunissent une fois par semaine. Ils se penchent plus particulièrement sur le dossier de certains malades, ils étudient l'histoire, le contexte et font des prises en charge. Ça a été fait pour plusieurs malades compliqués et ça a tout changé. S'occuper comme ça personnellement, en connaissant un peu le dossier, en connaissant un peu le contexte, ça change forcément la perception qu'on a de l'autre... C'est pas seulement le club, les distractions, les traitements, bonjour-bonsoir, on entre vraiment dans les difficultés existentielles de l'autre. Et ça change tout pour la personne concernée. Et il n'y a pas que moi qui suis témoin de cela, c'est l'ensemble des personnes. Ça peut aller d'une simple réflexion vague : “Ah 'ben, elle va mieux Maria.” Ou d'une façon plus fine : “Au point de vue hallucinatoire, c'est comme ci, comme ça. Et puis il semble qu'il y ait une approche moins défensive, on peut lui parler. Maintenant au lieu de nous injurier, ce qui était sa seule façon de nous dire bonjour, elle nous dit autre chose”... Des subtilités comme ça qui peuvent aller très loin. Eh bien, c'est ça une émergence. »

« **Soyez jardinier !** » répond Jean Oury quand on lui demande un conseil (même s'il n'a pas de conseil à donner !)

... Il faut commencer par travailler la terre, la *sous-jacence*,

Quelle est la qualité du **terreau** dans un hôpital ?

*Sur le terreau et le 'fumier'
cf. séance d'octobre 2006
Sur la sous-jacence,
Cf., aussi, et notamment, les séances de
décembre 2007 et janvier 2008
Autres liens*

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>
[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/051020%20Institutionnalites%20\(VDG\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/051020%20Institutionnalites%20(VDG).pdf)

➔ Sur un mode **logique**, la **sous-jacence** pourrait être définie comme la **rencontre** des deux **aliénations**. Car il y a des **infiltrations** entre l'aliénation sociale et l'aliénation psychotique. Et il faut en tenir compte.

Un peu plus tard, Jean Oury dira que c'est la rencontre conceptuelle entre ce qu'il en est de l'aliénation sociale et toute la multiplicité des investissements.

↑ **Cela nécessite de remettre en question ce qu'il en est de ce qui s'inscrit.**

On entre dans la **sémiotique** : revoir tout le travail de **Michel Balat** autour des feuilles d'assertion, fonction scribe, logique triadique...

↑ **Cela permet la prise en compte des systèmes de groupe, de la Spaltung, du transfert dissocié, des transferts multiples, de greffes d'espaces du dire...**

*Sur la question du transfert
Revoir les prises de notes à partir des séances de janvier et novembre 2008*

Jean Oury, « **Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose** », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 21, « **Penser la psychose** », 2003/2, <http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>

Jean Oury, « **Liberté de circulation et espace du dire** », *VST*, n° 65, janvier 2000
<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

...avec les nuances nécessaires (un schizophrène, c'est pas du tout pareil qu'un mélancolique)

► **Les deux vertus : disponibilité et vigilance**

Jean Oury fait référence à une de ses interventions en 1957 à l'intention d'un groupe d'infirmiers...

*Cf. séances de septembre 2006,
septembre 2007, février 2009,*

Robert Maebe, « **vigilance et présence dans le soin : pour une psychothérapie institutionnelle en Belgique** », *Cahiers de psychologie clinique*, n° 21, « **Penser la psychose** », 2003/2, <http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-167.htm>

Comment mettre ces deux vertus dans un règlement administratif ?!

Soyez disponibles ! Soyez vigilants !

Cela nécessite des infiltrations sur le plan logique...

(d'où l'adresse à destination de Michel Balat...)

Ça n'est pas du tout étranger à dimension analytique :

Quand **Lacan** dit : Il n'y a **pas d'autre de l'Autre**...

... Devant quelqu'un, on est toujours dos au mur !

« Concrètement, c'est toujours nouveau... quand quelqu'un arrive avec toutes ses emmerdes... C'est pas forcément prévu... dans le Bottin »

➔ Cette disponibilité est liée à une **attitude phénoménologique**, celle de mettre entre parenthèses tous vos soucis personnels...

*Sur la **réduction phénoménologique transcendante**
cf. les séances, entre autres,
de décembre 2006, octobre 2007, février 2008*

Mais pour cela il ne faut pas être embêté par l'administration !

Souvenir récent de JO, la visite du V2 (cf. séance précédente) :

Dès la première heure on lui demande s'il a des **fiches de surveillance** !

Faire des fiches, ça empêchera plutôt d'être vigilant !

Être vigilant, ça n'est pas être obsessionnellement attentif !

▶ Être dans le même paysage

Selon la formule d' **Erwin Straus**, reprise par **Henri Maldiney**, que **Jean Oury** a déjà longuement développé...

↑ La **sous-jacence** : une **boîte noire**

un point que JO ne fait qu'indiquer ce soir mais qu'il faudrait reprendre.

La sous-jacence, c'est comme une boîte noire en cybernétique, on ne sait pas ce qui s'y passe... voir avant, après

Cf. à partir de la séance de juin 2008

↑ **transfert, diagnostic neutralité**

Et le transfert ? Quel genre de transfert ?

Est-ce que c'est bien, dans des cas particuliers, de se voir à plusieurs ?

Parfois, certains vont en analyse pendant des années et il ne se passe rien. Par contre, d'autres, oui...

Ça arrive les erreurs de **diagnostic**.

Soi-disant, au nom de la **neutralité**, il ne faut pas faire de diagnostic !

*Sur la neutralité et le diagnostic, cf. les séances de
janvier, mars, mai, juin 2008,
février 2009*

S'il y a quelque chose qui peut se partager, cela n'empêche pas que...

↑ Le **transfert** est de l'ordre de la **disparité subjective** : **Jacques Lacan**

Pas de réciprocité, pas de *copain copain*, cela ne relève pas du don/contre-don

*Cf., entre autres, les séances de
janvier, mars, mai, septembre 2008*

▶ au pied du mur de l'opacité de l'autre

Pour assumer l'existence de l'autre... au plus proche

Ça peut être un chemin énorme, demander plusieurs années.

Gisela Pankow le disait bien : à la 150^e séance, ça colle... et à la 151^e, il faut remettre ça...

...

Question de logique : Être là (?)

Dans Le fait **d'être là** (mais à plusieurs) ? : qu'est-ce qui se joue ?

↑ **Reprendre les rapports**
avec **Guattari**, avec **Deleuze**, avec **Foucault**

Jean Oury parle de « déviation » dont il faudrait parler, en détail...

...

↑ La nécessité d'une certaine logique : Les travaux en sémiotique de de **Michel Balat**

↑ Travailler le tableau à 9 cases de **Lacan**, en soulignant l'importance de la question de l'embarras.

*Pour un développement,
cf. séances d'octobre et novembre 2007*

Comment cela a été repris par **Pierre Delion** (autisme et sémiotique)

*cf. la séance précédente,
novembre 2009*

Et tout cela, ça n'est pas pour s'amuser avec des concepts :

C'est en **prise directe** !

C'est pour ça que Jean Oury a souligné la 'case' **embarras**.

...

Pour passer de l'angoisse à l'embarras...

et l'objet *a* n'est pas loin (cf. le tableau de Lacan) : ce qui entraîne une mise en

question du rapport à l'autre...

La chance qu'on peut avoir dans des structures, c'est d'être dans l'embarras...

Dans une structure traditionnelle, étatico-bureaucratique, être dans l'embarras, c'est une faute !

...

On voit apparaître des logiques difficiles (Qu'est-ce que l'angoisse ? Le symptôme ? Le fantasme ?) qui portent vers une mise en question du **narcissisme originaire**, l'élément basal de la personnalité.

Et la **Spaltung** ?

Tout ça, c'est de la clinique...

Jean OURY *Le hors-temps*/décembre 2009 (4)

Spirales

16 décembre 2009

Seuil (→)

« Qu'est-ce qu'ils trouvent de bien ? »

Faire parler Michel Balat...

Logique (s)

La logique des sous-ensembles flous

Les structures dissipatives

La théorie des catastrophes

Les fractales

→ La sémiotique de **Peirce**

[La] Question : Qu'est-ce que je fous là ? »

C'est toujours nouveau

Le 'Ah !' de Henri **Maldiney**

→ Autour du '**Zéro absolu**'

Jean **Oury**

Michel **Balat**

Hourya **Sinaceur**

Ilya **Prigogine**

René **Thom**

Benoît **Mandelbrot**

Jean **Oury**

Alain **Badiou**, Michel **Balat**

Question : Qu'est-ce que vous foutez là ? »

Jean **Oury**, François **Dosse**

Arrière-pensée(s)

Le fétichisme

Henri **Rey-Flaud**
Sigmund **Freud**
Jacques **Lacan**

Intervalle (↕)

...**Torrubia, Schotte, Weizsäcker, Ledoux, Kinable**

[La] Question : Qu'est-ce que je fous là ? »

▶ Le domaine de la psychiatrie

Les cloisonnements

Henri **Ey**
Jacques **Lacan**

▶ « Il faut soigner l'hôpital »

François **Tosquelles**

Le malentendu (supprimer l'hôpital : l'antipsychiatrie)

Question : de « Qu'est-ce que je fous là » à « Quelle place on a ? »

▶ Histoire(s) d'arrière-pays

Jean **Oury**

François **Tosquelles**
Yves **Bonnefoy**

- ▶ Apprendre par l'épreuve : *Pathei mathos*
- ▶ Un mot d'ordre : la double aliénation

Jean **Oury**

Dialectique concrète

- ▶ Création et schizophrénie
- ▶ Le travail concret de la PI et la psychanalyse
- ▶ Quelle logique ? Analyse de l'aliénation
Quel rapport avec hors-temps ?
- ▶ distinction : établissement/institution
Les axiomes de la quotidienneté
- ▶ Les clubs thérapeutiques
Prévoir l'imprévisible
- ▶ La sous-jacence
« Soyez jardinier »

Jean **Oury**
Michaël **La Chance**

Jean **Oury**
Erwin **Straus**

Jean **Oury**

La sous-jacence : **rencontre des deux aliénations**
Ce qui permet une autre organisation qui tient compte *du transfert dissocié*

- ▶ Les deux vertus : **disponibilité et vigilance**
- infiltrations logiques nécessaires
- attitude phénoménologique (la '*réduction*')
 - ▶ Être dans le même paysage

Michel **Balat**
Jacques **Lacan**

Erwin **Straus**
Henri **Maldiney**
Jean **Oury**

Jacques **Lacan**

- ↑ La sous-jacence : une 'boîte noire'
- ↑ Transfert, diagnostic, neutralité
- ↑ Transfert, disparité subjective

- ▶ Au pied du mur de l'opacité de l'autre

Question de logique : Être là (?)

- ▶ Logique triadique
- ▶ À partir de l'embaras

Charles S.. **Peirce**
Michel **Balat**
Pierre **Delion**

Jacques **Lacan**
Jean **Oury**

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 17 mars 2010. Version 4 (27 mars)*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 20 janvier 2010



*Soit dit en passant, la peinture et le travail de la boue — ou de la pâte à modeler
— est une des activités psychothérapeutiques qu'il nous est indispensable de
pratiquer avec des malades qui précisément — pour des raisons diverses — ne
peuvent pas faire
des sculptures avec l'air des paroles.*

Francesc Tosquelles,
Fonction poétique et psychothérapie (1985),
Érès, 2003, p. 23.

Giuseppe Penone
Soffio 6 (Souffle), 1978
Terre cuite, 158x75x79
photo Adam Rzepka, 2004

<http://www.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-penone/popup06.htm>

Jean OURY *Le hors-temps*/janvier 2010 (5)

Le hors-temps

Pour démarrer

Dans ces premières minutes, il sera notamment question de brouettes et plus spécialement des brouettes achetées, disparues depuis (volées ?) destinées au groupe (*petit groupe* : deux volontaires) créé pour nettoyer le parc de La Borde des mégots et autres détritus...

Parler des absents

« J'ai téléphoné comme d'habitude à notre camarade **Jean Ayme**. Je rappelle : c'est grâce ou la faute à Jean Ayme qu'il y a le séminaire de Sainte-Anne ! (...) ..."Si je suis nommé à Sainte-Anne, la première chose que je ferai, c'est que tu feras un séminaire !"»

Alors, je dis : Jean Ayme vous dit bonjour ! Je lui ai dit tout à l'heure : je dirai que tu dis bonjour. Il vous souhaite une bonne année...»

Écouter Jean Ayme

<http://www.lire-lucien-bonnafe.org/index.php?cat=eayme>

Les annonces

>>

Jean Oury commence par lire une lettre qu'il a reçue de la **Coordination des intermittents et précaires d'Ile-de-France**.

Paris, le 16 janvier,

Monsieur Oury,

Je me permets de vous écrire afin d'attirer votre attention sur un lieu que nous défendons depuis plusieurs années, à Paris. La "Coordination des intermittents et précaires" : c'est un lieu d'organisation politique et social, ouvert et convivial qui accueille chômeurs, précaires, intermittents et qui continue à sa façon à rendre les rapports de subordination actuels un peu moins étouffants. Ce lieu est actuellement menacé par les 'municipiens' et notre maire Bertrand Delanoë. En effet, un vaste projet de restructuration urbanistique vise à détruire le quartier pour construire un ensemble de constructions à destination des ménages aisés.

La Mairie rechigne à reloger notre belle maison des précaires et nous assigne en justice avant d'envoyer les bulldozers. Nous avons écrit un texte d'appel à soutien et nous serions très heureux que vous fassiez partie des signataires. Nombre d'entre nous ont depuis plusieurs années assisté à votre séminaire de Sainte Anne et si notre projet a grandi et mûri, c'est en grande partie parce que nous avons un point d'extériorité tel que ce séminaire et la pensée qu'il déplie...

*Avec nos salutations les plus sincères,
la Coordination...*

<http://soutien-cipidf.toile-libre.org/>

>>

Séminaire de Marie-José Mondzain, ateliers Varan, dialogue avec Jacques Rancière sur « le maître ignorant ».

<http://www.ateliersvaran.com/spip.php?article109>

« Le maître ignorant »,

Entretien avec Jacques Rancière, *Vacarme*, n°9, automne 1999

<http://www.vacarme.org/article997.html>

>>

Bruxelles, 22 janvier, matinée de Psychothérapie institutionnelle, ouverture d'un cycle (10 matinées) en vue de faire un DU comme à Lille, avec Jean Oury.

<http://www.yapaka.be/professionnels/evenement/matinees-de-la-psychotherapie-institutionnelle>

>>

Paris, Université Paris VII, DU de psychothérapie institutionnelle, chaque jeudi suivant le séminaire de Sainte-Anne

<http://www.univ-paris-diderot.fr/sc/site.php?bc=formations&np=MENTIONDIP?ND=12>

>>

Bergerac, 27 mars, XXIV^e journée nationale de psychothérapie institutionnelle, « Devenir de la psychiatrie, du médico-social et de la pédagogie aux regards de l'histoire »

<http://www.balot.fr/Le-samedi-27-mars-2010-a-Bergerac.html>

Les annonces (bis)

« pour en revenir au thème... », Jean Oury va s'engager sur ...

[premier mouvement]

La fabrique du soin

>>

Reims, 25-26 juin, Rencontres de la C.R.I.E.E., organisées par Patrick Chemla, autour du thème « La fabrique du soin » en écho à la « la fabrique du pré » dont parle souvent Jean Oury.

<http://www.textes-psy.com/spip.php?article1172>

Un numéro d'*Institutions*, « La fabrique du soin »
n° 20, mars 1997

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n20/page20.htm

Jean Oury a proposé à Patrick Chemla un titre d'intervention, un peu « casse-croûte », dit-il...

Le transmissible et le transfert
dans l'agencement collectif d'un 'lieu de soin'.
Analyse de l'aliénation sociale
et des composantes pathoplastiques.
La prévalence des catégories
du 'singulier' et du 'sérieux'.

>>

Blois, 28 février, une journée sur les problèmes de l'inceste (réunion mensuelle depuis 1983 d'un groupe de travailleurs sociaux)

Jean Oury a proposé comme titre à son intervention :

L'inceste : la jouissance institutionnelle

La séance de ce mercredi va être une suite de *spirales*, de mouvements, reprenant les concepts ou les hypothèses contenues dans ces deux titres. La question de la **logique**, ou d'un mode logique (*mon ignorance me fait prendre des précautions dans l'usage de ce terme*), est omniprésente.

➤ Le fonctionnement de l'établissement : logique dyadique, logique incestueuse,

Le fonctionnement même des établissements est une logique incestueuse, qui fonctionne à deux dimensions et pas à trois.

Jean Oury va citer une intervention ancienne de Michel Balat au séminaire de Sainte-Anne dans laquelle celui-ci avait critiqué la position (**dyadique**) d'Émile Benveniste sur le problème du sacré pour en proposer une analyse **triadique**.

Michel Balat a retravaillé cette intervention pour un numéro d'*Institutions*

Michel Balat, « Le sacré et la feuille d'assertion »,
Institutions, n° 21, septembre 1997.

<http://balat.fr/Le-sacre-et-la-feuille-d-assertion.html>

« S'il est quelque chose de frappant dans l'analyse que ce dernier fait des mots du sacré, c'est la méthode. Elle est entièrement sous le signe du dyadisme, de l'opposition des termes. "Un fait frappant est que, presque partout, pour la notion de sacré, nous avons non pas un seul terme, mais deux termes distincts" (p. 185), énonce-t-il, alors que le corps même du texte en comporte trois en latin : *Sacer, Sanctus et Profanum*, et trois autres en grec, *Hierós, Hósios et Hágios*. On pourrait objecter que "profanum" ne concerne pas le sacré. (Objectons à l'objection : recevoir un uppercut d'un boxeur professionnel ne serait pas une expression de la boxe du fait que la victime n'est pas elle-même un boxeur professionnel.) Quant aux trois grecs, ils sont cités l'un après l'autre comme têtes de chapitre des passages analysant les mots employés pour parler du sacré dans cette langue.

Il y a non seulement trois termes dans ces deux langues, mais, dans l'analyse dyadique de Benveniste, on trouve toujours des systèmes ternaires masqués. En effet, si, comme représentation, "sacer" se distingue de "sanctus" ("Il y a en

latin deux mots, *sacer* et *sanctus* ; leur relation, au point de vue morphologique, est parfaitement claire" (p. 187)), son sens, son objet immédiat, comporte deux éléments opposés "sacré (proprement dit)" et "impur" ("c'est aussi en latin qu'on découvre le caractère ambigu du sacré : consacré aux dieux et chargé d'une souillure ineffaçable, auguste et maudite, digne de vénération et suscitant l'horreur" (p. 188)) et son interprétant immédiat, sa signification, contient l'opposition "profane/non-profane" ("C'est en latin que se manifeste le mieux la division entre le profane et le sacré"[p. 187/8]).

Cela étant dit, la méthode sur laquelle nous avons des réserves n'est pas mise en oeuvre par n'importe qui. [...] »

➤ Le fonctionnement de l'établissement : logique dyadique, comportements de pouvoir obscènes

Jean Oury avait déjà dit ces choses, autrement (« sous une forme moins ramassée ») :

Le fonctionnement hiérarchique, bureaucratique, qui a envahi toutes les sphères (recherche, éducation, organisation sociale, usines, etc,) est basé sur une logique à deux termes, une logique binaire qui développe, des comportements de pouvoirs 'obscènes' et entraîne des dérives

▶ Le directeur qui se prend pour *Le directeur* ;

D'où la nécessité de bien différencier **statut — rôle — fonction**

▶ Même dans une équipe hétérogène, multidisciplinaire, la rivalité qui réapparaît très souvent. Cette rivalité étant résistance, mais à quoi ?

▶ Le soin qui va être envisagé comme l'application d'une science, d'un savoir, avec fiches, etc...

Jean Oury s'insurge contre les fiches d'évaluation. Un médecin qui ne s'évalue pas en permanence n'est pas un médecin !

➔ C'est un problème de fond à travailler sur le plan de la **logique**

[1] Le hors-temps/La rencontre

Jean Oury va tenter différentes façons de mettre en question le problème :

▶ Le hors-temps, c'est en dehors du temps ?

▶ Est-ce qu'on peut dire qu'on ne pourrait pas parler du temps s'il n'y avait pas de hors-temps ?

➔ Logiquement, il faut **être un peu en dehors du temps** pour parler du temps ! Ça peut sembler absurde...

▶ Reprendre la vision du temps par les philosophes (Henri Bergson, Martin Heidegger, René Descartes...), mais cela demande... du temps.

Et il ne s'agit pas non plus de se protéger par un statut de 'praticien' pour refuser tout travail théorique (*C'est ma façon de résumer*).

Dans la pratique de tous les jours, pour un psychanalyste, il y a le temps de la séance (et ça dépend des 'écoles'), mais il y a aussi des choses qui ne sont pas comptables comme ... la **rencontre**.

Jean Oury pointe le chemin pour travailler cette notion (Aristote, Stoïciens, Lacan).

Cf. dans les prises de notes, depuis le début.

Cette fois-ci, il va insister sur le passage du Séminaire XI de Lacan où il est question du rêve repris dans la *Traumdeutung* de Freud. (« Père, ne vois-tu pas que je brûle ? »)

Jacques Lacan, *Séminaire XI (1964), Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Points, 1973*

<http://staferla.free.fr/>

« Cette phrase dite à propos de la fièvre — est-ce qu'elle n'évoque pas pour vous ce que, dans un de mes derniers discours, j'ai appelé la cause de la fièvre ? L'action, si pressante soit-elle selon toute vraisemblance, de parer à ce qui se passe dans la pièce voisine — n'est-elle pas peut-être, aussi, sentie comme de toute façon, maintenant, trop tard — par rapport à ce dont il s'agit, à la réalité

psychique qui se manifeste dans la phrase prononcée ? Le rêve poursuivi n'est-il pas essentiellement, si je puis dire, l'hommage à la réalité manquée ? – la réalité qui ne peut plus se faire qu'à se répéter indéfiniment, en un indéfiniment jamais atteint réveil. Quelle rencontre peut-il y avoir désormais avec cet être inerte à jamais – même à être dévoré par les flammes – sinon celle-ci qui se passe justement au moment où la flamme par accident, comme par hasard, vient à le rejoindre ? Où est-elle, la réalité, dans cet accident ? – sinon qu'il se répète quelque chose, en somme plus fatal, au moyen de la réalité – d'une réalité où celui qui était chargé de veiller près du corps, reste encore endormi, même d'ailleurs quand le père survient après s'être réveillé.

Ainsi la rencontre, toujours manquée, est passée entre le rêve et le réveil, entre celui qui dort toujours et dont nous ne saurons pas le rêve, et celui qui n'a rêvé que pour se réveiller. [...]

Mais l'enfant mort prenant son père par le bras, vision atroce, désigne un au-delà qui se fait entendre dans le rêve. Le désir s'y présente de la perte imagée au point le plus cruel de l'objet. C'est dans le rêve seulement que peut se faire cette rencontre vraiment unique. Seul un rite, un acte toujours répété, peut commémorer cette rencontre immémorable – puisque personne ne peut dire ce que c'est que la mort d'un enfant – sinon le père en tant que père – c'est-à-dire nul être conscient.[...] [12 février, p. 69-70]

« Si on est positiviste, on dit : Bah oui, le type il a rêvé ça, parce que ça sentait le cramé, y avait de la fumée, ça lui a chatouillé les narines et puis là-dessus il s'est mis à voir son fils qui vient lui dire : je brûle.

Lacan a raison, c'est plus compliqué que ça.

Ça met en question quelque chose qui ne se **dit** pas ! Ça met en question disons les relations impossibles, lointaines, inatteignables, du mystère, en fin de compte, qu'il y a entre le fils et le père. »

➔ C'est cette dimension inatteignable qui compte le plus.

Jean Oury la rapproche de la question du hors-temps

[2] Le hors-temps/Le Réel

Ce que met en question le hors-temps :

➔ Le Réel (de la triade Réel/Symbolique/Imaginaire)

Le réel inatteignable, qui se manifeste peut-être indirectement mais qui est là, tout le temps...

Jacques **Lacan**, **Séminaire XI (1964)**,
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse,
Seuil, Points, 1973

<http://staferla.free.fr/>

« Aucune praxis plus que l'analyse n'est orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel.

Où ce réel, le rencontrons-nous ? C'est en effet d'une rencontre essentielle qu'il s'agit dans ce que la psychanalyse a découvert – d'un rendez-vous auquel nous sommes toujours appelés avec un réel qui se dérobe. » [12 février, p. 64]

Dans toute 'institution' (école, dispensaire, famille, ...), des « quantités d'équations » sont laissées un peu en friche...

Ne pas être dans une logique trop obsessionnelle, ne pas chercher forcément à tout savoir...

Ce qui se passe qui est inatteignable... C'est ça qui compte et pas ce qui se voit...

➔ **On est dans une autre logique**

[3] La fabrique du soin

La thématique proposée par **Patrick Chemla**, c'est, dit-il comme un rappel de la fabrique du pré, dont parle depuis longtemps **Jean Oury**.

➤ La fabrique du pré

À partir de **Francis Ponge**

L'élan retenu qui donne forme à l'herbe (sinon elle deviendrait un baobab !)

Mais cette chose la plus simple — une herbe qui pousse — met en question toute une **logique**

Cf. dans l'ensemble des prises de notes

➤ La fabrique du « per »

Aux rencontres de la C.R.I.E.E. de 1994, **Patrick Chemla** a présenté un exposé sur la « Fabrique du per »

(Je n'ai pas réussi à trouver ce texte)

À quel *niveau* se trouve-t-on ?

➤ La mise en forme, **Gestaltung**

Cf. dans l'ensemble des prises de notes.

Jean Oury insiste toujours sur la distinction à faire entre forme, **Gestalt** et mise en forme, **Gestaltung**.

Il rappelle sa discussion avec **Henri Maldiney** à Beaubourg.

Et cette **logique** qu'implique la prise en compte de la **Gestaltung**, si on n'en tient pas compte, on ne peut avoir aucune approche de **l'autre** !

*(Pour en arriver là JO a 'remplacé' l'herbe par ...
un pensionnaire (de La Borde) (!),
même si la question est bien plus compliquée que ça... —)*

[4] Le temps logique

Ce qui « compte » :

➤ L'instant de voir

Jacques **Lacan**,
« **Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée** »,
paru en 1945 dans les **Cahiers d'art, 1940-1944, p. 32-42.**

Cette première version a été partiellement modifiée
lors de sa seconde publication en 1966 dans les *Écrits*.
<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1945-03-00.doc>

« LA MODULATION DU TEMPS DANS LE MOUVEMENT LOGIQUE :
L'INSTANT DU REGARD, LE TEMPS POUR COMPRENDRE ET LE MOMENT DE
CONCLURE.

Il s'isole dans le sophisme trois moments de l'évidence, dont les valeurs logiques se révéleront différentes et d'ordre croissant. En exposer la succession chronologique, c'est encore les spatialiser selon un formalisme qui tend à réduire le discours à un alignement de signes. Montrer que l'instance du temps se présente sous un mode différent en chacun de ces moments, c'est préserver leur hiérarchie en y révélant une discontinuité tonale, essentielle à leur valeur. Mais saisir dans la modulation du temps la fonction même par où chacun de ces moments, dans le passage au suivant, s'y résorbe, seul subsistant le dernier qui les absorbe ; c'est restituer leur succession réelle et comprendre vraiment leur genèse dans le mouvement logique. C'est ce que nous allons tenter à partir d'une formulation, aussi rigoureuse que possible, de ces moments de l'évidence. »

➔ « L'instant de voir » n'est pas pris dans le temps de l'horloge !

➤ Le temps et ses modalités

Jean **Oury**, avec son style, reprend la question à partir des travaux de **Henri Maldiney** dans *Aîtres de la langue et demeures de la pensée*, sur le temps, notamment la question du parfait.

Il fait remarquer que **le présent**, c'est **logiquement** très difficile à définir.

À tel point que dans le chapitre sur le temps de son livre, **Henri Maldiney**, quand il arrive au présent : il n'en parle pas.

Il introduit le *Zeit*. Le temps, en allemand. Il n'ose pas.

Alors il met... avant... mais y a des choses qui se passent, comme ça, répétitives, mais qui n'ont pas d'avenir, qui n'ont pas de passé. Très important, ça. Ça ne veut pas dire qu'on n'existe pas !

Henri Maldiney,
Aîtres de la langue et demeures de la pensée,
L'Âge d'Homme, 1974.
(épuisé)

Chapitre II « Temps et présent. L'origine », p. 31-32.

« La psycho-systématique du système verbal dévoile l'opposition et la conjonction des deux extrêmes de la temporalité, dont la tension est le moteur du système. La chronogénèse (longitudinale) s'élabore de l'aspect du temps, d'Aïôn à Zeit – et chronos en est l'intention. D'elle est inséparable le développement d'une chronothèse (latitudinale) dont le *kairos* est le point d'éclatement. La chronothèse s'origine visiblement au présent de l'indicatif. Mais déjà au niveau des modes apparaissent deux sens du temps – dont témoigne non seulement le subjonctif des langues romanes et du français mais aussi le subjonctif grec qui s'explique dans un temps efférent du présent, en opposition à tous les autres modes. Cette double 'unilatéralité indéterminée' du temps des modes prépare l'unité 'bilatérale déterminée' du temps à l'indicatif. De même, en français, les aspects du quasi-nominal, incidence pure de l'infinitif, décadence pure du participe passé, incidence-décadence du participe présent s'expliquent l'un avec l'autre dans un temps scalaire impersonnel, mais où se décèle la première forme de la présence – qui est la projection.

Présence est synonyme d'être-là. Le là de l'être-là comme présence est le même que le là du monde auquel elle est. C'est précisément ce que rend possible la projection. Mais le sens de ce là n'est pas simple. En lui s'articulent deux

dimensions : l'y être et l'être ici (note). Être là c'est tout à la fois être ouvert au monde, mieux : être l'ouverture du monde et être exposé au monde, se trouver compris sous son horizon. D'où le double statut du présent : origine et limite du temps, lieu d'avènement et d'événement.

(note) Là s'oppose à ici, comme lieu où je suis, que j'occupe. Mais souvent le langage courant les identifie : "Où es-tu? – Là ". Même en ce cas sa signification première n'est pas abolie. Là est équivoque, car si celui qui parle dit là pour ici, c'est qu'il désigne contradictoirement son ici absolu en se plaçant au point de vue de l'autre ("Là où je suis ici tu peux venir")

Présent et présence viennent du latin *prae-sens*. Par *praesens*, on entend non pas proprement "ce qui est là", mais "ce qui est à l'avant de moi" donc "imminent, urgent" (E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, p. 135) »

Pour des citations du livre
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/carnetab/ab_carnet2.html#210606
Une autre séance du séminaire, juin 2007
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO0607/JO_070620.pdf

>> Dans son séminaire, Jean **Oury** a déjà parlé du parfait comme temps de l'épique, sans **chronothèse**. Il donne l'exemple du personnage d'Achille, chez Homère. C'est aussi bien dans le passé, maintenant, que ...plus tard... C'est pas situé.

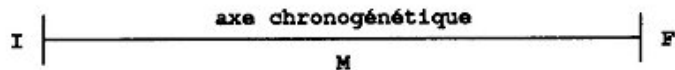
>> Jean **Oury** pense à des gens qui semblent dans le parfait (toujours les mêmes, pas de surprise quand on les rencontre, comme sans passé ni avenir. Il parle aussi de la « mélancolie suédoise » : ceux qui ne supportent pas la tombée du jour.

Il faudrait revenir, dit-il, sur toutes ces questions (parfait, chronothèse, passé, avenir, ...)

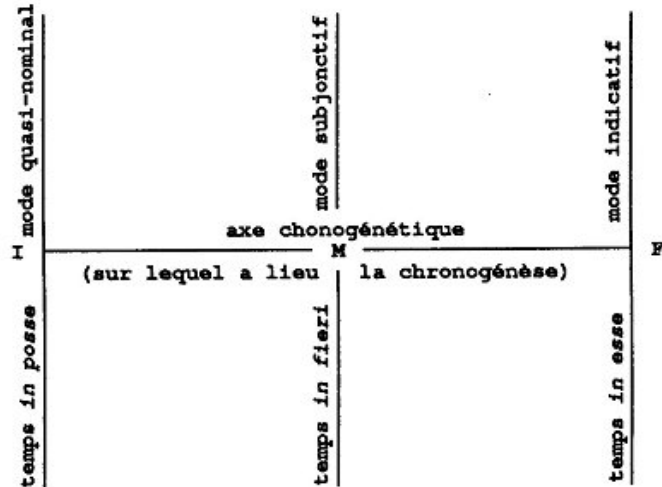
Pour commencer...
Gustave Guillaume
http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustave_Guillaume
Base de données sur les travaux de Gustave Guillaume
<http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/>
Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1938-1939,

ss la dir. De R. Valin, W. Hirtle, A. Joly,
Presses de l'Université de Laval (Québec) et Presses universitaires de Lille, 1992
« J'ai brièvement indiqué en terminant ma dernière leçon le principe sur lequel je me proposais d'entreprendre l'étude descriptive du système verbo-temporel

français. Ce principe est simple et, je tiens à le faire remarquer, extrêmement concret ; **c'est qu'il faut du temps à la pensée, si peu que ce soit, pour engendrer en elle le temps.** Ce temps indispensable à la pensée pour engendrer en elle le temps constitue ce que j'ai appelé *l'axe chronogénétique*.

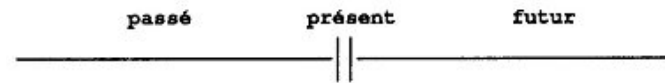


Les profils distincts que la pensée parvient à prendre de l'opération de pensée engagée sur cet axe, opération de pensée que je nomme *chronogénèse*, constituent des moments caractéristiques de la réalisation mentale du temps. Dans une langue comme le français, qui a beaucoup et clairement systématisé, ces profils sont exactement au nombre de trois : départ, milieu, arrivée. Ainsi la chronogénèse comporte dans la langue trois vues d'elle-même, initiale, médiane, finale :

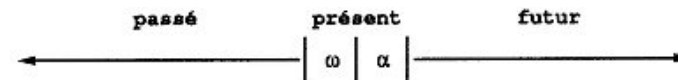


La chronogénèse, spatialisation interne du temps, crée le verbe : sans

chronogénèse explicitement discriminée, pas de verbe. Une remarque importante est que le verbe devient d'autant plus verbe que la chronogénèse avance davantage vers son terme, le mode indicatif. Le verbe est verbe au minimum dans le mode le plus éloigné du mode indicatif, le mode quasi-nominal. Quand la chronogénèse est parvenue à son terme final, sur l'axe qui lui est propre - l'axe chronogénétique - , l'image-temps obtenue est celle du temps *in esse*, dont le propre est d'insérer en lui la coupure du présent et de développer ainsi, d'un côté du présent, le passé, et de l'autre côté, le futur :



Ce premier résultat acquis, qui livre à l'esprit le temps divisé en trois époques, passé, présent et futur, la chronogénèse se poursuit sur place en quelque sorte, sans avancer en elle-même. C'est-à-dire qu'elle se poursuit en *chronothèse*, par le moyen de l'analyse et des conséquences légitimes de cette analyse. Le présent se compose de deux parcelles de temps aussi petites que l'on voudra, une parcelle de passé et une parcelle de futur. C'est la juxtaposition, en un même instant de pensée, de ces deux parcelles qui constitue le présent. J'ai nommé dans *Temps et Verbe* ces deux particules de passé et de futur juxtaposées dans le présent des *chronotypes*, et pour plus de commodité je les ai symbolisées, assez expressivement, par les lettres de l'alphabet grec ω et α . Le chronotype α représente la parcelle de futur en *énexie* dans le présent, le chronotype ω la parcelle de passé en *énexie* dans le même présent. Soit figurativement :



Extérieurement, du côté de ω se développe le passé ; du côté de α , le futur. Aussi longtemps que les deux chronotypes restent liés, la pensée demeure impuissante à s'abstraire du présent, et, quelle que soit l'époque réellement considérée, cette époque, en l'absence d'une disjonction des chronotypes, sera du présent et ne pourra devenir autre chose. Il suffirait par conséquent, et je ne l'ai peut-être pas assez indiqué dans *Temps et Verbe*, que la pensée fût inhabile à dissocier dans le présent les chronotypes composants pour que la langue ne

connût d'autre époque que le présent, lequel en l'occurrence représenterait, faute de terme opposable, l'universalité du temps. Ce qui revient à dire que le seul fait de ne pas savoir disjoindre les chronotypes aurait pour résultat d'empêcher la division du temps en époques distinctes. Autrement dit, cette seule impossibilité, si elle existait, suffirait à annuler le résultat effectif de la chronogénèse et consacrerait en quelque sorte l'inutilité de celle-ci. La faculté de disjoindre aisément les chronotypes apparaît ainsi comme l'une des possibilités que la chronogénèse a dû obstinément chercher à acquérir, puisqu'il n'existait pour elle d'autre moyen de devenir efficace, opérante. »

[début de la leçon du 3 mars 1939]

http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/result1.asp?filenames=39S0303&wpage=LL12_160_160

[5] La dimension du pathique

En référence à **Viktor von Weizsäcker** et à **Jacques Schotte**, **Jean Oury** introduit la question du **pathique**.

Il parle de dimension ... intuitive, même s'il a horreur de ce terme (genre 'tireuse de cartes')

Au niveau du pathique, dans le rapport à l'autre, on peut dire que quelque chose se manifeste (*c'est ce que je comprends*)

En fonction de l'état de l'humeur fondamentale, la **Grundstimmung** quelque chose va s'inscrire. Il s'agit d'une inscription, pas d'une écriture. Cette inscription modifie quelque chose, mais quoi ?

Jean Oury, *Il, donc*, UGE, 10/18, 1978, p. 57-58
réédité aux éditions Matrice en 1998.

http://www.laprocedure.com/livres/jean-oury/il-donc_9782905642448.html

« Les psychotiques, ils nous incitent, ils nous provoquent même d'une façon permanente à nous rencontrer avec là où ils sont le plus proche, avec le Réel, sans qu'il y ait de pathos extraordinaire. C'est là qu'on pourrait voir les rapports entre le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire, dans cette zone. Ce que je dis souvent, en prenant le langage de Maldiney, qui reprend Erwin Straus, c'est qu'il y a mise en place d'un moment pathique, une espèce de zone en-deça du *lekton*. Ce que précise Maldiney à partir des catégories stoïciennes : il distingue bien le

lekton du *semainomenon*. Ce que certains bousillent sous le nom de signifié. Le *lekton* étant de l'ordre du dicible, ce qui est de l'ordre de la manifestation. Ça rejoint une réflexion de Lacan à propos de la psychose : le psychotique, il est toujours dans un déchiffrement infini et inaccessible du *lekton*, en fin de compte d'un texte, à la limite, non écrit. »

*Sur le dicible, le lekton,
Cf. dans l'ensemble des prises de notes.*

Jean Oury va chercher à articuler la dimension pathique avec :

>> **inscription, rencontre (touché), pathique**

C'est peut-être quand on ne comprend pas que quelque chose est touché.

Toujours se méfier de ceux qui disent : Attends ! Je vais t'expliquer...

>> **une autre logique** : celle des **ensembles flous** ou celle de **fractales** (notamment)

Cf. les précédentes séances

[second mouvement]

Transpassible et transfert

... Pour travailler « la fabrique du soin » et ne pas « se laisser avoir » par les termes mêmes employés (comme *fabrique, fabrique du soin, fabrique du pré*)...

...il faut parler des **rapports entre le transpassible et le transfert**

[1] Le diagnostic, le Praecox Gefühl

La rencontre, au moment de la consultation, par exemple (même la première fois) : On *sent*. À condition de ne pas être dans une position de néopositiviste dégénéré ! (les classements qui entraînent des diagnostics « bidons »)

Jean Oury fait le rapprochement avec « **l'instant de voir** » et fait à nouveau

allusion au **pathique** (c'est ce qui se passe à ce niveau qui importe et non ce qui se passe au niveau du *gnosique*, des choses qui ne s'écrivent pas. *J'ai du mal à 'résumer'*)
En revenir à Lacan...

Jacques **Lacan**, *Séminaire VIII, Le transfert (1960-1961)*,
Seuil, 1991, 2001, p. 11, 21-22.
<http://staferla.free.fr/>

Dès la première page, **Lacan** affirme que le transfert,

c'est un ordre **logique**

C'est de l'ordre de la disparité subjective, il n'y a pas de réciprocité.

➤ La disparité subjective

« J'ai annoncé cette année que je traiterai du transfert dans sa **disparité subjective**, sa prétendue situation, ses excursions techniques.

[...]

L'intersubjectivité n'est-elle pas ce qui est le plus étranger à la rencontre analytique ? Y pointerait-elle que nous nous y dérobons, sûrs qu'il faut l'éviter. L'expérience freudienne se fige dès qu'elle apparaît. Elle ne fleurit que de son absence.

Le médecin et le malade, comme on dit pour nous, cette fameuse relation dont on fait des gorges chaudes, vont-ils s'intersubjectiver à qui mieux mieux ? Peut-être, mais l'on peut dire que dans ce sens, l'un et l'autre n'en mènent pas large. *Il me dit cela pour mon réconfort ou pour me plaire*, pense l'un. *Veut-il me rouler ?* pense l'autre. La relation berger-bergère elle-même, si elle s'engage ainsi, s'engage mal. Elle est condamnée, si elle y reste, à n'aboutir à rien. C'est en quoi, justement, ces deux relations, médecin-malade, berger-bergère, doivent différer à tout prix de la négociation diplomatique et du guet-apens.

[...]

Pour revenir à la pensée de notre couple intersubjectif, mon premier soin comme analyste sera de ne pas me mettre dans le cas que mon patient ait même à me faire part de telles réflexions, et le plus simple pour épargner est justement d'éviter toute attitude qui prête à imputation de réconfort, a fortiori de séduction.

[...]

Ce n'est donc même pas dire qu'il reviendrait en propre à l'analyse de reprendre l'intersubjectivité en un mouvement qui la porterait à une puissance seconde — comme si l'analyste entendait que l'analysé s'enferme pour que lui-même, l'analyste, le tourne. Non, cette intersubjectivité est proprement réservée ou, mieux encore, renvoyée *sine die*, pour laisser apparaître une autre prise, dont la caractéristique est justement d'être essentiellement le transfert. »

➤ Le désirant, le désiré, le désirable

C'est l'analyste qui est le désirant et l'analysant, c'est le désiré... Par contre, c'est lui qui fait la demande et il faut pas confondre demande et désir.

Si l'analyste devient le désirable, c'est foutu (C'est une « faute professionnelle », dit JO)

Jacques **Lacan**, *Séminaire VIII, Le transfert (1960-1961)*,
Seuil, 1991, 2001, p. 23

« En somme, l'analyse est la seule praxis où le charme soit un inconvénient. Il romprait le charme. Qui a donc entendu parler d'un analyste de charme ? »

[2] Le zéro absolu

Une catégorie autre que le temps semble nécessaire pour parler du temps.

C'est pour cela que **Jean Oury** a parlé de zéro absolu.

Résoudre le problème par la référence à un point possible d'émergence (mot dangereux, dit JO — « on trouvera mieux »), qui ne relève pas de la temporalité, qui ne se trouve pas à un niveau « cognitif » mais « pathique », même si le pathique n'explique pas tout.

Je relève, mais mon ignorance ne me permet pas de comprendre, que Jean Oury précise qu'il ne s'agit pas du 'pathique' au sens de Weizsäcker ou de Schotte (« quand ils parlent de cette sorte d'articulation, c'est pas ça... »

➔ C'est la nécessité d'un « dehors » **logique**

➔ La logique forclusive chez Lacan

Chez Jacques **Lacan**, on trouve le zéro absolu. Il fait la distinction entre le zéro absolu et le zéro relatif, au niveau d'une logique dite « forclusive ».

Il pose sur une ligne verticale :

**zéro absolu,
ligne forclusive,
désir**

Si le désir se trouve sur la même ligne que le zéro absolu c'est parce que ce n'est pas quelque chose qui se mesure.

Le désir, ça ne traîne pas comme ça (c'est là que ça peut devenir obscène)

Le désir est inaccessible, c'est la grande trouvaille de Freud (« avancée épistémologique extraordinaire !)

Mais le désir est aussi indestructible !

Cf. les prises de notes de juin 2008

[remarques 1]

C'est ce qui fait dire à **Jean Oury** que les réflexions sur les machines désirantes (**Deleuze/Guattari**) sont une sorte de régression, qu'il

rapproche des « **Marginalistes** » de la fin du XIXe siècle.

Sur la question du désir chez Deleuze/Guattari

<http://www.paris8philo.over-blog.com/article-4710476.html>

<http://home.nordnet.fr/~jpkornobis/Textes/Desir.html>

<http://www.webdeleuze.com/php/texte.php?cle=123&groupe=Anti%20Oedipe%20et%20Mille%20Plateaux&langue=1>

*Des extraits de **Dialogues** (Deleuze/Parnet), en fin des prises de notes*

Sur les théories marginalistes

Jean-Michel Le Bot, « L'économie marginaliste : une science des quantités de jouissance ? », **Tétralogiques**, n° 15, 2003.

<http://hal.archives-ouvertes.fr/index.php?>

[halsid=26k7oii2ej456lm5b286d1f5u2&view_this_doc=halsis=00201062&version=1](http://hal.archives-ouvertes.fr/index.php?halsid=26k7oii2ej456lm5b286d1f5u2&view_this_doc=halsis=00201062&version=1)

« La pensée de Pareto s'inscrit dans la révision théorique effectuée à partir de 1870 par les "néo-classiques" (W.S. Jevons, C. Menger, L. Walras). Leur but est avant tout politique : démontrer "scientifiquement" les avantages du libéralisme économique en réaction aux thèses socialistes et notamment marxistes qui commencent à rencontrer un certain succès (Marx a publié le *Manifeste communiste* en 1848 et le premier volume du *Capital* en 1867). Pour cela, ils cherchent à trouver des lois des phénomènes sociaux en tous points analogues aux lois énoncées par la physique au sujet des phénomènes naturels. Cette science naturelle de l'échange, cette "physique sociale", leur permettrait de définir comme naturel l'ordre économique et social. [...]

Chez les néo-classiques, dont les conceptions informent très largement la "science économique" contemporaine, l'altérité et le conflit fondateurs du social sont ainsi d'emblée, sinon forclos, du moins déniés, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on sait qu'il s'agit aussi de justifier le libéralisme économique et de "proclamer comme vérités éternelles les illusions dont le bourgeois aime à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles" (Marx, *Le Capital*. Livre premier, p. 604) [...]

[...] Dans le but de démontrer "scientifiquement" les avantages du libéralisme économique en réaction aux thèses socialistes, ils vont rompre avec la thèse classique de la valeur-travail sur laquelle s'était appuyé Marx et adopter la thèse de la valeur-utilité, selon laquelle la valeur d'un bien est relative à l'utilité marginale d'une portion de ce bien (ce qui leur vaut d'être également désignés comme marginalistes).

Vilfredo Pareto, *Cours d'économie politique*, Genève, Droz, 1964, p. 3, cité par Jean-Michel Le Bot.

« L'utilité a généralement dans les auteurs qui ont traité des nouvelles théories le sens d'un rapport de convenance entre une chose et un homme. Mais comme, dans le langage ordinaire, utile s'oppose à nuisible, et que de ces deux sens différents d'un même terme il résulte de nombreuses équivoques, nous devons nous résigner à donner un nouveau nom à l'utilité que nous voulons plus

spécialement considérer. Nous emploierons le terme ophélimité, du grec *ophellimos*, pour exprimer le rapport de convenance qui fait qu'une chose satisfaite à un besoin ou un désir, légitime ou non. Ce nouveau terme nous d'autant plus nécessaire que nous aurons besoin d'employer aussi le terme utile dans son acception ordinaire, c'est-à-dire pour désigner la propriété d'une chose d'être favorable au développement et à la prospérité d'un individu, d'une race ou de toute l'espèce humaine. »

Le désir, c'est inaccessible directement ! Ça n'est accessible que par le transfert ! Et par le transfert pour en arriver au fantasme, qui est l'articulation logique du fantasme, entre le sujet de l'inconscient et ce qui représente le désir, l'objet du désir, l'objet *a*, etc... »

Le désir, c'est inaccessible directement ! Ça n'est accessible que par le transfert ! Et par le transfert pour en arriver au fantasme, qui est l'articulation logique du fantasme, entre le sujet de l'inconscient et ce qui représente le désir, l'objet du désir, l'objet *a*, etc...

C'est très proche de ce dont parle **Gisela Pankow** dans son expression « greffes de transfert ».

[remarques 2]

*Une petite agitation survient, suite à l'intervention de Danielle Roulot proposant une traduction différente pour « désir indestructible »
Pour elle, c'est « désir indomptable ».
Élisabeth Naneix-Gailledrat penche du côté de JO...*

Voici la phrase, en allemand :

« Aber diese vom Traümer für gegenwärtig genommene Zukunft ist durch den **unzestorbären Wunsch** zum Ebenbild Jener Vergangenheit gestaltet. »

Sigmund Freud, *L'interprétation du rêve (Traumdeutung) (1900)*, Puf
http://www.puf.com/wiki/Quadriges:L%27interpr%C3%A9tation_du_r%C3%AAve

Dans les dictionnaires allemand-français, zerstören, c'est : détruire

Pour **Jean Oury**, c'est toute cette chaîne logique qui a sauté complètement avec l'*Anti-œdipe* de **Deleuze-Guattari**.

Le problème de l'inconscient (*Unbewusst* = *insu*) était supprimé.

➔ **le désir est hors-temps**

C'est une hypothèse...

...« quitte à revenir là-dessus » dit JO

Le *Praecox Gefühl* dont parle **Rumke**, ... quelque chose de l'ordre du désir...

➔ Greffes de transfert, espace du dire

« Les greffes de transfert — institutionnellement — on a affaire qu'à ça ! »

Jean Oury, « Transfert et espace du dire »,
L'information psychiatrique, 59, 3, 1983
<http://royalcaute.blogspot.com/2007/12/jean-oury-transfert-et-espace-du-dire.html>
<http://www.john-libbey-eurotext.fr/fr/revues/medecine/ipe/sommaire.phtml>

« Quelque chose va se manifester là sans être vu, ou, ça se voit tellement que ça crève les yeux ; mouvement d'une présence, déploiement. Cette ligne de déploiement d'une présence, j'avais été amené à la rapprocher de l'élaboration à propos du Dire, de Lévinas. Autrement dit, "ce qui se passe", c'est du Dire, et de la présence au sens de Anwesenheit et Unverborgenheit. "Ce qui se passe" va permettre un déploiement de présence sous forme de dire. S'il y a possibilité qu'il y ait du Dire - le dire ne se manifeste pas d'une façon audible - ça va permettre qu'il y ait une articulation possible de la parole. Et c'est par la parole qu'advient le Dit. Le Dit est le résultat d'une machinerie, qui fait qu'on peut parler et qu'il peut y avoir du dire. C'est un travail permanent ; il y a une tendance des espaces du Dire à dégénérer en espaces de pseudo-confort ; on pourrait appeler ça un mouvement de "dédire".

Si on arrive à créer des espaces où il y a du Dire, ça permet d'avoir quelque chose qui va articuler l'espace avec ce qui peut en être d'une dimension

analytique. J'ai déjà parlé de l'articulation de "l'espace du Dire" avec ce que G. Pankow appelle "greffe de transfert". Pour qu'il y ait greffe de transfert, il est nécessaire de travailler sur l'espace du Dire.

Il me semble que cette machinerie du dire se rapproche de ce que Lacan a formulé il y a plus de dix ans, en parlant de "lalangue". Lalangue, quelque chose qui n'a pas valeur universelle mais qui permet qu'il y ait de la langue (et des linguistes !). Ce n'est pas en effet parce qu'il y a la langue qu'il y a des linguistes, car comment pourraient-ils en avoir une notion personnelle s'il n'y avait pas cette machinerie de lalangue ? En continuant sur cette voie on est en prise directe, me semble-t-il, avec ce qu'il en est de la psychose. Dans la psychose, l'étoffe même qui est perturbée, sinon détruite, n'est-ce pas lalangue ?

"Quelque chose qui se passe" : c'est au niveau de lalangue, donc au niveau du dire. Comment avoir accès à ça ? Ce qui permet d'avoir accès à cet ensemble, c'est au niveau de ce qui est souvent le plus méconnu, parce que c'est tellement "là", au niveau de ce que Lacan a appelé le "semblant". Si on dit : par quel bout attraper lalangue ? Comment peut-on prendre ça ? Comment gérer, agencer au niveau du "semblant" ? On peut soutenir que tout est "semblant". Ce n'est pas de la semblance, ce n'est pas de l'ordre de l'imitation, de la ressemblance. Dans l'exercice quotidien de la vie, on est au niveau du semblant. On n'est ni dans le symbolique, ni dans l'imaginaire, ni dans le réel ; bien sûr il y a tout ça à la fois, mais ça ne veut rien dire. Du fait même qu'on passe d'un état à un autre, d'un état de choses à un autre, il y a quelque chose qui est, non pas de l'ordre d'une décision, mais de l'ordre d'un passage. Ce qui justifie : "qu'est-ce qui se passe ?" Qu'est-ce qui détermine le passage d'un état de chose à un autre ? On peut le formuler autrement : qu'est-ce qui fait qu'il y a des variations du dire ? »

➤ Langage, langue, parole

La distinction est énorme ! Si on confond langage et langue... tout se mélange... il y a une sorte de fossé, d'abîme entre le domaine de la langue (le domaine de la communauté linguistique.)

Et la langue, avec toutes ces unités distinctives, c'est ce qui permet qu'il y ait de la parole... Mais la parole, c'est infiniment plus riche, que la langue qui est comme un **tableau des possibilités pour qu'il y ait de la parole**.

Mais, il y a un abîme entre la langue et le langage.

Et le langage, c'est le lieu même de l'articulation des signifiants, les **Vorstellungsräpresentanz**.

Cf. principalement les séances d'avril et mars 2008

Jean Oury, « L'analyse institutionnelle », Journée de formation de l'Association des psychologues du centre APREC, Tours, 26 avril 2008

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

« Remettre en question les choses, c'est la base même de l'entrée dans l'analyse institutionnelle.

C'est quoi, l'analyse institutionnelle ? Ce qui est souvent écrasé, c'est ce qu'on appelle en linguistique une double articulation. Pour parler, il faut un certain code, dans une certaine langue, par exemple le français même si on n'a pas le même accent. On se comprend. C'est une unité linguistique, le français. Mais cela ne peut se faire que s'il y a d'une part un code mais que d'autre part le code lui-même soit branché sur ce qu'on appelle le langage et qui est une structure complexe et inatteignable. Il y a là deux niveaux, le niveau de la parole, qui ne peut fonctionner et se faire comprendre que s'il y a un autre niveau. Sur un mode encore plus restreint de linguistique, en phonologie, pour qu'il puisse y avoir des unités syntaxiques, il faut une couche inatteignable qu'on appelle des phonèmes. Ce ne sont pas des petites choses les unes à côté des autres, ce sont des unités de différences, on ne peut pas les chosifier. S'il n'y a pas des tables de phonèmes, on ne pourra pas parler. Cela fera toujours le même murmure. Aujourd'hui j'ai l'impression quand je visite un hôpital, que j'entends toujours le même murmure. Il n'y a pas une double articulation. »

➤ Entre la langue et le langage : passerelles

S'il y a une sorte d'abîme entre la langue et le langage, il y a tout de même des passerelles, presque « noétiques », dit **Jean Oury**.

Définition du terme noétique
<http://www.cnrtl.fr/lexicographie/noetique>

C'est ici que **Jean Oury** va faire appel à une certaine forme de logique, la logique *poétique*...

[3] La logique poétique

C'est à partir de « l'avancée, on peut dire, assez extraordinaire » de François Tosquelles que **Jean Oury** reprend la question. Et il souligne que c'est un livre écrit en catalan, la langue « native » de **Tosquelles**.

François **Tosquelles**, *Fonction poétique et psychothérapie*, Éres, 2003

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1253>

« N'oublions pas cependant que, dans le fait de parler, il y a toujours d'emblée une production et un travail poétiques de la parole, une sorte de jeu phonétique qui ne se limite, ni aux 'exclamations' que nous poussons, souvent en particulier quand nous travaillons la boue et d'autres objets qui prennent la même valeur fonctionnelle, ni non plus, évidemment, à ce qui constituera souvent, la recherche obstinée de significations cognitives intelligibles, ou la retransmission des 'techniques' que nous avons utilisées pour faire ce que nous faisons.

Il s'agit plutôt d'une sorte de 'grâce' que la parole porte et dont elle fait d'elle-même don des uns aux autres. Le jeu, la grâce et l'expérience vécue maintiennent d'intenses liens dans les formes infantiles du langage. Il se crée ainsi une 'matière poétique'. Cela se passe toujours ainsi, même si peu d'enfants deviennent plus tard des professionnels de la poésie, comme Biel. La majorité des gens oublie ou évite de reproduire le jeu gracieux des paroles, embarqués qu'ils sont dans la production des discours. De toutes manières, il arrive fréquemment qu'avec la crise de la puberté qui repose les problématiques du corps, celles de l'identité propre et de la qualité des relations de l'adolescent avec les autres, l'inquiétude 'poétique' renaisse d'une façon ou d'une autre chez beaucoup de gens :

... "J'avais quatorze ans et deux mois,
... quand..." – "je découvris... la poésie"

nous dit Biel dès les premiers vers de "In Memoriam".

La fonction poétique du langage ne disparaît jamais tout à fait et nous la trouvons même, si nous la cherchons bien, dans les discours les plus incongrus ou les plus intéressants par leurs effets pratiques, commerciaux ou pédagogiques ; elle s'y branche et s'y relie intérieurement avec les intentions les plus manifestes, elle va et vient par des circuits et des chemins qui vont souvent à contresens de

ce qu'on voulait dire. C'est que, pour résumer, nous ne pouvons oublier que c'est seulement par les chemins de la fonction poétique du langage que continue à se tisser toujours la singularité radicale de chacun. Le métier que nous choisissons peut habiller l'identité de chacun, la renforcer parfois, mais il constitue souvent un simple déguisement : connaître ou reconnaître quelqu'un et évidemment soi-même n'est jamais possible en considérant seulement sa manière d'exercer son travail social, son métier ou sa fonction.

S'il nous faut donc, en ce qui concerne notre métier de psychothérapeute, aider à ce que le sujet singulier qui nous parle retrouve tout au moins quelques unes des coutures décousues ou des déchirures de son identité en question, il nous faudra faire attention aussi bien à ce que les paroles disent ou cachent, ou aux actes volontaires ou involontaires pour insignifiants qu'ils soient, qu'à la fonction poétique qui en fait les relie. » (p.24-25)

➤ Les Wesen sauvages

Cela rejoint ce qu'élaborait **Merleau-Ponty** au moment de sa mort, que l'on retrouve dans *Le Visible et l'invisible*, ensemble de textes rassemblés par Claude Lefort et publiés après sa mort.

Maurice **Merleau-Ponty**, *Le Visible et l'invisible* (1964),
Tel, Gallimard, 1979

http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010006154

Une analyse du livre

<http://www.philagora.net/philo-fac/ponty.htm>

Qu'est-ce qui se passe entre la langue et le langage (est-ce vraiment un abîme ? Est-ce irréductible ?)

Il est question de *Wesen sauvages*, de première et deuxième catégorie.

Wesen, en allemand signifiant quelque chose comme l'essence, l'être... pris ni dans la langue ni dans le langage.

*Pour aborder cette question difficile,
cf. un premier montage de textes de
Marc Richir et de Maurice Merleau-Ponty,
séance du 8 mars 2008
(cf. aussi Françoise Dastur, séance d'octobre 2009)*

Voici d'autres extraits de **Marc Richir**

**Marc Richir, Méditations phénoménologiques.
Phénoménologie et phénoménologie du langage,
Éditions Jérôme Millon, 1992**

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/meditationspheno.html>

« Si nous en revenons cependant à l'aporie rencontrée par Fink, il est un point, celui de la possibilité d'essences du pré-être transcendantal, où quelque chose du génie heideggerien peut se montrer très précieux : pourquoi ne pas considérer que cette possibilité, enfermée par la suite dans l'idéalité eidétique, donc pour ainsi dire proto-catégoriale ou proto-eidétique, est à la fois, dans le même moment ou le même mouvement, possibilité ontologique existentielle au sens de Heidegger ? Autrement dit, pourquoi ne pas considérer que l' "essence" – entre guillemets phénoménologiques –, c'est-à-dire le *Wesen*, qui n'est pas un étant ou un état-de choses ontique, se tient en quelque sorte à égale distance du fait ontique (la *Vorhandenheit*) et de l'idéalité eidétique (pareillement *vorhanden* et obtenue par idéation), et est, non pas factuel, mais lui-même *factice* au sens heideggerien ? Pourquoi n'y aurait-il pas *facticité* des *Wesen* au même sens que *facticité* de l'existence ? Pourquoi le "je peux", "je peux" de chair, incarné dans un *Leib*, un corps-de-chair, et non pas pure possibilité intellectuelle, ne serait-il pas un "je peux" ontologique d'exister, et d'exister à la fois le monde et ses *Wesen* qui "esteraient" (*wesen*) au lieu d'être des étants ? Et, plus loin encore, pourquoi la *facticité* du *Wesen*, encore ici, pour nous, *Wesen* de langage entre-aperçu dans la langue, ne serait-elle pas à mettre au compte, finalement, de la *facticité* du sens se faisant chaque fois, dans la *Jeweiligkeit* de sa *Jeseinigkeit*, rencontrant par là la *facticité* de l'ipse ? Avoir indiqué le chemin d'une telle possibilité pour la phénoménologie, s'y être déjà engagé avant d'être interrompu par la mort : tel est, nous semble-t-il, l'apport inestimable et profondément original de Merleau-Ponty, dans *Le visible et l'invisible*, à la phénoménologie, quand bien même sa vie trop brève ne lui a pas permis de lui donner toute sa mesure. Sa démarche était tellement dans la ligne de l'héritage phénoménologique et de ses nécessités qu'elle fait manifestement écho à l'élaboration par Patočka de sa phénoménologie "asubjective" » [p. 345]

« La résolution de l'aporie architectonique rencontrée par Fink se trouve, en fait dans tout *Le visible et l'invisible*, mais expressément dans le chapitre intitulé

"Interrogation et intuition", où Merleau-Ponty reprend en profondeur la question de l'eidétique, de l'opposition du fait et de l'essence. [...] Cette reprise s'effectue explicitement à rebours de la VIe *Méditation* – qui n'est pas citée – puisqu'elle récuse l'idée du "pur spectateur" et réhabilite, à travers la notion de "foi perceptive", l'*Urdoxa* husserlienne en vertu de laquelle nous sommes toujours déjà au monde, en quelque sorte parties prenantes du monde prises elles-mêmes au monde sans possibilité autre qu'imaginaire de nous en retrancher. Cela implique, [...] des différenciations extrêmement subtiles de la "foi perceptive" selon qu'il s'agit, par exemple, de l'expérience pré-langagière [...], de la praxis de la parole opérante, ou de la science dirigée sur des idéalités. Cela implique en tout cas une fantastique et formidable inchoativité de l'expérience de l'être-au-monde... » [p. 346]

« Quand la philosophie cesse de douter comme pour trouver le sol de ce qui, de sa positivité inébranlable, doit faire cesser de douter, quand donc, en fait, "en se détachant des faits et des êtres", c'est-à-dire du plan ontique des aperceptions de la langue, elle pratique l'épochè phénoménologique, en réalité hyperbolique car suspendant la capture de l'*Urdoxa* dans l'étant aperceptif plutôt que l'*Urdoxa* elle-même, elle découvre bien encore des "essences" et des "significations", et les "actes d'idéation" correspondants, mais au lieu de "boucher la vue", de "saturer" les horizons, ces "essences" ou "significations" "ne se suffisent pas"; elles se montrent en porte-à-faux sur ce qui se découvre, en tant qu'elles se montrent "prélevées" ou "abstraites" par l'idéation sur un être brut et sauvage, antérieur à elles, et non coïncident avec elles, qui est, dans nos termes, la sphère d' "être" livrée dans son inchoativité hyper-vélocité et hyper-lente avec la masse phénoménologique du langage phénoménologique : il y existe cependant pour elles des répondants (et non des "correspondants") à l'état sauvage qu'il s'agit précisément de retrouver. Ces "répondants", qui ne sont donc pas du même registre que nos essences ou significations, ne peuvent être que les multiples entre-aperceptions qui colonisent le monde en tant qu'entre-aperceptions de langage : lambeaux de sens et amorces de sens, proto-protentions et proto-rétentions déjà en spatialisation du monde, *Wesen* sauvages de mondes déjà feuilletés par des proto-protentions et des proto-rétentions, et *Wesen* sauvages erratiques, flottant à même le monde en s'en détachant par leur charge d'immémorialité et d'immaturité, c'est-à-dire par leurs réminiscences et

prémonitions transcendantales d'autres mondes à jamais enfouis et pour toujours dérobés. Tout cela, que nous avons dégagé, reste encore confondu chez Merleau-Ponty bien qu'il en eût le très vif pressentiment. C'est qu'il lui manquait encore, sans doute, le passage des possibilités factices d'exister à la transpassibilité mise en évidence par Maldiney. » [p. 348]

➔ Dans la logique poétique est en question quelque chose de l'organisation même du langage.

Chez Arthur Rimbaud, *Le bateau ivre*, par exemple : si on est seulement attentif au mot à mot, phrase par phrase, ça ne veut rien dire.

Léo Ferré dit *Le bateau ivre*
http://www.dailymotion.com/video/x8ezq_l%C3%A9o-ferr%C3%A9-rimbaud-le-bateau-ivre_music
Le poème
http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/arthur_rimbaud/le_bateau_ivre.html

Ce qui compte, c'est aussi bien les mots que l'agencement des mots, que les intervalles, que le passage d'une strophe à l'autre. Et ça donne quelque chose... et qui passe ! Quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la pure parole mais qui a justement une relance, on peut dire, poétique.

➔ Des effets poétiques

Dans une structure institutionnelle, pour qu'il puisse se passer quelque chose, il y a quelque chose de l'ordre de la **Stimmung**, d'une certaine « **dis-position** » (en référence à **Heidegger**)

Sur la « disposition » (à partir de Heidegger)
cf. les séances de **septembre** et octobre 2008

Jean Oury parle d'une certaine « initiative », de ce qui peut se passer d'une façon « éphémère » à l'occasion d'un atelier théâtre ou d'un atelier peinture (« on y vient parce qu'il y a un type qui est intéressant et pas forcément pour la peinture »)

Cette façon d'être dans une certaine « disposition » ...

C'est l'essence même du travail institutionnel qui permet des **effets « poétiques »**, « au sens de reconstruction d'un tissu, qui permette justement cette articulation entre la langue et le langage, pour... tout au moins pour un certain temps... que quelqu'un puisse émerger de son silence ou de sa dissociation ... ça tient, ça tient pas ... d'un lieu à l'autre, ça va tenir — il faut tout remettre ça... des fois, il faut des centaines et des centaines de séances pour... ah ! Ça tient ! Ça prend ! »

C'est un travail au niveau même de la parole, par l'intermédiaire des *Wesen sauvages*...

Jean Oury fait référence à Jacques Lacan (sans parole, pas de langue. Et il ne s'agit pas d'un idéalisme mais d'un matérialisme absolu !)

Il se souvient d'un pensionnaire qui ne parlait pas mais « on sentait qu'il était pas aphasique du tout ». Au bout de six mois, il s'est remis à parler. Il ne savait pas trop expliquer.

« Pour ça, c'est bien d'avoir un arrière-plan, même des petits systèmes, des sortes de boussoles. »

[4] Hors-temps, logique, structure

« C'est pour ça que je reviens sur le hors-temps, comme étant le lieu... **de pure logique qui permet qu'il puisse y avoir quelque chose qui se construise.** »

➔ La structure et le zéro absolu

Pour que ça tienne, pour qu'il y ait une structure, il faut un « **point** » qui ne soit pas pris dans la **suite des nombres**, pas pris dans le **temps**.

Cf. l'ensemble des prises de notes (Foucault, Deleuze, Stoïciens...)

Michel **Balat**,
« La création du zéro et son effet sur la pensée de la structure » (2009)¹
<http://balat.fr/spip.php?article647>

« Je voulais précisément évoquer avec (et grâce à) vous ces histoires de structure. Je vous en ai déjà parlé un petit peu. Je vous ai déjà dit que, depuis plusieurs années, j'entendais Jean Oury dire que la structure nécessite un point extérieur, sans quoi il n'y en aurait pas. J'ai été amené à lui dire, qu'en tout cas pour la structure au sens mathématique du terme, ça ne marchait pas. Parce que je n'ai pas d'exemple de cette nécessité pour la structure d'avoir un point extérieur. Je comprends très bien pourquoi il pense comme ça, c'est très clair, mais je ne suis pas sûr que cela soit justifié sur le plan de la structure mathématique. Il y a, pour prendre un exemple, ce qu'on appelle en mathématique la structure de corps, comme le corps des nombres, les nombres réels. On considère l'ensemble des nombres réels comme un groupe, – c'est une notion mathématique particulière –, comme un groupe pour l'addition, avec un élément neutre qui est le zéro. Je ne sais pas si vous voulez des précisions sur ce que c'est qu'un groupe ?... Et puis, il y a un deuxième étage. C'est l'étage de la multiplication. Cette fois-ci, c'est l'ensemble des nombres réels privés du zéro, de l'élément neutre pour l'addition, qui lui, est un groupe pour la multiplication. C'est-à-dire que chaque élément a son inverse. (Pour l'addition, c'est le +/- . Pour la multiplication, c'est l'inverse 1/x.) Or le zéro n'a pas d'inverse. C'est pour ça qu'on est obligé d'exclure le zéro. Je lui faisais alors remarquer qu'effectivement, il devait y avoir quelque chose comme ça, car pour avoir la structure multiplicative dans un corps, il fallait exclure le zéro, c'est-à-dire le mettre à l'extérieur de l'ensemble. Mais la structure de corps elle-même n'exclut pas le zéro. J'ai vu récemment qu'il maintenait ça parce que c'était Sibony qui le lui avait dit. Sibony, c'est un psychanalyste, mathématicien aussi, comme Nasio. Comme je vais voir Oury après demain, j'aimerais profiter de votre présence pour essayer d'élaborer un petit peu plus. »

Application dans la vie quotidienne :

Quand la structure n'est pas bien foutue, il n'y a pas de limites (au plan logique – *c'est ce que je comprends*) et ça justifie les barbelés, les hôpitaux fermés, la contention...

¹Michel Balat, sera intervenu sur la question la séance suivante (février)

Ce point zéro, ce point neutre, zéro absolu, zéro forclusif ... inaccessible, **Lacan** le place sur la même ligne que le désir inaccessible. (Cf. plus haut)
Sauf que le désir, chez un schizophrène est très « lointain », « sur une voie de garage » et quelque fois, « on peut le saisir de loin ». [...]

Jean Oury tente des associations pour dire des chose difficiles (*C'est comme ça que je le ressens*)

➤ la structure et le désir

Pour qu'il y ait structure, il faut que le désir soit de l'ordre ... d'une « pure... intériorité ». JO parle aussi de « non manifeste »

>> Le « non manifeste du religieux B »

*Cela devient un peu plus clair pour moi lorsqu'il fait référence au religieux A et au religieux B, chez **Kierkegaard**. (Chez les religieux B, la foi ne se voit pas, c'est plus spirituel, plus introjectif, au contraire des religieux A, dans l'ostentatoire, dans les grands gestes)*

Kierkegaard : le paradoxe absolu : comprendre qu'on ne peut pas tout comprendre... (« ne pas se poser de questions », dit JO)

*Sur le paradoxe absolu chez **Kierkegaard**
cf séance du 21 novembre 2007, 21 janvier 2009*

[5] Le travail vivant, « négatif »

➤ Travailler dans l'économie générale

Prendre en considération ce qu'il en est du désir, du transfert, cela ne peut se faire qu'à partir de ce que Marx appelait l'économie générale et pas l'économie restreinte (celle du capitalisme)

Et le travail vivant, c'est justement... quand on rencontre... et les rencontres, c'est quoi ? Ça fait partie de quelque chose de non chiffrable...

*Sur Marx et le travail vivant,
Cf. l'ensemble des prises de notes*

« Justement, une vraie rencontre, ça se fait pas comme ça, sans quoi c'est pas une rencontre, c'est pas prévisible. C'est par forcément la surprise, — ça c'est bon pour les midinettes ! — une vraie rencontre... **très** peu de chose ... un **trait**... »

➤ **Le trait unaire, einziger Zug**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Trait_unaire

*Sur le trait unaire, revoir à partir de la séance d'octobre
mais aussi
un autre article très clair*

Maryvonne Lemaire,

« **einziger Zug et trait unaire dans l'identification** » (2006)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mlemaire150506

« Lacan n'a pas élaboré de mathème particulier pour l'identification, mais, dans son retour à Freud, il trouve l'einziger Zug — le trait unique — qu'il traduit par trait unaire. Il s'agit ici de voir comment la toux de Dora, einziger Zug de la seconde identification freudienne, sans cesser pour autant de renvoyer au unifiant et leurrant de l'identification imaginaire, conduit Lacan à l'élaboration du trait unaire de l'identification symbolique. Et inversement, de voir comment le trait unaire permet de revisiter les trois identifications freudiennes par une nouvelle ligne de partage, ligne de partage entre identifications aliénantes et identification constituante. »

Et justement ! Avec les schizophrènes, aux souffrances énormes, il faut faire attention !

>> « Alors, ce que **Gisela Pankow** appelle les "greffes' de transfert" ... pour réparer ... presque, pour essayer de recoudre, même provisoirement, des choses éclatées ... des sortes de destruction... du — matériau — : ça veut rien dire ! Mais de ce qui est de l'ordre, ... on pourrait... très proche, du réel. »

>> « Alors, Bien sûr : le **réel** « **inaccessible** »... sauf...par moments... On peut dire : les **chevaliers du Réel**, c'est les schizophrènes... »

Il ne s'agit pas de les accompagner *la main dans la main* mais permettre qu'ils puissent **centrer** quelque chose d'un ordre... qu'ils puissent **recentrer**... ne serait-ce que pour une heure...

[6] **La fabrique du soin**

La question du « point de structure », Jean Oury dit que c'est banal, en somme, mais c'est pour ajouter aussitôt que tout ça est d'une grande complexité. Il revient à une dénonciation de la « relation duelle ». La relation duelle, ça n'existe pas !

Il fait allusion que lorsqu'on rencontre quelqu'un (*Je comprends : en consultation*), on rencontre tout un monde (l'oncle, la grand-mère, ...), « si on ne s'en aperçoit pas, c'est qu'on est bigleux ! »)

C'est tout ça qui est à mettre en question pour parler de la fabrique du soin.

➤ **Transpassible, transpossibile**

C'est pour cela qu'il a rajouté dans son titre d'intervention à la C.R.I.E.E. :

« **Le transpassible et le transfert** »

Cf. la séance de septembre 2008

**HENRI MALDINEY, « De la transpassibilité »,
*Penser l'homme et la folie,***

Jérôme Millon, « Krisis », 1991, 2007, p. 263-308.

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/penserlhomme.html>

« **Nous sommes passibles de l'imprévisible. C'est cette capacité infinie d'ouverture, de celui qui est là "attendant, attendant, n'attendant rien", comme Nietzsche à Sils Maria, que nous nommons **transpassibilité**.** » (p.304)

« En fin de compte, le transpassible, c'est une transcendance, il faut pas avoir peur des mots ! Le transpossibile aussi, c'est une transcendance... »

➤ Les incorporels

Jean Oury dit que ça lui semble très important de brancher le **transpassible** de **Maldiney** avec toute la réflexion stoïcienne des incorporels.

L'événement est un incorporel.

*Sur les incorporels,
Cf. principalement la séance de septembre 2008*

On voit bien que toutes ces réflexions qui ont une valeur pragmatique : quand on rencontre quelqu'un c'est tout ça qui est en jeu

➔ **Le hors-temps est comme une sorte de point limite pas pris dans le pathique...**

... pour qu'il puisse y avoir quelque chose de l'ordre de la structure...

Gilles **Deleuze**, in Gilles Deleuze-Claire Parnet,
Dialogues, Champs Essais, 1996.

http://editions.flammarion.com/Albums_Detail.cfm?ID=20244&levelCode=home

« Sur l'*Anti-Œdipe*, sur les machines désirantes, sur ce qu'est un agencement de désir, les forces qu'il mobilise, les dangers qu'il affronte, on nous a prêté beaucoup de bêtises. Elles ne venaient pas de nous. Nous disions que le désir n'est nullement lié à la 'Loi', et ne se définit par aucun manque essentiel. Car c'est cela la véritable idée du prêtre : la loi constituante au cœur du désir, le désir constitué comme manque, la sainte castration, le sujet fendu, la pulsion de mort, l'étrange culture de la mort. Et il en est sans doute ainsi chaque fois qu'on pense le désir comme un pont entre un sujet et un objet : le sujet du désir ne peut être que clivé, et l'objet, d'avance perdu. Ce que nous avons essayé de montrer, au contraire, c'était comment le désir était hors des coordonnées personnologiques et objectales. Il nous semblait que le désir était un processus, et qu'il déroulait un plan de consistance, un champ d'immanence, un 'corps sans organes', comme disait Artaud, parcouru de particules et de flux qui s'échappent des objets comme des sujets... le désir n'est donc pas intérieur à un sujet, pas plus qu'il ne tend vers un objet : il est strictement immanent à un plan auquel il ne préexiste pas, à un plan qu'il faut construire, où des particules s'émettent, des flux se conjuguent. Il n'y a désir que pour autant qu'il y a déploiement d'un tel champ, propagation de tels flux, émission de telles particules. Loin de supposer un sujet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un est dessaisi du pouvoir de dire Je. Loin de tendre vers un objet, le désir ne peut être atteint qu'au point où quelqu'un ne cherche ou ne saisit pas plus un objet qu'il ne se saisit comme sujet. On objecte alors qu'un tel désir est tout à fait indéterminé, et qu'il est encore plus pénétré de manque. Mais qui vous fait croire qu'en perdant les coordonnées d'objet et de sujet, vous manquiez quelque chose ? Qui vous pousse à croire que les articles et pronoms indéfinis (un, on), les troisièmes personnes (il, elle), les verbes infinitifs sont le moins du monde indéterminés ? Le plan de consistance ou d'immanence, le corps sans organes, comporte des vides et des déserts. Mais ceux-ci font 'pleinement' partie du désir, loin d'y creuser un manque quelconque. Quelle curieuse confusion, celle du vide avec le manque. Il nous manque vraiment en général une particule d'Orient, un grain de Zen. L'anorexie est peut-être ce dont on a le plus mal parlé, sous l'influence de la psychanalyse notamment : le vide, propre au corps sans organes anorexique, n'a rien à voir

avec un manque, et fait partie de la constitution du champ de désir parcouru de particules et de flux. (p. 107-109)[...]

Il n'y a de désir qu'agencé ou machiné. Vous ne pouvez pas saisir ou concevoir un désir hors d'un agencement déterminé, sur un plan qui ne préexiste pas, mais qui doit lui-même être construit. Que chacun, groupe ou individu, construise le plan d'immanence où il mène sa vie et son entreprise, c'est la seule affaire importante. Hors de ses conditions, vous manquez en effet de quelque chose, mais vous manquez précisément des conditions qui rendent un désir possible.

(p. 115)[...]

« Si vous ligotez quelqu'un, et si vous lui dites "exprime-toi, camarade", il pourra dire tout au plus qu'il ne veut pas être ligoté. Telle est sans doute la seule spontanéité du désir : ne pas vouloir être opprimé, exploité, asservi, assujéti. Mais on n'a jamais fait un désir avec des non-vouloirs. Ne pas vouloir être asservi est une proposition nulle. En revanche tout agencement exprime et fait un désir en construisant le plan qui le rend possible, et, le rendant possible, l'effectue. Le désir n'est pas réservé à des privilégiés ; il n'est pas davantage réservé à la réussite d'une révolution une fois faite. Il est en lui même processus révolutionnaire permanent. Il est constructiviste, pas du tout spontanéiste. Comme tout agencement est collectif, c'est bien vrai que tout désir est l'affaire du peuple, ou une affaire de masses, une affaire moléculaire. » (p. 115-116)[...]

« En parlant de désir, nous ne pensons pas plus au plaisir et à ses fêtes. Certainement le plaisir est agréable, certainement nous y tendons de toutes nos forces. Mais, sous la forme la plus aimable ou la plus indispensable, il vient plutôt interrompre le processus du désir comme constitution d'un champ d'immanence. Rien de plus significatif que l'idée d'un plaisir-décharge ; le plaisir obtenu, on aurait au moins un peu de tranquillité avant que le désir renaisse : il y a beaucoup de haine, ou de peur à l'égard du désir, dans le culte du plaisir. Le plaisir est l'assignation de l'affect, l'affection d'une personne ou d'un sujet, il est le seul moyen pour une personne de "s'y retrouver" dans le processus de désir qui la déborde. Les plaisirs, même les plus artificiels ou les plus vertigineux, ne peuvent être que de re-territorialisation. » [p. 119]

Jean OURY *Le hors-temps*/janvier 2010 (5)

Spirales

20 janvier 2010

Le hors-temps

- > Pour démarrer
- > Parler des absents
- > Les annonces

> Les annonces (bis)

[premier mouvement] **La fabrique du soin**

- ↗ Le fonctionnement de l'établissement :
logique dyadique, logique incestueuse
- ↗ Le fonctionnement de l'établissement :
logique dyadique, comportements de pouvoir obscènes

[1] Le hors-temps/la rencontre

→ **Logiquement, il faut être un peu en dehors du temps pour parler du temps.**

ARISTOTE STOÏCIENS LACAN

Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*
Jacques LACAN
Sigmund FREUD
Le rêve de la *Traumdeutung* ('Père, ne vois-tu pas que je brûle ?')

→ **une dimension inatteignable qui compte**

[2] Le hors-temps/ILe Réel

↗ Le Réel
Jacques LACAN
Séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*

→ **On est dans une autre logique**

[3] La fabrique du soin

↗ La fabrique du pré

Francis PONGE
Jean OURY

↗ La fabrique du « per »

Patrick CHEMLA

↗ La mise en forme, *Gestaltung*

Henri MALDINEY

[4] Le temps logique

↗ L'instant de voir

Jacques LACAN

→ **L'instant de voir n'est pas pris dans l'instant de l'horloge**

↗ Le temps et ses modalités

Henri MALDINEY
Gustave GUILLAUME

> Le parfait, temps de l'épique, sans chronothèse

> Ceux qui vivent dans le parfait

[5] La dimension du pathique

[second mouvement] **Transpassible et transfert**

[1] Le diagnostic, le Praecox Gefuhl

RUMKE

↗ La disparité subjective

Jacques LACAN

Séminaire VIII, *Le Transfert*

↗ Le désirant, le désiré, le désirable

Jean OURY

[2] Le zéro absolu

→ **Nécessité d'un dehors logique**

↗ La logique forclusive chez Lacan

Jacques LACAN

[Le désir vu par les **Marginalistes** et par **GUATTARI/DELEUZE**]
[remarques 1]
[La traduction de 'unzestorbären Wunsch' – désir indestructible]
[remarques 2]

→ **Le désir est hors-temps**

↗ Greffes de transfert, espace du dire

Jean **OURY**

↗ Langage, langue, parole

↗ Entre la langue et le langage : passerelles

[3] **La logique poétique**

François **TOSQUELLES**

↗ Les *Wesen* sauvages

Maurice **MERLEAU-PONTY**
Marc **RICHIR**

→ **La logique poétique et l'organisation du langage**

Arthur **RIMBAUD**

↗ Des effets poétiques
>> Stimmung et *disposition*

Martin **HEIDEGGER**

[4] **Hors-temps, logique, structure**

↗ La structure et le zéro absolu

Michel **BALAT**
FOUCAULT/DELEUZE
STOÏCIENS

↗ La structure et le désir

↗ Le « non manifeste » du religieux B

Søren **KIERKEGAARD**

[5] **Le travail vivant, « négatif »**

↗ Travailler dans l'économie générale

Karl **MARX**

↗ Le trait unaire, *einziger Zug*

Sigmund **FREUD**

[6] **La fabrique du soin**

↗ Transpassible, transposable, possibilisation

Henri **MALDINEY**

↗ Les incorporels

STOÏCIENS

Jacques **LACAN**

→ **Le hors-temps comme point limite qui permet la structure**

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 20 avril 2010.

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois (pas toujours !)
Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 17 février 2010

*« Il y a d'un côté,
telle que nous la trouvons en grec,
la pleine union de la pensée avec le langage.
De l'autre côté
nous trouvons leur totale séparation, qui,
comme nous l'avons constaté plus haut,
a contribué essentiellement à la forme européenne de penser.*

Dans l'attitude caractéristique de cette forme de pensée, le langage devient un objet extérieur, une chose qui "existe" comme existent d'autres choses. Et ce n'est peut-être qu'à la condition essentielle de se libérer de cette attitude, en reconnaissant sa relativité et sa limitation, que non seulement pourront être compris d'autres modes d'"être-au-monde", mais aussi que nous pourront faire la clarté sur nous-mêmes. »

*« **Entre le subjectivisme radical des Temps Modernes**, qui a commencé avec une annihilation comme telle des formes de pensées incarnées dans les sons de la langue et une usurpation de la force intersubjectivement agissante de ces formes par le "sujet" lui-même, **et la forme de pensée grecque originaire**, dans laquelle le logos comme norme objective coïncide avec la chose (ce qui est) comme vérité objective, **se trouve une forme d'existence, dans laquelle la forme du langage devient un mode du comportement humain**, une "forme de commerce" — le mode sur lequel les hommes ont de manière privilégiée des relations les uns avec les autres, en tant qu'hommes. »*

Johannes Lohmann, « **Le rapport de l'homme occidental au langage** », *Revue philosophique de Louvain*, tome 72, n°16, novembre 1974, p. 729, 746.
(le 'gras' est dans l'original)

Les annonces

>> Bergerac, 27 mars 2010, 24^e Journée de psychothérapie institutionnelle (Fédération inter-associations culturelles) : *Devenir de la psychiatrie, de la pédagogie et du médico-social aux regards de l'histoire.*

>> Le Mans, avril-novembre 2010, *Folie et psychiatrie en Sarthe, 19/21^e siècle*, soirée inaugurale (7 avril) : *La psychiatrie a-t-elle une histoire ?* Avec Jean Oury et Isabelle Bueltzingsloewen; Journée professionnelle (8 avril) : *Pratique de soins en psychiatrie : histoire et perspectives*, avec Jean Oury et Pierre Delion.

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/>

>> Blois, 26 février 2010, Journée de l'Association sur les problèmes de l'inceste.
http://www.psychanalyse-in-situ.fr/information/Inf_01.htm#f%C3%A9vrier

Titre de l'intervention de **Jean Oury** :

« Inceste et jouissance bureaucratique »¹

« Est-ce qu'il y a des encore des annonces ? Il doit bien se passer des choses au mois de mars... »

De la jouissance bureaucratique... à ... Staline...

... Le 5 mars, c'est l'anniversaire de Jean Oury...

Et le 5 mars 1953, ce fut la mort de Staline...

Et le 5 mars 1871, ce fut la naissance de Rosa Luxembourg

¹Sur la plaquette, le titre est « Inceste et jouissance institutionnelle »

La panne

C'est par ce qui lui est arrivé au dernier séminaire hebdomadaire de La Borde (samedi 13 février 2010) qu'il tient depuis février 1971, que **Jean Oury** s'engage...

*La séance du séminaire de La Borde du 4 septembre 2004
(1800^e séance)
filmée par Olivier Apprill, éditée en Dvd
<http://lalbedo.free.fr/Prods/ouryweb.pdf>*

Ce samedi... « La panne ». Il ne savait plus quoi dire... Il ne savait plus rien du tout ! Il ne pensait plus à rien !... Alzheimer précoce ?!!...

« Ça fait une drôle d'impression, quand même ! »

« J'ai continué quand même... »

Faire des exercices, pour lutter contre le barrage de la timidité et pour pallier notamment à l'esprit d'escalier. Faire des exercices comme un pianiste ou un coureur cycliste.

En psychiatrie ou en psychanalyse, domaines où l'on « travaille du chapeau », il faut faire des exercices tout le temps, jour et nuit, même en dormant (Tosquelles) et pas « une heure par ci, une heure par là ».

Le séminaire du samedi soir est pour Jean Oury comme une ébauche de réflexion et un exercice pour parler... (« Parle, parle, parle ! Surtout sans rien préparer ! »)

D'habitude ça marche, mais ce samedi, ça a râté !

Pour tenter de comprendre ce qui lui était arrivé, et pour en arriver à parler d'un « deuil qui s'est prolongé jusqu'à maintenant », **Jean Oury**, pendant près d'un quart d'heure, devant (avec ?) nous est revenu sur l'événement le plus marquant de sa semaine : La venue à La Borde de **Raymond Bénévent**² pour les dernières relectures, vérifications et retouches à propos d'un livre à paraître sur **Fernand Oury**, son frère. Cela a entraîné de longues heures de travail et de lecture, épuisantes, qui ont « remué quelque chose » et ont entravé son exercice de parole (avec la crainte que ça ne marche pas non plus ce mercredi !... d'où cette « introduction » ! pour « situer un peu, remm..., faire tourner la manivelle, un peu ! »)

²http://www.editions-eres.com/resultats_auteurs.php?ldAuteur=5433

Jean Oury est revenu sur les questions de fratrie, sur la place de **Fernand Oury** dans le mouvement de pédagogie institutionnelle, sur la plaine de Nanterre de son enfance (qu'il a déjà évoquée plusieurs fois au cours de cette année de séminaire).

[...]

[Le hors-temps]

Pourquoi le **hors-temps**, cette année?

[...]

[Explorer le zéro absolu]

*JO a souvent abordé la question.
Cf. l'ensemble des prises de notes*

↑ Chez **Jacques Lacan**

► Une même ligne verticale où il met :

zéro absolu
désir
forclusion

Cf. séance de juin 2008

► Une « suite horizontale » où l'on retrouve **l'objet (a)**

Pour en arriver là, Jean Oury aura fait référence à

➤ d'un côté, quelque chose ... pas loin du *chaos*...

... et ce n'est qu'après qu'il y a...

- ▶ La logique **discordantielle**, ce qui permet qu'on puisse parler, continuer à dire n'importe quoi : le **passage** d'un stade à l'autre, en référence à...
- ▶ ...La logique de **Peano** (logique de la suite des nombres) (c'est là qu'on trouve l'objet *a*)
- ▶ Le « **potentiel** » (attention à ne pas chosifier !) ne vient qu'après ...

cf. séance de juin 2008

↳ « **L'avant ne vient qu'après** »

- Il n'y a pas d'*avant* en soi : Il faut d'abord une **possibilité** de le dire.
- S'il n'y a pas d'articulation, de discours, il n'y a pas plus d'avant qu'*après* !

Le passage de l'oral à l'écrit ne contribue peut-être pas à clarifier les propos de Jean Oury !

Jean Oury va ensuite revenir sur son « je ne sais pas quoi dire » en mettant en scène un interlocuteur qui lui répondrait « Bah! T'es dans le zéro ! ».

Au contraire, c'est en parlant qu'on est dans le zéro ! « Rien n'est pas zéro ! »

JO me semble le premier étonné de ce qu'il vient d'énoncer...

... « Je sais pas ce que ça donne... »

Mais j'ai trouvé ça...

Jacques Lacan, Problèmes cruciaux de la psychanalyse, Séminaire 12, 1964-65, 7 avril 1965

<http://staferla.free.fr>

« Ce que le latin *causa* a pris de poids à partir du jour où Cicéron traduit avec *causa* la grecque, c'est là le point tournant qui fait qu'à la fin, cette cause – qui est encore la cause juridique d'abord, la *causa latine* – en est venue à la fin à désigner la *res* : la chose, alors que la *res*, la chose, est devenue pour nous le mot **rien**. »

↳ Ne rien préparer pour parler, c'est aussi en rapport avec le zéro absolu...

[**Ne rien préparer pour parler : repartir à zéro**]

- ▶ Chaque matin, repartir à zéro pour **reconstruire le monde**.
- ▶ Chaque matin, repartir à zéro pour **être disponible** dans la rencontre

↑ **Erwin STRAUS, Les « axiomes de la quotidienneté »**

Des choses qui nous paraissent évidentes mais qui posent des problèmes énormes. S'habiller, par exemple (en général, on ne réfléchit pas quand on s'habille...)

Les axiomes de la quotidienneté sont à la base de notre comportement.

Les « assouplissements » pour accepter les axiomes de la quotidienneté des autres qui dépendent d'un degré de collectivité particulier...

Erwin STRAUS, *Du sens des sens* (1935) éd. J. Millon, 2000, p.232

<http://www.millon.com/collections/philosophie/krisis/dusensdessens.html>

Cependant l'homme de science [...], reste confiné, comme parleur et comme observateur, à notre monde de tous les jours, sans doute mesure-t-il la radioactivité et compte-t-il les rayons cosmiques, mais il le fait à l'aide d'instruments qui s'allument devant ses yeux et qui résonnent à ses oreilles par intervalles dénombrables. En opposition totale avec la règle cartésienne de méfiance à l'égard des sens, l'homme de science agit avec une confiance naïve dans les données que ceux-ci lui fournissent. Nous avons dénommé ailleurs³ "**axiomes de la vie courante**", les contenus de l'expérience sensorielle sur

³cf. E. Straus, « Die Aesthesiologie und ihre Bedeutung für das Verständnis der Halluzinationen », Arch. f. Psychiatr., 1949, 182.

lesquels repose le comportement pratique de l'homme à l'égard d'autrui, des animaux et des choses. Un examen plus approfondi des présupposés du monde de tous les jours acceptés tacitement comme évidents nous ouvrira vers la compréhension du sentir. »

Cf. dans l'ensemble des prises de notes, notamment celles d'octobre 2009.

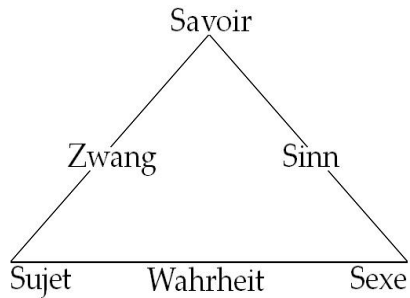
[...]

Différentes associations vont porter Jean Oury vers le triangle des 3 S de Lacan...

↑ Jacques Lacan, Le triangle des 3 S

Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, Séminaire XII, 1964-65, 9 juin 1965 <http://stoferla.free.fr>

Croquis figurant dans la version sur le Net

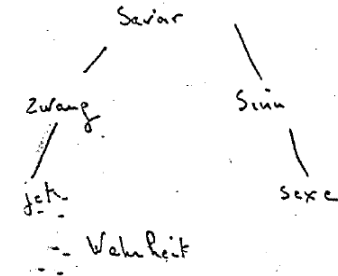


Savoir
(jouissance de l'autre)

Sujet
(de l'Inconscient)

Sexe
(en tant que différence)

Extrait des sténotypes du séminaire disponibles sur le site de l'École lacanienne, 9 juin 1965 <http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=13>



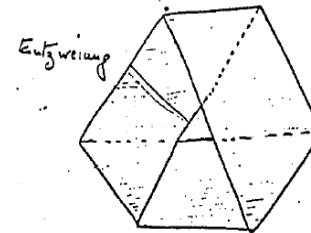
Zwang
rapports entre :Sujet/
accumulation capitaliste du Savoir

Sinn
sens

Wahrheit
vérité

↑ August Ferdinand Möbius : La bande

Pourquoi Lacan a-t-il fait un dessin en insistant que c'était une bande de Möbius courbée 3 fois ?



Et il avait mis un mot très important : « Entzweiung »

Ça veut dire : mélanger, traverser, mais en même temps...

J'ai trouvé :
Entzweiung : division, scission, dissociation,
dissension, déchirement
Zwei : deux
Entzwei : cassé, brisé, en morceaux
Zwang : contrainte
Zwingen : forcer

Une bande de Möbius, est une représentation figurale où, quand on en fait le tour, on peut se retrouver au même point sans avoir traversé le bord de la bande. C'est sa définition même.

Mis à part sa représentation spatiale, l'essence de la bande de Möbius serait peut-être cette logique particulière où l'on est d'un côté tout en étant de l'autre, sans passage, sans être « dédoublé ».

Il faudrait vérifier auprès de **Michel Balat**.

Un processus logique qui permet de penser deux choses en même temps.

Jacques **Lacan**, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,
Séminaire 12, 1964-65, 10 mars 1965

« ... pour qui est sur la bande, il n'y a ni endroit ni envers. Il n'y a endroit et envers que quand la bande est plongée dans cet espace commun où vous vivez, ou tout au moins vous croyez vivre.

Il n'y aurait donc pas de problème vis à vis de ce qui peut se situer sur cette surface, pas de problème d'endroit ni d'envers et rien qui permette de la distinguer d'une bande commune de celle qui est, par exemple, la bande qui me servirait de ceinture. Je n'aurai pas la malice de donner cette torsion finale.

Néanmoins, il y a dans cette bande des propriétés, non pas extrinsèques mais intrinsèques, qui permette à l'être — que j'ai supposé y être limité par son horizon, c'est le cas de le dire — qui lui permette quand même, de repérer qu'il est sur une bande de Möbius et non pas sur sa ceinture de corps.

C'est ceci, qui se définit en ce que la bande de Möbius n'est pas orientable.

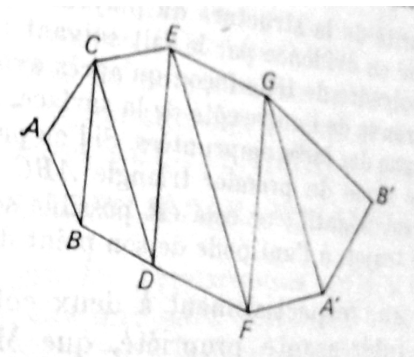
Ce qui veut dire que si le supposé être qui se déplace sur cette bande de Möbius, part d'un point en ayant repéré dans un certain ordre, son horizon, a,

b, c, d, e, f (mettez autant de lettres que vous voulez) s'il fait un mot dans un certain sens — c'est la façon la plus rigoureuse, en l'occasion, de définir l'orientation — s'il poursuit son chemin sans rencontrer aucun bord, revenant au même point pour la première fois, il trouvera l'orientation opposée : le mot se lira d'un façon palindromique, dans le sens exactement inverse. »

August Ferdinand **Möbius**,
in Jean-Claude **Pont**,
La topologie algébrique des origines à Poincaré, Puf, 1974
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhs_0151-4105_1976_num_29_1_1382

« On peut se faire une idée très claire de la grande diversité des zones de ce genre à l'aide d'une feuille de papier coupée en forme de rectangle $ABB'A'$. Plions d'abord cette feuille de façon que AB reste constamment parallèle à lui-même, jusqu'à ce que A se confonde avec A' et B avec B' ; on obtient une zone à deux côtés ayant comme frontière les arêtes circulaires AA' et BB' . En second lieu, on amène A en coïncidence avec B' et B avec A' en tenant le segment AB fixe et en faisant subir à $A'B'$ une rotation de 180 degrés. Cette surface a une seule frontière et un seul côté, car on peut la peindre entièrement sans traverser la frontière. »

(Möbius, p. 108, extrait du § 11 de « La détermination du volume d'un polyèdre ou la genèse de la notion de surface à un côté »)



« Soit n points $A, B, C, D, \dots, M., N.$ formant la suite périodique... $MNABCD\dots$, qui détermine une zone composée de n triangles $ABC, BCD, \dots, MNA, NAB$.

Coupons cette dernière le long de l'arête AB et étendons la figure obtenue sur un plan, de manière à avoir une suite de n triangles. Comme les points A et B appartiennent aussi bien au premier triangle qu'au dernier, nous représenterons les extrémités de celui-ci par A' et B' . Les n triangles formeront alors un polygone à $n + 2$ arêtes, dont la suite des sommets sera $AB, \dots, B'A'$... lorsque n est pair, et $AB\dots A'B'$... dans le cas contraire.

À partir de ce polygone, on reconstitue la zone initiale en faisant coïncider A avec A' et B avec B' . De cette façon, lorsque n est pair, le périmètre de la zone est constitué par deux polygones disjoints ayant $\frac{1}{2} n$ côtés chacun, tandis que, lorsque n est impair, la zone est limitée par un polygone à n côtés. »

(Möbius, p.108-109, extrait d'un texte figurant dans les papiers de Möbius et publié dans le tome 2 de ses œuvres)

« Lorsque n est pair, A et A' se trouvent sur la même ligne et il n'y a pas de torsion. Lorsque n est impair, A et A' ne se trouvent pas sur la même ligne et il y a torsion. » (Pont, p. 109)

*Cf. en fin de ces prises de notes
d'autres éclaircissements sur Möbius et sa bande.*

entre le Sexe et le Savoir : Sinn
Le Sens, pas la Signification⁴
entre le Sujet de l'Ics et le Sexe : Wahrheit, la vérité

Jacques **Lacan**, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,
Séminaire XII, 1964-65, 16 juin 1965

« ... cette bande trois fois repliée sur elle-même, ce ruban de Möbius, je veux dire sa demi torsion fondamentale, constitue sa propriété topologique, ce qu'il

⁴J'ai ouvert une page sur le site *Ouvrir le cinéma*, afin de travailler ce leitmotiv de Jean Oury : « Sinn, Le Sens, pas la Signification, Bedeutung »
<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/sens/sens.html>

recèle **d'Entzweiung**, justement en ceci qu'il n'y a pas deux surfaces, que la même surface venant à se rencontrer elle-même étant son envers, c'est cela qui est le principe de l'**Entzweiung**, bien sûr c'est en tous les points du ruban de Möbius qu'elle peut se manifester.

Et c'est bien ce que nous touchons dans l'expérience quand nous voyons que le signe à savoir ce qui fait la puissance de l'expérience analytique, ce qu'elle a introduit dans le monde de ce quelque chose d'essentiellement ambigu, où nous reconnaissons que, au niveau le plus opaque d'une chaîne signifiante, quelque chose, ce quelque chose qui fait sens – s'est toujours, plus ou moins pris, dans cette bipolarité encore irrésolue, qui est celle qui émane du sexe et cela qui, en tout cas, y fait sens.

Mais n'ai-je pas aussi commencé l'année en vous montrant que cette nature du sens est exactement celle du « pas de sens », que plus, ce que nous pouvons essayer d'articuler, de former, de conjindre, des signifiants à la seule condition d'y respecter un minimum de structure grammaticale, fera ce « pas de sens » et en manifestera d'autant plus le relief et l'originalité.

le **Sinn** est foncièrement marqué de la fissure de l'**Unsinn** et c'est là qu'il surgit dans sa plus grande pureté. Et alors, où trouverons nous ce qui y correspond de cette ligne magique, fuyante et idéale qui est partout et nulle part cette ligne de l'**Entzweiung** dans le lieu de liaison du sujet au sexe que nous avons appelé le **Wahrheit**.

Car c'est cela dont il s'agit dans l'analyse.

Si le **Sinn**, si ce qui est sens, est interprétable, tient au **sujet** du côté du **savoir**, dans les achoppements du discours, dans le trébuchement du signifiant, le signifié qui vient ainsi, vient d'ailleurs, il vient ici par en-bas, non pas par le détour du savoir, par ce rapport direct du sujet avec l'être **sexué**. Où est alors ici la division ? Est-ce que j'ai besoin devant des psychanalystes de l'appeler par son nom ? Quelle est l'expérience à quoi la psychanalyse nous conduit et que définit le rapport du sujet avec le sexe, si ce n'est que, quel que soit le sexe de ce sujet, ce rapport s'exprime de cette façon singulière, qui est celle que nous appelons la castration. »

► « **Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es** »

Et dans cette façon de parler sans préparer...

Jean Oury en vient à citer de mémoire le conseil de Lacan... « Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »

« Je n'irais pas plus loin que là où j'en suis... Alors, j'arrête... »

Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*,
Séminaire XII (1964-1965), 9 juin 1965
<http://staferla.free.fr>

« Mais comment établir le rapport de cette vérité du sujet, avec ce que la construction de la science nous a appris à reconnaître sous ce nom ?

Ne renvoyons pas ici notre confraternel partenaire au décevant périple qu'au mieux son cursus secondaire, d'être français, lui a fait parcourir sous le nom de philosophie, voire à l'épistémologie déjà poussiéreuse qu'il en a pu retenir. Et ceci simplement parce que FREUD a introduit sous le nom d'inconscient dans notre expérience, l'ordre de faits qui ouvrent à la question ainsi posée, son chemin expérimental.

C'est ici que notre audience prend corps avec notre propos, et nous allons dire de qui nous voulons le faire entendre : de ceux-là même à l'endroit de qui, les tenants de l'expérience analytique n'ont su jusqu'alors, faire état que de son caractère incommunicable, pour ceux qui ne l'ont pas partagé sauf, aux dernières nouvelles, à étaler ce mystère — sur ce mystère — la tarte à la crème mal digérée des fonctions de la communication en y joignant quelques mômeries sur la relation médecin-malade.

Car notre propos est que la psychanalyse soit soumise à une recherche qui porte sur ses procédés et jusque dans ses errances, trouve à articuler ses limites, autrement dit une recherche qui en dégage ce qui s'appelle la structure.

Pour le contrôle d'un tel travail, nous en appelons à tous ceux pour qui la notion de structure a, dans leur science respective, son emploi. Nous en attendons en outre, qu'avec nous, de ce travail ils déduisent les conditions de formation grâce à quoi un psychanalyste sera propre à conduire une analyse. C'est dans ce moment, que notre dialogue exemplaire avec le médecin trouve son pathétique.

“Prends garde, toi qui as ouvert ce livre parce que tu rêves de devenir psychanalyste ! Car la psychanalyse ne vaudra que ce que tu vaudras quand tu seras psychanalyste, elle n'ira pas plus loin que là où elle a pu te conduire”.

C'est de cette référence de la psychanalyse comme science avec ce qui,

effectivement, peut être réalisé de ce certain rapport lié à une certaine place de la résurgence de la vérité dans la dialectique moderne du savoir, c'est de là, que dépend... contrairement à ce qu'il en est de l'idée de PLATON ... que dépend ce qu'il en est effectivement de ce dont nous pouvons parler sous le nom de psychanalyse.

↑ Jacques Lacan, la « passe »

Jean Oury se souvient de Jacques Lacan parlant de ses séminaires : « Quand je fais un séminaire, c'est ma passe »

Quand Lacan, a inventé, les « cartels ».

La tentative de faire des cartels à La Borde (1975) n'a pas duré.

Et puis, la « passe ». Un drôle de mot.

Quand l'analysant veut devenir analyste.

Le « passant » va voir des « passeurs » pour travailler la question.

... Ça peut durer longtemps...

Des membres élus — le jury d'agrément (dont Oury a fait partie) — convoque le « passeur »

Mais Jean Oury s'est insurgé quand un jour il a entendu des affabulations d'un passeur sur un passant (une passante) qu'il connaissait.

Il avait soulevé la question difficile de la critique des témoignages.

Une dimension difficile à exprimer : comment être psychanalyste ?

Lorsque Lacan disait devant son public : Quand je fais un séminaire, c'est ma passe...

Il inventait devant un public de « passants » qui émettaient des « opinions » de « passeurs » (par ex : 'tiens, c'est pas mal ce qu'il vient de dire'... ou bien... 'on comprend pas ce qu'il raconte'...)

Ce que Jean Oury est en train de faire là, devant nous, c'est un jugement de « passeur » vis à vis des séminaires de Lacan.

Et s'adressant à nous, ils s'interrogent sur notre position : « Vous êtes tous des... je sais pas quoi !... des "passeurs"... et moi, je suis... un "passant" ! ... je raconte des histoires, vous pouvez juger des tas de trucs ! Vous avez votre avis ! Peut-être qu'il faudra vous réunir tout à l'heure ou demain !... pour dire : 'ça va, ça va

pas' ... un jugement, quoi ! Un jugement ça va pas plus loin... »

Mais alors, est-ce qu'il a fini sa « passe » s'interroge JO ?...

Quelques textes sur la « passe »

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/semin.htm>

- Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École, J.Lacan, (Scilicet, 1969)
- Proposition de la passe, dite 1ère version prononcée le 9 oct 67 ;
- Note sur le choix des passeurs : remarques précieuses formulées en 1974 par Lacan sur ce dispositif de la passe et des passeurs qu'il essaye d'élaborer et de mettre en place depuis sa proposition sur la passe du 9 octobre 67 ;
<http://www.ecole-lacanianne.net/presentation-passe.php>
<http://www.causefreudienne.net/index.php/passe/la-procedure-de-la-passe>

[Repartir à zéro : la rencontre]

- ▶ Qu'est-ce qui est en question quand
« je rencontre » ?
- ▶ écouter, ça veut dire quoi ?

Jean Oury, « **Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses** », in Paul Jonckheere (éd.), *Passage à l'acte, De Boeck université, 1998, p. 226*

Intervention au Colloque européen de phénoménologie clinique, Bruxelles, 18 mars 1993

http://books.google.fr/books?id=n0Jq_Ww_-5MC&lpg=PA19&dq=le%20contact%20%20paul%20jonckheere%2C%20de%20boeck&pg=PP1#v=onepage&q&f=false

« Une des études les plus précises à ce point de vue, je l'ai lue, grâce à Jacques Schotte, dans la traduction qu'il a faite, avec Michel Legrand, d'un texte de Johannes Lohmann sur « le rapport de l'homme occidental au langage »... Lohmann parle très bien de la *tuchè* et de son articulation avec le *lekton*. L'articulation *tugkanon/lekton* : l'objet pensé-et-l'objet dit, dans le *lekton* ; et l'objet réel dans le *tugkanon*.

Tuchè, je l'emploie également à partir de l'élaboration de Lacan, et en particulier dans le séminaire XI sur les quatre concepts; il y reprend, à sa manière, des réflexions autour de 'tuchè' et 'automaton'. La *tuchè* : la rencontre, la bonne ou mauvaise fortune. Il insistait beaucoup sur le fait que la vraie rencontre met en question le réel (non la réalité). Il y aura donc un pli, un sillon dans le réel, plus qu'une trace. C'est le réel de la rencontre qui va modifier l'existence. C'est dans ce sens que je parlais de l'événement tout à l'heure. Il s'agit, comme le dit Heidegger, de « das Ereignis ereignet », de l'événement qui advient. Mais pour qu'il y ait de l'Ereignis, il faut qu'il y ait de la désappropriation : non pas du 'donné', mais du donné sauvage, afin qu'il puisse y avoir donation. L'événement adviendra par la *tuchè*.

En effet, ce qui nous intéresse (inter-esse) dans la relation avec le psychotique, c'est de faire en sorte qu'il y ait possibilité de rencontre. Sinon, on reste dans une sorte de négligence, ou de méconnaissance...

Mais il faut commencer par faire une « greffe d'espace » afin qu'il soit quelque part. Et l'espace, c'est par la rencontre que ça se crée. La rencontre est donc une sorte de nécessité « technique » (au sens originaire de *tekne*), un élément basal de toute pratique psychothérapique. C'est dans ce sens là que je parle de « *tuchè* »; c'est aussi dans ce sens que je soulignais tout à l'heure la nécessité d'être dans un état de réduction phénoménologique schizophréniforme, afin d'éliminer tout artefact, pour être là, dans l'apparaître, en accord avec l'autre. »

Jean Oury va reprendre très rapidement le fil de cette thématique à partir de

↑ *tuchè*, *tugkanon*, *lekton*

➔ Johannes Lohmann

Le *lekton*, un terme emprunté aux **Stoïciens**, c'est (rapidement dit), ce qui permet de dire.

Michel Balat, « **Les Stoïciens** »
<http://balat.fr/Les-Stoiciens.html>

Entre *Tugkanon* et *Lekton*, c'est seulement là, selon **Johannes Lohmann**, que l'on peut parler de **l'objet**

Johannes Lohmann, « **Le rapport de l'homme occidental au langage** », *Revue philosophique de Louvain*, tome 72, nouvelle série, n°16, novembre 1974. ⁵

« En grec la vérité consiste dans la présence, l'être-présent de l'être même (qu'Aristote nomme *ousia*). Elle a de tout autres qualifications que la vérité comme relation à ce qui est (qu'il s'agisse d'une relation du "jugement" ou du "comportement" en général). La présence de l'être même est constamment exposée à la "déchéance", et plus précisément selon deux aspects ou dimensions, dans lesquels les deux aspects de l' "objectivité" et de la "subjectivité" se reflètent, réfractés de manière singulière, dans cette tout autre forme de connaissance. Ce qui "est" est exposé, d'une part à l'instabilité du "devenir" [...], et d'autre part à l'illusion du "paraître". Que ces deux modes de l'amoindrissement d'être sont effectivement pensés en grec à partir de l'être, comme "formes de l'être", même s'il s'agit de formes d'un rang inférieur, c'est ce que montrent les deux verbes d'être *ousa* "être par hasard" et *ousai* "être dans l'ombre", qui caractérise peut-être mieux la mentalité particulière de la "forme de pensée" grecque originaire que ne peuvent le faire de longs développements » (p.748)

⁵Voici le résumé figurant à la fin de l'article, p. 765 :

« Le but de l'auteur est de repérer les transformations qui s'opèrent dans la conscience humaine entre l'époque grecque "originaire" et l'époque moderne. De l'avis de l'auteur, ces transformations de la conscience s'expriment par excellence dans le rapport de l'homme au langage. À l'époque grecque originaire, pensée, langage et être sont encore unis, alors qu'à l'époque moderne — ainsi qu'en témoignent les œuvres de Luther, Descartes et Locke — ils viennent à se dissocier, dans un processus peut-être déjà préfiguré dans le latin, voire le grec hellénistique : l'être humain apparaît comme sujet délié du langage ; il exprime dans un langage désormais manipulable (et qui se donne ainsi comme "langage" au sens propre) la pensée qu'il a formée en esprit, à propos d'un réel lui-même objectivé. Diverses formes de cette conscience humaine du langage sont analysées sur base de documents linguistiques, relevant entre autres de la pensée historique et philosophique (Thucydide, Polybe, Aristote, Cicéron, Kant, ...)

« Le temps concret, rempli, qu'indiquait originairement *kairos*, est donc devenu ici le schéma temporel vide de la succession des moments, [...] Mais quel est le rapport du schéma du temps "vide" et de la conception, qui lui est liée, de la causalité comme "suite" extérieure avec le développement de la subjectivité et l'affranchissement de la pensée par rapport au langage ? Le temps vide, le temps comme "schéma" de la succession des moments, est la pure "auto-affection" du "sens interne" (Kant) et donc de la pure "subjectivité". En lui le moi et l'objet (singulier !) sont identiques. Ce qui signifie à la fois qu'en lui le moi s'est détaché, libéré des objets (pluriel !). Mais le moi est en même temps le "sujet", le substrat (*ousia*) de la "pensée" et du "discours". Le schéma nivelé, vidé du temps concerne donc pareillement la pensée et le langage. En lui le moi pensant et en même temps le discourant s'enlève des choses, qui par là deviennent pour lui des "objets", ce que le *ousa* grec n'est pas encore, mais bien la *res* latine. [...] Mais ce qui au départ ne se sépare pas encore, c'est l'objet pensé et l'objet "dit", qui sont précisément réunis dans le *ousa* stoïcien, et opposés au *ousai*, à l'objet réel. » (p. 751)

Sur Johannes Lohmann, le *Lekton*, cf. prises de notes de juin 2007, mars, avril et octobre 2008, septembre 2009

➔ **Jacques Lacan**

Jacques Lacan, Les quatre concepts fondamentaux 12 février 1964 (Tuchè et Automaton)

La vraie rencontre, la rencontre impossible :
« Père, ne vois-tu pas que je brûle »
cf. les séances précédentes

Jacques Lacan, Les noms du Père, 20 novembre 1963

<http://pagesperso-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psyssem/nondup/nomsdup.htm>

Jean Oury rappelle le séminaire de Lacan de novembre 1963, consacré à un commentaire de *Crainte et Tremblement* de Søren Kierkegaard. Mais il n'y a malheureusement pas eu de suite après le déplacement du séminaire à L'ENS, rue d'Ulm.

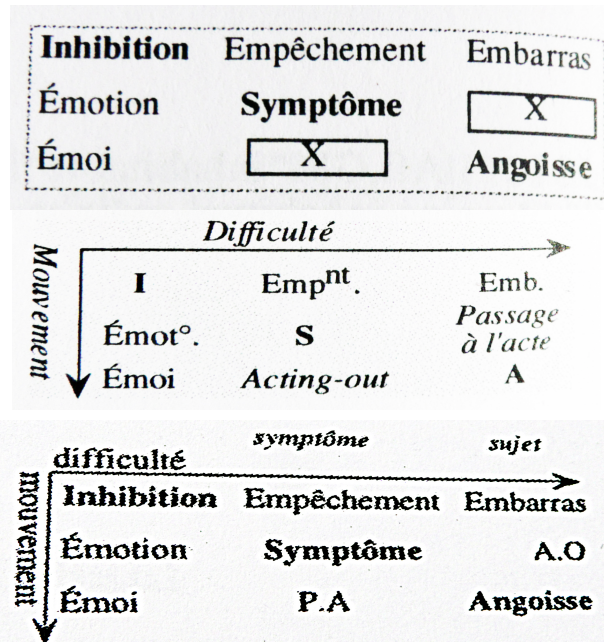
Søren **Kierkegaard**, *Crainte et tremblement* (1843),
Rivages Poche, 2000
http://fr.wikipedia.org/wiki/Crainte_et_tremblement
http://www.payot-rivages.net/livre_Crainte-et-tremblement-Soren-Kierkegaard_ean13_9782743605872.html

Le plus proche de Lacan, pour Jean Oury, c'est Kierkegaard

*Sur tout ce qui suit,
cf. les prises de notes de novembre 2007,
ainsi qu'octobre 2007, novembre 2005*

Jacques **Lacan**, Séminaire X, *L'Angoisse* (1962-63), Seuil, 2004

La matrice à 9 cases (extraits du séminaire, version M. Roussan)



Quand l'angoisse vient 'titiller', 'travailler', l'inhibition, c'est là qu'il y a une possibilité d'ouverture. Et on en sort (de l'inhibition, à condition que ce soit travaillé par l'angoisse)

➔ Jean **Oury**

L'angoisse – l'embarras

À ce schéma JO a rajouté une courbe de l'angoisse à l'embarras (« brancher l'angoisse sur l'embarras), à condition que ça tienne, ça fait une production de concepts. Ça évite le passage à l'acte.

Jean Oury reconnaît, « honnêtement », qu'il a été influencé par un exposé de **Pierre Kaufman** sur l'inhibition, lors d'un congrès de Lacan à Strasbourg (1976)

Ce qu'il en a retenu :
« A quel niveau y a t-il production, création de concepts ? Au niveau de l'embarras. »

Mais pour cela il faut quelque chose qui « remue », d'où le lien fait par Jean Oury avec l'angoisse.

Un concept qui vient d'*ailleurs*, c'est pas sérieux, il faut passer par l'angoisse et par le paradoxe absolu.

↑ Le paradoxe absolu

Le paradoxe absolu : ce qui n'est pas démontrable, pas évident, c'est *comme ça*.

➔ Søren **Kierkegaard**, *Le concept de l'angoisse* (1844)

Søren **Kierkegaard**,
Miettes Philosophiques. Le concept de l'angoisse, Tel, Gallimard
http://www.amazon.fr/gp/product/images/2070719618/ref=dp_image_0?ie=UTF8&n=301061&s=books
Post-scriptum aux miettes philosophiques, Ellipses
http://www.editions-ellipses.fr/fiche_detaille.asp?identite=4844

« Pour pouvoir être débarrassé des scories de l'histoire, des préjugés, de l'esthétisme ('la sphère **esthétique**', écrit Kierkegaard. Cf. don Juan, Faust, ...) et en même temps, passer à travers la sphère **éthique**, pour être à la sphère '**religieuse**', pas n'importe laquelle ! C'est pour ça qu'il distinguait les religieux A et les religieux B (cf. *Post-scriptum*) »

C'est le mouvement de la foi (mais il faut dépasser ça, restons laïques !)

➔ Il s'agit de passer dans un **autre niveau logique** qui n'est pas justifiable par la quantité d'arguments, esthétiques ou éthiques.

C'est le **saut absolu**.

Il faudrait rapprocher ces positions de celles de **Baruch Spinoza**

Dans le paradoxe absolu, on est **en prise** avec l'autre sur un plan de respect absolu, non pas en le respectant, mais en étant dans une certaine position... difficile à définir en trois mots.

C'est à partir de l'angoisse que vient ce brancher ce que **Kierkegaard** appelle le **sérieux**

*cf. prises de notes d'octobre 2007 (citation de K.)
décembre 2007, mai 2008.*

Une allusion de Lacan qui serait déjà Kierkegaardienne...

Jacques Lacan, Séminaire X, L'Angoisse (1962-63), Seuil, 2004

« Aussi bien, peut-on remarquer que le dernier venu, et non des moins grands, Monsieur Sartre, s'emploie tout expressément, ce cheval, à la remettre non seulement sur ses pieds mais dans les brancards de l'histoire. C'est précisément en fonction de cela que Monsieur Sartre s'est beaucoup occupé, beaucoup interrogé sur la fonction du sérieux. Il y a aussi quelqu'un que je n'ai pas mis dans la série...

[...]

...il y a Heidegger. [...] L'être pour la mort, pour l'appeler par son nom, qui est la voie d'accès par où Heidegger, dans son discours rompu, nous mène à son interrogation présente et énigmatique sur l'être de l'étant, je crois, ne passe pas vraiment par l'angoisse. »

(14 novembre 1962, p.13-14, version de Michel Roussan)

«... de ce qu'est proprement la conquête freudienne, et que c'est nommément ceci, c'est que si l'homme est tourmenté par l'irréel dans le réel c'est que dans l'irréel, il serait tout ç fait vain d'espérer s'en débarrasser pour la raison qui est : ce qui, dans la conquête freudienne, est bien justement l'inquiétant, c'est que dans l'irréel, c'est le réel qui le tourmente.

Son souci, Sorge, nous dit le philosophe Heidegger. Bien sûr, mais nous voilà bien avancés. Est-ce là un terme dernier, qu'avant de s'agiter, de parler, de se mettre au boulot, le souci est présupposé ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et ne voyons-nous pas que nous sommes déjà, là, au niveau d'un art du souci : l'homme est évidemment un gros producteur de quelque chose qui, le concernant, s'appelle le *souci*. Mais alors j'aime mieux l'apprendre d'un livre saint, qui est en même temps le livre le plus profanateur qui soit, qui s'appelle *L'Écclésiaste*. [...]

(19 décembre 1962, p.65-66, version de Michel Roussan)

Le paradoxe absolu, ça serait donc, d'un point de vue logique, de brancher l'angoisse sur l'embarras...

— « Ah, il est déjà embarrassé comme ça, si tu lui fous de l'angoisse en plus !

— Justement !, il ne s'agit pas de l'aider !

Cette question du paradoxe absolu serait comme un des maillons d'un processus analytique (non pas : « Attends, on va t'expliquer ... maintenant t'as compris, t'es guéri ! »)

Il n'y a pas d'explication « rationnelle », au sens traditionnel, c'est quelque chose de l'ordre du sérieux.

➔ Une notion existentielle

↑ Distinguer : passage à l'acte et acting out

Pourquoi mettre le sérieux avec le paradoxe absolu, avec ce qui n'est pas articulable sur le plan de la logique ordinaire ?

Il n'y a pas de recette.

On ne peut pas prouver. Et pourquoi ?... l'angoisse... mais c'est le chemin...

Le paradoxe absolu : De l'angoisse à l'embarras. Ça se casse la gueule souvent, et on arrive au passage à l'acte. Mais avec un peu de temps, il peut y avoir des **acting out**.

Jacques Lacan, Séminaire X, *L'Angoisse* (1962-63)

Dans ce séminaire, Lacan fait la distinction entre passage à l'acte et acting out (approche amorcée en 1958)

Dans l'acting out...

... il y a une **structure** qui est la même que celle du **fantasme** :

*sur le fantasme,
reprenre toutes les
prises de notes*

Une **scène délimitée** où il y a une articulation complexe entre le sujet de l'Œs et ce qu'il en est du désir, la trace du désir : l'objet (a)

\$ ◇ a

Sur les mathèmes de Lacan

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon300792

Le fantasme est plutôt caché (« on se le garde ! »)

l'acting out est un fantasme à ciel ouvert, articulé, pour qu'on intervienne.

C'est une demande d'interprétation.

Par exemple :
dans une collectivité, un malade casse une fenêtre.

- Certains vont l'interpréter comme passage à l'acte, sans explication particulière
- d'autres vont l'interpréter comme acting out

Ceux-là reprennent la vie quotidienne récente (*c'est moi qui dit ça comme ça*) : une visite de la famille qui ne s'est pas très bien passée. Il a cassé la fenêtre pour qu'on intervienne, pour qu'on puisse lui expliquer : salaud! T'as cassé la fenêtre ! Et qu'il ait la possibilité de s'expliquer (« t'as pas vu ce qu'ils m'ont dit quand ils sont venus ! »)

Il avait envie de leur casser la gueule mais il a cassé la fenêtre !

➤ Dans l'acting out, c'est **articulé**, ça se passe sur une scène

➤ Au niveau du passage à l'acte, « ça tombe dans le trou du souffleur ! »

↑ **La scène du fantasme**

la scène de fantasme héritée de **Gustav Fehner**.

C'est du même ordre que la scène du rêve.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav_Fehner

Chez des psychotiques graves, il y a détérioration de la scène du fantasme.

Pour y avoir accès, l'opérateur logique : le concept de transfert

↑ **Le concept de transfert :**

opérateur logique de la scène du fantasme

➤ **Gisela Pankow, Les greffes de transfert**

Cf. l'ensemble des prises de notes

Faire des greffes de transfert chez des personnalités dissociées pour que, à un certain moment, ça se délimite .

« On arrive à la base de la personnalité avec laquelle on pourra ensuite parler, quitte à ce que ça rechute ... » Il faudra alors remettre ça...

C'est à partir du fantasme qu'on peut vivre 'avec'... si l'avec est menacé, s'il n'y a pas suffisamment de **délimitation**, comme le fantasme, avec les autres ça se mélange un peu trop...

➔ On ne peut pas articuler la matrice à 9 cases, sans mettre en question pour la faire fonctionner, le transfert.

Tout cela a été exploré finement par

Pierre Delion, *L'enfant autiste, le bébé et la sémiotique*
Puf, 2000.
(sa thèse)

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:L%27enfant_autiste%2C_le_b%C3%A9b%C3%A9_et_la_s%C3%A9miotique

et

Michel Balat,
Fondements (des) sémiotiques de la psychanalyse.
Peirce après Freud et Lacan, suivi de Logique des mathématiques de Ch. S. Peirce, 2000.
(sa thèse de 1986)

<http://www.editions-harmattan.fr/index.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=8778>

De tout ce dont vient de parler Jean Oury, il dit que c'est le minimum. Dans la pratique c'est bien plus compliqué que ça.

➔ **Repartir à zéro chaque matin**

➔ **« Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »**

Je comprends que ce qui est en question ne se résout pas dans une accumulation de savoir.
ça se remplit pas avec des mots, dit-il...,
ni même avec l'action.

C'est à un autre niveau :

[« Que fais-tu de ton angoisse ? »]

Aller chercher des savoirs ? (La logique, chez Leibniz, Malebranche, Rousseau, Spinoza, ... oh, la la ...)

Ça ne sera qu'une pirouette pour échapper...

Ça ne résoudra pas qu'un samedi soir Jean Oury ne peut plus rien dire !

Que faire ? Ne rien dire ? C'est pire !

« Parle un peu, dis n'importe quoi, ne cherche pas trop à raisonner »

« Je fais ma passe, dit Jean Oury, mais quel est mon passeur, ils sont tous morts, ces imbéciles ! »

[Le hors-temps]

C'est sur un mode logique qu'il faut l'approcher...

▶ Le temps n'enveloppe pas tout (il ne faut pas être naïf)

[Boîte à outils]

Dans la **Spaltung**, à quel niveau ça se casse ?

↑ Au niveau du narcissisme originaire

Jacques **Schotte**

Jean Oury dit que c'est ce que Gisela Pankow appelle : le corps, non pas le Körper mais le Leib.

Gisela **Pankow**

➔ Le processus d'incarnation

(Le côté un peu 'curé' chez Pankow)

Sigmund **Freud**

➔ L'identification primordiale

Le représentant de l'identification primordiale, on peut dire que c'est le mythe du torero, le toreador, l'homme soleil.

La pire des choses pour un torero c'est de plier le genou. Il est disqualifié...

Ce qui ne va pas dans le corps du schizophrène c'est de l'ordre d'une difficulté d'incarnation.

C'est une dissociation au niveau du corps ! Et pas le corps qu'on voit ! C'est bien plus compliqué que ça !

D'où les effets de troubles des axiomes de la quotidienneté.

*Cf. notamment,
les prises de notes de décembre 2006*

► Remise en questions des habitudes logiques

L'accès à tout ça nécessite une remise en question des habitudes logiques.

Ne pas se laisser « fasciner » par le « temps qui passe ». Le temps est une notion très relative. (*c'est ma façon de synthétiser*).

Il faut remonter jusqu'à Guillaume d'Ockham et Marsile de Padoue pour travailler tout ça.

Jeannine Quillet, *Les clefs du pouvoir au Moyen-Âge*, Flammarion, 1971
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1973_num_131_2_449967_t1_0635_0000_3

La philosophie politique du Songe du Vergier. Sources doctrinales,
Vrin, 1977

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bec_0373-6237_1973_num_131_2_449967_t1_0635_0000_3
« Universitas populi et représentation au XIV^e siècle »
<http://balat.fr/JEANNINE-QUILLET-UNIVERSITAS.html>

[Boîte à outils]

↑ **Le hors-temps logique** est en rapport avec la structure, le zéro absolu...

... le point central du narcissisme originaire c'est là que c'est éclaté dans la schizophrénie. Ça ne marche pas, ça ne se regroupe pas.

↑ L'energeia

Cf. l'ensemble des prises de notes

Ça remet en question ce qu'on peut entendre dans le terme grec d'**energeia** (pour éviter de parler d'énergie libidinale – ça sent le pétrole ! dit Jean Oury, *cad* trop proche de la thermodynamique)

↑ émergence du narcissisme spéculaire

Oury parle d'un « style d'existence » (*je comprends : celui du schizophrène*)...

C'est au niveau de l'energeia qu'il va y avoir possibilité — ce que Beaufret et Heidegger désignent par le terme grec de **synolon** — de regrouper quelque chose et qui va permettre, si ça se passe bien, qu'il puisse y avoir émergence du narcissisme spéculaire — comme chez tout le monde.

Jean Beaufret, *Le chemin de Heidegger. Dialogue avec Heidegger IV*, Minuit, 1985, p.15-16-19.

« Parmi les textes dont le regroupement constitue ce que l'on appelle la *Métaphysique* d'Aristote, le livre Z est celui où se trouve pour la première fois explicitement déployée comme question de l'être () la question directrice qui, d'un bout à l'autre, anime l'ensemble du recueil.

[...]

Dès les premières lignes de ce chapitre, Aristote, fidèle à sa manière, commence par rassembler divers avis sur la question.

L'*ousia* nous dit-il, apparaît, sinon de beaucoup de manières, du moins selon les quatre titres suivant comme : ce qu'était être (*to ti hen eninai*), l'universel (*to katholou*), le genre (*to genos*) et, en quatrième lieu, le sujet (*to hypokeimenon*).

[...]

Cette quadripartition est presque aussitôt suivie par une tripartition qui, dans « ce qui est tel » (), fait apparaître les trois moments de la matière (hylé), de la forme (morphé) et du composé des deux (synolon). Suivent trois exemples destinés à éclairer les termes et la remarque que, dans ce tiercé, le premier rang revient à la forme.

Mais comment convient-il d'entendre « ce qui est tel » ? C'est là que commence l'énigme.

Une tradition vieille d'au moins sept siècles, puisqu'elle remonte au moins à saint Thomas, consiste à interpréter « ce qui est tel » comme renvoyant au *sujet*, dernier nommé de la quadripartition.

Il faut attendre l'année 1965 pour que cette lecture « classique » soit pour la première fois examinée d'un regard critique. Telle est l'innovation radicale qu'apporte l'étude de Rudolf Boehm, *Das Grundlegende une das Wesentliche* (Martunus Nijhoff, Den Haag).

, nous dit Boehm, n'a pas pour antécédent *hypokeimenon*, mais bel et bien *ousia*. [...] La tripartition de Z 3 ne serait nullement, en dépit de la tradition, la subdivision du quatrième terme de la quadripartition qui la précède, mais la reprise de la question même de l'*ousia*.

[...]

La question est [...] bien celle du rapport exact de la tripartition à la quadripartition qui la précède et Rudolf Boehm a on ne peut plus raison de dire de celle-là qu'elle n'est nullement la subdivision du quatrième terme de celle-ci, mais se rapporte comme elle à l'*ousia* elle-même. Le rapport des deux est donc un rapport entre deux rapports, chacun regardant à l'*ousia* à sa guise, au sens où *médical* est le terme unique où regardent séparément aussi bien celui qui est une sommité médicale que le régime qu'il prescrit et le malade qu'il traite. Tous regardent, bien que diversement, du même côté, qui est celui de la santé. D'où entre eux un apparentement qui n'a rien de synonymique, et c'est en ce sens qu'être se dit en modes multiples. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que ce qui est apparent dans un cas soit dans l'autre inapparent. Dans une certaine optique qui est celle du *katégoreisthai*, rien n'est plus phénoménologiquement apparent, comme détermination de l'*ousia*, que l'*hypokeimenon*, de qui tout est dit sans qu'il puisse à son tour être dit d'autre chose. Mais, dans l'optique de la poésis, celle par exemple du céramiste, il n'y a plus d'*hypokeimenon* en ce sens. Ce qui est sous-jacent, c'est tout au plus l'argile qui demeure en effet sous-jacente

au vase, lui-même entendu à partir de l'*eidos* qui le distingue d'un plat, par exemple, ou d'autre chose qui puisse provenir de l'argile grâce à la merveille du mouvement. Et c'est ainsi que, dans l'optique du céramiste, le « sujet » est inapparent sauf s'il se réduit à l'argile qui, la préséance de l'*hypokeimenon* étant maintenue, serait une définition suffisante du vase ou du plat, ce qui est proprement absurde. Mais l'inapparence de l'*hypokeimenon* ne tient pas tant à l'indétermination finale de la matière, quand on cherche à creuser le concept, qu'à ceci que le *synolon* n'est pas d'abord un *hypokeimenon* qui deviendrait *synolon* par l'adjonction d'un surcroît, mais autre chose qui sort de l'argile, apte elle-même à « prendre » un certain *eidos* (Phys., I, 191 a 11) si le mouvement et « d'où le mouvement » se mettent de la partie. En d'autres termes, la production céramique d'une vase ou d'un plat, comme la production menuisière d'un coffre ou d'un gouvernail, est irréductible à la « logique » qui ne connaît de l'être que la détermination prédicative de l'étant avec, en tête, ce dont () détermination prédicative il y a, à savoir le sujet. »

Mais il y a quelque chose de plus lointain que le narcissisme spéculaire.

Quand ça va pas, c'est pas seulement parce qu'on a mal dormi (quand on a une sale gueule dans la glace, le matin). Ça va pas, mais où ça ?

Ce qui ne relève pas simplement de nos histoires personnelles mais plus lointain, de l'ordre du narcissisme originaire.

Jean Oury dit qu'il semble qu'on entre dans un domaine psychotique.

Il n'y a pas que les psychanalystes qui en parlent bien.

Il cite, à nouveau, un type à la fois « salaud et remarquable », qui détestait les psychanalystes, et qui a fait une description magnifique des dépressions. Ce qui dit **Kurt Schneider** n'est pas contradictoire avec ce qu'apportent, sur un autre plan, **Gisela Pankow**, et aussi **Jacques Lacan**, et ce qui se dit dans le mouvement de **psychothérapie institutionnelle**.

Jean Oury mentionne également la notion d'*Hintergrundreaktion*.

**Kurt Schneider, *Les personnalités psychopathiques* (1950)
Puf, 1955, p. 76-78**

« Le dépressif est souvent difficile à reconnaître. Le dépressif peut avoir l'allure d'un hyperthymique, mais la réciproque n'est pas vraie. Le dépressif n'est pas toujours d'un extérieur spécialement tranquille et oppressé mais il s'élève parfois lui-même, suivant sa sorte d' "angoisse" ou de "fuite des idées", à la sérénité et à l'activité, dans lesquelles il n'est pas à l'aise. On pense au distique : *Les plaisantins* de Hölderlin : "Vous jouez et vous plaisantez toujours ? Vous pouvez, mes amis ! Cela me fend le cœur, car seuls le peuvent les désespérés." D'autres dépressifs sont de fond en comble des hommes de devoir à l'infatigable sévérité. Mais aucun succès ne les réjouit et tout délassément porte en soi le danger d'irruption de l'ombre volée. Hellpach parle une fois sous le nom d' "Amphithymie" de caractères apparentés. Il s'agit d'individus actifs qui font beaucoup et qui parlent beaucoup, à l'humeur fondamentalement insatisfaite de la vie, qui doutent de leur efficacité et ruminent sur le qu'en dira-t-on. [...]

Une analyse plus profonde des individus dépressifs trouve avant tout les types suivants : Il y a d'abord le dépressif mélancolique déclaré, que Kretschmer décrit comme type 'sombre' parmi les cyclothymes. Ces individus sont tendres, bons, sensibles [...] et pourtant hésitants et sans courage devant les tâches et les événements inaccoutumés.

D'autres dépressifs sont des dépressifs plus moroses. Ils sont froids et égoïstes, grognons et rageurs, irritables et ronchonneurs, voire pervers et méchants [...] Des caractères semblables ont été décrits pour Kraepelin comme "disposition irritable", par Bleuler comme "dérèglement d'humeur excitable". Ce sont les 'toujours mécontents et toujours blessés' d'Aschaffenburg. »

**Kurt Schneider, *Psychopathologie clinique* (1973), Louvain, Paris,
ed. Nauwelaerts, Librairie Maloine-éditeur, 1986, p. 44-45-46.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Kurt_Schneider**

« Le "fond psychique" (Untergrund) de la réaction à l'événement vécu est très important : *il n'est pas vécu, et ne motive pas la réaction, mais il agit d'une manière purement causale.* D'autres événements peuvent influencer ce "fond" et, par là, la force de la réaction ; agissent ainsi le moment de la journée, le temps, l'humeur vitale, de même que le sentiment de bien-être corporel, le sommeil, la satiété, plus encore des stimulants de toute nature, et aussi la musique. [...]

Mais le "fond" sur lequel agit l'événement se modifie souvent *sans l'intervention des causes aussi apparentes.* Ce n'est pas en se référant aux lois de la pensée rationnelle que l'on comprend l'influence des événements vécus sur l'affectivité. [...]

La nature même du "fond" échappe à l'expérience ; elle est une question purement philosophique. Pour nous, le "fond psychique" est simplement un concept-limite. Nous le concevons donc comme une limite au-delà de laquelle aucune expérience ne peut s'étendre, quelque chose que l'on ne peut donc simplement considérer comme corporel, mais qui ne peut non plus être expliqué par la psychologie. Il s'agit donc de quelque chose de tout autre que l'inconscient de la psychanalyse. [...]

Lorsque nous parlons ici, sans autre précision, de "fonds psychique" ou de "dépression fondamentale", nous pensons toujours aux fluctuations de l'humeur de la vie normale et psychopathique. Seul cet emploi du concept "fond" rend possible la distinction entre la dépression fondamentale et la dépression cyclothymique. Les dysthymies psychologiquement autonomes qui surviennent chez les cyclothymes, les schizophrènes, les épileptiques, les malades qui ont des lésions cérébrales de tout genre reposent aussi sur un "fond psychique" extraconscient. Comme le "fond" lui-même est un concept-limite et qu'il ne peut devenir un objet d'investigation, il est oiseux d'imaginer ce qui s'y passe en détail et quelles subdivisions il y a lieu d'accepter. Dans de telles investigations, on ne dispose donc que de la *manière dont sont vécues* les dysthymies et on ne peut, à leur sujet, que montrer les différences qui les séparent ou, au moins, qu'essayer de le faire.

Malgré l'intervention permanente du "fond", la vie psychique est traversée de réactions intelligibles aux événements vécus ; ce sont elles qui conditionnent, dans une large mesure, l'humeur psychique. Mais, avant tout, ce sont les événements à forte charge émotionnelle qui déterminent l'humeur. Quand aucune émotion violente ne survient, l'humeur, à moins qu'elle ne soit profondément indifférente ou si elle est, malgré une coloration déterminée, sans contenu dominant, l'humeur est conditionnée par des thèmes de pensée autonomes, par des souvenirs et par des pensées imaginaires qui anticipent l'avenir (comme les inquiétudes, comme l'avant-goût d'une joie). Ceux-ci ont souvent, sans aucun motif compréhensible, une valeur affective fort diverse. Le "fond psychique" détermine la tonalité affective moyenne.

De ce "fond" non-vécu et qui échappe à l'expérience, il faut distinguer l'*arrière-plan* (Hintergrund) vécu de maintes réactions à un événement vécu. Une *réaction médiate* (Hintergrundreaktion) simple serait la suivante : quelqu'un reçoit, le matin, une lettre dont le contenu le chagrine ; bien qu'il n'y pense plus pendant toute la journée, il reste dans un état de tension sourde ; dans les heures qui suivent, se produit ce qui, un autre jour, n'aurait pas été la cause d'une réaction affective appréciable : mais, sur l'arrière-plan de l'impression antérieure, s'ensuit maintenant une réaction violente, qui est le plus souvent une réaction d'irritation qu'une réaction de tristesse. Parce qu'il en est ainsi, et aussi à cause de la fugacité de la réaction, on peut à peine parler de dépression médiate réelle. Une autre réaction médiate serait celle-ci : quelqu'un, pendant son jour de migraine, réagit anormalement fort à un excitant sans importance en soi, ou bien, après un ébranlement psychique, il subsiste une période de tension avec une tendance, généralement augmentée ou renforcée, aux réactions dépressives.

L'arrière-plan peut être motivé, comme les exemples le montrent, ou avoir une cause nettement corporelle. Mais il peut aussi avoir sa source dans ce fond psychique non-vécu ; par exemple : sans aucune cause évidente, quelqu'un a son mauvais jour pendant lequel il réagit à des vécus qui l'eussent laissé indifférent un autre jour. On ne doit pas trop étendre le concept de réaction médiate. Appartient à ce concept le fait qu'un *événement vécu* — même si sur le moment on ne s'en souvient plus — influence la réaction à un *autre* événement vécu. Celui-ci peut renforcer ou affaiblir la réaction.»

...

Jean Oury va passer le micro à Michel Balat afin qu'il parle un peu autour de la question du zéro absolu :

...

Ça fait longtemps que l'histoire du zéro me travaille. Comme tu dis, en '86, il y avait... j'avais écrit quelque chose là-dessus...

J'avais été frappé, surtout dans les travail avec des enfants, je crois au CE1. Je travaillais à l'époque avec un prof d'École normale, on allait dans les classes. Et j'avais trouvé quelque chose d'extraordinaire, c'est que, un jour où l'institutrice présentait les prémisses de la soustraction, j'avais été stupéfait lorsque... elle a dit : Bon ! Et maintenant, vous connaissez l'addition, maintenant voilà ce qu'est la soustraction ! Et elle avait dit : le signe de la soustraction, c'est le signe « moins ».

Et je me souviens des cris d'enthousiasme des enfants au moment où ça c'était passé... Enthousiasme ! Franchement pour une petite barre comme ça, je trouvais ça tout à fait étonnant, et donc, il me semblait que ça recélait quelque chose de... d'énorme ! Cette histoire-là... Alors ! ... Il y en a qui disent : Oui ! Je le savais déjà ! Ça, ce sont quand même des choses intéressantes parce que c'est ce qu'on entend dans nos pratiques ! Hein !

La question du zéro s'est posée dans ce registre-là... à partir, quand même, d'un livre que j'avais lu, qui est un livre un peu de vulgarisation sur la question de la numérisation mais qui est très bien fait, bien foutu, de Georges Ifrah... c'est très connu !

J'avais été frappé de voir le temps que l'humanité avait mis pour arriver à construire le zéro ! C'est absolument incroyable !

Et, à Babylone, les prêtres — c'est sans doute à cause de ça que ça marchait pas — les prêtres avaient commencé à inventer le zéro, mais sur le plan de l'écriture, ils avaient fait une erreur : c'est-à-dire que, bon !... je vous donne pas le détail, bien que le détail compte beaucoup pour arriver à accéder à cette histoire-là ! C'est là un peu le problème, quand même !

M'enfin, disons, pour aller vite : ils avaient pris une notation qui n'allait pas bien. C'est des choses qu'on trouve, que LACAN avait relevé sur la question des dérivées, des intégrales, avec la différence entre LEIBNIZ et NEWTON. C'est évidemment Newton qui avait trouvé depuis longtemps cette chose-là bien avant Leibniz, mais on se sert des notations de Leibniz. Parce qu'en mathématiques, c'est tout à fait essentiel.

La notation, c'est... alors, des fois, ce que PEIRCE appelle « icônique »... C'est-à-dire que, à ce moment-là, ça suggère parfaitement la chose-même qui est en question.

Donc, ils n'avaient pas trouvé un bon système de notation.

En gros, à l'époque Maya au IV^e siècle après Jésus-Christ... là, je vous parle ... — les premiers temps, c'était, je sais plus, autour de 600 avant Jésus-Christ, — Les Mayas, aussi, qui font une erreur, toujours liée... là, c'est plus explicitable, à la religion des prêtres. Parce que, à ce moment-là, ils avaient comme base 20 ... puis 400... puis en principe... 8000 ... au lieu de 10, 100, 1000.

Seulement, 400, ça n'allait pas, parce que c'était proche du nombre de jours de l'année et alors ils ont décidé de mettre 360. Alors, ils ont tout foutu en l'air ! Ils avaient toujours le zéro à part que ça n'avait pas le même usage que le zéro que nous connaissons et qui est un zéro parfaitement opératoire puisque on peut faire... des additions, des choses comme ça.

Alors, l'idée fondamentale ... Voyez, j'ai essayé de faire bref, mais c'est difficile... l'idée fondamentale c'est la suivante : c'est le moment où on passe de ... vous savez, il y avait des abaqués, une espèce de tables avec des colonnes qui étaient tracées, et sur laquelle on mettait des jetons : la première colonne était censée représenter celle des unités, la seconde, celle des dizaines, la troisième, celle de centaines, etc... Avec les jeux de jetons, on pouvait représenter n'importe quel nombre mais on pouvait aussi les additionner. Moyennant le fait que quand on rajoutait... des pions... lorsqu'il y en avait dix dans une colonne, on en mettait un dans la colonne de gauche. Voilà. C'est un système. C'est très pratique et très utile qui servait... de toute éternité ! Enfin, depuis... 3000 ans avant Jésus-Christ.

Alors, le passage à la numération et au zéro, c'est la chose suivante : c'est... on s'abstrait ! On abstrait la matière-même là... de l'abaque, on en garde ce que l'on pourrait appeler la « structure » et on va considérer que maintenant on va lire tout ce qui va se passer comme nombre à l'aune de cette structure de l'abaque. Quand vous écrivez 1 236, eh bien vous avez :

6, c'est la colonne des unités,
30, c'est la colonne des dizaines, etc...

Simplement, la grosse différence...

— Vous voyez, c'est le passage de quelque chose du purement matériel, pratique, manipulable à quelque chose qui va pouvoir être du niveau conceptuel —

Seulement, la grosse différence, c'est qu'il faut représenter la colonne où il n'y a *rien* ! Où il

n'y a pas de jetons ! Question qui ne se posait pas jusque-là dans... ni pour les abaqués, ni dans les systèmes de numération... et c'est là qu'est toute la question...

Il fallait créer quelque chose qui soit une **représentation de la colonne vide**. Et c'est donc le zéro qui est arrivé... bon, dans des conditions complexes... Par exemple, dans le langage, quand il y avait plusieurs zéros dans le même nombre, ils portaient des noms différents, etc..., mais, en somme, on est resté sur le zéro que nous connaissons depuis toujours. Et qui, quand même, par des dérivations très intéressantes, a donné, d'une part, la racine, le nom « zéro », ça vient de « vide » « sifr » et ce mot, *sifr*, a dérivé, en passant par l'Espagne, en « chiffre » et, en passant par l'Italie, « zephirum » « zéro ». Le même nombre, en passant par des endroits différents, s'est chargé de significations différentes, ce qui fait que, à bout du compte, quand on dit « zéro » et « chiffre », c'est la même chose. Donc, c'est le chiffrage.

Quand même ! il y a quelque chose dans cette nouvelle rencontre du zéro avec lui-même, il y a cette espèce de chiffrage. Alors, bon...

Il faut savoir aussi, que le zéro ne s'est pas imposé du tout à partir du IV^e siècle. Il a fallu attendre quasiment le XV^e, XVI^e siècle pour que les mathématiciens, même les comptables, acceptent de reconnaître la *pratique* des chiffres. Jusque là, tout le monde avait ses abaqués. C'était plus sûr ! ... C'est énorme là ! On sent qu'il y a une puissance là... plusieurs siècles pendant lesquels le zéro a été nié dans sa... dans sa puissance de représentation. Voilà.

Alors, le... Jusque là, l'idée-même de représenter « rien » comme quelque chose de l'ordre du nombre, c'était pas pensable. Personne ne pouvait penser ça. Quand on lit Aristote et tout ce monde-là, c'était [*inaudible*] qu'ils étaient, quand même ! Ils pensaient pas à... rien...

Les Stoïciens !, ... Le vide... toutes les questions qu'ils se posaient — extraordinaires — sur le vide, on peut dire que jamais pour eux la question, si je puis dire, du *numérique*, pouvait être convoquée dans ces moments-là ! De telle manière qu'on peut penser — or, c'est une question qui a tracassé l'humanité tout le temps !... Aristote, avec les *infini*, *actuel*, *potentiel*, tous ces machins-là... j'exagère... mais c'est quand même quelque chose d'énorme ! Et ils n'avaient pas à leur disposition cette idée-là.

Et c'est là, il me semble, que la question du zéro arrive et provoque une révolution fondamentale dans la pensée parce que il fait arriver quelque chose qui ... **va faire rentrer**

toutes ces catégories... le « rien », le « vide », le « manque », toutes ces choses-là, dans la dimension du « numérique »... donc du « pensable »... donc du « pensable »...
Et, alors...

La création même du zéro, il me semble que, comme la **création de tout symbole dans l'histoire de l'humanité**, c'est quelque chose qui laisse une trace indélébile dans le symbole lui-même. Et que, d'une certaine façon, on peut dire que: Voilà !... une chose du zéro qui est sans doute très importante, c'est que en tant que symbole arrivant et transformant les conditions mêmes de pensées de tout un tas de choses extraordinairement importantes comme le « vide », le « rien », etc... eh bien, à ce moment-là, on peut dire qu'il y a **quelque chose qui reste... qui n'a pas « prise » par rapport au temps**. C'est pour ça qu'il me semble que là on est dans quelque chose qui est du **hors-temps** et qui plus est, au moment où ça arrive, on ne peut plus penser le monde comme avant. Ce qui signifie que là, il y a un remodelage complet du monde qui fait que... n'essayons même pas... je me demande même si l'avant est pensable... d'une certaine façon...

Et puis, là-dessus, il y a le zéro, qui est dans une autre dimension, qui est la dimension, cette fois-ci, du « comptant », du +1, du successeur, de l'origine... tout ce qui est successeur... Et là, on est dans un autre monde, et là, c'est le « zéro relatif », c'est celui qu'on connaît bien... Mais le zéro absolu, c'est celui qui garde, à mon sens, **la trace de son irruption dans le monde symbolique**.

Et au fond, ça pose quand même cette question-là, c'est... la **fabrication des symboles**... La fabrication d'un symbole — et c'est là que je rejoins l'histoire de l'embarras... et toutes ces choses-là.

Par ce que au bout du compte on se dit : Mais voilà ! Là, il y a quelque chose devant quoi on est ... en attente, en même temps une attente anxieuse, angoissée... et il va bien falloir produire quelque chose qui va transformer les conditions mêmes de mon monde... parce que ... c'est pas n'importe quel concept !

Bon ! J'avais essayé de sémiotiser tout ça avec les concepts de « signe » de Peirce, tout ça...

Jean Oury

C'est bien... et ça justifie un peu, et puis c'est tout, on arrête là, les rapports entre... ce que dit Lacan du zéro absolu et du désir, du désir inconscient

Michel Balat

Tout à fait...

Jean Oury

C'est ça que je voulais... Il faudra reprendre ça très en détail... eh bien voilà...

Jean OURY *Le hors-temps*/février 2010 (6)

Sur (et avec) August Ferdinand Möbius

Extraits de
La topologie algébrique des origines à Poincaré,
par **Jean-Claude Pont, PUF, 1974**

« Le mot topologie, créé en 1836 par Listing, n'a guère été utilisé avant 1920. Précédemment, on lui préférait l'expression *analysis situs*. (p. 1)

Intuitivement, une transformation topologique d'une figure est une transformation qui se fait sans déchirure ni recouvrement. Ainsi, gonfler une chambre à air c'est la déformer topologiquement, au moins dans la période qui précède l'éclatement. De même lorsqu'on tire sur un fil élastique, quelle que soit d'ailleurs sa forme finale. Deux figures, images l'une de l'autre par une telle transformation, sont homéomorphes ou topologiquement équivalentes. Aussi a-t-on pu dire, non sans humour, qu'un topologiste est un mathématicien qui ne sait pas distinguer une bouée de sauvetage d'une tasse de café.

En libérant notre définition de son aspect intuitif, on obtient ceci : une transformation topologique, ou homéomorphique, est une bijection continue dans les deux sens. Quant à la topologie, elle est cette partie des mathématiques qui traite des propriétés des figures se conservant par des transformations topologiques. [...]

Bien qu'on ne le trouve nulle part écrit, les figures étudiées par les mathématiciens de la période qui nous occupe sont toujours supposées triangulables, c'est-à-dire qu'on peut les recouvrir par un nombre fini ou infini dénombrable de segments, de triangles, de tétraèdres, etc. Ces figures se prêtent donc par nature à une décomposition polyédrale, qui à son tour est représentable par un schéma, dont l'étude combinatoire permet d'analyser, au point de vue topologique, la figure qui le définit. [...]

Prenant pour réflexion la fonction continue, qu'elle rapporte aux concepts de voisinages ouverts et fermés, la topologie générale prend rapidement ses distances à l'égard du modèle que lui fournit l'espace euclidien, pour s'élever à un haut degré de généralité en raisonnant sur des ensembles quelconques, dont des parties convenablement choisies sont considérées *a priori* comme des ensembles ouverts. » (Avant-propos, p. 1-2)

« Möbius a défini l'homéomorphisme, pris en considération et résolu pour la première fois le problème de la classification des lignes et des surfaces (bilatérales), closes ou non, déterminé un invariant topologique : leur ordre de connexion, et ceci par une voie originale, montré l'existence d'une relation entre ce nombre et la caractéristique d'Euler, abordé le problème de l'homéomorphisme entre corps de l'espace, introduit rigoureusement, et de l'intérieur, les surfaces unilatérales. Si Euler, Listing, Riemann et d'autres ont donné des béquilles à la topologie, Möbius lui a donné des ailes.

[...]

A quelques pas de là dans l'espace et dans le temps (Brno, 1865), le moine Johann Mendel découvrait les lois fondamentales de l'hérédité. » (Pont, p. 111)

*

Lettre de Möbius à Gauss, 2 février 1847

« D'après ce que m'a dit W. Weber, vous envisagez depuis plusieurs années un ouvrage traitant de tous les enlacements possibles d'un fil, ceci comme introduction ou comme préparation à la théorie des courants électriques et magnétiques. Ne peut-on pas espérer la parution prochaine de ce traité ? L'accomplissement de ce vœu me comblerait, comme d'ailleurs il comblerait d'autres personnes. » (Möbius, p.36)

(Sur la corrélation élémentaire)

« Deux figures seront dites en corrélation élémentaire, lorsqu'à tout élément infiniment petit de l'une correspond un élément infiniment petit de l'autre, de telle manière qu'à deux éléments qui se touchent dans la première correspondent deux éléments qui se touchent dans la seconde; ou aussi : deux figures sont en corrélation élémentaire, lorsqu'à tout point de l'une correspond un point de l'autre, de telle manière qu'à deux points infiniment voisins correspondent toujours deux points infiniment voisins. Dès lors, une ligne ne peut être en corrélation élémentaire qu'avec une ligne, une surface avec une surface et un corps spatial avec un corps spatial. » (Möbius, p. 90)

« Si par exemple nous imaginons une surface de sphère parfaitement flexible et élastique, toutes les formes possibles dans lesquelles on peut la mettre en flexion et expansion (sans la déchirer), seront corrélatives entre elles. La surface de chaque polyèdre eulérien est corrélatrice à une surface de sphère. Au contraire, une surface de sphère et la surface annulaire du paragraphe 41 (tore) ne sont point corrélatrices entre elles. Il n'est pas possible de figurer la surface de la terre sur une surface annulaire de manière que 2 à 2 points différents de l'une surface répondent à deux points différents de l'autre (*sic*). » (Möbius, p. 91)

(Définition d'une forme primitive)

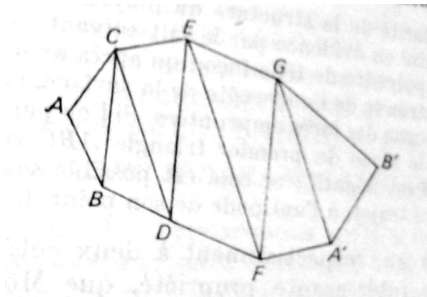
« Deux surfaces qui sont en c.e. avec une troisième surface peuvent visiblement être mises en c.e. entre elles. Comme, d'autre part, chaque union est en c.e. avec une surface plane limitée par une courbe fermée, les unions seront également en c.e. entre elles. La même argumentation s'applique aux binions et aux ternions.

Plus généralement, lorsqu'une surface limitée par une ou plusieurs courbes fermées ne se recoupant pas elles-mêmes est en c.e. avec une surface plane limitée par le même nombre de contours, on l'appellera forme primitive de

première, de deuxième, etc. de n (e) classe, selon le nombre de courbes qui en forment la frontière vaut $1, 2, \dots, n$. » (**Möbius**, p. 95)

(Recherche d'un modèle simple de surface à un seul côté)

« On peut se faire une idée très claire de la grande diversité des zones de ce genre à l'aide d'une feuille de papier coupée en forme de rectangle $ABB'A'$. Plions d'abord cette feuille de façon que AB reste constamment parallèle à lui-même, jusqu'à ce que A se confonde avec A' et B avec B' ; on obtient une zone à deux côtés ayant comme frontière les arêtes circulaires AA' et BB' . En second lieu, on amène A en coïncidence avec B' et B avec A' en tenant le segment AB fixe et en faisant subir à $A'B'$ une rotation de 180 degrés. Cette surface a une seule frontière et un seul côté, car on peut la peindre entièrement sans traverser la frontière. » (**Möbius**, p. 108)



« Soit n points $A, B, C, D, \dots, M., N.$ formant la suite périodique... $MNABCD\dots$, qui détermine une zone composée de n triangles $ABC, BCD, \dots, MNA, NAB$.

Coupons cette dernière le long de l'arête AB et étendons la figure obtenue sur un plan, de manière à avoir une suite de n triangles. Comme les points A et B appartiennent aussi bien au premier triangle qu'au dernier, nous représenterons les extrémités de celui-ci par A' et B' (fig. 20). Les n triangles formeront alors un polygone à $n + 2$ arêtes, dont la suite des sommets sera $AB, \dots, B'A'$... lorsque n est pair, et $AB\dots A'B'$... dans le cas contraire.

A partir de ce polygone, on reconstitue la zone initiale en faisant coïncider A avec A' et B avec B' . De cette façon, lorsque n est pair, le périmètre de la zone est constitué par deux polygones disjoints ayant $\frac{1}{2} n$ côtés chacun, tandis que, lorsque n est impair, la zone est limitée par un polygone à n côtés. » (**Möbius**, p.108-109)

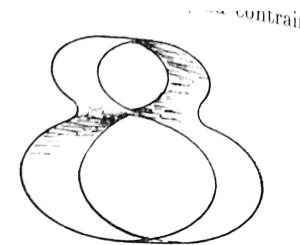
« Lorsque n est pair, A et A' se trouvent sur la même ligne et il n'y a pas de torsion. Lorsque n est impair, A et A' ne se trouvent pas sur la même ligne et il y

a torsion. » (Pont, p. 109)

« On peut penser que le ruban de Möbius qui apparaît dans le même contexte chez nos deux auteurs, remonte à Gauss.

Pour conclure, disons que même si Listing est prioritaire, aussi bien par la date de sa découverte que par celle de sa publication, il est légitime de donner à cette surface le nom de ruban de Möbius.

Pour Listing, c'était uniquement une forme secondaire, faisant exception à celles qu'il étudiait, et juxtaposée mais non intégrée à son étude. Pour Möbius, au contraire, le ruban dont



il a l'honneur de porter le nom est un élément nécessaire, indispensable. Möbius n'a pas essayé de situer ses surfaces unilatérales dans le cadre de la classification de 1863. On le regrettera d'autant plus que notre auteur avait conscience de ce problème, comme l'attestent les passages suivants, tirés du mémoire présenté pour le Grand Prix⁶ :

« Parce qu'enfin chaque forme primitive est en corrélation élémentaire avec une surface plan et qu'elle a par conséquent, de même qu'une telle surface, 2 côtés différents, il faut aussi que chaque surface fermée décomposable en formes primitives ait 2 côtés. Donc une surface fermée unilatérale ne peut être décomposée en 2 formes primitives et en conséquence elle ne peut être comprise dans les surfaces fermées qu'on a classifiées maintenant" (sic) (§ 57, p. 91). »(Pont, **Möbius**, p. 110)

⁶ « Dans sa séance du 8 février 1858, l'Académie des sciences de Paris mit au concours, pour son Grand Prix de Mathématiques de 1861, la question suivante : *Perfectionner, en quelque point important, la théorie géométrique des polyèdres*. August Ferdinand Möbius, alors âgé de 68 ans, se décide à concourir. [...] L'Académie reçoit 8 mémoires, parmi lesquels celui de Möbius, dont le français très approximatif rendait la compréhension difficile. Ce travail, intitulé *Mémoire sur les polyèdres*, et portant la mention « Tentasse juvat » (Ce qui compte, c'est d'avoir essayé !), comprend 100 pages réparties en 62 paragraphes. » (Pont, p.88)

Spirales

Le hors-temps

17 février 2010

La Panne

[Le hors-temps]

[Explorer le zéro absolu]

↑ Chez Jacques **Lacan**

- Une ligne verticale : zéro absolu | désir | forclusion
- Une ligne horizontale : ou l'on retrouve l'objet (a)

- ▶ La logique discordantiale
- ▶ La logique de Peano
- ▶ Le potentiel

→ « L'avant ne vient qu'après »

[Ne rien préparer pour parler : repartir à zéro]

↑ Erwin **Straus** : Les « axiomes de la quotidienneté »

↑ Jacques **Lacan** : Le triangle des 3 S

↑ August Ferdinand **Möbius** : La bande

▶ « Tu n'iras pas plus loin que là où tu en es »

↑ Jacques **Lacan** : La « passe »

[Repartir à zéro : la rencontre]

↑ tuchè, tugkanon, lekton

↗ Johannes **Lohmann**

↗ Jacques **Lacan** : La matrice à 9 cases

↗ Jean **Oury** : L'angoisse — l'embarras

↑ Le paradoxe absolu

↗ Søren **Kierkegaard**

- Le sérieux
- L'angoisse

↑ Distinguer: passage à l'acte et acting out (Jacques **Lacan**)

↑ La scène du fantasme

↑ Le concept de transfert : opérateur logique de la scène du fantasme

↗ Gisela **Pankow**, Les greffes de transfert

↗ Michel **Balat**, Pierre **Delion** : la matrice à 9 cases revisitée avec la sémiotique peircienne.

[« que fais-tu de ton angoisse ? »]

[Le hors-temps]

▶ Le temps n'enveloppe pas tout

[boîte à outils]

↑ Narcissisme originaire : Jacques **Schotte**

↗ Processus d'incarnation : Gisela **Pankow**

↗ L'identification primordiale : Sigmund **Freud**

▶ Remise en questions des habitudes logiques

[boîte à outils]

↑ Le hors-temps logique est en rapport avec la structure, le zéro absolu

↑ L'energeia

↑ Émergence du narcissisme spéculaire

- Le synolon (Jean **Beaufret**)

[Kurt **Schneider**: La notion d'*Hintergrundreaktion*]

Intervention de Michel **Balat** sur le zéro absolu

Textes de Ferdinand August **Möbius** et Jean-Claude **Pont**

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 14 juillet 2010.*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot1.pdf>

Mercredi 17 mars 2010

*« Cet être
auquel soudain vous pouvez être appelé par quelque accident
dont la mort
est bien celui qui nous fait entendre le plus loin la résonance,
cet être véritable, pour autant que vous l'évoquez, déjà s'éloigne,
est éternellement déjà perdu.
Or, cet être,
c'est tout de même bien lui que vous tentez de joindre par les chemins de votre désir.
Seulement, cet être-là, c'est le vôtre. »*

Jacques Lacan, Le transfert (1960-1961)
Séminaire VIII, 30 novembre 1960.

repères

[spirale 1] [pulsion de mort, angoisse]

- > autour de la pulsion de mort
- > autour de l'angoisse
- > la matrice à neuf cases de Lacan

[spirale 2] [transfert, désir, sens]

- > une « vieille histoire »
- > Lacan, le transfert
- > fantasme (structure du), limites
- > le lieu de l'énigme

[spirale 3] [le Semblant]

- > le Semblant dans les quatre discours (Lacan)
- > Semblant, sens et lien social
- > Semblant, greffes de transfert, espace du dire
- > la « petite monnaie »

[spirale 4] [franchir l'Infranchissable]

- > logique poétique
- > le zéro absolu
- > la fonction (-1) che Lacan
- > *Gestaltung*, rythme
- > « l'expérience » de la mort

Les annonces

>>

Gap, 18-19 mars, « Liens de vie, lieux de soins », Journées d'études organisées par **Dimitri Karavokyros**

Des prises de positions de Dimitri Karavokyros

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/spip.php?article5>

<http://collectifpsy02.org/lettres-ouvertes/article/dr-guy-baillon-mr-yves-gigou-dr>

>>

Bergerac et La Force, 26/27 mars, 24^e Journée nationale de psychothérapie institutionnelle, « Le devenir de la psychiatrie de la pédagogie et du médico-social aux regards de l'histoire », + Assemblée générale de la Fédération inter-associations culturelles

<http://balat.fr/Le-samedi-27-mars-2010-a-Bergerac.html>

>>

Le Mans, avril-novembre 2010, une série d'événements autour de la fermeture du vieil asile (1834) situé en centre ville : expos, films, journées de travail...

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/spip.php?rubrique1>

En référence à **Pierre Delion**, **Jean Oury** signale que le « pack » a finalement été reconnu !

<http://balat.fr/Rapport-de-synthese-d-experts-du.html>

>>

La Borde, 3-17 mai 2010, stage de formation : « Le temps »

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/12/stage-de-formation-la-borde-mai-2010-le.html>

Le temps... le hors-temps...

Le hors-temps

« Je voudrais vous y voir à parler du hors-temps ! »

... sans préparation... on se prépare tout le temps...

Cf. la séance de février

Jean Oury va prolonger en quelque sorte la rubrique des annonces par une chronique d'un autre genre.

« Ça va donner le ton », dit-il...

Il va parler de quelqu'un qui vient de mourir, qui occupait plus ou moins la fonction d'administrateur à Saumery lorsqu'il y est arrivé et qui avait été choqué lorsqu'il avait foutu le camp avec malades et *personnel*...

Un homme très cultivé avec lequel JO discutait beaucoup. Il est mort à l'âge de 96 ans. Il voulait « battre » son père, mort à 100 ans.

Des éléments sur la période de Saumery

Jean Oury, Il, donc, UGE, 1978
réédition aux éditions Matrice en 1998

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

Un autre décès, celui d'un pensionnaire de La Borde, arrivé en 1958.

« Un long séjour ! Comme ils disent... »

Il avait séjourné chez Binswanger.

« Ça remue beaucoup ... »

Ludwig Binswanger

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ludwig_Binswanger

« D'autres saloperies comme ça... » ... JO dit que « c'est pour situer un peu... »

Jean Oury va parler d'autres décès ...

Quand à **Jean Ayme**, il n'est pas mort, mais il n'est pas bien du tout. Il sort d'un séjour de trois semaines dans un grand hôpital. L'horreur : 7 heures sur brancard, des diagnostics faux, aucune parole (la parole c'est pas scientifique !)

Pour se consoler Jean Oury a téléphoné à **Hélène Chaigneau**, dans sa maison de retraite...
Il rappelle leur première conversation dans un bistrot à l'issue d'un stage CEMEA à Poitiers...

[...]

Il sera aussi question de la médecine scientifique objective...

... Les aide-soignantes remplacées tous les huit jours pour éviter qu'elles s'habituent... « Des fois qu'il y ait un transfert, on ne sait jamais ! »

« Ça c'est l'arrière-fond... »

[spirale 1] [pulsion de mort, angoisse]

↑ autour de la pulsion de mort

Dans ce début, **Jean Oury** va articuler un certain nombre d'écrits de **Freud**.
Il commence en faisant référence à un texte, daté de 1915 mais dont l'écriture a certainement débuté avant la déclaration de la guerre, en août 1914.

1

Sigmund Freud, Vergänglichkeit

*La traduction de 1956 opte pour **Fugitivité**
celle de 1984, pour **Éphémère destinée**
celle de 2005, pour **Passagèreté***

Sigmund Freud, « **Ephémère destinée** » (1915), *Résultats, idées, problèmes I*, Puf, 1984
« **Passagèreté** » (1915), *Œuvres complètes*, tome XIII, Puf, 2005

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:R%C3%A9sultats%2C_id%C3%A9es%2C_prob%C3%A8mes._Tome_I_1890-1920
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._XIII_1914-1915

Le texte
<http://www.lacanw.be/archives/Passagerete.pdf>

Le terme **Vergänglichkeit**
est une allusion, probable, aux vers 12104 et 12105 du *Faust* de Goethe :

« **Alles Vergänglichliche ist nur ein Gleichnis** »
« *Tout ce qui passe n'est que métaphore* »

Pour **Jean Oury**, ce texte est un tournant, à propos de quelque chose qui apparaîtra plus tard dans *Au-delà du principe de plaisir* et dans *Malaise dans la civilisation* autour de la pulsion de mort.

Une mise en question de l'existence, qui fait suite à une réflexion que l'on trouve déjà dans la dernière partie de *Totem et tabou*, reprise dans *Au-delà du principe de plaisir* et dans *Le Malaise dans la culture*.

2

Sigmund Freud, *Totem et tabou* (1913),
Puf, Quadrige, 2010

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Totem_et_tabou

Sigmund Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (1920),
Puf, Quadrige, 2010

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Au-del%C3%A0_du_principe_de_plaisir

Sigmund Freud, *Le Malaise dans la culture* (1929),
Puf, Quadrige, 2010

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Le_malaise_dans_la_culture

La lecture de ces textes ré-équilibrent l'analyse que l'on peut faire d'un autre texte de Freud :

3

Sigmund Freud, « **Le problème économique du masochisme** » (1924),
in *Névrose, psychose et perversion*, Puf, 1997(1929),
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:N%C3%A9vrose%2C_psychose_et_perversion

Jean Oury reconnaît qu'il a pu faire une analyse un peu trop rapide de ce texte, y trouvant comme une confusion entre pulsion de mort et pulsion de destruction.

Il ajoute que c'est à ce moment-là que Freud parle de « masochisme primaire ».

... Mais c'est bien plus finaud que ça...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« [...] Parce qu'il y a une difficulté d'articulation au niveau du "dire". La pulsion de mort, à quel niveau ça désintègre ? Il me semble que c'est au niveau de la machinerie du "dire". D'où les greffes de transfert, comme le dit G. Pankow : ce que j'avais appelé, à un niveau institutionnel, des "espaces du rieur", où il puisse y avoir émergence.

Mais la pulsion de mort, on peut dire qu'elle ne se "manifeste" pas. Freud, dans *Problèmes économiques du masochisme*, insiste bien là-dessus. Ça me fait penser à un titre de Marguerite Duras : "Détruire, dit-elle..." Elle ne parle que du désir. » (p. 49)

Pulsion de mort/pulsion de destruction, c'est très important dans notre période actuelle.

➔ *Peut-être que...*

... Ce qu'on appelle, d'une façon banale La pulsion de destruction
masque la logique de Thanatos, la pulsion de mort

Sigmund Freud, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),
in *Essais de psychanalyse*, Petite bibliothèque Payot, 1981

« Ajoutons ici quelques mots pour éclaircir notre terminologie qui, au cours de nos considérations, a connu une certaine évolution. Ce que sont les "pulsions sexuelles", nous le savions par leur relation au sexe et à la fonction de

reproduction. Nous conservâmes ensuite cette dénomination lorsque les résultats acquis par la psychanalyse nous obligèrent à rendre plus lâche la relation des pulsions sexuelles à la fonction de reproduction. En instaurant la notion de libido narcissique et en étendant le concept de libido aux cellules individuelles, nous vîmes la pulsion sexuelle se transformer en Eros, qui cherche à provoquer et à maintenir la cohésion des parties de la substance vivante ; nous fûmes amené à considérer ce qu'on appelle communément pulsions sexuelles comme cette part d'Eros qui est tournée vers l'objet. La spéculation nous conduit à admettre que cet Eros est à l'œuvre dès le début de la vie et qu'il entre en opposition comme "pulsion de vie" à la "pulsion de mort" qui est apparue du fait que la substance anorganique a pris vie. Nous tentons ainsi de résoudre l'énigme de la vie en faisant l'hypothèse de ces deux pulsions l'une contre l'autre dès l'origine. [Ajouté en 1921] Il est peut-être plus difficile de se faire une vue d'ensemble sur les transformations du concept de "pulsion du moi". À l'origine, nous appelions ainsi tous les courants pulsionnels, mal connus de nous, qu'on peut distinguer des pulsions sexuelles dirigées vers l'objet et nous opposons les pulsions du moi aux pulsions sexuelles dont l'expression est la libido. Plus tard, nous nous rapprochâmes de l'analyse du moi ; nous reconnûmes alors qu'une partie des "pulsions du moi" est elle aussi de nature libidinale et a pris le moi propre comme objet. Ces pulsions narcissiques d'auto-conservation devaient donc désormais être rangées parmi les pulsions sexuelles libidinales. L'opposition entre pulsions du moi et pulsions sexuelles se changeait en celle des pulsions du moi et des pulsions d'objet – les unes et les autres de nature libidinale. Mais, à la place de la première opposition, il s'en dégagait une nouvelle entre les pulsions libidinales (pulsions du moi et d'objet) et d'autres pulsions qu'il convient de situer dans le moi et qu'il faut peut-être reconnaître dans les pulsions de destruction. La spéculation transforme cette opposition en celle des pulsions de vie (Eros) et des pulsions de mort. » (p. 110-111)

➔ La pulsion de mort, pulsion *par excellence*

« La pulsion de mort... on peut dire... ça s'oublie¹. Mais quand **Freud** arrive à dire d'une façon qui peut sembler paradoxale... »

¹Que contient ce « ça s'oublie » ? (N.D.R.)

... Logiquement le « but » de la vie (Jean Oury hésite sur le terme), la « finalité », c'est la mort... donc, c'est bien la pulsion par excellence.

Sigmund Freud, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),
in Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, 1981

« ... On objecterait facilement qu'il pourrait bien y avoir en dehors des pulsions conservatrices qui forcent à la répétition, d'autres pulsions qui poussent à la production de nouvelles formes et au progrès ; cette objection n'est certes pas à laisser de côté et nous l'intégrerons ultérieurement à nos considérations. Mais au préalable il est tentant de poursuivre jusqu'à ses dernières conséquences l'hypothèse selon laquelle toutes les pulsions veulent rétablir quelque chose d'antérieur. [...]

S'il est vrai que toutes les pulsions organiques sont conservatrices, acquises historiquement, dirigées vers la régression et le rétablissement de quelque chose d'antérieur, il nous faut alors mettre les résultats effectifs du développement organique au compte d'influences extérieures qui le perturbent et le détournent de son but. L'être vivant élémentaire n'aurait dès son origine pas voulu changer et, si les conditions étaient restées les mêmes, le cours de sa vie n'aurait fait que se répéter, toujours le même. [...] si le but de la vie était un état qui n'a pas encore été atteint auparavant, il y aurait contradiction avec la nature conservatrice des pulsions. Ce but doit bien plutôt être un état ancien, un état initial que le vivant a jadis abandonné et auquel il tend à revenir par tous les détours du développement. S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exception que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons *internes*, alors nous ne pouvons que dire ... *le but de la vie est la mort et, en remontant en arrière, le non-vivant était là avant le vivant.* » (p. 80-81)

► Un point dont il faudrait reparler : l'influence d' **Arthur Schopenhauer**

Sigmund Freud, « **Au-delà du principe de plaisir** » (1920),
in Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, 1981

« Attardons-nous un moment sur cette conception éminemment dualiste de la vie pulsionnelle. Selon la théorie de E. Hering, deux sortes de processus se déroulent continuellement dans la substance vivante ; leurs directions sont

opposées : l'un construit assimile, l'autre démolit, désassimile. Oserons-nous reconnaître dans ces deux directions prises par les processus vitaux la mise en œuvre de nos deux motions pulsionnelles, les pulsions de vie et de mort ? Mais il y a autre chose que nous ne pouvons dissimuler : nous sommes entré, sans y prêter attention, dans le port de la philosophie de Schopenhauer ; pour lui la mort est bien "le propre résultat" de la vie et, dans cette mesure, son but², tandis que la pulsion sexuelle est l'incarnation de la volonté de vivre. » (p. 96-97)

4

Sigmund Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique (Entwurf einer Psychologie, 1895)*, in *Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:La_naissance_de_la_psychanalyse

Le texte (allemand et traduction frse)

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_fr.pdf

http://www.lutecium.fr/Jacques_Lacan/transcriptions/freud_esquisse_de.pdf

Autour de l'Entwurf

Mai **Wegener**, « *L'Entwurf de Freud — une lettre volée* », *Essaim 1/2004* (n°12), p. 175-195.

<http://www.cairn.info/revue-essaim-2004-1-page-175.htm>

5

Il y a des racines qui viennent de loin...

JO n'en dira pas plus,

ça me semble une façon d'amener le lien avec Kierkegaard et Lacan...

Il avait signalé auparavant qu'on peu déjà repérer dans *l'Entwurf*, l'influence de **Gustav Theodor Fechner**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Gustav_Fechner

(On parle de **Fechner** pour la « scène du rêve », la « délimitation »...)

Un article qui fait référence à Fechner

Christian Desmoulin, « *plaisir et jouissance* », *L'en-je lacanien*, 2004/2 (n°3)

<http://www.cairn.info/revue-l-en-je-lacanien-2004-2-page-129.htm#no1>

²Über die anscheinende Abstchtlichkeit im Schicksale des Einzel nen, 1851 (*Sur la piste apparente dans le destin de l'individu*), Grossherzog Wilhelm Ernst-Ausgabe, IV, p. 268.

<http://www.psyche.de/showAbstract.php?isbn=3608972404&lfnr=3&titel=r%E9sum%E9>
<http://www.oedipe.org/fr/documents/chronologie>
<http://pagesperso-orange.fr/eric.bizot/desgros/auteurs/resume.html>

Jean Oury fait remarquer que Freud n'a jamais parlé de Sören Kierkegaard (malgré les traductions en allemand)

C'est Kierkegaard qui va faire lien dans cette séance entre l'approche de Freud et celle de Lacan...

↑ autour de l'angoisse

↳ Par contre, Jacques Lacan est très proche de Baruch Spinoza et de Sören Kierkegaard.

↳ Jacques Schotte a fait une année de séminaire sur *Le traité du désespoir* de Kierkegaard.
<http://philosophie.scola.ac-paris.fr/Kierkegaard.htm>
<http://www.sk.ku.dk/eng.asp>

Philippe Lekeuche,
« Le concept d'apex : ses linéaments à partir de la schizophrénie, *Cliniques méditerranéennes*, « Passion, amour, transfert », n°69, 2004
<http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2004-1-page-323.htm>

↳ Jean Oury, au séminaire de Sainte-Anne, il y a longtemps, a travaillé autour des *post-scriptum* et des *miettes philosophiques* de Kierkegaard.

(la question du paradoxe absolu)

Cf. l'ensemble des prises de notes pour ce qui concerne ces dernières années

Les traductions de Kierkegaard en français
<http://www.assocsk.com/page4.html>
La page Wikipedia sur Kierkegaard
http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%B8ren_Kierkegaard

↑ la matrice à neuf cases

Jacques Lacan, *L'angoisse (1962-63)*, Séminaire X, Seuil, 2004
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020638869>
<http://staferla.free.fr>

Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse (1925-26)*, Seuil, 1993
http://www.puf.com/wiki/Quadrige:Inhibition%2C_symp%C3%B4me_et_angoisse

Dans son séminaire, Lacan entreprend un commentaire du livre de Freud (« un livre d'une poésie extraordinaire », dit JO), à partir des trois termes qu'il va disposer sur trois lignes, en diagonale, donnant forme, ainsi, à la « matrice à neuf cases »

Il reste six cases à remplir...

(Émotion, émoi, empêchement, embarras, acting out, passage à l'acte)

*Sur cette partie, cf.
— à partir des prises de notes de février, tout l'ensemble...
De ce long développement, je note ici, certains points dont :*

« ... L'inhibition travaillée par l'angoisse qui est un concept très ... dynamique... c'est là qu'on sortait de l'inhibition, qu'il y avait possibilité, d'un véritable... acte. ... C'est pas mal déjà : ça permettait de réfléchir un peu... »

La distinction entre :
émotion³
tempête neuro-végétative, battements de cœur,
émoi
perdre de ses moyens
exmagare
C'est à ce niveau-là que Lacan mettait l'objet (a)

³ En allemand : *Regung*

Jacques **Lacan**, *L'angoisse*, Séminaire X, 1962-63
séance du 14 novembre 1962
version de <http://staferla.free.fr>

« Quoi qu'il en soit, il est certain que la traduction qui a été admise, de *Triebregung* par émoi pulsionnel est une traduction tout à fait impropre, et justement de toute la distance qu'il y a entre l'émotion et l'émoi. L'émoi est trouble, chute de puissance, la *Regung* est stimulation, l'appel au désordre, voire à l'émeute. »

Un texte

Nicole **Bernard**, « Un 'tableau' dans *L'angoisse* de Jacques Lacan », http://www.apjl.org/spip.php?page=archives&id_rubrique=24#

► fabrication de concepts

Ce qu'avait dit Pierre Kaufman lors d'une journée de l'École freudienne à Strasbourg

« À quel moment de ce tableau y a-t-il fabrication de concepts ? C'est à partir de la case de l'embarras... quand on est embarrassé... à condition qu'il y ait une greffe [...] du concept d'angoisse qui vient travailler la case de l'embarras. À ce moment-là... création de concepts ! Si ça râte, c'est le passage à l'acte... Voilà... des petits schémas qui peuvent sembler un peu... artificiels, mais ça c'est complexifié, depuis... »

... c'est le travail élaboré par **Pierre Delion**, **Michel Balat**, qui tient compte de la logique triadique de Charles S. Peirce... et qui confirme que c'est par la case de l'embarras qu'il y a possibilité de création de concepts.

La distinction entre :
empêchement
et
embarras

La matrice à neuf cases est très utile, par exemple, pour la compréhension de l'autisme... mais pas seulement...

C'est comme une sorte de pense-bête utile aussi bien dans un hôpital psychiatrique, public, qu'à l'école...

Jean Oury fait référence à un dialogue avec **Danielle Roulot** à propos de

« l'organisation technologique d'un établissement »...

Jean Oury, **Danielle Roulot**, « Forclusion institutionnelle », *Institutions*, n°19, décembre 1996
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/forclusion_%20institutionnelle.htm

Jean Oury, **Danielle Roulot**, *Dialogues à La Borde*, Hermann, 2008
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« **Jean Oury**

[...] Il faut articuler tout ça, car il ne s'agit pas "d'appliquer" une prétendue théorie à ce qui se passe sur le terrain.

C'est d'ailleurs la critique que j'avais faite à Lacan au moment de son "Je fonde". Je lui avais écrit en disant : "Allons-y pour la psychanalyse pure, mais la psychanalyse appliquée, ça non, pas question !" – parce que c'est contradictoire dans les termes ! Il y a une délimitation qui a un effet de production de concepts. On peut "se servir" de tout ce qui traîne dans le monde, mais pas l'appliquer. Chaque institution doit produire ses concepts. Ce n'est pas une vue paraphrénique des choses. Ce n'est pas satisfaisant, ça ?

Danielle Roulot (Prudemment)

Si, si !

Jean Oury

C'est pour ça que ça me fait un peu rigoler quand on voit des établissements qui appliquent la méthode de Machin, la méthode de Truc... c'est simplement pour boucher les trous avec du papier mâché ! Winnicot, Bion, Moreno, Lacan, n'importe quoi, et même Marx, on peut tout mettre ! Tout ceci demande une analyse, mais pas à un simple niveau pratique. Et là, alors, d'accord pour la "psychanalyse pure", c'est-à-dire une analyse conceptuelle, une analyse des réseaux conceptuels qu'il y a entre Marx, Lacan, Kierkegaard, Winnicott... Hésiode et bien d'autres !

Danielle Roulot

Je pensais à deux choses. Je crois que c'est capital d'essayer de continuer à distinguer de cette façon-là "Institution" et "Établissement". La logique de l'établissement, c'est-à-dire la force de l'institué, comme diraient certains, vise

précisément à éviter la case qui s'appelle "embarras". On peut la définir comme ça. Elle supprime la case "embarras", donc l'invention de concepts. Mais quand on évite la case "embarras", il faut bien qu'il existe d'autres petits circuits de circulation. Par exemple, quand on évite la case "embarras", soit on saute dans le "passage à l'acte" (en changeant de ligne) soit on change de colonne, et là, on se retrouve avec les logiques bien connues des établissements, c'est-à-dire "empêchement/symptôme/acting out". Donc, en fait, on peut dire que la suppression de l'embarras, c'est un corollaire de l'accentuation de la logique technocratique...

Jean Oury

Tu veux dire par là qu'on pourrait encadrer l'embarras par des notions comme le "transpassible", le "transpossible", etc. C'est ça ?

Danielle Roulot

Oui. En partie. Mais le plus important pour moi, c'est que l'embarras, c'est aux confins de l'impossible ; et c'est effectivement le point même où il pourra y avoir "possibilisation" ou non. La "possibilisation", par "invention de concepts". Si on raye la case "embarras", soit on tombe dans la colonne précédente, soit on tombe dans la ligne d'en dessous.

Mais en même temps, j'aurais envie de dire intuitivement que ce qui est évité dans cette logique administrativo-établissement-technocratique, d'un point de vue pragmatique, comme tu dirais, c'est l'embarras, c'est-à-dire ces confins de l'impossible, là d'où effectivement, peuvent surgir toutes les possibilités ; ça se rapproche de la "logique du vague" [...]. La Borde, 17 août 1994. »

(p. 173-174)

[...]

Le penser de **Jean Oury** chemine à travers quelques événements récents de la **vie quotidienne** (Les "évaluateurs" à La Borde, l'erreur de diagnostic concernant Jean Ayme, tout ce qui se passe actuellement...)

Les conséquences de la logique du « néo-positivisme dégénéré »...

Et alors, parler du hors-temps dans cette logique-là ? « **Faut pas rêver !** »

► « Ça prête à conséquence »

Jean Oury revient sur la période qui a précédé les débuts de son séminaire de Sainte-Anne.

Comment une petite phrase de **Lacan** lors d'une séance de janvier 1967 l'avait marquée...

Jean Oury, « Introduction du pragmatisme en psychiatrie », *Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique*, vol. 30, n° 3, hiver 2002, p. 77-78. Introduction au séminaire de Sainte-Anne « Pragmatisme et psychiatrie », 1995-1996

« Je me souviens qu'ici même, en 1966-67, on s'était dit : "Chaque mois, il y a un type qui va faire un discours". Ça a été respecté. Il y a eu Ayme, Rappard, Tosquelles, etc. Et moi, en janvier 1967, j'avais fait un discours improvisé sur : "Acting-out, passage à l'acte, transfert". Je venais d'écouter un séminaire de Lacan. Il avait fait tout un truc sur "prêter à conséquence". Alors, j'avais isolé cette phrase qui me semble extraordinaire : "Ça prête à conséquence". J'avais même dit : "Est-ce que de venir ici, avec les risques que ça suppose maintenant, est-ce que ça prête à conséquence ?". "Oui, ça prête à conséquence !". Si ce qu'on fait prête à conséquence, c'est là qu'il faut commencer à dire : "Mais quelle en est la justification ?". Qu'est-ce qu'il y a au bout de la justification ? Est-ce qu'il y a une finalité ? Est-ce que c'est un interprétant final ou je ne sais quoi ? Il y a toujours un infini par derrière... Ou bien : est-ce qu'il y a un but ? Est-ce que c'est en accord avec une doctrine ? C'est quoi, une doctrine ? Est-ce que ça existe ? J'aurais vite fait de dire : il n'y a pas de doctrine en soi, parce qu'on sait bien où ça mène ! On sait bien que Lacan n'était pas lacanien, heureusement ! Parce que s'il avait été lacanien, il n'aurait pas été Lacan. Il n'aurait jamais existé. De même, Marx pouvait dire : "Je ne suis pas marxiste"... (Oury, ça fait "ou-rien" !). Il faut se méfier des doctrines, des accords : "Comment, tu es pour la liberté de circulation, tu es pour le bar, pour ceci, et pour le sens commun !". Dans quel sens parlez-vous du sens commun ? Au sens de Locke ? C'est vieux ! Ou bien au sens de Blankenburg ? Ce n'est pas évident du tout ! Mais on croit que c'est évident. Quand quelqu'un te dit : "Je vais t'expliquer quelque chose...". "Mais c'est évident !". C'est là qu'il faut commencer à chercher. C'est un signal. Si c'est évident, il faut faire gaffe parce

qu'il y a quelque chose là-dessous : il y a soit une séduction mal foutue, sous-jacente, soit un type qui veut se foutre de ta gueule ! Ce n'est pas si évident que ça ! "Pourquoi tu dis que ce n'est pas évident ?". Si on en reste là, on est parano ! Mais il faut obéir à une logique du vague qu'il faudrait concrétiser dans ce qu'on fait. C'est la logique de la vie quotidienne, au fond. C'est justement ce qui n'existe pas, ce qu'il y a de plus rare. C'est ce que je dis toujours à propos du sens : qu'est-ce qui peut permettre justement de le déchiffrer ? Comme on déchiffre une partition ? Et avec quoi tu vas déchiffrer ça ? C'est là qu'il faut avoir, non pas des idées, mais une disposition, ce que j'appelle « une disposition pragmatique », c'est-à-dire de savoir profiter de quelque chose qui s'est passé, et qui peut être en résonance avec ça. Ce que je dis là, ça peut paraître complètement fada, mais c'est ce qui est justement empêché. Et c'est peut-être pour ça que je ne voulais rien dire. [...] »

Voici ce que j'ai trouvé

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*,
Séminaire XIV, 14 décembre 1966
<http://staferla.free.fr>

« En d'autres termes, la logique comportant référence aux fonctions de vérité, en établissant le tableau dans un certain nombre de matrices, ne peut définir – pour rester cohérente avec elle-même – ne peut définir certaines opérations comme l'implication, qu'à les admettre comme fonctions qui seraient encore mieux nommées : conséquences. Conséquences ne voulant par là dire que ceci : l'ampleur du champ dans lequel, dans une chaîne signifiante, nous pouvons mettre la connotation de vérité. Nous pouvons mettre la connotation de vérité sur la liaison d'un faux abord, d'un vrai ensuite et non pas l'inverse.

Ceci, bien entendu - c'est certain - nous laisse loin de l'ordre de ce qu'il y a à dire du cogito cartésien comme tel, dans son ordre propre, qui sans doute implique, intéresse la constitution du sujet comme tel, c'est-à-dire complique ce qu'il en est de l'écriture en tant que réglant le fonctionnement de l'opération logique, le dépasse précisément, en ceci :

que cette écriture même ne fait sans doute, là, que représenter un fonctionnement plus primordial de quelque chose, qui à ce titre mérite bien pour nous d'être posé en fonction d'écriture, en tant que c'est de là que dépend le véritable statut du sujet et non pas de son intuition d'être « celui qui pense ».

Intuition justifiée par quoi, si ce n'est par quelque chose qui lui est à ce moment-là profondément caché, à savoir : qu'est-ce qu'il veut en cherchant cette certitude sur ce terrain qui est celui de l'évacuation progressive, du nettoyage, du balayage de tout ce qui est mis à sa portée concernant la fonction du savoir. Et puis, après tout, qu'est-ce que c'est que ce cogito ? »

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*,
Séminaire XIV, 18 janvier 1967

« Le recours à l'Autre est, dans tout effet de la pensée, absolument déterminant. Le "je suis" du "je pense" cartésien, non seulement ne l'évite pas, mais s'y fonde, s'y fonde, avant même qu'il soit forcé – cet Autre – de le placer à un niveau d'essence divine. Rien déjà que pour obtenir de l'interlocuteur la suite : le "donc" du "je suis", cet Autre est très directement appelé, c'est à lui, c'est à la référence à ce lieu, comme lieu de la parole, que DESCARTES s'en remet, pour un discours qui appelle le consentement à faire ce que je suis en train de faire devant vous : à m'exhorter au doute, vous ne nierez pas que je suis. L'argument est ontologique dès cet étape et assurément s'il n'a pas le tranchant de l'argument de Saint ANSELME, s'il est plus sobre, il n'est pas pour autant sans comporter des conséquences qui sont celles où nous allons venir maintenant et qui sont précisément celles qui résultent de devoir écrire par un signifiant, que cet Autre n'est pas autre chose. »

Jean Oury revient sur la mort d'un pensionnaire lors de la visite des évaluateurs...

Ces évaluateurs qui ont d'ailleurs trouver un manque (donc des points en moins !) dans le règlement intérieur de La Borde : On ne fait pas signer à l'entrée un accord pour ou contre le don d'organes ! (encore un signe du néopositivisme dégradé)

Dans la référence à cette formule de Lacan autour de « ça prête à conséquences », je crois comprendre l'importance des choix conceptuels, des logiques, pour agir dans le travail quotidien. D'où l'importance de la matrice à neuf cases.

[...]

Revenir à ... « ça prête à conséquence » ... et travailler avec les 9 cases...

La mort fait partie de la civilisation (les traces qu'ils en restent : des vases mortuaires,...)

Les techniques de deuil, base même de toute culture/civilisation (ça compte beaucoup).

Allusion aux deuils « accélérés » dus aux Croisades, bombes atomiques, Auschwitz, etc...

Jean Oury mentionne aussi de récentes expériences de torture par écran interposé, variantes de la fameuse expérience de Milgram des années 60.

http://www.lexpress.fr/actualite/societe/jeu-de-la-mort-tout-le-monde-peut-devenir-bourreau_856093.html

http://fr.wikipedia.org/wiki/Exp%C3%A9rience_de_Milgram

Jean Oury dit qu'on ne parle pas de la mort dans le travail (« Ça ne nous regarde pas ! »)

**[« mais quand je dis le 'hors-temps' :
de quoi je parle ? »]**

➔ **On ne peut pas (il semble) parler du hors-temps sans évoquer la pulsion de mort**

**[C'est là peut-être qu'il faudrait essayer
d'inventer quelque chose...]**

<la multiplicité de la vie quotidienne>

*Le mouvement des spirales du penser de Jean Oury est rythmé dans cette séance par des intervalles qui disent et qui puisent dans la **multiplicité** de la vie quotidienne (le thème d'un des premiers séminaire de Sainte Anne)*

Les rencontres... tout ce que ça suppose comme difficultés...

« Pour me reposer je vais vous lire un petit truc... »

« C'est une dame qui est venue il y a longtemps à La Borde; qui a été hospitalisée ailleurs mais qui en avait marre et qui a foutu le camp de là où elle était, et qui est revenue à La Borde, un petit bout de temps, un semaine ou deux. Je l'ai pa vue mais d'autres l'ont vue.

Elle a écrit, dans ce qu'on appelle les *Nouvelles labordiennes* : c'est un hebdomadaire où tout le monde peut écrire. Elle a écrit un truc, là. Je vais vous lire. Ça vaut le coup.

Ça s'appelle : **« La Borde, quinze ans après »**

Les ans me séparent de La Borde. La Borde a-t-il changé ? Mon premier réflexe est de dire : non. Je retrouve intact le bar, et le haut de la raie des fesses des gens ... (Jean Oury a du mal à lire) ... il faut pas que je reste sur la "raie des fesses" tout de même ...

Elisabeth Naneix vient près de Jean Oury pour continuer la lecture...

« La Borde, quinze ans après »

Les ans me séparent de La Borde.

La Borde a-t-il changé ? Mon premier réflexe est de dire : non. Je retrouve intact le bar, et le haut de la raie des fesses des gens qui se baissent...

JO : C'est vrai, il y a des types qui savent pas bien attacher ...

... ils n'ont pas de bretelles. C'est typique d'ici. C'est même La Borde qui a lancé la mode. Le feu dans la cheminée, le couloir, sale à faire peur, à croire qu'il n'a jamais été balayé, puis – magique ! – il est propre une heure après. En fait, il est nettoyé tous les jours mais cent personnes qui montent et qui descendent, parfois avec des pots de café trop pleins...

Des anciens me reconnaissent. Je les reconnais. En fait, La Borde n'a pas changé ! Moi, oui ! Des choses m'apparaissent qui ne m'apparaissait pas avant. La qualité de vie des résidents, quels qu'ils soient, où qu'ils en soient. Avant, je laissais de côté ceux qui me paraissaient le plus dans leur monde un peu inquiétants. Or, là, je les observe, je me penche vers eux et je me rends compte qu'ils sont dans le même monde que moi.

Enfin, j'ai sans doute changé mais les Labordiens ont également évolué. Certains que je croyais repliés à jamais se montrent présents, communicants. D'autres sont en hôpital de jour. D'autres encore sont partis définitivement. Tous ceux que je vois ont une vie autonome, des occupations, même si c'est fumer clope sur clope dans l'entrée. Parfois un accès de souffrance se fait sentir, vite encadré par les moniteurs. La vie est là.

Moi qui vient de deux mois en hôpital psychiatrique classique, je fais la différence. J'étais au point mort dans des locaux propres mais lugubres où rien ou presque rien n'était proposé. Deux heures d'art thérapie par là, une heure de sport par ci et c'est tout. On me répétait que j'étais malade, qu'il fallait que je l'accepte, qu'après on pouvait me soigner. Je n'avais plus droit aux visites car cela me distrairait de ma maladie.

Un lieu comme La Borde, c'est important qu'il existe. Il faut le défendre et s'associer aux Cahiers pour la folie, au Groupe des 39, acheter les badges et écrire des témoignages....

C'est ce qu'elle dit...

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/spip.php?article106>

<http://www.collectifpsychiatrie.fr/phpPetitions/index.php?petition=1>

<http://www.mediapart.fr/club/edition/contes-de-la-folie-ordinaire/article/130210/les-nouveaux-cahiers-pour-la-folie>

Ce témoignage est le point de vue d'une personne et la vie quotidienne est infiniment plus complexe.

Chaque personne a un angle particulier de s'articuler avec les autres — dans un certain « cadre » ...

... Qu'est-ce que ça veut dire ? (« on n'ose même pas dire *équipe* ! Mais qui soigne qui, là-dedans ? »)

Je comprends que lorsque la vie quotidienne est considérée dans toute sa complexité cela permet de poser le problème du transfert, ce que ne fait pas l'organisation « technocratique »

« Et le **transfert**, paradoxalement, ça doit pouvoir s'articuler avec le **hors-temps**... »

[spirale 2] [transfert, désir, sens]

↑ un peu de « vieille histoire »

... Si on ne parle pas du transfert **avant** de parler du hors-temps, ça risque d'être du « baratin », dit Jean Oury...

► Un congrès de Lacan à Royaumont, 1958

... Il y avait encore Lagache, des membres de l'école de Winnicott. Venait de paraître un recueil d'articles qui mettait en doute l'usage de la psychanalyse dans l'organisation des hôpitaux, ou tout au moins que les infirmiers, statutairement, naturellement, n'avaient pas de formation analytique, donc il n'était pas question qu'il y ait des prises en charge psychothérapeutiques par les infirmiers. La psychanalyse relevait de spécialistes (des gens en analyse, des analystes).

*J'ai bien trouvé trace de ce colloque de Royaumont (10-13 juillet 1958. Cf. le rapport de Lacan dans ses *Écrits*), mais le recueil d'articles sous la direction de Racamier est édité en 1970.⁴ Y figure une intervention de Racamier à un colloque à Lisbonne en 1958, « présence de la psychanalyse dans les organismes psychiatriques ».*

J'ai relevé la phrase suivante :

« De même, il n'est pas plus question de chercher (et par quelle opération magique ?) à transformer les soignants en psychanalystes au petit pied »
(p. 68)

⁴Merci, à qui, lisant ces notes, pourra m'aider à clarifier de point. Il s'agit peut-être d'un autre ouvrage...

Paul-Claude **Racamier**, *Le psychanalyste sans divan (1970)*,
Payot, 1993.

http://www.payot-rivages.net/livre_Le-Psychanalyste-sans-divan-Paul-Claude-Racamier_ean13_9782228886208.html
http://fr.wikipedia.org/wiki/Paul-Claude_Racamier

► Les discussions dans le "groupe de Sèvres"

1957-58

*Sur le groupe de Sèvres,
Cf. l'ensemble des prises de notes*

Jean **Oury**, intervention, à la suite de du rapport exposé par R. Diatkine
« **Réflexions d'un psychanalyste sur la participation des infirmiers à la psychothérapie** »
L'information psychiatrique, n°10, décembre 1958

Voici comment est transcrite l'intervention de Jean Oury :

« [...] J'avoue avoir été profondément choqué par ce qui se profile dans l'arrière-plan de ce discours : une sorte de mépris – ou de méconnaissance – de l'infirmier en tant que tel. C'est peut-être parce que j'ai l'expérience de l'apport infiniment riche et varié que représente la mise en forme de ce que disent des infirmiers sur les malades avec lesquels ils vivent au moins huit par jour que je me permets d'intervenir d'une façon assez catégorique. Le niveau culturel de l'infirmier importe bien moins que la posture dans laquelle on le met pour l'écouter quand il peut parler de ses faits d'existence quotidienne avec les malades. J'ai l'impression qu'il existe chez les Médecins une tentation constante qui les pousse à survaloriser leurs "connaissances" aux dépens du groupe indifférencié des infirmiers qu'ils considèrent pratiquement comme des débiles mentaux. [...]

Je ne pense pas qu'il faille hésiter à donner à l'infirmier le matériel nécessaire pour comprendre le sens profond des symptômes. Au contraire, on doit essayer d'expliquer de la façon la plus exhaustive possible la signification de tel ou tel symptôme. Il est bien évident qu'il ne s'agit pas là "d'interprétation" au sens analytique du terme, ne serait-ce que parce que ce genre de réunion n'a rien d'une réunion thérapeutique. On n'a donc certainement pas à craindre que le personnel se livre après de telles réunions à des sortes "d'analyse sauvage" en

se servant d'une "psychogénèse simpliste". Bien au contraire, c'est pour éviter ce genre de maladroites "psychanalytiques" ou autre que le Médecin se doit de former son personnel d'une façon cohérente et très complète.[...] » (p. 835)

*Sommaire du dossier « Participation des infirmiers à la psychothérapie – 2e série d'études »
(aucune autre précision) :*

**Introduction, par René Daumézon,
Rapport de R. Diatkine,
Remarques de
P. Aulagnier (+ additif par M. Lubtchansky), S. Resnik,
Interventions de
A. Beley, R. Gentis, J. Oury, L. Bonnafé, S. Follin, Ballier,**

Jean Ayme,

« **La participation des infirmiers à la psychothérapie** »
L'information psychiatrique, 1959, n°35, 8, p. 475-486

Jean Ayme,

« **Essai sur l'histoire de la Psychothérapie institutionnelle** »
<http://www.balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

« Cette belle unanimité ne se retrouvera pas sur les différents rapports sur "La participation des infirmiers à la psychothérapie". Déjà Le Guillant exprime ses craintes en déclarant : "Je me suis souvent demandé si le sujet choisi pour cette réunion était un bon sujet. La psychothérapie en effet met en question des aspects essentiels de notre conception de la maladie mentale, et par suite les fondements mêmes de notre métier. Je crains que de ce fait bien de questions posées à ce propos le soient avec passion..." Il est vrai que Daumézon avait tenu à souligner que "trop souvent ce que le médecin appelle psychothérapie est la constatation de l'influence qu'il exerce ou croit exercer sur le malade... par le prêche ou l'autorité", à quoi répondait la définition proposée par Jean Oury : "Nous ne donnons le nom de psychothérapie qu'à une technique médicale particulière dont le prototype est la relation analytique". Son exposé, s'appuyant sur l'expérience de La Borde et de Saint-Alban, va susciter, de manière inattendue des critiques et des réserves chez les psychanalystes présents. Jean Kestemberg, qui effectue des vacations chez Le Guillant considère que "les connaissances psychanalytiques peuvent avoir, pour ceux qui n'ont pas reçu une formation spéciale, un double inconvénient : premièrement elles restent vides de

sens et peuvent créer une nouvelle barrière entre les groupes par ceux qui soignent et ceux qui sont soignés, deuxièmement, inconvenient certain, ces notions demandent une connaissance précise et rigoureuse à défaut de laquelle elles risquent de perturber aussi bien les malades que les infirmières. C'est un peu jouer l'apprenti-sorcier que de déclencher des réactions profondes sans en manier aussi parfaitement que possible le contrôle". René Diatkine se fera plus insistant : "La compréhension des contenus inconscients, des pulsions, des conflits risque d'être infiniment plus éprouvant qu'utile et peut conduire à trois résultats : une érotisation plus ou moins poussée du personnel prédisposé, une réaction dépressive encore plus fâcheuse, une dévalorisation des mots et des affects entraînant un rejet aussi dangereux que le rejet nosologique" et d'ajouter : "quelque soit la valeur thérapeutique d'un service hospitalier, le personnel infirmier, par la nature même de sa position et de sa fonction, est particulièrement éprouvé et son intégrité mentale est toujours attaquée". Cette sollicitude jugée excessive par Gentis et méprisante par Oury, trouve un renfort inattendu chez Bonnafé qui redoute une formation partielle, un "teinture psychanalytique" et chez Follin qui craint "une psychanalyse au rabais pour infirmier". Après cette discussion orageuse, Oury prononce, à l'intention de ceux qui considèrent les infirmiers comme des soignants à part entière sa phrase devenue célèbre : "Les infirmiers ne sont pas plus cons que les médecins et les psychologues."

Si on s'interroge sur cette levée de bouclier, on y voit, chez les "psychanalystes de métier", sous tendue par une réaction de classe, la crainte de devoir partager leurs secrets de fabrication. La psychanalyse est chose trop sérieuse pour être placée dans des mains inexpertes et doit se dérouler, même dans une structure de soins, dans le secret du cabinet. Quant aux collègues membres du PCF, bien qu'ayant pris leurs distances avec leur déclaration de 1949, dénonçant la psychanalyse comme "idéologie réactionnaire", ils conservent à l'égard de celle-ci une position ambiguë. »

Dans une allusion à sa petite phrase, « C'est dangereux de dire ça... », ajoute JO...

*Une autre version, il me semble, de la même remarque
« Il faut se méfier de ce qu'on dit »,
à chercher dans l'ensemble des prises de notes*

► La « place publique »

Jean Oury, *Il, donc*, UGE, 1978, p. 25-26
réédition aux éditions Matrice en 1998

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

« PLACE PUBLIQUE

C'est là qu'a commencé la place publique. Ce que j'ai appelé plus tard (et déjà à cette époque on pourrait, avec une grille, retrouver toutes les péripéties, facilement lisibles entre les lignes de la thèse) une sorte de charnière, l'équivalent d'un suicide. Être là ou ailleurs importe peu ; ce qui est en question c'est que ce soit plus profitable à autrui. C'est la grande chose qui allait suinter pendant des années et qui suinte toujours : l'origine de la "vache qui rit", la vache à lait et la vache qui rit parce que ça a une dimension d'infini ; il faut bien rigoler devant des choses pareilles.

Si bien que la place publique ça a été mon "suicide", l'envahissement ; je m'en foutais ; ils pouvaient bien faire ce qu'ils voudraient là-dedans, ça ne m'intéressait pas tellement. Donc, la brèche dans le huis-clos a été faite, et alors j'ai accepté qui venait. Par exemple, à la fin du mois de décembre, mon frère Fernand, instituteur, m'a envoyé un type que je connaissais depuis quelques années déjà, quand il avait 15 ans (il avait été dans la classe de Fernand) : Félix, qui était en mal de je ne sais pas quoi, pour que je lui fasse de la psychothérapie et le réorienter. Je me souviens que Fernand m'a dit : "Surtout, ne le casse pas en petit morceaux". Il n'avait pas besoin de moi pour se réduire en petits morceaux. C'est là que ça a commencé, l'affaire. Il est venu souvent, il était un des premiers passagers de la place publique. »

La *place publique* qui a fait place au *huis-clos*...

L'arrivée d'une « meute » de gens « extraordinaires » (philosophes, mathématiciens, ethnologues...).

Comme **Jean Oury** disait qu'il n'y a pas besoin d'être psychanalyste pour faire de la psychothérapie, certaines de ces personnes se sont mises à s'occuper des malades...

*Jean Oury, ce mercredi soir, n'en dira pas beaucoup plus.
Il ajoutera : « Difficile, hein ! »
Lire ce qu'il en dit dans II, donc.*

↑ Lacan, séminaire *Le transfert*

Pendant ce temps-là...

... Il y avait donc le séminaire de Lacan... C'est là qu'il a parlé de passage à l'acte, d'acting out... de la matrice à 9 cases... du transfert...

*Sur toute cette partie,
cf. l'ensemble des prises de notes*

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII*
Seuil, 2001.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>
<http://staferla.fre.fr>

► La disparité subjective

La première phrase de ce séminaire : « Le transfert est de l'ordre de la **disparité** subjective » ... tout un programme ! Ça veut dire que c'est pas 'copain/copain'.

À l'époque de la "place publique", dans les groupes de paroles (de la décennie '70), il y a eu une confusion — et après, ça a continué — : on est copains, c'est du transfert ! ... « Mais-c'est-pas-vrai ! » assène Jean Oury ...

Disparité subjective : c'est pas *copain/copain*... Ça ne veut pas dire non plus qu'on est lointain ! Ça veut dire qu'on est dans une certaine position qui est justement un travail...

► Le diagnostic

Avant de parler à quelqu'un, il faut faire un diagnostic, quoi qu'en pensent un certain nombre de psychanalystes qui disent : "Ah, faire un diagnostic, c'est contre la neutralité !" — Est-ce que c'est neutre de parler à une vieille mélancolique de la même façon qu'à un gosse de 15 ans, ou à un schizophrène ?

C'est très important de savoir qu'on a affaire à un schizophrène ! À condition de

faire un diagnostic ! Le diagnostic, ça se fait très rapidement, mais il faut une certaine expérience. Il ne faut pas être imbu d'un égalitarisme débile. Comme la plupart des intellectuels de cette époque !

► Le transfert, création *ex nihilo*

Mais le transfert, d'où ça vient ? C'est quelque chose qui se crée... C'est une création *ex nihilo*, à partir de rien...

C'était contraire à tout ce que disaient « ces gens-là » (*Je comprends : la place publique et les groupes de paroles cités plus haut*) ... contraire à toute l'organisation actuelle.

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII*,
16 novembre 1960, Seuil, 2001, p. 12-13.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>

« Au commencement —

Chacun m'impute aussitôt de me référer à quelque paraphrase de la formule *Au commencement était le Verbe*.

*Im Anfang war die Tat*⁵, dit un autre.

Pour un troisième, d'abord, c'est-à-dire au commencement du monde humain, d'abord était la praxis.

Voilà trois énoncés en apparence incompatibles. Mais à la vérité, du lieu où nous sommes pour en trancher, c'est-à-dire de l'expérience analytique, ce qui importe n'est point leur valeur d'énoncé, mais leur valeur d'énonciation, ou encore d'annonce, je veux dire ce en quoi ils font apparaître l'*ex nihilo* propre à toute création, et en montrent la liaison intime avec l'évocation de la parole. À ce niveau, ils manifestent évidemment qu'ils rentrent dans le premier énoncé, *Au commencement était le Verbe*.

Si j'évoque cela, c'est pour en différencier ce que je dis, et le point d'où je vais partir pour affronter ce terme le plus opaque, ce noyau de notre expérience, qu'est le transfert.

J'entends partir, je veux partir, je vais essayer — en commençant avec toute la maladresse nécessaire, — et partir aujourd'hui autour de ceci, que le terme *Au*

⁵Tat : action

commencement a certainement un autre sens.

Au commencement de l'expérience analytique, rappelons-le, fut l'amour. Ce commencement est autre chose que cette transparence à elle-même de l'énonciation qui donnait leur sens aux formules de tout à l'heure. C'est un commencement épais, confus, ici. C'est un commencement non de **création** mais de **formation**. [...]

Je veux rappeler un instant, pour ceux qui n'étaient pas là l'année dernière, quelques uns des termes autour desquels a tourné notre exploration de ce que j'ai appelé l'éthique de la psychanalyse.

L'année dernière, j'ai voulu expliquer devant vous – disons, pour me référer au terme de création que j'ai donné tout à l'heure – la structure créationniste de l'èthos humain comme tel, l'ex *nihilo* qui subsiste en son cœur, et qui fait pour employer un terme de Freud, le noyau de notre être, *Kern unseres Wesens*. J'ai voulu montrer que cet èthos s'enveloppe autour de cet ex *nihilo* comme subsistant en un vide impénétrable. »

► Erastes, Eromenos, Eromenon : désirant, désiré, désirable

Pour imager la question du transfert, Lacan a repris *Le Banquet* de Platon. Ce qui se passe entre Socrate, Alcibiade, Agathon.

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61)*, Séminaire VIII, Seuil, 2001.

« Lorsque l'on invoque l'intersubjectivité, l'accent est mis sur ceci, que cet autre, nous devons y reconnaître un sujet comme nous. Et ce serait dans cette direction que résiderait l'essentiel de l'avènement à l'être de l'autre.

Mais il y a aussi une autre direction, que j'indique quand j'essaie d'articuler la fonction du désir dans l'appréhension de l'autre, telle qu'elle se produit dans le coupe érastès-érôménos, lequel a organisé toute la méditation sur l'amour depuis Platon jusqu'à la méditation chrétienne.

L'être de l'autre dans le désir, je pense l'avoir déjà assez indiqué n'est point un sujet. L'érôménos est éroménon, au neutre, et aussi bien τα παιδικα, au neutre pluriel – les choses de l'enfant aimé, peut-on traduire. L'autre en tant qu'il est visé par le désir, est visé, ai-je dit, comme objet aimé. » (7 déc 1960, p. 68)

« Ce qui caractérise l'érastès, l'amant, pour tous ceux qui l'approchent, n'est-ce pas essentiellement ce qui lui manque ? Nous, nous pouvons tout de suite ajouter qu'il ne sait pas ce qui lui manque, avec cet accent particulier de l'inscience qui est celui de l'inconscient.

Et d'autre part, l'érôménos, l'objet aimé, ne s'est-il pas toujours situé comme celui qui ne sait pas ce qu'il a, ce qu'il a de caché, et qui fait son attrait ? Ce qu'il a n'est-il pas ce qui, dans la relation de l'amour, est appelé non seulement à se révéler, mais à devenir, à être présentifié, alors que ce n'était jusque-là que possible ? Bref, disons-le avec l'accent analytique, ou même sans cet accent, l'aimé, lui aussi, ne sait pas. Mais c'est d'autre chose qu'il s'agit – il ne sait pas ce qu'il a.

Entre ces deux termes qui constituent, dans leur essence, l'amant et l'aimé, observez qu'il n'y a aucune coïncidence. Ce qui manque à l'un n'est pas de ce qu'il y a de caché, dans l'autre. C'est là tout le problème de l'amour. Qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, n'a aucune importance. Dans le phénomène, on en rencontre à tous les pas le déchirement, la discordance. » (p. 52-53, 30 novembre 1960)

« J'ai lu un article [...] où un monsieur, pourtant plein d'expérience, s'interroge sur ce que l'on doit faire quand, dès les premiers rêves, et quelquefois dès avant que l'analyse commence, l'analysé se produit lui-même l'analyste comme objet d'amour caractérisé. [...]

Pour nous, si nous nous laissons guider par les catégories que nous avons produites, c'est au principe même de la situation que le sujet est introduit comme digne d'intérêt et d'amour, éroménos. C'est pour lui qu'on est là. Ça, c'est l'effet, si l'on peut dire, manifeste. Mais il y a un effet latent, qui est lié à sa non-science, à son inscience. Inscience de quoi ? – de ce qui est justement l'objet de son désir d'une façon latente, je veux dire objective ou structurale. Cet objet est déjà dans l'Autre, et c'est pour autant qu'il en est ainsi qu'il est, qu'il le sache ou non, virtuellement constitué comme érastès. De ce seul fait, il remplit cette condition de métaphore, la substitution de l'érastès à l'érôménos qui constitue en soi-même le phénomène d'amour. Il n'est pas étonnant que nous en voyions les effets flambants dès le début de l'analyse, dans l'amour de transfert.

Il n'y a pas lieu pour autant de voir là une contre-indication. C'est là que se pose la question du désir de l'analyste, et jusqu'à un certain point, de sa

responsabilité. » (p. 234-235, 8 mars 1961)

Cf. prises de notes de décembre 2007

Dans la prise en charge analytique (et ça n'est pas « une pièce avec un divan, un type qui est assis, qui dit pas grand chose et puis un type qui vient ! »), il y a toujours cette **dimension logique** : celui qui est responsable de maintenir une dimension analytique coûte que coûte est en position de désirant (erastès) et celui qui vient en analyse, en position de désiré (eromenos)

► Transfert, désir

S'il y a quelque chose de l'ordre du **transfert**, il y a quelque chose de l'ordre du **désir**...

(Voici ce que j'ai trouvé)

Jacques **Lacan**, *Le Transfert, Séminaire VIII (1960-61)*, Seuil, 2001.

1^{er} mars 1961

« C'est dans la mesure où ce que Socrate désire, il ne le sait pas, et que c'est le désir de l'Autre, c'est dans cette mesure qu'Alcibiade est possédé, par quoi ? — par un amour dont on peut dire que le seul mérite de Socrate est de le désigner comme amour de transfert, et de le renvoyer à son véritable désir.

Tels sont les points que je voulais aujourd'hui fixer à nouveau pour poursuivre la prochaine fois sur ce que je pense pouvoir montrer avec évidence, à savoir combien l'articulation dernière du *Banquet*, cet apologue, ce scénario qui confine au mythe, nous permet de structurer autour de la position de deux désirs la situation de l'analysé en présence de l'analyste. » (p. 216-217)

8 mars 1961

«... si l'analyste réalise comme l'image populaire, ou aussi bien l'image déontologique, de l'apathie, c'est dans la mesure où il est possédé d'un désir plus fort que les désirs dont il pourrait s'agir, à savoir d'en venir au fait, avec son patient, de le prendre dans ses bras ou de le passer par la fenêtre. Cela arrive. J'augurerais même mal, j'ose le dire, de quelqu'un qui n'aurait

jamais senti cela. Mais enfin, à cette pointe près de la possibilité de la chose, cela ne doit pas arriver de façon ambiante.

Pourquoi cela ne doit-il pas arriver ? Est-ce pour la raison, négative, qu'il faut éviter une espèce de décharge imaginaire totale de l'analyse ? — dont nous n'avons pas à poursuivre plus loin l'hypothèse, quoiqu'elle serait intéressante. Non, c'est en raison de ceci, qui est ce dont je pose ici la question cette année, que l'analyse dit — je suis possédé d'un désir plus fort. Il est fondé à la dire en tant qu'analyste, en tant que s'est produite pour lui une mutation dans l'économie de son désir. Et c'est ici que les textes de Platon peuvent être évoqués. [...]

Freud aurait pu chercher mille autres exemples pour illustrer ce qui l'occupe à ce moment-là, à savoir le désir de mort mêlé à l'amour. [...] donc, je considère qu'il n'est pas indifférent que dans *L'homme aux rats*, à un moment essentiel dans sa découverte de l'ambivalence amoureuse, ce soit au *Banquet* de Platon que Freud se soit référé. [...]

Eh bien, dans Platon, dans *Le Philèbe*, Socrate émet quelque part cette pensée que le désir, de tous les désirs le plus fort, doit bien être le désir de mort, puisque les âmes qui sont dans l'Érèbe y restent. » (p. 225-226)

« Du seul fait qu'il y a transfert, nous sommes impliqués dans la position d'être celui qui contient l'*agalma*, l'objet fondamental dont il s'agit dans l'analyse du sujet, comme lié, conditionné par ce rapport de vacillation du sujet que nous caractérisons comme constituant le fantasme fondamental, comme instaurant le lieu où le sujet peut se fixer comme désir.

C'est un effet légitime du transfert. Il n'est pas besoin de faire intervenir pour autant le contre-transfert, comme s'il s'agissait de quelque chose qui serait la part propre, et, bien plus encore, la part fautive de l'analyste. Seulement, pour le reconnaître, il faut que l'analyste sache certaines choses. Il faut qu'il sache en particulier que le critère de sa position correcte n'est pas qu'il comprenne ou qu'il ne comprenne pas. [...]

C'est seulement en tant, certes, qu'il sait ce que c'est que le désir, mais qu'il ne sait ce que ce sujet, avec lequel il est embarqué dans l'aventure analytique, désire — qu'il est en position d'avoir en lui, de ce désir, l'objet. Cela est seul à pouvoir expliquer tel de ces effets si singulièrement encore effrayants, semble-t-il. » (p. 234)

15 mars 1961

« La difficulté des rapports de la demande du sujet à la réponse qui lui est faite se situe plus loin, en un point tout à fait original, où j'ai essayé de vous porter en vous montrant ce qui résulte, chez le sujet qui parle, du fait — l'exprimais-je ainsi — que ses besoins doivent passer par les défilés de la demande. À ce point originel, il en résulte que tout ce qui est, chez le sujet qui parle, tendance naturelle a à se situer dans un au-delà et dans un en-deçà de la demande.

Dans un au-delà qui est la demande d'amour. Dans un en deçà qui est ce que nous appelons le désir, avec ce qui le caractérise comme condition, et que nous appelons sa condition absolue dans la spécificité de l'objet qu'il concerne, petit a, objet partiel. J'ai essayé de vous le montrer comme inclus dès l'origine, dans ce texte fondamental de la théorie de l'amour qu'est *Le Banquet*, comme *agalma*, en tant que je l'ai identifié aussi à l'objet partiel de la théorie analytique. » (p. 239)

➔ **Le désir inconscient, inaccessible directement... accessible par le transfert**

*Sur toute cette partie,
cf. l'ensemble des prises de notes*

Sigmund **Freud**

Le désir⁶, c'est la grande découverte de Freud.

Sur le plan même épistémologique, d'une façon absolue, ce que Freud a apporté c'est que dans toute existence — il suffit d'être au monde — il y a quelque chose de l'ordre du **désir inconscient**...

Jean **Oury**

Par précaution, après les années 68-70 ...

— dans ce temps où pour certains, dont **Félix Guattari**, le désir, l'Eros, était là, manifeste, « on pouvait en prendre par poignées »... et « ce n'est pas fini ! » —

... Jean Oury a ajouté... « ... **inaccessible directement** »

⁶Jean Oury rappelle les questions de traduction autour de ce terme (*Wunsch*, ...)

S'entendre sur les mots...

*Jean Oury revient sans cesse sur les problèmes de traduction
ou sur l'usage des mots.
Ici, c'est sur le terme **inconscient**, qu'il attire notre attention.
Pour lui, « c'est pas net », dans l'usage qu'on en fait.
« Unbewusstsein », insu...*

➔ Si donc, le désir est inaccessible directement, c'est donc qu'il est **accessible quand même...**

Il y a autant de *désirs* qu'il y a de milliards d'habitants sur terre ... du fait même de l'espèce humaine (... « Même les pires ! Même les papes ! »...)

Le désir est accessible par le transfert.

Dans son style, **Jean Oury** affleure l'étymologie du terme *Transfert*...

« Des omnibus... comme à Athènes... des métaphores... c'est transporter... il y a un transport... mais de quoi ? ... de quelque chose qui résulte du désir **inaccessible directement**... »

Gisela **Pankow**

Cela rejoint ce que disait Gisela Pankow :

Avec les personnes psychotiques, il y a du désir, mais on ne sait pas trop où (*c'est ma façon de synthétiser*), alors il faut d'abord faire des greffes. Ce que Gisela Pankow appelait des **greffes de transfert** (pour avoir accès au désir).

Tout ça, pour arriver à quoi ?

Le diagnostic a ici toute son importance :

↑ **fantasme (structure du), limites**

Si la personne n'est pas psychotique, cela aboutit à quelque chose qui est à la base de l'existence, de la personnalité.

C'est la question des fantasmes, avec des scénarios de fantasme.

C'est une grande trouvaille de Freud, travaillée par Melanie Klein et toute la « bande » ... Rosenfeld, Winnicot.

Dans les structures psychotiques graves, les troubles profonds, la *Spaltung*, la dissociation bouleversent cette structure. Il y a un éclatement. Il n'y a pas de délimitation.

► **structure et limites**

Pour qu'il y ait du fantasme, il faut que ce soit délimité.
Et pour que les limites tiennent, il faut une structure de base. (Cf. les Stoïciens)

Jean Oury va parler de l'importance de la structure, des limites, de la différence entre limite et borne, en prenant l'exemple du club : mais, attention ! Un club bien foutu ! Pas simplement la télé ou de simples activités, mais une possibilité d'échanges multiples).

Pour qu'il y ait des limites qui tiennent, cela nécessite l'articulation d'une structure solide. Il n'y aura pas besoin de construire des murs (que l'on croît être des limites).

Jean Oury reprend souvent cette distinction entre borne et limite
Il fait référence aux Stoïciens (« c'est pas nouveau », dit-il)

*sur la limite et la limite chez les Stoïciens
Cf. l'ensemble des prises de notes*

C'est cette logique-là qui est aujourd'hui écrasée.

► **scène du fantasme, scène du rêve**

Le fantasme ne peut exister que s'il est pris dans une histoire :
Le fantasme est un scénario, pris dans une histoire (cf. dans la *Traumdeutung*)

La scène du rêve, c'est la même chose que la scène du fantasme.

La « scène du rêve » et une expression empruntée à **Fechner**.

Lacan dit que dans le fantasme c'est la même structure que dans le rêve.

Sigmund Freud, *Traumdeutung* (1899)

***L'interprétation des rêves*, 1926, 1967, trad. I. Meyerson, Puf
L'interprétation du rêve, 2003, *Œuvres complètes, IV, 1899-1900, Puf*
http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:%C5%92uvres_compl%C3%A8tes_-_psychanalyse_-_vol._IV_1899-1900**

J'ai choisi la traduction de 1926

« C'est G. Th. Fechner qui a, semble-t-il, le mieux établi, dans quelques remarques de ses *Elemente der Psychophysik* (t. II, p. 250), la différence essentielle qui sépare le rêve de la veille⁷ ; Il en a tiré des conclusions de grande portée. Il pense que "Ni le simple passage de la vie mentale au-dessous du seuil de la conscience", ni le fait que nous soustrayons notre attention aux influences du monde extérieur ne suffisent à expliquer tout ce que la vie du rêve a de particulier, d'opposé à la veille. Il croit bien plutôt que la scène du rêve n'est pas la même que celle où se déroulent nos représentations pendant la veille⁸. "Si la scène de notre activité psychologique⁹ était la même pendant le sommeil et pendant la veille, le rêve ne pourrait être, à mon avis, qu'une continuation plus ou moins intense de la vie représentative de la veille, il devrait avoir même matière et même forme. Mais il en est tout autrement."

On n'a pu savoir clairement, il est vrai, ce que Fechner entendait par ce déplacement de l'activité psychique [...] » (p. 50-51)

**Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient* (1957/58),
Séminaire V, Seuil, 1998,
11 décembre 1957**

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020256681>
<http://staferla.free.fr>

« En fin de compte nous revoici affrontés à ceci, qu'en nous un sujet pense, pense selon des lois qui se trouvent être les mêmes que celles de l'organisation de la chaîne signifiante. Ce signifiant en action s'appelle en nous l'inconscient. Il est désigné comme tel par Freud. Il est tellement originalisé, séparé de tout ce qui est jeu de la tendance, que Freud nous répète sous mille formes qu'il s'agit d'une autre scène psychique. Le terme est répété à tout instant dans la *Traumdeutung*.

⁷ La traduction de 2003 : "la distinction d'essence entre la vie de rêve et la vie de veille"

⁸ "Il suppose bien plutôt que la scène des rêves, elle aussi, est autre que celle de la vie des représentations vigiles.

⁹ "Si la scène de l'activité psychophysique"

Ce terme est à la vérité emprunté par Freud à Fechner, et j'ai déjà eu l'occasion de souligner la singularité du contexte fechnerien qui est loin de se réduire à l'observation du parallélisme psycho-physique, ni même aux étranges extrapolations auxquelles il s'est livré du fait de l'existence par lui affirmée, du domaine de la conscience. Le terme d'*autre scène psychique* que Freud emprunte à sa lecture approfondie de Fechner est toujours mis par lui en corrélation avec la stricte hétérogénéité des lois concernant l'inconscient par rapport à tout ce qui peut se rapporter au domaine du préconscient, c'est-à-dire au domaine du compréhensible, de la signification. » (p. 106-107)

Jacques **Lacan**, *Logique du fantasme (1966-67)*, Séminaire XIV,
16 novembre 1966
<http://staferla.free.fr>

« Logique du fantasme donc, nous partirons de l'écriture que j'en ai déjà formée, à savoir de la formule :

(S ◊ a)

S barré, poinçon, petit a, ceci entre parenthèses. Je rappelle ce que signifie le S barré : le S barré représente, tient lieu dans cette formule de ce dont il retourne concernant la division du sujet, qui se trouve au principe de toute la découverte freudienne et qui consiste en ceci que le sujet est, pour une part, barré de ce qui le constitue proprement en tant que fonction de l'inconscient. Cette formule établit quelque chose qui est un lien, une connexion entre ce sujet en tant qu'ainsi constitué et quelque chose d'autre qui s'appelle petit a. Petit a est un objet dont ce que j'appelle cette année, "faire la logique du fantasme", consistera à déterminer le statut : le statut, précisément, dans un rapport qui est un rapport logique à proprement parler. Chose étrange sans doute et sur quoi vous me permettrez de ne pas m'étendre : je veux dire que ce que suggère de rapport à la *fantasia*, à l'imagination, le terme de fantasme, je ne me plairai pas, même un instant, à en marquer le contraste avec le terme de logique dont j'entends le structurer. C'est sans doute que le fantasme tel que nous prétendons en instaurer le statut n'est pas si foncièrement, si radicalement antinomique qu'on peut au premier abord le penser, à cette caractérisation logique qui, à proprement parler, le dédaigne. Aussi bien le trait imaginaire de ce qu'on appelle l'objet (a), vous apparaîtra-t-il... mieux encore, à mesure que nous marquerons ce qui permet de le caractériser comme valeur logique ... être

beaucoup moins apparenté – il me semble, au premier abord – avec le domaine de ce qui est, à proprement parler, l'imaginaire. L'imaginaire bien plutôt s'y accroche, l'entoure, s'y accumule. L'objet (a) est d'un autre statut. »

► La structure dans la vie quotidienne

✚ Les rapports complémentaires

Eugène **Dupréel**¹⁰, *Sociologie générale (1948)*, Puf
<http://www.melchior.fr/Groupe-et-rapport-social.2508.0.html>

« Des rapports sociaux positifs qui ne seraient pas complémentaires les uns des autres ne suffisent pas pour qu'une société soit constituée, car ils pourraient ne relier les individus que sous forme de couples isolés. Des amoureux dont chaque paire occupe un banc dans un square, un soir d'été, ne forment pas une société, aucun complémentaire ne reliant ces couples. Mais que le gardien du square prétende les expulser un peu avant l'heure de la fermeture, la protestation des uns soutiendra la résistance des autres et le gardien aura affaire avec l'unité d'un groupe social. En fait, dès qu'il y a multiplicité de rapports sociaux positifs entre des individus non trop éloignés dans le temps et l'espace, ces rapports deviennent presque inévitablement des complémentaires les uns des autres, ils s'agrègent contre des rapports négatifs actuels ou éventuels. »

Jacques **Coenen-Huther**,
« Eugène Dupréel, philosophe, sociologue et moraliste », *Revue européenne des sciences sociales*, 2006
<http://ress.revues.org/288>

Jean Oury semble moins fréquenter les jardins publics qu'Eugène Dupréel. Lui, il s'appuie sur l'exemple du bar de La Borde pour concrétiser les **rapports complémentaires**...

Verbatim (ou presque...)

« ... Comme elle dit la fille : Ah, le bar continue... malgré tout... malgré tout... »

¹⁰ATTENTION : Dupréel répond au prénom : Eugène et non Georges comme cela figure depuis plusieurs années dans ces prises de notes !!!

J'ai dit : pour que le bar continue, il faut une règle de trois :

- 1/un type qui tient la caisse
- 2/un type qui sert au comptoir
- 3/un autre type qui peut se déplacer pour aller servir sur une table.

S'il n'y a pas les trois, le bar...

Ça veut dire quoi ? Ça veut dire qu'il y a des rapports complémentaires...

Si le type qui tient la caisse fauche la caisse, les autres vont lui tomber dessus !
Ou bien, il faudra qu'il rende des comptes au comité hospitalier ou je sais pas
quoi... à la trésorerie...

Donc, y a tout un système d'échelon qu'on peut appeler des rapports complémentaires. »

Des rapports complémentaires, il y en a partout !

Un copain peut bien remplacer une canne quand il y en a un qui se casse le col du fémur ! Il y a une grande résistance, cependant ! Certains préfèrent la canne à un copain !

➔ **Un minimum de structure est nécessaire pour que de telles relations puissent s'installer.**

Et ça n'est pas tout à fait par hasard...

✚ Les constellations

Constellation : Un terme de **François Tosquelles**

« Quand on est embêté avec quelqu'un de difficile, on réunit des gens, comme ça, des moniteurs, des pensionnaires, pour dire : on va parler d'un tel...

... avec des systèmes de choix, de sympathie, d'antipathie...

On parle pendant une heure ou deux. On raconte un peu l'histoire... souvent, dans des cas très difficiles où on arrive à rien, dès le lendemain, le tableau est très différent... Il y a un changement... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Jean Oury va donc reprendre la question des *Constellations* à partir de l'intervention de **Paul-Claude Racamier** au congrès de Zurich en 1957, sur

l'enquête de deux psychosociologues Stenton et Schwartz à la clinique de Chesnut Lodge aux États-unis...

Pour un développement,

Cf. l'ensemble des prises de notes

La réunion d'une constellation remue beaucoup de choses...

JO fait le lien avec les « **prosdiorismes** », qui ajoutent du sens... les virgules, les petits points, aller à la ligne, entre les lignes...

Cf. l'ensemble des prises de notes

Voir aussi dans ce texte

Carlos Herrera V., « **D'une écriture des formules de la sexuation** »

<http://www.lacan-brasil.com/lectura.php?auxiliar=rubriques/topologie/sexuation.html>

« **Bref détour sur les "prosdiorismes"**.

Le mot **prosdiorisme** est absent des dictionnaires de la langue française ou des autres langues latines comme l'espagnol, l'italien, etc. Il est aussi absent des dictionnaires de philosophie ou de mathématiques. Par contre, on trouve ce mot dans les textes qui font référence aux formules de la sexuation de Lacan. Encore un néologisme de Lacan ?

Apparemment non, puisqu'on peut trouver ce terme dans le livre : *La philosophie du langage. Exposée d'après Aristote*, de l'auteur **SEGUIER DE SAINT-BRISSON** (le Marquis Nicolas, Maximilien, Sidoine), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1838, chez l'éditeur Bourgeois-Maze. Dans ce texte, le mot "prosdiorismes" apparaît comme une traduction phonétique faite par l'auteur du vocable grecque « $\pi\rho\omicron\varsigma\delta\iota\omicron\rho\iota\sigma\mu\omicron\zeta$ », qu'il trouve chez Aristote :

"Quant aux nombres, leur nom suffit pour en démontrer l'utilité et en expliquer la nature. La langue générale n'en reconnaît que deux : l'unité et la multiplicité. Quelques-uns ont admis un troisième nombre qui sépare l'unité de la multiplicité; c'est le duel des Grecs, rejeté par les Éoliens. Lorsque des distinctions numériques, prises dans la considération logique, deviennent indispensables, on y pourvoit par ces mots qu'Aristote nomme $\pi\rho\omicron\varsigma\delta\iota\omicron\rho\iota\sigma\mu\omicron\zeta$ (prosdiorismes) qui jouent un si grand rôle dans l'étude de l'art du raisonnement; ce sont : tout, nul, pas, quelques, enfin l'article", page. 19. »

↑ le lieu de l'énigme

Entre les lignes, c'est le lieu de l'énigme (**Lacan**)

Cf. l'ensemble des prises de notes

Jean **Oury**, « **Concepts fondamentaux** », **Une intervention à Louvain, le 12 décembre 1997.**

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

« C'est dans la périphérie qu'il y a des choses qui se passent. Lacan situait cette périphérie au niveau de l'énigme. Si il n'y pas d'énigme dans un milieu, le milieu est mort. Lacan définissait très bien l'énigme. À un moment donné il disait que l'énigme est l'énonciation avec indice d'énoncé, c'est à dire ce qui n'arrive pas à s'énoncer. L'énonciation reste là, presque de l'ordre d'un processus inconscient. Plus tard il a dit que l'énigme c'est ce qui est entre les lignes. Quand on lit un texte, c'est entre les lignes que le sens apparaît on pourrait même dire entre les pages et entre les mots ; Ce qui définit le mot, c'est les petits mots qui définissent les autres. Aristote les appelait les prosdiorismes. Les prosdiorismes étaient à l'origine des quantificateurs en mathématiques. C'est ce niveau là "entre les mots, entre les lignes" qui est en question et qui ne peut pas être évalué par les calculs technocratiques dont on souffre tant. »

Jacques **Lacan**, **Le Sinthome (1975-76), Séminaire XXIII, Seuil, 2005,**
13 janvier 1976

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020796668>

<http://staferla.free.fr>

« J'ai déjà parlé de l'énigme. J'ai écrit ça grand E indice petit e, **E_e**.

Il s'agit de l'énonciation et de l'énoncé. Une énigme, comme le nom l'indique, est une énonciation telle qu'on n'en trouve pas l'énoncé.

[...]En quoi consiste l'énigme ? L'énigme est un art que j'appellerai d'entre les lignes, pour faire allusion à la corde. On ne voit pas pourquoi les lignes de ce qui est écrit, ça ne serait pas noué par une seconde corde. » (p.67-68)

(*Cf. aussi 11 mai 1976*)

« La consistance, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire ce qui tient ensemble,

et c'est bien pourquoi elle est ici symbolisée par la surface. En effet, pauvres de nous, nous n'avons idée de consistance que de ce qui fait sac ou torchon. C'est la première idée que nous en avons. Même le corps, nous le sentons comme peau, retenant dans son sac un tas d'organes. En d'autres termes, cette consistance montre la corde. Mais la capacité d'abstraction imaginative est si faible que de cette corde – cette corde montrée comme résidu de la consistance – elle exclut le nœud.

Or, c'est là-dessus que je puis peut-être apporter le seul grain de sel dont en fin de compte je me reconnaisse responsable – dans une corde, le nœud est tout ce qui ex-siste, au sens propre du terme.

Ce n'est pas pour rien, je veux dire, ce n'est pas sans cause cachée que j'ai dû à ce nœud ménager un accès en commençant par la chaîne, où il y a des éléments distincts. Ces éléments consistent en quelque forme de la corde – ou bien en tant que c'est une droite que nous devons supposer infinie pour que le nœud ne se dénoue pas, ou bien en tant que ce que j'ai appelé rond de ficelle, autrement dit une corde qui se joint à elle-même d'une épissure.

Le nœud ne constitue pas la consistance. Il faut tout de même distinguer consistance et nœud. Le nœud ex-siste à l'élément corde, à la corde-consistance. » (p. 65)

► L'énigme est une forme de sens

S'il n'y a pas d'intervalles, pas de sens...

Toutes ces petites choses qui donnent du sens : un sourire, un clin d'œil, une virgule... ça suffit pour changer complètement... quelque chose est touché collectivement...

► Le sens – Sinn

On a touché, par ces tout petits détails, qui sont là, dans la rencontre, en mettant des prosdiorismes... à quelque chose de l'ordre du sens,

Mais le sens **Sinn**, pas La signification *Bedeutung*

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Peut-on dire – en restant à un niveau très lointain – que pour qu'il y ait du sens, il faut qu'il y ait une sorte de mouvement, de passage. "Passage" d'un système, d'un lieu, à un autre. Dans les quatre discours, le sens, c'est le passage d'un discours à l'autre. Mais ça ne se conçoit pas si on reste dans un seul discours. D'ailleurs, ce n'est pas possible. Il n'y aurait pas de sens. Le sens, ce n'est pas la signification. Le schizophrène ne confond pas signification et sens. Un empiriste absolu confond les deux, en général, à moins d'être un logicien extraordinaire, Frege et compagnie. Mais le schizophrène ne peut pas passer d'un discours à l'autre. On sait bien, par exemple, qu'on définissait les structures psychotiques comme étant des structures figées, comme s'il y avait une stase, une stase dialectique à un certain niveau. Exemple : la catatonie. Le sens réapparaît quand il y a mouvement, c'est-à-dire d'un état à l'autre, changement de phase, pour reprendre une expression de physique. » (p. 46) ¹¹

► Le triangle des 3 S de Lacan

JO fait appel à nouveau au schéma de Lacan :

Le triangle des trois S : **sujet/savoir/sexe**

entre le sexe, qui est la différence et le savoir (jouissance de l'Autre), il y a Sinn, le sens... on a touché à ça...

C'est d'autant plus important qu'on a affaire à des « insensés »

Jean Colombier, François Doublet,
Instructions sur la manière de gouverner les Insensés (1785),
Imprimerie royale.

http://du.laurens.free.fr/auteurs/Colomb_Doublet-Gouvern_insens.htm

Mais, dit Jean Oury, les *insensés* ont changé de camp : Aujourd'hui, ils sont ceux

¹¹Cf. aussi la page du site *Ouvrir le cinéma*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/style/atable/sens/sens.html>

qui nous organisent...

On est là pour redonner du sens !

► Sens, transfert, désir

Mais qu'est-ce que c'est que le sens : c'est le transfert !

Et c'est quoi le transfert ? C'est mettre en question quelque chose qui est de l'ordre du **désir inconscient inaccessible directement**...
C'est la base même du transfert.

Dans cette séance, Jean Oury dira que pour qu'il puisse y avoir du transfert, pour oser en parler même, il faut un matériau de base et ce matériau c'est le désir inconscient des personnes qui sont là.

C'est tout le problème des « commissions d'embauche ». Quels sont les critères pour repérer un « truc pareil » ?

Et pourtant les malades ne s'y trompent pas. Les schizophrènes ont des antennes, ce sont des voyants. Ils reconnaissent ceux qui sont là et ceux qui pourraient être ailleurs. Ils reconnaissent ceux qui ont le désir inconscient d'être là...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« Le S1 permet le démarrage. C'est en rapport direct avec le maintien du sens. Prenons un exemple, dans un autre registre : un schizophrène, quand il allait voir son médecin, qu'il avait "désigné" comme étant son psychothérapeute (lequel n'avait nullement l'impression de faire une psychothérapie de schizophrénie), restait environ dix minutes pour échanger quelques banalités, et quelquefois, poser des questions bizarres. Une fois, le médecin, peut-être fatigué, lui dit : "Bon, on se reverra dans quatre jours". À quoi le malade répond : "Pas question, il me faut mes dix minutes, parce qu'avec dix minutes, le sens tient pendant quatre jours ; au bout de huit jours, c'est foutu ! Il me faut mes dix minutes tous les quatre jours ; ça me permet d'aller aux repas avec les autres, d'aller faire des activités..." Sinon, réapparaissaient les hallucinations, il devenait très agressif, posant des problèmes difficiles. C'est vrai qu'il suffisait de dix minutes pour que le sens tienne quatre jours. Que venait-il chercher ? Bien sûr

qu'il était toujours "déraillé", mais pour pouvoir subsister dans une certaine convivialité, il lui fallait une "dose" de sens. Mais ça ne se donne pas comme ça, le sens. Ce qu'il venait chercher, c'est du S1. » (p. 126)

« Pour produire du S1, il faut tenir compte du matériau auquel on a affaire. Et quel est ce matériau ? C'est l'objet *a*. C'est-à-dire qu'on travaille dans un champ particulier, psychiatrique, psychothérapique, qui est un *champ de transfert*. Le transfert, c'est ce qui tient compte du désir, de l'équation fantasmatique de chacun. C'est ça qui doit être en question au niveau du Collectif. Qu'est-ce que le transfert ? Sur le plan de la stricte analyse, le transfert, c'est le désir, le désir de l'analyste. Alors qu'en est-il du désir ? » (p. 127)

<la multiplicité de la vie quotidienne>

➤ On peut faire du « **Szondi simplifié** »...

et dire que c'est « l'opérotropisation » — pas de la sublimation —, du désir inconscient inaccessible directement (Cf. JO dans *Le Collectif*, p. 91).

... En réalité, c'est bien plus compliqué que ça.
Ce qui est en question dans ce qu'on appelle « **la vie quotidienne** » ...
... être, non pas à l'affut, non pas « rembardé » comme on dit bizarrement...
contre...

On voit bien qu'il y a des systèmes très compliqués en psychopathologie... y a des types qui sont complètement fermés... Même à La Borde...
Il y en a qui restent dans leur chambre, allongés toute la journée... par manque de quelque chose... de rapports complémentaires ?

Leopold **Szondi**

<http://www.szondiforum.org/>

Trois autres textes faisant référence à ce terme, « opérotropisation »
(dont j'ignore tout !)

Marc **Ledoux**, « **Le Szondi et le sens de la transmission par l'enseignement** »
colloque Être ou ne pas être szondien (pour) demain..., 2004,
Cahiers du CEP, n°10

<http://home.scarlet.be/cep/CAHIERS/cahier.htm>

Jean **Ayme**, « **Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle**»

<http://www.balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

Pierre **Delion**

« **Proposition de modélisation peircienne de la sémiologie du bébé**»,
Revue Protée, « **Autour de Peirce : poésie et clinique** », 2002, n°3

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006866ar.html>

➤ La sédimentation

Lucien **Bonafé**

http://fr.wikipedia.org/wiki/Lucien_Bonaf%C3%A9

<http://www.lire-lucien-bonafe.org/>

C'est ce que **Lucien Bonafé** dénonçait comme « sédimentation » — un terme géologique —, avec Louis Le Guillant, Hubert Mignot, au congrès de Marseille (1964).

<http://antonin.blog.lemonde.fr/category/lucien-bonafe/page/3/>

Il me semble que Jean Oury passe de la « sédimentation » chez les malades à celle du personnel...

« On ne va tout de même pas... "Je vais t'extraire ton désir inconscient inaccessible... avec une cuiller !!! »

➔ **Toutes ces multiplicités, comment ça tient ? Qu'est-ce qui fait que ça tient ?**

Cette sorte de 'réseau' collectif (même si JO se méfie du mot 'réseau' depuis 76, pour « autre chose »)...

...

Organiser, écouter ? mais ça ne suffit pas non plus...

C'est là que se pose un problème qu'il faudrait développer à plusieurs niveaux...

[spirale 3] [le Semblant]

« ...Quel est le *matériau* dans lequel... il se passe quelque chose ? »

« Pataphysique »

*Chaque fois que JO dit que ce qu'il raconte peut sembler de la pataphysique,
C'est, pour moi, comme un avertissement :
il faut être attentif...*

Il fait allusion à un entretien-commentaire récent, publié dans la revue du Cnam, Travailler, sur une réunion sur le **travail** en 1961 à Saint-Alban, où s'était retrouvée « toute la bande » (Tosquelles, Le Guillant, Daumézon, Bonnafé, ...)

Pendant longtemps Jean Oury a tâtonné, a tenté de construire quelque chose.

Il aurait dit à ce moment-là (et il trouve ça un peu "couillon") que dans toute la multiplicité d'activités, d'ateliers, on pourrait repérer des activités à dominante symbolique, d'autres à dominante imaginaire !

Ce n'était pas totalement idiot tout de même (« un peu limite » cependant) mais il lui manquait du « matériau conceptuel »

*Je n'ai pas retrouvé dans les textes en questions
ces prises de position...*

Je n'ai pas lû certainement assez 'entre les lignes'...

**Jean Oury, « Le travail est-il thérapeutique ? »,
entretien réalisé par Lise Gaignard et Pascale Molinier,
à la clinique de La Borde
2 septembre 2007**

**Jean Oury,
in « Les échanges matériels et affectifs dans le travail thérapeutique »,
Travailler, « Le travail inestimable », n°19, 2008,**

Ce numéro a déjà été cité dans les prises de notes

<http://www.cairn.info/revue-travailler-2008-1.htm>

<http://www.cnam.fr/psychanalyse/recherche/revue/>

Ce matériau conceptuel, c'est Lacan qui lui apportera avec le concept de
Semblant

Il a donc fallu attendre longtemps, jusqu'à Lacan... après un voyage au Japon ...
« J'ai plein de choses à dire ! » avait-il lancé !

Il y a développé la notion de **semblant**

► Lacan, le Semblant

Jean Oury,

**« Présence, émergence et semblant dans la clinique des psychoses »,
Paul Jonckheere (éd.), *Passage à l'acte*, De Boeck université,
bibliothèque de pathoanalyse, 1998,
p. 215-228.**

Intervention au colloque européen de phénoménologie clinique, 18 mars 1993

*« Je voudrais, à ce sujet, pour vous permettre de vous repérer rapidement dans
cette élaboration conceptuelle, vous lire un passage du séminaire *D'un discours
qui ne serait pas du semblant*, texte qui a valeur poétique dans sa spontanéité.
Lacan revenait d'un voyage au Japon, où il avait passé deux mois. Et il raconte
ses impressions, quand, au retour, il a survolé la Sibérie. Voici ce qu'il dit :*

*"Au niveau de la calligraphie, c'est ce qui fait l'enjeu d'un pari, d'un pari, mais
lequel ? D'un pari qui se gagne avec de l'encre et du pinceau.*

*Voilà, c'est cela qu'invinciblement m'apparut, dans une circonstance qui est à
retenir, à savoir d'entre les nuages, m'apparut le ruissellement qui est seule trace
à apparaître y opérer plus encore que d'en indiquer le relief, sous cette latitude,
de ce que l'on appelle la plaine sibérienne, plaine vraiment désolée, au sens
propre d'aucune végétation, mais de reflets, reflets de ce ruissellement, lesquels
poussent à l'ombre ce qui n'en miroite pas.*

*Qu'est-ce que c'est que ça, le ruissellement ? C'est un bouquet. Ça fait bouquet :
c'est ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qui l'efface. Je l'ai dit,
en son temps, à propos du trait unaire : c'est de l'effacement du trait que se
désigne le sujet. Cela se marque donc en deux temps, pour que s'y distingue ce
qui est rature. Litura... lituraterre, rature d'aucune trace qui ne soit que d'avant,
c'est ce qui terre du littoral. "Liturature" : c'est du littéral. La reproduire, cette
rature, c'est reproduire cette moitié dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis
un bon bout de temps doivent se souvenir de ce qu'un jour j'ai fait récit des
aventures d'une moitié de poulet. Produire la rature seule, définitive, c'est cela
l'exploit de la calligraphie. Vous pouvez toujours essayer de faire simplement –
ce que je ne vous ai pas fait, parce que je la raterai : d'abord parce que je n'ai*

pas de pinceau — essayer de faire cette barre horizontale qui se trace de gauche à droite pour figurer d'un trait "l'un unaire" comme caractère. Franchement vous mettez très longtemps à trouver de quelle rature cela s'attaque, et à quel suspens cela s'arrête, de sorte que ce que vous ferez sera lamentable : c'est sans espoir pour un "occidenté". Il y faut un train différent qui ne s'attrappe qu'à se détacher de quoi que ce soit qui vous raye. Entre centre et absence, entre savoir et jouissance, il y a littoral qui ne vire au littéral qu'à ce que, ce virage, vous puissiez le prendre le même à tout instant. C'est de cela seulement que vous pouvez vous tenir pour agent qui le soutienne. Ce qui se révèle de ma vision du ruissellement à ce qui domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source — et c'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle — de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le semblant par excellence. Et c'est de sa rupture qu'en pleut cet effet, encore faut-il préciser qu'il y était matière à suspension...

...Eh bien, ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le Réel — c'est là le point important — dans le Réel, se présente comme ravinement. C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le Réel le ravinement du signifié. L'écriture ne décalque pas le signifiant, elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à toutes choses que vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées".

Après, il reparle à nouveau de la calligraphie. J'ai souligné "le même à tout instant"; "attaquer le trait et le suspendre". Vous avez peut-être vu un film sur Matisse en train de peindre, mais filmé au ralenti. Matisse lui-même a été extrêmement surpris de voir son geste d'attaque et de repli. Ce qui correspond à une description de Maldiney, dans son livre, *Art et existence* : "L'unique trait de ce pinceau donne accès à la plénitude de lui-même, mais son secret réside dans le poignet vide, au sens du zen".

Il faut essayer, non pas de généraliser, mais d'être attentif aux échos, aux harmoniques, de ce qui est évoqué ici, avec notre disponibilité d'accueil. Être dans cette attitude idéale du « poignet vide » ! Être tel, qu'a tout moment, il y ait attaque et repli, au sens esthétique. »¹²

C'est long à comprendre...

¹²Séance du 12 mai 1971.

Ce n'est ni le symbolique, ni le réel, ni l'imaginaire... C'est le **semblant**

« Si je dis au représentant de la Haute Autorité : tout ce qui se passe, ici, c'est dans le semblant, il va me foutre dehors ! »

Avec précaution,

Jean Oury ajoute : « Le semblant... c'est... une certaine forme... particulière... de... signifiant ?... Je sais p... ça veut rien dire ! »

➔ **On ne peut pas parler du transfert si on n'a pas une articulation définitoire — pas forcément définitive — : qui va être celle du Semblant.**

Si ça marche, s'il y a du semblant, il y a une articulation qui peut se faire... de l'ordre du discours.

↑ **Le Semblant, sa fonction dans les 4 discours**

Lacan avait déjà posé depuis longtemps la formule suivante :

« *Un Signifiant représente le Sujet pour un autre Signifiant.* »

C'est déjà pas mal, mais ... il semble (*c'est ce que je comprends...*) que c'est pas... « cohérent », « homogène » (...*et donc : insatisfaction de Lacan ?*)

Alors : que reste-t-il de cette opération ?

Lacan a mis dans la quatrième case... : l'objet (a), objet du désir.

S1	S2
-----	-----
\$	(a)

S1 représente \$ pour S2 et en bas à droite : (a), l'objet du désir...

► Le discours du maître

Si on laisse l'opération comme ça, c'est ce que Lacan désigne comme le « **discours du maître** »...

Jean Oury, *Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)*
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« C'est quoi l'auto-changement ? C'est comme si il y avait une auto-production de signifiants. Je m'étais risqué, dans un des deux numéros de *L'information psychiatrique* consacrés à la psychothérapie institutionnelle, j'avais osé dire que ce qui est en question, c'est d'arriver, dans un tel système —une fois travaillée l'aliénation, la dépendance afin que l'ensemble des participants ne soit pas un ensemble de servants — à ce que l'agencement passager de certains discours puisse produire du S1. J'avais repris les quatre discours de Lacan. Le discours du maître, c'est celui-là :

Les quatres cases¹³ :

Agent	l'autre
Semblant	
Vérité	production

Le discours du maître, c'est le discours qui organise la structure de l'ensemble des choses. Mais il n'y a pas de discours en soi, ce qui compte, c'est le passage d'un discours à l'autre. » (p. 173)

Jean Oury, « Liberté de circulation et espace du dire »,
intervention à Tours, reprise dans *VST*, janvier 2000

<http://www.cemea.asso.fr/spip.php?article2944>

<http://pagesperso-orange.fr/cliniquedelaborde/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>

« Et dans un séminaire, "D'un discours qui ne serait pas du semblant", dès les premières pages, il dit des choses extraordinaires. Il dit : "Le discours de l'inconscient est une émergence. C'est l'émergence d'une certaine fonction du signifiant". Il 'faudrait revoir tout ce qu'il en dit, repris en particulier dans un texte très difficile qui s'appelle "L'étourdit", qui parle du semblant en tant qu'agent du discours, c'est-à-dire agent de la structure. Ce discours, c'est justement la mise en

¹³ Je ne reproduis pas la totalité du schéma qui figure dans le livre car je ne le comprends pas : le (a) est en bas à gauche et le \$ en bas à droite.

mouvement du signifiant. Pour ceux qui ont ça en tête, c'est : S1 S2 — c'est le discours du maître — et dans la case production, il y a "a". Or le semblant, c'est la première case du haut, à gauche, c'est-à-dire ce qui va lancer, être l'agent du discours. L'agent du discours, cela ne veut pas dire qu'on va se mettre à parler comme à la Chambre des députés ! Même si on ne dit rien, on peut être dans le dire, et le discours est lancé. Mais justement dans la schizophrénie, l'agent du discours est complètement en miettes et l'objet du désir lui-même est éclaté. Il s'agit d'un processus dont il faudrait faire toute l'architectonie, toute la cartographie. »

[...]

« Le problème de Husserl à propos de "l'esquisse" qu'il différencie radicalement des apparences, vient là en contrepoint de ce dont il s'agit quand on parle du "semblant". Le "semblant" est, à mon avis, une des notions les plus importantes que Lacan ait promues. Il situe aussi le semblant comme différent des apparences.

Jacques Lacan, « L'Étourdit » (1972)

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan70.php>

« Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend.

Cet énoncé qui paraît d'assertion pour se produire dans une forme universelle, est de fait modal, existentiel comme tell : le subjonctif dont se module son sujet, en témoignant. [...]

La signification, d'être grammaticale, entérine d'abord que la seconde phrase porte sur la première, à en faire son sujet sous forme d'un particulier. Elle dit : cet énoncé, puis qualifie celui-ci de l'assertif de se poser comme vrai, l'en confirmant d'être sous forme de proposition dite universelle en logique : c'est en tout cas que le dire reste oublié derrière le dit.

Mais d'antithèse, soit du même plan, en un second temps elle en dénonce le semblant : à l'affirmer du fait que son sujet soit modal, et à le prouver de ce qu'il se module grammaticalement comme : qu'on dise. Ce qu'elle rappelle non pas tant à la mémoire que, comme on dit : à l'existence. La première phrase n'est donc pas de ce plan thétique de vérité que le premier temps de la seconde assure, comme d'ordinaire, au moyen de tautologies (ici deux). Ce qui est rappelé, c'est que son énonciation est moment d'existence, c'est que, située du discours, elle "ex-siste" à la vérité.

Reconnaissons ici la voie par où advient le nécessaire : en bonne logique s'entend, celle qui ordonne ses modes de procéder d'où elle accède, soit cet impossible, modique sans doute quoique dès lors incommode, que pour qu'un dit soit vrai, encore faut-il qu'on le dise, que dire il y en ait.

En quoi la grammaire mesure déjà force et faiblesse des logiques qui s'en isolent, pour, de son subjonctif, les cliver, et s'indique en concentrer la puissance, de toutes les frayer.

Car, j'y reviens une fois de plus, "il n'y a pas de métalangage" tel qu'aucune des logiques, à s'intituler de la proposition, puisse s'en faire béquille (qu'à chacune reste son imbécillité), et si l'on croit le retrouver dans ma référence, plus haut, au discours, je le réfute de ce que la phrase qui a l'air là de faire objet pour la seconde, ne s'en applique pas moins significativement à celle-ci. Car cette seconde, qu'on la dise reste oublié derrière ce qu'elle dit. Et ceci de façon d'autant plus frappante qu'assertive, elle sans rémission au point d'être tautologique en les preuves qu'elle avance, – à dénoncer dans la première son semblant, elle pose son propre dire comme inexistant, puisqu'en contestant celle-ci comme dit de vérité, c'est l'existence qu'elle fait répondre de son dire, ceci non pas de faire ce dire exister puisque seulement elle le dénomme, mais d'en nier la vérité – sans le dire. À étendre ce procès, naît la formule, mienne, qu'il n'y a pas d'universelle qui ne doive se contenir d'une existence qui la nie. Tel le stéréotype que tout homme soit mortel, ne s'énonce pas de nulle part. La logique qui le date, n'est que celle d'une philosophie qui feint cette nullibiquité, ce pour faire alibi à ce que je dénomme discours du maître. Or ce n'est pas de ce seul discours, mais de la place où font tour d'autres (d'autres discours), celle que je désigne du semblant, qu'un dire prend son sens. »

*Sur un rapprochement entre
le Semblant et le Représentement (priméité) chez Peirce*

Michel **Balat**, *Causeries de Canet*, 3 mars 2008

<http://balat.fr/Causerie-de-Canet-du-03-03-2008-le.html>

« Le semblant est très exactement ce que Peirce appelle le représentement. [...] en quoi est-ce fondamentalement la même chose ? [...]

Parce que, comme je vous l'ai dit à plusieurs reprises, le *representamen* ou le représentement, je l'appelle comme ça, le représentement, c'est le premier sujet d'une relation triadique. Peirce ne dit pas que c'est un sujet d'une relation

triadique, il dit que c'est le premier sujet d'une relation triadique. Et à partir du moment où c'est le premier, eh bien, ça signifie qu'il y a effectivement dans la priméité du représentement quelque chose qui est du registre de l'agent. [...] Si les autres peuvent suivre, c'est parce qu'il y a le premier. [...] »

Jean **Oury**, « Le temps et l'objet », in *Le semblant*, Galilée, 1981, IV^e congrès international de psychanalyse, Milan, 28-31 janvier 1981.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3188

« Hier soir, dans les interventions à propos de ce que j'ose nommer le concept du semblant, il me semble qu'il y avait beaucoup de confusion. Il est certain que ce qui est en question dans de tels discours, c'est d'essayer de définir ce qui est en question ; et ce qui est en question, c'est de l'ordre du discours.

Ça peut sembler ridicule de dire des choses pareilles, mais ça me semble encore plus ridicule de croire qu'on parle d'autre chose. Autrement dit, il y a une logique qui s'instaure et qui se différencie de la logique logico-positiviste. C'est dans cette dimension que s'introduit le concept du semblant, et sur ce fond que l'objet pourra être défini.

Il ne s'agit donc pas de l'objet au sens de la science expérimentale, mais bien plus de quelque chose qui relève de la clinique. Du fait que je pars de la clinique, c'est d'autant plus difficile à définir, parce qu'il y a des préjugés de compréhension de chacun vis-à-vis de ce qu'on appelle habituellement l'objet. Il n'y a pas de possibilité de séparer l'objet du concept du corps. »

► Le discours de l'analyste

C'est à partir, certainement, d'un autre séminaire qu'il avait fait à la faculté de droit, sur *L'Envers de la psychanalyse*, ... l'envers du discours du maître...

Jacques **Lacan**, *L'envers de la psychanalyse (1969-70)*, Séminaire XVII, Seuil, 1991.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020130448>

Jacques **Lacan**, *D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971)*, Séminaire XVIII, Seuil, 2007.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020902199>

« *D'un discours* – ce n'est pas du mien qu'il s'agit.

Je pense vous avoir assez fait sentir l'année dernière ce qu'il faut entendre par le terme de discours. Je rappelle le discours du maître et ces quatre, disons, positions, les déplacements de ses termes au regard d'une structure réduite à être tétraédrique. J'ai laissé, à qui voulait s'y employer, de préciser ce qui justifie ces glissements, qui auraient pu être plus diversifiés. Je les ai réduits à quatre. Le privilège de ces quatre, peut-être cette année vous en donnerais-je en passant l'indication, si personne ne s'y emploie.

Je ne prenais ces références qu'au regard de ce qui était ma fin énoncée dans ce titre *L'Envers de la psychanalyse*. Le discours du maître n'est pas l'envers de la psychanalyse. Il est où se démontre la torsion propre, dirais-je, du discours de la psychanalyse.

Vous savez en effet l'importance qui est accordée, dès son émission par Freud, à la théorie de la double inscription, et l'accent qui est y est mis. C'est poser la question d'un endroit et d'un envers. Or, ce qu'il s'agissait de vous faire toucher du doigt, c'est la possibilité d'une inscription double, à l'endroit et à l'envers, sans qu'un bord ait à être franchi.

C'est la structure, dès longtemps bien connue, dite de la bande de Moebius. Je n'ai eu qu'à en faire usage.

1

Ces places et ces éléments, c'est d'où se désigne que ce qui est, à proprement parler, discours ne saurait d'aucune façon se référer d'un sujet, bien que le discours le détermine.

C'est là sans doute l'ambiguïté de ce par quoi j'ai introduit ce que je pensais devoir faire entendre à l'intérieur du discours psychanalytique. Rappelez-vous mes termes, au temps où j'intitulais un certain rapport *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse*. *Intersubjectivité*, écrivais-je alors, et Dieu sait à quelles fausses traces l'énoncé de termes tels que celui-là peut donner occasion. Qu'on m'excuse d'avoir eu, ces traces, à les faire premières. Je ne pouvais aller au devant que du malentendu. *Inter*, certes, en effet, subjectivée de sa conséquence, le signifiant étant ce qui représente un sujet pour un autre signifiant où le sujet n'est pas. Là où il est représenté, le sujet est absent. C'est bien en cela que, représenté tout de même, il se trouve ainsi divisé.

Le discours, ce n'est pas seulement qu'il ne peut plus dès lors être jugé qu'à la lumière de son ressort inconscient, c'est qu'il ne peut plus être énoncé comme

quelque chose d'autre que ce qui s'articule d'une structure où il se trouve quelque part aliéné d'une façon irréductible.

D'où mon énoncé du discours introductif. *D'un discours* – je m'arrête – ce n'est pas le mien. C'est de cet énoncé du discours comme ne pouvant être discours d'aucun particulier, mais se fondant d'une structure, et de l'accent que lui donne la répartition, le glissement de certains de ces termes, c'est de là que je pars cette année pour ce qui s'intitule *D'un discours qui ne serait pas du semblant*. » (p. 9-10)

► La dimension inchoative

Si on fait une permutation : ce qui était à droite en bas, on le met en haut à gauche. Or, en haut à gauche, c'était la dimension qu'on appelle « inchoative », cad l'agent du discours : ça part de là.

Or, le discours de l'analyste, c'est quand l'objet du désir, (a), il est en place inchoative, cad d'agent du discours et que ça va organiser tout le reste.

(a)	\$
-----	-----
S2	S1

Naturellement, tout ça, ça tourne...

↑ Semblant, sens et lien social

... c'est ce qui va **donner** :

>>> **du sens** (il faudrait revenir là-dessus)

>>> **du lien (du lien social)**

Jean Oury, « **Chemins vers la clinique** », *L'évolution psychiatrique*, 72 (2007), 3-14.

« Tout cela n'a de sens que si corrélativement se maintient une certaine ambiance, une certaine qualité de "Stimmung", de "disposition", un certain "Ki" comme le disent les Japonais. C'est en effet à partir d'une mobilité, du déplacement d'un vide (au sens de Lao-Tseu) que peut se concevoir une émergence permanente du "sens". D'où l'apport considérable de la théorie des "quatre discours" de Lacan : le "discours du maître", avec Si en position inchoative, agent du discours, produisant du "a", et le "discours de l'analyste", avec "a" comme agent du discours produisant du Si. Tout cela prend toute sa valeur s'il y a mobilité permanente de la place des quatre termes : S1, S2, a, \$. C'est cette mobilité qui fabrique, si l'on peut dire, du sens "Sinn" et du "lien social". La "liberté de circulation" se comprend à partir de ce schématisme remarquable. On est quand même là – n'est-ce pas notre fonction ? – pour produire du sens et du lien social (ce "lien social" pouvant se rapprocher des travaux de Gabriel Tarde [39] en particulier à propos du passage de la "foule" au "public").

Gabriel Tarde, *L'Opinion et la foule*

Cf. l'ensemble des prises de notes

Et le lien social, c'est quoi ? C'est pas dire : Allez, tous en rang ! Alignez-vous !

Le lien social, c'est d'une diversité extraordinaire ! Surtout au niveau de cette population des psychotiques...

↑ **Semblant, greffes de transfert, espace du dire**

Justement, chez les psychotiques, qu'en est-il de cette structure des quatre discours ?

Est-ce qu'on peut justement faire comme si c'était l'objet du désir qui soit l'agent du discours ?

Jean Oury dit que si on fait bien le diagnostic, on s'aperçoit que l'objet (a)... y en a pas !
Chez le psychotique, c'est une structure éclatée (Lacan n'a pas développé suffisamment ça), et ils n'arrivent pas à faire un fantasme...

► **Les greffes de transfert :**

rassembler les bouts éclatés

Gisela Pankow, *L'Homme et sa psychose*

Cf. l'ensemble des prises de notes

Tout le travail de **Gisela Pankow**, ce qu'elle appelle des **greffes de transfert**, c'est pour arriver au bout de 100, 150 séances de pâte à modeler (ou n'importe quoi d'autre), à ce qu'il y ait une sorte de rassemblement de quantités de petits bouts éclatés pour qu'il puisse y avoir un fantasme qui nécessite que l'objet même du désir soit articulé au Sujet de l'inconscient...

► **Le fantasme : nécessité d'articuler l'objet du désir (a) au sujet de l'inconscient, \$**

Est-il possible, chez des psychotiques, avec une structure éclatée, d'arriver, partiellement, par moments, à une structure « qui tient »

Jean Oury reprend l'exemple du pensionnaire de La Borde, celui qui « broute l'herbe, mais qui est aussi chauffeur. Il est tout à fait « normal » (« normal, c'est pas une sinécure ! »). Il est bien ! Il a même des fantasmes qui fonctionnent bien ! Des attirances tout à fait normales, et des répulsions... il est gentil, c'est pas un emmerdeur...

<la multiplicité de la vie quotidienne>

↑ **la « petite monnaie »**

Qu'est-ce qui s'est passé ? C'est une **multiplicité** de facteurs qui intervient, des « nuances collectives »

Bien sûr qu'il y a des « psychiaaates », des « psychaaanalystes » « sublimes » (mais qui ont aussi l'esprit critique).

Mais ça ne peut marcher que parce qu'il y a les autres, les copains de chambre, ou dans la journée, la possibilité pour son père de participer à la réunion Pitchoum, par exemple.

Et puis aussi, il y a la cuisine et ses odeurs (**Jean Oury** rappelle celui qui sortait de l'hôpital et qu'on avait mis à la cuisine au lieu de le laisser tout seul dans une chambre).

Toutes ces petites choses, qui ne coûtent rien (un scandale !)¹⁴ ne peuvent se mettre en fiches (on ne peut pas les évaluer et les comptabiliser)

Cette façon de laisser intervenir une multiplicité de facteurs, c'est autre chose que d'être isolé dans une chambre !

Ça remue quelque chose chez les personnes, même s'il y en a qui résistent, blindées, coriaces, aussi bien dans le personnel que chez les malades.

C'est très complexe.

Jean Oury, Le Collectif, Séminaire de Sainte-Anne (1984-85)
éditions Champ social, 2005

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

« [...] Parce qu'un schizophrène, il en a de l'énergie, drôlement ! Il n'y a pas de pertes ! Sauf que c'est souvent inutilisable. On ne sait pas quoi en faire. C'est trop massif. Alors j'avais pensé donner un titre à l'un des fonction du Collectif ; Je l'appellerais la "fonction Szent Gyorgye". Ça fait bien ! C'est le biologiste – ça m'avait frappé il y a bien longtemps – qui s'était occupé d'un tas de trucs, en particulier du métabolisme de la vitamine C et également de la mise en place de tout le système métabolique des cytochromes. Il disait que l'énergie vivante, ce n'est pas traitable directement ; l'organisme construit une machinerie d'une complexité extraordinaire qui débite l'énergie énorme en petite monnaie. J'avais pris cet exemple il y a très longtemps, en disant que notre travail à nous, c'est souvent ça ; on est souvent devant des "prises" massives et il faut trouver des astuces, surtout quand il s'agit de sujets psychotiques, pour débiter l'énergie en petite monnaie » (p. 156)

¹⁴Jean Oury rappelle que le prix d'une journée à La Borde est dix fois moins cher qu'à Sainte Anne.

Qu'est-ce qu'on remue : ça n'est ni le Symbolique, ni l'Imaginaire, ni le Réel... ça touche forcément le Réel, dans le lointain, inaccessible... comme dit Lacan, et c'est ça le **Semblant**.

C'est l'étoffe même de ce qui est en question... qui va permettre une manifestation plus ou moins articulée du désir de chacun (personnels, pensionnaires).

► « L'espace du dire »

Jean Oury a proposé cette expression, en rapport avec les greffes de transfert.

Quand dans un groupe, cela se structure, par moments, on accède à des « espaces du dire » (par opposition au *dit*)

Sur cette thématique
Langage, langue, parole
dire, dit,
la question des *Vostellungsrapraesentanz* (signifiants)
..., ...
sur l'abîme entre la langue et le langage
sur les Wesen sauvages...
Merleau-Ponty, Marc Richir, ...
cf. l'ensemble des prises de notes

[spirale 4] [franchir l'Infranchissable]

↑ logique poétique (Tosquelles)

Et la **logique poétique** c'est justement à ce niveau qui permet de franchir l'infranchissable...

François **Tosquelles**, *Fonction poétique et psychothérapie*

Marc Richir reprenant le bateau ivre de Rimbaud...

Ce qu'il y a entre les lignes, entre les strophes... la façon de respirer, ... un tas de trucs... et ça c'est un Wesen, un être, une essence sauvage...

Ce que disait **Tosquelles**, notre travail c'est de l'ordre de la logique poétique, plus rigoureuse que la logique soi-disant objective...

C'est au niveau de la logique poétique qu'on arrive à ce domaine de là où ça se passe quelque chose qui peut avoir un effet et c'est ça que Lacan appelle **lalangue**.

lalangue devient dans cette position analytique qui est la position inchoative : l'agent du discours, l'agent de la structure...

↑ zéro absolu

↑ fonction (-1) (**Lacan**)

↑ *Gestaltung*, rythme, forme en formation

Le rythme/ruthmos (**Beneveniste**), c'est pas loin de la mise en forme (*Gestaltung*)

C'est l'ensemble de ça qu'on peut appeler le Semblant ...

Le Semblant met en question... forcément quand on parle du zéro absolu, on pourrait dire d'une façon très imagée... c'est « l'expérience » de la mort...

Cf. l'ensemble des prises de notes

↑ « L'expérience » de la mort

Jean **Oury**, « Croissance et création : le "corps".
Pouvoir de jouissance dans la prise du réel.
Lieux d'inscriptions de l'Autre dans
l'inaccessible du "narcissisme originaire".
Corrélat psychopathologiques. »,
Psypropos 2006, journée de Blois.

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

« Cela fait très longtemps que je pense à l'arrêt de mort de Blanchot. Ce fut pour moi un tournant de lire ce livre, en 1949-1950. J'étais à la Clinique de Saumery. L'arrêt de mort m'avait tellement touché que j'en ai parlé à Lacan, un peu plus tard, en 1953.

Il connaissait très bien Blanchot. Et ça l'a beaucoup touché. À tel point que j'ai vu réapparaître les thématiques que j'avais inspirées, si je peux dire, à Lacan dans son séminaire sur l'éthique de 1959-1960. Et d'une façon tout à fait discrète, il a dit : quelqu'un m'avait dit ... J'étais assez content d'avoir orienté une réflexion certainement majeure.

Ce qui a été dit tout à l'heure sur l'arrêt de mort, je voudrais m'en servir pour mettre en valeur la problématique de "l'entre-deux-morts", reprise par Lacan dans le séminaire sur l'éthique, à propos d'Antigone, dans Oedipe à Colone, de Sophocle. Si une analyse n'explore pas "l'entre-deux-morts", c'est de la "psychanalysette", comme disait Tosquelles. En reprenant le texte de cette pérégrination un peu champêtre d'Antigone qui, avec réticence, accompagne Oedipe jusqu'à Colone, on entend Oedipe lui dire : "ça suffit comme ça, ma fille, c'était bien de faire du camping ensemble entre Thèbes et Colone, mais maintenant il faut rester là, moi je continue tout seul." Et il entre dans l'entre-deux-morts. Qu'y a-t-il au bout ? On ne le sait pas. Une conversation entre Thésée et Oedipe, dont on ne sait rien et c'est fini. Dans cette région de l'entre-deux-morts, il y a la véritable inscription du processus analytique, si jamais cela existe. »

Maurice **Blanchot**, *L'arrêt de mort* (1948), Tel, Gallimard

<http://www.mauriceblanchot.net/blog/index.php/2005/04/02/30-jacques-lacan-le-seminaire-a-propos-de-thomas-lobscur>

« À ce moment, elle s'assoupit vraiment, d'un sommeil presque calme, et je la

regardais vivre et dormir, quand tout à coup elle dit avec une grande angoisse : "Vite, une rose par excellence", tout en continuant à dormir mais maintenant avec un léger râle. L'infirmière s'approcha et à l'oreille me dit que, la nuit précédente, ce mot avait été le dernier qu'elle eût prononcé : à un moment où elle semblait enfoncée dans une inconscience complète, brusquement elle était sortie de sa torpeur pour montrer le ballon d'oxygène, en murmurant : "rose par excellence", et aussitôt avait sombré à nouveau.

Ce récit me glaça. Je me dis que la nuit dernière recommençait, d'où j'étais exclu, et qu'attirée par quelque chose de terrible, mais peut-être aussi de séduisant, de tentant, J. était en train de retourner d'elle-même dans ces dernières minutes où elle avait succombé à m'attendre » (p. 44)

« Bien qu'elle eût les paupières baissées, je suis convaincu qu'à partir de ce moment, elle veilla ; elle veilla parce que le danger était trop grand ou pour une autre raison, mais, volontairement, elle demeura à la surface du jour, montrant un calme, une attention dans le calme, très éloignée de sa tentation de tout à l'heure. Un peu plus tard, ce qui me prouve qu'elle ne dormait pas, mais négligeait ce qui se passait autour parce qu'elle avait un autre intérêt, [...] » (p. 47-48)

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Séminaire VII, Seuil, 1986, p. 369.

« La topologie que je vous ai dessinée cette année, quelqu'un ici l'a baptisée, non sans bonheur d'expression, encore que non sans une note humoristique, la zone de l'entre-deux-morts. Vos vacances vous permettront de dire si sa rigueur vous paraît effectivement efficace. » (6 juillet 1960)

...

Ce qu'il en est de la mort, en rapport avec le désir absolu.

...

« C'est dans cette dimension-là qu'on peut refaire la métapsychologie ... collective ! »

« Et qu'est-ce qui se passe dans cette foule d'ateliers si on n'a pas cette dimension-là, non pas de surveillance, mais de prise à ce niveau logique ... »

« C'est trop rapide, on essaiera de reprendre ce niveau-là, dans un mois... »

Jacques **Lacan**, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Séminaire VII, séance du 8 juin 1960

<http://staferla.free.fr>

J'ai fait un montage personnel à partir d'une des versions du séminaire disponible sur le Net

I

« Les vers 559-560 sont importants pour nous donner la position d'Antigone à l'égard de la vie.

"Prends courage, vis ! Pour moi, mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts."

Elle dit à proprement parler que son âme est morte depuis longtemps, qu'elle est destinée à venir en aide aux... — ὠφελειν [ophélein]... c'est le même ὠφελειν dont nous avons parlé à propos d'Ophélie... — à venir en aide aux morts.

Les vers 611-614 et 620-625 concernent ce que dit le Chœur concernant la limite autour de laquelle se joue en somme ce qu'Antigone veut.

τότ' ἔπειτα καὶ τὸ μέλλον καὶ τὸ πρὶν ἐπαρκεσει νόμος ὄδ', οὐδ' ἐν ἔρπει θνατῶν βιότω πάμπολύγ' ἐκτὸς ἄτασ. [611-614]

"Sans jamais vieillir, tu règnes éternellement dans la splendeur du flamboyant Olympe ! Une loi, en effet, prévautra toujours, comme elle a toujours prévalu parmi les hommes."

τὸ κακὸν δοκεῖν ποτ' ἐσθλὸν τῷδ' ἔμμεν ὄτω φρένας θεὸς ἄγει πρὸς ἄταν· πρῶσει δ' ὀλιγιστοὺν χρόνον ἐκτὸς ἄτασ. [620-625]

"L'Espérance mensongère est utile aux mortels, mais elle déjoue les désirs de beaucoup. Elle les excite au mal, à leur insu, avant qu'ils aient mis le pied sur le feu ardent."

C'est autour de cette limite de l'ἄτη [Atè] que la destinée d'Antigone se joue. Et le terme qui termine chacun de ces deux passages, qui est ἐκτὸς ἄτασ [ektos atas], j'en ai signalé l'importance la dernière fois. ἐκτὸς, c'est bien un "en dehors", je veux dire une chose qui se passe une fois franchie la limite de l'ἄτη [Atè].

Quelque part [vers 330] — par exemple — le messager, le gardien qui est venu raconter l'événement attentatoire à l'autorité de Créon, dit à la fin qu'il est

ἐκ τ ὄς ἐλ πῖδ ο ς [330], "au-delà de toute espérance":

il n'espérait plus être sauvé. Cet ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas] a vraiment dans le texte, de la façon la plus claire, ce sens du franchissement d'une limite. Et c'est bien autour de cela que le chant du Chœur à ce moment-là se développe. De même qu'il dit qu'il se dirige πρ ὄς ἄτ α ν [pros atan], c'est-à-dire vers l'ἄτ η [Até]. Il y a là un choc avec les directions indiquées. Tout le système prépositionnel des Grecs est tellement là-dessus vif, et suggestif.

C'est en tant, nous dit-on, que l'homme prend le mal pour le bien... et là aussi il faut l'intégrer dans notre registre ... c'est parce que quelque chose qui est là au-delà des limites de l'ἄτ η [Até] est devenu pour Antigone son bien à elle c'est-à-dire un bien qui n'est pas celui de tous les autres... qu'elle se dirige πρ ὄς ἄτ α ν [pros atan]."

II

Après avoir dit qu'il y a en tout cas quelque chose dont il [L'homme] n'est pas venu à bout, c'est la mort, il dit, il a imaginé, a combiné un truc absolument formidable qui est – quoi ? – qui est tout de même quelque chose – qui est bien fait pour nous intéresser :

"... ν ὄσ ω ν δ ' ἄμ η χ ἄ ν ω ν φ υ γ ἄ ς ...[363]", qui veut dire littéralement, la fuite devant des maladies impossibles.

Car essayez de faire rentrer ça dans le bon sens en disant quoi ? Il n'a aucun moyen de donner à ça un autre sens que celui que je lui donne. Les traductions, d'habitude, essaient de dire qu'avec les maladies encore il s'en arrange, mais ce n'est pas ça du tout. Il n'en est pas arrivé au bout avec la mort, mais pour trouver des trucs formidables, des maladies qui ne sont pas à la portée d'aucun. C'est lui qui les a construites, fabriquées, c'est tout de même assez énorme, en 441 avant J. C., de voir produire comme une des dimensions de l'homme, essentielle, [...]

III

Naturellement l'interprétation classique est très claire : c'est Créon qui serait là celui qui représente les lois du pays, et qui les identifie aux décrets des dieux. Du moins est-ce ainsi qu'au premier abord on voit les choses. Mais ce n'est pas si sûr que cela, car on ne peut tout de même pas nier que ν ὄμ ο υ ς χ θ ο ν ὄ ς, les lois chthoniennes, les lois du niveau de la terre, c'est tout de même bien ce dont se mêle Antigone. C'est à savoir que c'est pour son frère...je le souligne sans

cesse...qui est passé dans le monde souterrain, c'est au nom des attaches les plus radicalement chthoniennes des liens du sang, qu'elle se pose en opposante au κ ἦ ρ υ γ μ α , au commandement de Créon.

Et en somme, elle se trouve, elle, en position de mettre de son côté la δ ἰ κ η des dieux. L'ambiguïté en tous les cas est nettement ici discernable. Et c'est ce que nous allons voir maintenant, je crois, mieux confirmé.

IV

« Ici c'est bien pour autant qu'elle va vers cet Ἄτ η , et qu'il s'agit même d'aller ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas], de franchir la limite de l'Ἄτ η qu'Antigone est considérée, intéresse le Chœur. Le commentaire du Chœur c'est ceci, c'est celle qui par son désir viole les limites de l'Ἄτ η , et c'est très exactement à quoi se rapportent les vers [614, 625] dont je vous ai donné l'indication, et spécialement ceux qui se terminent par la formule ἐκ τ ὄς ἄτ α ς [ektos atas], passer la limite de l'Ἄτ η . L'Ἄτ η , ce n'est pas l'ἄμ α ρ τ ῖ α , la faute, l'erreur, ça n'est pas faire une bêtise. La distinction est très nette.

Quand, à la fin, Créon va revenir tenant dans ses bras quelque chose, nous dit le Chœur, et il semble bien que ce ne soit rien d'autre que le corps de son fils qui s'est suicidé, le Chœur dit :

[κ α ἰ μ ἦ ν ὄδ ' ἄ ν α ξ α ὑ τ ὄ ς ἐ φ ἦ κ ε ι μ ν ἦ μ ' ἐ π ἰ σ η μ ο ν δ ι ἄ χ ε ι ρ ὄ ς ἔ χ ω ν ,
ε ἰ θ ἔ μ ι ς ε ἰ π ε ἴ ν , ο ὑ κ ἄ λ λ ο τ ρ ῖ α ν ἄ τ η ν , ἄ λ λ ' α ὑ τ ὄ ς ἄ μ α ρ τ ῶ ν .]

"...s'il est permis de le dire, son fils a été, il ne s'agit pas là d'un malheur qui lui soit étranger, mais α ὑ τ ὄ ς ἄ μ α ρ τ ῶ ν de sa propre erreur." [1259-1260]

Lui-même s'étant foutu dedans, il a fait une bêtise. Il y a d'autres éléments dans le texte qui nous permettent, littéralement, de donner ce sens à ἄμ α ρ τ ῖ α : l'erreur, la bêtise. »

V

« Le fruit mortel que recueille de son obstination et de ses commandements insensés, Créon, c'est ce fils mort qu'il a encore dans ses bras. Il a été ἄμ α ρ τ ῶ ν . Il a fait une erreur. Il ne s'agit pas de l' ἄ λ λ ο τ ρ ῖ α ν ἄ τ η ν . Pourquoi parler de cela si ça n'a pas un sens.

L'Ἄτ η , en tant qu'elle est ce quelque chose qui relève de l'Autre, du champ de

l'Autre, voilà ce qui est là souligné, et ce qui ne lui appartient pas à lui et qui, par contre, est à proprement parler le lieu où se situe Antigone. »

VI

« La façon dont Antigone se montre à nous, se présente à nous... je veux dire quand elle s'explique sur ce qu'elle a fait devant celui auquel elle s'oppose, c'est à savoir Créon...c'est à proprement parler quelque chose qui s'affirme comme "C'est comme ça parce que c'est comme ça". Antigone se manifeste comme la présentification de ce qu'on peut appeler l'individualité absolue. Au nom de quoi ? Plus exactement d'abord, sur quel appui ? C'est là qu'il faut que je vous cite le texte. Elle dit très nettement ceci : "Toi tu as fait des lois". »

VII

« Il ne s'agit de rien d'autre que de la situation d'une limite sur laquelle elle se campe, et sur laquelle elle se sent inattaquable, et sur laquelle rien ne peut faire que quelqu'un de mortel puisse ὑπερβαίνειν, passer au-delà νόμιμα.

Ce ne sont plus les lois, νόμος, mais une certaine légalité conséquence des lois ἀγραπτα, qu'on traduit toujours par non écrites, et qui veut dire en effet cela, des dieux. Il ne s'agit de rien d'autre que de l'évocation de ce qui est en effet de l'ordre de la loi, mais qui n'est nullement développé dans aucune chaîne signifiante, dans rien.

Il s'agit de cette limite, de cet horizon en tant qu'il est déterminé par un rapport structural qui est très exactement ceci : qu'il n'existe qu'à partir du langage de mots, mais qu'il en montre la conséquence infranchissable.

C'est qu'à partir du moment où les mots, le langage et le signifiant entrent en jeu, quelque chose peut être dit qui se dit comme ceci : "que mon frère il est tout ce que vous voudrez...le criminel, celui qui a voulu incendier, ruiner les murs de la patrie, et emmener ses compatriotes en esclavage, qui a amené les ennemis autour du territoire de la cité...mais enfin il est ce qu'il est, et ce dont il s'agit c'est de lui rendre les honneurs funéraires. Sans doute il n'a pas le même droit que l'autre, vous pouvez bien me raconter ce que vous voudrez, que l'un est le héros et l'ami, et que l'autre est l'ennemi, mais moi je vous réponds ceci..."

car elle le répond, elle lui dit ceci :

"...ça n'est pas du tout probablement... ça n'a pas la même valeur qu'en bas. En

bas les choses se jugent autrement, et en tout cas pour moi, à moi à qui vous osez intimer cet ordre, cet ordre ne compte en rien pour moi, car pour moi mon frère est mon frère, et sa valeur est là".

C'est le paradoxe autour de quoi achoppe et vacille la pensée de Goethe. C'est son argumentation [vers 904 et suivants] qui est à proprement parler celle-ci, exactement ce que je vous souligne, c'est à savoir :

"Mon frère est ce qu'il est, c'est parce qu'il est ce qu'il est, et qu'il n'y a que lui qui peut l'être, cela, c'est en raison de cela que je m'avance vers cette limite fatale. Si c'était qui que ce soit d'autre avec qui je puisse avoir une relation humaine, à savoir mon mari, à savoir mes enfants, qui fussent en cause, ceux-là sont remplaçables. Ce sont des relations. Mais ce frère, celui qui est ἄδελφός, qui a cette chose commune avec moi d'être né dans la même matrice..."

ἄδελφός très précisément, le mot dans sa structure, son étymologie, fait allusion à la matrice [912]...et qui est né du même père...à savoir dans l'occasion ce père criminel dont, dans toute la pièce, que le Chœur évoque. Ce n'est rien d'autre que les suites de ce crime qu'Antigone est en train d'essuyer.

"...Ce frère, pour autant qu'il est ce qu'il est, l'est, ce quelque chose, d'unique. C'est cela seul qui motive que je m'oppose à vos édits."

Nulle part ailleurs n'est la position d'Antigone. Elle n'évoque aucun autre droit que ceci qui surgit dans le langage du caractère ineffaçable de ce qui est à partir du moment où le signifiant qui surgit permet de l'arrêter comme une chose fixe à travers tout flux de transformations possibles. "Ce qui est, est" et c'est à cela, c'est autour de cela, de cette surface que se fixe la position imbrisable, infranchissable d'Antigone. Elle repousse tout le reste. »

VIII

Mais le fond apparaît justement dans la mesure où les funérailles sont refusées à Polynice. C'est précisément parce que Polynice est livré aux chiens et aux oiseaux... et va finir son apparition sur la terre dans l'impureté d'une sorte de dispersion de ses membres qui offense la terre et le ciel... c'est justement parce que ceci se passe qu'on voit bien que ce que représente par sa position, Antigone, c'est cette limite tout à fait radicale qui, au-delà de tous les contenus, si l'on peut dire, tout ce qu'a pu faire de bien et de mal, tout ce qui peut être infligé à Polynice, maintient radicalement la valeur unique de son être.

Cette valeur est essentiellement de langage. Hors du langage, elle ne saurait même être conçue. L'être de celui qui a vécu ne saurait être ainsi détaché de tout ce qu'il a véhiculé comme bien et comme mal, comme destin, comme conséquences pour les autres, et comme sentiments pour lui-même. Cette pureté, cette séparation de l'être de toutes les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là justement cette limite, cet *ex nihilo* autour de quoi se tient Antigone, et qui n'est rien d'autre que la même coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage. Cette coupure, elle est manifeste à tout instant par là, que le langage scande et coupe tout ce qui se passe dans le mouvement de la vie.

IX

« À partir de ce moment... franchi ce qui incarne chez elle l'entrée dans ce qui est, si l'on peut dire, le symétrique de cette zone au-delà, entre la mort et la vie, entre la mort physique et l'effacement de l'être ...elle, sans être encore morte, elle est déjà rayée du nombre des vivants. Je veux dire que prend forme au dehors ce qu'elle a déjà dit qu'elle était. Il y a longtemps qu'elle nous a dit que, pour elle, elle était déjà dans le royaume des morts.

Mais cette fois-ci, la chose est consacrée dans le fait. Son supplice va consister à être enfermée, suspendue dans cette zone entre la vie et la mort, et c'est à partir de là seulement que va se développer sa plainte, à savoir la lamentation de la vie. »

X

« ... le caractère d'Antigone nous est opposé, en quelque sorte, comme marquant l'in vraisemblance de ce qui serait à ce moment-là une incursion dont on voudrait épargner la responsabilité et la paternité au poète.

Insensé contresens car, effectivement, pour Antigone la vie n'est abordable, ne peut être vécue, réfléchie, que de cette limite où déjà elle a perdu, où déjà elle est au-delà, mais de là elle peut la voir. De là, si l'on peut dire, elle peut la vivre sous la forme de ce qui est perdu, et c'est aussi de là que l'image d'Antigone nous apparaît sous l'aspect qui, littéralement nous dit le Chœur, lui fait perdre la tête, rend, dit-il, les justes injustes, et lui-même lui fait franchir toutes les limites, lui fait jeter aux orties tout le respect qu'il peut avoir, lui le Chœur, pour les édits de la cité. Rien dès lors n'est plus touchant que cette ἄμ ε ρ ο ς ἐν α ρ γ ῆς, ce

désir visible qui se dégage des paupières, dit-il, de l'admirable jeune fille [vers 795 et suivants].

Ce côté d'illumination violente, de lueur de la beauté, coïncidant très précisément à ce moment de franchissement, à ce moment de passage à la réalisation de l'Ἄτ η d'Antigone, c'est là le trait sur lequel, vous le savez, j'ai mis éminemment l'accent. C'est celui qui nous a, en lui-même, comme tel, introduit à l'intérêt du problème d'Antigone, comme à sa fonction exemplaire pour déterminer la fonction, certains effets de ce qui nous définit la nature d'un certain rapport dans l'au-delà du champ central, avec aussi ce qui nous interdit d'en voir la véritable nature, ce qui, en quelque sorte, est fait pour nous éblouir, et nous séparer de sa véritable fonction, c'est à savoir ce côté touchant de la beauté autour de quoi tout vacille, tout jugement critique arrête l'analyse et qui, en somme, des différents effets, des différentes forces mises en jeu, plonge tout dans quelque chose qu'on pourrait presque appeler une certaine confusion, sinon un aveuglement essentiel.

Il y a là quelque chose qui ne peut être regardé que par rapport à quoi ? L'effet de beauté, un effet d'aveuglement. Il se passe quelque chose encore au-delà. En effet : si c'est bien d'une espèce d'illustration de l'instinct de mort qu'il s'agit, si c'est ce qu'a déclaré d'elle-même Antigone et depuis toujours : "Je suis morte et je veux la mort" vous en verrez l'articulation dans le texte. Si là elle se dépeint comme s'identifiant à cet inanimé dans lequel Freud nous apprend à reconnaître la forme dans laquelle se manifeste l'instinct de mort, s'identifiant à cette NIOBÉ pour autant qu'elle se pétrifie, c'est à ce moment-là que vient la louange du Chœur qui lui dit alors : "Tu es une demi-déesse". »

XI

"...Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce qu'on peut appeler le désir pur... le pur et simple désir de mort comme tel"

Spirales **Le hors-temps**

16 mars 2010

spirale 1 [pulsion de mort, angoisse]

↑ **autour de la pulsion de mort**

- la pulsion de destruction cache la pulsion de mort
- la pulsion de mort, pulsion *par excellence*

- ▶ L'influence de **Schopenhauer** et de **Fechner**

↑ **autour de l'angoisse**

↑ **la matrice à neuf cases**

- ▶ fabrication de concepts

- ▶ « ça prête à conséquences »

La multiplicité de la vie quotidienne
(« La Borde, quinze ans après »)

spirale 2 [transfert, désir, sens]

↑ **un peu de « vieille histoire »**

- ▶ un congrès de Lacan à Royaumont, 1958

- ▶ les discussions dans le groupe de Sèvres, 1957-58

- ▶ la « place publique »

**Oury
Ayme**

**Oury
Ayme**

Freud

↑ **Lacan, séminaire *Le transfert***

- ▶ la disparité subjective
- ▶ le diagnostic
- ▶ le transfert, création ex nihilo
- ▶ erastes, eromenos, eromenon : désirant, désiré, désirable
- ▶ transfert, désir

- le désir ... accessible par le transfert

**Freud
Oury
Pankow**

**Kierkegaard
Lacan
Oury**

**Lacan
Freud**

↑ **fantasme (structure du), limites**

- ▶ structure et limites
- ▶ scène du fantasme, scène du rêve

**Delion
Balat
Oury
Roulot**

- ▶ la structure dans la vie quotidienne

**Freud
Lacan
Fechner**

**Lacan
Oury**

- ↗ les rapports complémentaires

- ↗ les constellations

Dupréel

Tosquelles

↑ **le lieu de l'énigme**

- ▶ l'énigme est une forme de sens
- ▶ le sens, Sinn
- ▶ le triangle des 3 S
- ▶ sens, transfert, désir

**Lacan
Oury**

Racamier

La multiplicité de la vie quotidienne

('opérotropisation' — **Szondi**
'sédimentation' — **Bonnafé**

spirale 3 [le Semblant]

↑ **le semblant, sa fonction dans les 4 discours**

- ▶ le discours du maître
- ▶ le discours de l'analyste
- ▶ la dimension inchoative

↑ **Semblant, sens et lien social**

↑ **Semblant, greffes de transfert, espace du dire**

Lacan
Oury

+ **Tarde**

+ **Pankow**

La multiplicité de la vie quotidienne

la petite monnaie

↑ **la « petite monnaie »**

Oury

spirale 4 [franchir l'Infranchissable]

↑ **logique poétique**

↑ **le zéro absolu**

↑ **fonction (-1)**

↑ **Gestaltung, rythme, forme en formation**

↑ **« l'expérience » de la mort**

Oury, Blanchot, Lacan

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 15 octobre 2010. Version 2 (24.12.10)

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/prisnottot6.pdf>

Mercredi 21 avril 2010



Europa '51, film de Roberto Rossellini, avec Ingrid Bergman (1952).

<http://www.youtube.com/watch?v=lgDF61e0YA8>

Alors, la première chose que j'ai cherché à faire à Saint Alban a été d'introduire la "Weltanschauung" et la "Gestalt".[...]

Mais la "Gestaltpsychologie" était le résultat du travail des psychologues sur la perception stable, qui ne se modifie pas, qui ne bouge pas. Tant que les gestaltistes sont restés en Allemagne, la perception aussi restait stable ; mais quand un certain nombre d'entre eux sont arrivés à Barcelone et surtout aux États-Unis, elle a commencé à bouger... [...]

Il y a beaucoup de gens qui veulent les choses fixes, stables, dites une fois pour toutes, photographiées, en somme. Et il y avait, il y a ceux qui, au contraire, préfèrent... le cinéma, le mouvement.

Le mot "Gestaltum" (ainsi qu'on le dit en catalan) est intraduisible : il ne désigne pas la forme, mais le processus d'une chose qui se forme, qui crée la forme. Donc, un mouvement, un rythme, si vous voulez... Au fond, comme dans les taches du Rorschach, le monde est un chaos. Les taches du Rorschach n'ont aucun sens. C'est celui qui regarde qui met en forme, globalement ou par détails, à partir de son rythme et fait pour ainsi dire "endosser" les mots aux taches quand il dit : "Tiens ! ça, c'est une table". Quand il prononce ce mot, il fait place nette de toutes les impressions précédentes et du coup les modifie...

Ainsi, lorsque les Français veulent faire bouger les enfants à l'école, ils leur disent : "toi à gauche, toi à droite — remuez-vous...". Mais tout ce mouvement vient de l'extérieur, alors que la Gestaltum vient d'un sentiment d'activité propre, qui naît de l'enfant : le besoin que l'enfant ressent de mettre son rythme en forme. C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'on parle de perte du sentiment d'activité, à propos des symptômes dans la schizophrénie, ça ne veut pas dire que le schizophrène ne bouge pas, n'est pas actif. Ça veut plutôt dire qu'il bouge comme un poids mort que nous faisons aller à gauche, à droite. Ça veut dire que le schizophrène ne perçoit pas ses rythmes comme l'origine de son mouvement, et les attribue alors à une force extérieure : c'est l'hallucination qui me fait faire cette chose, ou c'est le médecin ou mes ennemis qui m'obligent à ... En somme, nous avons tous en nous la source des rythmes — cardiaque, du système nerveux... Tout procède par rythmes et par rythmes différents. Et ces rythmes, qui ne veulent rien dire en soi, sont à la base de ce que tu vas mettre en forme. La Gestalt est justement la conséquence de tes rythmes...

François Tosquelles, « L'école de liberté », entretien, août 1987

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTousquelles.pdf>

repères

I Ce qui est en question dans le travail institutionnel

II Une chaîne logique

- >> Une position éthique : le singulier
- >> À quoi correspond le singulier ?

III La vie quotidienne

- >> Le transfert chez les schizophrènes
- >> Le transfert chez les schizophrènes : comment faire ?
- >> Y-a-t-il du transfert ou pas chez les schizophrènes ?
- >> Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

IV L'arrière-plan, la complexité

- >> Comment voit-on s'il est (ou pas) schizophrène ?
- >> Comment faire pour 'prendre en psychothérapie', dans un groupe de schizophrènes ?
- >> Et qu'est-ce qui est efficace ?
- >> Comment faire 'tenir' ?
- >> Quelle est la qualité du 'tissu' ?

V La double aliénation : analyse permanente

- >> Des lieux en souffrance
- >> Modifier les structures hospitalières
- >> Tenir compte de la double aliénation

annonces

>>> Paris, 12 juin 2010, Lycée Jeanson de Sailly.
Débat-échange autour de « Psychothérapie/pédagogie institutionnelle », avec **Christophe du Fontbaré** et **Michel Lecarpantier**, psychiatres à la clinique de La Borde.

<http://ceepi.org/spip.php?article407>

>>> Clinique de La Borde, 3-7 mai 2010, stage de formation « Le temps »
<http://www.mchiebelbaratopa.com/2009/12/stage-de-formation-la-borde-mai-2010-le.html>

>>> Canet, 29 mai 2010, 16e « Journée 'avec'... » ... **Laura Grignoli**,
psychologue, psychothérapeute.

<http://balat.fr/Le-29-mai-2010-Journee-avec-Laura.html>
<http://www.arteliev.it/arteliev-psicopatologia-creafivita/direzione-arteterapia.php>

>>> Lille, DU de psychothérapie institutionnelle, 22 avril 2010, intervention de **Michel Balat**.

<http://w3med.univ-lille2.fr/format/du/psycho-institut.pdf>
<http://w3med.univ-lille2.fr/espaces/medecins.htm#du>

Quelques interventions passées

<http://www.balat.fr/-DU-Psychotherapie-Institutionnelle-.html>
<http://www.balat.fr/Intervention-au-DU-de.html>

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/06/du-psychotherapie-institutionnelle.html>

Et puis, trouvé au hasard des 'clic'...

Deux extraits vidéo d'une intervention de **Jean Oury** à Toulouse (2008)

<http://tvbruits.org/spip.php?article1179>

« On va continuer... essayer... c'est pas facile... »

Le hors-temps

et cela va commencer par un paradoxe...

1 parler sans préparer

Ce qui est compliqué, dit **Jean Oury**, ça n'est pas le sujet (le hors-temps ... « il n'y a rien de plus simple... peut-être... ») mais le fait de parler... « comme ça »...

... à Sainte-Anne, chaque mois, neuf à dix mois par an, depuis 1981, même jour — 3^e mercredi, même heure... une stabilité étonnante...

et puis, à La Borde, depuis février 1971, chaque samedi soir...

<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20jean/agenda/saintanne.htm>
<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20jean/agenda/laborde.htm>

Cela fait environ deux mille séances, douze mille pages si cela était intégralement publié...

*Les séminaires de Jean Oury publiés (ou réédités)
aux éditions du Champ social et Galilée
Le Collectif (1995-96)*

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=467>

Les séminaires de La Borde 1996-97

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

L'Aliénation (1990-91)

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3212

2 qui vient aux séminaires ?

... au séminaire de La Borde ?

Peu de gens de La Borde (« faut pas croire que ça intéresse les gens de La Borde »)

donc,

Des gens qui viennent de l'extérieur (de Paris, Angers, Blois dans les années passées) ... et puis des « pensionnaires » qui donnent un peu d'animation parfois,

...et donc, aussi, quelques rares représentants d'une espèce en voie de disparition : les **labordiens**...

« Ça fait drôle », dit Jean Oury.

*Je comprends que c'est une façon de manifester son étonnement devant le peu de fréquentation de ce séminaire de la part de ceux qui pourraient éventuellement y trouver quelque utilité
JO va ajouter qu'il s'en fiche...*

... au séminaire de Sainte-Anne ?

Par contre, dira-t-il un peu plus tard, à Sainte Anne il y a du monde... et du beau monde !

3 à quoi sert le séminaire ?

... Alors, à quoi ça sert le séminaire ?

Tout d'abord, et c'est le but principal ajoute Jean Oury : c'est l'occasion d'un exercice personnel. La peur de parler en public.

« Maintenant ça y est... Je peux parler même sans rien préparer : ça marche... »

et même...

« Il doit y avoir un truc de cassé : ça freine pas »

Le hors-temps

parler du hors-temps...

Pour commencer,

Jean Oury va donc poser comme une sorte de paradoxe,

...le temps ça n'existe pas

Søren Kierkegaard (1813-1855) est plus jeune que certains philosophes actuels !

I

Sur le terme même et sur l'histoire de la PI,
cf. principalement les prises de notes de septembre 2007,
avril et septembre 2008
janvier 2009

↑ « Ce qui en **question** dans le travail institutionnel »

« Sur ce **fond-là** » ...

... sur ce fond-là,
(Je comprends : la question du temps et du hors-temps)
Jean Oury va reprendre certains points qu'il désignera comme

... « **des arrières** »

en insistant bien sur le fait que ce ne sont pas des souvenirs
mais des points de repères, qui comptent beaucoup,
pour « situer » les choses, et ...

... « **à l'arrière-plan** »

...

... Une démarche :

↳ **modifier quelque chose au niveau des structures hospitalières**

C'est donc dans une sorte de **dynamique**, toute en reprises qui deviennent des avancées que Jean **Oury** installe son *penser*, ce soir...

➡ « **Psychothérapie institutionnelle** », le nom

Terme proposé en 1952 à un congrès à Lisbonne par **Georges Daumezon** et
Philippe Kœchlin.

François Tosquelles, « L'école de liberté », entretien, août 1987

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« J'ai continué à travailler, même après, mais à Saint Alban tout s'est terminé en '52. La mort de l'expérience a coïncidé avec son baptême, quand Daumezon l'a dénommée "psychothérapie institutionnelle". En effet, à ce moment, nous avions un certain pouvoir, même au niveau des structures de l'État. [...] Je donnais des cours aux futurs préfets, pour influencer l'appareil ! Tout cela a duré jusqu'en '53, '54, puis tout a été fini. Il y a eu l'occupation, par la psychiatrie classique et l'administration, des hôpitaux et du secteur. Du reste, le secteur n'est jamais né en France. Il n'y a qu'un secteur, "le XIII^e arrondissement", qu'on ne peut pas définir secteur psychiatrique ! Il s'est formé car une société privée l'a financé et parce qu'un groupe d'analystes, avec comme chef le catholique Paumelle, a commencé à s'occuper d'alcooliques, et l'État a laissé faire.

Je pense que plusieurs facteurs défavorables ont joué pour que le mouvement de réforme s'enlise. »

#Philippe Kœchlin#

Quelqu'un de très important, en particulier dans le travail avec **Hélène Chaigneau**, est mort, sans prévenir, ¹...

<http://www.mediapart.fr/club/edition/contes-de-la-folie-ordinaire/article/060410/citoyens-reveillez-vous-sous-pretexte-de-vo>

Il a fait partie du groupe de Sèvres.

Cf. mars 2010
et l'ensemble des prises de notes

En 1959, il avait été chargé par le Ministère pour ouvrir l'hôpital Charcot à Plaisir, près de Versailles.

Avant l'ouverture de l'hôpital, il avait eu la prudence de réunir les infirmiers avant

¹ Hélène Chaigneau est morte le 31 août 2010.
<http://www.balat.fr/Helene-Chaigneau-1919-2010.html>

même qu'ils soient engagés pour préparer le travail dans un certain esprit.

*Des éléments historiques intéressants sur le site de l'hôpital
(y compris le témoignage d'un infirmier)
http://www.ch-charcot78.fr/index.php?id_page=61*

Jean **Oury** était intervenu lors d'une journée d'étude au tout début.

Philippe **Kœchlin** a ensuite fait venir des personnes qui trouvaient scandaleux que les infirmiers soient impliqués dans la **fonction soignante** (*c'est ma façon de résumer*). Dégoûté, au bout de quelques années, il a quitté l'hôpital (« Il a foutu le camp... »)

Il est ensuite parti un an dans un hôpital au Canada (1970-71). Il a écrit un livre terrible, avec sa femme, *Corridor de sécurité*.

**Philippe et Edmée Kœchlin,
Corridor de sécurité, Maspero, 1974.**

« On nous proposait de venir à Montréal avec un statut d'enseignants et de chercheurs.[...] Il nous fallait présenter un thème de recherche ; nous avons donc proposé celui de la médiation matérielle entre soignés et soignants, et nous avons rédigé un projet de recherche que nous pensions réalisable.

En dehors de l'enrichissement personnel attendu, il n'est de ce programme resté que peu de chose ; en effet, confrontés à la réalité pratique de l'asile Saint-Jean-de-Dieu, nous avons rapidement constaté que, par-delà l'océan, tout milieu asilaire se caractérisait par la même ségrégation et la même absence de relation personnelle. Rapidement nous avons compris qu'il nous fallait changer de registre ; "enseigner" et "chercher" à Saint-Jean-de-Dieu comme dans tout asile demandait d'abord de vivre ensemble, malades et soignants, et ensuite d'en témoigner. » p.12.

« CORRIDOR DE SÉCURITÉ »

« A/ Esquisse de la situation au 29 septembre 1970 »

« 1- Situation par rapport à l'hôpital »

« La salle X est située le plus "en arrière" de toutes cellules réservées aux

malades "fonctionnels". Elle est elle-même divisée en deux parties. Celle dont nous nous occupons est appelée par le personnel et les malades "en arrière". Il peut donc apparaître que les malades qui y sont "attachées" sont allées aussi loin que possible dans l'aliénation. Ici on parle de malades, le terme de patientes est réservé à celles d' "en avant" ».

« 2- Structure du corridor »

« Il abrite dix-sept malades. Il est composé d'un couloir en forme de Z de neuf pieds de large environ, il a quatre portes d'accès, toutes fermées à clef et sans poignées : l'une donne sur la circulation générale de l'hôpital, deux autres sur des cours grillagées, la dernière directement sur l'extérieur. Il est bordé par dix-neuf cellules de quatre-vingts pieds carrés environ chacune. Elles ont une fenêtre à barreaux avec en plus un grillage mobile. Les portes lourdes et sans poignées ont un judas. Dans chacune il y a un vase de nuit que l'on peut vider de l'extérieur. [...] L'éclairage artificiel est nécessaire. Les murs sont nus, sauf deux tringles de fer destinées à attacher des malades "à la patte". » p. 24-25.

« Il y eut bien sûr des réactions diverses lorsque nous fûmes amenés à montrer que notre travail aurait été illusoire si nous étions restés enfermés à l'hôpital, et que nous étions donc sortis de l'hôpital avec quelques malades pour nous rendre avec eux dans leur famille, que nous avons eu des réunions avec le personnel soignant subalterne et cela en dehors des heures officielles du travail médical. La remise en cause du rythme protecteur quotidien du travail intra-hospitalier fut mal supportée par certains. Certes, aucun soignant ne pouvait élever d'objection de principe lorsque nous montrions que ces malades réputées les plus dangereuses de l'hôpital pouvaient se passer de contention physique et avoir ouvertes les portes de leur salle, mais on nous rétorquait que deux psychiatres pour dix-sept malades représentaient une densité médicale impossible à généraliser. Il y a là un fait indéniable, et pourtant l'analyse de la conduite que nous avons eue dans cette salle montre que l'action que nous y avons menée relève plus souvent de techniques de soins infirmiers que de celle que l'on a coutume de faire relever de la technique médicale : promener les malades, parfois les habiller ou leur faire prendre un bain, s'occuper avec elles des travaux d'atelier, cartonnage, etc. Il résulte de cela qu'une faible partie de notre activité s'exerçait dans le domaine

proprement médical : une modification de la technique (du "nursing") aurait permis des résultats similaires avec un temps médical beaucoup plus réduit. L'équipe dirigeante du "nursing" ne s'y est pas laissé prendre et a rapidement compris que le mode de relation directe soigné-soignant que nous défendions impliquait une remise en cause profonde de la technique des soins infirmiers : cela exigeait notamment une participation d'égal à égal avec ces préposés qu'elle traitait en subalternes. En réalité ce sont eux qui entretiennent une relation directe avec le malade et qui, pour jouer le rôle thérapeutique qu'ils devraient avoir, ont besoin d'une formation plus difficile que celle que requiert la fonction d'infirmière telle qu'elle est habituellement comprise à Saint-Jean-de-Dieu. » (p. 41-42)

Philippe **Kœchlin** est mort, sans faire de bruit... Hélène **Chaigneau** est toujours là... elle venait souvent aux journées organisées par **Dimitri Karavokyros**, à Laragne (aujourd'hui à Gap), où s'est rendu Jean Oury récemment.

Sur le site de « *La nuit sécuritaire* »
<http://www.collectifpsychiatrie.fr/Lettre-au-President-Docteur-Guy.html>

[Jean **Oury** va souligner que ce qui peut sembler hyper théorique est en fait en prise directe avec la « banalité de la vie quotidienne.]

👉 Psychothérapie institutionnelle, l'histoire

L'arrivée de **François Tosquelles** sorti d'un camp de concentration (camp de Sept Fons) à l'hôpital de Saint Alban.

François Tosquelles, « *L'école de liberté* », entretien, août 1987
<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« C'est une histoire curieuse... de guerre et de psychiatrie. Et puis, il y a une femme, il y a toujours une femme. Dans mon cas, une Française, originaire de Puy, qui en 1912 ou 1913 avait épousé un psychiatre de Barcelone, Vives. Tout de suite après la prise de Barcelone par Franco, Vives est parti avec sa femme vers la France, et à peine arrivé à Puy, décida de visiter l'hôpital Sainte Marie de l'Assomption. Au cours de cette visite, il retrouve une vieille connaissance, Chaurand, un psychiatre qui, plus tard, viendra travailler avec moi à Saint Alban

et qui, à l'époque, était en grande difficulté. Pratiquement proscrit par les soeurs, propriétaires de l'hôpital, qui le considéraient comme un espion communiste, un syndicaliste clandestin. C'était l'époque de Vichy... »

« Ce petit service² a soigné des malades avec succès, et d'un autre côté, c'est vrai aussi que je m'en suis servi pour faire entrer les personnes par une porte et les faire sortir par l'autre, celle qui donnait à l'extérieur. Car il est plus facile de s'évader d'un camp de concentration en passant à travers un service de psychiatrie que directement.

Le service de psychiatrie n'est qu'un des lieux de passage. Comme un malade de Saint-Alban l'a dit une fois, alors qu'il était au ciné-club à une dizaine de km de l'hôpital... Il a pris la parole alors qu'on discutait des personnes qui s'étaient évadées et il a dit qu'en fait, il vivait à l'H.P. et que l'hôpital était une école de liberté. C'était cela qui manquait à Franco Basaglia, de savoir qu'un H.P. digne de ce nom est une école de liberté. Il faut être "école de liberté" – ce qui n'est pas possible dans la vie sociale courante.

Gallio : Ici, il y un problème qui s'ouvre...

Tosquelles : ...C'est cela la différence entre Basaglia et moi. Je me suis préoccupé de ce que l'H.P. soit une école de liberté avant tout. Car après, il n'y a pas d'école de liberté ; dans la vie sociale courante, seule existe l'école de l'aliénation administrative. »

Jacques **Tosquellas**, « *Courriers Tosquelles-Balvet* »,
Sud-Nord, 2004/1, n° 19.

<http://www.cairn.info/revue-sud-nord-2004-1-page-171.htm>

Jean **Oury**, « *Psychothérapie institutionnelle et Guerre d'Espagne* »,
entretien avec Florent Gabarron-Garcia, *Chimères*, n° 72, avril 2010
http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/C72_oury.pdf

Jean-François **Gomez**, « *Traces vivantes de Tosquelles et de quelques autres* », *VST*, 2010/1, n° 105.
http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_105_0123

Patrick **Faugeras**, *L'ombre portée de François Tosquelles*,
Erès, 2007.
<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1957>

Saint-Alban était un lieu avec cellules, quartiers fermés de gâteaux, d'agités, ...

²Il s'agit du service de psychiatrie créé au camp de Sept Fons (*note du scribe*)

C'est par l'arrivée de **François Tosquelles**, avec son expérience énorme, de Reus, que les choses ont changé.

Avant juillet 1936, avant le début de la guerre civile, un très important groupe de travail (**Mira y Lopez, Solanes, Tosquelles**...). Toute la phénoménologie allemande était traduite alors qu'elle ne l'était pas encore en français. Un petit groupe travaillait aussi sur la thèse de **Jacques Lacan** (1932).

Jacques Lacan,
De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité,
Seuil, Essais, 1980.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020055109>

Reus et Barcelone étaient aussi le refuge de philosophes, de psychanalystes qui avaient fui l'Allemagne, après 1933, et dont certains étaient infirmiers à l'hôpital.

Tout cela faisait un brassage énorme...

Le site (en catalan) de l'institut Peremata de Reus
<http://www.peremata.com/cat/item/ART00163.html>

...

Pendant la guerre d'Espagne, **Tosquelles** avait été chargé de la psychiatrie de guerre, autre expérience très importante.

Respect d'un minimum de structure efficace sur le plan psychiatrique et psychothérapique. Le personnel n'était pas forcément diplômé. Ce qui comptait : une expérience de vie.

François Tosquelles, « **L'école de liberté** », **entretien, août 1987**

<http://www.triestesalutementale.it/francese/doc/13%20EcoleLiberteTosquelles.pdf>

« Après l'expérience de Reus, la guerre s'est déclenchée en Aragon, et à l'armée je me suis occupé plus des médecins que des malades. La raison est qu'il n'y avait pas beaucoup de blessés, alors que les jeunes médecins qui étaient enrôlés, sans motivation au combat, étaient angoissés ; et j'ai préféré, pendant un an et demi, faire une expérience de formation avec eux. C'étaient des médecins généralistes, chirurgiens, etc... ; personnes qui devaient soigner les soldats en première ligne. Quand les "rouges" sont arrivés, après, leur décision a été d'exclure la psychiatrie de l'armée. Car selon eux, la psychiatrie était pour les

fous, et les fous ne devaient pas faire partie de l'armée mais de l'H.P. — comme tous les autres déviants — politiques, religieux... Des discussions très vives se sont alors ouvertes entre nous, médecins, et eux. Bien que militants, nous voulions conserver les services psychiatriques au sein de l'armée : non seulement pour les malades mentaux, mais pour soutenir le personnel des hôpitaux, pour travailler aux premiers soins dans les ambulances, pour la sélection des soldats aux différents corps d'armée. Nous voyions en effet des hommes sujets à des crises épileptiques consignés aux chars armés et aux mitrailleuses et d'autres qui, parce qu'ils se sentaient mal, combattaient de manière anarchique et égocentrique, sans aucun sens collectif. À la fin, grâce à un membre du Parti Socialiste Unifié de Catalogne, nous avons réussi à obtenir la reconnaissance de l'organisation des services psychiatriques de l'Armée Populaire Espagnole. C'est alors que j'ai été envoyé en Espagne, après avoir gagné tous les concours, et sur le moment, j'ai pensé que je ne m'en serais pas sorti vivant. »

Pour que ça puisse fonctionner, cela nécessite à l'arrière-plan un minimum de réflexion permanente — jour et nuit — comme disait Tosquelles,

La psychiatrie, c'est infiniment compliqué... c'est pas le DSM...

Il y a donc eu à Saint-Alban un regroupement : ceux qui avait été « chercher » **Tosquelles**, comme **Paul Balvet**. Puis **André Chaurand**, **Lucien Bonaffé**, ... puis des internes... puis des infirmiers, si bien que...

Lorsque **Jean Oury** arrive à Saint-Alban en 1947, le « nettoyage » est déjà fait...

C'est-à-dire qu'il n'y avait plus de cellules ni de quartiers d'agités.

Un club avait été créé, avec des responsabilités pour les malades qui pouvaient entrer et sortir.

Cela concernait environ 600 malades.

« J'ai pris le train en marche » dit **Jean Oury**...

(**Balvet, Bonnafé, Chaurand** étaient partis)

👉 Psychothérapie institutionnelle, le polydimensionnel

Jean Oury insiste sur la dimension d'analyse permanente qui se faisait à cette époque, sur le plan politique, en rapport avec la préfecture, le département, le Ministère, et sur une remise en question de la psychiatrie.

Le travail à Saint-Alban mettait en question l'aspect polydimensionnel de la psychiatrie (*c'est ma façon de résumer*)

polydimensionnel, un des termes préférés de **François Tosquelles**, c'est-à-dire considérer des niveaux extrêmement variés, non pas hétéroclites mais hétérogènes.

Il fait très rapidement allusion à **Georges Daumezon** alors à Fleury-les-Aubrais.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Daumezon

Il parle de creuset, de lieu d'échange.

*Je comprends qu'il y avait des liens et des discussions
entre tous ces hôpitaux ou lieux de soin.*

Dans ce contexte, et en référence à sa récente intervention au Mans (7 avril 2010, Histoire de la folie et de la psychiatrie 19-21 siècles)...

<http://histoire-psy.univ-lemans.fr/spip.php?article74>
http://histoire-psy.univ-lemans.fr/histoire_psychiatrie/

... **Jean Oury** revient sur l'expérience de Saint-Alban pour dire qu'en tout cas, pendant la guerre, il n'y a pas eu de morts de faim, du fait même des activités, des ouvertures des quartiers, de la prise en compte des techniques d'**Herman**

Simon (responsabiliser tout le monde, même les grabataires).

Isabelle Von Buelzingsloewen, *L'hécatombe des fous, la famine dans les hôpitaux psychiatriques français sous l'Occupation*, Aubier 2007

http://www.serpsy.org/des_livres/livres_07/hecatombefous.html

Max Lafont, *L'extermination douce, La cause des fous (1987, 2000)*, éditions Le bord de l'eau, 2000

<http://www.editionsbdl.com/extermination.html>

Deux recensions, dans VST, 2001/1, n° 69

<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2001-1-page-45.htm>

Dans Vingtième siècle. Revue d'histoire, 1989, n° 21, p. 156-157

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/xxs_0294-1759_1989_num_21_1_2107_t1_0156_0000_2

Mais tout ça était su, bien avant Lafont, Daumezon le savait. En 1947, on savait ce qui s'était passé.

👉 Qu'est-ce que ça veut dire la psychiatrie ?

Une telle approche, une telle remise en question, fait apparaître qu'il n'y a pas contradiction avec des « notions un peu plus concrètes » comme la neurologie.

#Julian de Ajuriaguera#

http://fr.wikipedia.org/wiki/Julian_de_Ajuriaguerra

Jean Oury revient périodiquement sur sa rencontre avec Julian de Ajuriaguerra, « génie de la neurologie... concrète », dans l'immédiat après-guerre, pour aborder les rapports entre psychiatrie et neurologie. C'est par Ajuriaguerra que JO a connu Tosquelles.

Une personnalité qui a complètement rénové la neurologie à Sainte-Anne...

Jean Oury

Intervention à la journée de formation de l'APREC, Tours, 26 avril 2008

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

intervention à Psypropos 2006, Blois

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/05/jean-oury-psypropos-2006-la-fabrique-du.html>

*Je reprends ici,
le passage des prises de notes de décembre 2009*

.....
On ne peut rien comprendre à ce qui y est en question dans ce domaine si on n'a pas des points de vue sur la neurologie, la médecine, la politique, la psychanalyse...

Jean Oury, à partir de la personnalité et des travaux de **Julian de Ajuriaguerra**, tire le fil de cette période d'après-guerre autour des

journées de Bonneval de septembre 1946, organisées par **Henri Ey** (qui prenait position pour la distinction entre neurologie et psychiatrie).

Jacques **Lacan**, « **propos sur la causalité psychique** », 1946

<http://www.ecole-lacanienne.net/documents/1946-09-28.doc>

<http://pagespro-orange.fr/espace.freud/topos/psych/psysem/causpsy1.htm>

*Sur toute cette période,
cf. séances de janvier, juin 2008*

Voici un extrait du texte de présentation du colloque en hommage
à Julian de Ajuriaguerra (Paris, juillet 2010)

<http://corpsetpsy.canalblog.com/archives/2010/03/01/17091032.html>

<http://storage.canalblog.com/61/90/468071/52111985.pdf>

« Le Professeur Julian de Ajuriaguerra, figure monumentale de la psychiatrie francophone, a laissé une oeuvre d'une ampleur extraordinaire dans tous les domaines de la psychiatrie et de la psychologie développementale et pathologique. De la petite enfance jusqu'à l'appréhension des processus de vieillissement, de la neurologie la plus fondamentale jusqu'à la psychanalyse la plus aigüe, il a ouvert en précurseur des pistes de travail d'envergure du côté de la théorie de l'attachement, du tonus, des postures, de la peau, du rythme et du sonore et de l'ontogenèse des conduites de tendresse chez le tout petit, au niveau des précurseurs psychomoteurs du jeu chez l'enfant, du côté de la plasticité fonctionnelle, et de la neuropsychologie développementale. Ajuriaguerra a initié l'école française de psychomotricité, et plus loin il a proposé et incarné à côté de ses fonctions de chercheur et de théoricien, diverses perspectives cliniques et thérapeutiques depuis la technique de consultation, des méthodes de rééducations, des techniques de relaxations ou de thérapeutiques psychomotrices, et se faisant des choix d'indications différentielles. **Le Professeur Ajuriaguerra a comme peu d'autres incarné (dans sa personne, sa culture, ses objets de recherches et ses apports théorico-cliniques) le croisement des cultures et des savoirs, le multidimensionnel et le complexe.** Cet aspect bigarré de l'homme, se retrouve aussi dans ses références : élève de tant de neurologues et de neuro-psychiatres, disciple de Henri Wallon et d'une certaine psychologie génétique, farouchement attaché à la lignée philosophique et singulièrement phénoménologique en psychiatrie, nourri de tant d'oeuvres psychanalytiques (singulièrement de ceux qui ont fait place au corps, à l'enfant de "chair" et au développement ou à l'environnement Winnicott en tête, mais aussi Spitz, voire Reich) : l'oeuvre de Julian de Ajuriaguerra va

synthétiser et articuler toutes ces dimensions au lieu même de l'enfant en développement »

Séparer neurologie et psychiatrie, petit détail semble-t-il, mais qui peut orienter toute l'histoire...

Pour **Jean Oury**, la neurologie est devenue une « neurologie technicienne » sans dimension psychiatrique ou psychopathologique.

On peut dire qu'**Henri Ey** a gagné...

Tout cela peut sembler hors-sujet mais JO considère que c'est sur ce fond-là que quantités de choses ont été « balayées » :

Les scissions se sont multipliées : entre psychiatrie et psychanalyse, entre toutes les écoles de psychanalyse, entre pédagogie, psychiatrie, psychothérapie, Cela aboutit à un univers morcelé, les gens ne se connaissent même pas... et cela va jusqu'à créer des hostilités...

II

↑ Une chaîne logique

Quand on rencontre quelqu'un,...

« **quand on rencontre quelqu'un** »

*cette expression récurrente dans la parole de Jean Oury,
je l'entends bien sûr faisant référence à la pratique thérapeutique.
Il ne s'agit pas de n'importe quelle situation de rencontre.*

*Mais à partir de là
chacun peut questionner sa propre expérience de la rencontre.*

↘ une position éthique : le singulier

Jean Oury va proposer comme une « chaîne logique » pour articuler des concepts — désir, transfert, fantasme, objet (a).

Il y a une quinzaine d'années, il a développé tout un séminaire (ici, à Sainte-Anne, mais à l'époque dans l'amphi Magnan) autour du **singulier**

Le singulier, une sorte d' **a priori éthique** (éthique, c'est un « grand mot », souligne JO).

« chaque personne... c'est chaque personne ! C'est comme ça ! »

La spécificité du travail en psychothérapie est d'avoir affaire à ce qu'il y a de plus singulier. On ne peut pas mélanger.

Guillaume d'Ockham

Pierre **Alféri**, *Guillaume d'Ockham, le singulier*, Minuit, 1989
http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=1488

Le singulier met en question ce qu'il y a de plus singulier...
... En consultation, à l'école, dans un groupe, on ne doit pas confondre l'un avec l'autre.

Le singulier n'est pas une notion comptable, mais à l'intérieur des *séries* (schizophrènes, mélancoliques, psychopathes,...) on a affaire à quelqu'un, de l'ordre du singulier.

*Sur le singulier,
cf. l'ensemble et notamment
janvier, février 2008 et janvier 2009.*

➡ À quoi correspond le singulier ?

Hypothèse :

Le tournant, — JO va se hasarder à utiliser le terme *épistémologique*, avec doute et précaution —, le tournant *épistémologique*, la surprise, la grande trouvaille — de la part de Freud — et sans qu'il le sache lui même tout de suite...

... Ce qui est le plus singulier, le plus spécifique, le plus différencié, c'est de l'ordre du **désir** (le terme *Wunsch*, en allemand, si difficile à traduire !)

◆ Le désir — Wunsch

Le désir inconscient... inaccessible... directement

Cf. l'ensemble des prises de notes

Cela apparaît chez **Freud**, dans les années 1890-95, notamment dans l' **Entwurf**, dans les lettres à **Fliess**, pour en arriver à la **Traumdeutung** — l'interprétation (et non : la science) des rêves — (la dernière phrase)

✚ Le désir indestructible

« Aber diese vom Traümer für gegenwärtig genommene Zukunft ist durch den **unzestorbären Wunsch** zum Ebenbild Jener Vergangenheit gestaltet. »

« En nous représentant un souhait comme accompli, le rêve nous mène, il est vrai, vers l'avenir ; mais cet avenir, considéré par le rêveur comme présent, se trouve modelé par l'indestructible souhait en l'image même de ce passé. »

Sigmund **Freud**, *L'interprétation du rêve (Traumdeutung) (1900)*, Puf, édition 2010.

http://www.puf.com/wiki/Quadrige:L%27interpr%C3%A9tation_du_r%C3%Aave

Ce désir indestructible, qui passe à travers toute l'existence, c'est ce qui reste là... Une affirmation *a priori*. Si on se trompe : on verra bien...

◆ Le transfert — Übertragung

C'est la deuxième grande découverte de Freud.

C'est à partir du séminaire de **Lacan** que **Jean Oury** introduit ce concept.

*Pour un développement de cette partie
Cf. l'ensemble des prises de notes en partant de la séance de mars 2010.*

Jacques **Lacan**, *Le transfert (1960-61), Séminaire VIII, Le Seuil, 2001*
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020495240>

Une des premières démarches logiques de Lacan : l'essence même du transfert est de l'ordre du désir inconscient.

🚀 La disparité subjective

Dès la première phrase de son séminaire, Lacan coupe court à toutes les déviations qui viendront par la suite...

JACQUES LACAN, *Séminaire VIII (1960-1961), Le Transfert, Seuil, 1991*
version téléchargeable

<http://www.ecole-lacanienne.net/bibliotheque.php?id=11>

« J'ai annoncé pour cette année que je traiterai du transfert, de sa disparité subjective. Ce n'est pas un terme que j'ai choisi facilement. Il souligne essentiellement quelque chose qui va plus loin que la simple notion de dissymétrie entre les sujets. il pose dans le titre même... il s'insurge, si je puis dire dès le principe, contre l'idée que l'intersubjectivité puisse à elle seule fournir le cadre dans lequel s'inscrit le phénomène. Il y a des mots plus ou moins commodes selon les langues. C'est bien du terme impair <odd, oddity>, de l'imparité subjective du transfert, de ce qu'il contient d'impair essentiellement, que je cherche quelque équivalent. Il n'y a pas de terme, à part le terme même d'imparité qui n'est pas d'usage en français, pour le désigner. Dans sa prétendue situation, dit encore mon titre, indiquant par là quelque référence à cet effort de ces dernières années dans l'analyse pour organiser, autour de la notion de situation, ce qui se passe dans la cure analytique. Le mot même prétendu est là pour dire encore que je m'inscris en faux, du moins dans une position correctrice, par rapport à cet effort. Je ne crois pas qu'on puisse dire de l'analyse purement et simplement qu'il y a là une situation. Si c'en est une, c'en est une dont on peut dire aussi : ce n'est pas une situation ou encore, c'est une fausse situation. »

C'est le respect absolu de l'autre dans sa différence. Ce n'est pas de l'ordre de la réciprocité.

🚀 erastes, eromenon, eromenos

Il y a cette tournure logique « désirant-désiré-désirable », mise en place par Lacan dans son analyse du **Banquet** de **Platon** (« erastes-eromenos-eromenon »)

Lacan définit très vite « l'opérateur » de l'analyse, où la clé comme disait Freud, c'est le transfert, pour en arriver à dire que la position même de l'analyste dans la rencontre avec celui qui vient en analyse, c'est la position de l'erastes, du désirant. C'est là le paradoxe.

🚀 Le désir, la demande

C'est un travail sur le désir, mais pour pouvoir se mettre en question... c'est là-dessus que Lacan a amené cette distinction entre le désir et la demande.

« Je demande d'aller en analyse » ... ça ne peut fonctionner que si l'analyste est désirant pour engager cette relation.

Et en bout de course... un débouché logique sur cette dimension qu'on appelle le **fantasme**.

◆ Le fantasme

*Sur le fantasme,
cf. les prises de notes de février, mars 2010*

Le fantasme, c'est l'**aboutissement** de tout un processus transférentiel.

Un fantasme, ça se **délimite**, c'est pas forcément une histoire qu'on raconte. Ça peut rester **unbewusste**, inconscient.

Le fantasme, c'est toute une articulation (« très cohérente ») du rapport entre le Sujet, S barré, \$ toujours hypothétique — qui ne se définit pas comme une chose —, avec ce qu'on peut désigner comme l'« opérateur même du désir », son

« représentant » (JO insiste sur les guillemets) : **l'objet (a)**

JO rappelle qu'il avait essayé de parler pendant un an à Sainte-Anne de l'objet (a) ... pas facile.

\$ ◇ (a)

Ça, ça serait la formule canonique : tout va très bien, si on peut dire ! ... des processus analytiques peuvent se mettre en place. C'est valable chez les « normopathes ».

Une intervention dans laquelle JO utilise l'expression de normopathie

Jean Oury, « **Le pré-pathique et le tailleur de pierre** », **Chimères**, n° 40, **Le bruit du temps. Les enjeux du sensible (2e partie)**, **Automne 2000.**

http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/40chi04.pdf

III

↑ **La vie quotidienne avec les psychotiques**

La normopathie, ... bon, ça tient le coup ! Y a pas de déraillement, de dissociation, ça peut aller.

Mais quand on a affaire dans un hôpital, dans une clinique ou même dans la vie courante, avec des personnes qui ont des difficultés, avec des psychotiques (dans l'usage de ce terme il ne s'agit pas d' « homogénéiser », cad de regrouper tout le monde dans une même catégorie)

C'est à ce moment-là que Jean Oury reviendra sur les séparations entre psychiatrie et psychanalyse, etc... et sur le virus bureaucratique qui a atteint Henri Ey... « Un morcellement incompatible avec toute démarche sérieuse », ajoutera-t-il.

... Alors... **Jean Oury** va enchaîner une série de questions autour du transfert...

👉 **Le transfert chez les schizophrènes : doit-on encore s'en préoccuper ?**

*Sur le transfert,
Cf. l'ensemble des prises de notes en partant de mars 2010.*

Jean Oury rappelle que **Freud** n'était pas sans défaut (heureusement ! Comme il était phobique cela lui a permis d'écrire certaines choses). Il a d'abord soutenu que les psychotiques n'étaient pas analysables (il ne devait pas aimer beaucoup les marginaux !), que le transfert était impossible... À la fin de sa vie, il a changé d'avis ...

Jean Oury fait allusion à la correspondance Freud-Ferenczi. (pendant la période de la guerre, au moment où Freud écrit sa *Métapsychologie*)

Je crois comprendre qu'on peut y trouver en ébauche la position de Ferenczi poussant Freud vers une certaine reconnaissance du transfert chez les psychotiques. La lecture des trois tomes va être longue... mais dès la seconde lettre de Ferenczi, on trouve ceci...

Ferenczi

« Budapest, le 10 février 1908

Très honoré Monsieur le Professeur,
Vous recevrez demain, dans le courant de la journée, la visite d'une Madame Marton de Tapoleza (Hongrie). Je l'ai examinée il y a plusieurs jours et j'ai constaté une paranoïa assez récente avec prédominance d'un délire de jalousie. Un entretien prolongé m'a convaincu que la patiente est encore capable de transfert. Je crois qu'il s'agit d'un cas où l'analyse pourrait être tentée avec quelque chance de succès. Mais avant de m'y résoudre, je voulais connaître votre opinion et j'ai incité la patiente à se rendre à Vienne. À mon avis, le traitement devrait se faire dans une institution. À moins que vous n'estimiez que l'on puisse se passer du traitement en institution ? [...]

Freud

« Le 11 février 1908
Vienne, IX. Bergasse 19

Monsieur et très honoré Collègue,
J'ai vu Madame Marton aujourd'hui. Il s'agit d'une paranoïa avancée qui a

vraisemblablement dépassé les limites de l'influence thérapeutique ; on peut néanmoins la traiter et, de toute façon, son cas peut nous instruire. Le beau-frère, médecin, qui l'accompagne, est un âne ; il va très probablement conseiller autre chose que ce que j'ai proposé. J'ai exigé qu'elle se rende à Budapest, à l'institution, et s'y fasse traiter par vous. [...]»

Sigmund **Freud**/Sandor **Ferenczi**, *Correspondance (1908-1923)*, Calmann-Lévy, 1994, 1996, 2000

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-55887-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-I-1908-1914-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-56261-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-II-1914-1919-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-123419-Correspondance-Freud-Ferenczi-Tome-III-1920-1923-auteur-ecrivain-Sigmund-Freud-Docteur.html>

Thierry **Bokanowski**, « Sandor **Ferenczi** »

<http://www.carnetpsy.com/Library/Applications/Article.aspx?cpald=1312>

http://fr.wikipedia.org/wiki/S%C3%A1ndor_Ferenczi

Ferenczi aux éditions Payot

<http://www.payot-rivages.net/index.php?id=1&motsclcs=Sandor+Ferenczi>

Après **Ferenczi** : **Melanie Klein**, **Herbert Rosenfeld**, **Wilfred Bion**...

L'école kleinienne a défendu qu'il y a du transfert chez les psychotiques.

<http://psychiatriinfirmiere.free.fr/infirmiere/formation/psychiatrie/enfant/therapie/melanie-klein.htm>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Herbert_Rosenfeld

http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

Cf. prises de notes de juin 2007.

Deux numéros de la revue **Institutions** ont été consacrés au transfert (mai et juin 1991)

articles disponibles en partie

(en attendant le nouveau site...)

<http://institutions.ifrance.com/>

Philippe **Rappard**, « L'aliénation transférentielle », **Institutions, Transfert (1)**, n° 8, mai 1991.

Ginette **Michaud**, « Transfert psychotique et trans-inscription »,

Institutions, Transfert (2), n° 9, juin 1991

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n9/transfert_%20psychotique.htm

👉 Le **transfert** chez les schizophrènes : comment faire ?

Ayant toujours en tête l'expérience de Saint-Alban, **Jean Oury** avance...

Comment pouvoir traiter dans un hôpital, quelque chose de l'ordre du transfert chez les schizophrènes ?

- ▶ multiplicité des occupations
- ▶ nécessité d'un milieu hé-té-ro-gène (pas de quartiers, de regroupements homogènes)
- ▶ prises en charges individuelle ou de groupe.

Jean Oury dit qu'il faudrait parler des groupes... Il cite **Bion**, la Tavistock clinic...

Pour commencer...

Jean Oury, **Ginette Michaud**,

« **Psychothérapie institutionnelle** », 1973

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/08/psychotherapie-institutionnelle->

« [...]Beaucoup d'autres auteurs devraient être cités.

En particulier **BION** et **RICKMANN**, en Angleterre, mais aussi **BIERER** qui crée, dès 1938 à la **TAVISTOCK CLINIC**, des Clubs sociothérapeutiques. Sur un plan plus clinique, citons **Harry Stark SULLIVAN** qui souligne, entre autres, l'importance du premier entretien avec le malade et le dynamisme interrelationnel, aussi bien dans la structure de la personnalité que dans les rencontres quotidiennes à l'intérieur de l'hôpital. »

Sur la Tavistock clinic

http://www.editionsduhublot.com/tavistock_clinic_1_5.html

<http://www.tavistockandportman.nhs.uk/>

Comment faire ? Il y a plein d'approches...

Indépendamment de celle de **François Tosquelles**,
Jean Oury cite **Gisela Pankow**, rencontrée au congrès de Zurich (1957), son
travail sur la **Spaltung** ...

*Sur Tosquelles,
Gisela Pankow,
la Spaltung
la prise en charge de psychotiques
pas seulement avec des moyens verbaux, ...
Cf. l'ensemble des prises de notes*

La Spaltung, la dissociation...
Il faut rappeler l'avancée apportée par **Eugen Bleuler** sur **les** schizophrénies

*Jean Oury revient périodiquement
sur ce thème.
Cf. l'ensemble des prises de notes*

Eugen Bleuler

http://fr.wikipedia.org/wiki/Eugen_Bleuler
<http://eric.bizot.pagesperso-orange.fr/desgros/auteurs/dissiden.html#bleuler>

Carl Gustav Jung

http://fr.wikipedia.org/wiki/Carl_Jung
Quelques éléments dans cet article

Jean-Loup Motchane, « **grandeur et malheurs de la psychiatrie** », **Agenda
de la pensée contemporaine, n° 15, hiver 2009**
http://agenda.ipc.univ-paris-diderot.fr/confluence.php?id_article=62

C'est tout de même **Jung** qui avait introduit les premières élaborations de
Freud, en Suisse, à Zurich, au Burghölzli, clinique psychiatrique universitaire,
dirigé alors par **Bleuler**.

<http://www.pukzh.ch/ueber-uns/geschichte/>
*sans comprendre vraiment l'allemand, je constate que
Bleuler ne figure pas dans la page histoire du site (Jung, oui)*

Jean Oury mentionne également le travail gigantesque et très consciencieux
(bien plus qu'on croit) d' **Emil Kraepelin**. Mais ça restait quand même à un
niveau de psychiatrie — ça veut rien dire, mais — 'traditionnelle', très solide
quand même mais avec des concepts quand même pas très évolutifs.

C'est également **Jung** qui a introduit une critique de la démence précoce de
Kraepelin, d'où la rencontre **Bleuler – Jung – Freud**

On dit que Freud n'était pas pour le terme « **schizophrénie** », il proposait
« **paraphrénie** », c'était un terme parallèle — ce n'était même pas un terme de
Kraepelin.

Emil Kraepelin

http://fr.wikipedia.org/wiki/Emil_Kraepelin

Dans l'entourage de **Kraepelin**, un médecin propose le terme **Hébéphrénie**,
mais ça restait dans le paradoxe...

Chez Freud... *je comprends que la classification restait concrète.*
(à élucider une prochaine fois)
*L'enregistrement audio ne me permet pas
d'identifier précisément le nom du médecin.
S'agit-il de Karl Ludwig Kahlbaum ?*
http://de.wikipedia.org/wiki/Karl_Ludwig_Kahlbaum
<http://www.whonamedit.com/doctor.cfm/624.html>

C'est très compliqué cette affaire, dit Jean Oury... ça peut expliquer par la suite
beaucoup de choses ... des cloisonnements, des scissions et cie...

Il est évident que c'est **Bleuler** qui avait raison. C'était vraiment tout à fait
nouveau sur le plan phénoménologique.

À Sainte-Anne, jusque dans les années 40, dans les certificats, on ne parlait pas
de **schizophrénie** ! On parlait de **démence précoce**, au sens de Kraepelin.

Il y a eu un congrès des neurologues psychiatres de langue française à Lausanne,
1927... Dans certaines communications les auteurs refusaient d'accepter ce
terme barbare de schizophrénie venu d'Allemagne ! ...

Heureusement qu'il y a eu des types à Sainte-Anne un peu plus astucieux...

[...]

Après... la guerre... maintenant on est moderne ! L'histoire, ça n'existe plus !

La notion de temps, la notion d'histoire...

[parenthèse]

Une parenthèse : régulièrement, Jean Oury recommande de parler un peu plus d'un historien actuel, **François Hartog**.

<http://crh.ehess.fr/document.php?id=317>

François Hartog

sa thèse sur Hérodote

puis, Ulysse

puis un livre en 2003, avec en sous-titre : le *présentisme*.

Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps, Seuil, 2003.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020593281>

Un entretien avec François Hartog sur Régimes d'historicité

<http://www.vox-poetica.com/entretiens/hartog.html>

Jacques Lacan, La relation d'objet (1965-1966), Séminaire XIII, séance du 1^e décembre 1965

« La science et la vérité », *Écrits, Seuil, 1966*

« ... dire au passage que dans la psychanalyse, l'histoire est une autre dimension que celle du développement – et que c'est une aberration que d'essayer de l'y résoudre. L'histoire ne se poursuit qu'en contretemps du développement. Point dont l'histoire comme science a peut-être à faire son profit, si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours. » (p.25)

François Hartog, entretien avec Annick Louis

<http://www.vox-poetica.com/entretiens/hartog.html>

« Le structuralisme, par exemple, vient jouer un rôle, vient s'installer, non pas pour récuser le temps et les temporalités mais pour dire : les questions que je me pose sont différentes ; je mets entre parenthèses cette question-là et je réfléchis à partir de propositions venues de la linguistique – à savoir la réflexion en termes structuraux. Ou alors, plus récemment, on a vu se développer ce qu'on peut mettre sous le nom de postmodernisme, surtout à partir du monde américain ; et là, si on ne veut pas réactiver les schémas évolutionnistes, on ne veut pas non plus des purs schémas structuraux qui seraient encore une façon de reconduire

les partages ou les grands partages, avec un observateur qui se met en dehors du champ d'observation. On propose alors l'idée que tout se joue dans une même contemporanéité. Il me semble qu'on saisit cette proposition postmoderne de la façon la plus nette dans l'architecture : tous les éléments auxquels on fait appel pour construire un édifice ou un monument sont traités comme s'ils étaient tous contemporains. De même des anthropologues ont défendu l'idée de la contemporanéité de tous avec chacun, et de chacun avec tout le monde. Mais si cette proposition a une utilité pratique, ou qu'elle vaut comme rappel, on en atteint néanmoins assez vite les limites. »

« Trouve-t-on d'autres signes ? Sûrement. Le fonctionnement de nos médias est plus qu'un signe, car c'est un élément qui se nourrit et qui nourrit ce type de rapport au temps ; la révolution informatique aussi, car on est dans l'immédiateté mondiale. Ces éléments sont plus qu'un signe puisqu'ils contribuent à formater le présent. »

« La suggestion des régimes d'historicité serait donc une manière de réintroduire les temporalités, la question du temps, en évitant de réactiver les schémas évolutionnistes, ni récuser les approches en termes structuralistes, mais en essayant de proposer une perspective sur le temps qui puisse faire droit à toutes ces composantes du rapport au temps, c'est-à-dire : nous sommes à la fois des contemporains et nous ne sommes pas des contemporains. Et l'important c'est, évidemment, le "à la fois". Alors cet instrument heuristique qu'est la notion de régime d'historicité, permet de s'interroger sur les modes d'articulation des trois catégories du passé, du présent et du futur, en parlant en termes de catégories, pas du contenu que l'on donne à chacune des catégories, mais des catégories elles-mêmes, et de la façon dont leurs articulations ont varié selon les lieux et selon les époques. À partir de là, je n'ai en aucun cas l'intention de prétendre qu'on posséderait une clé de l'histoire universelle, mais il me semble qu'on a, au moins, un instrument heuristique qui permet d'interroger ces modalités d'articulation. »

« Mais je voudrais revenir sur le fait que le "régime présentiste" est proposé sous la forme d'interrogation dans le livre : depuis une vingtaine d'années, voyons-nous l'émergence d'un nouveau régime d'historicité, dans lequel le présent serait

la catégorie dominante, ou n'est-ce qu'un moment, qu'une figure provisoire ? À cette question, je n'ai pas de réponse simple ou assurée. D'autant que, comme on l'a rappelé, un régime d'historicité n'est pas une affaire qui est décrétée par quelqu'un ou par une providence un beau matin. Simplement, je crois que le fait de poser cette hypothèse peut avoir une vertu heuristique, qui est de réfléchir sur la configuration de temporalité dans laquelle nous nous trouvons. Et on peut se demander encore : est-ce que notre situation présente – et il faudrait préciser l'extension de ce « nous » – serait celle d'un présentisme plein ou bien sommes nous dans un présentisme par défaut ? Et je disais qu'il faut préciser l'extension du "nous" car ce que nous percevons en Europe n'est évidemment pas perçu de la même manière en Chine, ou même aux États-Unis, ces pays qui sont à la fois neufs et vieux. Je ne veux pas imposer le présentisme à tout le monde ! On rejoint-là le débat mondial autour de la globalisation. La structure de la globalisation est plus présentiste qu'autre chose, du point de vue du temps ; on peut faire certainement des usages futuristes de la globalisation mais les ingrédients de la globalisation sont des éléments qui ont une composante présentiste. La globalisation a des traits présentistes ; donc même si ce présentisme est plus accentué dans notre vieille Europe, qui est, elle aussi, dans la globalisation mais qui y est entrée différemment parce que justement les rapports aux temps n'étaient pas les mêmes, elle n'est pas non plus une espèce d'isolat par rapport à un reste du monde qui serait lui uniquement dans un régime moderne d'historicité. »

**François Hartog, Régimes d'historicité.
présentisme et expériences du temps,
Seuil, 2003, p. 216-217.**

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020593281>

« Ainsi le présent s'est étendu tant en direction du futur que du passé. Vers le futur : par les dispositifs de la précaution et de la responsabilité, par la prise en compte de l'irréparable et de l'irréversible, par le recours à la notion de patrimoine et à celle de dette, qui réunit et donne sens à l'ensemble. Vers le passé : par la mobilisation de dispositifs analogues. La responsabilité et le devoir de mémoire, la patrimonialisation, l'imprescriptible, la dette déjà. Formulé à partir du présent et pesant sur lui, ce double endettement, tant en direction du passé que du futur, marque l'expérience contemporaine du présent. Par la dette, on passe des victimes du Génocide aux menaces sur l'espèce humaine, du devoir

de mémoire au principe de responsabilité. Pour que les générations futures aient encore une vie humaine et qu'elles se souviennent aussi de l'inhumanité de l'homme.

L'extension du présent dans la direction du futur donne lieu, soit, de manière négative, à un catastrophisme (en l'occurrence pas "éclairé"), soit, positivement, à un travail sur l'incertitude elle-même. C'est tout le champ de la "révolution probabiliste", selon une expression que reprend à son compte le mathématicien, Henri Berestycki. [...]

Dans sa version managériale, l'incertitude se traduit par la flexibilité : moins anticiper qu'être à tout instant le plus flexible possible, c'est-à-dire pouvoir être présent immédiatement ("être sur le coup"). Remarquons que cette mise au centre de l'incertitude et du présent ne vaut pas que pour le traitement du futur, elle peut également trouver à employer dans l'approche du passé, qui peut être, lui aussi, reconstruit comme multidirectionnel ou multiple. Jusqu'à un certain point, du moins. [...]

Mais, contradictoirement en apparence, ce présent dilaté, chargé de sa double dette, de sa mémoire double du passé et de l'avenir, est aussi guetté par l'entropie. L'instant, l'éphémère, l'immédiat le happent et l'amnésie seule peut être son lot.

Tels sont les principaux traits de ce présent multiforme et multivoque : un présent monstre. Il est à la fois tout (il n'y a que du présent) et presque rien (la tyrannie de l'immédiat). "Alors l'esprit ne regarde ni en avant ni en arrière. Le présent seul est notre bonheur", il suffit de faire entendre une nouvelle fois ces vers du Second Faust pour saisir que ce présentisme n'est pas ou plus le nôtre. Nous, au contraire, nous ne cessons de regarder en avant et en arrière, mais sans sortir d'un présent dont nous avons fait notre seul horizon. »

[fin parenthèse]

[reprise]

Reprenre des notions provenant de l'histoire, de la philosophie fait partie de cette **critique permanente** indispensable.

En tout cas, on peut critiquer sérieusement Freud, Lacan, mais on ne peut pas effacer leur apport. C'est inscrit. Si on efface, on retourne à un niveau archaïque. (*C'est ma façon de résumer*)

Patrick Coupechoux, Un monde de fous, Seuil, 2006

« En fait, il semble bien qu'une période soit aujourd'hui en train de s'achever : celle au cours de laquelle on avait tenté dès après la guerre avec plus ou moins de succès, de placer l'être humain au centre des préoccupations et de l'action publique. Cet achèvement est lié à notre fonctionnement social – que la folie, comme toujours, interroge –, marqué par l'individualisme et la compétition, par l'exclusion et l'abandon des éléments les plus faibles de la société, par l'obsession du gain et de la gestion. Le vieux thème de l' "inutilité sociale", déjà débattu à la veille de la Révolution française, conceptualisé jusqu'au meurtre entre les deux guerres, refait surface. Le monde actuel ne sait que faire de ceux qui ne sont pas – ou qui ne sont plus – compétitifs : personnes âgées, chômeurs, handicapés, jeunes des quartiers pauvres, malades mentaux... le vieux couple de la folie et de la misère est de nouveau là, sous nos yeux, dans la rue. Fous, délinquants et criminels se retrouvent une fois de plus sous le même toit, celui de la prison, comme au temps de Louis XIV. »

Une intervention à Lille

<http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/12/12/patrick-coupechoux-intervention/>

On pourrait croire que Patrick **Coupechoux** exagère (la psychiatrie en régression de 200 ans !) : mais pas du tout ! dit Jean **Oury**. Sauf qu'aujourd'hui on a des moyens encore mieux qu'il y a deux cents ans... Il n'y avait pas de caméras il y a 200 ans...

On a fait tout un plat du **panoptique** (inventé au moment du Libre-commerce), mais maintenant, on peut l'avoir dans sa poche ! (les mini-caméras)

Jean **Oury** réitère la nécessité d'une critique permanente de tout ça.

Sur **Jeremy Bentham** et le panoptique

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Panoptique>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jeremy_Bentham

➡ Y a-t-il ou non du transfert chez les schizophrènes ?

Les schizophrènes, des types sympas, copain/copain. C'est pas ça le transfert !

◆ Disparité subjective !

Cf. l'ensemble des prises de notes

◆ La fonction décisoire

En se référant à la période des années '70, quand se réunissaient régulièrement des éducateurs, des psychiatres, des psychologues, apparaissaient toujours les mêmes problèmes (que ce soit concernant des psychotiques, des élèves, des foyers de mères célibataires, ...)

Il y a une structure de groupe, donc une dimension collective qui doit certainement s'inscrire quelque part sur une logique concrète « d'organisation ».

Jean Oury trouve ce terme un peu « mauvais », car lorsqu'on parle d'organisation, on voit apparaître des organisateurs. De même, quand on dit : « décision », on voit apparaître des décideurs !

Il a introduit le terme de « décisoire » pour éliminer le « décideur » ! Mais ça ne suffit pas de le dire !

Je comprends que ça revient, dans notre monde actuel, même quand on ne le souhaite pas. JO fait allusion au besoin de désigner un décideur, simplement pour pouvoir « lui casser la gueule ». Révolution... de sauterelle, dit-il...

Jean Oury, « Introduction au pragmatisme en psychiatrie », Protée, Autour de Peirce : poésie et clinique, n° 3, hiver 2002, p. 77-78.

<http://www.erudit.org/revue/pr/2002/v30/n3/006871ar.html>

« La fonction décisoire, c'est ce qui permet de choisir, pas à n'importe quel moment, mais au moment opportun, pour reprendre les termes antiques. À quel

moment intervient le Kairos, le moment opportun, qui peut justement tout changer, faire bifurquer les événements simplement en appuyant discrètement le petit doigt sur le plateau de la balance. Mais cette fonction décisive, qu'est-ce qui la justifie ? Il y a cette dimension de justification. Il faudrait y revenir pendant l'année. Qu'est-ce qui justifie que je dise : "Non, il ne faut pas de distributeur de boissons?". Ça peut sembler bizarre de corréler Kairos et le coca-cola ! Qu'est-ce qui justifie ça ? J'ai beau souligner ce que dit Tosquelles des rapports complémentaires, des rencontres, des échanges matériels, du bar, des échanges de toutes sortes, affectifs et autres. On le sait par coeur, tout ça. Mais au moment opportun, qu'est-ce qui justifie que je dise : "C'est maintenant, il ne faut pas attendre". Parce que si j'attends, il faudra encore attendre des années. Il y a des moments opportuns, un petit peu comme si un petit chat n'apprend pas à chasser des souris dans les premiers mois, on pourra lui mettre plus tard une souris sous le nez, il s'en foutra complètement. C'est du même ordre. Il y a des moments qu'il ne faut pas louper. C'est ce qu'on appelle la « stratégie analytique ».

« En attendant, le cinéma reste ce qu'il y a de plus proche de la vie. Si proche que ce qu'on a projeté de tourner un mardi, on ne pourra plus le reprendre le mardi d'après. Mais le mardi où on le fait, il y a une chance. Quand on part le matin ou le soir ou à midi, on sait qu'à un moment la chance va passer. Et pas une seule fois puisqu'on est plusieurs. C'est pour ça que les gens qui font du cinéma aiment tellement ça. Alors qu'à la télé, on sait bien que la chance ne passera jamais.. » (Jean-Luc Godard, cinéaste, scénariste, monteur, producteur, acteur, critique, in *La sortie de "Soigne ta droite"* — Godard : le cinéma meurt, vive le cinéma !, propos recueillis par Danièle Heyman, *Le Monde*, 30 décembre 1987, p. 10)

Jean Oury, « Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle », Jacques SCHOTTE (éd.), *Le Contact*, De Boeck Université, 1990, p. 123-124.

Colloque international organisé par le Centres d'études pathoanalytiques de Louvain, 11-13 novembre 1988.


[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« Je voudrais pour terminer dire encore un mot du Praecox Gefühl. Personnellement, le Praecox Gefühl me semble une nécessité de base. Avant même qu'il y ait l'action, il est nécessaire de pouvoir s'orienter. Les

comportements catégoriels, au sens de Goldstein, dans une situation qui apparemment est confuse, doivent délimiter ce qui est essentiel : par exemple la dangerosité suicidaire. Le Praecox Gefühl n'est pas un diagnostic polydimensionnel au sens de Kretschmer. Ce sont les vecteurs de danger, pour les cas présents, qui forcément s'articulent avec une sorte de 'voyance', ou de sympathie au sens de Minkowski (diagnostic par sympathie...). C'est là que se pose l'articulation avec, à mon avis, une des plus grandes fonction qu'a également bien située Weizsäcker : 'la décision'. Il s'agit toujours d'une décision. Pendant un an, dans un séminaire à Ste Anne sur la décision, j'avais été amené à privilégier le terme de 'décisoire', au sens ancien du terme, au sens de la dimension de surgissement (aïon, aoriste...). Pour qu'il y ait du décisoire, il est nécessaire de s'appuyer sur une prégnance, catégorielle, sur le Praecox Gefühl. Mais la décision elle-même sera kairos, c'est-à-dire le moment opportun d'intervenir, qui n'a de sens, il me semble, que si on fait la boucle avec le décisoire, avec aïon, avec cette dimension de tension de durée, cette dimension stoïcienne des choses. C'est un peu ce que Lacan veut dire dans sa 'logique assertive' quand il parle des trois temps : l'instant de voir, le temps pour comprendre et le moment de conclure. Pour qu'il ait un moment de conclure, il faut qu'il y ait un 'instant de voir', même si les deux ont lieu presque en même temps.

Il me semble que ce n'est qu'à ce moment-là qu'il y a l'assomption du risque, en tenant compte d'autrui dans son opacité. C'est le niveau éthique : on est responsable (comme dit Lévinas) de la responsabilité d'autrui. Cela ne veut pas dire qu'on va se substituer à lui : on est responsable de la responsabilité d'autrui dans cette décision dont on sait bien qu'elle n'est que passagère et très courte, mais qui va permettre de faire une coupure dans cette existence errante, dans cet égarement. C'est cette coupure qui est de l'ordre du kairos, mais associé au décisoire.

À ce stade,
Jean Oury va pouvoir poser la question
autrement...

 **Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?**

Ça peut sembler bizarre comme formulation. Mais c'est une mise en question indispensable pour répondre à la question :

Est-ce qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

Même sur le plan scientifique, en physique, en mathématiques, on décide quelque chose. Si on ne décide pas, il n'y a rien !

Cela nécessite de faire appel à une logique aléatoire.

Alors :

Est-ce qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?

Une façon de répondre, c'est de dire : **mais ça dépend !**

[Une allusion à **Lucien Bonnafé**.

Quand il était embarrassé dans une discussion, il disait : « ça dépend ! » ... c'était pas idiot parce que ça permettait de parler d'autre chose... ça dépend... « oui, oui, c'est très bien, mais... ça dépend », non pas : « ça dépend de quoi »]

On peut très bien **décider** — mais sérieusement — qu'il n'y a pas de transfert chez les schizophrènes... c'est ce que disent la plupart des gens d'ailleurs... et puis c'est comme ça !... et alors il faut voir les conséquences.

... en poussant un petit peu... ça justifie caméras, cellules, inoccupations, séjours courts, la destruction « vraie » du Secteur.

Donc, il faut savoir ce qu'on dit...

Mais si on décide : y a du transfert ! Il faut faire attention aussi !

Une armée de types : « on vient pour traiter le transfert du schizophrène ! », alors, c'est le comble ! C'est pas possible ! Il y aurait des écoles pour traiter le transfert du schizophrène ! On va apprendre en trois ans, avoir un diplôme qui pourra traiter tous les schizophrènes. Il s'agit pas de ça, non plus !

(Tout ce passage est plus ou moins verbatim)

À l'arrière-plan, on voit bien... c'est une complexité...

IV

↑ L'arrière-plan, la complexité

Quand on rencontre quelqu'un,...

*Pour désintriquer cette complexité,
JO procède à un nouveau montage de notions ou concepts
souvent visités,*

à retrouver dans l'ensemble des prises de notes.

◆ Les rapports complémentaires

Les **rapports complémentaires** : un des noeuds structuraux d'une collectivité.

Un terme d' **Eugène Dupréel** repris par **François Tosquelles**

Pour qu'il puisse y avoir quelque chose de l'ordre du transfert, il faut qu'il y ait, à l'intérieur même de l'établissement (État-blissement) un minimum de vie avec des échanges, un degré de liberté suffisant.

Jean Oury prend l'exemple du club, comme institution permettant la vie quotidienne avec toutes ses variétés, ses inattendus... les rencontres, ...

Et une vraie rencontre ne peut être programmée, c'est toujours par hasard.

◆ La rencontre

**Tuchè, tugkanon, automaton
lekton**

Cela rejoint une dimension qui apparaît, « en biais », chez **Lacan**, dans le séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964-65)

Jean **Oury**, intervention à une journée de formation de l'Aprec, Tours, 26 avril 2008.

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2009/07/jean-oury-lanalyse-institutionnelle.html>

« Lacan insiste bien. Il dit une vraie rencontre, ça fait sillon dans le réel, qu'on ne peut plus effacer. Après ce ne sera plus comme avant. C'est la définition même sur le plan métapsychologique de l'interprétation analytique. Si après c'est pareil, ce n'est pas une interprétation, même si elle est brillante. Une interprétation, parfois c'est un silence, c'est une rencontre. Ça marque : donc c'était ça ?

Pour l'ensemble d'une collectivité, il faut qu'il y ait possibilité de rencontres. Mais cela ne se fait pas sur ordonnance. Une vraie rencontre, ce n'est pas une organisation de rencontres. Dans les années 1970, j'avais été cité avec mon copain Roger Gentis dans un journal de très haut niveau, *Minute*. On lisait : Oury et Gentis, à La Borde, ils organisent des lieux de rencontres. J'ai demandé s'il fallait porter plainte et on m'a répondu surtout pas !

Une rencontre, ça se fait par hasard. Cela nécessite qu'il y ait un coefficient de liberté permanente. Mais la liberté, ce n'est pas n'importe quoi. Ce n'est pas le laisser aller. Pour qu'il puisse y avoir des effets de transfert, des effets thérapeutiques, des effets de rencontres, cela nécessite un minimum de structures. Ce n'est pas n'importe quoi. Même en pédagogie, en Belgique je crois, les écoles de pédagogie libertaire, elles n'ont pas pu continuer. Il fallait devenir autoritaire. Tout le travail de la pédagogie institutionnelle a été précisément de mettre en place des structures. Pour qu'il puisse y avoir un coefficient de liberté, cela nécessite une bien plus grande rigueur dans ce que l'on appelle une mise en place des structures. »

Dans cette séance,

Jean Oury ajoutera qu'il n'est pas contre les « libertaires », au contraire, mais pour des « libertaires structurés ».

Le terme de « structure » était interdit pendant une certaine période (JO devenu un « fli-chiatre » parce qu'il disait qu'il fallait une structure)

Roger **Gentis**, *Les murs de l'asile*, Maspero, 1974

http://www.serpsy.org/des_livres/Des_livres.html

<http://www.inter-zone.org/gentistitre.html>

http://www.serpsy.org/des_livres/livres_03/gentis.html

http://www.serpsy.org/des_livres/des_livres_2002/aloise.html

Patrick **Faugeras**, *Roger Gentis, un psychiatre dans le siècle*, Erès, collection « Rencontre avec... », 2005

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1573>

Un monde sans fous (documentaire)

<http://www.mediapart.fr/content/un-monde-sans-fous>

On ne peut pas parler de la rencontre à l'état pur, comme ça. C'est pas une chose.

Une rencontre, ça n'est valable qu'avec une autre notion, la notion de **lekton**, qui n'est pas seulement le *dicibile* mais tout le processus qui fait que ça peut se dire.

C'est dans le 'couplage' entre **tugkanon** et **lekton** qu'il y a une possibilité de mettre en question quelque chose de l'ordre de l'objet.

Johannes **Lohmann**

Ce linguiste a commenté de façon extraordinaire la notion de **lekton** chez les Stoïciens...

Sur le lekton, cf. l'ensemble des prises de notes

Pour qu'il puisse y avoir des multi-investissements, donc des rencontres non programmées, de l'ordre de l'inattendu...

Le terme de rencontre est un mot-clé pour permettre toute cette organisation...

« ... on prend par exemple l'exemple du bar :

Il y en a un qui compte l'argent, un autre qui sert et un autre ... je sais pas quoi ! Et s'il y en a un qui met l'argent dans sa poche, les autres lui tombent dessus, on en parle, en public, dans une... (*une réunion, je pense*). Il y a tout un

enchaînement de faits sur une **toile de fond qui tient**. Et c'est sur cette toile de fond qui tient qu'il peut y avoir quelque chose de l'ordre, disons, d'un **investissement personnel**, inattendu et c'est sur ce fond structuré qu'il peut y avoir rencontre...

C'est sur ce fond là qu'on peut peut-être reparler de **transfert**, de **greffes de transfert**.

◆ La Spaltung : les greffes de transfert

C'est à nouveau du travail de **Gisela Pankow** dont il est question en premier.

La **Spaltung**, n'est ni le clivage, ni le splitting... **dissociation** est le mot qui se rapproche le plus. Mais c'est l'image de l'arbre déchiqueté par l'orage qui dit le mieux la Spaltung...



<http://www.33-bordeaux.com/jardin-public.htm>

Il est très remarquable, sur le plan clinique, de la part de **Bleuler**, de parler de la Spaltung, à condition d'en respecter, disons le sens.

Quand une personne a justement une sorte d'**éclatement**, comme ça ? Qu'est-ce que ça veut dire dans un petit groupe, ou au club... Parfois ça prend bien... pendant quelques instants, même... y a des greffes... comme dit **Pankow** ! Des greffes de transfert qui permettent justement ... de recoller un peu les choses pendant un certain temps.

C'est dans ce sens-là que **Jean Oury** avait proposé, en 1973, en parlant du concept de transfert, que la **dissociation**, au sens de la **Spaltung**, ça se marque essentiellement d'abord dans l'appréhension qu'on a soi-même du transfert : et il avait proposé le terme de **transfert dissocié**.

C'est pour dire que quand on rencontre — **Tuchè** — quelqu'un — même pour la première fois — : on sent tout de suite quelque chose...

◆ Le Praecox Gefühl

C'est l'expression (mal traduite en français par *sentiment du précoce* !) proposée par un psychiatre hollandais, notamment dans un congrès en 1950.

Sentir qu'il y a quelque chose d'immédiat qui se passe...

Quand un schizophrène « vrai » (JO remarque maintenant il y a plein de « faux » schizophrènes ! Avec le DSM on décrète schizophrène n'importe qui !), on le sent immédiatement !

L'instant de voir, comme dit **Jacques Lacan**

Henricus Cornelius Rümke

http://nl.wikipedia.org/wiki/Henricus_Cornelius_R%C3%BCmke

« **Signification de la phénoménologie dans l'étude clinique des délirants** », p. 125-173. **Délires, Congrès international de psychiatrie. Paris 1950. I – psychopathologie générale, psychopathologie des délires, Paris, Hermann, 1950**

Texte revu pour sa forme française par le Dr Lainé.

« La phénoménologie de la rencontre ne joue qu'un rôle restreint en psychiatrie encore. Je n'ai trouvé que fort peu à ce sujet dans la littérature. J'ai l'opinion personnelle que justement cette forme de phénoménologie peut être de la plus haute importance. Dans une étude "Le symptôme-axe de la schizophrénie" et le "sentiment de précoce"³ j'ai exposé cela. Dans la rencontre avec le malade schizophrène l'investigateur sent une hésitation curieuse et un sentiment d'étrangeté, qui se rapportent à la rupture du rapport mutuel normal quand deux personnes se rencontrent. Ce qu'on appelle l'instinct de rapprochement et ses expressions est troublé d'un côté seulement. Le rapprochement de l'investigateur lui-même se heurte à l'absence du rapprochement du côté de l'autre. À ceci s'ajoute l'accroc de *Austausch-Affektivität* comme dit Vera Straszler. Beaucoup de phénomènes schizophréniques peuvent être expliqués en

³Studies in Voordrachten over Psychiatrie. Scheltoma en Holkema, Amsterdam, 1948.

partant de l'absence de l'instinct de rapprochement. Ils peuvent être vus comme les comportements d'un homme seul et à l'abri des regards. J'écrivis dans mon étude : "beaucoup d'altérations motrices sont les altérations motrices de l'homme séparé du monde extérieur. On n'a qu'à penser aux grimaces et mouvements singuliers, aux stéréotypies, tics, aux attitudes presque catatoniques de "l'homme seul" quand il n'est pas seulement seul mais aussi se sait à l'abri des regards, par exemple à la toilette ou dans la salle de bains fermée à clef". Ce n'est pas seulement le mouvement qui perd sa caractéristique de communicatif le plus important : le langage... Le monologue intérieur, même du normal, révèle quantités de déraillements, de bizarreries, de troubles d'idéations, de stéréotypies, de persévérations, etc. Souvent aussi nous trouvons des néologismes. Comme nous pouvons bien diagnostiquer la schizophrénie par le "sentiment du précoce", survenant chez l'investigateur, nous pouvons peut-être également faire ceci dans nombre d'autres maladies en analysant les sentiments qui surgissent chez l'examineur. Il nous faut apprendre à mieux enregistrer les changements de notre propre expérience intérieure. Nous "sommes" tout autres, dans la rencontre avec un homme maniaque, hystérique, psychopathique ou atteint d'une démence. Ainsi il est arrivé qu'une légère perte de décorum de mon côté annonça le commencement de la démence chez un malade dont la démence était à peine notable d'une autre façon. Mon collaborateur van den Berg⁴ a décrit dans sa thèse plusieurs autres perturbations dans la rencontre avec des malades schizophréniques. Sur ce fond général. » p. 162-163.

« J'ai souvent été frappé par le fait que je faisais mes diagnostics sur d'autres données que celles par lesquelles j'expliquais mes diagnostics une fois posés. La phénoménologie pourra aider à mettre fin à cette comptabilité double sur le terrain du diagnostic. Je vous rappelle maintenant mes trois malades délirants que j'ai décrits dans la quatrième partie de ce rapport. En se basant sur les phénomènes exprimés en termes de la psychopathologie objectivante exclusivement on ne pourrait diagnostiquer ces malades autrement que comme schizophrènes. Une brève conversation avec les malades nous a convaincu, moi et mes collaborateurs, qu'il n'en était pas question. Qu'est-ce que nous avons

⁴Berg, Jan Hendrik Van Den, *De betekenis van de phænomenologische of existentielle anthropologie in de psychiatrie*. Kemink, Utrecht, 1946.

remarqué chez ces malades ? Ou mieux encore, en premier lieu, qu'est-ce que nous avons remarqué chez nous-même ? Ceci : qu'en nous-même l'expérience curieuse que nous appelons le "sentiment de précoce" ne survint point. Chez ces malades il apparaissait clairement qu'il n'y avait pas d'appauvrissement intentionnel, qu'ils montraient dans une conversation qu'ils ne se cramponnaient pas à une attitude, que leur projet du monde, si pathologiquement altéré qu'il fut, n'excluait pas d'autres projets du monde. Ils projetaient un avenir, ils formaient des projets pour le temps où ils seraient guéris. Le délire était incorrigible, les contenus étaient suffisamment absurdes. Surtout chez A. et B., mais chez C. aussi la consistance du délire n'était pas aussi dure, pour ainsi dire, que celle du délire schizophrénique. Chez A. nous trouvons l'initiative d'écouter et d'enregistrer soi-même, en contraste avec la soumission aux hallucinations et au délire schizophrénique. » p. 166-167.

Wim Berkelaar,

« L'existentialisme à Utrecht. La visite de Jean-Paul Sartre en 1946 »
<http://www.revue-relief.org/index.php/relief/article/viewPDFInterstitial/39/38>



Quand on rencontre quelqu'un :

Comment-voit on s'il est ou non schizophrène ?

Praecox Gefühl...

Instant de voir...

On ne se trompe pas. Mais il faut une certaine expérience...
On peut prendre des images pour essayer de préciser..

D'un écrivain qui disait que la personnalité pour lui se rassemblait en un point dans la nuque, Jean Oury conserve ce 'ça se rassemble en un point'.

Et quand on voit quelqu'un de normopathe, non schizophrène, on ne se pose même pas le problème ! Il est là, c'est tout. (*Je comprends : il est rassemblé en un point, pour conserver l'image de l'écrivain*)

Et quand on voit un schizophrène, ça fait quelque chose !

On a l'impression ... Où il est ? Il est là mais il y a des bouts qui manquent ! Un bout qui est ailleurs ! Ça se sent immédiatement... Praecox Gefühl !

Dans la **rencontre**, pour Jean Oury il y a une **dimension de transfert (Übertragung)**

La dissociation, la Spaltung, se sent tout de suite dans le Praecox Gefühl, dans la rencontre avec l'autre : **transfert dissocié**.

Il faut travailler avec ça.

➡ Comment faire ?

Comment faire pour prendre en charge (cette formulation ne satisfait pas Jean Oury)

... « **prendre en psychothérapie** » un schizophrène dans un groupe ?

Il y a les **astuces** de **Gisela Pankow**, par des circuits intermédiaires comme la pâte à modeler, etc...

C'est peut-être même à rapprocher des techniques de corps (une stagiaire psychologue à étudié cet aspect dans sa thèse. La pratique de l'équitation par des schizophrènes : ça peut sembler bizarre, mais ... le cheval ... pour remplacer la pâte à modeler... c'est possible...)

Ce sont des problèmes de corps, c'est le **CORPS** qui est **dissocié**. Mais le corps est inséparable de la pensée, du langage. Ce n'est pas nouveau !

http://fr.wikipedia.org/wiki/Baruch_Spinoza

Baruch Spinoza, Éthique, II, Proposition XXI, scolie, Seuil, Collection Essais (bilingue), 1999, p. 143

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020360562>

« L'Esprit et le Corps, c'est un seul et même Individu que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la Pensée, tantôt sous celui de l'Étendue »

Première publication de l'Éthique : 1677.

Gilles Deleuze, Spinoza. Philosophie pratique, Minuit, 1981, p. 28-29.

http://www.leseditionsdeminuit.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=2016

« Spinoza propose aux philosophes un nouveau modèle : le corps. Il leur propose d'instituer le corps en modèle : "On ne sait pas ce que peut le corps" Cette déclaration d'ignorance est une provocation : nous parlons de la conscience et de ses décrets, de la volonté et de ses effets, des mille moyens de mouvoir le corps et les passions – mais nous ne savons même pas ce que peut un corps⁵. Nous bavardons, faute de savoir. Comme dira Nietzsche, on s'étonne devant la conscience, mais, "ce qui est surprenant, c'est bien plutôt le corps..." Pourtant, une des thèses théoriques les plus célèbres de Spinoza est connue sous le nom de parallélisme : elle ne consiste pas seulement à nier tout rapport de causalité réelle entre l'esprit et le corps, mais interdit toute éminence de l'un sur l'autre. Si Spinoza refuse toute supériorité de l'âme sur le corps, ce n'est pas pour instaurer une supériorité du corps sur l'âme, qui ne serait pas davantage intelligible. La signification pratique du parallélisme apparaît dans le renversement du principe traditionnel sur lequel se fondait la Morale comme entreprise de domination des passions par la conscience : quand le corps agissait, l'âme pâtissait, disait-on, et l'âme n'agissait pas sans que le corps ne pâtisse à son tour (règle du rapport inverse, cf. Descartes, Traité des passions, articles 1 et 2). D'après l'Éthique, au contraire, ce qui est action dans l'âme est aussi nécessairement action dans le corps, ce qui est passion dans le corps est aussi nécessairement passion dans l'âme⁶. Nulle éminence d'une série sur l'autre. Que veut donc dire Spinoza quand il nous invite à prendre le corps pour modèle ?

Il s'agit de montrer que le corps dépasse la connaissance qu'on en a, et que la pensée ne dépasse pas moins la conscience qu'on en a. [...]

Bref, le modèle du corps, selon Spinoza, n'implique aucune dévalorisation de la pensée par rapport à l'étendue, mais, ce qui est beaucoup plus important, une dévalorisation de la conscience par rapport à la pensée : une découverte de l'inconscient, et d'un inconscient de la pensée, non moins profond que l'inconnu du corps.

C'est que la conscience est naturellement le lieu d'une illusion. Sa nature est telle qu'elle recueille des effets, mais elle ignore les causes. »

⁵Ethique, III, 2, scolie

⁶Ethique, III, 2, sc. (et II, 13, sc.)

Pascale **Gillot**, « **Corps et individualité dans la philosophie de Spinoza** », *Methodos, Figures de l'irrationnel*, 2003/3
<http://methodos.revues.org/114>

Comment traiter cette dissociation ?

Ça se traite peut-être plus spontanément qu'on le croit !

... à condition qu'il y ait une structure tenant compte des rapports complémentaires...

... que pour faire quelque chose tu es obligé de demander à un autre, qui demande à un autre et qui fait des liens... fragiles... de pseudo-rencontres, mais qui peuvent, au bout d'un certain temps, créer de véritables surfaces de « reprises », de surfaces de tissage... d'existence.

« Et c'est pourquoi je disais : **transfert dissocié**. »

◆ Les constellations

Jean Oury revient sur l'expérience de la clinique de Chestnut Lodge et des travaux de **Stenton** et **Schwartz** rapportée par **Paul-Claude Racamier**

Il insiste ce soir sur l'**hé-té-ro-gé-né-i-té** indispensable du groupe formant une constellation autour du patient.

Pierre Delion, « **Thérapeutiques institutionnelles** », 2006.
<http://www.psychiatrie-desalieniste.com/Therapeutiques-institutionnelles.html#precis15>

« Il ne s'agit pas de réunir les psychiatres, les psychanalystes ! Faut réunir justement les gens, qui voient le type dans la journée : c'est-à-dire un cuisinier — à condition que les cuisines soient pas fermées ! — les cuisiniers, jardiniers, et les femmes de ménage, un infirmier, des médecins, un type de l'administration... et on parle pendant deux heures de ce type et le lendemain il est complètement changé ! Pourquoi ? On a touché ... »

... **Tosquelles** avait dit à JO : tu as remué le contretransfert institutionnel !

JO dit qu'il a compris très tard ce que voulait dire **Tosquelles**. Il pensait qu'on avait remué quelque chose de l'ordre de la rencontre (les autres ne se comportaient plus pareil avec la personne en question, ils n'avaient plus la même allure, quelque chose d'impalpable, un mouvement de la main, un sourire...)

◆ Le sens, *Sinn*

*Comme pour le reste
cf. l'ensemble,
ici peut-être en partant de février 2010*

Mais il y a autre chose :

... JO aurait tendance à dire : on a travaillé, au plan collectif, au niveau du **sens**, au sens de **Sinn**, pas *Bedeutung*.

Et le sens, il n'est justement pas dans les gestes ou dans les mots ou les lignes... mais entre les mots, entre les lignes...

Et ce travail au niveau du sens (« on a travaillé sans qu'on s'en doute ») a modifié quelque chose mais quoi ?

Jean Oury parle d'un « **impact très subtil** », au niveau du transfert dissocié.

Pendant un certain temps, quelque chose s'est réuni là, sans qu'on le sache...

Mais il faut des conditions, bien sûr, pour qu'une constellation marche !

Ne pas être embarrassé par des problèmes de hiérarchie. Ce qui oblige à remettre en question tout l'établissement !

◆ Le sérieux et l'humour

Donc, tout un système de **rapports complémentaires**, d'**hétérogénéité**, de **dimensions plurielles** pris non pas forcément dans ce qu'on appelle le

sérieux mais dans une dimension qui, selon JO, fait partie du traitement,

... qui est plus sérieux que le sérieux : qui est une dimension d' **humour** !

S'il y a pas d'humour, c'est zéro, tout ça ! Mais l'humour, on l'a pas sur commande !

On a travaillé sans le savoir, il faut surtout pas trop le savoir ... sur quelque chose qui est efficace. Mais...

➡ Qu'est-ce qui est efficace ?

JO annonce qu'il va poser une hypothèse, mais auparavant...

« Coloniser » Lacan

Il s'agit de reprendre, encore une fois, à partir d'avancées, qu'il faudrait « coloniser », chez **Lacan**...

Jacques **Lacan**, « **L'étourdit** » (1972)
<http://www.ecole-lacanianne.net/documents/1972-07-14.doc>

C'est un texte « un peu fantaisiste mais très subtil ».

Un texte qui commence par cette phrase :

« **Qu'on dise /reste oublié derrière ce qui se dit/ dans ce qui s'entend** »

◆ Le point de transfert : au niveau du « dire » inaccessible

Jean **Oury**, « **Liberté de circulation et espace du dire** », intervention à **Tours, mai 1998, journée d'étude de l'Association de recherche clinique du premier secteur (A) de psychiatrie d'Indre-et-Loire**
<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/OURY%20Jean/Textes/texte11.htm>
« À ce sujet-là, je voulais juste dire un mot pour préciser ce qu'on appelle le dire. Par exemple, dans ce texte de Lacan que je citais tout à l'heure, "L'étourdit", dès la première page, il y a une phrase sur laquelle il va essayer de travailler.

C'est une phrase où il y a la distinction entre le dire et le dit. Il met le dire au subjonctif. C'est très intéressant. Lacan, c'est un grammairien, au sens traditionnel, c'est-à-dire de la logique; la logique même, c'est la grammaire, ce n'est pas la syntaxe. Il dit : "Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend". Comment retenir ce truc-là ? J'avais imaginé de rapprocher ça (c'est une abduction, une hypothèse) de ce qu'il dit dans un autre séminaire (Je crois que c'est dans *Encore*). Il se demandait comment on peut représenter le processus analytique. Et il reprenait là une espèce de graphe, qu'on retrouve aussi chez Peirce, ce qu'il appelle "le huit inversé". Pour ceux qui connaissent cela, c'est la coupure du crosscap.

Le huit inversé, c'est un huit dont on renverse la tête, cela forme ce qu'il appelle le "raffé", c'est-à-dire qu'on passe d'un côté à l'autre. Le grand cercle, cela forme ce qui représente pour Lacan la demande. Le désir, c'est le petit cercle ; le point T, c'est le point de transfert. Et puis il y a la ligne de l'identification. Le processus analytique, c'est ce qui va ramener tout le temps au point de transfert. Le transfert, c'est une position en rapport avec ce que Lacan appelle le désir de l'analyste. L'analyste (enfin, son inconscient) doit être plus désirant que l'analysant, et il ne doit pas non pas vraiment le ramener à l'ordre, mais presque, en fin de compte. Donc, ramener à ce point de transfert. Surtout, ne pas en rester à l'identification. Il ne s'agit pas de s'identifier à l'analyste en disant : "Ah ! Ce qu'il est beau ! Ce qu'il est intelligent ! Etc..." C'est une imbécillité. Ça arrive, mais il faut "traverser", comme dit Lacan, traverser l'identification. C'est pour ça qu'il y a un raffé. Alors, je me suis servi de ce schéma-là en plaçant "qu'on dise" au niveau du cercle du désir. "Reste oublié derrière ce qui se dit", au niveau de celui de la demande, ce qui me semble assez logique. Et "dans ce qui s'entend", à l'extérieur de tout ça. »⁷

Ce mercredi, Jean Oury va plus vite, déplie moins sa pensée que dans l'intervention de Tours...

Il parle du **point de transfert** au niveau du « **dire** » et aussitôt après de la **perte dans l'identification**.

⁷C'est donc un extrait de la version accessible à partir du site de La Borde. Je n'ai jamais rencontré ailleurs ce terme 'raffé' : si quelque lecteur attentif peut me confirmer que le terme exact est celui-là...

Mais le dire est inaccessible.

Et l'on ne peut rien comprendre si l'on ne fait pas la distinction entre le **dire** et le **dit**

Et le « dit », ça n'est pas forcément ce qu'on entend ! C'est simplement un petit bout des choses !

Or, c'est toute cette armature-là qu'il faudrait redessiner.

◆ **Le langage, les *Vorstellungsrepräsentanz***

La distinction entre le dire et le dit, c'est aussi celle entre le langage — au sens structural — et la langue.

Et le langage, ça ne s'entend pas !

Le langage, c'est un regroupement de signifiants

Vorstellungsrepräsentanz représentant-représentation

en rapport avec ce que **Freud** appelait le refoulement originaire

UrVerdrängung refoulement originaire

Dans la schizophrénie, il y a une espèce d'éclatement, le refoulement originaire ne fonctionne pas.

Le refoulement originaire n'a de sens que s'il est **enclôS** ! Et qu'est-ce qui l'enclot ?

« Ça peut sembler de la pataphysique ce que je raconte là... »

cf. en partant de janvier 2010

◆ **La métaphore primordiale**

Ce qui l'enclot, le « couvercle de fermeture » : la métaphore primordiale de **Jacques Lacan**

L'oubli de l'oubli

C'est l'expression d'un patient psychotique que connaît JO pour dire cet état épouvantable, à la suite d'un événement précis. (*JO ajoute : « il faut rester modeste et bien écouter ! »*)

C'est ça qui est effrayant.

Quand il y a l'oubli de l'oubli, on ne peut pas se souvenir.

et

Pour se souvenir, il faut qu'il y ait de l'oubli...

Il ne faut pas confondre oubli et se souvenir.

L'oubli de l'oubli

C'est une fuite : il n'y a pas de recentrement. Il n'y a plus de structure. Il n'y a plus de **Vorstellungsrepräsentanz**

« **Coloniser** » **Lacan (bis)**

« **l'inconscient est structuré comme un langage** »

Jean Oury trouve que Lacan n'a pas assez expliqué cette formule.

◆ **Langue < abîme > Langage**

Il va rappeler la différence entre la langue (la communauté linguistique) qui fait la parole entendue, et le langage, qui est une structure. Il y a un abîme entre les deux.

Cet **abîme** ne pouvant être franchi que grâce à une **logique** particulière.

Je comprends que la logique institutionnelle peut être cette logique-là à condition qu'on ne vienne pas mettre des bâtons dans les roues par des règlements idiots.

◆ Le Semblant

Dans cette structure-là, où il y a de **lalangue**

C'est là qu'apparaît ce qui est le plus efficace : le **semblant**

◆ Les Wesen sauvages : un pont entre parole et langage

En référence aux derniers travaux de **Maurice Merleau-Ponty**

◆ La logique poétique

Et l'on retrouve **François Tosquelles** :

Ce qui fait le pont, le passage entre la langue, la parole et le langage cela nécessite une logique bien plus complexe que la logique habituelle, c'est la **logique poétique**

➔ On ne peut pas parler du transfert, du transfert dissocié si on n'a pas ça en tête. Mais ça ne suffit pas non plus...

➔ Comment faire « tenir » ?

Comment pouvoir établir une continuité, « faire tenir » ?

◆ La dimension anaphorique, Le déictique

On travaille dans un certain **contexte**,

Il faudrait déjà savoir travailler ce terme. Jean Oury fait référence à **Roland Barthes**

Voici ce que j'ai trouvé
Extrait de la page Wikipedia sur Roland Barthes
http://fr.wikipedia.org/wiki/Roland_Barthes

« Dans le mythe, écrit Barthes, la chaîne sémiologique « signifiant/signifié = signe » est doublée. Le mythe se constitue à partir d'une chaîne pré-existante : le signe de la première chaîne devient le signifiant du second. Barthes donne l'exemple d'une phrase figurant comme exemple dans une grammaire : c'est un signe composé de signifiant et signifié, mais qui devient dans son contexte de grammaire un nouveau signifiant dont le signifié est "je suis ici comme exemple d'une règle grammaticale" »

Roland Barthes, Mythologies (1957), Seuil
« mythologique »
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020005852>

Autrement dit, le contexte n'est pas une simple tablature de structure comme un langage quelconque. C'est déjà une complexité.

Dans un contexte, où il y a liberté de circulation, possibilités de rencontres,... on peut mettre en acte la **dimension anaphorique** : il se passe quelque chose, ça construit quelque chose qui va pouvoir ne pas être forcément dit mais qui va permettre qu'il y ait du **déictique**.

Jean Oury, « Transfert, multiréférentialité et vie quotidienne dans l'approche thérapeutique de la psychose », Cahiers de psychologie clinique 2/2003 (n° 21), p. 155-165.
<http://www.cairn.info/revue-cahiers-de-psychologie-clinique-2003-2-page-155.htm>

« On le voit bien dans la vie de tous les jours, quand on rencontre quelqu'un : des fois on n'y prête pas attention, mais en général, on se fait un signe, qui, parfois, est plus important qu'une parole. C'est une dimension "déictique" : faire

des signes qui veulent dire quelque chose, mais qui ne peuvent fonctionner, pratiquement, que si ça s'inscrit dans une relative temporalité, dans une dimension "anaphorique", c'est-à-dire que ça ne prend sens que parce que celui à qui on s'adresse sait déjà qu'il y a quelque chose qui s'est passé, qu'il suffit d'un signe pour... Cette pratique est bien plus générale qu'on ne le croit. Il y a de l'anaphorique et du déictique au niveau de la vie quotidienne. »

Jean **Oury** et al. « **Entretien avec Jean Oury** »
VST - Vie sociale et traitements 4/2005 (n° 88), p. 18-22.
<http://www.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2005-4-page-18.htm>

« Sur un plan plus général, il y a une politique institutionnelle qui empêche, de plus en plus, le processus d'inscription, ce que, en sémiotique, Michel Balat appelle la "fonction scribe". Dans la logique triadique, il y a le *musément*, la *fonction scribe* (l'inscription) et l'*interprétant*. Une triade. Pour qu'il puisse y avoir événement, il faut qu'il y ait inscription ; mais ce n'est pas l'écriture. Pour qu'il y ait l'écriture, il faut l'interprétant. Dans un système institutionnel, il doit y avoir une fonction scribe généralisée : quand il se passe quelque chose, ça compte, ça s'inscrit dans les habitudes, etc. Ce qu'on appelle une fonction d'inscription se manifeste sur le plan logique dans la dimension qu'on appelle anaphorique. Une fois que c'est là, après, on sait : il n'y a plus besoin de faire de discours, on est dans le diacritique. C'est le résultat d'une inscription. »

Pierre **Delion**, « **Franchir le tabou du corps en psychiatrie** », **L'information psychiatrique**, vol. 85, n.1, 15-25, janvier 2009, Le corps retrouvé.

http://www.john-libbey-eurotext.fr/fr/revues/agro_biotech/sec/e-docs/00/04/48/06/article.phtml
disponible aussi sur le site de Michel Balat
<http://balat.fr/Le-corps-retrouve-par-Pierre.html>

« La deuxième année représente donc une période stratégique de bifurcation. L'enfant est dans un mouvement extraordinaire de découverte du monde avec sa musculature et son désir d'en prendre possession. Il va vers tout ce qui l'intéresse et s'éloigne de tout ce qui le rebute. Mais dans le même temps, il parvient peu à peu à mieux maîtriser les expressions vocales coïncidant avec la désignation du

monde qu'il a entreprise : il pointe avec son doigt, souvent son index, l'objet qu'il veut absolument avoir en sa possession, c'est le pointage proto-impératif ; lorsqu'il commence à le faire avec son index, ce geste de désignation est en général accompagné du mot que lui propose maman ou papa : "ah ! tu veux un bonbon" ; et l'enfant qui se développe sans difficultés va rapidement opter pour le mot à la place de la désignation par l'index de l'objet dont il a besoin (la fonction déictique). L'enfant qui se tient devant la boîte à bonbons, les mains derrière le dos et dit d'une petite voix contenue, en rougissant et en baissant les yeux : « bonbon », nous indique qu'il a compris la leçon, et cette petite scène montre à l'envi qu'il a déjà intériorisé le fait que l'obtention de bonbons ne sera pas illimitée. Il réutilisera le pointage lorsque quelques mois plus tard, envahi par une émotion soit positive, soit négative, il aura besoin de la partager avec son parent, d'abord pour se délivrer du débordement émotionnel auquel l'objet en question aura donné lieu, puis pour en comprendre la ou les raisons d'être là, au bout de son index, dans le droit prolongement de son regard ! C'est ainsi que lors de la promenade en voiture, l'enfant commente depuis son siège arrière ce qu'il voit, et à un moment, l'émotion grandit et il montre le très gros engin de chantier qu'il a repéré au bout de la rue. Il ne s'agit plus de lui donner l'objet qu'il désigne, il veut "seulement" partager l'émotion qui l'a envahie à la vue de cet engin extraordinaire pour lui. C'est le partage émotionnel qui est important et l'échange avec autrui. Va s'ensuivre une conversation sur les engins de chantier qui le ravira d'aise. Il s'agit alors du fameux pointage proto-déclaratif dont la fonction vient indiquer que l'enfant compte sur le lien avec un autre qui peut l'aider à grandir et avec qui partager les émotions débordantes. C'est ce que les enfants à risque d'autisme ont tellement de mal à acquérir. »

Sur la fonction **phorique**, la fonction **sémaphorique**

Du grec ancien **-φορος** (-foros), provenant de **φέρειν** (ferrein) « porter ».

Pierre **Delion**, « **Les choses de la vie (quotidienne)** », **Institutions**, n° 19, décembre 1996, **La vie quotidienne**
http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n19/les%20choses%20de%20la%20vie%20quotidienne%29.htm

L'anaphore en rhétorique
http://fr.wikipedia.org/wiki/Anaphore_%28rh%C3%A9torique%29

Jean Oury établit un rapprochement avec le transfert dissocié.

Un travail 'en individuel' avec un patient ne prend sens que s'il y a un support qui renvoie à d'autres structures, d'autres personnes, d'autres malades, d'autres occasions... (*J'espère ne pas trop déformer la pensée de JO*)

Cela déclenche une nouvelle question...

➡ Quelle est la qualité du tissu ?

(je comprends : quelle est la qualité du contexte, du support)

◆ La logique ménippéenne, carnavalesque

Jean Oury fait appel à **Julia Kristeva** pour parler de ce qui est à la base même de ce qui ne se dit pas mais qui se fait même sans se dire et qui est quelque chose de l'ordre de ... de la quotidienneté !

Un niveau logique où il n'y a plus tellement de distinctions...

Jean Oury, « **Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle** », in **Jacques Schotte (ed.)**, **Le Contact**, Bibliothèque de pathoanalyse, Éd. De Boeck, 1990, p. 111-125.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\).pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.).pdf)

« Ce texte pourrait rejoindre, juste à titre d'indication, bien que ce soit un peu différent au niveau logique, les élaborations de Julia Kristeva à propos de la "chora sémiotique". J'enlèverais le mot "sémiotique", ou je le mettrais plutôt entre parenthèses, pour parler de ce qu'elle nomme **l'hypodoxeion**, c'est-à-dire cette concavité réceptive proche du pathique, mais qui n'ouvre pas vraiment vers le pathique... On peut se référer également aux élaborations de Julia Kristeva à propos d'une certaine forme de logique : "la dialogique", "la logique planaire", dans ses commentaires sur Bakhtine. En particulier, Kristeva fait apparaître une logique qui est très proche, à mon avis, de ce qui est en question : **la logique ménippéenne ou la logique**

carnavalesque. On a souvent affaire à cela. Si on est suffisamment vigilant, on voit cette dimension ménippéenne apparaître. Et il faut en profiter pour essayer d'établir des systèmes de rencontres hasardeux... J'avais écrit un petit article intitulé "Hasard'eux" : eux du hasard. On peut dire qu'il y a possibilité, dans des systèmes ouverts, de mettre en question le désir, même le plus égaré, le plus dans "l'a-dire", pour qu'il puisse y avoir fonction interprétative. »

Julia Kristeva, **La Révolution du langage poétique**, Seuil, 1974, Folio Essais 1950, p. 22-23

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ahess_0395-2649_1976_num_31_3_293738_t1_0599_0000_001

« 2. La « chora sémiotique » : ordonnancement des pulsions. »

« Des quantités discrètes d'énergies parcourent le corps de ce qui sera plus tard un sujet, et, dans la voie de son devenir, elles se disposent selon les contraintes imposées à ce corps – toujours déjà sémiotisant – par la structure familiale et sociale. Charges "énergétiques" en même temps que marques "psychiques", les pulsions articulent ainsi ce que nous appelons une chora : une totalité non expressive constituée par ces pulsions et leurs stases en une motilité aussi mouvementée que réglémentée.

Nous empruntons le terme de chora à Platon dans le Timée pour désigner une articulation toute provisoire, essentiellement mobile, constituée de mouvement et de leurs stases éphémères. Nous distinguerons cette articulation incertaine et indéterminée, d'une disposition qui relève déjà de la représentation et qui se prête à l'intuition phénoménologique spatiale pour donner lieu à une géométrie. Si la description théorique de la chora que nous poursuivons, suit le discours de la représentation qui la donne comme évidence, la chora elle-même, en tant que rupture et articulations – rythme – est préalable à l'évidence, au vraisemblable, à la spatialité et à la temporalité. Notre discours – le discours – chemine contre elle, c'est-à-dire s'appuie sur elle en même temps qu'il la repousse, puisque, désignable, réglémentable, elle n'est jamais définitivement posée : de sorte qu'on pourra la situer, à la rigueur même lui prêter une topologie, mais jamais l'axiomatiser. [...] ni modèle ni copie, elle est antérieure et sous-jacente à la figuration donc à la spécularisation, et ne tolère d'analogies qu'avec le rythme vocal ou kinésique. »

« Platon insiste sur le caractère nécessaire mais non divin parce qu'instable, incertain, tout en mutation et en devenir, du réceptacle (ὑποδοξεῖον – hupodoxeion) qui est nommé aussi espace (χωρα – chora) vis à vis de la raison ; il est même innommable, invraisemblable, bâtard : “Une place indéfiniment ; il ne peut subir la destruction, mais il fournit un siège à toutes choses qui ont un devenir, lui-même étant saisissable, en dehors de toute sensation, au moyen d'une sorte de raisonnement bâtard ; à peine entre-t-il en créance ; c'est lui précisément aussi qui nous fait rêver quand nous l'apercevons, et affirmer comme une nécessité que tout ce qui est doit être quelque part, en un lieu déterminé...” (Timée, § 52 [...]) » p. 23 (note de bas de page)

Julia Kristeva, in « **Une poétique ruinée** », présentation de **Mikhail Bakhtine**, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970, *Essais*, 1998, p. 5-21
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

« Les écrits de Dostoïevski ne “représentent rien” : aucun personnage, aucune réalité, aucun auteur extérieur au tissu où ils germent et qui seraient autonomes à l'égard d'une matière que détermine l'instance d'un “je” en désir de l'autre. Ces textes analysent le rapport du sujet à son discours, donc de l'avant-sujet dans les discours qui deviennent, par là-même, une scène onirique, conglomérat de différences en heurt. Le miroir, où se trouvait un logos monolithique – une “monologique” – n'est plus ; c'est dans son tain que se produit ce que Bakhtine entend dans les voix de la polyphonie dostoïevskienne. [...]

Que cette exploration de l'interdiction – qui est en même temps une traversée de l'autre côté de la représentation – ne soit pas une illusion optique du lecteur ni du nouveau-né de la culture, mais qu'elle anime toute une tradition, c'est ce que l'historicisme de Bakhtine lui permet de démontrer. Il dévoile ainsi que cet au-travers de la représentation, ce travail qui la ruine, a toujours été l'autre du discours théologique, a toujours constitué l'espace dramatique où le “je” prend le masque d'un rire ambigu ou de l'excès sexuel pour mimer le théâtre de son analyse, c'est-à-dire sa mort. De la ménippée grecque à Lucain et Pétrone, au carnaval médiéval – théâtre sans scène, donc sans spectateur et sans représentation, car chacun y est son auteur et son acteur, son même et son autre – à Rabelais et Swift, à Joyce, Artaud et Bataille, ce rire mortuaire du “je” désacralisé s'accroît et se précise, de plus en plus corrosif et efficace, il détruit le monologisme du discours littéraire représentatif et pose la scène généralisée kaléidoscopique et plurielle où nous ne voyons rien car elle nous voit. » p. 21.

Mikhaïl Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski* (1929, 1963), Seuil, 1970, *Essais*, 1998.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020353373>

« Ce genre tient son nom d'un philosophe du III^e siècle avant JC, Ménippe de Gadare, qui lui a donné sa forme classique. [...] “La satire ménippée” a exercé une énorme influence sur la littérature chrétienne (de la période antique), sur la littérature byzantine (et par là sur la littérature russe ancienne). Sortant de l'Antiquité, elle continua à se développer sous différentes variantes et différents noms, au Moyen Âge, pendant la Renaissance et la Réforme, jusqu'à nos jours même ; en fait, son évolution dure encore (qu'on en ait conscience ou non). Ce genre carnavalesqué, extraordinairement souple et changeant comme Protée, capable de pénétrer les autres genres, eut une influence capitale, mal étudiée et appréciée pour l'instant, sur le développement des littératures européennes. La “satire ménippée” est devenue un des principaux véhicules de la perception du monde carnalesque, dans la littérature même la plus moderne. [...]p. 168-169.

8. La ménippée fait appel, pour la première fois, à ce qu'on peut appeler l'expérimentation morale et psychologique, à la représentation d'états psychiques inhabituels, anormaux : démence de toutes sortes (“thématique maniacale”), dédoublements de la personnalité, rêveries extravagantes, songes bizarres, passions frisant la folie, suicides, etc. Tous ces phénomènes ne se contentent pas d'un rôle anecdotique, mais influent sur la forme même du genre. Les rêveries, les songes, les folies détruisent l'unité épique et tragique de l'homme et de son destin, découvrent en lui un homme différent, des possibilités d'une autre vie. Le personnage perd son achèvement, son monisme ; il cesse de coïncider avec lui-même. Les rêves sont courants dans l'épopée également, mais ils y sont prophétiques, incitent à des actions précises ou mettent en garde, et ne poussent pas l'homme à dépasser les limites de son destin et de son caractère, ne détruisent pas son autarcie. Bien sûr, cet inachèvement de l'homme et sa non-coïncidence avec lui-même ont, dans la ménippée, un caractère assez élémentaire, embryonnaire, mais ils sont déjà une ouverture et permettent de voir l'homme sous un jour nouveau. La destruction de l'achèvement de l'homme y est également favorisée par une attitude dialogique vis-à-vis de soi-même (grosse du dédoublement de la personnalité). » p. 173.

« Le carnaval est un spectacle sans la rampe et sans la séparation en acteurs et spectateurs. Tous ses participants sont actifs, tous communient dans l'acte carnavalesque. On ne regarde pas le carnaval, pour être exact, on ne le joue même pas, on le vit, on se plie à ses lois aussi longtemps qu'elles ont cours, menant une *existence de carnaval*. Celle-ci pourtant se situe en dehors des ornières *habituelles*, c'est en quelque sorte un "vie à l'envers", "un monde à l'envers"⁸.

Les lois, les interdictions, les restrictions qui déterminaient la structure, le bon déroulement de la vie normale (non carnavalesque) sont suspendues pour le temps du carnaval ; on commence par renverser l'ordre hiérarchique et toutes les formes de peur qu'il entraîne : vénération, piété, étiquette, c'est-à-dire tout ce qui est dicté par l'inégalité sociale ou autre (celle de l'âge par exemple). On abolit toutes les *distances* entre les hommes, pour les remplacer par une attitude carnavalesque spéciale : *un contact libre et familier*. C'est un moment très important de la perception carnavalesque du monde. Les hommes séparés dans la vie par des barrières hiérarchiques infranchissables, s'abordent en toute simplicité sur la place du carnaval. Cette attitude familière impose un caractère particulier à l'organisation des actions de masse, une gesticulation carnavalesque libre, ainsi que le mot carnavalesque franc. Dans le carnaval s'instaure une forme sensible, reçue d'une manière mi-réelle, mi-jouée, un *mode nouveau de relations humaines*, opposé aux rapports socio-hiérarchiques tout-puissants de la vie courante. La conduite, le geste et la parole de l'homme se libèrent de la domination des situations hiérarchiques (couches sociales, grades, âges, fortunes) qui les déterminaient entièrement hors carnaval et deviennent de ces faits excentriques, déplacés du point de vue de la vie habituelle. *L'excentricité* est une catégorie spéciale de la perception du monde carnavalesque, intimement liée à celle du contact familier ; elle permet à tout ce qui est normalement réprimé dans l'homme de s'ouvrir et de s'exprimer sous une forme concrète. »
p. 180-181.

Sur *Ménippe de Sinope*
http://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9nippe_de_Sinope

⁸En français dans le texte.



Le grand mystère dans la quotidienneté

En 1985, le séminaire de Sainte-Anne, avait été consacré à « **La vie quotidienne** ».

C'est ce tissu carnavalesque qui est en question dans la qualité des rencontres (qualités positives ou négatives) et qui va permettre des investissements multiples partiels, provisoires, transitoires (*je comprends qu'il y a comme une sorte de relais entre toutes ces possibilités d'investissements*)

Et c'est sur ce fond-là qu'on peut oser parler de '**prise en charge**' de transfert dissocié. (cf. plus haut)

c'est-à-dire que cela permet une prise en charge — analytique — de schizophrènes à condition — *c'est ce que je comprends — de ne pas être puriste*.

La psychanalyse pure, ça fait un peu rigoler, dit JO.

il y a tout un système de rapports complémentaires entre la psychanalyse, la psychiatrie, la neurologie et la médecine ! C'est quand même intéressant de ne pas confondre un ulcère d'estomac avec une crise d'angoisse ! L'un n'excluant pas l'autre !

De même, c'est intéressant de faire le diagnostic d'une tumeur préfrontale plutôt que de croire que c'est une crise d'hystérie !



Cette **multiréférentiabilité** sur le plan existentiel — nécessite, comme dit **Tosquelles**, qu'on ait un abord **multidimensionnel** vis à vis de la personne qui est là !

➔ Oury avec Schotte et Szondi

Alors, on va rentrer dans une **autre logique...**

Marie-Christine **Hiebel-Barat**,
« Étude sur le schéma pulsionnel Schotte avec Freud et Szondi »
Étude à partir de l'ouvrage de Jacques Schotte, *Szondi avec Freud.*
Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle, De Boeck, 1990

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/07/etude-partir-du-livre-szondi-avec-freud.html>

« Avec méthode, le chercheur Jacques Schotte, très érudit, développe la confrontation interdisciplinaire, l'association des disciplines.

Il reprend ainsi le concept freudien de pulsion avec les 4 déterminants que sont le but, l'objet, la poussée et la source, pour mettre en co-relation ces 4 déterminants avec les 4 vecteurs pulsionnels de Szondi, composants de base de notre humanité psychique : le vecteur Contact, le vecteur Sexuel, le vecteur Paroxysmal (le rapport à la loi) et le vecteur du Moi, représenté par les lettres C, S, P et Sch. Jean Melon prolonge cette démarche avec la série des fantasmes originaires en tant qu'ils font système chez Freud : retour au sein, séduction, scène primitive, castration. Il place les 4 vecteurs szondiens en correspondance avec les 4 fantasmes originaires freudiens : Contact-retour au sein, Sexuel-séduction, P-scène primitive, Sch-castration.

Pour Jacques Schotte, ce que Freud a été amené à appeler "fantasmes originaires", c'est quelque chose, qui est comparable aux catégories des philosophes, catégories au sens technique du terme : "les fantasmes originaires permettent de mettre en forme l'expérience de l'homme, non pas au niveau cognitif, mais au niveau existentiel" (p.154).

Ce sont des structures universelles, des principes de mise en forme de la vie pulsionnelle, une série de schèmes qui transforment le « Reiz » (excitation) en « Trieb » (pulsion). Ces structures sont irréductibles dit Freud aux contingences du vécu individuel. Présentes en tout psychisme humain, l'expérience clinique analytique montèrent (sic) qu'elles s'activent comme réponses lorsque l'être humain, enfant ou adulte, cherche à répondre à l'énigme de son existence. »

Une proposition de Jean Oury ...à Jacques **Schotte** et Cie... sur le « Szondi » mais qui n'a pas eu de suite :

La logique ménipéenne ...

(en tant qu'une logique où il y a du **SENS** mais pas du sens défini) qui structure la vie quotidienne

... fait partie **du vecteur c, contact,**

Plus ou moins Verbatim...

C'est la base, — disait **Schotte**, c'est-à-dire : marcher sans quitter la terre, c'est pas le saut, c'est pas la marche, ...
... et ça, c'est une logique, justement, qui n'articule pas quelque chose de l'ordre d'une simple ... relation à l'autre,

C'est à un autre niveau, qui est plus près du corps — ça veut pas dire grand chose non plus parce que le corps il est partout ! C'est pas parce qu'on pense ... qu'on n'a pas de corps !

Chez les schizophrènes, on peut dire ... paradoxalement, il y a un contact extraordinaire mais qui ne **peut pas être dit**, dans le sens qu'ils n'ont pas fait le saut pour avoir les pieds par terre. On ne peut pas sauter. Y a pas de vecteur sexuel. Y a pas de vecteur paroxysmal.

Et en prise directe — grand scandale dans le Szondi — avec le **vecteur Sch**

Ce que **Freud** appelait les *Wortbrücke*, **le pont de paroles**

Jean Oury dit **le pont creux**, le pont vide...



Le transfert dissocié, se branche peut-être là, à ce niveau basal du vecteur C.

Jean Oury fait le rapprochement avec la relation de dépendance chez **Bion**

Frank **Drogoul**,
« Des 'petits groupes' de Bion au travail institutionnel », *Institutions*,
n°10, mars 1992, Les groupes.

http://institutions.ifrance.com/pages_textes/anciens_numeros/institutions_n10/des_petites_groupes.htm

Marie-Christine **Hiebel-Barat**,
Notes de lecture sur les 2 numéros de la revue Institutions
consacrés Jacques Schotte

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/01/revue-institutions-jacques-schotte.html>

Le forum Szondi
<http://www.szondiforum.org/>



Sans accès à ce niveau basal, on risque de croire comprendre alors qu'on ne comprend rien (... *c'est ce que je crois comprendre !*)

Sans cette compréhension (mais ça n'est jamais garanti !), on aboutit à un rejet... et à la situation actuelle (*Je comprends : au retour des cellules, contention, etc*)

V

↑ La double aliénation : analyse permanente

Cf. l'ensemble des prises de notes

Jean **Oury** va terminer cette séance en reprenant encore et toujours la question de la double aliénation au regard de tout ce qu'il a développé précédemment. C'est d'abord l'aliénation sociale qu'il met en avant ...

↘ Des lieux en souffrance

Tout cela regarde l'organisation même d'un lieu de soin.
De tels lieux sont en souffrance.
La Borde est en souffrance absolue... Parce qu'il y a des infiltrations de toutes sortes !

Sous cet aspect, « ça regarde » la nécessité d'une analyse permanente de l'aliénation **sociale**.
C'est-à-dire les rapports entre les statuts, l'organisation administrative et le travail.

L'effet pathoplastique

Quand le milieu, les conditions de vie créent de la pathologie (de la maladie, de l'agitation) si on ne modifie pas les structures.

C'est pas l'hôpital en soi qui rend malade.

Mais la schizophrénie, relève de l'**aliénation transcendantale** (*transcendantale* — car elle traverse les siècles), **psychopathologique**. (Contrairement à ce qu'ont pensé les mouvements d'antipsychiatrie qui voulaient supprimer les hôpitaux. Mais c'est ce qui se passe actuellement).

*Revoir
l'ensemble des prises de notes
[cf. pathoplastie, pathoplastique(s) — effet(s) ou gradient (s)]
cf. septembre 2008,
quand JO parle « d'événements en souffrance »*

Jean **Oury** qualifie de « naïveté redoutable et sanglante » d'avoir pu croire que c'était ça qui était revendiqué (*par le mouvement de la PI ou le secteur*).

Par contre, il faut...

↘ ...Modifier les structures hospitalières

En faisant allusion à différentes expériences (Saint-Alban, le « secteur », des équipes autour de **Pierre Delion, Alain Buzaré**) revient sur la difficulté à lutter contre une logique dehors/dedans (*c'est ma façon de résumer*), même de la part d'infirmiers.

*Des textes sur le site de Michel Balat
<http://www.balat.fr/Equipe-d-Angers-Alain-Buzaret.html>*

Ce qu'ont essayé de faire justement des équipes comme celle autour de Pierre Delion et Alain Buzaré : que la gestion d'un foyer extérieur à l'hôpital soit gérée à l'intérieur du club par les malades hospitalisés qui pouvaient sortir et rentrer de l'hôpital.
C'est pas admissible face à la logique manageriale...

L'expérience du Secteur, vite cloisonnée...

La suppression des postes...



Toutes ces questions ont à voir avec **la possibilité ou non de l'interprétation du transfert dissocié**

➤ Tenir compte de la double aliénation

Ne serait-ce que pour comprendre le transfert, il y a plein de textes qui seraient à re-travailler...

Depuis le texte de **Gérard Granel**, « La coupure » critiquant les positions d'**Althusser** sur **Marx**

Jean **Oury** va citer à nouveau des textes de **Jean Hippolyte**, **Nils Egebak**

*Cf. notamment
novembre 2006, septembre 2007, juin 2008, janvier 2009.*

Replacer le travail dont il est ici question dans le cadre de l'**économie générale** opposée à l'économie restreinte du capitalisme.

Le travail inestimable, non mesurable...

« Combien ça vaut un sourire ? »

Plus ou moins Verbatim

Un sourire est bien plus efficace que n'importe quelle parole ! À condition que ça ne soit pas un sourire sur commande !

Aussi bien en pédagogie, qu'en psychiatrie, ...

Il faut avoir la possibilité de sourire, la possibilité d'avoir un certain degré de liberté dans la vie quotidienne...

Et c'est sur ce fond-là qu'on peut parler de possibilité ou non de travail au niveau du transfert dissocié. Sinon, c'est du baratin !

Parler de transfert dissocié dans une espèce de caserne avec des cellules, contention, ... relève de la malhonnêteté...

Et parler du transfert dissocié, ça met en question la double aliénation, et la mise en question de l'organisation la vie quotidienne...
... autrement, ça ne fait que renforcer la connerie ambiante...

« Il est bientôt l'heure... »

[à lire]

Jean **Oury** va suspendre la réflexion en incitant à la lecture d'un livre qu' Olivier **Legré** lui a fait connaître :

Ernst KANTOROWICZ, *Mourir pour la patrie et autres textes*,
PUF, 1984
réédité chez Fayard
<http://www.editions-fayard.fr/livre/fayard-207839-Mourir-pour-la-patrie-Ernst-H-Kantorowicz-hachette.html>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ernst_Kantorowicz

Présentation de Pierre Legendre, p.9-21.

« Voici donc, remises sur le tapis, les questions vives du juridisme, précieuses à l'histoire du système industriel et qui nous filent entre les doigts. Précieuses, car enfin malgré les bruitages d'ambiance, on n'abolira ni la mort, ni le pouvoir, ni la parole. Quant à les saisir, ces trois questions fameuses avec lesquelles se déclare la vie en société, c'est-à-dire s'organise la reproduction des sujets, nous pouvons toujours courir ; elles sont d'abord justiciables, selon un mot que j'emprunte à Eliot, d'une appréhension sensuelle de la pensée, et si j'avais à décrire d'un trait leur contenu, je dirai : un chaos.

Les institutions, c'est cela, la mort, le pouvoir, la parole, noués dans le savoir-faire du droit, de ce que nous appelons en Occident le droit. À ce jeu, la science fiche le camp ; le politique fait son entrée, l'humanité affronte le tourment d'exister, s'échafaude le gouvernement pour le salut. »

Quatrième de couverture, par Pierre Legendre

« Pourquoi le pouvoir peut-il exiger la mort ?

Qu'est devenue cette interrogation fameuse, plaie ouverte dans l'humanité par le politique ? Dans le marais des vulgarités gestionnaires où nous patageons, nous l'étouffons. Car il n'y a pas de réponse, si ce n'est les raisons artificielles et les montages classiques du juridisme.

Voilà pourquoi, dans la France d'aujourd'hui, ces textes d'Ernst Kantorowicz, prennent leur force. Pour manœuvrer l'effrayante question du pouvoir, il faut des écrivains qui ne soient pas tout d'une pièce, mais capables d'entrevoir pourquoi,

à travers les équivoques juridiques, le pouvoir se donne pour divin. En ces études d'histoire des droits savants au Moyen Age pullulent les analyses sur la structure européenne : généalogie du superman, théologie du fisc, etc. Mais le fil des gloses est tenu par l'interrogation finale sur le pouvoir du pouvoir, qui consiste à signifier la mort. Là-dessus Kantorowicz restera un interprète poignant. Lui, le juif chassé d'Allemagne, dut supporter d'apprendre qu'Hitler admirait son livre sur Frédéric II. Lui, l'exilé, démissionna de Berkeley en plein mac-carthysme. Un intellectuel qui ne déclama pas, tel fut Kantorowicz. Retenons aussi cette leçon. »

**Mourir pour la patrie (*Pro Patria Mori*)
dans la pensée politique médiévale,
p. 139-140.**

*Article lu en 1949,
lors d'un déjeuner de l'American historical Association,
publié en 1951.*

« Le désenchantement du monde a progressé rapidement, et les anciennes valeurs éthiques qui ont partout fait l'objet d'abus et d'exploitations misérables, sont sur le point de se dissiper comme de la fumée. La froide efficacité pendant et après la seconde guerre mondiale, ajoutée à la peur de l'individu d'être pris au piège de soi-disant "illusions" plutôt que d'adhérer à "des vues réalistes", a éliminé les "superstructures" traditionnelles, religieuses ou idéologiques, à telle enseigne que les vies humaines ne sont plus sacrifiées, mais "liquidées". Nous sommes sur le point de demander au soldat de mourir sans proposer un quelconque équivalent émotionnel réconciliateur en échange de cette vie perdue. Si la mort du soldat au combat – pour ne pas mentionner celle du civil dans les villes bombardées – est dépouillée de toute idée embrassant l'*humanitas*, fût-elle Dieu, roi ou *patria*, elle sera aussi dépourvue de toute idée anoblissante du sacrifice de soi. Elle devient un meurtre de sang-froid, ou, ce qui est pire, prend la valeur et la signification d'un accident de circulation politique un jour de fête légale. »

Notes de lecture de *Les Deux Corps du roi*, Gallimard, 1989

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1989_num_2_6_2102?_Prescripts_Search_tabs1=standard&

JO citera à nouveau...

François **Hartog**, le présentisme
Pierre **Legendre**, l'histoire sédimentaire
Miguel **de Unamuno**, l'intra-histoire
Jeannine **Quillet** (sur le pouvoir au Moyen-Âge)

Plus ou moins Verbatim

La critique permanente...

L'importance de reprendre une réflexion non sur un mode *historisant* mais *logisant* ...

On croit qu'on est moderne...

Cet arrière fond permanent de critique de la conscience historicisante, est inséparable de la mise en acte de l'analyse d'un transfert dissocié. ...

C'est un peu lointain, mais à mon avis on ne peut pas faire autrement...

On continuera d'en parler dans un mois...

Jean OURY *Le hors-temps/avril 2010* (8)

Henricus Cornelius RÜMKE,

**« Signification de la phénoménologie
dans l'étude clinique des délirants », p. 125-173.
Délires, Congrès international de psychiatrie. Paris 1950.
I – psychopathologie générale, psychopathologie des délires,
Paris, Hermann, 1950**

Texte revu pour sa forme française par le Dr Lainé.

« Plus tard j'ai répété plusieurs fois que, bien qu'il ne soit pas possible de bâtir une thérapeutique, c'est-à-dire une thérapeutique somatique, sur la phénoménologie, elle a cependant la plus haute signification pour la psychothérapie. On ne peut satisfaire à l'exigence de Kierkegaard, qu'il faut savoir où l'autre se trouve, si on veut le conduire, que l'on maîtrise réellement la compréhension de la vie de l'autre. Elle apprend à renoncer à "la rage de vouloir conclure", comme Flaubert (cité par Binswanger⁹) l'écrit. L'examineur doit apprendre à "exprimer une chose comme elle est". Valéry disait : "Toutes les fois que nous accusons et que nous jugeons, le fond n'est pas encore atteint." Minkowski¹⁰ écrit dans son livre [...] que l'exploration et l'analyse approfondie de malades mentaux (il se réfère à la phénoménologie sans employer le mot, Minkowski parle d'approche intuitive) garde le clinicien d'être satisfait en ayant donné le nom de schizophrénie à un grand nombre d'états morbides différents. Il considère cela de la plus haute importance pour la psychothérapie, mais aussi pour d'autres formes de traitement. Tout ceci s'applique — notez bien — au domaine de la schizophrénie. Mais combien plus en dehors de celui-ci. Les médecins en chef d'asiles qui ont écouté la voix de Simon pourraient nous apprendre beaucoup à ce sujet. Finalement je veux rapporter l'opinion de Binswanger sur la signification générale de l'anthropologie phénoménologique pour la clinique. Il dit : "[...] (160) La psychopathologie serait perdue si elle ne contrôlait pas chaque fois ses notions de fonctions au phénoménal auquel elle applique ses notions, pour enrichir et approfondir ainsi la psychopathologie. Surtout notre compréhension des symptômes psychopathologiques est approfondie. Il va plus loin en disant : "la description de projets du monde devient une des tâches les plus importantes de la psychopathologie. C'est pour cela qu'il faut de la Daseinanalyse. L'abîme qui sépare notre monde de celui des malades mentaux devient compréhensible et scientifiquement surmontable. Ceci s'applique également à ce qui est dit du soi-disant impénétrable. Ensuite : "la compréhension que ce sont les projets du monde en tant que tels qui distinguent les malades mentaux des dits normaux et qui nous empêchent de les comprendre, éclaire la projection de certains symptômes psychopathologiques sur

⁹Ueber di daseinanalytische Forschungsrichtung in der Psychiatrie. Schweiz. Arch. f. Psych. u. Neur., 57, 1946, 209.

¹⁰La schizophrénie, Paris, Payot, 1927.

certain processus cérébraux". Il ne s'agit pas de localiser certains symptômes psychiques séparés dans le cerveau mais de demander où et comment localiser le trouble central psychique, reconnaissable à l'altération de l' "être dans le monde en tant que tel" ». (p. 159-160)

« La phénoménologie de la rencontre ne joue qu'un rôle restreint en psychiatrie encore. Je n'ai trouvé que fort peu à ce sujet dans la littérature. J'ai l'opinion personnelle que justement cette forme de phénoménologie peut être de la plus haute importance. Dans une étude "Le symptôme-axe de la schizophrénie" et le "sentiment de précoce"¹¹ j'ai exposé cela. Dans la rencontre avec le malade schizophrène l'investigateur sent une hésitation curieuse et un sentiment d'étrangeté, qui se rapportent à la rupture du rapport mutuel normal quand deux personnes se rencontrent. Ce qu'on appelle l'instinct de rapprochement et ses expressions est troublé d'un côté seulement. Le rapprochement de l'investigateur lui-même se heurte à l'absence du rapprochement du côté de l'autre. A ceci s'ajoute l'accroc de *Austausch-Affektivität* comme dit Vera Straszer. Beaucoup de phénomènes schizophréniques peuvent être expliqués en partant de l'absence de l'instinct de rapprochement. Ils peuvent être vus comme les comportements d'un homme seul et à l'abri des regards. J'écrivis dans mon étude : "beaucoup d'altérations motrices sont les altérations motrices de l'homme séparé du monde extérieur. On n'a qu'à penser aux grimaces et mouvements singuliers, aux stéréotypies, tics, aux attitudes presque catatoniques de "l'homme seul" quand il n'est pas seulement seul mais aussi se sait à l'abri des regards, par exemple à la toilette ou dans la salle de bains fermée à clef". Ce n'est pas seulement le mouvement qui perd sa caractéristique de communicatif le plus important : le langage... Le monologue intérieur, même du normal, révèle quantités de déraillements, de bizarreries, de troubles d'idéations, de stéréotypies, de persévérations, etc. Souvent aussi nous trouvons des néologismes. Comme nous pouvons bien diagnostiquer la schizophrénie par le "sentiment de précoce", survenant chez l'investigateur, nous pouvons peut-être également faire ceci dans nombre d'autres maladies en analysant les sentiments qui surgissent chez l'examineur. Il nous faut apprendre à mieux enregistrer les changements de notre propre (163) expérience intérieure. Nous "sommes" tout autres, dans la rencontre avec un homme maniaque, hystérique, psychopathique ou atteint d'une démence. Ainsi il est arrivé qu'une légère perte de décorum de mon côté annonça le commencement de la démence chez un malade dont la démence était à peine notable d'une autre façon.

Mon collaborateur van den Berg¹² a décrit dans sa thèse plusieurs autres

¹¹Studies in Voordrachten over Psychiatrie. Scheltoma en Holkema, Amsterdam, 1948.

¹²Berg, Jan Hendrik Van Den, *De betekenis van de phænomenologische of existentielle anthropologie in de psychiatrie*. Kemink, Utrecht, 1946.

perturbations dans la rencontre avec des malades schizophréniques. Sur ce fond général. » p. 162-163.

« J'ai souvent été frappé par le fait que je faisais mes diagnostics sur d'autres données que celles par lesquelles j'expliquais mes diagnostics une fois posés. La phénoménologie pourra aider à mettre fin à cette comptabilité double sur le terrain du diagnostic. Je vous rappelle maintenant mes trois malades délirants que j'ai décrits dans la quatrième partie de ce rapport. En se basant sur les phénomènes exprimés en termes de la psychopathologie objectivante exclusivement on ne pourrait diagnostiquer ces malades autrement que comme schizophrènes. Une brève conversation avec les malades nous a convaincu, moi et mes collaborateurs, qu'il n'en était pas question. Qu'est-ce que nous avons remarqué chez ces malades ? Ou mieux encore, en premier lieu, qu'est-ce que nous avons remarqué chez nous-même ? Ceci : qu'en nous-même l'expérience curieuse que nous appelons le "sentiment de précoce" ne survint point. Chez ces malades il apparaissait clairement qu'il n'y avait pas d'appauvrissement intentionnel, qu'ils montraient dans une conversation qu'ils ne se cramponnaient pas à une attitude, que leur projet du monde, si pathologiquement altéré qu'il fut, n'excluait pas d'autres projets du monde. Ils projetaient un avenir, ils formaient des projets pour le temps où ils seraient guéris. Le délire était incorrigible, les contenus étaient suffisamment absurdes. Surtout chez A. et B., mais chez C. aussi la consistance du délire n'était pas aussi dure, pour ainsi dire, que celle du délire schizophrénique. Chez A. nous trouvions l'initiative d'écouter et d'enregistrer soi-même, en contraste avec la soumission aux hallucinations et au délire schizophrénique. » p. 166.

« À la fin de ce rapport dans lequel tant de choses ont été dites sur la signification de la phénoménologie, je veux encore m'exprimer sur un danger qui vient du côté de la phénoménologie : les anthropologues phénoménologiques constatent avec emphase l' "être dans le monde" tout autre des schizophrènes. Par cette forme de phénoménologie, le schizophrène est encore placé plus loin de nous qu'il ne l'est déjà. La conviction avec laquelle ceci est dit est si grande qu'on n'ose à peine demander : est-il vraiment si loin ? J'en doute. Le schizophrène s'avère à chaque instant capable de s'orienter très bien dans notre monde commun. Beaucoup de phénomènes qui nous semblaient liés directement à l'état morbide disparaissent quand de notre monde on leur tend la main. Ce que le traitement moderne de la schizophrénie nous a appris à ce point de vue, ce qui est réalisé par un dévouement énorme, constant et plein de charité ne nous remplit pas seulement d'étonnement et d'admiration, mais doit aussi nous rendre très prudent. Souvent le schizophrène se révèle être sensible pour "les petits riens qui sont tout" de notre monde commun : une parole gentille, une petite récompense, une fête. J'ai vu agir une vieille femme paranoïde chronique avec des hallucinations à Santpoort. Les gestes soigneux avec lesquels elle faisait le travail, rangeait les

chaises, mettait des fleurs, les mouvements qu'elle faisait étaient miraculeux. On ne peut plus alors parler d'une altération fondamentale de l' "être dans le monde". Ici les phénoménologistes auront à se corriger. À eux la tâche de nous faire comprendre comment tout ceci possible dans... la schizophrénie. » p.170.

Spirales
Le hors-temps
21 avril 2010

repères
1 parler sans préparer
2 qui vient aux séminaire ?
3 à quoi sert le séminaire ?

annonces

I

↑ « Ce qui est en question dans le travail institutionnel »

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, le nom

Daumezon
Koekhlin
Tosquelles

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, l'histoire

Tosquelles
Tosquellas
Oury
Lacan

➤ **Psychothérapie institutionnelle**, le polydimensionnel

Tosquelles
Buelzingsloewen
Lafont

➤ **Qu'est-ce que ça veut dire, la psychiatrie ?**

Ajuriaguerra
Oury
Lacan
Ey

II

↑ Une chaîne logique

➤ **une position éthique : le singulier**

Ockham, Alféri

➤ **à quoi correspond le singulier ?**

◆ Le désir — *Wunsch*
▶ Le désir indestructible

Freud

◆ Le transfert — *Übertragung*
▶ La disparité subjective
▶ erastes, eromenos, eromenon
▶ Le désir, la demande

Lacan
+ Platon

◆ Le fantasme

III

↑ La vie quotidienne avec les psychotiques

➤ **Le transfert chez les schizophrènes : doit encore s'en préoccuper ?**

Ferenczi
Freud
Klein, Bion, ...

➤ **Le transfert chez les schizophrènes : comment faire ?**

Tosquelles
Pankow
Bleuler
Jung
Kraepelin

[parenthèse : le présentisme]

➤ **Y-a-t-il ou non du transfert chez les schizophrènes ?**

◆ disparité subjective !
◆ la fonction décisive

Lacan

Oury
Godard

➤ **Est-ce qu'on décide qu'il y a du transfert chez les schizophrènes ?**

Nécessité d'une logique aléatoire

IV

↑ L'arrière-plan, la complexité

- ◆ Les rapports complémentaires
- ◆ la rencontre : tuchè, tugkanon, automaton — lekton

Dupréel

Lacan
Oury
Lohmann

Pankow
Bleuler

Rümke
Lacan

- ◆ La Spaltung, les greffes de transfert

- ◆ Le Praecox Gefühl — l'instant de voir

↘ Quand on rencontre quelqu'un, comment voit-on s'il est ou non schizophrène ?

La dimension de transfert dans la rencontre

↘ Comment faire ?

- ◆ Les constellations
- ◆ Le sens, *Sinn*
- ◆ Le sérieux, l'humour

Oury

↘ Qu'est-ce qui est efficace ?,

- ◆ Le point de transfert : au niveau du désir inaccessible

Oury

- ◆ Le langage, les *Vorstellungsrepräsentanz* — le refoulement originaire
- ◆ La métaphore primordiale — l'oubli de l'oubli — l'Ics structuré comme un langage

Lacan

- ◆ Langue <abîme> Langage

Richir

- ◆ Le Semblant

Lacan

- ◆ Les *Wesen* sauvages

- ◆ La logique poétique

Merleau-Ponty

Tosquelles

↘ Comment faire « tenir » ?,

- ◆ La dimension anaphorique — le déictique — (le contexte)

(Barthes)
Oury
Delion

↘ Quelle est la qualité du tissu ?,

- ◆ La logique ménipéenne, carnavalesque

Kristeva
Bakhtine
Oury

➔ Oury avec Schotte-Szondi

logique ménipéenne/vecteur Contact

V

↑ La double aliénation : analyse permanente

↘ Des lieux en souffrance

↘ Modifier les structures hospitalières

↘ Tenir compte de la double aliénation

économie générale/économie restreinte

Granel
Marx
Egebak
Hippolyte,
...

[à lire]

Kantorowicz

*Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 15 décembre 2010.*

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

*Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.*

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 19 mai 2010

Repères

La consultation : histoires de vie (1)

- La toile de fond : la connivence, les relations complémentaires

Les 'pathographies' de Weizsäcker

- ▶ La consultation : **la décision, le « moment fécond »**

La consultation : histoires de vie (2)

- La toile de fond : l'histoire du nom « PI », la réunion Pitchoum, la fonction « accueil », le « parlêtre »

- ▶ La consultation : **le diagnostic, la rencontre**

- La toile de fond : La « veillance permanente », analyse du savoir/forging ses propres outils

« ... allusif, brèche ouverte dans le récit, dans le “dit”, ... »
« ... à qui voudra, vers un travail toujours à faire... »

Jean Oury,
avant-propos,
onze heures du soir à la borde,
essais sur la psychothérapie institutionnelle,
Galilée, 1980, p. 10, 11.

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3020

le film d'Ilan Klipper, *Sainte Anne, hôpital psychiatrique,*
fut diffusé sur Arte, peu de temps avant cette séance.
Jean Oury y fera allusion plusieurs fois.

<http://www.hospitalisationsansconsentement.org/videos>
<http://www.arte.tv/fr/Comprendre-le-monde/Sainte-Anne-hopital-psychiatrique/3161512.html>

Annonces

1^{er} juin, Orléans, « Psypropops », avec **Pierre Delion**

<http://www.mchiebelbaratopa.com/2010/04/conference-de-pierre-delion-psypropops.html>

12 juin, Paris, Lycée Janson de Sailly, rencontre organisée par le Ceepe autour du thème « psychothérapie/pédagogie institutionnelles », avec **Christophe Du Fontbaré** et **Michel Lecarpentier** (clinique de La Borde)

<http://ceepi.org/spip.php?article407>

14 juin, Senlis, séminaire de psychothérapie institutionnelle de la Nouvelle Forge

<http://www.nouvelleforge.com/>

...

« J'ai plus grand chose à dire... »

« Au début, on s'était soi disant mis d'accord avec les copains, Tosquelles et autres, pour que chaque mois ce soit quelqu'un de différent qui vienne parler un peu. Je sais pas ce qui s'est passé, ça a toujours été moi ! Et ça continue ! Et ils meurent au fur et à mesure ! C'est pas marrant ! ... »

Il a fallu que je me casse les jambes pour me faire remplacer ! »

...

Le hors-temps

Pour se rapprocher du thème du séminaire...

Jean **Oury** va, ce soir, passer par le **récit**.

Devant la difficulté d'aborder le hors-temps d'une façon « trop logique » (« très compliqué »), il choisit « quelque chose qui reste » :

les « fiches » établies au moment de la **consultation**. Des fiches qui n'ont rien à voir avec celles imposées par les « accrédateurs » (noter le temps de la consultation, etc...)

« Est-ce que c'est du hors-temps ? » lance-t-il...

La consultation : histoires de vie (1)

Ces **fiches de consultation** sont comme de **petits romans**. On y raconte des histoires ...

« Je dois avoir 20 à 30 000 petits romans, à force ! »

Parfois, à 40 ans d'intervalle, JO y retrouve les mêmes mots, les mêmes tournures pour dire ce qui ne va pas, sans que la personne ne s'en aperçoive (« Mais vous m'avez dit ça il y a quarante ans ! »)

« ... quelque chose qui est là, qui s'inscrit... »

Est-ce du « hors-temps » ? En tout cas c'est tout au moins le contraire du temps du calendrier !

Ce qui se dit, dans ce temps de la consultation, « c'est quelque chose qui est inscrit très profondément. Mais pour ça, il faut qu'ils puissent parler ! »

Et que la personne puisse parler, ne se sente pas gênée, cela met en question la notion de « rencontre », une **rencontre** qui ne soit pas ... « guindée » (*c'est ma façon de résumer*)

La femme potomane

« ... Une femme, que je vois depuis je sais pas combien de temps, tous les 2/3 mois... comme ça, de la campagne, comme on dit... une grosse bonne femme qui, elle, est plus que déprimée ! C'est une sorte de schizophrénie "insipide" ... pas marrante !

Je l'ai connue avant qu'elle connaisse un autre bonhomme, mais je l'ai sous le nom du premier bonhomme qu'elle a dû laisser ou ... le contraire, j'en sais rien !

Le second bonhomme, là, c'est un type de la campagne, un type bien, solide !...

— « Comment elle a été ce mois-ci ? »

— « Oh ! ... »

— « Bon, alors, comme ça, ça va... »

— « Oh ! ... »

— « Bon, c'est pas mieux... »

— « C'est pas mieux... »

— « Est-ce qu'il faut lui remettre un peu d'Haldol ou pas ? »

— « Oh, ça va comme ça... »

— « Bon... »

...

— « Elle s'est foutue en colère, elle voulait tout casser ! »

— « Et pourquoi ? »

Ça, c'était l'année dernière, pendant qu'il faisait chaud... .. Un état... non pas de fureur, mais... elle était pas commode ! Et comme ils sont gros tous les deux, ça devait bondir, rebondir ! Mais...

Je lui demande, avant-hier...

— « Et votre fille, elle est toujours à Liège, au bout de la Belgique ? »

— « Ouais, ouais, ouais... »

— « Qu'est-ce qu'elle fait à Liège ? »

— « whooo, whoo, whoow... »

— « Elle vient pas souvent ? »

— « Non, pas souvent ... »

— « Mais elle écrit ? »

— « Ah, oui ! ... mais y a une autre fille qui vient... et puis un autre gars ... il est pas loin, lui... »

— « Ça compte ! elle parle... »

— « Oui... »

Mais l'année dernière, ça dépassait ça, au mois de juillet, elle est venue ...

Il dit :

— « Quand même ! Elle a fait une réaction pas comme d'habitude. Elle voulait casser les portes, les fenêtres ! C'était épouvantable... »

Je dis :

— « Bah, oui, il faisait chaud, hein ? »

Alors... il faut pas rester purement dans le niveau ... « dépression... schizophrénie ... ancienne... »

Je dis :

— « Elle a bu beaucoup d'eau... hein ? »

— « Ah, oui ! Qu'est-ce qu'elle s'est tapée ! »

Là-dessus, j'ai téléphoné au médecin de... — y en a encore des types bien — généraliste...

J'ai dit :

« Elle a bu beaucoup d'eau quand même... »

... Faut y penser ! On sait bien que quand on boit beaucoup d'eau (ce qu'on appelle des 'potomanes') ... et quand on fait une analyse du sodium... au lieu de 135, c'est ... 130... 125... 120... et puis à ce moment-là, ça peut faire des crises d'épilepsie ! Y a pas que l'alcool qui est dangereux ! La flotte aussi !

Alors j'ai dit :

— « Faut pas boire de l'eau comme ça ! »

— « Pourquoi ? Ça fait du bien, l'eau ! »

— « Mais, non ! ... faut pas trop boire d'eau ! »

Je lui ai pas dit de boire autre chose, m'enfin quand même ! Il faut mieux boire un litre de vin à ce moment-là ! C'est moins dangereux qu'un broc d'eau !

Alors, voilà : on a parlé de l'eau. Et elle était contente ! Et elle comprenait, ça... schizophrène ou pas... on se parle bien... elle est très contente de venir... et moi, ça m'emmerde pas quand ils viennent.

Enfin, c'est bien... non pas une bouffée d'air, m'enfin ça va... c'est des vieilles histoires...

Surtout c'est des histoires anciennes, qu'il connaissait pas, lui, que moi je connais, qu'elle sait certainement dans le lointain... schizophrénique... elle sait que je connais que ... il y

a eu des histoires épouvantables ! Tout ça, on n'en parle plus mais c'est là... bon...

— « On se revoit quand ? Dans un mois, dans deux mois... ? »

— « Deux mois, ça ira... »

— « Si ça colle pas, vous me téléphonez... »

Voilà, ça c'est un cas.

*

*Un des Leitmotiv de la séance : « Faut pas être emmerdé ! »
avec ses variantes, comme :
« Pour faire ça, faut pouvoir être tranquille ! »
« ...d'être en toute liberté
capable de pouvoir intervenir quand on veut avec les moyens du bord »
« ... ne pas être chronométré, compter ses heures... »*

*Chaque petit roman consigné dans les fiches de consultation,
reprenant souffle ce soir,
décrit une situation qui va donner l'occasion à Jean Oury
de mettre en évidence concrètement le sens de ce leitmotiv
pour arriver à des notions élaborées comme
la « **connivence** »
ou
le « **coefficient de liberté** »...*

*Cette façon d'aller à la rencontre de l'autre
ne concerne pas seulement le médecin psychiatre...*

« ... dans la vie quotidienne, s'il y a une vie collective qui se tient ... avec toutes les emmerdes qu'on peut supposer, mais... les gens entre eux... ils se parlent... ils se soutiennent... »

Jean Oury rappelle un stage à La Borde sur le thème de la connivence.

La toile de fond (1)

■ La connivence

*Cf. les séances de
juin 2007, avril 2008, novembre 2009.*

Pour qu'il y ait de la connivence, c'est-à-dire sentir quelque chose sans le dire...
Nul besoin d'être diplômé, pas besoin d'avoir un « statut »...

Le maximum de connivence, quand il y a un degré de liberté suffisant, c'est entre
les malades, les « pensionnaires » (La Borde) qu'on peut la sentir.
Quand quelque chose se passe, on est prévenu !

— « Vous savez, il va pas bien, ce type ! »

Ils se soutiennent... quelque chose est là...

■ Les relations complémentaires

*Cf. l'ensemble des prises de notes
parmi les récentes, mars et avril 2010
(pour le lien avec les rapports complémentaires de Dupréel)*

Jean **Oury** parle de **relations indirectes**.

François **Tosquelles** appelait ça **les relations complémentaires**...

Quand il y a des « objets » entre ...

Jean Oury « **Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie
institutionnelles** », **VST**, 2007/3, n° 95, p. 110-124.

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

il s'agit de l'article publié dans *L'Apport Freudien*,
sous la dir. de Pierre Kaufmann,
Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.831-832.

« ... La seule chose qu'on puisse faire, c'est veiller à l'hétérogénéité de l'équipe
et du milieu micro-social. Chaque personne responsable doit maintenir la
distance entre "statut", "rôle", "fonction" ... [...] »

Pour pouvoir faire cette gymnastique diacritique, il est nécessaire de mettre en
place une structure adéquate qui favorise un "processus d'institutionnalisation"
(Hélène Chaigneau). Tosquelles parle à ce sujet de "filet institutionnel". C'est, si
l'on veut le support micro-social d'occasions orientées. Il ne s'agit pas d'un
puzzle, ni d'une simple "matrice" mathématique, mais plutôt d'une matrice de
"tenseurs" ; ce qui correspond aux "rapports complémentaires" d'Eugène
Dupréel : rapports complémentaires "directs" et "indirects", ces derniers ayant
un rôle particulièrement important quant au tissu institutionnel. Cela est à
rapprocher de ce que Slavson nommait "relations indirectes" et Félix Guattari
"transversalité". Les relations complémentaires indirectes sont, d'autre part,
inséparables de la "responsabilisation" de chaque patient. Les investissements
sont en effet corrélés avec une équation distributionnelle de responsabilité. Par
exemple, être responsable – même très partiellement, par petites équipes – de la
bibliothèque, ou du bar, est une occasion d'être en contact avec une population
variable, de partager les responsabilités "avec d'autres", et de rendre des
comptes à l'ensemble institutionnel... C'est à partir de telles occasions que des
investissements se feront, mais on ne doit surtout pas chercher à en avoir la
maîtrise. Le "spontanéisme" doit être extrêmement "tempéré" (comme le
"clavecin bien tempéré". Ce "tempérament" est la conséquence d'une structure
globale, d'un "filet institutionnel". Mais tout cela n'a de sens que s'il existe, en
"sous-jacence", un position éthique : on est "responsable" de la responsabilité
d'autrui, suivant la formule d'Emmanuel Lévinas. »

François **Tosquelles**, **Symposium de psychothérapie collective,**
Bonneval, 9 septembre 1951

Publié dans l'Évolution psychiatrique,
fascicule III, juillet-septembre,

« Sociothérapie et psychothérapie de groupe »

Réponse du Dr Tosquelles au Dr Le Guillant

« Quels sont ces groupes dont on parle tant et dans lesquels – à ce qu'il paraît –
on doit engager le malade ? Je pense avoir répondu déjà d'avance par l'œuvre
St-Albanaise à une partie de ce vaste problème, mais il est évident que nous ne
pourrons donner aucune base scientifique à notre démarche, tant que nous
n'aurons pu bien définir ce que sont et ce que représentent ces groupes. [...] »

Le problème purement sociologique est très complexe. D'abord les sociologues
eux-mêmes n'ont pas pu encore bien saisir ce phénomène de groupe. Eubank en

1932, dit Gurwitch¹ pouvait révéler 32 essais de classifications des groupes, de différente inspiration. Dupréel propose pour les définir l'étude des rapports "positifs" et celui des rapports "complémentaires". C'est sur ces derniers qu'on peut juger du "degré d'existence" du groupe, ce qui me semble d'une importance capitale en ce qui nous concerne. En effet ; ce n'est pas sur l'existence des rapports sociaux positifs – identifications affectives par exemple – que nous pouvons réussir en psychothérapie de groupe à dépasser le problème des résistances ou celui du transfert. C'est la force des rapports complémentaires que le groupe aurait créé par ailleurs (l'ergothérapie par exemple) celle qui nous permet nos interventions thérapeutiques. Il faut en effet que le groupe ne redoute pas les désaccords et les manifestations pour pouvoir les supporter, et avoir la franchise de les aborder publiquement ; et cette force ne naît que des rapports complémentaires que le groupe a réussi à créer, pour ainsi dire, sans savoir. [...]

On apprend avec Gurwitch encore à ne pas confondre le groupe ou à ne pas le définir en tout cas par les idées américaines de "rôle" et celle de "statut" ; surtout il éclaire le confusionnisme où on tombe lorsqu'on parle d'organisation en ce qui concerne les groupes. Il montrerait – je crois – toutefois que les organisations, telles comme on peut concevoir ou saisir dans l'hôpital (*sic*), peuvent naître des groupes. Mais il dirait qu'il s'agit de deux choses différentes. Je pense qu'une partie des réticences de Le Guillant sont soutenues aussi par cette confusion. » (p. 572-573)

Annabelle **Beauprêtre**,

« **En quoi l'institution est-elle soignante** », 2008

<http://inepsy.sante.univ-nantes.fr/wp-content/uploads/2009/09/En-quoi-linstitution-est-elle-soignante1.doc>

Philippe **Bichon**, Danielle **Roulot**,

« **À propos d'un voyage en pays Yacouba** » (1986)

Un article qui parle des relations complémentaires disponible sur le site de La Borde

<http://cliniquedelaborde.pagesperso-orange.fr/Auteurs/BICHON%20philippe/Textes/texte3.htm>

¹Earle Edward Eubank

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsoc_0035-2969_1987_num_28_3_2431

Georges Gurvitch

http://fr.wikipedia.org/wiki/Georges_Gurvitch

Pour qu'il y ait une **toile de fond** ce ne doit pas être *simplement* une toile de fond...

Jean Oury fait alors référence au lieu du film d'**Ilan Klipper** — où il n'y a assurément pas de connivence... Dans un tel lieu, on ne parlera pas de la fille partie à Liège... du premier mariage...

Pour que cette connivence puisse advenir, cela nécessite quantités de paramètres, ce qui ne veut pas dire que l'on est toujours à l'aise. Il arrive qu'on puisse se mettre en colère et dire pourquoi ! (« c'est une façon d'être... naturelle, comme on dit, bêtement ! »)

Pour pouvoir mettre en question cette dimension **Jean Oury** fait un rapprochement avec ...

Viktor **Von Weizsacker**

Une histoire pathologique : pathographies

Cf. l'ensemble des prises de notes en s'appuyant sur les séances de mai et septembre 2008

*Chaque fois que Jean Oury nomme Weizsäcker, il insiste sur le fait que pendant les vingt dernières années de sa vie, il a fait de la **médecine générale**.*

En 1947, quand JO rencontre **François Tosquelles** celui-ci parlait déjà de **Viktor Von Weizsacker** et de ses « **pathographies** ».

Il lira Weizsäcker en espagnol grâce à l'ouvrage de **Pedro Lain Entralgo**, *La Historia clinica*.

**Pedro Lain Entralgo, *La Historia clinica*,
Consejo superior de investigaciones científicas, Madrid — MCML,
Diana artes gráfica.
Nouvelle édition
Madrid, editorial Triacastela, 1998.**

http://www.triacastela.com/Shop/TR_ficha.asp?IdProducts=1

*La partie consacrée à Weizsäcker a été traduite (P. Berthier)
et publiée dans Institutions, n° 1, 1986, numéro spécial Weizsäcker.*

« Enfin, devant l'histoire clinique de madame H., réfléchissons pour finir comment von Weizsäcker a cherché la vérité de la malade. Deux mots constituent la réponse : expérience et interprétation ; contact personnel avec la vérité du malade et expression articulée de l'expérience acquise.

Le médecin a commencé par établir un contact immédiat personnel avec le patient. Cela fait, il acquiert son "expérience" en ouvrant son être réceptif à la réalité du malade et en faisant de telle sorte que la malade montre sa réalité non manifeste. Le patient actuel, le latent actuel et le simplement possible sont les trois objectifs de cette singulière maïeutique du médecin devant la réalité de leurs patients. Tous les moments de l'"exploration" lui appartiennent, depuis l'inspection de la peau et de la capacité de la fonction hépatique jusqu'à la question relative à un recoin de l'intimité ou de tel fantasme. Mais ce qui rend possible la 'camaraderie itinérante' entre le médecin et le malade et ce qui autorise l'unité de tous et de chacun des savoirs concrets obtenus par elle — le 'nœud spirituel' selon la formule de Goethe — est le dialogue verbal, l'anamnèse. La conversation anamnestique, tout autant que le caractère testimonial de l'intention interprétative, a persisté et ordonné le 'comment' de cette recherche de la vérité. Il ne pouvait en être autrement. Si ce qu'on prétend connaître est la 'vérité d'un poumon' le premier temps pourrait être l'auscultation ou bien la radiographie ; mais si le médecin souhaite connaître 'la vérité d'un homme', sa méthode principale doit être le dialogue ; un dialogue qui n'exclut pas mais 'exige' une auscultation précise et un examen radiographique efficace.

Mais cette expérience que le médecin obtient de la réalité totale du malade, comment pourra-t-elle être exprimée ? Telle que l'entend Viktor von Weizsäcker l'expérience du médecin s'exprime en deux temps, l'un descriptif et l'autre principalement intellectuel.

Le premier est le récit pathographique *stricto sensu*. Le médecin y consigne tous

les événements qui forment son expérience, données qui sont importantes pour la 'vérité médicale' du malade ; et du fait même de la constitution de l'existence humaine, sa forme littéraire doit être la narration. Une histoire clinique ne peut pas être la seule 'description' d'un tableau ni la 'mesure' d'un processus : elle doit être la 'narration' d'un fragment de vie humaine. Cela n'empêche pas la narration pathographique d'inclure, de façon nécessaire, descriptions et mensurations.

Le temps réflexif de l'expression pathographique est l'épicrise. Dans sa réflexion épique le médecin dit comment il entend l'histoire clinique d'où cette réflexion s'origine. Et de même que le caractère temporel de l'existence humaine impose au récit pathographique un aspect narratif, de même sa condition intime — je parle de l'intimité comme propriété ontologique — exige que l'épicrise d'une histoire clinique 'authentique' soit de nature interprétative. [...] Pour connaître un homme il faut l'interpréter. » (p. 37-38)

Jean Oury cite Entralgo dans son article

« compléments théoriques »

Pour l'Encyclopédie médico-chirurgicale : Psychiatrie (édition 1968)

**in *Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle*,
éditions Champ social, 2001, p. 73.**

<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

Extrait d'un encart (non signé) in Jacques Schotte, ***Un parcours, Rencontrer, relier, dialogue, partager***, éditions Le Pli, 2006, p.383
Nouvelle édition chez Hermann :

Vers l'anthropopsychiatrie. Un parcours.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?>

[lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Vers+l'anthropopsychiatrie.+Un+parcours&prodid=586](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=&ref=Psychanalyse+Vers+l'anthropopsychiatrie.+Un+parcours&prodid=586)

« Viktor von Weizsäcker (Stuttgart, 1886-1957, Heidelberg), neurologue, psychophysiologiste, promoteur d'une "médecine générale" conçue dans le sens classiquement dit aujourd'hui *psychosomatique*, un terme qu'il préférait éviter au bénéfice de celui d'"anthropologie" ou de dérivés du terme *pathos*, de ses études de "pathogénèse" à son grand livre final *Pathosophie* (en voie de traduction en français, après le *Gestaltkreis* ou *Cycle de la structure*, peut-être mieux traduisible comme "Cercle de la forme"). Successivement professeur à l'ancienne université allemande de Breslau [...] et puis à celle d'Heidelberg où il donna de célèbres leçons de *Cas et problèmes* dans lesquelles se trouvaient

chaque fois confrontés des histoires cliniques concrètes et des problèmes humains concomitants, donc des thèmes anthropologiques. [...] »

Toujours dans le livre de Jacques Schotte, dans la partie "Hommages", voici un extrait de

Benoit Hanus,

« Contribution de Jacques Schotte à l'enseignement de la médecine générale », p. 428.

« ... la médecine générale, de par sa position basale, non aprioristique, demeure l'instance privilégiée où une synthèse reste possible. Il faut y voir le fondement de ses racines hippocratiques. Le processus thérapeutique doit être plus que jamais référé et rapporté à l'humain. Faire voir la médecine, toute la médecine pour Weizsäcker c'est l'approcher comme un **commerce** tant il est vrai que commercer au sens le plus large c'est échanger, aussi bien des objets, des idées que des symboles, des regards aussi. Il s'agit d'une mouvance perpétuelle faite de retournements continus dont la non-finitude est formée par des "rencontres" et des "décisions" qui concourent à créer l'événement. »

Jean Oury, *Création et schizophrénie, séance du 2 décembre 1987, Galilée, 1989, p.96.*

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

« J'ai prononcé, par hasard, le mot fondamental de l'élaboration sur le pathique dont je vous parlais tout à l'heure, le mot fondamental de Weizsäcker. C'est le mot "Umgang", traduisible dans tous les sens du mot "commerce" : le commerce aussi bien affectif, amoureux, que financier, etc. Ce qui compte pathiquement, c'est d'être "dans le commerce", au sens de Weizsäcker, c'est-à-dire dans l'ouvert, mais pas un ouvert vers je ne sais quel infini, un ouvert concret. Le commerce met en question les autres. Et derrière les autres, c'est toujours autrui. En fin de compte, on peut dire que derrière autrui, c'est soi-même. Parce que du fait même qu'on est, là, dans le commerce, c'est qu'autrui est déjà présent, mais on ne le sait pas. C'est toute la découverte de la psychanalyse : autrui était là avant qu'on naisse, et ça comptait beaucoup. Dans la psychothérapie, il faut rétablir un certain commerce, c'est-à-dire tenir compte d'autrui.

Or, il se trouve que dans la complexion de la psychopathologie (schizophrénie, paranoïa, hystérie, névrose obsessionnelle, etc.), il y a une difficulté du commerce. »

Jean Oury, « Autour de la pensée de Viktor von Weizsäcker », *Institutions, n°1, 1986, spécial VvW.*

Il s'agit d'une sorte de compte-rendu d'un séminaire de Jacques Schotte sur Weizsäcker. Cf. séance de mai 2008 (autre citation)

« ... pour Weizsäcker : il faut repenser les concepts médicaux traditionnels avec ce qui se présente dans la clinique et avec les concepts psychanalytiques, phénoménologiques et autres. C'est ainsi qu'il élabore le concept de "pathogénèse". C'est un des mots-clés. On peut dire que c'est la genèse de la maladie. Mais il faut être attentif et voir en particulier ce qui va en advenir du "pathique" de la genèse. C'est Weizsäcker qui a inauguré, qui a mis place la notion de pathique : ce pathique exploité très brillamment par la phénoménologie psychiatrique, en particulier par Erwin Straus (Erwin Straus dont on peut avoir accès par Maldiney). Par cette promotion de la pathogénèse, il en arrive à introduire un terme très particulier, en rapport avec la vie, avec le monde vivant : le terme de "bioses". Les bioses, ce sont des maladies qui se déclenchent à des moments précis de l'existence : migraines, angines, etc. "Bioses" qui peuvent se compliquer : néphrites, endocardites, etc. Donc, les bioses sont en rapport avec l'existential, avec les événements : le corps lui-même est pris dans les événements et il manifeste son mauvais "vouloir" en développant par exemple une angine. »

Jean Oury, *Il, donc, Conversations avec Pierre Babin et Jean-Pierre Lebrun, UGE, 10/18, 1978, réédition aux éditions Matrice, 1998, p. 106-108.*

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

« [...] ... Elle ne s'alimentait plus, elle n'en avait plus pour longtemps. Il y a toujours une question vitale quand même.

C'est peut-être ça qui est dominant, quand on dit "médecine" ; pour moi, médecine, cela ne veut pas dire grand chose. Plutôt médecine dans le sens de Weizsäcker ; peut-être, il faudrait reprendre ça. On peut dire que le médecin il est dans une position telle, qu'étant confronté avec des domaines pareils, comme le dit Weizsäcker, il est obligé de prendre une décision. Le médecin, c'est un type qui prend une décision, et qui, en même temps, est en position de décider de la vie et de la mort. C'est ça le médecin. Naturellement pour pouvoir décider de la vie et de la mort il faut être assez honnête. Il faut avoir quelques moyens, réfléchir sur la biologie. Parce que la biologie s'arrête quand on meurt il me

semble, non ? Cela devient de la pourriture mais c'est une autre biologie. On peut dire que la vie s'appuie là-dessus, sur des mécanismes de cet ordre-là.

Il me semble que le médecin est confronté, psychiatre ou pas, à des choses comme ça. C'est quand même rare, en fin de compte, qu'on puisse analyser les psychoses ; faut pas rigoler. C'est une dimension bien plus complexe, plus multiple ; on peut reprendre une expression de Tosquelles, qui est de Kretschmer, la position "multidimensionnelle" : on n'a pas le temps, il faut prendre une décision. Et la décision ne peut être que le résultat d'une perception multidimensionnelle. Il y a le personnage persécuteur, il y a le diable, il y a le diabète, il y a l'arrière-boutique, il y a le couteau et puis elle va mourir [en référence à la pathographie qui a précédé]. Alors qui va prendre la décision ? Il faut faire quelque chose.

C'est le rôle du médecin, ça l'a toujours été. Weizsäcker souligne très bien cet aspect-là. Ce que souligne Weizsäcker aussi c'est que toutes ces dimensions sont inséparables, aussi bien en médecine générale qu'en psychiatrie, de ce qu'il appelle la pathographie. C'est ça la médecine !

Les pathographies de Weizsäcker sur l'hypertension, par exemple. Il faut remonter le cours du temps. Anamnèse extraordinaire ; quels sont les événements qui ont joué, à quel moment cela a changé, etc. Qu'est-ce qui s'est passé dans la famille, dans le travail ; tout en tenant compte des dosages d'hormones. Tout ça c'est multi-dimensionnel. Il me semble que la psychiatrie ne peut pas échapper à cet aspect multi-dimensionnel. Il faut se placer là pour tenir compte du multi-dimensionnel.[...] La science, elle est multi-dimensionnelle. »

Quelques articles pour approcher les relations complémentaires

Philippe Bernier, « sensible à la crise : du singulier au collectif », *Cahiers de psychologie politique*, n°14, janvier 2009, dossier : les multiples visages des crises.

<http://odel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=325>

Philippe Bernier, « La dimension pathique dans la spirale de la violence », *Spirale*, n°37, 2006, Violences en milieu scolaire : nouvelles problématiques, nouvelles réponses ?

<http://spirale-edu-revue.fr/spip.php?article580>

Peter Pál Pelbart, « L'inconscient déterritorialisé », *Multitudes*, n°34, 2008/3, L'effet Guattari

<http://www.cairn.info/revue-multitudes-2008-3-page-95.htm>

Sommaire de la Historia clinica d'Entralgo

cap. I: La historia clínica hipocrática.

cap. II : La historia clínica medieval.

cap. III: La historia clínica en el renacimiento.

cap. IV : La historia clínica sydenhamiana.

cap. V : La patografía del método anatomoclínico.

cap. VI : La historia clínica en el siglo XIX.

cap. VII : Patografía y vida.

Patografía y vida biológica :

I. J.H. Jackson : la enfermedad neurologica como respuesta articulada.

II. C. von Monakow : el sentido biológico de la respuesta morbosa.

III. K. Goldstein : analisis y comprensión de la respuesta morbosa.

IV. La mentalidad biopatológica.

Patografía y vida personal :

I. La patografía de Sigmund Freud. II. Paralipomenos: el 'circulo' de Viena',

la escuela de Heidegger. III. Patografía y biografía : Viktor von Weizsäcker.

IV. La historia clínica en la 'medicina' psicosomática.

cap. VIII : Teoría de la historia clínica.

Juan J. Lopez-Ibor, Carmen Leal Cercos, Carlos Carbonell Masia (ed.), Imágenes de la psiquiatría española, Barcelona, editorial Glosa, 2004, p. 505-506.

<http://books.google.es/books?id=7Lzw67LcleAC&lpg=PA506&ots=5Yd0-zyLW7&dq=entralgo%2C%20weizsacker&pg=PA506#v=onepage&q&f=false>

« En el verano de 1936, J.J. Barcia Goyanes y su entonces colaborador P. Lain Entralgo se ocupó del pensamiento de Von Weizsäcker en varias ocasiones, mereciendo citarse el comentario en sus monografías, *La historia clínica*, *Historia de la medicina* y *El diagnóstico médico*, donde se analiza en profundidad la aportación del autor alemán y se destacan sus planteamientos relacionados espacialmente con la visión de la enfermedad desde una perspectiva biográfica. Los comentarios sobre la obra de Von Weizsäcker no se reducen, claro está, a lo anterior, sino que también otros autores se han ocupado, con mayor o menor extensión, en dar a conocer su pensamiento, pero además sus puntos de vista se utilizan para analizar muchas de las cuestiones planteadas por este autor (come relación entre enfermedad y biografía, el impacto del futuro sobre el presente, etc.), especialmente por autores con un planteamiento antropológico de la enfermedad. »

... Tout ce qu'apporte **Weizsäcker** est à mettre en rapport avec Jacques **Schotte** et Henri **Maldiney**.

Tout ça n'est qu'un « tout petit bout » de la **pathograhie : une histoire pathologique** ... « si on peut dire ! ... »

La consultation

■ La décision

Tosquelles disait des choses comme ça : la psychiatrie se rapproche plus de la chirurgie que de la médecine...

Par exemple, quand on arrive chez le chirurgien, dans une phase difficile, il ne doit pas commencer à « vagabonder » en disant : je vais demander à mon collègue, etc.. Il faut peut-être agir immédiatement.

Cela arrive souvent en psychiatrie : **Faut pas réfléchir !**

Il faut que ça soit **réfléchi d'avance pour agir tout de suite** ! Sans quoi le temps est perdu.

Jean **Oury** emprunte à Jacques **Lacan**, l'expression « moment fécond » pour désigner, dans la consultation, ces moments où « ça se cristallise ». Il ajoute qu'il y en a tout le temps des moments comme ça dans une consultation.

*Je comprends :
La décision se prend dans ces moments féconds*

Voici ce que dit exactement JO :

« On peut dire, en inversant un peu les termes, ce que Lacan appelle, en particulier dans sa thèse, « le moment fécond », le moment où ça se cristallise »

On ne doit pas rester dans le vague :

« Oh, c'est intéressant ce qu'il me dit », ça n'empêche pas ! Au contraire ! Mais n'empêche qu'il faut prendre une décision ! ... parfois des décisions très difficiles...

■ « Le moment fécond » (Jacques **Lacan**)

Jacques **Lacan**, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité (1932)*, Seuil, 1975

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020055109>

Les psychoses, Séminaire III, 1955-1956, Seuil, 1980
23 novembre 1955, 25 janvier, 11 avril 1956.

<http://staferla.free.fr>

« **Propos sur la causalité psychique** »
Journées de Bonneval de 1946

<http://espace.freud.pagesperso-orange.fr/topos/psycha/psysem/causpsy3.htm>

Médéric **Kerhoas**,

« **Position du moment fécond dans la théorie de Jacques Lacan** »
L'Évolution psychiatrique, vol. 69, n° 2, avril-juin 2004, p. 343-351.

http://www.sciencedirect.com/science?_ob=ArticleURL&_udi=B6VP7-4CDJK1B-5&_user=10&_coverDate=06/30/2004&_alid=1578503240&_rdoc=1&_fmt=high&_orig=search&_origin=search&_zone=rslt_list_item&_cdi=6199&_docanchor=&view=c&_cl=1&_acct=C000050221&_version=1&_urlVersion=0&_userid=10&_md5=a501b47e33fd15131142ef42933cae7&searchtype=a

Eduardo **Mahieu**, séminaire, « **Le cas princeps** », 20 juin 2002

<http://eduardo.mahieu.free.fr/Cercle%20Ey/Seminaire/lacan-jaspers.htm#1>

... Mais la décision doit se prendre, comme le disait très bien **Entralgo**, selon la tradition hippocratique :

C'est-à-dire tenir compte que l'autre est là et qu'on n'est pas là pour des prunes !

...

Quand on est là, c'est toujours une urgence !

...

Et alors, on peut calculer les urgences ! : « Revenez dans 3 mois »

Un séminaire de Sainte Anne, il y a une vingtaine d'années, a porté sur la décision...

Il faudrait reprendre tout ça...

La consultation : histoires de vie (2)

Le p'tit Lulu

Jean Oury, *Il, donc,*
Conversations avec Pierre Babin et Jean-Pierre Lebrun,
UGE, 10/18, 1978, p. 34-35.
réédition aux éditions Matrice, 1998.

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Matrice_catalogue.html

« Mais il y a des événements qui peuvent apparaître comme mythes. Il faudrait faire un livre entier sur l'histoire du petit Lulu. Un des événements les plus bizarres : avoir vécu avec ce gosse qui, après une encéphalite à l'âge de 9 ans, a fait une sorte de dégénérescence, d'atrophie cérébrale progressive et qui est mort pendant les premiers mois après notre arrivée à La Borde. Il a été avec nous pendant près d'un an. Son histoire a marqué tout le monde ; il avait un langage schizophasique très caractéristiques dont certaines tournures ont été véhiculées par les gens de passage. On parlait "Lulu". C'est quelque chose qu'on ne retrouve pas à La Borde avec cette intensité. Ça demandait une attention extraordinaire. C'est la marque d'une qualité, d'une intensité de relations singulières, que j'ai essayé de tenir pendant quelques temps. »

Cf. prises de notes des séminaires
De l'expérience : novembre 2005, février, avril 2006,
L'analyse institutionnelle 2 : décembre 2007,
Qu'appelle-t-on soin ? octobre 2008

« C'était en 51. Je vois arriver au dispensaire de Blois — mais Blois, c'était misérable, hein ! pas de foyer pour les enfants ! Rien du tout, hein ! [...] »

Un jour, je vois arriver un petit môme... très agité ! Ils savaient plus quoi en faire à l'hôpital de Blois — y avait pas d'hôpital psychiatrique —, il avait été supprimé, liquidé pendant la guerre, et alors... mais d'une agitation extraordinaire... il avait neuf ans... il chantait... une manie... [...] pas d'hôpital psychiatrique... ou alors, il fallait aller à

Bonneval. L'hôpital... ils n'en voulaient plus... il foutait la merde dans tout le service... »

Ce soir, Jean Oury développera un peu plus que d'habitude toutes ses tentatives autour du diagnostic.

« Alors, j'avais téléphoné à ce type que j'aimais beaucoup qui m'a orienté dans toutes ces choses-là, c'est Julian de Ajuriaguerra »

Lulu, accueilli à Saumery, fera partie de de la folle équipée.

« Et puis... y a eu le changement, là... Saumery... à La Borde, fin mars 53... y avait des histoires avec l'administration, tout ça... j'ai dit si vous m'emmerdez je fous le camp ! Je suis parti avec tous les malades... y en avait 35... y en avait 40... mais j'ai laissé ceux qui pouvaient pas marcher. Y en avait 7. Avec tous les autres, j'avais nulle part... ! On allait dans des hôtels, comme ça ... le temps de trouver La Borde.

Et on a emmené le petit Lulu, avec nous. Il est resté là. Il a fait partie de l'expédition. Et puis après, j'avais été voir avec lui à Sainte Anne, Ajuriaguerra.

J'ai dit : en fin de compte, c'est comme si il avait une manie chronique. Alors les internes ... Ajuria leur a dit : arrêtez vos conneries ! C'est vrai ! Il fait des jeux de mots, des trucs comme ça, etc ! Mais c'est là qu'il m'a dit : c'est une atrophie galopante !

[...]

Il était de plus en plus ... desséché... les muscles, tout... bon... je l'ai renvoyé un peu chez lui... c'était une famille très... misérable ...

et puis, je suis allé le voir, c'était le dernier jour, fin juin — je m'en rappelle — 53. Il était dans le coma depuis longtemps. Je me suis approché de lui [...] mais j'ai compris ce que Lacan dit que le regard c'est l'objet a... Il était pratiquement mort, mais ... un regard, comme ça... il m'a regardé ... on ne s'y trompe pas ... c'était fini...

Bon. C'est une histoire. il y en a plein comme ça. [...] peut-être pas aussi intenses, mais...

*Chaque récit,
Jean Oury le scande avec ce type de remarque,
accompagnée d'une des variantes du leitmotiv
« Pour ça, il faut pas être emmerdé » :*

« Dans un « service », je sais pas si on pourrait raconter des histoires comme ça... »

« Dans un service comme dans le film, c'est impensable qu'on puisse s'occuper d'un cas comme ça. »

*... Tout en soulignant
que ça ne l'empêchait pas de s'occuper du reste
(les autres malades, les consultations, le dispensaire...)*

Il y aura ensuite l'histoire de...

La jeune femme avec un œdème cérébral

*Séminaire De l'expérience
avril 2006*

Le forcené de la Canourgue, près de Saint-Alban

Le patient de Saint-Alban atteint d'automatose

La femme aux crapauds, près de Saumery

Paulette et le miroir

**Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique* (1950),
Thèse pour le doctorat en médecine,
publiée sous le titre : *Essai sur la création esthétique*,
Hermann 2008, p. 109.²**

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr+%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

**Jean Oury, *Création et schizophrénie*,
séance du 5 novembre 1986,
Galilée, 1989, p.96.**

http://www.editions-galilee.fr/f/index.php?sp=liv&livre_id=3021

**Jean Oury, Marie Depussé, *À quelle heure passe le train...
Conversations sur la folie*
Calmann-Lévy, 2003, p. 148.**

<http://www.editions-calmann-levy.com/livre/titre-156596-A-quelle-heure-passe-le-train-auteur-ecrivain-Jean-Dr-Oury.html>

■ Les « événements »

Toutes ces petites histoires sont des événements : des choses qui s'inscrivent mais pas n'importe comment...

Question : Pour que ces événements puissent s'inscrire :

Comment pouvoir organiser une **structure collective** qui puisse garder un certain coefficient — c'est un grand mot — de **liberté**, d'initiative... pas n'importe laquelle...

²La conation à rapport avec un effort, une tendance, une volonté, une impulsion dirigée vers un passage à l'action. (dictionnaire de linguistique, Larousse).

La création : l'acte, le fait de créer (acte consistant à produire ou à former un être ou une chose qui n'existait pas auparavant (en dehors de l'ordre hum.) ; acte qui consiste à produire quelque chose de nouveau d'original, à partir de données préexistantes (dans l'ordre hum.), en particulier acte par lequel un artiste produit une œuvre.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Conatif>

Ce changement de titre n'est pas expliqué dans la publication.

Jean Oury « **Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », VST, 2007/3, n° 95, p. 110-124.

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

il s'agit de l'article publié dans *L'Apport Freudien*, sous la dir. de Pierre Kaufmann, Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.837-838.

« ... Autrement dit, pour qu'une collectivité puisse fonctionner d'une façon à peu près efficace et ne développe pas une pathoplastie trop lourde, il est nécessaire qu'il y ait une analyse permanente de tous ces facteurs, lesquels sont des facteurs d'aliénation. Cette fonction analytique collective fait partie de ce que j'ai appelé "le collectif" : sorte de "machine abstraite", dont la fonction diacritique ne peut fonctionner qu'à partir de ses éléments : un club, des "tiers-régulateurs" et une quantité "d'ouverts". Ce "collectif" produit la possibilité de sauvegarder un certain degré de liberté, d'initiative, donc de rencontres, mais en même temps d'"événements". On produit des événements. Même les plus petites choses qui se passent dans l'existence peuvent devenir "événement" pour quelqu'un qui est en déréliction, l'événement pouvant alors, par la traduction qu'on en donne, être utilisé par le sujet pour acquérir une singularité efficace. "Efficace", au sens où elle peut créer, dans et par ce filet institutionnel, des échanges, des rencontres... Ce qui permettra à chacun, s'il y a tous ces systèmes de réseaux transférentiels, de pouvoir, par moments, accéder à une ré-émergence de soi. Cette notion "d'émergence" est capitale : d'une façon schématique, on peut dire que la trouble fondamental du psychotique est un trouble de l'émergence, soit une émergence impossible, soit une distorsion de l'émergence. D'où la production de ce que j'ai nommé des "espaces du dire" »

Le jeune homme du val de Loire (delirium)

[...]

« Rester toute la nuit auprès d'un type qui est en delirium, avec 40 de fièvre... Pour ça, il faut être installé, là, tranquille, dans une pièce avec un lino, des serviettes éponges et des seaux d'eau. Toute la nuit faut l'arroser — c'est pas compliqué mais il faut rester toute la nuit —, l'arroser avec des "siaux" d'eau, allez hop ! C'était pas des

"siaux" de vin ... des seaux d'eau pour que la fièvre ne monte pas. Et plusieurs "siaux" d'eau ça fait tomber la fièvre.

Et la chose la plus extraordinaire c'est le matin, à l'aube, comme on dit ... le jour se lève... comme dans le film...

Alors, la fièvre est tombée, le type reprend conscience ... inoubliable... ça devrait être une épreuve, ça. On devrait demander ça³ ... soigner avec des seaux d'eau vous verriez ce que c'est... l'aurore, le jour qui se lève ... magnifique ! ...mais il faut être tranquille, faut pas être emmerdé ! Faut pas avoir un type qui vient : alors, au suivant ! »

La toile de fond (2)

■ Le nom : psychothérapie / pédagogie institutionnelles

Cela commence par un mouvement d'humeur récurrent :

« Mais j'en ai marre d'entendre ce mot ! Tosquelles en avait marre aussi ! ... mais pourquoi pas ! ... »

cf. séance d'avril 2010

³Aux épreuves, examens universitaires...

► L'historique du nom « **psychothérapie institutionnelle** »⁴

L'article désormais fameux publié en 1952, en français, dans une revue portugaise, connaît une nouvelle publication, dans une revue belge (toujours en français)

Georges **Daumezon**, Philippe **Koechlin**, « **La psychothérapie institutionnelle française contemporaine** », *Anais portugueses de psiquiatria*, 1952, IV, 4 : 271-312.
La bibliothèque médicale Henri Ey (Sainte Anne) possède la collection de ces Annales
<http://www.ch-sainte-anne.fr/site/ensRech/bibliotheque/presentation.html>

Georges **Daumezon**, Philippe **Koechlin**, « **La psychothérapie institutionnelle française contemporaine** », *Psychoanalytische Perspectieven*, 2009-10, 4 : 27-28, 1/2. **Autour de la psychothérapie institutionnelle.**
<http://www.psychoanalytischeperspectieven.be/on-line%20papers/index.htm>

« La vie dans les établissements, durant la guerre, a comporté aussi un resserrement de tous les liens entre médecins, malades et personnel. Dans nombre d'établissements, médecin, malades et personnel se sont unis dans des activités communes au sein des groupes de résistance. Il en résulta une cohésion accrue et un vécu plus dramatique de la situation du malade dont la misère était plus proche que jamais de celle qu'enduraient les personnes en contact quotidien avec lui.

Si bien que dans quelques établissements, et parmi eux, il faut faire une place particulière à l'hôpital psychiatrique de Saint-Alban, dans la Lozère, les médecins commencèrent de développer une réelle activité psychothérapique auprès des malades.

2/ La naissance de la doctrine

En 1942, Balvet (1942: 399 sq.) apporte, au Congrès de Montpellier, une communication qui a peu de retentissement, mais où il indique le rôle réadaptateur d'une véritable hôpital psychiatrique. Sous l'influence de Tosquelles,

émigré d'Espagne, les essais d'organisation d'H. Simon se développèrent dans cet hôpital ; ils se sont poursuivis sans interruption grâce à la même inspiration et avec la collaboration de Bonnafé, Chaurand, Gallavardin, Despinoy, Milon. »

*Dans la présentation de la nouvelle publication de l'article, Joris De Bisschop fait remarquer que le terme de **psychothérapie institutionnelle** se retrouve uniquement dans le titre et dans la conclusion.*

Sommaire de l'article

I — Les sources

- 1/ antécédents historiques
- 2/ La désaffection contemporaine
- 3/ Les sources doctrinales récentes

II — Le mouvement français de Psychothérapie institutionnelle

- 1/ La situation psychiatrique des dernières années
- 2/ La naissance d'une doctrine
- 3/ La mise en pratique

III — Principales réalisations

- 1/ Organisation du travail
- 2/ La modification du cadre
- 3/ Les entreprises collectives
- 4/ Les loisirs
 - a. Veillées
 - b. Bals
 - c. Fêtes et kermesses
 - d. Chants et danse
 - e. Club
 - f. Divers
- 5/ Le sport
- 6/ L'information
 - a. Journal mural
 - b. Journal parlé
 - c. Journal intérieur
- 7/ La persévérance
- 8/ Problèmes pratiques divers

Conclusions générales

L'année précédente ...

⁴ Merci à Robert Maebe et à Joris De Bisschop pour toute cette partie.

François **Tosquelles** présente l'expérience de Saint-Alban au **Symposium de psychothérapie collective**, organisé à Bonneval par **Henri Ey**, le **9 septembre 1951**.
Publié dans **L'Évolution psychiatrique en 1952, fascicule III, juillet-septembre**,
« **sociothérapie et psychothérapie de groupe** »

Dans son intervention,

Georges **Daumezon** fait usage à **deux reprises de l'expression « psychothérapie institutionnelle »**

Dans le même fascicule,

*un autre article de **Daumezon** :*

*« action individuelle de la psychothérapie collective »,
rubrique 'documents cliniques et thérapeutiques'*

Isabelle Billiard, « **Les pères fondateurs de la psychologie du travail en butte à l'énigme du travail** », **Cliniques méditerranéennes, 2002/2, n° 66**
<http://www.cairn.info/revue-cliniques-mediterraneennes-2002-2-page-11.htm>

Présentation du symposium, par Henri Ey, p. 531-432.

« À la demande de la direction du *Journal of clinical and experimental psychopathology*, un exposé du Dr. R. A. Solov, sur le travail de groupe chez les malades mentaux chroniques a été discuté dans le service du Dr. Ey, à Bonneval, le 9 septembre 1951.

En présence de M. le Dr. Aujaiou, Directeur au ministère de la Santé publique et sous la présidence de M. le Docteur Henry Ey, se sont réunis MM. Les Drs Bernard, Ch. Durand, Daumezon, Diatkine, Koechlin, Leulier, Le Guillant, Lebovici, Préaut, Sivadon et Tosquelles. Tous ces collègues ont une grande expérience de l'organisation des services d'**occupational therapy**. [...]

La discussion s'est engagée alors sur le problème général de la sociothérapie en milieu hospitalier psychiatrique. Comme à cette réunion assistaient des psychiatres dont le champ thérapeutique est très divers (maisons de santé, centre psychothérapeutiques d'hôpitaux, hôpitaux psychiatriques), chacun a parlé de son expérience propre [...]. À cet égard, la socialisation entreprise depuis plus de deux ans dans un vieil "asile" comme celui de Saint-Alban dans le Massif central, qu'a entrepris le Dr. Tosquelles, est apparue comme une tentative particulièrement importante. [...] »

Extraits de l'intervention de François Tosquelles

« En ce qui concerne la vie intérieure de l'hôpital, le problème central consistait à pouvoir assurer une vie "personnelle et autonome" à l'ancienne Salle commune et établir ensuite un certain nombre d'ateliers d'ergothérapie sous la formule coopérative, qui seule permettait de dépasser "dans les limites" très particulières dont on parlera plus tard, le stade de l'ergothérapie distraction ou celui de l'ergothérapie utilitaire pour l'ensemble de l'établissement. C'était cet ensemble qui ouvrait les portes, par ses organisations, à une **psychothérapie de groupe** et à une **social-thérapie**. La Commission de surveillance à la demande du Dr. Gallarvardin approuva les statuts de la nouvelle Salle commune devenue "Club Paul Balvet" lié dès lors économiquement à la Ligue⁵ et soumis au double contrôle des deux médecins-chefs de service. L'hôpital cédait ainsi pour ainsi dire une nouvelle parcelle de son territoire, la salle du Club, à cet organisme extérieur dont on avait toutefois assuré la liaison avec l'administration générale et celle de l'hôpital. Cet acte historiquement révolutionnaire a pour nous une transcendance extraordinaire et il est la pierre maîtresse, non seulement de "notre système" mais je crois de "toute possibilité" de résolution a priori des difficultés inévitables d'adaptation des "nouveaux besoins" à un système hospitalier et administratif qui a ses droits traditionnels et une expérience légitime à défendre.

Le Club est en grand partie l'expression automatique de l'ensemble de l'hôpital, du fait que bien qu'ayant pour ainsi dire un grand nombre d'activités propres, ces activités transcendent à la vie des quartiers comme on verra tout à l'heure. Pour nous autres médecins, c'est la source de problèmes pratiques, l'occasion de conflits interhumains concrets, des activités "spontanées" de nombreux groupes et de l'établissement des liaisons vitales entre malades divers, infirmiers, et personnel dans son ensemble. C'est souvent l'occasion thérapeutique que le médecin cherche et analyse plus ou moins publiquement. C'est toujours une vie nouvelle qui crée des "besoins nouveaux" et avec ces besoins d'occasion de cette **psychothérapie de groupe neutre et sociale** dont surtout les schizophrènes ont besoin. » (p. 541-542)

⁵Ligue d'hygiène mentale du Centre (section Lozérienne), organisme privé dont J.T. a précédemment relevé le rôle prépondérant dans le « dispositif » de Saint-Alban.

« Il s'agit de profiter du journal pour changer le milieu d'ensemble de l'hôpital, en lui donnant une conscience d'exister : celle-ci me semble pouvoir s'établir parfois avec l'apparition de *l'histoire*, le journal est *l'histoire* écrite de l'hôpital. Ici, on vise donc, soit une **psychothérapie collective** de l'hôpital compris comme un être malade lui-même, soit encore thérapeutique de un ou plusieurs malades » (p. 544)

« ... après la victoire constituée par la disparition du quartier des agités, et des agités eux-mêmes, celle de l'organisation de la salle commune que Balvet créa et où la "gérante" inventa en 1940 la psychothérapie de groupe de même style que celles des Américains... » (p. 540)

Extraits de l'intervention de Georges Daumezon

« Avant la sociothérapie, l'hôpital est pensé le plus souvent comme un organisme social hiérarchisé, dont les divers participants accomplissent aveuglément, sur l'ordre du médecin, des gestes ayant un but médiat de traitement. Cette conception idéale est évidemment sans rapport avec la réalité et on peut plutôt dire que l'hôpital est un groupement administratif plus ou moins autarcique où des castes étanches coexistent dans des rapports d'exploitation, l'activité médicale étant une sorte de néoplasie hypocritement exhibée car elle est, malgré tout, la raison d'être de l'administration.

La sociothérapie propose au contraire, à tous les participants de l'hôpital, un rôle immédiatement thérapeutique : le préposé à la pharmacie, l'infirmier qui participent à un traitement "délivrent" des médicaments ou les "administrent". L'accent est mis par le vocabulaire, même, sur la comptabilité matière. L'employé qui joue avec les malades dans une équipe de football, qui participe à la rédaction d'un journal, a un tout autre contact avec la réalité thérapeutique.

Aussi un travail doctrinal et pratique s'offre-t-il à nous : étude aussi rigoureuse que possible de la réalité sociologique de l'Hôpital Psychiatrique, du Pavillon, du Service, etc..., de ses modes de réactions, des façons de l'aborder fructueusement. [...]

Ce n'est qu'au prix de ces travaux préparatoires fort longs que nous pourrions posséder un moyen scientifique d'aborder les problèmes de la sociothérapie. Je pense même qu'au terme de ces études et de ces entreprises notre contact avec le malade se sera profondément modifié, que notre "clinique" ne ressemblera guère à la clinique traditionnelle : l'attitude actuelle du psychiatre, pour une

large part, consiste à établir avec le sujet des relations dont la signification comporte pour dynamique de faire revivre au sujet ses expériences pathologiques, tel m'apparaît l'ascèse de l'examen. Le jour où la vie de l'hôpital nous fournira au contraire le moyen de faire vivre au malade des expériences d'activités sur le plan de sa sociabilité normale maxima, notre vue du malade s'en trouvera modifiée.

Le Guillaud s'est plus à collectionner les exemples des erreurs que peuvent commettre des médecins ou des administrations utilisant les ficelles de la **psychothérapie institutionnelle** pour paraître à la page. On ne peut que l'en féliciter, cette dénonciation génératrice de vigilance, est indispensable.

Mais dans une ardeur agressive, ces temps-ci bien répandue, il a présenté ces erreurs comme la pratique normale et il a spécialement recherché des textes déjà anciens, écrits par Bernard, préalablement à toute pratique, afin de bien démontrer que la sociothérapie n'était qu'une pieuse mystification paternaliste. [...] Je crois au contraire que la règle d'or de toute la **psychothérapie institutionnelle** est d'évoluer de façon aussi concrète que possible. [...]

C'est en vivant la vie d'un service qu'on peut sentir le ton juste ou faux des initiatives dont il est le théâtre. De nombreux voyages à Saint-Alban me permettent d'affirmer l'authenticité de l'œuvre qui y fut entreprise et qui nous a servi à tous de modèle.

Il est juste de relever ici cette antériorité qu'il faudra un jour étudier en analysant les éléments de la situation Saint-Albanaise. » (p. 575-576)

Jean Oury fait référence à l'Occupational therapy dans

« **Les clubs thérapeutiques** »,
rapport annuel de l'Assemblée générale de la fédération des sociétés d'hygiène
mentale de la Croix-Marine, Paris, octobre 1959
in Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle,
éditions Champ social, 2001, p. 73.
<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=583>

► L'historique de la « pédagogie institutionnelle »

*La proposition de Jean Oury à un congrès Freinet en 1958
Sur le site de Jacques Pain*

http://www.jacques-pain.fr/jacques-pain/Definition_PI.html

« La "pédagogie institutionnelle" date de 1958. Du moins son "appellation contrôlée", par Jean Oury et Fernand Oury, au congrès du mouvement Freinet qui se tint cette année-là à Paris. Jean Oury se rapporte alors explicitement à la "psychothérapie institutionnelle" (1952) et à ce mouvement historique de pensée qui vise à resituer l'être humain au cœur des institutions qui fondent et règlent la société (1936).

"Il n'est que de rappeler un singulier événement qui devait aider à transformer radicalement l'hôpital : lorsque nous y introduisîmes une presse Freinet, petit format, empruntée à une école voisine. Aidés par quelques malades, nous commençâmes à imprimer un bulletin... Les quelques points que j'ai cités : imprimerie, club, ateliers, suffiront, je l'espère, à tenir dépliée devant vous la toile tramée de nos tâches quotidiennes... C'est dans cet état d'esprit que j'avais proposé il y a quelques années, le terme de "Pédagogie Institutionnelle"... pensant que ce n'est pas par hasard si ces grandes architectures - hôpital et école - posent simultanément des problèmes analogues... » (Jean Oury)" ».

Question : Qu'est-ce que c'est ?

Une **modification du milieu** telle qu'il y ait des coefficients non pas de liberté (n'importe comment) mais des **coefficients d'initiative et de liberté coordonnés ... pour qu'on puisse, au moment opportun, agir tout de suite...** intervenir ...

Malgré tous leurs défauts, dans des structures comme La Borde, il y a de la **connivence** parce qu'il y a un certain coefficient de **liberté de circulation**, les gens se rencontrent... et même s'ils se connaissent pas... la connivence, c'est pas forcément se connaître. C'est d'être ce qu'on appelle « complice de l'autre » ... si ça va pas, ça se sent !... ils viennent nous prévenir.

Or, ça, c'est un milieu... pour pouvoir créer un milieu comme ça, avec tous les

avatars que ça suppose, même dans les structures actuelles... La Borde comme ailleurs... y a quand même un certain quantum, une certaine proportion X de gens qui sont dans la connivence. Et les gens, c'est pas forcément des gens diplômés, des médecins, des infirmiers etc... Ça peut être aussi des malades, des pensionnaires de toutes sortes ! À condition qu'ils soient pris dans **un système... d'interrelations qui puisse tenir compte de la présence.** Mais c'est pas tous les jours ! ...

La toile de fond (3)

Xu Dan, « Pourquoi La Borde est un lieu attachant ? »

http://www.lacanchine.com/XuDan_03.html

■ La réunion Pitchoum

Cf. l'ensemble des prises de notes...

*reprise de la séance de septembre 2007
(L'analyse institutionnelle 2)*

Deux interventions de Jean Oury

« Atelier sur la vie quotidienne »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_19_27.pdf

« Concepts fondamentaux »

http://users.belgacom.net/PI-IP/IPteksten/TIP-archieff/TIP_2_pp_1_18.pdf

Un stagiaire à La Borde (p. 10-17)

<http://aipic.medicalistes.org/IMG/pdf/INFLEXIONS20mars2007.pdf>

Jean Oury rappelle comment est née la réunion Pitchoum du mercredi matin (11h_midi), dans le grand salon...

Au départ il y a eu le souhait de certains moniteurs de faire une réunion pour les « nouveaux embauchés », mais, à quel moment n'est-on plus un « nouveau embauché » s'interroge JO ? un mois ? six mois ? un an ?

De fait, cette réunion a été très vite « envahie » par les malades. On y racontait La Borde et on parlait aussi d'autre chose...

*Je comprend que cette réunion devait être très animée ...
Et, se voyant au milieu de cette effervescence...*

« J'ai l'impression d'être dans une bande ...
... j'ai l'impression d'être *Peachum* ... »,

aurait dit JO.

Cela a été entendu et répété. Et la réunion est devenue la réunion Pitchoum.

*Peachum, un maquereau des bas-fonds,
le roi des mendiants dans l'Opéra de quat'sous de Brecht-Weil
mise en scène au cinéma par Pabst*

http://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Op%C3%A9ra_de_quat%27sous
<http://www.tudou.com/programs/view/2sAhAZf1x6c/>

Aujourd'hui, les gens ne savent pas pourquoi elle s'appelle ainsi.

Elle est demeurée une réunion informelle, sans ordre du jour...

Les gens arrivent peu à peu... au début il n'y pas grand monde ...

« Mais faut pas s'énerver, parce que ça arrive... »

Ce mercredi matin, il y avait à 11 heures trois personnes et deux chiens, deux lévriers...

... au milieu des aboiements et du bruit des pièces que comptaient les types responsables de la caisse de la vente du tabac...

... Petit à petit les gens sont arrivés...

*(... et les chiens ont été mis dehors
et les compteurs de pièces ont fini par mettre fin à leur business,
si j'ai bien compris !)*

« Ce matin, on a parlé de l'accueil... »

■ La fonction « accueil » : fonction de base

Il faut d'abord distinguer **accueil** et **admission**, pour éviter ce qui se passe ailleurs...

*cf. l'ensemble des prises de notes
notamment celles de mai, octobre 2008,
janvier, novembre 2009*

Jean Oury, « **Pathique et fonction d'accueil en psychothérapie institutionnelle** », in JACQUES SCHOTTE (éd.)
Le Contact, De Boeck, 1990.

[http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20\(J.%20Schotte%20ed.\)pdf](http://www.lacanw.be/archives/institutionnalites/Le%20contact%20(J.%20Schotte%20ed.)pdf)

Jean Oury, « **Tout ceci n'est pas nouveau** »,
**intervention à Montreuil
lu au séminaire de Sainte Anne en janvier 2009**

Ce passage peut être écouté sur le site d'Ouvrir le cinéma

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/JO_pasnouveau.mov

Il peut être lu sur d'autres sites:

<http://blog.idoo.com/antochrit/post/54488-un%20petit%20texte%20de%20jean%20oury>

<http://www.balat.fr/spip.php?article590>

L'accueil a toujours été, depuis le début (*Je comprends : même avant La Borde*)
la fonction de base.

Jean Oury, « **La désaliénation en clinique psychiatrique** »,
in Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle,
éditions Champ social, 2001, p.32-33

article commandé en 1955,

La Borde avait deux ans d'âge,

pour la revue *Présence*, n°54, 1956

« Un malade arrive : quelque fois il ne sait même pas qu'il est malade. Bien sûr, le médecin le voit. [...] Mais c'est après que tout va commencer. [...] Au début, on ne savait pas bien comment faire ; on était gêné, on se sentait un peu surfait. On n'a pas de blouse. Alors, il faut remplacer le langage de l'habillement par des gestes, par des paroles. On essaie de convaincre, mais souvent nos arguments ne tiennent pas. On déambule, on fait visiter, on exhorte. Dans

l'ensemble ça marche. Mais on s'est vite aperçu que cette action réussie n'était pas simplement due à nos démarches, que souvent le malade ne nous écoutait pas, mais tout en nous suivant regardait les autres malades. Et très rapidement, nous avons exploité cette réalité : l'influence des autres malades sur le malade entrant. [...]

On a donc décidé de fonder rapidement une institution : le comité d'accueil. Ce comité – renouvelable partiellement tous les quinze jours, à l'Assemblée générale – nous nous efforçons qu'il soit composé de personnes assez différentes les unes des autres [...]. Il ne s'agit pas forcément que ce soit les personnes du comité qui accueillent elles-mêmes : il faut qu'elles participent plus que les autres à l'accueil, c'est tout. On voit souvent des personnes ne faisant pas partie du comité, accueillir d'elles-mêmes sans qu'on le leur demande. C'est une sorte de courant général qu'on crée par l'institution. Tout le monde s'en mêle, mais d'une façon orientée par l'institution. »

François Tosquelles,
intervention au Symposium de Psychothérapie collective,
Bonneval, 9 septembre 1951.

« Toutefois, comme vous verrez tout de suite, lorsque je vous parlerai du dispositif d'ergothérapie et de son orientation théorique, cette prise de conscience à un certain niveau me semble indispensable. Par ailleurs, créer ou approfondir la "conscience d'être malade" me paraît être le premier but du psychiatre lorsqu'en face d'un nouveau malade, il doit essayer d'établir le contact non ambigu médecin-malade, qui seul, peut permettre le déroulement "normal" d'une thérapeutique et d'un "processus" de guérison. Les problèmes concernant "l'admission" du malade et les premiers contacts avec l'hôpital ont à ce point de vue une importance de premier ordre, et nous les avons entourés toujours d'une série de précautions qui ne sont pas certainement les recommandations "réglementaires" ou "administratives" (celles qui recommandent par exemple que le médecin et même le personnel de l'hôpital n'interviennent pas au transfert du malade, ou celles qui établissent des techniques de fouilles et bains, etc.) » (p. 548)

[...]

JO se souvient de discussions avec Hélène Chaigneau et du cas d'un homme « ramassé » dans la rue. Au bout d'un mois ce type ne se levait toujours pas du

lit où on l'avait mis à son arrivée... en fait on avait simplement oublié de lui remettre sa jambe artificielle, de lui donner son dentier et ses lunettes...

L'accueil, c'est le premier jour, mais parfois il faut six mois pour accueillir quelqu'un... avec de la connivence ! Faut pas être emmerdé... par je ne sais quel contrôleur des travaux !

Catherine de Luca-Bernier, « **L'accueil à la clinique de La Borde** »,
Rencontres Pédagogie et psychothérapie institutionnelles,
27-29 octobre 2009
<http://pig.asso.free.fr/Couvaccueil.dir/ActesLB09.html>

Jean **Oury**, **Ginette Michaud**,
« **Psychothérapie institutionnelle. Introduction à une histoire** »
http://euro-psy.org/site/La_Borde.html

La toile de fond (4)

■ « Parlêtres »

Cf. l'ensemble des prises de notes

C'est en posant la question : quel lien avec la psychanalyse ? — que Jean Oury revient sur l'expression de Jacques Lacan : nous sommes des **parlêtres**.

Il dit : « nous avons affaire à des parlêtres »

Même quand la personne ne dit rien, même chez le p'tit Lulu ...
Cela demande du temps, il ne faut pas se précipiter... cela nécessite une **approche diagnostique polydimensionnelle**.

Cette approche implique la question du **transfert** et de la **disparité subjective** tel que **Lacan** l'a développé dans son séminaire.

Une manière de « lutter » contre une certaine « manie », « à certaines époques », qui était de ne pas faire de diagnostic et de traiter l'autre (malade ou pas) comme un copain (« copain/copain »), accompagnée d'une critique du

« pouvoir médical » (JO traité de « flichiatre ») « ... *pouvoir médical* ! ... si c'était vrai !... mais il est tombé dans la fosse!... »)

Le respect de l'autre, même le plus démuné ... c'est pas être flichiatre ... c'est ...

... **prendre des décisions vitales !**

... **et cette dimension est constamment remise en question...**

Alors,
... il reste ... tout cet arriéré d'histoire...

La consultation

■ Le diagnostic

Une remarque que Jean Oury a entendu dans des groupes de travail :
« Faut pas faire de diagnostic parce qu'on sort de la neutralité ! »

Les avancées très intéressantes de la phénoménologie...

... et les travaux de **Henricus Cornelius Rümke**, principalement la notion de **Praecox Gefühl**, que Jean Oury rapproche de **l'instant de voir** au sens de **Lacan** dans la **logique assertive**

*Cf. principalement
la séance précédente d'avril 2010.*

[...]

**Comment faire le diagnostic ?
Quel rapport entre le diagnostic et le transfert ?**

➔ La Spaltung

Jean Oury enchaîne avec la question de la **Spaltung**, la dissociation, dans *les schizophrénies* (l'apport de **Bleuler**)

*Cf. l'ensemble des prises de notes
notamment les précédentes, mars et avril 2010.*

Quand on rencontre quelqu'un : Où est-il ?

Un *normopathe*, quelqu'un comme tout le monde, on lui dit : asseyez-vous, il fait beau, il fait pas beau... on parle à quelqu'un ... qui est là.

Mais un schizophrène, c'est comme si tous les fils de sa personnalité n'étaient pas rassemblés en un nœud, qu'il y aurait plein de nœuds partout ... et même des nœuds qui sont restés dehors !

On a beau dire : asseyez-vous, ça va bien ? Ça sert à rien ... globalement, il y a des bouts de lui qui ne sont pas là ...

Jean Oury fait référence à un passage chez Marcel Jouhandeau...

Marcel Jouhandeau, *Rafles de visages*, in : *Verve*, n° 5/6,
citée par

Jean Oury, *Essai sur la conation esthétique (1950)*,
thèse pour le doctorat en médecine,
publiée sous le titre : *Essai sur la création esthétique*,
Hermann, 2008, p. 114-115.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+Essai+sur+la+cr+%E9ation+esth%E9tique&prodid=637>

« Insistons encore quelque peu sur l'importance du "laisser-aller" existentiel dans la "compréhension" d'un malade. Paulette est une petite paysanne de seize ans. Elle n'a à sa disposition qu'un moyen d'expression assez limité : c'est une notion générale dont il faut toujours tenir compte. Elle arrive à nous faire sentir des situations existentielles tout à fait inhabituelles et c'est à nous de les structurer. Par exemple : je la regarde dans les yeux. Elle dit, à ses parents : "Il est toujours à lutter contre moi", et à moi : "Tu as beau me regarder dans les yeux, tu n'auras pas mon secret..." , "Tu as beau me repousser jusque derrière moi, etc." »

Que veut-elle exprimer ?

Je pense à cette phrase de Marcel Jouhandeau :

"L'endroit du corps où j'exige le plus d'ordre chez l'homme comme chez la femme, c'est la nuque, parce que c'est là que réside le centre de la volupté, les leviers de commande du plaisir et que se nouent et se dénouent les liens de la vie et de la mort : là où se plaît à frapper la hache du bourreau, où repose le poids

du monde entre les épaules d'Atlas, le lieu même de la personne, de sa force ou de sa faiblesse ; d'un œil caché, post-facial, de loin le plus sensible ; qui veille à la direction ; ou à l'égarément. Volonté d'abord. Fatalité enfin quand l'homme a abdiqué."

L'œil de l'espace imaginaire

Je l'atteins donc en sa personne ; ce lieu imaginaire, point central du conflit, elle "l'éprouve" intensément ; je pense que Descartes plaçait l'âme dans la glande pinéale, et nos lointains ancêtres (dans la phylogénèse) avaient un troisième œil, l'œil pinéal de l'habenula. Et je comprends que cet œil imaginaire, arène des conflits, si bien décrit par Sartre dans le Regard d'autrui est une entité réelle, concrète, vitale. Et je comprends bien qu'elle me réponde alors : – Je lutterai jusqu'au bout, – Je veux te foudre mon poing dans la gueule." »

(Je n'ai pas mentionné les notes de références)

Le « **Praecox Gefühl** », c'est-à-dire le sentiment dans l'immédiateté de quelque chose qui nes'assemble pas...

Le transfert dissocié

Cf. l'ensemble des prises de notes.

Il y a du transfert dans la schizophrénie mais c'est un transfert éclaté, c'est le transfert lui-même qui est mis en petits bouts...

Cette position, — « discutable » (*je comprends que l'on peut toujours la discuter pour la remettre en question*)—, met en question la présence de l'autre

Jean Oury devient très elliptique...

... Tenir compte « directement » de la Spaltung

... ce (qui) peut faire un rassemblement ... passager...

*Je comprends :
quand on tient compte du transfert dissocié...*

« Et ça, ça se voit tous les jours tous les jours, tous les jours, mais par contre, si on traite ce type-là comme si c'était un transfert bien ramassé, [...] là ... c'est gravissime !

... de l'importance pratique du diagnostic dans la rencontre avec l'autre .

... parce que on peut s'énerver en disant : pourquoi tu me parles pas ?
... et si on allonge le type : dites tout ce qui vous passe par la tête, et, vous gênez pas ...et si [...] ... il dit rien du tout ... il s'en fout...

... de l'importance pratique du diagnostic dans la rencontre avec l'autre.

Or,

le système, comme on dit, **ins-ti-tu-tio-nnel**, de Psychothérapie institutionnelle est un imbroglio, un tissage de rencontres, mais au sens, on peut dire, le plus classique du terme, de rencontre.

■ La rencontre

Tuchè et automaton

lektion

Jean Oury introduit la référence au séminaire de Lacan :

Jacques **Lacan**,
Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964),
Séminaire XI,
chapitre Tuchè et automaton,
Seuil, Points essais 1973, 1990.
<http://staferla.free.fr>

...des termes aussi bien d'Aristote que des Stoïciens ...

... conseil aux analystes : **soyez tychistes** ! Soyez sensibles à la rencontre.

*Je n'ai pas trouvé trace de ce conseil,
tout au moins dans une formule aussi évidente...*

La rencontre, on ne peut pas l'isoler, ... la tuchè ... tugkanon... c'est toujours associé à autre chose et en particulier à ce qu'on appelle le **lekton**.
Le lekton... une fois Lacan a parlé de ça mais trop vite... dans la schizophrénie, dans les psychoses, le **lekton en a pris un coup**.

Et pour qu'il puisse y avoir « objectalité » il faut que ça fonctionne drôlement bien entre le tugkanon et le lekton.

Or, c'est quand même à ce niveau-là qu'on a affaire tous les jours !

Jean Oury, « **L'objet chez Lacan** »
<http://www.balat.fr/L-objet-chez-Lacan.html>

« L'objet "a", "pathos de la coupure", suppose le passage par la castration. C'est en ce sens que l'objet "a" est le corrélat de la séparation ; il assume une fonction spécifique, bien précise; c'est pour mieux délimiter son statut logique qu'il me semble important de signaler que la notion "d'objet partiel" prête à confusion. C'est Karl Abraham qui aurait introduit cette notion, mais en réalité, il y a un malentendu (du fait de la traduction ?) : ce n'est pas l'objet qui est partiel, mais l'amour ; il s'agit en fait "d'objet de l'amour partiel". On a beaucoup trop usé de ce soi-disant objet partiel. Par exemple, chez les psychotiques, là où il s'agit de multiréférentiabilité, d'investissements partiels, ce sont bien ces investissements qui sont partiels, non les objets.

En fin de compte, quand on parle de "relation objectale", le terme "objectal" vient là surtout pour marquer qu'il ne s'agit pas d'une relation "objective", d'une forme d'objectivation. "Objectal" suppose que la relation est liée au désir, donc à l'inconscient. Par exemple, il y a une confusion, dans le comportementalisme, entre objectivité et objectalité. L'objectivité: "Voilà, tu n'as qu'à t'installer, prendre un appartement, trouver un travail..." et c'est vrai, objectivement, c'est quand même plus confortable. Il peut se faire que cela entraîne des modifications objectales, mais on ne peut pas vraiment parler d'une thérapie. "L'aménagement" (au sens de Winnicott et de Masud Khan) tient compte directement de l'objectalité. C'est très différent ; "l'aménagement", ce n'est pas simplement aller à l'ANPE pour chercher du travail. Bien sûr, c'est de l'objectif, mais à l'intérieur d'un "projet" objectal.

Il faudrait reprendre ici les différentes acceptions : objectivité, objectalité, objectité, et les variations sur "l'objeu" (au sens de Francis Ponge et d'Henri Maldiney: "Le legs des choses dans l'œuvre de Francis Ponge". Henri Maldiney).

A l'arrière-plan de ces notions, il y a toujours des options "philosophiques". [...]

"L'objectal est inséparable des différentes strates qui se dilatent comme autant d'occasions de détours et de replis"; possibilités de greffes "d'incorporels", au sens stoïcien du terme : les événements. Y aurait-il corrélation entre l'objet "a" et l'objectal? Quelque chose qui ne se fixe pas dans une essence, surface à courbure variable, occasion de détours impliquant la rencontre? Ce qui fait événement, c'est la présence de l'objet "a" ; l'événement va "allumer" quelque chose au niveau du fantasme. Une vraie rencontre va s'inscrire dans le Réel, pourra infléchir l'assise fantasmatique, et peut-être la "présentation" la *Darstellung*, le style. L'objet serait un "mixte" entre le tugkanon et le lekton, le hasard et le dicible. Et Leibniz précise qu'il y a un premier et un deuxième moment de l'objet: "Le premier moment de l'objet, c'est l'objet comme perçu ou le monde comme exprimé". C'est ce qu'il appelle "singularité d'inflexion". Pour le second il ne s'agit pas d'expression mais de contenu, ce qu'il appelle "singularité d'extremum". Maximum et minimum, définissant ainsi une logique de "l'extremum", dont une corrélation est la délimitation.

Lacan dit que l'objet "a" est "l'enforme du A" (sorte de *Gestaltung* ?) Il est la "mise en scène" du A. On pourrait supposer qu'il s'agit du passage du monde à la monade, c'est-à-dire au sujet, c'est-à-dire au théâtre intérieur. Comment le monde va-t-il "se représenter"? Par le biais de l'objet du désir : indispensable pour qu'il y ait inscription. Le "vinculum" c'est ce qui permet de se lier et de s'inscrire dans les feuillets, dans les strates. Nous sommes alors au niveau de l'objectalité. Il ne s'agit pas de l'objet de la science expérimentale. Dans cette perspective, Deleuze fait la comparaison avec "l'objet technologique", qui n'est que "la fluctuation de la norme"... "La fluctuation de la norme remplace la permanence d'une loi... L'objet prend place dans un continuum par variation" (G. Deleuze). Par exemple, les parapluies en papier : si vous voulez aller à une soirée et qu'il pleut, vous pourrez acheter votre parapluie, même dans un taxi, et vous le jetterez après... Un parapluie en papier, c'est un objet technologique. On voit bien qu'il y a de moins en moins de stabilité, le continuum par variations se substituant à la permanence de la loi. »

*Cf. l'ensemble des prises de notes.
Et pour continuer l'investigation
voici encore un autre texte :*

Jean Oury et Danielle Roulot, « Schizophrénie et institution »
(1^{er} février 1984), in *Dialogues à La Borde*,
Hermann, 2008, p. 61-62.

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+Dialogues+%E0+La+Borde&prodid=640>

« La rencontre telle que la définit Lacan se situe dans une dialectique entre *automaton* et *tuchè*. C'est certain que c'est quelque chose qui est en rapport constant avec le Réel – pour qu'on puisse parler d'une véritable rencontre. Or, on peut dire que le schizophrène est déjà trop dans le Réel. [...] Ce qu'il faudrait préciser, c'est la notion d'accompagnement. C'est dans ce sens-là que je parlais tout à l'heure de "naïveté diacritique". Il y a plusieurs choses à préciser. Lacan définit la dimension névrotique comme étant de l'ordre d'une rencontre toujours manquée, une *dystuchèz*, tandis qu'il ne parle pas de la rencontre manquée à propos de la psychose. C'est là qu'il introduit au contraire un autre terme dont il faudrait parler beaucoup, quitte à en donner soi-même sa propre définition, le terme de *lekton* : le psychotique, quand il est en phase active, de non-renoncement, est toujours à la recherche infinie d'un *lekton*, mais d'un *lekton* inaccessible. Le sens des mots fait partie de cette dimension comme le sens d'une histoire, au sens de sa propre histoire. Si l'on n'en tient pas compte, on risque de tomber dans des pièges au cours de ce qu'on appelle des "psychothérapies de soutien", chez certains schizophrènes, on participe à une sorte d'angoisse ou à une forme d'attente, *erwarten* attendre quelque chose, alors que cette attente a déjà pris des positions définitives dans l'*abwarten*, dans un état d'attente indéfinie, "en souffrance". Et du fait même qu'on parle, on prend le risque d'activer, d'une façon sauvage cet état chez le schizophrène. Si on lui tient des discours du genre : "Je vais t'expliquer... Voici ce qui s'est passé... C'est là que..." Ça peut durer des jours et des jours cette affaire, quand on le voit tous les jours. Et si on est naïf non diacritique, on va torturer ce pauvre bonhomme pour rien ; parce que c'est la pire des choses d'attendre quelque chose d'inaccessible en soi, inaccessibilité qui est justement le propre de la psychose. [...] Il n'y a pas de point, il n'y a pas de nœud, le schizophrène est complètement éparpillé. Plus on pousse la conversation, plus on risque de revenir soi-même à une position spéculaire, illusionnelle. La grande difficulté, c'est de parvenir à continuer la conversation en sacrifiant délibérément tout essai de "vouloir aller vers". »

La toile de fond (5)

■ « La veillance permanente »

Alors, parler d'objet à quelqu'un qui est en dissociation... c'est un peu bizarre... Par contre, il peut y avoir des objets bizarres... [...]

Jean Oury décrit le cas d'une pensionnaire qui lui fait cadeau d'une peinture qu'elle a réalisée dans le cadre d'un atelier... [...]

On est, non pas en **surveillance** mais en **veillance permanente**, et c'est ça le rapport à l'autre.

Cela nécessite un certain degré de liberté. Mais quelle liberté ? [...]

... toute cette dimension-là, c'est pris dans une étoffe "institutionnelle" et de tenir compte ce que **Tosquelles** appelait des '**multi-investissements transférentiels polyphoniques**' ...

C'est comme une polyphonie : on agit à plusieurs niveaux en même temps... mais avec des **rapports de complémentarités**. [...]

en fin de séance,
Jean Oury fera un détour par le dispositif **cartels**
proposé par Jacques Lacan
<http://www.la-lettre-lacanie.net/spip.php?article11>

pour parler de...

■ L'analyse du savoir/ forger ses propres outils

... Mais c'est un travail en même temps, on peut dire, d'analyse... d'analyse du savoir.

Ça c'est une dimension très importante... j

« Il n'y a pas d'analyse sans analyse du savoir »

Une expression trouvée il y a très très longtemps chez Maurice Blanchot⁶
Il n'y a pas de processus analytique, sans, en même temps, ce que faisait Freud tout le temps, sans analyse des concepts, analyse du savoir analytique ...

À l'image du tailleur de pierre, il faut construire ses propres outils, les vérifier tout le temps...

Cf. l'ensemble des prises de notes

Jean Oury « **Psychanalyse & psychiatrie et psychothérapie institutionnelles** », **VST, 2007/3, n° 95, p. 110-124.**

http://www.cairn.info/resume.php?ID_ARTICLE=VST_095_0110

il s'agit de l'article publié dans *L'Apport Freudien*,
sous la dir. de Pierre Kaufmann,

Larousse-Bordas, 1993, 1998, p.828.

« La psychothérapie institutionnelle n'est pas une "technique" parmi d'autres. On ne fait pas une "cure" de psychothérapie institutionnelle comme on fait une cure analytique, ou une cure d'insuline, ou une cure de désintoxication, ou de neuroleptiques.

On pourrait la définir comme ce qui est nécessaire pour créer un champ psychothérapique collectif pas simplement des pratiques, mais également des concepts. Il s'agit essentiellement de prendre en charge le traitement des psychoses, mais, si on parvient à saisir quelque chose en ce qui concerne les psychoses, on pourra mieux comprendre la "normalité". Les éléments nécessaires à l'agencement du champ thérapeutique peuvent donc être utilisés dans d'autres domaines, en particulier dans les milieux éducatifs et pédagogiques.

On ne peut donc pas définir la psychothérapie institutionnelle sans élaborer une certaine théorie des psychoses. Cette conception détermine la pratique. Il s'agit donc, ici, d'une prise de position doctrinale. »

⁶Le scribe n'a pas réussi à la trouver...

Spirales
Le hors-temps
19 mai 2010

repères

La consultation : histoires de vie (1)

- ▶ La femme potomane

La toile de fond (1)

- La connivence
- Les relations complémentaires

Une histoire pathologique : pathographies

La consultation

- la décision
- « Le moment fécond »

La consultation : histoires de vie (2)

- ▶ Le p'tit Lulu
- ▶ La jeune femme avec un œdème cérébral
- ▶ Le forcené de la Canourgue, près de Saint-Alban
- ▶ Le patient de Saint-Alban atteint d'automatose
- ▶ La femme aux crapauds, près de Saumery
- ▶ Paulette et le miroir

- Les "événements"

- ▶ Le jeune homme du val de Loire (delirium)

annonces

Jean **Oury**
François **Tosquelles**

Viktor von **Weizsäcker**
Pedro **Lain Entralgo**
Jean **Oury**

Jacques **Lacan**

La toile de fond (2)

- Le nom : psychothérapie /pédagogie institutionnelles

Georges **Daumezon**
Philippe **Koechlin**
François **Tosquelles**
Henri **Ey**
Jean **Oury**

La toile de fond (3)

- La réunion Pitchoum
- La fonction « accueil » : fonction de base

Jean **Oury**

Jean **Oury**
François **Tosquelles**

La toile de fond (4)

- « parlêtres »

Jacques **Lacan**

La consultation

- le diagnostic

✚ La Spaltung

✚ Le transfert dissocié

- La rencontre : Tuchè et automaton, lektion

Jean **Oury**
Marcel **Jouhandeau**

Jean **Oury**

Jacques **Lacan**
Jean **Oury**
Danielle **Roulot**

La toile de fond (5)

- « La veillance permanente »
- L'analyse du savoir/forger ses propres outils

Maurice **Blanchot**

Ces prises de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b.).
Les liens sont valides au 24 janvier 2011.

Il existe un fichier pdf regroupant toutes les prises de notes, actualisé chaque mois.

Il permet grâce à la fonction **recherche avancée** d'Acrobat reader une lecture transversale à partir d'un nom ou d'une expression.

<http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/entre-nous.html#notesjo>

Mercredi 16 juin 2010

« ...voilà pourquoi tant de textes de Freud commencent par une scène de conversation, une promenade à la campagne, une rencontre de voyage, et se poursuivent dans un échange public (réel ou fictif) avec des “ignorants”, des non-initiés, à la manière du philosophe antique sur l'agora. Voilà pourquoi la mémoire s'éveille à de telles occasions, dans des scènes parlées qui sont autant de possibilités, pour ces rencontres et ces intuitions, de se transcrire sur une scène d'écriture, laquelle se construit par conséquent tout au long de la scène de conversation, et pourrait-on dire, à même cette scène. Le travail inaugural de Derrida, “Freud et la scène de l'écriture”, ne peut s'entendre qu'à la mesure de cette immense scène de conversation, de cette agora grand ouverte où finissent par se croiser et converser ensemble Héraclite et Virgile avec le voyageur anonyme du train qui file à travers la Bosnie Herzégovine. C'est sur cette vaste scène que Freud se conçoit lui-même comme locuteur, moins comme “écrivain” que comme auditeur et lecteur, chargé de consigner ce qu'il a entendu. »

Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie*, chapitre VII : « l'écriture et la traduction », Hermann, 2010, p. 186-187.

« C'est pourquoi nous avons pensé illustrer pour vous aujourd'hui la vérité qui se dégage du moment de la pensée freudienne que nous étudions, à savoir que c'est l'ordre symbolique qui est, pour le sujet, constituant, en vous démontrant dans une histoire la détermination majeure que le sujet reçoit du parcours d'un signifiant.

C'est cette vérité, remarquons-le, qui rend possible l'existence même de la fiction. Dès lors une fable est aussi propre qu'une autre histoire à la mettre en lumière, — quitte à y faire l'épreuve de sa cohérence. À cette réserve près, elle a même l'avantage de manifester d'autant plus purement la nécessité symbolique, qu'on pourrait la croire régie par l'arbitraire. »

Jacques Lacan, « Séminaire sur la lettre volée » (1955), *Écrits* Seuil, 1966, p. 12.

« Est-ce qu'il y a un sentier, une sorte de ligne à suivre ? Non pas pour que vous me compreniez — cela vous regarde — mais pour que ça puisse paraître cohérent. »

Jean Oury, *Le mercredi soir...*

👉 Pour démarrer

Jean Oury

« ... qu'à chaque fois, je sais pas quoi dire... »

Il tente de clarifier de quelle dimension cela peut bien relever (*c'est ma façon de dire*)

▶ « **Une dimension éthique** » ? Il n'ose pas.
(« je n'ose pas dire que c'est par une dimension éthique extraordinaire ! »)
Au début, il est à nouveau question de cette manie, stéréotypie de ne jamais rien préparer.

▶ « Une réaction contre les examens ? » Une vieille histoire délirante contre l'école, l'Éducation nationale. Il ne faut pas prendre ça au **sérieux**, ajoute-t-il aussitôt, parce que c'est quand même pas si mal...

Alors,
... manies ? stéréotypies ? Pliures, « pliures de l'exsis... » (il ne termine pas le mot *existence*), qu'on essaye toujours de justifier, de rationaliser...

Mais,

« Les justifications, on en trouve tant qu'on veut... »

Dans la rencontre, dans toute rencontre, il y a forcément un « effet de surprise ». Alors, bien préparer ce qu'on va dire semble un comble à Jean Oury (« le comble d'une dimension obsessionnelle »).

Et souvent, on constate que « plus c'est bien, pire c'est ! »

(Ceux qui lisent leur intervention. Et ça emmerde tout le monde)

... manies, stéréotypies, pliures... travers...

Alors, pour justifier ce travers... dans cette pathologie personnelle ... « on applique des formules »

« Qu'est-ce qu'il disait **Lacan** ?

... « **Il n'y a pas d'Autre de l'Autre** » »

Quand on rencontre quelqu'un (dans la consultation), pas question d'aller fouiller dans ses tiroirs pour y chercher des citations (« Je vais réfléchir ... [...] Ah, oui, Il y a un texte qui dit que... »)

« Pendant ce temps-là, le type, il est reparti... »

Donc, dans la rencontre ... « **être là et pas ailleurs** ... »

... pas question d'être dans l'ailleurs des citations, des références...

Jean Oury *reprend* à partir de son « travers personnel » de ne rien préparer :

— *Tu dis que tu prépares pas... Tu ne prépares pas... Mais tu prépares tout le temps !*

Alors... Référence : « **il n'y a pas d'Autre de l'Autre** »

👉 Repères

Ce mercredi soir, il y aura comme deux **lignes** à suivre, apparaissant/disparaissant au milieu de « **conversations imaginaires** », à la manière, dit JO, de **François Tosquelles**...

↑ Une ligne de force qui représenterait le **sérieux** associé, ce soir, au **travail de fond permanent** ;

↑ une seconde tournant autour de la **demande**, concrétisée dans l'exclamation : « **qu'est-ce que je fous-là ?** »

rythmé, ici, selon deux **spirales**...

I Spirale

↑ Le sérieux (1)

Et **Tosquelles** ? (qu'est-ce qu'il disait ?) ...

*Quelques lignes à propos du livre de Patrick Faugeras,
L'ombre portée de François Tosquelles
<http://www.lien-social.com/spip.php?article2024>*

... Quand on est *psychiste*, on prépare, on travaille 24h/24 !

Jean Oury ajoute ce soir (mais il l'a souvent répété) que c'est quand on dort qu'on travaille le plus ! Même si on ne se souvient pas de ses rêves (*c'est ma façon de traduire*)

Être psychiste, c'est donc un « **travail de fond permanent** »

« Autrement dit, il y a un travail de fond permanent du fait même que l'on est ... C'est peut-être une gageure de dire ça...

— *Pour qui tu te prends ?*

On laisse de côté les arguments un peu fallacieux en disant :

— *Arrête de dire : pour qui tu te prends. C'est ridicule !* »

« Le moi est haïssable. »

« Et alors, on dit :

— *Eh bien je vais dire... N'importe quoi !*

— *Déranger tout ce monde pour que tu dises n'importe quoi, t'es un peu gonflé !*

Cette dimension-là... C'est à partir... de quoi ?

Alors on dit :

— *Oh, à partir d'une certaine expérience !...*

— *Quelle expérience vous avez... Mais n'importe qui, au bout d'un certain âge !... ça s'accumule... Est-ce qu'il y a un **sentier, une sorte de ligne à suivre** ? ...*

... **Non pas pour que vous me compreniez — ça vous regarde — mais pour que ça puisse paraître... cohérent.** »

Le hors-temps

Parler du hors-temps au fur et à mesure ... des mois qui passent... c'est inépuisable...

« Pendant que vous êtes là [...] le temps passe... »

↑ La demande (1)

« Il y a quelque chose de l'ordre... Peut-être... Le mot qui apparaît là : une **demande**. Mais *qui demande quoi* ? »

Si vous venez là, vous demandez quelque chose ? À moins que ce soit moi qui demande que vous soyez là pour que je vous raconte n'importe quoi ?

Est-ce que c'est de l'ordre de la demande ?
Alors ça ! ... difficile ! ...

On peut demander à Olivier (Legré) :

mais qu'est-ce que tu fous là ? »

*En tout début de séminaire
Jean Oury a rapproché la question de la rencontre
de la formule de Lacan « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre ».
Je profite de cette adresse à Olivier Legré
dans la rencontre de la séance
pour insérer, ici, artificiellement,
des fragments de Lacan, comme des repères pour la suite...*

« Qu'est-ce qu'il disait **Lacan** ?

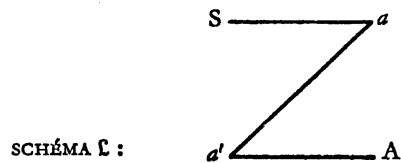
... **“Il n'y a pas d'Autre de l'Autre”** »

Jacques **Lacan**, « D'une question préliminaire
à tout traitement possible de la psychose » (1958),
Écrits, Seuil, 1966, p. 548-549.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« ...venons-en à la formulation scientifique de la relation à cet Autre du sujet.

2. Nous appliquerons, “ pour fixer les idées ” et les âmes ici en peine, nous appliquerons ladite relation sur le schéma L déjà produit et ici simplifié :



signifiant que la condition du sujet S (névrose ou psychose) dépend de ce qui se déroule en l'Autre A. Ce qui s'y déroule est articulé comme un discours (l'inconscient est le discours de l'Autre), dont Freud a cherché d'abord à définir la syntaxe pour les morceaux qui dans des moments privilégiés, rêves, lapsus, traits d'esprit, nous en parviennent.

À ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante ? Il l'est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, a, ses objets, a', son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ses objets, et A le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence.

Car c'est une vérité d'expérience pour l'analyse qu'il se pose pour le sujet la question de son existence, non pas sous l'espèce de l'angoisse qu'elle suscite au niveau du moi et qui n'est qu'un élément de son cortège, mais en tant que question articulée : « **Que suis-je là ?** », concernant son sexe et sa contingence dans l'être, à savoir qu'il est homme ou femme d'une part, d'autre part qu'il pourrait n'être pas, les deux conjuguant leur mystère et le nouant dans les symboles de la procréation et de la mort. Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent ; encore faut-il dire que c'est au titre d'éléments du discours particulier, où cette question dans l'Autre s'articule. Car c'est parce que ces phénomènes s'ordonnent dans les figures de ce discours qu'ils ont fixé de symptômes, qu'ils sont lisibles et se résolvent quand ils sont déchiffrés. »

Jacques **Lacan**, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), Séminaire XVI,
11 juin 1969, Seuil, 2006, p. 357-358.

<http://staferla.free.fr>

L'extrait provient de la version de ce site

« Dans le de l'un à l'autre dont nous sommes partis, est-ce qu'il s'agit de “l'autre entre tous”, dans le sens où nous allons tout doucement le pousser ? Entre tous, est-ce qu'il y en aurait donc d'autres ? Il est bon de s'aviser ici, de se remémorer si l'on peut, que nous avons posé qu'au niveau de l'Autre... tout au moins quand nous l'avons écrit avec un A ...nous avons formulé aussi qu' “il n'y a pas d'Autre de l'Autre”. Et ceci est très essentiel à toute notre articulation. Alors, on va chercher une autre notoriété.

Est-ce que, s'il n'y a pas d'Autre de l'Autre... est-ce que c'est à dire qu'il n'y en a qu'un ?

Mais ça aussi, c'est impossible, parce que sans ça, il ne serait pas l'Autre. Ça peut vous sembler, tout ceci, un tant soit peu rhétorique. Ça l'est !

On a beaucoup spéculé dans des temps très antiques sur ces thèmes, qui se disposaient d'une façon un peu différente. On parlait de “l'autre et du même”, et Dieu sait où ça a conduit toute une lignée qui s'appelle à proprement parler platonicienne.[...]

... que je voudrais vous rappeler cette innovation tout à fait radicale que la

théorie des ensembles constitue d'introduire ce pas... et littéralement à son principe ...que ce qu'il s'agit de ne pas confondre : c'est en aucun cas un élément quelconque avec l'ensemble qui pourtant ne l'aurait que pour seul élément. Ce n'est pas du tout pareil. Et c'est là le pas d'innovation logique qui doit nous servir exactement à introduire comme il convient cet "Autre" problématique dont je viens d'interroger pourquoi nous lui donnerions cette valeur notoire : l'Autre. En ce sens, qui est celui dont nous l'introduisons, pourvu de ce A, il prend cette valeur notoire non pas d'être "l'Autre entre tous", ni aussi bien d'être "le seul", mais seulement de ce qu'il pourrait n'y en pas avoir, et qu'à sa place, il n'y ait qu'un ensemble vide. Voilà ce qui le désigne comme l'Autre. »

Sur le site de l'école de la cause freudienne :

« De l'Autre de la garantie à l'Autre qui n'existe pas »,

<http://www.causefreudienne.net/etudier/essential/de-l-autre-de-la-garantie-a-l-autre-qui-n-existe-pas.html?symfony=3b0f487bb5c5cafd8397fa021b0e7cd8>

Marc **Darmon**, « L'Autre comme lieu » (1999)

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=mdarmon150999

Pour continuer une approche du grand Autre,
En annexe de ces prises de notes, extraits de :

Rodolphe Adam, Lacan et Kierkegaard,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

Le hors-temps

« Est ce qu'on n'a pas un préjugé de croire que tout ce qu'on fait c'est dans du temps ? »

Parler du temps, ça touche beaucoup d'aspects existentiels...

Jean **Oury**, « par association », reprend le *fil* du **sérieux** ...

Du sérieux des références ... au sérieux de **Kierkegaard**

- Tu as dis "référence" ?
- Oui, c'est très sérieux ce que je fais là !
- Tu as employé le mot "sérieux" ?
- Je l'ai employé plusieurs fois.

« On sait bien que c'est toute la discussion qui apparaît dans ce texte de **Kierkegaard**... »

↑ Le sérieux (2)



Kierkegaard

Le sérieux, catégorie existentielle

Chez **Kierkegaard**, le sérieux est une catégorie existentielle.

*Cf. l'ensemble des prises de notes
surtout la séance d'octobre 2007
qui contient déjà ces extraits :*

Sören **Kierkegaard**, **Le Concept de l'angoisse (1844)**

Miettes philosophiques. Le concept de l'angoisse.

Traité du désespoir [1990],

Collection Tel (N° 164), Gallimard, 1990, p. 318

http://www.gallimard.fr/auteurs/S%C3%B6ren_Kierkegaard.htm

Un texte sur Kierkegaard

Christine **Baron**, « **Kierkegaard, inconnu. Récit contre concept.** »

<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

*Voici des extraits tirés du tome VII des Œuvres complètes,
publiées aux éditions de l'Orante, p. 242-247.
Le concept d'angoisse.*

**Simple réflexion psychologique pour servir d'introduction
au problème dogmatique du péché héréditaire.**

Chapitre IV

L'angoisse du péché ou l'angoisse conséquence du péché dans l'individu.

§ 2 L'angoisse devant le bien (Le démoniaque).

II. La liberté perdue au point de vue pneumatique.

« *c/Que faut-il entendre par certitude et par intériorité. Il est difficile de donner une définition. Je répondrai cependant en disant qu'elles sont le sérieux. Chacun comprend ce terme ; pourtant il est surprenant de voir que peu de mots ont plus rarement que celui-ci été l'objet d'un examen. Quand Macbeth a tué le roi, il s'écrie :*

Von Jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben :

Alles ist Tand, gestorben Ruhm und Gnade !

Der Lebenswein ist ausgeschenkt.

[Désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités ; mortes sont la gloire et la grâce ! Le vin de la vie est versé »] (acte II, sc. 3).

Macbeth était bien un meurtrier, aussi les mots prennent-ils dans sa bouche un son de vérité qui vous secoue et vous effraie ; mais toute individualité qui a perdu le sens de la vie intérieure peut dire aussi : "der Lebenswein ist ausgeschenkt" [le vin de la vie est versé] et par suite aussi : "jezt giebt es nichts Ernstes mehr im Leben : Alles ist Tand" [désormais, il n'y a plus de sérieux dans la vie ! Tout est futilités], car la vie intérieure est la source dont le cours va vers la vie éternelle, et de cette source jaillit le sérieux. [...]

Pour autant que je sache, il n'existe pas de définition du sérieux. S'il en est bien ainsi, je m'en réjouis ; non par admiration de la pensée moderne stagnante et marécageuse qui a aboli la définition, mais parce que, pour les concepts relatifs à l'existence, on témoigne toujours d'un sûr esprit de finesse en se gardant de définir ; il est en effet impossible qu'on se laisse aller à concevoir sous forme de définition, où elles prennent un autre caractère et deviennent étrangères à l'individu, les choses qu'il s'agit essentiellement de comprendre autrement, que l'on a soi-même comprises et aimées d'une tout autre manière, dans leur originalité. L'amant véritable ne trouve guère de satisfaction et de joie, pour ne

pas dire de profit à chercher la définition de l'amour dans son essence. [...]

Mais si je n'ai pas envie de définir le sérieux ou de le railler en en parlant abstraitement, j'en donnerai pas moins quelques indications à son sujet. Rosenkrantz donne en sa *Psychologie* une définition du "Gemüth"¹. Il dit p. 322 que le "Gemüth" est l'unité du **sentiment et de la conscience de soi**. Il a d'abord excellemment expliqué [ici, **texte en allemand**]

[que le sentiment s'ouvre à la conscience de soi et, inversement, que le contour de cette conscience est ressenti par le sujet comme *lui appartenant*. Telle est l'unité que l'on peut appeler âme. En effet, que la clarté de la connaissance, le savoir du sentiment, viennent à manquer, il ne reste plus alors que l'instinct naturel, le *Turgor* de l'immédiateté ! Si au contraire le sentiment fait défaut, il n'existe plus alors qu'un concept abstrait qui n'a pas atteint l'extrême intériorité de l'être spirituel, qui n'est pas devenu un avec le moi de l'esprit], (cf. p. 320-321). Si l'on rapporte encore ce qu'il dit auparavant du "Gefühl" [sentiment], pour l'esprit "unmittelbare Einheit seiner Seelenhaftigkeit und seines Bewusstseins" [unité immédiate de sa puissance d'âme et de sa conscience] (p. 242) et si l'on se rappelle que, dans la "seelenhaftigkeit" [puissance d'âme], il comprend l'unité avec la détermination immédiate de la nature, l'on a en somme toute l'idée d'une personnalité concrète.

Le sérieux et le "Gemüth" ont ainsi entre eux cette correspondance : le premier traduit le second sous sa forme la plus noble et la plus profonde. Le "Gemüth" relève de l'immédiat, tandis que le sérieux en est la primitivité acquise, conservée dans la responsabilité de la liberté, maintenue dans la jouissance de la félicité. [...]

Quand le caractère originel du sérieux est acquis et conservé, on a alors une succession et une répétition ; mais dès qu'il fait défaut dans la répétition, on a l'habitude. L'homme sérieux l'est par la fraîcheur originelle avec laquelle il revient dans la répétition. On dit bien qu'un sentiment vivant et profond conserve cette primitivité ; mais la vie intérieure du sentiment est un feu qui peut se refroidir dès que le sérieux la néglige, et d'autre part elle est capricieuse et n'a

¹Dans les traductions de Galliamrd et des éditions de l'Orante, c'est l'orthographe pour *Gemüt*.

pas toujours la même profondeur. Je donnerai un exemple pour me faire entendre d'une façon aussi concrète que possible. Un prêtre doit chaque dimanche réciter les prières liturgiques, ou chaque dimanche baptiser de nouveaux enfants. Supposons-le exalté, etc. ; il parlera avec feu, remuera, touchera, mais une fois plus, l'autre moins. Seul le sérieux permet de revenir régulièrement chaque dimanche à la même chose avec la même disposition primitive.

Mais cette même chose à laquelle le sérieux doit revenir avec le même sérieux ne peut être que le sérieux lui-même ; sinon, l'on tombe dans la pédanterie. En ce sens, le sérieux est la personnalité même et seule une personnalité faite de sérieux est une personnalité véritable, et seule une personnalité faite de sérieux est capable d'agir avec sérieux, car pour ce faire, il faut tout d'abord savoir ce qu'est le sérieux. [...]

Car on peut bien venir au monde avec le "Gemüth", mais on ne naît pas avec le sérieux. Quand je dis "ce qui l'a rendu sérieux dans la vie", il faut naturellement l'entendre absolument de la chose d'où l'individu, au sens profond du mot, date son sérieux ; car, après avoir vraiment pris au sérieux ce qui en est l'objet, on peut très bien s'acquitter de diverses occupations dans cette disposition, si l'on veut ; mais il s'agit de savoir si l'on a commencé par prendre au sérieux l'objet du sérieux. Chacun a cet objet, qui est la personne elle-même, et quiconque porte le sérieux sur un autre point, sur les choses grandes et tapageuses est, malgré tout son sérieux, un mauvais plaisant ; et s'il peut un certain temps en imposer même à l'ironie, il finira, *volente Deo* [Si Dieu le veut], par devenir comique ; car l'ironie est jalouse du sérieux. Mais qui devient sérieux de la vraie manière montrera la santé de son esprit dans son aptitude à traiter toute autre affaire aussi bien en railleur qu'en sentimental, bien que ceux qui travestissent le sérieux se sentent glacés à le voir s'amuser de ce qui leur semble à eux tout à fait sérieux. [...]

Le sérieux, c'est la certitude, la vie intérieure. Cette définition à l'air miséreuse ; si j'avais dit qu'il est la subjectivité, la subjectivité pure, l' "übergreifende" subjectivité – j'aurais dit une chose... qui n'aurait pas manqué de donner à plusieurs un air sérieux. Mais je peux aussi le définir autrement. [Dans l'édition

Gallimard : "Cependant je ne peux exprimer le sérieux d'autre façon"]. La vie intérieure fait-elle défaut, l'esprit est livré au fini. Aussi la vie intérieure est-elle l'éternité, ou la détermination de l'éternel dans l'homme. »



Lacan et Le sérieux

Dans le séminaire sur l'angoisse Jacques Lacan fait référence au sérieux, selon une dimension kierkegaardienne.

Jacques Lacan, *L'angoisse (1962-63), Séminaire X, Seuil, 2004*

Disponible sur le net

<http://staferla.free.fr>

Sur le *Sorge-souci* chez Heidegger
cité par Lacan
octobre 2007, mars 2008
Nelly Viellanex sur la reprise
septembre 2008, janvier 2009
sur le paradoxe absolu,
Kierkegaard cité par André Clair
et sur l'angoisse chez Lacan (graphique)
janvier 2009
Les précédentes séances 2009-2010.

(Parenthèse)

En fait JO dit « Une occasion pour faire de la Pub » mais je trouve que cela ressemble à ses 'parenthèses'. Et comme dans toutes ses 'parenthèses' on est toujours en plein dans le sujet...

Le livre de Claude Rabant, dont il a écrit la préface :

Claude Rabant, *Métamorphoses de la mélancolie*, Hermann, 2010

<http://www.lettre-de-la-magdelaine.net/spip.php?article191>

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+M%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

Avant d'écrire, Jean Oury a lu trois fois le livre et puis il a écrit la préface, sans réfléchir :

« Il ne faut pas réfléchir. J'ai fait la préface d'une façon automatique. Il ne faut surtout pas... Mais pour ça il faut avoir lu avant trois fois, il faut que ça ait travaillé, on ne peut pas forcément dire à quel niveau — inconscient, préconscient, conscient —... Ça a travaillé. »

*Dans les remarques Jean Oury,
je comprends que le livre établit un rapprochement entre Lacan et Kierkegaard,
même si ce n'est pas dit précisément.*

De même pour Freud...

Claude **Rabant**, *Métamorphoses de la mélancolie*, Hermann, 2010
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=10&ref=Psychanalyse+M%E9tamorphoses+de+la+m%E9lancolie&prodid=827>

Chapitre II. Primitivité du désir

« Dans cette acception éthique, Freud est beaucoup plus près de Kierkegaard que des ethnographes contemporains auxquels il se réfère. C'est donc de la définition éthique de la primitivité selon Kierkegaard qu'il convient de partir pour comprendre la stratégie freudienne à l'égard de ce concept (même si apparemment Freud n'a jamais lu Kierkegaard * — ce qui n'en rend que plus remarquable la coïncidence).

*note de bas de page :

Cf. **Rodolphe Adam**, *Lacan et Kierkegaard*, Puf, 2005, p. 2 : « Jamais Freud n'a fait mention de cette figure incontournable dans l'histoire de la philosophie. Aucun ouvrage, aucune lettre ne fait état de Kierkegaard dont les textes paraissent pourtant en Allemagne dès 1909 (dans la traduction de H. Gottsched et C. Schrepff). De cette ignorance freudienne, radicale et non feinte comme pour Nietzsche, Thomas Mann s'est même ému — lors de son discours prononcé devant l'*Akademische Verein für Medizinische Psychologie*, le 8 mai 1940. »

(p. 58)

[...]

Donc, il y a une différence entre le sérieux et le *gemüt*, et le souci.

Le sérieux, ce n'est pas spontané, ça s'acquiert, ça s'entretient, c'est difficile...

↑ La demande (2)

... Et c'est là qu'il faut peut-être redire...

(Reprise)



« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

Rodolphe **Adam**, *Lacan et Kierkegaard*,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005, p. 202.

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

« Ce stade du miroir où s'illustre le registre imaginaire désigne cette dimension de l'expérience où le sujet se trouve dans un rapport spéculaire à l'autre, l'autre comme image, l'autre pris comme moi auquel je m'identifie. L'aspect conflictuel vécu par le sujet devant ce qui est à la fois lui et un autre débouche sur une alternative où l'issue est soit de tolérer l'autre comme image insupportable qui le ravit à lui-même, soit de détruire ce semblable. Lacan désigne la seule solution du conflit imaginaire par l'allusion à une expression célèbre de Kierkegaard, *ou bien... ou bien*. En l'occurrence, ou lui ou moi. L'alternative uniquement binaire est forcément ravageuse. L'expression kierkegaardienne est aussi utilisée pour caractériser le rapport du sujet au phallus dans sa dimension imaginaire, c'est-à-dire se voir comme privé ou non privé de cet appendice. Or, c'est là que Lacan conteste le fait qu'avec cette unique polarité, on puisse en faire dériver une progression vers une autre dimension du rapport humain. Pour que quelque chose d'inédit sorte de cette opposition fratricide qui noue le lien du sujet à l'autre, "il faut, au-delà, qu'intervienne le registre du grand Autre"² »

« Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

« C'est existentiel et il ne faut pas rechercher, disons, dans une **tablature de notions ou de concepts**. C'est comme ça.

²J. Lacan, *Le transfert*, p. 411.

Christine **Baron**,
« Kierkegaard inconnu. Récit contre concept. »,
in « Les philosophes lecteurs »,
Fabula LHT (Littérature, histoire, théorie), n°1, 1 février 2006,
<http://www.fabula.org/lht/1/Baron.html>

« Opposant constamment réalité et possibilité, Kierkegaard constate que le penseur hégélien se meut dans la sphère des mondes possibles. La pensée rationaliste a ainsi rompu en instaurant une tradition du concept "pur", du "je pur" avec la tradition socratique pour laquelle le philosophe est d'abord un existant infiniment intéressé à l'existence et à sa propre situation éthique au regard de la Cité. La bévue fondamentale de la philosophie post-kantienne résiderait alors dans la priorité accordée à l'ontologie sur l'éthique, ou dans une pensée an-historique de l'être, au détriment de la réflexion que porte l'existence. Il est ainsi possible d'identifier dans ces textes l'archéologie du *Dasein* heideggerien, de l'être-jeté dans le monde, pensée portée par l'existentialisme kierkegaardien qui est une pensée de l'intérêt. Au désintéressement qui caractérise la réflexion *sub specie aeterni*, cette étrange et livresque démarche du penseur contemporain qui abstrait son existence de sa réflexion, Kierkegaard oppose constamment la pensée comme passion dont le modèle premier, historiquement, est celui de l'Antiquité grecque. Socrate, penseur ironique, est d'abord l'apôtre de la subjectivité vivante, mais aussi celui qui met en jeu son existence dans la pensée, soit l'anti-hégélien. L'ataraxie, le suicide du philosophe antique interprétant son corps comme un obstacle sont autant de tentatives existentielles qui pensent la contradiction de la pensée et de l'existence concrète, au-delà de la factuelité verbale d'une philosophie, dans la mise en jeu tragique de ce que le sujet a de plus intime ; son corps, sa vie. Cette nécessité de dépasser ce que Kierkegaard appelle "une expérience de papier" fonde la démarche philosophique comme incarnation de la pensée. Cette incarnation passe, dans sa philosophie, non par l'exposé systématique d'une doctrine³, mais par des récits pris en charges par des pseudonymes, ou autant d'identités

³À l'exception du *Concept de l'angoisse* dont la rage de subdivision évoque sans ambiguïté possible la philosophie hégélienne. Dissocier ainsi mode d'exposition conceptuel et problématique existentielle relèverait alors de cette stratégie d'écriture ironique que Kierkegaard lui-même suggère au philosophe post-hégélien.

alternatives que le philosophe endosse, de Johannes de Silentio, à Climacus en passant par Vigilius Haufniensis, frater Taciturnus ou Constantin Constantius ou l'Assesseur Wilhelm. »

Alors, la prétention de dire :

— *Vous savez ce que je vous dis là c'est sérieux !*

« Quand même ! je tomberais dans ce qu'il appelle une dimension esthétique. Ce n'est pas négligeable, mais c'est pas ça, c'est pas ça... ».

*Sur les trois stades de l'existence chez Kierkegaard :
esthétique, éthique, religieux*

Christine **Baron**, « La notion de temporalité chez Kierkegaard »
http://www.fabula.org/atelier.php?La_notion_de_temporalit%26eacute%3B_chez_Kierkegaard

Anne-Christine **Habbard**, Jacques **Message** (ed.),
Sören Kierkegaard. Pensée et problème de l'éthique,
Presses universitaires du Septentrion, 2009.
<http://www.lcdpu.fr/livre/?GCOI=27000100245340>
http://fr.wikipedia.org/wiki/Ou_bien..._ou_bien

Revient alors la question : comment, pour Jean Oury, **justifier** le fait de venir parler « là » ?

« Pourquoi je viens ? ... Pour m'exhiber ? ... Par devoir ? ... Pour essayer de redresser je ne sais ... quelle calamité de ... la réflexion ? Forcément il y a tout ça et **il ne faut pas faire le malin**, on est (un petit peu) comme on est »

Charles **Péguy**, *Notre Jeunesse (1910)*, Gallimard, p. 102.
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010027441

« Aussitôt après nous commence le monde que nous avons nommé, que nous ne cesserons pas de nommer le monde moderne. Le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire. Le monde de ceux à qui on n'a plus rien à apprendre. Le monde de ceux qui font le malin. Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des imbéciles. Comme nous.

Charles **Péguy**

« **Le mystère de l'enfant prodigue** »,
in **Œuvres poétiques complètes**, Charles Péguy, Gallimard, 1975, p. 1569.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Charles_P%C3%A9guy

« Je ne veux pas que l'autre soit le même, je veux que l'autre soit autre. C'est à Babel qu'était la confusion, dit Dieu, cette fois que l'homme voulut faire le malin. ».

Autres tentatives de justifications :

« ... une certaine vertu pseudo-scientifique, pédagogique... ... pour passer un message ...

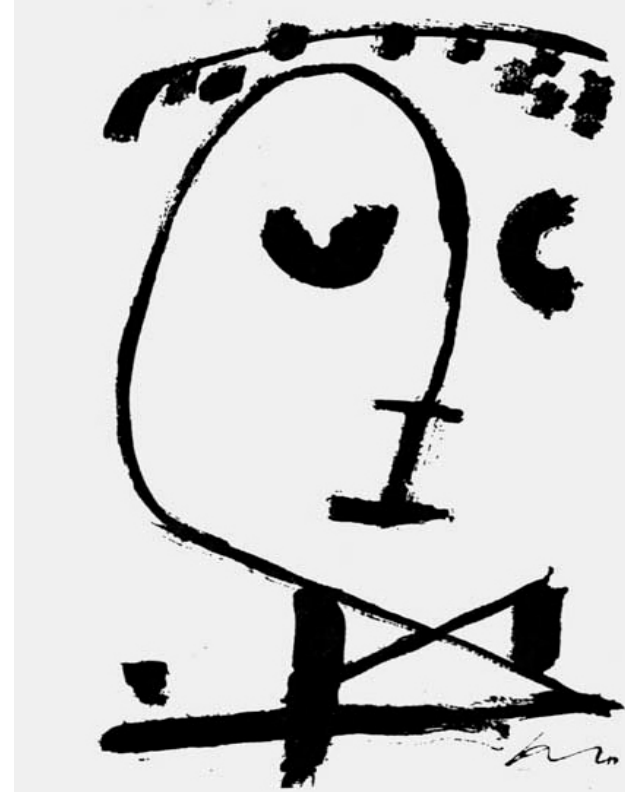
— *Vous allez voir ce que vous allez voir !*

Jean **Oury** fait soudainement référence à un « petit dessin... à la va vite... mais bien... » de Paul Klee, qu'il aime bien, intitulé « Hélas ».

Ceci, comme pour conclure cette liste de justification (« on peut avoir quelquefois un tempérament un peu limite ») par un :

« Moi, je pourrais dire :

— *Voilà : hélas !* »



Paul **Klee**, « Hélas, Hélas » (1937), aquarelle

Le hors-temps

Jean Oury revient au thème de cette année,

(Ce passage demeure très énigmatique pour moi.)

« Alors je me disais... bien sûr qu'on a pris cette année comme thème — quelle idée ! — « Le hors-temps ». Comme s'il y avait quelque chose qui ne soit pas hors-temps.

Ça devrait pouvoir dire que le temps... ah, oui ! le temps ! ... Mais le hors-temps ? ...Mais est-ce qu'il n'y a pas que ça ? »

► Le temps, ce n'est pas le temps de la montre.

► Qu'est-ce qui est en jeu ?

C'est d'autant plus important dans « **ce travail de psychiste individuel et collectif** » ...

Ce qui est en jeu :

« **Éviter cette sorte de glissement... techno-bureaucratique... et toutes ses ficelles** »

Jean Oury parle aussi de « dégradation » et de « dérisoire »

« On peut faire la conversation... » ...

C'est ici qu'il fait référence à la manière de **Tosquelles** d'établir une **conversation imaginaire** où il se contredisait puis reprenait...

— Pourquoi tu as dit « dérisoire » ? Tu viens ici devant tout ce monde-là pour dire que c'est dérisoire ? T'es un peu gonflé, non ? S'ils se déplacent, quand même ...

— *Mais moi aussi ! ... je me déplace ! [...]*

Ce genre de conversation a tout de même des limites
ajoute JO

ce qui le porte

vers le thème de l'année prochaine...

« Encore » ?, c'est déjà pris...

alors ...

« Alors... », avec trois points de suspension...

↑ La demande (3)

Jean Oury revient sur : « Comment justifier tout ça ? »

*Je comprends que ce « tout ça »
c'est la matière même de ce séminaire
avec...*

... « Ce paquet [...] de références énormes, loin de l'érudition obligatoire, mais en rapport... »

Jean Oury ne termine pas sa phrase...

*Ici, comme dans un film de Godard,
cut brutal,
le sens n'est pas interrompu
mais on change de forme...*

[...]

— *Alors, tu es content de ton travail ?*

[...]

— *Mais alors, tu vois beaucoup de malades dans la journée ?*

— *Oui, beaucoup.*

— *Et ça fait longtemps ?*

— *Mais oui ! ça fait longtemps...*

— *Mais quel genre ?*

Des fois, il y a des gens qui viennent à La Borde et qui disent :

- *C'est quoi ici ?*
- *C'est une enclave, c'est un bout de la Sologne.*
- *Mais de quel pays ?*
- *C'est la Sologne !*

Il y a des gens qui ont même confondu *Sologne* et *Pologne* !

- *Mais c'est quoi ce que vous faites ?*
- *... ?! ... On soigne !*
- *Mais on soigne qui ? On a visité tout à l'heure, il y a des chevaux ! Il y a aussi des oies qui viennent m'emmerder ! Chaque fois que j'ouvre la porte, elles se mettent à gueuler ! C'est ça votre travail ?*
- *Non... Il y a des chevaux, il y a des oies, il y a un tas de trucs... Il y a beaucoup de monde.*
- *Il y a des gens qui viennent là pourquoi ?*
- *Oh, bah il y a un contrat !*
- *Mais alors, vous les voyez, vous faites de la psychanalyse ?*
- *Écoutez, on fait ce qu'on peut. Il y a des gens que l'on dit "pas analysables"... Ça dépend ! Ça dépend comment ! Ça dépend avec qui !*

Alors là, on peut se fâcher un peu en disant :

- *Mais si ! il y a des prises en charge !... des prises en charge !*

« Vous vous rendez compte de ce langage : une "prise en charge"... on n'a pas échappé ! On se croirait encore dans la *Garde suisse* des Tuileries !... »⁴

Bon alors, il y a des gens qui viennent là et puis qui me disent :

- *Je vous verrai demain ?*
- *Oui.*

Et puis le lendemain ils disent :

⁴[http://fr.wikipedia.org/wiki/Gardes_suissees_\(France\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/Gardes_suissees_(France))

- *Je vous verrai ce soir ?*
- *Oui.*

Et puis, je dis :

- *Non ! »*

« Parfois, c'est aussi bien de dire non que oui. Si je dis non, ça prouve qu'il peut attendre deux jours, donc c'est plutôt bien. Mais il ne faut pas dire non à n'importe qui !

Il y a déjà là une ébauche :

À qui je parle dans cette position absurde d'être dans une *enclave de la Sologne* ?

*Je comprends qu'il est question des malades, des pensionnaires.
Des « arrières-pensées » s'interposent ici :
« Ce serait bien La Borde s'il n'y avait pas de malades »,
choses entendues pendant les « années glorieuses »*

[...]

↑ La demande (4)

- *Si j'étais là tout seul, je m'emmerderais...*
- *Ab tu vois bien ! Si tu t'occupes des malades comme ça, soi disant jour et nuit, que tu prépares ça même en rêvant, c'est parce que ça ne t'emmerde pas ! Ça te rapporte ! — non pas au point de vue fric, ça ne rapporte rien — au point de vue jouissance intérieure, comme ça. Ça te maintient en vie quoi. En existence plutôt.*
- *Oui... Oui...*
- *Qu'est-ce qu'il se passe ? Qu'est-ce que c'est ce type de relation ?*
- *Oh, vous savez, il y a de tout là-dedans. Il y a ce qu'on appelle des*

schizophrènes, des déprimés, des mélancoliques, des hystériques, des psychopathes, des machins...

— *Arrête ta série !*

— *... Je dis, pour moi, les plus emmerdants, les plus difficiles ce sont les normopathes. Nous sommes tous des normopathes.*

Jean **Oury** parle de « normopathes »

Jean **Ayme** parlait de « normosés »

Jean **Ayme**, qui ne peut plus venir au séminaire, est celui grâce à qui ce séminaire peut se tenir à Sainte-Anne.

Ce séminaire qui, au départ, devait être collectif.

*Et finalement, Jean Oury s'est retrouvé le seul à intervenir...
Cf. l'ensemble des prises de notes.*

[...]

Jean **Oury** poursuit ses conversations imaginaires...

◆ La Borde

— *Mais tu déprimes ! La Borde, c'est extraordinaire, il y a un accueil...*

[...]

— *... Il y a de quoi faire... Il y a une espèce de... non pas d'une façon permanente, non pas que ça s'écroule mais ... ça traîne, même pas, ça se dilue... et puis on voit apparaître...*



Une surface qu'on peut déchiffrer

Jean Oury va comparer La Borde à une surface qu'on peut déchiffrer (« On voit apparaître ... comme sur une surface qu'on peut déchiffrer ») ...

... où l'on voit apparaître le monde tel qu'il est.

Il ne s'agit pas du monde terrestre.

« Non pas tout ce qui se passe en Asie ou en Afrique du Sud, mais **le monde comme ça, une misère comme ça.** »

[...]

— *Oui, mais il y a des infiltrations !*

La Borde n'est pas un lieu étanche. C'est comme partout.

« Il y a des **infiltrations** de la **société** telle qu'elle est. »

« **On ne va pas quand même changer la société**, il ne s'agit pas de transformer La Borde en espèce de phalanstère, avec une idéologie... La pureté... ! »

Je comprends que « changer la société », d'une force extérieure, une force qui agit, transforme en poussant, cf. la différence entre énergie et energieia.

« Ça sent le pétrole ! » dit souvent JO à propos du mot énergie. Changer la société, je comprends, ce soir, que ça sentirait peut-être un peu la dictature.

Jean Oury rappelle que dans la salle de garde de Sainte-Anne, au moment de son installation à La Borde (1953), il se disait : « Il y a un type près de Blois qui est en train de monter un phalanstère. »

[...]

II Spirale

↑ La demande (5)



Mais enfin, qu'est-ce que je fous là ?

Cette question-demande est pour Jean Oury une « prise de position »

L'expression s'est répandue...

Marc Ledoux, *Qu'est-ce que je fous-là ?*, *Literarte*, 2005
http://antonin.blog.lemonde.fr/2006/01/07/2006_01_questce_que_je_/
cf. prises de notes de mai 2008

↑ Le sérieux (3)



Ça ne va pas de soi

Qu'est-ce que je fous là ? Ça ne va pas de soi...

Une question-demande, une prise de position pour se trouver dans la dimension du Ça ne va pas de soi...

Une prise de position qui concerne tout le monde (pas seulement pour JO, mais pour les « usagers » de La Borde, pour ceux qui viennent en stage, accueillis par les « poissons-pilotes », pour tout le monde donc, comme ceux par exemple qui sont venus jouer au football récemment...)

*(Ce ne sont pas exactement les mots de JO)
Sur les 'Ça va de soi' et les 'Ça ne va pas de soi'
cf. l'ensemble des prises de notes.*

- ▶ « Est-ce que c'est un concept ? »
- ▶ « Est-ce que c'est du sérieux ? »
- ▶ « Est-ce que c'est **cognitivo-existential** ? »

*Cf. Christine Baron, précédemment citée, « Kierkegaard inconnu »
[La demande (2)]*

Jacques Schotte, *Szondi avec Freud,
Sur la voie d'une psychiatrie pulsionnelle,
Bruxelles, Éditions Universitaires De Boeck, 1990.*
cité partiellement par M.C. Hiebel-Barat

<http://bibliothequeopa.blogspot.com/2010/07/etude-partir-du-livre-szondi-avec-freud.html>
« [...] les fantasmes originaires [...], c'est un thème qui est présent depuis le début de l'œuvre de Freud, qui prend sa forme et aussi son nom, son terme, sa désignation terminologique vers le milieu de l'œuvre, et qui poursuit ensuite une carrière diffuse à travers l'ensemble des textes sans jamais faire l'objet d'une monographie.

Or il me semble que c'est un des thèmes les plus prometteurs de la psychanalyse d'aujourd'hui, à la fois sur le plan technique et sur le plan théorique. De plus, c'est un thème qui devrait intéresser les philosophes, puisqu'aussi bien c'est l'un des thèmes à propos desquels Freud fait une référence à la philosophie. Ce qu'il a été amené à appeler fantasme originaire, c'est quelque chose qui est comparable aux catégories des philosophes, catégories au sens technique du terme. Il explicite cela seulement en une ou deux phrases : les fantasmes originaires permettent de mettre en forme l'expérience de l'homme, non pas pas au niveau **cognitif**, mais au niveau **existential**. Comme facteurs structurants et comme moteurs de mise en forme de la vie humaine, ils sont comparés par Freud aux systèmes de catégories philosophiques. » (p. 153-154).

◆ La psychothérapie institutionnelle, une dimension « collective »

➔ Comment pouvoir traiter « collectivement » ?

Il faudrait « voir de près » ce terme : « collectivement », dit **Jean Oury**
Cela peut concerner beaucoup de choses... de la psychothérapie de groupe ... aux
petits groupes de Bion.

Wilfried Rupert **Bion**, *Recherches sur les petits groupes* (1961),
Puf, 1965, 2002, p. 24-25.
Sommaire en fin de prises de notes.
http://www.puf.com/wiki/Auteur:Wilfred_R._Bion
http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

« Nous sommes assis plus ou moins en cercle, à la lumière diffuse d'un
lampadaire. Une malade qui participe au groupe exprime ses récriminations sur
un ton irrité :
"Vous dites toujours (elle s'adresse au groupe) que je monopolise la discussion,
mais, si je ne dis rien, vous restez tous muets. J'en ai marre de vous tous, tant
que vous êtes. Et vous (s'adressant à un jeune homme de 26 ans qui exprime sa
surprise en la regardant avec des yeux ronds), vous êtes le pire de tous.
Pourquoi restez-vous toujours là comme un petit garçon bien sage, sans jamais
rien dire, mais à embêter le groupe. Le seul qu'on écoute ici, c'est le Dr Bion et il
ne dit jamais rien d'intéressant. Bon, je vais la boucler. Voyons un peu ce que
vous allez faire si je ne monopolise plus la conversation."

Voici un autre exemple ; la salle est la même, mais cela se passe par un soir
d'été ; le soleil brille au-dehors. C'est un homme qui parle :
"C'est ça qui me gêne ici. J'ai posé une simple question. J'ai dit ce qui se passait
d'après moi parce que je n'étais pas d'accord avec le Dr Bion. J'ai dit qu'il serait
intéressant d'entendre ce que pensent les autres. Mais est-ce que quelqu'un me

répond ? Je t'en fiche. Et vous, les femmes, vous êtes pire que les autres. – Sauf
Mlle X... Comment voulez-vous que nous avançons si personne ne nous répond
jamais ? Je vous vois sourire parce que j'ai dit 'sauf Mlle X...' – et je sais ce que
vous pensez, mais ce n'est pas vrai."

Dans un autre exemple encore, c'est une femme qui parle :
"Tout le monde à l'air d'être complètement d'accord avec ce que le Dr Bion vient
de dire, mais j'ai dit exactement la même chose il y a cinq minutes. Seulement, ce
n'était que moi, alors personne n'y a fait attention."

Et encore : c'est une femme qui parle :
"Bon. Eh bien ! Puisque personne ne dit rien, pourquoi est-ce que je ne vous
raconterais pas un de mes rêves ? J'ai rêvé que j'étais sur la plage et que j'allais
me baigner. Il y avait beaucoup de mouettes... Et ça continuait comme Ça."
Un participant : "C'est tout ce que vous vous rappelez ?"
La femme : "Non, non. Mais c'est trop idiot."
Un silence. L'atmosphère est morne. Tous paraissent perdus dans leurs réflexions.
Tout contact paraît brisé entre les participants.
Moi : "Pourquoi n'avez-vous pas continué à décrire votre rêve ?"
La participante : "Oh ! Je ne sais pas. Cela n'intéressait personne. Tout ce que je
voulais, c'était faire démarrer la discussion."

[...]

« Il y a tout ça... » « Non ! il n'y a pas tout ça » ...

➔ « Il y a quelque chose que si on y est »

*Ces prises de position
(Qu'est-ce que je fous là ? Il y a quelque chose qui si on y est),
Jean Oury va les mettre à l'épreuve d'un événement récent à La Borde.
La mort d'un ancien pensionnaire (cancer généralisé).*

« ... Et alors, il est mort...

[...]

J'avais dit, quand même... il avait une histoire compliquée... un cancer et ... une histoire rénale... Il ne demeurait plus à La Borde, il habitait une maison... à côté... il avait été dans une maison de retraite...

Quand j'ai appris... j'avais téléphoné en disant qu'il faudrait qu'il vienne à La Borde : « Ah, on peut pas, le rein est bloqué... il faut faire une dialyse... » « Bon, qu'il aille à l'hôpital et dès que possible, qu'il vienne ! »

Les gens sont allés le voir à l'hôpital, il était bien connu...

J'avais dit : dès que la dialyse, ça marche, il faut qu'il vienne. Dites-nous ce qu'il faut faire, des perfusions... Ils n'ont pas dit...

Et, c'est par hasard qu'on a appris qu'ils l'avaient transféré en soins palliatifs. J'ai téléphoné en disant qu'on avait bien dit que si ça n'allait pas, il fallait qu'il vienne à La Borde. Puis j'ai téléphoné au médecin urologue, un type remarquable : « Ah, je ne savais même pas qu'il avait été transféré en soins palliatifs ! »

Il parlait plus, en « soins palliatifs » Alors j'avais dit : bon d'accord, mais il faut qu'il vienne mourir à La Borde. Parce que, La Borde, il n'y a que ça pour lui ! il n'a pas de famille ! Il faut qu'il vienne là. Il m'a remercié, le type ! C'est rare ! Et puis, on est allés le chercher avec toutes les précautions. Il est arrivé dans le coma. Bon...

Et alors ? J'ai pensé à ce que dit Michel Balat quand il parle des « états végétatifs ». C'est pire que le coma ! Le coma, au bout de trois semaines... Au bout de six mois d'état végétatif après un traumatisme crânien... le type, il ne dit plus rien et si autour, il y a tout un groupe qui parle, comme ça, non pas des types qui examinent etc... mais qui parlent normalement, eh bien des fois, le type se mêle à la conversation. Il ne peut pas parler, il ne peut pas bouger, mais on voit un petit doigt qui bouge... Même en état végétatif, c'est complètement mort ! Il y a une reconnaissance de quelque chose dans ce que j'appelle les **entours**.

Donc, J... est arrivé un soir, dans le coma...

Alors, on s'approche de lui... et ça dépend des timbres de voix. C'est N..., ma fille N..., il la connaissait bien... le timbre féminin d'une voix... [...] et elle lui parle, comme ça... ses yeux ont bougé. Il a fait un tout petit sourire. Après, je lui parle et ça marche aussi. il fait moins de sourires, peut-être, mais ça marche.

Dans un état de coma gravissime, il est sensible à la présence de l'autre et en plus, il reconnaît, au timbre de la voix ! Ce n'est pas du tout une fable ou une illusion de ma part de je ne sais quel apitoiement. Alors, je dis : on reste ! C'est sûr que c'est foutu...

Mais ce que j'avais dit au médecin : on est là, justement pour ne pas qu'il soit dans les soins palliatifs, dans le vide ! Bien que les infirmières soient gentilles, dans le vide complet. Même au niveau le plus lointain d'état végétatif, de coma... au point de vu métabolique, c'était foutu... qu'il puisse être sensible à ça... et je dis : ça valait le coup ! Et il est mort en deux jours... [...] ou bien alors, on rêve !

C'est une illusion ? Ou alors, Michel Balat, tu racontes des blagues !... »

« Cette démarche-là, c'est pas très rentable, hein ! Ça coûte cher avec tout le matériel qu'il faut pour... Vous vous rendez compte ! les soins palliatifs, les perfusions, l'ambulance, tous les machins... Ça coûte !... mais on s'en fout !... »

« Alors, j'ai dit : Il est mort en sachant qu'il était là... »

« "En sachant qu'il était là !" ... Mais qu'est-ce que c'est que le savoir ?



Qu'est-ce que c'est le savoir ?

Qu'est-ce qu'il dit **Lacan** ?

Le savoir, c'est la jouissance de l'Autre

Jean **Oury** fait référence au « triangle des trois S » : Le Sujet de l'Ics, le Savoir, le Sexe (la différence)

Cf. notamment novembre 2007, février 2009.

Jacques Lacan,
Problèmes cruciaux pour la psychanalyse
ou Les positions subjectives de l'être,
(1964-65), séminaire XII
<http://staferla.free.fr>

*Cf. prises de notes,
séances de
novembre, décembre 2005,
février 2006, décembre 2007,
février, octobre 2008,
mai 2010*

« Eh bien, on était certainement à un niveau... Il n'y avait plus de parole explicite, impossibilité de parler, impossibilité même de regarder, mais il y avait quelque chose... Une sensibilité en rapport avec **la-présence-de-l'autre**, — en un seul mot si vous voulez — qui était là. Mais pas n'importe quel *autre*. Je voyais la distinction entre la voix de N... et la mienne. ... Pas pareil !... C'est sûr qu'il préférait celle de N... Il avait raison d'ailleurs. Même dans le coma, il y avait une sorte de choix... »

[Jean **Oury** parlera aussi du p'tit Lulu...]

*Cf. les prises de notes, séances
novembre 2005, février 2006, mai 2010]*

Ce qui s'est passé à La Borde dépasse une histoire personnelle. Cela a concerné tous les gens qui y vivent ou même qui étaient là pour telle ou telle raison...

Cela revêt une certaine dimension « collective ». (Un mot « dangereux », reprend Jean **Oury**).

Ceux qui sont là, qui sont là par hasard, qui sont passés par là, qui sont revenus, qui restent... Ça créé quelque chose, que Jean Oury désigne ce soir comme l'arrière-fond.



Il y a du *Ki* à La Borde

Hubertus **Tellenbach**, *La Mélancolie* (1961), Puf, 1979.

<http://www.librairiedialogues.fr/livre/103381-la-melancolie-hubertus-tellenbach-presses-universitaires-de-france>

http://fr.wikipedia.org/wiki/Hubertus_Tellenbach

http://de.wikipedia.org/wiki/Hubertus_Tellenbach

« Que ce caractère global de l'altération schizophrénique ou mélancolique

puisse arriver à être "flairé" dans une qualité de l'atmosphère, ce fait n'apparaît nulle part aussi clairement que dans la langue des Japonais. "Le mot *Ki* signifie au départ 'origine de l'univers', 'pneuma', 'souffle', 'air' et, en même temps, il signifie aussi âme, cœur (*Gemüt*). Dans le *Ki*, l'individu participe dans le "pneuma" de l'atmosphère à l'origine du cosmos. Kimura fait ressortir comment cet être-dans-l'association est fondé sur cette participation à l'atmosphère, comment tout acte de comprendre est *Ki-ga-au* (harmonie du *Ki*). Lorsqu'une telle participation au *Ki* est troublée, l'individu devient *Ki-chi-gai*, c'est-à-dire dérangé (cf. en allemand, *verrückt* : dérangé). C'est dans la folie que ce caractère global atteint sa plus forte concentration. Où que l'on rencontre par le monde des psychotiques endogènes, on ressent le caractère global de cette mutation et l'on ressent aussi cette mutation même comme quelque chose de global. »

Ce caractère global n'est pas perceptible seulement par l'"intuition" ou par le fait de l'atmosphère. » (p.55)

Parfois, les visiteurs sont plus sensibles que les « usagers de La Borde » à ce *Ki*, proche de la *Stimmung*.

*Cf. l'ensemble des prises de notes,
notamment
octobre 2006, juin 2007, octobre 2008*

Mais pour que du *Ki* puisse se manifester, il ne faut pas avoir un surveillant ou un bureaucrate sur le dos... cela nécessite un **certain degré de liberté**...



Liberté de circulation

Cf. l'ensemble des prises de notes

Il faut faire attention aussi à ce mot : « liberté » ... (un mot « louche »).

Jean Oury parle de la nécessité d'un certain degré « d'ouverture » ou plutôt de « résonance », une sorte « d'accord ».

On en revient à la *Stimmung*.

Martin **Heidegger**, cité par
Michèle **Gennart**,
« Stimmung - Verstimmung - Ungestimmtheit : remarques sur la
phénoménologie heideggerienne de la disposition affective et sur son
usage en psychothérapie »,
Jacques **Schotte** (éd.), *Le contact*, De Boeck, 1990, p. 72.
Cf. séance d'octobre 2008.

« Une Stimmung est un air, pas seulement une forme ou un mode, mais un air au
sens d'une mélodie, qui ne plane pas au-dessus de l'être-présent prétendument
véritable de l'homme, mais qui **donne le ton** pour cet être. »

Karl **Stockhausen**, *Stimmung* (1968),
œuvre pour 6 vocalistes.
Écouter :

<http://www.musiquecontemporaine.fr/search?title=Stimmung&author=Stockhausen&type=sound&online>

Cette liberté de circulation engage un rapport à l'autre qui inclut des quantités de
facteurs qui ne sont pas totalisables, mais avec un « coefficient de disponibilité »
variable, à préserver...

Il ne s'agit pas de généraliser. Il n'y a pas de dogme (aller à l'atelier
d'ergothérapie à telle heure, faire une promenade à telle heure...)

Cela engage de faire un **diagnostic**, Jean **Oury** insiste.
(À une personne qui souffre de troubles spatio-temporels : « Si vous vous
baladez, allez y avec quelqu'un ! »)

Même dans un structure avec un certain degré de liberté de circulation, avec des
possibilités de rencontre (avec des groupes, des ateliers, un club, ...) il y a
toujours le risque de **sédimentation**.

Jean **Oury** fait référence à un rapport « **chronicité et sédimentation** »
présenté par **Lucien Bonnafé**, **Louis Le Guillant**, **Hubert Mignot** au LXIIe
Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française, Marseille, 1964,
Paris Masson.

La sédimentation, c'est un symptôme, pas seulement des individus, mais de la
collectivité.

Pierre **Delion**, « Importance du concept de chronicité aujourd'hui
dans le champ de la psychiatrie »,
La chronicité en psychiatrie aujourd'hui. Historicité et institution, Érès,
2004, *Journées nationales de psychothérapie institutionnelles*,
Angers, 2002

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1482>

« En tout cas (avec un grand C), la chronicité est rapidement devenue dans la
psychiatrie un des signes majeurs de sa description, sauf dans les cas des
pathologies décrites par Henri Ey comme pathologies aiguës. Mais ce qui nous
interpelle davantage, c'est la partie concernant la prise en charge de telles
conséquences. Si en effet la pathologie psychiatrique est chronique, au moins
pour une bonne part de son expression et de sa souffrance, les conséquences
qu'il faut en tirer sur le plan de la thérapeutique sont radicales. En cela Bonnafé,
Le Guillant et Mignot ont été bien inspirés de proposer pour le congrès de
Psychiatrie et de neurologie de langue française de Marseille de 1964 un
rapport d'assistance intitulé *Problèmes posés par la chronicité sur le plan des
institutions psychiatriques*. Ils vont y opérer un travail de séparation salutaire
entre la *chronicité* qui concerne le fait que certaines pathologies durent plus
longtemps que la phase aiguë voire tout la vie, et la *sédimentation* qui est le
résultat de la non-prise en compte de la question de la chronicité dans les
maladies mentales. Dans leur partie conclusive, ils vont longuement développer
l'opérateur qui permet de lutter efficacement contre une telle perversion : la
psychiatrie de secteur. [...]

Les auteurs concluent leur étude approfondie de la chronicité en présentant leur
"structure générale du dispositif de lutte contre les maladies mentales et très
particulièrement les maladies mentales chroniques : le secteur". Ils insistent sur la
différence notable entre ce qu'ils appellent les patients qui souffrent
chroniquement de problèmes psychopathologiques et ceux qui ont "sédimenté"
dans les hôpitaux psychiatriques", et y voient le résultat d'un non-travail sur la
chronicité évidente de la pathologie d'un grand nombre d'entre eux. Je n'ai plus
besoin d'insister sur l'importance de ce concept dans les problèmes que traverse
aujourd'hui la santé publique pour toutes les pathologies qui ne guérissent pas à
la sortie des services d'urgences » (p. 10-11, 13)⁵

⁵Pierre Delion cite de longs passages du *Rapport*

Le hors-temps

Qu'en est-il du temps, du hors-temps, pour les états végétatifs ?

Jean **Oury** s'adresse à Michel **Balat**, présent ce mercredi soir...

Il repense aussi à un neurochirurgien qui lui avait rapporté le cas d'une personne accidentée et tombée dans le coma que l'on avait préféré, avec l'accord de la famille, ramener chez lui, dans sa chambre, sans rien changer. C'est son chien, venu lui lécher la main, qui a permis qu'il sorte du coma.

La cuisine aussi, dans une collectivité, est un bon lieu de réanimation, avec toutes les odeurs, le bruit des casseroles...

Pour les personnes qui sont, non pas dans le coma, mais, comme dit Jean Oury, « dans des position lointaines, narcissiquement lointaines, inaccessibles », la cuisine et les cuisiniers, ça peut être très important.

À condition de ne pas être « intoxiqué » par la hiérarchie (statut, rôle, fonction)

↑ Le sérieux (4)

La question du hors-temps est d'une complexité... reprendre tous les *temps*...



Le futur antérieur

On travaille au niveau du futur antérieur, dit-il...

Jacques **Lacan** a parlé du futur antérieur, notamment dans son introduction au séminaire sur la lettre volée. Jean Oury fait référence à l'expression *caput mortuum* dont fait usage Lacan dans ce texte.

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966.
disponible sur le Net
<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan50.php>

*Dans ce passage JO est particulièrement allusif.
Je comprends que... (dit avec mes mots, et avec beaucoup de précaution)*

... une approche, à partir du futur antérieur, c'est une **approche du sérieux**, ce qui est au plus proche de l'existence...

... le travail du *psychiste* ce n'est pas seulement de « semer » à quelqu'un : « Je comprends pourquoi tu en es arrivé là, c'est parce que ta grand-mère... [...] ... et puis alors, étant petit, tu as eu de drôles de manières avec ton petit cousin Gaston... [...] et puis, l'instituteur ... [...] ...alors, bien sûr que ça t'a traumatisé... »

S'approcher de la dimension du sérieux, de l'existential met en jeu autre chose qu'une chaîne de causalité (« C'est possible, mais ça n'exclut pas »).

Jean Oury donne l'exemple des petits enfants qu'il ne faut pas déranger dans leur jeu, quand ils sont dans un état de sérieux fantastique.

Le sérieux, c'est plus subtil qu'une **chaîne de causalité**, que raconter sa vie.

« Autrement dit, c'est d'avoir une **prise**, vis-à-vis de ce qui est peut-être le plus **intime**, mais qui devrait être **ex-time** qui est en fin de compte son propre **arrière-pays**. Il s'en est passé des choses entre trois, quatre et cinq ans et c'est là qu'il se passe beaucoup de choses. Les rencontres extraordinaires qu'il y a chez les petits mômes, les histoires d'amours les plus extraordinaires ! Après, c'est de la *gnognote*. Les rencontres entre trois et cinq ans, ça c'est du sérieux. Il semble que les prises en charges psychothérapeutiques avec des dimensions tragiques — non pas à sangloter — mais **tragique**, *Le sentiment tragique de la vie*, comme le disait Miguel de Unamuno... c'est en rapport avec des éléments qui, pour le commun des mortels...

— *Mais enfin, tu ne vas pas passer ton temps à...*

— *Laisse-moi, c'est sérieux.*

(La façon dont on va jouer, c'est très sérieux.) »



Wiederholung, la répétition (la reprise)

La répétition, c'est toujours nouveau (Lacan)

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966, p. 45-46.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« L'automatisme de répétition (Wiederholungszwang), – bien que la notion s'en présente dans l'œuvre ici en cause, comme destinée à répondre à certains paradoxes de la clinique, tels que les rêves de la névrose traumatique ou la réaction thérapeutique négative –, ne saurait être conçu comme un rajout, fût-il même couronnant, à l'édifice doctrinal.

C'est sa découverte inaugurale que Freud y réaffirme : à savoir la conception de la mémoire qu'implique son "inconscient". Les faits nouveaux sont ici l'occasion pour lui de la restructurer de façon plus rigoureuse en lui donnant une forme généralisée, mais aussi de rouvrir sa problématique contre la dégradation, qui se faisait sentir dès alors, d'en prendre les effets pour un simple donné.

Ce qui ici se rénove, déjà s'articulait dans le "projet" où sa divination traçait les avenues par où devait le faire passer sa recherche : le système Ψ , prédécesseur de l'inconscient, y manifeste son originalité, de ne pouvoir se satisfaire que de retrouver l'objet foncièrement perdu.

C'est ainsi que Freud se situe dès le principe dans l'opposition dont Kierkegaard nous a instruits, concernant la notion de l'existence selon qu'elle se fonde sur la réminiscence ou sur la répétition. Si Kierkegaard y discerne admirablement la différence de la conception antique et moderne de l'homme, il apparaît que Freud fait faire à cette dernière son pas décisif en ravissant à l'agent humain identifié à la conscience, la nécessité incluse dans cette répétition. Cette répétition étant répétition symbolique, il s'avère que l'ordre du symbole ne peut plus être conçu comme constitué par l'homme, mais comme le constituant. »

Jean **Oury** fait le lien entre le sérieux et le concept de **Wiederholung**, chez **Freud**, dont il préfère la traduction proposée par Nelly **Viallanex** pour le roman de **Kierkegaard**, la **reprise**, plutôt que la **répétition**.

Dans la « répétition », il y a un côté un peu mécanique.

Jean **Oury** dit à un certain moment : « La répétition sous la forme de la reprise »

« Alors je me disais que quelque chose qui va marquer toute la vie... ça aurait dû se passer mais ça ne s'est pas passé... C'est foutu !
Et ça revient au bout de cinquante ans d'analyse. Et encore : on attend que l'analyste soit mort... »

Et là-dessus :

— *Ah, mais oui, c'est vrai. Quand j'avais deux ou trois ans, j'étais bien tranquille dans une pièce et puis... c'est à cet âge-là qu'on est super intelligent... ça y est, j'avais trouvé quelque chose ! Et c'est à ce moment-là, traumatisme grave, que ma mère m'a dit : "C'est l'heure, viens manger ta soupe, ça va refroidir !"*

C'était quand même gentil, mais c'est un traumatisme gravissime !

On ne peut pas dire :

— *Elle n'aurait pas du dire ça !*
— *Elle n'aurait pas dû... Mais elle ne savait pas que tu avais trouvé la solution de la formule du monde !*

Mais on ne peut rien lui dire à cette femme-là, qui prépare la soupe qui va refroidir et elle a raison de dire :

— *Viens manger ta soupe !*
— *Mais j'étais justement en train de penser... J'avais trouvé !...*

↑ La demande (6)

... Mais par la suite, c'était un traumatisme ! et je n'ai plus rien trouvé depuis !

Et c'est pour ça que je viens parler ici le mercredi pour essayer de trouver, mais je ne trouve plus. Donc, c'est une sorte de reprise... »

*Sur toutes les questions abordées ici par Jean Oury
cf. l'ensemble des prises de notes
notamment :*

*octobre 2007, septembre 2008
(Kierkegaard, Viallanex)
novembre 2006, janvier, février, juin, septembre 2007,
mars, avril, septembre 2008
octobre 2009
(Lacan)*

*Sur le futur antérieur,
rappel d'une intervention de Michel Balat,
« notes sur le futur antérieur »
http://www.balat.fr/article.php?id_article=182*

*caput-mortuum, définition
<http://www.cnrtl.fr/definition/caput-mortuum>*

*Agnès Sofiyana,
« Tuchê et Automaton,
introduction à l'introduction au séminaire sur La lettre volée »,
La clinique lacanienne, 2005/1, n° 8
<http://www.cairn.info/revue-la-clinique-lacanienne-2005-1-page-199.htm>*

*Evelyne Hurtado,
« La répétition de Freud à Lacan,
'Répéter : destin du sujet et voie du désir' »
Inter-cartel Aix-en-Provence, décembre 2008
http://www.champlacaienfrance.net/IMG/pdf/hurtado_M44.pdf*

*Un extrait de l'article d'A. Sofiyana
en vue de poursuivre le travail à partir
du futur antérieur et du caput mortuum*

« Lacan revient sur cette notion d'antériorité :

“Ceci pourrait figurer un rudiment du parcours subjectif, en montrant qu'il se fonde dans l'actualité qui a dans son présent le futur antérieur. Que dans l'intervalle de ce passé qu'il est déjà à ce qu'il projette, un trou s'ouvre que constitue un certain caput-mortuum du signifiant (qui ici se taxe des trois quarts des combinaisons possible où il a à se placer⁶), voilà qui suffit à le suspendre à de l'absence, à l'obliger à répéter son contour”⁷

⁶Si l'on ne tient pas compte de l'ordre des lettres, ce *caput-mortuum* n'est que des 7/16.

⁷Jacques Lacan, “Le séminaire sur ‘La lettre volée’”, *Écrits*, Seuil, 1966, p.50.

Le futur antérieur est un temps utilisé lorsqu'on parle au présent, de deux actions qui se produiront dans le futur, l'une après l'autre : la première action est au futur antérieur et la deuxième action est au futur simple. Le fait de fixer le premier temps et le dernier revient donc à utiliser le futur antérieur dans un premier temps pour projeter dans le futur simple le quatrième temps, créant ainsi ce que Lacan appelle un trou, situé dans l'intervalle délimité par ces deux temps, trou pendant lequel les signifiants sont décapités des trois quarts des combinaisons supposées possibles. Ce que Lacan interprète comme le *caput mortuum* du signifiant, c'est aussi cette partie négligeable ou réduite à un infinitésimal, qui se rate inexorablement, du fait de la syntaxe.

Alors, à relire ce que Lacan nous indique, pourrait-on comprendre que la parole à l'instant présent (celle de l'analysant par exemple) est inscrite dans un temps qui s'est un jour conjugué au futur antérieur, et qu'entre ce temps du passé et le temps présent, surgit un vide lié à l'absence du signifiant attendu. Entre l'instant où la parole projette un futur antérieur et l'instant où le présent rattrape ce futur antérieur, une rencontre est exclue : c'est la *tuchê*, rencontre ratée, qui renouvelle alors la répétition.

Enfin, Lacan constate que l'on voit “se détacher du réel une détermination symbolique qui, pour ferme qu'elle soit à enregistrer toute partialité du réel, n'en produit que mieux les disparités qu'elle apporte avec elle”⁸

À comprendre que dans une série choisie *au hasard*, si l'on effectue des coupures syntaxiques liées au temps et aux places des signifiants dans la structure, alors apparaissent des lois définies par les absences de certains signifiants, quand bien même on essaierait d'y accéder en ayant fixé antérieurement ce que l'on projette d'atteindre. Ces signifiants éloquents par leur absence introduisent inévitablement l'automatisme de répétition. »

« Le désir inconscient serait donc perceptible par l'insistance de certains signifiants dans la chaîne symbolique du discours libre, dont la persistance ne serait que le témoin de la dérobade perpétuelle d'un signifiant-clé, ou réel, qui échappe systématiquement au discours parce que soumis à la loi syntaxique du refoulement inconscient.

La rencontre avec le réel, *tuchê*, dans le réseau des signifiants, *automaton*, est

⁸*Ibid.*, p. 51.

une rencontre manquée, ratée, toujours ajournée, reportée à plus tard, au hasard d'une rencontre future, qui se ratra inexorablement. »



Une dimension plurielle de

« prise en charge »

cf. *l'ensemble des prises de notes.*

... « Mais dans les structures dites **psycho-pathologiques**, il y a quand même des difficultés de la *reprise*. »

Jacques **Lacan**, « Séminaire sur la lettre volée » (1955),
Écrits, Seuil, 1966, p. 12.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan50.php>

« Notre recherche nous a mené à ce point de reconnaître que l'automatisme de répétition (*Wiederholungszwang*) prend son principe dans ce que nous avons appelé l'insistance de la chaîne signifiante. Cette notion elle-même, nous l'avons dégagée comme corrélative de l'ex-sistence (soit : de la place excentrique) où il nous faut situer le sujet de l'inconscient, si nous devons prendre au sérieux la découverte de Freud. C'est, on le sait, dans l'expérience inaugurée par la psychanalyse qu'on peut saisir par quels biais de l'imaginaire vient à s'exercer, jusqu'au plus intime de l'organisme humain, cette prise du *symbolique*.

L'enseignement de ce séminaire est fait pour soutenir que ces incidences imaginaires, loin de représenter l'essentiel de notre expérience, n'en livrent rien que d'inconstant, sauf à être rapportées à la chaîne symbolique qui les lie et les oriente.

Certes savons-nous l'importance des imprégnations imaginaires (*Prägung*) dans ces partialisations de l'alternative symbolique qui donnent à la chaîne signifiante son allure. Mais nous posons que c'est la loi propre à cette chaîne qui régit les effets psychanalytiques déterminants pour le sujet : tels que la forclusion (*Verwerfung*), le refoulement (*Verdrängung*), la dénégation (*Verneinung*) elle-même, — précisant de l'accent qui y convient que ces effets suivent si fidèlement le déplacement (*Entstellung*) du signifiant que les facteurs imaginaires, malgré leur inertie, n'y font figure que d'ombres et de reflets. » [...]

Dans la **Spaltung**,

dans la dissociation schizophrénique, il y a des **investissements multiples**, vis à vis des personnes mais aussi vis à vis des lieux, des objets. L'importance de tel arbre, d'un chien, d'un chat...

Jean Oury a proposé le concept de **transfert dissocié**.

Il préfère parler de « dimension plurielle » plutôt que de dimension « collective » dans la « prise en charge » des patients schizophrènes.

Et pour définir la *Spaltung*, il reprendra l'image de l'arbre déchiqueté par l'orage. [...]

Jean **Oury** terminera par une invitation à relire, notamment, certains textes de **Henri Maldiney**, *L'être et le temps* de **Martin Heidegger**, ainsi que sa conférence « Temps et être » de 1962.

Martin Heidegger,

Sein und Zeit (Être et temps) (1927)

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%84tre_et_Temps

« **Zeit und Sein** », « **Temps et être** »,
conférence du 31 janvier 1962

in *Questions IV*, Gallimard, Tel, 1976, p.191-268.

http://www.gallimard.fr/auteurs/Martin_Heidegger.htm

publié initialement in

L'Endurance de la pensée. Pour saluer Jean Beaufret
(coll.), Plon, 1968

et aussi...

Eugène Minkowski, *Le temps vécu (1933)*, Puf, coll. **Quadrige**, 1995

http://www.amazon.fr/Temps-v%C3%A9cu-Eug%C3%A8ne-Minkowski/dp/2130469914/ref=sr_1_1?s=books&ie=UTF8&qid=1295532682&sr=1-1

(même si on dit de lui qu'il est trop bergsonien)

« **Psychologie et esthétique** »,

compte-rendu par **Jacques Lacan**, *Études phénoménologiques et psychologiques*, 1935, fac. 4, p. 424-431.

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan30.php>

Tout cela à relire avec beaucoup de précaution et rien ne peut être définitif.

o0o

oOo

Et l'année prochaine ? De quoi pourrait-on parler ?

Jean **Oury** propose à nouveau le titre : « **Alors...** »

Il avait également pensé à « Hélas », mais c'est un peu tendancieux, trouve-t-il.

Alors...

oOo

Jean OURY *Le hors-temps*/juin 2010 (10)

**Rodolphe Adam, *Lacan et Kierkegaard*,
Chapitre X : De Hegel à Kierkegaard,
§ 2. Les butées de la pensée dialectique,
Puf, 2005, p. 201, 202.**

http://www.puf.com/wiki/Autres_Collections:Lacan_et_Kierkegaard

« La découverte freudienne montre que la reconnaissance du désir qui est inconscient ne s'obtient pas sur le plan imaginaire du strict conflit à l'autre. C'est de la parole qu'elle découle. Et la surprise qui règle ses effets surgit de ce qui reste insu du sujet, hors de sa conscience. En cela, c'est de l'Autre scène qu'elle opère, aux antipodes de toute recherche de "prise de conscience". L'analyse est alors la découverte de ce lieu extime du sujet où se détermine ce qui fait la cause de son symptôme, les vraies raisons de l'orientation de son existence. Par ce "travail", ce qui fait bévue, ratage, non-sens pour celui qui parle, est alors découvert comme vérité de ce qui n'est pas advenu à la conscience. L'expérience analytique vérifie le principe hégélien comme quoi tout ce qui est réel est rationnel, mais seulement en tant que ce procès ne peut atteindre authentiquement le sujet qu'au prix d'un décentrement de la conscience de soi.

Il apparaît que ce point basal de la rectification freudienne a toujours été présent dans l'évocation par Lacan de la fécondité de la dialectique hégélienne. Il est en effet rappelé dès 1953 dans un passage du "Rapport de Rome"⁹ où cette division du sujet est en conséquence posée comme objection radicale à toute saisie totalisante de l'individu. Cela implique que parler de l'hégélianisme de Lacan est une généralité maladroite. C'est aussi manquer le sens dans ce même texte d'une mention cruciale faite à la répétition kierkegaardienne commentée plus haut, qui vient consécutivement à la dialectique hégélienne pour pointer que s'il y a de la répétition, ce qui relève d'une dialectique ne peut alors pas se produire selon le déploiement d'une logique synthétique de l'être.

[...]

Ce stade du miroir où s'illustre le registre imaginaire désigne cette dimension de l'expérience où le sujet se trouve dans un rapport spéculaire à l'autre, l'autre comme image, l'autre pris comme moi auquel je m'identifie. L'aspect conflictuel vécu par le sujet devant ce qui est à la fois lui et un autre débouche sur une alternative où l'issue est soit de tolérer l'autre comme image insupportable qui le

⁹J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (1953), in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 292.

ravit à lui-même, soit de détruire ce semblable. Lacan désigne la seule solution du conflit imaginaire par l'allusion à une expression célèbre de Kierkegaard, *ou bien... ou bien*. En l'occurrence, ou lui ou moi. L'alternative uniquement binaire est forcément ravageuse. L'expression kierkegaardienne est aussi utilisée pour caractériser le rapport du sujet au phallus dans sa dimension imaginaire, c'est-à-dire se voir comme privé ou non privé de cet appendice. Or, c'est là que Lacan conteste le fait qu'avec cette unique polarité, on puisse en faire dériver une progression vers une autre dimension du rapport humain. Pour que quelque chose d'inédit sorte de cette opposition fratricide qui noue le lien du sujet à l'autre, "il faut, au-delà, qu'intervienne le registre du grand Autre"¹⁰

Ce grand Autre, trésor des signifiants, lieu d'où le sujet est parlé avant qu'il ne parle, constitue le troisième élément d'où le registre symbolique se fonde. Il est alors intégré dans la seconde version du schéma optique sous la forme du miroir-plan. Par là se métaphorise cette fonction de l'adulte auprès de qui l'enfant vient attester et authentifier son expérience de captation de son image dans le miroir. L'enfant ne soutient son rapport à l'image de l'autre que de ce point où il est vu de l'Autre. Autrement dit, si une dialectique peut s'amorcer dans la reconnaissance du sujet, c'est uniquement parce qu'au commencement, l'Autre préexiste au sujet. La conscience de soi hégélienne, bien qu'opératoire, ne peut donc pas être première et constitutive du cheminement où la dialectique est supposer l'amener.

En fin de compte, c'est avec Freud et la constitution du symbole, c'est-à-dire un ordre qui ne peut être conçu comme constitué par l'homme mais comme le constituant, que Lacan réfute la dialectique hégélienne du désir parce que du spéculaire au symbolique, il ne s'agit pas d'une progression continue et logique d'où le second émane du premier mais d'un hiatus et d'une coupure. Alors d'où part la dialectique ? "D'un S, le sujet comme possible [...] le sujet dont le modèle nous est donné par la conception classique du sujet à cette seule condition que nous le limitons au fait qu'il parle, et, dès qu'il parle, il se produit quelque chose. "¹¹»

¹⁰J. Lacan, *Le transfert*, p. 41 l.

¹¹J. Lacan, *ibid.*

Wilfried Rupert **Bion**, *Recherches sur les petits groupes* (1961),
Puf, 1965, 2002, p. 24-25.
http://www.puf.com/wiki/Auteur:Wilfred_R._Bion
http://fr.wikipedia.org/wiki/Wilfred_Bion

Table des matières

Avertissement du traducteur

Préface de l'auteur

PROSPECTION

L'étude par le groupe de ses tensions internes

Un modèle de réadaptation (WR Bion)

Application de la discipline au névrosé

Modalités de l'expérience

Exposés de certains résultats

Observations

Une expérience de thérapie de groupe dans une petite salle d'hôpital (J. Rickman)

Conclusions

Recherches sur les petits groupes

I

II

III

IV

Le groupe dépendant

Le refus d'apprendre par l'expérience

V

Le groupe de travail

Bibliographie

VI

La valence

Le dilemme de l'individu

La réciprocité de 'HBD'

L'anxiété dans le groupe de travail

La cause de l'anxiété

Oscillations des émotions dans un groupe

Bibliographie

VII

Le schisme

Quelques autres théories des groupes

Bibliographie

RÉTROSPECTION

La dynamique des groupes

Le groupe de travail

Les hypothèses de base

Caractéristiques communes aux trois hypothèses de base

Changement aberrants dus au passage d'une hypothèse de groupe à une autre

Le groupe de travail spécialisé

Hypothèse de base : temps et évolution

Relations entre les hypothèses de base

Résumé

Le point de vue psychanalytique

Les communications verbales

Résumé

Bibliographie

Index

Spirales

Le hors-temps

16 juin 2010

- ✎ Pour démarrer
- ✎ Repères
- ▶ **Le sérieux** — travail de fond permanent
- ▶ **La demande** — qu'est-ce que je fous là

I Spirale

↑ Le sérieux (1)

↑ La demande (1)

... "Il n'y a pas d'Autre de l'Autre" »

Le hors-temps

↑ Le sérieux (2)

→ **Kierkegaard**, Le sérieux, catégorie existentielle

→ **Lacan** et Le sérieux

↑ La demande (2)

→ « Il n'y a pas d'Autre de l'Autre. »

« ne pas faire le malin »

Le hors-temps

↑ La demande (3)

↑ La demande (4)

◆ La Borde

→ Une surface qu'on peut déchiffrer

II Spirale

↑ La demande (5)

→ Mais enfin, qu'est-ce que je fous là ?

↑ Le sérieux (3)

→ Ça ne va pas de soi

◆ La psychothérapie institutionnelle, une dimension « collective »

→ Comment pouvoir traiter « collectivement » ?

→ « Il y a quelque chose que si on y est »

→ Qu'est-ce que c'est le savoir ? La jouissance de l'Autre

→ Il y a du *Ki* à La Borde

→ Liberté de circulation
La Stimmung

La sédimentation

Le hors-temps

↑ Le sérieux (4)

→ Le futur antérieur
caput-mortuum

↑ La demande (6)

→ Une dimension plurielle de « prise en charge »

Rabant, Lacan, Oury

Tosquelles

Lacan, Adam

Kierkegaard, Baron

Lacan, Rabant, Adam

**Kierkegaard, Baron, Adam
Klee**

Péguy

Oury

Oury

Ledoux

Schotte

Bion

Oury

Oury, Lacan

Tellenbach, Kimura

Heidegger, Gennart, Stockhausen

Bonnafé, Le Guillant, Mignot, Delion

Lacan, Balat, Sofiyana

Lacan

Jean OURY *Le hors-temps*/juin 2010 (10)